MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XXIX^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BOITARD.
BOISGONTIER (Adam).
BRETON (Ernest).
CALLIAS (Hector de).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
COMETTANT (Oscar).
CRISTAL (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DESESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
GUIZOT (Guillaume).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MÉRY.
MICHELET.
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SANDEAU (Jules).
SCRIBE, de l'Académie française.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TAVERNIER (de la Nièvre).
THOMASSON (Léopold).
TOURNEUX (Eugène).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN.
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis)

DESSINS.

BAR (de).
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
SALIÈRES.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1862-1863 (30e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via de Suez, 9 fr. 50.
États-Romains, 11 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50.
États Romains, 19 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-NEUF VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr. / Relié . . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 29 vol. ensemble : Paris, 129 fr. Départ. 144 fr. 50. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

—

1861-1862.

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Ce vingt-neuvième volume du *Musée des Familles* n'a pas besoin d'autre recommandation que sa table des matières et la liste de ses collaborateurs.

Notre recueil, qu'on a surnommé *le Trésor littéraire des Familles*, et qui a toujours réuni, en effet, dans ses colonnes les plus beaux noms des lettres et des arts, n'avait jamais groupé dans un seul volume, comme il l'a fait dans celui-ci, autant d'illustrations et de talents aimés du public.

Pas une grande Revue de l'Europe, pas un journal quotidien peut-être, ne pourrait offrir à ses lecteurs, en 1862, des sommaires constellés de noms plus glorieux ou plus honorables, plus éminents ou plus populaires que ceux dont le *Musée des Familles* a dû la conquête depuis un an aux bénéfices de nos amitiés et aux sacrifices de sa direction.

Nous nous bornerons à citer ici :

Les Poésies d'Emile Deschamps, de M. E. Legouvé et de M. Viennet, de l'Académie française; les *Bouquets*, d'Alphonse Karr; le *Renard*, les *Antiquités chinoises*, et la *Promenade à Florence*, de M. Méry; le roman du *Poisson d'or*, de M. Paul Féval; le *J.-J. Rousseau*, de M. de Lamartine; la *Première Communion* et *la Fête de l'Aïeul*, de M. Louis Enault; le *Baron Desnoyers*, par M. F. Halévy, de l'Institut; *Merlin*, par M. de La Villemarqué, de l'Institut; *Odette*, par M. E. Deschamps; *Madame de Maintenon*, par M. Jules Janin; *Emilia Julia*, par M. de Lamartine; l'*Histoire de la vapeur*, par M. Tavernier (de la Nièvre); la *Légende des Hirondelles*, par M. E. Muller; les *Courses d'Epsom* et les *Curiosités de Londres*, par M. Am. Achard; les *Héritages*, de M. Ch. Deslys; les *Prisons d'un serin*, par Antoinette; *A la porte*, par M. Verconsin; etc., etc.

L'opérette de M. Ch. Wallut, *le Dernier des Paladins*, mise au concours public, a eu l'insigne honneur de produire quatre beaux talents de compositeurs, à qui le *Musée des Familles* aura ouvert, nous l'espérons, un brillant avenir.

Comment soutiendrons-nous tant d'honneur en 1862-63?

En rouvrant dès demain nos colonnes à Paul Féval, pour un petit chef-d'œuvre de sentiment : *la reine Margot et les Mousquetaires;* en visitant l'*Amérique telle qu'elle est*, avec le spirituel voyageur Oscar Comettant; en donnant le *Salon de M^me^ Ancelot*, par M^me^ Ancelot elle-même, avec les célèbres tableaux où son pinceau égale sa plume; en suivant à *Potsdam* et à *Sans-Souci* Méry l'infatigable, qui publie dans notre *Bibliothèque des Familles la Comédie des animaux*, la quintessence de son talent, — un livre destiné à faire le tour du monde;

Enfin, en inaugurant au premier mois la plus importante et la plus curieuse, la plus illustre et la plus piquante série d'Etudes qu'ait encore publiée le *Musée des Familles :* la Comédie universelle, revue des types immortels de tous les grands créateurs de la scène, depuis Aristophane jusqu'à Molière, par des membres de l'Académie française qui honorent notre recueil de cette haute consécration. (Les types de Molière sont déjà dessinés par Bertall, — et M. Emile Augier nous promet le texte pour nos étrennes.)

Donc, amis lecteurs, persévérance et fidélité! Nous comptons sur vous tous, — et sur tous les amis de vos amis, à l'ouverture de notre trentième volume et de notre trentième année : — Octobre 1862.

PITRE-CHEVALIER.

Villers-sur-Mer, septembre 1862.

MUSÉE DES FAMILLES

LES FÊTES DE LA FAMILLE [1].

LE MARIAGE CHRÉTIEN.

Le mariage. Composition de Sauvageot. (1) Voyez le *Baptême*, livraison d'août dernier.

Le mariage est plus que la fête de la famille. Il en est à la fois la base et le couronnement. Il est la famille même dans son essence et dans sa perpétuité.

Aussi remonte-il à l'origine du monde, et Dieu lui a-t-il donné pour modèle sa propre union avec son Eglise.

Quand on songe, dit Chateaubriand, que le mariage est le pivot de toute l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint, et trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion?

Aussi, quels soins et quelles pompes l'Eglise apporte-t-elle à ce sacrement décerné au même âge que celui de l'Ordre! L'un fait les ministres du Fils de Dieu, l'autre fait les représentants de Dieu le Père!

Quelle sagesse, quel libéralisme et quelle chasteté dans ces empêchements de mariage entre les proches, qui sauvent à la fois la pudeur et la force du sang, et empêchent les biens de la terre de s'accumuler dans les mêmes familles.

Qu'ils étaient loin de là, ces prétendus sages de la Grèce et de Rome : Claude épousant légalement sa nièce Agrippine, et Solon livrant la sœur à son frère maternel!

En revanche, l'Eglise a conservé et consacré les fiançailles antiques. « Aulu-Gelle nous apprend qu'elles furent connues du peuple du Latium ; les Romains les adoptèrent ; les Grecs les ont suivies ; elles étoient en honneur sous l'ancienne alliance et dans la nouvelle. Joseph fut fiancé à Marie. L'intention de cette coutume est de laisser aux deux époux le temps de se connoître avant de s'unir. Dans nos campagnes, les fiançailles se montroient encore avec leurs grâces antiques. Par une belle matinée du mois d'août, un jeune paysan venoit chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménestriers, rappelant nos anciens *minstrels*, ouvroient la pompe en jouant sur leur violon des romances du temps de la chevalerie, ou des cantiques de pèlerines. Les siècles, sortis de leurs tombeaux gothiques, sembloient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevoit du curé la bénédiction des fiançailles et déposoit sur l'autel une quenouille entourée de rubans. On retournoit ensuite à la ferme. La dame et le seigneur du lieu, le curé et le juge du village s'asseyoient avec les futurs époux, les laboureurs et les matrones, autour d'une table où étoient servis le verrat d'Eumée et le veau gras des patriarches. La fête se terminoit par une ronde dans la grange voisine ; la demoiselle du château dansoit, au son de la musette, une ballade avec le fiancé, tandis que les spectateurs étoient assis sur la gerbe nouvelle, avec les souvenirs des filles de Jethro, des moissonneurs de Booz et des fiançailles de Jacob et de Rachel. »

La publication des bans est entièrement due à l'Eglise. La loi civile l'a adoptée, comme la meilleure garantie contre les unions secrètes et illicites.

Après les fiançailles et les bans, « enfin le mariage chrétien s'avance, dit le *Génie du christianisme*. Sa démarche est grave et solennelle, sa pompe silencieuse et auguste ; l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles que Dieu même prononça sur le premier couple du monde, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie ; qu'il va, comme Adam, devenir le chef d'une famille, et qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins sérieusement instruite. L'image des plaisirs disparoît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier, du milieu de l'autel : O Eve! sais-tu bien ce que tu fais? Sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe? Sais-tu ce que c'est que de porter dans tes flancs mortels l'homme immortel et fait à l'image d'un Dieu? Chez les anciens, un hyménée n'étoit qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignoit rien des graves pensées que le mariage inspire ; le christianisme seul en a rétabli la dignité. »

Que dire de l'unité du mariage chrétien? C'est son chef-d'œuvre moral et social. Voyez ce que deviennent les nations polygames, et ce qu'a produit, en 93, le divorce révolutionnaire. Voilà le sultan lui-même qui ferme son sérail et dit à la Turquie mourante : Sauve-toi par l'unité de l'épouse. C'est le premier remède à l'agonie de tes mœurs!

Celui qui n'a point fait le bonheur d'une première femme, disent tous les philosophes, n'en rendra point heureuse une seconde ; et réciproquement. Il faut une longue vie ensemble, et beaucoup de mauvais jours communs, pour se juger et s'attacher l'un à l'autre. Il faut se connaître jusqu'au fond de l'âme. Il faut que les mariés soulèvent dans tous ses replis le voile dont on les a couverts à l'autel. On n'aime réellement que le bien dont on est assuré, que le champ et la maison où l'on est certain de mourir.

Tout, d'ailleurs, tend à l'unité dans l'homme, parce que Dieu, qui le fit à son image, est un par-dessus tout.

Le vrai mariage est celui qui aspire à concentrer dans la famille le passé, le présent et l'avenir ; le passé, par le bonheur des pères et des mères ; le présent, par le bonheur des époux ; l'avenir, par le bonheur des enfants.

Un ménage qui rend ses parents ou ses enfants malheureux n'est point un ménage chrétien.

Voici, d'après Bonald, de Maistre et Chateaubriand, le tableau d'un mariage complet.

Le père et la mère, les aïeux enfin, y règnent directement ou indirectement, par leur présence ou leur mémoire, par le respect et l'amour de tous et de chacun. Ils sont les chefs mystérieux, écoutés et vénérés de la famille entière, à qui leur influence, on l'a remarqué, porte toujours bonheur ; à qui leur oubli est toujours fatal, selon le deuxième commandement de Dieu.

« Si tu as perdu ton père, ou s'il est loin de toi, dit à l'époux et à l'épouse un sage de l'Inde, cité par Lamartine, mets son portrait devant tes yeux, et consulte-le, écoute-le en toute chose ; dis-lui tes secrets les plus intimes, et tiens-lui ton âme ouverte comme un livre. *Tout ce que tu lui caches est sot ou mauvais, car ton père est ta conscience même.* »

Au-dessous des parents respectés, le tableau du ménage est tracé de main de maître par Chateaubriand. « L'épouse du chrétien n'est pas une simple mortelle : c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique ; c'est la chair de la chair, le sang du sang de son époux. L'homme, en s'unissant à elle, ne fait que reprendre une partie de sa substance ; son âme, ainsi que son corps, sont incomplets sans la femme. Il a la force ; elle a la beauté. Il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie ; mais il n'entend rien aux détails domestiques. La femme lui manque pour apprêter son repas et son lit. Il a des chagrins, et sa compagne est là pour les adoucir. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie par sa tendresse, les fruits par son labeur et ses soins, comme ces lianes des forêts qui décorent les chênes de leurs guirlandes savou-

reuses et parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent et meurent ensemble ; ensemble, ils élèvent les fruits de leur union ; en poussière, ils retombent ensemble, et se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau. »

Ajoutez à ce spectacle celui des enfants aimés par les deux générations, *élevés*, c'est-à-dire portés à Dieu, au bien, au beau, et non *gâtés*, c'est-à-dire livrés au ver corrupteur de l'égoïsme ; et vous aurez dans le mariage chrétien, dans son principe, dans ses applications et dans ses résultats, l'histoire même et le tableau de tout ce qu'il y a de grand et de noble, de pur et de charmant sur la terre.

Quant aux cérémonies, aux fêtes et aux coutumes des noces, vingt fois elles ont été racontées dans le *Musée des Familles;* elles y seront exposées vingt fois encore ; car chaque nation, chaque province, chaque village, a, sous ce rapport, ses usages et ses habitudes particulières.

Nous nous bornerons aujourd'hui à renvoyer le lecteur au beau dessin de M. Sauvageot, en oubliant volontairement la corbeille et ses vanités, *cette grande affaire des coquettes et des imbéciles*, comme disent Fénelon et Mme de Krudener.

Ce n'est pas nous assurément qui démentirons de tels oracles.

(*Rédigé sur les notes posthumes de* Lady Jane.)

PITRE-CHEVALIER.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1).

Portrait de Mme de Warens. Rousseau à Turin. Le maître de chapelle. Noire ingratitude. Histrion, valet, précepteur et secrétaire. A Venise. Thérèse. Les infanticides. Le Diogène moderne. A Montmorency. Les livres de Jean-Jacques. Sa mort. Conclusion.

Mme de Warens était une femme d'étrange nature, de figure séduisante, de mysticisme romanesque, de bonté adorable, d'intrigue naïve, de faiblesse maternelle, au milieu des plus pressantes angoisses de fortune. La présentation de la lettre de recommandation de Rousseau adolescent à cette jeune et belle protectrice, que Rousseau devait plus tard aimer, ruiner, déshonorer et immortaliser; cette présentation est une véritable scène du roman grec de *Daphnis et Chloé*.

« Le lieu de la scène était un petit passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église. Prête à entrer dans l'église par cette porte, Mme de Warens se retourna à ma voix. Que devins-je à cette vue? Je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée ; je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, des formes séduisantes ; rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte, car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne saurait manquer de mener en paradis.

« Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup d'œil sur la lettre de M. Ponsverre (le gentilhomme qui le recommandait), revient à la mienne, qu'elle lit tout entière et qu'elle aurait relue encore si son laquais ne l'avait avertie qu'il était temps d'entrer. — Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune; c'est dommage, en vérité. Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta : — Allez chez moi m'attendre; dites qu'on vous donne à déjeuner; après la messe, j'irai causer avec vous... Elle avait vingt-huit ans.

« Louise-Éléonore de Warens était une demoiselle de La Tour de Pil, noble et ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avait épousé fort jeune M. de Warens, de la maison de Loys, fils aîné de M. Villardin de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfants, n'ayant pas trop réussi, Mme de Warens, poussée par quelque chagrin domestique, prit le temps que le roi Victor-Amédée était à Évian, pour passer le lac et venir se jeter aux pieds de ce prince, abandonnant ainsi son mari, sa famille et son pays par une étourderie assez semblable à la mienne, et qu'elle a eu tout le temps de pleurer aussi.

« Le roi, qui aimait à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses gardes, où, sous la direction de Michel-Gabriel de Bernex, évêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au couvent de la Visitation.

« Il y avait six ans qu'elle y était quand j'y vins, et elle en avait alors vingt-huit, étant née avec le siècle. Elle avait de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits; aussi la sienne était-elle encore dans son premier éclat. Elle avait un air caressant et tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, et auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très-piquante. Elle était petite de stature, courte même et ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité; mais il était impossible de voir une plus belle tête, un plus beau buste, de plus belles mains et de plus beaux bras. »

Mme de Warens et le clergé de la ville envoient le jeune prosélyte à Turin pour le faire instruire dans un hospice de catéchumènes. Il emporte, en son cœur ému, sa conversion déjà faite dans l'image et dans le tendre accueil de la charmante femme. Bientôt il troque sa religion contre un vil salaire. Abandonné à lui-même, il est réduit à chercher du pain dans la domesticité d'une riche famille piémontaise ; des folies et des larcins l'en chassent. Il accuse, pour se justifier d'un léger soupçon, une pauvre servante innocente et la déshonore, sinon

(1) Voyez la livraison de septembre dernier.

sans remords, du moins sans pitié (1). Il s'associe à un vagabond pour montrer, à prix de petite monnaie, un jouet de physique au peuple des campagnes; il revient au seul asile qui lui reste, la maison et le cœur de Mme de Warens. Il s'attache à la fortune et à la personne de cette charmante protectrice; elle l'emmène avec elle à Chambéry, dans la retraite délicieusement occupée des *Charmettes;* elle y achève l'éducation littéraire de son protégé...

En récompense de tant d'amitié, de maternité et de sacrifices, Rousseau l'abandonne et la flétrit jusqu'au ridicule, en divulguant à la postérité les faiblesses de sa bienfaitrice.

Les lignes de J.-J. Rousseau sur Mme de Warens font le désespoir du cœur humain; on se défie même de ses vertus en voyant comment elles sont changées en vices et exposées au pilori des siècles par celui qui reçut de cette femme la double vie du corps et du cœur. Ce crime, selon moi, dépasse l'homme et ne dépasse pas Rousseau.

Mme de Warens cultiva ou fit cultiver à ses frais tous les dons enfouis de son protégé, même la musique. Il en avait l'instinct; il en épela assez les principes pour composer plus tard *le Devin du village.*

Rousseau, comblé des dons de Mme de Warens, qui s'appauvrit pour son élève, part pour Lyon avec son pauvre maître de chapelle; il l'abandonne à son premier malheur, comme les chiens ne font pas de l'aveugle indigent, qu'ils conduisent aux portes des hôpitaux.

A son retour à Chambéry, il n'y trouve plus Mme de Warens. « Quant à ma désertion du pauvre maître de musique, dit-il, je ne la jugeais pas si coupable. »

Plus tard, cependant, il se la reproche; mais le maître, à qui on avait volé jusqu'à ses instruments, sa musique et son gagne-pain, était mort de cet abandon.

En attendant le retour de Mme de Warens à Chambéry, Rousseau habite, avec un aventurier musicien, chez un cordonnier de la ville, dont il dépeint le ménage en traits méchants et ignobles, qui défigurent le pauvre peuple artisan, et font la caricature de ses mœurs et de ses misères. Ce démocrate ne sent la beauté que vêtue de luxe et de vanité : son orgueil prévaut même sur la nature.

Il raconte plus loin, en style d'une inexprimable délicatesse de pinceau, une rencontre qu'il fait, dans une vallée des environs, de deux jeunes personnes de haute condition et de figures gracieuses, qui allaient seules, à cheval, passer une journée de printemps dans une terme de leurs parents. Théocrite n'est pas plus poëte, l'Albane n'est pas plus naïf, Tibulle n'est pas plus ému que Rousseau dans la description de cette journée bocagère.

Son voyage à Fribourg avec une jeune servante de Mme de Warens, qu'il reconduit dans sa famille, est une autre scène de ce genre naïf comme une pastorale d'Helvétie.

Au retour, il joue un véritable histrionage en quêtant de ville en ville, à la suite d'un faux archimandrite de Jérusalem. L'ambassadeur de France à Lucerne le recueille par pitié pour sa jeunesse, et lui donne de l'argent et des recommandations pour Paris; il arrive à Lyon, reçoit des nouvelles de Mme de Warens, revenue à Chambéry, l'y rejoint, s'y fait arpenteur de cadastre, puis maître de musique.

(1) On nous montrait encore à Turin, il y a quelques semaines, le jour même des funérailles de M. de Cavour, l'église du Saint-Esprit, où Rousseau abjura en 1728, et le palais *della Margherita* (rue Saint-Dominique), où il fut valet de chambre dans la famille de ce nom. P.-G.

Il se détache bientôt de sa protectrice, voyage à ses frais dans le midi de la France, s'y guérit d'une maladie imaginaire, entre comme précepteur dans une maison noble de Lyon, s'y fait mépriser par quelques larcins de gourmandise, quitte de lui-même ce métier, accourt de nouveau aux Charmettes, et, y retrouvant Mme de Warens ruinée par les dissipations d'un parasite, abandonne pour jamais sa malheureuse amie, et accourt à Paris chargé de rêves, d'un système pour écrire la musique en chiffres et du manuscrit d'une comédie plus que médiocre.

Des lettres de M. de Mably et de l'abbé de Condillac l'introduisent dans la société de quelques hommes de lettres. Diderot est le plus digne d'être nommé. Esprit aventurier comme Rousseau, fils d'un artisan comme lui, cœur bon et évaporé qui se livrait à tout le monde, Diderot fut le premier ami du jeune Génevois. Diderot eut bien à se repentir depuis de sa facilité à aimer un ingrat.

Un hasard de société le lance de plein saut dans le cercle le plus aristocratique de Paris. La commisération qu'il inspire à Mme de Broglie lui fait obtenir un emploi de secrétaire intime du comte de Montaigu, ambassadeur de France à Venise, avec un appointement de cinquante louis.

Arrivé à Venise, il dénigre ouvertement son ambassadeur; il pousse l'exigence du parvenu jusqu'à vouloir dîner, malgré son patron, avec les têtes couronnées qui passent à Venise et qui invitent à leur table l'ambassadeur de France.

Dans une de ces scènes, amenée par la résistance du ministre aux ridicules prétentions de Rousseau, M. de Montaigu s'emporte et le chasse brusquement de sa présence et de son palais. Rousseau affecte de narguer son chef, reste à Venise malgré lui, emprunte à toutes mains pour payer son retour en France, et revient victime de son orgueil.

Rentré à Paris, il s'acharne encore sur le caractère et l'ineptie de l'ambassadeur. Il n'en reçoit pas moins son salaire des mains de M. de Montaigu quelque temps après son retour. Ces invectives l'éloignèrent des nobles maisons dans lesquelles on l'avait si bien accueilli.

Ce fut l'origine de sa colère contre les rangs supérieurs, tant cultivés par lui jusque-là; il a la franchise un peu basse de l'avouer. Et voilà aussi l'origine du *Contrat social.*

C'est ainsi que l'orgueil déplace tout, pour se faire à lui-même l'inégalité à son profit.

De ce jour-là, Rousseau cessa de prétendre à l'ambition des fonctions publiques, et ne prétendit plus qu'à la singularité du désintéressement et de la pauvreté volontaire; au lieu de tendre en haut, il tendit en bas. Le tonneau de Diogène, si Rousseau eût vécu à Athènes, aurait eu en lui son héritier, pourvu qu'il fît du bruit dans ce tonneau.

Il prit le logement et la table dans une pension d'hôtes à bas prix, tenue par une pauvre veuve, dans une de ces ruelles obscures qui entouraient alors le jardin solitaire du Luxembourg; il y rencontra une jeune ouvrière de province, nièce de l'hôtesse, venue à Paris pour y vivre de son aiguille. Il s'attacha à elle d'une affection de hasard (et Thérèse eut le malheur de devenir son épouse, c'est-à-dire la victime à perpétuité de son égoïsme).

Thérèse n'est, en effet, pour Rousseau qu'une esclave dont il fait une ménagère, mais avec laquelle il ne veut d'autre lien que son caprice. Ce caprice usé, il ne restera, pour la pauvre femme, que le hasard de l'indigence et les charges de la maternité.

Mais non, les fruits mêmes, doux et amers, de la maternité ne lui resteront pas pour charmer sa vie, pour soulager sa misère, pour soutenir sa vieillesse. On sait que, par une férocité d'égoïsme au-dessous de l'instinct des brutes pour leurs petits, J.-J. Rousseau attendait au chevet du lit de Thérèse le fruit de leur union, et porta lui-même quatre ou cinq ans de suite, dans les plis de son manteau, à l'hôpital des orphelins abandonnés, les enfants de Thérèse, arrachés sans pitié aux bras, au sein, aux larmes de la mère ; et, par un raffinement de prudence, le père enlevait à ces orphelins toute marque de reconnaissance, pour que son crime fût irréparable et pour qu'on ne pût jamais lui rapporter cette charge onéreuse de la paternité ! Les preuves, à cet égard, ont été complétées et aggravées depuis la publication des *Confessions!*

Or, pendant que Rousseau accomplissait ces exécutions presque infanticides, il écrivait, avec une affectation de sensibilité, des malédictions systématiques et fausses sur le crime des mères qui n'allaitent pas elles-mêmes leurs enfants ! — Si la démence n'expliquait pas charitablement dans Rousseau un tel contraste entre l'homme et l'écrivain, faudrait-il donc accuser l'homme de perversité et le philosophe d'hypocrisie? Non, on sait que les soupçons de conspiration universelle contre nous sont une des formes du délire. Rousseau, honnête d'intention, était vicieux par folie. Il craignait, disait-il, que la société n'armât un jour contre lui le bras parricide de ses enfants !

Quel drame expiatoire il y aurait à faire entre un fils inconnu de Rousseau, devenu meurtrier par suite de son abandon, assassinant un étranger pour le dépouiller, et reconnaissant son père dans sa victime ! Qui sait ce que sont devenus ces fils de Thérèse jetés aux gémonies tout vivants par la barbarie d'un père insensé?

Elle était aimante et fidèle cependant, cette pauvre Thérèse. Elle suivait la bonne et la mauvaise fortune de Rousseau, elle lui gardait avec soumission et tendresse son ménage intime au retour des palais et des fêtes élégantes qu'il fréquentait pour y porter d'autres hommages auprès d'autres femmes de ville et de cour qui caressaient mieux sa vanité.

Les nécessités de la vie et le goût de la musique le jettent dans la société artiste, lettrée, licencieuse de Paris.

Sa musique naïve et semi-italienne le révèle aux théâtres d'amateurs ; ses comédies, ses poésies, ses romances, lui créent une demi-renommée de salon. Les philosophes admirent la sobriété de sa vie, les femmes du monde sa sensibilité ; Diderot, son ami, soupçonne son éloquence et lui conseille quelque sophisme hardi, insolent, contre les idées qui servent de fondement au monde. Il prend la plume, il commence contre la société, contre les arts, contre la civilisation, cette série de paradoxes sur l'état de nature, c'est-à-dire l'état de barbarie : c'est là, selon lui, l'idéal de perfectibilité prêché aux hommes.

Une société corrompue alors jusqu'à la moelle sourit à ces contre-sens de la mauvaise humeur contre elle-même. Rousseau est parvenu à se faire regarder ; c'est un sauvage sublime, un ilote de la pensée, que la société admet dans ses salons pour le voir avec curiosité et pour l'entendre avec complaisance.

M^me^ de Warens. Dessin de Lix.

En se voyant couronné par les académies, applaudi par les cours, encensé par les philosophes, il se prend lui-même au sérieux ; il adopte pour toute sa vie ce rôle de Diogène moderne. Il se cache comme l'oracle dans une vie volontairement ténébreuse afin de s'y faire rechercher.

Il se fait copiste de musique à tant la page ; ses patrons lui fournissent abondamment du travail et secourent, à son insu, Thérèse et sa mère, pour aider le pauvre ménage sans blesser les susceptibilités de l'orgueilleux copiste.

Son humeur s'aigrit : il commence à verser ses soupçons sur Diderot ; il outrage Grimm ; il calomnie indignement ces deux hommes de cœur. Grimm s'indigne et s'éloigne ; Diderot déclare à voix basse, mais avec une amère déception de cœur, qu'il a réchauffé dans son sein un *scélérat*.

Le succès des paroles et de la musique de l'opéra du *Devin du village*, donné à Fontainebleau devant le roi, et à Paris l'année suivante, fit éclater de nouveau le nom de Rousseau et lui donna cette popularité que le théâtre donne en une soirée et que les plus beaux livres ne donnent qu'à force de temps.

L'ivresse monta à la tête de la France et surtout des femmes ; son nom courut avec ses notes sur toutes les lèvres. On crut sentir son âme dans ses mélodies, on ne la sentait que dans les oreilles.

Le roi et M^me^ de Pompadour lui donnent chacun une gratification en argent qui remet l'aisance dans son ménage.

Dans un voyage à Genève, il passe avec Thérèse à Chambéry comme on repasse sur les traces de sa jeunesse dans un jardin couvert de ronces ; il y trouve M^me^ de Wa-

rens dans l'abandon et dans la misère ; sa pitié est froide comme un passé refroidi.

Il se le reproche, il jette quelque modique aumône dans cette main qui a tenu autrefois son cœur.

Thérèse, plus tendre, baise cette main et y laisse une larme.

Il va à Genève : il semble désirer de s'y fixer.

Le voisinage de Ferney l'en éloigne. Il revient à Paris, et accepte un ermitage d'opéra dans le jardin de Mme d'Epinay, à l'ombre de la forêt de Montmorency.

L'ivresse de la nature au printemps le saisit la première nuit de son établissement ; il se sent délivré de la société des hommes. Mais, hélas ! dès le lendemain, il n'est pas délivré de lui-même.

Pour s'en distraire et pour prophétiser dans le désert, il divague dans la politique, il veut contraster avec Montesquieu, ce politique expérimental, et il ébauche le *Contrat social* en politique imaginaire.

Une femme évaporée lui demande follement un traité d'éducation, à lui, l'homme qui n'a jamais trouvé sa place dans le monde des hommes, qui n'a reçu d'éducation que celle des aventuriers, et dont toute la règle a été de n'en point avoir ! On en verra le résultat dans l'*Émile*, livre qui fait tant d'honneur à son talent de plume, comme rêverie, et tant de honte à ceux qui l'admirèrent comme code d'éducation.

Ce fut à cette époque, le milieu de la vie déjà passé, que Rousseau chercha dans sa seule imagination le fantôme de cet amour que son cœur ne lui avait jamais fait éprouver. Il écrivit son *Héloïse*, roman déclamatoire comme une rhétorique du sentiment, dissertation sur la métaphysique de la passion, passionné cependant, mais de cette passion qui brûle dans les phrases et qui gèle dans le cœur.

Pendant que Rousseau imprimait son roman, il achevait son *Contrat social*, et, pendant qu'il écrivait cette diatribe contre toute aristocratie, il se façonnait à la courtisanerie la plus obséquieuse dans la société très-aristocratique du prince de Conti et de la duchesse de Luxembourg.

Il accepta du duc et de la duchesse un appartement dans le petit château dépendant de leur somptueuse demeure dans le parc de Montmorency. Pour payer cette hospitalité, il fit pour la maréchale une copie manuscrite de la *Nouvelle Héloïse ;* il en fit une autre pour Mme d'Houdetot, qui dut y reconnaître le sentiment qu'elle avait inspiré à l'auteur. Rousseau vivait du prix de ces copies et de la musique qu'on lui commandait par le désir d'obliger un homme illustre.

La *Nouvelle Héloïse,* roman d'idée autant et plus que roman de cœur, eut un succès de style et un effet d'éloquence qui passionna toutes les imaginations pour l'écrivain. Le nom de Rousseau se répandit et s'éleva aux proportions de l'engouement et du fanatisme.

Ce fut une ivresse qui dura un demi-siècle, mais qui ne laisse, maintenant qu'elle est dissipée, que des pages froides dans des esprits vides.

Rousseau écrivit presque en même temps l'*Émile,* livre d'un style admirable et d'une conception insensée. C'était un singulier contraste qu'un homme écrivant un traité d'éducation pour le genre humain de la même main qui venait de jeter et qui jetait encore à cette époque ses enfants à l'hôpital.

On ne comprend pas aujourd'hui que l'engouement du dix-huitième siècle ait pris un seul jour au sérieux un livre soi-disant écrit pour le peuple, et dont tous les enseignements supposent dans les pères, les maîtres et les élèves la plus insolente aristocratie. Platon n'a rien rêvé de plus incompatible avec les réalités de l'espèce humaine.

A la première rumeur produite à Paris par l'apparition de son livre, Rousseau se sauve à Motiers-Travers, village de Neufchâtel, sous la protection du roi de Prusse ; il y revêt le costume d'Arménien, fantaisie grotesque qui ressemble à un déguisement et qui n'est qu'une affiche. Bientôt il entre en querelles épistolaires avec les membres du gouvernement de Genève qui ont condamné ses principes religieux ; et, pour leur prouver son christianisme, il abjure le catholicisme et se reconvertit dogmatiquement et pratiquement au calvinisme sous la direction du pasteur du village.

Il communie à Motiers-Travers, comme Voltaire à Ferney, mais moins dérisoirement.

Un nouveau caprice de son imagination le rejette à Paris. Son costume d'Arménien le fait suivre dans les rues, et il se plaint de l'importunité qu'il provoque. Le grand historien anglais Hume a pitié de ses agitations : il se dévoue à le conduire en Angleterre et à lui trouver, avec une pension du roi, un asile champêtre dans le plus beau site du royaume pour passer en paix le reste de ses jours.

Rousseau, déjà égaré par une véritable démence de cœur, reconnaît tous ces services d'un honnête homme en accusant de perfidie et de trahison cette providence de l'amitié. Hume s'étonne d'avoir réchauffé ce malade ramassé sur la route pour en recevoir les coups les plus iniques à sa renommée : il s'éloigne en le plaignant et en le méprisant.

Rousseau revient à Paris, y continue une vie inquiète et inexplicable, moitié de génie, moitié de démence. Incapable d'activité dans la foule, incapable de repos dans la solitude, recueilli par la famille de Girardin, à Ermenonville, dans un dernier ermitage, il y meurt d'une mort problématique, naturelle selon les uns, volontaire selon les autres : le mystère après la folie.

Le moins raisonnable et le plus grand des écrivains des idées des temps modernes repose, jeté par le hasard, sous des peupliers, dans une petite île d'un jardin anglais, aux portes d'une capitale, lui qui, dans sa mort comme dans sa vie, sembla le plus misanthrope des hommes en société, et le plus incapable de se passer de leur enthousiasme.

Enigme vivante, dont le seul mot est *imagination malade.* Homme qu'il faut plaindre, qu'il faut admirer, mais qu'il faut répudier comme législateur ; car il n'y a jamais eu un rayon de bon sens, d'expérience et de vérité dans ses théories politiques, et il a perdu la démocratie en l'enivrant d'elle-même.

Est-ce dans de tels vases, fêlés et empoisonnés, que Dieu verse ses révélations pour les communiquer aux peuples ? Cet homme est-il un Zoroastre ? un Moïse ? un Confucius ? un Lycurgue ? un Solon ? un Pythagore ? Quelles lettres de crédit apportées aux idées modernes, que ce livre érotique et orgueilleux des *Confessions*, dont la seule vertu est l'impudeur ! Confessions séduisantes, mais corruptrices, embusquées, comme une courtisane au coin de la rue, au commencement de la vie, pour embaucher la jeunesse, pour dévoiler les nudités de l'âme à l'innocence, et pour se glorifier de tous les vices en humiliant toutes les vertus !

Non ! un tel homme n'a pu être aimé des dieux, selon l'expression antique, et l'impureté de l'organe aurait altéré, en passant par sa bouche, l'évangile même du

peuple dont on a voulu le faire, quelques années après, le Messie.

Voyez cet évangile, dans son *Contrat social*. — Evangile d'un peuple, en effet, mais d'un peuple qui avait Mirabeau et courait à Marat. — Théorie digne des exécuteurs. Mensonge gros d'un crime. — Demandez-vous, en finissant cette lecture, si vous vous sentez une vertu de plus dans l'âme.

Lisez, au contraire, les législations de Confutzée, de l'Inde antique, du christianisme sur la montagne, de l'islamisme même dans le Coran, et demandez-vous si vous ne vous sentez pas soulevé d'autant de vertus de plus au-dessus de la législation du *Contrat social* et de la civilisation matérialiste de nos temps, qu'il y a de distance entre l'égoïsme et le sacrifice, entre la machine et l'âme, entre la terre et le ciel.

Voilà notre civilisation : la vôtre broute, la nôtre aime; choisissez!

Le monde s'arrêterait le jour où la loi immobile de l'égalité serait proclamée par les utopistes de J.-J. Rousseau. Cette philosophie ne pouvait naître que sous la plume d'un prolétaire affamé, trouvant plus commode de blasphémer le travail, la propriété, l'inégalité des biens, que de se fatiguer pour arriver à son tour à la propriété, à l'aisance, à la fondation d'une famille.

De tels hommes sont les Attilas de la Providence, car la propriété et l'inégalité des biens sont les deux providences de la société: l'une procréant la famille, source de l'humanité; l'autre produisant le travail, récompense de l'activité humaine! — Il n'y aurait plus d'injustice sans doute dans ces systèmes; oui, parce qu'il n'y aurait plus de justice. Il n'y aurait plus de misère; oui, parce qu'il n'y aurait plus de pain; la famine serait la loi commune.

Voilà la législation de ces philosophes de la faim : l'univers pétrifié, l'homme affamé, le principe de tout mouvement arrêté, le grand ressort de la machine humaine brisé. L'homme content de mourir de faim, pourvu qu'aucun de ses semblables n'ait de superflu; constitution de la jalousie, vice détestable, au lieu de la constitution de la fraternité, heureuse de la félicité d'autrui, vertu des vertus!...

DE LAMARTINE.

FIN.

BOUQUETS BRETONS.

A LAURENCE J.....

APRÈS MA PREMIÈRE PROMENADE DANS LE *Parc* (1).

Tandis que vous dormiez, Laurence,
Aux bras de votre ange vermeil,
Moi, dont l'ange gardien s'appelle la Souffrance,
Je saluais, au *Parc*, ce lever du soleil,
Qui, comme vous, enfant, se nomme l'Espérance.

J'ai foulé, dans les grands prés verts,
Les diamants de la rosée;
J'ai suivi, d'un pas lent, sur leur pente arrosée,
Les rubans argentés des ruisseaux frais et clairs.
J'ai vu les bois géants, — et leur cime irisée
Du rayon qui chassait l'ombre de leurs couverts;
J'ai compté les bestiaux dans les grasses étables
Et sur les tapis du gazon;
Au verger, les beaux fruits mûrissant pour vos tables;
Au parterre, les fleurs, baume de la maison.

Je n'ai cueilli pour vous ni l'œillet, ni la rose,
Ni le géranium pourpré;
Ni la fleur d'oranger sous les serres éclose,
Ni le calcéolaire au pétale marbré...
J'ai cueilli ce genêt, enfant de la campagne,
Comme vous élancé, simple et franc comme vous;
Et ces bruyères de Bretagne
Qui vous rappelleront des souvenirs si doux.

Dans ce palais de la nature,
Conquis par votre père, et qu'il vous offre en don,
Restez toujours, Laurence, — âme naïve et pure,
La bruyère sans art et le genêt breton.
Gardez-y les vertus de votre digne mère,
Les sauvages parfums de la Simplicité,
Les fruits de la Douceur et de la Charité,
Avec la corne d'or de l'Hospitalité...

Ces vertus sont le miel de notre coupe amère;
Car j'y songeais, enfant, dans ce *Parc* enchanté,
Où la destinée éphémère
Réunit tant de joie et tant d'adversité (2).

Le Bonheur ici-bas est une hôtellerie
Que chaque passager hante et quitte à son tour.
Lorsque le premier maître, en sa villa fleurie,
A mis tous les trésors que rêvait son amour :
Et les chevaux fringants aux box de l'écurie,
Et dans les prés les étalons,
Et les orangers dans la serre,
Et les meubles d'or aux salons...
Soudain l'ouragan passe... un seul coup de tonnerre
Le force à tourner les talons.
Et sur ses pas alors un second maître arrive
A l'ombre des massifs que l'autre avait plantés,
Effaçant ses chiffres sculptés,
Comme la mer qui monte efface sur sa rive
Les pas du voyageur par la vague hâtés...

Laurence, ce destin ne sera pas le vôtre!
La bruyère bretonne, enracinée au roc,
Des orages normands saura braver le choc,
Et vos enfants, un jour, viendront, l'un après l'autre,
Dans les ruisseaux du *Parc*, sur ses lacs endormis,
A travers ses jardins, qu'eût avoués Le Nôtre,
Relire votre nom, si cher à vos amis!

Au Parc, le 7 septembre 1861.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Magnifique propriété entre Saint-Lô et Avranches.

(2) Le créateur du *Parc* était un armateur millionnaire, qu'un seul jour a ruiné et banni de son château, au milieu de la commisération générale qui a suivi son malheur.

LA FLEUR DU MONT SAINT-MICHEL.

A MADAME M.....

Quand, relevant ses voiles,
La nuit offre à mes yeux
Sa couronne d'étoiles
Sur son front radieux,

Celle que je préfère,
Dans l'écrin de sa sphère,
N'est point Vénus, ni Mars,
Eclatant aux regards !
C'est la perle inconnue
Qui cache dans la nue,
Au bord de l'horizon,
Son pâle et doux rayon...
Violette divine,
Dont mon âme devine
La lumière sans nom...

Quand juin donne à la terre
Ses étoiles d'été ;
La reine du parterre,
Pour mon œil enchanté,
N'est point la rose, fière
De sa couronne altière,
Ni l'œillet panaché
A son sceptre attaché...
Non ! c'est la fleur timide,
De larmes tout humide ;
Planète du gazon,
Baume de la maison ;
Perle de la ruine,
Dont mon âme devine
Le doux charme sans nom

Dans ma course éperdue
Au vieux mont Saint-Michel,
— Merveille suspendue
Entre l'onde et le ciel, —
Le brouillard qui le voile
M'a montré cette étoile ;
A son flanc de douleur
J'ai trouvé cette fleur...
Nébuleuse charmante,
Sourire en la tourmente,
Ange dans la prison,
Baume de la maison !...
Cherchez-la sur sa roche...
Votre âme, à son approche,
Devinera son nom...

Avranches, 10 septembre 1861.

PITRE-CHEVALIER.

LES MÉTAUX, SÉRIE PAR CHAM. L'OR.

L'or. L'adoration du veau d'or, renouvelée et augmentée... par les Grecs.

A M. FÉLIX GODEFROID.

Vers improvisés après l'avoir entendu jouer de la harpe au bord de la mer.

Quand, au bruit de la mer formidable et profonde,
Qui sur nos plages tonne et gronde,
Ton luth, ô doux magicien,
Mêle son chant aérien,
Tu me fais remonter à la source du monde.

Je crois entendre sous mes pieds
Les cris des démons foudroyés,
Et sur mon front la voix des anges
Qui s'élèvent à Dieu dans un chœur de louanges.

Alors, dans son élan, ton chant délicieux,
Avec eux, avec toi, m'emporte jusqu'aux cieux.

Rappelle-toi, moderne Orphée,
Ce Villers désormais consacré par ton nom ;
Que ta harpe revienne, en bienveillante fée,
A son charmant berceau porter un nouveau don
Et, comme ton aïeul, le créateur des villes,
Tu verras, au son de tes chants,
Les maisons s'élever sur nos rives tranquilles,
Et les fleurs naître dans nos champs
Pour entourer ton front de la verte couronne
Que le talent conquiert et que l'amitié donne.

Villers, 24 août 1861.

PITRE-CHEVALIER

LES HÉRITAGES DE JOSEPH.

Le notaire Benard se présentant chez Joseph. Dessin de F. Lix

A mon ami Payen.

I. — ESPÈCE DE PROLOGUE SUR L'AIR : « T'EN SOUVIENS-TU? »

C'était il y a six ans, vers la fin de juillet.

Nous déjeunions chez l'ami Joseph, un brave et digne garçon s'il en fut.

Il avait débuté dans la vie sans aucune espèce de patrimoine, et, durant près de quinze années, avait été simple commis dans l'un des plus grands magasins de nouveautés de la capitale.

Un soir, son patron lui dit :

— Il est temps que je me retire des affaires : veux-tu me succéder, Joseph?

— Mais, patron, je n'ai pas un sou vaillant... et la maison vaut pour le moins cent mille écus!

— Mettons quatre cent mille francs, s'il te plaît. Or, lorsqu'il s'agit d'un pareil chiffre, trouver acquéreur n'est pas facile. Ceux qui se présentent sont ou des faiseurs qui me duperaient, ou des maladroits qui se mettraient dedans eux mêmes. Je ne veux pas cela ; je veux que la maison fondée par moi continue de prospérer, et maintienne fièrement son illustre enseigne. Je n'ai pas d'en-

fants, d'ailleurs, et je crois de mon devoir, ayant fait ici ma fortune, de laisser la place à quelque honnête et laborieux garçon du métier, qui de même agisse à son tour, qui à son tour devienne heureux et riche... par le travail. Il y a longtemps que je roule ce projet-là dans ma tête, vois-tu bien, Joseph ! Il y a longtemps que je me suis dit : Mon successeur, ce sera mon premier commis... lorsque j'en aurai trouvé un qui me semble mériter cette faveur, et si celui-là n'est qu'un pauvre diable, tant mieux... le bon Dieu n'en sera que plus content de moi.

— C'est bien cela ! répondit enfin Joseph. Oh ! oui, c'est bien, patron... Mais quatre cent mille francs !

— A partir de demain, jour anniversaire de la fondation de l'établissement, tu auras vingt-cinq pour cent dans les bénéfices ; l'année prochaine, trente ; puis trente-cinq, quarante, quarante-cinq et cinquante. Donc, cinq ans d'association entre nous. Dans cinq ans, jour pour jour, heure pour heure, tu m'auras tout payé, tu seras chez toi, et, te serrant la main, je m'en irai n'importe où vivre en grand seigneur ; mes moyens me le permettront. Seulement, comme il me semble juste que ces cinq années te soient un dernier temps d'épreuve, et que tu aies toute confiance en la parole que je te donne, — sous condition, bien entendu, d'une bonne conduite persévérante, — il n'y aura rien d'écrit entre nous, je ne te reparlerai de rien, si ce n'est dans cinq ans. Sur ce, comme voici dix heures qui sonnent, fais fermer le magasin, mon garçon... et bonsoir !

Qui resta coi ? ce fut l'ami Joseph. Son patron venait de remonter chez lui, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé ce soir-là. Il se comporta de même le lendemain, de même les jours suivants. C'en était au point que Joseph en arrivait à se dire : Est-ce que je n'ai pas rêvé !

A la fin de l'année, ou plutôt à la fin de l'inventaire, — qui donna près de deux cent mille francs de bénéfices, — tous les commis de la maison furent augmentés, ou du moins reçurent quelque gratification... hormis Joseph.

Le patron ne desserra pas les dents pour justifier cette apparente injustice.

Seulement, lorsque arriva l'époque de la tournée bisannuelle dans les villes manufacturières :

— Joseph, dit-il à son premier commis, je t'emmène avec moi en fabrique, afin que tu apprennes à acheter aussi bien que tu sais vendre.

Mais durant tout le voyage, — qui, du reste, fut des plus cordials, — pas un mot qui se pût interpréter comme un souvenir, comme un rappel de l'association convenue... S. G. D. G.

— Existe-t-elle, cette association ?... ou n'existe-t-elle pas ? se demandait souvent Joseph.

Il y avait plus. C'était une sorte de bourru bienfaisant que son patron ; il exigeait maintenant de lui double travail, il l'observait, il le harcelait, il le surexcitait sans relâche, et souvent même avec une acrimonie, avec une brutalité presque révoltantes.

La seconde année s'écoula ainsi, ainsi la troisième.

Une maison rivale fit alors des offres à Joseph, des offres magnifiques. On lui proposait, je crois, le triple de ses appointements... appointements qui, dans son magasin, semblaient devoir invariablement rester au même taux.

Joseph refusa.

Et, s'il vous plaît, sans en rien dire au patron.

Celui-ci, — je ne sais plus trop comment, — apprit la chose, et dit à son premier commis :

— C'est bien, Joseph !

Mais ce fut tout.

Le quatrième inventaire donna des résultats inespérés, un éblouissant total.

— Joseph, lui demanda son patron, es-tu content ?

— Très-content, répondit-il en se tenant à quatre pour ne point éclater enfin.

Et, tout bas, il ajouta :

— S'il me manque de parole... oh !... je me ferai sauter la cervelle !

Durant la dernière année, soit que le patron eût regret de sa généreuse promesse et voulût pousser à bout celui qui l'avait reçue, soit tout simplement afin de l'éprouver mieux encore, afin de le plus rudement tremper pour l'avenir, il devint un véritable despote commercial, un tyran de boutique.

Joseph endura tout sans se plaindre, et tint bon.

La suprême échéance enfin arriva ; depuis plus d'un mois, Joseph ne dormait plus.

Il avait compté les jours, les heures ; il comptait maintenant les minutes.

La grande horloge qui figurait à l'angle du magasin sonna enfin dix heures.

Joseph et son patron se trouvaient tous les deux auprès de la caisse ; les trente ou quarante commis de la maison étaient groupés çà et là tout à l'entour, immobiles et silencieux, dans l'attente instinctive d'un grand événement.

— François, commanda le patron au domestique, François, donnez-moi mon chapeau, mon manteau... et faites avancer une voiture.

Puis, prenant dans son portefeuille deux papiers timbrés :

— Joseph, dit-il, voici les deux actes que j'ai fait dresser par mon notaire : signons.

Et debout, sur le coin du comptoir, il signa le premier.

Le pauvre Joseph se croyait le jouet d'un songe.

— A ton tour, ne tarda pas à dire le patron en lui tendant la plume. Quant à vous autres, messieurs les commis, je viens d'abdiquer... je ne suis plus rien ici... Joseph est désormais le seul propriétaire, le seul chef, le roi de la maison !

Joseph était fou de joie ; Joseph eût voulu proclamer hautement la générosité de son bienfaiteur.

Mais celui-ci se contenta de lui serrer la main en lui disant : « Bonne chance ! » et il s'esquiva.

Une heure plus tard, lorsque Joseph, enfin remis de son émotion, courut chez l'honnête homme auquel il devait son bonheur présent, sa fortune à venir, il apprit que M. *** s'était fait conduire immédiatement à la gare du chemin de fer, qu'il venait de partir pour l'Italie.

Voilà de quelle façon notre digne Joseph se trouva devenir tout à coup l'un des principaux commerçants de Paris ; voilà comment il put acheter plus tard la délicieuse villa dans laquelle, ce matin-là, nous venions de pendre si joyeusement la crémaillère.

On avait servi le café sous les arbres du parc, on allumait les cigares, lorsqu'une carte fut remise à notre amphitryon.

Sur cette carte, il y avait écrit :

« Isidore Bénard, notaire à Fontainebleau. »

— Ma foi ! dit Joseph, je ne me sépare pas de mes amis... je n'ai pas de secrets pour eux... Faites entrer M. Isidore Bénard.

C'était bien un notaire, un notaire de Seine-et-Marne.

Habit noir, cravate blanche, souliers lacés, un grand

portefeuille à fermoir d'acier sous le bras, la physionomie solennelle et courtoise.

— Monsieur, dit-il à Joseph, n'aviez-vous point pour parente une certaine dame Gausseman, antérieurement dame Guérin, qui s'était retirée, du vivant de son second mari, au village de Crémilly, près Marlotte?

— Effectivement, monsieur ; Barnabé Guérin, le premier mari en question, était le propre frère de mon père.

— Apprenez donc, monsieur Joseph Guérin, que votre tante est décédée, voici de cela bientôt un mois, en sa maison de Crémilly.

— Ah ! cette pauvre tante...

— Vous la connaissiez, monsieur?

— Très-peu. Depuis près de trente ans, depuis la mort de mon oncle, — et j'étais alors fort jeune, — je ne me rappelle pas l'avoir revue.

— Il en est de même de tous ses autres parents, qui semblent fort nombreux. Nous avons écrit à tous ceux dont on a pu retrouver la trace; chose assez difficile, car la défunte, qui est morte subitement, vivait dans une claustration presque complète, et n'a laissé dans ses papiers que de très-vagues indications sur la famille de son premier mari. Toute la fortune cependant vient de là; elle paraît assez considérable, et cela d'autant plus que la bonne dame était fort peu dépensière. On vous avait vainement recherché, monsieur. C'est par un pur effet du hasard que, ce matin, me trouvant à Paris, votre nom a frappé mes yeux. Je me suis permis d'entrer au magasin, d'interroger vos commis, et d'après leurs renseignements, comme cette maison de campagne se trouve précisément sur la ligne que je devais suivre au retour, je suis venu moi-même vous prévenir que demain, 19 juillet, à l'heure de midi, aura lieu la levée des scellés... ainsi que la lecture du testament, si testament il y a, comme j'ai tout lieu de le croire.

— Ah! vous supposez...

— Oui, monsieur ; il y a deux mois environ, dans mon étude, à Fontainebleau, la veuve Gausseman me demanda deux feuilles de papier timbré de sept sous, en laissant entrevoir l'usage qu'elle en désirait faire, mais chez elle, à son loisir. J'ose espérer, monsieur, qu'au cas échéant vous me conserverez la direction subséquente de cette affaire?

— Assurément. Je me rendrai demain à Crémilly.

— Permettez-moi de mettre ma voiture à votre disposition. Elle vous attendra demain à la gare de Fontainebleau, train de dix heures.

— Grand merci, monsieur le notaire... A demain.

Et le digne tabellion se retira.

Ce fut alors un assaut de compliments et de plaisanteries de toute sorte.

Notre ami Joseph allait avoir un second million ! L'empressement, l'obséquiosité du notaire, n'annonçaient-ils pas un formidable héritage? Il devait avoir flairé quelque trésor enfoui dans cette mystérieuse maison, où la vieille avare avait vécu seule et seule était morte. L'argent va toujours à l'argent, comme va l'eau à la rivière : l'heureux Joseph allait devenir un Nabab, un Crésus, un Rothschild, etc., etc.

Quant à lui, il se prêtait en souriant à toutes ces attaques, mais ne paraissait nullement croire à la succession de la tante Gausseman.

On finit par s'en étonner ; on lui en demanda la cause.

— Oh ! fit-il avec cette narquoise bonhomie qui le caractérise, oh! c'est que j'ai pour principe que l'argent gagné par son propre travail est le seul sur lequel on puisse réellement compter ; c'est, d'autre part, que je suis payé pour avoir peu de confiance aux héritages. Les Guérin étaient fort nombreux, ce notaire vous l'a dit, une vraie tribu. Mon père avait quelque chose comme une douzaine de frères et de sœurs, qui tous s'étaient perdus de vue, qui presque tous avaient fait fortune et sont morts sans enfants. Toutes ces successions devaient donc me revenir, à moi le dernier des Guérin ; et plusieurs fois, au temps de ma pauvreté, des aubaines semblables à celle d'aujourd'hui sont venues briller à mes yeux : elles ont toujours abouti à des déceptions, à des mystifications complètes. Aujourd'hui, je n'y crois plus et j'en rirais. C'était dur alors, c'était parfois cruel. L'oncle d'Amérique... qui revient tout exprès pour emprunter cent sous à son neveu, je l'ai connu, c'était un de mes oncles ! Une de mes cousines, que l'on disait pour le moins millionnaire... ne m'a laissé qu'une perruche hors d'âge et qu'un king's-charles éclopé. Pour recueillir cette succession-là, j'avais fait deux cents lieues et dépensé un billet de cinq cents francs, juste la moitié de mes appointements de simple calicot ! Et tant d'autres histoires... une surtout, celle de ma tante Francine !

A la façon dont ce dernier nom venait d'être prononcé, au sourire qui l'accompagnait, chacun pressentit quelque curieuse confidence ; on s'empressa de demander à grands cris la tante Francine et son histoire.

Après une courte résistance, Joseph finit par se résigner. Il n'y avait là d'ailleurs que d'intimes amis, de ces amis auxquels on peut tout dire.

Mais, au moment de commencer :

— Voyons d'abord, dit-il, si Stanislas n'est pas à portée d'entendre.

Stanislas était un charmant rhétoricien, qui venait de déjeuner avec nous, et que le vulgaire prenait bien souvent pour le propre fils de Joseph, tant celui-ci l'avait élevé, le chérissait avec une paternelle tendresse.

En ce moment même, il se faisait seller un cheval, et presque aussitôt, nous saluant de loin d'un geste amical, il s'éloigna au galop.

— Ecoutez donc, fit Joseph en revenant s'asseoir parmi nous.

Voici quel fut à peu près son récit.

II. — MA TANTE FRANCINE.

— J'avais environ dix-huit ans ; j'étais alors employé dans une maison de commerce du Palais-Royal.

Un jour que, devant le magasin, je rêvassais, adossé à l'une des grilles du jardin, je vis passer et repasser à plusieurs reprises une dame jeune encore et vraiment très-belle.

Sa toilette était d'une grande recherche : un splendide cachemire, des diamants. Derrière elle, à quelque distance, marchait gravement un laquais en grande livrée.

Cette livrée, de même que la magistrale prestance de celui qui la portait, sentait de cent lieues l'Allemagne.

Evidemment aussi, cette dame m'avait remarqué, m'examinait de plus en plus attentivement.

Enfin elle m'aborda ; elle me dit :

— Ne vous nommez-vous pas Guérin?

— Oui, madame.

— J'ai à vous parler ; suivez-moi.

Je pris mon chapeau, j'accompagnai l'étrangère jusqu'à l'extrémité de la galerie, jusqu'au péristyle du Théâtre-Français.

Là, un autre valet, portant même livrée, s'empressa d'ouvrir la portière armoriée d'un riche carrosse. La dame

y monta, m'invitant du geste à m'asseoir à côté d'elle.

Puis elle jeta au domestique quelques mots que je ne compris point, et l'équipage se remit en mouvement.

L'aventure commençait à me paraître originale ; un instant j'eus presque la fatuité de me croire en bonne fortune.

Mais l'étrangère ne tarda pas à me dire :

— Je vous ai reconnu à votre air de famille, monsieur ; je suis votre tante.

— Ma tante ! me récriai-je avec étonnement ; mais toutes celles que je me suis connues sont mortes.

— Hélas ! mon ami, vous ne m'avez jamais connue, moi... Je suis votre tante Francine.

— Attendez, attendez... je me souviens... lorsque j'étais enfant, on m'a parlé de vous...

— Votre père, sans doute ?

— Oui, madame.

— Il est... mort ?

— Mort, il y a déjà dix ans.

— Ce pauvre frère ! ce bon frère !... Oh ! vous lui ressemblez... voilà pourquoi je vous ai reconnu... pourquoi je pleure en vous regardant... Oh ! tenez, tenez... il faut que je vous embrasse !

Sans attendre ma réponse, la tante Francine me sauta au cou, me couvrit de baisers et de larmes.

Mais je crois m'apercevoir, mes chers amis... mes chers auditeurs... que tout ceci demanderait quelques explications préalables ; que vous avez besoin de savoir, avant tout, comment il se faisait que la tante Francine eût aussi complétement disparu ; pourquoi elle semblait conserver à mon père un aussi reconnaissant souvenir.

Du reste, puisque nous reportons ainsi nos regards en arrière, laissez-moi vous dire ce que c'était que Jacques Guérin, mon père.

Recueilli par l'un de ses oncles, un ancien capitaine de gendarmerie, devenu très-dévot sur ses vieux jours, il avait été élevé au séminaire. Mais, au moment de prendre les ordres, il refusa net. Une querelle s'ensuivit, à l'issue de laquelle l'oncle chassa le neveu. Il voulut même le poursuivre afin de le frapper ; mais il fit un faux pas et, dans sa chute, se creva l'œil droit sur l'une des ferrures de la porte.

Mon père ne vit rien, ne soupçonna rien de ce malheur, tant il était uniquement occupé de s'enfuir à toutes jambes.

Il arriva ainsi jusqu'à l'autre extrémité de la petite ville, — une petite ville normande, — où passe la route de Paris à Brest.

Devant la principale auberge s'arrêtait précisément une chaise de poste, de laquelle descendirent deux officiers de marine.

Le hasard voulut qu'ils s'adressassent à Jacques Guérin pour quelques renseignements. Par la même occasion Jacques Guérin leur raconta son histoire, et ces messieurs, le voyant instruit, intéressant, lui proposèrent de venir avec eux... ce qui fut immédiatement accepté.

Voici donc notre séminariste qui soudainement se métamorphose en marin.

Ceci se passait sous le Consulat ; à cette époque on allait vite.

Mon père gagna promptement un grade ; mais il fut fait prisonnier par les Anglais, transporté sur les pontons.

Là, son intelligence le portant vers l'industrie, il obtint l'autorisation d'entrer dans une manufacture, et s'appropria quelques-uns des secrets de la fabrication anglaise.

Quelques années plus tard, Jacques Guérin s'en revint auprès de son oncle, le retrouva borgne, mais sans rancune, et, grâce à son généreux concours, créa dans sa ville natale une petite usine.

Ce fut là que mon père se maria, là que bientôt il fit venir la plus jeune de ses sœurs, qui n'avait alors que dix ou douze ans, qui n'était autre que Francine.

C'était alors une enfant charmante, ce fut bientôt une charmante jeune fille, mais déjà coquette, ambitieuse déjà. Peut-être pressentait-elle son avenir ?

Afin de s'affranchir d'une aussi périlleuse responsabilité, afin surtout de lui assurer un sort, Jacques Guérin la conduisit à Paris et, sous la surveillance d'une vieille parente, l'établit modiste dans le plus beau quartier d'alors : rue Vivienne.

L'année suivante, les alliés entrèrent dans la capitale, et la gentille Francine devint le point de mire de toutes les œillades autrichiennes, prussiennes, russes, anglaises, etc.

Bref, un beau matin, sans en rien dire à personne, sans même laisser sa trace, la tante Francine disparut... à la suite de la Sainte-Alliance.

Depuis cette fugue, elle n'avoit plus donné signe de vie ; dans la famille, on évitait même de parler d'elle.

Voilà pourquoi j'avais été si fort étonné lorsqu'elle m'avait dit son nom ; voilà pourquoi, tout en recevant ses caresses, il restait dans mon regard, dans mon sourire, une certaine hésitation, une certaine malignité curieuse.

Devinant ma pensée, elle s'empressa d'y répondre :

— C'est sur une promesse formelle de mariage que j'avais quitté mon pays..... et si ce mariage n'a pu s'accomplir que d'une façon morganatique, à cause du haut rang de l'homme en qui j'avais cru devoir placer ma confiance, je n'en suis pas moins aujourd'hui l'épouse légitime du prince de ***. Vous allez le voir, mon neveu... C'est vers lui que je vous conduis en ce moment.

La voiture ne tarda pas à s'arrêter devant un superbe hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Après avoir donné quelques ordres en allemand, ma tante Francine m'introduisit dans un riche salon, et me présenta à un beau vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans environ.

C'était son mari, c'était le prince.

Il me semble le voir encore, avec sa haute et majestueuse taille, son visage imposant et bon, son maintien presque royal, son ample habit brodé, ses culottes et ses bas de soie, ses souliers de daim à boucles de diamants, ses cheveux poudrés à frimas, avec des ailes de pigeon et une petite queue. Notez que nous étions alors en 1836 ou 1837.

Jamais je n'oublierai son aimable et gracieux accueil. Il me parla très-longuement de la princesse, de ma tante, vantant son esprit, sa beauté, sa bonté, sa vertu.

Puis, la tante Francine m'emmena dans son boudoir et me dit :

— Par malheur, mon pauvre Joseph, je t'ai cherché longtemps et, dans quelques jours, nous repartons pour l'Allemagne ; mais, avant mon départ, je veux faire du bien à tous les parents qui nous restent. Tu vas m'en donner la liste.

Je m'empressai d'obéir. Dès le lendemain, elle se mettait en course pour réaliser son généreux dessein.

Le grand nombre de nos cousins et cousines ne l'effraya nullement. Elle dota celles-ci, elle établit ceux-là,

elle assura l'avenir de deux ou trois vieux oncles peu fortunés. Enfin elle fit grandement les choses, je vous le jure... et si tous ceux qui portaient alors le nom de Guérin ne lui ont pas accordé large place dans leurs prières, oh ! c'est qu'ils ont été des ingrats.

Lorsque toute cette répartition de bienfaits fut terminée, elle me demanda ce que je désirais moi-même.

— Ma tante, lui répondis-je, ma bonne tante, votre frère Jacques est mort de chagrin. A la suite de la révolution de 1830, il se trouva ruiné.., plus que ruiné ; il dût faire faillite... et le seul vœu que je forme aujourd'hui, c'est de faire honneur à la sainte tâche qu'il m'a léguée en mourant, c'est de pouvoir acquitter enfin les dettes de mon père.

— Bien, Joseph ! me dit-elle. Combien doit-il ?

— Au moins cent mille francs !

Le surlendemain, les cent mille francs étaient payés.

Mais, direz-vous peut-être, tout cela ne te mettait pas un sou dans ta poche ? C'est possible, messieurs ; mais l'un des créanciers de mon père se trouvait être précisément mon dernier patron, et, s'il s'est si généreusement conduit envers moi, c'est peut-être en souvenir de cela. La fortune dont je jouis aujourd'hui, mon bonheur, je les dois donc à ma tante Francine.

Quant à la mystification que devait plus tard me causer son fabuleux héritage, ce ne fut nullement sa faute à elle... Oh ! non... la pauvre femme, et je ne lui en ai nullement voulu ; bien au contraire !

Joseph chez Iola. Dessin de F. Lix.

Elle était repartie pour l'Allemagne, et, durant plus d'une année, je ne reçus pas de ses nouvelles.

Puis, elle m'écrivit que le prince de *** venait de mourir en lui laissant toute sa fortune, près de huit millions.

— Je veux tout réaliser, ajoutait-elle, et revenir passer mes derniers jours auprès de vous. Comptez donc sur la tante Francine, et cherchez-lui quelque appartement provisoire à Paris. Dès que tout sera prêt, j'arrive.

Je me mis en quête aussitôt, je ne tardai pas à lui répondre que tout était disposé pour la recevoir.

Un mois se passa sans qu'elle me donnât nouveau signe de vie... puis deux mois, trois mois.

Je commençais à me sentir inquiet, surtout au sujet de l'appartement, dont je pouvais rester responsable.

Enfin, je reçus une lettre ne contenant que ces quelques mots :

« Le 17 novembre prochain, vers le soir, je serai à l'adresse que vous m'avez indiquée ; attendez-moi.»

Au jour dit, à l'heure dite, j'étais là, j'attendais.

Personne !

Personne non plus le lendemain, ni les jours suivants.

Le propriétaire de l'appartement en question m'assigna chez le juge de paix.

Je me désespérais, lorsque tout à coup je fus mandé au ministère des affaires étrangères.

Ma tante Francine était morte, au moment même de se mettre en route, et j'étais appelé, en concurrence avec

quatre ou cinq autres Guérin, à faire valoir mes droits à son héritage.

Huit millions !

Les autres Guérin me choisirent pour les représenter ; je bondis immédiatement jusqu'au fin fond de l'Autriche.

Il était impossible, tout à fait impossible que cette immense fortune nous échappât, car la tante Francine la possédait depuis quelques mois à peine, et si, par hasard, elle avait fait un testament, ce testament ne pouvait être qu'en ma faveur.

J'arrivai donc, tout bouillant d'impatience, dans un magnifique château allemand, un château princier, un château fièrement assis sur l'une des plus pittoresques collines du Danube, et plus fièrement encore, en y entrant, je me dis :

— C'est à moi !

On leva dès le lendemain les scellés, on trouva en effet un testament; mais, par ce testament..., la princesse *** instituait pour sa légataire unique, universelle, une certaine demoiselle Iola, sa filleule... ou plutôt sa petite-fille.

Un premier mariage conclu en France, durant la première Restauration. Un jeune lieutenant tué quelques mois plus tard à Waterloo. Le prince alors avait reparu, proposant le fameux mariage morganatique ; elle n'avait pas osé lui dire :

— Je suis veuve, et je suis mère !

Pauvre tante Francine ! Sa fille avait grandi, s'était mariée, était morte loin d'elle... Et, plus tard, tout en recueillant une orpheline dont elle se faisait la marraine, elle avait dû refouler au plus profond de son cœur cet amour de grand'mère, qui peut-être est le plus doux, le plus cher de tous les amours... Elle n'avait jamais eu la sainte joie de dire orgueilleusement à tous, en embrassant Iola :

— Ce n'est pas seulement ma filleule, c'est ma petite-fille !... C'est mon enfant !

En revanche, elle lui laissait ses huit millions.

Mais elle était morte subitement ; mais nul doute que, si elle eût vécu, si elle se fût fixée à Paris, nul doute qu'elle n'eût prélevé sur cette immense fortune une petite part pour son pauvre neveu Joseph.

Alors cependant je ne raisonnai point ainsi. Je vous l'avouerai même franchement : j'étais furieux.

Je me contentai donc de remettre au notaire allemand les dernières lettres de ma tante, afin que les dépenses faites pour elle incombassent à son héritière, et, sans même chercher à voir ma trop heureuse cousine Iola, je m'en retournai à Paris, la mine toute penaude et Gros-Jean comme devant.

Mais il y eut mieux encore que cela..... Attendez..... L'histoire de la succession de ma tante Francine devait avoir un dernier chapitre !

A quelques années de là, vers le plus fort des événements de 1848, un soir que j'étais retenu chez moi par une légère indisposition, l'un de mes camarades accourut tout effaré, tout essoufflé ; le pauvre diable venait de monter quatre à quatre mes cinq étages.

— Joseph ! me cria-t-il, réjouis-toi, lève-toi, Joseph... On te cherche partout, pour un grand héritage !

— Bah !

— Un héritage en Allemagne.

— Encore ! Allons donc, farceur... j'en suis revenu !

— Oh ! cette fois il ne s'agit plus d'un leurre... C'est du positif, et tout le monde au magasin te salue déjà comme archi-millionnaire.

— Comment ! au magasin ?...

— Un monsieur est venu faire tout à l'heure d'énormes achats. C'est comme qui dirait un grand seigneur étranger...

— Après ?

— Il a demandé si, par hasard, dans notre partie, on ne connaîtrait pas un nommé Joseph Guérin. Je lui ai tout naturellement répondu que c'était l'un de mes collègues, et alors...

— Alors ?

— Il m'a prié, supplié, de t'apporter de suite cette carte, de te dire qu'il fallait de suite aller à son hôtel. Voulez-vous permettre que je te passe vos bottes, monseigneur !

— Merci, répliquai-je en souriant ; mais je suis trop malade encore pour sortir ce soir ; je n'irai que demain.

Durant ce temps-là, je regardais la carte qu'il venait de me remettre.

Sur cette carte, au-dessous de fort belles armoiries, il y avait gravé :

*M. le comte Bachtriany, rue de Ponthieu, n.****

Ce fut en vain que mon camarade s'efforça de me piquer d'impatience ; je persistai à remettre au lendemain ma visite.

La nuit suivante, cependant, je dormis peu ou, du moins, j'eus des rêves d'or.

N'était-ce point une revanche que m'offrait la fortune ? N'était-ce point cette fois une sérieuse et véritable espérance ?

De grand matin j'étais debout et tout de noir vêtu : costume d'héritier présomptif.

Sitôt que l'heure me parut convenable, je me dirigeai vers la rue de Ponthieu.

Au numéro indiqué, se trouvait, se trouve encore peut-être un vieil et sombre hôtel, aux grandes murailles grises.

Très-peu de fenêtres sur la rue. A chacune de ces fenêtres, de gros barreaux de fer rouillés ; derrière ces barreaux, d'épais volets de chêne, vermoulus et brunis par le temps.

Je frappai à la porte cochère, une haute et massive porte, çà et là se crevassant, et qui ne paraissait que très-rarement s'ouvrir.

Elle s'entre-bâilla seulement, et ne me permit tout d'abord d'entrevoir qu'un grand diable de laquais, à la mine étrange, aux longues moustaches farouchement hérissées, à l'aspect plutôt militaire que servile.

Cette espèce de grognard allemand ne comprenait pas un mot de français, et il fit de grandes difficultés pour m'admettre. Mais enfin je montrai la carte du comte ; il me livra passage, et referma précautionneusement derrière moi la porte, qui produisit en retombant comme un coup de canon.

Nous traversâmes une grande cour ayant de l'herbe entre chaque pavé. Le long des murailles, toutes enverdies d'humidité, il y avait de grandes caisses d'emballage, soigneusement recouvertes de toiles goudronnées, la plupart très-extraordinaires de forme.

Sur la façade de l'hôtel, pas une fenêtre ouverte. Partout, des persiennes hermétiquement closes ou de grands rideaux retombants, des rideaux de couleur bronze.

Dans tout cela, mais surtout dans l'allure roide et réservée de mon guide, il y avait quelque chose de triste, quelque chose d'éminemment mystérieux.

Je fus introduit dans une vaste salle, toute pleine de

fusils, — ce qui n'avait rien de très-surprenant à cette époque révolutionnaire.

Mais ce qui l'était davantage, c'est qu'il s'y trouvait aussi des drapeaux étrangers, des uniformes et des coiffures bizarres, des lances et des faux, des sabres, des poignards, des pistolets, voire même deux petits canons de campagne... enfin tout un arsenal en désordre.

— Ah ça ! commençais-je à me demander en souriant, où suis-je donc?

Une vieille servante transylvanienne apparut, échangea avec mon guide quelques paroles que je ne pus comprendre, et m'introduisit dans une petite pièce donnant sur des jardins ombreux.

Là se tenait une jeune et charmante femme, assise entre deux enfants.

— Monsieur, me dit-elle de la plus gracieuse façon, pardonnez-nous de vous avoir dérangé. Je suis, du reste, un peu votre parente... votre tante Francine était ma marraine.

— Ah ! fis-je assez interdit, mademoiselle Iola?

— La comtesse Bachtriany, répliqua-t-elle fièrement, la femme de l'un des chefs de l'insurrection hongroise.

Ces derniers mots et quelques autres m'expliquèrent aussitôt l'arsenal.

Dans un moment de trêve, le comte était venu à Paris recruter des armes, des approvisionnements, des munitions, des hommes même, s'il était possible, pour la noble cause qu'il avait embrassée, pour la délivrance de la Hongrie.

Tout son patrimoine y avait passé, toute la fortune d'Iola.

Il ne leur restait plus qu'une dernière propriété ayant appartenu à ma tante Francine, et, pour la vendre, il leur fallait, — d'après certaine loi allemande qui conserve aux héritiers déshérités cette fiche consolatrice, — il leur fallait mon consentement, ma signature.

Ajoutons cependant qu'on aurait pu s'en passer, mais après des formalités coûteuses, après de très-longs délais... et la Hongrie était pressée ; elle n'avait pas le temps d'attendre, cette pauvre Hongrie !

J'espère que, cette fois, la mystification devenait complète.

Avant de répondre, je regardai longuement ma cousine.

Elle était grande, élancée, très-aristocratique de formes, mais très-simple et très-avenante de manières. Rien de parfait comme le galbe de son visage, un peu pâle peut-être, et qu'encadraient à profusion les boucles ruisselantes d'une admirable chevelure mordorée. Il y avait surtout en elle un charme puissant, une indicible grâce, et dans ses grands yeux bleus, dans son mélancolique sourire, ce je ne sais quoi de triste, de bon, de doux et de tendre, qui semble comme le cachet de celles qui sont destinées à mourir jeunes !

Gardez-vous de supposer, néanmoins, que la comtesse Bachtriany fût une nonchalante et langoureuse Allemande. Loin de là, toute l'énergie du dévouement se devinait en elle ; c'était une vraie femme, la femme que l'on rêve à un héros ; et lorsqu'elle se leva pour traverser le salon, lorsqu'elle revint pour présenter à ma signature les actes nécessaires à l'accomplissement de son dernier sacrifice, elle me parut adorablement belle.

J'hésitais cependant, je la regardais sans pouvoir me décider encore.

— Refuseriez-vous? demanda-t-elle avec une surprise inquiète.

— Non ! répondis-je vivement, non ; mais...

Et, n'osant exprimer autrement ma pensée, je lui montrai ses enfants... deux garçons, les plus intéressants et les plus beaux que j'aie jamais vus.

L'aîné pouvait avoir environ quatorze ans ; il avait déjà l'attitude résolue, le regard martial et, tout en nous écoutant, promenait ses mains impatientes parmi des armes amoncelées auprès de lui.

Quant à l'autre, qui n'avait que deux ou trois ans de moins, mais qui paraissait beaucoup plus jeune de caractère, il jouait avec un grand étendard hongrois, dans les vastes plis duquel les fils du comte Bachtriany se trouvaient comme enveloppés tous les deux.

C'était ce groupe héroïque et touchant que je venais d'indiquer à leur mère.

— Je ne vous comprends pas ? fit-elle toute souriante d'orgueil.

— Cette propriété que vous allez vendre, répondis-je, c'est tout ce qui leur reste !

— Leur père l'a décidé ainsi, dit-elle, il y va de l'affranchissement de son pays. Signerez-vous?

— Je ne le devrais pas...

— Peut-être serait-il juste de vous offrir une indemnité, reprit-elle avec une certaine hauteur, bien que sans la moindre intention de m'offenser. — Pardonnez-moi, monsieur, de ne pas l'avoir fait plus tôt... j'y suis autorisée par le comte...

— Madame la comtesse, interrompis-je non moins fièrement qu'elle, je dois à ma tante Francine d'avoir pu réhabiliter la mémoire de mon père ; c'est là notre honneur à nous autres commerçants... Je ne veux pas être payé de nouveau.

Et je signai.

— Merci, cousin ! répliqua-t-elle en me tendant la main.

Puis, se tournant vers les deux jeunes Bachtriany :

— Embrassez votre parent, mes fils.

Je ne saurais vous dire, mes amis, à quel point ce simple remerciement, cette franche marque d'amitié, m'émurent le cœur. En embrassant les deux enfants, je me sentis des larmes plein les yeux. Etait-ce un pressentiment de l'avenir ?

Quelques instants après, le comte rentra.

C'était un homme jeune encore et d'une très-grande beauté, d'une suprême élégance. Il y avait surtout en lui quelque chose de généreux et de vaillant, comme une auréole de patriotisme et de gloire. Un digne émule de Bem et de Dembisky ; le portrait de Georgey, un vrai prince du Danube.

Son accueil fut des plus francs et, lorsqu'il eut appris que j'avais signé sans récompense aucune, sa reconnaissance des plus sincères.

— Merci pour nous, dit-il en me serrant avec émotion la main, et merci pour la cause hongroise ! Je n'attendais plus que cette signature ; dès ce soir nous partons... Mais je veux que vous passiez ici cette dernière journée, avec nous tous, en famille.

J'eus beau me défendre de cet honneur, il fallut l'accepter.

Que cet homme était noble et grand, messieurs !... Que cette femme était aimable et charmante ! Quels trésors d'avenir il y avait dans ces deux admirables enfants !

Bien avant le soir, j'étais déjà devenu un enragé Hongrois. J'admirais le comte, je m'enthousiasmais pour ses fils, je me sentais comme une fièvre de dévouement pour leur mère !

Aussi, lorsque arriva le moment du départ, la poitrine oppressée, les yeux tout en pleurs, je lui dis :

— Joseph Guérin n'est qu'un pauvre diable, madame... mais si ce pauvre diable pouvait jamais vous être utile à quelque chose, n'oubliez pas qu'il est tout à vous !

— Je m'en souviendrai, répondit la comtesse. Adieu!

Et ils disparurent.

Je m'en retournai à mon magasin, tout rêveur et tout triste.

A partir de ce jour-là, je lus, je dévorai tous les journaux. Je suivis avec une anxiété croissante, avec une ardeur passionnée, toute cette héroïque lutte d'un peuple sublime, toute cette Odyssée hongroise, où se retrouvait à chaque pas la trace du comte Bachtriany, sans cesse cité comme l'un des plus intrépides, comme l'un des plus heureux lieutenants de Kossuth.

Puis, arriva l'heure de l'intervention russe, l'heure de la trahison, l'heure des revers.

Presque seul, avec quelques invincibles, il tenait encore dans les montagnes; il semblait devoir ressusciter, pour ainsi dire, la guerre de l'indépendance.

Hélas! un article à peu près conçu en ces termes ne tarda pas à passer sous mes yeux :

« Les journaux autrichiens annonçaient hier une capture importante, celle du comte Bachtriany, dont la tête avait été mise à prix. Vendu par un traître, cerné dans sa dernière retraite, il a fallu presque un siége en règle pour s'en emparer. Toutes ses munitions étaient épuisées, tous ses compagnons avaient péri dans cette lutte suprême, y compris l'aîné de ses fils, un jeune homme de seize ans, mort en défendant son père. »

Puis, quelques jours plus tard :

« Hier, 27 avril, le comte Bachtriany a été fusillé sur les glacis de la forteresse de Bude. »

En lisant ces tristes lignes, il me sembla que je recevais en pleine poitrine le contre-coup des balles qui avaient frappé le comte.

Il était mort, lui si brave et si beau, si jeune encore, lui qui pouvait être si heureux!

Et son fils aîné l'avait précédé dans la tombe... lui que j'avais vu si fièrement me sourire entre les plis du drapeau hongrois; lui qui m'avait si chevaleresquement serré la main; lui qui touchait à peine à son dix-septième printemps! On l'avait tué, massacré à coups de baïonnette sous les yeux mêmes de son père! c'était affreux à penser... Oh! pauvre enfant, pauvre enfant!

Mais que devait-il être advenu de son frère? Mais quel était maintenant le sort de la comtesse?

Durant bien des jours, durant bien des mois, je m'adressai cette terrible question, j'allai partout pour solliciter des renseignements.

Personne ne savait ce qu'ils étaient devenus. Pas de nouvelles!

Certain soir enfin, on m'avertit qu'une dame me demandait chez moi... une dame étrangère, une dame en deuil, ayant avec elle un jeune garçon également vêtu de noir.

J'accourus aussitôt... Hélas! je ne m'étais pas trompé, c'était la veuve du comte Bachtriany.

Mais quel changement! Elle me revenait amaigrie et pâle comme une morte, avec un étrange sourire sur les lèvres, avec une sorte d'égarement désespéré dans les yeux. Pauvre Iola! dans sa douleur elle était belle encore, admirablement belle!

— Ne me demandez rien de ce qui s'est passé! me dit-elle d'une voix navrante et brève; nos malheurs, vous les avez sans doute appris... ils sont de l'histoire! Depuis ce temps-là j'ai été folle, j'ai été prisonnière, j'ai été mourante... je ne sais plus, je ne sais plus! mais vos dernières paroles m'étaient restées dans la mémoire, et nous voilà. Cousin Joseph, ayez pitié du dernier de mes fils! Quant à moi, je ne vous coûterai qu'une place au cimetière!

Oh! la pauvre désolée, la pauvre mère, la pauvre veuve!... elle disait vrai.

Quinze jours après, nous la conduisions à sa dernière demeure, Stanislas et moi.

Car le plus jeune des fils du comte Bachtriany, c'est celui qui passe aujourd'hui pour mon fils; c'est cet aimable collégien, ce fier et charmant jeune homme que vous admiriez tout à l'heure, et que voici galopant là-bas, sous les peupliers qui bordent la rivière.

Le comte Stanislas Bachtriany. Dessin de F. Lix.

J'avais tort, messieurs, j'avais tort de vous dire que l'héritage de ma tante Francine n'avait abouti qu'à une mystification. Elle m'a légué un devoir bien doux à remplir, et qui sera peut-être le bonheur de ma vieillesse!

Espérons cependant que la succession Gausseman me sera autrement avantageuse, quand ce ne serait que pour accroître encore la fortune que je réserve au jeune comte Stanislas Bachtriany, à mon fils!

Du reste, nous saurons demain à quoi nous en tenir là-dessus. Qui de vous, mes amis, veut m'accompagner au village de Crémilly?

Je m'offris, et dès le lendemain matin, Joseph et moi, nous partîmes.

CH. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE DERNIER DES PALADINS [1].

DRAME LYRIQUE EN UN ACTE.

Personnages du drame. Dessin de Cham et encadrement de Sauvageot.

PERSONNAGES.

Le docteur Barbaro, oncle et tuteur de Léonora.
Parfilados, son homme de confiance.
Le capitaine Bracchio Forte.
Léonora, nièce du docteur.
Isabelle, sa camériste.
Serviteurs de Barbaro.

La scène se passe en Espagne, dans le château du docteur. — Une grande pièce à peine meublée, et d'un aspect sinistre. Portes latérales. Au fond, vaste fenêtre avec balcon.

SCÈNE Ire.

LE DOCTEUR, PARFILADOS

(Parfilados a d'énormes moustaches en croc et porte une épée démesurément longue.)

LE DOCTEUR.

Tu sais, Parfilados, que je dois faire livraison demain de cent arrobes (2) de vin d'Amontillado à don Biscayos. Don Biscayos est mon ami, mais il est vétilleux en affaires, et si le vin ne lui arrivait pas à l'heure dite, il serait homme à me le laisser pour compte.

PARFILADOS.

Soyez tranquille, señor Barbaro, le vin partira ce soir.

LE DOCTEUR.

Comment l'envoies-tu ?

PARFILADOS.

Votre Seigneurie sait parfaitement que, par les beaux chemins que notre reine bien-aimée (*ils se découvrent*) nous a donnés, il est de toute impossibilité de faire voyager le vin en tonneaux. J'ai donc dû me procurer un certain nombre d'outres que j'ai déposées dans cette pièce. (*Il désigne la droite.*)

LE DOCTEUR.

Fort bien! Alors je n'ai plus à m'en occuper?

PARFILADOS.

Votre Seigneurie peut dormir sur les deux oreilles.

LE DOCTEUR.

Je t'ai déjà dit que cette locution, qui nous vient des Français, est vicieuse, car il est impossible de reposer sur les deux oreilles à la fois; mais cette impossibilité physique n'existât-elle pas, comment veux-tu que je dorme tranquille quand j'ai une nièce et pupille comme dona Léonora? (*Il soupire.*)

PARFILADOS, *se frisant la moustache droite.*

Eh! mais, elle me semble charmante.

LE DOCTEUR.

Elle me fera perdre l'esprit, elle et sa camériste Isabelle.

PARFILADOS, *se frisant la moustache gauche.*

Et que leur reprochez-vous, señor?

LE DOCTEUR.

Leurs idées absurdes. Je ne sais de quelles sottes lectures elles ont meublé leur cervelle, mais, depuis que ma nièce et pupille a quitté le couvent de l'Annonciade pour venir ici, elle ne rêve qu'aventures, grands coups d'épée et chevaliers errants, toutes choses heureusement passées de mode aujourd'hui. Tout ici est pour elle matière à roman, depuis ce vieux château bâti dans les gorges de la Sierra jusqu'à ton nom de Parfilados. Je sais bien que ce n'est pas ta faute si ton père t'a affublé d'une étiquette aussi ridicule.

PARFILADOS, *vexé.*

Il me semble que vous n'avez pas moins de reproches à adresser au vôtre, señor Barbaro. — Mais que ne mariez-vous dona Léonora? Le mariage est un antidote aux passions.

LE DOCTEUR.

Je le sais encore en ma qualité de médecin ; mais elle refuse tous les partis que je lui propose. Je ne puis pourtant pas, pour plaire à ses beaux yeux, lui confectionner un mari semblable aux paladins d'autrefois, avec une cuirasse d'acier doublée d'une tunique abricot.

PARFILADOS.

Les enfants et les chiens courraient après lui.

LE DOCTEUR.

Chut! voici ma nièce, tu vas en juger toi-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONORA, ISABELLE, entrant par la gauche.

LE DOCTEUR.

Bonjour, ma nièce et pupille.

LÉONORA.

Je vous salue, seigneur.

LE DOCTEUR.

Je ne suis pas un seigneur, je suis ton oncle ; et au lieu de me dire : Je vous salue, tu ferais mieux de m'embrasser.

LÉONORA.

J'obéis. (*Elle l'embrasse.*)

LE DOCTEUR.

C'est bien. Maintenant j'ai à causer avec toi de choses sérieuses, et si tu voulais laisser reposer un instant tes ailes, pour descendre sur terre, tes ailes et moi t'en serions reconnaissants.

LÉONORA.

Que voulez-vous dire ?

LE DOCTEUR.

J'ai reçu une lettre de mon ami don Biscayos qui me demande pour lui cent arrobes de vin d'Amontillado, et ta main pour son fils don José.

LÉONORA.

Et vous lui avez répondu?

LE DOCTEUR.

Que les cent arrobes partiraient demain, mais que j'étais moins sûr de lui envoyer ma nièce.

LÉONORA.

Vous avez bien fait.

LE DOCTEUR.

Il ne s'est pas tenu pour battu, et il m'annonce que don José, qui t'a vue je ne sais où, et qui t'aime je ne sais

---

(1) Depuis longtemps, un grand nombre de nos abonnés nous demandaient un opéra-comique, paroles et musique, qu'on pût jouer en société ; d'autres, au contraire, réclamaient seulement les paroles, se réservant le soin de les mettre eux-mêmes en musique. Il nous sembla d'abord difficile de concilier tous ces goûts ; nous croyons cependant y être arrivé avec l'œuvre présente. *Le Dernier des Paladins* est un véritable opéra-bouffe, et l'auteur autorise chacun des abonnés du *Musée des Familles* à en composer la musique ; en même temps, pour ceux qui le préfèrent, des notes placées en bas des pages remplacent les morceaux de l'opéra par d'autres morceaux écrits sur le rhythme des airs les plus connus et les plus célèbres. De la sorte, *le Dernier des Paladins* peut être, au choix de nos lecteurs, soit un opéra complétement inédit, soit un opéra composé sur la musique de nos plus grands maîtres.

(*Note de la Rédaction.*)

(2) *Arrobe*, mesure de capacité.

pourquoi, espère triompher de tes refus et n'aspire qu'à la faveur de te présenter ses hommages.

LÉONORA.

Qu'il les garde! Jamais je n'épouserai le fils d'un négociant en vins. Pouah! l'idée seule m'en fait horreur (1).

MORCEAU.

LE DOCTEUR, *se fâchant.*

Peut-on traiter ainsi le fils d'un galant homme,
Qui m'achète à la fois cent arrobes de vin
Et qui doit me payer la somme
Sans avoir vu, tant il est fin,
Que dans mon Amontillado
Je mets au moins les deux tiers d'eau?

LÉONORA.

C'est fort honnête!

LE DOCTEUR.

Comme cela,
Léonora,
Il ne porte pas à la tête.

LÉONORA.

Mes compliments, en vérité!

LE DOCTEUR.

Ce que j'en fais, c'est par humanité.

LÉONORA, *raillant.*

Je vous crois!

LE DOCTEUR, *se fâchant de plus en plus.*

Apprenez, ma chère,
Que je suis las de ces façons.

LÉONORA.

Qu'entendez-vous donc faire?

(1) Les abonnés du *Musée des Familles* qui ne composeraient pas la musique de l'air suivant, pourront le remplacer par ce dialogue :

LE DOCTEUR, *se fâchant.*

C'est ainsi que tu traites le fils d'un galant homme qui m'achète cent arrobes de vin, sans s'apercevoir que j'y mets les deux tiers d'eau?

LÉONORA.

Vous êtes fort honnête, recevez-en mon compliment.

LE DOCTEUR.

C'est pour qu'il ne porte pas à la tête.

LÉONORA.

A coup sûr!

LE DOCTEUR.

Vous êtes une sotte et une impertinente!

PARFILADOS, *cherchant à le calmer.*

Señor!

LE DOCTEUR.

Laisse-moi! Me croit-on homme à me laisser conduire par le bout du nez. Apprenez, mademoiselle, qu'à dater de ce jour je ne suis plus l'oncle débonnaire, l'esclave de tous vos caprices, je redeviens votre tuteur et maître.

LÉONORA.

Fort bien!

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire? votre geôlier, s'il le faut.

LÉONORA.

De mieux en mieux!

LE DOCTEUR.

Je vous défends toute promenade dans le parc, et je fais mettre des grilles à toutes les fenêtres.

LÉONORA.

A merveille!

LE DOCTEUR.

Encore! Je n'y comprends rien; aussi bien j'aime mieux la laisser que de perdre mon temps à lui parler le langage de la raison. — Viens, mon fidèle Parfilados, et vous, señorita, souvenez-vous que vous êtes ma prisonnière. (*Il sort furieux, suivi de Parfilados, qui cherche à le calmer. On l'entend fermer derrière lui la porte à double tour.*)

LE DOCTEUR.

Vous avez besoin de leçons.
Je ne suis plus un oncle débonnaire,
Un Bartholo,
Je redeviens le docteur Barbaro.

LÉONORA, *riant.*

Oh! oh! oh! oh!

LE DOCTEUR.

Léonora!

LÉONORA.

Ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR.	LÉONORA.	ISABELLE ET PARFILADOS.
De cette tête folle,	Il me traite de folle,	De cette tête folle,
J'en donne ma parole,	Et j'ai, sur ma parole,	Si j'en crois sa parole,
Je veux avoir raison;	J'ai toute ma raison;	Il compte avoir raison.
J'étouffe de colère,	Aussi bientôt, j'espère,	Je comprends sa colère,
N'oubliez pas, ma chère,	Riant de sa colère,	Mais que peuvent donc faire
Les murs de la prison.	Avoir fui de prison.	Les murs d'une prison?

LE DOCTEUR.

Plus de promenades!
Plus de cavalcades!

LÉONORA.

Merci! merci!

LE DOCTEUR, *étonné.*

Que veut dire ceci?
Plus de ces peintures!
Plus de ces lectures!

LÉONORA.

Merci! merci!

LE DOCTEUR.

Que veut dire ceci?
Et dès aujourd'hui, jeune fille,
Je fais poser autour de vous,
A chaque balcon une grille,
A chaque porte deux verrous.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Le docteur sort furieux, suivi de Parfilados, qui cherche à le calmer. On l'entend fermer derrière lui la porte à double tour.)

SCÈNE III.

LÉONORA, ISABELLE.

ISABELLE.

Par ma foi, señora, je ne vous comprends pas. Vous exaspérez votre tuteur qui devient votre geôlier, et, au lieu de vous désoler de ce changement, vous semblez au contraire vous en réjouir.

LÉONORA.

A coup sûr! Tu ne vois donc pas, ma chère Isabelle, que ces mesures de rigueur étaient ce que j'appelais de tous mes vœux?

ISABELLE.

Et pourquoi cela?

LÉONORA.

C'est bien simple. Tant que j'étais libre et heureuse, quels étaient les prétendants qui se présentaient? Je ne parle pas de ceux que ma fortune pouvait tenter; je parle de ceux qui me trouvaient bonne et jolie, ou qui voulaient bien me reconnaître un peu plus d'esprit qu'à une autre.

ISABELLE.

Eh bien?

LÉONORA.

Sont-ce là, je te le demande, les motifs qui doivent décider de nos affections?

ISABELLE.

Assurément! Voudriez-vous qu'on vous aimât parce que vous seriez laide, méchante ou bête à faire peur?

LÉONORA.

Je ne dis pas cela; mais tu conviendras qu'il est des mobiles plus nobles, par exemple la pitié qu'inspire une grande infortune, le désir de se couvrir de gloire en brisant la porte d'un cachot.

ISABELLE.

Ah! oui, oui! Je connais cette histoire pour l'avoir lue l'autre jour dans un livre que vous m'avez prêté. Je crois même que je me suis endormie.

LÉONORA.

Quelle insensible nature!

ISABELLE.

Mais, señora, c'était un roman, et un roman, chacun sait cela, c'est le revers de la vérité.

LÉONORA.

Ainsi, même dans ce vieux château dont chaque ombre semble respirer un mystère, devant ces majestueuses montagnes, la patrie-née des légendes et des paladins, tu ne crois pas aux héros?

ISABELLE.

Si fait! si fait! Un jour, à Madrid, je suis passée devant un grand bâtiment sur la porte duquel était écrit en grosses lettres : *Hôtel des Invalides;* là j'ai vu des héros.

LÉONORA.

Tu vois bien!

ISABELLE.

Mais la gloire les avait fort endommagés. L'un avait perdu une jambe, l'autre avait égaré un bras et n'avait jamais pu remettre la main dessus. Un troisième était borgne, un quatrième avait un nez d'argent. Je ne suppose pas que ce soient de semblables héros que vous appeliez.

LÉONORA.

Eh! qu'importe?

ROMANCE (1).

PREMIER COUPLET.

Aucune cicatrice
Ne blessera mes yeux;
C'est l'ombre protectrice
D'un passé glorieux.
Pour moi qui suis plus sage
Que mon sage tuteur,
Qu'importe le visage?
Je ne vois que le cœur.

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'une autre, plus éprise
Des dons de la beauté,
Ou dédaigne ou méprise
Un héros amputé!
Pour moi qui suis plus sage
Que mon sage tuteur;
Qu'importe le visage?
Je ne vois que le cœur.

ISABELLE.

Quel enthousiasme, señora! Je crains bien, pour vous, que votre rêve ne soit toujours un rêve.

LÉONORA.

Et moi, je suis sûre du contraire. (*On entend sous la fenêtre le prélude d'un instrument.*)

(1) On peut remplacer cette romance par la romance suivante, sur l'air de : *Parmi tant d'amoureux empressés à me plaire.* (*Noces de Jeannette,* musique de V. Massé.)

PREMIER COUPLET.

Parmi tant d'amoureux, sagement je préfère,
Le plus valeureux,
Le plus courageux,
Le courage seul à mon cœur sait plaire (*bis*).
Hélas! gai printemps,
Fleurs de la jeunesse,
Attraits, plaisirs, folle ivresse,
Pour nous vous n'avez qu'un temps.
Beauté passagère,
Qu'on prise en amour,
Vous ne durez guère
Ici-bas qu'un jour. } (*Bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Mais un vrai paladin, tout couvert de poussière,
Un noble soldat
Sortant du combat,
Voilà, j'en conviens, ce qui sait me plaire (*bis*).
Qu'importe qu'il ait
Profonde blessure,
Si ce n'est point sa figure,
Mais son cœur seul qui me plaît!
Jeunesse éphémère,
Qu'on prise en amour,
Vous ne durez guère
Ici-bas qu'un jour. } (*Bis.*)

(1) On peut remplacer cette ballade par la ballade suivante, sur l'air de : *Voyez sur cette roche.* (*Fra-Diavolo,* 1er acte, musique d'Auber.)

PREMIER COUPLET.

Voyez la belle Estelle
Qui gémit du matin au soir,
Au fond de son cachot noir,
Sans espoir, sans espoir.
Tout à coup, que voit-elle?
Un noble et vaillant chevalier,
Qui passe à franc étrier,

ISABELLE.

Ne dirait-on pas un concert?

LÉONORA.

En effet. Regarde, Isabelle, et dis-moi ce que tu vois.

ISABELLE, *à la fenêtre.*

Un homme de mauvaise mine qui accorde une mandoline. Chut! il va chanter. (*Une voix chante au dehors.*)

BALLADE (1).

PREMIER COUPLET.

A son balcon la tendre Isaure
Implore
Le noble et brillant cavalier
Qui passe sur son destrier.
On dit que je suis belle,
Dit-elle,
Ayez pitié de mon malheur,
Et vous aurez gagné mon cœur.

DEUXIÈME COUPLET.

Charmante ou laide, sur mon âme,
Madame,
Répond l'autre d'un ton brutal,
Cela m'est tout à fait égal.
Votre destin farouche
Me touche,
Pour vous sauver, je le veux bien,
Mais je ne vous demande rien.

LÉONORA, *transportée.*

Eh bien, Isabelle, que te disais-je? qu'il est encore de nobles cœurs sensibles à l'infortune.

ISABELLE.

Laissez donc! C'est sans doute un mendiant, et une pièce de deux réaux fera infiniment mieux son affaire que votre reconnaissance.

LÉONORA.

Y penses-tu ? Une telle injure !

ISABELLE.

Jamais une pièce de deux réaux n'a passé pour une injure, et je vais... (*Elle avance vers le balcon; le capitaine Bracchio Forte y paraît tout à coup. Il est manchot, et porte au côté une épée d'une longueur inusitée et une mandoline sur le dos.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BRACCHIO FORTE. (*Il a le ton et la tenue d'un matamore, moustaches prodigieuses, etc.*)

LÉONORA, *effrayée.*

Qu'avez-vous fait, seigneur cavalier, et qui êtes-vous?

BRACCHIO FORTE.

Le capitaine Bracchio Forte, pour vous servir, ma princesse. (*Il salue respectueusement.*)

Bracchio Forte escaladant le balcon. Dessin de Cham.

ISABELLE, *bas à Léonora.*

C'est peut-être un voleur! Voulez-vous que j'appelle?

LÉONORA.

Tais-toi ! (*Au capitaine.*) Le capitaine Bracchio Forte, je ne connais pas !

Monté sur son coursier.
A moi ! chevalier, dit Estelle,
Venez ! je vous appelle,
Chevalier ! chevalier !
Chevalier !

DEUXIÈME COUPLET.

A la voix de la belle
Qui l'implore, le paladin
S'arrête dans son chemin,
Puis s'élance soudain,
A la beauté fidèle ;
Et lorsque son grand sabre luit,
Comme l'éclair dans la nuit,
A l'instant chacun fuit.
Tremblez ! car son bras redoutable
Sait trouver le coupable.
Le voici ! le voici !
Le voici !

BRACCHIO FORTE.

Est-il possible que le grand, l'illustre, l'incomparable capitaine vous soit inconnu?

GRAND AIR.

Je suis le dernier paladin
De la Table-Ronde,
Je parcours le monde,
Sans trêve ni fin,
Pour la veuve et pour l'orphelin.
Qu'une fille
Sous la grille
M'appelle, et voilà,
Soudain je suis là.
Quand j'ai mis quelque chose en tête,
Rien ne m'arrête.
Sur mon coursier,
Vrai chevalier,
Aux plages lointaines,
A travers les plaines,
Je saute les fleuves profonds,
Ou bien j'escalade les monts!
Prompt comme l'orage,
Je fends les déserts,

Ou bien à la nage
Je franchis les mers.
Quand j'ai mis quelque chose en tête,
Rien ne m'arrête.
Je suis le dernier paladin
De la Table-Ronde,
Je parcours le monde,
Sans trêve ni fin,
Pour la veuve et pour l'orphelin. (1)

LÉONORA.

Ainsi, ce qui vous amène en ces lieux, capitaine...

BRACCHIO FORTE.

C'est le bruit de vos malheurs, princesse. J'ai appris qu'un tuteur stupide et barbare vous avait enfermée dans la tour du Nord. Est-ce la tour du Nord ou celle du Midi?

LÉONORA.

Ce doit être la tour du Nord. — Et c'est uniquement parce que je suis malheureuse et persécutée que vous êtes venu?

BRACCHIO FORTE.

Uniquement.

LÉONORA, *à Isabelle.*

Me croiras-tu, désormais?

ISABELLE.

Je suis convaincue.

BRACCHIO FORTE.

Et quel autre motif pourrais-je avoir? Vous n'êtes pas laide, mais j'ai vu des femmes beaucoup plus jolies que vous; vous n'êtes pas bête, mais j'ai connu des femmes qui avaient beaucoup plus d'esprit.

LÉONORA, *étonnée.*

Vous dites?

(1) On peut remplacer ce morceau par le morceau suivant, sur l'air de : *Je suis capitaine d'aventure.* (*La Reine Topaze*, 1er acte, musique de V. Massé.)

Je suis capitaine d'aventure
On reconnaît à sa tournure
Le paladin
De l'orphelin;
Je suis capitaine d'aventure.

Quand j'ai mis quelque chose en tête,
Tuteurs, époux,
Cruels tyrans, rien ne m'arrête,
Malheur à vous.
Franchissant barrières et plaines,
Fleuves profonds,
J'arrive des plages lointaines,
A travers monts,

Je suis capitaine d'aventure,
On reconnaît à sa tournure
Le paladin
De l'orphelin;
Je suis capitaine d'aventure.

A l'ombre de ma renommée,
Partout je vais,
Tout s'ouvre devant mon épée
Quand j'apparais.
Je pourrais, faveur peu commune,
Chacun le sait,
Prendre d'assaut soleil ou lune,
S'il le fallait.

Je suis capitaine d'aventure,
On reconnaît à sa tournure
Le paladin
De l'orphelin;
Je suis capitaine d'aventure.

BRACCHIO FORTE.

Il est vrai que vous êtes malheureuse; il est vrai qu'il y a ici de nouveaux lauriers à moissonner : voilà pourquoi je viens déposer mon épée à vos pieds et vous offrir l'aide de mon bras. (*Il s'incline devant Léonora. Alors seulement celle-ci et Isabelle s'aperçoivent qu'il est manchot.*)

ISABELLE.

De votre bras! Le mot est heureux, car il me semble que vous n'en avez qu'un.

LÉONORA, *inquiète.*

En effet.

BRACCHIO FORTE.

Ne faites pas attention, j'ai oublié l'autre en Morée, dans une rencontre contre les Turcs.

LÉONORA.

Combien vous avez dû souffrir!

BRACCHIO FORTE.

Non! mon père m'a transmis en mourant une recette qu'il tenait de mon grand'père, qui la tenait de mon aïeul, qui la tenait j'ai oublié de qui, et cette recette est celle d'une pommade vraiment miraculeuse qui cicatrise et guérit en une seconde les blessures les plus graves. Aussi en ai-je toujours un petit pot dans ma poche.

ISABELLE.

C'est une excellente idée que vous avez là, seigneur capitaine.

BRACCHIO FORTE.

Je n'en ai jamais d'autres.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PARFILADOS.

PARFILADOS, *entrant par la droite.*

Il me semble avoir entendu un bruit de mauvaise musique. (*Il aperçoit le capitaine.*) Par les cornes du diable! un homme ici. (*Il tire sa grande épée.*)

BRACCHIO FORTE.

Quelle est cette flamberge avec un homme au bout?

LÉONORA.

C'est le plus cruel de mes geôliers.

BRACCHIO FORTE.

Alors, tant pis pour lui! (*Il tire son épée.*)

ISABELLE.

Épargnez-le!

BRACCHIO FORTE.

Son heure est venue!

PARFILADOS.

C'est ce que nous allons voir. (*Ils croisent le fer.*) Traître! ton épée a trois centimètres de plus que la mienne.

BRACCHIO FORTE.

Je t'accorde cet avantage. (*Parfilados rompt en se battant et sort par la porte de droite, poursuivi par le capitaine.*)

SCÈNE VI.

LÉONORA, ISABELLE, puis BRACCHIO FORTE.

LÉONORA, *se promenant triomphante.*

Ah! voilà donc une aventure. Que disais-tu que le roman est le revers de la vérité?

ISABELLE.

Pourvu que le capitaine ne fasse pas de Parfilados un trop grand héros.

LÉONORA.

C'est ainsi seulement que l'on vit, à travers les émo-

tions, les craintes, les dangers. (*Bracchio Forte reparaît à la porte de droite, et remet son épée au fourreau après l'avoir essuyée sur sa manche. Il a un bandeau qui cache une de ses oreilles.*) Eh bien ?

BRACCHIO FORTE.

Il a vécu !

LÉONORA, *poussant un cri d'effroi.*

Ah !

ISABELLE.

Le spadassin !

LÉONORA, *voyant le bandeau.*

Mais vous-même, capitaine...

BRACCHIO FORTE.

Oh ! moins que rien. Le drôle, d'un revers de sa lame, m'a coupé l'oreille droite.

LÉONORA, *interdite.*

Encore une oreille !

ISABELLE.

Il a bien fait !

BRACCHIO FORTE.

Ça lui a réussi, parlons-en. Comme il se découvrait, je me suis fendu, et c'est alors que... couic !

ISABELLE.

Couic ! Il a des mots qui font frémir.

LÉONORA.

Permettez-moi au moins, seigneur capitaine, de panser moi-même cette blessure, que vous avez reçue en défendant ma cause.

BRACCHIO FORTE.

Inutile, princesse; j'avais mon petit pot dans ma poche, et c'est guéri.

ISABELLE, *à part.*

Je n'en suis pas moins aise qu'il ait perdu une oreille.

LÉONORA.

Et puis-je vous demander ce que vous avez fait du corps ?

BRACCHIO FORTE.

J'ai pensé que sa présence pourrait vous compromettre, et, comme je voyais dans la pièce une quantité invraisemblable d'outres vides, je l'ai mis dedans.

LÉONORA.

Quel homme !

ISABELLE.

Quel brigand !

La voix de BARBARO *en dehors.*

Parfilados ! Où est mon fidèle Parfilados ?

LÉONORA.

Ciel ! mon tuteur.

BRACCHIO FORTE.

Je l'attends de pied ferme.

LÉONORA.

Non, non, fuyez ! il est accompagné.

BRACCHIO FORTE.

Que m'importe le nombre ! En Morée, n'ai-je pas occis à moi seul trois mille trois cent trente-trois Osmanlis ?

ISABELLE.

Et une fraction.

LÉONORA.

Je vous crois, je vous crois. Mais songez à ma réputation ! Si l'on vous rencontrait ici...

BRACCHIO FORTE.

Cette considération me décide.

ISABELLE, *à part.*

C'est dommage ! J'aurais eu plaisir à le voir assommer à son tour.

BRACCHIO FORTE.

Par où faut-il fuir ?

LÉONORA.

Par ce balcon. (*Le capitaine enjambe le balcon.*)

BRACCHIO FORTE.

Au revoir, princesse.

LÉONORA.

Au revoir, capitaine. (*Il disparaît par le fond ; les deux femmes se sauvent à gauche.*)

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR *seul.*

(Il entre par la droite, une vieille arquebuse à la main.)

On assure avoir vu un homme s'introduire dans le château, et, à tous risques, j'ai décroché ma vieille arquebuse de Tolède. Ce ne peut être qu'un voleur. (*A la fenêtre.*) Ah ! le voilà qui marche sur mes plates-bandes. Il va casser mes cloches ! Attends, coquin ! (*Il tire.*) Il est tombé ! (*A la cantonade.*) Courez, et qu'on l'apporte ici.

SCÈNE VIII.

LE DOCTEUR, LÉONORA.

LÉONORA.

Ce coup de feu ! mon oncle.

LE DOCTEUR.

Ah ! ma nièce, vous voilà ! êtes-vous plus raisonnable ?

LÉONORA.

Est-il blessé ?

LE DOCTEUR.

Le voleur ? Il est mort, pour le moins.

LÉONORA.

Lui ! un voleur ! Dites plutôt le plus noble des hommes.

LE DOCTEUR.

Un bandit, te dis-je.

LÉONORA.

Le capitaine Bracchio Forte !

LE DOCTEUR.

Quel Bracchio Forte ? Le grand Bracchio Forte ?

LÉONORA.

Vous le connaissez ?

LE DOCTEUR.

Qui ne connaît pas l'illustre capitaine, la gloire de la chevalerie, celui qui est manchot !

LÉONORA.

Il est essorillé maintenant. Eh bien, mon oncle, c'est lui que vous avez tué.

LE DOCTEUR.

Ah ! malheur de ma vie ! Je ne m'en consolerai jamais.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE.

On apporte le capitaine ici ; il n'est que blessé.

LE DOCTEUR *et* LÉONORA.

Dieu soit loué !

SCÈNE X.

LES MÊMES, BRACCHIO FORTE. (Le capitaine a un bandeau sur l'œil.)

LE DOCTEUR, *allant au-devant de lui.*

Ah ! capitaine, que d'excuses j'ai à vous faire !

BRACCHIO FORTE.

C'est un malentendu, m'a-t-on dit. Très-bien ! j'accepte vos excuses.

LÉONORA.

Mais vous êtes blessé ?

BRACCHIO FORTE.

La balle m'a crevé l'œil droit. Vous voyez. (*Il montre son bandeau.*)

LÉONORA, *effrayée.*

Encore un œil !

ISABELLE, *à part.*

J'en suis ravie.

LE DOCTEUR.

Ah ! capitaine, comment vous exprimer mes regrets ?

BRACCHIO FORTE.

Vous me désobligeriez fort en parlant davantage de cette misère : je n'en suis pas à un œil près. Et d'ailleurs n'ai-je pas ma pommade ?

LE DOCTEUR.

Quelle pommade ? Alors vous ne m'en voulez pas trop ?

BRACCHIO FORTE, *lui serrant la main.*

Mais point du tout, mon cher monsieur.

LE DOCTEUR.

Quel homme ! (*Bas à Léonora.*) N'est-ce pas là le mari de tes rêves ?

LÉONORA, *faisant une légère moue.*

Je le trouve un peu... Comment dirais-je ? Je ne le trouve pas assez...

LE DOCTEUR.

Je le trouve splendide, moi. Mais je me demande comment ma balle a pu lui crever un œil, pendant qu'il me tournait le dos. — Isabelle, pour achever ma réconcilia-

Duel de Bracchio Forte et de Parfilados. Dessin de Cham.

tion avec le grand homme, va nous chercher, dans l'armoire de ma chambre, une respectable bouteille de xérès. Vous me rendrez raison, n'est-il pas vrai ?

BRACCHIO FORTE.

Avec plaisir.

LE DOCTEUR.

Isabelle, ne te trompe pas d'armoire ; tu sais où je mets mes drogues et mes poisons ?

ISABELLE.

Oui, señor. (*A part, en sortant.*) Mânes de Parfilados, inspirez-moi !

LÉONORA, *à part.*

Il ne pense plus à moi ; je crois que j'aime autant cela.

LE DOCTEUR.

J'aperçois Isabelle et la respectable bouteille de xérès, l'une portant l'autre. (*Isabelle rentre, tenant une bouteille et des verres sur un plateau.*) Vous n'avez pas vu mon fidèle Parfilados ?

BRACCHIO FORTE.

Non.

ISABELLE, *à part.*

Il n'a pas sourcillé, le sort en est jeté.

LE DOCTEUR, *versant un verre de vin au capitaine.*

Grand homme ! je vous recommande ce vin, il est digne de vous.

BRACCHIO FORTE.

Le verre me semble petit. (*Il boit.*)

LÉONORA, *à part.*

Les héros sont singulièrement altérés.

LE DOCTEUR.

Recommençons. (*Il verse.*) Et pendant que vous goûterez mon xérès, je vais vous chanter la chanson du verre.

BRACCHIO FORTE.

Ne vous gênez pas ; faites comme chez vous.

LE DOCTEUR.

CHANSON A BOIRE (1).

Oh ! la douce chose
Qu'un verre bien plein
De ce jus divin ;
Plus de sort morose !
A travers mon vin
Je vois tout en rose.

Qu'un sombre souci
Me mette en colère,
Remplissez mon verre,
Et soudain voici
Que la liqueur claire
M'a rendu l'oubli.

Que dans la rivière
A son sort malin
Un fou mette fin ;
Pour moi je préfère
Noyer mon chagrin
Au fond de mon verre.

Buvons donc, amis,
Et disons : Arrière
La raison sévère !
Plus de noirs ennuis !
Je vois dans mon verre
Briller un rubis.

(Quand le docteur a fini, il se retourne vers le capitaine. Celui ci, aux dernières mesures, est tombé sur la table, comme un homme ivre.)

Le défilé des outres. Dessin de Cham.

LE DOCTEUR.

Eh bien, qu'a donc le grand homme?

ISABELLE.

Il est ivre ! voilà tout.

(1) On peut remplacer cette chanson à boire par la chanson suivante, sur l'air de : *Le Bourguignon, dit-on.* (*Quentin Durward,* 1er acte, musique de Gevaert.)

Le bon vin vieux
Fait mieux
Que le docteur et son grimoire,
Douce liqueur,
Au cœur,
De mes printemps me rend l'ardeur.
De Bacchus fêtons la mémoire,
Veuillez m'en croire (*bis*),
Lorsque l'on a tiré le vin (*bis*),
Le verre en main (*bis*),
Amis, il faut le boire (*bis*).

Dans ma maison,
Dit-on,
Chacun prétend m'en faire accroire;
Le verre plein,
Eh bien !
Je ris de tout et ne crains rien.
Des ennuis je perds la mémoire,
Veuillez m'en croire (*bis*),
Lorsque l'on a tiré le vin (*bis*),
Le verre en main (*bis*),
Amis, il faut le boire (*bis*)

LÉONORA, *scandalisée.*

Oh !

LE DOCTEUR.

Impossible ! Les deux verres de xérès qu'il a bu ne peuvent avoir produit cet effet. (*Il regarde la bouteille et pousse un cri.*) Ah !

LÉONORA.

Qu'y a-t-il ?

LE DOCTEUR, *à Isabelle.*

Petite malheureuse ! où as-tu pris cette bouteille ?

ISABELLE.

Dans l'armoire qui est au pied de votre lit.

LE DOCTEUR.

Juste ! l'armoire aux poisons ! Que t'avais-je dit ?

ISABELLE.

C'est vrai. (*A part.*) Parfilados, tu peux dormir en paix !

LE DOCTEUR, *la main sur la poitrine du capitaine.*

Son cœur a cessé de battre.

LÉONORA.

O ciel !

LE DOCTEUR.

Oh ! grand homme ! c'est la seconde fois que j'attente à tes jours. Me pardonneras-tu ? Je te ferai élever une tombe digne de toi. Quel malheur, mon Dieu ! quel malheur !

ISABELLE.

Mais songez donc, señor, qu'il restait si peu de chose du grand capitaine.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire ?

ISABELLE.

Vous n'avez plus qu'un bras, un œil et une oreille sur la conscience, puisque les autres avaient déjà déménagé.

LÉONORA.

Ah ! cruelle. (*Elle feint de pleurer.*)

LE DOCTEUR.

Tu as raison, je n'y avais pas songé ; mais je remarque aussi que la perte des derniers restes du capitaine a doublé ses mérites aux yeux de ma nièce. — Maintenant une chose m'inquiète, comment faire disparaître cette fraction du grand homme ?

ISABELLE.

Je n'en sais rien.

LE DOCTEUR.

Si mon fidèle Parfilados était là, il me donnerait un bon conseil. Tu ne l'as pas vu ?

ISABELLE.

Non, mais j'ai une idée. Prenez le corps par les pieds, je le prends par la tête, et venez. (*Ils soulèvent le corps et l'emportent dans la pièce à droite.*)

LE DOCTEUR.

Où me conduis-tu ?

ISABELLE.

Laissez-moi faire. (*Ils disparaissent à droite.*)

SCÈNE XI.

LÉONORA, *seule.*

C'était un grand capitaine, mais ce n'était pas un homme aimable. N'importe, je me dois à moi-même de lui donner quelques larmes.

SCÈNE XII.

LÉONORA, ISABELLE.

(Isabelle rentre par la droite, à reculons, en regardant derrière elle.)

LÉONORA.

Eh bien ?

ISABELLE.

Eh bien, il le fallait.

LÉONORA.

Qu'est-il devenu ?

ISABELLE.

Nous lui avons donné le même tombeau qu'à Parfilados.

LÉONORA.

Horreur !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR et des serviteurs portant des outres sur leurs épaules.

LE DOCTEUR.

Prenez bien garde !

CHŒUR (1).

Avançons en silence !
De la prudence !
Allons jeter notre fardeau
A l'eau !

LE DOCTEUR.

Adieu, noble ami !

LÉONORA.

Adieu, noble héros !

ISABELLE.

Adieu, mon pauvre Parfilados !

LE DOCTEUR, *à Léonora.*

Il vivra toujours dans ton cœur, n'est-il pas vrai ?

LÉONORA.

Toujours !

LE DOCTEUR.

Que n'ai-je pu l'appeler mon neveu !

REPRISE DU CHŒUR.

(Le docteur et Isabelle suivent les porteurs qui s'éloignent.)

SCÈNE XIV.

LÉONORA, *seule.*

Quelle agitation ! quelle terreur ! Mais je ne me comprends plus moi-même ; cette terrible mort qui devrait me frapper si douloureusement... Serais-je ingrate ?...

SCÈNE XV.

LÉONORA, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *accourant tout bouleversé.*

Ah ! ma nièce, ma nièce ! l'étrange nouvelle !

LÉONORA.

Expliquez-vous ?

---

(1) On peut remplacer ce chœur par le chœur suivant, sur l'air de : *Bonsoir, monsieur Pantalon.* (*Bonsoir, monsieur Pantalon*, musique de Grisar.)

Notre vie est bien peu de chose,
Et se flétrit comme la rose,
Allons donc le jeter à l'eau.
Adieu, seigneur Bracchio.

LE DOCTEUR.

Le grand homme n'est pas mort; il n'était qu'endormi. Au moment où nous allions le lancer dans l'éternité, il a éternué. Quel génie! Un autre eût éternué après, et il eût été trop tard.

LÉONORA.

Serait-il vrai?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE, *accourant.*

Ah! señora! señora! vous savez qu'il est ressuscité, mais vous ne savez pas quel effet le vin du docteur lui a produit.

LE DOCTEUR.

Mon xérès?

ISABELLE.

Il lui a paralysé la langue. Le grand homme est muet.

LÉONORA.

Il ne lui manquait que cette perfection.

LE DOCTEUR.

Qui eût dit cela? N'importe, cette nouvelle et quatrième infirmité ne doit nous rendre le grand homme que plus cher. N'est-ce pas, ma nièce? Le voici.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BRACCHIO FORTE.

(Bracchio Forte va à Léonora, prend sa main et la met sur son cœur.)

LÉONORA.

Que signifie?

LE DOCTEUR.

C'est sa manière de te dire qu'il t'aime.

FINALE.

LE DOCTEUR.

Rendons grâce à la Providence,
Qui vient de combler tous nos vœux;
Témoignez-lui votre reconnaissance,
Je vous bénis, soyez heureux!
(*A Léonora.*)
Tu soigneras sa cruelle blessure,
Garde-malade assise auprès de lui;
Tu calmeras, de ta main douce et sûre,
Et ses douleurs et son profond ennui.

LÉONORA.

Non, non, jamais!

LE DOCTEUR.

Plaisantes tu, ma chère?
Explique-toi.

LÉONORA.

C'est fait de moi.

LE DOCTEUR.

Lorsque je crois te satisfaire.

LÉONORA.

Hélas! hélas! d'un tel honneur,
D'un tel bonheur
Je suis indigne:
Je me résigne!
Je rougis de mon cœur, mais un tel avenir
Me fait frémir.

LE DOCTEUR.

Qu'entends-je?

LÉONORA.

J'étais folle!

LE DOCTEUR.

Excusez-la, magnanime héros!
Chaque âge a ses défauts.
Mais je serai fidèle à ma parole.

LÉONORA.

Jamais! jamais! O mon tuteur
De ma folie
Je suis guérie;
Je meurs de peur.

ISABELLE.

Mademoiselle!

LE DOCTEUR.

Quelle injure!

LÉONORA.

Donnez-moi don José!

LE DOCTEUR.

L'ai-je bien entendu?
Et l'épouseras-tu?

LÉONORA.

Je vous le jure!

LE DOCTEUR.

Eh bien, qu'il soit donc fait comme tu l'as voulu.

(Bracchio Forte, qui, pendant cette scène, a donné des signes du plus violent désespoir, retire alors le bras qui était serré le long de son corps, enlève les bandeaux qui cachaient son œil et son oreille, arrache sa perruque et ses moustaches, et paraît en jeune et élégant cavalier.)

LÉONORA.

Que vois-je?

DON JOSÉ.

Don José lui-même,
Don José qui vous aime.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PARFILADOS, entrant par la droite.

LÉONORA.

Et celui-ci?

PARFILADOS.

Parfilados!
Mis à mort par votre héros.
Heureusement, de sa pommade
Il m'avait donné le secret.

ISABELLE, *à Léonora, montrant don José.*

Je le préfère tel qu'il est.

LE DOCTEUR, *se frottant les mains.*

Enfin j'ai guéri ma malade.

LÉONORA.

Se peut-il!

LE DOCTEUR.

Il se peut.

DON JOSÉ.

Mais José tremble un peu.
Lui pardonnerez-vous sa sotte comédie?

LÉONORA, *lui tendant la main.*

Je vous en remercie,
Et je vous promets
De ne plus chanter jamais:
Qu'une autre, plus éprise
Des dons de la beauté,
Ou dédaigne ou méprise
Un héros amputé.
Pour moi, qui suis plus sage
Que mon sage tuteur,
Qu'importe le visage,
Je ne vois que le cœur (1)!

(1) On peut remplacer le finale par le dialogue suivant :

LÉONORA.

Oh ciel!

LE DOCTEUR.

Et maintenant, rendons grâce à la Providence qui a préservé les jours d'un semblable héros. Quant à moi, je me rends, j'avoue mes torts, il est encore de nobles cœurs (*à Léonora*), et c'est à toi qu'il appartenait de payer nos dettes.

LÉONORA.

A moi !

LE DOCTEUR.

A coup sûr ! n'est-ce pas le mari de tes rêves ? Sois heureuse, je vous bénis.

Air de LA FAVORITE : *Pour tant d'amour* (Donizetti).

Pour tant d'amour, pour un si grand courage,
Tu dois vouer ta vie et ton bonheur,
Garde-malade, en son triste ménage,
Tu soigneras rhumatisme et douleur (*bis*).

LÉONORA.

Jamais !

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire ?

LÉONORA.

Mon oncle, vous me traiterez de folle, d'ingrate, comme vous voudrez, mais ce sacrifice est au-dessus de mes forces, un tel avenir m'effraye : j'y renonce ! (*Bracchio Forte fait des gestes de désespoir.*)

LE DOCTEUR.

Qu'entends-je ? (*A Bracchio Forte.*) Excusez-la, le bonheur lui trouble la tête.

LÉONORA.

Jamais ! jamais ! Je meurs de peur.

LE DOCTEUR, *à Léonora.*

Ah ! cette fois, mademoiselle, vous obéirez.

LÉONORA.

J'aime mieux épouser le dernier prétendu que vous m'avez offert.

LE DOCTEUR.

Quel prétendu ?

LÉONORA.

Don José.

LE DOCTEUR.

Bien vrai ! tu l'épouserais ?

LÉONORA.

Je vous le jure !

LE DOCTEUR.

Qu'il soit donc fait comme tu l'as voulu ! (*Bracchio Forte retire alors son déguisement et apparaît sous son véritable costume.*)

LÉONORA.

Que vois-je ?

DON JOSÉ.

Don José lui-même, qui vous demande pardon de la part qu'il a prise à une petite comédie imaginée par un tuteur.

LÉONORA.

Eh quoi ! ces blessures, ce combat avec Parfilados...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PARFILADOS.

PARFILADOS.

Parfilados ! présent !

ISABELLE.

Et ce grand coup d'épée ?

PARFILADOS.

Le héros m'avait donné au préalable la recette de sa pommade.

DON JOSÉ *à Léonora.*

Et maintenant, señora, me pardonnez-vous ?

LÉONORA.

Non ! — Je vous remercie. (*Elle lui tend la main.*)

LE DOCTEUR.

Que vous disais-je ?

LÉONORA.

Et vous promets de ne plus chanter jamais

Parmi tant d'amoureux, sagement je préfère
Le plus valeureux, etc. (Voir scène III.)

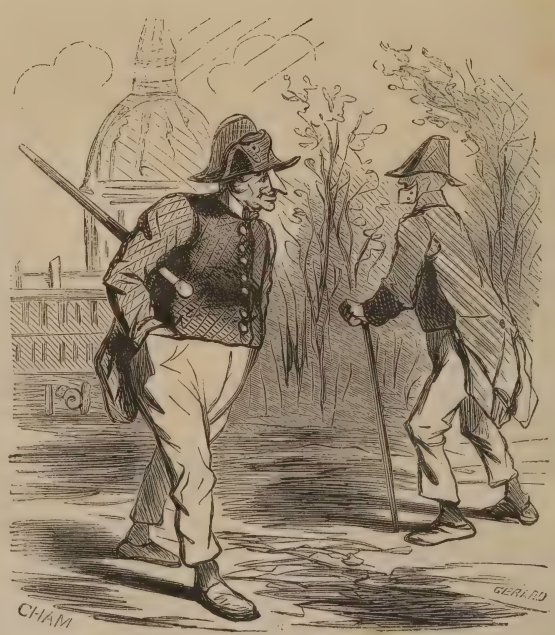
CH. WALLUT.

LES MÉTAUX, SÉRIE PAR CHAM. L'ARGENT.

Extrait du règlement de l'Hôtel des Invalides, revu et *augmenté* par M. Cham : « *Ces messieurs sont priés de ne pas rentrer trop tard, à cause des voleurs, qui pourraient s'emparer de leurs objets de valeur.* »

M. Cham, qui invente tant de choses, n'a pas inventé celle-là. Hélas, oui ! on a vu des débris de la grande-armée, dévalisés le soir, sur l'Esplanade, de leurs nez de conséquence et de leurs mentons de prix. Quelques-uns même ont payé de leur vie la gloire insigne d'avoir conquis, à Marengo ou à Austerlitz, un menton d'argent, au lieu d'un bâton de maréchal...

Exemple, le dialogue suivant, échangé entre un président de Cour d'assises et le *chourineur* Jean Hiroux, immortalisé par l'auteur des *Scènes populaires*.



Les métaux. L'argent. Dessin de Cham

— Accusé, que faisiez-vous, à deux heures du matin, sur l'Esplanade des Invalides ?

— Mon président, j'attendais le passage d'un omnibus.

— Vous attendiez une victime. Et cette victime a été un ancien caporal de la garde impériale, un soldat d'Eylau et de Moscou, un héros chargé de blessures et d'années, un vieillard de quatre-vingt-neuf ans. Pourquoi avez-vous assassiné ce malheureux ? Quel intérêt aviez-vous à commettre un tel crime... Quel mal vous avait fait le caporal Duménil ?

— Aucun mal, mon président. Je n'avais pas l'honneur de le connaître...

— Alors, pour quel motif l'avez-vous tué ?

— Il avait un menton d'argent ! (*Sensation dans l'auditoire.*) P.-C.

LE COLLIER D'UNE REINE.

MONOGRAPHIE DE LA PERLE.

Confidences d'une perle à une jeune reine. — Son berceau. — Ses premiers pas dans le monde. — Sémiramis. — Cléopâtre. — Un chef de tribu sauvage. — Son arrivée en France. — Marie-Antoinette. — Perle d'un académicien. — Formation des perles. — Chevelure de Vénus. — Cuisse de Jupiter. — Coquille d'huître. — Pêche de la perle. — Plongeur. — Fraise et noisette. — Chinois pêchant la perle. — Perles fausses. — Perles de Turquie. — Perles de Venise. — Il faut souffrir pour être jolie. — Perles historiques. — Perle de Jules César. — Servilia. — Perle de Philippe II. — Perle du schah de Perse estimée un million et demi. — Léon X et Rodolphe II. — Perle de Louis XIV ressemblant à un buste d'homme. — La reine couche la perle dans un étui d'or. — Regrets et soupirs de la perle.

Une jeune reine du Nord, après un bal magnifique où elle avait été la plus belle, rentrait seule et inquiète dans ses appartements.

Quelle pensée tourmentait ainsi cette charmante reine? L'Etat courait-il un danger? Ses généraux avaient-ils perdu une grande bataille? La couronne était-elle chancelante sur cette jolie tête?

N'en croyez rien. Voyez-vous cette belle et grosse perle qui brille au centre de son collier? Eh bien, à cause de sa grosseur même, la reine la croit fausse, et c'est là d'où lui vient tout son chagrin.

Pauvre siècle de défiance, où le faux se glisse partout et fait douter du vrai! Aujourd'hui, on doute du génie, du dévouement, de la vertu. Les reines, les pauvres reines, doutent du mérite de leurs perles.

Bientôt la belle accusée fut condamnée! Deux doigts charmants, chargés de l'exécution de la sentence, l'exilèrent du collier royal et la jetèrent dans une coupe d'albâtre comme une vile intrigante.

Mais, ô prodige! la perle devint tout à coup plus rouge que du corail et s'enveloppa peu à peu d'un nuage aux reflets mélancoliques, comme pour cacher son humiliation; puis, de ce nuage, sortit une voix douce et plaintive, une voix de perle affligée qui disait :

—Quelle honte pour une perle comme moi d'être traitée ainsi! Oh! si tu savais qui je suis, reine injuste!

La reine, qui n'avait jamais entendu de perle parler, se récria d'admiration, s'approcha discrètement de la coupe, et, d'un geste bienveillant, engagea la perle à lui faire ses confidences.

— Apprends d'abord, continua celle-ci, que tu n'es pas la première reine dont j'aie paré le col de mon éclat. Je suis la fameuse perle de Cléopâtre.

A ces mots, la reine tressaillit, salua presque la perle et se mordit les lèvres.

— Tu le vois, je ne suis pas tout à fait une parvenue, et ma noblesse en vaut bien une autre. D'ailleurs, je n'étais pas de la première jeunesse quand j'entrai à la cour de Cléopâtre.

Il y a plus de trois mille ans que je suis née au fond de l'océan Indien, au milieu des algues marines, des coraux et des madrépores étincelants. Un gracieux coquillage de patelle fut mon berceau, et mon ravisseur trouva la mort en m'arrachant à ma verte patrie.

D'abord, ma beauté me fit remarquer d'une reine appelée Sémiramis, qui me prit en grande amitié.

Je me souviens que cette reine habitait une ville magnifique et possédait les plus beaux jardins du monde. Mais combien je leur préférais les plaines azurées de la mer que j'avais perdue!

Je brillai longtemps au front de Sémiramis. Que devins-je ensuite? Je ne puis le dire. J'ai plus de trois mille ans, je le répète. A cet âge, une perle est bien excusable de manquer un peu de mémoire.

Mais ce que je n'ai pas oublié encore, c'est mon séjour chez la reine Cléopâtre. C'est dans son palais que j'ai vécu avec la plus brillante société de perles rares, de pierres précieuses, de diamants éblouissants. Aujourd'hui nous sommes tous dispersés! Beaucoup n'existent plus, et puis-je espérer de revoir ceux qui vivent encore!

De mauvaises gens, qu'on appelle, je crois, des historiens, ont fait courir le bruit que Cléopâtre m'avait fait dissoudre et m'avait bue.

Cléopâtre me boire, moi qui l'embellissais, moi qu'aimait Antoine qu'elle aimait tant, moi sa confidente, son amie, sa sœur! Cléopâtre boire sa perle! mais ces gens, ces historiens, sont simplement absurdes.

Quand Cléopâtre mourut, Antoine, prenant pitié de ma douleur, me suspendit au col de la statue de Vénus Anadyomène.

C'était Vénus, mais ce n'était plus Cléopâtre.

Tout ici-bas a ses jours d'exil et de deuil, les perles comme les peuples et les rois. Tout à l'heure vous m'avez...

Ici la reine fit un geste suppliant, et la perle, touchée de son repentir, continua son récit.

—Ainsi, j'ai passé plus de vingt ans accrochée au bout du nez d'un chef de tribu sauvage. Pour comble de honte et de malheur, j'avais pour compagnon de captivité un affreux petit morceau de verre ridicule et grossier. Pendant vingt ans, nous sommes restés en face l'un de l'autre, moi pendue à la narine gauche, lui à la narine droite. Jamais honnête homme envoyé au bagne et collé à un bandit ne souffrit plus que moi!

Ce qui est pis encore, c'est que nous passions tout notre temps à la guerre, sans aucun égard pour ma constitution délicate et mes instincts pacifiques. Un jour, j'ai failli être brisée par une flèche; un autre jour, écrasée par un coup de massue. Je me souviens qu'une fois j'ai été toute couverte du sang d'un ennemi que mon tyran avait tué d'un coup de hache. Je suis restée plusieurs années ensevelie sous ce sang!

Quelques siècles après être sortie de ma prison cellulaire, c'est-à-dire du nez de mon sauvage, j'arrivai dans un beau pays qu'on appelle la France. La reine entendit parler de moi, voulut me voir, et bientôt je devins sa perle favorite. J'étais fière de lui appartenir; je ne sais quelle était la plus blanche de nous deux, et jamais je ne fus portée avec autant de grâce et de majesté. Mais bientôt mon bonheur s'évanouit; il arriva que la disette se fit sentir dans tout le royaume, et la misère devint affreuse. Alors la reine me vendit pour faire des aumônes. Cette reine s'appelait Marie-Antoinette.

Je me trouvai heureuse de servir à une bonne action, et ce souvenir m'est encore plus doux que celui du temps passé à la cour de Cléopâtre.

Maintenant, belle reine, je suis à toi; si tu me trouves

encore quelque éclat, aime-moi comme Cléopâtre m'aimait, préserve-moi surtout des nez sauvages, et si tes peuples sont un jour malheureux, vends-moi, comme Marie-Antoinette, vends-moi pour soulager leur misère.

« Si, au contraire, tu me trouves flétrie et bonne à rien, aie néanmoins quelques égards encore à cause de mon grand âge.

La reine, charmée et attendrie, approcha ses lèvres de la perle et la baisa. Ce fut un gracieux spectacle. Deux merveilles ensemble! Corail sur perle! Après ce baiser de réconciliation, la reine dit à la perle :

—Pourrais-tu m'apprendre maintenant, ma perle bien-aimée, les mystères de ta naissance? Dis-moi comment, vous autres perles, vous venez du fond des mers parer le front des souveraines.

— Volontiers, répondit la fille des huîtres; je n'aurai qu'à me rappeler ce que m'a enseigné une vieille perle fort instruite qui s'est ennuyée plus de trente ans sur la cravate d'un académicien. Mais malheur à tes illusions! car mon récit ne sera pas très-poétique.

On a dit que nous étions des larmes d'étoiles qui tombaient dans la mer; on a dit aussi que nous nous détachions de la chevelure de Vénus, quand cette déesse déroulait ses blonds cheveux. Toutes ces belles choses ont été affirmées par des poëtes, gens très-polis, très-galants, mais très-menteurs.

La vérité est que nous ne sortons ni de la chevelure de Vénus, ni de la cuisse de Jupiter, mais tout simplement de la coquille d'une huître; oui, d'une huître, ou d'un autre mollusque, tel que la patelle, la moule, l'oreille de mer. Je le dis sans rougir: l'huître n'est-elle pas bonne et intelligente? Il faut être spirituel ou plutôt stupide comme l'homme pour la taxer de bêtise. Du reste, l'homme mange l'huître. Que penser d'un pareil juge?

Mais laissons l'homme sur la terre, où je désire qu'il soit heureux, et revenons au fond de l'Océan. Nous sommes formées d'une substance qui n'est autre chose que la concrétion du coquillage, comme la soie est la concrétion du ver. Cette matière est fort commune, c'est la tenture dont les huîtres, les patelles et les moules ornent l'intérieur de leur demeure. Cette substance qui abonde s'appelle la *nacre*. Mais, parfois, le mollusque est trop riche, trop fécond, il continue à produire même après qu'il a tapissé sa coquille; c'est alors que la substance nacrée se concentre sur un point, s'arrondit, grossit; c'est cet excédant de richesse qui produit la perle.

Voilà d'où nous venons.

Tu sais sans doute, ma jeune reine, que, pour être parfaitement belle, il faut qu'une perle réunisse trois conditions essentielles: la forme, qui doit être tout à fait ronde; l'eau, c'est-à-dire la couleur, qui doit être d'un blanc azuré; et enfin l'orient, c'est-à-dire ce chatoiement nacré d'un éclat doux et profond qui fait de la perle le plus gracieux trésor des parures féminines.

Il paraît qu'autrefois, continua la perle avec un petit air de vanité, je réunissais à un certain degré ces trois conditions essentielles.

Voici maintenant de quelle façon on nous pêche ou plutôt on pêche les coquillages qui nous abritent : disons d'abord qu'on ne vient pas nous prendre au fond de la mer, comme on cueille dans les bois la fraise ou la noisette.

C'est une terrible chose que cette pêche, un véritable combat qui coûte la vie à d'innombrables créatures humaines. Mais en sommes-nous la cause? Pourquoi vient-on nous chercher dans notre patrie? Demandons-nous à venir briller sur la terre? Non, mais il faut bien que les femmes se parent de notre éclat.

Les femmes ne se trouvent jamais assez belles. Dix hommes ont péri dans les flots. Mais, qu'importe, une perle a été trouvée; un soir, elle brillera au col d'une grande dame, à qui chacun dira : — Quelle belle perle! elle vous sied à merveille!

Ce compliment vaut bien la vie de dix hommes.

Je reviens à ces pauvres pêcheurs de perles.

Le plongeur attache à ses flancs une ceinture à laquelle est fixée une corde dont ses camarades gardent l'extrémité, afin de pouvoir, au besoin et en cas d'accident, le ramener à la surface du gouffre. Il porte sous l'aisselle une sorte de besace en cuir, destinée à recevoir le produit de sa pêche; il tient suspendu à un de ses poignets un large couteau à deux tranchants, qui lui servira à détacher les huîtres.

Si le plongeur est habile, il peut rapporter dans sa besace jusqu'à cent cinquante huîtres; dès qu'il sent ses forces s'épuiser, il remonte, dépose sa provision, reprend haleine, et recommence jusqu'à ce que le sang jaillisse par les yeux, par les narines, par les oreilles.

Quand cette laborieuse journée est finie, les barques vont déposer à terre leur riche cargaison; les huîtres sont jetées pêle-mêle dans de vastes enclos soigneusement gardés et on les laisse là jusqu'à complète corruption, pendant huit à dix jours. Vous voyez bien que je n'avais pas tort de vous qu'il n'y avait rien de très-poétique en tout ceci. On jette alors ces huîtres corrompues dans de grands réservoirs remplis d'eau de mer, on lave avec soin les écailles, on met de côté celles qui portent à l'intérieur la précieuse excroissance et on la livre ensuite à des ouvriers spéciaux chargés de détacher la perle, opération délicate qui exige une adresse et une sûreté de main extraordinaire.

Quand les perles sont détachées, on les classe par grandeurs, par qualités, on les perce, on les réunit en chapelets et le commerce s'en empare pour transporter cette merveilleuse parure sur tous les points du globe.

Les Chinois, qui font tout à leur manière, s'y prennent ainsi pour pêcher les perles: ils prennent des huîtres et, sans les sortir de l'eau, ils percent l'écaille et introduisent une aiguille de métal dans l'intérieur. Cette aiguille blesse l'huître, et vous conviendrez qu'il y a bien de quoi; elle fait alors ce que font les chiens: elle lèche sa blessure; elle dépose autour de la tige métallique des couches de nacre et forme une perle.

Quand la perle est formée, le Chinois repêche l'huître à coup sûr. Cela n'est pas absolument maladroit.

J'ai entendu dire qu'on fabriquait des perles fausses : les hommes ne reculeront donc devant rien? Imiter la perle! L'homme peut bien abattre les montagnes, dessécher les fleuves, se promener dans les airs; mais il n'imitera jamais la perle. La perle, c'est le secret de Dieu.

J'ai vécu quelque temps avec une perle fausse qui m'a confié en toute humilité sa triste origine.

Voici, à ce qu'il paraît, par quels moyens on arrive à cette fabrication :

On pile dans un mortier de fonte des pétales de roses fraîches jusqu'à ce qu'ils soient en pâte bien unie qu'on fait sécher à l'air; avant que la dessiccation soit complète, on les pile de nouveau avec de l'eau de rose, on fait sécher et l'on répète cette opération jusqu'à ce que la pâte soit très-fine. Alors on leur donne la forme convenable, on les perfore afin de pouvoir passer un ruban dans les espèces de perles qu'on en forme, puis on les fait sécher,

et quand elles sont devenues très-dures on les unit et on les polit, après quoi on les frotte avec de l'eau de rose, afin de leur donner plus d'odeur et plus de lustre. A l'aide de ce procédé, la pâte de feuille de roses prend une couleur noire très-prononcée par l'action de l'acide gallique des roses sur le fer.

Avec de semblables pâtes faites dans un mortier de marbre, on peut fabriquer des perles blanches, vertes, rouges, etc., suivant les principes colorants qu'on ajoute à la pâte.

Ces perles qu'on fabrique avec de la pâte de feuilles de rose sont appelées *perles de Turquie*. Pauvres perles de Turquie! On m'a rapporté qu'on fabriquait aussi de fausses perles à Venise. Que d'efforts! que de patience, grand Dieu! pour arriver à l'imitation et quelle imitation encore! écoute plutôt :

Lorsque la matière est en fusion (cette matière se compose de soude, de potasse et de sable siliceux), un ouvrier trempe dans le creuset l'extrémité d'un tube de fer d'environ cinq pieds de long, appelé *canne*, et le rapporte chargé d'une certaine masse de pâte au milieu de laquelle, à l'aide d'un instrument, il pratique une large ouverture.

Un second ouvrier applique contre ce trou une autre canne garnie aussi d'un peu de verre en fusion, et les deux ouvriers s'éloignent l'un de l'autre avec la plus grande rapidité. La pâte s'étend et finit par n'être plus qu'un tube percé d'un bout à l'autre et plus ou moins gros, selon la distance qu'ont parcourue les ouvriers. Avant le refroidissement de la matière, ils filent ainsi quelquefois des tubes forés de la grosseur d'un cheveu et de plus de cent pieds de long. Ces tubes prennent eux-mêmes le nom de *canon*. On les casse par morceau de deux pieds qu'on remet ensuite à un ouvrier margaritaire. Le margaritaire, à l'aide d'un hache-paille, coupe la canne par petits morceaux dont la longueur égale le diamètre. Les morceaux tombent dans un baquet plein de poussière de charbon et d'argile infusible qui, s'introduisant dans les trous de la perle, doit empêcher qu'ils se remplissent lorsque, pour arrondir et abattre les angles, on lui fait subir une deuxième fois l'action du feu.

Pour cette deuxième opération, les perles, mêlées avec une certaine quantité de poussière destinée à les empêcher de se mêler entre elles par la fusion, sont placées dans un cylindre de fer de forme ovale hermétiquement fermé ; à l'aide d'une manivelle on les tourne sur le feu jusqu'à ce que le récipient soit rouge.

Quand on retire les perles, il ne reste plus qu'à les laver et à les appareiller selon leur grosseur.

Ce qui se pratique en les faisant successivement passer par plusieurs cribles percés de trous de diamètre différent.

On dit que pour être jolie il faut souffrir, croyez-vous que ces pauvres perles de Venise souffrent! Encore si elles étaient jolies! elles sont un peu plus laides que celles de Turquie. Voilà tout.

Du reste, morceau de pâte ou morceau de verre, tout cela se vaut.

— Dis-moi, ma petite perle, n'as-tu pas des connaissances, des amies, des perles célèbres comme toi dont tu pourrais me parler?

— Sans doute; d'abord, j'ai été très-liée avec la perle de Jules César.

Cette perle, quoique fort remarquable, est moins célèbre par sa beauté que par ses aventures. César la paya un million et l'offrit à une illustre Romaine du nom de Servilia. Servilia accepta ce don impérial et aussitôt elle fit appeler un célèbre ouvrier; elle lui ordonna de placer cette perle sur le pommeau d'or d'un glaive qu'à son tour elle offrit au glorieux vainqueur des Gaules.

Jules César prit le glaive, le brisa, et rendant le trésor à la belle Romaine, il garda le fer dans sa main : Il n'y a pour les hommes, dit-il, que deux parures : le fer et l'amour d'une femme.

J'ai connu aussi une perle de Panama qu'on offrit à Philippe II en 1579. Elle était presque aussi grosse qu'un œuf de pigeon, malheureusement sa forme ne répondait pas à sa taille; elle était assez mal faite; elle avait la forme d'une poire.

Un diamant que j'ai beaucoup fréquenté m'a dit avoir été longtemps marié à d'une perle sans pareille qu'il avait rencontrée à la cour du schah de Perse et qu'on estimait un million et demi.

C'est possible, mais ce diamant était parfois menteur. Je l'ai éprouvé à mes dépens...

On raconte que le pape Léon X acheta, d'un joaillier vénitien, une merveilleuse perle au prix de trois cent cinquante mille francs. C'est encore possible, mais tout le monde sait que Léon X était généreux et que les joailliers sont quelquefois voleurs.

J'ai aussi entendu parler de la perle que l'empereur Rodolphe II l'avait fait placer sur sa couronne impériale. Elle pesait, dit-on, cinquante karats; ce serait bien beau, si c'était vrai; mais il faut convenir que c'est absurde, par la raison que cela suppose une perle grosse comme le poing et qu'il n'y a pas d'huître perlière capable de contenir une perle de cette dimension.

Une belle perle, ma foi, et que j'ai vue moi-même, est celle qu'un gentilhomme génois offrit à Louis XIV; elle n'avait qu'un défaut, une malheureuse ressemblance avec le buste d'un homme.

La plus belle perle du monde se trouve, dit-on, dans le musée de Zozima à Moscou; elle répond au nom de Pellegrino. C'est, dit-on, une merveille; il est bien dommage qu'elle ait une tache.

A ces mots la reine sourit, puis : — il me semble, dit-elle, que, pour une perle, tu es assez médisante. J'admire comme tu fais le procès de tes illustres camarades!

— Que veux-tu? chacun a ses défauts; pour être perle, on n'est pas parfaite! Je suis médisante, dis-tu! Eh! mon Dieu! cela ne prouve qu'une chose : c'est que les perles sont un peu femmes.

Mais le jour entrait déjà par les grandes fenêtres du palais royal.

La reine plaça la perle, qui tombait de sommeil, dans un charmant petit étui d'or et lui promit une place digne d'elle, au milieu de sa couronne.

— Merci, lui répondit la perle, merci de cet honneur; mais depuis trois mille ans je cours de palais en palais, me posant tour à tour sur des couronnes de reines ou des sceptres de rois.

Je suis fatiguée des grandeurs, et je donnerais bien volontiers tant de gloire pour quelque repos. Qui me fera l'aumône d'un peu d'eau et d'un peu de liberté? Qui me rendra à l'Océan, ma chère patrie?

La reine se mit à tousser et fit semblant de ne pas comprendre.

On n'entendit plus que la perle qui soupirait en murmurant :

—Je resterai prisonnière, d'une couronne. C'est le sort des reines! Toute reine est femme; toute femme est coquette!...

Pauvres perles!...

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES GUÊPES.

Voir, pour le beau côté, *les Abeilles*, de Méry (t. XXVI, p. 290, du *Musée des Familles*), et, pour le mauvais côté, le dessin ci-dessous de M. Ulysse Parent, dessin fait d'après nature, en Normandie, jardin de la France et patrie des bonnets de coton.

Inutile d'ajouter aucun commentaire à ce dessin. Il est

Les guêpes. Composition d'Ulysse Parent.

piquant et parlant. Nous n'avons à y joindre qu'une découverte annoncée solennellement par *l'Union médicale*, et qui opérerait, si elle se confirme, une révolution dans l'opinion publique en faveur des guêpes.

Un laboureur d'Huelma avait une ophthalmie incurable. Une abeille le pique à l'œil droit. Inflammation, douleur aiguë tout un jour, et, le lendemain, amélioration sensible. Le surlendemain, guérison complète de l'œil malade. Le laboureur se fait bien vite piquer l'œil gauche. Même résultat, et guérison radicale des deux yeux en quatre-vingt-seize heures.

D'autre part, M. de Gasparin, homme de crédit, affirme s'être délivré, par l'application de guêpes au lieu de sangsues, d'un rhumatisme articulaire qui le condamnait à des souffrances cruelles, à l'immobilité absolue, et d'une bronchite compliquée d'un catarrhe chronique, désespoir de tous les médecins.

De sorte que nous verrions bientôt des ordonnances ainsi conçues : « Deux guêpes à la poitrine; trois abeilles aux tempes; quatre à la chute des reins, etc. Manière de s'en servir : couvrir les guêpes d'un vase, jusqu'à ce qu'elles s'engourdissent; les saisir alors avec de petites pinces, et les appliquer à l'organe malade. » Avis au Codex, dont nous attendons la sentence. P.-C.

Paris, — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA VAPEUR (1).

Portrait de Denis Papin, d'après une statue de Calmels. Dessin de Salières.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Echauffement de l'eau. — Formation de bulles de vapeur; leur déplacement. — Ebullition. — Température de l'eau bouillante et de sa vapeur. — Dispersion totale de l'eau. — Formation d'un dépôt dans la bouilloire. — Minéralisation des eaux de source. — Incrustation d'objets de curiosité. — Analogie entre les deux dépôts. — Vapeur chauffée en vase clos.

A présent, chère cousine, nous voilà arrivés à notre point de départ, à la vapeur d'eau bouillante, qui vous a si bien effrayée et quelque peu brûlée, lors de l'explosion de notre cafetière.

Votre impatience va donc recevoir satisfaction pleine et entière, si déjà vous ne vous sentez pas fatiguée des développements un peu étendus que j'ai donnés à la première partie de notre sujet.

Dans le cas de la vapeur libre, météorologique, si je puis m'exprimer ainsi, je n'ai eu à faire passer sous vos yeux que des phénomènes que vous connaissez, qui se

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes

reproduisent chaque saison, avec plus ou moins d'intensité ; c'était un simple appel à vos souvenirs. J'ai voulu seulement les fixer par des explications basées sur quelques principes théoriques. Les phénomènes sont vieux comme le monde ; leur théorie plausible, au contraire, est de date récente.

Je n'entrerai pas avec vous dans l'historique détaillé du progrès de la science, ce qui nous mènerait trop loin et pourrait diminuer un peu l'intérêt du sujet. Nous allons attaquer dès à présent cette question *brûlante* de la vapeur chauffée et surchauffée, avec laquelle on produit tant de choses extraordinaires ; mais, d'abord, prenons la vapeur à sa naissance, et voyons ce qu'avec un peu de feu et un peu d'eau nous pouvons obtenir.

Lorsque vous mettez, le matin, chère cousine, une bouilloire remplie d'eau sur le feu, si vous regardez attentivement ce qui se passe, vous voyez, au bout d'un instant, une légère vapeur se former au-dessus de la surface de l'eau, analogue à celle que nous avons remarquée au-dessus de l'eau de la rivière pendant un grand froid.

Cette vapeur terne, brumeuse, représente encore le nuage qui se produit à mesure que l'air chaud et humide s'élève le long des flancs d'une haute montagne.

Un peu plus tard, cette vapeur augmente ; le fond du vase se couvre de petites bulles semblables à des perles répandues à profusion.

Chacune d'elles se détache pour monter à la surface et disparaît dans le trajet, comme anéantie en route, car vous ne la voyez pas arriver en haut. Que s'est-il donc passé ?

Cette bulle, comme toutes les autres, s'est formée au contact immédiat du fond du vase qui repose directement sur le feu ; et la couche d'eau infiniment mince, dans laquelle elle prend naissance, se trouve à une température plus élevée que la couche liquide qui la recouvre ; de sorte que, au moment où la bulle formée par la vapeur vient à s'élever, celle-ci, rencontrant une couche d'eau moins chaude, lui abandonne sa chaleur propre et revient à l'état liquide.

Le même phénomène se produit pour chaque bulle qui tend à monter à travers la masse. D'autre part, les couches de liquide échauffées à la partie inférieure, devenant plus légères, se déplacent, arrivent à la surface et produisent ainsi un courant, qu'on peut apercevoir quand l'eau est chauffée dans un vase de verre.

De ces deux actions combinées, formation de bulles de vapeur et ascension de l'eau chaude, résulte l'échauffement continuel de la masse.

Bientôt les premières bulles que vous avez observées, mesdemoiselles, se multiplient, se grossissent, se réunissent, pour n'en former qu'une seule qui se détache du fond du vase et arrive jusqu'à la surface, en laissant entendre un bruit de bourdonnement et de sifflement qu'on nomme *frémissement ;* alors l'eau s'agite, sa surface perd sa forme plane, elle devient de plus en plus inégale, elle bout à gros bouillons ; c'est la vapeur qui s'échappe en masse et lui imprime tous ces mouvements désordonnés. Dans cet état, l'eau a acquis le plus haut degré qu'elle puisse prendre ; car la chaleur que lui fournissait la vapeur, depuis le moment de sa formation jusqu'au moment de l'ébullition, a établi l'équilibre ; et celle-ci passe librement sans rien perdre de sa température.

L'eau, une fois en ébullition, ne peut donc plus s'échauffer. Le thermomètre accuse alors 100 degrés. Si cependant on continuait de faire bouillir, si on augmentait le feu, qu'arriverait-il ?

L'eau formerait toujours de la vapeur qui s'échapperait continuellement dans l'air, en formant, à une certaine distance au-dessus du vase, un nuage épais, dans lequel vous pouvez mettre la main, que vous retirerez toute mouillée ; gardez-vous de la mettre à l'endroit transparent qui *sépare* le liquide du nuage formé, vous vous brûleriez cruellement ; la vapeur, à cet endroit, possède encore ses 100 degrés de chaleur !

Mais enfin que devient l'eau du vase ?

L'eau finit par disparaître, elle se répand entièrement dans l'air à l'état de vapeur ; il ne reste sur les parois de la bouilloire qu'une couche blanchâtre provenant des sels de nature terreuse qui se trouvent en abondance, surtout dans les eaux de puits ou de source. Cette couche s'épaissirait à chaque nouvelle ébullition et finirait par former une croûte dure, sur le rôle de laquelle nous reviendrons plus tard, au sujet des chaudières à vapeur.

En attendant, et puisque nous y sommes, permettez-moi, mesdemoiselles, de faire une petite digression au sujet de cette incrustation artificielle.

L'eau, avons-nous dit, contient certaines matières terreuses en dissolution ; ces matières sont en bien petite proportion, comme vous le pensez ; mais elles varient de quantité, suivant leur nature et suivant celle du terrain à travers lequel l'eau coule. Lorsque celle-ci filtre dans des terrains de craie, qu'on nomme *carbonate de chaux ;* lorsqu'elle passe dans des carrières de plâtre, qu'on appelle du *sulfate de chaux,* ou successivement dans des terrains composés de chacune de ces substances et de bien d'autres encore, elle se charge de ces principes minéraux qu'elle dissout en abondance, surtout lorsqu'en même temps elle rencontre des gaz qui, comme l'acide carbonique, favorisent leur dissolution.

Dans cette circonstance, l'eau qui s'échappe d'une source est tellement saturée de sels calcaires, qu'au moment où elle vient sourdre à la surface du sol, l'acide s'échappant, le sel se dépose presque instantanément sur les bords et sur le fond de la fontaine, en formant de jolies cristallisations.

Cette propriété merveilleuse a été mise à profit par les habitants pauvres des environs de ces sources pour obtenir des incrustations ou pétrifications sur des feuilles, des fleurs, des fruits, des nids, des animaux entiers qui gardent parfaitement leur forme et se conservent ainsi indéfiniment.

Plusieurs de vous, mesdemoiselles, ont vu de ces charmants paniers de fruits, de ces élégantes tiges de chardon pétrifiés ; l'autre jour encore, votre amie, ma jolie cousine, me faisait voir un nid rempli d'œufs, dans lequel chaque brin d'herbe, chaque crin, chaque plume et chaque œuf étaient isolément encroûtés d'une couche légère de carbonate de chaux, assez forte pourtant pour assurer leur conservation indéfinie.

J'ai voulu, à l'occasion de l'ébullition de l'eau souvent renouvelée dans le même vase, vous parler de la nature de ces dépôts et de leur mode de formation naturelle ou artificielle.

Ne voyez-vous pas l'analogie ? L'eau de votre puits contient des sels calcaires ; vous la faites bouillir, le gaz en excès qu'elle peut contenir est chassé par la chaleur ; l'eau elle-même passe en vapeur, et le résidu solide se dépose.

Revenons à notre sujet.

Prenons maintenant le cas où l'eau qu'on fait bouillir

est renfermée dans un vase clos, et voyons ce qui arrivera :

En s'échauffant, l'eau forme de la vapeur, et, comme cette vapeur n'a pas d'issue pour sortir, elle s'accumule au-dessus de la surface du liquide et se comprime de plus en plus, à mesure que l'eau continue à en produire de nouvelle; de sorte que, de deux choses l'une : ou les fermetures, bouchons, robinets, etc., céderont, et la vapeur s'échappera, ou bien les parois du vase éclateront; il y aura explosion et projection de la vapeur, du liquide et des débris du vase, comme cela s'est produit à la fin de notre dîner de fête.

Il faut croire que, dans cette circonstance, le tube de communication entre l'eau et le vase au café en poudre était bouché. La vapeur s'est formée, accumulée, comprimée, jusqu'à ce que sa force d'expansion fût capable de vaincre la résistance de la cafetière de porcelaine; alors celle-ci a cédé et a volé en éclats, comme vous le savez. C'est là l'explication de toutes les explosions qui ont lieu dans les chaudières où se forme la vapeur en grand. Seulement, ces vastes appareils produisent des effets aussi formidables que ceux qui résultent de la déflagration de la poudre à canon.

La vapeur ainsi renfermée est donc une force redoutable qu'il faut pouvoir gouverner; c'est à quoi ont tendu les efforts des successeurs de l'illustre Denis Papin.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

Idée erronée que les anciens se faisaient de la vapeur jusqu'à Denis Papin. — Explication des tremblements de terre par Sénèque. — Eolipyle. — Diverses combinaisons d'Héron, d'Alexandrie. — La voix de Busterick. — Une plaisanterie d'architecte en 537. — L'architonnerre d'Archimède. — Voyage de *la Trinité*, de Colibre à Barcelone. — Eolipyle appliqué au tirage des cheminées, au tournebroche. — Artillerie de Rivault, 1605. — Salomon de Caus, études sur la vapeur. — Rapport du volume d'eau à celui de la vapeur, par le Père Leurechon. — Machine à pilons de Giovanni Branca. — Les cent inventions de Worcester, 1663.

Le Français dont j'ai prononcé le nom en terminant notre dernière causerie, le célèbre Denis Papin, est le seul homme qui, malgré les revendications injustes et mal fondées des Anglais et des Américains, ait entrevu que la vapeur d'eau avait une force élastique dépendante de la température, et que cette force s'anéantissait par le refroidissement. Là était toute la théorie de la vapeur, ou du moins là était le germe qui, fécondé par la mécanique, nourri par les perfectionnements, devait s'élever aux proportions colossales qu'il a atteintes. Et, pour vous donner, mesdemoiselles, une idée de la lenteur avec laquelle procèdent les esprits les plus solides lorsqu'ils ne sont pas guidés par une théorie toute faite; pour vous bien faire connaître le mérite de notre compatriote, et pour assurer ses droits à votre reconnaissance, il est nécessaire que je vous fasse, aussi brièvement que possible, l'histoire, non pas de la vapeur en tant que force réglée, — on ne la connaissait pas encore, — mais de la vapeur produite de différentes manières, et servant à expliquer des phénomènes terrestres, à appuyer les oracles divins, ou bien à souffler le feu.

Il est indispensable que je vous apprenne quelle idée on s'en faisait deux siècles avant l'ère chrétienne, et comment la comprenait encore Claude Perrault, le frère de notre conteur, en 1688, deux ans avant que la découverte de Papin ne fût inscrite dans le recueil des *Actes des Erudits de Leipsick*.

Les anciens ne voyaient dans l'eau chauffée que de l'air produit; mais ils accordaient à cette transformation une puissance énorme, car Sénèque, qui vivait dans le siècle qui précéda l'ère chrétienne, attribuait les tremblements de terre à des vents souterrains engendrés par le bouillonnement des eaux au contact du feu central de notre globe.

Vitruve, architecte romain de la même époque, connaissait l'éolipyle, petit instrument fort simple, dans lequel se résumait toute machine à vapeur, chez les anciens, et qui ne leur servait qu'à activer la combustion du bois.

Cet appareil, de forme variable et toujours très-simple, était composé d'une bouilloire terminée par un tube métallique effilé et courbé en cou de cygne. Ce vase n'avait d'autre ouverture que celle, très-étroite, que présentait l'extrémité de ce tube.

Pour faire entrer le liquide, on chauffait la panse vide de la bouilloire, et on plongeait rapidement le bec du tube dans l'eau; l'air chassé par la chaleur était remplacé par de l'eau à mesure que s'opérait le refroidissement. On mettait ensuite l'éolipyle sur quelques charbons ardents, l'eau entrait en ébullition, la vapeur sortait avec effort, frappait sur les tisons et déterminait un vif courant d'air qui activait la combustion.

Tel était l'instrument dans sa plus grande simplicité; depuis, il a changé de but et de forme, mais le principe est resté le même.

On attribue à Héron, d'Alexandrie, mécanicien distingué, une foule de combinaisons plus ou moins curieuses, dans lesquelles l'issue de la vapeur déterminait un mouvement rotatoire; par exemple, celui d'une boule creuse, percée de deux ouvertures auxquelles il soudait deux tubes effilés, coudés en sens contraire. La boule, en équilibre, était mobile entre deux pivots, qui lui servaient d'axe dans le sens opposé aux tubes coudés.

L'inventeur, après avoir introduit de l'eau dans la boule, chauffait le tout; la vapeur, en s'échappant de chaque tube, faisait tourner l'appareil comme dans le cas d'un soleil d'artifice que la poudre fait tourner en imprimant un mouvement de rotation au disque de bois, mobile à son centre.

A une époque plus rapprochée de nous, quoique bien éloignée encore, les anciens Germains avaient donné une application nouvelle à l'éolipyle. Il tonnait les malédictions du dieu des Teutons sur le peuple effrayé.

Ce dieu, ou cette idole, du nom de Busterick, avait la tête creuse; mais il voulait faire du bruit pour se faire craindre, et ses grands prêtres, qui savaient manifester ses volontés à propos, plaçaient dans l'intérieur du crâne une amphore remplie d'eau, la chauffaient à outrance, après avoir fermé l'ouverture de la bouche et un trou placé sur le front, avec des tampons de bois.

A un moment calculé, le mécontentement divin éclatait par une sorte de coup de tonnerre, suivi bientôt après d'un nuage épais qui remplissait l'enceinte sacrée. C'était l'eau de l'amphore qui, passant à l'état de vapeur comprimée, chassait violemment les tampons avec un bruit terrible et se dégageait ensuite sous la forme d'un nuage formidable.

Les mêmes effets, variés à l'infini, suivant qu'on voulait produire l'effroi ou l'admiration, étaient appliqués à des machines diverses; mais, dans aucun cas, on n'avait la prétention de développer autre chose que de l'air dilaté.

Vous allez voir, mesdemoiselles, que la vapeur n'a pas toujours servi, même dans ces temps éloignés, à faire pro-

noncer les oracles et à épouvanter les peuples ; quelques facétieux de grande distinction l'ont mise au service de leurs petites animosités.

Un certain Anthémius, architecte, qui vivait en 537, époque à laquelle il bâtit l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, avait à se plaindre d'un de ses voisins, nommé Zénon, philosophe, qui occupait le premier étage, alors que l'architecte habitait le rez-de-chaussée.

Voulant se venger du bruit incessant que l'habitant du premier étage faisait au-dessus de sa tête, notre intolérant Anthémius résolut de simuler un tremblement de terre, afin de faire croire à son bruyant voisin que la maison menaçait ruine, et par là de le décider à s'en aller.

Pour arriver à son but, il fixa solidement sur une chaudière des tuyaux de cuir, qu'il prolongea jusqu'au niveau de son plafond en les soutenant avec des supports convenablement disposés.

L'appareil ainsi préparé, la chaudière fut mise sur un feu ardent soigneusement entretenu.

Bientôt la vapeur se dégagea en abondance et vint frapper le plafond par secousses intermittentes, que, sans doute, le vindicatif architecte savait produire au moyen de clefs ou de soupapes qu'il fermait et ouvrait à volonté.

Le voisin, effrayé, ne jugea pas prudent de rester dans une maison dont le plancher était vacillant et les murs probablement peu solides; il déguerpit sans rien dire à son voisin du rez-de-chaussée, espérant bien le voir écrasé sous les décombres, tandis que, de son côté, notre *chauffeur* se frottait les mains d'aise du succès qu'il avait obtenu.

C'est peut-être à cette mauvaise plaisanterie que son auteur doit l'honneur immérité qu'on lui a fait d'avoir découvert la poudre à canon.

Quoi qu'il en soit, jusqu'au quinzième siècle, il n'est pas question d'applications plus sérieuses de la vapeur en vase clos; cependant il paraît qu'Archimède, qui vivait de 287 à 212 avant notre ère, avait imaginé un canon à vapeur, dont il n'a été parlé nulle part jusqu'au moment où on en trouva le dessin et la description dans les cartons du célèbre Léonard de Vinci.

Ce canon, fort peu maniable et d'une construction grossière, présente pourtant le germe d'une machine à vapeur proprement dite; il faut en prendre date. Il est formé d'une grosse caisse figurant un carré long, dans laquelle se trouvent en avant du feu et une chaudière fermée, mais pouvant communiquer avec un tube canon, chargé d'une balle du poids d'un talent et demi; en arrière, se trouve de l'eau qui, au moyen d'une vis, peut être projetée dans la chaudière fortement chauffée. Cette eau produit subitement de la vapeur qui chasse devant elle la balle, seul obstacle à sa libre expansion; le tout est supporté par des roues. Sur la caisse, on remarque des inscriptions écrites de droite à gauche et à l'envers, qui signifient : *architonnerre*, invention d'Archimède.

Remarquons-le en passant, mesdemoiselles, nous n'avons encore véritablement là qu'un éolipyle dans le tube duquel Archimède a placé une balle! Mais cependant, il faut le reconnaître, il y a progrès, dans ce sens que la chaudière est chauffée d'avance pour permettre à l'eau de se vaporiser instantanément, et que le tube d'échappement est fermé par un corps mobile capable d'être lancé vers un but. Archimède n'en a rien dit, et il fallut qu'on trouvât ce dessin dans les cartons de Vinci pour lui en faire honneur.

En 1543, un Espagnol, Blasco de Garay, capitaine de navire, proposa à Charles-Quint une machine pour faire aller les bâtiments de toutes dimensions, même en temps calme, sans le secours de rames ni de voiles.

L'essai fut accepté, et l'expérience eut lieu sur *la Trinité*, navire de deux cents tonneaux, chargé de blé; ce navire était commandé par le capitaine Pierre Scarza, qui devait conduire son chargement de Colibre à Barcelone.

Le voyage eut lieu en effet sans encombre; mais, malheureusement pour les Espagnols, qui revendiquent un droit à la priorité, l'auteur n'a pas voulu faire voir sa machine, il n'a laissé aucune pièce descriptive, de sorte que nous en sommes réduits aux conjectures.

Si cet appareil était à vapeur, ce devait être, d'après Arago, un éolipyle à réaction, fait d'après les idées d'Héron; et par conséquent nous n'avons pas encore une vraie machine à vapeur.

Dix-neuf ans plus tard, on trouve qu'un nommé Mathesius indique, dans un recueil de sermons, la possibilité de construire des appareils dont l'action est semblable à celle de nos machines à vapeur modernes. « Au moyen, dit-il, de l'eau, du vent et du feu, et moyennant de beaux mécanismes, l'eau et le minerai s'élèveraient des profondeurs des mines avec une grande diminution dans la dépense. »

L'exposé est bien vague, comme vous le voyez, et il reste à savoir si la machine produisait son effet au moyen de l'air dilaté ou de la vapeur, ou si l'auteur entendait donner la dénomination d'*air dilaté* à la vapeur formée.

Pour suivre pas à pas tout ce qui s'est fait dans l'ordre d'idées qui nous occupe, il me faut vous faire traverser une période de cent quarante-quatre ans, près d'un siècle et demi, avant de sortir des inventions fondées sur l'éolipyle.

C'est que l'esprit peu sérieux, à cette époque, peu disposé à l'observation des faits les plus faciles à constater, s'obstinait à ne voir dans la vapeur d'eau que de l'air dilaté.

Philibert Delorme, le célèbre architecte, l'auteur des plans des châteaux d'Anet, de Meudon, de la cour des Valois à Saint-Denis, et du palais des Tuileries, recommande l'emploi des éolipyles dans les cheminées pour les empêcher de fumer ; c'est un moyen excellent, en effet, qu'on a mis en pratique de nos jours.

En passant par le foyer, la vapeur détermine un énorme courant d'air et active la combustion. Le tournebroche s'est vu associé à cet instrument et a tourné à la vapeur.

Le professeur de mathématiques de Louis XIII, David Rivault, parle bien, il est vrai, en 1605, de l'invention, description et démonstration d'une nouvelle artillerie qui, ne se chargeant que d'air et d'eau pure, a néanmoins une force incroyable; mais, comme vous le voyez encore, cela ressemble beaucoup au canon dessiné par Léonard de Vinci; la vapeur, dans ce cas, n'est pas employée toute faite pour expulser le projectile; elle n'est pas non plus employée seule : on adjoint l'air à l'eau, et il est probable que l'air joue le plus grand rôle dans l'effort d'expulsion du boulet.

Salomon de Caus, ingénieur normand, a fait diverses expériences dans lesquelles il démontre très-bien que l'eau chauffée suffisamment pendant longtemps peut se résoudre entièrement en vapeur, lorsqu'on laisse à celle-ci une issue ; qu'elle ne perd rien de son volume si on empêche la vapeur de s'échapper; et qu'enfin, si le vase fermé n'est pas assez résistant, ou s'il est chauffé à outrance, il peut, à une certaine température, se rompre en éclats avec un bruit formidable.

Mais là s'arrêtent ses vues; il n'a pas su rapprocher

ses expériences de celles de ses prédécesseurs, en tirer des conclusions et faire des applications importantes, et pourtant il était sur la voie !!!

Le père Leurechon, jésuite lorrain, ne voit lui-même dans tout ceci que des *boules à souffler le feu;* il en donne, dans son traité imprimé en 1626, une définition, et il en indique l'emploi comme *soufflet*.

Toutefois il va un peu plus loin; il calcule la quantité de vapeur que peut fournir un volume d'eau déterminé, et il en évalue le rapport à 1,000. C'est-à-dire que, suivant lui, 1 litre d'eau devait fournir 1,000 litres de vapeur à 100 degrés, bien entendu. Il était encore loin de la vérité, car 1 litre d'eau fournit environ 1,700 litres de vapeur; mais il approchait, et déjà la tendance de son esprit aux comparaisons et aux rapports était d'un bon exemple, il introduisait le calcul dans la question.

Giovanni Branca, ingénieur romain, a été jusqu'à faire une machine à pilons pour broyer les corps qu'il voulait mettre en poudre; cette machine n'est encore mue que par le souffle d'un buste d'airain, dans l'intérieur duquel se trouve de l'eau chauffée par la base. La vapeur sort avec effort de la bouche et vient frapper le bord d'une large roue; celle-ci fait tourner un axe qui, par certaines dispositions mécaniques, accroche les tiges des pilons, les élève, et ensuite les laisse successivement tomber d'une certaine hauteur. Tout cela, comme vous le voyez, ne s'éloigne pas des éolipyles; je ne vous en parle que pour en compléter l'historique et vous faire remarquer com-

La statue de bronze. Composition de Salières.

bien l'esprit est lent à arriver au but qu'il se propose, et combien il se traîne longtemps sur des redites avant de faire un bond qui le sorte de l'ornière tracée! Dans ce dernier cas, il est à remarquer que, pour la première fois, la vapeur est employée comme moteur à un usage industriel; mais ce n'est pas là ce que nous entendons par *machine à vapeur*.

Vous parlerai-je des travaux des pères Kircher et Schott, celui-ci élève du premier, et Dobrzenski, jésuite de Bohême? Ils n'ont fait que des appareils de physique amusante, par lesquels ils forcent de l'air chauffé à passer à travers de l'eau, ou à presser sa surface, de manière à l'élever en jets. Ce serait nous arrêter inutilement; nous constaterons seulement que ces trois révérends ne voyaient dans leurs expériences que l'action plus ou moins puissante de l'air raréfié, suivant qu'il était plus ou moins chaud.

Il faut arriver à 1663 pour admirer l'esprit fécond d'un marquis de Worcester qui, à son dire, avait fait ou perfectionné tant d'inventions, qu'il est réduit à cataloguer toutes celles dont il se souvient! Il a malheureusement perdu ses premières notes, et il a peur d'oublier ce qui lui reste dans la mémoire; c'est pourquoi il intitule modestement son catalogue : *A century of inventions*, et, plus fort de sa perte que de ses inventions elles-mêmes, il se fait adjuger par le Parlement, qui le croit sur parole, un brevet pour un procédé par lequel il fait monter quarante mesures d'eau froide avec une seule mesure d'eau *raréfiée par la chaleur*, éclater un canon rempli aux trois quarts d'eau, fermé par une vis à la bouche et à la lumière, et chauffé en cet état pendant vingt-quatre heures !!!

Dans ce temps-là, les Parlements étaient bien bons et bien crédules, vous en conviendrez; ils accordaient, sur

parole, un brevet à un homme qui se rappelait les expériences de Salomon de Caus et de Branca, et qui se les attribuait sans autre façon.

Laissons donc de côté ce marquis de Worcester, homme vaniteux, que ses compatriotes eux-mêmes se sont chargés de flageller; car la probité est de tous les pays, elle n'a qu'un poids et une mesure.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Origine de Denis Papin. — Comment Papin a été mené à rechercher la force de la vapeur. — Invention de la soupape. — Revendication, par Robinson, en faveur de Kooke. — Publication imprimée des travaux de Papin en 1682. — Recherches pour obtenir le vide. — Découverte de la condensation de la vapeur par le froid. — Application au mouvement de va-et-vient. — Transformation de ce mouvement en tous autres. — Explication de quelques termes techniques.

Notre sixième soirée commence, et votre question n'a pas encore reçu la réponse qui convient à toutes les parties qu'elle embrasse; c'est que, chère cousine, vous m'avez engagé dans une des plus longues et des plus ardues théories de la physique.

J'ai été long, très-long même, et pourtant je n'ai pas été prolixe; je n'ai pas fait intervenir les lois de la chaleur, auxquelles se trouve particulièrement soumise la vapeur; j'ai abrégé beaucoup, et il me reste encore beaucoup à vous dire.

Dois-je continuer dans le même sens, ou bien faut-il tourner court et arriver tout de suite à la fin?

Votre signe de tête m'en dit assez; je poursuis. Mais, avant d'aller plus loin, remarquons que, dans la longue énumération que je vous ai faite des expérimentateurs et de leurs expériences, nulle part, bien que j'aie eu le soin de vous présenter toutes celles qui étaient un peu saillantes, celles aussi qui avaient l'air de se rapprocher du but; nulle part, dis-je, nous n'avons rencontré traces de machines à vapeur.

A aucune époque nous n'avons pu remarquer qu'un auteur s'inquiétât de la force ou tension de la vapeur correspondant à une température donnée; qu'il s'occupât de la mesurer par un appareil exprès; qu'il appliquât cette puissance à une machine à piston capable de produire un mouvement accéléré ou continu à volonté. Jusqu'à présent nous n'avons rencontré qu'éolipyle primitif lançant de la vapeur contre des charbons ardents pour les faire brûler plus vite; qu'éolipyles mobiles, diversement contournés, mis en mouvement par la réaction impétueuse de la vapeur; puis le même système enfermé dans la tête d'une idole, servant à manifester le mécontentement du dieu par un éclat de tonnerre, la rancune d'un voisin par un tremblement de plancher. Nous avons bien vu qu'un bâtiment pouvait être conduit; mais par quel moyen? l'auteur est mort avec son secret. Le canon attribué à Archimède n'est lui-même qu'un éolipyle perfectionné, dans ce sens qu'il produit sa vapeur instantanément. L'application au tirage des cheminées et au tournebroche ne fait pas avancer la question, vous en conviendrez. Le canon que fait éclater Salomon de Caus ne prouve que la force de la vapeur; le rapport du volume de l'eau à celui de la vapeur, bien que faux, est un pas vers le progrès; la machine qui soulève et laisse échapper des pilons est encore une application plus avancée de la partie mécanique, c'est vrai; mais le moteur est toujours la vapeur *soufflée*.

Jusqu'à présent donc, rien, absolument rien de ce que nous cherchons ne s'est présenté.

Eh bien! nous voilà arrivés en 1681, c'est-à-dire à une époque d'où date le *principe* qui fait mouvoir les machines à vapeur fonctionnant de nos jours.

Je dis le *principe* et non le *mécanisme*; car, dans ces sortes de choses, le principe est tout, ainsi que l'indique le mot.

Comment pourriez-vous faire un mécanisme qui ne s'adapterait à rien?

Je vous comprends: vos regards expriment l'impatience, vous êtes désireuses de connaître le nom de l'inventeur et vous vous demandez si nous avons l'honneur de le compter parmi nos compatriotes. Cette impatience me flatte et vous honore; vous n'êtes pas insensibles aux gloires de notre pays, vous êtes Françaises, je le vois à votre émotion. Soyez donc heureuses; son nom est... Denis Papin.

L'histoire de cet homme de génie nous a été faite par M. le docteur Ducoux, ancien représentant du peuple en 1848, dont les aspirations généreuses et patriotiques ne le cèdent en rien aux vôtres.

D'après ce travail remarquable, couronné en 1837 par la Société académique de Blois (1), et auquel nous ferons de larges emprunts, avec la permission de l'auteur, Denis Papin serait né dans cette ville, le 22 août 1647, d'une famille considérée, qui professait la religion calviniste, et qui, pour ce fait, fut obligée de s'expatrier à la regrettable époque de la révocation de l'édit de Nantes.

Pour de plus longs détails historiques sur la vie de l'homme illustre dont je veux vous faire connaître les travaux relatifs à la vapeur, je renvoie chacune de vous à la notice que je viens de citer, et j'arrive sur-le-champ à sa découverte.

L'idée fondamentale qui a mené Papin à mesurer la force de la vapeur tire son origine d'un appareil dans lequel il voulait faire cuire économiquement des substances alimentaires.

Cet appareil, fort simple, consistait en deux cylindres creux, dont l'un, beaucoup plus étroit, contenait les aliments qu'on voulait faire cuire et entrait dans le second, qui renfermait un peu d'eau. Un couvercle ajusté à frottement, et fermant hermétiquement le grand cylindre, était encore assujetti par de solides écrous. Le tout ainsi disposé sur un feu ardent formait un bain-marie à haute température qu'il appelait *digesteur*.

Papin, ayant fait fonctionner son appareil, en reconnut les défauts, qu'il signale ainsi:

« Cette machine est sans doute fort simple et peu sujette à se gâter, mais elle est incommode en ce qu'on ne regarde pas dedans aussi aisément que dans le pot ordinaire; et, comme elle fait plus ou moins d'effet, selon que l'eau qui y est se trouve plus ou moins pressée, et aussi selon que la chaleur est plus ou moins grande, il pourrait arriver quelquefois que vous tireriez vos viandes avant qu'elles fussent cuites, et d'autres fois que vous les laisseriez brûler; ainsi il a fallu chercher des moyens pour connaître et la *quantité de pression* qui est dans la machine et le *degré de chaleur*.

« Il n'y a qu'à faire un petit tuyau ouvert des deux bouts, et, l'ayant soudé sur un trou fait au couvercle, il faut appliquer sur l'ouverture en haut de ce tuyau une petite soupape bien exacte et garnie de papier. »

Vous le voyez, mesdemoiselles, nous arrivons, pour la

(1) In-12, 2me édit., 1854; Henri Morard, Blois.

première fois, à une *soupape*. Continuons nos citations.

Afin de pouvoir estimer facilement la force intérieure qui soulèverait la soupape, Papin faisait peser dessus une verge en fer, à l'extrémité de laquelle il suspendait un poids; la tige et le poids avaient été préalablement éprouvés.

« Lorsque la soupape laisse échapper quelque chose, je conclus que la pression dans le bain-marie est environ huit fois plus forte que la pression de l'air, puisqu'elle peut soulever non-seulement le poids qui résiste à six pressions, mais aussi la verge que j'ai éprouvée, qui résiste à deux; et ainsi, en augmentant ou diminuant le poids ou en le changeant de place, je connais toujours à peu près combien la pression est forte dans la machine. »

Non-seulement nous avons, à cette époque (1681), une soupape de sûreté (qu'on emploie même à présent), mais encore notre inventeur mesure la tension intérieure de la vapeur et l'apprécie avec des poids.

Ceci était imprimé à plusieurs éditions en 1682, au sujet du digesteur; et pourtant un certain docteur Robinson n'a pas craint d'avancer que « le docteur Papin, Français d'origine, inventa, vers 1699, un moyen de dissoudre les os et autres matières animales solides; mais que, longtemps avant lui, c'est-à-dire en 1684, Kooke, son ami intime, avait signalé ce procédé! »

A propos de procédé, vous conviendrez avec moi, mesdemoiselles, que celui de feu mon malencontreux confrère Robinson n'est pas des plus délicats, ni des plus heureux à l'endroit de la chronologie. Barême, qui a bien son mérite, est venu nous apprendre que 1681 et 1682 sont avant 1684; par conséquent nous laisserons peser de tout son poids sur la poitrine de l'historien, volontairement infidèle, le mensonge qui l'a conduit à aller chercher la date de 1699 pour en faire l'époque de l'invention de Denis Papin au profit de son compatriote Kooke, et nous dirons désormais avec l'honorable M. Ducoux: « Denis Papin inventa, en 1682, la soupape de sûreté. »

Vous voudrez bien retenir cette date importante dans l'histoire de la vapeur et l'opposer à toute autre, qu'en vain on voudrait faire prévaloir sur celle-ci, avec toute l'assurance que donne la conviction. C'est pour établir votre opinion, c'est pour la former d'une manière inébranlable que j'ai fait remonter l'histoire de la vapeur à l'origine des éolipyles et l'ai suivie jusqu'à cette époque de glorieuse mémoire pour les arts et pour la France, afin de vous montrer que jusque-là on ne connaissait aucun moyen de mesurer la force de la vapeur et de la maintenir au même degré de tension. Il faut aimer sa patrie, mais, avant tout, il faut aimer la vérité.

Avis aux Robinsons de notre époque.

Papin avait fait un grand pas en inventant la soupape de sûreté, à l'aide de laquelle il donnait à la vapeur telle force expansive qu'il voulait; mais il n'avait pas encore un mouvement de va-et-vient; et c'était là tout le problème. Pour obtenir ce mouvement, il fallait que le vide fût fait dans le cylindre qui servait de corps de pompe.

Espérant chasser cet air si gênant, les chercheurs eurent recours à l'inflammation de la poudre à canon.

Suivant l'idée qu'on s'en était faite, la flamme devait occuper tout l'intérieur du corps de pompe; l'air cédait sa place, et le piston descendait jusqu'au fond du cylindre. Il n'en fut rien; la poudre, brûlant, dégageait du gaz; elle dilatait l'air, il est vrai, dont l'excédant sortait du vase; mais il en restait encore dont la présence réduisait beaucoup l'effet qu'on voulait obtenir dans le jeu de la machine.

« Ce qui cause, dit Papin, deux différents inconvénients: l'un est qu'on perd environ la moitié de la force qu'on devrait avoir, de sorte qu'au lieu d'élever trois cents livres, le piston n'en soulève que cent cinquante; l'autre est qu'à mesure que le piston descend, la force qui le pousse en bas diminue de plus en plus. »

Ces considérations déterminèrent Papin à continuer ses recherches. Dans le nombre des expériences qu'il fit, il remarqua qu'un petit tube, fermé à une extrémité, contenant de la vapeur, se remplissait immédiatement d'eau froide lorsqu'on le plongeait dans ce liquide, comme si celui-ci eût été attiré par succion.

Ce fut un trait de lumière pour notre expérimentateur.

Pour que l'eau entrât ainsi, il fallait que la vapeur eût perdu toute sa force de résistance, et cette perte ne pouvait résulter que de l'abaissement de température. Dès lors il eut le secret de cette grande loi de la vapeur, savoir: qu'*elle perd toute force élastique en se condensant par le froid*. Il reconnut que ce devait être un moyen puissant pour opérer le vide qu'il n'avait pu obtenir jusque-là; aussitôt il en fit l'application à ses machines à piston:

1° Comme vapeur assez élevée en température pour vaincre la pression atmosphérique et mouvoir un piston de bas en haut;

2° Comme vapeur condensée, perdant ainsi tout ressort élastique et ne pouvant opposer aucune résistance à la colonne atmosphérique pressant le piston de haut en bas.

Le voilà donc obtenu, ce mouvement de va-et-vient indispensable pour avoir un *mouvement continu*, que la mécanique se chargera d'obtenir et de transformer.

Je m'explique: un mouvement alternatif de haut en bas ou vertical, comme celui qu'on imprime à un pilon dans un mortier, une fois obtenu et entretenu à volonté, peut être transformé en un mouvement alternatif horizontal, ou d'avant en arrière, comme celui du rabot entre les mains du menuisier. Il peut encore être changé en un mouvement continu circulaire vertical, comme celui d'une poulie, ou en mouvement continu circulaire horizontal, comme celui du jeu des chevaux de bois.

Vous voyez, mesdemoiselles, les conséquences énormes de la découverte de ce simple mouvement de va-et-vient, et à combien d'applications il va servir. La mécanique intervenant fabriquera des machines plus ou moins compliquées; elle les adaptera à tous les besoins de l'industrie. Ceci sera l'affaire du temps; mais le principe est découvert: la vapeur chauffée acquiert une force élastique capable de produire les plus grands efforts; refroidie, elle se transforme en eau et ne présente plus aucune résistance. Honneur à Denis Papin!

Avant d'aller plus loin, je dois vous donner quelques explications sur des termes techniques que j'ai déjà employés, qui reviendront assez souvent dans le cours de cette narration, et que j'aurais peut-être dû vous expliquer plus tôt; mais cela aurait interrompu les idées; je préfère m'y arrêter maintenant.

Je vous ai parlé et vous parlerai de nouveau de corps de pompe, piston, tige de piston, soupape, etc.; et j'ai bien vu, à vos figures expressives, à votre air interrogateur, que je m'écartais de mes promesses. Ne m'en veuillez pas, je m'exécute.

Toute pompe, comme celles que vous avez vues dans vos cours ou sur certaines places, à la campagne, est composée d'un tube creux en bois, ou en fer, ou en cui-

vre ; c'est le *corps* de la pompe. Dans ce tube ou cylindre se trouve une *rondelle* épaisse, de même diamètre, fermant exactement l'intérieur du tube ; elle peut être abaissée ou montée par une *tige* à laquelle elle est unie ; c'est le piston et sa tige. Généralement ce piston est percé d'une ouverture qui peut s'ouvrir ou se fermer seule mécaniquement, dans certaines circonstances bien déterminées. La pièce qui exécute cette fermeture se nomme *soupape*. Nous aurons à parler aussi de *chaudière*, *bouilleur* ou *générateur*. Ces trois expressions vous indiqueront le vase de forme quelconque plus ou moins grand, toujours très-solide, dans lequel se trouve l'eau destinée à former la vapeur qui doit donner au piston le mouvement de va-et-vient que nous avons signalé précédemment.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Motifs de l'emploi de la vapeur comme force motrice. — Exposition des idées de Papin sur ses machines et les applications qui pourront en être faites ultérieurement, traduites de l'original par M. Ducoux. — Description des appareils. — Quelques explications.

Nous voilà, mesdemoiselles, arrivés à la première phase de l'invention, je veux dire de l'application de la force de la vapeur aux diverses machines qui doivent remplacer avec avantage la force du vent, des eaux, des animaux, des hommes même.

Le vent, cette force si puissante et si peu coûteuse, n'est pas toujours à notre disposition.

Les chutes d'eau ou les eaux courantes ne peuvent pas être non plus employées partout. Là où il s'en trouve, leur action, leur masse, leur rapidité, leur niveau, varient souvent assez pour faire complétement défaut dans les temps de sécheresse ou de gelée, par exemple.

Les animaux et les hommes employés à faire mouvoir les combinaisons mécaniques sont d'une location dispendieuse. Tous ces motifs réunis ont fait naître le désir et sentir le besoin de se procurer une puissance qu'on pût produire, augmenter, diminuer et diriger à volonté, en tous temps, en toutes saisons, à toute heure, et sans trop de frais.

Je crois qu'il est utile, avant d'aller plus loin, pour vous faire bien saisir les progrès qui ont été réalisés depuis la découverte de Papin jusqu'à nos jours, de vous exposer en quels termes cet inventeur s'exprime. Vous verrez par son propre récit à quelles séries de déductions l'a amené une découverte qui, modifiée, étendue, perfectionnée, devait faire la fortune du monde entier.

Je n'ai plus à raconter, je vais lire ; après quoi je vous donnerai les explications que nécessitent certains passages qui, sans être obscurs, pourraient ne pas être bien compris.

MÉMOIRE INSÉRÉ DANS LES ACTES DES ÉRUDITS DE LEIPSICK, 1690, TRADUCTION DE M. DUCOUX.

Nouvelle méthode de Denis Papin pour obtenir à bas prix les forces motrices les plus considérables.

« Dans la machine destinée à l'essai de la poudre à canon, et dont la description se trouve dans les *Actes des Erudits*, pour l'an 1688, mois de septembre, on désirait surtout que la poudre allumée dans la partie inférieure du tube remplît de flamme la cavité entière, pour que l'air fût complétement chassé et que le tube en dessous du piston restât tout à fait vide d'air.

« On a dit que le résultat n'avait pas répondu aux souhaits : en effet, malgré toutes les précautions alors décrites, il était toujours resté dans le tube environ la cinquième partie de l'air qu'il peut contenir, d'où il résulte un double inconvénient : 1° parce qu'on n'obtient ainsi que la moitié de l'effet désiré, de sorte qu'on n'élève à la hauteur d'un pied qu'un poids de cent cinquante livres au lieu de trois cents, qui auraient dû être élevées si le tube avait été parfaitement vide ; 2° parce qu'à mesure que le piston descend, la force qui le presse diminue, comme on l'a également observé.

« Il est donc indispensable de recourir à quelque moyen, afin de diminuer la résistance dans la même proportion que la force motrice elle-même, pour que cette même force motrice puisse la surpasser jusqu'à la fin. De même que, dans les horloges portatives (les montres), on ménage avec art la force inégale du ressort qui meut toute la machine, afin que, pendant tout son trajet, il puisse vaincre avec une égale facilité la résistance des roues, il serait bien plus commode d'avoir une force motrice toujours égale depuis le commencement jusqu'à la fin. On a donc fait, dans ce but, quelques essais pour obtenir un vide parfait à l'aide de la poudre à canon ; car, par ce moyen, comme il n'y aurait plus d'air qui résistât au piston, toute la colonne atmosphérique supérieure, en pressant le piston, le pousserait jusqu'au fond du tube avec une force uniforme.

« Mais jusqu'à présent toutes les tentatives ont été infructueuses, et, après l'extinction de la poudre enflammée, il est toujours resté dans le tube environ la cinquième partie de l'air.

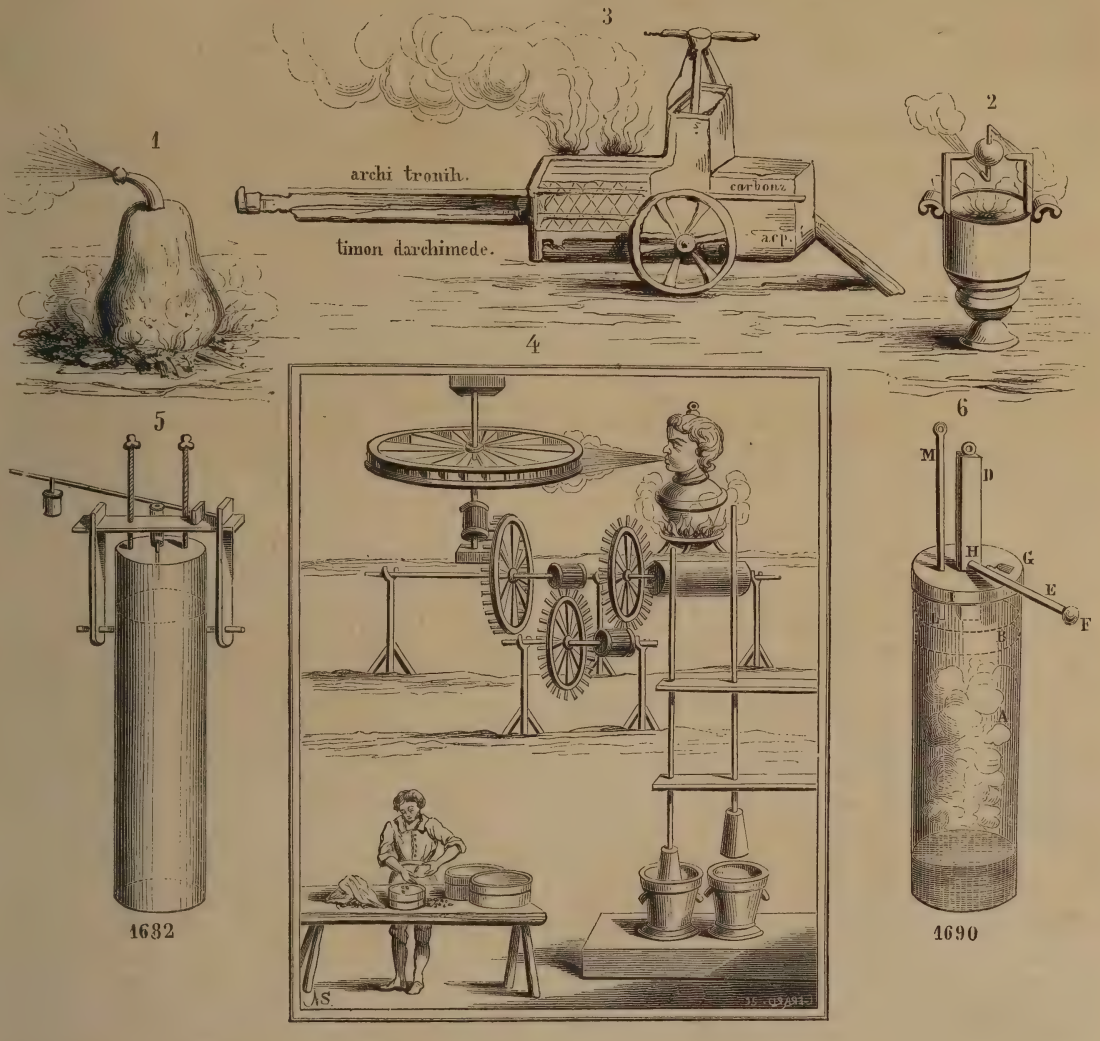
« J'ai donc essayé de parvenir, par une autre route, au même résultat ; et comme, par une propriété qui est naturelle à l'eau, une petite quantité de ce liquide, réduite en vapeur par l'action de la chaleur, acquiert une force élastique semblable à celle de l'air et revient ensuite à l'état liquide par le refroidissement, sans conserver la moindre apparence de sa force élastique, j'ai cru qu'il était facile de construire des machines où l'eau, par le moyen d'une chaleur modérée et sans frais considérables, produirait le vide parfait que l'on ne pouvait obtenir à l'aide de la poudre à canon. Parmi les différentes constructions que l'on peut imaginer à cet effet, voici celle qui me paraît préférable :

« A est un tube d'un diamètre partout égal, exactement fermé dans sa partie inférieure ; B est un piston adapté à ce tube ; D, un manche fixé au piston ; E, une verge de fer qui se meut autour de son axe en F ; G, un ressort qui presse la verge de fer E, de manière à la pousser nécessairement dans l'ouverture H, aussitôt que le piston et la tige sont élevés à une hauteur telle que l'ouverture soit au-dessus du couvercle I ; L est un petit trou pratiqué dans le piston, par lequel l'eau peut sortir du fond du tube A, lorsqu'on enfonce pour la première fois le piston dans ce tube (1).

« Voici quel est l'usage de cet instrument : on verse dans le tube A une petite quantité d'eau, à la hauteur de trois ou quatre lignes, puis on introduit le piston et on le pousse jusqu'au fond, jusqu'à ce qu'une partie de l'eau versée ressorte par le trou L. Ce trou est alors bouché par la verge M, puis on place le couvercle I où sont pratiquées les ouvertures nécessaires pour le passage de la verge M et de la tige D ; en l'exposant à un feu modéré, le tube A, qui est d'un métal très-mince, s'échauffe

(1) Le tube en question est le cylindre même dans lequel se meut le piston ; c'est le corps de pompe.

bientôt, et l'eau, changée en vapeur, exerce une pression assez forte pour vaincre le poids de l'atmosphère et pousser en haut le piston B jusqu'au moment où le trou H de la tige D s'élève au-dessus du couvercle I, et que le bruit annonce que la verge E a été poussée dans le trou H par le ressort G. Il faut, dans ce moment, ôter aussitôt le feu, et les vapeurs renfermées dans le tube à minces parois se résolvent bientôt en eau par l'action du froid, et laissent le tube parfaitement vide d'air. On fait tourner ensuite la verge E pour qu'elle sorte de l'ouverture H et permette à la tige de redescendre; aussitôt le piston B éprouve la pression de tout le poids de l'atmosphère, et le mouvement désiré a lieu avec d'autant plus de succès que le diamètre du tube est plus grand, et on ne peut douter que tout le poids de l'atmosphère ne fasse agir sa puissance dans les tubes de cette espèce; car j'ai reconnu par expérience que le piston, élevé par la chaleur jusqu'au haut du tube, redescendait peu après jus-



Machines diverses : 1° Éolipyle; 2° Machine attribuée à Héron; 3° Canon de Léonard de Vinci; 4° Machine à broyer de Branca; 5° Digesteur; 6° Machine à vapeur de Papin. Dessin de Salières.

qu'au fond, et cela à plusieurs reprises, en sorte que l'on ne peut soupçonner la moindre quantité d'air opposant.

« Or, mon tube, dont le diamètre n'excède pas deux doigts (0m,04), élève cependant un poids de soixante livres (30 kilogrammes) aussi vite que le piston est refoulé dans le tube. Et le tube lui-même pèse à peine cinq onces (153 grammes). Je suis donc convaincu qu'on pourrait faire des tubes pesant au plus quarante livres, qui, cependant, à chaque mouvement, pourraient élever à quatre pieds de haut (1m,33) un poids de deux mille livres.

« J'ai en outre éprouvé qu'une minute suffit pour que le piston soit poussé par un feu modéré jusqu'au haut de mon tube; et, comme le feu doit être proportionné à la capacité du tube, les grands tubes pourraient être échauffés presque aussi vite que les petits, ce qui prouve quelles forces motrices immenses on pourrait obtenir au moyen d'un procédé si simple et si peu coûteux.

« On sait en effet que le poids de la colonne d'air agissant sur un tube d'un pied de diamètre égale à peu près deux mille livres ; que si le diamètre est de deux pieds, le poids sera environ de huit mille livres, et que la pression augmentera ainsi de suite en raison triple des diamètres. Il suit de là que le feu d'un fourneau qui aurait un peu plus de deux pieds de diamètre suffirait pour élever à chaque minute huit mille livres pesant à une hauteur de quatre pieds ; si l'on préparait des tubes de cette hauteur, le feu, renfermé dans un fourneau de fer un peu mince, pourrait être facilement transporté d'un tube à un autre, et ainsi le même feu procurerait continuellement, soit dans l'un, soit dans l'autre tube, ce vide dont les effets sont si puissants. Si l'on calcule maintenant la grandeur des forces que l'on peut obtenir par ce moyen, la modicité des frais pour acquérir une quantité de bois suffisante, on avouera, sans aucun doute, que notre méthode est beaucoup supérieure à l'usage de la poudre à canon, dont on a parlé, surtout depuis qu'on obtient ainsi un vide parfait et qu'on obvie aux inconvénients que nous avons signalés.

« Il serait trop long d'énumérer comment on pourrait employer cette force pour tirer des minières l'eau et le minerai, pour lancer des globes de fer (boulets) à une grande distance, pour diriger les vaisseaux contre le vent et faire beaucoup d'autres applications. Mais chacun, dans l'occasion, doit imaginer un système de machines appropriées au but qu'il se propose.

« Je ferai observer ici, en passant, sous combien de rapports une force motrice de cette nature serait préférable à l'emploi des rameurs ordinaires pour mouvoir des vaisseaux en mer.

« 1° Les rameurs ordinaires surchargent le vaisseau de tout leur poids et le rendent moins propre au mouvement ;

« 2° Ils occupent un grand espace, et par conséquent embarrassent beaucoup sur le vaisseau ;

« 3° On ne peut pas toujours trouver le nombre d'hommes nécessaires ;

« 4° Les rameurs, soit qu'ils travaillent en mer, soit qu'ils reposent dans le port, doivent toujours être nourris, ce qui n'est pas une petite augmentation de dépense.

« Nos tubes, au contraire, ne chargeraient le vaisseau que d'un poids très-faible ; ils occuperaient peu de place ; on pourrait également se les procurer en quantité suffisante, s'il existait une fois une fabrique fondée pour les confectionner, et enfin ces tubes ne consumeraient du bois qu'au moment de l'action et n'entraîneraient aucune dépense dans le port. Mais, comme des rames ordinaires seraient mues moins commodément par des tubes de cette espèce, il faudrait employer des rames tournantes, telles que je me souviens d'en avoir vu dans la machine construite à Londres par le sérénissime prince palatin Rupert. Elle était mise en mouvement par des chevaux, à l'aide de rames de cette espèce, et laissait bien loin derrière elle la chaloupe royale, armée de dix rameurs.

« Ainsi il est hors de doute que nos tubes ne pussent imprimer un mouvement de rotation à des rames fixées à un axe, si les manches des pistons étaient garnis de dents qui s'engrèneraient nécessairement dans de petites roues également dentées et fixées à l'axe des rames : il serait nécessaire seulement que l'on adaptât trois ou quatre tubes au même axe, pour que son mouvement pût continuer sans interruption.

« En effet, tandis qu'un piston toucherait le fond de son tube, et ne pourrait plus, par conséquent, faire tourner l'axe avant que la force de la vapeur ne l'eût élevé au sommet du tube, on pourrait aussitôt éloigner l'arrêt d'un autre piston qui, en descendant, continuerait le mouvement de l'axe. Un autre piston serait ensuite poussé de la même manière et exercerait sa force motrice sur le même axe, tandis que les pistons abaissés en premier lieu seraient de nouveau élevés par la chaleur et se retrouveraient ainsi en état de mouvoir le même axe de la manière précédemment décrite. D'ailleurs, un seul fourneau et un feu médiocre suffiraient pour élever successivement tous les pistons. Mais on m'objectera peut-être que les dents et les manches des pistons (crémaillères), étant engagés dans les dents des roues, devraient, en montant et en descendant, donner à l'axe des mouvements opposés, et qu'ainsi les pistons montants empêcheraient le mouvement de ceux qui descendraient, ou ceux qui descendraient empêcheraient le mouvement de ceux qui devraient monter. Mais cette objection est facile à résoudre, car les horlogers connaissent parfaitement le moyen d'affermir les roues dentées sur un axe, en telle sorte qu'étant poussées vers un côté elles font nécessairement tourner l'axe (ou essieu) avec elles, tandis que vers le côté opposé elles peuvent tourner librement, sans donner aucun mouvement à l'essieu, qui peut avoir ainsi un mouvement tout opposé au leur. La principale difficulté consiste donc à ériger une manufacture pour fabriquer aisément des tubes légers et d'un diamètre régulier, ainsi que cela s'est dit plus explicitement dans les *Actes des Erudits* en 1688, et cette nouvelle machine que je propose ne doit pas peu engager à suivre mon conseil, car elle démontre clairement que des tubes ainsi faits peuvent très-commodément s'employer à plusieurs usages importants. »

Voici les quelques éclaircissements que j'ai à vous donner, mesdemoiselles, sur ce qui vient d'être lu :

Dans l'appareil où il est fait usage de la poudre à canon, comme dans celui où la vapeur fonctionne seule, Papin employait un corps de pompe ouvert par le haut, dans lequel se mouvait la tête du piston. La poudre à canon ou la vapeur, après avoir fait effort, laissait ou devait laisser vide l'espace compris entre le fond du corps de pompe et la tête du piston. Dès lors, cet organe mobile, n'étant plus poussé ni soutenu par en bas, se trouvait invinciblement abaissé par le poids de l'atmosphère qui pesait dessus, comme l'aurait fait une colonne d'eau de même diamètre de trente-deux pieds de haut, ou une colonne de mercure de vingt-huit pouces, ou bien, en décimales, une colonne de dix mètres trente-trois centimètres d'eau, ou de soixante-seize centimètres de mercure, c'est-à-dire la hauteur du baromètre.

Nous savons pourquoi la poudre à canon a été rejetée, et quels sont les avantages de la vapeur seule. C'est uniquement de l'emploi de cet agent que nous parlerons désormais en décrivant la machine à vapeur atmosphérique à simple effet, ainsi nommée parce que dans son jeu l'atmosphère fait abaisser le piston que la vapeur a pour effet unique de soulever.

Là se terminent mes observations et mon récit sur les droits incontestables de Denis Papin, non parce que je n'ai plus rien à en dire, — vous verrez par la suite que les perfectionnements qui ont été introduits dans l'application me forceront à rappeler son nom et ses idées, — mais j'ai entrepris de vous faire l'histoire de la vapeur chauffée en vase clos, et non pas de vous faire l'éloge d'un homme illustre.

P. TAVERNIER (DE LA NIÈVRE).

SOUS LES ORANGERS DE NICE.

BOUQUETS D'ALPHONSE KARR(1).

SECOND BOUQUET A LA JEUNESSE.

RICHESSE ET PAUVRETÉ. — L'indigence et l'obscurité produisent la vigilance, l'économie, quelquefois le génie, presque toujours la richesse. La richesse engendre l'oisiveté, les plaisirs, la vanité, qui reconduisent à l'indigence.

Cessez donc de vous plaindre de la société, jeunes gens, vous n'y changerez rien. Vous avez beau gémir sur le sort de ceux qui boivent de bons vins et épousent de jolies femmes, vous n'en ferez pas passer la mode ; vous n'empêcherez pas qu'à l'heure où le riche et le pauvre disent leur *Pater noster* le matin et demandent au Ciel leur *pain quotidien*, ils n'entendent tous les deux par leur pain quotidien des choses assez dissemblables : — le pauvre parle littéralement : c'est le pain de chaque jour qu'il demande, du pain bis même au besoin, mais du pain pour lui et sa famille; — le riche entend par le pain quotidien toutes sortes d'accessoires et de condiments de toutes les parties du monde qui lui ajoutent beaucoup de saveur.

J'ai souvent parlé du nombre de mètres que doit avoir aujourd'hui, *pour ne pas être ridicule*, la feuille de figuier telle que l'ont modifiée les femmes de ce temps-ci ; je vous dirai de même que certains hommes entendent, par le pain quotidien qu'ils demandent, quelque chose qui se sert à trois services dans des plats de porcelaine peinte et de vermeil, — tandis que saint Macaire d'Alexandrie ne mangeait qu'une feuille de chou crue chaque dimanche.

A ceux qui répètent aujourd'hui contre la société et le siècle présent les lamentations que l'on retrouve dans les anciens livres, — il faut leur montrer l'habit d'un bossu. Quel affreux habit! s'écrieront-ils. Quel est le barbare qui a coupé et cousu un pareil habit? comme il est mal fait! » Mais non... il est fait à la taille et à la mesure du bossu ; il faut bien qu'il mette sa bosse quelque part.

CHIENS ET AMIS. — Puisque le chien est l'emblème de l'amour et de l'amitié, de l'avis de tout le monde, il est clair, il est évident que c'est à proportion qu'un homme se rapprochera de ce type qu'il passera pour mériter la qualification d'ami et d'amant véritable et sincère. Aussi l'amour et l'amitié sont-ils féconds en désappointements et en récriminations, chacun demandant aux autres de l'or pur et sans alliage contre un billon quelconque, — de sorte que le plus souvent, sauf deux cas, c'est-à-dire si l'un des deux amis est de la nature du chien, ou porte la domesticité jusqu'à la noblesse et l'héroïsme, ou si deux hommes voient dans l'amitié une alliance offensive et défensive, qui fait que chacun réunit la force de deux hommes dans toutes les circonstances de la vie, sauf dans ces deux cas, entre deux amis, il n'en est qu'un qui soit l'ami de l'autre. Chacun veut avoir un ami, mais personne ne s'occupe d'en être un.

Personne plus que moi n'a le droit de dire la vérité aux amis et aux chiens. J'ai appartenu pendant dix années à un très-beau chien de Terre-Neuve ; entre nous, les relations ordinaires étaient renversées : j'étais soumis, humble, fidèle comme un chien ; il était capricieux, bizarre, ingrat comme un homme. C'était moi qui étais son ami. Eh bien! après une liaison de dix ans, il a entrepris par deux fois de me dévorer, et m'a forcé de résumer ainsi notre amitié : 1° les chiens ne valent pas mieux que les hommes ; 2° mon chien m'aimait comme on aime le bifteck.

ENCORE LE RESPECT DE L'AGE. — ALPHONSE LE SAGE, roi d'Aragon. — « Entre tant de choses que les hommes recherchent, il n'y a rien de meilleur que d'avoir de vieux bois pour se chauffer, de vieux vin pour boire, avec de vieux amis ou de vieux livres ; tout le reste n'est que babiole. »

MONTAIGNE. — « Il faut secourir et étayer la vieillesse. »

CHAMFORT. — « M***, connu par son usage du monde, me disait : — Ce qui m'a le plus formé, c'est d'avoir su aimer des femmes de quarante ans, et écouter des hommes qui en avaient quatre-vingts. »

FONTENELLE. — « J'avais quatre-vingts ans. Je m'empressai de ramasser l'éventail qu'une femme jeune, belle et mal élevée avait laissé tomber. Elle me remercia d'un ton dédaigneux : — Ah! madame, lui dis-je, vous prodiguez bien vos rigueurs. »

J'ai souvent entendu reprocher aux vieillards l'endurcissement de leurs cœurs. O sainte et maternelle Providence, que tu as bien fait! Hélas! combien déjà j'ai enterré de gens que j'aimais et de gens que j'admirais!

Croyez-vous qu'on sorte tout entier du cimetière, quand on vient d'y entendre la terre tomber avec un bruit sourd sur le cercueil de ceux qu'on aime? Croyez-vous qu'on enterre rien de soi avec eux?

Si un vieillard, autour duquel la mort a fait une morne solitude, sentait ses pertes comme on les sent dans la première moitié de la vie, un grand âge serait la plus terrible punition que la Providence pourrait infliger à l'homme.

Et pourtant, au moment même où je bénis cette Providence d'avoir diminué la sensibilité du cœur des vieillards, je pense que je ne redouterais rien tant au monde, si je dois devenir un vieillard, que de ressentir moins douloureusement la perte de mes chers morts. Ce serait les perdre une seconde fois dans mon cœur. Il en est dont la mort ne m'a laissé qu'une consolation : la certitude de ne jamais me consoler.

MODESTIE. — Une belle invention, c'est la modestie. Je parle de celle qu'on impose aux autres.

Cette invention est due à des gens qui, sûrs de ne commettre jamais ni une bonne ni une belle action, ni un bon ouvrage, voudraient cacher ce que les autres peuvent faire de bien ; de même que quelques femmes qui avaient de gros vilains pieds ont imaginé, il y a quelques années, les robes trop longues qui cachaient à la fois et leurs susdits gros vilains pieds et les pieds étroits et cambrés des autres femmes. Les envieux égoïstes s'efforcent d'étouffer et de cacher le bien fait par autrui ; mais ils se sont dit : « Nous n'en viendrons jamais à bout si ces gens-là ne nous aident

(1) Voir la livraison de septembre dernier, t. XXVIII, p. 372.

pas; il faut leur persuader qu'il vaut mieux ne pas donner de pain à un pauvre que de laisser voir qu'on lui en donne. —Il faut leur faire croire que celui qui regarde un homme se noyer est infiniment au-dessus de celui qui risque sa vie pour le sauver, mais qui ne réussit pas à cacher son action comme on cache un crime. Bien plus, s'il s'avise d'en parler, il faut dire que, non-seulement il a gâté son action, mais qu'il est couvert de ridicule; il faut établir que, de toutes les belles actions, la plus belle est sans contredit de cacher son mérite. Notez que ces honnêtes gens partagent l'infirmité commune de l'humanité; ils ne sont pas non plus exempts de vanité, — seulement, ils sont fiers d'avoir des bottes vernies ou des gants jaunes, d'avoir des cheveux frisés ou séparés au milieu du front par une raie correcte, ou d'ajouter à leur nom un petit *de* clandestin; — et ils ne pardonnent ni à un poëte, ni à un soldat d'être fiers d'un beau livre ou d'un trait de courage.

Je me rappelle, au sujet de la modestie, ce passage d'une oraison funèbre :

« ... Et, messieurs, si vous ne voyez pas ici une foule de pauvres, dont sans doute le défunt prenait soin, c'est que, conformément au précepte, sa main gauche ignorait ce que faisait sa main droite, et qu'il leur cachait ses bienfaits probables. »

J'aime mieux la vanité qui porte un homme à partager son bien avec les pauvres, et à leur distribuer des soupes, que celle qui consiste à mettre son chapeau sur l'oreille pour avoir l'air formidable. — J'aime mieux la vanité qui jette un homme dans les flammes pour en retirer un autre homme que celle qui se contente de tenir adroitement un lorgnon entre l'œil et le nez.

GAIETÉ FRANÇAISE. — Je suis triste aujourd'hui : parlons de la gaieté, jeunes gens. Le peuple français a été longtemps un peuple spirituel, gai et léger; il en a encore la réputation, et il n'y a pas une géographie un peu détaillée où on ne le désigne par ces trois épithètes. Il n'y a pas de jour où, dans l'échange de lieux communs qui forment la plupart des conversations, il ne se trouve quelque prétentieux qui dise d'un air capable : « Le Français est léger ! » en ayant soin, par son attitude grave et sévère, de faire entendre à ses auditeurs qu'il se range lui-même dans une honorable exception.

Oui, le peuple français a été bien longtemps un peuple étourdi et léger; mais, depuis quelque cinquante ans, il a la prétention de se ranger, de passer peuple sérieux; il fait des affaires. A partir de ce moment, il est devenu grave et morne. Il était grand en riant et en se jouant : il était nécessaire au monde; le reste du monde n'aurait pu se passer de lui. Il était l'échanson universel : il goûtait et essayait les us et les idées. Il imposait ensuite ses idées, ses modes, sa langue, ses chapeaux, ses rubans et ses livres; l'un portant l'autre arrivaient dans le monde entier et y faisaient loi. C'était lui qui décidait si les femmes du monde civilisé porteraient cette année la ceinture sur les hanches ou sous les bras, les cheveux longs ou courts, plats ou frisés; si l'on aurait un front ou si l'on n'en aurait pas. Aujourd'hui il ordonnait qu'on eût le nez retroussé, et on avait le nez retroussé; il voulait qu'on se collât sur le visage des pains à cacheter noirs, et tout le monde mettait des mouches. Il écrivait à toute la terre : « Les femmes seront grandes cette année, » et on inventait les hauts talons. Il prononçait : « Hommes et femmes auront les cheveux blancs, » et on se couvrait la tête de farine. Un autre jour, il décidait qu'il se ferait entre les gens comme il faut un échange de chevelures, et que personne ne porterait la sienne. Aussitôt les perruques du grand siècle étaient adoptées partout. Une autre fois, tout le monde devait être blond. Un jour, il ordonnait qu'on ne verrait plus les jambes des hommes, et la culotte disparaissait pour céder la place au pantalon; — un autre jour, que les femmes se peindraient le visage en rouge; plus tard, qu'elles seraient pâles; plus tard, que les hommes seraient tous myopes et porteraient des lunettes ou au moins un lorgnon, etc. Tout cela s'exécutait à la lettre dans tout l'univers.

Et en même temps les Français imposaient aussi de beaux ouvrages, de grandes idées, et on acceptait pêle-mêle toutes ces décisions.

Et ce peuple léger menait despotiquement le monde entier, et ce peuple gai faisait faire toutes les choses sérieuses.

Mais voilà qu'un jour, soit qu'il eût réellement vieilli, soit qu'il trouvât mauvais et ennuyeux de s'entendre toujours appeler peuple gai et léger, il se jeta dans la Réforme (1), il voulut être sérieux. — De même que les femmes coquettes passent par-dessus la sagesse et arrivent du premier coup à la pruderie, le peuple français est devenu d'emblée morose et pédant.

Né pour la guerre, le Français est un homme d'action. *Il n'y a pas de guerre sans soldat gaulois*, dit Plaute : — *Nullum bellum sine milite gallo.* — Les Romains, dit Salluste, combattaient avec les autres peuples pour la domination, mais avec les Gaulois pour leur salut : *pro dominatione, pro salute.*

Mais,—en dehors de la guerre,—le Français doit rester un peuple gai et léger; il perd toute sa grâce et toute sa puissance à vouloir prendre l'air refrogné et actif. Il lui passe d'ailleurs tant d'idées par la tête, que, quand il se met à agir, il veut les appliquer toutes, quelque contradictoires qu'elles soient, et qu'il tourne en rond bien plutôt qu'il ne marche.

Cessons donc de nous masquer en hommes sérieux : nous y avons perdu presque tous nos avantages, et nous n'y avons pas réussi.—C'est en vain que nous avons, pour nous déguiser, adopté pour toutes nos actions la livrée du deuil.—On va à l'enterrement, à la noce et au bal en habit noir; — il n'y a que pour naître qu'on ne soit pas forcé de mettre un habit noir.

Tout cela ne sert de rien. — Renonçons à cette mascarade; — reprenons le rôle qui nous convient et que nous jouons à merveille; — redevenez, jeunes femmes, les reines de la mode, reprenez, jeunes gens, le sceptre de l'esprit : — c'est un sceptre qui en vaut bien un autre; — il est fort et fleuri comme le thyrse de Bacchus, le vainqueur de l'Inde.

UN VRAI JEUNE HOMME. — Un officier français, assistant à l'exercice à feu d'un régiment autrichien ou prussien, admirait l'ensemble et la précision des tireurs.

— Eh bien, lui dit le colonel de ce régiment, que pensez-vous de cela ?

— Je pense comme beaucoup de mes camarades : nous voulons prier le ministre de la guerre de supprimer dans l'armée française l'usage de la poudre, et de ne plus admettre que l'emploi de la baïonnette.

ALPHONSE KARR.

(1) C'est, en effet, depuis l'établissement du protestan*tisme* en France, qu'on y a vu le pédan*tisme* anglais, le mystici*sme* germanique, et tous les *ismes*, si spirituellement notés par Metternich : panthé*isme*, républica*nisme*, socia*lisme*, saint-simo*nisme*, fourrié*risme*, magné*tisme*, spiri*tisme*, etc., etc. (Voir notre étude sur Metternich.) (*Note de la Rédaction.*)

LES CONTES EN FAMILLE.

L'ENCHANTEUR MERLIN, LE ROI ARTHUR ET LA TABLE RONDE (1).

La mère de Merlin et le coffret de son histoire. D'après un tableau du Titien. Dessin d'A. Pajou.

I. — COMMENT MERLIN FUT LE FILS DU DIABLE.

En ce temps-là vivait un prud'homme riche comme Job, et qui fut aussi malheureux sans être aussi patient que lui. Sa femme, qui avait fait un pacte avec le diable, attira l'Ennemi (Satan) dans sa maison. Celui-ci jeta un

(1) Ceci est le conte par excellence, le conte royal et populaire, fantastique et guerrier. MERLIN ! ARTHUR ! la TABLE RONDE ! Toutes les poésies, toutes les croyances, toutes les traditions du moyen âge, tous les beaux rêves de nos aïeux, toutes les visions de notre enfance, tous les récits de nos commères, sont compris dans ces noms magiques. Mais autant ces noms sont restés glorieux et charmants dans la mémoire de chacun, autant se sont effacés les événements et les souvenirs qui s'y rattachent. Quelques savants à peine seraient en mesure de rappeler aujourd'hui ce fameux conte de *Merlin l'enchanteur*, qui fut autrefois la légende du monde entier, — que les Gaulois avaient emprunté aux Celtes et que les Francs empruntèrent aux Gaulois. Il appartenait à l'ingénieux auteur des *Chants* et des *Contes populaires* de la Grande et de la petite Bretagne, au vicomte Th. Hersart de La Villemarqué, de l'Institut, — à notre éminent et cher collaborateur *, — de remettre en lumière les

* Les plus curieux et les plus beaux chants populaires insérés dans notre *Bretagne ancienne et moderne* nous ont été communiqués par notre ami et condisciple, M. Th. Hersart de La Villemarqué, comme nous lui devons aujourd'hui la communication du conte de Merlin. P.-C.

sort sur les troupeaux et les chevaux du prud'homme, qui périrent. Et le riche, dans sa colère, ayant donné au diable tout ce qu'il possédait, son fils s'étrangla, sa femme se pendit, une de ses filles fut enterrée vivante pour un grand crime, et lui même mourut de chagrin.

De toute la famille, il ne restait plus que deux jeunes filles, deux sœurs.

Un bon ermite, appelé Blaise, apprenant leur malheur, vint les voir et les consoler (1). Il leur demanda comment cette aventure était arrivée.

— Nous n'en savons rien, dirent-elles, sinon que Dieu nous hait, puisqu'il nous a fait tant de chagrins.

Le bon ermite répondit :

— Vous ne dites ni vrai ni bien. Dieu ne hait personne, mais au contraire il est marri quand le pécheur se hait lui-même. Sachez donc que c'est l'Ennemi qui a perdu votre famille. Venez souvent à moi, je vous conseillerai de mon mieux, à l'aide de Dieu Notre-Seigneur.

En l'entendant parler ainsi, la plus jeune se moqua de lui et ne tarda pas à s'en repentir, étant morte de mort violente, peu de temps après, comme le reste de sa famille. L'aînée, au contraire, écouta les conseils de Blaise, et eut lieu de s'en applaudir.

Si l'Ennemi profita d'une prière oubliée ou d'un accès de colère pour épouser la jeune fille, le bon ermite, qu'elle alla bien vite trouver, la releva en la bénissant et plus tard il engina à son tour le diable en lui enlevant son fils par la force du baptême.

— Ainsi advient-il à plusieurs, devait dire un jour Merlin (car c'est de lui qu'il s'agit), qui pensent enginer autrui et qui s'enginent eux-mêmes.

Tout en ayant le sang et le pouvoir du diable, l'enfant n'eut pas la méchanceté de son père. Grâce à la vertu du baptême, et pour l'amour de sa pauvre mère innocente, il fut doué d'un heureux naturel, et, au lieu de tromper les hommes, il fut destiné à les servir.

La première preuve qu'il en donna eut lieu (c'était trop juste) en faveur de sa mère elle-même.

L'Ennemi, furieux d'avoir été pris dans son propre piége, avait trouvé un prétexte pour la faire brûler toute vive. Le bûcher était déjà allumé, et on y conduisait la jeune femme dépouillée de ses vêtements, excepté de sa chemise, quand elle trouva sur sa route son petit enfant. Elle le prit entre ses bras et marcha ainsi à la mort. Mais, à la vue du bûcher, Merlin entra dans une grande colère, et, quittant les bras maternels, il s'élança vers le juge, le convainquit d'injustice et fit éteindre le bûcher.

Le bon ermite, témoin de cette délivrance, revint avec la mère et l'enfant, s'émerveillant de voir tant de puissance dans une si petite créature; et, comme il faisait allusion à l'origine attribuée par le vulgaire à cette puissance mystérieuse, Merlin lui dit très-sagement :

— C'est la coutume de tous les mauvais cœurs de voir plutôt le mal que le bien dans les choses de ce bas monde.

Puis, sentant que son rôle allait commencer, il demanda une grâce à Blaise :

— Fais un livre, lui dit-il, où tu écriras mon histoire à mesure qu'elle se passera ; je t'apprendrai, pour que tu les y mettes, des choses que nul, excepté Dieu, ne te pourrait dire. Beaucoup de ceux qui liront ou entendront lire ce livre en seront meilleurs et se garderont du péché.

Aussitôt l'ermite prit la plume et commença l'histoire de Merlin, à partir du roi qui régnait alors dans la Grande-Bretagne.

(La mère du devin en recueillit les feuillets dans un coffret précieux, qu'elle élevait chaque matin au ciel, au-dessus de sa belle tête coiffée de perles fines.) (Voyez la gravure ci-dessus.)

II. — PREMIERS EXPLOITS DE MERLIN.

Ce roi de la Grande-Bretagne était Vertigier, connu aussi sous le nom de Guortigern.

Ayant contraint à fuir en Berry Uter et Ambroise, fils du légitime souverain de la Grande-Bretagne, Vertigier faisait son plaisir de toute l'île comme si elle eût été à lui, et aimait les Saxons, *lesquels étaient des Sarrasins venant des parties de Rome* (1), en guerre contre les chrétiens. Même il avait épousé une de leurs princesses, ce qui affligeait les fidèles, qui s'en allaient disant :

— Tel a perdu la foi pour avoir pris femme qui ne croit pas en Jésus-Christ.

Voyant que tout le monde le haïssait, et craignant que les fils du roi légitime ne revinssent, Vertigier consulte ses magiciens. Ceux-ci lui conseillent de bâtir une tour pour se mettre en sûreté, et, comme elle ne peut rester debout, d'occir un enfant né sans père, dont le sang la rendra solide.

A l'approche des messagers du roi, Merlin, qui sait ce qui doit lui arriver, va trouver le bon ermite Blaise.

— Tu ne viendras pas avec moi, lui dit-il; va de ton côté, marche vers le Nord, et demande une terre qui a nom Northumberland. Cette terre est pleine de grandes forêts, elle est inconnue aux gens du pays eux-mêmes, car il y a telle partie où nul n'a encore été.

O Dieu ! que j'aurai là d'ouvrage ! Oh ! les nobles cœurs que j'y trouverai ! Mais apprends et mets en écrit que mon plus grand travail ne commencera qu'avec le quatrième roi, lequel aura nom Arthur.

Merlin alla donc d'un côté avec les messagers du roi Vertigier, et le bon ermite d'un autre, et tout se passa de la manière que Merlin l'avait annoncé à Blaise, car Vertigier fut brûlé dans une tour par les deux jeunes princes dont il retenait injustement la terre.

Après leur victoire sur l'usurpateur, comme Uter et Ambroise songeaient à mettre le siége devant un château occupé par les étrangers, et qu'on racontait devant eux l'histoire de Merlin, le plus grave de leurs conseillers leur dit :

— Celui-là vous enseignera bien le moyen de mettre

faits et gestes de l'enchanteur Merlin, du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde. C'est ce qu'il vient de faire, avec son érudition patiente et son charme habituel, dans un grand ouvrage qui est le complément de toutes ses œuvres précédentes. Son amitié nous l'a confié d'avance, et en voici le morceau capital et intéressant, — en attendant l'analyse que nous donnerons du livre, aussitôt après sa publication. *Merlin, personnage romanesque*, est la reproduction de la vie de ce curieux devin, telle que l'ont comprise et traduite les troubadours et les trouvères, pères de la langue française. P.-C.

(1) Ce personnage n'est autre que saint Loup, évêque de Troyes, l'apôtre des Bretons du cinquième siècle, dont le nom latin, *Lupus*, est traduit par *Blaidd* (qu'on prononce Blaiz) dans la légende galloise (*Myvyrian*, t. II, p. 249), et s'écrit *Bleiz*, en dialecte armoricain.

(1) La critique me fait un devoir de maintenir au romancier ses opinions en ethnographie et en géographie, comme en tout le reste. Je prends pour guide messire Robert de Borron « du sang des gentils paladins des Barres. » C'est du magnifique manuscrit de *Merlin*, de la grande bibliothèque de Paris, n° 6769, aux armes de France, de l'écriture du treizième siècle, que je me suis généralement servi.

les Saxons hors de notre pays; car c'est le plus sage homme du monde.

Apprenant que Merlin demeurait dans les forêts du Northumberland, les jeunes princes l'y envoyèrent chercher.

Leurs messagers étaient depuis trois jours en route pour cette mission, moins désagréable que celle des messagers de Vertigier, quand ils rencontrèrent au coin d'un bois un bûcheron qui avait une barbe si longue, des cheveux si hérissés, des vêtements si peu suffisants et un aspect si farouche, qu'ils le prirent pour un sauvage. La voix du personnage, au moment où il ouvrit la bouche, n'était pas faite pour les détromper :

— Ah ! ah ! mes seigneurs, s'écria-t-il de loin, je sais bien qui vous cherchez; c'est le devin Merlin. Mais vous ne le cherchez pas bien; si j'étais à votre place, je le trouverais plus tôt que vous.

Les messagers surpris lui demandèrent :

— Vous savez donc où il est? L'avez-vous vu?

— Si je l'ai vu ? reprit le sauvage; oui, vraiment, je l'ai vu, et même il m'a dit que vous le cherchiez pour savoir de lui comment prendre le château où demeure Hengist et comment mettre les Saxons hors du pays. Mais quand bien même vous le trouveriez, dit-il, il n'irait pas avec vous; il ne veut aller qu'avec le roi, et, si le roi en personne ne vient le chercher, on ne l'emmènera pas. Quant à la ville assiégée, aussi vrai que celui qui a conseillé d'aller chercher Merlin est mort, on ne pourra la prendre tant qu'Hengist sera vivant.

En achevant ces mots, le bûcheron s'enfonça dans le bois. (Il faut dire que la ville assiégée était inaccessible au milieu de rocs gigantesques, et fortifiée par la nature plus encore que par les hommes.) (Voir la gravure ci-dessous.)

Les messagers revinrent vers le roi et lui racontèrent ce qu'on venait de leur dire.

Le roi demeura interdit : son conseiller venait effectivement de mourir. Résister à un signe pareil n'eût pas été sage; il dit donc à son frère :

— Continue le siége, il faut que je parte. Mais bientôt, je l'espère, je serai de retour avec celui qui nous fera prendre la ville et mettre les Saxons hors du pays.

Arrivé avec sa suite dans le bois où ses premiers messagers avaient rencontré le bûcheron :

— Voyez! voyez, seigneur, cet idiot si laid et si contrefait, à qui des bêtes sauvages obéissent ! s'écrièrent ses compagnons.

Et ils lui indiquaient un personnage singulier, vêtu d'une robe de bure, une grosse massue à la main en guise de houlette, et gardant un troupeau de daims.

— Si je suis idiot, je ne le suis pas assez pour ne pas savoir qui vous cherchez, ô roi Ambroise ! dit le gardeur de daims. Continuez votre route; Merlin n'est pas loin d'ici; demandez de ses nouvelles au premier mendiant que vous rencontrerez.

Sans s'arrêter à écouter le pauvre sot, le roi poursuivait son chemin, quand le mendiant annoncé parut. Alors il eut bien du regret d'avoir dédaigné moins sage que lui en apparence, et, ne considérant ni la condition misérable ni les vêtements déchirés du mendiant, mais ce qu'il pouvait savoir, il l'interpella :

— Au dire d'un idiot que nous venons de rencontrer, tu peux nous donner des nouvelles du fameux devin Merlin, que je cherche depuis longtemps.

— Merlin ! répéta le mendiant en secouant ses haillons sans vergogne; Merlin ! mais c'est lui qui vient de vous parler; c'est le sot que vous avez rencontré gardant les daims du bois; c'est le bûcheron que vos messagers ont pris pour un homme sauvage; c'est lui-même qui m'envoie vers vous pour vous apprendre une bonne nouvelle : Hengist est mort, votre frère Uter l'a tué.

— Est-ce possible ! s'écria le roi émerveillé.

— C'est certain, répondit le pauvre.

Et comme le roi le regardait attentivement, l'autre le tira par son manteau et l'entraîna à l'écart dans le bois. Là, au lieu d'un misérable déguenillé, le roi eut devant lui un enfant charmant.

Et l'enfant lui dit :

— Je veux être bienvenu de vous et de votre frère Uter. Sachez que je suis ce Merlin que vous êtes venu chercher.

Merlin parlait encore, qu'on vint annoncer à Ambroise que, dans une sortie, Hengist avait été pris par Uter et décapité. Le roi se hâta donc de retourner vers son frère pour le féliciter et mettre à profit l'événement.

A la vue du roi, suivi du bon devin, les assiégeants coururent au-devant d'eux; de tous côtés on entendait crier : — Voilà Merlin ! voilà le meilleur devin qui soit au monde ! il va nous dire comment prendre la ville ! Quelques-uns s'adressaient au roi :

— Sire, demandez-lui qui de nous ou des Saxons l'emportera; sachez que, s'il le veut, il vous le dira bien.

Le roi interrogea donc Merlin, et le devin répondit :

— Pour que les Bretons recouvrent leur terre et leur couronne, il faut que les étrangers disparaissent; qu'ils soient donc sommés de retourner dans leur pays et qu'on leur fournisse pour cela des vaisseaux; sinon nous les ferons périr par la famine ou par l'épée. Qu'ils le sachent et qu'ils acceptent nos propositions.

Les étrangers finirent en effet par accepter, s'estimant heureux de quitter l'île sains et saufs, et l'on vit bientôt avec joie s'éloigner les navires qui les emportaient.

III. — LE DRAGON QUI JETAIT DES FLAMMES.

C'est ainsi que, par le conseil de Merlin, le roi Ambroise et son frère renvoyèrent les étrangers. Comme il se disposait à partir, les deux frères le conjurèrent de rester près d'eux; mais il résista à leurs prières.

— Par ma nature, leur dit-il, je ne puis vivre dans le monde; cependant, soyez-en certains, partout où je serai, ce sera de vous plutôt que des autres hommes que je me souviendrai.

Les deux frères furent bien affligés de son départ; ils le crurent fâché contre eux, et craignirent qu'il ne revînt plus. C'était mal connaître le bon devin : au bout de quelque temps il reparut.

— Je vous aime trop pour ne pas revenir auprès de vous, leur dit-il. Vous souvenez-vous des Saxons que vous chassâtes de cette terre après la mort d'Hengist? Eh bien, ils viennent la reprendre. Pour un soldat que vous avez ils en ont deux, et, si vous n'agissez sagement, ils ravageront et conquerront votre royaume.

Alors le devin leur proposa un stratagème qui devait perdre les ennemis. Il fallait les laisser débarquer sans obstacle et s'avancer dans la plaine de Salisbury. Une fois engagés bien avant dans les terres, les chrétiens, sortant d'une embuscade, leur couperaient le chemin de leurs vaisseaux. Un dragon paraîtrait dans l'air, qui serait le signe de la défaite des païens.

Comme les chrétiens étaient en route pour aller surprendre l'ennemi, les deux frères demandèrent à Merlin :

— Pour Dieu, Merlin, dis-nous si nous mourrons dans cette bataille.

Il leur répondit :

— Celui qui meurt en défendant son droit, d'accord avec Jésus-Christ et avec la sainte Église, ne doit pas redouter la mort. Il n'y a pas eu de notre temps, et il n'y aura jamais de plus grande bataille que celle qui va être livrée : l'un de vous deux y mourra; oui, je vous le répète, un de vous deux y mourra; mais, comme je veux que chacun de vous soit bien préparé à paraître devant le Seigneur, et que chacun de vous meure en brave, je ne vous dirai pas lequel doit mourir.

Cependant les païens étaient débarqués, et ils s'avançaient sans crainte à travers la plaine de Salisbury. Tout

« La ville assiégée était plus fortifiée encore par la nature que par les hommes. » (Page précédente).

à coup de grands cris s'élèvent derrière eux. C'étaient les chrétiens conduits par Merlin, qui, sortant de leur embuscade, les attaquaient à l'improviste. En ce moment un monstre apparaissait dans l'air; il avait la figure d'un dragon vermeil, et jetait feu et flammes par les naseaux et par la gueule. Les païens en eurent grand'peur; les chrétiens, au contraire, sentirent redoubler leur courage.

— Voici le signe prédit par Merlin, s'écria le roi; courons-leur sus! ils sont vaincus!

Et ils leur coururent sus aussi vite que leurs chevaux purent les porter, et ainsi commença la bataille de Salisbury.

Fallait-il qu'au milieu de la victoire la prédiction de Merlin concernant un des deux frères reçût son accomplissement? Mais son désir aussi fut exaucé, car, si Ambroise mourut, il mourut en brave, et parut en chrétien devant le Seigneur.

Après avoir honoré le roi mort, Merlin honora le roi vivant. Il fit fondre pour lui un dragon d'or à cause duquel Uter fut surnommé Penn-dragon; et désormais il porta lui-même ce signe en guise d'étendard à la tête de l'armée chrétienne. Puis, ayant fait couronner le prince, il retourna vers l'ermite Blaise dans les forêts du Northumberland pour lui raconter ce qu'on vient de lire.

« Ils trouvèrent Merlin sous la forme d'un voyageur à qui une femme donnait à boire » (chap. V). Dessin d'Ulysse Parent, d'après un tableau de Jean Stein.

IV. — LA TABLE RONDE ET LES CINQUANTE CHEVALIERS.

Quand Blaise eut tout mis en écrit, Merlin lui dit :

— Écoute-moi bien : à présent je vais te parler d'un grand mystère, c'est celui de la Table ronde, la table où Notre-Seigneur Jésus-Christ mangea et but avec ses disciples; elle était perdue, je l'ai retrouvée, et je la veux rétablir en ce temps du roi Penn-dragon. Il y fera asseoir cinquante des meilleurs chevaliers et hommes de bien du royaume. Mais ceux qui s'y assoiront sous le règne de son fils, le roi Arthur, seront encore meilleurs et plus renommés. Je m'en vais à Cardueil, en Galles, pour dresser cette table.

Merlin vint donc en Galles à la fête de la Pentecôte

où le roi tenait sa cour dans la ville de Cardueil, et il y porta la Table ronde, à laquelle il fit asseoir les cinquante meilleurs chevaliers du temps; et le roi commanda qu'ils fussent servis, aimés, et honorés comme son corps. Il vint même les voir à leur table, et il leur demanda s'ils s'y trouvaient bien.

Les chevaliers répondirent :

— Sire, nous nous y trouvons si bien, que nous voudrions y rester toute notre vie, et ne jamais la quitter. Avec votre permission, nous allons faire venir en cette ville nos femmes et nos enfants, et nous vivrons ainsi ensemble dans la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ; car nous n'avons tous qu'un seul cœur.

Le roi leur dit :

— N'avez-vous vraiment tous qu'un cœur?

— Oui, rien qu'un seul en vérité, répondirent les chevaliers, et nous nous étonnons beaucoup de voir comment cela peut être, car chacun de nous n'est rien à l'autre; nous ne nous étions jamais vus; il y en a peu d'entre nous qui soient de la même famille. Cependant nous nous entr'aimons autant et plus que de bons frères aiment leurs frères, et jamais, ce nous semble, nous ne cesserons de nous aimer; jamais nous ne nous séparerons; la mort seule nous séparera (1).

Le roi fut bien joyeux de ce qu'il voyait et entendait, et ainsi fut établie cette table fameuse par Merlin, au temps d'Uter Penn-dragon.

Mais ceux qui n'avaient pas été trouvés dignes de s'asseoir à la Table ronde en voulaient à Merlin, et, comme il était retourné à ses forêts selon son habitude, ils firent courir le bruit qu'il était mort, qu'un vilain l'avait tué dans un bois du Northumberland.

Une place restait vide à la Table, place mystérieuse et réservée. Le devin avait annoncé qu'il arriverait malheur à quiconque serait assez hardi pour s'en emparer sans en avoir le droit.

Or un des ennemis de Merlin, voulant le braver et nuire à sa réputation de prophète, se présenta un jour dans la salle où les cinquante chevaliers étaient attablés :

— Vous allez voir, s'écria-t-il d'un air fanfaron, si ce siége est dangereux, comme vous le croyez sur la foi du prétendu devin Merlin.

Et, s'avançant, la tête haute, vers le siége qui se trouvait vide entre deux dignes chevaliers de la Table ronde, il s'en empara et s'y installa insolemment. Mais à peine y était-il assis qu'à la vue de tout le monde il fondit comme fond un morceau de plomb au feu, et nul ne sut jamais ce qu'il était devenu.

En ce moment, Merlin reparaissait dans la salle, et c'est alors qu'il dit au roi cette parole devenue célèbre :

— Ainsi advient-il à plusieurs qui cuident enginer autrui, et qui s'enginent eux-mêmes (2).

Il ajouta :

— Et tu peux bien savoir si c'est vrai, sire, puisqu'il disait et faisait entendre qu'un vilain m'avait occis.

Le roi répliqua :

— C'est la vérité qu'il l'a dit.

Et il allait continuer, quand il s'aperçut que le devin n'était plus là.

V. — NAISSANCE ET ENFANCE D'ARTHUR.

Merlin était retourné près du bon ermite; mais cette fois il ne lui annonça pas quels nouveaux services il allait rendre à Penn-dragon, et comment, grâce à des herbes magiques dignes d'un meilleur usage, le roi devait prendre la ressemblance d'un duc de Cornouailles et devenir père d'Arthur. Le saint ermite lui aurait reproché sa faiblesse, comme de manquer à sa promesse en participant au péché.

Lorsqu'il revint de nouveau vers l'ermite, ce fut à la suite d'une catastrophe dont Blaise devait sans scrupule mettre par écrit le récit.

Le roi était malade, les païens de retour, et ses barons refusaient d'obéir à celui qu'il avait chargé de défendre le royaume à sa place, sous prétexte qu'ils étaient aussi nobles que lui, et aussi riches, sinon plus.

On vint lui annoncer cette nouvelle, et que les païens avaient mis sous leur obéissance une grande partie du pays. Presque en même temps, on lui apprit un autre événement qui ne le consterna pas moins.

Un petit vieillard appuyé sur une béquille, les yeux cachés sous son capuchon, et vêtu d'une robe brune, comme un ermite, s'était présenté à la porte du palais, avait pris dans ses bras le petit Arthur sous prétexte de le caresser, et s'était enfui avec l'enfant.

Alors, vint souvenir au roi du Seigneur Dieu qui l'éprouvait, et il pleura.

Il pensa ensuite à Merlin :

— Merlin, mon bon conseiller, où es-tu? Pourquoi ne viens-tu pas me visiter dans mes malheurs? Tu m'avais promis que partout où tu serais, tu te souviendrais de moi, qu'à peine j'aurais besoin de toi, je te verrais accourir; mais certainement tu es mort, car si tu vivais, tu viendrais me consoler.

— Me voici, dit une voix douce; et le roi vit Merlin debout près de son lit.

— J'ai entendu tes plaintes, continua le bon devin, et mon cœur n'a pu y tenir.

— Ah! Merlin, que de malheurs depuis ton départ! les païens vainqueurs! moi malade! mon fils enlevé! sais-tu qui a enlevé mon fils? sais-tu où est Arthur? le sais-tu?

Merlin sourit :

— Ne te mets pas en peine de cela; sache que l'enfant est en bon lieu, qu'il est beau, qu'il grandit, qu'il est bien nourri. Quant aux païens, n'en aie nulle peur. Tu feras réunir tous les gens que tu pourras, et, quand ils seront rassemblés, tu te feras porter sur ton lit, à leur tête, et tu iras ainsi combattre l'ennemi. Sois-en sûr, tu auras la victoire. Elle vient du cœur et non du bras. Elle vient de Dieu et non de l'homme. Mais aussi, après la victoire, tu feras pour l'amour de Dieu ce que je te commanderai.

Le roi promit de suivre le conseil de Merlin. Il fit rassembler autant de soldats qu'il en put trouver, et donna ordre qu'on le portât dans son lit à la tête de son armée.

Les païens, le voyant venir, se mirent à rire.

— Quel roi que celui-ci, qui guerroie du fond de sa bière, et qui en bière va à la bataille!

Mais leur orgueil leur coûta cher. Le roi, les entendant, se redressa sur son lit :

— Mieux vaut être couché dans sa bière qu'être bien portant et vaincu; mieux vaut mourir avec honneur que vivre longtemps dans la honte; mais montrons-leur qu'un homme à demi mort saura vaincre des hommes vivants.

Et les chrétiens, animés par la parole et par l'exemple de leur prince, assaillirent si fièrement les païens qu'ils les taillèrent en pièces et les chassèrent du pays.

(1) On reconnaît l'origine et l'esprit de la chevalerie.

(2) La Fontaine, *la Grenouille et le Rat*, liv. IV, fable IX.

Le lendemain de la bataille, comme Merlin était assis près du lit du roi victorieux, Penn-dragon lui dit :

— Merlin, je sens que je n'ai plus longtemps à vivre. Me quitterez-vous avant que je meure, et ne vous reverrai-je plus?

Merlin répondit :

— Une fois seulement.

— Alors, pour Dieu, Merlin, apprenez-moi ce que je dois faire maintenant que j'ai eu la victoire et que je vais paraître devant le Seigneur.

— Partage tes richesses entre les pauvres et les indigents, pour l'amour de Dieu, dit Merlin, afin que tu trouves là-haut la joie du paradis. Toutes les choses de la vie ne peuvent valoir une bonne fin ; tu n'emporteras rien de ce siècle, sinon tes œuvres. Je t'ai bien aimé et t'aime encore ; mais, n'en doute pas, nul ne peut t'aimer autant que toi-même.

Le roi fit donc apporter devant son lit les coffres où étaient ses trésors, puis il manda les pauvres et les indigents du pays, les femmes veuves, les orphelins, tous ceux qui avaient eu le plus à souffrir de la part des païens sous son règne, et, devant eux, il fit ouvrir ses coffres, et leur distribua son trésor pour l'amour de Dieu.

Ainsi fit le roi par le conseil de Merlin, et il montra si bien à tous qu'il aimait Dieu, et la sainte Église et son peuple, que ceux qui étaient là pleuraient. Merlin, en s'en allant, pleurait comme les autres.

Le bon devin n'était pas encore loin du palais, quand le roi malade, ayant partagé tout son trésor entre les pauvres, s'affaiblit tout à fait, perdit la parole, baissa la tête ; et l'on entendit répéter d'un bout à l'autre du palais : « Le roi est mort ! »

Au bout de trois jours, Merlin reparaissait. Chacun l'entoura :

— Hélas ! hélas ! Merlin, il est mort le roi que vous aimiez tant.

Merlin répondit :

— Vous ne dites pas vrai. Nul ne meurt quand il fait une aussi bonne fin que lui. Mais je sais bien qu'il n'est pas encore mort.

Ils répliquèrent :

— Cela n'est que trop certain ; il y a trois jours qu'il ne parle plus.

— S'il plaît à Dieu, il parlera, dit Merlin en souriant ; menez-moi où il est.

On conduisit le bon devin dans la chambre mortuaire. Les fenêtres en étaient fermées. Au milieu était couché le roi, dans le même lit qu'au jour de la victoire.

Voyant tous les signes du deuil autour du lit du roi, Merlin parut étonné, et allant à la fenêtre, il l'ouvrit. L'air et le jour entrèrent, et un rayon vint éclairer le visage du roi.

Ceux qui veillaient près du lit s'approchèrent du prince et lui dirent :

— Sire, voici Merlin que vous aimiez tant.

Le roi, se retournant, ouvrit les yeux et reconnut son ami.

Alors Merlin dit aux assistants :

— Que celui qui veut entendre les dernières paroles du roi s'approche ; et s'approchant lui-même du chevet du roi, il lui dit à l'oreille :

— Tu fais une bien belle fin, si ta conscience est ce qu'elle paraît. Sache en vérité que c'est moi qui ai enlevé ton fils et qui le fais élever. Ton fils Arthur sera roi après ta mort par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il achèvera l'œuvre de la Table ronde que tu as fondée.

Quand le roi entendit Merlin parler de son fils, ses yeux brillèrent de joie :

— Arthur ! mon fils, mon pauvre enfant ! pour Dieu, qu'il prie Jésus-Christ pour moi !

Ceux qui étaient présents étaient tout ébahis de voir que Merlin avait fait parler le roi ; mais, n'ayant pas entendu la prophétie de Merlin :

— Que lui avez vous donc dit ? lui demandèrent-ils.

Merlin ne répondit pas, et quittant brusquement la cour, il retourna près de l'ermite Blaise, dans les forêts du Northumberland.

VI. — LE COURONNEMENT D'ARTHUR

Si le roi Penn-dragon s'était endormi plein d'espoir en Dieu et dans les promesses de Merlin, ses peuples étaient dans un grand trouble par suite de sa mort.

Ils envoyèrent chercher Merlin pour le consulter.

(Ils le trouvèrent, cette fois, sous la forme d'un voyageur au repos, à qui une bonne femme donnait à boire devant sa porte.) (Gravure ci-dessus.)

— Vous êtes très-sage, lui dirent les envoyés, et vous avez toujours bien conseillé nos rois, nous le savons. Voilà que le royaume est sans héritier ; enseignez-nous ce que nous devons faire, et apprenez-nous le moyen de trouver un roi qui soit pour le salut, pour le bien et pour le profit du peuple. Puisse Dieu vous donner bon conseil !

Merlin écouta leurs prières et les suivit dans la ville, où le peuple l'attendait. Quant tout le monde eut fait silence, il se leva, et parla ainsi :

— J'aime bien ce royaume et tous les hommes qui y demeurent : puisque vous voulez avoir mon conseil, je vous le donnerai bon et loyal, selon Dieu et selon le monde. Voici que le grand jour approche où naquit le Roi des rois. Or, je vous annonce et à tous ceux du royaume, que si dans ce jour vous voulez dévotement prier Notre-Seigneur, il fera un miracle pour vous faire trouver un roi. Adressez lui donc cette prière :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, qui à tel jour daignâtes « naître de la Vierge Marie, roi des rois et seigneur des « seigneurs, qu'il vous plaise de montrer lequel de nous « est digne d'être roi, pour bien gouverner et entretenir « le peuple en la foi chrétienne ; faites qu'un signe ap- « paraisse devant tous, montrant quel est le plus digne de « régner sur nous. »

— Si vous priez avec ferveur, continua Merlin, vous verrez, très-certainement, l'élu de Jésus-Christ lui-même.

En prononçant ces mots, il s'éloigna.

Quand la fête de Noël arriva, saint Dubriz, archevêque de Carlion, chanta trois messes, et à la messe de minuit il monta en chaire pour rappeler aux chrétiens qu'ils devaient faire trois prières :

La première, pour le salut de leurs âmes ;

La seconde, pour l'amour du peuple et le bien du pays ;

La troisième, pour le miracle que Dieu, selon la promesse de Merlin, devait faire cette nuit-là pour l'élection d'un nouveau roi.

Vicomte TH. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.
(de l'Institut).

(La fin à la prochaine livraison.)

LES HÉRITAGES DE JOSEPH [1].

III. — MON ONCLE TRAJAN.

— Le premier mari de Mme Gausseman, me dit en route Joseph, se nommait Barnabé Guérin, et n'était tout simplement qu'un tailleur.

Mais l'un des premiers tailleurs de Paris, s'il vous plaît!... du Paris de 1820. Emplacement : au coin de la rue de Valois; enseigne : « Au triomphe de Trajan! »

Ce qui fait que, dans mon enfance, je l'appelais mon oncle Trajan.

Autant que je puis m'en souvenir, — car je l'ai peu connu, — c'était un fort brave homme, qui n'eût pas mieux demandé que de remplacer auprès de moi son frère Jacques, en me servant de second père.

Mais sa femme y mit bon ordre.

C'était une disgracieuse et revêche Luxembourgeoise, haute et roide comme un grenadier prussien, âpre à la recette, serrée quant à la dépense, hargneuse aux parents pauvres et, vis-à-vis surtout de son mari, despotique en diable.

Mais elle n'est plus, et nous allons dans une maison qui fut la sienne; j'en ai déjà trop dit, le Ciel ait pitié de son âme!

Sache-le néanmoins, mon oncle Trajan, qui n'avait rien d'impérial que son enseigne, mon pauvre oncle Trajan n'était guère heureux en ménage. Je crois le voir encore, trottant menu vers sa clientèle avec quelque paquet enveloppé de lustrine noire sous le bras et toujours, lorsque par hasard nous nous rencontrions, me glissant une pièce de dix sous en cachette. Il était très-généreux, lorsqu'il se trouvait hors de chez lui; il se comportait en vrai Roger Bontemps, grâce surtout aux quelques vieilles bouteilles qu'il vidait assez régulièrement en chemin... sans doute pour se consoler de ses infortunes conjugales.

Un certain jour qu'il se trouvait dans une de ces situations réjouissantes, il m'introduisit d'autorité dans son entre-sol de la rue de Valois, — ma très-chère tante m'en avait expatrié définitivement, — et je fus témoin d'une des revanches qu'en pareille occasion il prenait sur elle.

C'était vraiment plaisir de le voir alors, portant haut la tête et le ventre, tapageant à son tour, et se promenant d'un air superbe à travers le magasin, les deux mains derrière le dos, comme Napoléon. Oh! ces jours-là, je te l'affirme, c'était bien mon oncle Trajan!

Il avait surtout un certain : Taisez-vous, madame! que je n'oublierai jamais.

Puis il s'endormait pour le moins vingt-quatre heures, et c'était comme autant de gagné sur l'ennemi.

Par malheur, il prit tellement de goût à cette sorte de conquête, qu'à la suite d'une de ces triomphantes griseries, d'un de ces bienheureux sommeils, mon pauvre oncle Trajan ne se réveilla plus!

Comme toute sa famille s'était pieusement réunie au domicile du défunt pour lui rendre les derniers devoirs, l'insensible Luxembourgeoise s'oublia jusqu'à nous dire :

— Regardez bien la maison, c'est la dernière fois que vous y mettez les pieds, moi vivante!

Pour ma part, je me dispensai donc d'y revenir.

Seulement, chaque fois que je passais par la rue de Valois, je regardais l'enseigne.

Jour pour jour, à l'expiration de l'année légale, je remarquai sur cette enseigne un notable changement.

Au-dessous du magnifique tableau qui représentait Trajan dans tout l'éclat de son triomphe, il n'y avait plus seulement écrit : « B. Guérin, tailleur, mais : Guérin-Gausseman. »

L'inconsolable veuve avait épousé le premier ouvrier du défunt, une espèce de Prussien comme elle.

J'évitai désormais de passer par la rue de Valois.

Mais j'appris, et avec une certaine satisfaction, que le second mari s'était fait le vengeur du premier, que le Gausseman traitait vertement sa payse, et même quelque peu la schlaguait... à la prussienne.

Trois ou quatre années plus tard, ils se retirèrent à Crémilly, en emportant avec eux l'enseigne qui disparut, comme tant d'autres.

Depuis lors, je n'en avais plus ouï parler.

Ah! si fait cependant. Ma tante Guérin, de passage à Paris, se trouva faire emplette un jour chez nous, en compagnie du Gausseman.

Elle daigna me reconnaître, et m'appeler monsieur son neveu.

Puis, à la dérobée, me serrant la main :

— Ah! fit-elle à voix basse, combien je regrette votre pauvre oncle!

— Hum! hum! hennit Gausseman, qui sans doute avait entendu.

La Luxembourgeoise me jeta un regard de désolation profonde, et disparut au bras de son tyran.

Quelques années plus tard, lors de la mort du Gausseman, elle m'adressa une lettre de faire part, sans doute pour m'annoncer sa délivrance!

Voilà tout ce que je sais de la défunte; la lecture du testament nous apprendra bientôt la suite.

Car nous arrivons à la gare, et voici là-bas, si je ne me trompe, la voiture de notre complaisant notaire.

. . . . . .

Effectivement, le notaire en question ne tarda pas à s'avancer à notre rencontre; quelques minutes plus tard, nous étions tous les trois installés dans sa bonne vieille calèche provinciale.

Bien que l'on fût au milieu de juillet, le ciel avait une apparence hivernale, et la pluie commençait à tomber.

Avant d'arriver à Crémilly, il nous fallait traverser la forêt de Fontainebleau.

Bientôt l'orage éclata dans toute sa violence. Les grands arbres ruisselants gémissaient sous les rafales, et parfois nous laissaient entrevoir, à travers l'écartement de leur feuillage, de monstrueuses pierres grises qui, tantôt illuminées par l'éclair, tantôt se replongeant dans l'ombre, semblaient tout à l'entour de nous se mouvoir comme dans une sorte de sabbat cyclopéen, comme dans quelque fantastique ballade allemande.

C'était un spectacle effrayant, mais sublime.

Tout à coup, à quelques pas de nous, sur le chemin, la foudre tomba.

Les chevaux épouvantés s'abattirent, en rompant leurs traits.

Fort heureusement, la voiture s'était arrêtée contre l'un des talus de la route.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Le cocher s'empressa de descendre, afin de réorganiser son attelage.

Quant à l'orage, il semblait vouloir s'éloigner ; mais la pluie tombait toujours.

— Qu'as-tu donc ? me demanda Joseph, en voyant que moi aussi je m'apprêtais à sauter à terre.

— Il m'a semblé, lui répondis-je, qu'au moment de l'éclat du tonnerre j'entendais un cri.

— Moi de même, fit mon compagnon ; mais c'était peut-être le bruit de quelque branche brisée, une des voix de la forêt ?

— Non. C'était bien une voix humaine... la voix effrayée d'une femme, ou le cri de douleur d'un enfant.

— Cherchons aux alentours, conclut le bon Joseph, en me suivant hors de la voiture.

Tout d'abord, notre recherche fut vaine.

Mais enfin, à quelques pas en arrière de la calèche, sous un groupe de grandes pierres plates réunies en forme de dolmen druidique, nous aperçûmes un minois enfantin, se hasardant avec un reste de terreur à l'entrée de son refuge.

A notre approche, une pauvre petite voix toute tremblante s'écria :

— Messieurs... oh ! messieurs, ne me faites pas de mal !

— Ne crains rien, fit Joseph. Calme-toi, mon enfant... nous ne sommes pas des bandits... viens, viens !

Ces encourageantes paroles eurent un plein succès, et presque aussitôt nous vîmes sortir de la grotte une jolie petite fillette savoyarde : jupon brun, mentonnière rouge et la vielle au dos.

Les voyageurs découvrant Jeannette cachée sous un dolmen druidique. Dessin de F. Lix.

Rien de plus mignon, rien de plus rosé que son frais visage, encore tout frémissant de peur. Elle avait des traits fins et délicats comme ceux des figurines de vieux saxe ; une fossette dans chaque joue, sans compter celle qui s'épanouissait au beau milieu de son menton ; des lèvres non moins vermeilles que les cerises ; des dents éclatantes de blancheur, et de très-grands, très-grands yeux noirs.

Jamais Greuze n'a peint rien de plus gracieusement gentil. Telle devait être la célèbre Fanchon, lorsqu'elle arriva, enfant encore, de son village.

— Que faisais-tu donc là ? lui demanda Joseph.

— Je m'abritais contre la pluie, mon bon monsieur.

— Mais d'où venais-tu ?

— De par delà Chambéry.

— A pied ?

— Mais certainement. N'est-ce point ainsi que font tous les enfants de chez nous...

— Quel est ton âge ?

— J'aurai douze ans lorsque reviendra la Saint-Jean, qui est aussi mon patron.

— Ainsi tu te nommes Jeanne ?

— Jeannette, mon bon monsieur, pour vous servir.

Et elle nous fit la révérence.

— Mais, questionnai-je à mon tour, mais au moins ton long voyage a-t-il un but ?

— Oui, monsieur... et je n'ai plus qu'à traverser cette forêt, m'a-t-on dit, pour y arriver enfin. Je vais au village de Crémilly.

A ce nom, que nous devons déguiser et pour cause,

Joseph ne put se défendre d'un premier mouvement de surprise.

Puis, comme le cocher nous criait de loin qu'il était prêt à repartir ;

— Ma foi ! dit-il, le digne notaire ne te refusera pas une place, ma pauvre petite, et ta dernière étape s'achèvera du moins en calèche. Viens avec nous, viens !

Jeannette hésitait, toute stupéfaite d'une semblable proposition, toute honteuse de tant d'honneur.

Joseph la prit dans ses bras, et l'emporta vers la voiture.

Lorsque la jeune vielleuse se vit assise sur un moelleux coussin, — un coussin d'un si beau jaune qu'il dut lui paraître tout en or, — elle resta immobile et la bouche béante, n'osant plus même sourire à son naïf bonheur.

Mais Joseph ne tarda pas à lui dire :

— Voyons, Jeannette... causons un peu. Dis-nous ce qui t'amène à Crémilly, chez qui tu vas ?

— Chez Mme veuve Guérin-Gausseman, répondit-elle.

Pour le coup, nous fûmes tous les trois très-étonnés, y compris le notaire.

— Impossible ! se récria même Joseph, c'est impossible !

— Oh ! que non, répliqua Jeannette, qui commençait à s'enhardir, c'est bien là le nom que M. le curé a écrit sur la lettre que je dois remettre à cette dame, à ma parente. J'ai bonne mémoire, et je sais lire... Voyez plutôt !

Elle avait ramené sa vielle sur ses genoux, elle fit jouer le ressort d'un petit tiroir secret, elle en tira sa lettre de recommandation pour la présenter à Joseph.

Le notaire et moi, nous nous rapprochâmes vivement afin de regarder l'adresse ; elle portait bien réellement cette suscription :

« A madame veuve Guérin-Gausseman,
Propriétaire,
« A Crémilly, près Fontainebleau
« (Seine-et-Marne). »

La rencontre tournait singulièrement au roman.

Ce fut bien autre chose encore un instant après.

Joseph ayant demandé à la petite Savoyarde quel était son nom de famille, et comment il se faisait que cette dame fût sa parente, elle lui répondit :

— C'est ma propre grand'tante, monsieur... je m'appelle Jeannette Guérin.

— Et ton père s'appelait ?

— François Guérin... et son père à lui, Joseph Guérin.

— Ce Joseph Guérin n'était-il pas un soldat français ?

— Assurément, monsieur. Je ne l'ai point connu, mais j'ai bien souvent entendu dire que mon grand-père était un grenadier de France, qu'il avait été blessé dans nos montagnes et que, soigné chez nous, il y était resté pour devenir le mari de ma grand'mère. Oh ! je me souviens bien du vieil uniforme ; on le conservait comme une relique !

— Plus de doute ! s'écria notre ami avec une émotion croissante, plus de doute... c'était ce frère aîné de mon père qui disparut dans la première campagne d'Italie, cet oncle en souvenir duquel on me nomma Joseph. Embrasse-moi donc, Jeannette... nous sommes cousine et cousin !

— Pas possible ! fit la petite vielleuse de plus en plus ébaubie, tout incrédule encore. Oh ! vous vous gaussez de moi, monsieur ?

Mais lorsque son cousin Joseph l'eut attirée sur ses genoux pour la mieux embrasser, lorsqu'elle lui vit des larmes dans les yeux :

— Je vous crois ! s'écria-t-elle avec une explosion de naïve joie qui la rendait cent fois plus ravissante encore, je vous crois, cousin Joseph... Oh ! je le savais bien moi, lorsque M. le curé m'a bénie au départ. . je savais bien que cette bénédiction-là me porterait bonheur !

Ces dernières paroles de Jeannette nous ramenèrent tout naturellement au souvenir de la lettre.

Après nous avoir consultés du regard, Joseph rompit le cachet en disant :

— Ma foi ! puisqu'elle n'est plus, puisque je suis le dernier Guérin... majeur, je crois pouvoir m'adjuger d'avance... et par-devant notaire, cette part de son héritage.

Et il commença à haute voix la lecture.

Voici ce qu'écrivait le digne pasteur savoisien à la veuve Guérin-Gausseman :

« Madame,

« Que le Ciel vous récompense de votre généreuse inspiration à l'égard de Jeannette Guérin, votre petite-nièce. Oui, la solitude est mauvaise conseillère, même à votre âge, et Jeannette vous deviendra bientôt une toute dévouée compagne. Ce n'est encore aujourd'hui qu'une enfant, mais une enfant sage, intelligente et pieuse. J'augure beaucoup de son avenir, et crois pouvoir vous assurer que, — le Ciel aidant ! — notre pauvre petite orpheline sera plus tard une vertueuse fille, une honnête femme.

« Quant à la crainte manifestée par vous qu'on ne vienne la réclamer plus tard et vous la reprendre, n'appréhendez rien de semblable, madame. Je vous le répète, Jeanne Guérin n'a plus en ce monde d'autres parents que vous. Son père et sa mère sont morts depuis dix ans, ensevelis tous les deux sous une avalanche. Sa grand'mère, qui l'avait recueillie après ce malheur, ne tarda guère à suivre au tombeau ceux qu'elle pleurait. Elle n'était pas plus riche qu'eux ; elle ne laissait rien non plus à sa petite-fille. Je dus alors la recueillir au presbytère, où ma sœur l'a élevée. Je ne vous le cacherai pas, madame, c'est avec un bien vif regret que nous nous en séparons ; c'est parce que je crois qu'il est de son devoir de répondre à votre appel en allant entourer de soins votre vieillesse, mais nullement à cause de l'héritage que vous voulez bien me faire espérer pour elle. D'ailleurs, une autre orpheline va reprendre auprès de nous sa place, et votre jeune nièce n'y a plus droit, puisqu'elle retrouve une parente riche.

« J'eusse désiré recevoir avec votre seconde lettre le peu d'argent que je vous avais demandé pour les frais du voyage de Jeanne, et n'ai pu, suivant votre vœu, lui en faire l'avance. Notre paroisse est bien pauvre, madame, et plus pauvre encore son pasteur. Mais je me suis arrangé de façon à ce qu'elle puisse, nonobstant, vous arriver, avec un peu de retardement peut-être, mais sans dommage aucun pour sa santé, sans aucun péril pour son innocence. Je dirai même plus, cela vaut mieux ainsi.

« Notre bonne Jeannette part avec de dignes Savoisiens qui vont faire leur tour de France, et qui veilleront fraternellement sur elle jusqu'à Paris. De là jusqu'à Fontainebleau la distance n'est pas grande, surtout pour notre chère petite voyageuse. Oh ! c'est une vaillante fille que Jeanne !

« Puisse Dieu la bénir en chemin, comme aussi durant tout le cours de cet autre voyage qui s'appelle la vie ! Puisse-t-elle vous donner toute la satisfaction que vous êtes en droit d'espérer d'elle, madame, et que je vous souhaite. »

. . . . . .

A la suite de cette simple et touchante lettre, venaient quelques lignes ajoutées par la plume sans expérience de

la sœur du bon curé : la liste du trousseau plus que modeste que Jeannette emportait soigneusement roulé sous sa vielle, à savoir : deux chemises de grosse toile, deux paires de bas, deux mouchoirs de coton, une marmotte de rechange. Puis, quelques renseignements hygiéniques sur le tempérament particulier de la petite montagnarde; la recommandation de lui faire boire tous les matins une tasse de bon lait chaud, attendu qu'elle avait la poitrine délicate... comme aussi de la conduire au moins tous les dimanches à la messe, attendu que c'est de commandement, et qu'elle aimait bien le bon Dieu.

Il y avait dans tout cela quelque chose qui vous faisait venir les larmes aux yeux. Joseph et moi nous pleurions franchement, voire même notre compagnon, un notaire !

Quant à Jeannette, son visage ruisselait comme une rose après la pluie.

Lorsque la lecture fut achevée, elle ne put contenir davantage l'émotion qui l'étouffait; elle éclata en sanglots, elle s'écria :

— Oh! la chère maman Madeleine... Oh! le bon curé... ils ont voulu que je les quitte, mais mon cœur est avec eux resté, il y restera toujours... toujours!

Ce fut à qui de nous trois consolerait, calmerait, embrasserait Jeannette.

Puis, on se mit à commenter la lettre.

Comment la tante Gausseman avait-elle pu retrouver les traces de l'enfant? L'enfant elle-même l'ignorait; c'était maintenant le secret de la mort. Mais tout l'honneur devait en revenir à l'oncle Trajan. Sans doute, il avait eu jadis connaissance de la misère des parents de Jeanne, et de la naissance de leur fille. Sans doute, n'ayant pas d'enfants, il s'était mis en tête d'adopter l'orpheline; sa femme avait dû s'opposer à ce généreux projet; mais elle s'en était ressouvenue plus tard, et seule, ennuyée, surprise par ce besoin d'affection qui souvent, vers le déclin de l'âge, est le châtiment des êtres sans cœur, elle avait voulu avoir auprès d'elle une jeune compagne, peut-être une servante, moins les gages; elle s'était décidée soudainement à écrire au curé savoisien, mais sans se départir assez de son avarice pour avancer les frais du voyage !

Jeanne arrivait trop tard.

D'après ce que nous connaissions de la Luxembourgeoise, fallait-il en plaindre Jeanne?

Comme nous nous adressions encore cette question, la voiture roula tout à coup sur le pavé; nous arrivions à Crémilly.

— Ce n'est que là-bas, nous dit le notaire, tout à l'autre extrémité de la grand'rue. Mais permettez-moi de vous le dire, monsieur Joseph Guérin, j'ai grand'peur maintenant pour votre héritage.

— Pourquoi donc?

— Souvenez-vous des deux feuilles de papier timbré, dont la défunte était venue se pourvoir à mon étude.

— Eh bien?

— Ce devait être précisément à l'époque où on lui annonçait l'arrivée de sa petite-nièce, et d'après mon calcul...

— Ce serait elle qui serait l'héritière? acheva Joseph. Eh bien ! tant mieux... tant mieux, monsieur le notaire... Oh! maintenant j'y mettrai de l'acharnement... pour Jeannette !

La voiture en ce moment s'arrêtait devant une vieille porte cochère, qui s'entre-bâillait au milieu d'une longue et décrépite muraille grisâtre.

Au-dessus de cette muraille, dont la giroflée sauvage fleurissait chaque crevasse, s'élevait de toutes parts une épaisse agglomération de feuillage, qui rendait cette demeure impénétrable aux regards et lui donnait en outre une sorte de mystérieuse apparence.

Joseph y pénétra le premier, nous le suivîmes.

C'était tout d'abord une froide cour, au pavé verdâtre.

A droite, une grande vigne, jadis palissée contre la maison voisine, et qui maintenant pendait, aux trois quarts décrochée de la muraille.

Vers la gauche, et comme séparation avec le jardin qu'on entrevoyait à peine, un grand treillage formant berceau, dont les lattes vermoulues, décolorées, titubantes, s'affaissaient sous un lourd enchevêtrement de clématites, de capucines et de volubilis, le tout se livrant à toute la folle exubérance d'une entière liberté.

Un ancien puits, aux ferrures déchiquetées par la rouille, à la margelle brisée, servait, pour ainsi dire, de sentinelle avancée à la maison qui, vaste et jadis assez confortable, accusait maintenant une telle incurie, un tel délabrement extérieur, qu'elle semblait depuis longtemps inhabitée, abandonnée.

La porte, en ce moment toute grande ouverte, nous donna accès dans un vestibule humide, à la gauche duquel se trouvait le salon, également accessible à tout venant.

Ce salon tranchait complétement avec ce que nous avions vu jusqu'alors. Il avait la vie; il semblait même entretenu avec un très-grand soin... le soin d'un avare.

Mais personne encore... personne.

Nous eûmes donc tout loisir d'examiner l'ameublement.

Il datait du premier Empire, sinon du Directoire.

Le canapé à têtes de sphinx et les deux grandes chaises curules en satin bouton d'or, avec ornementations égyptiennes; les autres siéges pareillement revêtus, mais en forme de lyre; le bureau à cylindre, reposant sur quatre pieds de faune; la table ronde à galerie de cuivre; la pendule en bronze doré, qui représentait Trajan lui-même; tout cela était grec ou romain, tout cela provenait évidemment du magasin de la rue de Valois, y compris deux grandes psychés, à colonnes corinthiennes, que flanquaient encore quatre de ces monumentals quinquets en usage chez les tailleurs du temps.

— C'est joliment beau ici ! ne put se défendre de dire Jeannette.

Au bruit de cette voix, la première qui troublât le silence de la maison, répondit de la pièce voisine un éternument si vigoureux, que nous eûmes tous les trois un soubresaut, puis un sourire.

L'invisible personnage qui se manifestait ainsi n'était autre que le garde champêtre, gardien des scellés.

Il venait probablement de se réveiller en sursaut; il s'empressa d'accourir, afin de constater que toutes les bandes apposées sur les meubles et sur les armoires conservaient leurs cachets parfaitement intacts.

Une fois rassuré à cet égard, il daigna nous dévisager enfin, reconnut le notaire, lui fit un salut grave, et clignant de l'œil de notre côté :

— Ces messieurs sont des collatéraux de la feue dame Guérin-Gausseman ? demanda-t-il en homme très au courant de son funèbre office.

Le notaire, non moins solennel que le garde champêtre, inclina affirmativement la tête.

— Mais... reprit le gardien en désignant Jeannette, mais, quant à cette petite Savoyarde...

— C'est une parente aussi, interrompit Joseph, et, selon toute probabilité, la légataire universelle

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, mademoiselle ! se récria vivement le garde champêtre en avançant vers Jeannette une des superbes chaises curules qui l'avaient si fort éblouie, et dans laquelle l'installa triomphalement Joseph.

Nous nous assîmes également.

— M. le juge de paix n'est point encore arrivé, poursuivit le gardien des scellés, qui seul restait debout et dans une attitude conforme à la circonstance ; si ces messieurs, ou bien cette demoiselle, désiraient, en l'attendant, visiter la maison...

— Inutile, fit le notaire, nous aurons suffisamment à l'examiner tout à l'heure, lorsque besoin en sera.

— J'ose espérer que ces messieurs seront satisfaits du gardien et ne l'oublieront pas... Ne souhaitent-ils point quelques renseignements ?

— Sur ma tante... volontiers, dit Joseph ; apprenez-nous un peu ce qu'elle était devenue.

Après s'être un instant recueilli, après avoir toussé, craché, pris une pose oratoire, le garde champêtre répondit :

— Ce qu'elle était devenue, messieurs ? une vieille femme très-maigre, très-sauvage et très-défiante. Malgré sa fortune, et l'on prétend qu'il y a de l'or caché partout dans cette maison, elle ne voulut jamais y admettre un ouvrier qui la réparât quelque peu, un jardinier qui émondât au moins les arbres ; pas même une servante. Elle faisait elle-même son ménage et sa petite pot-bouille. C'était moi qui, tous les deux jours, allais lui acheter ses provisions, et là, dans la cuisine, elle avait des balances, afin de vérifier tout ce que je lui apportais. Elle ne sortait que deux fois l'an pour se rendre à la ville, chez son notaire, qui était M.***, et, dans ces occasions-là, je restais de faction dans la cour, avec ordre de ne jamais pénétrer dans la maison. Deux seules personnes y étaient admises, à savoir, M. le chevalier des Eclusettes et Mlle sa sœur, deux vieux grigous du même genre, mais pas très-rentés ceux-là, et qui venaient chaque soir, régulièrement, faire sa partie de domino. Le domino, messieurs, c'était la passion de la défunte. Quant à l'enjeu, pas d'argent, des haricots. J'ai su que, dans le dernier mois, elle leur en avait raflé deux litres ; car, dans l'espoir sans doute de capter son héritage, les des Eclusettes la laissaient gagner toujours. Il se pourrait bien, — eh ! eh ! — qu'ils fussent sur son testament ! S'il en était ainsi, comme on le disait hier chez le marchand de tabac, quelle culotte ! Espérons cependant qu'ils en seront pour leurs soissonnais... et que la défunte ne leur a laissé qu'un double blanc !

Le digne garde champêtre, enchanté de sa propre facétie, se prit à rire.

— Mais, demanda Joseph, comment est-elle morte ?

— Comme elle avait vécu, monsieur... seule, et sans même un serviteur qui lui fermât les yeux. C'était il y a déjà plus d'un mois ; j'arrivai le matin pour remplir mon office de pourvoyeur et frappai, comme d'habitude, à la grand'porte. Mais, cette fois, le guichet, à travers lequel me regardait tout d'abord son œil gris, ne s'ouvrit point. J'appelai ; réponse aucune. — Elle dort sans doute, pensai-je ; et je revins vers le soir. Même silence. L'inquiétude alors me prenant, je courus avertir M. le maire. On enfonça successivement les deux portes ; on trouva Mme Guérin-Gausseman étendue sans mouvement sur le carreau de sa cuisine, et le visage à demi carbonisé dans l'âtre éteint. On supposa tout d'abord un assassinat ; mais le médecin ne tarda pas à reconnaître que la défunte avait été frappée d'apoplexie au moment même où elle se penchait vers la panade qu'elle préparait pour son repas du soir, et qui s'était desséchée dans le poêlon vers lequel restait étendue sa main droite, encore armée d'une mouvette. Si ces messieurs désirent se rendre un compte plus exact de la position du cadavre, et voir l'endroit même où nous l'avons relevé...

— Merci ! se hâta d'interrompre Joseph, qui, de même que nous tous, désirait bien plutôt se soustraire à la triste et glaciale influence de cette étrange maison, de ce récit plus étrange encore. Merci, mon brave homme... nous préférons un tour de jardin.

— A votre aise, messieurs ; vous y retrouverez les autres héritiers.

— Les autres héritiers... Garde à nous, Jeannette !

M. et Mlle des Eclusettes. Dessin de F. Lix.

Et, tenant par la main notre petite Savoyarde, Joseph se dirigea vers l'autre extrémité du corridor, où déjà le notaire et moi nous avions précédé leurs pas.

De ce côté de la maison s'étendait le parterre. Pas une fleur, rien que des légumes, mais cultivés sans aucune espèce de symétrie, et déjà, pour la plupart, entièrement disparus sous les mauvaises herbes.

Au delà, vers la gauche, c'était une sorte de parc assez vaste. Son état complet d'abandon, — il ne rapportait rien, — le rendait des plus curieux, des plus amusants à parcourir.

Depuis près de dix années que les arbres ni les arbustes n'étaient plus taillés, leur capricieuse végétation s'en donnait à cœur-joie. C'était un immense fouillis, un amas désordonné de folles pousses et de libre feuillage, où toutes les espèces se croisaient, se mêlaient, se perdaient et tourbillonnaient dans une sorte de carnaval végétal, à travers lequel le chèvrefeuille, la vigne sauvage, les grands liserons, les églantiers, les lierres et toutes les autres plantes grimpantes que sème le vent du hasard,

s'étaient multipliés à l'infini, se faufilaient en serpentant de toutes parts, de toutes parts suspendaient leurs lianes enlacées, leurs efflorescentes guirlandes. Il y avait là des tilleuls qui semblaient porter des roses ; des acacias avec des grappes de raisin ; des sapins tout blanchis par les neigeuses ombelles du sureau ; de grands sycomores tout garnis de clochettes aux mille couleurs ; bref, une vraie forêt vierge.

A l'exception de Jeannette, qui bondissait à travers cet ombreux dédale ni plus ni moins qu'une jeune chèvre sauvage, nous avions grand'peine à nous frayer un chemin ; toutes les allées avaient disparu, sauf la plus grande, où l'herbe montait jusqu'aux genoux.

Elle aboutissait à un rond-point, entièrement tapissé de mousse, et qu'entouraient les débris rompus, verdissants, presque méconnaissables d'un ex-banc de pierre.

Sur l'un de ces tronçons, deux personnages, ou plutôt deux longues caricatures vivantes, étaient assis, et paraissaient causer avec une certaine animation aigre-douce.

Le campement des Allemands sous le vieux platane. Dessin de F. Lix.

Avant même que le notaire nous les eût nommés, nous avions reconnu le fameux chevalier des Eclusettes et sa sœur.

Revoir, pour leurs portraits, les comédies de Picard.

Ils se levèrent à notre approche et vinrent honorer le notaire, celui-ci d'un grand salut automatique, celle-là d'une profonde révérence.

— Des parents de feu Mme Guérin-Gausseman, dit-il en nous présentant aux deux fidèles joueurs de domino, qui soudainement se renfrognèrent.

— Ils boudent, murmura Joseph.

— Ils passent, lui repondis-je sur le même ton ; car déjà le chevalier des Eclusettes et sa sœur s'éloignaient d'une allure roidement majestueuse.

Nous continuâmes notre excursion.

Tout à coup le sol se creusa sous nos pas, découvrant à nos regards une sorte d'abîme circulaire, dans les profondeurs duquel s'entrevoyaient des cavernes béantes, de souterraines galeries, çà et là fermées par de vieilles ferrailles.

Un repaire à brigands, un décor de mélodrame.

— Ce sont d'anciennes carrières, nous expliqua le tabellion ; c'est de là que sont sortis le palais et la ville de Fontainebleau.

Puis, nous montrant de hautes cheminées qui hérissaient les alentours :

— Autrefois, ajouta-t-il, il y avait là-dessous des habitations... un village invisible.

Joseph, et surtout Jeannette, voulurent y descendre.

Là encore, cette bonne fée qui s'appelle la nature s'était plu à répandre à profusion ses fantaisies les plus pittoresques.

Dans chacun des puits, une multitude d'arbustes avaient poussé, avaient grandi, cherchant le soleil. On y remarquait surtout un gigantesque platane qui, s'élevant de toute sa cime au-dessus du principal orifice, lui formait comme une coupole de verdure, à l'extrémité de chaque branche de laquelle pendaient toutes sortes de festons grimpants, de lianes fleuries. Le long des parois de l'excavation, jusque dans les profondeurs des cavernes, il y avait du lierre, partout du lierre.

Après avoir admiré ce verdoyant abîme, nous parcourûmes quelques-unes des galeries, retrouvant çà et là de véritables logements, des cheminées et des siéges taillés dans le roc, voire même des inscriptions sur les murailles. Evidemment, le notaire ne se trompait pas ; plusieurs générations humaines avaient vécu là.

— Quel dommage ! me pris-je à penser ; quel dommage que cette singulière propriété n'ait pas été connue de Balzac !

En ce même moment, comme nous revenions sur nos pas, un bruit de voix parvint jusqu'à nos oreilles.

— Je sais ce que c'est, dit en souriant le tabellion, venez toujours.

Sous l'ombrage du vieux platane, à la place déserte quelques instants auparavant, nous aperçûmes une de ces bandes allemandes qui descendent en France à l'époque de la maturité des céréales, et qu'on appelle, en raison de cela, les hirondelles de la moisson.

Ils étaient une dizaine environ, hommes, femmes, enfants, tous hâlés et forts, tous du même blond pâle, tous avec les mêmes yeux bleus et naïfs.

Leurs faux et leurs faucilles étaient disposées en faisceaux à l'entrée de la caverne ; tout alentour, des havre-sacs de voyage et des couches de fougère annonçaient qu'ils avaient choisi cet endroit pour campement durant tout le cours de la tâche agricole qu'ils avaient entreprise aux environs.

Ils déjeunaient en ce moment, et de si bon appétit, qu'ils ne parurent guère remarquer notre approche. A peine quelques-uns des enfants nous regardèrent-ils, entre deux bouchées de pain bis.

— Mais, ne pus-je m'empêcher de demander au notaire, mais comment ces gens-là ont-ils pu s'installer ici, dans une propriété close de murailles ?

— C'est leur droit, me répondit-il, vous voyez en eux des concurrents à l'héritage... la tribu des Gausseman.

— Bah !

— Et les parents aussi de feu sa veuve, ses seuls et véritables parents luxembourgeois. Tant qu'a vécu le second mari, dans leurs migrations périodiques, ils ne manquaient jamais de passer par ce village, et le cousin Gausseman les régalait ici. Leur cousine, Gausseman aussi de naissance, n'avait pas donné suite à cette générosité annuelle. Mais aujourd'hui les voilà de retour, non moins exacts à leurs affaires qu'à leurs travaux, comptant bien moissonner tout à la fois et les blés du pays et l'héritage de la défunte.

— Impossible ! se récria Joseph ; mais c'est impossible... puisque toute la fortune venait de mon oncle Guérin !

— Aussi j'espère bien que c'est aux Guérin qu'elle reviendra. Cependant défunt Gausseman m'avait bien recommandé, au cas où sa femme mourrait après lui, d'écrire immédiatement à leur parenté luxembourgeoise. Ainsi j'ai fait ; c'était mon devoir.

A peine achevait-il ces mots, que la cloche de la maison retentit soudainement pour nous rappeler tous.

Le juge de paix venait d'arriver sans doute, et le digne garde champêtre nous annonçait ainsi la levée des scellés.

— Voici le grand moment, Jeannette ! dit Joseph à sa jeune protégée ; bonne chance, mon enfant, bonne chance !

— Je vous remercie bien, monsieur, fit-elle ; mais, si j'avais tout, vous n'auriez rien, ce me semble.

— Bah ! conclut-il, moi, je suis riche.

Tandis que s'échangeaient ces quelques paroles, nous étions ressortis des carrières. Mais, avant de nous en éloigner, comme d'un commun accord, nous jetâmes un dernier regard sur la famille Gausseman.

Les femmes et les hommes, les enfants même les plus jeunes, étaient agenouillés maintenant en cercle.

Au milieu de ce cercle, le père, ou peut-être le grand-père, un calme et beau vieillard, était seul debout, tenant une Bible à la main et les yeux levés vers le ciel, comme pour lui demander de bénir en cette occasion sa nombreuse lignée.

Dans ce tableau, qu'éclairait un oblique rayon de soleil, il y avait quelque chose de simple, de touchant, de patriarcal.

— Oh ! murmura Jeannette avec une émotion charmante, ils aiment bien le bon Dieu ; ce sont de braves gens !

Lorsque la prière fut terminée, toute la tribu Gausseman, guidée par son patriarche, se mit en mouvement sur nos traces.

La cloche sonnait toujours, et, dans ses aigres accents, si longtemps enroués par le silence et par la rouille, il y avait comme une voix gémissante et revêche qui s'impatientait, comme la voix de la défunte elle-même.

Sur les pas du notaire, nous nous hâtions de revenir par un plus court et plus facile chemin, qui longeait la muraille.

Vers le milieu de cette muraille il se trouvait une petite porte donnant sur la campagne, et qui conservait, du côté du jardin, les couleurs à demi effacées d'une gigantesque et vieille image.

En s'en rapprochant de plus près, Joseph ne put retenir un cri de surprise, mêlé de quelque attendrissement.

C'était l'ancienne enseigne du coin de la rue de Valois, *le Triomphe de Trajan*, la gloire de l'oncle Barnabé Guérin !

Gausseman, l'irrévérencieux Gausseman, s'en était fait une porte de jardin !

Ce dernier trait couronnait le reste.

Nous étions arrivés cependant, nous étions tous installés dans le salon, y compris le chevalier des Eclusettes et sa sœur, la tribu Gausseman au grand complet, le juge de paix et son greffier, un des clercs du notaire et le garde champêtre ; ce dernier, dans une attitude importante et fière.

Après le préambule d'usage, au moment où on allait briser le premier scel, le grand vieillard luxembourgeois se leva gravement et remit au juge de paix deux actes jaunis par le temps.

Il y eut un premier mouvement d'émotion chez tout ce qui n'était pas Gausseman.

Le juge de paix parcourut les actes, puis les résuma à haute voix.

C'était, premièrement : une donation en bonne forme

de tous les biens du sieur Barnabé Guérin à la dame Gertrude Gausseman, son épouse.

Secundo : l'acte de mariage de la susdite Gertrude Gausseman, veuve Guérin, avec son parent, Conrad Gausseman ; acte par lequel ils s'entre-donnaient tous leurs apports et subséquents acquêts, sans réserve aucune, au dernier survivant.

— C'est là une communication d'une certaine importance, dit le juge de paix, et ces actes me paraissent parfaitement en règle. Qui vous les a remis, mon brave homme?

— Notre cousin Conrad lui-même, il y a plus de dix ans de cela, répondit ou plutôt baragouina le vieil Allemand, et comme sa femme était également une Gausseman, une cousine à nous, c'est à nous qu'appartient l'héritage.

— S'il n'existe pas de testament! se récria le notaire.

— En possédez-vous un? demanda le juge de paix.

— Non; mais tout me porte à croire qu'il doit s'en trouver un ici.

— Cherchons, messieurs, conclut le magistrat, cherchons.

On rouvrit tout d'abord le bureau ; il ne contenait que des papiers sans importance, force chiffons, quelques vieux pots d'onguents et fioles pharmaceutiques.

Il en fut de même dans les tiroirs de la table ronde et dans les armoires du salon.

Cette première recherche, néanmoins, ne laissa pas que d'être fort intéressante, en cela surtout qu'elle offrit cette particularité d'une foule de petits paquets, de petits rouleaux, soigneusement enveloppés dans un morceau de journal ou de chiffon, toujours fermés par une épingle, et dans lesquels on découvrait, tantôt quelques bagatelles sans valeur aucune, mais tantôt aussi de vieux bijoux, des pièces d'or, des billets de banque.

Dans un vieux bas roulé, épinglé comme le reste, il s'en trouva dix de chacun mille francs.

— Quand je disais qu'il y avait ici des trésors! s'écria triomphalement le garde champêtre.

A l'exception de Jeannette, qui, moitié par fatigue, moitié par indifférence, s'était endormie déjà dans un des grands fauteuils, nous commencions tous à nous piquer au jeu, à farfouiller fièvreusement dans cette californie bizarre.

— Il n'y a plus rien dans le salon, messieurs, ne tarda pas à déclarer le juge de paix; visitons les autres pièces du rez-de chaussée.

Elles étaient au nombre de quatre, y compris la cuisine.

Partout, jusque dans les vieux poêlons hors d'emploi, jusqu'au fond des casseroles de cuivre qui, depuis très-longtemps, n'avaient dû servir qu'à cet usage, on dénichait des couverts d'argent emmaillottés de la même façon, des sommes et des valeurs de toute nature.

Elles atteignirent bientôt, rien que pour le rez-de-chaussée, le chiffre approximatif de quinze mille écus.

Mais pas de testament encore... toujours pas de testament!

— Il doit s'en trouver un! répétait obstinément le notaire. Où sont ces deux feuilles de papier timbré dont elle est venue se pourvoir à mon étude, que moi-même je lui ai remises?...

— Et que nous lui avons vues ici entre les mains, ma sœur et moi! ajouta l'anxieux chevalier des Eclusettes. Je l'affirme, je le jure par mes ancêtres!... C'est nous-mêmes qui avions donné ce conseil à Mme Guérin-Gausseman... Elle nous les a cent fois montrées, avec promesse formelle d'y mettre notre nom... Il nous les faut, il nous les faut!

Et ce marquis de Carabas, moins les terres et les beaux habits galonnés d'or, tremblait, haletait, claquait des dents comme un vieux casse-noisette épileptique.

Quant à mademoiselle sa sœur, — une marquise de Prétentaille des plus déchues, des plus rafalées, — elle était jaune, elle était verte, mais sèchement digne encore, et, pour corroborer l'assertion de son frère, elle répétait incessamment d'une voix pincée :

— Elle nous a dit cela... Nous lui avions vu cela... Nous lui avions conseillé cela...

— Plaise à Dieu, interrompit enfin Joseph, plaise à Dieu que j'aie à vous en remercier... de la part de Jeannette!

— On ne vous parle pas, monsieur, répliqua nerveusement le chevalier.

Et, bien que sans avoir compris Joseph, ils lui firent tous deux la grimace.

On montait en ce moment l'escalier.

Tout à l'entour d'un vaste palier, qui servait d'antichambre au premier étage, il y avait de grandes armoires à double battant.

Leur contenu fut des plus divertissants.

Dans celle-ci, des coupons d'étoffes datant de 1820, et des vêtements de toute sorte dont la coupe attestait pour le moins le même âge : culottes de daim ou de soie, habits avec des manches à gigots, des parements démesurés ; lévites et spencers aux tendres couleurs; carriks blanchâtres à triples collets ; voire même un uniforme de garde du corps et un grand costume cérémonial de pair de France ; en un mot, tous les restés-pour-compte du magasin en général, et de la révolution de Juillet en particulier.

Une autre armoire renfermait les anciens livres de la maison, tenus avec une orthographe impossible, mais attestant combien la clientèle était illustre. Puis, une grande quantité de lettres, la plupart sollicitant un plus long crédit, quelques-unes signées de noms qui faisaient dans ce capharnaüm une assez piteuse figure. De vrais autographes, et des plus curieux, par ma foi! Tout un côté de l'histoire de la Restauration, toute une série de curieuses révélations sur les hommes d'alors était là, chez ce tailleur. On en aurait publié les Mémoires!

Plus loin, c'était un amas de vieux journaux : le *Drapeau blanc*, la *Tribune*, la *Gazette de France* et les premiers numéros du *Constitutionnel*, encore tout petit comme les autres. Sans compter le *Mercure galant*, le *Courrier des théâtres*, force brochures et quantité de canards, dont quelques-uns dignes de figurer dans une collection d'amateur.

Vint ensuite la revue d'une interminable kyrielle d'objets réformés, recroquevillés, dénaturés par la moisissure et par l'âge. Rien ne s'était perdu dans cette maison ; rien n'avait été ni donné ni jeté ; rien dont on se fût servi ne manquait à l'inventaire.

Et partout, entre les feuilles des registres, dans la doublure des étoffes rongées par les vers, au milieu des paquets de journaux, jusque dans un parapluie fossile, partout enfin il y avait de petites sommes cachées, des rouleaux de louis ou des bank-notes, qui bientôt montèrent au total de plus de cent mille francs, d'après l'estimation du garde champêtre.

Mais de testament, toujours point!

— Regardez donc le chevalier Double-six et made-

moiselle As-blanc ! nous dit le notaire ; c'est ainsi qu'on surnomme ici ces deux illustres adeptes du noble jeu de domino.

Le fait est qu'ils allaient devenir hydrophobes, lorsque, après avoir exploré les diverses pièces du premier étage, nous pénétrâmes enfin dans le *sanctum sanctorum*, dans la chambre à coucher de la défunte.

Ce fut là principalement, ce fut dans la commode ventrue, dans le secrétaire en bois de rose, dans la table à ouvrage au grand sac de soie verte, et parmi la garde-robe grotesquement antédiluvienne de la vieille folle, que se multiplièrent à l'infini les petits paquets et les petits rouleaux, les trouvailles et les surprises.

Enfin, dans la plume de son oreiller, quelques diamants, mystérieux compagnons de son sommeil.

A cette vue, les besicles de mademoiselle des Eclusettes lancèrent un éclair de convoitise, et son frère se prit à bondir par la chambre, ni plus ni moins que s'il eût marché sur des charbons ardents.

Mais, tout à coup, chacun s'arrêta, devint immobile.

Dans un dernier tiroir que j'avais ouvert par hasard, dans le tiroir de la table de nuit, — sauf votre respect, comme ne manquerait pas de dire un de mes bons amis de Villerville, — je venais de découvrir une large enveloppe non cachetée, dans laquelle se laissaient entrevoir les deux fameuses feuilles de papier timbré. Comme suscription, ces quatre mots magiques :

Ceci est mon testament.

— Domino ! s'écria le chevalier Double-six, en s'efforçant de me l'arracher.

Je le passai au notaire.

Tous les Gausseman avaient pâli.

Le patriarche luxembourgeois leur montra le ciel, comme pour dire :

— Mettons en lui notre dernier espoir, et soumettons-nous sans murmure à son arrêt.

Ce groupe, dont la calme résignation devenait des plus intéressantes, complétait admirablement le tableau.

Il y eut un profond silence, durant lequel on entendit battre tous les cœurs.

Le notaire sortit les papiers de l'enveloppe, les déplia, les sépara dans chacune de ses mains, les regarda tour à tour avec stupéfaction..... puis enfin, les retournant vers nous, montra que les deux feuilles étaient restées blanches.

La défunte n'avait pas eu le temps d'écrire sa volonté dernière ; l'héritage revenait aux Gausseman.

— A genoux ! commanda gravement l'aïeul, à genoux, mes enfants, et remercions Dieu !

Les des Eclusettes protestèrent par un glapissement de rage.

Joseph aussi semblait furieux, non pas pour lui, mais pour Jeanne.

D'ailleurs, cette fortune qui s'en allait à des étrangers, c'était celle que son oncle Barnabé avait gagnée, qui devait légitimement revenir aux Guérin.

— Le testament existe peut-être sur papier libre ! s'écria-t-il, peut-être est-il caché dans un de ces vieux oripeaux... Cherchons encore... cherchons toujours !

— Oui ! oui ! applaudirent en chœur les des Eclusettes.

Mais, comptant sans doute rencontrer meilleure chance ailleurs que dans la chambre à coucher, ces deux grotesques fouille-au-pot disparurent.

Sur un signe du juge de paix, les héritiers redescendirent à l'étage inférieur, ainsi que le notaire, le greffier, le garde champêtre.

Joseph et moi, nous restâmes seuls, et tout aussitôt, nous armant chacun d'un canif, nous nous mîmes à déchiqueter furieusement toutes les vieilles nippes éparses à l'entour sur le lit, sur le plancher, sur les meubles.

Hélas ! nous ne découvrîmes rien qui pût enrichir notre chère petite Savoyarde ; mais seulement, dans la manche outrageusement ballonnée d'un ex-spencer rose, une dernière somme de cent mille francs en actions de la Banque de France, au porteur.

— C'est le gros lot, dis-je étourdiment ; si nous glissions cela dans la vielle de Jeannette ?

— Y songes-tu ? réliqua sévèrement l'honnête Joseph.

Et il s'empressa d'aller rejoindre le juge de paix, de lui remettre cette fortune qu'il eût pu si facilement s'attribuer, qu'il restituait loyalement aux Gausseman, en leur disant d'une voix presque souriante :

— Voici de l'argent, messieurs, qui vous revient encore !

Au même moment, les des Eclusettes rentraient d'un autre côté.

Leur mine consternée, leur allure déconfite, attestaient hautement que leur suprême recherche avait été vaine.

— Ils en sont pour leurs-z-haricots ! me dit à l'oreille le garde-champêtre.

Quant à la pauvre petite Jeanne, elle ne s'était même pas réveillée ; elle dormait toujours de son charmant sommeil.

— Que va-t-elle devenir ? demandai-je à Joseph.

— Eh parbleu ! me répondit-il, elle vient avec nous. C'est ma part dans la succession de mon oncle Trajan ; c'est un héritage dans le genre de celui de la tante Francine. Mon fils Stanislas sera bien content, va... il a maintenant une sœur !

IV. — ÉPILOGUE.

Je ne vous dirai point ce que sont devenus les des Eclusettes, ni s'ils renouvellent auprès de quelque autre richarde de leur connaissance le dévouement du domino, du boston ou du bezigue.

Quant aux Gausseman, après avoir démoli pierre à pierre la maison et fouillé tout alentour le sol, ni plus ni moins qu'un placer californien, ils s'en sont paisiblement retournés dans leur village. Puisse la fortune les rendre heureux. . car, au demeurant, c'étaient de braves gens !

Grâce au bon Joseph, Jeannette s'est complétement transformée ; elle est devenue la plus ravissante et la plus gracieuse jeune fille que je connaisse.

Tant et si bien que, voici de cela tout au plus un mois, on célébrait, à la mairie du troisième arrondissement, le mariage de mademoiselle Jeanne Guérin avec le jeune comte Stanislas Bachtriany.

Puis, nous sommes tous partis pour la Maurienne, afin que la bénédiction religieuse fût célébrée par le digne curé savoisien. Tel avait été le vœu de Jeanne.

Au retour de l'église, et comme tous les amis rassemblés au presbytère avaient encore des larmes dans les yeux, Joseph Guérin dit à ses enfants :

— Je suis riche et, très-probablement, ma fortune vous reviendra un jour. Mais, sachez-le cependant, le seul parent, le seul oncle sur l'héritage duquel on ait vraiment droit de compter, c'est celui qui s'appelle le travail !

Cu. DESLYS.

CHRONIQUE DU MOIS.

Expositions de 1861. Sainte Thérèse, pastel de Léopold Mar. Dessin de l'auteur.

COURRIER D'AUTOMNE.

Le printemps en automne. Troyon à Villers. Les nouveautés du mois. Théâtres. Expositions. *Sainte Thérèse.* Le roi de Prusse à Compiègne. Les grandes manœuvres. Le champ de betteraves. Le *Chasseur* de Burger. Mort de Rose Chéri. *Gildas,* par M. Francis Wey. Un compositeur anonyme. Au château de M***, MM. Guizot, Tessier, Halévy, le prince V*** H***, l'opéra de *Noé.* Le pavillon de Glanville. Un bouquet d'Émile Deschamps, etc.

Pavillon de Villers-sur-Mer, 23 octobre.

Est-ce l'automne ou le printemps? Ma fenêtre est ouverte sur la mer. L'air est doux, le soleil tiède, le ciel pur, la mer endormie, le jardin en fleur. Je vois nager, dans une lumière bleue, ces caps du Havre dont Casimir Delavigne a dit :

Après Constantinople, il n'est rien de plus beau.

Le moyen de quitter ces merveilles pour aller inaugurer le boulevard de Malesherbes, ou le parc de Monceaux; assister à l'entrée du roi de Prusse ou du roi de Hollande à Compiègne; aux nouvelles expositions du palais de l'Industrie et du boulevard des Italiens; aux reprises du *Trouvère,* au Grand-Opéra; du *Duc Job,* à la Comédie-Française; des *Mousquetaires de la reine,* avec Roger, à l'Opéra-Comique; aux débuts triomphants de

Victor Capoul; à la réouverture du Théâtre-Italien et du Théâtre-Lyrique; aux succès du *Neveu de Gulliver*, avec Lefort, de *l'Institutrice*, de M. Paul Fouché, et des *Vacances du docteur*, de M. Amédée Rolland, à l'Odéon; de *L'Attaché d'ambassade*, de M. Meilhac, au Vaudeville; du *Beau Narcisse* et des *Danses françaises* aux Variétés; de *Piccolino* et de la *Poudre aux yeux* (un bijou), au Gymnase; de la *Vengeance de Pierrot* et des *Métamorphoses d'un corset*, au Palais-Royal; du *Lac de Glenaston*, de M. d'Ennery, à l'Ambigu; de la *Prise de Pékin* au Cirque; aux renaissances du *Pied de Mouton* et du *Courrier de Lyon* à la Porte-Saint-Martin et à la Gaieté; aux folies des *Petits Prodiges*, de la *Polka des sabots*, et de *M. de Choufleury* aux Bouffes-Parisiens?

Tout cela vaut-il un rayon de cet admirable soleil, une mélodie de cette mer enchantée, une feuille de ces prés-bois oubliés par l'automne?

Demandez au spirituel modeleur Eugène Decan, qui ébauche ici sa *Famille de saltimbanques*, — des Callot en relief, dont la renommée vous parlera cet hiver.

Demandez à notre illustre paysagiste Troyon, arrivé par hasard à Villers, pour y flâner vingt-quatre heures, — et qui y travaille avec acharnement, avec extase, depuis trois ou quatre semaines, et qui ne peut s'arracher de ce paradis terrestre, et qui veut, dit-il, y vivre et y mourir, — et qui s'écriait hier, en peignant au bout de mon jardin : « Ce coin du monde est la réunion de toutes les merveilles de la nature. C'est la véritable et complète académie du paysage. On devrait y envoyer les grands prix de l'Ecole des beaux-arts, pour les initier au dernier mot du pittoresque. »

Demeurons donc ici avec ce grand maître, et analysons notre correspondance pour y trouver les nouvelles de Paris :

« — Les expositions se rouvrent partout, nous écrit l'un : expositions d'horticulture et de peinture, — fleurs des parterres et fleurs des ateliers, — à Paris, à Nantes, à Caen, à Bayeux, à Pont-l'Evêque, etc. J'ai retrouvé à Paris des connaissances du dernier Salon, que j'ai revues avec plaisir. Je vous cite et vous envoie, entre autres, le beau pastel de Léopold Mar, la *Sainte Thérèse*, la sainte par excellence. Sujet toujours ancien et toujours nouveau, parce que sainte Thérèse, c'est l'infini, c'est l'amour. M. Mar l'a rajeunie par le meilleur moyen, par la simplicité. Cette tête grave et douce, ce livre entr'ouvert entre deux croix, ce manteau et ce voile tombant d'eux-mêmes, cette auréole d'en haut sur ce front pur, — ne vous donnent-ils pas envie de relire *le Chemin de la Perfection?*

« — Je viens de voir passer le roi Guillaume de Prusse, à Compiègne, nous écrit l'autre, — et un seul détail vous peindra la galanterie de la cour de France pour le prince allemand. Toutes les dames qui l'entouraient étaient vêtues de bleu de Prusse! Nous avons remarqué qu'il n'y a point eu de grandes manœuvres militaires, comme on l'avait annoncé. Le motif de cette suppression est des plus nobles et des plus touchants, si j'en dois croire une chronique du château. Il fallait, pour ces manœuvres, risquer d'écraser les moissons ou les semences, à quelques lieues à la ronde. On s'est rappelé l'aventure récente de la reine Victoria, racontée ainsi par la *Gazette de Cologne* :

« Le même roi de Prusse offrait à la souveraine de la Grande-Bretagne le tableau d'une petite guerre sur la frontière nord de ses Etats. La reine, entraînée par son ardeur, poussa son cheval sur de vastes champs où la moisson faite laissait une entière liberté aux troupes de toutes armes. Elle voulait suivre les opérations, mêlée à l'état-major. Parfois les groupes se divisaient et, là où elle se trouvait, les cavaliers lui laissaient prendre la tête. Elle arrive ainsi devant un immense champ de betteraves qui la séparait du point où l'action était engagée. Que faire? Le tour du champ? Quelle perte de temps pour l'imagination d'une royale amazone! Car le champ n'avait pas moins de quinze hectares!... Cependant là-bas, dans le champ de guerre, la fusillade, le canon grondait... Le mari de la reine, le prince royal, commandait un corps en personne. La princesse jette un regard autour d'elle, elle voit l'impatiente ardeur sur toutes les physionomies... elle n'y résiste plus; elle applique un violent coup de cravache à son cheval qu'elle lance dans le malencontreux champ de betteraves... et la voilà partie au galop, suivie d'un nombreux état-major, et bientôt de tout un corps de cavalerie et d'artillerie.

« Qu'arriva-t-il? C'est que les pauvres betteraves, si mûres et près d'être envoyées aux grandes raffineries de Cologne, furent hachées, pilées et mises en marmelade, sous les sabots glorieux de l'armée royale.

« Ce coup de tête, ou, si l'on veut, de cravache, coûta à l'Etat vingt-cinq mille francs, comme légitime indemnité envers les propriétaires, pour destruction d'une superbe récolte de soixante arpents. —

« On s'est rappelé aussi peut-être la magnifique ballade de Burger (ce n'est pas un prince allemand qui peut l'oublier). M. Beliard la traduit fort à propos, — non-seulement pour les rois, mais aussi pour les chasseurs.

« Le chasseur du poëte était un comte féodal des bords du Rhin. Par un beau dimanche, au moment où les cloches appellent les fidèles à la prière matinale, il monte à cheval et s'élance, suivi de nombreux piqueurs, à travers les champs et les bois. A sa droite se place un cavalier beau comme un rayon de soleil du printemps; il est monté sur un coursier plus blanc que le cou de *Lenore* ou que la blanche hermine. A sa gauche, sur un cheval couleur de feu, vient un cavalier pâle et sinistre, dont les yeux lancent des éclairs. — Soyez les bienvenus! leur dit le comte en lançant en l'air son chapeau, il n'est pas, après la guerre, de plus beau et de plus noble plaisir que la chasse!

« Le cavalier de droite remontre avec douceur que le bruit du cor s'accorde mal avec le son des cloches et le chant des fidèles; le cavalier de gauche entraîne le comte et nargue l'importun conseiller.

« Aussitôt un cerf paraît dans le lointain : les chasseurs se précipitent à sa poursuite. Quelques-uns tombent et sont écrasés; mais faut-il pour de si minces accidents interrompre les plaisirs d'un noble chasseur?

« Le cerf se cache dans un champ de blé; un vieux laboureur se jette aux pieds du comte :

« — Miséricorde, mon bon seigneur, ne détruisez pas les moissons du pauvre!

« — Arrière! crie le comte excité par le cavalier de gauche et sourd aux représentations du cavalier de droite.

« Les épis sont foulés aux pieds. Le cerf cherche un refuge au milieu d'un troupeau de bœufs. Le berger demande grâce; mais le féroce chasseur n'épargne ni l'homme ni le bétail.

« Enfin le pauvre cerf aux abois, la bouche haletante, la robe blanche couverte d'écume et de sang, cherche un asile dans la chapelle d'un ermite. Le vénérable personnage se présente sur le seuil, qu'il somme le comte de respecter. Celui-ci n'écoute rien.

« — En avant! dit-il.

« Mais soudain tout disparaît autour de lui; il est seul; il embouche son cor et n'en peut tirer aucun son; il est environné d'épaisses ténèbres et une voix terrible prononce sa sentence : le chasseur est condamné à errer jusqu'au dernier jour, poursuivi par des meutes infernales...

« Ce qu'il y a de vraiment beau dans cette poésie de Burger, a dit Mme de Staël, c'est la peinture de l'ardente volonté du chasseur. « Cette volonté était d'abord inno-« cente, comme toutes les facultés de l'âme, mais elle se « déprave toujours de plus en plus, chaque fois que « l'homme résiste à sa conscience et cède à ses passions. « Il n'avait d'abord que l'enivrement de la force, il ar-« rive enfin à celui du crime, et la terre ne peut plus le « porter... »

« Pour se dédommager de la privation des grandes manœuvres, le roi de Prusse a passé une revue de quelques bataillons de la garde impériale dans une cour du château de Compiègne. On m'assure que le spectacle a regagné en intérêt ce qu'il perdait en grandeur.

« Le prince a été charmant, les soldats charmés, — et personne n'a souffert de cette modeste parade.

« N'y a-t-il pas là de quoi consoler... de bien des victoires?»

« ... Nous en étions là de notre apologie du rire, nous écrit Edouard Fournier, — en interrompant un feuilleton dramatique,— quand la plus douloureuse, la plus terrible, la plus foudroyante nouvelle nous est parvenue et nous a ramené aux larmes. Mme Rose Chéri-Montigny, du Gymnase, est morte hier matin, victime de son amour maternel. L'aîné de ses trois enfants était gravement malade d'une angine couenneuse; elle l'a soigné jour et nuit, malgré le conseil des médecins, qui craignaient que la fatigue ne donnât contre elle trop de prise à la contagion. Elle fut en effet atteinte et, en peu d'heures, elle succomba. Pendant que la malheureuse mère mourait étouffée, le petit malade revenait à la vie, et Mme Rose Chéri put avoir un dernier sourire pour le fils qu'elle avait sauvé. Noble femme! modèle de vertu et de talent, elle fut de ces trop rares artistes qui ne veulent de joies que les pures joies du ménage. La mort l'est venue prendre au milieu de son bonheur, comme pour le consacrer, le sanctifier et le donner en exemple. Elle est morte mère de famille et martyre (1). »

« — Je viens de lire, nous écrit un critique sévère, le *Gildas* de M. Francis Wey (2), roman complétement inédit, — chose rare, par les feuilletons qui pleuvent. C'est une histoire simple et noble, saine et touchante; une étude de caractères profonde et délicate, un petit drame plein d'intérêt et de charme, une scène douce et poétique, encadrée dans un grave paysage de Bretagne; un souvenir personnel de l'auteur, sans doute, car les personnages ont un relief, et les tableaux une vérité qui saisissent comme la photographie. La moralité est édifiante, ce qui ne nuit jamais à un livre, et ce qui en complète toujours la valeur.

« Voulez-vous un exemple de la forme précise et charmante du narrateur? Lisez ce court épisode, qui forme le nœud du roman :

« La jeune fille était d'une remarquable beauté; brune, « avec des traits fins, réguliers et doux, et cette angé-« lique mélancolie bretonne. Vêtue de blanc et de noir, « comme les paysannes à demi monastiques de ces can-« tons, elle portait avec une instinctive dignité sa coiffe « étrange, qui rappelait l'ajustement des figures gothi-« ques des vieux maîtres... Carpolot prit la rame de la « barque, tandis que sa passagère y montait en le re-« merciant... Le voyant bientôt fort empêché, elle sourit « et s'empara de l'aviron... Il ne put se défendre d'ad-« mirer la grâce que le mouvement donnait à la taille « élancée de la jeune fille. Ses mains n'étaient point rus-« tiques, son langage et ses manières l'étaient moins en-« core.... Ce qui acheva de l'intimider, ce fut d'aperce-« voir ses amis inspectant son aventure entre deux massifs « de broussailles... une secousse les lui fit oublier. La « quille avait touché sur un objet résistant... la jeune fille « était tombée à genoux sur le bord. Carpolot se jeta de « son côté pour la relever... la barque acheva de perdre « l'équilibre, et la villageoise fut précipitée dans la ri-« vière... Ce charmant visage s'enfonça dans les flots, les « yeux levés au ciel, avec un sourire désolé. — Au fond « de l'eau noire, une illusion étrange évoqua devant Car-« polot le souvenir de sa mère... Il tendit les bras et, s'ou-« bliant pour sauver sa compagne, il s'élança dans les « vagues... La barque allégée le suivit et lui passa sur la « tête. »

« L'auteur de *Paul et Virginie* n'eût-il pas signé cette page? »

« — Me voilà bien embarrassé, m'écrit un troisième critique, un dilettante de premier ordre. J'ai sous les doigts sept compositions délicieuses : une grande polka, les *Souvenirs de Dieppe;* quatre valses bondissantes : *Rose et Papillon*, *l'Ange des ténèbres*, *Eglantine* et *Pâquerette;* deux polkas-mazurkes : *Antonia* et les *Souvenirs de Trouville*. Je voulais crier à chacun de les jouer comme moi, c'est-à-dire de les admirer, — de les jouer mieux que moi, c'est-à-dire de les faire admirer à tous; — mais on m'assure que ces fruits défendus ne sont point dans le commerce, que l'auteur les a mis sous le boisseau, tout frissonnants encore des bravos de Trouville et de Dieppe; qu'il serait indiscret et dangereux de le nommer au public; que ses graves fonctions lui interdisent la gloire musicale, etc., etc. Préjugé d'un autre âge! Eh bien, je vous livre ces bijoux; faites-les graver dans le complément du *Musée des Familles* (1), et invitez le compositeur à noter *le Dernier des Paladins*. Tout le monde le reconnaîtra, — mais personne ne dira son nom!

« M. Auguste de Croisilles est un gentilhomme moins fier; il signe bravement deux jolies romances, deux vraies mélodies (*rara avis*) : *le mot Toi*, et *Nélida*, paroles d'Eugène de Lonlay. Celles-là, du moins, vous pouvez les demander à l'éditeur, M. Contal, luthier, à Caen. »

Château de M***, près Lisieux, chez le prince V*** H***.

Toujours le printemps jaune! comme dit Méry. Aussi, en rentrant à Paris le plus lentement possible, je me suis arrêté au château de M***, le vrai castel normand, flanqué de sa chapelle gothique, entre des communs princiers, au milieu des gras herbages, des bois épais et des eaux vives, au fond d'une vallée de la Suisse ou des Pyrénées. Quoi de plus parisien, d'ailleurs, que ce qui m'attendait chez le noble amphitryon : M. Guizot, l'illustre

(1) Voyez notre notice sur Mme Rose Chéri-Montigny et son portrait, t. XXIII du *Musée des Familles*, p. 244.

(2) Un vol. in 18, Hachette. Bibliothèque des chemins de fer.

(1) C'est ce que nous ne manquerons pas de faire dans la saison des bals.

homme d'État (qui n'est plus rien, si ce n'est académicien, mais qui est plus que jamais un homme de génie, c'est-à-dire un roi inviolable), M. Guizot lisant sa brochure sur *l'Église et la société chrétienne;* M. Tessier, de l'Institut, et M. Ménant rendant aimables les inscriptions cunéiformes; F. Halévy, notre grand compositeur, nous donnant un avant-goût de cet opéra de *Noé* qui va inonder l'Académie impériale d'un déluge de merveilles et faire courir le monde entier à l'arche où défilera la Création; le prince V*** H*** mariant, dans cette oasis où il oublie les splendeurs de la Grèce, la naissance avec le talent, la fortune avec la science, la grâce avec l'hospitalité!

Le lendemain, nous admirions un rival du château de M***, l'élégant pavillon de Glanville et son parc si varié, si fleuri, si agreste, — où M. le président de la B*** a réalisé tous les rêves d'un homme d'esprit et d'un homme de goût.

Tout cela ne valait-il pas deux jours, en vérité, et ne sera-t-il pas temps demain de rentrer, au glas du jour des Morts, dans les brouillards et dans les illuminations, dans les fanges et dans les gloires — de Paris?

PITRE-CHEVALIER.

P. S. Terminons par une bonne nouvelle: notre éminent et cher collaborateur, Émile Deschamps, a retrouvé aux eaux de Contréxeville la santé, c'est-à-dire la verve et la grâce immortelles. Témoin ce bouquet d'automne, que nous volons dans le poétique jardin de M. A. Cordier.

BOUQUET D'UN ABSENT.

A Mme ***.

Il est de tristes fleurs qui fleurissent fanées,
Aux crevasses des murs, sous les tours ruinées;
Le soleil les accable, et le vent orageux
Les déchire, cruel comme nous dans ses jeux.
On les voit cependant qui se pressent d'éclore,
Comme si dans leur sein devait pleurer l'Aurore;
Comme si la bergère, en l'effeuillant un jour,
Devait y consulter l'oracle de l'amour!
Car tout suit une loi fatale: que l'on boive
Le nectar ou l'absinthe, hélas! que l'on reçoive
Le jour comme un bienfait ou comme un châtiment,
Il faut naître, il faut vivre, il n'importe comment.

Ainsi mes pauvres vers, floraison languissante,
Entr'ouvrant leur calice à la rosée absente,
Sous les coups de l'orage, au sifflement moqueur,
S'obstinent à jaillir des fentes de mon cœur,
Dans l'espoir qu'attendrie à je ne sais quel charme,
Vous leur pourrez donner l'aumône d'une larme,
Et que, même à la fête, où l'on vous aime tant,
Votre grâce en fera sa parure un instant!
Tout meurtris, laissez-les vous chercher et vous suivre,
Et qu'ils meurent du moins comme je voudrais vivre;
Ou si, par un miracle, on les voit refleurir,
Qu'ils vivent à vos pieds, comme on voudrait mourir.

(Album de M. Adolphe Cordier, chalet de Trouville.)

ÉMILE DESCHAMPS.

LES MÉTAUX, SÉRIE PAR CHAM. LE MÉTAL D'ALGER.

Déception d'un voleur. — Sapristi! c'est du métal d'Alger! Voleur de restaurateur!

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA VAPEUR (1).

Premier navire à vapeur, conduit par Fulton sur les fleuves d'Amérique. Dessin de Félix Thorigny.

HUITIÈME ENTRETIEN.

Revue des travaux qui ont été faits sur les machines à vapeur depuis Papin jusqu'à Watt, de 1695 jusqu'à 1763. — Savery. — Savery, Cowley et Newcomen. — Injection intérieure avec une pomme d'arrosoir. — Découverte d'Humphry Potter. — Jonathan Hulles, mouvement horizontal continu. — Gensanne et de Moura, régulateur et balancier. — Fitz Gérald, mouvement de rotation. — De Digny, application à l'élévation des eaux. — En 1756, Watt étudie la machine de Papin et de Newcomen; il reprend toutes les propriétés de la vapeur, remplace la machine atmosphérique par la machine à double effet; détente, volant, tiroirs, parallélogramme articulé, régulateur à force centrifuge, manomètre, soupapes de sûreté, flotteur ou tubes de niveau.

De Papin à Watt, on remarque beaucoup d'efforts ten-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

tés, de beaux résultats obtenus, mais aucune découverte capitale ; ce sont toujours les indications du *maître*, appliquées plus ou moins heureusement par une foule de gens qui s'en disent les inventeurs.

En premier lieu nous citerons un certain Thomas Savery, capitaine anglais, qui prit, le 25 juillet 1698, une patente pour une machine soi-disant perfectionnée et mise en état de fonctionner d'une manière utile. Le titre n'est pas menteur ; c'est une machine susceptible de fonctionner, en effet, et de faire monter l'eau ; mais c'est tout simplement la marmite de Papin, qui, par le vide que produit sa vapeur en se condensant, attire alternativement l'eau située à une certaine profondeur, et la repousse de plus en plus haut, dans un autre tube, par sa force élastique, jusqu'au réservoir.

Encouragé par le succès de cette machine, Savery s'associa avec deux ouvriers intelligents, Newcomen et Cowley, le premier, serrurier ; le second, vitrier à Darmouth.

Newcomen, qui avait connaissance, par les travaux de Papin, du principe de la condensation de la vapeur au moyen du refroidissement, proposa de la favoriser en projetant de l'eau sur le corps de pompe, ce qui accélérait sensiblement le jeu du piston. Mais une circonstance fortuite vint encore à son aide pour condenser la vapeur avec plus de promptitude : une ouverture s'était faite par hasard dans la tête du piston, et l'eau qui se trouvait au-dessus pénétra, sous forme de pluie, dans le cylindre et activa tellement la course du corps mobile, que Newcomen résolut d'adapter désormais aux machines atmosphériques une ouverture en pomme d'arrosoir, qu'on ouvrirait et fermerait à volonté. Cette nouvelle disposition permettait de supprimer l'arrosement extérieur, et de donner au mouvement une plus grande rapidité ; mais il fallait une main intelligente pour ouvrir et fermer le robinet au moment où le piston se trouvait en haut ou en bas de sa course. C'était un inconvénient ; cependant, un enfant fut chargé de ce soin ; mais, ennuyé de la monotonie de sa besogne, celui-ci chercha un moyen de s'en affranchir. Cet enfant, Humphry Potter, dont l'histoire a enregistré le nom, fit, sans s'en douter, une fort belle découverte. Il imagina d'attacher à chaque extrémité de la manivelle du robinet le bout d'une ficelle, et l'autre bout à chacun des deux balanciers qui, par leur mouvement alternatif, ouvriraient et fermeraient le robinet. Cette combinaison réussit très-bien à son auteur, et valut à ce mécanisme le nom de *scoggan* (paresseux), mécanisme informe et rudimentaire, il est vrai, mais important, qui fut bientôt remplacé par des crampons et par des ressorts, et définitivement par un autre système de l'invention de Beigton. N'est-il pas curieux de voir comme le hasard s'est chargé de remplir les vues de Papin, lorsqu'il disait : « On pourrait trouver quelque manière de faire que la machine elle-même tournât le robinet dans le temps qu'il faudrait ! » Après Newcomen, on cite Leupold, d'origine allemande, comme l'auteur de l'esquisse d'une machine à haute pression et à piston. Cette machine se fait remarquer surtout par un robinet à quatre ouvertures pour l'entrée et la sortie de la vapeur ; cette disposition avait été indiquée par Papin, elle est actuellement remplacée par un autre système qu'on nomme *tiroirs*, et dont nous parlerons plus tard.

Vient ensuite, en 1736, Jonathan Hulles, auteur d'une machine « pour faire sortir les vaisseaux et navires des rades, ports et rivières, aussi bien contre vents et marées que par un temps calme. »

Il s'agit ici d'un bateau à deux roues à palettes, situées à l'arrière du bâtiment.

C'est sur la description assez diffuse de cette machine que les Anglais basent leurs prétentions à l'invention des bateaux à vapeur. Or, mesdemoiselles, vous savez ce que notre compatriote écrivait, quarante-six ans avant, dans les *Actes des érudits de Leipsick ;* vous vous rappelez qu'il s'étendait assez longuement sur les avantages de la vapeur, en remplacement des rameurs, pour être édifiées sur les prétentions de nos envieux voisins. Cependant, afin de ne pas tomber dans le travers que je leur reproche, il faut leur accorder qu'ils ont su les premiers mettre à profit les indications données par Papin, et que Hulles a le mérite d'avoir produit un mouvement horizontal continu qui, jusqu'alors, n'avait été mis en usage qu'en horlogerie. C'est une heureuse extension du mécanisme des horloges au mouvement des pistons ; car, dans ce cas, comme dans celui de la machine à double effet de Papin, il faut deux corps de pompe, deux pistons en jeu pour faire exécuter une révolution complète à l'axe sur lequel ils agissent.

Cet axe, au moyen d'une roue dentée à laquelle il est invariablement fixé, peut transmettre à une autre roue, également dentée, le mouvement dont nous venons de parler. Jusqu'en 1766, nous ne rencontrons pas encore d'améliorations bien notables. Vers cette époque seulement, un mécanicien français, Gensanne, et un gentilhomme portugais, de Moura, attachèrent chacun leur nom à une innovation importante, le premier au régulateur, le second à l'invention du balancier.

Cette partie mécanique vous est représentée par le fléau de la balance. Si vous imaginez qu'à chaque extrémité de cette barre d'acier, prenant appui en son milieu, on ait fixé la tige de chaque piston, que l'une s'abaisse pendant que l'autre monte, vous aurez compris le mouvement de bascule qui doit en résulter ; puis, par des combinaisons d'engrenage, le mouvement alternatif fut converti, en 1758, par Fitz-Gérald, en un mouvement de rotation.

Lorsque déjà la machine à vapeur eut subi un assez grand nombre d'améliorations, et qu'elle eut acquis un succès industriel, si je puis m'exprimer ainsi, il était naturel de s'occuper de l'économie du combustible ; c'est ce que firent sans beaucoup de succès de Payne, Smeaton et Brindley, en 1759.

Enfin, vers 1766, Louis-Guillaume de Cambray, sieur de Digny, appliqua la vapeur à l'élévation des eaux de salines. Il publia à Parme un traité sur la matière, et donna ainsi un nouvel essor à l'esprit de recherche.

Depuis lors, jusqu'en 1801, les machines à vapeur subissent des transformations capitales, grâce au génie de l'homme dont l'Angleterre s'enorgueillit à bon droit, et qu'elle peut et doit mettre en tête de la liste de tous ceux qui ont contribué à sa gloire et à sa fortune. J'ai nommé Watt.

Watt, jeune encore, fut attaché en qualité d'ingénieur à l'université de Glasgow, en 1756, par le docteur Robinson, qui professait les sciences physiques.

Le cabinet de l'école renfermait plusieurs spécimens de machines qui, plus défectueuses les unes que les autres, étaient fort empêchées de fonctionner quand arrivait le moment des démonstrations. C'est en retouchant, réparant, arrangeant ces modèles pour les mettre en état de fonctionner au moment de la leçon du docteur Robinson, que le jeune préparateur se familiarisa avec leur mécanisme, et que son attention fut éveillée par l'importance des machines à vapeur.

Dans leurs tentatives communes de restauration, le professeur avait été conduit à penser qu'on pourrait bien ne pas borner l'action de la vapeur au travail de *machines fixes*, et qu'il serait possible de l'appliquer à des corps mobiles, à des roues de *voitures*, par exemple. Il appela sur ce sujet toute la puissance de méditation du jeune ingénieur devenu son ami. Quelques essais furent tentés dans ce sens; mais comme le succès ne répondit pas tout de suite à leur attente, ils les abandonnèrent momentanément.

Watt, d'ailleurs, comprenait bien que les machines fixes n'avaient pas atteint la perfection dont elles étaient susceptibles. Mais, pour aller plus loin, il sentait aussi qu'il lui manquait quelque chose, la connaissance parfaite des propriétés de la vapeur, les rapports qui devaient exister entre le *feu* et l'*eau*.

Il reprit la marmite de Papin, l'étudia de nouveau, détermina le volume de vapeur que peut fournir une certaine quantité d'eau chauffée à un certain degré; la force élastique de cette vapeur à ce même degré; la quantité de charbon nécessaire à cette vaporisation; le poids de vapeur dépensé à chaque coup de piston d'un cylindre dont le volume est connu; la quantité d'eau froide qu'il faut injecter dans le cylindre pour donner à l'oscillation descendante du piston une force déterminée; enfin l'élasticité même de la vapeur à certaines températures bien mesurées.

Comme vous le voyez, Watt prenait la question dans son ensemble pour agir ensuite d'après les données de l'expérience. C'est ainsi qu'on doit faire en toute chose. Après cette étude longue et consciencieuse, fort des résultats obtenus, éclairé par la lumière des faits, Watt n'hésite plus, il va de modification en modification, de perfectionnement en perfectionnement, jusqu'aux limites que son génie peut atteindre.

Il aperçoit tout de suite les vices dominants de la machine de Newcomen :

1° La tête du piston était recouverte d'eau froide pour empêcher la vapeur de s'échapper par les pertuis qui existent toujours entre le corps de pompe et le piston. En s'abaissant, cette eau refroidissait les parois du cylindre.

2° L'injection d'eau, pour condenser la vapeur, refroidissait encore la partie inférieure de ce même cylindre, et la vapeur condensée était entièrement perdue.

Toutes ces soustractions de chaleur se traduisaient en frais de combustible, et par conséquent en perte d'argent.

Watt entrevoit le moyen d'y remédier.

Il supprime l'eau qui se trouve sur la tête du piston, et entoure les bords frottants de celui-ci d'un corps élastique, il les enduit de graisse pour empêcher la sortie de la vapeur et faciliter le mouvement. Il préserve le cylindre du refroidissement brusque en lui mettant un couvercle fermant hermétiquement, percé d'une ouverture à travers laquelle passe à frottement la tige du piston. Il supprime l'action atmosphérique et la remplace en faisant passer par-dessus la tête du piston de la vapeur chaude, pendant que celle qui se trouve en dessous se condense, et du même coup il transforme les machines atmosphériques en machines à double effet.

Il établit ensuite une communication entre son corps de pompe et un autre vase, qu'un robinet ouvre et ferme à volonté; ce vase, vide d'air et de tout fluide élastique, ne contient qu'un peu d'eau froide. Par cette nouvelle disposition, voici ce qui devra se passer : lorsque la vapeur aura fait monter le piston, et qu'elle aura produit tout son effet, le robinet de communication sera ouvert; la vapeur, par sa facile expansion, pénétrera dans le vase auxiliaire que nous appelons *condenseur*, s'y précipitera à l'état d'eau. Le vide ainsi fait successivement dessus et dessous, le piston s'abaissera et s'élèvera sans que le corps de pompe ait été refroidi par la pluie d'eau froide de Newcomen. Jusque-là, tout va bien; les prévisions de Watt sont réalisées, il fait une énorme économie de combustible qu'il augmente encore en entourant son appareil de laine et de planches pour le préserver du refroidissement par l'air extérieur.

Pourtant un inconvénient se présente : l'eau du condenseur, à force de refroidir de la vapeur, s'échauffe elle-même, laisse échapper de l'air et de la vapeur, qui viennent mettre obstacle à l'élévation ou à la descente complète du piston. L'auteur y remédie en injectant le condenseur comme jadis on injectait le corps de pompe, puis en enlevant l'eau échauffée du condenseur par une pompe dite *à air*.

Malgré ces beaux résultats, malgré l'économie de plus des deux tiers de la dépense, sans perte aucune de puissance, notre ingénieux mécanicien se ruine, et avec lui tous ceux qu'il s'était associés.

Voilà où mènent souvent les plus belles inventions!

Heureusement, le Parlement lui vint en aide, prolongea de vingt-cinq ans la patente qu'il avait primitivement accordée, et qui avait duré juste assez pour que l'auteur pût consommer sa perte. Enfin, celui-ci contracte une nouvelle association, fabrique de nombreuses machines pour les usines du Staffordshire, du Shorpshire, etc., où on employait les machines de Newcomen.

Les avantages de ses machines sur les anciennes étaient si considérables que Watt ne les vendait pas; il les donnait, ne demandait comme prime que le tiers des bénéfices réalisés sur le combustible, et cédait cette même prime pour soixante mille francs par an et par machine.

Revenu à la vie, c'est-à-dire de la détresse à la fortune, Watt ne se crut pas dispensé de toute étude, de toute observation; il continua ses travaux sur les machines, et porta leur perfection à un degré qui n'a plus permis que des modifications très-secondaires, en tant que mécanisme au moins, motivées par leur appropriation à certains usages. Après s'être associé à Bolton, qui lui vint en aide de sa caisse et le releva de sa chute, Watt observa un phénomène bien remarquable, dans la manière dont se comporte la vapeur chauffée.

Il vit que la vapeur fournie par le générateur n'avait pas besoin, pour produire l'effet désiré, d'être lâchée pendant tout le temps que le piston mettait à parcourir sa course, et qu'il suffisait de n'en faire arriver au-dessus ou au-dessous que la quantité nécessaire pour déterminer seulement la moitié ou les trois quarts de la marche, par exemple, et que l'autre moitié ou le dernier quart serait fait par l'effort seul de la vapeur contenue dans le cylindre, bien que séparée de celle que fournit le générateur.

C'est ce complément d'action obtenu par l'élasticité de la vapeur isolée dans le corps de pompe qu'il nomma *détente*.

Cette observation, comme vous le voyez, est fort importante, car elle prévient des chocs et des ruptures inévitables dans l'appareil, et économise la moitié ou le quart de la vapeur retenue.

Cette détente produit un second effort qui vient s'ajouter au premier en faveur du mouvement du piston. De plus, comme cette force accessoire, ajoutée à la force élastique normale, donne lieu à une puissance considérable, il était important de la régulariser. Pour cela, notre

infatigable chercheur imagina d'augmenter la masse à mouvoir, de manière à répartir le mouvement entre plusieurs organes; et pour cette répartition, il ajouta aux pièces mues par le piston une grande roue, en un point de la circonférence de laquelle se trouve une masse de plomb. C'est le *volant*. Cette pièce additionnelle fait partie de toute la masse; elle tourne sur son axe, et partage avec le système entier le mouvement général. D'autre part, la soupape ou clapet de Murray, dont nous avons parlé, formée par un petit cône susceptible de s'élever ou de s'abaisser pour ouvrir ou fermer l'issue donnée à la vapeur qui transmet la force au piston, présentait des inconvénients dans son jeu trop irrégulier, trop incertain. Watt en reconnaît le vice, et d'un trait de génie le supprime, comme un monarque, d'un trait de plume, supprime un arrêt de mort.

Au clapet il substitue les tiroirs, qui consistent en des plaques glissant alternativement en haut et en bas pour ouvrir ou fermer l'ouverture par laquelle s'introduit la vapeur.

Cet effet se produit par le seul jeu de la machine, comme autrefois le robinet à quatre ouvertures de Denis Papin, mis en jeu par les ficelles du jeune Potter, manœuvrait par l'oscillation du balancier.

A cette époque encore, les tiges des pistons étaient fixées au balancier par une corde ou une chaîne qui, tirée par chaque branche du balancier dans son mouvement de bascule, inclinait la tige du piston lorsque celui-ci arrivait au plus haut point de sa course. Cette déviation était désastreuse, il fallait y remédier; Watt imagina une combinaison mécanique qui permit à la tige du piston de s'élever verticalement; c'est ce qu'on appelle le *parallélogramme articulé*. Les améliorations se succédaient rapidement, comme vous le voyez, mais l'inventeur n'était pas arrivé à la perfection; la vapeur entrait quelquefois trop abondamment et trop brusquement dans les cylindres, lorsque le feu était trop vif; d'autres fois elle n'entrait pas en assez grande abondance et sa force de ressort faiblissait, lorsque le feu perdait de son intensité. Notre ingénieux mécanicien, que les difficultés ne prenaient jamais au dépourvu, sentit qu'il fallait remédier à un tel état de choses. Il comprit qu'une bonne machine vraiment digne de ce nom ne devait dépendre que d'elle-même, qu'elle devait pourvoir à tous ses besoins, mettre un frein à ses dépenses et régler toutes ses actions, suivant les circonstances; supérieure en cela à beaucoup de gens qui se disent intelligents, et ne savent pas même se tracer un plan de conduite et subvenir aux choses de la vie qui leur sont le plus nécessaires. Il se mit donc à l'œuvre et fit contribuer la force centrifuge à l'amélioration qu'il méditait. Vous connaissez, mesdemoiselles, ces jouets d'enfants qui consistent en de petits bons-hommes de bois, dont les bras et les jambes flottent librement dans l'air; ces bons-hommes sont fixés par le corps sur un petit montant de bois qu'une ficelle qu'on tire peut faire tourner; pendant ce mouvement de rotation rapide, les membres s'écartent du corps.

Eh bien, c'est à ce principe que Watt eut recours : il communiqua le mouvement de la machine à une tige verticale portant de chaque côté deux pendules terminés en boules. Lorsque l'arbre ou la tige tourne trop vite, que le mouvement est accéléré par une trop grande force de la vapeur, conséquemment par une trop grande intensité du feu, les boules s'écartent de la tige verticale, impriment à des leviers une impulsion d'élévation; ceux-ci ferment un disque qui règle l'entrée de la vapeur. Si, au contraire, la chaleur du foyer baisse, la force élastique de la vapeur diminue, le mouvement de rotation se ralentit, les boules se rapprochent, les leviers permettent au disque de se mettre de champ et de laisser une plus grande ouverture à la vapeur; d'où une compensation, par la quantité plus grande qui pénètre.

Ce remarquable appareil a reçu le nom de *régulateur à force centrifuge* ou de *pendule conique*.

Enfin, pendant qu'il était en frais d'imagination, l'ingénieux inventeur ne voulut pas s'arrêter en si bon chemin; il poussa l'exigence jusqu'à faire que le même appareil réglât aussi l'intensité du feu en ouvrant et fermant un registre qui commande le tirage de la cheminée, et qu'il distribuât le charbon dans le fourneau de consommation par un distributeur mécanique.

Tout n'était pourtant pas encore fait pour arriver à la perfection; il fallait transformer le mouvement de va-et-vient, qu'il avait eu tant de peine à régulariser, en un mouvement de rotation continue. Cette transformation coûta à Watt de grandes recherches et de nombreux efforts d'imagination, et, parmi tous les projets qui s'étaient présentés à son esprit, aucun ne répondait mieux à ses vues qu'une simple machine toute faite, dont il se servait chaque jour, et à laquelle il n'avait pensé qu'en dernier lieu : c'était la manivelle du rémouleur.

Dans ce simple mécanisme, la meule se sert de volant à elle-même, et le pied entretient un mouvement continu.

Le problème que s'était posé l'habile mécanicien était donc résolu, et désormais sa machine pouvait répondre à tous les besoins; car, la transformation du mouvement étant trouvée, l'application du volant devait l'entretenir et le régulariser. Mais que de peines pour arriver à ce point!

Il ne restait plus qu'à apprécier la puissance de la vapeur agissante et à constater directement le niveau de l'eau dans la chaudière; car, si la force de la vapeur dépassait la résistance que pouvait lui opposer le générateur, celui-ci devait nécessairement faire explosion. Nous en savons quelque chose !!!

D'autre part, si la formation de la vapeur dépensait plus d'eau que la pompe n'en amenait dans la chaudière, les parois de celle-ci pouvaient rougir au-dessus du niveau, et, par une oscillation quelconque, le liquide, venant à baigner leur surface, produirait encore le même effet.

C'est pour parer à ces deux inconvénients également dangereux que divers indicateurs furent placés sur la machine, en communication avec la chaudière.

Le premier est le manomètre, qui indique à combien de pressions atmosphériques correspond la force de la vapeur; en cas de force exubérante, des soupapes de sûreté donnent issue dans l'air à l'excès de vapeur formée.

Le second est un flotteur, ou mieux deux tubes qui indiquent le niveau de l'eau dans le générateur. L'un est plongé jusqu'à une profondeur au delà de laquelle l'eau ne doit pas descendre; l'autre à une profondeur moindre au delà de laquelle l'eau ne doit pas monter. Chaque tube sort au dehors de la chaudière et est fermé par un robinet.

Pour que le niveau soit convenable, il faut qu'il se tienne entre ces deux hauteurs, c'est-à-dire que, la vapeur étant produite, l'eau doit s'échapper du premier tube lorsqu'on ouvre son robinet, tandis que c'est la va-

peur qui doit s'élancer lorsqu'on ouvre le robinet du second.

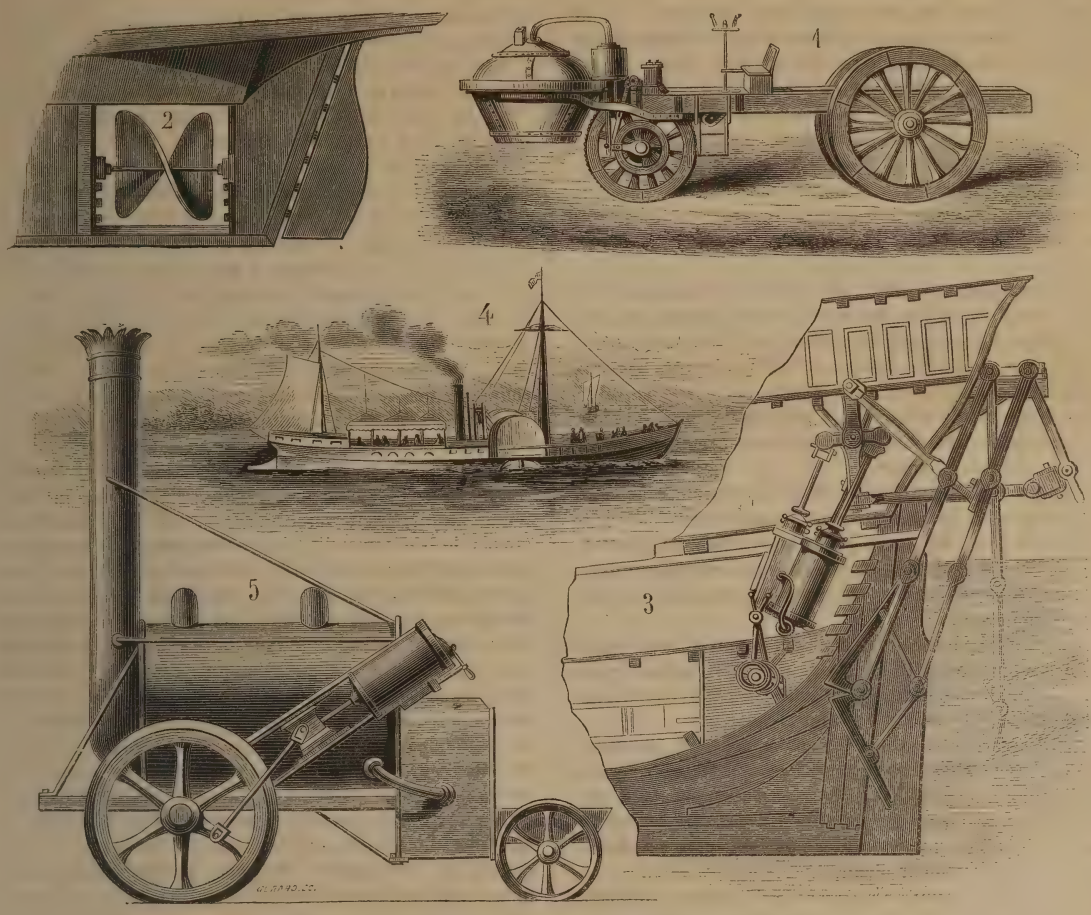
C'est cette manœuvre que vous voyez faire de temps en temps sur les locomotives, et c'est cette vapeur qui, en sortant, donne un coup de sifflet si aigu, lorsque le mécanicien a un signal à faire.

Tels sont les immenses travaux de Watt, telles sont les inventions dont cet homme de génie a doté son pays et le monde entier.

Tout ce qui a été exécuté depuis lui ne sort pas du cadre des améliorations et des perfectionnements, et il ne pouvait en être autrement: Watt avait tout prévu, tout calculé, tout exécuté.

A un siècle de distance, nous rencontrons deux génies égaux, complétés l'un par l'autre : Denis Papin a fait le plan, a posé la pierre fondamentale sur lesquels Watt a bâti l'édifice. Peut-être que, sans Denis Papin, nous n'aurions pas connu Watt, et, sans Watt, peut-être n'aurions-nous encore que les moulins à eau ou à vent pour machines fixes, et les diligences, les coucous et les bateaux à voiles ou à rames pour locomoteurs.

Honneur donc à Watt comme à Denis Papin !



1, chariot à vapeur de Cugnot; 2, hélice des bateaux à vapeur; 3, appareil moteur du bateau à vapeur du marquis de Jouffroy; 4, premier bateau à vapeur construit par Fulton; 5, première locomotive construite par Trévithick et Vivian. Dessin de Salières.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Le premier pas se fait sans qu'on y pense. — Machines locomotives. — Watt et Robinson. — Cugnot. — Olivier Evans. — Machines à haute pression — Diligences à vapeur sur les routes. — 1813, études de Blackett sur les rails. — Georges Stephenson, première locomotive sur chemin de fer.— Chaudières tubulaires de M. Séguin. — Pelletan, injection de la vapeur dans le foyer. — Bateaux à vapeur. — Denis Papin, 1707. — 1780, essais du marquis de Jouffroy.— Fulton, sous le Consulat. — 1807, Fulton fait son premier voyage de New-York à Albany sur *le Clermont*. — 1816, premier bâtiment à vapeur, de fabrique anglaise, qu'on ait vu sur la Seine, à Paris. — 1803, hélice par Dallery. — Delisle. — Sauvage. — Classe sociale des inventeurs. — Applications diverses. — Un habit fait en douze heures, en commençant par la matière première.

Je me suis aperçu à ma dernière phrase que je m'enferrais de plus en plus, et, à certain sourire narquois, j'ai vu que le seul mot *locomoteur* allait m'entraîner plus loin que je ne voulais.

J'ai compté sans votre impitoyable exigence, mesdemoiselles, je le vois ; aussi vais-je, sans me faire prier, vous parler des machines mobiles, de celles qui font mouvoir les voitures et les bateaux, et je terminerai par les applications industrielles.

Nous allons donc remonter à 1769 et descendre jusqu'à 1829, tout en causant de voitures et de bateaux à vapeur.

Nous parcourrons ainsi l'espace qui sépare la première conception du développement entier de ces deux grandes créations.

Le professeur Robinson, l'ami du jeune Watt, avait eu l'idée d'appliquer l'action de la vapeur à un corps mobile, et, s'il vous en souvient, il avait appelé l'attention de son aide sur ce sujet. C'est vers 1759 ou 1760 qu'ils firent en commun quelques essais; mais Robinson et Watt n'avaient pas encore de données assez positives sur la vapeur, et la machine de Newcomen était trop imparfaite pour que leurs tentatives fussent couronnées de succès. Ils abandonnèrent ce projet, et depuis lors on ne s'occupa que des machines fixes. Watt étudiait.

Dix ans plus tard, un autre essai fut tenté. On en trouve la relation dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres.* Ces mémoires ont été rédigés par Bachaumont et publiés en 1777.

Il résulte de cette note que, le 23 octobre 1769, « on a fait en France la première épreuve d'une machine singulière qui, adaptée à un chariot, devait lui faire parcourir deux lieues en une heure, sans chevaux, et qui n'a avancé que d'un quart de lieue en soixante minutes; en présence de M. de Gribeauval, lieutenant général à l'arsenal. »

Le 1er décembre 1769, une seconde expérience fut tentée avec la même machine; l'effet produit fut plus satisfaisant, sans toutefois qu'on pût s'en contenter. « Enfin, le mardi 20 novembre 1770, d'après Bachaumont, la machine dont nous venons de parler a traîné dans l'Arsenal une masse de cinq milliers servant de socle à un canon de quarante-huit, et a parcouru cinq quarts de lieue en une heure. »

L'auteur des *Mémoires secrets* attribue par erreur cette invention à M. de Gribeauval; elle appartient bien certainement à un ingénieur français du nom de Cugnot. On lit, en effet, sur un exemplaire de l'ouvrage de Partington, une note écrite en marge par feu Gengembre, ainsi conçue :

« . . . Cette machine se voit encore au Conservatoire des arts et métiers à Paris; l'auteur est M. Cugnot, mon premier maître de mathématiques; j'avais treize ans quand il m'a fait monter sur son chariot. »

Nicolas-Joseph Cugnot était né à Void en Lorraine, le 25 février 1725; il est mort à Paris en 1804. Il a été employé en Allemagne et en Belgique comme ingénieur; puis il est revenu à Paris en 1763. Avant son retour, il avait exécuté à Bruxelles un cabriot qui n'était mû que par le feu et la vapeur d'eau.

Le duc de Choiseul, ministre de la guerre, informé des essais et des demi-réussites de Cugnot, le chargea de faire construire une grande voiture sur le même principe. La machine fut faite, elle existe encore; mais la trop grande violence de ses mouvements ne permettait pas de la diriger avec facilité; aussi, dès la première épreuve, fut-elle buter contre un pan de mur qu'elle abattit, sans qu'il fût possible de la détourner. D'autre part, sur les registres de l'Institut, de l'an IV, on lit qu'une Commission, composée des citoyens Coulomb, Perrier, Bonaparte et Prony, était chargée de faire un rapport sur une voiture mue par la vapeur, dont le citoyen Cugnot est l'auteur. Malheureusement le mécanisme était trop imparfait; les pièces n'étaient pas calculées sur l'effet qu'elles devaient produire, et, au lieu d'avancer la solution du problème, cet échec ne fit que la retarder par le découragement qu'il jeta dans l'esprit des chercheurs.

Ce fut en Amérique que ce projet reçut un commencement d'exécution, à trente années de distance, par un nommé Olivier Evans, l'inventeur des machines à haute pression.

Watt s'était arrêté aux machines à double effet, agissant à basse ou à moyenne pression, c'est-à-dire fonctionnant à une atmosphère et demie ou à deux ou trois atmosphères au plus. L'Américain Evans avait trouvé Watt trop modeste dans le développement de sa force; il voulut en créer une beaucoup plus puissante.

A cet effet, il établit des machines capables de faire travailler la vapeur sous une très-forte pression, par conséquent à une température très-élevée. Alors il ne condensait plus la vapeur, une fois l'effet produit; elle était abandonnée et répandue en plein air, ce qui exigeait beaucoup d'eau alimentaire.

Par ce système les machines acquéraient une puissance énorme. Cette hardiesse et les inconvénients inhérents au principe les firent rejeter par ses compatriotes, pourtant assez aventureux par nature.

Ces machines à haute pression éprouvèrent, comme on le pense, les plus grandes difficultés à s'introduire en Europe; et ce fut seulement vers 1801 que deux constructeurs anglais, Trevithick et Vivian, adoptant les idées d'Evans, appliquèrent à une voiture ordinaire, espèce de diligence, une machine fondée sur ce principe. Le foyer et la chaudière étaient derrière le coffre entre les deux grandes roues; le mécanisme était sous la caisse et fonctionnait de manière à agir directement sur les roues de derrière; les roues de devant se mouvaient librement en tous sens et servaient de directrices. Le conducteur pouvait suspendre à volonté l'action d'un engrenage sur l'une ou l'autre des roues motrices et tourner ou suivre les sinuosités de la route. Mais l'énorme frottement qu'il fallait vaincre sur le terrain, l'effort immense de traction qu'il fallait surmonter aux pentes rapides, présentaient des difficultés telles que les inventeurs durent renoncer à leur entreprise. Toutefois ils n'abandonnèrent pas complétement leur projet et entrevirent dans l'emploi de rails en bois ou en fer, déjà en usage dans les mines, une chance de salut. Un préjugé très-enraciné faisait croire, à cette époque, que les roues n'ayant pas de prise sur les rails glisseraient sur elles-mêmes et ne feraient pas avancer le chariot. C'était une erreur, erreur malheureuse, qui entraîna une perte de temps considérable pour le développement de l'industrie du roulage à la vapeur, et jeta les inventeurs dans une foule de modifications toutes plus irréalisables les unes que les autres. Ce ne fut qu'en 1813 que Blackett étudia cette question à fond et qu'il reconnut que les rails de fer présentaient assez d'aspérités pour que le roulement eût lieu avec déplacement. En 1815, Georges Stephenson, ancien ouvrier mineur, construisit la première machine qui ait fonctionné sur un chemin de fer. Quoique fort imparfaite encore, la locomotive de Stephenson fit sortir l'industrie de l'état languissant où elle se trouvait. Alors les machines trop faibles ne donnaient pas une impulsion suffisante aux chariots; la forme des chaudières ne permettait pas à la vapeur de se produire assez rapidement et en quantité suffisante. Toutes ces imperfections diminuaient beaucoup l'importance des services qu'on attendait du nouveau moteur; et si un changement radical apporté dans la construction des générateurs ne fût intervenu, il eût été impossible de se contenter d'une puissance qui ne pouvait développer qu'une vitesse d'une lieue et demie à l'heure. La cupidité des compagnies des trois canaux, qui seules opéraient les transports

des marchandises du comté de Lancastre, suscita des récriminations et des réclamations furibondes de la part des commerçants. Ceux-ci, voyant qu'on pouvait opérer le transport du charbon dans les mines par les machines à vapeur, voulurent qu'on adoptât le même procédé sur les routes.

Une compagnie se forma, sans trop savoir quel mode de traction elle adopterait, mais elle commença le percement d'un chemin de fer.

Je ne vous dirai pas toutes les tribulations qu'elle eut à supporter, toutes les difficultés qui furent élevées par les gens intéressés à l'existence des canaux, d'une part; par les propriétaires chez lesquels il fallait passer, d'autre part; enfin par la nombreuse classe des ignorants, qui s'opposent d'abord à l'essor de toute idée neuve qu'ils ne comprennent pas, mais qu'ils combattent, pour faire croire à une capacité quelconque. Injures, menaces, opposition armée, tout fut bravé, méprisé, vaincu.

La première ligne de chemin de fer qui fut ouverte, fut celle de Stockton à Darlington, en 1825; Stephenson en était l'ingénieur. Celle-là était encore très-lente dans ses moyens de locomotion, comme nous l'avons dit plus haut; on lui doit d'avoir fait éclore l'ère des voyages à la vapeur.

Le bruit de ces succès retentit à Liverpool et à Manchester. Stephenson fut prié de se charger du tracé d'une ligne entre ces deux villes commerçantes; il accepta, et fit adopter par le Parlement son projet. Après des travaux d'art gigantesques, dont la réussite paraissait impossible alors; après des alternatives de succès et de revers, seul de son opinion, Stephenson soutint le courage défaillant des directeurs de la Compagnie, qui voyaient avec effroi que 11,500,000 francs avaient déjà été engloutis, et parvint enfin à obtenir une route ferrée solidement assise sur des marais et des tourbières.

Mais là ne s'arrêtèrent pas les difficultés, les controverses et les oppositions; il fallait déterminer quel serait le mode de traction auquel on donnerait la préférence... Une foule de projets étaient proposés: prendrait-on des chevaux, des machines fixes, placées de distance en distance, ou bien des locomotives? Le moteur serait-il de l'eau du gaz hydrogène, de l'acide carbonique, la pression atmosphérique?

Stephenson, seul encore de son avis contre tous les ingénieurs les mieux autorisés, mais fort de ses succès, de son expérience et des ressources qu'il puisait dans son génie, opta énergiquement pour les locomotives à la vapeur; il adjura la Compagnie de s'en tenir à ces machines; d'en faire l'essai, au moins; et il se chargeait d'en construire une qui fût supérieure, pour la vitesse, à toutes celles qu'il avait construites jusqu'alors, et qui remplirait toutes les conditions de régularité, de solidité et de sûreté qu'on pouvait désirer.

Ebranlés par les raisons plausibles que donnait Stephenson contre les arguments des ingénieurs les plus éminents d'Angleterre, les directeurs se décidèrent à offrir publiquement une prime de 500 liv. st. (12,500 francs) pour la locomotive qui, placée à jour fixe sur les rails, satisferait le mieux aux conditions déterminées par un programme.

Stephenson, aidé de son fils, se mit aussitôt en devoir de construire sa fameuse machine de concours, *la Fusée* (Rocket).

Le jour du concours, le 6 octobre 1829, cinq machines furent présentées: *la Fusée*, de Stephenson père et fils; *la Nouveauté*, de MM. Braithwaite et Erickson; *la Sans-Pareille*, de M. Timothy Backworth; *la Persévérance*, de M. Burstal, et *la Cyclopède*, de M. Brandreth. Cette dernière devant être mue par des chevaux, ne remplissait pas les conditions du programme; elle fut retirée.

Les quatre premières machines, *locomotives à vapeur*, purent entrer en lice; mais celle de Stephenson fut la seule qui remplit toutes les conditions du programme comme poids, comme force et comme vitesse. *La Fusée* dépassa même de beaucoup la vitesse exigée; c'est que, heureusement pour Stephenson, un ingénieur français conçut l'idée d'augmenter la surface de chauffe et, par conséquent, de rendre plus efficace la même quantité de combustible.

Cet ingénieur, M. Seguin aîné, dont le nom restera illustre dans l'histoire de la vapeur, reconnut que la forme de la chaudière de Stephenson n'était pas favorable à la production rapide de la vapeur, et il eut l'idée de faire traverser la chaudière et l'eau qu'elle contient par un grand nombre de tubes métalliques à travers lesquels pourrait passer la chaleur du fourneau. Par ce simple procédé, qui n'est autre chose qu'un trait de génie, M. Seguin donna aux machines roulantes la possibilité de parcourir dix, douze et quinze lieues à l'heure.

Stephenson avait connaissance de ce perfectionnement introduit dans les générateurs de vapeur, et il comprit tout de suite tout le parti qu'il pouvait en tirer pour les voyages à grande vitesse; c'est à cette nouvelle disposition que sa machine doit d'avoir surpassé toutes les autres.

L'inauguration définitive du chemin de fer de Liverpool à Manchester, le premier qui eût été établi dans ces conditions et sur cette échelle en Angleterre, eut lieu le 15 septembre 1830.

Huit locomotives sortant des ateliers de Stephenson étaient sur la voie; de fortes palissades avaient été dressées des deux côtés des tranchées profondes qui avoisinent Liverpool, pour prévenir les accidents qui auraient pu résulter de la pression de la foule. Des constables et des soldats en grand nombre étaient chargés de tenir la voie libre. Le duc de Wellington, alors premier ministre, et sir Robert Peel, secrétaire d'Etat, avaient cru devoir assister à cette cérémonie, ainsi qu'une foule de personnes marquantes, comme à un événement national.

Le Northumbrian ouvrit la marche, suivi des autres locomotives et de leurs convois, portant environ six cents personnes. De toutes parts éclataient les applaudissements d'un immense concours de spectateurs, émerveillés à la vue de ce grand convoi, lancé avec une vitesse de *vingt-quatre milles à l'heure*, et filant tantôt sous leurs yeux, tantôt au-dessus de leur tête.

Dès lors la locomotion à la vapeur fut résolue. Au lieu de la borner aux matériaux, elle fut étendue aux transports des voyageurs, qui n'auraient pu s'accommoder d'une vitesse plus lente que celle qu'ils obtenaient de leurs berlines ou des diligences.

Cependant il y avait encore quelque chose à désirer: pour faire circuler l'air chaud à travers les tubes, l'ingénieur français était obligé de placer un ventilateur qui établissait un courant rapide dans le fourneau; mais ce ventilateur était mû lui-même par la vapeur produite et employait une partie de la force que celle-ci développait. Pour remédier à cet inconvénient, un physicien français, M. Pelletan, proposa de faire passer sous le fourneau la vapeur qui s'échappe du cylindre et que le piston rejette avec force dans l'atmosphère.

C'est, comme vous le voyez, mesdemoiselles, l'action de l'éolipyle renouvelée du temps de Vitruve. Ces deux

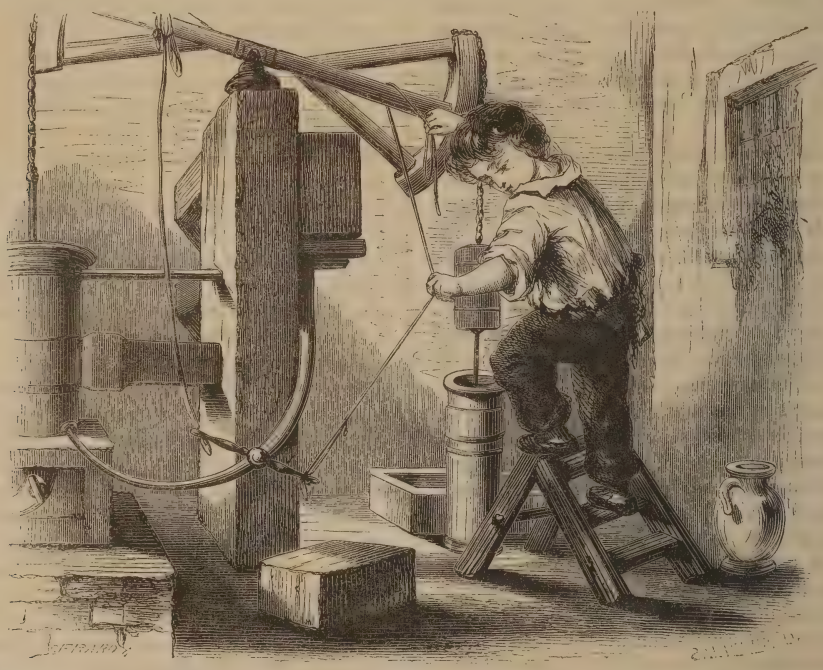
dernières découvertes sont d'une importance capitale pour la vitesse des locomotives; elles se résument ainsi : production prompte et abondante de vapeur disponible par un feu vif qu'active incessamment un courant rapide d'air et de vapeur perdue.

Les bateaux à vapeur eurent aussi, et pendant le même temps, beaucoup à compter avec les inventions, les améliorations et les perfectionnements, pour arriver à faire un voyage transatlantique en quelques jours; leur marche rencontra autant de difficultés que les voitures, quoiqu'ils reposent sur un support plus glissant que les routes.

Vous vous rappelez que Denis Papin a indiqué dans les *Actes des érudits de Leipsick* (1690) la possibilité de faire mouvoir les bateaux par l'action de la vapeur. Eh bien ! en 1707, il en construisit un sur la Fulda, ainsi qu'il résulte d'une lettre qu'il écrivit de Cassel, en date du 7 juillet, à Leibnitz, pour le prier d'obtenir la permission de laisser passer le sien dans le Weser. Ayant attendu en vain l'autorisation, que Leibnitz avait demandée pour lui au bailli de Münden, Papin résolut de passer outre, afin d'échapper à toutes les vexations dont il était l'objet de la part de certains personnages jaloux de sa supériorité.

Arrivé à cette ville, située au confluent de la Fulda et de la Wera, précisément où commence le Weser, il rencontra une opposition formidable de la part des mariniers, qui, sans doute excités par le bailli Zenner, mirent tout en pièces.

Celui-ci, dans une lettre d'excuses hypocrites, rejette l'odieux de cette action sur la brutalité des gens du port; mais le bout de l'oreille perce, et on voit clairement qu'il n'est pas étranger à cette mauvaise action dont il redoute la juste punition



Le jeune Potter attachant la ficelle au balancier. Dessin de Salières.

Je vous ai parlé aussi des prétentions de Savery et de Jonathan Hulles, en 1724.

Il faut faire un bond jusqu'à 1780 pour arriver aux essais que le marquis de Jouffroy fit successivement sur le Doubs et sur la Saône, avec un bateau à roues, muni d'une machine de Watt, à deux cylindres, il est vrai, mais à simple effet.

Quoi qu'il en soit, il fit en 1776, sur le Doubs, une première expérience, qui réussit parfaitement bien, avec des roues garnies de palettes articulées qui se déployaient pour appuyer sur l'eau, et qui s'ouvraient pour en sortir, quand l'effet était produit.

Après avoir changé ce système pour des roues à aubes, c'est-à-dire dont les rayons étaient garnis de planches fixes, le marquis de Jouffroy put remonter et descendre la Saône, de Lyon à l'île Barbe, avec la plus grande facilité. Ce succès inespéré fut constaté par des milliers de spectateurs, et procès-verbal en fut dressé par les académiciens de cette ville. On aurait pu croire qu'un événement aussi important aurait excité l'intérêt des industriels et du gouvernement; malheureusement il n'en fut rien.

Les sociétés ne voulurent se constituer qu'après avoir obtenu une concession du ministère, et celui-ci ne voulut l'accorder qu'à la condition que l'Académie des sciences de Paris se serait prononcée sur un fait que tout le monde, à Lyon, avait vu, que l'Académie de cette ville avait enregistré.

La docte assemblée exigea que l'expérience fût reproduite sur la Seine; le ministre de Calonne mit des conditions exorbitantes à la délivrance du privilége, et chacun s'arrangea si bien, que le malheureux marquis, ruiné par ses expériences en province, ne put réaliser des capitaux suffisants pour les recommencer à Paris. Bafoué par la noblesse, qui, à cette époque, croyait déroger en coopérant à une œuvre industrielle, alors même que cette œuvre pouvait apporter honneur et profit à son pays, délaissé

par les personnes qui l'avaient aidé de leurs capitaux, il n'eut ni le pouvoir ni le courage de surmonter les difficultés de tous genres qui lui étaient suscitées. Le cœur rempli d'amertume et de dégoût, l'inventeur abandonna sa belle découverte; la révolution éclata sur ces entrefaites, et il fut chercher parmi les émigrés le pardon de la faute qu'il avait commise, d'avoir voulu être utile à sa patrie. Vingt ans après, l'Amérique réalisait cette magnifique conquête de l'homme sur les eaux.

A cette époque, Watt avait donné le dernier perfectionnement à ses machines; il ne s'agissait que de les adapter à un bateau; Fulton eut cette gloire, mais au prix de combien de peines, de sollicitations, de démarches et d'essais arriva-t-il à immortaliser son nom! Ce serait une longue histoire à faire, et le temps me manque pour vous l'exposer. Qu'il me suffise de vous dire qu'arrivé en Europe Fulton débarqua d'abord en Angleterre, puis en France, où il vint proposer des moyens pyrotechniques pour attaquer sous l'eau et faire sauter des bâtiments ennemis; qu'après avoir porté successivement toutes les facultés de son esprit inventif sur les bateaux plongeurs et sur les bateaux dirigés par la vapeur, il offrit alternativement ses inventions à la France, qui lui avait généreusement donné des fonds pour ses recherches, par

Concours des locomotives en Angleterre, 6 octobre 1829. La *Fusée*, de Stephenson, etc. Dessin de Salières.

les mains du premier consul; et à l'Angleterre, dont le gouvernement ne voulait acheter son idée que pour en faire un secret.

Malgré les démonstrations heureuses de Fulton sur la possibilité de faire remonter et descendre un bateau à vapeur sur la Seine; malgré le succès qu'il obtint devant l'île des Cygnes, entre la barrière des Bons-hommes et la pompe à feu de Chaillot, le premier consul refusa de prêter plus longtemps l'oreille à ses propositions. Dès lors Fulton s'embarqua pour rentrer dans sa patrie. Fort de ses recherches personnelles, connaissant à fond tous les essais qui avaient été faits en France, en Ecosse et aux Etats-Unis sur le même sujet, il résolut d'établir sur les lacs et les fleuves d'Amérique un service régulier de bateaux à vapeur; et, pour arriver à ce but, il fit construire par Watt une machine qu'il disposa convenablement dans un grand bateau de cent cinquante tonneaux, *le Clermont*, destiné au transport des voyageurs et des marchandises, de New-York à Albany, sur l'Hudson.

Ce fleuve, comme vous le savez, mesdemoiselles, a été découvert en 1609 par un navigateur qui lui a donné son nom; il prend sa source dans les montagnes qui se trouvent à l'ouest du lac Champlain, près de l'Ontario, illustré par le charmant récit de Fenimore Cooper. Après un cours de quatre cent cinquante kilomètres, il se jette dans l'océan Atlantique, au-dessous de New-York; mais il est

mis en communication par des canaux avec différents lacs et rivières, qui étendent au loin les relations de New-York avec le nord-ouest de l'Amérique.

La défaveur que Fulton rencontra en Europe le poursuivit chez ses concitoyens d'adoption ; un seul homme haut placé par sa fortune et sa position sociale, le chancelier Livingston, lui vint en aide et seconda ses efforts, malgré les critiques amères des New-Yorkois, qui désignaient l'entreprise sous le nom de *la Folie Fulton*. Mais, comme toujours, les évaluations des dépenses présumées étaient au-dessous des dépenses réelles ; un moment de gêne se fit sentir, et Fulton et Livingston, son associé, proposèrent le tiers de leurs droits à qui voudrait prendre une part proportionnelle dans les dépenses. Personne ne se présenta ; chacun vit dans cette offre un aveu d'impuissance.

Cependant, à force d'expédients, au mois d'août 1807, *le Clermont* étant terminé, un premier essai fut tenté ; le bâtiment fut lancé. Fulton, sur le pont, affronta avec courage les huées, les sifflets, les rires moqueurs d'une foule stupide, qui aurait préféré la chute d'une si belle conception à la honte d'avouer son ignorance. Ceux qui avaient refusé leur concours pécuniaire craignaient un succès dont ils n'avaient pas voulu profiter ; c'étaient des ennemis de la pire espèce, des envieux !

Malgré les vociférations, le bateau marcha ; la vapeur ne se laissa pas déconcerter, et Fulton, parfaitement maître de lui-même, ne s'occupa que d'examiner le jeu des machines et les défauts auxquels il faudrait remédier. Dès lors la scène changea ; aux huées succédèrent des acclamations enthousiastes ; les jaloux, les envieux, les ignorants voulurent se donner le change à eux-mêmes ; ils n'avaient jamais douté de la réussite, ils n'avaient jamais eu d'autre intention que de mettre à l'épreuve la confiance de l'auteur dans son œuvre admirable... Il en est toujours ainsi après le succès. A cette occasion, Cobden, l'ami et le biographe de Fulton, écrit :

« Rien ne saurait surpasser l'admiration et la surprise de ceux qui furent témoins de cette expérience. Les plus incrédules changèrent de façon de penser en quelques minutes et furent totalement convertis avant que le bateau eût fait un quart de mille. Tel qui, à la vue de cette coûteuse embarcation, avait remercié le Ciel d'avoir été assez sage pour ne pas dépenser son argent à poursuivre un projet si fou, montrait une physionomie différente à mesure que *le Clermont* s'éloignait du quai et accélérait sa course ; un sourire d'approbation était sensiblement remplacé par une vive expression d'étonnement.

« Quelques hommes dépourvus de toute instruction et de tout sentiment des convenances, qui essayaient de lancer encore de grossières plaisanteries, finirent par tomber dans un abattement stupide, et ce triomphe du génie arracha à la multitude des acclamations et des applaudissements immodérés. »

Mais Fulton, aussi fort contre le sentiment d'orgueil qu'il l'avait été contre celui d'indignation, ne se laissa pas distraire de ses observations ; après avoir noté les défauts qu'il avait reconnus, il fit faire les modifications qu'il jugeait convenables pour obtenir une augmentation de vitesse.

Après quelques jours de travail, il fit annoncer dans les journaux que son bateau, destiné au transport régulier de New-York à Albany, partirait le lendemain même pour sa destination. Malgré l'expérience décisive, des doutes, des répugnances invincibles se manifestèrent, et personne ne se présenta au départ ; Fulton partit seul avec ses hommes d'équipage. Le trajet d'une ville à l'autre se fit sans accident et les soixante lieues qui séparent New-York d'Albany furent franchies en trente-deux heures pour aller, et en trente pour revenir, sans avoir recours aux voiles dont on s'était muni.

Ce voyage, qui se fit jour et nuit, jeta dans l'esprit des rares populations établies sur les rives luxuriantes de l'Hudson l'effroi qu'aurait produit un monstre marin vomissant sur son passage des torrents de feu et de fumée. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil et chacun se signait, se prosternait et recommandait son âme à Dieu.

En allant à Albany, Fulton avait dû se résigner à partir seul avec ses matelots ; au retour, un habitant de New-York demanda à prendre place sur *le Clermont* qui devait descendre le fleuve ; il s'adressa à bord à un homme occupé à écrire.

— Ne devez-vous pas descendre l'Hudson avec votre bateau ?

— Oui, répondit Fulton (car c'était lui) ; je vais faire mon possible.

— Voulez-vous me donner passage sur votre bateau ?

— Volontiers, si vous n'avez pas plus peur que nous.

— Combien me prendrez-vous ?

— Six dollars.

— Les voilà.

Et le passager les mit dans la main du maître du navire.

Contemplant cette petite somme avec une émotion bien facile à comprendre, absorbé dans ses pensées d'avenir, Fulton, ne disant rien, paraissait rêver ou être indécis. Le passager, croyant s'être trompé, lui dit :

— Mais n'est-ce pas là ce que vous m'avez demandé ?

Fulton, arraché à ses pensées par cette question, lui répondit, des larmes aux yeux et dans la voix :

— Excusez-moi, je songeais que ces six dollars sont le premier argent que je gagne par mes longs travaux sur la navigation à la vapeur...

Et donnant une poignée de main à l'étranger, il ajouta :

— Je voudrais bien consacrer le souvenir de ce moment en vous priant de partager avec moi une bouteille de vin ; mais je suis trop pauvre pour vous l'offrir, je n'en ai pas à mon bord. J'espère pourtant être en état de me dédommager la première fois que nous nous rencontrerons.

Quatre ans après, la rencontre désirée eut lieu et le vin ne manquait pas.

Arrivé sans encombre à New-York, Fulton fit connaître par les journaux le succès de son voyage, par une note ainsi conçue :

A L'ÉDITEUR DU *Citoyen Américain*.

Monsieur,

« Je suis arrivé cette après-midi, à quatre heures, sur mon bateau à vapeur parti d'Albany. Comme le succès de mes expériences me fait espérer que de semblables bateaux sont appelés à prendre une grande importance dans mon pays, afin de prévenir une opinion erronée et donner aux amis des inventions utiles la satisfaction qu'ils désireraient, je vous prie de vouloir bien donner de la publicité aux résultats suivants :

« J'ai quitté New-York lundi à une heure, et suis arrivé à une heure le lendemain mardi, c'est-à-dire en vingt-quatre heures, à Clermont, habitation du chancelier Livingston : distance, cent dix milles. J'ai quitté Clermont le mercredi à neuf heures du matin et suis arrivé à Albany à cinq heures de l'après-midi : temps, huit heures ; dis

tance, quarante milles, c'est-à-dire avec la vitesse de cinq milles à l'heure.

« Robert Fulton. »

On était en 1807 ; c'est de ce moment que date la navigation à la vapeur.

Restreinte d'abord aux fleuves et aux canaux, elle s'étendit bientôt en Amérique, en Angleterre et en Ecosse ; puis elle envahit le domaine des mers : on vit des bateaux à vapeur faire un transport régulier entre l'Angleterre et l'Irlande.

La France, encore émue de sa grande défaite de 1815, n'avait pris aucune part à cette conquête industrielle. Ses titres à la priorité déjà anciens, dataient de Papin et de Jouffroy, ils étaient presque oubliés. Ce ne fut qu'en 1816 qu'apparut sur les bords de la Seine le premier bâtiment à vapeur, de fabrique anglaise, et encore son apparition fut-elle de courte durée.

De 1825 à 1830, l'industrie des bateaux à vapeur se développa sérieusement en France. On commençait à n'avoir plus besoin d'envoyer chercher les machines à Londres ; les ingénieurs s'étaient mis à l'œuvre, les usines se multiplièrent, et notre pays put non-seulement se suffire à lui-même, mais encore fournir aux puissances européennes une partie des machines et des navires dont elles eurent besoin ; et telle est la souplesse de l'esprit français, mesdemoiselles, que ce que nous n'inventons pas nous l'avons bientôt appris, et nous pouvons l'enseigner aux autres.

J'aurais à peu près terminé l'esquisse de la vapeur appliquée aux bateaux, si je ne voulais vous faire apprécier un moyen de propulsion destiné à remplacer les grandes roues si disgracieuses qui flanquent de chaque côté nos bâtiments à vapeur et en augmentent démesurément la largeur ; je veux parler de l'hélice, définitivement adoptée depuis une dizaine d'années, et déjà proposée, dès 1803, par le malheureux Dallery.

Après avoir englouti sa petite fortune, cet innovateur demanda au ministère de lui venir en aide pour terminer son œuvre ; n'ayant pu rien obtenir, et désespéré de voir Fulton faire manœuvrer son bateau d'essai sur la Seine, avec ses roues à aubes, il prit la résolution héroïque de mettre son bateau en pièces et d'en finir avec des gens d'Etat qui ne considèrent que la dépense présente sans s'occuper de la grandeur du résultat. Eh bien ! cette idée lumineuse, qui faisait entrevoir à Dallery qu'on pouvait pousser un bateau par une espèce de vis tournant dans l'eau, à l'arrière du navire, fut reprise par le capitaine du génie Delisle en 1823 ; cet officier démontra par des calculs la possibilité de cette substitution et les avantages d'une semblable transformation sur les roues à aubes ; son travail n'eut pas un meilleur sort, il fut rejeté par le ministre de la marine.

Sauvage, constructeur à Boulogne, comprenant bien toute la supériorité attachée à ce genre de propulsion, voulut aussi, en 1843, essayer à ses risques et périls de nouvelles expériences pour faire prévaloir l'action importante de l'hélice ; ses efforts furent inutiles : lui aussi se ruina, devint fou, et donna une fois de plus la preuve qu'en France aucune invention de premier ordre ne peut éclore, si l'auteur n'est assez riche pour se passer du concours de l'Etat et des financiers.

Ce furent encore des Anglais, MM. Smith et Rennie, qui réalisèrent les idées de nos trois compatriotes.

Vous allez saisir au premier mot, mesdemoiselles, l'importance qui se rattache à cette question. En mer, lorsque les vagues couchent le bâtiment sur l'un de ses côtés, la roue du côté opposé tourne dans l'air, mais elle ne fonctionne plus d'une façon efficace et, par suite, le navire manœuvre mal ; les roues sont exposées à toutes les avaries que produit un choc sur les récifs ou contre les rochers ; en guerre, elles sont le point de mire de l'artillerie ennemie, car, sachez-le bien, lorsqu'une roue est cassée, le bâtiment est hors de service.

L'hélice, au contraire, est plongée dans l'eau, à l'arrière et sous le navire ; elle n'est exposée à aucun choc et ne peut être brisée par un boulet ; elle n'occasionne pas ce remous si funeste aux berges des canaux ; enfin, elle n'augmente pas la largeur du bateau ; avec elle on peut passer partout !

Nous avons fini l'histoire de la vapeur ; j'ai appelé votre attention sur les innombrables difficultés qu'il a fallu vaincre pour faire de cet agent un puissant ouvrier. J'ai mis sous vos yeux l'énorme quantité de génie qu'il a fallu déployer pour arriver à la construction de tous les organes mis en jeu ; j'ai confié à votre mémoire les noms des hommes qui ont coopéré à cette grande œuvre avec plus ou moins de bonheur. Tous, vous l'avez vu, ont eu à combattre énergiquement pour sortir vainqueurs de la lutte. Tous, ou presque tous, se sont ruinés ; quelques-uns ont perdu la raison ; très-peu d'entre eux ont recueilli les fruits de la victoire ; mais, semblables aux guerriers qui se battent pour l'indépendance de leur pays, ceux qui ont disparu de la scène ont légué pour héritage aux survivants les conquêtes qu'ils avaient faites, ou celles qu'ils avaient préparées ; conquêtes de l'esprit sur la matière, dans lesquelles l'inventeur expose seul sa fortune, sa vie et sa raison, pour concourir au bien-être de tous.

On pourrait croire que ces gens d'élite, ces grands esprits, ces chercheurs infatigables, aux vues étendues, sortaient des classes les plus fortunées et les plus instruites de la société ; qu'ils avaient fait des études solides, et que, munis du bagage de tous leurs devanciers, ils s'étaient jetés dans les recherches d'application avec la quasi-certitude d'une prompte réussite, ce qui expliquerait leur espoir d'attacher leur nom à une découverte glorieuse. Détrompez-vous, mesdemoiselles ; tous ces bienfaiteurs du genre humain, à l'exception d'un très-petit nombre, étaient des gens illettrés, sortis du sein de la masse populaire, de la plèbe, comme on dit, ou de cette classe moyenne de la société dans laquelle on rencontre généralement unis le savoir et la pauvreté.

C'étaient de ces hommes enfin qui, ne pouvant trouver en eux des ressources pécuniaires suffisantes pour faire exécuter telle ou telle conception, étaient obligés d'économiser sur le pain quotidien pour donner un corps à leur idée.

Le docteur Papin, proscrit, fut obligé de donner des leçons de mathématiques pour vivre, et surtout pour faire face aux dépenses que nécessitaient ses expériences ; en Angleterre, il fut chargé d'exécuter les expériences de la Société royale de Londres, et de copier les correspondances, ce qui lui valut un traitement de soixante-deux francs par mois !

Thomas Savery était un ouvrier des mines qui s'éleva au grade de capitaine de marine et devint un excellent ingénieur.

Thomas Newcomen et Jean Cowley étaient, l'un serrurier, et l'autre vitrier à Darmouth.

James Watt, lui-même, n'était qu'un jeune ouvrier mécanicien que son goût pour l'étude des sciences avait

fait remarquer des professeurs de l'université de Glasgow.

Cugnot, dont le succès a si mal répondu à son attente, était un ingénieur français pauvre, qui avait mis son savoir au service de diverses puissances étrangères.

Georges Stephenson, auquel les Compagnies anglaises ont fait ériger une statue en bronze dans la ville de Liverpool, était un ouvrier mineur.

L'Américain Fitch, était venu offrir à la France un projet de bateau à vapeur dont il présenta le modèle à la Convention nationale, qui lui refusa les moyens d'exécution. Abandonné par une Société qu'il avait formée, ruiné par ses essais et par ses voyages, réduit à la dernière misère, il se précipita dans l'Alleghany, où il trouva un terme à ses déceptions.

Bumesy, antagoniste du précédent, après deux ans d'essais et de perfectionnements, mourut au moment où il allait faire une expérience décisive qui devait décider les capitalistes à entrer avec lui en participation.

Fulton, issu d'une famille irlandaise émigrée dans l'Etat de Pensylvanie, ne reçut qu'une très-faible instruction avant d'être apprenti chez un joaillier de Philadelphie ; et, lorsqu'avec son bateau il entreprit son voyage d'essai sur l'Hudson, il n'avait pas à sa disposition une bouteille de vin qu'il pût boire en signe de réjouissance avec le premier et l'unique voyageur qui consentit à faire sur *le Clermont* la traversée d'Albany à New-York.

Notre compatriote Charles Dallery, d'Amiens, avait été successivement fabricant d'orgues, d'horloges en bois, de moulins à vent et de ces montres microscopiques qui se portaient montées sur une bague.

Lorsqu'il affecta les trente mille francs qui composaient toute sa fortune à la propulsion des bateaux par l'hélice, il ne lui manquait plus qu'un peu d'aide pour arriver. Il s'adressa à l'Etat, l'Etat refusa ; il mit son bateau en pièces et mourut à Jouy, près de Versailles, à l'âge de quatre-vingt-un ans, avec le regret de voir son invention exécutée en Angleterre et admise dans toutes les marines de guerre.

Frédéric Sauvage, qui lui succéda dans ses recherches, à quarante-six ans de distance, se ruina à son tour et, vieux et malade, mourut fou, en 1857, dans une maison de santé de la rue Picpus, passant son temps entre un violon et une volière pleine d'oiseaux.

Quelques années avant les communications de Sauvage à l'Institut, un fermier anglais, M. Smith, réalisait par la pratique les travaux théoriques du capitaine Delisle et détrônait définitivement les roues à aube qu'il remplaçait par l'hélice.

Enfin, terminons par une gloire nobiliaire, malheureuse dans ses résultats, mais qui arrivait au but lorsqu'elle abandonna la partie : je veux parler du marquis de Jouffroy. Officier sans fortune, il profita du pardon que la France accordait à ses enfants égarés, et trouva aux Invalides une retraite honorable.

Tous ces chercheurs convaincus, poussés par l'intuition, voyaient la possibilité de créer une force universelle ; ils comprenaient que, la force une fois obtenue, ils la dirigeraient à leur gré ; ils sentaient que la partie mécanique devait se plier à toutes les applications. Ils avaient raison.

Quelques-uns, moins heureux que leurs émules, sont restés en route ; ils sont morts pour le bien de l'humanité. On leur doit au moins d'avoir comblé l'ornière tracée, d'avoir circonscrit le champ des recherches ; leurs erreurs mêmes ont été une leçon. Honorons donc au moins leur mémoire en inscrivant leurs noms.

Que me reste-t-il donc à vous dire ? Faut-il vous indiquer avec détail les innombrables services qu'on obtient de la vapeur et tous les usages auxquels on l'emploie ? nous n'en finirions pas. Je me bornerai seulement à une revue par catégories.

En circulant dans des tuyaux calorifères, la vapeur porte une douce chaleur dans tous les endroits où le feu de cheminée serait impuissant ; elle chauffe avec économie de vastes locaux dans toutes leurs parties.

Dans les établissements d'équarrissage, elle cuit à la fois une demi-douzaine de chevaux écorchés, pour en obtenir séparément la graisse, la viande et les os ; faire avec l'une des bougies stéariques, avec l'autre, un produit desséché qui sert d'engrais à la terre, et avec ceux-ci du noir animal et des objets de tabletterie.

Comme ouvrier, aux champs elle laboure, elle sème, elle fauche et récolte.

Dans les mines, elle épuise les eaux de sources souterraines ou d'infiltration, et élève les minéraux jusqu'au niveau du sol.

Dans les filatures, elle transporte les matériaux, elle file le coton, la laine, le lin ; elle tisse tous ces fils qu'elle transforme en tissus réguliers.

Dans les usines de métaux, elle forge, lamine, tourne, lime, rabote avec la plus grande précision les pièces les plus volumineuses ou les plus délicates ;

Dans la bâtisse, elle fait les mortiers, elle enlève les pierres ;

Dans la papeterie, elle effile le chiffon, le broie, le met en pâte et le restitue au fabricant en feuilles de papier sèches et collées, sans interruption. Qui de vous n'a vu, dans la chocolaterie, remplacer le mortier, le pilon et le rouleau classiques par de magnifiques machines qui broient le cacao, en font une pâte fine et homogène, la placent toute pesée dans des moules qui viennent la prendre d'eux-mêmes et la porter au rafraîchissoir ?

On croirait vraiment que cette force est intelligente ; elle règle et numérote les livres de commerce, elle pèse les pièces d'or nouvellement frappées, met d'un côté celles qui ont le poids et rejette de l'autre celles qui sont trop lourdes ou trop légères.

Il n'est pas jusqu'aux gens de guerre qui n'aient invoqué sa puissance, comme si la poudre ne leur suffisait pas pour détruire les hommes. Parkens, physicien anglais, a construit et essayé une machine à vapeur qui lançait les balles avec une telle précision et une telle rapidité, qu'elles coupaient une cloison en planches comme si on l'avait sciée en deux.

Enfin, elle remplace toutes les forces brutes ou intelligentes ; le vent, l'eau, les animaux, l'homme même disparaissent devant elle ; son énergie et sa promptitude d'action suppléent à tout ; et, pour vous en donner une idée nette, je terminerai par cette anecdote assez remarquable. Un fabricant de drap, Américain, avait parié qu'en douze heures il ferait un habit dont la laine serait prise sur des moutons vivants.

En douze heures les moutons sont tondus, la laine dégraissée, séchée, cardée, mise en quenouille, filée, tissée ; puis le drap mis en couleur est tondu quatre fois, pressé, taillé, cousu, et... endossé par le parieur !!!

P. TAVERNIER (DE LA NIÈVRE).

FIN.

(*Reproduction interdite.*)

POÉSIES ET CHANSONS.

LA RETRAITE.

SONNET.

Sur la place Vendôme, un soir de paix profonde,
J'entendis de tambours un roulement si grand,
Que, tout à coup mon être à l'unisson vibrant,
Je crus que l'on partait pour conquérir le monde.

Lancée aux quatre vents, la fanfare qui gronde
M'emmène au pas avec un bruit moins enivrant;
Nous marchons; mais bientôt, de mon orchestre errant
Chaque instrument s'éloigne et se perd à la ronde.

Longtemps j'en suivis quatre, et trois, et deux, puis un...
Dans la nuit taciturne il eut le sort commun...
Et je m'en revins seul, l'âme sombre et distraite...

Maintenant je me dis, songeant à ces tambours,
Mêlés dans ma mémoire à d'autres échos sourds :
« Ainsi mes rêves d'or ont sonné la retraite! »

ALEXANDRE COSNARD.

LA DOUBLE VENTE. A Mme ***.

I. — LES EFFETS DU MARI.

Un manteau, non pas de satin,
Des lorgnettes, mais en besicles;
Un chapeau qui sait le latin,
Et quelques autres gros articles.
Tout cela, madame, entre nous,
Coûta bien cinq cents francs, je gage;
Si l'on en donne trente sous...
N'en demandez pas davantage.

II. — LES EFFETS DE LA FEMME.

Des gants qui vous serraient la main;
Des nœuds qui vous serraient la taille;
Le bouquet mort sur votre sein,
Un jour de fête... ou de bataille.
Tout cela, soyons un peu francs,
Coûta bien trente sous, je gage;
Si l'on en donne cinq cents francs,
Ah! demandez-en davantage!

ÉMILE DESCHAMPS.

(Album du chalet de M. Cordier, à Trouville.)

LES MÉTAUX. SÉRIE PAR CHAM. LE CUIVRE.

Inconvénient d'avoir trop d'oreille en musique.

On demandait à M. Cham si ce dessin était un souvenir du *Tanhauser*, ou de *l'Etoile du Nord*, ou de certains concerts d'Allemagne, — ou de l'orchestre anglais qui présidait à l'inauguration du vaisseau-monstre (*Great-Eastern*).— Un peu de tout cela, répondit-il, en taillant son fin crayon; les cuivres m'ont altéré la mémoire.

LES CONTES EN FAMILLE.

L'ENCHANTEUR MERLIN, LE ROI ARTHUR ET LA TABLE RONDE (1).

VI. — LE COURONNEMENT D'ARTHUR (SUITE).

Le miracle ne se fit pas attendre.

Comme l'archevêque finissait la messe de l'aurore, la foule, en sortant de la cathédrale, fut surprise de voir devant le portail de l'église un perron de marbre de trois degrés, et sur ce perron une large enclume d'acier, et dans cette enclume une épée enfoncée. Or, sur la garde de l'épée on lisait écrit :

Celui qui me retirera,
De par Jésus-Christ roi sera.

L'archevêque lut l'inscription au peuple, et engagea les grands du royaume à faire l'épreuve l'un après l'autre. Mais aucun des six rois de la Grande-Bretagne ne put, malgré tous ses efforts, parvenir à tirer l'épée. Les barons tentèrent aussi vainement l'aventure. Les chevaliers vinrent ensuite sans plus de succès, puis les écuyers et les sergents, puis les bons bourgeois du pays. Tous perdirent leur temps.

L'archevêque, voyant que les grands et les forts ne pouvaient réussir, voulut que les petits et les faibles fussent admis au concours, et il appela les enfants.

Ils avaient échoué comme les autres; il n'en restait plus qu'un seul dont personne ne connaissait le père, et qui était venu à la messe avec un vieillard appelé Antor, qui l'avait adopté et nourri. Saint Dubriz ne crut pas devoir l'oublier, et malgré les rires des seigneurs, il lui fit signe d'approcher.

O prodige! à peine la petite main de l'enfant toucha l'épée qu'il la tira aussi légèrement de l'enclume qu'une flèche d'un carquois.

Voyant cela, l'archevêque le prit dans ses bras, l'embrassa tendrement, et l'élevant au-dessus de sa tête pour le montrer au peuple, il commença à chanter : *Te Deum laudamus.*

Les barons ne riaient plus. Les uns disaient tristement : — Est-il possible qu'un si jeune garçon devienne notre roi! —

D'autres ajoutaient : — Encore ne sait-on qui est son père. Nous ne laisserons pas gouverner par un inconnu un aussi beau royaume que celui de la Grande-Bretagne.

Mais l'archevêque alors dit tout haut cette hardie parole :

— Sachez que, quand le monde entier serait contre cette élection, l'enfant sera roi; Dieu le veut!

Et s'adressant à l'enfant :

— Va, mon fils, tu es roi.

Quand le menu peuple entendit les paroles de l'archevêque, il en fut réjoui, et se mit à maudire ceux qui voulaient empêcher l'élection. Se rangeant du parti du clergé, il disait : — Honnis soient ceux qui voudront nuire au roi nouveau. Celui qui l'a élu le connaît mieux que nous.

Alors il arriva que Merlin vint à Carlion. Les barons le mandèrent au palais, et en le voyant approcher ils allèrent au-devant de lui avec de grands semblants de joie. Puis ils le menèrent à leur conseil, et se mirent à le raisonner, lui demandant ce qu'il lui semblait de ce nouveau roi que l'archevêque Dubriz voulait couronner sans leur permission.

— Certes, dit Merlin, l'archevêque fera bien, car sachez que cet enfant est plus grand qu'aucun de nous, et qu'il n'est pas fils d'Antor, si ce n'est de nourriture.

— Comment! s'écrièrent les barons, qu'est-ce que vous dites là?

— Je dis, reprit Merlin, que si vous voulez causer quelque dommage à mon seigneur Arthur (car cet enfant est Arthur lui-même, le fils d'Uter-Penn-dragon), vous y perdrez plus que vous n'y gagnerez, car Dieu, le grand roi, à qui est la puissance sur toute la terre, en tirera vengeance, et vous serez honnis.

Les barons se mirent à rire et à se moquer de Merlin :

— Ah! l'enchanteur, comme il parle bien, l'enchanteur!

Cependant la Pentecôte était arrivée, et l'archevêque de Carlion ne crut pas devoir retarder plus longtemps le sacre du jeune roi. Il lui posa donc la couronne sur la tête, en sa cathédrale, en présence de tout le peuple, lui mit le sceptre à la main, et prenant sur l'autel l'épée qu'Arthur avait tirée de l'enclume, il la lui ceignit. Or, elle jeta une grande clarté. Son nom était Escalibor, *lequel est un mot hébreu qui signifie en français tranche-fer* (1), et Merlin la connaissait bien.

Alors le nouveau roi dit aux barons :

— Je vous pardonne de bon cœur; que Notre-Seigneur vous pardonne aussi.

Puis il fit distribuer à tous des armes, des chevaux, des robes de pourpre et de soie, de l'or et de l'argent autant qu'il en restait dans le trésor royal.

Les barons virent bien qu'ils ne pourraient trouver en lui aucun mal. Leur jalousie n'en diminua pourtant nullement, et ils ne tardèrent pas à se révolter. Mais ils devaient en être punis, comme le leur avait prédit Merlin.

VII. — SIÉGES ET BATAILLES.

Assiégé dans sa capitale, Arthur eut recours au bon devin :

— J'ai ouï dire que vous avez rendu de grands services au roi Uter-Penn-dragon, mon père; vous m'avez déjà beaucoup aidé moi-même. Je vous prie donc, au nom du Ciel, de me donner conseil, et d'avoir pitié de moi et de mon peuple.

Merlin remit au roi une bannière de la forme de celle qu'il avait fait faire à Penn-dragon, mais encore plus admirable, car le nouveau dragon avait la queue encore plus longue et plus tordue que l'autre. Il était plus léger, plus facile à manier, et jetait feu et flammes par la gueule. En le voyant élevé dans l'air, au bout d'une lance, on n'osait le regarder, et on se demandait où Merlin l'avait pris.

Lorsque Merlin eut arboré cette bannière, et que le roi

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

(1) Bien entendu le mot n'est pas hébreu, il est d'origine celtique; mais il a réellement le sens que lui donne le romancier. (Voir les *Romans de la Table ronde*, p. 29.)

Arthur fut prêt à repousser l'ennemi dont les tentes et les pavillons couvraient au loin la plaine, il monta au sommet de la plus haute tour, et fit un tel enchantement que tout l'air se remplit de flammes et de fumée, si bien que les assiégeants ne savaient où se réfugier, et auraient voulu être à cent lieues de là.

Les voyant dans ce désarroi, Merlin descendit vers Arthur et lui dit :

— A eux maintenant !

Et les portes ayant été ouvertes, le roi chargea si vivement les barons, déjà étourdis par l'enchantement de Merlin, qu'il les rejeta de l'autre côté de la rivière. Mais, dans cette charge, son cheval s'abattit, et les barons, le croyant mort, reprirent courage et recommencèrent le combat.

Les barons allaient avoir la victoire, et les chevaliers d'Arthur reculaient déjà, quand le menu peuple, apercevant du haut des murailles le roi démonté, accourut armé de haches et de massues, en criant : — Nous aimons mieux mourir que de voir le roi souffrir le moindre mal.

Et ils frappèrent si fort sur les gens des six rois, avec leurs haches et leurs massues, qu'ils en massacrèrent un grand nombre, et mirent le reste en déroute.

Pendant ce temps, Merlin, du haut de sa tour, continuait à faire pleuvoir le feu du ciel sur les pavillons ennemis : tout y fut brûlé, hormis la vaisselle d'or et d'argent, dont le vainqueur fit de grandes largesses à ceux qui l'avaient secouru.

En voyant tant d'amour, les pauvres gens du pays jurèrent qu'ils continueraient à servir le roi jusqu'à la mort.

De grandes fêtes furent célébrées à la suite de la victoire, mais Merlin n'y voulut point assister.

Le bon prophète avait prédit aux barons que, s'ils guerroyaient Arthur, ils auraient plus de perte que de gain, et les barons venaient de l'éprouver. Mais ils l'éprouvèrent mieux encore une fois arrivés chez eux. Les Saxons, profitant de leur absence et de leurs démêlés avec Arthur, avaient fait venir trente mille de leurs compatriotes, et ils étaient entrés sur les terres des six rois, où ils avaient tout brûlé et ravagé, emportant un riche butin vers la capitale de la Cornouailles, qu'ils espéraient prendre d'assaut.

Arthur apprit le danger où étaient ses barons, et, voulant leur rendre le bien pour le mal, il vint à leur secours. De son côté, Merlin, admirant la bonté du roi, ne tarda pas à le rejoindre. Du plus loin qu'il aperçut les tentes des Saxons, il excita contre eux une telle tempête, que les pavillons ennemis, soulevés par les tourbillons d'un vent furieux, tombèrent sur la tête de ceux qui étaient dedans et les écrasèrent presque tous. Arthur y trouva le butin fait sur les terres de ses barons, et il le distribua entre les plus pauvres de leurs chevaliers et sergents, d'après le conseil de Merlin.

VIII. — LES OIES SAUVAGES.

Le roi était de retour à sa cour et Merlin à ses bois, quand un jour, du haut de la fenêtre du palais, d'où il regardait les jardins, les prés et la rivière, Arthur vit venir un grand paysan le long de l'eau, un arc à la main et un faisceau de flèches sur l'épaule.

Trois oies sauvages au plumage blanc allaient se baignant dans la rivière ; le paysan bande son arc, la flèche part, une oie sauvage tombe, puis une seconde, puis une troisième. Le manant va les ramasser, les pend par le cou à sa ceinture de peau de chèvre, et se dirige vers le palais où le roi se trouvait. Malgré la mauvaise mine du rustre et son air cruel et félon, Arthur, qui causait volontiers avec les gens de toutes conditions, l'appela et lui dit :

— Vilain, veux-tu me vendre un de ces oiseaux ?

— Je le veux bien, seigneur.

— Combien les vends-tu ?

Le paysan ne répond mot.

— Je te demande combien tu les fais ?

— Combien je les fais ? répète l'autre en grommelant. Je ne les fais d'aucun prix. Je n'estime pas un roi qui aime son argent. Maudit soit le roi *regrattier* qui n'ose faire d'un pauvre homme un homme riche, quand il le pourrait aisément ! Je vous les donne pour rien, mes oies, tout gueux que je suis. Mais ce n'est pas, sachez-le bien, pour votre honneur, à vous qui avez un si grand trésor enfoui.

— Qui vous a dit cela ? demanda le roi.

— Un sauvage comme moi, répondit le paysan ; un sauvage qui a nom Merlin.

Et, entrant dans la cuisine, où il trouva Keu le sénéchal, frère de lait du roi :

— Tenez, faites plumer ces oiseaux, lui dit-il, et que votre maître les mange avec autant de plaisir que je les lui donne.

Arthur étant survenu, le paysan ajouta entre ses dents :

— Et ce n'est pas le premier don que je lui fais !

— Que dis-tu ? demanda le roi étonné.

L'autre se mit à rire :

— Comment ! vous ne reconnaissez pas Merlin ? car c'est Merlin lui-même qui vous parle, Merlin qui vous a tant aimé, Merlin qui vous a tant servi !

Le roi se signa, tout émerveillé :

— Jamais je ne vous vis en pareil équipage ;

— Ne vous en étonnez pas, sire ; Merlin vous fera voir bien d'autres changements et il prendra bien d'autres formes par force d'art et de nécromancie. S'il se change ainsi, c'est qu'il y a dans ce pays beaucoup de gens qui voudraient le voir mort.

Le roi Arthur lui dit :

— Je sais bien que vous m'aimez, Merlin ; vous m'avez donné de si bon cœur vos oiseaux, que je les mangerai de même pour l'amour de vous.

Merlin était venu pour prémunir le roi contre les ruses de ses barons, que ses bontés n'avaient pas encore gagnés. Ils se disaient souvent l'un à l'autre :

— Sachez que le dommage que nous éprouvons de la part d'Arthur est le fait des conseils de Merlin. Tant que Merlin sera contre nous, nous ne pourrons rien contre Arthur. Nul n'est ni si grand ni si sage qu'il se puisse défendre de l'enchanteur. Prenons donc garde à nous et fortifions nos châteaux.

Ils fortifièrent donc leur meilleur château, qui était Nantes en Bretagne.

IX. — LA BELLE GENIÈVRE.

Tandis que Merlin se trouvait encore auprès d'Arthur, Léodagan, roi d'Ecosse, envoya demander du secours au roi et aux chevaliers de la Table ronde, de retour depuis peu de leur expédition lointaine. Il était attaqué par le géant Rion, roi d'Islande, de Danemark et de Saxonie, et sur le point de voir sa résidence prise d'assaut.

(C'était un petit palais d'été, ombragé de feuillages, aux sources d'une rivière.) (Voyez la gravure page 80.)

Arthur ne se fit pas prier, et Merlin l'accompagna.

Le bon devin marchait à la tête des chevaliers de la

Table ronde, portant lui-même la bannière dont il avait fait présent au roi, et tout en marchant il chantait :

— Si vous aimez vos corps, suivez mon étendard en quelque lieu que vous le voyiez.

Et les chevaliers ne perdaient pas de vue le dragon de Merlin, qui ce jour-là leur semblait bien avoir la queue longue d'une toise et demie, et ouvrait une gueule énorme, et agitait sa langue sanglante avec fureur, et de ses yeux lançait des éclairs.

Merlin chevauchait à grande allure, tant qu'il atteignit une troupe de Saxons qui emmenaient une riche proie, et il la leur enleva. Trois rois, suivis de quinze mille hommes, accourent pour la lui reprendre. Il jette un coup de sifflet, et aussitôt un tel orage éclate, qu'aveuglés par la pluie, la grêle et la poussière, les ennemis prennent la fuite. Malheureusement, en fuyant ils font prisonnier Léodagan, et l'emmènent au roi Rion, qui se tenait assis devant sa tente, sous les murs de la résidence assiégée.

Grand fut l'émoi des chevaliers d'Arthur. Plus grand encore celui de la fille de Léodagan, la belle Genièvre. Du haut du palais, la jeune princesse avait vu emmener son père prisonnier. Le géant Rion était célèbre par ses manies aussi orgueilleuses que cruelles. Il avait entrepris de se faire un manteau fourré avec les barbes des rois

Le petit palais d'été de Léodagan (chap. IX).

qu'il tuerait, et en voyant venir Léodagan prisonnier, il se réjouissait à l'idée d'avancer, grâce à lui, l'ouvrage. Mais sa joie fut de courte durée. Merlin indigné y mit un terme. Enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, il cria aux siens :

— Suivez-moi ! A eux, francs chevaliers ! Vous êtes tous morts si un seul vous échappe.

Ils le suivent, le roi est délivré, et il reconnaît l'enseigne de celui à qui il doit son salut.

Les compagnons de Merlin avaient un peu ralenti leur course :

— Francs chevaliers, que faites-vous?

Et il leur montrait sous les murs de la place assiégée les chevaliers de la Table ronde adossés à leurs chevaux morts, et combattant à pied, terribles comme des sangliers. Et toujours en avant du front de bataille, au galop, ses éperons dans les flancs de son cheval, son enseigne à la main, il allait.

Il allait d'une telle allure que tout son coursier dégouttait de sang et de sueur; et son dragon vomissait vers le ciel de tels brandons de feu qu'on en voyait la clarté au loin d'une demi-lieue et plus. Quelle joie que celle des chevaliers de la Table ronde à son arrivée ! Quels coups ils frappèrent ensemble ! Que d'ennemis tombés ! Que de

coursiers fuyant, la bride entre les jambes! Ah! il en sera parlé longtemps! Ils firent bien leur devoir, les compagnons!

Arthur aussi fit son devoir. Un géant, vassal de Rion, bravait tout le monde. Le roi breton accepte le défi. En vain les vieillards veulent l'en détourner. Merlin l'approuve et l'encourage. Il attaque le géant, et d'un revers d'Escalibor il en fait deux tronçons.

Genièvre, de sa fenêtre, vit le coup, l'admira et demanda qui l'avait fait.

En apprenant que c'était le jeune chevalier qui avait délivré son père, elle trouva le vainqueur doublement admirable, et dit entre ses dents :

— Bienheureuse sera la dame qu'un tel preux requerra en mariage, et honnie soit celle qui l'éconduirait!

Merlin de son côté avait remarqué qu'Arthur était loin d'être indifférent aux charmes de Genièvre, et il dit un mot à l'oreille d'un des barons du roi, qui demanda à Léodagan pourquoi il ne mariait pas sa fille :

— Ah! je voudrais bien lui trouver un époux comme

La belle Genièvre et les chevaliers de la Table ronde. Dessin de Breton

j'en connais un! répondit le roi d'Ecosse; elle serait mariée avant trois jours, et pourrait dire qu'elle aurait le plus beau et le plus preux; mais il est trop puissant pour moi.

Merlin se mit à rire ; toutefois, ne trouvant pas encore le moment venu, il parla ainsi à Arthur :

— Sire, pendant que nous sommes ici à perdre notre temps, votre cousin le roi de la Petite-Bretagne est attaqué par celui du Berry, qui ne veut plus vous obéir ; et vos quatre jeunes neveux, Gauvain, Ivain, Galeriet et Galéchin, sont assiégés dans Camalot par les Saxons, qui font endurer le martyre au menu peuple du pays. Il faudrait avoir le cœur plus dur que la pierre pour ne pas pleurer en les voyant massacrer les femmes des chrétiens avec leurs enfants dans leurs bras: et quand il advient que le pauvre peuple se cache en cave ou en souterrain, ils y mettent le feu et brûlent ceux qui sont dedans. Ceux qui échappent s'enfuient avec leurs troupeaux et leurs récoltes vers les grandes forêts du Northumberland. Il me convient d'aller d'abord les aider, et vous irez de votre côté au secours du roi de la Petite-Bretagne, près duquel je vous rejoindrai.

Le roi dit à Merlin :

— Pour Dieu, doux ami, ne nous quittez pas pour longtemps.

Merlin répondit :

— Je vous aime autant et plus que moi-même. Avant qu'aucun mal vous arrive, je serai près de vous. Je vous recommande à Dieu.

Le lendemain matin, le jeune Gauvain, neveu d'Arthur, étant avec ses compagnons sur les murailles de Camalot, occupé à regarder les flammes rouges qui s'élevaient de tous les villages brûlés par les païens, disait :

— Voyez-vous ce pâtre à cheveux blancs qui mène son troupeau vers la ville? Comme il pleure et comme il crie! Que lui est-il donc arrivé? Approche, vilain, et apprends-nous pourquoi tu te lamentes ainsi?

Le vilain fait la sourde oreille, et, frappant la terre de son bâton, comme un forcené, il continue de crier. Puis il chasse devant lui ses bêtes, comme s'il eût voulu s'enfuir vers la forêt.

Gauvain, l'appelant trois fois d'une voix plus forte :

— Dis-moi, vilain, qu'as-tu donc?

A la première fois, le vieillard ne répond rien ; à la seconde, il s'écrie :

— Ah! bons chevaliers de Bretagne, qu'êtes-vous devenus? que n'êtes-vous ici pour sauver ces enfants?

A la troisième fois, il lève vers Gauvain sa grosse tête grise et hérissée, et le regarde, un œil fermé et l'autre ouvert; puis il fait une grimace de la bouche et des dents, et, clignotant, comme quelqu'un que le soleil gêne, il lui répond :

— Que me voulez-vous?

— Je veux savoir pourquoi tu pleures, et pourquoi tu blâmes les bons chevaliers de Bretagne.

— Parce qu'ils ne défendent pas bien notre terre, et qu'ils vous laissent tous tuer, mes pauvres enfants!

— Est-ce que tu la défendrais mieux, toi?

— Donnez-moi un cheval et des armes, et vous verrez ce que je sais faire.

On lui donna un cheval et des armes; et trois cents chevaliers sortirent qu'il conduisit vers les païens.

Alors vous l'eussiez vu, hardi et puissant, l'épée à la main, s'élancer; et autour de lui, armes reluire, enseignes flotter, hauberts briller, coursiers hennir et courir, en tirant du feu des cailloux, et tous les cœurs bondir à sa suite.

Les païens furent repoussés, mais qu'était devenu le vainqueur? On ne retrouva que son cheval, qui s'enfuyait tête levée, les arçons tout ensanglantés.

— Il aura été tué, dit Gauvain en pleurant. Cherchons-le.

Mais ils le cherchèrent en vain. Et comme ils rentraient sur le soir, tout découragés, dans la ville, ils rencontrèrent à la porte un jeune garçon tenant à la main un tronçon de lance, qui semblait s'être bien battu et qui les salua gaiement.

Comment, sage Gauvain, tu ne devinas pas quel était ce joyeux garçon!

Peu de temps après, Merlin racontait à Blaise, en riant de bon cœur, son aventure de Camalot et toutes celles qui lui étaient arrivées depuis leur dernière entrevue.

X. — LE LION ET LA LOUVE. — VIVIANE.

Mai quand il eut tout raconté, il devint grave, et l'ermite lui en ayant demandé la raison :

— Je pars, lui dit-il, pour la terre que je dois le plus redouter, si douce et si belle qu'elle soit. La Louve est là dans la forêt. Elle liera le Lion sauvage avec des chaînes qui ne seront ni de fer, ni d'acier, ni d'or, ni d'argent, ni d'étain, ni de plomb, ni de bois, ni de rien de ce que produisent la terre, l'air et l'eau; et elle le liera si étroitement qu'il ne se pourra plus remuer.

Le saint ermite comprit bien le sens de cette prophétie.

— Comment, Merlin, la Louve serait plus forte que le Lion! Explique-moi cela.

— Je ne vous en dirai pas plus long, maître Blaise : c'est la destinée.

Et Merlin s'en alla en Gaule pour rejoindre Arthur, comme il le lui avait promis; et quand Arthur eut délivré le roi de la Petite-Bretagne et remis le Berry sous l'obéissance des Bretons, il prit congé de lui pour huit jours, et revint seul vers son pays par les grandes forêts des Gaules.

C'était à l'entrée du mois de mai, au temps nouveau et joli; les oiseaux recommençaient à chanter, les feuilles à s'ouvrir, les fleurs à embaumer les airs de leur parfum, les douces eaux à murmurer, et toute chose à s'enflammer.

Merlin cheminait de grand matin, à la fraîcheur, pour éviter la chaleur du jour; et la pensée lui étant venue de faire comme le temps nouveau, il avait pris l'habit et la figure d'un jeune écolier en vacances.

Tandis qu'il cheminait ainsi sous les bois de Brocéliande, il trouva une belle fontaine. A cette fontaine venait souvent jouer une jeune demoiselle d'une merveilleuse beauté. Elle demeurait dans un manoir près de là, au pied d'une montagne. Son père se plaisait parmi les rochers et les bois, les fontaines et les rivières. Il venait souvent habiter son manoir de Brocéliande pour les belles eaux et les beaux arbres de la forêt, et il était si gracieux que tous ceux du pays l'aimaient. La mère de la demoiselle était une fée de la vallée. A la demande de son père, l'enfant avait été douée, le jour de sa naissance, de trois vertus si grandes qu'elle devait être aimée de l'homme le plus sage du monde : faire faire à cet homme toutes ses volontés, sans qu'il pût jamais la forcer à consentir aux siennes; apprendre de lui toutes les choses qu'elle voudrait savoir.

Elle avait reçu de ses parents le nom de Viviane, qui signifie, en *chaldéen* : Je ne ferai rien (1).

A peine Merlin était arrivé à la fontaine que Viviane y arrivait aussi. Il resta longtemps debout, sans rien dire, à la regarder, pensant en lui-même qu'il n'était pas assez fou pour s'arrêter à une fillette. Cependant, quand il eut assez longuement pensé, il ne crut pas devoir s'en aller sans la saluer. En personne bien élevée, Viviane lui rendit son salut :

— Que celui qui connaît les pensées du cœur, dit-elle, vous en envoie de telles que vous vous en trouviez bien, et qu'il vous donne autant de bonheur et d'honneur que j'en voudrais avoir pour moi-même.

Merlin, en l'entendant si bien parler, s'assit au bord de la fontaine, puis après un moment de silence, il lui demanda son nom.

— Je suis fille, dit-elle, d'un gentilhomme de ce pays; et vous, doux ami, qui êtes-vous?

(1) *Viviane*, qui n'est qu'une altération du nom celtique *Chwiblian*, ou *Vivlian*, est traduit, avec raison, par *Nymphe*, dans les dictionnaires gallois. (Owen, édit. de 1826, p. 25.) Le romancier l'applique à celle que Merlin a appelée jusqu'ici sa sœur, sa Gwendydd ou sa Ganiéda.

— Demoiselle, je suis un écolier qui va retrouver son maître.

— Et que vous a-t-il enseigné, votre maître?

— Oh! bien des choses, demoiselle.

— Mais quoi encore? Que savez-vous faire?

— Je pourrais bâtir ici devant vous un château, et y mettre tant de chevaliers que ceux qui voudraient l'assiéger ne viendraient jamais à bout de le prendre. Je pourrais faire encore autre chose : faire couler, par exemple, une rivière où jamais goutte d'eau ne coula, et même je marcherais dessus sans enfoncer ni me mouiller les pieds.

— Certes, dit la demoiselle, vous êtes bien savant, et je donnerais beaucoup pour en pouvoir faire autant.

— Ce ne sont là que des jeux d'enfants, fit Merlin; j'en sais d'autres pour divertir les plus hauts barons et les rois.

— En vérité, seigneur écolier! oh! si cela ne vous déplaisait, je voudrais bien connaître ces jeux-là : je vous offrirais en échange mon amitié sans vilenie.

— Par ma foi, demoiselle, vous me semblez si douce et si gentille que je ne saurais refuser de vous en apprendre une partie, seulement pour votre amitié, sans vous demander rien de plus.

— Je vous l'accorde, dit Viviane.

Merlin s'éloigne de quelques pas et trace sur la bruyère un cercle du bout de son bâton. Puis il revient vers la demoiselle, et s'asseoit auprès d'elle au bord de la fontaine.

Ils n'étaient pas assis depuis longtemps quand Viviane regarde et voit sortir de la forêt une foule de dames et de chevaliers, de demoiselles et d'écuyers qui, se tenant par la main, s'avançaient en chantant. A leur tête marchaient des joueurs de flûtes, de timbales, de tambourins, de toute espèce d'instruments; et tous se dirigeaient vers l'endroit où Merlin avait fait son cercle, et lorsqu'ils furent dans le cercle, ils commencèrent à danser le plus joyeusement du monde. Or, comme ils dansaient, apparut sur la bruyère, à la lisière de la forêt, un château magnifique; et devant ce château un jardin délicieux dont les arbres avaient autant de fleurs que de feuilles, et autant de fruits que de fleurs, et d'où soufflait un air suave qu'on respirait de la fontaine. Viviane était si ébahie de la merveille qu'elle voyait, et si occupée à regarder les danseurs, qu'elle ne prit pas garde à leur chanson, dont le refrain était :

L'amour arrive en chantant,
Et s'en retourne en pleurant.

Non moins émerveillés semblaient ceux du manoir du fond de la vallée, à la vue du château et du jardin apparus sur une colline où jamais fleur n'avait poussé, et à la vue des belles dames et des gentilles demoiselles, arrivées on ne savait d'où.

La fête dura depuis le matin jusqu'au soir. Quand vint le moment de se reposer, les danseurs, emmenant leurs danseuses, entrèrent dans le jardin, et allèrent s'asseoir à l'ombre des arbres chargés de fruits et de fleurs, sur l'herbe verte et fraîche.

Alors Merlin prenant la main de Viviane :

— Que vous en semble? lui demanda-t-il.

— Beau doux ami, je suis ravie.

— Vous me tiendrez parole, n'est-ce pas?

— Oh! certainement, dit Viviane; mais vous ne m'avez encore rien appris.

— Je vous apprendrai tous ces jeux-là, et vous les mettrez par écrit, vous qui savez si bien écrire.

— Et qui vous a dit que je sais écrire?

— Mon maître lui-même; je sais par lui tout ce qu'on fait.

— Tout ce qu'on fait! Vous possédez là le plus grand savoir dont j'aie jamais entendu parler, et le plus nécessaire en tous pays, et celui que je désirerais le plus avoir; mais des choses qui doivent arriver, n'en savez-vous rien?

— Si fait, douce amie, une bonne partie.

— Dieu merci! et que cherchez-vous donc? Certes, vous pourriez vous dispenser d'aller à l'école, si tel était votre plaisir.

Tandis que Merlin et Viviane discouraient ainsi, les dames et les demoiselles étaient rentrées en chantant sous le bois, et le château avait disparu. Pour le jardin, il ne disparut pas. A la prière de Viviane, Merlin le conserva, et ils l'appelèrent le *Jardin de joie*.

Le soir venu, Merlin dit à Viviane :

— Je m'en vais, car j'ai à faire ailleurs.

— Comment! doux ami, et les jeux que vous deviez m'apprendre?

— Ne soyez pas si pressée, douce dame, je vous les apprendrai quand il en sera temps; mais vous ne m'avez encore donné aucun garant de votre amitié.

— Quel garant? demanda Viviane. Dites, et je vous le donnerai.

— Belle amie, jurez-moi de faire ce qui me plaira.

Viviane savait bien qu'elle ne courait pas grand danger, grâce à la vertu dont sa mère l'avait douée à sa naissance.

Nonobstant, elle réfléchit un peu.

— Doux ami, j'y consens, dit-elle, mais promettez-moi, de votre côté, de m'enseigner d'abord toutes les choses que je demanderai.

— Je vous le promets, répondit Merlin.

Et Viviane, en échange, lui jura tout ce qu'il voulut.

Merlin allait continuer sa route; elle lui demanda quand il reviendrait.

— Dans un an, douce amie; la veille de la Saint-Jean d'été.

Viviane trouva le terme bien long; mais il fallut se résigner.

Merlin, comme il l'avait dit à Viviane, avait fort à faire ailleurs : Arthur l'attendait pour épouser Genièvre.

XI. — LE MARIAGE D'ARTHUR.

A son retour de la Petite-Bretagne, le roi l'avait obtenue sans peine de son père, et, comme Léodagan lui demandait quel jour seraient les noces :

— Le jour qu'il vous plaira, avait répondu Arthur; mais il me faut mon meilleur ami; je ne puis me marier sans celui à qui je dois ma terre et ma couronne.

Le sage Gauvain avait appuyé les paroles de son oncle, disant que certainement Merlin ne manquerait pas d'arriver à temps, puisque le roi l'attendait; et, sur son avis, on s'était décidé à retarder les noces de huit jours.

Gauvain ne s'était pas trompé; Merlin arriva la veille du mariage.

Comme il avait assisté saint Dubriz quand il s'était agi de l'élection d'Arthur, il l'assista de nouveau quand l'archevêque bénit le mariage du roi; mais il lui rendit, dans cette circonstance, un autre service qu'on ne doit pas mettre en oubli.

Au moment de conduire la mariée à la chambre nuptiale, Genièvre, n'ayant plus de mère, était menée par sa vieille gouvernante, et toutes deux traversaient un jardin qui séparait les appartements du roi de ceux de sa fille. Tout paraissait calme au dehors; on n'entendait que le clapotement de l'eau qui battait une nef amarrée au bas du jardin où coulait la rivière, et le bruit du vent dans le feuillage d'un pommier planté près du bord.

Or, au fond de la barque il y avait des hommes d'armes, et, dès que Genièvre parut, ils s'élancèrent, la prirent dans leurs bras et se hâtèrent de retourner, avec la reine, à leur bateau. Mais le pommier cachait aussi des hommes armés sous son feuillage, et Merlin était avec eux. Sachant ce qui devait arriver, il se tenait là aux aguets, et quand les ravisseurs passèrent, il se précipita sur eux, mit les traîtres en fuite, délivra Genièvre; puis il alla chercher Arthur pour le conduire à la chambre nuptiale.

Le lendemain des noces d'Arthur, Merlin était dans l'ermitage de Blaise.

En apprenant ce qu'avait fait son ami dans la forêt de Brocéliande, le bon ermite le gronda doucement :

— Que le Lion sauvage prenne garde à la Louve !

Et, parlant sans figure :

— J'ai grand'peur que la prophétie s'accomplisse.

Merlin répondit brusquement :

— Qu'on reproche la faute quand elle sera faite !

— Ce serait grand dommage qu'elle le fût, dit Blaise, et, si je pouvais l'empêcher, j'y mettrais volontiers ma peine.

Merlin ne répondit pas; mais, changeant de discours, il dit à son maître :

— Aussitôt que je vous quitterai, j'irai vers les rois de la Petite-Bretagne et vers ceux des deux royaumes de Cornouailles, pour les inviter tous à se rendre près d'Arthur; et de mainte autre terre il en viendra de non moins vaillants pour l'amour de Dieu et de la chrétienté; car sachez qu'une grande bataille se prépare, comme jamais on n'en aura vu, et que, réconciliés enfin avec Arthur, les six rois ses vassaux s'uniront à lui pour exterminer les païens.

Merlin prit ensuite congé de Blaise, qui le recommanda tendrement à Dieu, tremblant et priant.

Arrivé dans la Petite-Bretagne, Merlin se rendit à Gaël, près du roi Ban le Benoît, puis à Lamballe, près du roi Bohor, et leur dit :

— Passez la mer sans plus tarder, avec autant de gens que vous pourrez en réunir; allez à Salisbury, où vous trouverez beaucoup de chevaliers qui y seront venus pour la même cause que vous, et ne bougez pas avant mon retour.

Puis, comme la Saint-Jean était le lendemain, il reprit sa figure d'écolier et alla voir Viviane.

XII. — LE JARDIN DE JOIE. COMBATS ET FÊTES.

Son amie l'attendait. L'apercevant de loin, elle courut au-devant de lui, le prit par la main et le conduisit dans le *Jardin de joie*, où un joyeux repas était servi sur l'herbe, au bord de la fontaine.

Si Merlin avait trouvé Viviane bien belle la première fois qu'il la vit, il la trouva plus belle encore cette fois. Eût-elle vécu jusqu'à la fin du monde, on ne lui aurait donné que quinze ans, sa peau était si fraîche, si blanche et si polie !

Quand elle fut sûre qu'il lui était dévoué, elle le pria de lui apprendre les secrets qu'il lui avait promis. Merlin lui en enseigna trois, savoir : à faire couler de l'eau là où jamais eau ne coula; à changer de forme à son gré; à endormir qui elle voudrait.

Devinant sa pensée touchant ce dernier point, Merlin résista quelque temps; mais un jour elle lui parla d'une voix si douce, qu'il lui apprit les trois paroles à l'aide desquelles on endort. Dieu, notre seigneur, le voulait ainsi.

Après huit jours passés dans le *Jardin de joie*, Merlin revint trouver Arthur, lui annonçant l'arrivée à Salisbury de cinquante mille chevaliers de la Petite-Bretagne, et, chose encore plus heureuse, celle des six rois ses vassaux; puis il le conduisit au lieu du rendez-vous.

Arthur, en voyant cette armée, ne savait comment remercier Merlin :

— Doux ami, je ne sais que vous offrir; mais je veux que vous soyez toujours mon gouverneur et mon seigneur; c'est par vous que j'aurai ma terre franche et libre.

Libre et franche en effet fut bientôt la terre du roi. Le matin de la grande bataille qui devait délivrer la chrétienté des païens, Merlin lui ayant fait part de ses projets, et Arthur lui ayant dit de faire ce qui lui conviendrait, qu'il s'en remettait entièrement à Dieu et à lui, le bon devin visita l'un après l'autre les six rois dans leurs pavillons, et les prévint de se tenir prêts à combattre pour le lendemain.

Le lendemain, au point du jour, monté sur son cheval noir et portant la bannière du roi, il s'avança devant l'armée, et, montrant l'ennemi :

— Les voilà, dit-il, ceux qui ont pris et ravagé notre terre. On va voir aujourd'hui comment il en sera tiré vengeance; aujourd'hui, c'est le jour où le pays de Bretagne sera vaincu ou honoré. Que notre douce terre, je vous en conjure, ne perde son prix, son honneur et sa renommée par la faute d'aucun de vous !

Tous les chefs s'écrièrent :

— Nous ferons ce que vous voudrez.

— Vous le jurez?

— Nous le jurons.

— Eh bien, vous venez de promettre fidélité au roi Arthur. Je vous le dis : jamais ces païens n'auraient été chassés, jamais ils n'auraient été détruits tant qu'auraient duré vos discordes.

Aucun des rois ne contredit Merlin; tous mirent leur main dans sa main, et cette paix fut accueillie par les transports de toute l'armée.

Si la joie fut grande le matin, elle le fut encore plus le soir; culbutés et repoussés jusqu'à la mer, à la voix du bon devin, les païens périrent tous par l'eau ou par l'épée.

— Vous voilà délivré des Saxons cette fois pour toujours, disait alors Merlin au roi, toute la chrétienté s'en réjouira; moi, je retourne à mes affaires.

Et, montant à bord du navire qui ramenait le roi de la Petite-Bretagne, il dirigea la nef dans la traversée, la main à la barre du gouvernail, et attentif aux vents et aux étoiles.

Ses *affaires*, comme il disait, étaient encore d'aller voir Viviane. Son amie lui fit grande joie, car, malgré sa *cautèle* (quelle est la dame qui n'en ait pas un peu?), elle l'aimait d'affection sincère.

Il demeura huit jours près d'elle en fête, et, pendant ces huit jours, il lui raconta son histoire, à commencer par celle de sa naissance, dont elle ne fut pas peu surprise.

Comme au *Jardin de joie*, c'était fête au palais d'Arthur. La mi-août approchant, il avait dit à son neveu Gauvain :

— Beau neveu, je veux tenir une cour si grande et si notable, que tous les princes et chefs de l'Occident y viennent de près et de loin. Je veux faire fête et joie à tous, telles qu'il en soit parlé longtemps.

Gauvain fit si grandement les choses, que la ville de Camalot ne put suffire aux invités et qu'il fallut dresser des tentes sous les murs : repas, tournois, quintaines et danses, rien n'y manqua. On n'avait jamais vu pareille fête en Grande-Bretagne.

Naturellement, les jongleurs et les ménestrels y accoururent en foule. Au banquet, comme le sénéchal, messire Keu, revêtu de sa pelisse d'hermine, servait le premier plat sur la table du roi, arriva un joueur de harpe qui attira l'attention de tout le monde.

Il portait une cotte de satin et une ceinture dorée, ornée de pierres précieuses jetant une telle clarté que les yeux en étaient éblouis. Ses cheveux blonds retombaient en boucles sur ses épaules ; sur la tête, il avait une couronne d'or, comme un roi ; à son cou il portait une harpe d'argent ciselé. Par malheur, avec de fort beaux yeux, il était aveugle. A sa ceinture pendait une chaîne ; cette chaîne retenait un lévrier plus blanc que neige, portant un collier en vermeil ; et ce lévrier, de lui-même, l'avait conduit devant le roi.

Le joueur de harpe. Dessin de Breton.

Or, il chantait sur sa harpe d'une voix si douce un lai breton, que c'était merveille de l'ouïr. Au refrain de son lai, il saluait le roi et la reine et tous les compagnons de la Table ronde.

Le sénéchal restait debout, muet d'étonnement, ne se lassant pas d'admirer le harpeur breton.

XIII. — LE MANTEAU DE BARBES. ARTHUR ET RION.

En ce moment arriva un messager royal, avec une lettre scellée de dix sceaux. Il la présenta au roi, qui la donna à lire à l'archevêque Dubriz. L'archevêque la déploya et lut :

« Le roi Rion, seigneur et gouverneur de toute la terre d'Occident, au roi Arthur.

« Sachent tous ceux qui ces lettres verront et entendront, que j'amène avec moi neuf rois couronnés et les chevaliers de leurs royaumes. De tous les rois que j'ai vaincus à la pointe de mon épée par mon courage, j'ai pris les barbes avec la peau, et, en souvenir de mes victoires, j'ai fait un manteau de satin que j'ai fourré de barbes royales. Ce manteau est prêt et garni de ses attaches, il n'y manque plus que la frange. Or, ayant entendu parler des hauts faits d'armes du roi Arthur, dont la renommée court le monde, j'ai voulu qu'il fût plus honoré que tous les autres rois. Je le prie donc de m'envoyer sa barbe pour faire la frange de mon manteau

Qu'il me l'envoie par un des plus vaillants compagnons de sa Table ronde, sans quoi j'irai l'arracher moi-même de mes propres mains. »

Rion voulait prendre sa revanche de l'échec qu'il avait subi en attaquant Léodagan.

On se figure assez l'indignation de l'archevêque et les cris des chevaliers d'Arthur. Ils allaient mettre à mort l'insolent messager, quand le roi, se levant avec calme et caressant sa longue barbe :

— Mon ami, va dire à ton maître qu'il peut venir chercher ma barbe lorsqu'il voudra.

Le malencontreux messager une fois parti, le jeune ménestrel aveugle continua de jouer de la harpe et de chanter, d'une table à l'autre ; et les convives ne cessaient de l'écouter avec admiration, car ils n'étaient pas habitués à voir un tel joueur de harpe. Pour lui, ramené devant le roi par son lévrier, il lui dit :

— Seigneur, s'il vous plaisait, j'aurais la récompense de mon service.

— Certes, mon ami, c'est bien juste ; demande ce que tu voudras : sauf mon honneur, mon royaume, ma femme et mon épée, je ne te refuserai rien.

— Loin de perdre votre honneur, vous en gagnerez, au contraire, répondit le ménestrel.

— Parle donc hardiment, dit le roi.

— Donnez-moi, seigneur, votre enseigne à porter à la première bataille.

Le roi sourit :

— Mon ami, ce ne serait pas chose à mon honneur ni à celui de mon royaume, et pas davantage à la gloire de mon épée. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ t'a privé de la vue, comment y verrais-tu pour porter l'enseigne royale, qui doit être le refuge et la sûreté de l'armée ?

— Ah ! ah ! fit le harpeur, Dieu saura bien me guider. N'est-ce pas lui le vrai guide ? Il m'a conduit en maints lieux dangereux. Je vous le répète, ce serait à votre profit.

Les barons s'émerveillèrent. Le roi de la Petite-Bretagne regarda de près le ménestrel, et se rappela qu'à l'âge de quinze ans il avait vu Merlin sous cette forme arriver à la cour. Il dit donc au roi :

— Accordez-lui sa demande ; il ne semble pas homme à être rebuté.

— Comment ! s'écria Arthur, y pensez-vous ? Donner mon enseigne à une personne qui n'y voit goutte !

A peine il achevait ces mots que le ménestrel disparut.

Alors le roi se souvint de Merlin et demeura silencieux, regrettant de ne pas lui avoir accordé sa demande.

— Par ma foi ! dit le roi de la Petite-Bretagne, vous deviez bien le reconnaître !

— C'est vrai, répondit Arthur ; mais ce qui m'a dérouté, ç'a été de le voir conduit par un chien, lui qui sait conduire une armée.

— Qui était-ce donc ? demanda Gauvain, survenant.

— Mon neveu, dit Arthur, c'était Merlin, notre maître à tous.

— En effet, remarqua le sage Gauvain, il se déguise souvent ainsi pour nous réjouir et nous divertir.

Il parlait encore, qu'on vit paraître dans la salle un enfant de huit à dix ans. Il avait le teint livide, la tête rasée, des yeux hagards à fleur de tête ; il était nu-jambes et nu-pieds ; il portait un fouet en sautoir ; il avait tout l'air d'un fou.

S'agenouillant devant Arthur :

— Le roi Rion, dit-il, arrive ; préparez-vous à marcher contre lui. Où est votre bannière ? qu'on me la donne à porter !

Ceux du palais se mirent à rire ; mais le roi cette fois ne rit pas :

— Vous l'aurez, mon ami, je vous l'accorde de bon cœur.

— Et bien vous faites, répondit le fou ; elle ne sera pas en mauvaises mains.

Merlin alors, reprenant sa figure ordinaire, dit au roi Arthur qu'il allait prévenir les alliés.

Cependant le roi des îles, à la tête de son armée, s'avançait contre celle d'Arthur.

Quand elles eurent combattu quelque temps, le géant Rion, voyant la grande tuerie qui commençait de part et d'autre, saisit un drapeau et alla au-devant de son adversaire :

— O roi ! pourquoi cette boucherie ? Rendons nos gens joyeux. Qu'ils se retirent, et combattons tous deux.

Arthur accepta le duel. Quel duel ! on n'en vit jamais de semblable.

Le combat que le roi breton avait soutenu sous les yeux de Genièvre contre un autre géant n'avait été qu'un jeu auprès de celui-ci. La chair des deux rois paraissait à travers les trous de leurs cuirasses d'or ; leur sang formait une mare autour d'eux ; leurs chevaux n'étaient qu'une plaie.

Comme ils reprenaient haleine, Rion parla ainsi :

— Je n'ai jamais trouvé ton pareil. C'est dommage que tu doives mourir si jeune ; prends pitié de toi-même, et conviens que tu n'en peux plus. Je te laisse la vie, et je renonce à finir mon manteau.

Arthur rougit de colère ; pour toute réponse, il fit voler, d'un coup d'épée, la tête du cheval du géant, et, renversant sous lui son adversaire :

— Rends-toi, ou tu es mort !

— J'aime mieux mourir ! hurla le géant.

— Vis pour achever ton manteau ; tiens, voilà de quoi le finir.

Et Arthur lui coupait la barbe.

— Je suis honni, je veux mourir.

— Relève-toi, te dis-je ; finis ton manteau, vis joyeux et bois.

Le roi des îles ne voulait pas vivre humilié, et, comme son généreux ennemi lui tendait la main pour le relever, il lui porta un coup de traître.

Arthur chancela, puis tomba ; mais, dans sa chute, la bonne épée qu'il devait à Merlin avait envoyé la tête du géant perfide baiser celle du cheval mort.

Transporté à Camalot, Arthur fut longtemps à se remettre de ses blessures ; mais enfin, grâce aux soins de Genièvre et de Merlin, elles se fermèrent.

XIV. — LE BUISSON ENCHANTÉ.

Voyant le roi rétabli, les païens chassés, les grands vassaux réconciliés avec leur suzerain et la paix rétablie dans tout le royaume, Merlin dit à Arthur :

— Maintenant que vous n'avez plus besoin de mes services, permettez-moi de vous quitter.

A ces mots, le roi devint triste et répondit en soupirant :

— N'ai-je pas toujours besoin de vous ? Puis-je rien faire sans votre aide ? Je voudrais vous garder éternellement près de moi. Pourquoi me quitter ?

Merlin ne fit point connaître ses raisons ; il se contenta de répondre :

— Quand il le faudra, je reviendrai.

— Et quand le faudra-t-il ? demanda le roi.

Merlin répondit :

— Quand le Lion, fils de l'Ours et de la Panthère, arrivera dans ce royaume (1).

Et, laissant le roi ébahi de cette réponse énigmatique, il partit.

Mais il partit si brusquement, que ceux qui le virent s'écrièrent : — Merlin a perdu la raison ! Il partit si vite, que ni cheval ni cerf n'aurait pu l'atteindre. Il s'en alla droit à la forêt, et de la forêt à la mer, et, à travers la mer, à Rome ; et il se montra là sous la forme d'un cerf, puis d'un homme sauvage ; y fut pris, enchaîné, conduit devant l'empereur, lui expliqua un songe des plus intéressants pour son honneur, recouvra la liberté, courut à Jérusalem, où il donna à un autre prince des preuves de sa puissance divinatoire, et enfin, harassé de sa course furieuse, sinon guéri de la passion qu'il voulait peut-être étourdir, il revint, pour se reposer, dans l'ermitage de son maître Blaise.

Après être demeuré quelque temps près du bon ermite, et lui avoir fait le récit de ses voyages, il lui dit :

— Il faut que je vous quitte, je veux voir Viviane.

En vain l'ermite le conjura de n'en rien faire, Merlin persista dans sa résolution :

— Je n'aurai jamais le courage de l'abandonner ; cependant je sais bien qu'une fois auprès d'elle je n'aurai plus la force de revenir vers vous.

— Puisque vous savez ce qui doit vous arriver, n'y allez pas.

— J'irai, car je lui ai promis. C'est moi, d'ailleurs, moi seul qui lui ai donné son pouvoir, et je l'augmenterai encore. Elle saura tout ce que je sais ; je ne m'en pourrais, je ne m'en puis, je ne m'en veux défendre.

Le bon ermite, le tenant pour fou, se mit à pleurer ; il l'embrassa, et Merlin partit, pleurant aussi, lui, de quitter son cher maître.

Quand Merlin revint vers Viviane, les églantiers étaient en fleur, au bord de la forêt, comme au jour où il vit son amie pour la première fois. Comme alors, il avait pris sa mine éveillée, ses cheveux blonds bouclés, sa cotte et son chaperon d'écolier.

Viviane le trouva si charmant, qu'elle lui témoigna plus d'amitié que les autres fois. Cependant elle se désolait à l'idée de le voir la quitter encore, et cherchait comment elle pourrait le retenir près d'elle, ainsi jeune et beau, pour toujours ; mais vainement elle imagina vingt moyens et vainement elle les employa ; Merlin seul eût pu lui venir en aide. Voyant cela, elle se mit à le combler de flatteries comme elle ne lui en avait jamais fait.

— Mon doux ami, il y a encore une chose que je ne sais pas, et je l'apprendrais volontiers ; je vous prie de me l'enseigner.

Merlin, quoiqu'il devinât sa pensée, lui demanda ce que c'était.

— Doux ami, je voudrais savoir comment emprisonner quelqu'un sans pierres, sans bois et sans fer, et seulement par enchantement.

Merlin hocha la tête et soupira.

— Pourquoi soupirez-vous ? dit-elle.

— Douce dame, je vois bien ce que vous pensez, et que vous voulez me retenir ; mais je me sens si faible, que, bon gré, mal gré, il faudra que je vous accorde ce que vous demandez.

Viviane, avec une joie d'enfant, lui sauta au cou :

— Mon doux ami, n'est-il pas juste que vous soyez mien, puisque je suis vôtre ? Tout mon désir, toute ma pensée, n'est-ce pas vous ? Sans vous, ai-je joie ou bonheur ? En vous est toute mon espérance, je n'attends de bien que de vous ; j'ai bien droit que vous fassiez ma volonté, comme vous avez droit que je fasse la vôtre.

Merlin répondit :

— Oui, je la ferai de tout mon cœur, ma douce amie ; c'est justice ; demandez-moi ce que vous voudrez.

— Je veux, reprit Viviane, que ce *Jardin de joie* ne soit jamais détruit, que nous y vivions toujours tous les deux, sans vieillir, sans nous quitter, sans jamais cesser de nous voir et d'être heureux.

— Je ferai ce que vous désirez, répondit Merlin.

— Ne le faites pas vous-même, mon doux ami ; mais dites-moi comment m'y prendre.

Merlin lui apprit donc comment elle devait s'y prendre, et Viviane en fut si ravie qu'elle redoubla ses tendresses.

Or, un jour qu'ils se promenaient, sous les feuilles nouvelles, à Brocéliande, ils trouvèrent un grand buisson d'aubépine tout chargé de fleurs. Ils s'assirent dessous, à l'ombre, parmi l'herbe verte, et, passant ses doigts dans les cheveux blonds de l'enchanteur, Viviane finit par l'endormir. Lorsqu'elle sentit qu'il dormait, elle se leva et tourna neuf fois son écharpe autour du buisson d'aubépine fleurie, en faisant neuf enchantements que Merlin lui avait appris. Puis elle revint s'asseoir près de lui, pensant que ce qu'elle avait fait n'était qu'un jeu, et qu'il n'y avait rien de sérieux dans ces enchantements.

Mais quand Merlin ouvrit les yeux et regarda autour de lui, la forêt, le jardin, l'aubépine, tout avait disparu, et il se trouvait dans un château enchanté, couché sur un lit de fleurs, prisonnier de Viviane.

— Ah ! Viviane, s'écria-t-il, je croirais que vous avez voulu me tromper si vous me quittiez jamais !

— Mon doux ami, répondit Viviane à son cher captif volontaire, pourriez-vous le croire ? Pourrai-je vous quitter jamais ?

Et elle lui tint parole.

Ici finit le roman de Merlin, conclut M. de La Villemarqué, roman qui, en tous lieux où chevaliers de langue française demeuraient, était aimé et recherché au-dessus des autres ouvrages répandus parmi les peuples, et plaît toujours et plaira tant que le monde durera. « Du grand livre que fit messire Robert de Borron, — poursuivrai-je avec son parent et compagnon d'armes, le chevalier Élie de Borron, — j'ai pris quelques fleurs, et de ces fleurs, j'ai fait une couronne à Merlin. »

Je ne franchirai pas le seuil du château où il dort, toujours jeune et beau, près de Viviane ; qu'il me suffise d'en avoir entr'ouvert la porte d'ivoire.

Encore moins suivrai-je l'enchanteur à travers les fantaisies des continuateurs et des imitateurs de son noble panégyriste. L'esprit grivois et goguenard y remplace progressivement l'esprit moral et grave passé de la tradition bretonne dans l'œuvre française primitive. Le sentiment est chassé trop souvent par le rire ; ce qui est élevé, par ce qui est plat ; le sérieux, par l'amusant. A la fin, Merlin sera plus ou moins moulé sur le type scolas-

(1) On voit effectivement Merlin reparaître, son livre de prophéties à la main, sous le règne du *Lion*, c'est-à-dire d'Henri Ier, pour servir les sujets opprimés d'Arthur. C'est à ce retour idéal que le roman fait allusion.

tique et vulgaire du savant devenu fou d'orgueil, du sage Salomon, que séduisent les femmes étrangères, du poëte Lucrèce, que la perfide Lucile empoisonne; du vieillard de la comédie, victime de sa sotte passion. Et la verve de Rabelais, pas plus que l'art de Tennyson, ne parviendront complétement à vaincre la pitié qu'inspirera cette figure tombante.

V^te TH. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

FIN.

LA MORALE DU CONTE. — LE BILLET DANS LES FLEURS.

— Voilà un vrai conte de fée, un conte merveilleux et charmant, dit une dame attentive au gracieux récit du vicomte de La Villemarqué. Je comprends qu'il ait bercé toutes les générations de l'Europe depuis deux ou trois mille ans. Je suis fière et ravie de connaître, autrement que de nom, ces types immortels et populaires : Merlin, Arthur et les chevaliers de la Table ronde. Mais quel est le sens intime, quelle est la morale de cette histoire? Je regrette de ne pas les deviner, et j'en demande l'explication. Merlin n'a pu remuer ainsi le monde sans être un symbole historique important.

— Cette question vous fait honneur, madame, reprit un docte personnage; M. de La Villemarqué l'avait prévue, et je vais y répondre avec lui, après vous avoir conté une petite anecdote :

Il y avait une fois une jeune fille de dix-huit ans, pleine de grâce, d'esprit et de beauté. Tout le monde l'adorait et lui envoyait des fleurs. De sorte que la vie lui semblait une série de bouquets fanés et renouvelés chaque jour.

Un matin qu'elle s'était faite plus belle que jamais, que l'or massif de ses cheveux se groupait sur son cou de neige, que sa collerette de dentelle découvrait ses épaules éblouissantes comme un champ de lis, que son mantelet de velours noir tombait à larges plis sur sa jupe de taffetas blanc, elle reçut un bouquet plus magnifique que tous les autres, et entre deux roses, tout humides encore, elle trouva un billet parfumé et cacheté.

Vous jugez des rêves qui s'échappèrent de ce vélin mystérieux! C'était tout au moins la déclaration du plus joli visage et de la plus savante cravate de la jeunesse dorée. C'était peut-être le fils d'un empereur ou d'un roi qui offrait à notre héroïne une couronne avec son nom et sa main. Nos révolutions, qui sont les fées modernes, s'amusent à perpétrer de ces miracles.

Quoi qu'il en fût, le tableau de la jeune fille, du bouquet et de la lettre, était si parfait qu'un de nos habiles peintres, M. Toulmouche, le traça d'un pinceau facile, et le fit admirer à la dernière exposition, où le *Musée des Familles* eut le privilége de le dessiner.

Or, voici ce que contenait le billet caché dans les fleurs :

« Mademoiselle, vous croyez que l'existence est une guirlande de roses. Soit; mais souvenez-vous que toute rose a ses épines, — que toute fleur doit produire son fruit, que tout bouquet renferme une lettre, si vous savez l'y trouver; — que toute fable a son emblème et sa morale; que votre éclat de rire lui-même est une perle — à tirer de son huître. Ces mots sont destinés à vous l'apprendre et à vous expliquer le *langage des fleurs* qui vous les apportent : *Plus fraîche que ces roses, vous vous faanerez comme elles. Ne vivez point en serre chaude comme ces camélias. Acceptez des tuteurs comme ces œillets. — Pratiquez la modestie de ces violettes, pour en exhaler le parfum. Et que toute votre vie soit comme ces produits de l'oranger : fleur et fruit en même temps, baume et saveur à la fois; doux et utiles aux yeux et à l'âme, à l'esprit et au corps, à la maladie et à la santé.*

« Cette leçon vaut bien un beau bouquet, sans doute. »

On assure que la jeune fille en profita, et qu'en habile alchimiste elle tira de toutes les fleurs qui suivirent une éducation complète.

Vous êtes, madame, ajouta le savant, comme cette jeune fille, — après la lettre. Voici donc le billet qui se cache dans cette couronne de Merlin, tressée par M. de La Villemarqué :

Pour tout le monde d'abord, comme pour les rois Penn-Dragon, Léodagan et Arthur, l'enchanteur Merlin, c'est la *Conscience*, qui doit nous inspirer le bien et nous épargner le mal; qui semble toujours disparaître et qui reparaît toujours; qui prend les formes et les langages les plus divers; qui arrive sans cesse au moment opportun et difficile, et qui nous conseille, nous dirige et nous sauve, jusqu'au jour fatal où elle s'endort dans le buisson des voluptés, — personnifiées en Viviane.

Pour les Celtes et leurs descendants des deux Bretagnes, Merlin est la tradition nationale, vivace et immortelle, — la fille ou la sœur des sibylles antiques et des oracles indiens, « la bonne vieille qui a vu passer toutes les générations, » qu'ont rencontrée, consultée et traduite saint Patrice, le berger gallois de Myvyr, les trouvères du moyen âge, le romancier Walter Scott, le commentateur Tennyson, tous les historiens de Bretagne et d'Angleterre, notre Augustin Thierry et M. de La Villemarqué. C'est le dieu *Marsus* des païens, l'*Apollon* des Grecs, l'*Odin* des Scandinaves, le *Duz* des Gaulois, le *Marthin* des Bretons, le *Myrdhin* des Gallois, le *Melziar* des Ecossais, le *Merlin* de la France. C'est, en un mot, le symbole de l'indépendance patriotique, endormie parfois, mais jamais éteinte, et toujours prête à ressusciter.

Pour les Français, Merlin est le prophète et le prédécesseur, le Jean-Baptiste du Messie de la délivrance, le précurseur de notre Jeanne d'Arc! Ne souriez pas, mesdames; lisez plutôt les savantes pages de Christine de Pisan, de Quicherat et d'Henri Martin. Mais d'abord lisez Merlin lui-même :

« Alors, dit le prophète (quand on croira la nation celtique perdue), alors du *Bois chenu* sortira une vierge qui arrêtera le fléau. Après y avoir employé tous ses artifices (selon le texte breton), après avoir visité toutes les citadelles (selon le texte français), elle tarira de son souffle les fontaines malfaisantes, puis buvant à longs traits l'eau de la fontaine du salut, elle portera dans une main la forêt de la Calédonie et dans l'autre la Tour de Londres. Quand elle marchera, sous ses pas jaillira une flamme avec une fumée de soufre... Puis on la verra ruisselante de larmes de pitié, et elle jettera un cri terrible qui remplira l'île de Bretagne (l'Angleterre). »

Or, le *Bois chenu* était justement le nom du bois des Marches de Lorraine, où naquit la Pucelle d'Orléans.

« On a trouvé dans l'histoire, écrivait Christine de

Pisan en 1429, que Dieu a prédestiné la Pucelle à sauver le royaume : Merlin l'a vue en esprit il y a plus de mille ans, et l'a annoncée comme le remède aux maux de la France. »

« Quand je vins trouver mon roi, dit Jeanne elle-même en son interrogatoire, on me demanda s'il y avait dans mon pays un *Bois chenu*, parce que de ce bois sortirait une pucelle qui ferait des merveilles. »

Et elle eut beau ajouter : « Je ne crois pas aux prédictions de Merlin ! » tous pensèrent qu'elle avait mission de les accomplir, surtout ses juges et les Anglais, qui la brûlèrent pour se rassurer.

Il ne fallut rien moins que les foudres du Concile de Trente pour rejeter Merlin dans le domaine de la fiction, où M. de La Villemarqué prétend le maintenir, mais d'où M. Henri Martin l'arrache pour le restituer à l'histoire.

Voilà, conclut le docte personnage, le très-sérieux billet qui se cache dans les fleurs de ce conte populaire.

P.-C.

Le Billet dans les fleurs. Tableau médaillé de Toulmouche. Salon de 1861. Dessin de Mariani.

VOYAGE SCIENTIFIQUE AUTOUR DE MA CHAMBRE,

PAR M. ARTHUR MANGIN.

Voici la préface que M. Pitre-Chevalier met en tête du livre de M. Arthur Mangin. C'est la meilleure recommandation que le *Musée des Familles* puisse donner à ce charmant ouvrage. (Voyez la couverture de la livraison.)

PRÉFACE-ANECDOTE.

Une opinion d'Arago. Au *Rocher de Cancale*. L'exemple et le précepte. La science est dans tout. La *pratique* de Polichinelle et celle d'Arago. Un idiot — trahi par lui-même. Le livre de M. A. Mangin.

« Une encyclopédie amusante peut entrer dans les quatre cents pages d'un livre bien fait, comme le monde entier doit tenir dans les sept mètres carrés de la chambre d'un homme d'esprit. »

Cette pensée, qui est le programme de l'ouvrage de M. Arthur Mangin, n'appartient ni à lui, ni à moi.

Je revendique seulement la forme que je viens de lui donner.

J'ai entendu le grand Arago la développer, il y a quatorze ou quinze ans, dans un dîner qu'il présidait, au *Rocher de Cancale*, et auquel j'assistais, comme membre du Comité des gens de lettres, avec MM. Victor Hugo, de Balzac, de Salvandy, Viennet, F. Wey, Méry, Gozlan et vingt autres confrères.

L'illustre oracle de l'Institut, de l'Observatoire et du Bureau des longitudes, l'éloquent auteur de l'*Astronomie populaire*, le docte et charmant causeur qui n'a point été remplacé, nous démontrait, avec sa verve intarissable, qu'une des plus hautes missions de notre siècle, et il ajoutait : une des plus faciles, est de rendre la science accessible et aimable à tout le monde.

Il joignit l'exemple au précepte, en nous enseignant tout ce que nous ignorions ou savions à demi, à propos des cent objets que nous avions sous les yeux. Un turbot nous initia de la sorte à la zoologie et aux mystères de l'Océan ; une salade, à la botanique et à l'agriculture ; un verre de champagne, à l'industrie et au commerce ; une lampe Carcel, à la mécanique et à la polarisation de la lumière ; une cafetière fumante, aux merveilles de la vapeur ; une pipe d'ambre, aux miracles de l'électricité ; un morceau de charbon de terre, à la géologie et à la minéralogie ; une tasse de café, à la chimie et à la médecine ; une boule de billard, à la physique et à la théorie des mondes, etc., etc., etc.

Moi, qui poursuis depuis vingt ans, dans le *Musée des Familles*, le but qu'Arago nous proposait à tous ce soir-là, j'écoutais ses moindres paroles comme un Évangile scientifique ; — et je conçus dès lors la série de publications qu'ouvre aujourd'hui le *Voyage* de M. Arthur Mangin.

Quand le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences nous eut fait faire le tour de l'univers et des connaissances humaines dans notre salle à manger, je l'abordai devant la cheminée dont il avait fait sa tribune, et j'eus avec lui l'entretien suivant, dont ma mémoire n'a pas perdu une syllabe :

— Noble mission, en effet, cher maître, lui dis-je en reprenant sa thèse, — mais mission des plus difficiles pour tout autre... qu'Arago !

— Comment l'entendez-vous ? s'écria-t-il vivement.

— Pour transmettre la science, il faut être un savant ; pour la faire aimer, il faut être un homme d'esprit. Or, rien de plus rare qu'un savant spirituel ou qu'un homme d'esprit savant. Le savant est, de sa nature, grave et ennuyeux ; l'homme d'esprit, ignorant et léger. L'un fait craindre et fuir la vérité, l'autre propage l'erreur ou le mensonge. Je ne connais que vous en France capable de donner aux gens du monde la docte et charmante leçon que nous venons d'entendre, et que vous renouvelez deux fois par semaine à l'Observatoire ; tous les mardis, à l'Académie des sciences, — et chaque année, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*.

— Simple affaire de procédé ! répliqua l'aimable orateur. Que les savants prennent les causeurs et les écrivains pour organes ; que les écrivains et les causeurs prennent les savants pour conseils, — et le problème sera résolu, — au profit de tout le monde. Ce n'est pas plus compliqué que la pratique de Polichinelle, que Charles Nodier empruntait aux petits théâtres des Champs-Elysées. Vous savez cette piquante histoire ?

Et Arago, relevant la voix, la raconta au milieu d'un chœur d'éclats de rire (1).

— Voulez-vous, conclut-il ensuite en me parlant à l'oreille, que je vous donne, comme Polichinelle à Nodier, ma pratique de l'Observatoire, pour faire comprendre et aimer la science la plus abstraite aux esprits les plus obtus ou les plus futiles ?

— Donnez, maître, donnez ! m'écriai-je. Je passerai cette pratique à tous mes collaborateurs, — dussent-ils l'avaler les uns après les autres !

— Mon système est tout moral ; le voici en deux mots : dès ma première leçon, je choisis dans mon auditoire la figure la plus niaise, la plus stupide, — un crétin, si j'en trouve un, — et je ne le quitte pas des yeux jusqu'à la fin de mon cours. C'est à lui que j'adresse mes démonstrations les plus compliquées. Je les recommence et les répète jusqu'à ce que sa physionomie s'éclaire et me dise : « J'ai saisi la chose ! » Quand mon idiot m'a compris, je suis sûr d'être compris de tout le monde. Et voilà comment j'ai mis la science à la portée de la foule. — Tenez, ajouta-t-il en ramenant autour de lui le cercle attentif, mon cours de cette année sera le meilleur, le plus amusant et le plus populaire que j'aie jamais fait.

— Pourquoi cela ? demanda Salvandy.

— Parce que j'ai avisé, — à l'ouverture, — un de ces imbéciles complets, qui sont un trésor pour moi, et que je suis parvenu à lui faire avaler quatre leçons sur la lumière polarisée !

Un dénoûment sublime, — qu'eût envié Molière, — couronna le plaisant récit d'Arago.

Comme il achevait sa dernière phrase, la porte de la salle s'ouvrit, et on annonça un de ces amis des lettres connus par le style... de leurs cravates, et qui ne man-

(1) La voici en abrégé : Nodier avait la passion de Polichinelle, et voulait imiter son langage. Il aborde, un jour, le directeur du théâtre en plein vent, où ce drame éternel se joue devant les enfants, les bonnes et les soldats.

— Monsieur, comment faites-vous pour donner à Polichinelle cette voix nasillarde qui fait rire de si bon cœur ?

— Rien de plus simple, monsieur, c'est la *pratique*.

— Ah ! oui, l'habitude. Il faut s'y exercer longtemps !

— Non, monsieur ! la pratique... voilà tout !

— Qu'est-ce donc que la pratique ?

— C'est ce petit instrument !

Et le directeur, Bambochinet ou Gringalet, tira de sa bouche et offrit à Nodier une lentille de fer-blanc, creuse et percée au milieu.

L'auteur des *Souvenirs de jeunesse* la prit avec ardeur, l'essaya avec conscience, et parla comme Polichinelle.

Il était ravi et ne s'arrêtait plus...

— Prenez garde ! s'écria l'homme à la baraque... Ces pratiques-là, c'est dangereux... On est sujet à les avaler...

— Bah ! est-ce que vous avez déjà avalé celle-ci ?

— Trois fois depuis deux jours !

Nodier cracha la pratique avec horreur, et s'enfuit jusqu'à l'Arsenal... Mais, chemin faisant, il en acheta une toute neuve, qu'il employait seul... et avalait à loisir...

quent pas une occasion de se rapprocher des notabilités parisiennes.

M. *** fit trois saluts au cénacle, — et resta pétrifié de joie devant Arago.

— Ah ! maître, s'écria-t-il, quel honneur pour moi de vous rencontrer ici et de vous contempler face à face ! Vous me reconnaissez sans doute ! je suis cet auditeur assidu de vos cours, que vous ne quittez pas des yeux depuis un mois à l'amphithéâtre de l'Observatoire !

Vous imaginez l'immense éclat de rire de l'assistance, — dans laquelle figuraient les trois hommes d'Etat du *Charivari !*

M. *** ne comprit rien à cette *polarisation du rire,* — mais il pressa avec effusion la main du grand Arago.

En donnant à M. Arthur Mangin le sujet de son *Voyage scientifique autour de ma chambre*, je lui ai raconté cette anecdote instructive, et je lui ai communiqué la pratique de l'incomparable professeur.

Elle lui réussira d'autant plus sûrement, qu'il n'en avait pas besoin près de ses lecteurs, — entre lesquels il chercherait en vain un M. ***.

Il a réellement fait le tour du monde dans sa chambre, et rattaché à son mobilier l'encyclopédie moderne, l'encyclopédie à la fois exacte et amusante.

Géographie, histoire, calorique, force et mouvement, physique dans l'art de fumer, éléments anciens et nouveaux, air et physiologie, histoire naturelle, thermomètre et baromètre, minéralogie et géologie, vapeur et électricité, chimie et alchimie, astronomie et philosophie, etc., etc., voilà tout ce que vous apprendrez, sans effort et sans fatigue, en vous promenant avec l'auteur dans sa chambre, — qui est la vôtre, — en tisonnant avec lui, en inspectant sa cheminée, ses meubles, son musée, sa bibliothèque, sa table de travail et sa table à manger.

Ses enseignements sont précis, gracieux et faciles. « Le conte fait passer le précepte avec lui. » La vérité se pare des ornements de la fable. L'anecdote s'épanouit en souriant, comme la fleur, — sur l'arbre de la science, et la fille d'Ève la plus scrupuleuse y cueillera le fruit du bien, sans y jamais trouver le fruit du mal.

Nous présentons le livre de M. Mangin à la jeunesse, aux femmes, aux gens du monde, aux savants et aux lettrés, aux enfants grands et petits, à la famille entière, en un mot, — comme un des plus grands services et un des plus précieux trésors que puisse leur offrir un savant doublé d'un homme aimable.

Après avoir charmé le salon, le cabinet et la chambre, le *Voyage scientifique* rejoindra dans la bibliothèque, pour en revenir souvent au coin du feu, les ouvrages populaires d'Arago et le *Voyage autour de ma chambre,* de Xavier de Maistre.

En empruntant au premier sa science et sa *pratique ;* — au second, son titre et son *humour ;* à son dévoué confrère, son programme et son but, M. Mangin a su écrire un livre original, nouveau, marqué de son cachet, — qui est bien à lui, — et qui couronnera son nom en complétant son talent.

PITRE-CHEVALIER.

LE LIVRE MYSTÉRIEUX.

A Mme V. M.

Il y avait une fois un roi et une reine qui régnaient sur un petit royaume : Yvetot, Monaco, ou quelque autre de même importance. C'étaient, s'il faut en croire la tradition, de fort bonnes gens. Le roi était un savant et un philosophe ; il partageait son temps entre les affaires de l'Etat, qui n'étaient pas bien grosses, les petites fêtes de famille qu'il offrait à ses amis (car il avait des amis, non des courtisans), et l'étude, qui était son occupation favorite. La reine peignait des fleurs, enluminait de beaux livres, jouait de la mandoline, et dirigeait sa maison avec l'économie d'une bonne ménagère ; mais elle consacrait surtout ses soins à l'éducation de sa fille.

Car Leurs Majestés avaient une fille. Ne demandez pas si elle était belle, sage, bonne, gracieuse... cela va sans dire, et si les soupirants foisonnaient ; songez ! une princesse douée de toutes les perfections !... Des chevaliers, des barons, des marquis, des ducs, des princes de sang royal, briguaient à l'envi l'honneur de l'épouser.

Mais Yolande, — c'était, s'il vous plaît, le nom de cette charmante personne, — Yolande se souciait peu d'être riche et puissante. Elle n'avait point d'ambition, et pourvu que son mari fût jeune, beau, spirituel, brave, tendre et constant, elle ne lui demandait rien de plus. On n'est pas moins exigeante, n'est-il pas vrai ?

Néanmoins, ne trouvant, parmi ses nombreux adorateurs, personne qui lui parût posséder ces qualités essentielles à un degré suffisant, elle ne se pressait pas de faire choix d'un époux.

Ses parents s'en désolaient, mais ils ne voulaient point la contraindre, et se contentaient de lui offrir de nouveaux partis ; à quoi elle répondait :

— Tous ces gens-là ne sont point mon fait : j'aime mieux attendre que mal prendre.

Enfin pourtant, comme on la pressait un jour plus vivement que de coutume :

— Vous le voulez, dit-elle, chers et vénérés parents ? Soit : faites donc savoir, mon père, à vos sujets, à vos voisins et à vos alliés, que je serai la femme de celui qui pourra trouver le LIVRE MYSTÉRIEUX où l'on apprend à rendre sa femme heureuse.

— Qu'est-ce à dire, s'écria le roi, et de quel livre parles-tu ? J'en puis remontrer aux plus érudits, en fait de livres, et je ne connais pas celui-là.

— Moi, je le connais bien, répondit Yolande, mais je ne veux pas le dire.

— Même à ton père et roi ?

— Même à mon roi et père.

— Tu es folle, dit la reine.

— Non, ma mère, j'ai toute ma raison.

— Mais si personne ne peut trouver ce livre ?

— Alors, je resterai fille, sauf votre plaisir. Mais rassurez-vous, il ne manque pas d'habiles gens dans votre beau royaume, et je gage qu'il s'y rencontrera un galant cavalier assez avisé pour satisfaire à ma demande.

— Eh ! vive Dieu ! fit le roi, il m'est avis que je t'entends, ma fille, et ton idée n'est point mauvaise. Embrasse-moi. Je vais de ce pas faire publier l'édit.

Voyant que son auguste époux approuvait le projet de sa fille, la reine ne fit plus d'objections.

Dès le lendemain, des hérauts allaient porter dans toutes

les provinces du royaume et dans les Etats limitrophes la nouvelle de la résolution prise par la princesse.

Un mois était accordé aux concurrents pour se préparer à l'épreuve, et tous étaient convoqués pour le trente et unième jour, où la princesse devait se prononcer devant tous les grands personnages de l'Etat.

La plupart des seigneurs qui s'étaient jusqu'alors flattés d'obtenir la main d'Yolande furent, à vrai dire, fort désappointés en apprenant le tour de force qu'on exigeait d'eux. Ils étaient tous ignorants, ne sachant lire que la messe et écrire que pour signer leur nom. Ah ! s'il se fût agi de donner un bon coup de lance ou d'épée !... Mais déterrer, dans quel grenier? un livre dont personne jamais n'avait ouï parler, qui peut-être n'existait pas !...

Beaucoup pensèrent qu'on voulait se moquer et se débarrasser d'eux par une mystification ; d'autres, que la princesse était folle. Quelques-uns allèrent consulter les sorciers et les astrologues. Les plus orthodoxes s'adressèrent à leur curé ou bien aux moines du plus prochain couvent. On en vit enfin qui se mirent à fouiller courageusement les bibliothèques et se plongèrent jusqu'aux yeux dans la poussière des bouquins.

Or, il y avait alors dans la capitale du royaume un jeune clerc de bonne mine, nommé Marcel, fort bien avec les dames, estimé des honnêtes gens, et auquel on reprochait seulement un caractère trop romanesque.

Il était rare que la princesse sortît sans qu'il se trouvât sur son passage, s'agenouillant derrière elle à l'église, et même osant, lorsqu'elle se promenait dans la ville le jour de sa fête, jeter à ses pieds de gros bouquets.

On ne doutait pas qu'il ne fût épris d'elle, et souvent on l'en raillait; mais il laissait dire et n'en faisait ni plus ni moins.

Quant à la belle Yolande, elle l'avait remarqué sans nul doute, car les femmes ont des yeux de lynx pour voir qui les admire et les aime ; mais daignait-elle prendre à merci dans son cœur cet humble soupirant?...

Quoi qu'il en soit, le jeune clerc, par hasard, se trouva tout le premier devant le héraut chargé d'annoncer devant le palais même, aux amés et féaux sujets du roi, comme quoi la très-haute et noble damoiselle avait décidé de prendre pour époux celui qui montrerait le livre mystérieux où l'on apprend à rendre sa femme heureuse.

Ayant entendu cela, il devint tout pensif et fut s'enfermer tout le mois dans sa chambrette.

Mais le matin du jour fixé pour l'épreuve, on le vit sortir, vêtu de ses plus beaux habits, et se diriger vers le palais.

Il était fort pâle, mais ses yeux étaient plus brillants que de coutume, et il marchait d'un pas ferme et la tête haute, comme un guerrier résolu de vaincre ou de mourir.

Les gardes, ayant ordre de laisser passer tous ceux qui se présenteraient, pourvu qu'ils fussent gentilshommes, ne cherchèrent point à l'empêcher d'entrer et se bornèrent à hausser les épaules et à sourire en le voyant.

La grande salle du palais était pleine de seigneurs magnifiquement costumés et de dames en toilettes éblouissantes. Au fond, sur une estrade couverte d'un riche tapis, s'élevait un trône où le roi siégeait à côté de la reine. La princesse Yolande était assise à leurs pieds, sur un tabouret de satin rose à franges et à broderies d'argent. Elle portait sur la tête, pour tout ornement, une couronne de roses blanches qui, avec sa toilette élégante et simple, faisait briller sa beauté virginale de cet éclat naturel que l'art accompagne sans y pouvoir rien ajouter

On lisait sur son charmant visage une émotion mal contenue, et de temps en temps elle promenait des regards inquiets et furtifs sur le double rang des prétendants qui se tenaient debout en face d'elle.

Marcel, en entrant, alla se placer dans un coin d'où il pouvait, sans être remarqué, tout voir à son aise.

En effet, les nobles personnages qui se trouvaient là ne firent nulle attention à lui, le prenant pour quelque page ou varlet de la maison du roi.

Mais Yolande le reconnut tout d'abord. Ses yeux même rencontrèrent un instant ceux du jeune homme, et ses joues prirent tout à coup une vive teinte d'incarnat, tandis que celles de Marcel, au contraire, devinrent plus pâles encore qu'auparavant.

Cependant, la séance ayant été ouverte avec le cérémonial en usage dans les grandes circonstances, le roi invita les prétendants à venir successivement, dans l'ordre que leur assignaient leur rang et leur âge, plier le genou devant la princesse et lui soumettre le résultat de leurs recherches. Je vous fais grâce du récit de cet examen, qui dura fort longtemps. L'un présentait une Bible, l'autre un Missel, plusieurs apportaient de vieux cahiers de parchemin, dont ils eussent été fort embarrassés de déchiffrer quatre mots. Et à chaque fois la princesse secouait sa jolie tête en disant :

— Messire, ce n'est point là le livre mystérieux.

Et le prétendant s'en retournait confus à sa place.

Bref, le défilé s'acheva ainsi sans qu'aucun eût pu dire le mot de l'énigme.

Je me trompe ; il restait encore un candidat à interroger : c'était Marcel. Il fit quelques pas en chancelant.

— Et toi aussi, s'écria le roi; toi aussi, jeune insensé !

Marcel, pour toute réponse, fit un profond salut et vint en tremblant s'agenouiller devant Yolande, non moins tremblante que lui.

— Allons, parle, reprit le roi, et voyons si tu as trouvé le livre mystérieux.

— Sire roi, dit Marcel en hésitant, il me semble que le seul livre où l'on puisse apprendre à faire le bonheur de la femme qu'on aime, c'est...

— Eh bien, c'est?...

— C'est SON COEUR, dit enfin le jeune homme d'une voix plus ferme, tandis que son regard interrogeait anxieusement celui d'Yolande.

Celle-ci ne put retenir un faible cri de joie.

— Par ma couronne, s'écria le roi, l'enfant a dit vrai ! Mais quoi ! ma fille, consentirais-tu vraiment?...

Yolande ne le laissa pas achever. Elle tendit vivement à Marcel sa petite main, qu'il inonda de larmes.

— Qu'il soit donc fait selon ta volonté ! reprit le roi.

Et, s'adressant aux assistants :

— Messeigneurs et mesdames, ajouta-t-il, ce jeune homme est dès à présent mon gendre et mon héritier.

Je vous laisse à imaginer la piteuse mine des prétendants vaincus. Ils ne furent pas moins obligés de crier *Vivat* et d'offrir leurs félicitations au nouveau prince.

Le mariage d'Yolande et de Marcel fut célébré peu de temps après, avec des fêtes et des réjouissances qui mirent pendant trois jours tout le peuple en liesse. On n'avait vu jamais un couple plus charmant ni mieux assorti. Jamais on n'en vit de plus parfaitement heureux.

C'est qu'ils savaient lire couramment dans le livre mystérieux, c'est-à-dire dans le cœur l'un de l'autre.

ARTHUR MANGIN.

Le livre mystérieux. Yolande, Marcel et le roi. Dessin de Sauvageot.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES FÊTES DE COMPIÈGNE. — LES THÉATRES DE PARIS.

La réception. L'étiquette et la liberté. L'Œil-de-bœuf. Les valets féeriques. Trois toilettes par jour. Le duc d'Oporto. *Macbeth, tu seras roi!* Trois chasses historiques. La Sainte-Œufs-génie. Le spectacle au palais. Les nouveautés dramatiques.

Un invité, de nos amis, nous écrit de Compiègne (27 novembre) :

« ..... Voici comment j'ai été reçu au palais. En arrivant à la gare, j'ai trouvé une voiture de la cour, qui m'a transporté comme une flèche au château. On m'a indiqué le numéro de mon appartement, une belle chambre et un grand cabinet, que j'ai occupés à l'instant même. Mon cabinet donne sur des jardins dont la fraîcheur me rappelle Nice et Monaco. Le soir, avant le dîner, le chambellan de service m'a présenté à l'Empereur. Les jours suivants, Sa Majesté m'a abordé d'elle-même en se rendant à la salle à manger. On déjeune à onze heures et on dîne à sept. Les réunions ordinaires du soir commencent à neuf heures. J'ai été charmé de voir combien l'étiquette y laisse de place à la liberté. Les assemblées et les réceptions solennelles, les chasses à courre ou à tir, les promenades en forêt, les bals et les spectacles sont annoncés par des communications officielles. Avant le repas, tous les invités se rendent dans le grand salon d'attente des appartements impériaux. C'est comme l'ancien Œil-de-bœuf, et la chronique y bavarde en toute facilité. L'Empereur et l'Impératrice passent, et chacun va se mettre à table après eux.

« Le lendemain de mon arrivée, je n'avais pas quitté mon appartement depuis dix minutes qu'un valet et une femme de chambre l'avaient rangé avec une promptitude et une habileté féerique. Du déjeuner au dîner, notre temps nous appartient complétement. Nous sommes libres tout autant, que dis-je? beaucoup plus que chez le moindre châtelain de Bretagne ou de Normandie. Nulle obligation de prendre part aux indications des programmes. Il faut dire qu'on s'y conforme avec d'autant plus d'empressement. Les seules sujétions sont celles de la tenue, qui est, pour les hommes, l'uniforme ou l'habit de cour; pour les femmes, une moyenne de trois toilettes par journée. Au bout de quinze jours, cela forme un assez joli chiffre et un bon revenu pour les modistes et les industries du luxe. Demandez à lady Cowley, à la princesse de Metternich ou à la comtesse de Persigny...

« Les fêtes ont été tristement interrompues par la mort du jeune roi de Portugal et par le brusque départ du duc d'Oporto, qui a quitté Compiègne pour aller régner à Lisbonne. Ce prince, neveu du duc de Nemours, a plu ici à tout le monde par son esprit curieux et actif, par ses manières simples et douces, et par sa bienveillance de caractère. La dernière chasse à laquelle il a assisté marquera dans les annales de la vénerie. On savait déjà la famille royale menacée à Lisbonne, et les fatalistes croyaient entendre, à chaque détour de la forêt,

les sorciers de Shakspeare crier au duc d'Oporto : *Macbeth, tu seras roi!* Il apprit, en effet, au débotté, le péril imminent de ses frères, — et arriva pour recueillir sa couronne sur deux tombeaux.

« M. Eugène Chapus compare cette chasse suprême aux trois chasses historiques déjà célèbres à Compiègne : celle de Louis XIII, où se trouvait le fameux duc de Buckingham, semant ses diamants aux pieds d'Anne d'Autriche; celle de Napoléon Ier, où le duc de Masséna reçut un grain de plomb dans l'œil, et celle du roi Charles X, en compagnie du roi de Naples, en 1830, à la veille des révolutions qui allaient justifier le mot de Salvandy : « C'est une fête napolitaine; nous dansons sur « un volcan! »

« La Sainte-Eugénie, remise par le deuil du roi de Portugal, n'a rien perdu pour attendre. Le bal donné par les zouaves et les guides de la garde a été splendide et joyeux. L'Empereur y est entré dans son costume de chasse, qu'il n'avait pas eu le temps de quitter, et les dames de la cour en toilettes de promenade. Cette improvisation a doublé la gaieté de la danse.

« Le lendemain, la chasse à courre a été superbe, — sauf le coup de pied de cheval reçu par le docteur A. D***, qu'il a fallu emporter sur une litière.

« Les spectacles n'avaient jamais été plus piquants : on a joué, dans la salle du festin, un proverbe à trois personnages, interprété par Mme la comtesse d'Aiguevives, M. de Sancy et le baron Lambert; puis une charade très-amusante sur le nom de l'Impératrice : *OEufs-génie*. Me trouvera-t-on indiscret d'en livrer le programme en abrégé? *Le Génie de la France sort d'un œuf, — et cet œuf est celui de l'aigle*. Les acteurs ont brodé sur cette trame une arabesque de bons mots, d'éclats de rire et de fines allusions.

« Le bouquet dramatique du mardi suivant a été le ravissant proverbe posthume d'Alfred de Musset : *On ne badine pas avec l'amour*.

« Il a rejoint à la Comédie-Française *la Pluie et le beau temps*, autre bijou de Compiègne, ciselé par Léon Gozlan, notre collaborateur, et par Mme Arnould-Plessy, qui ajoute tant d'esprit à celui des autres.

« On nous promet encore *Nos Intimes*, de M. Sardou, — qui font fureur au Vaudeville avec Mlle Fargeuil, MM. Febvre, Parade, Numa et Félix, — et *la Poudre aux yeux*, par les heureux auteurs de *M. Perrichon*, qui est de la poudre d'or pour le Gymnase.

« Je n'aurai donc plus à voir, en rentrant à Paris, que l'*Alceste* magistral de Gluck, avec Mme Viardot, au Grand-Opéra; *ibidem, l'Etoile de Messine*, de MM. Paul Foucher et Gabrielli, et les débuts heureux de Mlle de Thezy, dont le *Musée des Familles* avait prédit le succès sous un autre nom; aux Italiens, le nouveau triomphateur Delle Sedie et Mlle Battu dans *Rigoletto;* au Théâtre-Lyrique, *le Café du roi*, de MM. Meilhac et Deffés, avec Wartel et Mlle Girard, et *la Nuit aux gondoles*, de MM. Barbier et Pascal, avec Mlle Faivre et Moreau, — très-jolis lendemains de la reprise toujours courue de *Jaguarita*, de maître Halévy — et de Marie Cabel.

« Dites-moi si je dois inscrire aussi sur mes tablettes... de soirées *les Vacances du docteur*, de M. Roland, à l'Odéon; *la Mansarde du crime*, par Arnal, aux Variétés; la rentrée d'Henri Monnier au Palais-Royal, avec son *Roman chez la portière;* la reprise de *la Grâce de Dieu*, à la Porte-Saint-Martin; *Valentine Darmentière*, de M. d'Ennery, à la Gaieté; *la Prise de Pékin*, au Cirque-Impérial; *la Baronne de San Francisco*, aux Bouffes-Parisiens; et les nouveaux prodiges du Cirque Napoléon, — dont on m'a dit merveilles.

« Agréez, etc. Comte DE ***.

« Palais de Compiègne, 27 novembre 1861. »

LES ANECDOTES DE LA GUERRE D'AMÉRIQUE.

L'Amérique s'amuse. Le fond de la question. Un nègre qui vaut cinq millions de dollars. Aventures et aventuriers. Charlestown. Un coup de crayon qui attend des coups de fusil. Tableau et anecdote. Le général Mac Clelland.

L'Amérique s'ennuyait, — comme la France en 1848. — Elle s'est mise à se battre pour s'amuser, — et pour amuser l'Europe.

Les Etats-Unis se disloquent, uniquement parce qu'ils étaient trop grands et trop heureux. Ils ont voulu changer de nom, et s'appelleront désormais les Etats-Séparés. Grand bien leur fasse!

Les braves gens qui croient que l'esclavage et la question des nègres sont pour quelque chose là-dessous n'ont qu'à lire et à méditer l'anecdote authentique que voici :

Un homme de couleur arriva dernièrement à New-York d'un pays étranger. Il rendit visite à un négociant de la ville avec qui il avait été en longues relations d'affaires, et, comme celui-ci en avait tiré de grands bénéfices qui avaient aidé à sa fortune, il regarda comme un devoir de faire à son visiteur toutes les politesses convenables. Le dimanche venu, il l'invita à venir à l'église avec lui et le conduisit à son banc, situé près de la chaire. On sait qu'aux Etats-Unis l'église — lisez le temple — est le rendez-vous par excellence, — comme chez nous le théâtre, le café, les Tuileries ou le bois de Boulogne. Dans les plus grandes villes d'Amérique, les mêmes établissements sont tour à tour, et parfois en même temps, églises, théâtres, bourses, restaurants et bazars. Il n'y a que l'enseigne à changer pour la métamorphose. C'est aussi commode que... respectable.

Parmi l'assemblée fashionable se trouvait un membre éminent de la congrégation qui, placé dans le voisinage de l'étranger, ne pouvait revenir de sa surprise en voyant une brebis noire au milieu du troupeau. La surprise fit bientôt place à l'indignation, partagée du reste par bon nombre d'autres assistants, et notre congréganiste résolut de s'en faire l'interprète.

Après le service, il prit à part le négociant coupable d'avoir accueilli le *sombre* étranger.

— Qu'est-ce que cela signifie? lui demanda-t-il, rouge d'émotion. Quoi! vous amenez un nègre dans cette église!

— Le banc est à moi.

— Le banc est à vous, hein? Et, parce qu'il est à vous, vous vous croyez en droit d'insulter toute la congrégation?

— Mais mon invité est intelligent et bien élevé, objecta le négociant.

— Et que m'importe! C'est un nègre.

— Mais il est mon ami.

— Et après? Est-ce une raison pour insulter la nation américaine?

— Mais il est chrétien et appartient à notre culte.

— Eh! qu'est-ce que cela me fait? Qu'il aille prier Dieu avec les chrétiens nègres.

— Mais il est trois fois plus riche que vous et moi, monsieur, *il vaut* cinq millions de dollars.

— Il vaut quoi?

— Cinq millions de dollars, monsieur!

— Il fallait donc le dire tout de suite! Pour l'amour du ciel, présentez-moi à Son Excellence.

Tel est le vrai fond du sac... américain. Question de coton, de sucre ou de dollars; c'est tout un!

Trois cents Etats-Unis vivaient en paix... Une poule... c'est-à-dire une piastre survint...

Et voilà la guerre allumée!

Quand et comment finira-t-elle?

— Vous êtes bien curieux, répondrait Talleyrand à cette interrogation.

— Elle finira par hasard... comme elle a commencé, répondrait M. de Metternich.

L'Amérique est le pays classique des surprises, des aventures... et des aventuriers. Témoin l'affaire du *Trent*.

Témoin aussi les trois quarts des généraux (1) qui se disputent l'immensité de ce champ de bataille du Sud et du Nord.

Il y a tant de marge pour leur stratégie, qu'ils ne se rencontrent presque jamais, si ce n'est sur le papier des gazettes.

Vous voyez ce fort colossal de Pinchney-Charlestown-Harbor, dans la Caroline du Sud, — un des premiers Etats qui aient arboré le drapeau de la séparation. Etat considérable. Capitale de 30,000 âmes, fondée par les Anglais sous Charles II. Beau port. Quatre forteresses, — comme notre échantillon. Palais fédéral. Hôtel de ville. Douane. Théâtre. Evêché catholique. Evêché protestant. Ecole de droit. Bibliothèque. Sociétés savantes et industrielles. Commerce immense, etc., etc.

Eh bien, quand cette ville se détacha de l'Union, — entraînant vingt autres villes, qui en entraînèrent cent autres, — et formèrent, selon l'usage, un gouvernement provisoire, avec président, vice-président, ministres, députés, ambassadeurs, — et tout ce qui s'ensuit, — les journaux officiels du vrai gouvernement, de l'ancien, du définitif, du fédéral, annoncèrent à grand bruit que la révolte allait être étouffée dans son aire, qu'on allait reprendre, écraser, foudroyer Charlestown et ses quatre citadelles.

De sorte que M. Mariani tailla bien vite son crayon le plus rapide, et dessina ce géant de pierre et de bois, ce *Castle Pinchney*, qui allait voir tant de batailles sur terre et sur mer.

Or, six mois se sont écoulés depuis ce coup de crayon, une flotte et une armée rôdent autour de Charlestown; — et nous attendons encore les coups de fusil qui devaient en faire une actualité.

On s'est battu, il est vrai, au mont Vernon d'Alexandrie, à Bonneville-Missouri, à Rich-Mountain, à Bulls-Run, à Munston-Hill, à Leesbourg. On s'est menacé, on se menace encore, on se menace toujours sur le Potomac..... mais M. Mariani assure qu'il n'y a rien à dessiner de ce côté-là, sauf le drapeau de l'Union : étoiles et bandes rouges sur fond blanc, et le drapeau de la séparation : bandes rouges et blanches à coin bleu étoilé.

Des correspondants humoristiques nous racontent, — jusque dans le *Moniteur*, — ce qui se passe sous ces bannières :

(1) Tels que nos compatriotes Beauregard et Frémont, hommes d'audace et de valeur, dont nous raconterons bientôt la vie romanesque. Frémont est né d'un Français devant ce fort de Charlestown gravé à la fin de nos pages.

« New-York, où l'on ne parle que de guerre, ne respire nullement la guerre. On voit flotter partout, il est vrai, les drapeaux de l'Union, mais ils se confondent avec beaucoup d'autres qui ne sont que des annonces de commerce. Il y a quelques mois, pas un cheval d'omnibus ne pouvait paraître dans les rues sans avoir la tête empanachée du drapeau fédéral, et il n'était pas jusqu'aux gigots de mouton exposés en vente qui ne fussent ornés de cet emblème de loyauté. Le même drapeau flotte tout naturellement à la porte des bureaux d'enrôlement, qui se distinguent, en outre, par un tableau, grossièrement peint, représentant un général à l'air martial. Je ne saurais dire ce qui, de cette perspective d'arriver aux grades élevés de l'armée, ou de la prime de cent dollars offerte pour l'engagement, attire le plus la jeunesse américaine; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la presse n'est pas excessive à la porte de ces bureaux. Et pourtant le simple soldat reçoit ici par mois une solde de treize dollars et coûte en moyenne à l'Etat, tout compris, un millier de dollars par an. Aussi est-il un gentleman et se regarde-t-il comme l'égal de son officier.

« Bien que la guerre ait d'abord effrayé le commerce, on s'est déjà accoutumé à cet état de choses. Les Américains, avec leur esprit spéculateur, n'ont pas tardé à découvrir les bons côtés de la guerre elle-même pour leur négoce. Je ne vois point de boutiques fermées; tout semble aller comme d'habitude.

« Les soldats font une bonne impression; ils sont parfaitement vêtus, et leur tenue sous les armes est bien meilleure que je ne l'attendais. Ils ressemblent tous beaucoup plus à des Français qu'à des Anglais. Les zouaves rappellent ceux que j'ai vus à Paris, bien qu'ils n'aient pas l'allure aussi décidée, l'air de témérité insouciante. Mais cela viendra après quelques victoires, sur lesquelles on compte positivement.

« Il fait ici un temps comme au mois de juillet en Allemagne. Nous avions hier (27 novembre) 74 degrés Fahrenheit.

« Les régiments dans le camp séparatiste organisent constamment des meetings pour prier, des prêches, des assemblées religieuses et des associations de jeunes gens chrétiens; les colonels donnent des bénédictions, les majors prêchent, les sergents récitent des prières et les bataillons marchent en chantant alternativement une sorte de cantique dont voici la traduction :

« Le vieux John Brown gît en poussière dans son tom-
« beau, mais son âme marche avec nous. *Alleluia! alle-*
« *luia!* »

« Ce couplet se répète ainsi à l'infini, en variant seulement la place des alleluia. Jamais armée n'a été pourvue, en prévision de tous les événements, d'une telle quantité de chapelains; et, dans l'esprit de nombre d'hommes, ce n'est pas une guerre qu'ils entreprennent, mais une croisade pour le triomphe de la vérité dans le monde...

« La situation du général Mac Clelland (de l'Union) a ceci de particulier, qu'il se trouve en présence d'un ennemi en quelque sorte élastique, qui lui échappe dès qu'il veut le presser; de plus, on croyait si peu à une guerre nationale, qu'il n'existe pas une seule carte militaire de la Virginie.

« Je veux vous donner une description du quartier général de Mac Clelland.

« Il est situé dans une charmante maison, à l'angle

d'un square. Le jour, les portes et les fenêtres sont ouvertes; une sentinelle en tunique bleue, pantalon bleu, bonnet bleu, se promène devant de long en large, une pipe ou un cigare à la bouche. Des chevaux de dragons sont au piquet, attachés à des arbres ; les ordonnances se tiennent à la porte ; ce sont deux garçons intelligents et polis, qui forment un contraste avec les soldats indépendants, que l'on voit, assis sur les bornes, lire les journaux et discuter les nouvelles. Le général occupe ordinairement le premier étage, et il a des cerbères en uniforme qui savent le rendre invisible quand il le veut. Ce jeune homme était, il n'y a pas longtemps, simple employé du chemin de fer de l'Illinois; mais il a passé depuis lors plus d'une nuit sur les cartes militaires et il étudie sans relâche tous les mouvements de notre courte campagne d'Italie.

« Dès le matin à cheval, il emploie ses journées à parcourir le camp, à passer des revues, à examiner des équipements, à étudier les mouvements de l'ennemi ; il mange où il peut et il ne rentre qu'à la nuit. C'est un

Théâtre de la guerre d'Amérique : le fort Pinchney, à Charlestown (Caroline du Sud). Dessin de Mariani.

homme simple, mais vigilant et prudent ; il est plein de vie, mais profondément calme et pensif; il fume sans cesse ; c'est l'homme aux récits fabuleux, l'Haroun-al-Raschid des journalistes. On raconte qu'habillé en vivandier on l'a vu aller s'assurer de la qualité de la bière ; un autre jour, vêtu en simple volontaire, il parcourt les magasins de l'intendance et s'assure par lui-même de la qualité du pain et de la viande. Il fait le métier de védette et surveille les avant-postes ; enfin les anecdotes ne tarissent pas sur son compte. Il semble prendre modèle sur la jeunesse de Bonaparte, » etc.

N. B. Pour ne pas scinder en deux articles notre *Revue de l'année* 1861, et pour l'écrire sur des documents plus complets, nous la renvoyons à la livraison de janvier 1862, ainsi que les notices nécrologiques sur le Père Lacordaire et sur Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire.

PITRE-CHEVALIER.

N. B. Nous reprendrons, dans notre livraison prochaine, la série des ***Bouquets*** d'Alphonse Karr, avec le portrait de l'auteur, d'après la magnifique photographie de Pierre Petit, et la vue du jardin d'Alphonse Karr, d'après la photographie de M. Crette, premier photographe du roi d'Italie.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LES FÊTES DE LA FAMILLE [1].

LE GATEAU DES ROIS. LA PART DU BON DIEU. ANECDOTE.

Le gâteau des Rois. La part du bon Dieu. Composition de Fath.

(1) Voyez les livraisons d'août et d'octobre derniers.

I

Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans à peu près.

On tirait le gâteau des Rois chez M. Michel Lambert, riche négociant du quartier de la Fosse, à Nantes.

— Surtout, s'écria-t-il en acceptant la royauté de famille, n'oublions pas la part du bon Dieu !

Et, mettant de côté les plus gros morceaux de brioche, il envoya son petit-fils chercher dans la rue le premier pauvre qui passerait.

Albert revint, au bout de quelques minutes, avec une jeune femme malade, chargée d'un garçon d'un an, plus malade encore.

Ils furent introduits dans la salle à manger avec un personnage que nul œil ne voyait, mais qui n'a pas échappé au crayon de M. Fath, avec l'ange de la charité, qui est l'ange gardien des malheureux.

M. Lambert félicita son messager sur son choix.

— Tu nous amènes un vrai petit Jésus, lui dit-il ; les Mages, dont nous célébrons la fête, n'étaient pas mieux guidés par l'étoile au berceau du Sauveur.

II

En prononçant ce mot de *Sauveur*, le négociant ne se croyait pas un prophète...

Il fit asseoir la mère et l'enfant au banquet de famille et les régala de son mieux, sans oublier les morceaux de brioche, — qui furent empaquetés comme provision.

— Comment m'acquitter de tant de bontés ? demanda la pauvre femme.

— En nous racontant votre histoire, répondit Albert : ce sera ma plus belle récompense.

Les enfants sont curieux et les mères confiantes.

Thérèse Hamelin fit naïvement sa biographie, qui est celle de tant de ménages du peuple.

Misère au début ; — jeunesse imprudente. Mariage au hasard. Inconduite et mort de l'époux. Veuvage et abandon dans le travail et la douleur. Espérance unique sur la tête du petit garçon.

III

Le grand malheur de Thérèse était de ne pouvoir payer un terme de loyer de quarante francs.

Cette somme était justement celle qu'Albert avait reçue pour ses étrennes.

Il eut une idée, — qui venait de son cœur. Il remit ses quarante francs à la jeune mère

Or,

Qui donne au pauvre prête à Dieu !

A dit le poëte Victor Hugo.

Voici quels furent les intérêts du prêt d'Albert.

IV

Vingt ans après, — ce même jour des Rois trouvait M. Lambert et sa famille ruinés à fond, — et rassemblés à un repas sans gâteau, — où le pain suffisait à peine aux affamés...

Produit net des révolutions, des folies du monde et des banqueroutes.

Le négociant n'avait qu'une ressource : le dégagement de son petit-fils Albert, tombé à la conscription, chasseur d'Afrique depuis quatre ans, prêt à occuper une place qui sauverait la famille, et dont il devait payer le remplaçant le lendemain.

Or, la somme sur laquelle il comptait pour cela venait de lui manquer.

Albert ne pourrait donc revenir, — et tous les Lambert étaient perdus.

V

Tel était leur gâteau des Rois, — lorsque la porte s'ouvrit — à un chasseur d'Afrique.

Ils poussèrent un cri de surprise et de joie, car ils crurent à un miracle et au retour d'Albert.

Ce n'était pas Albert cependant.

C'était Louis Hamelin, le fils de Thérèse,

Celui-là même qui avait reçu la part du bon Dieu.

Il était devenu un jeune homme de mérite ; il avait su les peines de ses bienfaiteurs, — et il s'était engagé pour remplacer Albert.

M. Lambert reconnut le doigt de la Providence, — et accepta le salut qu'elle lui envoyait.

VI

Depuis ce moment, Albert a relevé sa famille entière par son travail, et Louis Hamelin a fait en héros les campagnes d'Italie, d'Afrique et de Chine.

Il est encore dans l'extrême Orient.

Et, au dernier jour des Rois, les Lambert, dînant avec Thérèse, ont réservé, sur leur gâteau, outre la part de Dieu, — la part de l'absent.

On sait la touchante croyance qui s'attache à cette part de l'absent.

Elle se gâte, dit-on, s'il est malade ou s'il meurt.

Elle reprend sa pureté, s'il guérit ou triomphe.

Or, quelques jours après celui des Rois, une grande alarme avait agité la mère et les amis de Louis Hamelin.

Sa part de gâteau semblait moisir sous le verre qui la couvrait.

Tout à coup, avant-hier, on la retrouva fraîche et saine à sa place.

Et on apprit bientôt, au ministère de la guerre, que le sergent Louis avait fait un exploit glorieux, essuyé une blessure dangereuse, échappé à la mort par miracle, et reçu la croix avec l'épaulette.

VII

Une lettre de lui annonçait tout cela, ce matin même.

Cette lettre se terminait ainsi :

« Il était bien nommé la part du bon Dieu ce morceau de brioche qui me fut donné, il y a vingt-cinq ans, par la famille Lambert. »

MORALITÉ.

Gardez-vous donc de sourire, égoïstes et incrédules, quand on vous conseille de ne jamais rompre le gâteau des Rois sans réserver, comme vos pères, la part de Dieu et la part des absents.

Votre sourire serait niais et fatal.

La vieille pratique vous portera bonheur.

PITRE-CHEVALIER.

LES OISEAUX DE PARIS.

Il existe à Paris deux catégories d'oiseaux, les oiseaux captifs et ceux qui vivent en liberté. Je ne parlerai point d'une troisième catégorie qui comprend les oiseaux nocturnes de plusieurs espèces : celle-ci ne mérite pas que nous nous en occupions.

Les premiers sont l'objet d'un commerce important, sur lequel nous nous étendrons plus longuement tout à l'heure. Après avoir passé par des mains mercantiles, emportés par leur bon ou mauvais destin, ils s'en vont partager la vie intime des demoiselles hors d'âge, de celles qui sont trop jeunes encore pour songer à des affections plus sérieuses, ou bien des veuves qui, de plein gré ou forcément, ont renoncé aux douceurs itératives et chanceuses du lien conjugal. Quelques-uns deviennent le jouet des enfants, ce qui est pour eux la pire fortune.

Le serin naît et passe sa vie dans l'esclavage, mais son esclavage est si doux qu'il n'en éprouve nul chagrin ; la liberté, dont il ne soupçonne ni le prix ni l'usage, serait pour lui un fardeau et le conduirait infailliblement à sa perte, à moins, toutefois, qu'une main tutélaire, devançant la griffe des chats, ne le replongeât dans les joies de la captivité.

Qu'il ait pour résidence un appartement doré, la mansarde d'une ouvrière ou la loge d'un portier, il se trouve heureux partout et le témoigne par le joyeux entrain de ses chants. Je ne me charge point de décider si la philosophie des serins est préférable à celle de certains oiseaux qui n'estiment la vie qu'avec l'indépendance sous la voûte incommensurable des cieux, et ne voient dans la cage la mieux approvisionnée qu'une affreuse prison où l'ennui, le dépérissement vont être pour eux les avant-coureurs d'une mort prochaine. Dans tous les cas, les serins, à mon avis, ont fait sagement d'accepter gaiement leur condition, plutôt que de ressembler aux autres oiseaux étrangers comme eux, que le changement de climat condamne à la nostalgie et à une fin anticipée.

Pourtant, à Paris comme ailleurs, il y a des oiseaux exotiques qui s'accommodent assez bien de la double perte qu'ils ont faite et de leur patrie et de leur liberté ; de ce nombre sont les perroquets. Ceux-ci égalent, s'ils ne le surpassent, l'attachement des serins à leur maître, avec cette différence néanmoins que, résignés à l'esclavage pour leur compte personnel, ils s'abstiennent de procréer une génération d'esclaves : c'est un phénomène fort rare que de voir un perroquet enfreindre le vœu de célibat qu'il s'est imposé en abordant nos contrées ; il ne faut rien moins pour cela qu'une erreur des sens.

Sauf quelques exceptions, la plupart des oiseaux de notre pays, le merle, le geai, la pie, le sansonnet, même le moineau, lorsqu'ils sont retenus en captivité, se refusent également à fournir une progéniture d'esclaves. Quant à la tendre tourterelle, qui emploie tous les instants de sa vie à prouver que la félicité conjugale n'est point une chimère, on sait que, de temps immémorial, on l'a proclamée l'emblème de l'amour le plus pur. Jalouse de conserver et de transmettre à sa race un titre si charmant, elle apporte une ardeur constante à cette délicieuse préoccupation, sans appréhender que ses enfants, qu'ils soient libres ou non, démentent jamais la tradition de famille.

Bien différents de la tourterelle, la pie, le corbeau, qui, vingt fois durant la journée, désertent leur prison pour aller au voisinage faire l'école buissonnière, puis, au coucher du soleil, y rentrent bénévolement, la pie, le corbeau semblent avoir oublié les douces émotions de la famille pour leur substituer la coupable passion du vol : je ne pense pas que, sous ce rapport, personne entreprenne de les justifier ; le drame de *la Pie voleuse* en est la preuve.

J'ai connu, il y a deux ou trois ans, un superbe corbeau qui tenait avec son maître une boutique de charbonnier au bas de la rue Saint-Roch. Trottinant de long en large sur les marches latérales de l'église, il se plaisait à agacer les gens de sa connaissance ou bien il échangeait un bonjour avec le savetier, son voisin. D'autres fois, stationnaire à la porte du magasin, il amusait les pratiques pendant que son patron les servait plus ou moins consciencieusement. Fort souvent on le voyait au milieu de la rue défier chevaux et voitures avec une audace que chacun admirait. Tout à coup je cessai d'apercevoir maître corbeau le charbonnier ; lui est-il arrivé malheur ou lui a-t-il pris fantaisie de courir à la recherche de son ancêtre qui ne revint plus à l'arche de Noé ? C'est ce que je me suis abstenu de demander, par la crainte d'apprendre une nouvelle tragique ou de réveiller dans ma pensée d'anciens souvenirs d'ingratitude.

Les marchands d'oiseaux sont nombreux à Paris ; ils choisissent de préférence, pour établir leur négoce, les quais, les boulevards et les rues qui y aboutissent. On se rappelle sans doute que les plus achalandés et les mieux fournis se partageaient, il y a quelques années, avec les marchands de bric-à-brac, d'armes féodales, d'estampes, de bouquins et autres vieilleries, le vaste espace compris entre la place du Carrousel et le Louvre. Cet endroit de Paris formait un misérable enclos ayant pour enceinte des palais, des monuments splendides, les galeries du musée. A voir cet encombrement de masures, d'échoppes et de rues ébréchées, on eût dit une ville ruinée tombée au pouvoir d'une population de bohémiens ou de trafiquants juifs. On pouvait y distinguer encore, presque dans leur entier, la rue Saint-Thomas du Louvre où étaient les écuries royales, les rues Pierre-Lescot, de Rohan, celle du Doyenné avec les bureaux de la *Gazette de France* à côté d'un débitant de cidre ; enfin l'hôtel de Nantes sur la même ligne que la caserne des Suisses qui formait la limite de la place du Carrousel.

Napoléon Ier, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe songèrent plus d'une fois à faire disparaître ces anomalies désagréables à la vue ; mais tous avaient reculé devant la dépense. Enfin, une volonté puissante et hardie ordonna un jour de balayer tout cela ; le colossal achèvement du Louvre s'effectua en moins de temps qu'on n'en met à construire une villa ; si bien qu'aujourd'hui notre capitale peut s'enorgueillir du plus bel édifice de l'Europe et d'une place qui n'a point de pareille.

Les marchands d'oiseaux ont pour étalage, au dehors comme au dedans de leur devanture, une multitude de cages, de volières belles ou laides, dont le personnel emplumé attire du geste et de la voix les passants ornithomanes, mais ne plaît pas toujours aux boutiquiers voisins.

Outre les établissements fixes qui se trouvent dans divers quartiers, ainsi que je viens de le dire, il se tient,

le dimanche de chaque semaine, un marché ou foire aux oiseaux dans les rues Lobineau et Félibien, qui font l'angle autour du marché Saint-Germain. Ces deux rues, d'ordinaire tristes et désertes, s'animent tout à coup ces jours-là et prennent un aspect des plus vivants. On y voit affluer des oiseaux de toutes espèces, des pigeons en quantité, des gallinacés, des canards, sans compter bon nombre de lapins, de cochons d'Inde, d'écureuils et de souris blanches.

C'est surtout pendant la saison des nichées que cette foire présente le plus d'attrait, mais quel attrait! hélas! un bien triste pour les âmes sensibles. Combien de malheureux orphelins qui n'étaient pas nés pour l'esclavage, sont apportés là avec le nid qui les a vus éclore, mais sans leurs parents qu'ils ne doivent plus revoir! Exposés aux rayons d'un soleil brûlant, eux accoutumés à la fraîcheur des bois, ils expriment le chagrin qui les mine en piaulant leur *De profundis*, et ne s'interrompent que pour avaler l'affreuse boulette qu'introduit violemment dans leur bec le cupide marchand, qui trouve son compte à prolonger le plus possible leur misérable existence. Ce supplice continue jusqu'à ce qu'un amateur, après avoir longtemps marchandé sur le prix, s'approprie les pauvres petits, soit isolément, soit en compagnie de leurs frères et sœurs, puis se hâte de rentrer chez lui leur préparer un meilleur asile, avec l'espérance, sinon de les élever, au moins d'apporter quelques douceurs à leur agonie.

Le brouhaha qui résulte de toutes ces voix réunies, celles des vendeurs, des acheteurs et de la marchandise elle-même, n'a de comparable que le brouhaha de la Bourse, quand vient l'heure où s'y rassemblent les vautours et les pigeons.

Le serin, ai-je dit, se voit recherché par le pauvre comme par le riche; exceptons-en toutefois la variété dite hollandaise, dont le prix élevé n'est accessible qu'aux vrais amateurs ayant de quoi la payer.

Le merle obtient, avant tout, les préférences du marchand de vins. Le sansonnet, le geai, la pie sont, en général, recherchés par la fruitière, par le cordonnier et certains artisans. Plus délicats et plus difficiles à nourrir, le rossignol, la fauvette, le roitelet, la mésange sont plus particulièrement destinés à aller habiter la boutique de l'herboriste, presque côte à côte avec le serpent, le lézard, la salamandre, leurs ennemis naturels, à ce que l'on prétend. Tous sont réunis, sauf le mince treillage qui les sépare, à l'entrée de l'officine, pour servir de complément à l'enseigne et y être la preuve vivante des profondes connaissances du maître dans les sciences naturelles. L'alouette, la caille, la perdrix, la grive échoient au restaurateur, au marchand de comestibles, pour faire savoir qu'à toute heure on trouve à l'établissement quelques-uns de leurs semblables rôtis ou prêts à être mis à la broche. Quant au lapin, le plus souvent, hélas! il ne quitte la rue Lobineau que pour aller se transformer en gibelotte; si ce n'est lui, ce seront ses enfants.

S'agit-il d'un pinçon, un sot, un brutal marchand, afin de le vendre plus cher, ne manque pas de faire remarquer qu'il a eu soin de lui crever les yeux, comme moyen infaillible d'ajouter à la beauté de son chant. Préjugé barbare! le pinçon, en pleine liberté, chante-t-il avec moins de verve et surtout avec moins de gaieté que le malheureux de son espèce qu'on a condamné à une cécité perpétuelle!

Jadis, le marché aux oiseaux avait lieu, les dimanches et fêtes, sur le pont au Change, où se trouvait alors une double rangée de maisons qu'occupaient d'un côté les orfévres et de l'autre les changeurs, d'où est venu le nom que ce pont a toujours conservé depuis: d'abord, on l'avait appelé le Grand Pont et aussi le Pont aux Oiseaux. A cette époque, les oiseliers, pour avoir le droit d'étalage dans cette rue suspendue au-dessus de la Seine, étaient assujettis à une condition que toute personne douée d'un bon cœur voudrait, bien certainement, voir se renouveler aujourd'hui: on les obligeait, chaque fois que nos rois et nos reines faisaient une entrée solennelle et au moment de leur passage, de donner la volée à deux cents douzaines d'oiseaux. Ces affranchissements d'oiseaux, qui ne s'étendaient pas encore jusqu'aux serfs, devaient se répéter fort souvent, puisque le Palais, à présent le Palais de Justice, fut longtemps la résidence habituelle de la Cour.

Je ne terminerai pas la série des oiseaux captifs sans faire mention de quelques-uns d'entre eux qui ne sont ni esclaves ni libres. Citons d'abord les cygnes que l'on voit se promener en nageant sur le grand bassin des Tuileries, au Luxembourg, au bois de Boulogne et dans d'autres jardins publics. Pour le cygne, dont l'intelligence n'a pas une grande portée, toute pièce d'eau ayant une certaine étendue représente l'univers. Il n'est donc pas étonnant que ceux de ces oiseaux qui peuvent y circuler à leur aise et ont, de plus, l'avantage de trouver à toute heure une abondante nourriture dans la cabine construite à leur intention, se regardent comme étant complétement libres, avec d'autant plus de raison qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'espèce de mutilation que, dans leur jeune âge, on a fait subir à leurs ailes.

Cette considération peut s'appliquer également aux oiseaux aquatiques du jardin des Plantes, non aux canards et aux oies domestiques, qui ne tiennent point à s'élever dans les airs, mais aux oiseaux voyageurs, tels que les grues, les pélicans, les cigognes, les cormorans, les mouettes, les goëlands, les hérons. Cependant, à l'air de tristesse qu'affectent ces individus, nonobstant leur qualité insolite de bourgeois de Paris et le vaste enclos qu'ils habitent, on devine qu'il leur manque quelque chose, la faculté de pouvoir s'élancer vers les nues.

Puisque nous sommes au jardin des Plantes, donnons un coup d'œil à la grande volière construite en éventail avec son immense réseau de fil de fer. La plupart des oiseaux qui s'y trouvent peuvent, jusqu'à un certain point, se figurer qu'ils jouissent de leur liberté; ils ont de l'air, de l'espace, une nourriture appropriée, un filet d'eau qui leur tient lieu de rivière; aucun ennemi ne vient les troubler: en général, ils paraissent assez contents.

Ces conditions, quoique fort raisonnables, ne sauraient néanmoins suffire à ceux de ces oiseaux dont les mœurs ne s'accommodent point aux compartiments d'une volière. Le pluvier, la poule d'eau, le chevalier, le combattant, l'huîtrier ou pie de mer, tous ces oiseaux, accoutumés à courir le long des fleuves, au milieu des marais ou sur les rivages de l'Océan, pour y faire la chasse aux vers, aux mollusques, aux petits poissons, semblent là tout honteux de se voir parqués dans un lieu rétréci, réduits à ne se baigner que dans un petit bassin contenant quelques litres d'eau et à se contenter d'une nourriture qui n'est pas toujours celle qu'ils auraient préférée.

Plus heureux, les perroquets du jardin des Plantes ont une habitation capable de les induire en erreur sur les avantages dont ils pourraient jouir dans leur véritable

patrie. C'est pourquoi, ces perroquets, si heureusement partagés, sans égard pour leur vœu de célibat, se permettent quelquefois de se marier et d'avoir des enfants; n'ayant qu'un seul maître pour tous, le valet chargé de les soigner, il leur faut des affections plus intimes.

Mais les grands oiseaux de proie, l'aigle, le vautour, la gypaëte, le faucon, le milan, eux habitués à planer tout le jour au plus haut de l'espace aérien; et le condor, ce géant, dont les ailes de treize pieds d'envergure lui ont été données par le Créateur pour aller respirer l'atmosphère dans des régions qui laissent bien au-dessous les cimes les plus élevées des Cordillères, y compris le Chimborazo; tous ces rois de l'air ont été condamnés par le sort à passer leur vie dans un triste hangar de quelques mètres carrés, sans jamais dépasser la hauteur d'un ignoble perchoir. Ce cachot infect semble les avoir abrutis, à tel point qu'ils n'ont plus qu'une seule pensée, celle de compter les heures et de deviner le moment où leur pourvoyeur a coutume de leur apporter quelques morceaux de viande plus ou moins infecte. Je sais bien

Le marché aux oiseaux de Paris. Ancien Carrousel. Depuis rue Lobineau, aujourd'hui au marché Saint Martin. Dessin d'Ul. Parent.

qu'à la rigueur on pourrait adresser à ces prisonniers de haut parage l'apostrophe suivante : Vous étiez des brigands, des ravisseurs, des assassins : vous voilà réduits à l'impuissance de mal faire, c'est justice. — La justice des hommes, et non celle de Dieu, seraient-ils en droit de répondre à leur tour.

Cependant, il ne faut pas se le dissimuler, la science, qui est le privilége exclusif de l'homme, la science a besoin de victimes; elle exige parfois qu'on lui fasse des sacrifices, même celui de la vie; les savants sont les premiers à se dévouer, et puis, redisons ce que personne n'ignore, l'homme est le roi des animaux; sa volonté devient une loi suprême : *Ego nominor leo!*

Mais laissons de côté ce bavardage philosophique à propos d'oiseaux, et, avant de quitter le jardin des Plantes, livrons-nous à des reflexions moins sérieuses en ce qui concerne ce second Eden, créé par les naturalistes français. Les savants directeurs qui composent son administration, puissamment secondés par l'Etat, s'occupent activement d'amener à la perfection ce superbe établissement, qui laissait encore beaucoup à désirer, il faut bien en convenir. De vastes projets sont à l'étude,

ils s'exécuteront, je l'espère, et nous ne tarderons pas à voir se réaliser un grand nombre d'améliorations importantes, capables de concilier ce que l'humanité doit aux animaux avec les besoins de la science et la satisfaction du public : le jardin des Plantes ne méritera réellement d'être réputé comme une merveille que lorsqu'il sera parvenu à représenter dans son enceinte toutes les zones du globe, en miniature sans contredit, mais au naturel et le tout soigneusement étiqueté, ce qui manque en grande partie au Jardin des Plantes tel qu'il est, au grand déplaisir de ceux qui cherchent à s'instruire, même à la promenade. Le Jardin des Plantes où fut élevé le magnifique cèdre du Liban, ne se laissera point éclipser, j'en suis sûr, par le Jardin zoologique du bois de Boulogne, qui ne date que d'hier, mais dont la réputation n'a pas attendu le nombre des années ; tout deux rivaliseront de zèle pour offrir aux promeneurs un cours permanent d'histoire naturelle.

LES OISEAUX LIBRES DE LA VILLE DE PARIS.

Il nous reste à parler maintenant des oiseaux qui se sont fait de la ville de Paris un champ de liberté, sans tenir plus de compte des lois, des ordonnances et règlements de police que s'il n'en eût jamais existé.

Mentionnons d'abord les hirondelles, ces infatigables voyageuses qui savent diviser l'amour de la patrie en deux parts égales : aux approches de l'hiver, elles fuient le pays qui les vit naître pour un autre dont elles seules connaissent le chemin, mais elles ne manquent jamais d'y revenir au printemps.

A Paris, l'hirondelle ne s'effraye nullement du bruit qui se fait, tant que dure la journée, dans cette immense cité. Pour peu que le temps soit à la pluie, on la voit abaisser son vol, raser les fenêtres, frôler le visage des personnes qui s'y trouvent, ou bien effleurer rapidement le pavé, suivant la longueur de la rue, comme pour narguer la lenteur des chevaux.

Avec une hardiesse que rien n'intimide, elle va attacher son nid aux frontons du Louvre, des Tuileries, du palais de l'Institut, des arcs de triomphe de l'Etoile, de la place du Carrousel, ainsi que des autres monuments les plus magnifiques, les plus respectés. Toutefois, ce n'est ni l'ambition ni la vanité qui l'attirent ; elle se soucie fort peu des grands souvenirs que rappellent ces constructions glorieuses et chèrement payées. Quoiqu'elle semble accorder une sorte de préférence au palais de l'Institut, si, de temps à autre, il lui arrive de pénétrer dans la salle des séances et de planer au dessus de l'illustre assemblée comme autrefois le Saint-Esprit sur la tête des apôtres, ce n'est point pour y apporter la lumière, puisque cette assemblée est elle-même un foyer de lumière ; ce n'est pas non plus pour distribuer à chacun des membres qui la composent un tribut d'admiration et de louanges : l'hirondelle ne songe à rien de tout cela. Ce qui la préoccupe exclusivement, c'est d'attraper des moucherons, c'est d'assurer l'existence de sa jeune postérité, qui bientôt sera en état de l'accompagner dans les airs et de s'élever bien plus près du ciel que les ouvrages des hommes et que les plus hautes renommées. Sécurité, commodité, voisinage de l'eau, voilà ce que recherche l'hirondelle, et la preuve, c'est que la plus humble maison, pourvu qu'elle réunisse ces conditions, devient à ses yeux préférable.

Les corneilles s'étaient avisées de disputer aux hirondelles la demeure de nos souverains ; mais le croassement, les cris tumultueux, les disputes et autres désagréments que causait le trop grand nombre de ces hôtes, j'allais dire de ces courtisans incommodes, obligèrent, contrairement aux usages reçus, de les expulser totalement des Tuileries, ce paradis terrestre des oiseaux, ainsi que nous ne tarderons pas à le voir.

Le moineau, on le sait, représente dans tous les pays une société non moins bruyante ; rien n'égale sa gourmandise et surtout son audace. A Paris, cette audace passe toutes les bornes ; assuré contre les coups de fusil des apprentis chasseurs qui le tiennent en alerte autour des fermes, le moineau de la capitale ne le cède en aucune façon à l'effronterie du gamin de Paris. Il brave les passants au milieu de la voie publique jusque dans les rues les plus fréquentées. Qu'une miette de pain vienne à tomber ou à être lancée sur un point quelconque, au même instant vingt moineaux partis de je ne sais où accourent se la disputer, et le plus agile ne parvient à l'emporter sans combat que si d'autres miettes, arrivant à propos, détournent l'attention de ses concurrents.

Le moineau va se poser sans façon sur la tête ou sur les bras des plus belles statues et y laisse trop souvent des marques de son incongruité, contre tout respet pour les personnages célèbres que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art.

C'est surtout au jardin du Palais-Royal et plus encore au jardin des Tuileries que la familiarité de ces oiseaux est extrême ; ils affluent par troupes nombreuses à l'approche de certains habitués qui, à heure fixe, viennent se distraire en leur distribuant la picorée ; on dirait une population de basse-cour se ruant autour de la servante chargée de pourvoir à sa subsistance quotidienne.

Les personnes qui habitent depuis longtemps le quartier des Tuileries doivent se rappeler le fait que voici :

Il y avait, rue de Rivoli, au coin de celle du Luxembourg, si je ne me trompe, une Anglaise, miss ***, j'ai oublié son nom, qui occupait un appartement avec terrasse au quatrième étage. Cette dame avait contracté la singulière habitude d'offrir chaque jour, hiver comme été, un repas copieux aux moineaux. Dès que le premier coup de trois heures sonnait à l'horloge du château, les pierrots ailés invités ou non invités arrivaient par centaines de tous les coins de la capitale ; c'était un rendez-vous général. Il y avait table ouverte pour tout le monde sur la terrasse où était dressé le couvert. Alors commençait un vacarme, des cris de joie, des vivats à assourdir. Les promeneurs du jardin des Tuileries se pressaient à la grille des Feuillants, étonnés d'un pareil bruit survenu tout à coup. Allants et venants, tout le long de la rue de Rivoli, s'arrêtaient subitement, oubliant de continuer leur chemin ; on croyait assister à un festin patriotique, au plus beau moment de la fête.

Le repas terminé, chacun des convives s'en allait à ses affaires ou bien rentrait chez soi ; nul n'était assujetti au quart d'heure de bienséance.

Ces dîners de moineaux, qui commençaient à devenir célèbres, ne furent interrompus que par la mort de l'amphitryon femelle. Les journaux de l'époque racontèrent plus d'une fois les prodigalités de cette Anglaise à l'égard des moineaux ; le respect que l'on doit à la vie privée nous empêche de nous demander si ses libéralités s'étendaient au delà.

Il existe au jardin des Tuileries une autre espèce d'oiseaux qui attire vivement l'attention ; je veux parler des pigeons ramiers.

Il n'est pas de chasseur qui ne sache combien le ramier est sauvage ; on ne peut l'approcher à portée de

fusil que par hasard et avec les plus grandes précautions. Pris tout jeune dans son nid, il ne s'apprivoise que fort difficilement ; jamais il ne s'accoutume dans un colombier ; jamais il ne se reproduit en volière comme le pigeon domestique. A Paris, le ramier a subi une métamorphose complète : comment cela a-t-il pu se faire ? La chose me paraît facile à expliquer ; qu'on me permette de l'essayer en quelques mots.

Ceux de ces oiseaux passagers qui d'abord remarquèrent les gigantesques massifs que forment les arbres du jardin eurent la curiosité de s'y reposer. De ce point élevé, ils se mirent à regarder avec complaisance les vastes carrés de parterre tapissés de verdure, surchargés de fleurs et d'arbustes. La vue des bassins toujours remplis d'eau limpide les invita à venir s'y désaltérer. Insensiblement, ils se résolurent à y passer la nuit et s'aventurèrent à descendre, le matin de bonne heure, avant l'ouverture des grilles. Les premiers promeneurs durent les effrayer sans doute, mais les arbres leur servaient de refuge comme une forêt inaccessible. A la fin, voyant que personne ne songeait à les inquiéter, et qu'aucune détonation d'arme à feu ne troublait le silence de l'air, ils devinrent plus hardis et s'accoutumèrent par degrés à ne plus tant redouter la présence de l'homme. Séduits de plus en plus par la fraîche beauté de ce site enchanteur qui leur promettait les délices de Capoue, ils y prolongèrent graduellement leur séjour et finirent par s'y installer tout à fait.

Les ramiers d'aujourd'hui sont nés à la cime des marronniers du jardin ; ils ont perdu la conscience du danger, parce qu'ils ne l'ont jamais vu. Suivant la mesure de leur instinct, la tradition s'est substituée au naturel ; en un mot, ces animaux si farouches se sont civilisés, sans abdiquer pourtant le goût de la liberté, qui est un des caractères primitifs de leur espèce. Ils nous offrent, à mon avis, un exemple frappant des transformations qui, à l'aide du temps, se sont opérées dans l'organisation comme dans les mœurs des autres animaux qu'on a vus se plier à l'empire de l'homme, ce tyran du monde entier ; est-il nécessaire de nommer le cheval, le bœuf, le mouton, l'âne, le chien, le chat, les gallinacés, etc. ? Si les ramiers avaient assez d'importance par rapport au profit qu'on en peut tirer, ceux des Tuileries auraient fait un grand pas vers la servitude. Contrairement à leurs habitudes normales, ils voltigent bravement au-dessus des régiments qui défilent, tambours et musique en tête. Sans s'inquiéter de l'immense quantité de monde que la belle saison et les jours fériés attirent dans le jardin, ils viennent avec une entière confiance s'abattre au milieu des parterres, soit seuls, soit en nombre. On les voit se promener gravement dans tous les sens, à travers le gazon, ou bien étaler leurs ailes sur le sable échauffé par les rayons du soleil.

Chaque fois que quelqu'un s'approche de la balustrade et se met à leur jeter du pain, de la brioche, aussitôt ils dirigent leur marche de ce côté ; ils arrivent constamment escortés d'un essaim de moineaux qui, beaucoup plus lestes et pillards consommés, enlèvent la majeure partie de ce qui vient de tomber et même de ce qui est en train de tomber. Mais eux, pleins de bonhomie, n'en paraissent nullement offensés ; ils attendent patiemment, et, presque toujours, la main qui donne a soin de lancer à leur portée quelques morceaux d'honneur, qu'ils avalent tout d'une pièce, en dépit des criailleries des moineaux.

Il y a des habitués des Tuileries qui se sont attachés à faire plus ample connaissance avec les ramiers. Alors l'oiseau s'aventure à monter sur la barre de fer qui borde la balustrade et à venir becqueter le gâteau à la main de son ami. J'ai vu maintes fois un jeune homme qui, de cette façon, obligeait le ramier à s'avancer sur son bras pour venir saisir le morceau placé entre ses lèvres, à monter jusque sur son épaule et même sur son chapeau. Mais ces petits repas familiers n'ont lieu que lorsque, à cause du mauvais temps ou de l'heure matinale, il y a fort peu de monde au jardin et quand l'abondance des vivres ne se trouve pas en rapport avec les besoins de la consommation.

Un vénérable ami, dont les souvenirs remontent un peu plus haut que les miens, essayait dernièrement de me persuader que la civilisation et l'éducation des ramiers devaient être attribuées à une dame dont le cœur, après une longue série de printemps, était définitivement échu aux oiseaux. A l'appui de son opinion, mon ami me racontait que, dans sa jeunesse, il n'allait pas une seule fois le matin au jardin des Tuileries, sans voir la brave dame arriver les poches pleines de gâteaux, de graines, de brinborions de toute espèce. Un petit cri dont elle avait contracté l'habitude faisait accourir ses élèves ; chacun d'eux tour à tour était appelé par son nom, ce qui fait supposer que l'œuvre de civilisation avait commencé par la voie du baptême. L'un venait se poser sur le bras de la dame, un autre sur son épaule, et les privilégiés sur son doigt qui les transportait à la bouche pour y recevoir le baiser maternel. Alors commençait la distribution et nul n'était oublié. Voilà ce que racontait mon ami ; mais, comme il n'est point un Mathusalem, il ne faudrait pas conclure de son récit que l'apprivoisement des ramiers ne remonte qu'à l'époque qu'il lui assigne ; du reste c'est un point d'histoire qui s'éclaircira tout à l'heure.

L'hiver n'a point de rigueurs pour les habitants emplumés des Tuileries ; au défaut de verdure, la neige est pour eux une nappe blanche qui ne fait que mieux ressortir la variété des mets qu'on ne cesse de leur apporter.

Attirés de plus en plus chaque jour par le bon accueil et les prévenances dont ils sont l'objet, les ramiers viennent à présent volontiers se promener à terre sous les marronniers et les tilleuls, tout près des enfants, de leurs bonnes et de leurs nourrices, ramassant çà et là les fragments de gâteaux, de biscuits, de plaisir, qui ne cessent de leur tomber de la bouche ou qu'on jette à leur intention. Il y a quelques jours, pendant que j'étais à causer avec un des gardiens, dans une allée, près de la maisonnette où se tient la loueuse de journaux, trois ramiers s'empressèrent d'arriver près de nous comme pour se mêler à la conversation ; à la vérité, leur langage muet, qu'appuyait un regard expressif, n'avait d'autre but que de solliciter quelques friandises.

Le merle, lui aussi, fait élection de domicile aux Tuileries et y perpétue sa lignée ; mais jaloux de conserver intacte sa réputation, — fin comme un merle, — ce qui ne l'empêche point de se laisser prendre comme un nais aux différents piéges qu'on lui tend, le merle, dis-je, se montre beaucoup plus défiant que les autres oiseaux qui grossissent le nombre des habitants de Paris. On le voit, la queue retroussée, sautiller, folâtrer en pleine verdure, parcourir les allées des plates-bandes, s'avancer parfois, à moitié caché par les touffes de fleurs. Néanmoins il ne s'aventure jamais jusqu'à la barrière ; il laisse les plus pressés, moineaux et pigeons, s'en donner à bouche que veux-tu, et se contente des bribes égarées.

Quoi qu'en dise l'ami que je viens de citer, cette familiarité des oiseaux de Paris n'a pas commencé avec notre époque, à partir du jour où les peuples perdirent tout respect pour les rois ; la contagion n'y a eu que peu de part. Les registres de la Chambre des comptes, à la date de 1398, nous apprennent que Charles VI, lorsqu'il habitait la tour du Louvre, se vit obligé de faire poser aux fenêtres des treillis de fer d'archal, afin d'empêcher les pigeons et autres oiseaux de venir semer leurs ordures dans son appartement et de dévaliser ses provisions de bouche, quand, toutefois, on ne l'en laissait pas manquer, ce qui n'arrivait que trop souvent à ce malheureux roi.

Les oiseaux des Tuileries ont eu, jusqu'ici, quelque peine à s'accoutumer aux illuminations, aux feux d'artifice qui ont lieu à l'occasion des fêtes du gouvernement. Réveillés en sursaut par l'éclat des lumières et par le bruit des pétarades, ils fuient épouvantés, gagnent à tâtons les forêts voisines et y restent plusieurs jours. Mais bientôt s'apercevant qu'il y a là pour eux moins de sûreté, et qu'au lieu de les choyer on leur fait la chasse, ils s'empressent de regagner leur délicieuse résidence, à l'exception de quelques-uns qui ont péri victimes de mauvaises rencontres.

Quand venaient à éclater les révolutions périodiques dont Paris ne s'est pas fait faute depuis trente ans, sans compter les précédentes, il est arrivé que les conquérants des Tuileries, armés de fusils, de pistolets, d'espingoles, ont exercé une horrible boucherie sur les oiseaux du jardin. Ces pauvres oiseaux, le matin si joyeux et n'ayant nul souci d'une cause qui n'était pas la leur, s'en allaient, le soir, au château, compléter le festin de l'insurrection, après avoir passé par les casseroles royales. Ceux des malheureux pigeons, moineaux ou merles qui avaient échappé au massacre auraient pu en porter la nouvelle à l'espèce entière et soulever une exécration générale contre le voisinage des hommes. Mais non, ces sortes d'événements, qui se produisent sans cesse sur toute la surface du globe depuis que la famille de Noé s'est trouvée assez nombreuse pour former des nations, s'effacent aussi vite de la mémoire des oiseaux que de celle des autres habitants de Paris. La tempête ne s'est pas plutôt dissipée que, dès le lendemain, chacun retourne, comme si de rien n'était, à ses occupations journalières, à ses plaisirs, à ses habitudes, à son insouciance, aux menus détails de son ménage. Dieu, sans doute, l'a jugé nécessaire, afin d'empêcher que le souvenir de malheurs passés ne devînt une source intarissable de regrets, de chagrins, un supplice perpétuel. C'est pourquoi nous devons nous attendre à ce que cet ordre de choses se reproduise invariablement jusqu'à la fin du monde.

Les oiseaux libres au jardin des Tuileries. Dessin d'Ul. Parent.

MAURICE DECHASTELUS.

ÉTUDES MORALES.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Les sept péchés capitaux. Composition de L. Breton.

Nous livrons aux méditations de nos lecteurs et de nos lectrices cette énigme au crayon, imitée de Grandville. Chacun y trouvera son compartiment, peut-être même ses compartiments, s'il n'a pas dans l'œil la poutre de la fable.

Qui n'a pas son vice ici-bas? comme disait le prince de Talleyrand.

Il est vrai qu'à lui on les attribuait tous, témoin ce mot du duc de S***, en lui offrant une prise de tabac.

— En usez-vous, prince?

— Merci, duc; je n'ai pas ce vice capital.

— Oh! si c'était un vice capital, vous l'auriez!...

P. C.

SOUS LES ORANGERS DE NICE.

BOUQUETS D'ALPHONSE KARR (1).

PREMIER BOUQUET AUX AMIS.

Un déjeuner chez Alph. Karr. Le berceau à manger. Trois mille oranges. Le ruisseau et la mare. Souvenir de Sainte-Adresse. Les merveilles dans l'herbe. Un conte de fée. Les petites grandeurs de Dieu. La modestie de la violette. A table. Les bouquets monstres. Envoi à l'ami ***. Mon rêve. Les fleurs et *les Guêpes*. La philosophie de l'amitié. Le miel d'Alph. Karr. Avis aux lecteurs.

Ce jour-là, nous déjeunions sous le berceau d'Alphonse Karr, — la plus belle salle à manger qui soit au monde, s'écriait le poëte Théodore de Banville : une tonnelle de rosiers qui jette devant la maison une ombre épaisse comme celle d'une forêt vierge ! Fait de fleurs jaunes, pourpres, écarlates, blanches comme la neige, rose vif et rose clair, cet immense plafond, d'une fabuleuse richesse, intercepte le soleil en laissant passer la brise odorante, et, par petites places seulement, l'adorable azur. — Sur la nappe blanche damassée, le reflet des fleurs jetait des rayons roses, et sur les angles des cristaux étincelaient des rayons de flamme. Deux énormes vases de Chine, écrasés sous des montagnes de fleurs, étaient posés aux extrémités de la table, et pour entrer dans ce salon de féerie il fallait écarter de longues branches, couvertes de roses qui, pareilles à des reines, laissaient traîner sur le sable leurs parures éblouissantes et dédaigneuses.

Un des convives, qui n'avait pas vu le jardin depuis deux jours, y remarqua un vague changement dont il ne pouvait se rendre compte.

— Il manque quelques oranges, dit Alphonse Karr, on en a cueilli trois mille hier.

Il en restait tant sur les branches, au milieu des fleurs, que l'absence de ces trois mille pommes d'or était à peine sensible.

Nous parcourûmes l'oasis, tandis qu'on achevait de mettre le couvert, et nous restâmes en extase devant le ruisseau et la mare, si artistement rendus par M. Crette, premier photographe du roi d'Italie. (Voir la gravure ci-dessous.) Oui, c'était bien une mare de village, ce n'était pas un bassin de parc. Il n'y avait ni margelles de pierre, ni degrés de marbre, ni jets d'eau ridicules ! Du gazon frais, des fleurs naïves, des joncs sauvages, des plantes étalées sur l'onde endormie. Au bord, de grands arbres variés ; à droite, une cabane agreste, avec un palmier en éventail. Tel était le lac en miniature. Mais quel doux souvenir de ce ruisseau de Sainte-Adresse, dont notre amphitryon a rendu l'histoire immortelle !

« Le ruisseau qui traverse mon jardin sort des flancs d'une colline couverte d'ajoncs. Ç'a été longtemps un heureux ruisseau : il arrosait des prairies où toutes sortes de charmantes fleurs se baignaient ou se miraient dans ses ondes ; puis il entrait dans mon jardin. Là, je l'attendais, je lui avais préparé des rives vertes. J'avais planté sur ses bords, et dans ses eaux, toutes les plantes qui fleurissent dans le monde entier. Il traversait mon parterre en chantant sa mélancolique chanson. Puis, tout parfumé de mes fleurs, il sortait de mon domaine par une seconde prairie, et allait se précipiter dans la mer à travers les flancs abruptes de la falaise qu'il couvrait d'écume. C'était un heureux ruisseau ! Il n'avait absolument rien à faire que ce que je vous ai dit : couler, rouler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums.

« Il menait la vie que j'ai choisie et que je mène, — quand on veut bien me laisser tranquille.

« Mais le ciel et la terre sont envieux du bonheur et de la douce paresse.

« Mon cher frère Eugène, un jour, et l'habile ingénieur Sauvage, l'inventeur des hélices, causaient sur les bords de ce pauvre ruisseau, et parlaient assez mal de lui : — Ne voilà-t-il pas, disait mon frère, un beau fainéant de ruisseau, qui se promène, qui flâne sans honte, qui coule au soleil, qui se vautre dans l'herbe, au lieu de travailler et de payer le terrain qu'il occupe, comme le doit un honnête ruisseau ? Ne pourrait-il pas moudre le café et le poivre ?

« — Et aiguiser les outils ? ajouta Sauvage.

« — Et scier le bois ? dit mon frère.

« Et je tremblai pour le ruisseau ; et je rompis l'entretien en criant très-fort, sous prétexte que ses envieux, ses tyrans, bientôt peut-être, marcheraient sur mes *vergiss mein nicht*. Hélas ! je ne pus le protéger que contre eux. Il ne tarda pas à venir dans le pays un brave homme que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, du côté où il se jette à la mer. Cet homme ne me fit point l'effet d'y rêver ou d'y chercher des rimes ou des souvenirs.

« — Mon ami, disait-il au ruisseau, tu es là que tu te promènes, que tu te prélasses, que tu chantes à faire envie ; moi je travaille, je m'éreinte... Il me semble que tu pourrais bien m'aider un brin ; c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais je te l'apprendrai ; tu seras bien vite au courant de la besogne ; tu dois t'ennuyer d'être comme cela à ne rien faire ? Ça te distraira de faire des limes et de repasser des couteaux.

« Bientôt une roue, des engrenages, une meule, furent apportés au ruisseau. Depuis ce temps, il travaille ; il fait tourner une grande roue qui en fait tourner une petite qui fait tourner la meule ; il chante encore, mais ce n'est plus cette même chanson doucement monotone et heureusement mélancolique. Il y a des cris et de la colère dans la chanson d'aujourd'hui ; il bondit, il écume, il travaille, il repasse des couteaux. Il traverse toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie ; mais, au bout, l'homme est là qui l'attend et qui le fait travailler. Je n'ai pu faire qu'une chose pour lui : je lui ai creusé un nouveau lit dans mon jardin, de sorte qu'il y serpente plus longtemps et en sort plus tard ; mais il n'en faut pas moins qu'il finisse pour aller repasser des couteaux. — Pauvre ruisseau ! tu n'a pas assez caché ton bonheur sous l'herbe ; tu auras murmuré trop haut ta douce chanson ! »

Et tout autour de la mare, quel bon chapitre à écrire *sur le ventre*, en contemplant les bijoux de la nature dans l'écrin du gazon !

« Etendu sur le ventre, et le visage à quelques pouces de terre, je vois plus de merveilles que ceux qui courent les montagnes et les torrents avec des chevaux, des ânes, des chameaux ou des rennes... Cette mousse verte me semble des arbres et les insectes qui errent sur son ve-

(1) Voir les livraisons de septembre et de novembre derniers.

lours, des cerfs ou des chevreuils dans une forêt. Voici les lichens dont le chevalier Digby faisait des remèdes souverains pour la beauté des dames sous le grand roi Louis XIV ! Voici les fougères que les savants appellent *ophyoglosses bostrychiums !* (O mon Dieu ! avez-vous permis aux savants de persécuter ainsi les plantes et de chercher à les rendre odieuses à ceux qui les aiment?) Mais Dieu s'occupe moins des savants que des petits oiseaux. — Voici, étalés dans l'herbe, la margeline, le mouron blanc, qui fait pour eux, de la terre, une table servie toute l'année ! Voici la violette, que vous qualifiez de modeste. Erreur profonde ! Pourquoi ne dites-vous pas plutôt que l'or, les diamants et les perles sont modestes, eux qui se cachent dans les entrailles de la terre et dans les gouffres de l'Océan? La violette modeste ! Elle est née dans l'herbe, il est vrai ; mais que d'intrigues pour en sortir ! Outre les couleurs qu'elle affecte et qui la signalent, n'exhale-t-elle pas ce parfum provoquant qui la ferait découvrir à un aveugle? La violette modeste ! elle qui couvre de sa livrée les chefs de l'Eglise, les évêques et les archevêques ; elle qui est le noir des rois et le deuil de la pourpre ! elle qui s'est fait proscrire, exiler et persécuter par coquetterie ! elle que deux cents reines du monde affichent tous les soirs au grand Opéra ! Elle qui se refuse obstinément aux distillations des plus habiles parfumeurs ! — Vous voulez respirer mon odeur, madame, attendez que je revienne ! Respirez, d'ici là, des roses et des jasmins ! Vos chimistes les mettent en bouteille ! Quant à moi, attendez que je refleurisse ! — Ainsi parle la modeste violette. »

Voici,—toujours près de la mare,—un brin de seneçon ; une chenille, formée d'anneaux noirs et jaunes, y dîne de bon appétit. Elle se laisse tomber, s'arrondit en boule et ne fait plus aucun mouvement. Elle va se filer bientôt une petite coque mince, d'où elle sortira papillon, mieux vêtu que Salomon dans sa gloire ! Voici les fourmis qui marchent, travaillent, combattent et font des travaux d'Hercule entre ces brins d'herbe, comme des populations humaines dans les forêts et dans les villes ! Elles prennent des ailes pour quitter la terre et aller s'aimer dans le ciel... Et quand elles en descendent, elles jettent ces ailes pour se livrer aux nécessités de la vie ! Ne faisons-nous pas comme ces fourmis, à l'âge des illusions charmantes et à l'âge des calculs honteux ?

« N'êtes-vous pas surpris, conclut Alphonse Karr, des merveilles qui entourent l'homme et qu'il ne se donne pas la peine de regarder, — et les miracles de mon ruisseau et de mon gazon ne vous rappellent-ils pas ce conte de fée qui charmait notre enfance :

« Trois princes sont envoyés au hasard par le roi leur père pour lui rapporter des merveilles des pays lointains. Celui dont le présent sera le plus extraordinaire lui succédera sur le trône. Le plus jeune, — que le conteur favorise évidemment, apporte une noix ; ses frères sourient dédaigneusement. On casse la noix, il en sort une noisette ; la noisette renferme un pois, le pois une graine de chènevis, la graine de chènevis un grain de millet; on ouvre le grain de millet, et l'on en tire une pièce de toile de vingt aunes de long !

« Eh bien ! voici une petite graine beaucoup plus petite que celle du millet, voici une graine d'œnothère ; jetez-la dans le sol, à vos pieds, il en sortira une grande et belle plante avec des feuilles et des fleurs et une odeur ravissante, puis cinq ou six cents graines pareilles, d'où sortiront encore cinq ou six cents belles plantes. Cette seule petite graine contient pour toujours des générations infinies de plantes semblables, avec leurs feuilles, leurs fleurs et leurs parfums ! Vous la mettez en terre aujourd'hui : eh bien ! tous les hommes qui couvrent le globe seront morts, qu'il continuera à sortir d'elle d'autres fleurs et d'autres graines qui engendreront d'autres fleurs indéfiniment. Où est maintenant votre mauvais miracle, ô fée des contes ; où sont vos malheureuses vingt aunes de toile? Pourquoi mettre vingt aunes de toile dans votre grain de millet? Il contenait bien plus que cela, pauvre fée ! il contenait pour toujours de belles tiges avec de longs épis pendants ; il en contenait de quoi couvrir la terre entière en moins de dix ans ; six mille oiseaux s'en nourriraient à cœur-joie, eux et leurs petits ! etc., etc. Mon Dieu, que vous êtes grand ! et quel beau spectacle vous nous avez donné dans les plus petits de vos ouvrages, dans ceux que vous avez cachés sous l'herbe ou dans l'épaisseur des feuilles ! Est-il une plante, sur cette mare, qui ne soit un prodige bien au-dessus de toutes les mythologies de tous les temps et de toutes les nations ? Est-il un insecte qui ne parle mieux de vous et de votre puissance, ô mon Dieu, que ces avocats ridicules qui disent sur vous tant de sottises et d'absurdités ! »

Mais il nous fallut quitter la mare pour le berceau à manger, et le ruisseau pour le vin de Marsalla. Une surprise délicieuse nous attendait en nous mettant à table. Chacun de nous trouva à sa place un gros bouquet d'Alphonse Karr, — un de ces bouquets monstres dont il a le secret, — mélanges inouïs de richesse et de grâce, de splendeur et de goût, de couleurs et de parfums, de vrais tableaux de Jordaëns ou du Titien, des symphonies de Beethoven ou de Mendelssohn.

Alphonse Karr lui-même fut plus étourdissant encore que ses bouquets. Il nous raconta un chapitre d'histoire qui sera un de ses chefs-d'œuvre, s'il ose jamais le faire imprimer : l'annexion de Nice à la France. Il nous dit encore son entrevue si piquante et si philosophique avec le roi Victor-Emmanuel, épisode oublié de la vie de Henri IV et de Sully, ou plutôt du Béarnais et de Michaud. Puis il nous décrivit à sa façon, qui n'est point celle des cicérones, l'adorable pays de Nice, de Villa-Franca, de Monaco et de Menton. Nous reconnûmes le lendemain, en parcourant ces édens de la Méditerranée, la justesse prodigieuse et fine de son coup d'œil et de son coup de pinceau.

Le déjeuner se termina par un toast aux amis absents, et je remarquai, à ce mot, un sourire narquois dans la barbe d'Alphonse Karr.

— Puisque vous trouvez ce bouquet *parlant*, me dit-il en me montrant la botte de fleurs que je tenais à la main, envoyez-le donc, ce soir, à mon *ami* *** à Paris, et demandez-lui ce que ce bouquet lui aura *chanté* de ma part.

Nous avions tous reconnu, dans le nom prononcé, celui d'un de ces prétendus *amis* qui sont les *ennemis* les plus dangereux, c'est-à-dire des renards couverts de peaux de mouton.

Rentré à mon hôtel, je fis mettre précieusement le bouquet en caisse, le pied en haut, les fleurs en bas, et je l'expédiai à l'adresse que m'avait donnée l'auteur des *Guêpes*.

Puis je me couchai en songeant à la surprise de l'*ami*, et voici le rêve, ou plutôt le cauchemar, qui traversa mon sommeil :

Je vis le bouquet arriver chez M. *** ; je vis celui-ci ouvrir la caisse, en tirer les admirables fleurs, y reconnaître, avec un cri d'admiration, le chef-d'œuvre du jardinier de Nice, et le poser sur son plus beau guéridon

en mosaïque, dans son vase de Chine le plus précieux.

Mais à peine le bouquet fut-il ainsi intronisé, je vis une guêpe sortir de chaque fleur en bourdonnant et en arrachant, qui un pétale, qui une feuille, qui un pistil, changés aussitôt en petits morceaux de papier... Les guêpes composèrent un escadron de guerre, sonnant la charge et accablant l'ami de leurs chants et de leurs piqûres, tandis que les petits papiers, s'assemblant sur la table, formaient des pages étincelantes, où je lus cette *philosophie de l'amitié :*

PREMIER BOUQUET AUX AMIS.

Cent volumes ne suffiraient ni à moi ni à personne pour énumérer le mal que l'homme a fait à l'homme. Il n'est pas question d'autre chose dans l'histoire, et ce serait tout simplement écrire l'histoire universelle.

Lorsqu'un naturaliste ou un philosophe vous dit : « L'homme est le roi de la nature ; c'est pour lui, pour son usage, que le monde a été créé, » vous vous tromperiez fort si vous pensiez qu'il s'agit, dans son esprit, des autres hommes. Feuilletez les naturalistes et les philosophes, et vous verrez le résultat que vous obtiendrez.

« L'homme est le roi de la nature, il est fait à l'image de Dieu, etc. »

— Que pensez-vous des Italiens? demandez-vous à un Français.

— L'Italien, vous répond-il, est superstitieux et traître.

Si vous demandiez à un Italien ce qu'il pense des Français, il n'hésiterait pas pour vous dire :

— Peuple brouillon, léger, futile, etc.

Personnellement, je n'adopte pas ces zones géographiques de caractères; les Français qui demeurent sur une des rives du Rhin ressemblent bien plus aux Allemands qui sont sur l'autre rive qu'ils ne ressemblent aux Français limitrophes de l'Espagne, aux Français de Bayonne, par exemple. Tout le monde se mêle et se confond par les bords et par les lisières; et d'ailleurs, sur un champ de bataille ou dans un congrès, les frontières peuvent changer de place.

Pour abréger, je ne consulte qu'un Français.

— Et les Espagnols? demanderez-vous au susdit Français.

— Les Espagnols, dira-t-il, vaniteux, matamores, etc.

— Et les Anglais?

— Angleterre, perfide Albion, Carthage moderne; l'Anglais, honnête pour lui-même, est capable de tout pour l'accroissement de la prospérité commerciale de son pays. La guerre n'est pas pour lui un moyen de gloire : c'est un moyen d'échiner les autres épiciers. Il ne fait ni conquêtes ni prisonniers, il fait des pratiques.

Il n'y a pas un peuple sur lequel votre interlocuteur n'ait des invectives et des dédains tout prêts.

— Et les Français?

— France! reine du monde! la patrie de tout le monde, la patrie de ceux qui n'en ont plus, la patrie des exilés, la capitale de l'Europe! — Le Français, spirituel, brave, le plus brave, le plus spirituel des peuples!

— Très-bien. Votre opinion, je vous prie, sur la Normandie?

— Le Normand, ami des procès, chicaneur par excellence : « Le Normand a son dit et son dédit. »

— Et le Champenois?

— Ah! vous savez le proverbe : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois... »

— Le Manceau?

— Un Manceau vaut un Normand et demi.

— L'habitant de la Touraine?

— A Tours, ce que femme veut, Dieu le veut.

— De la Bourgogne?

— Après le coup, Bourguignon sage.

Faites-lui maintenant quelques questions sur les quartiers de Paris; le faubourg Saint-Germain? — La noblesse, les préjugés, le passé.

— La Chaussée-d'Antin? — La Banque, les loups-cerviers de la Bourse.

— L'île Saint-Louis? — Des momies.

— Mais alors, demandez-vous, quel est le quartier bon à habiter? — Il vous désignera celui qu'il habite; le faubourg Saint-Honoré, par exemple.

Parlez-lui maintenant des différentes professions : il aura des sarcasmes contre toutes, excepté contre la sienne.

Nous arrivons, *nous brûlons*. En effet, voilà déjà que l'homme, dont il faut entendre qu'il est le roi de la nature et l'image de Dieu, habite le faubourg Saint-Honoré, et n'est ni avocat, ni médecin, ni marchand, ni ouvrier; car, si vous parlez des ouvriers, notre homme vous dira : « Fi! le peuple, la populace, la *vile multitude!* Parlez-moi des gens comme il faut! » Les gens comme il faut, ce sont les gens comme lui; mais il ne vous cache pas qu'il n'y en a pas beaucoup.

Parlez-lui de sa rue : le côté opposé à celui qu'il habite est au nord; il faut être bien niais pour se loger au nord!

Examinons la maison. Qui habite le premier étage? — Un marchand enrichi... un adorateur de Mercure.

Le second? — Un imbécile.

Le quatrième? — Un fat.

Le troisième... c'est son étage; mais il y a un autre locataire sur le même carré : c'est un avare, et la femme de l'avare... est une coquette.

Parlez-lui alors de son meilleur ami : il commencera par vous en faire l'éloge, non pour que vous le croyiez, mais pour que vous voyiez et admiriez comme il fait bien l'éloge de son ami. En effet, ayez l'air de prendre au mot ses louanges, qu'il a un peu exagérées dans l'espoir de vous agacer le bon sens et de vous faire faire des objections; enchérissez sur lui, vous ne tarderez pas à obtenir l'aveu des défauts de cet ami.

En résumé, l'homme, roi de la nature, image de Dieu sur la terre, et le Français, le plus brave, le plus spirituel des hommes, vous finirez par voir que, dans l'opinion de l'homme que vous aurez confessé avec un peu de soin, c'est simplement et uniquement lui-même; qu'il n'estime, qu'il n'admire que lui-même, et qu'il n'aime que lui-même.

Dans l'ordre physique, quand un homme tombe dans la rue, tout le monde rit, tous ceux qui le voient tomber sont contents, heureux; ils ne voudraient pas n'être pas sortis ce jour-là, ou n'avoir pas passé par cette rue, ou n'y avoir pas passé précisément à cette heure.

Il en est de même dans l'ordre moral : les plus grandes joies humaines consistent à voir tomber les autres hommes, tomber d'une haute position, tomber d'une grande fortune, tomber d'une éclatante gloire. On ne se fait pas même grand scrupule de pousser un peu ceux qui ne tombent pas assez vite.

Cette haine de l'homme contre l'homme est si acharnée, si aveugle parfois, que, de temps en temps, oubliant qu'on est soi-même, et se rappelant qu'on est homme, on se joue personnellement une foule de mauvais tours, on s'attrape, on se mystifie, on se ruine, on se calomnie, on se détruit, on se tue soi-même. En un mot, je le ré-

pète, l'homme n'aime que lui, et encore ne s'aime-t-il guère.

Pour bien voir la haine dont l'homme se poursuit lui-même, suivons-le dans quelques-uns de ses plaisirs, au théâtre, par exemple. Croyez-vous que ce monsieur si triomphant, cette dame si décolletée, jouissent du spectacle et de la musique? Non, la femme s'occupe de l'effet de sa coiffure; elle pense aux chagrins que cette heureuse innovation va faire aux autres femmes. Ils ne viennent pas voir le spectacle, ils viennent être le spectacle. L'homme a livré aux regards la moitié de sa femme pour se la faire envier sur échantillon; la femme a été admirée sans estime, critiquée avec passion. — Tous deux rentrent enchantés de leur soirée.

Une fois rentrés, vous pensez bien qu'ils ne s'occupent pas du spectacle! la femme critique la toilette ou les charmes des femmes de sa société; l'homme critique les airs des hommes de sa connaissance. Pendant ce temps-là on s'occupe d'eux dans les autres maisons, surtout s'ils ont réussi à briller, à éblouir. Ecoutons un autre ménage.

LA FEMME. Avez-vous remarqué Mme ***?

LE MARI. Je l'ai aperçue.

LA FEMME. Elle était outrageusement décolletée. Et quelle coiffure! la manie de se singulariser... Parce qu'on met des fleurs dans ses cheveux, elle y met des fruits; je ne désespère pas de la voir demain aux Italiens avec des légumes, des petits radis roses et du persil.

LE MARI. Son mari avait-il l'air assez empesé, assez niais! Mais, ce pauvre garçon, il n'a pas inventé la poudre. Quelle livrée! quels chevaux! Dieu veuille que ça dure! Sa fin de mois à la Bourse n'a pas déjà été si brillante, etc.

Mais d'*Iphigénie* et de *Guillaume Tell* il n'en est pas plus question dans ce second ménage que dans le premier.

Le mari se prépare à faire une visite d'amitié à l'homme

Le ruisseau et la mare d'Alph. Karr. Dessin de Pignoux, d'après la photographie de Cretle, premier photographe du roi d'Italie.

dont il vient de parler avec tant de dédain, et à ne rien négliger pour lui enlever un peu de son argent.

La femme se demande si c'est chez Batton ou chez Nattier qu'elle ira, dès le lendemain matin, commander une coiffure pareille à celle qu'elle vient de déclarer si ridicule.

Je connais un homme qui a passé toute sa vie à chercher un ami. — Tout le monde veut avoir un ami, mais personne ne s'occupe d'en être un. Entre deux amis, comme entre deux amants, il y en a un qui aime et l'autre qui est aimé. Dernièrement, j'ai rencontré un homme, il avait le visage rayonnant.

— Enfin, me dit-il, j'ai trouvé mon affaire: j'ai un ami.

— Je vous félicite, lui dis-je. — Et lui, en a-t-il un?

Il ne daigna pas répondre à cette plaisanterie.

— Longtemps, me dit-il, j'ai rêvé un Pylade ou un Euryale. — J'ai trouvé plusieurs variétés d'amis: j'ai eu des amis qui ne se souciaient pas de moi, et dont je ne me souciais pas. — J'ai eu des amis qui me haïssaient, et que je n'aimais pas davantage. — J'ai essayé, — ne trouvant dans personne l'étoffe d'un ami, — j'ai essayé d'en prendre deux, — ainsi que le paysan qui n'a pas de bœuf labourc avec deux ânes. C'était assez commode: à chacun d'eux je me plaignais de l'autre; c'est ce qui m'a duré le plus longtemps.

Voici comment j'ai trouvé enfin un véritable ami: j'avais pour voisin un journalier assez intelligent; je l'allai trouver.

— Combien gagnes-tu par jour?

— Trente sous, quand j'ai de l'ouvrage.

— Serais-tu content d'avoir quarante sous par jour?

— C'est tout ce que je désire.

— Eh bien! je te prends à la journée. — Tu viendras tous les jours chez moi. Tu ne tiens pas à un ouvrage plutôt qu'à un autre? — Ton ouvrage sera de venir avec

moi à la pêche — ou à la promenade, — de faire une partie de boules ou de cartes.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

Mon homme arriva le lendemain dès l'aube du jour et entra en exercice. Depuis ce jour, je suis le plus heureux des hommes, — j'ai enfin un ami — dans les prix extrêmement modérés de quarante sous par jour.

Vous ne vous figurez pas comme c'est commode ; — je lui dis, parce que l'amitié exige des égards : « Veux-tu venir à la pêche ou à la promenade ? » — Il ne prend que le temps de mettre son chapeau. « Veux-tu jouer aux cartes ou aux boules ? » — Il ne demande pas mieux. — Il me ramasse les boules et bat les cartes, — absolument comme j'étais avec mes autres amis. S'il y a du monde et que je veuille avoir l'air extrêmement spirituel, je le prends pour plastron de mes sarcasmes, pour but de mes traits les plus piquants, absolument comme faisaient mes anciens amis avec moi. Tous les soirs, je lui donne ses quarante sous, et tout est dit. — A six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il vient être mon ami avec une régularité parfaite. — Du reste, il sait que je ne badine pas sur les devoirs de l'amitié ; s'il commençait à m'aimer le matin un quart d'heure trop tard, s'il cessait d'avoir pour moi une affection sincère et dévouée un quart d'heure trop tôt, il sait bien que je retiendrais sur ses quarante sous le quart d'heure dont il m'aurait fait tort. — Il a la nuit pour se reposer.

Fontenelle et l'abbé Dubos, vieux amis, mangeaient souvent ensemble. Tous deux étaient connaisseurs en bons morceaux, et aimaient à ne pas manger toujours avec des ignorants. Tous deux aimaient les asperges ; mais Fontenelle ne les aimait qu'à la sauce ; l'abbé ne les mangeait qu'à l'huile. Ce grave débat se décidait d'ordinaire aux échecs, où tous deux se piquaient d'être d'une certaine force. Un jour, — c'était la première fois de l'année qu'ils en devaient manger, — leur débat se renouvela avec une nouvelle force.

— Quel dommage, disait l'abbé, de gâter de si magnifiques asperges par un odieux brouet blanc !

— J'aime mieux n'en pas manger que de les manger à l'huile, répondait Fontenelle ; si on les fait à l'huile, vous les mangerez toutes, et demain je m'enfermerai seul pour en manger à mon aise, — à la sauce.

On plaida avec esprit, avec talent, de part et d'autre, mais cela ne servit qu'à affermir les deux adversaires dans leur opinion. On apporta les échecs. — Jamais combat ne fut plus sérieux, jamais victoire ne fut disputée avec plus d'acharnement. — L'abbé gagne la première partie, — Fontenelle gagne la seconde. La troisième, — la belle, celle qui décidera la question, va commencer ; elle commence : les deux ennemis sont silencieux, — ils respirent à peine ; — les pions ne marchent qu'à des intervalles inusités ; on ne veut rien laisser au hasard, on ne risque rien ; il ne se commet pas une faute, pas une imprudence. Mais il vient un moment où il est évident que la guerre n'aura pas de résultat. — Chacune des deux armées est devenue trop faible pour faire mat le roi de l'autre. On se battrait toujours sans se vaincre jamais : — la partie est nulle. — En recommencera-t-on une autre ? — Les combattants sont épuisés, haletants. — D'ailleurs, on joue trop cher. — Manger pour la première fois des asperges et les manger mauvaises ! — on ne veut plus en courir le risque. — Le Dieu des armées, en laissant la victoire incertaine, a donné son avis : on fait venir la cuisinière ; elle divisera les asperges, — la moitié à la sauce, la moitié à l'huile. — Chacun donne ses avis et fait ses recommandations, et l'on attend le dîner en parlant d'autre chose. Il faisait chaud ; le jeu acharné des échecs occupe violemment l'attention et porte le sang à la tête. — Tout à coup l'abbé rougit, pâlit, chancelle et tombe sans mouvement : — une congestion subite l'a tué. — Fontenelle — s'élance sur la sonnette, ouvre la porte — et crie, du haut de l'escalier, à la cuisinière qui accourt : *Toutes à la sauce, les asperges !*

Il est tout simple de laisser sa carte chez un ami que l'on ne rencontre pas, pour que le portier ou les domestiques n'oublient pas de dire que vous êtes venu ; mais envoyer sa carte par un délégué, au lieu de témoigner d'une attention ou d'une intention, ne peut, en bonne logique, qu'affirmer que vous êtes très-décidé à ne pas vous déranger pour voir les gens. Ces cartes pourraient s'appeler des cartes de non-visites.

Cela ressemble à cet usage ancien qu'avaient les rois d'envoyer une voiture vide à l'enterrement d'un de leurs fidèles serviteurs, dont ils voulaient ainsi honorer la mémoire. — Si tous les amis d'un mort, qui, lui, ne peut se faire remplacer par un cercueil vide, suivaient cet exemple, cela donnerait aux enterrements une gaieté qui leur manque trop souvent. — En effet, si vous envoyez votre voiture, moi j'enverrai mes bottes, et je vous défie de me prouver que ce ne serait pas exactement la même chose.

Quand un homme est malheureux, il est abandonné de ses amis ; c'est un lieu commun ressassé en vers, en prose et dans toutes les langues : *Tempora si fuerint nubila*, etc.

Les amis qui abandonnent le malheureux ne lui feraient que la moitié du mal qu'ils lui font, s'ils se contentaient de l'abandonner ou s'ils disaient franchement qu'ils l'abandonnent parce qu'il est malheureux ; mais ils auraient honte de cet aveu, et ils lui inventent ou même lui trouvent des torts qu'ils donnent pour cause de leur abandon.

Eh bien, pour qui juge sainement, celui qui dirait tout net : « J'abandonne mon ancien ami *** parce qu'il est malheureux, » ne serait pas un modèle d'ami constant, je le veux bien ; il resterait bien loin en arrière d'Oreste et de Pylade, de Nisus et d'Euryale, de Damon et de Pythias, etc., etc., mais il serait moins malhonnête et moins gredin cent fois que s'il disait : « J'abandonne mon ami parce qu'il est coupable ; » et cependant, dans le second cas, il prendra un certain relief, dans l'opinion du vulgaire, de cette apparente austérité.

Celui qui a dit : « J'aime Platon, mais j'aime encore mieux la vérité que Platon : *amicus Plato, sed magis amica veritas ;* » — celui-là voulait parler d'une amitié à distance ; c'était la philosophie de Platon qu'il aimait et non Platon lui-même.

Il faut choisir son ami parmi les cœurs honnêtes, les intelligences élevées ; mais, une fois l'amitié liée, on devient solidaire l'un de l'autre. Il faut empêcher tant qu'on peut son ami de faire des sottises ou des crimes ; mais, s'il les commet, ce n'est pas une raison de l'abandonner. On ne pense pas à s'abandonner soi-même, quoi qu'on fasse, parce que c'est absurde et physiquement impossible. Eh bien ! il y a une impossibilité morale, qui, pour certaines personnes, est du moins aussi forte qu'une impossibilité physique, à abandonner son ami : si votre ami est criminel, tout ce que vous pouvez faire, c'est d'en souffrir et d'avoir des remords avec lui,

et encore faudra-t-il peut-être le lui dissimuler ! Résumons :

Dans la plupart des amitiés, ne demandons pas à nos amis de ne pas nous abandonner dans le malheur (ce serait demander aux hirondelles de ne pas quitter nos climats quand le froid a tué les moucherons dont elles se nourrissent), — mais prions-les de ne pas nous prêter des torts et des crimes, de nous abandonner dans le trou où nous sommes tombés, sans nous donner en partant un coup de pied sur la tête.

Les amis. — Un ami, c'est un homme armé contre lequel on combat sans armes.

— C'est un homme qui sait sur quel coup précisément il vous prendra en tirant l'épée.

— C'est un homme qui connaît l'escalier qui conduit chez votre femme; qui sait les moments de froideur et les instants où vous êtes dehors et l'heure précise à laquelle vous rentrerez.

— Un ami, c'est Judith qui vous assoupit dans ses bras et vous tue au milieu des songes agréables qu'elle vous fait faire.

— C'est Dalilah qui connaît le secret de votre force et de votre faiblesse.

— On prend des amis comme un joueur prend des cartes; on les garde tant qu'on espère gagner.

— L'homme qui a un ami, qui s'assimile un autre homme, présente une surface double aux coups du malheur. On peut lui casser quatre bras et lui fendre deux têtes; il portera le deuil de deux pères; il aura le tracas de deux femmes.

— Entre deux amis, il n'y en a qu'un qui soit l'ami de l'autre.

— Entre tous les ennemis, le plus dangereux est celui dont on est l'ami.

— A la fin de sa vie, on découvre qu'on n'a jamais autant souffert de personne que de son ami.

— Ce serait pourtant une belle et sainte chose que l'amitié. Mais qui comprend l'amitié? Chacun, je le répète, veut avoir un ami, mais personne ne veut être l'ami d'un autre. On emprisonne ce qu'on appelle son ami dans ses propres idées à soi, dans ses goûts; on lui trace la route qu'il doit suivre. Il y a des limites où l'amitié cesse. Si votre ami prend un parti, avant de le suivre, vous examinerez s'il a tort ou raison. Ce serait là ce qu'on devrait faire pour un indifférent; mais un ami ! s'il est malheureux, on doit être malheureux avec lui; criminel, on doit être criminel avec lui. Tout ce qu'il fait, on en doit supporter la responsabilité comme on supporte celle de ses propres actions; deux amis doivent se suivre dans la vie comme s'ils ne faisaient qu'un. L'amitié ne doit pas être un pacte, mais une assimilation; on ne doit pas prendre un ami, on doit devenir lui.

un proverbe. — J'ai connu un homme, jeune, bien fait, à moitié spirituel, passablement brave, riche; en un mot, fort disposé à être heureux. Pour y parvenir, il résolut de mettre en pratique cet aphorisme : *Il faut avoir des amis partout.*

Hermann donnait à dîner, prêtait de l'argent, permettait à qui voulait de rendre ses chevaux poussifs; la bienveillance générale était une des conditions de son existence. Il jouait aux échecs et perdait; il dansait, et dansait gauchement; enfin, il n'avait de supériorité dans aucun genre et ne pouvait exciter l'envie, si ce n'est par sa fortune; mais sa fortune n'était pas à lui.

Tout le monde était son ami; tout le monde le tutoyait : il était enchanté. Peut-être, s'il eût regardé d'un peu près les bénéfices de cette amitié universelle, eût-il vu que les gens qui ne chantaient jamais, parce qu'ils avaient la voix fausse, ne s'en faisaient aucun scrupule devant lui. L'hiver, on le mettait loin du feu pour donner la meilleure place à un étranger. On lui donnait à dîner avec la soupe et le bouilli : *on ne se gêne pas avec ses amis;* — on servait tout le monde avant lui, et les enfants essuyaient leurs tartines sur ses vêtements.

Un jour, un de ses *amis* lui écrivit une lettre en ces termes :

« Sauve-toi; je suis entré dans une conspiration qui vient d'être découverte; on a saisi mes papiers. Comme tu es *mon ami*, comme je sais que l'on peut compter sur toi, je t'avais mis un des premiers sur la liste des conjurés. Notre affaire est certaine; nous serons tous condamnés à mort. Fuis sans perdre un instant. »

Hermann demeurait dans un quartier de la ville assez éloigné; l'homme chargé de la distribution des lettres s'aperçut que la lettre destinée à Hermann était la seule à porter dans son quartier; il pensa ne pas devoir se gêner avec un *ami;* il remit au lendemain pour porter la lettre, en même temps que les autres qui ne pouvaient manquer de venir pour le même quartier; il ne porta la lettre que le surlendemain. Derrière lui arrivaient les soldats chargés d'arrêter Hermann.

Le chef de la troupe était *un ami* d'Hermann; il ne voulut pas avoir la douleur de l'arrêter lui-même, et resta à la porte; les soldats, sans chef pour les réprimer, maltraitèrent fort le prisonnier.

Néanmoins, sous prétexte de s'habiller, il passa dans un cabinet et sauta par la fenêtre.

Il tomba précisément sur *son ami*, que sa sensibilité retenait malheureusement à la porte; l'ami jeta un cri qui donna l'alarme; il fut repris et conduit en prison.

On instruisit son procès; toute la ville était convaincue de son innocence; mais la plupart des juges se récusèrent pour ne pas avoir, en aucun cas, à condamner *un ami*.

L'accusateur, qui était *son ami*, comprit que sa réputation d'impartialité se trouvait singulièrement compromise par sa liaison connue avec l'accusé; pour combattre cette prévention, il se vit forcé de le charger plus qu'il n'avait jamais chargé aucun autre. Son avocat était tellement ému, — car *il le chérissait*, — que, lorsqu'il voulut parler, sa voix fut étouffée par ses sanglots; il reprit un peu courage, mais sa mémoire était troublée; les arguments sur lesquels il avait le plus compté ne se présentaient plus qu'à travers un nuage; sa voix était faible et mal accentuée. Hermann fut condamné à l'unanimité.

L'autorité, vu le nombre infini de *ses amis*, redoutait un coup de main pour forcer la prison et l'enlever; aussi fut-il mis aux fers, et ne lui laissa-t-on la consolation de voir personne. Le jour de son supplice arriva; un moment, le désespoir lui prêta des forces; il se débarrassa de ses liens, échappa aux soldats, et se serait enfui, si la foule immense des gens qui *lui étaient attachés* eût pu s'ouvrir assez vite pour lui livrer passage; il fut rattrapé et garrotté. Le bourreau, qui l'avait *beaucoup aimé*, avait peine à contenir sa douloureuse émotion; sa main, mal assurée, ne put séparer la tête du tronc qu'au cinquième coup. Alphonse KARR.

Quand je me réveillai, j'eus pitié de ce pauvre M. ***. Je voulus empêcher le départ de la caisse et du bouquet Il était trop tard !

Je remontai, au lever du soleil, sur le coteau de Nice, et je racontai à Alphonse Karr mon rêve de la nuit.

— S'il se réalise, me répondit-il, *** n'aura eu que ce qu'il mérite. L'esprit est la raison armée. Tertullien disait : Il y a des choses dont on doit se moquer avec joie. C'est à la vérité qu'il appartient de rire : elle est sereine et gaie. Elle se joue de ses envieux, parce qu'elle est sûre de la victoire. Platon, Diogène, Socrate, saint Jérôme, saint Grégoire, le pape Benoît XIV, étaient « de grands diseurs de bons mots. « La vraie philosophie, selon Montaigne, est joyeuse ; « elle n'a pas la mine triste et transye. » C'est à ceux qui cherchent si le verbe grec *Ballô* a deux *l* au futur, à se rider le front. Les méchants eux-mêmes se savent et se sentent justiciables de la gaieté des honnêtes gens, et la consolation des vrais amis, entre eux, est de rire aux dépens des faux amis. A *** mon bouquet d'hier et mes guêpes ; à vous, mon miel aujourd'hui, et demain mon *Histoire de la rose.*

— A la bonne heure ! repris-je en lui serrant la main. J'annonce cette heureuse nouvelle aux lecteurs du *Musée des Familles.* Ce sera le second bouquet aux amis, — aux vrais amis.

PITRE-CHEVALIER.

Alphonse Karr. Dessin de L. Breton, d'après la photographie de Pierre Petit. (*Photographie des Deux-Mondes et Galerie des hommes du jour.*)

LE PAPILLON ET LA LUMIÈRE.

FABLE ARABE.

Un papillon aimait une lumière :
— Cruelle, lui disait-il,
Pourquoi repousser mon amour ?
Tu vois ma peine, mon tourment,
Tu m'as rejeté à tes pieds, souffrant, meurtri ;
Vois encore, j'avais cru qu'un moment attendrie,
Tu me laisserais t'approcher,
Une nouvelle blessure vient de m'atteindre !
Ah ! perfide ! tu jouis en silence de mes tortures.
Cependant la lumière jetait moins d'éclat.
— Pauvre papillon, lui répondit-elle,
Tant de plaintes, tant de bruit
Pour quelques légères blessures,
Pour un bout d'aile à peine effleuré !
Regarde-moi, à ton tour, en silence !
Ma propre flamme m'a consumée tout entière,
J'ai souffert jusqu'au bout sans me plaindre.
Je t'ai aimé. — Adieu !

(Souvenir de la tente, rapporté au chalet de M Ad. Cordier, à Trouville, 11 août 1861.)

FERD. DE LESSEPS (1).

(1) C'est l'illustre créateur du canal de Suez, à qui nous devons cette touchante imitation de l'arabe. (*Note de la Rédaction.*)

REVUE ANECDOTIQUE DE L'ANNÉE 1861.

Les joies de l'hiver. Débuts de 1862 Composition de Ch. Sauvageot. (Voyez page suivante.)

DEUILS DE 1861. — JOIES DE 1862.

— Année de crise, d'inquiétude et de marasme, vous diront les financiers, les industriels et les commerçants.

— Année mortelle aux souverains, aux grands hommes et aux notabilités, vous dira la nécrologie, en citant le

roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, mort justement le 1er janvier; la duchesse d'Albe, sœur de l'impératrice, enterrée le lendemain en Espagne; le roi de Portugal Pedro V et ses frères; la duchesse de Kent, reine mère de la Grande-Bretagne; la fameuse Ranavalo, reine de Madagascar; le prince Albert, roi-époux de Victoria; le sultan Abd-ul-Medjid; le comte de Cavour; le maréchal Bosquet; le prince Adam Czartorisky; les pères Lacordaire et Ventura; Eugène Scribe; Isidore Geoffroy Saint-Hilaire; le comte Téléky; Henri Murger; Avisseau, le potier de Tours (1); Eugène Guinot et Paul d'Ivoi, les deux chroniqueurs émérites; Nos Seigneurs de Mazenod, Menjaud, Fijalkowsky (archevêque de Varsovie); le statuaire Georges Sieboldt; Frédéric Zwirner, l'architecte de la cathédrale de Cologne; l'apôtre Jean Journet; les comédiens Leclère, des Variétés, et Rose Chéri, du Gymnase; le poëte florentin Niccolini; les peintres Abel de Pujol et Cabral Bejarano; Macaluso, le prestidigitateur; le voyageur Antoine Fauchery, etc., etc.

— Année de réflexions, de réformes et de pénitence! vous diront les philosophes et les historiens, en rappelant le célèbre *Mémoire de Sully sur les sages et royales économies de Henri le Grand :*

« Les causes de la ruine ou de l'affaiblissement des monarchies, disait le prudent ministre au bon roi, sont les subsides outrés, les monopoles, le négligement du commerce et du labourage; les frais, les lenteurs de la justice;

« Le luxe et tout ce qui s'y rapporte;

« La débauche et la corruption des mœurs;

« Les guerres injustes et imprudentes;

« Le despotisme des souverains; leur attachement aveugle à certaines personnes;

« La cupidité des ministres et des gens en faveur;

« L'avilissement des gens de qualité;

« La tolérance des méchantes coutumes et l'infraction des bonnes lois;

« La multiplicité des édits embarrassants et des règlements inutiles. »

Si bien que l'année 1862, voyant sa sœur aînée partir avec tant de convois mortuaires, de repentirs et de douleurs, a voulu nous dédommager en arrivant, le sourire aux lèvres, à travers un Noël radieux, par un beau soleil sur une belle gelée, au milieu du gai cortége que M. Sauvageot intitule *les Joies de l'hiver*.

Ne comptez pas trop sur leur durée. *Les Peines de l'hiver* accourront demain, pendant que le dessinateur les crayonne. Et après le récit des fêtes et des plaisirs, vous trouverez, quelques lignes plus bas, les oraisons funèbres. — Mais, pour le moment, vive la joie et saint Janvier! — comme disent en chantant les Napolitains, — si les Napolitains chantent encore.

Car leur Vésuve se joint aux révolutions pour les écraser. Volcan sur volcan! Si les malheureux en réchappent, — nous irons le dire — à Rome.

En attendant, nous ne vous parlerons ni des étrennes, — qui font des économies comme le ministre de Henri IV, — ni des bals de l'Opéra, qui ont repris leurs grelots; ni des spectacles, ni des concerts, des soirées, des promenades au bois, toujours les mêmes en 1862 comme en 1861.

Nous vous raconterons, avec deux aimables chroniqueurs des *Joies de l'hiver*, deux histoires charmantes qu'ils ont recueillies au repas des Rois, le 6 janvier, — fête de l'Epiphanie.

Ces histoires compléteront, sans faire double emploi, celle qui ouvre la présente livraison.

Quand on prend de l'anecdote, — surtout de l'anecdote édifiante et curieuse, — on n'en saurait trop prendre.

Voici la première histoire :

UN ROI... QUI S'EN VA.

Donc, le jour des Rois, M. le baron N***, richissime étranger, avait été invité à dîner dans une des meilleures maisons de Paris, dont les maîtres fêtaient leur retour de la campagne en réunissant à leur table une vingtaine de convives choisis parmi les personnes de leur société.

Le gâteau traditionnel fut servi au dessert, et le hasard adjugea la fève à une jeune et très-jolie femme, Mme Ad. de Ch.

La reine élut pour roi le baron de N***.

Le baron se leva et salua la reine en disant :

— Je suis excessivement flatté de votre choix, madame, et je vous prie d'agréer l'expression de ma gratitude. Puis il reprit, en s'adressant à l'assemblée : — Peut-on refuser la royauté?

Cette question produisit un étonnement général. Le baron, qui débute dans le monde parisien, s'y est présenté avec d'excellentes recommandations; on l'avait annoncé comme un homme parfaitement élevé, plein d'esprit et de courtoisie; il avait montré jusque-là de bonnes manières et une politesse exquise : aussi ne comprenait-on rien à ses étranges paroles qui furent accueillies par un silence glacial. Le baron reprit :

— Ce serait avec un profond regret que je me verrais contraint de décliner l'honneur qui m'est fait et d'abdiquer cette royauté qui me rendrait heureux et fier. Je vous supplie donc de ne pas mettre obstacle à mon avénement, que je ne puis accepter qu'à une condition.

— Elle est accordée d'avance, dit gracieusement la reine.

— Ma condition, reprit le baron, c'est que l'on me laissera exercer le pouvoir comme je l'entendrai, et que personne n'aura le droit de refuser rien de ce qu'il me plaira d'offrir.

Cela dit, le baron porta majestueusement à ses lèvres une coupe pleine de vin de Champagne, et les convives s'écrièrent d'une voix unanime :

— Le roi boit!

Sa royauté, telle qu'il la demandait, étant consacrée par cette acclamation, M. de N*** ajouta :

— Notre bon plaisir est d'abord de vous offrir une petite fête, mais je suis obligé de l'ajourner, car je n'ai pas encore quitté l'hôtel garni où je suis descendu en arrivant à Paris, et où je ne pourrais vous recevoir convenablement. Ainsi donc, à huitaine, comme on dit au Palais.

Le baron, qui comptait passer l'hiver entier à Paris, avait résolu de se loger chez lui dans un appartement qu'il meublerait, mais il ne s'était pas pressé, ne prévoyant pas qu'il aurait une fête à donner dans la première quinzaine de janvier.

Il fallait se hâter pour réparer ces lenteurs. Le baron déploya la plus grande activité. Dès le lendemain du dîner des Rois il louait un bel appartement dans la Chaussée d'Antin. Les tapissiers se mirent à l'œuvre aussitôt, et M. de N*** fit exécuter avec une célérité féerique les prodiges que l'on opère toujours à Paris avec beaucoup d'argent.

(1) Le Bernard Palissy de notre siècle. Voyez t. XVIII, p. 179. Pour Ventura, t. XIX, p. 189; pour Rose Chéri, t. XXIII, p. 245; pour le sultan, t. XXIII, p. 305.

Dans l'espace d'une semaine tout fut prêt, et au jour fixé, c'est-à-dire jeudi dernier, les invités du baron étaient reçus dans un appartement magnifique et s'asseyaient à un splendide festin.

Les convives étaient au nombre de vingt-quatre, — douze dames et douze messieurs.

Toutes les recherches de la bonne chère, les plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'art culinaire, composaient cet incomparable dîner. Les vins les plus précieux et les plus rares y furent prodigués et animèrent des causeries pleines de grâces et pétillantes d'esprit.

Le dessert fut particulièrement remarquable. On y servit une abondance de fruits qui étaient des merveilles de conservation ou des miracles de primeur : — des pêches admirables, des fraises vermeilles, des grappes d'un raisin aussi frais, aussi ferme, aussi doré qu'il l'est le jour de la vendange.

Au milieu de la table, à la place que le gâteau avait occupée au dîner des Rois, s'élevait sur un piédestal artistement sculpté un plat d'argent recouvert d'une cloche du même métal.

Ce plat mystérieux intriguait les convives. Il y avait indubitablement une surprise sous cloche.

Le baron laissa s'écouler quelques minutes avant de satisfaire l'ardente curiosité des convives. Il proposa galamment un toast à la reine, qui fut suivi d'une réplique en l'honneur du roi. Puis l'amphitryon tendit le bras, et d'une main sur laquelle étaient fixés tous les regards il enleva la cloche.

Les regards furent éblouis. Le plat était chargé de joyaux étincelants : — c'étaient douze bracelets d'un grand prix, symétriquement rangés en cercle et surmontés d'un diadème en diamants, émeraudes et rubis.

M. de N*** se leva et posa le diadème sur le front de la reine, puis il fit le tour de la table en présentant le plat à chaque dame et en la priant de prendre un bracelet.

Quoiqu'il ne soit pas d'usage qu'une dame reçoive de tels présents d'un homme qui n'a aucun titre de haute parenté pour les lui faire, elles ne pouvaient ici les refuser. Le baron avait posé ses conditions. On était convenu d'accepter ce qu'il offrirait comme roi. Les dames étaient trop loyales pour faillir à leur engagement. Elles se résignèrent donc à étouffer leurs scrupules, à laisser de côté pour cette fois l'usage et les convenances, et elles acceptèrent sans murmurer les joyaux qui leur étaient offerts.

Après le dîner on passa dans les salons, où cent cinquante nouveaux invités se trouvèrent réunis pour entendre un intermède musical exécuté par des artistes de premier ordre. Un bal brillant suivit le concert et se prolongea jusqu'au jour, de sorte que la fête fut complète.

On a calculé que la royauté du baron de N*** devait lui avoir coûté environ soixante mille francs.

Mais il est immensément riche, et il a saisi avec joie cette occasion de faire parler de lui, de montrer sa libéralité et de se poser avantageusement dans le monde parisien, dont il sera cet hiver un des hôtes les mieux traités.

Vous conviendrez qu'un tel début est généreux pour une saison qui supprime les *crédits supplémentaires*.

Il faut dire que le baron de N*** n'a pas besoin de *virements* dans son budget ; c'est un vrai grand seigneur d'Autriche, — ce pays traditionnel du bon plaisir, qui n'est jamais plus opulent que lorsqu'il a l'air ruiné.

La seconde histoire a été racontée à un autre dîner des Rois, auquel assistait un ancien chroniqueur de *la Patrie*. Nous changerons peu de détails à sa version, et nous abrégerons seulement les préliminaires.

LE PRIX D'UNE AIGUILLE.

On dînait donc somptueusement chez un banquier de la rue Laffitte. Ses convives remarquèrent, à la fin du repas, qu'il attachait sa serviette avec une aiguille grossière, une véritable aiguille de village.

On lui en demanda la raison, et il répondit de la sorte :

— Cette aiguille, ramassée dans la rue, a fait le bonheur de mon ami Salomon, comme l'épingle de M. ***, ramassée dans son cabinet, a fait la fortune de Jacques Laffitte (1).

Il y a vingt-cinq ans, Salomon était un petit vagabond de dix ans, qui errait, pieds nus, dans un village du Jura, mendiant des sous. Le paresseux ne voulait rien faire, et sa famille, véritable tribu de Bohémiens, le laissait libre de suivre cette carrière, moins facile qu'on ne le croit.

Par une belle matinée d'avril, Salomon se promenait dans l'unique et poudreuse rue du village ; il dévorait une croûte de pain, seule obole de la journée. Tout à coup quelque chose brille à terre. Salomon se baisse, regarde et ramasse. Ce quelque chose était une aiguille.

L'enfant recueillit machinalement l'outil féminin. Qu'en pouvait-il faire ? Sa fortune ; et vous allez le voir.

Cependant il continuait à grignoter sa croûte, et il était sur le point de rejeter dans le chemin la mince épée que manient les mains blanches et roses des femmes.

Le petit Salomon passait en ce moment devant une maisonnette tapissée de vigne. Sur le seuil une petite fille, de quelques années moins âgée que lui, pleurait en tracassant son ouvrage. Il la regarde d'un air hébété avec cette cruelle et indiscrète curiosité des enfants. Puis, usant d'une familiarité qui est la franc-maçonnerie de l'enfance, il lui dit :

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que j'ai cassé mon aiguille et que ma mère me battra.

— Tiens, voilà une aiguille que j'ai trouvée, prends-la. Ta mère ne te battra pas.

— Merci, petit pauvre ! mais tu manges ton pain sec. Veux-tu une pomme que j'ai dans ma poche ? j'y ai déjà mordu, mais elle est bonne tout de même.

— Je veux bien.

Salomon s'éloigna en dévorant la pomme.

A quelques jours, de là c'était la foire du village. La petite, que je nommerai Rebecca, rencontra son bienfaiteur. Elle venait de recevoir pour cadeau quatre paquets de belles et bonnes aiguilles anglaises. Elle ne savait comment remercier le jeune mendiant. Enfin, poussée par je ne sais quel instinct, elle lui donna deux petits paquets illustrés du lion et de la licorne, en lui disant :

— Tu les revendras et tu achèteras des pommes pour manger avec ton pain.

Salomon prit les deux paquets d'aiguilles et les revendit à des commères de l'endroit. Mais cet incident avait éveillé en lui le génie du commerce. Avec le prix des aiguilles de Rebecca, il en acheta d'autres, qu'il revendit encore avec bénéfice. De ce jour, ce ne fut plus un vagabond. Bientôt il eut une petite pacotille d'aiguilles, d'épingles, de lacets et de dés en cuivre. Les affaires de ce négociant en herbe n'allaient point mal. Il devint franchement ce qu'on appelle un porte-balle. Il parcourut la Suisse, la Savoie, faisant la pelote de neige, et prouvant que parfois pierre qui roule amasse mousse.

(1) Voyez le tome XXIII du *Musée des Familles*, p. 225.

A vingt ans il s'associait avec un camarade et fondait, à Lyon ou ailleurs, comme vous voudrez, un magasin de nouveautés. A trente ans, il possédait deux cent mille francs et en risquait la moitié à la Bourse. Doué d'une rare intelligence, possédé du démon du mercantilisme, il gagnait bientôt un million.

Alors il songea à la pauvre petite aiguille trouvée sur le chemin et à l'enfant aux longs cheveux noirs, qui pleurait parce qu'elle avait peur d'être battue. Il retourna au village où il mendiait jadis.

Pourquoi? Pour savoir ce qu'était devenue Rebecca. Elle était devenue une belle fille, mais, si l'on veut, une vieille fille, car elle avait vingt-six ans, et nul ne songeait à demander sa main : elle était pauvre. Salomon lui dit :

— Mademoiselle, j'ai un million.

— Monsieur veut se moquer de moi.

— Mademoiselle, vous souvenez-vous du petit mendiant à l'aiguille?

— Oh! oui. Il avait l'air si doux, et il a mordu avec des dents si blanches à la pomme que j'avais déjà goûtée!

— Eh bien! mademoiselle, ce petit mendiant, c'était moi. Les pepins de la pomme m'ont donné de beaux pommiers, et si vous voulez être ma femme, je serai bien heureux!

Le mariage s'est fait. Et, si vous doutez de mon récit, je vous invite à dîner au printemps chez Salomon, dans la délicieuse villa qu'il possède sur les bords du lac de Genève. Sa femme est une véritable femme de la Bible, bonne et utile au ménage. Salomon n'est pas seulement riche, il est heureux, ce qui prouve que Dieu a mis le bonheur sur notre route. Il ne s'agit que de se baisser un peu et de le voir, comme fit mon trouveur d'aiguille.

Quand le banquier eut achevé ce récit, chacun remarqua que sa femme rougissait; tous reconnurent en lui le Salomon de l'anecdote, en elle la Rebecca, et s'expliquèrent la conservation de la bienheureuse aiguille.

Voilà une joie d'hiver que les plus petits peuvent se donner comme les plus grands, — selon la chance et selon leurs moyens. Ramasser une aiguille et faire une bonne action, c'est-à-dire pratiquer l'économie et la fraternité, conduit tout le monde à la fortune et au bonheur relatifs.

Là-dessus, nous vous souhaitons toutes les autres joies de notre gravure : les doux entretiens à l'éclat des lustres, aux parfums des fleurs et au son de la musique; les jouissances du spectacle dans une bonne loge; le régal des crêpes guettées par le chat et l'enfant; les fatigues salubres de la chasse au canard et du patinage ou du traîneau, sur les lacs du bois de Boulogne ou de Vincennes.

Et nous reprenons l'histoire — et les convois de l'année 1861.

Nous vous renvoyons à nos *Chroniques du mois* pour le roi de Prusse, pour la duchesse d'Albe (dont voici le gracieux portrait [1]), pour le roi de Portugal, pour Avisseau, pour Eugène Scribe, pour Rose Chéri, etc. Et nous saluons tout d'abord les deux rois de l'éloquence et de la science : Lacordaire et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

(1) Voyez, sur la duchesse d'Albe, notre *Revue de* 1860 (t. XXVIII, p. 90). Elle n'a été inhumée qu'en 1861, à Valence, dans la chapelle où dorment tous ses aïeux, depuis celui qu'on appelait le grand duc d'Albe. Au milieu des statues de ces chevaliers, de ces grands d'Espagne, de ces hommes de fer et de bronze, l'impératrice Eugénie a fait sculpter, en marbre blanc, sa jeune et charmante sœur, morte à la fleur de l'âge et de la beauté, soutenue par ses deux enfants orphelins.

MORT DU R. P. LACORDAIRE.

Nous avons raconté sa vie et donné son portrait (1). Voici ce qu'on nous transmet sur sa mort. C'est un témoin oculaire qui parle.

La scène est à Sorèze, dans cette école qui a été le dernier chef-d'œuvre de l'illustre dominicain.

Le mercredi 6, à neuf heures du matin, après avoir fait ses adieux intimes au P. Mourey, son ami, il lui demanda les derniers sacrements, qui lui furent administrés par celui-ci, en présence des religieux de l'école et des élèves de l'institut.

Le vénéré malade seul, calme au milieu des sanglots, répondait à toutes les prières, et réclama la dernière onction que son fils troublé négligeait de lui faire. Puis, sur la demande du P. Mourey de bénir, comme provincial et comme père, la communauté dont il l'avait fait prieur, il adressa à tous les pères de l'école ses adieux, ses remercîments, la recommandation de rester fidèles à l'œuvre, fidèles surtout à l'école, et de se serrer toujours davantage autour du prieur qu'il leur avait donné. Puis il les bénit en les embrassant chacun à son tour.

Il reçut et embrassa au front son neveu, qui lui représentait sa famille et ne l'avait pas quitté depuis plusieurs jours, et chaque élève de l'institut, en lui disant : « Adieu un tel... adieu, mon ami; c'est pour la dernière « fois... soyons toujours bien sage, » et il les bénit, eux et leurs parents.

Dans l'après-midi, il demanda le saint viatique et dit au P. Mourey : « Mon ami, je vous recommande mon « domestique; ayez soin de lui; gardez-le toujours avec « vous et faites-lui tous le bien que vous pourrez, en « mémoire de moi. »

De ce jour jusqu'au dimanche au soir, il entra dans un grand silence, rarement interrompu par quelque courte visite des religieux de son ordre et de ses amis, et par quelques mots de confiance sur l'avenir de son école; son âme paraissait s'entretenir avec Dieu, et comme on lui demandait s'il pouvait le prier, il répondit : « Non; « mais je le regarde. »

Dimanche au soir, disait un bulletin, un mieux inespéré s'est fait sentir; ce mieux se maintient; on le protége par l'isolement le plus absolu; tout le monde, à Sorèze, est encore incertain entre la crainte et l'espérance.

Peu de jours après, l'espérance s'envolait au ciel avec la grande âme du P. Lacordaire.

« Il a conservé jusqu'à la fin, dit *la France centrale*, son admirable intelligence, et il s'est endormi du sommeil éternel avec un calme et une sérénité incomparables. Son corps a été transporté immédiatement dans une des chapelles de l'établissement, où il est resté exposé sur un lit, revêtu de ses habits religieux. »

Ainsi a fini le plus éloquent orateur de ce siècle, dans le sens que l'antiquité prêtait à ce mot, — dans le sens d'improvisateur et d'inspiré.

Voilà pourquoi le P. Lacordaire, si merveilleux et si unique dans la chaire de Notre-Dame, n'a point soutenu cette supériorité au milieu des rhéteurs et des écrivains de nos Chambres législatives et de notre Académie française.

Aigle véritable à la tribune sacrée, les tribunes profanes lui coupaient les ailes.

Le P. Lacordaire laisse deux frères, l'un militaire et l'autre ingénieur, qui dirigeait naguère la manufacture

(1) Voyez le tome XII du *Musée des Familles*, p. 189.

des Gobelins, et qui a été récemment *appelé à d'autres fonctions*.

Cette mort laisse un second fauteuil vacant à l'Académie française, qui aura à remplacer en même temps Scribe et Lacordaire, — l'éclat de rire et la foudre.

MORT D'ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Comme novembre avait décapité l'éloquence religieuse en frappant le restaurateur des dominicains, il a décapité les sciences naturelles en enlevant Isidore Geoffroy Saint-

Le comte Camille de Cavour. Dessin de Marc. (Voyez page suivante.)

Hilaire. Celui-là aussi a été raconté et peint en pied dans nos colonnes (1). Sa glorieuse et charmante amitié nous permettait de l'étudier, depuis vingt ans, dans l'intimité de son foyer et du nôtre.

Si nous n'eussions appris trop tard, à soixante lieues de lui, sa mort prématurée, nous aurions pu dire sur sa tombe, avec M. Milne-Edwards :

. . . . . La vie trop courte d'Isidore Geoffroy (cinquante-cinq ans !) a été bien remplie. Son temps était partagé entre les devoirs de l'enseignement public, les investigations du zoologiste et les travaux destinés à étendre les bienfaits que la science peut rendre à l'humanité (1).

(1) Voyez notre tome XVI, pages 73 et 105.

(1) Il était à la fois directeur de l'Académie des sciences, conseiller et inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, directeur et professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle, professeur de zoologie en Sorbonne, membre libre de l'Académie impériale de médecine, président de la Société d'acclimatation, membre du Conseil d'administration des Amis des sciences, membre de presque toutes les Académies et Sociétés savantes françaises et étrangères, commandeur de la Légion d'honneur, de la Rose du Brésil, de Charles III, du Christ, chevalier de l'Étoile polaire, etc., etc.

D'autres voix vous raconteront ce qu'il a fait comme professeur et administrateur au Muséum d'histoire naturelle, où il remplaça son père en 1841 ; comme professeur à la Faculté des sciences, où, dix ans plus tard, il succéda à Blainville, et comme fondateur de la Société zoologique d'acclimatation, qui date de 1854 ; mais j'ajouterai que, dans tous ces établissements, sa mort est un sujet de deuil profond, et sa mémoire restera éternellement vénérée.

En effet, ce n'est pas seulement le naturaliste célèbre dont nous déplorons la perte. Isidore Geoffroy était aimé autant qu'estimé de tous ceux qui le connaissaient. Son cœur était bon, et le souvenir des services qu'il a rendus fera couler plus d'une larme sur sa tombe.

Pendant longtemps il avait eu tout ce qui peut contribuer à rendre un homme heureux. Sa compagne charmait tous les cœurs par sa grâce tendre et délicate, sa bonté, la distinction de ses manières et l'élévation de son esprit ; ses enfants ne lui laissaient rien à désirer ; sa mère ne l'avait pas quitté un moment ; ses nombreux amis lui prodiguaient des témoignages d'estime et d'affection ; enfin, il jouissait pleinement de la gloire de son père et il voyait chaque jour son nom grandir dans l'opinion publique. Mais une félicité si parfaite ne devait pas durer autant que lui. Il eut d'abord à ressentir les longues souffrances d'un être aimé tendrement dont on sait que les jours sont comptés ; puis il se trouva séparé de celle qu'il chérissait le plus en ce monde, et on le vit chercher dans un travail sans relâche l'oubli de ses peines ; mais rien ne pouvait effacer de sa pensée le souvenir de son bonheur perdu ; il usa ses forces, mais il ne guérit pas les blessures de son cœur ; enfin, sa constitution, minée par les fatigues et par le chagrin, n'a pu résister à un mal qui n'a paru être grave que dans les derniers jours de sa vie, et, le 10 novembre, il expira entre les bras de son fils, de sa fille et de sa vieille mère.

La veuve d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire a eu le triste privilége de survivre à son illustre mari et à tous ses enfants. Sous l'impression du coup suprême dont elle vient d'être frappée, son cœur doit être insensible aux choses de ce monde et n'aspirer qu'au moment où Dieu ne retiendra plus son âme loin des objets de ses plus chères affections.

Nous aurions pu ajouter, et nous répétons avec M. Drouyn de Lhuys :

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avait adopté la devise d'Etienne : *Utilitati*. Dans son ardent amour de l'humanité, il voulait, suivant la belle parole de Fénelon, que la nature élargît ses entrailles pour être plus féconde et multiplier les produits destinés à la subsistance et au bien-être de l'homme.

Il voulait que la science descendît sur la terre, qu'elle se fît chair et qu'elle habitât parmi nous. Suivant lui, la vraie science n'est point comme ces soleils de théâtre qui brillent sans échauffer. L'arbre qu'elle cultive peut porter sa tête dans les cieux, pourvu que ses rameaux laissent tomber sur la terre des fruits abondants.

Telle est la pensée qui l'inspirait, lorsqu'il jetait les fondements de la Société d'acclimatation et qu'il traçait le plan du Jardin zoologique du bois de Boulogne. C'était son œuvre de prédilection. Il n'y a pas un mois, sentant sa fin prochaine, il se fit porter chez son fils, près de ce jardin, auquel il voulait dire un adieu suprême. C'est là que, pour la dernière fois, ses yeux presque mourants contemplèrent cette belle nature qu'il avait tant aimée !

A ceux qui taxaient d'hétérodoxie sa vie et ses doctrines, nous pouvons répondre qu'il a reçu, à ses derniers moments, les secours religieux du cardinal archevêque de Paris.

Isidore Geoffroy, — en allant rejoindre son illustre père, laisse un nom et une œuvre aussi grands que ceux d'Etienne ; et il laisse de plus (il y a des dynasties élues) un fils digne et capable de les continuer.

Nous rappelons à Albert Geoffroy qu'Isidore nous avait promis, avant de mourir, pour le *Musée des Familles*, quelques-unes de ces pages où il rendait la science aimable et familière. Albert les trouvera parmi les matériaux de la belle *Histoire des mammifères*, ou dans les curieux documents destinés à la Société d'acclimatation.

PEDRO V, ROI DE PORTUGAL.

Un mot encore sur ce jeune roi, tombé à vingt ans, avec ses frères, du trône au tombeau (1). Le dernier trait de sa vie prouve à quel point il était digne de régner.

On sait que la fièvre jaune avait fait explosion à Lisbonne et exerçait ses ravages parmi les populations épouvantées.

— Le soupçon, dit M. Xavier Raymond, était venu au jeune prince qu'au milieu d'une mortalité aussi considérable il se pouvait faire qu'on désespérât trop vite des mourants, et il s'était promis de visiter non-seulement les malades, mais aussi ceux que l'on regardait comme morts. Un jour donc, il arriva au lit d'un soldat, un clairon d'infanterie sur qui les infirmiers venaient d'étendre sa capote militaire pour dire que c'en était fait de lui. Le roi trouve le corps encore chaud ; il se penche, il entend le cœur qui bat faiblement ; il s'écrie que l'homme n'est pas mort, et il demande ce que l'on pourrait essayer pour le sauver. Les médecins conseillent une friction. Le roi envoie aussitôt chercher le médicament désigné, et, relevant les manches de son habit, il applique de ses propres mains une vigoureuse friction au pauvre malade. Peu à peu le patient s'agite ; il n'a pas encore conscience bien nette de son état, mais il prononce quelques mots comme pour demander ce qu'on lui veut. — C'est le roi qui vient savoir de tes nouvelles. — Je suis bien malade. — Pas autant que tu le crois ; dans quinze jours tu seras rétabli, et le jour où tu sortiras de l'hôpital je te recommande de venir prendre mes ordres au palais. Le soldat fut sauvé, et depuis lors l'admiration populaire est restée convaincue que le roi avait fait un miracle, — miracle qui n'a pu le garantir lui-même, hélas ! de la contagion mortelle.

LE PRINCE ADAM CZARTORYSKI.

Ce vénérable chef de l'émigration polonaise est mort à Paris, à quatre-vingt-onze ans. Adam Czartoryski, de la souche des Jagellons, était né à Palawy, le 14 janvier 1770. Peu d'existences ont été aussi glorieusement remplies et aussi rudement éprouvées.

Au milieu des vicissitudes les plus profondes, le prince Czartoryski n'a eu qu'une pensée, rendre la liberté politique et religieuse à sa patrie. Toute sa vie a été consacrée à cette œuvre, impossible aux yeux des politiques, mais dont il n'a jamais désespéré, parce qu'il y voyait la cause de Dieu et de la civilisation chrétienne.

Le prince Czartoryski eut la douleur d'assister aux trois partages successifs qui anéantirent sa nation et le condamnèrent à être sujet de la Russie. En 1798, il combattit sous les ordres de Kosciusko, et, à la suite des désastres suprêmes de sa cause, ses biens furent confisqués.

(1) Voyez notre *Chronique* de décembre 1861, et le portrait et la notice de Pedro V, *t.* XXIII, p. 93, 95.

Plus tard ils lui furent rendus, sur les instances de l'Autriche, mais à la condition qu'il habiterait Saint-Pétersbourg, où il conquit l'amitié du prince Alexandre, qui devint empereur en 1800. Cette amitié lui fit espérer pendant vingt ans le rétablissement pacifique de sa patrie. Ce fut dans ce but qu'il accepta divers postes politiques éminents. Il fut successivement ambassadeur de Russie en Piémont, puis devint ministre des affaires étrangères sous Alexandre, en 1803.

Dans ce poste, dont il refusa le traitement, il s'attacha à relever l'instruction publique en Pologne et surtout en Lithuanie; il réorganisa avec des soins constants l'université de Wilna.

« Cette œuvre, disait un de ses successeurs, a retardé d'un siècle la fusion de la Pologne avec la Russie. »

De 1815 à 1830, ayant failli à Vienne devenir vice-roi de son pays, le prince Czartoryski disputa pied à pied par les armes morales la nationalité polonaise à la domination russe.

Mais, en 1831, l'insurrection souleva la Pologne entière. Le prince, bien qu'il repoussât ce moyen, dont il savait d'avance l'issue funeste, ne voulut pas rester neutre et préféra être victime. Il chercha la mort sur les champs de bataille et ne put la trouver. La Providence lui réservait l'exil laborieux et fécond où il a vécu parmi nous, et dans lequel, à force de dévouement et de patriotisme, il a constitué et maintenu les débris de l'émigration polonaise.

Sa fin, hâtée par les événements de Varsovie, a été celle d'un véritable saint.

Après avoir reçu les derniers sacrements, le noble vieillard a béni ses enfants et ses petits-enfants; puis, dans un élan suprême, il a adressé à Dieu une prière en faveur de la patrie absente, à laquelle il avait voué sa vie entière. Alors les assistants, à genoux autour de son lit, entrevirent en lui un second Jacob léguant à ses fils, pour adieu, cette prophétie sublime : « Après ma mort, Dieu vous visitera et vous fera retourner de cette terre dans la terre qu'il a promise à Abraham, à Isaac et à Jacob. » (Genèse, L, v. 23.)

Le prince Czartoryski laisse deux fils : les princes Witold et Ladislas, et une fille, la comtesse Dzialynska, qui ont déjà une nombreuse famille, alliée aux grandes maisons de l'Europe.

On sait que la princesse Czartoryska est la providence et la sœur de charité des exilés de la Pologne en France.

LE COMTE DE CAVOUR. — ANECDOTES.

Un si grand personnage politique ne pouvant entrer dans notre humble cadre, — avec les événements par lesquels il a remué le monde, — nous nous bornerons à reproduire ici les fragments de quelques lettres que nous écrivions de Turin à un ami, en assistant à la mort et aux obsèques du comte de Cavour.

« Mon cher Edmond,

« Je suis rentré à Turin avec une nouvelle terrible. Il y a quelques jours, M. de Cavour dînait chez M. Ratazzi. Il dînait bien, trop bien, selon sa coutume, lorsqu'on lui annonça une lettre importante. Il se lève de table, gagne son hôtel avec M. de Nigra, ouvre sur son balcon la dépêche fatale, et la tenant d'une main, tandis que son autre main tenait un cigare allumé, il tombe à la renverse, frappé de congestion et d'apoplexie. Une effroyable indigestion se déclare, avec des vomissements qui durent toute la nuit! Les journaux vous ont dit la suite, — les saignées si fréquentes et si vaines, les délires reprenant d'heure en heure, l'abattement profond des intervalles lucides, etc. La ville de Turin tout entière assiége la porte du malade. L'Italie, l'Europe, le monde, fatiguent le télégraphe de questions... Cette tête portait un tel fardeau et de telles responsabilités! On s'obstine à espérer autour de moi... Quant à moi, je suis convaincu que M. de Cavour ne se relèvera pas...

« O fragilité de la vie, des projets, des talents, de la gloire humaine! Il y a quinze jours, j'étais au Parlement de Turin... On discutait une de ces lois d'unification qui excitent tant de rivalités en ce pays de rivalités séculaires. Je suivais de l'oreille et de l'œil le comte de Cavour, plein de force, de confiance, d'activité... Je l'avais vu entrer à la Chambre, sa petite canne à la main, piétinant d'impatience et radieux de gaieté. Figurez-vous M. Thiers, un peu grossi. Même expression narquoise et concentrée, même regard étincelant sous le verre des lunettes; même taille ramassée et trapue; même vivacité de gestes et d'allures. Ajoutez seulement un fond d'audace ardente, avec les formes les plus souples; une fermeté inébranlable sous les apparences de la bonhomie; un aplomb et un sang-froid napoléoniens, avec les grâces mobiles d'un prestidigitateur sur ses tréteaux. Ni pose, ni phrase, ni majesté, ni action savante à la tribune! la main dans la poche, les jambes croisées, le franc-parler le plus inouï, l'éclat de rire mêlé aux éclats de la foudre. Tel était le comte Camille de Cavour: diplomate, révolutionnaire, orateur, ministre, — qui n'a trouvé qu'un maître au monde, — et qui l'a trouvé à Paris. Ce jour-là donc, il s'agissait d'enlever d'assaut un vote impossible. Le comte parla un quart d'heure, avec la lucidité du soleil, avec la précision aiguë de l'éclair, puis il s'en alla de banc en banc recruter des voix. Tout le monde, en cette question brûlante, aurait opiné contre tout autre que lui! Eh bien! tout le monde lui donna la main et lui accorda son suffrage! Je n'ai jamais vu une assemblée gouvernée et matée à tel point par un homme d'Etat...

« Et voilà pourquoi toute l'Italie, en ce moment, a les yeux tournés vers cette chambre où M. de Cavour agonise!

« On ne veut pas croire qu'il soit en danger! On ne veut pas se figurer qu'il peut mourir! Vingt officiers de Milan, de Naples, de Florence, qui habitent avec moi le Grand-Hôtel de la Ville, où ils sont venus pour la fête nationale et pour l'anniversaire de Magenta, me racontent gravement que l'illustre malade va beaucoup mieux, qu'il sera sur pied demain, après-demain à la Chambre et dans huit jours à Fontainebleau!... Si je leur disais que leur sauveur sera enterré dimanche, ils me riraient au nez, ou me feraient un mauvais parti.

« Je quitte le médecin du comte. Il ne m'a plus laissé d'espoir. « — Cet homme de fer, m'a-t-il dit, s'est brisé « par l'excès du travail. Depuis cinq nuits, il ne dormait « plus, et se promenait pieds nus sur le marbre de sa « chambre pour éteindre l'incendie qui le dévorait. Il « travaillait seize heures par jour, ne marchait que de « son hôtel au Parlement, menait de front trois ministè- « res à la fois et correspondait avec tous les gouverne- « ments de l'Europe. »

« J'étais hier soir, avec trois députés, dans le salon du malade, quand deux hommes en paletot sont entrés dans la chambre. J'ai reconnu le roi Victor-Emmanuel et le prince de Carignan. Mais M. de Cavour ne les pas reconnus, lui, et le roi et le prince sont sortis mornes et

désespérés. Les derniers secours de la religion ont été portés au comte dans l'après-midi par le frère Jacques, curé de Notre-Dame-des-Anges. Une angoisse immense, indicible, un cauchemar de plomb pèse sur la ville de Turin.

« Il est sept heures du matin. Je quitte la porte de l'hôtel Cavour. J'y ai rencontré le docteur B***.

« — Eh bien, docteur ?

« — Eh bien, signor, *è fredo !* (Il est froid.)

« C'est ainsi que les Italiens désignent la mort, qu'ils n'appellent jamais par son nom.

« Je rentre, — et j'annonce la fatale nouvelle.

« Personne n'y veut croire, — et chacun se précipite vers la maison. Là, il faut bien admettre la vérité. Il faut bien comprendre la mort à l'aspect du cadavre !

« Le comte de Cavour a rendu l'âme à sept heures moins quelques minutes.

« Imaginez une étincelle électrique, un vent mortel traversant la capitale italienne. Toutes les boutiques se ferment comme par ressort... Turin est une ville morte, où errent des fantômes causant à voix basse.

« .. Je viens de voir passer le cortége d'une des fenê-

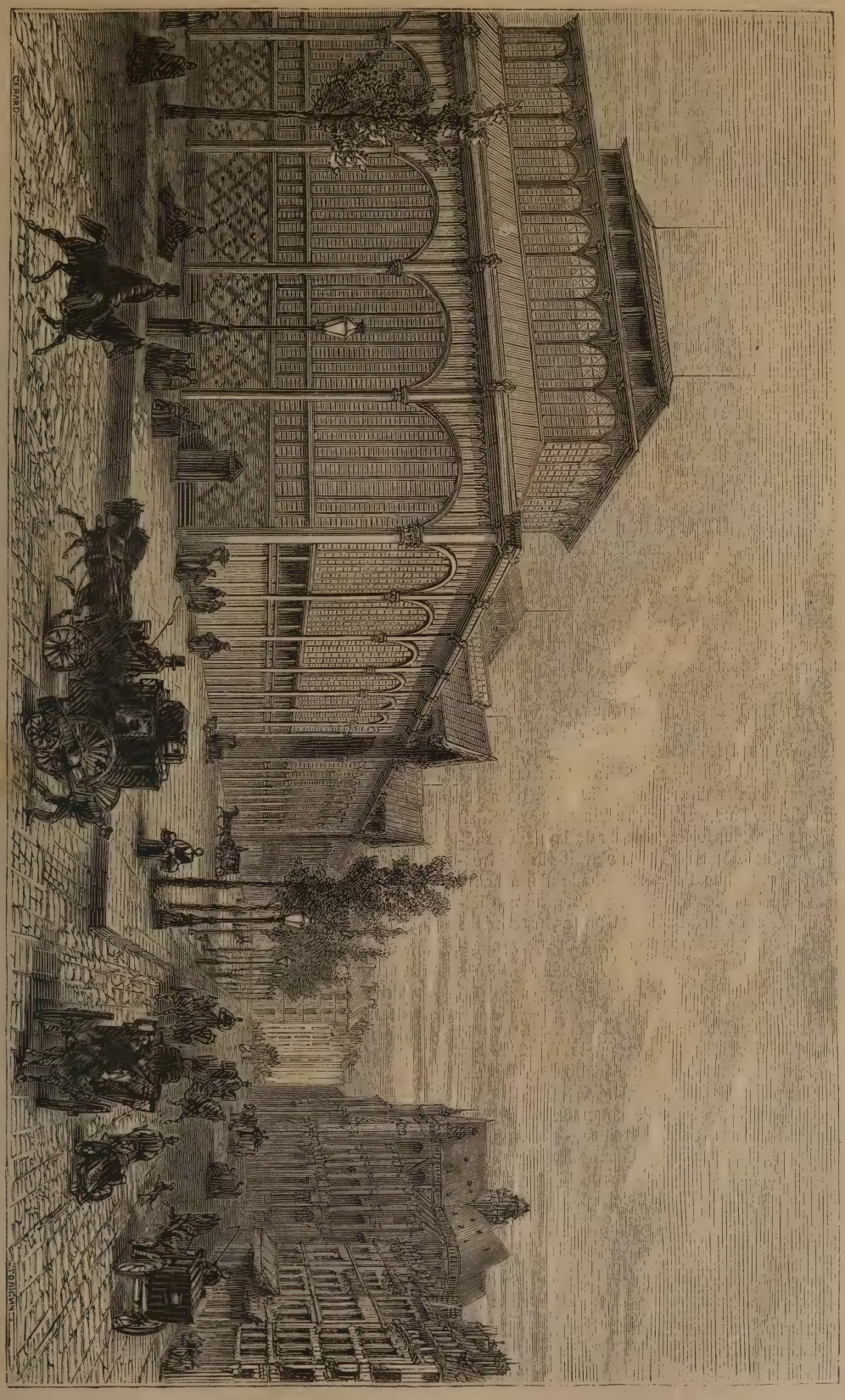
L'impératrice de la Chine. La duchesse d'Albe. L'ex-reine de Naples. Dessin de L. Breton, d'après les photographies de M. Disdéri.

tres du Sénat. J'ai cru voir la Péninsule entière allant s'enterrer elle-même. Tout ce qui la représente a défilé trois heures durant sous mes yeux. La pluie ajoutait à ce tableau sinistre, sans lui rien ôter du nombre et de la grandeur. J'ai reconnu, dans cette revue funèbre de l'Italie, tous ses fonctionnaires, tous ses officiers, tous ses uniformes, tous ses costumes, tous ses types si variés : princes, magistrats, armée, garde nationale, députations innombrables, où figuraient Kossuth et Klapka, les chemises rouges de Garibaldi, les confréries avec leurs bannières, les moines avec leurs robes, etc., etc. Six chevaux du roi traînaient le corps de son ministre. L'un d'eux s'est abattu, au retour, à l'angle de la rue du Pô : pronostic qui a effrayé beaucoup de spectateurs.

« Un dernier détail caractéristique vous donnera l'idée de l'ensemble de ce tableau. Deux à trois cents dames de Turin, — et des plus grandes dames, — suivaient le corbillard du comte de Cavour, en habits de deuil, à pied, dans la boue, sous la pluie torrentielle, etc. »

« PITRE-CHEVALIER.

« Turin, juin 1861. »



Vue des halles centrales de Paris, prise au sortir de la rue de Rambuteau. Au fond, la rue Coquillière. Dessin d'après nature, par F. Thorigny. (Voyez pages suivantes.)

UN CONTRASTE. — L'HÉROINE DE GAETE.

Et quinze jours après, nous recevions, à notre tour, à Genève, une lettre de Rome, qui se terminait ainsi :

« Hier, mon cher confrère, fête de saint Pierre et votre fête, nous étions, dès l'aurore, dans la métropole catholique.

« Nous aperçûmes deux jeunes femmes, à genoux sur le pavé, et confondues parmi la foule des paysans et des paysannes de la Sabine, qui assistaient dévotement aux messes des premières heures.

« La toilette noire de ces dames, bien que fort simple, avait cette ampleur des robes du temps, et se détachait sur les vêtements aux couleurs vives des paysannes.

« Elles restèrent pendant toute la durée du saint sacrifice dans la même attitude recueillie.

« Puis, lorsque le prêtre eut quitté l'autel, elles se levèrent et s'acheminèrent vers la statue de bronze du prince des apôtres.

« Elles appuyèrent à leur tour leurs lèvres et leurs fronts sur ce pied à demi usé par l'amour des générations chrétiennes, et pendant que nous nous approchions nous reconnûmes, avec un mélange d'attendrissement et de respect :

« S. M. la reine des Deux-Siciles, l'héroïne du bombardement de Gaëte, et sa sœur, S. A. R. Mme la comtesse de Trani.

« Comte DE N***. »

« Rome, 30 juin. »

Je relus, après cette lettre, les lignes suivantes, qui m'avaient frappé, six mois auparavant, dans le *Monde illustré* du 29 décembre 1860 :

« Depuis que les Piémontais, vainqueurs, ont occupé les formidables positions des Capucins et de Santa-Agatha, depuis que le roi et la reine de Naples, avec leur petite garnison, se trouvent complétement investis dans Gaëte et menacés jusque dans l'intérieur de la ville, on a remarqué que chaque jour, vers quatre heures, se réveillait une recrudescence dans la force du tir de la place assiégée... Les journées même où le feu n'avait pas été très-vif, on était sûr qu'une forte canonnade d'une heure allait gêner et décimer les travailleurs du général Cialdini. Les officiers des extrêmes avant-postes, placés dans les lieux d'observation et armés de longues-vues, cherchaient à découvrir le motif de ce redoublement de vigueur. Ils remarquèrent qu'une jeune femme, vêtue du costume calabrais, venait tous les jours à la *Batterie de la reine*, et assistait et présidait au tir. Elle arrivait souvent en voiture, parfois à cheval, bravant la mitraille qui pleuvait sur son passage... Or, cette jeune femme, dont l'intrépidité rappelle la fameuse duchesse de Montpensier tirant sur Condé, son frère, le canon de la Bastille, à la bataille de la Porte Saint-Antoine ; — cette jeune femme, dis-je, n'est autre que la reine de Naples en personne. Coiffée du chapeau calabrais, et drapée dans le vaste manteau national, l'héroïque épouse de François II semble symboliser ici le génie de la résistance. »

Cette femme régnait encore à cette époque sur un trône de poudrières incendiées et de casemates en explosion... Elle est tombée quelques jours après, au milieu des sympathies universelles, — tandis que le comte de Cavour, triomphant, montait au Capitole... de Turin, faute de pouvoir gravir le Capitole de Rome.

Aujourd'hui, le comte de Cavour est mort, — et la reine de Naples baise le pied de saint Pierre dans sa basilique... N'est-ce pas le cas de répéter avec Massillon : « Dieu seul est grand ! »

LE SULTAN ABD-UL-MEDJID [1] ET SON SUCCESSEUR ABD-UL-AZIS. — ANECDOTES EX-ORIENTALES.

Voici ce qu'un témoin oculaire nous écrivait de Constantinople, le 25 juin 1861 :

— Aujourd'hui, vers une heure de l'après-midi, le nouveau sultan Abd-ul-Azis est sorti du vieux sérail, accompagné du grand vizir, du séraskier et du capitan pacha. La cour du palais présentait le même aspect qu'aux cérémonies du Beïram. Le trône était placé sous le grand portique ; les troupes rangées en cercle contenaient la foule ; en face du trône se trouvait le corps de la musique impériale et, sur les côtés, étaient rangés les serviteurs du palais, qui, pendant toute la durée de la cérémonie, devaient faire entendre la formule en usage aux jours de fête : « Que Dieu conserve le sultan mille années ! » Abd-ul-Azis prit place sur le trône, au son de la musique et au bruit des salves d'artillerie, pendant qu'un murmure de satisfaction s'élevait parmi les spectateurs à l'aspect de la démarche virile du nouveau souverain.

Après une courte prière, le baise-main commença. Le grand amiral était à la gauche du sultan, et, remplissant les fonctions habituelles du chambellan, tenait à la main les franges du trône que devaient baiser les fonctionnaires d'un rang inférieur. Abd-ul-Azis, après avoir reçu les hommages des dignitaires de l'empire, se retira dans l'intérieur du palais, toujours suivi de ses ministres, pour y sacrifier un mouton. Il monta ensuite dans son caïk de parade et retourna au palais de Dolma-Bagtché, accompagné cette fois du grand amiral seulement.

Au moment où le sultan Abd-ul-Azis prenait place sur le trône, des crieurs publics avaient été envoyés dans toutes les directions pour annoncer au peuple la mort d'Abd-ul-Medjid et l'avénement de son successeur.

Il venait de s'éteindre, en effet, à la fleur de l'âge, ce pâle et doux roi fainéant de la Turquie mourante, Abd-ul-Medjid-Khan, trentième successeur d'Osman, fondateur de l'empire des Osmanlis.

Né le 23 avril 1823, successeur, à treize ans, de Mahmoud II, son père, Abd-ul-Medjid eût été le plus parfait des sultans, il y a deux ou trois siècles. Affable et humain, éloigné des violences et ennemi du sang, insoucieux de ses finances et absorbé dans son harem, ce jeune prince fut battu à Nézib, avant de régner, par Méhémet-Ali, d'Egypte. Il proclama dans le *hatti-scherif de Gulhané*, des réformes qu'il ne sut ou n'osa pas accomplir. Il se laissa enlever de fait la Moldavie et la Valachie en 1849. Il joua, dans la dernière guerre d'Orient, le rôle passif et docile que nous n'avons pas à juger. Il proclama derechef en 1856 un *hatti-humayoun* pavé de bonnes intentions sans résultat. Il vit ses derniers jours troublés par des désordres et des dilapidations, — qui coûtèrent la vie aux chrétiens de la Syrie et du Liban. Bref, il finit comme il avait commencé, méritant, s'il eût été chrétien, qu'on chantât sur sa tombe : Paix aux hommes de bonne volonté !

Le premier acte du sultan Abd-ul-Azis, successeur d'Abd-ul-Medjid, a été une révolution plus radicale que le massacre des janissaires : — l'abolition de la polygamie im-

(1) Voyez son portrait tome XXIII, page 305.

périale et la dispersion des femmes et des gardiens du sérail.

En vérité, s'écrie à ce sujet un de nos confrères, en vérité, l'Orient s'en va! Le magnifique sultan Abd-ul-Medjid l'a emporté dans sa tombe. Depuis la mort de ce dernier Osmanli, le harem de Byzance n'existe plus, le harem, ce dernier mystère! Un édit vient de disperser dans toutes les directions ces jolis oiseaux qui becquetaient les fruits les plus rares sur le perchoir du sérail : perles du Coromandel, diamants de l'Oural, de Golconde, de Potosi, rubis de Pégu et de Ceyla, émeraudes de Sibérie, opales irisées, toutes les richesses englouties au fond des océans et dans les entrailles de la terre. Un beau matin, le dernier muet, précédé du dernier gardien, est entré inopinément dans l'asile inviolable, et, ouvrant la porte de la cage d'or, il a chassé sans pitié la nichée galante. Plus de sultanes, plus de favorites, plus d'esclaves splendidement parées, amenées des confins de l'empire et élevées à grands frais pour le fils d'Osman. Le vieux parti turc, en apprenant cette nouvelle, a déchiré ses vêtements et s'est voilé la face. Comprenez-vous, en effet, un sultan sans harem, un sultan épousant légitimement une femme et déchirant ce fabuleux mouchoir, déclaration muette nonchalamment jetée à toutes les houris de l'Eden oriental! Eh bien! le sacrifice est accompli, le mouchoir n'est plus qu'un souvenir de la légende. Adieu, galant mouchoir!

Malgré son doux nom, qui semble avoir été cueilli sur quelque frais rosier du jardin de la poésie persane, Abd-ul-Azis est, à ce qu'il paraît, un personnage austère. En fermant pour toujours, dès le début de son règne, le palais des Mille et une Nuits, il annonce à ses sujets que le temps de la poésie est décidément passé, et que, s'ils veulent vivre en Europe, les Turcs doivent, comme les autres peuples, se résigner aux finances bien tenues, à la justice, aux constitutions, aux chemins de fer, aux ministres avec et sans portefeuille, etc. Tout cela sans doute, poursuit notre confrère, ne sera pas aussi agréable que les sultanes du harem; mais ce harem, il coûtait si cher! L'empire turc n'était plus assez riche pour se payer un si grand luxe dans la personne de son sultan. Des meubles d'or et d'argent massif, des monceaux de diamants, cent soixante femmes ayant chacune un nombreux domestique, une armée de serviteurs blancs et de serviteurs noirs, les revenus de vingt provinces engloutis dans un palais et sacrifiés à l'énervement d'un homme! Et quelles intrigues nouées par ces mains charmantes et paresseuses! quelles dilapidations, quelles dépenses insensées! On dressa un jour le bilan des sommes consacrées pendant l'année 1858 à l'entretien du harem. Total : cent soixante millions de francs, — le quart des revenus de l'empire!

Un riche joaillier d'Amsterdam vint à Stuttgard au moment de l'entrevue de l'empereur des Français et du czar. Il apportait un énorme diamant d'une valeur de six millions. Ce diamant, il parvint à le présenter à tous les souverains qui étaient venus se grouper autour des deux empereurs, mais tous reculèrent avec effroi devant les six millions.

Deux ans plus tard, notre confrère rencontra le joaillier à Paris. « Et le fameux diamant? lui demanda-t-il.— Vendu au sultan. — Six millions? — Dix-huit. — Dix-huit millions! — Notre maison, dit le joaillier, n'a touché que six millions, mais le sultan l'a payé un peu plus cher. Il a fallu présenter ce diamant à un personnage qui a prélevé un million pour sa complaisance. Le deuxième personnage l'a présenté à un troisième, qui l'a fait parvenir à un quatrième, qui l'a déposé aux pieds d'un plus grand personnage encore, qui a chargé enfin la sultane Validé de le remettre à la sultane favorite pour le faire accepter par le sultan. A mesure que le diamant passait par une main, il augmentait naturellement, non de valeur, mais de prix, et il augmentait hiérarchiquement, c'est-à-dire en proportion de la puissance toujours croissante du bienveillant intermédiaire. » Voilà comment un gros diamant du prix de six millions a été payé dix-huit millions par Abd-ul-Medjid, en passant par l'inévitable filière du sérail. C'est décidément une belle chose que la hiérarchie, surtout la hiérarchie orientale!

Ce diamant, payé par le sultan le triple de sa valeur, n'est point un fait isolé, accidentel. Sur tous les objets achetés pour le sérail, meubles, voitures, parures, etc., les intermédiaires officieux ou officiels prélevaient une remise honnête. C'est l'usage, du reste, dans toutes les cours d'Orient, et même d'ailleurs. Un Européen, connu de notre auteur, mais qu'il ne veut pas nommer, offrit, il y a deux ans, à un prince musulman une tabatière qu'il avait payée 7,000 francs. « J'en ai déjà une semblable, dit le prince en remerciant, elle m'a coûté 40,000 francs, et, comme la vôtre, elle vient de Paris. » Il paraît qu'Abd-ul-Azis est décidé à rompre avec ces habitudes et à ne payer les choses que ce qu'elles valent. Et tout d'abord, pour acquitter les dettes énormes de son frère, il a commencé par faire fondre les meubles d'or et d'argent entassés dans le harem; les diamants, les perles fines, les bijoux, les parures, tous ces colifichets ont été vendus; — la vente à l'encan de la vieille Turquie! On ne sait si, par suite de la dispersion du harem, Mahomet lui-même ne sera pas mis au nombre des objets de rebut, la polygamie étant la clef de voûte de l'édifice musulman. Quoi qu'il en soit, ne laissons pas partir sans les saluer d'un compliment de condoléance ces fonctionnaires absolument dépourvus désormais de toute fonction et qu'on nomme les gardiens du sérail.

LE MARÉCHAL BOSQUET.

La gloire a écrit sa vie; la France a pleuré sa mort. Nous avons fait graver son portrait (1). Il ne nous reste qu'à inscrire ici son nom et ses titres : Pierre-François-Joseph Bosquet, né le 8 novembre 1810, élève de l'École polytechnique, officier en Algérie de 1834 à 1851, général de division en 1853; commandant du deuxième corps en Crimée, sénateur et maréchal de France en 1856,— mort à Pau en 1861. Campagnes d'Afrique et de Crimée, batailles de Sidi-Lakdhar, de la Kabylie, de l'Alma, d'Inkermann, du Petit-Carénage, du Mamelon-Vert, de Malakoff et de Sébastopol. Une admirable odyssée de courage, de talent, d'honneurs et de blessures. Une mort irréparable à cinquante ans (2)!

(1) Voyez ce portrait et nos articles sur la Crimée, t. XXII, p. 89 à 125; t. XXIII, p. 30 à 125, 252; t. XXV, p. 5 et 10.

(2) Nous avons été témoin d'un fait qui prouve à quel point le maréchal Bosquet joignait le sang-froid au courage, la science au métier, le coup d'œil au coup de main. La veille de son départ pour la Crimée, nous déjeunions avec lui et des officiers supérieurs chez le général marquis de Lawœstine, commandant en chef de la garde nationale de Paris. Chacun se mit à battre les Russes en théorie, à prendre Sébastopol et Cronstadt, à brûler Saint-Pétersbourg, etc. Au champagne, c'était l'affaire de deux mois; au café, trois semaines suffisaient; aux cigares, on se contentait d'une victoire et de quelques jours.

— Messieurs, dit gravement le maréchal Bosquet, silencieux

HENRI MURGER.

Né à Paris en 1822, fondateur du *Castor*, journal de la chapellerie, rédacteur de *la Silhouette*, du *Corsaire* et de la *Revue des Deux-Mondes*, auteur de *la Vie de Bohême* sous toutes ses formes, dans le roman et au théâtre. C'était malheureusement sa propre vie, — ce qui a fait périr à trente-huit ans un talent délicat et fin de poëte et de prosateur, un esprit enjoué et charmant, un caractère aimable et facile, trop facile pour éviter l'hôpital, où il a suivi Gilbert et Moreau.

Quand nous aurons dit encore que l'année 1861 a vu mourir le Père VENTURA, dont nous avons raconté la vie et apprécié le talent (t. XIX, p. 189), le comte TÉLÉKY, le martyr hongrois, — martyr jusqu'au suicide (t. XVI, p. 359, et XVII, p. 12, 73, 174, *Etude sur la Hongrie*); — l'architecte ZWIRNER, qui achevait l'immense cathédrale de Cologne; — l'apôtre Jean JOURNET, qui se croyait un messie, et qui n'a trouvé ni baptême, ni passion, ni Calvaire; — l'acteur LECLÈRE, ancien soldat qui avait pleuré aux adieux de Fontainebleau et qui faisait rire tout le monde au théâtre des Variétés; — Eugène GUINOT et Paul D'YVOI, conteurs aimables et féconds, qui avaient créé la chronique amusante sans scandale; — Abel DE PUJOL, peintre d'histoire, — et de vastes plafonds, — que Meissonnier, le miniaturiste à l'huile, vient de remplacer à l'Académie des beaux-arts; — le poëte florentin NICCOLINI, que les Italiens appellent l'émule d'Alfieri et de Machiavel, qui a donné son nom au grand théâtre de Florence, et à sa patrie les drames de *Nabucco*, d'*Arnaldo di Brescia*, de *Foscarini*, de *Giovanni di Procida*, etc; — nous pourrons quitter les défunts pour les vivants, — et vous présenter, entre autres, grâce à la photographie de M. Duchesne de Bellecourt, notre charmante ennemie,

L'IMPÉRATRICE DE LA CHINE.

Mon Dieu, oui, la souveraine du Céleste Empire s'est laissé photographier! Qu'on dise encore que la Chine n'est pas ouverte! Cette conquête... du portrait de l'impératrice a été pour les artistes le résultat le plus sérieux de la prise de Pékin. Si l'impératrice eût été laide et vieille, M. Duchesne de Bellecourt aurait perdu son temps et son objectif. Mais l'impératrice est jeune, jolie et coquette; elle a permis au soleil de nous gratifier de son image. La cérémonie, d'ailleurs, n'a pas été longue. Le modèle est arrivé sur une terrasse, voilé des pieds à la tête. Il s'est découvert une demi-minute, — le temps d'ouvrir et de fermer la lunette. L'opérateur lui-même n'a fait qu'entrevoir la figure sacrée... Mais heureusement l'épreuve était excellente, — et la voilà tirée à cent mille exemplaires, grâce à *l'Illustration* et au *Musée des Familles*.

et souriant jusque-là, je ne suis pas aussi confiant que vous. Les Russes sont d'admirables soldats de défense. La guerre de Crimée sera longue et sanglante. Nous ne triompherons que par des prodiges d'audace et de patience; et si nous entrons dans Sébastopol, je parie pour quatre ou cinq grandes batailles, une perte de plus de 40,000 hommes et un siége d'une année, au bas mot.

Nous prîmes note, en rentrant, de cette prophétie, réalisée depuis par les événements où la part de Bosquet fut si glorieuse.

PITRE-CHEVALIER.

(Note de l'*Almanach du Musée des Familles* de 1862.)

Le poëte pourra chanter avec connaissance de cause :

Celle que j'aime à présent est en Chine;
Elle demeure avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine,
Au fleuve Jaune, où sont les cormorans.

Elle a des yeux retroussés vers les tempes,
Un petit pied à tenir dans la main,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
Les ongles longs et rougis de carmin.

Par exemple, ne nous demandez pas le nom de l'impératrice. Le général de Montauban lui-même, qui lui a pris sa capitale et son palais, ne connaît pas la première lettre de ce nom! Nous vous dirons plutôt celui de l'hôte le plus aimable et le plus brillant des fêtes de Compiègne (1),

GUILLAUME III, ROI DES PAYS-BAS.

Celui-là ne s'est point caché. Et il a bien fait. Il est encore jeune. Il est beau, il est grand, il est blond comme sa patrie. Il a toute l'aristocratie des races du Nord. Elevé au trône de Hollande en 1849, cousin, par sa mère, de l'empereur de Russie, cousin, par sa femme, de l'empereur des Français, il a fait applaudir en France un roi comme on en voit peu, — un roi qui a réduit sa liste civile de moitié (1,696,000 francs), qui a canalisé ses Etats amphibies, desséché la mer de Harlem et sillonné son pays de chemins de fer. Guillaume III, qui succédait au roi de Prusse à Compiègne, y a conquis tous les suffrages par sa dignité, sa grâce et son instruction étendue. Excellent musicien et amateur des beaux-arts, il a applaudi en connaisseur les artistes du palais, — ce qui ne l'a pas empêché de briller au premier rang dans les chasses à courre et à tir.

TRAVAUX DE PARIS. — LES HALLES CENTRALES.

L'année 1861 a vu inaugurer, à Paris, les boulevards de Malesherbes et de Beaujon, continuer les boulevards Saint-Germain et de Sébastopol, ouvrir le parc de Monceaux, le quartier du nouvel Opéra, la place de la Comédie française, l'Eglise russe, tomber le pavillon de Flore aux Tuileries, achever la Bibliothèque impériale et les deux théâtres Lyrique et du Cirque, jaillir le puits artésien de Passy, couvrir le canal Saint-Martin, courir de rue en rue l'égout collecteur, ce grand ennemi de la circulation, — et doter les halles centrales d'une seconde basilique de verre et de fonte, digne de la première, c'est-à-dire un des plus curieux monuments de notre civilisation.

En attendant le travail complet que nous publierons sur ces merveilleuses halles centrales, nous donnons aujourd'hui la vue des six premiers pavillons; et cette vue, si bien prise par M. Thorigny, justifiera le titre de *basilique*, échappé à notre enthousiasme.

Oui, c'est bien là la cathédrale gastronomique du Gargantua parisien. Elle a remplacé, entre les rues Saint-Denis, de la Tonnellerie et de la Cossonnerie, sur une étendue de vingt mille mètres carrés, les voies tortueuses et infectes des Chartreux, Traînée, de la Fromagerie, de la Réale, de la Friperie, des Prêcheurs, et les marchés ignobles de la Viande, des Œufs, des Poissons, des Draps, etc. Sur un mur de briques, aux dessins agréables, se dresse l'immense palais de fonte et de verre,

(1) Voyez nos Chroniques de novembre et décembre derniers.

solide et léger, lumineux et aérien. L'air y circule librement, par les baies supérieures, à travers des persiennes en cristal dépoli. De vastes lanternons, pratiqués sur les toits de zinc, laissent entrer le soleil jusqu'au centre de l'édifice. Les galeries intérieures sont dallées de pierre et d'asphalte. L'aménagement, propre jusqu'à l'élégance, se compose de loges de deux mètres, séparées par des treillages à larges mailles, de grandes planches sur des tasseaux de fer, d'étaux en marbre et de comptoirs à claire-voie. Les noms des marchandises et les numéros des marchands sont inscrits au fronton des cabines. Dans la halle aux poissons, ces cabines sont remplacées par de longues tables à quatre compartiments, — et par des bancs de vente à la criée, flanqués de bureaux d'enregistrement.

Aux heures les plus encombrantes, avec la foule la plus serrée, l'ordre est prodigieux dans ces admirables galeries.

C'est alors que le spectacle intérieur est le plus saisissant.

Guillaume III, roi des Pays-Bas. Le sultan Abd-ul-Azis. Le prince Adam Czartoryski. Dessin de Morin.

Notre gravure donnant l'idée de l'aspect extérieur, nous n'avons plus qu'un mot à dire du tableau souterrain.

Car les halles nouvelles ont leurs souterrains, plus étonnants encore que leur palais visible. Sur le sol, vous ne voyez que la montre et l'échantillon des denrées. Sous le sol, vous contemplez les intarissables provisions, renouvelées chaque nuit. Chaque cabine a sa cave correspondante et son escalier de service. C'est un pandémonium ordonné, divisé à l'infini, éclairé au gaz (1), arrosé d'eaux vives, et si solidement établi, que la voûte en briques et en fer bétonnés ne forme plus qu'un seul monolithe. On l'a bien vu quand une colonne supérieure tomba un jour de tout son poids de trois mille kilogrammes. Pas une brique des caves ne fut ébranlée dans son alvéole.

(1) C'est dans ces caves que se fait, à la lumière, le *mirage des œufs*. Personne n'ignore que la fraîcheur d'un œuf se juge à sa transparence; mais tout le monde ne sait pas que, sur les deux cent mille œufs vendus chaque jour à Paris, il n'en est pas un qui ne subisse l'épreuve du *mirage*. Aussi le métier de *mireur d'œufs* est-il, dit-on, un excellent métier.

C'est là le chef-d'œuvre de M. Baltard, l'architecte de ces prodiges modernes.

Mais l'enchanteur n'a pas dit son dernier mot. Savez-vous son projet définitif? Il veut faire circuler dans ces souterrains des railways qui joindront l'égout du boulevard de Sébastopol et les quais de la Seine, de sorte que les halles centrales seront approvisionnées par des waggons invisibles, qui amèneront à ce vaste estomac de Paris, sans que Paris s'en aperçoive, tous les produits de la France, de l'Europe et du monde !

Quand M. Baltard aura couronné son œuvre par ce trait de génie, nous proposerons de lui élever une statue au sommet des halles centrales.

Il serait juste peut-être d'y joindre les trois bustes de M. Flachat, qui a réalisé, dans l'armature de fer, son mot charmant à l'Empereur : Il faut que les pavillons des halles soient de grands parapluies ouverts ; — de M. Rolier-Gousault, qui a fait l'immense fourniture des verres dépolis ; — et de M. Paul Garnier, à qui l'on doit les horloges électriques installées aux frontons.

L'ÉGOUT COLLECTEUR.

Ceci est le revers de la médaille... du nouveau Paris, et ce revers a été une des calamités de 1861.

Faisiez-vous quelques pas dans la rue, sur les places, sur les boulevards, vous rencontriez un tyran qui se dressait devant vous et vous barrait le passage. L'évitiez-vous en prenant une autre direction, l'oppresseur reparaissait, plus obstiné, plus menaçant, plus terrible que jamais. Impossible de courir à vos affaires! Plus de moyens de vous promener ! Le flâneur ne savait plus où flâner. Et le provincial, traqué dans Paris par le monstre, regrettait les ruelles de son chef-lieu d'arrondissement, ruelles parsemées d'herbe jaunâtre, mais indulgentes à l'innocent piéton !

Or ce tyran, cet oppresseur, ce monstre, était l'égout collecteur, — l'égout central destiné à relier tous les autres, — celui-là même qui doit recevoir un jour les rails et les waggons aboutissant aux halles de Paris. Une merveille, quand il sera terminé ! Un fléau pendant sa longue confection ! Figurez-vous un gourmet assistant dans sa cuisine aux préparatifs de son dîner de Lucullus ! Tel a été le sort du Parisien, en 1861, — devant ce redoutable égout collecteur ! — Il a régné dans la grande ville pendant les deux tiers et demi de l'année pour le moins. Un statisticien de nos amis prétend qu'il a régné quinze mois sur douze, de la Madeleine à la Bastille et de la gare de Strasbourg à l'Observatoire. Vous le retrouviez partout en même temps ! Le boulevard des Italiens était un précipice ; la place de la Concorde, un marais ; le quai des Tuileries, un glacier du pôle ! Par où se diriger, s'il vous plaît ? Vous traversiez un pont : voici une tranchée au bout, avec deux cents ouvriers et quarante tombereaux! Vous faisiez un circuit et gagniez une place, libre et déserte la veille : une montagne de sable et une barricade de pavés vous rappelaient les mauvais jours de nos émeutes de 1848 ! Ce n'était pas la Révolution qui vous faisait ces agréments. C'était l'égout collecteur. En vain Paris criait : — Grâce et merci ! Je suis assez beau comme cela ! Ne me décorez pas davantage ! — Pardon ! c'est une dernière main à mettre à votre toilette. Après l'égout collecteur, vous serez propre et coquet d'un bout à l'autre. Et en 1862 vos rues seront comme des parterres, vos boulevards seront terminés, votre macadam immobile, tous vos pavés en place, toutes vos maisons alignées, et, regardant par leurs millions de fenêtres comme par autant d'yeux ouverts, leurs habitants se promener, heureux et dispos, sur leurs trottoirs définitifs ! Ainsi soit-il !

Le fait est que le *grand collecteur*, comme l'appelle l'édilité, semble avoir terminé ses tranchées et ses montagnes. Et les maisons neuves sortent de terre, superbes et blanches, le long des boulevards de Sébastopol, de Beaujon, de Malesherbes, de l'Alma, de Saint-Germain, etc., etc.

Nous voudrions seulement (s'il nous est permis de réclamer une merveille de plus, au milieu de tant de merveilles), nous voudrions trouver quelque variété d'architecture dans ces palais de notre capitale régénérée. — Quel est, je vous prie, cet édifice à colonnes corinthiennes, fronton, etc.? — C'est une église. — Et cet autre édifice à colonnes et fronton ? — C'est un théâtre ! — Et ce troisième, à colonnes, fronton ? — C'est une gare ! — Et ce quatrième, copié sur les trois autres ? — Une prison ! — Et celui-ci et celui-là, toujours pareils ? — Une caserne ! un ministère ! etc., etc. Les maisons particulières ne sont pas plus diversifiées. Prenez un Parisien, bandez-lui les yeux et promenez-le sur les nouveaux boulevards, en lui enlevant le bandeau, de quart d'heure en quart d'heure. Nous gageons qu'il ne distinguera pas le boulevard de Sébastopol du boulevard de Malesherbes, ni le boulevard Saint-Germain du boulevard Beaujon.

Paris naquit un jour de l'uniformité.

Prenez-y garde ! ceci est un défaut. Avis aux architectes de 1862 !

LA COMÈTE DE 1861.

En renvoyant au prochain numéro la Revue scientifique, littéraire et artistique de l'année (la science, les lettres et les arts peuvent attendre, car ils sont immortels), nous devons accorder un souvenir à la comète de 1861.

Était-ce la comète de Charles-Quint ou celle de Victor-Emmanuel ? M. Babinet opinait pour Charles-Quint ; mais M. Arsène Houssaye pour Noé et pour Bacchus, ce qui ne l'empêchait pas de rappeler la chronique du couvent de Saint-Just :

Un beau jour, après son abdication, se promenant aux alentours du couvent de Saint-Just, le vieil empereur espagnol rencontra Pedro de San Herbas, qui avait été à Charles-Quint ce qu'avait été à François Ier Triboulet. Il lui tira son chapeau, et, le voyant étonné de cette politesse inattendue : — Mon pauvre ami, dit-il, c'est tout ce que je puis aujourd'hui faire pour toi. — Vous regrettez le pouvoir, Majesté? dit le fou. L'ancien monarque respira fortement, mais répondit avec un air de parfaite insouciance : — Tu me connais mal. Mon empire était le plus beau du monde ; par conséquent il me donnait plus de tracas que ne m'en auraient donné tous les autres ensemble. J'ai eu la sagesse de m'en délivrer, de montrer que je possédais l'empire et que l'empire ne me possédait pas. Et je suis heureux. Quelles nouvelles ? — Sire, il vient de paraître au ciel une énorme comète. — Qu'est-ce donc qu'une comète ? Ah ! je me rappelle, une de ces étoiles qui ont de grandes queues. Elles sont très-utiles quelquefois, ces comètes, elles amusent le peuple. Dans le temps, il y en avait à Milan une qu'on voyait en plein midi. — Celle dont il s'agit est énorme, sire. Le roi de France et le pape sont malades de frayeur, ils croient que la fin du monde est proche. — Bah ! mon cher, la fin du monde pour le pape, ce se-

rait si les Turcs prenaient Rome, et pour Henri, si la reine Catherine se fâchait avec madame Diane de Poitiers. — Eh ! Majesté, interrompit Pedro de San Herbas, ne confondons pas nos rôles. Nous sommes ici un empereur et un fou. Si vous faites de l'esprit, je vais me croire empereur.

On voit que Charles-Quint n'avait pas grand'peur de sa comète. Il mourut dans l'année, cependant, mais on sait qu'il s'était fait enterrer d'avance.

En somme, la comète de 1861 n'a pas été plus méchante que la comète de Trissotin, dans *les Femmes savantes*, de Molière :

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle.
Un monde auprès de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

LES ARTS INDUSTRIELS. — BIJOUX ARTISTIQUES DE M. LEMAIRE.

Un mot, en finissant, sur les arts industriels, — ces arts parisiens par excellence, — qui viennent de préluder à la prochaine exhibition de Londres par une exposition spéciale au palais des Champs-Elysées.

Nous y avons sincèrement admiré la belle armoire à trois portes du Gréco-Italien Mazaroz; le bahut vrai Henri II de M. Jeanselme; le meuble à trois couleurs de M. Hubel; l'ébène monumental de M. Balthoven; les lignes douces et charmantes de Vieux père et fils; les grandes exécutions du brillant chercheur et trouveur Sauvrezy, etc. Le petit salon de repos de M. Henri Penon était une admirable étude du mariage des genres, de l'accord des tons, des nuances, des plis et de la lumière. Il fallait, il est vrai, à M. Penon, dit M. Auguste Luchet, le critique émérite, un décorateur comme M. Rémon, un peintre comme M. Mazerolle, un architecte comme M. Picq, ses trois partenaires dans ce quatuor ravissant. Il a eu de plus M. Lerolle pour lui fournir un thurifère et une Vénus; or, M. Lerolle est un de nos grands bronziers parisiens. Son père travaillait pour Palaggi, qui fut le président de l'Académie de Milan; et il est artiste vrai, comme son père. La maison pompéienne du prince Napoléon (allée des Veuves) lui doit des bronzes très-sérieux.

Les moulages sur nature morte de M. Rougeau nous ont frappé aussi, et bien plus encore ceux de M. Guy Richer sur nature vivante. « Ainsi que Cagliostro arrêtait, dit-on, la parole au milieu du cri, le bras à moitié du geste, M. Richer saisit un oiseau qui s'envole et le rend immobile dans son élan; puis il le moule et nous le donne : Que dis-je ? M. Richer moule un homme tout entier en trois minutes : vivant il l'a pris, vivant il le rend. C'est le dernier mot de la plastique. »

Un autre mouleur merveilleux est M. Desachy; avec de la toile et du plâtre, il moule des antiques tels que l'Aruspice, le Sophocle, la Vénus de Milo, le Parthénon, qui pèsent comme de la galvanoplastie, c'est-à-dire presque rien, et ne se brisent point en tombant. « Cela s'appelle du *staff*, vient pur et superbe à l'œuvre, et peut servir à toute belle ornementation voulue, sans charger plus qu'il n'est prudent nos pauvres constructions à l'entreprise. »

Car, nous l'avons déjà dit et nous le répétons, et cette thèse appartient au *Musée des Familles*, l'art, menacé de périr dans notre civilisation, ne peut se relever qu'en se faisant domestique, familier, ornemaniste, à la mesure de nos habitations, de nos routines et de notre bourse. « Nos châteaux sont rares et petits, et nous n'avons plus de palais : les vrais riches de Paris, ceux qui ne sont pas en plaqué, logent au troisième étage ! Il nous faut de l'art que l'on puisse déménager; nos musées de famille ne dépassent guère le dessus de la cheminée. Plusieurs maisons pensent comme nous, et parmi elles la maison Gelot, les bons faiseurs Evrard et Bertin, qui sont les moines du bronze; et Gervais, et Perrault, et tant d'autres; et Moigniez surtout, le magicien Moigniez, qui fait frémir et respirer le bronze de ses animaux; et Mlle Bérens, qui des poupées fait des princesses; et M. Soccaille, avec ses boîtes à musique; et MM. Adam et Siméon, avec leurs miroirs ornés d'anges et de fleurs; et M. Duponchel avec sa poterie éclatante; et MM. Deck et de Beaumont, qui ressuscitent les merveilles de l'Italie et de l'Orient; et M. Hermann, avec ses vases en pierres dures, en porphyre, en granit, en jaspe; et MM. Guichard et Réveillon, qui ont exposé une cheminée,—modèle d'intelligence, de goût et de simplicité. »

Mais personne ne nous a semblé mieux comprendre cette nécessité de l'art familier et à la portée de tous, que M. Paul-Edmond Lemaire, l'heureux et habile créateur de la *bijouterie artistique*.

Vous avez sans doute remarqué son écusson magistral rue de Rivoli, près du Louvre. Il porte les armes célèbres que Philippe-Auguste octroya, en 1189, à la corporation des bijoutiers de Paris : en haut, des fleurs de lis sur champ d'azur; au bas, trois croix flanquées de ciboires et de couronnes. La devise explique ces attributs : *In sacra inque corona* (1). Ce qui veut dire : Travaillez à la fois pour le sacré et pour le profane, pour l'autel et pour le trône, pour Dieu et pour le roi.

M. Lemaire travaille, en effet, pour tout le monde. Et nous signalons l'adresse et le goût avec lesquels il applique l'art aux matières les plus simples et les plus abordables. Il sait que la valeur de ses œuvres est dans l'idée et dans l'exécution, bien plus que dans le métal et dans la pierre. L'argent oxydé, le bronze, les ors de couleur, les émaux, les onyx, les pierres intermédiaires sont la base ordinaire de ses produits les plus délicats.

Nous avons admiré, dans son exposition, et tous les vrais connaisseurs admireront comme nous :

Un bracelet en argent, avec émeraudes et perles fines, entre-deux d'émail, milieu en émail Louis XV, véritable chef-d'œuvre de demi-teinte et de douce harmonie;

Une parure complète, de ce style, ferait une reine du goût sans ruiner une femme du monde;

Des bagues en vieil argent, avec le groupe des Vertus théologales, arrangé d'une façon exquise et d'un fini incroyable, dans une si petite dimension;

Des broches-empire, dont Mme Récamier eût été fière, il y a cinquante ans;

Des breloques rococo, avec des enfants jouant du chalumeau et de la viole; un rêve de la Régence, à son plus gracieux moment;

Des bagueiers en onyx, avec chimères adossées, pieds en arabesques et montants d'une délicatesse inouïe; — surtout le modèle exécuté pour M. le duc Tascher de La Pagerie, sénateur et premier chambellan de l'impératrice;

Une broche en vieil argent, ors verts, émaux, perles

(1) Le peintre a écrit *coronat*, nous ne savons pourquoi, cette version nous semblant inintelligible.

fines et améthistes; — encore une harmonie charmante. Les améthistes pendent, en s'étageant, comme des larmes, dont la goutte extrême est figurée par des perles;

Des bracelets en aluminium, avec des enfants couchés, retenant des guirlandes de fleurs tombant d'un médaillon à chiffre entouré de rubis, ors rouges, jaunes et verts, enroulés d'oiseaux, de lézards et de serpents;

D'autres bracelets gothiques, avec les Vertus théologales dans des niches ciselées, qui rappellent les tours de force et de patience du moyen âge;

Des vide-poches de toutes grandeurs, chargés d'arabesques byzantines; des crucifix d'argent sur ébène, avec les clous en ornements aux bouts de la croix; des coffrets en bronze doré, d'une fantaisie simple et riche, incrustés d'oiseaux exquis ou de miniatures des deux derniers siècles, etc.

Nous avons choisi, — et nous avons fait dessiner, — comme spécimens de ce riche musée de famille : 1° Un coffret à bijoux, de trente centimètres de haut, en vieil argent, avec des ornements d'or sur maroquin vert, style du treizième siècle. Le collier, posé sur le socle,

Coffret nuptial à bijoux, en argent oxydé et en maroquin. Collier et bracelet, de M. P.-Edm. Lemaire. Dessin de Fellmann.

est en or, émeraudes et rubis; le bracelet est en vieil argent, or et grenats; 2° Un bénitier de cinquante centimètres de haut, en argent oxydé, d'un ton vigoureux et splendide. Il représente l'Ange de la nuit, inclinant légèrement la tête, les pieds posés sur un nuage fantastique, les ailes tombant avec grâce jusqu'à ses genoux, où la chlamide se relève par un nœud et une agrafe; les mains déroulant un étendard semé de croix et d'étoiles, d'où semble s'épancher le sommeil calme de l'innocence.

Benvenuto Cellini eût signé cette petite merveille. La mariée la plus difficile serait glorieuse de la suspendre au chevet nuptial, — et les beaux-arts doivent remercier M. Lemaire de les introduire au foyer domestique avec tant de succès et de talent. PITRE-CHEVALIER.

(La fin à la prochaine livraison,— notamment la notice anecdotique sur le prince ALBERT.)

Bénitier, en argent oxydé, de M. P.-Edmond Lemaire. Dessin de L. Breton.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LES JOIES DE LA FAMILLE.

LA FÊTE DE L'AIEUL. LÉGENDE DE BOHÊME (1).

La fête de l'aïeul. Types et costumes de la Bohême. Composition et dessin de M. Sauvageot.

I

C'est un beau château que le château de Stolzenberg, dont la Moldau, le fleuve royal de la Bohême, baigne le pied de ses flots verts comme l'émeraude. Des clochetons pyramidant au milieu des nuages ; une grande tour massive et carrée ; des créneaux, des barbacanes et des machicoulis, lui donnent un aspect à la fois grandiose et sévère qui frappe les plus indifférents. On ne peut le contempler sans l'admirer et sans le craindre.

Par une froide mais lumineuse matinée de janvier, en l'an de grâce 1542, un riche seigneur, encore dans la fleur de la jeunesse et déjà dans la force de l'âge viril, Henrich, comte de Stolzenberg, se promenait à pas lents sur une large terrasse qui s'étendait devant le château et dominait au loin la campagne et le fleuve. Le comte Henrich était une de ces grandes et fières figures héroïques dont le type semble aujourd'hui perdu, mais que le moyen âge féodal sut tirer à tant d'exemplaires dans les châteaux de France et dans les burgs d'Allemagne. Il avait la mine haute, l'air ouvert, loyal et franc ; de la bonté sur les lèvres et de l'audace dans les yeux. Il allait et venait du porche gothique, par lequel on pénétrait dans le château, jusqu'à la balustrade en pierre sculptée qui bordait la terrasse, et que décorait une statue colossale de saint Jean Népomück, le courageux martyr du secret de la confession, le saint patron de la Bohême, étendant ses deux mains comme pour bénir la campagne et le village, dont on apercevait dans la distance le clocher rustique. Deux grands lévriers aux jambes minces, au corps svelte, au poil rude, au museau de brochet, gambadaient autour de lui et venaient de temps en temps lécher ses mains et mordiller le bout de ses doigts. Henrich les repoussait d'un geste affectueux, et continuait sa promenade. Parfois, aux fenêtres du premier étage, un rideau s'entr'ouvrait, et une belle tête pensive, — une tête de femme, — se montrait, puis disparaissait, mais pas assez vite pour que l'on n'ait pas eu le temps de surprendre sur ses traits une expression de tendre sympathie.

Tout à coup le promeneur s'arrêta, releva le front, et porta tout près de son oreille sa main arrondie en conque, avec le geste d'un homme qui veut écouter. Les lévriers s'arrêtèrent comme leur maître, tournant leurs têtes pointues du côté de la Moldau. La fenêtre s'ouvrit, et la tête de femme, que nous avons seulement aperçue derrière la vitre brodée d'arabesques par le froid, se montra dans toute la splendeur de sa beauté blonde...

— N'as-tu rien entendu, Henrich ? demanda-t-elle au jeune homme.

— Et toi, chère Bertha ?

— Le son du cor, là-bas, derrière les grands sapins. Elle n'avait pas encore achevé ces mots, que les deux lévriers, cessant leurs ébats, demeurèrent un moment immobiles, pointant leurs oreilles droites ; puis ils poussèrent un aboiement sourd, et, bondissant par-dessus la balustrade, ils s'élancèrent vers la poterne de la cour d'honneur, dont le pont-levis s'abaissa.

Au même instant le galop d'un cheval retentit sur la terre sonore, et bientôt un courrier botté, éperonné, fumant, mit pied à terre au bas de la terrasse et présenta au jeune comte un pli cacheté...

— Ciel ! de mon père, et le premier mot de lui depuis sept ans ! s'écria Henrich en brisant le fil de soie enroulé deux fois autour du message et fixé par une bulle de cire rouge, portant l'empreinte des armes des Stolzenberg.

— Oui, de votre père, de Mgr le comte Magnus, répondit le courrier en s'inclinant.

— Et que nous apprend-il, ce bon père ? demanda l'aimable Bertha, accourant pour savoir la cause de l'émotion de son mari ; et s'appuyant, souriante et tendre, à l'épaule du jeune homme, elle lut en même temps que lui :

« Mon fils, mon Henrich bien-aimé, disait la lettre, les hommes nous ont séparés, mais Dieu va nous réunir : il a touché les cœurs de ceux qui nous persécutaient ; il a fait luire sa lumière aux yeux des princes : Henrich, je suis libre... Quand vous recevrez ces lignes, je serai bien près de vous... O mon fils, mon cher fils, je vais donc te revoir. Ah ! je sais bien maintenant que l'on ne meurt pas de bonheur ! Si la vieillesse et la captivité, plus rude encore, n'avaient roidi mes membres et ployé mes vieux reins, tu ne me lirais point : je te verrais ; je serais maintenant dans tes bras, sur ton cœur, Henrich ! Mais le temps n'est plus où mes genoux nerveux serraient le flanc des cavales dont la course folle m'emportait à travers l'espace, et où je partais de Prague pour Dresde ou pour Vienne sans compter la distance. Maintenant je me hâte lentement ; j'ai pourtant fait vingt lieues sans m'arrêter, au sortir de mon donjon... mais je suis brisé... Il faut que je me repose : je passerai la nuit à Kolowrath... demain matin, je repartirai. Aujourd'hui, je ne pourrais...

« Et puis, Henrich, faut-il tout dire ? La joie fait peur ! Au moment de te revoir, je sens le besoin de me recueillir et de rappeler mes forces... Tu vis ! Je sais que tu vis ; mais c'est là tout ce que je sais : ils n'ont rien voulu me dire de plus. Depuis sept ans, tu n'as pas reçu mes lettres, je n'ai pas reçu les tiennes. Qu'es-tu devenu ? que fais-tu ? J'ignore tout de toi ; un prisonnier vit dans le silence et dans l'oubli... Jamais un mot de toi n'a percé les murs de mon cachot... Vivant, j'étais un mort. Je n'habitais pas un donjon, mais une tombe...

« O l'isolement cruel ! Et pourtant Dieu, qui connaît les cœurs, sait si je leur pardonne... Le peu qui me reste à vivre ne sera pas empoisonné par la haine et la rancune, mais je n'ose pas rentrer dans ma demeure, où peut-être tout est changé... où peut-être on ne me reconnaîtra plus... Pardonnez-moi, mon fils, le malheureux doute de tout !... »

— Oh, comme il a souffert ! fit Bertha en se rapprochant de Henrich.

« De tout... continuait la lettre, excepté du cœur d'un fils. Je ne sais même pas si tu es marié ? Cette chère créature, la fille de mon meilleur ami, Bertha de Téplitz, que je te destinais, est-elle aujourd'hui ta femme ? As-tu suivi les conseils d'un père qui voulait ton bonheur ?... »

— Il m'a toujours aimée, murmura la jeune femme.

— Non, chère âme, c'est moi qu'il aimait.

« La trouverai-je heureuse, près de mon fils heureux ? Mon vieux château est-il plein de rires et de chansons ?

(1) Cette légende, ciselée dans le vieux cristal de Bohême, est la bienvenue, au *Musée des Familles*, de M. Louis Enault, l'élégant et déjà populaire auteur de *la Terre sainte*, des *Quarante Pèlerins*, de *Constantinople et la Turquie*, des *Voyages en Laponie et en Norwège*, de *Christine*, de *la Vierge du Liban*, d'*Alba*, d'*Hermine*, et de tant de récits qui ont fait rêver les hommes et pleurer les femmes. Après *la Fête de l'aïeul*, M. Louis Enault donnera à nos lecteurs *la Première communion*, — *la Légende des fêtes chrétiennes*, recueillie par l'auteur sur les lieux saints, c'est-à-dire aux sources mêmes du christianisme, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la montagne du Golgotha ; et bientôt un roman du plus puissant intérêt et de la plus vive actualité, dont nous annoncerons le titre et le sujet quand le moment en sera venu. (*Note de la Rédaction.*)

Où sont mes petits-fils? J'oublierais le mal que l'on m'a fait, j'oublierais que l'on a brisé ma vie, si je la vois renaître et refleurir dans ces chères créatures nées de ton sang et qui porteront mon nom. Mais à bientôt, mon fils; je ne sais pas pourquoi ils m'ont pris; je ne sais pas pourquoi ils me rendent. Dieu, sans doute, leur a envoyé une pensée clémente; que son nom soit béni! Vingt-quatre heures après mon messager, je reverrai les tours de Stolzenberg, et je presserai mon fils dans mes bras.

« Magnus, comte de Stolzenberg. »

— Oh! Henrich, le Ciel a donc écouté ma prière, dit Bertha en serrant la main de son mari dans les siennes, tandis que ses regards humides s'arrêtaient sur les yeux du jeune homme; mais que vas-tu faire maintenant?

— Peux-tu le demander? Courir au-devant de mon père : il doit avoir une si grande envie de nous revoir tous!

— Et toi plus que tous, Henrich!

— Je vais partir dans une heure : j'irai le trouver à Kolowrath; comme il sera surpris de me voir! mais non, je suis certain qu'il m'attend. Demain, à midi, nous serons au château; pendant que je cours l'embrasser, c'est toi, Bertha, que je charge de lui préparer un accueil digne de lui.

— Sois tranquille; ton père verra bien qu'il est toujours parmi les siens. Mais, j'y pense, n'emmèneras-tu point ton fils avec toi? Tu vois comme il aimera, comme il aime déjà ce cher enfant sans le connaître, que sera-ce donc quand il aura retrouvé en lui sa vivante image?

— Non, répondit Henrich, le petit Magnus est encore délicat : il ne supporterait pas les fatigues de la route. D'ailleurs, j'ai mon projet. Demain, pas un mot de lui à mon père.

Ici le comte Henrich tira deux notes aiguës d'un petit sifflet d'argent qu'il portait toujours sur lui.

Un serviteur parut.

— Trois hommes à cheval; la haquenée blanche et un valet; je monterai Corne d'acier; que l'on soit prêt à me suivre dans une heure.

Le serviteur s'inclina sans répondre; il était de cette race qui se fait rare aujourd'hui et pour laquelle, comme dit l'Orient dans son beau langage, *entendre, c'est obéir.*

Une heure après, Henrich échangeait avec Bertha des adieux humides, et il partait pour rejoindre son père.

II

A l'époque où se passent les événements que nous racontons, l'esprit moderne n'avait pas encore donné à la société nouvelle ces fortes garanties de liberté personnelle que nous regardons aujourd'hui comme la plus précieuse de nos conquêtes : la Bohême féodale était livrée, plus peut-être qu'aucun autre pays d'Europe, au règne du bon plaisir. Le caprice des grands était trop souvent la loi des petits; la meilleure raison était toujours la raison du plus fort. Enlacé dans les liens étroits et durs de la féodalité la plus sévère, le comte Magnus de Stolzenberg, un moment suspect à ses suzerains, s'était vu saisi dans son burg sous une accusation aussi terrible qu'elle était peu fondée. Les preuves ne furent pas jugées assez convaincantes pour entraîner une condamnation qui eût fait tomber cette tête superbe; mais le soupçon suffit pour qu'une longue captivité assurât la paix de ceux qui lui faisaient le dangereux honneur de le craindre. Il passa sept ans dans un château fort dont les portes, au moment où il avait laissé toute espérance, se rouvrirent pour lui, grâce à je ne sais quelle influence mystérieuse et puissante.

Le lendemain du jour où commence ce récit, la cour d'honneur du château de Stolzenberg présentait, sur le coup de midi, un coup d'œil magnifique. La comtesse Bertha, se conformant aux intentions de Henrich, avait convié les habitants des châteaux voisins, et convoqué le ban et l'arrière-ban de ses vassaux. Tous s'étaient rendus à son appel.

Au moment où la sentinelle qui, du haut de la plateforme de la tour carrée, surveillait la campagne aux alentours (c'était ce que l'on appelait chez nous l'*eschanguette* [guetter ès champs]) eut donné le signal, la comtesse Bertha, vêtue d'une de ces robes de brocart qui se tenaient debout toutes seules, apparut sur le seuil de sa porte; à droite et à gauche, on voyait rangés de chaque côté les nobles hôtes qui étaient accourus près d'elle; dans la cour d'honneur, les vassaux et les hommes d'armes aux couleurs du comte étaient placés au poste qu'assignait à chacun son rang dans la hiérarchie féodale.

C'était un beau jour d'hiver : l'air était pur et transparent, l'atmosphère sereine et lumineuse; sur la crête des montagnes voisines, la neige immaculée reflétait le rayonnement d'un soleil éblouissant.

Bientôt on entendit l'appel des trompes de chasse, et le cortége se présenta à l'entrée de la cour d'honneur. Il n'était pas nombreux : c'était un petit groupe de quatre ou cinq hommes, au milieu desquels on avait vite fait de distinguer, à droite de son fils, sur une haquenée blanche, monture de femme, de prêtre ou de vieillard, le comte Magnus de Stolzenberg.

Le comte portait fièrement le poids de la vieillesse : la vieillesse était pour lui une couronne et non pas un fardeau. Il se tenait ferme sur sa grande selle, droit sur ses étriers, sans perdre un pouce de sa haute taille longtemps courbée sous le malheur et qui se redressait tout à coup au souffle de la liberté. Son fils semblait le couvrir d'un regard attentif, respectueux et tendre.

Au moment où il aperçut l'antique demeure de ses aïeux, le château où s'était écoulée son enfance naïve, sa jeunesse insouciante, où il avait vécu les jours heureux et pleins de sa virilité, d'où il avait été arraché tout à coup, et où il revenait mourir, il s'arrêta. Un monde de pensées se pressait dans sa tête : il porta sa main à ses tempes comme pour les contenir. Mais pas un sentiment amer ne vint jeter sur son noble visage une expression douteuse, et ce fut un sourire de paix que l'on vit errer sur ses lèvres, et ce fut une larme de bonheur et de reconnaissance qui roula sous sa paupière flétrie.

Il n'y eut parmi les vassaux et les hôtes de Stolzenberg ni explosion, ni cris, ni transports. Ce fut, au contraire, quelque chose de silencieux et de recueilli, une joie intime, calme à force d'être profonde; c'était vraiment le retour d'un père parmi ses enfants.

Bertha vint tomber dans les bras du vieillard, qui tint la jeune femme longtemps pressée contre sa poitrine.

— Ma fille, ma fille chérie, que je suis heureux que tu sois ma fille! Ce fut tout ce qu'il put lui dire.

Mais un soupir gonfla sa poitrine, et il promena tout alentour des regards inquiets : — Toute seule, Bertha? ajouta-t-il.

Il n'osa pas achever sa pensée.

Bertha détourna la tête et ne répondit rien.

Cependant l'échanson, tenant en main un grand vidrecome en verre de Saxe, qui représentait dans ses émaux

étincelants l'empereur d'Allemagne et les sept électeurs suffragants de sa couronne, lui offrit l'hydromel écumeux, en signe de bienvenue : le vieillard en but une gorgée, et tous y trempèrent leurs lèvres après lui. Puis Bertha aux tresses d'or prit son bras, et ils franchirent ensemble la volée de larges marches du perron antique. Epuisé par la fatigue de la route non moins que par les émotions du retour, Magnus se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur le banc de chêne à l'entrée du vestibule tout rempli d'armures.

— Quand j'étais seul, dit-il à Bertha, j'avais plus de courage; maintenant je puis bien être faible avec mes enfants.

On conduisit le comte dans la chambre d'honneur, la chambre du maître, celle qu'il avait toujours habitée, et que son fils n'avait jamais voulu occuper à sa place.

Il était venu avec les habits du prisonnier, vieux, délabrés et misérables. Les serviteurs le vêtirent comme devait l'être un homme de son rang : les bas de soie montant au-dessus du genou, les hauts-de-chausses de satin à raies alternativement noires et mordorées, l'habit de velours, large, ouvert et flottant, comme celui que nous voyons dans les beaux portraits de Charles-Quint et de François Ier, et le médaillon suspendu sur la poitrine par une grosse chaîne d'or travaillée à Venise firent de lui un autre homme. Car l'homme est ainsi fait, que ces misérables petites choses de la vie matérielle, quand il en a été privé longtemps, lui causent une véritable joie, et le transfigurent à nos yeux et aux siens. Le vieux comte, en retrouvant ces vestiges de son antique splendeur, éprouva un sentiment de bien-être infini.

Mais il avait l'orgueil de la race, l'instinct de la famille et l'amour du nom; il souffrait à la pensée de voir s'éteindre en son fils le lustre qu'il avait reçu de ses aïeux, et quatre siècles de gloire sombrer dans l'oubli. Aussi ce fut en hochant tristement sa tête chauve qu'il suivit les serviteurs au moment où ils vinrent l'avertir que le festin du retour l'attendait dans la salle des banquets.

III

C'était un beau coup d'œil celui qu'offrait en ce moment la noble salle du château de Stolzenberg. Le pavé aux dalles de marbre noires et blanches disparaissait sous une jonchée odorante de branches de sapin et de genévrier; de grandes tapisseries tissées dans les Flandres et figurant mille sujets empruntés aux scènes de la vie joyeuse alternaient sur les murailles avec les blasons et les étendards des Stolzenberg et des familles auxquelles ils s'étaient alliés; sur les hauts dressoirs d'ébène, incrustés d'ivoire et de nacre, on apercevait les hanaps ciselés dans la corne et le métal, les vases en cristal de roche, les vidrecomes aux riches couleurs et les faïences italiennes, plus précieuses que l'argenterie massive à laquelle on les mariait dans l'ordonnance du repas. La table elle-même étincelait de gigantesques surtouts étalant orgueilleusement toutes les ressources de l'orfévrerie du temps; la bière moussait dans d'enormes brocs d'étain; le vin de Hongrie brillait de sa douce lueur de topaze à travers les flacons taillés à facettes; quatre énormes candélabres, grands comme des arbres de Noël, portant chacun quarante bougies en cire jaune, indiquaient assez que le repas, commencé en plein jour, se prolongerait dans la nuit. On ne servait pas alors, comme à présent, ces chefs-d'œuvre culinaires, savants et impossibles, qui sont une énigme pour la sagacité du convive, en même temps qu'un leurre pour sa faim. Mais de bons plats résistants et solides bravaient l'attaque des plus fougueux appétits. Les faisans et les coqs de bruyère de la montagne Blanche faisaient avec les sterlets de la Moldau une agréable diversion aux chevreuils et aux sangliers de la Transylvanie. Tout cela était plus rassurant pour un estomac à jeun que les merveilles de nos Carêmes.

Le comte Magnus s'assit au haut bout de la table, et promena sur toute chose un regard satisfait qu'il arrêta longtemps et doucement sur sa bru. Bientôt la cordialité joyeuse qui fait le charme des festins de famille régna entre tous les invités.

Ce jour-là l'Eglise fêtait les Rois, — fête chrétienne entre toutes, vivant symbole de l'éternelle égalité qui doit régner entre les fils du même père, qui reçoivent de la fortune seule leur royauté d'un jour.

Deux varlets, précédés de l'échanson, firent le tour de la table en portant le gâteau gigantesque, pétri dans la fine fleur de froment, et qui représentait, dans sa fragile architecture, le château même de Stolzenberg.

— Bertha, ma fille, dit le vieux comte de sa voix grave, de mon temps on n'oubliait jamais la part des pauvres.

— Père, répondit la jeune femme, ils ont été les premiers servis... Mais, le jour où nous fêtons le retour de notre père, ce n'est pas un morceau, c'est un gâteau tout entier que nous avons offert aux hôtes du bon Dieu.

— Ma fille répond à tout et répond bien, dit le vieillard satisfait.

Puis, au bout d'un instant, il reprit :

— Quel est donc le plus jeune de nos hôtes? Jadis, c'était un enfant qui distribuait les parts.

Bertha et Henrich échangèrent un coup d'œil d'intelligence, mais personne ne dit rien.

— Il y a aujourd'hui soixante et dix ans, continua le vieillard, j'ai dîné pour la première fois à la table de mon père. J'avais cinq ans; ma tête touchait à peine au bras de son fauteuil... Je portais à chaque convive sa part du gâteau... C'est en souvenir de cette fête que votre aïeul, Henrich, fit peindre le tableau que vous voyez en face de moi, et où l'artiste a reproduit les traits de nos parents et de nos amis... Hélas! ajouta le comte avec un soupir, il n'est pas de belle fête sans enfants!

Il parlait encore, lorsque, au signal donné par leur maître, deux serviteurs firent glisser sur leurs tringles la tapisserie de haute lice qui servait de portière à la salle du festin.

Un bel enfant, tête blonde et bouclée, œil souriant, joue en fleur, apparut sur le seuil.

Il portait exactement le même costume que le comte Magnus, — alors enfant comme lui, — avait dans le tableau du festin des Rois vers lequel plus d'une fois le grand vieillard avait porté les yeux.

— Approche, enfant, et viens tirer la fève, lui dit la comtesse Bertha.

L'enfant, toujours souriant, fit quelques pas dans la salle. Son grand œil naïf, à la fois sauvage et doux, comme est souvent l'œil des enfants, alla tout de suite au vieux comte, dont il ne se détacha plus. Celui-ci passa une main sur ses yeux, et, comme dans un rêve à demi éveillé, s'efforça de rappeler à lui ses idées fuyantes et troublées... Mais la beauté de l'enfant, sa vague ressemblance avec Henrich, sa ressemblance plus frappante encore avec lui-même, quand il avait le même âge, mille détails enfin, le frappaient comme autant de traits de lumière.

Sans rien dire, il lui tendit les bras.

L'enfant regarda la comtesse Bertha et courut à lui.

— Comment t'appelles-tu, mon bel ange ?

— Magnus de Stolzenberg, comme grand-père ! dit l'enfant en joignant ses petites mains sur la main large et vaillante de son aïeul.

— O mon Dieu ! c'est trop de bonheur à la fois, murmura le vieillard ; pourquoi me reste-t-il si peu de temps à vous remercier ?

Puis il posa l'enfant sur ses genoux et caressa longtemps son front, ses cheveux et ses joues. On eût dit qu'il ne pouvait pas rassasier sa vue de cette grâce et de cette beauté.

Tous les convives se levèrent spontanément, comme entraînés par un impétueux mouvement de sympathie vers ce noble vieillard, que Dieu avait fait si bon, et que les hommes n'avaient pu rendre méchant.

— Joie et longue vie au comte Magnus de Stolzenberg ! s'écrièrent-ils tout d'une voix en tendant leurs coupes vers le vieux seigneur.

— Longue vie à celui-ci ! répondit Magnus en élevant son petit-fils dans ses bras ; pour moi, tout est fini, je suis au bout de la carrière ; ce qui me reste de jours est compté. Mais, comme le vieillard Siméon, je remets mon âme entre les mains du Seigneur, et je lui rends grâce, parce que mes yeux ont vu ce petit enfant, qui est né pour le salut de ma maison, et afin que le nom de mes aïeux ne s'éteigne point !

Un formidable hourra servit de réponse à ses paroles et en confirma l'augure — qui fut justifié par les événements. Le vieux Magnus vécut assez pour voir grandir sous ses yeux, en âge et en vertus, le rejeton de sa race antique. La Bohême compte encore aujourd'hui plusieurs descendants des Stolzenberg, et c'est un comte Magnus qui occupe, à l'heure où nous écrivons, l'antique manoir de ses pères sur les bords de la Moldau.

Qu'il trouve ici nos remercîments pour l'hospitalité que nous avons goûtée chez lui !

Louis ÉNAULT.

ÉTUDES SUR L'ITALIE.

PROMENADE DANS FLORENCE (1).

Le balayeur des rues de Florence. Dessin d'après nature, de M. Stop.

Opinions sur l'Italie. Les artistes et le parterre du *Pied de mouton*. Les priviléges de Florence. Eglises, places et monuments. Les Cashines. Mœurs et caractères. Un ami dont j'ignore le nom. De Florence à Rome.

Il y a des villes italiennes qui n'ont pas le bonheur de satisfaire tout le monde : c'est dans les cabines des paquebots méditerranéens que la critique s'exerce, et que le touriste donne son opinion à son voisin de lit, quand le mal de mer n'est pas trop violent. — Que dites-vous de Rome? demande une voix. — Rome, répond l'autre lit, est une ville triste. D'abord, je dois vous dire que je n'aime pas les ruines, moi; j'aime les monuments en bon état, comme la Madeleine et la Bourse. Les ruines sont des pierres, voilà tout; c'est ce qu'on voit sur tous les chantiers de construction. Ah! par exemple, l'église de Saint-Pierre me plaît beaucoup. C'est superbe! mais quand on a vu Saint-Pierre, on a tout vu. J'étais logé à la *Torretta*. Il y a des lits durs comme du marbre, et des mousquites. Un soir, j'ai vu un lézard au plafond de ma chambre. Avec cela, on n'y fait pas la plus petite affaire. Rome est une mauvaise place. Il n'y a qu'un banquier; c'est-à-dire il y en a deux, mais l'autre ne s'occupe pas de banque. C'est un savant, à ce qu'il m'a dit, et il m'a refusé de m'escompter un papier bon comme du Rothschild.

Telle est l'opinion de la majorité des voyageurs sur Rome. C'est la ville éternelle, jugée par le parterre des trois cents représentations du *Pied de mouton*. Les artistes sont toujours en minorité infime au parterre du théâtre du monde : ils occupent la pointe de la pyramide sociale; tout le reste habite la base, et couvre la surface immense de sa largeur.

Voici une opinion sur Naples que j'ai photographiée sur les lèvres d'un voyageur de la base.

— On m'avait dit beaucoup de bien de Naples; eh bien, à vous parler franchement, je n'aime pas Naples. Il y a des rues affreuses et pas une belle église. On y crie trop. Je n'ai pas vu une jolie femme dans la rue de Tolède en deux mois de séjour. On m'a dit que c'était la faute du climat. C'est un petit Sénégal. Moi, j'y maigrissais à vue d'œil. Un ami a voulu me montrer Herculanum. C'est un souterrain, on y descend comme dans une cave, avec des torches. Moi, je déteste les souterrains, et j'ai dit au guide : Bonsoir, je ne descends pas; et je lui ai donné trois pauls, trente-trois sous, que j'ai bien regrettés. C'est un peu cher pour ne rien voir. On m'a conduit deux fois au théâtre... Ah! un beau théâtre! je me suis endormi. Je ne comprends pas l'italien; mon cousin m'a montré ce Vésuve dont on parle tant; ça ne vaut pas la peine d'être vu. C'est une montagne déboisée qui a l'air de fumer une cigarette. Aussi, dès que j'ai eu fini mes affaires, j'ai réglé mon compte à l'auberge de la Victoire, et je suis parti.

Gênes la Superbe n'est pas plus heureuse; un membre du nombreux public du *Pied de mouton* a jugé cette ville, à bord du *Pharamond*, dans les termes suivants :

— Gênes est une ville mal tenue et toute remplie de rues étroites, sombres et sales. La Bourse des négociants est un horrible trou. Il n'y a pas de quais sur le port; il n'y a pas d'arbres, pas de boulevards. On m'a montré une belle église, mais elle n'a pas de clochers. On y parle génois. La cathédrale semble passée au charbon. Il y a une rue avec deux ou trois hôtels, assez beaux, mais tristes comme des tombeaux de marbre. Je n'ai pas vu un équipage à Gênes, pas un cheval passable. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est un pont d'une seule arche qui passe sur des maisons. Je l'ai vu trois fois. Oh, quel pont! mais ôtez ça, il n'y a rien.

J'ai fait une collection de tous les jugements formulés avec la même justice, et je les publierai un jour dans toute leur exactitude photographique; aujourd'hui, l'échantillon me suffit.

Une seule ville a trouvé grâce devant la justice voyageuse; c'est Florence. Le *pourquoi?* reste sans *parceque*. Ville heureuse entre toutes, elle n'a que des amis et des admirateurs! les tables d'hôte et les cabines ne lui trouvent pas un défaut!

Florence appartient au Midi par son climat d'été, au Nord par son climat d'hiver; elle a les zéphyrs printaniers de l'Italie et les brumes froides de Paris; les tièdes haleines qui plaisent aux orangers et les âpres brises qui conviennent aux ifs, *frigora taxi*. Cette température mixte la fait adorer des Anglais, ces ifs voyageurs, qui se transplantent si volontiers sur les terres étrangères, malgré leur passion pour l'*at home*, le toit natal. Les hôtelleries florentines et les *campi santi* sont encombrés de listes d'Anglais vivants et d'épitaphes d'Anglais morts. Le spleen ne fait jamais une victime dans cette cité amusante; l'insulaire y meurt d'abus de vieillesse, parce qu'il faut en arriver là dans tous les pays. En adoptant Florence pour son séjour de prédilection, l'Anglais prouve qu'il comprend la vie, cette éternelle ennemie de la mort. Toutes les autres villes sont comme des sœurs trappistes qui semblent vous dire à toute heure, et dans la langue des ruines : « Frère, il faut mourir. » Rome a inventé ce refrain funèbre; chez elle, tous les jours de l'année sont des mercredis des Cendres; au Forum, au Colysée, au Palatin, aux Catacombes, au chemin tumulaire d'Appia, aux limites du camp prétorien, aux Thermes d'Antonin, à la pyramide de Caius Sextius, à la rotonde de Vesta, Rome secoue sur les pas du voyageur tous les trésors de sa poussière de ruines, et vous crie l'ennuyeux *Memento*, préface du carême : « Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu redeviendras poussière! » C'est la ville de ceux qui ont adopté la sublime devise de sainte Thérèse; mais ils sont rares ces amants de la mort, et, en général, on aime assez à vivre quand on est riche et Anglais. L'éternelle mélancolie qui forme l'atmosphère de Rome donnerait le spleen à Cupido Palmerston lui-même, ce folâtre gentilhomme d'Etat. L'Anglais traverse Rome, et, secouant la poussière de ses bottes vernies, il arrive à Florence après avoir effrayé les lézards de Pompéia et d'Herculanum, ces deux éternels cimetières, ces deux lugubres musées de la mort. A Florence, la vie est partout; les statues de la rue sont même plus animées que les choses vivantes; le voyageur n'y trouve aucune trace de décrépitude; rien n'y rappelle la dévastation; la pierre n'y montre pas les cicatrices de la guerre ou des luttes civiles; c'est par excellence la ville élégante, jeune, soignée, la seule qui ait un air heureux, avec ses palais superbes, ses maisons charmantes et ses rues calmes; où les visages n'ont que des sourires, où le peuple qui passe ne trouble jamais par un cri discordant la plus harmonieuse langue du monde.

J'ai vu la foule anglaise au Strand de Londres, à Church-Street de Liverpool, à New-Street de Birmingham, à Hay-Market de Manchester, à Sakeville de Dublin, dans toutes les grandes artères des grandes villes de la triple

(1) Voyez, pour l'Italie en général, et pour les vues spéciales de Florence, les *Tables générales* des vingt premiers volumes, et celles des tomes XXI à XXVIII.

Albion, et j'affirme que je n'ai jamais rencontré, sur leurs trottoirs, une face anglaise décorée d'un sourire. J'ai vu rire vingt Anglais au moins à Florence, sur la place du Palazzo-Vecchio, le plus sérieux de tous les palais !

Le chemin que la nature a creusé à travers les excroissances de l'artère apennine, pour conduire le voyageur à Florence, est une charmante galerie où les eaux vives de l'Arno chantent un trio italien avec les pins des collines et les cloches des couvents. L'industrie moderne a fait tout ce qu'elle a pu, dans son intérêt mercantile, pour dépoétiser ce chemin avec ses rails et ses gares; mais les fleurs ont triomphé du fer. Ces lugubres appellations, *stations* et *convois*, disparaissent dans la mélodie qui accompagne les syllabes d'Empoli et de Ponto d'Era; seulement on passe trop vite de Livourne à Florence, de la ville du commerce à la ville des arts; on ne savoure pas, comme autrefois, le bonheur, le plaisir des transitions et le spectacle des perspectives lointaines; on passe tout à coup du nez bourgeois d'un vis-à-vis de waggon au sublime campanile de Giotto; je ne voudrais plus refaire aujourd'hui, dans la vapeur du charbon, ce même chemin que je fis autrefois dans l'azur du ciel.

Joie du souvenir ! c'était aux ides du printemps étrusque et du mien. Je me promenais en Italie, le bâton à la main et le cigare à la bouche, comme je faisais sur le boulevard Italien de Paris. L'Arno coulait à ma gauche, avec des méandres de saphir; les collines me caressaient de leurs molles inflexions; les jardiniers toscans mariaient la vigne à l'ormeau, en se souvenant des *Géorgiques;* les villas ouvraient leurs persiennes vertes et laissaient voir des anges de Fiesole; les jeunes filles d'Empoli tressaient des chapeaux de paille et chantaient en parlant; tout à coup le vallon se fit plaine, et je découvris Florence, baignée dans l'azur des collines de San-Miniato et de Strozzi; une sérénité ineffable remplissait l'air, où s'élevaient la tour du Palais-Vieux, le clocher de Giotto et le dôme radieux de Sainte-Marie-des-Fleurs. Il manquait à ce tableau divin la pensée triste qui accompagne toute joie humaine, et je la trouvai, malgré moi, dans l'histoire du passé.

De même que Mantoue, comme dit Virgile, subissait le malheur d'être trop voisine de Crémone, *nimium vicina Cremonæ*, Florence était trop voisine de Pise. Ces deux villes, si favorisées du Ciel, semblaient être nées pour vivre en bonnes sœurs; elles avaient tout ce qui fait la vie heureuse : la beauté du ciel, la suavité du paysage, l'intelligence latine, la langue de l'amour, la passion des arts; il ne leur manquait rien que le malheur, elles parvinrent à se donner ce supplément, et leurs champs de bataille furent des jardins de fleurs. L'Arno roula du sang, le parfum du carnage courut dans le val; les cadavres donnèrent leurs engrais à cet Eden de l'Italie, et Pisans et Florentins imitèrent alors les Sarmates, les Hérules, les Huns, ces peuples hyperboréens et stupides, qui, déshérités de tous les dons de l'intelligence et des faveurs du Ciel, inventèrent la guerre comme remède à leurs incurables ennuis.

Le temps a fait un pas, et la trace de ces luttes fratricides a disparu; si l'histoire ne les racontait pas, personne ne se douterait qu'elles ont ensanglanté le plus beau pays du monde. L'histoire ne devrait léguer à l'avenir, comme exemple à suivre, que les époques heureuses de l'humanité : elle obligerait peut-être ainsi les hommes à imiter le bien, eux qui ont la fatale manie d'imiter le mal.

« Il faut être poli, même envers Dieu, » disait Grégoire XVI à lord C***, qui troublait les *fonctions*, dans la chapelle du chœur à Saint-Pierre; cette sage réflexion m'a donné l'habitude de faire ma première visite à l'église cathédrale, lorsque j'entre dans une ville pour la première fois. Le Dôme de Florence est la plus belle église de l'Italie; je le préfère à l'Annonciade de Gênes et à Saint-Paul, *extra muros*, de Rome; elle n'a rien copié en architecture religieuse; elle est sortie comme une inspiration des mains de ses deux architectes, Arnolfo et Brunelleschi. A l'extérieur, rien n'est majestueux comme ses belles coupoles dont les incrustations resplendissent au soleil; à l'intérieur, rien n'est imposant comme la nudité sévère de ses murs, et ses arceaux qui s'élèvent démesurément comme pour donner un libre passage à la parole de Dieu. Un édile intelligent a fait placer sur le parvis les deux statues colossales des architectes du Dôme. Quand on passe devant elles la nuit, on croirait voir les fantômes d'Arnolfo et de Brunelleschi sortir de leurs tombes pour admirer leur ouvrage. Non loin de là, le pied s'arrête de respect devant une pierre qui porte cette inscription : Sasso di Dante. C'était le siége de repos où venait rêver le grand poëte de *la Divine Comédie*, lorsqu'il venait de lancer le *Quo ruitis, cives?* aux agitateurs des luttes fratricides. L'infaillible tradition populaire a donné à ce granit fruste une consécration émouvante. On aime à respirer dans cet espace d'air, où le poëte semble avoir laissé quelque chose de lui; on récite ses strophes divines ou infernales sur le sol qui les vit éclore comme des fleurs, ou jaillir comme des tisons. Je me suis ainsi récité Virgile de mémoire, sous les pins de Tibur; Shakspeare sur les berges de l'Arno, et Dante sur la pierre du Dôme, et c'est alors que j'ai bien compris ces trois grands poëtes dans leur lettre, leur saveur, leur parfum et leur esprit.

Devant le Dôme s'élève le Baptistère, avec ses merveilleuses portes ciselées par Ghiberti; la naïve légende affirme que ce sculpteur les a dérobées au paradis, pendant que saint Pierre dormait, et Dieu laissa commettre ce vol par affection pour Florence. Un prêtre artiste, et plein de cette foi qui transporte les montagnes, me disait un jour : — Ces portes sont un travail surhumain; il n'est donné à aucun sculpteur d'en ciseler de pareilles. Si un homme avait fait celles-là, il en aurait fait d'autres. La légende a raison.

Je m'inclinai. Il est si facile d'être croyant. L'incrédule se livre à de trop rudes travaux, il décourage le paresseux.

Le campanile de Giotto (1) m'a bien l'air aussi de sortir de la même manufacture céleste. C'est un clocher qu'il faudrait mettre sous cloche, s'il n'avait pas trois cents pieds de hauteur : il est revêtu d'incrustations de marbre multicolore, et brodé, de base en cime, comme la tunique nuptiale d'une reine d'Orient. Il y a des Florentins qui passent leur vie à contempler ce formidable chef-d'œuvre avec une patience de soleil. Isolé, devant le parvis, il ressemble à un fruit des jardins du ciel, qui aurait poussé sur terre, et dont le germe aurait été déposé par un caprice de la main de Dieu.

La seconde visite doit être rendue à l'église Santa-Maria Novella, un des plus précieux joyaux de la chrétienté. C'est là que tous les pénitents de Florence, dans leurs longues robes percées à hauteur des yeux, viennent s'incliner devant la première des madones, la Vierge de Cimabuë, cette noble aïeule de l'art florentin. La

(1) Voyez la gravure du Campanile, t. XVI, p. 345.

sainte image, toute rayonnante du feu des bougies, est placée dans la chapelle des Rucellaï, où semble défiler un cortége de pieux personnages, peints par les artistes de l'école naissante. Depuis cinq siècles, les moines de Santa-Maria Novella entourent de soins ce tableau qui créa un monde et fut porté triomphalement à cette église, à travers les populations des campagnes, sous des arcades de fleurs. Jamais plus adorable relique ne s'éleva sur le tabernacle d'un autel. Les yeux de l'artiste pèlerin se baignent de larmes, quand ils s'ouvrent pour la première fois sur cette madone primitive qui se révélait à Florence, à l'heure où le croissant de Mahomet se montrait à l'horizon du Bosphore pour anéantir l'art byzantin et replonger le monde dans la barbarie. Le génie providentiel de Florence préparait déjà un asile aux glorieux proscrits du 29 mai 1453; la Vierge de Cimabuë leur tendait les bras, les encourageait de ses sourires, les illuminait de son auréole. La pléiade des peintres se levait sur l'Arno, pour venir en aide à sa sœur byzantine; un berger enfant, messie de l'art italien, né aussi dans une crèche au val d'Empoli, Giotto, quittait la houlette du pâtre pour le pinceau de Cimabuë, son maître, et le légua aux frères Gaddi, à Orgagna, à fra Angelico, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buf-

Les Cashines de Florence. Types et costumes d'après nature, de M. Stop. *N. B.* Dessin antérieur à la guerre d'Italie, comme l'indiquent les costumes autrichiens.

famalco, à Mazaccio, à Ghirlandaïo, qui créa Michel-Ange, à Perugino, qui créa Raphaël.

Après le pèlerinage pieux, vient la promenade profane sur les places publiques. Florence est la rue où l'on coudoie les statues en se promenant. Et quelles statues! c'est le *Saint Georges* de Donatello, qui garde la halle des marchands; c'est le *David* de Michel-Ange, qui sert de sentinelle à la porte du Palais-Vieux; c'est le *Persée* de Benvenuto Cellini; c'est toute la famille de Jean de Bologne; c'est tout un peuple immobile au milieu d'un peuple mouvant; airain, marbre et chair ont le même épiderme. La vie est partout. Chemin faisant, on rencontre des édifices qui appartiennent à l'architecture du Vitruve des rêves; c'est le Palais-Vieux, Alhambra rebâti, avec sa cour de marbre et sa tour moresque; c'est le Bargello, avec son escalier dantesque et sa tapisserie d'écussons, un morne édifice qui garde ses secrets du moyen âge, et semble habité par des fantômes de guelfes et de gibelins. Allons chercher d'autres émotions dans la chapelle de Laurent de Médicis, rotonde funèbre, où l'on trouve *la mort vivante*, dont parle saint Augustin, *mors viva*. Les statues gigantesques de la *Nuit* et du *Jour* sont admirables, sans

doute, mais un redoutable voisinage les tue; c'est la merveille de la statuaire; c'est *le Guerrier penseur* de Michel-Ange. Impossible de détacher ses regards de ce marbre prodigieux; il faut rester immobile et penser comme lui. Phidias, Scopas, Praxitèle sont vaincus par le ciseau chrétien. L'antiquité voluptueuse et sereine ne plaçait dans ses temples que de gracieuses images, descendues de cet Olympe sensuel qui s'enivrait de nectar et d'amour. Dieux et déesses s'étalaient sur les piédestaux des temples, avec des faces joyeuses qui amusaient les adorateurs, et ne les mettaient jamais en rêveries. Apollon tuait le serpent Python avec une élégance gracieuse et une parcimonie de costume qui excluait toute pensée de religion chez les dévots du temple. Bacchus, le thyrse à la main, le front couronné de lierre, les tempes décorées de cornes d'or, *aureo cornu decorum*, comme dit Horace; Bacchus, dieu et bélier, homme et brute, invitait, du haut de son autel, les adorateurs aux bacchanales, aux fêtes dyonisiaques, aux nuits d'ivresse, aux luttes des libations. Vénus se multipliait sous toutes les formes et

Les marchandes de fleurs de Florence. Dessin d'après nature, de M. Stop.

prenait tous les noms, et, à la faveur de ses mille temples et de ses métamorphoses, elle faisait un si grand monopole de dévots que Diane et Minerve ne voyaient autour d'elles que des marbres déserts et des prêtres ruinés. Tout à coup, le souffle de Nazareth et le rayon du Thabor vinrent purifier le monde; les saintes voluptés de la tristesse et de la rêverie naquirent d'une larme tombée au jardin des Oliviers; le dernier accord de la harpe de David brisa la flûte de Pan; un *ordre nouveau*, chanté par Virgile, changea la face du monde, l'esprit triompha de la forme, la pensée de la matière : une révolution subite se manifesta dans ces légers emblèmes où le pinceau de l'artiste matérialise ses rêves, ses caprices, ses fantaisies; les frivolités décoratives des *atria* de la Grande-Grèce disparurent avec leurs inscriptions épicuriennes; la rose de Pœstum, effleurée par l'aile de Zéphire, avec sa légende : *Vita brevis, carpe diem*, céda sa place sur les murs à la colombe qui rapporte le rameau, à l'arc-en-ciel de l'alliance divine et humaine, avec ces mots : *Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis;* et quand les catacombes ouvrirent à la persécution leurs autels et leurs sépulcres, la peinture légère, ce premier vagissement de l'art, prodigua ces emblèmes pieux et ces inscriptions sur les parois et les

pierres des cryptes, et nous les avons vu reparaître dans leur naïveté primitive, recueillis par des mains pieuses et incrustés sur les murs de la longue galerie vaticane qui conduit au musée de Pie VI, sous cette inscription : *Tombes des anciens chrétiens, monumenta veterum christianorum ;* épitaphes et peintures ont banni la pompe du pinceau et l'éclat de l'expression; ce n'est plus l'abeille de Pompéia qui donne au papillon le miel de la vie; c'est l'oiseau du ciel qui meurt et renaît de ses cendres; le *vita dulci fruere* s'est évanoui devant l'*ex cinere redivivus*. Il y a entre les deux arts naissants tout l'abîme qui sépare Dieu de l'homme, l'Olympe du Ciel !

Ainsi, le jour où Michel-Ange, ce Titan de l'art, ce Prométhée chrétien, voulut animer le marbre et lui donner la majesté biblique ou la pensée morale, il laissa les maîtres grecs bien loin derrière lui dans le domaine de l'art; leur égal par la forme qui éblouit, il les surpassa par l'esprit qui fait rêver : son *Moïse* du tombeau de Jules II a foudroyé tous les Jupiter du Vatican et du Capitole ; son *Guerrier penseur* de Florence est la plus grande création qui soit sortie des mains de l'homme, par l'idée révélée de l'art chrétien. Ce guerrier — on n'ose pas dire cette statue — est assis, la tête appuyée sur une main, dans l'attitude du plus profond recueillement; un demi-jour l'éclaire, et, adoucissant la rudesse des formes, semble faire palpiter la chair sous la cuirasse. Les images de la mort couvrent les murs de la funèbre chapelle; c'est l'intérieur d'une tombe, et aucun bruit n'y vient troubler le silence de la mort. Il est là, ce formidable rêveur, et rien ne peut le distraire ; il interroge les mystères de la vie, les arcanes de l'infini, les visions du sommeil éternel, les sphinx de la sagesse antique, les hiérophantes des sciences occultes, les prêtres de la nouvelle loi, et il attendra éternellement une réponse, avec une patience de marbre ; mais en examinant avec attention cette figure si expressive, on parvient à écouter la pensée qui le console dans ses doutes; s'il se levait un jour, il donnerait un sourire à la mort ; il aurait enfin échangé le doute contre la foi du Centenier.

C'est Florence qui donne aux voyageurs et aux pèlerins ces graves pensées ; Florence, la ville des fleurs, la ville des fêtes, des bals, des concerts, la ville qui, sur son beau théâtre de la Pergola, préparait notre Duprez, dans *Rosmonda d'Inghilterra*, aux triomphes de *Guillaume Tell !* Florence est la ville des contrastes. On sort de la chapelle de Saint-Laurent la tête remplie de sombres pensées, et on va se rafraîchir le front au musée de la Tribune pour voir la *Vénus* de Médicis, cette antithèse vivante, — j'allais dire morte, — du *Guerrier* de Michel-Ange. Quel musée ! quels tableaux ! quels maîtres ! il faut tout voir et tout admirer : Venise et Florence, l'école de la forme et l'école de l'esprit, avec leurs illustres chefs, Pérugin et Raphaël, Titien et Paul de Vérone; la réunion de toutes les beautés du corps et de l'âme. En parcourant cet Olympe et ce Ciel, je regrettais de ne pouvoir mettre mes pieds à la place de mes genoux. Elle est là, dans sa pose charmante et peu divine, la déesse de Gnide, de Cythère, de Paphos, d'Amathonte, la Vénus retirée d'une fouille par la main d'un Médicis, son parrain. C'est une jolie femme qui ne veut humilier aucun adorateur en lui rappelant la divinité. Si elle marchait, elle ne trahirait pas la déesse, comme celle de Virgile ; elle marcherait comme une Parisienne : c'est une nièce, à la mode bretonne, de la Vénus de Milo, cette *puissante déesse de Chypre, potens diva Cypri*, comme la qualifiait Horace, qui se connaissait en Vénus, et n'aurait pas donné la toute-puissance à la jolie filleule de Médicis. Il faut dire, pour être juste, que cette malheureuse statue a bien souffert dans sa vie, qu'elle porte sur son corps charmant les cicatrices de la barbarie et celles de la civilisation; son épiderme a perdu la blancheur du marbre de Paros, et atteste beaucoup de souffrances subies dans le terrain humide des inhumations et les cahotements de nombreux voyages. Il en faudrait moins pour changer une déesse olympienne en simple mortelle. On l'aime encore, on l'admire même dans sa touchante décrépitude, mais, telle qu'elle est aujourd'hui, les antiques Gnidiens ne l'adoreraient plus.

On éprouve le besoin de respirer à l'air libre, après ces visites, et la promenade des Cashines vous offre ses fraîches ajlées et les berges de son fleuve : c'est le Longchamps de Florence, mais un Longchamps avec des arbres sérieux et dédaignant la symétrie du quinconce, chère à Colbert. La noblesse et le peuple se confondent sur les pelouses, comme au temps d'égalité des républiques italiennes. Les hommes et les femmes de la campagne viennent, les jours de fête, se mêler aux citadins sur cette promenade avec leurs costumes pittoresques, et la belle langue qu'ils parlent ne détruit pas l'unisson, dans l'harmonieux concert des douces voix toscanes ; il n'y a pas, comme chez nous, un rude accent de banlieue ; le *manent vestigia ruris* n'est pas applicable aux agriculteurs de San-Miniato, de Ponto d'Era, d'Empoli et de tout le val d'Arno. L'entretien de la foule est une mélodie sereine, comme la musique des pins d'Italie. On devine, en l'écoutant, que ce peuple est le plus poli et le plus doux qui soit au monde, et que nos gazettes de tribunaux et notre sixième Chambre ne feraient pas fortune avec lui. Ce n'est pas chez lui absence de passions ; il a tous les nobles instincts ; il est possédé d'enthousiasme pour les fêtes de la religion et des arts ; depuis la marchande de fleurs en grande toilette jusqu'au balayeur de la rue, si bien croqués au passage par M. Stop, c'est toujours le même peuple qui accompagnait de ses hymnes de joie la révélation de la peinture, dans l'œuvre primitive de Cimabuë ; qui saluait de ses chants naïfs l'aurore de la mélodie avec Gui d'Arezzo, son compatriote ; qui conduisait en pleurant les funérailles de Mazaccio ; qui déposait les armes à la voix de Dante ; qui accueillait de ses plus vives acclamations Michel-Ange, lorsque ce grand artiste déposait sa palette et son ciseau pour prendre l'épée de général et défendre Florence devant la tour qui porte encore son nom. Aux époques de calme, ce peuple se passionne pour la paix, le travail, le chant et la musique. Il naît avec le sentiment de l'accord parfait ; c'est le meilleur élève de ce conservatoire de la nature que Dieu a créé sur les deux versants des Apennins, et quand il se donne à lui-même un concert religieux dans la plus humble des églises de village, il charme les oreilles et ravit le cœur.

Tous les jours, un peu après midi, une mode traditionnelle conduit les équipages de la noblesse à la promenade des Cashines. Les cavaliers sont aussi nombreux que les calèches découvertes. Le défilé se fait dans le plus grand ordre et se passe de toute intervention protectrice. Il y a un rond-point qui sert de rendez-vous et de station à tout le monde. Là, on s'arrête pour se saluer et causer de calèche à calèche. Ce sont des visites qui se font et se rendent en plein air. Autrefois, de mon temps, on y causait du ténor Tacchinardi, toujours jeune à soixante ans; de sa fille Persiani, mélodieuse étoile qui se levait sur l'Arno ; du célèbre sculpteur Bartolini, qui

terminait sa *Bacchante* pour le duc de Devonshire ; du peintre Marini, qui achevait de mettre en lumière les belles fresques d'André del Sarto sur le parvis de Santa-Croce, ce Panthéon florentin ; d'un vers obscur de Dante qu'un savant venait d'expliquer à la Société anthologique ; de l'opéra nouveau que Donizetti avait écrit pour la saison de la Pergola ; du bal qu'avait donné, la veille, la comtesse di Bagno, plus belle que la Vénus de Médicis ; de la fête splendide de la Loggia, où Mme Catalani et sa fille avaient chanté tous les airs de *Norma*. Aujourd'hui, probablement, on parle encore, à cette station des Cashines, de toutes les nouvelles des arts, mais la politique y doit toujours intervenir avec son maintien grave, et le télégraphe y joue le rôle de premier interlocuteur. Fasse le Ciel que l'avenir soit beau à ce peuple toscan, si digne d'être heureux !

Il y a toujours, dans les fièvres morales de la santé, un hasard heureux qui se fait médecin et vous donne une potion calmante. La vie enivrante des voyages serait mortelle à l'artiste, s'il ne rencontrait pas ces remèdes lénitifs sur son chemin. Le célèbre voyageur Caillaud me racontait un jour une histoire que beaucoup d'autres peuvent raconter, avec d'autres noms et d'autres pays. Cet explorateur de l'Egypte, négligeant les fausses indications de la carte de Bruce, avait enfin découvert le chemin qui conduit à la presqu'île de Méroé, berceau des gymnosophistes, selon Hérodote. Tous les voyageurs, Bruce en tête, niaient l'existence de Méroé ; on la traitait de fabuleuse. Caillaud, monté sur un dromadaire et n'ayant qu'un Arabe pour guide, aperçut un soir les pointes de plusieurs pyramides qui ne pouvaient appartenir qu'à Méroé. Sa joie fut immense. « Enfin, se disait-il, je vais, moi, obscur orfévre, je vais fouler un sol sacré, vierge depuis vingt-cinq siècles ! je vais voir ces nopals privilégiés où les antiques Egyptiens trouvaient le scarabée vert. Quelle gloire pour moi ! quel triomphe pour la science ! » Et le voyageur était saisi de cette fièvre d'artiste qui brûle le sang, dans les heures solennelles des grands pèlerinages. Il arrive ; il descend de dromadaire, essuie des larmes de joie, pour mieux examiner la première pyramide, et aperçoit sur la base une jeune Anglaise qui la regardait aussi, mais avec un lorgnon, en disant : *Very nice!* L'éclat de rire que poussa Caillaud le guérit subitement de sa fièvre. Il y avait là toute une colonie d'Anglais qui buvaient du champagne, et portaient des habits noirs et des gants blancs.

Il est permis de comparer les petites choses aux grandes, dans le pays de Virgile ; ainsi, après Caillaud, je puis parler de mon aventure.

Après une de ces journées d'émotion qui donnent l'insomnie aux nuits, je rencontrai à Via larga un de ces joyeux amis qu'on improvise en voyage en leur demandant du feu sur le pont d'un paquebot. Nous nous serrâmes affectueusement les mains, comme si nous eussions fait ensemble le tour du monde, et comme j'ignorais son nom, je l'appelai mon cher ami.

Après l'insignifiant prélude de toute rencontre, il me désigna un palais à sa droite, en me disant :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est le palais Riccardi, lui dis-je.

— Tiens ! reprit-il, cela ressemble à une prison. Quelle rage avaient-ils de construire des palais si sombres ?

— Ah ! mon cher ami, lui dis-je, les palais Riccardi, Pitti, Strozzi, étaient bâtis en prévision des luttes civiles, et au dehors ils ressemblent à de petites forteresses à l'usage des bourgeois.

— Tiens ! fit mon ami ; en voilà une que je ne savais pas ! cela ressemble un peu à la maison de M. Pourtalès, rue Tronchet.

— Et comment vous traite le séjour de Florence ?

— Assez bien, assez bien ; c'est une ville charmante ; il paraît qu'on parle très-bien l'italien ; on m'a cité le proverbe...

— *Lingua romana in bocca toscana...*

— C'est cela ; je l'avais oublié ; il est vrai que je ne sais pas l'italien ; mais c'est inutile en Italie, tout le monde y parle français.

— Où êtes-vous logé ?

— Chez Mme Hombert, *Porta rossa*... Est-ce que je prononce bien ?

— A merveille. Vous n'avez commis que deux petites fautes de prononciation... Vous amusez-vous à Florence ?

— Je ne m'ennuie pas. Cette ville me plaît beaucoup, les rues sont très-propres. Il y a de belles boutiques. La vie n'y est pas chère. On dîne très-bien pour cinq pauls, et beaucoup mieux qu'au Palais-Royal, aux Cinq Arcades. J'ai acheté pour ma femme un chapeau de paille trente francs ; on me le ferait cent cinquante rue Vivienne... Ah ! je viens de voir une chose bien curieuse...

— Quoi donc ?

— La foire aux fromages de parmesan, sur la place du marché. C'est vraiment curieux. On m'en avait parlé à Rome. Connaissez-vous ça ?

— Non.

— Ah ! il faut aller la voir ; ça mérite d'être vu. Figurez-vous qu'ils font, avec des piles de parmesan, des colonnes, des pilastres, des portes, que sais-je, moi ? un temple bâti en fromages ; et à mesure qu'on achète, le temple se démolit pièce à pièce, et va saupoudrer les *brodo*, les *minestra*, sur toutes les tables d'hôte et dans tous les restaurants. Savez-vous ce que rend le commerce du parmesan ?

— Non.

— Quatre millions de notre monnaie. Il est vrai qu'on le met à toute sauce, en Italie.

— Oui, j'avais remarqué cela... Mais, il paraît que vous ne perdez pas votre temps à Florence ?

— Oh ! en voyage, je ne laisse rien perdre ; et le soir j'écris tout sur un petit album pour ma femme... Hier, j'ai vu tailler la *pietra dura*. C'est encore très-curieux... Avez-vous vu tailler la...?

— Non.

— Avez-vous visité la manufacture de porcelaines ?

— Non.

— Mais vous n'avez donc rien vu ? à quoi donc passez-vous votre temps ici ?

— Au café Donet. Il y a beaucoup de nos compatriotes, et nous causons France et Paris, en fumant.

— Allez voir la manufacture de porcelaines ; on y fait de la plus belle marchandise qu'à Sèvres et en Angleterre... Oh ! ne riez pas... c'est un fait reconnu. La porcelaine de Florence a toujours joui d'une grande réputation... Vous ne saviez pas cela ?

— Non, mon ami.

— On la demande aux Indes, pour les tables riches ; les Anglais vous le diront, eux qui sont jaloux de tout !...

— J'irai voir la manufacture.

— A votre retour, si vous passez *via Romana*, de-

mandez le cabinet d'anatomie... car je suppose que vous ne l'avez pas vu.

— C'est vrai.

— Il n'a rien vu !... Mais vous n'êtes pas curieux !

— Ah ! quand on a vu Paris ! dis-je avec un profond accent de mélancolique enthousiasme.

— C'est juste ! Aussi je ne vous dirai pas : Allez voir le jardin Boboli, allez voir les Cashines, parce que, lorsqu'on a vu nos Tuileries et nos Champs-Elysées, il n'y a plus d'arbres à voir ; mais le cabinet d'anatomie ! oh ! c'est autre chose ! Tous les chirurgiens viennent étudier la nature, là, sur la cire, une cire qui fait peur comme une chair morte. Ce cabinet a coûté des millions... J'oublie, en causant, que j'ai une visite à rendre, là... *via di Cocomero*... quels drôles de noms ils donnent à leurs rues !... Nous nous rencontrerons au café Donet, n'est-ce pas ? et à bientôt.

Et mon ami me quitta lestement, et d'un air de triomphateur. Que de choses il avait apprises à un ignorant !

Un jour, à mon grand regret, je repris mon bâton de pèlerin, pour quitter Florence avec le dessein bien arrêté de ne plus la revoir. C'est la seule ville à laquelle j'aie dit adieu sans retour. Au lieu des joies de mes jeunes souvenirs, j'y trouverais les mornes tristesses de l'âge mûr. Vue de loin, cette délicieuse ville m'apparaît encore dans son auréole d'azur ; je n'y apporterai pas mes nuages du Nord. Une réflexion adoucissait l'heure de mon départ : j'allais à Rome, la ville de mes rêves d'enfant et que je connaissais déjà, païenne ou chrétienne, avant de l'avoir vue, comme si je l'eusse habitée, sous Auguste et sous Léon X. Ma première étape de pèlerin sur la crête apennine était le village de Poggi-Bonzi. Je suivais une pente assez rude qui me conduisit à un point culminant où l'horizon s'agrandit autour de moi. Je m'arrêtai pour regarder en arrière, et Florence, la ville que je ne voulais plus revoir, m'apparut dans un lointain lumineux, avec ses tours, ses coupoles, ses clochers, ses collines, qui découpaient leurs arêtes vives sur un fond d'horizon d'une limpidité admirable. Je connaissais le charme de tout ce que je quittais ; j'allais à l'inconnu, chose toujours triste ; une défaillance me saisit, et je fis quelques pas dans le sentier du retour et du parjure. Je voyais Florence sous un aspect tout nouveau ; la cité femme, parée des grâces du printemps, moitié à l'ombre, moitié au soleil, m'attirait à elle avec les irrésistibles séductions d'une Circé chrétienne ; le nom de *Roma*, prononcé à mon oreille par un pâtre des Apennins, me remit sur la bonne voie, et je me sentis heureux et fier de fouler la *semite* fleurie que suivit Raphaël lorsqu'il abandonna Florence pour aller peindre dans la sacristie du Dôme de Sienne la sainte histoire du pape Pie II. C'était alors le beau temps, comme disent tous les vieux ; on ne prenait pas le chemin de fer de Florence à Livourne pour courir à la vapeur jusqu'à Civita-Vecchia et remonter à Rome en express-train. On suivait cette route de contrastes et de surprises que le piéton parcourait en huit jours et qui l'initiait à tous les secrets de l'Italie intérieure et de tout le désert étrusque. La vapeur a détruit Porsenna, Annibal, Catilina, et son lieutenant Manlius, qui avait relégué à Poggi-Bonzi son aigle d'argent, *aquilam argenteam*, ce fétiche de la conspiration, si bien raillé dans la *Catilinaire*. A la seconde étape, on arrivait à Sienne, autre Florence, qui s'est retirée, comme une anachorète, sur une cime des Apennins, pour s'entretenir de son passé, à l'ombre de son merveilleux Dôme, en montrant à l'angle de ses murs le blason de son municipe, la plus noble de toutes les armoiries, la louve allaitant les gémeaux de Rome. On descendait de Sienne dans les gorges désolées et les marécages de Riccorsi, où passèrent les Gaulois d'Annibal, ceux de la Gaule Transpadane, aujourd'hui Piémontais ; on côtoyait le lac de Bolsena et ses deux îles vertes, berceau des adeptes de l'immortalité ; et Montefiascone, aux riches vignobles. On traversait la lande volcanique qui descend de Radicoffani et ressemble au chemin de l'enfer ; on retrouvait la vie sur les hauteurs de Ponte-Centino, limite des domaines de Porsenna ; on retombait dans la mort en gravissant la sombre forêt de Viterbe par un chemin bordé de croix funèbres, la forêt des drames anciens, toute pleine de vieilles légendes d'assassinats ; on découvrait à travers les arbres le cratère de Vico, changé en lac sulfureux ; on passait en courant sur Ronciglione, qui garde le souvenir d'un incendie, comme un village du Palatinat ; puis, l'immense horizon annonçait quelque chose d'émouvant, tout près d'apparaître ; Baccano se révélait au milieu de sa plaine de verdure ; Baccano, où se réfugia le pape, après le sac de Rome, en 1527 ; enfin, on éprouvait un saisissement ineffable lorsque, des hauteurs de la Storta, on voyait poindre le dôme de Saint-Pierre, cette huitième colline que Michel-Ange a ajoutée à la ville de Romulus. Dans ce voyage de Florence à Rome, il y avait certainement beaucoup de privations à subir, beaucoup d'aubergistes affamés à plaindre, beaucoup de lits pierreux et brûlés par l'insomnie, beaucoup de jeûnes et d'abstinences non indiqués dans le calendrier de Rome, mais la jeunesse qui voyage est friande de ces ennuis qui deviennent les voluptés de l'arrivée ; avec quels éclats de rire on entendait, à Riccorsi, une voix de pauvre aubergiste qui répondait piteusement : Je n'ai rien, à des piétons expirant de faim ! Quiconque ne portait pas dans ses bagages de quoi nourrir l'aubergiste passait à l'état d'Ugolin, moins les enfants. Qu'es-tu devenu, café *di Buon gusto*, café d'*Acqua-Pendente*, où je fus porté en triomphe par le peuple, qui m'avait vu prendre une tasse de chocolat et donner généreusement deux sous au garçon ? C'était un dimanche des Rameaux ; on me fit escorte jusqu'à San-Lorenzo Rovinato (Saint-Laurent le ruiné) ; triomphateur et cortége, nous étions tous dans l'état de ce village ; mais que de gaieté partout, sur les visages et dans le ciel ! quelles richesses nous pleuvaient du soleil, ou montaient en parfums du fond des abîmes de verdure ! Tous les buffets des stations, toutes les vingt minutes d'arrêt ne m'ont jamais donné des joies pareilles. Qu'es-tu devenue aussi, humble auberge de Bolsena, où le maître nous servait avec tant d'orgueil une grillade de poissons sulfureux faits avec des arêtes ? Fermée sans doute par cause de chemin de fer. On se levait de table sans avoir rompu le jeûne, c'est vrai ; mais quel dessert ! On allait au bord du lac respirer les senteurs pénétrantes des pins et des orangers ; on admirait ces beaux paysages qui ont posé devant Poussin, l'hôte chéri de Bolsena ; et on se servait, comme plat de consolation cette pensée si douce : Demain je dînerai à Rome, *via di Condotti*, chez Lepri, le célèbre restaurateur des élèves de Monte-Pincio. Ce mot magique, Rome ! infuse le courage au cœur le plus énervé. C'était le mot que jetait Annibal à ses soldats sur cette rude voie apennine. A son époque, les fournisseurs et les Ouvrard n'existaient pas ; on ne connaissait pas les fourriers de logements, les vaguemestres, les intendants de subsistances, les pourvoyeurs de riz et de sel. Polybe et Tite-Live ne disent pas un mot

là-dessus et ne nous donnent aucun détail ; le Thiers ancien nous manque. Comment dînaient les vainqueurs de la Trebia, du Tésin, de Trasimène, ces Gaulois doués d'une faim homérique ? Les troupeaux de bœufs étaient rares dans ces montagnes pelées ; les villages étaient abandonnés, les étables vides. Bêtes et gens, tous fuyaient à l'approche du terrible Carthaginois. L'aïeul même de mon aubergiste de Riccorsi et de mon cafetier d'Acqua-Pendente avaient déserté leurs postes pour ne pas être dévorés par les lions bipèdes de Barca. Il y avait alors, dit l'histoire, beaucoup de séditions dans cette armée toujours victorieuse, mais toujours affamée, et Annibal calmait ces impatiences avec un seul mot, Rome ! Du haut des Alpes, la pointe de son épée leur désignait les

Les pénitents de Florence. Dessin d'après nature, de M. Stop.

riches plaines arrosées par l'Eridan ; du haut des Apennins, elle montrait Rome à l'horizon ; et les plus mutins buvaient l'eau du torrent, relevaient la tête ou s'endormaient pour rêver d'un souper romain.

Pendant vingt ans, ce rusé Annibal leur a servi le même repas.

Aujourd'hui, c'est-à-dire avant le chemin de fer, les *vetturini* font la même plaisanterie punique aux voyageurs affamés qui vont de Florence à Rome.

La vapeur vient de briser cette tradition. Il y a des buffets sur l'autre route, la route de la mer ; le corps se nourrit et l'esprit subit le jeûne.

Les Anglais prennent tous aujourd'hui la route de la mer, et, de Florence à Rome, ils ne trouvent que Livourne, la ville des marchands et des colporteurs.

MÉRY.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LE LOUP-CERVIER.

Le loup-cervier. — Sa beauté. — Une queue trop courte. — Madame n'a pas de chemise. — Le loup-cervier chasseur. — Léopold Ier. — Lynx gourmet. — L'ours et la tabatière. — Le sanglier chirurgien. — Un serpent sensible. — Loup-garou. — Les Parlements de Lyon et de Paris. — Un fiancé loup-garou. — Un mariage rompu. — Anecdote, un paysan du Périgord. — Le chien de M. le maire. — Mon général, je suis loup-garou. — Sur les bords de l'Alma et du Mincio.

Commençons par déclarer que le loup-cervier, dont le véritable nom est le lynx, n'appartient pas au genre loup, mais au genre chat.

Pourquoi l'a-t-on appelé loup-cervier? Parce qu'il est carnassier intrépide et que le cerf est son mets favori.

Le loup-cervier est un charmant animal.

Aussi agile que fort, il grimpe sur les arbres avec une merveilleuse facilité pour surprendre les oiseaux dans leur nid. Quand il lui prend fantaisie de manger du poisson, il se jette à l'eau comme un simple canard, dévore carpes et brochets, et finit son repas en croquant quelque oiseau aquatique.

Il est plein de grâce et de légèreté : son œil est brillant, mais cependant doux et expressif; comme le chat, il est d'une propreté recherchée et passe des heures entières à lisser sa belle fourrure, qui est fort estimée. Le blanc, le brun, le gris, le roux et le noir, composent le dessin de sa robe. Ses oreilles, droites et pointues, sont surmontées de deux jolis bouquets de poils noirs en forme de pinceau et longs d'un pouce et demi.

Malheureusement pour lui, le loup-cervier a la queue un peu courte.

On ne peut pas tout avoir.

On reconnaissait autrefois à l'urine du lynx l'admirable propriété de se changer en pierre précieuse (*lapis lyncarius*), et l'on assurait que cet étrange animal avait la faculté de voir à travers la muraille et encore sans lunette. Cela me rappelle la plaisante anecdote de ce prisonnier belge qui prétendait lire une lettre enfouie sous terre. Un jour, deux dames vinrent le voir dans sa prison.

Après les avoir saluées, il partit aussitôt d'un grand éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc? lui dit une de ses visiteuses.

— C'est que, madame, vous n'avez pas de chemise.

La dame s'en alla toute confuse. Le prisonnier avait dit vrai.

D'après les savants d'autrefois, le lynx serait au moins de la force de notre Belge.

Voici qui est moins extraordinaire, mais plus vrai. En Perse, en Suède, en Russie et au Malabar, on dresse parfaitement le lynx à la chasse.

Les chasseurs sont à cheval et portent le lynx en croupe.

Quand le gibier gazelle ou élan apparaît, le chasseur le montre au lynx. Celui-ci descend, se glisse doucement derrière les buissons et les rochers, rampe dans les hautes herbes, s'approche en louvoyant et sans bruit, toujours se démasquant derrière les inégalités du terrain, s'arrêtant subitement et se couchant à plat ventre quand il craint d'être aperçu, puis reprenant sa démarche lente et insidieuse; enfin, quand il se croit assez près de sa victime, il calcule sa distance, s'élance tout à coup en cinq à six bonds prodigieux et d'une vitesse incroyable ; il l'atteint, la saisit, l'étrangle ; il lui fait ensuite un trou derrière le crâne, et, par cette ouverture, lui suce la cervelle à l'aide de sa langue hérissée de petites épines.

J'ai remarqué que chaque animal avait sa façon favorite de tuer.

Par exemple, l'ours s'avance vers sa victime en lui tendant les bras comme à un ami, et lui ouvre le crâne comme nous ouvrons une tabatière.

Quant au sanglier, il ne manque jamais de commencer par ouvrir le ventre de son adversaire, comme s'il voulait faire son autopsie.

En Amérique, il existe un serpent qui crève d'abord les yeux de sa victime. C'est peut-être par délicatesse, pour lui épargner le spectacle de sa mort.

Je reviens au loup-cervier.

L'empereur Léopold Ier avait deux lynx, aussi bien apprivoisés que des chiens.

Quand il allait à la chasse, un de ces animaux sautait sur la croupe de son cheval, et l'autre derrière un de ses courtisans.

Aussitôt qu'une pièce de gibier paraissait, les deux lynx s'élançaient, la surprenaient, l'étranglaient et revenaient tranquillement, sans être rappelés, reprendre leur place, l'un sur le cheval de l'empereur, l'autre sur celui de son courtisan, puis ils se mettaient à lisser modestement leurs pattes comme si de rien n'était.

Le loup-cervier chasse le cerf, l'antilope, l'élan, la gazelle et l'écureuil. Il est très-friand du lièvre, du faisan, du lapin et de la perdrix.

Avouons qu'il n'a pas trop mauvais goût.

Vous voyez le loup-cervier beau, familier, intelligent, gourmet, grand amateur de perdreaux. Eh bien, le loup-cervier n'est autre que le fameux et terrible loup-garou des légendes. Il a été la terreur de nos aïeux, et les sorciers étaient obligés de revêtir sa peau tous les vendredis, depuis le lever de la lune jusqu'à son coucher.

Chose singulière! étrange folie! beaucoup de malheureux, accusés de magie, avouaient non-seulement qu'ils avaient assisté au sabbat, mais encore que, sous la forme de loup-garou, ils avaient dévoré des chiens et mangé des enfants.

En 1720, il y avait à Etampes une espèce de fou qui se précipitait sur les passants, les mordait, et criait ou plutôt hurlait qu'il était loup-garou. Quelqu'un lui fit observer qu'il était fait comme tout le monde.

— Mais ma peau de loup, dit-il, s'est retournée en dedans ; on le crut, et on l'écorcha pour voir la redoutable peau, qui persista à rester invisible. L'infortuné mourut le jour même.

Laroche-Flavin rapporte un arrêt du Parlement de Lyon, du 18 janvier 1574, qui condamne au feu Gilles Garnier, lequel ayant renoncé à Dieu et s'étant obligé par serment de ne plus servir que le diable, avait été changé en loup-garou. En 1778, le Parlement de Paris condamna Jacques Rollet, convaincu d'avoir, en qualité de loup-garou,

mangé bonne partie d'un petit garçon qui lui était tombé sous la dent.

Chaque ville, au moyen âge, avait son loup-garou. C'était le moine bourru à Paris, la *mala bestia* à Toulouse, louloup nègre à Clermont, le grand loup à Blois, le roi Hugon à Tours, grande gueule à Dijon, griffes de fer à Bourges.

Le chevalier de Beauvous raconte qu'un jeune homme de Châteauroux, appelé Hugues Rosin, était sur le point d'épouser une demoiselle qu'il n'aimait pas beaucoup. Le jour du contrat arrivé, Hugues déclara d'une voix timide qu'il ne pouvait pas se marier.

— Est-ce que ma fille ne serait pas jolie? insinua la mère de la prétendue.

— Est-ce qu'elle n'a pas une belle dot? ajouta le père.

— Je ne puis me marier, répéta Hugues, je suis loup-garou pour dix ans.

Il jeta aussitôt sur le parquet une tête de chien toute saignante, et s'enfuit en poussant un hurlement terrible.

La demoiselle trouva qu'attendre dix ans ce serait un peu long, et Hugues Rosen resta libre.

Je termine par une anecdote que je déclare aussi inédite qu'authentique.

Il y a seulement quelques années, un paysan du Périgord paraissait devant le Conseil de révision ; il avait le numéro 1 et il se portait comme un charme. Il fut déclaré excellent pour le service.

— Messieurs, dit-il, je ne puis pas partir ; il faut que vous m'exemptiez.

— Êtes-vous fils de veuve? lui dit le général.

— Non, monsieur; mais je suis loup-garou. Dernièrement, j'ai mangé Papillon, le chien de M. le maire, et j'ai failli croquer un dimanche l'enfant de Toinette Gounou ; mais il était un peu maigre, puis il avait la rougeole.

— C'est bien, répliqua le général, alors on vous mettra dans le régiment des loups-garous; c'est toujours lui qui marche le premier au feu.

— Mais, mon général, c'est donc vrai qu'il y en a des loups-garous?

— Vous ne l'êtes donc pas, vous?

— Je l'ai peut-être été, mon général, mais il y a bien longtemps; je vous jure que je ne le suis plus.

— C'est fâcheux, continua le général; mais vous entrerez dans le régiment des loups-garous, ça vous apprendra à mentir.

Quelque temps après, notre paysan entrait dans un régiment de zouaves, ces glorieux et terribles loups-garous qui ont si bien hurlé sur les bords de l'Alma et du Mincio.

PITRE-CHEVALIER.

POÉSIES ET MÉLANGES.

PETITE VIOLETTE.

(APOLOGUE.)

Petite Violette, un jour, venait de naître
Sur le bord d'un ruisseau, dans un vallon caché,
Lorsqu'elle dit, mettant le nez à la fenêtre :
« Belle fleur, j'ai le front vers la terre penché :
« Qui le saura? personne. Et puis, près de cette onde
« Qu'est-ce que je verrai? Rien du tout. Et les fleurs
« Sont faites pour le monde...
« C'est donc raison d'aller prendre racine ailleurs. »

Tout en parlant ainsi, petite Violette,
Avec les petits doigts de sa petite main,
Tire ses petits pieds du sol, fait sa toilette
Et se met en chemin.
« La montagne, au front bleu, qui dans l'air se dessine,
« Me conviendrait, dit-elle, et s'offre à me servir.
« A son premier plateau si je pouvais gravir,
« Pour voir le monde au loin, j'y serais à ravir...
« C'est donc raison d'aller prendre, là-haut, racine. »

Petite Violette a, d'un agile pas,
Gravi le monticule, au soleil qui le dore ;
Mais, à peine installée, elle n'y trouve pas
Son compte, et soupirant encore :
« D'ici l'on ne voit pas grand'chose... Il me faut tout !
« Ah ! du second plateau je pourrais, j'imagine,
« Voir le monde, et cela de l'un à l'autre bout...
« C'est donc raison d'aller prendre, plus haut, racine. »

Sitôt dit, sitôt fait, — sous l'orage et le vent
Petite Violette, enflammée, intrépide,
Monte la côte plus rapide.
Le voyage est déjà plus dur qu'auparavant ;
Toutefois la voici, bien ou mal arrivant,
Sur le second plateau que baigne un lac limpide.

Mais à peine installée : « Ah ! que faire? d'ici
« L'on n'aperçoit le monde encor qu'en raccourci !
« C'est... du dernier sommet, qui perce et qui domine
« Les grands nuages entr'ouverts,
« Que l'on peut voir tout l'univers ;
« C'est donc raison d'aller y prendre, enfin, racine. »

Et sans plus réfléchir à rien,
Comme sous l'aiguillon d'une voix qui l'appelle,
Notre folle bondit et repart de plus belle
Pour son voyage aérien.

La route est, cette fois, bien autrement mauvaise ;
Pour mieux dire, il n'est plus ni route ni sentiers.
Petite Violette éprouve un grand malaise ;
Elle retournerait sur ses pas volontiers.
Mais elle a comme le vertige ;
Mais la tête lui tourne : alors,
Se haussant aux derniers efforts,
Par une sorte de prodige,
Elle arrive le cœur bien gros, le corps bien las,
Sur ce pic, noble but de tous ses vœux... Hélas !
Pas une herbe, pas une mousse ;
Le sol est un granit aride, où rien ne pousse ;

Un vent glacial souffle autour avec fureur,
Et l'horizon n'est plus qu'une brumeuse horreur.
Petite Violette, au bruit des avalanches,
Tremble de froid et de terreur
Dans toutes ses petites branches ;
Elle met sa tête à couvert
Sous son petit tablier vert ;
Ses petites mains s'alourdissent,
Ses petits pieds nus s'engourdissent.
Voilà qu'elle se prend à pleurer. Tout le bleu
De sa petite joue a pâli peu à peu ;
Et ses pleurs, desséchés sur place,
Y pendent en lambeaux de glace...
Soudain, dans l'ouragan se perd un petit cri :
« Que ne suis-je restée aux bords où j'ai fleuri ! »

Petite Violette, épuisée et qui souffre
Tout ce qu'une fleur peut souffrir,
Se tord, roidit sa tige et roule, et dans un gouffre
Elle achève enfin de mourir.

As-tu dans le vallon une calme chaumine,
Trois arbres au soleil... c'est tout ce qu'il te faut...
Ne cherche pas à t'en aller plus haut,
Tu ne ferais qu'élever ta ruine !

ÉMILE DESCHAMPS.

ÉCRIT SUR UN TOMBEAU.

Le corps est au tombeau comme un grain dans la terre ;
Il ne se détruit pas... il germe ! Et, quelque jour,
Comme l'épi nouveau jaillit de la poussière,
Ce corps s'élancera de sa couche de pierre
Pour aller refleurir dans un nouveau séjour.

E. LEGOUVÉ,
de l'Académie française.

BOUTADES.

On gagne à obliger même un ingrat, car, si son cœur oublie nos bienfaits, son aspect nous en fait souvenir.

L'âme de l'athée, issue d'un Dieu qu'elle méconnaît, ressemble à l'ombre, pour qui reste invisible la lumière dont elle émane.

Notre prédilection pour les morts ne provient-elle point de ce qu'on leur prouve son amour à meilleur marché qu'aux vivants ?

Une enveloppe de modestie couvre nos défauts et garantit nos talents de l'envie : c'est la blouse qui cache les méchants habits et préserve les bons.

A mille traits brillants lancés dans la conversation Dieu préfère un seul mot que la charité retient sur nos lèvres.

L'opulent fripon trouve dans la considération des gens qui ne voient que sa richesse un dédommagement au mépris de ceux qui en connaissent la source.

L'amour et la barbe s'en vont en les faisant, mais la dernière revient seule.

La plupart des ingrats n'oublient pas les bienfaits ; au contraire, ils s'en souviennent trop !

La mort d'une mère est le premier chagrin qu'on pleure sans elle.

Oh ! si les continuelles souffrances diminuaient comme la pitié de leurs continuels témoins !

L'intérêt personnel est trop souvent le souffleur de nos consciences.

J. PETIT-SENN.
(De l'Institut de Genève.)

LES MÉTAUX. SÉRIE PAR CHAM. LE ZINC.

— Ah ! sapristi !
— Monsieur veut-il que je lui verse encore de l'eau bouillante ?
— Ah ! le brigand ! le scélérat ! le pendard ! il a juré de me faire cuire !

SUR LES ÉTRENNES.

« J'ai encore reçu des étrennes... Restons enfants jusqu'au bout ; c'est le meilleur lot. La Saint-Sylvestre nous vieillit d'une année ; mais le jour de l'an nous rajeunit d'un lustre. Illusion charmante ! Le Bonhomme-Étrennes est le Robert-Houdin de l'existence. Il escamote dans un sourire la dent qui tombe, et il fait, du cheveu qui blanchit, un rayon dans les cheveux noirs. »

(Journal de LADY JANE.)

SOUS LES ORANGERS DE NICE.

BOUQUETS D'ALPHONSE KARR (1).

Les femmes, composition de Breton. 1° La femme comme il faut. 2° La femme comme il ne faut pas. 3° La femme comme il en faut. 4° La femme comme il n'en faudrait pas.

PREMIER BOUQUET AUX FEMMES.

LA GUERRE DES HOMMES ET DES FEMMES.

Avant de commencer, je dois me défendre contre une accusation que je vois déjà suspendue sur ma tête. Quelques-unes de mes lectrices diront : « Fi ! voilà un homme qui n'aime guère les femmes. » Je les prie de ne pas admettre légèrement une pareille accusation et de prendre en considération les arguments que voici : Lorsque les femmes me choquent, c'est lorsque, cédant à une mode ridicule ou à une idée fausse, elles semblent s'efforcer d'être moins femmes ; — c'est lorsqu'elles veulent se dépouiller de quelques-uns de leurs charmes, et s'exposent à perdre de leur précieux empire et de leur chère tyrannie. Dirait-on qu'un homme n'aime pas le vin, parce qu'il prendrait tous les soins possibles pour ne rien lui laisser perdre de sa saveur et de son arome ? L'histoire ne nous montre-t-elle pas tous les grands détracteurs des femmes n'être que des fanfarons qui expient par un esclavage particulier la liberté de leurs discours publics? Salomon, qui, dans ses Proverbes, ne leur ménage pas les duretés, qui les déclare « plus amères que la mort, » leur sacrifie jusqu'au Dieu des Hébreux. Euripide, qui, dans ses tragédies les traite généralement fort mal, leur était si dévoué dans le

(1) Voyez les livraisons de septembre et novembre 1861 et de janvier 1862, tomes XXVIII et XXIX du *Musée*.

particulier, qu'au rapport d'Athénée il avait épousé deux femmes ainsi que la loi le permettait, et allait encore volontiers chercher au dehors un supplément aux chaînes dont il parlait avec tant de dédain.

Il est curieux de voir le concert de mauvais propos tenus sur les femmes depuis l'origine du monde, et de le rapprocher de l'empire qu'elles ont exercé sans intervalles sur les hommes de tous les temps. Ecoutez Salomon : « La grâce de la femme est trompeuse et sa bonté n'est que vice, » dit-il dans ses Proverbes ; et plus loin : « L'homme amoureux suit la femme comme le bœuf que l'on mène au sacrifice. »

« Autant il y a de poissons dans la mer, disait Codrus, autant il y a d'étoiles au firmament, autant il y a de fourberies dans le cœur de la femme. »

Le grave Hippocrate reproche aux femmes « leur malice naturelle. »

Socrate disait : « Il vaut mieux demeurer avec un dragon qu'avec une femme, » et il ajoutait : « Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme. »

Saint Paul rappelle aux femmes leur subjection à l'homme ; elles doivent à l'homme, suivant cet apôtre, tout le respect que l'homme doit à Dieu. Il leur défend sévèrement de parler dans l'église et même de mêler leur voix à celle des prêtres pour chanter les louanges du Seigneur.

L'histoire et la Fable attribuent de concert aux femmes tous les maux qui ont affligé l'espèce humaine. — Ève, Dalila, Pandore, Déjanire, Hélène, les filles de Danaüs, etc.

Les chrétiens défendent aux femmes les fonctions sacerdotales ; la jurisprudence leur interdit le barreau. — Mahomet les exclut de son paradis, et cependant il y donne place au *mouton*, qui remplaça le fils d'Abraham au moment où il allait être sacrifié ; à la *baleine*, qui avala Jonas ; à la *fourmi*, que Salomon, dans ses Proverbes, propose à l'homme pour modèle, et au *perroquet* de la reine de Saba.

« En général, dit Tite-Live, les femmes sont plus douces en public qu'à la maison. »

« Il ne faut pas choisir entre les femmes, dit Plaute : aucune ne vaut rien. »

Saint Chrysostome dit encore pis. — Sénèque le Philosophe prétend que « la seule chose qui puisse faire supposer la vertu chez une femme, c'est la laideur. »

« La femme la plus naifve, dit Brantôme, vend au marché l'homme le plus retors, sans qu'il s'en prenne garde. »

Et Montaigne : « De bonnes femmes il n'en est à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs du mariage. »

A son réveil, d'Eden le premier hôte
A ses côtés, en place de sa côte,
Vit « la chair de sa chair et les os de ses os, »
Et son premier sommeil fut son dernier repos.

« Le renard est bien rusé, dit un proverbe espagnol, mais la femme est plus rusée que le renard. »

« Voulez-vous, dit Mme Necker, faire prévaloir une opinion ? Adressez-vous aux femmes. Elles la reçoivent aisément parce qu'elles sont ignorantes, elles la répandent rapidement parce qu'elles aiment à parler ; elles la soutiennent longtemps parce qu'elles sont têtues. »

« Savez-vous, mesdames, disait en chaire un prédicateur moderne, pourquoi, après sa résurrection, Jésus-Christ apparut d'abord aux femmes ? C'est que, sachant leur inclination à parler, il ne pouvait mieux faire que de leur apprendre d'abord un mystère qu'il voulait rendre public. »

Eh bien, malgré cette guerre acharnée, sans trêve ni merci, que les hommes font aux femmes, le pouvoir de ce sexe faible et timide n'a pas été le moins du monde entamé ni amoindri depuis le commencement du monde.

LE DANGER DE LA GUERRE.

Cette conspiration des hommes contre les femmes n'a jamais amené pour celles-ci qu'un danger réel, c'est de les dégoûter de leur sexe, de les abuser sur leur empire, de les faire croire à leur prétendue infériorité, et de leur faire faire de temps à autre quelques invasions dans les prérogatives et dans les corvées dont les hommes se sont arrogé et réservé le privilége.

Il semble encore voir un dieu descendre de l'autel où on lui offre des sacrifices pour venir, les pieds dans la boue, se mêler à la foule de ses adorateurs, et se faire coudoyer par eux pour le plaisir d'envoyer concurremment avec eux de l'encens à sa niche déserte. — Quelques femmes vont plus loin et semblent faire des efforts pour se métamorphoser en hommes et en prendre l'aspect. On les a vues sacrifier à cette absurde tentative leur charmante chevelure et se coiffer en cheveux courts comme les hommes ; on les voit encore, pour monter à cheval, joindre à la jupe longue, qui donne tant de majesté et de décence, le chapeau, qui est la partie la plus laide de l'ajustement masculin ; et, depuis quelque temps, d'aucunes ont essayé de mettre des gilets de piqué blanc, des cravates noires et des cols de chemise empesés comme les hommes. Je voudrais bien savoir ce que ces femmes penseraient d'un homme qu'elles rencontreraient, au bois de Boulogne, trottant à cheval avec des bottes à l'écuyère, une culotte de daim et un chapeau de crêpe à plumes ou un bonnet orné de fleurs ou de rubans sur la tête.

Pour ce qui est des gilets, leur règne éphémère avance grand train : au piqué blanc succède le satin et le brocart — les boutons sont déjà en pierreries, et on ouvre les gilets du haut pour laisser voir le col ; le gilet est en train de redevenir un corsage décolleté.

ORIGINE DE LA TOILETTE.

La femme était née ; le serpent, le plus rusé des animaux, s'approcha d'elle et lui murmura à l'oreille : « Que vous êtes belle ! » Puis il lui conseilla de manger le fruit de l'arbre de la science. — Voilà, dit-elle, un cavalier qui m'inspire une grande confiance par sa franchise ; il est évident qu'il ne voudrait pas me tromper. Elle cueillit le fruit et en donna la moitié à Adam.

Mais celui-ci fit cette première fois ce qu'il a toujours fait depuis ; au lieu de comprendre que, puisqu'il allait céder et obéir, alors il valait autant le faire de bonne grâce, il marchanda, il se défendit, il refusa, puis il finit par mordre.

Mais Ève avait employé tout le temps de son hésitation à grignoter sa pomme de ses belles petites dents blanches ; elle avait déjà la science du bien et du mal qu'Adam était encore tel qu'il avait été pétri. Puis, quand il se décida, lorsqu'il mangea sa moitié de pomme, lorsqu'à son tour il s'ingéra la science du bien et du mal, la femme avait un quart d'heure d'avance sur lui, et elle l'a toujours conservé. C'est ce qui fait et fera toujours notre infériorité relative.

Elle comprit tout de suite, le diable aidant, l'importance de ce quart d'heure, et elle se hâta de l'employer

à donner des bases solides à son empire. Elle fit honte à Adam de leur débraillé, et lui inspira l'idée de cueillir des feuilles de figuier pour y obvier. En disant à Adam : « Mon ami, vous êtes plus grand et plus fort que moi, atteignez et cueillez-moi, je vous prie, une des feuilles de cet arbre, » elle créait à la fois la pudeur et la coquetterie, la jalousie et la prétendue supériorité des forces de l'homme.

De ce moment, leur sort à tous deux fut fixé, ainsi que le sort de tous leurs descendants. La femme conserva et a conservé cette avance d'un quart d'heure. Elle sait tout, au moins un quart d'heure avant nous. Un petit garçon n'est qu'un galopin qui ne pense qu'au cerceau, à la balle et à la toupie; une petite fille n'est qu'une femme plus petite.

Quant à l'homme, sous prétexte qu'il est plus grand, plus fort et plus intelligent, il n'a rien laissé à la femme des corvées de la vie. Du reste, ses forces, son courage, son énergie tout entière, ont de tout temps été dépensés de la même manière. Ève dit toujours à Adam : « Mon ami, cueillez-moi cette feuille de figuier, » et Adam se damne pour atteindre la feuille de figuier.

DÉVELOPPEMENT DE LA FEUILLE DE FIGUIER.

La feuille de figuier a subi de grandes modifications depuis la première Ève.

Vers la quatrième génération, on mit à la mode le *ficus repens* à très-petites feuilles. Cela s'appelait alors se décolleter ou s'habiller, comme aujourd'hui de mettre des robes à peu près sans corsage.

Au *ficus repens* succéda le *ficus nymphæfolia ;* les filles d'Ève se parèrent des feuilles immenses du *macrophylla*, puis on revint au *ficus repens*, sous le nom de *ficus scandens*, puis au *ficus elastica*, puis graduellement on passa — à la soie, au brocart et au velours...

La feuille de figuier aujourd'hui n'a pas moins de quatorze mètres à cause des volants, et Ève dit toujours à Adam : « Mon ami, donnez-moi cette feuille de figuier. »

Et Adam, pour donner la feuille de figuier, travaille, passe les nuits, vole, pille, assassine et se damne.

La première feuille, celle que l'on voit encore aux figuiers de nos jardins, ne tombe et n'est renouvelée qu'une fois par an, tandis que, de progrès en progrès, celle qu'emploient les femmes tombe et doit être remplacée toutes les semaines.

Outre les modifications successives de la feuille de figuier, Ève a inventé des accessoires, et, se servant habilement du quart d'heure d'intelligence qu'elle a d'avance sur l'homme, elle lui a présenté la nécessité de ces accessoires sous un jour favorable. « Mon ami, lui a-t-elle dit, vous êtes le plus fort, vous êtes le maître, vous êtes mon seigneur. Je suis fière d'être à vous, je veux porter la marque de ma servitude. Percez-moi le nez et les oreilles en témoignage d'esclavage, et mettez-y des anneaux de chaîne. Mettez-moi des chaînes au bras, pour rappeler à tous les yeux que je ne suis que votre servante. »

De là, les pendants d'oreilles et les bracelets.

Quelques Adams se laissent persuader que, de même que l'on fait transporter les vins précieux dans une double futaille, il serait prudent d'enfermer Ève dans une double enveloppe, dans deux feuilles de figuier : la seconde s'appelle une voiture, et on y attelle des chevaux.

Enfin, tous ces hommes qui s'agitent, qui marchent, qui courent, qui se coudoient, qui se battent, qui s'entre-tuent, c'est toujours Adam à qui Ève a dit : « Mon ami, cueille pour moi cette feuille de figuier. » Aujourd'hui, la mode n'admet que les feuilles des plus hautes branches, ce qui fait que presque tous s'écorchent les mains et le genou pour y atteindre, et qu'un grand nombre se rompent les os.

PHILOSOPHIE DE LA MODE.

« En définitive, les belles choses sont pour les belles, » — dit Shakspeare.

Les femmes ont un goût naturel pour tout ce qui est beau, élégant, éclatant et riche; c'est un goût auquel il faut attribuer les plus grands progrès de l'industrie et des arts.

Les parures sont pour les femmes un tribut payé à la légitime royauté de leurs charmes; elles sont une reconnaissance de ce pouvoir, elles augmentent pour une femme la conscience de sa beauté, et en donnent une preuve aux autres femmes. — La femme parée n'est pas seulement la femme qui croit sa beauté augmentée par ses ornements, c'est le Huron portant à sa ceinture les chevelures, témoignages de ses victoires; c'est le soldat orné de ses épaulettes et de ses croix. C'est la divinité païenne, qui, non satisfaite de humer l'encens des humains, veut encore voir ses autels chargés d'offrandes et d'ex-voto, et exige qu'on immole des victimes grasses et qu'on fasse des sacrifices à sa puissance.

Ainsi, pour la plupart des femmes, il ne suffit pas que les offrandes soient des objets riches et éclatants, il faut encore qu'ils soient un peu extravagants, et qu'ils attestent que la piété de leurs adorateurs va jusqu'à la folie.

Les femmes étant ainsi faites et ainsi élevées, il s'ensuit un désordre moral qui doit offenser tout esprit droit.

Toutes les circonstances de la vie des femmes ont pour résultat et souvent pour cause un changement de robe, — les robes divisent la vie des femmes en une foule d'ères et d'hégires : « Tel événement est arrivé à l'époque où j'ai eu cette robe de velours violet, tel autre quand j'ai acheté ma robe de satin broché. » Et pour les dates plus précises et plus rappochées vous entendrez : « La première fois qu'il m'a vue, j'avais une robe bleue. »

Quand on ne se marie pas uniquement pour mettre enfin la toilette de la mariée, soyez certain que cette pensée entre au moins pour quelque chose dans le mariage. — On va confier son bonheur et sa vie tout entière à un homme presque inconnu, on va subir des devoirs nouveaux et plus sérieux qu'on n'en a eu jusque-là; on va quitter la maison où on est née, les parents qui vous ont élevée. — Eh bien, tout cela disparaît, ou au moins s'efface beaucoup et se range parmi les sensations du second plan, en face des préoccupations de la toilette de la mariée.

On perd une parente; la douleur est profonde, mais elle sera bientôt suspendue par le soin du deuil; il ne se passe pas une heure sans que

L'on se soit demandé

« Que porte-t-on? comment témoigne-t-on sa douleur cette année? » Quand vous faites une visite à une amie, elle vous dit : « Vous avez donc perdu votre cousine ***, c'est un événement horrible. — Vous avez là un ravissant chapeau... — Elle était toute jeune... — Est-ce toujours Mme *** qui vous l'a fait?

— Oui, elle me coiffe depuis trois ans.

— Il vous sied on ne peut mieux. — Je prends bien part à votre chagrin.

— Je l'aimais comme une sœur, c'est un grand vide qu'elle laisse dans ma vie. — Comment trouvez-vous cette étoffe ?

— Admirable. — Où l'avez-vous eue ?

— Au Sarcophage... — Elle laisse deux pauvres petits enfants. »

Et l'amie vous porte envie; elle perdrait volontiers quelqu'un pour pouvoir porter ce chapeau et cette robe, et elle se dit : « A mon premier deuil, j'irai au Sarcophage. »

De même que tout événement, toute alliance, toute amitié sert de prétexte à une robe. — Une amie donne un bal : — robe; — elle se marie : — robe; — elle meurt : — robe, robe, et toujours robe.

LE DIEU INCONNU.

Puisque rien dans l'éducation des femmes ne tend sérieusement à diminuer ce culte de soi-même, il faut donc, — logiquement, — direz-vous, que ce diamant invraisemblable, ce magnifique châle de l'Inde, cette étoffe nouvelle et précieuse, que la plus belle récompense enfin soit pour la femme la plus sage, la plus vertueuse, pour celle qui a mis le plus de fidélité dans l'accomplissement de ses devoirs.

Eh bien, — en raisonnant ainsi, vous vous tromperiez grossièrement. Le riche châle de l'Inde, l'étoffe nouvelle et précieuse, le diamant invraisemblable, ont mille chances contre une d'être destinés à quelque intrigante, laquelle l'étalera en loge à l'Opéra ou aux Italiens, à la grande humiliation des autres femmes.

Aussi les femmes de la société sont-elles tombées dans ce mauvais goût de s'occuper singulièrement des beautés vénales qui doivent quelque célébrité à la sottise de leurs adorateurs.

Cependant la femme réellement intelligente doit rechercher dans la parure, non ce qui la fait paraître riche, mais ce qui augmente sa beauté, et la femme honnête ne doit penser à être belle que pour l'homme qu'elle aime. — Il faut dire, — hélas ! — que presque toutes les femmes ne se parent ni pour un mari, ni pour un amoureux, et que leur toilette est l'autel que les Grecs avaient élevé *à un dieu inconnu.*

LA CONSCIENCE DE LA BEAUTÉ.

Qui est-ce qui fait la mode? Quelques femmes, sans doute. Qui est-ce qui la suit? Toutes les autres. — Il est bien humble à toutes de se soumettre ainsi à la décision de quelques-unes.

Brantôme raconte que lorsque la reine Marguerite fut menée par sa mère au roi de Navarre, son mari, elle dit : « J'achève d'user mes belles robes, car quand j'arriverai à la cour, j'y entrerai avec des étoffes et des ciseaux pour me faire habiller selon la mode qui courra. »

La reine sa mère lui répondit : « Pourquoi dites-vous cela, ma mie? car c'est vous qui inventerez les belles façons de s'habiller, — la cour les prendra de vous et non vous de la cour. »

« Comme de vrai, » ajoute Brantôme.

A la bonne heure ! voilà ce que j'appelle la conscience de la beauté. Si les modes sont créées par les femmes, pourquoi n'en créez-vous pas vous-mêmes? Croyez-vous que celles qui inventent les modes ne les accommodent pas à l'assaisonnement particulier de leurs propres agréments? — Soyez certaines qu'une mode imaginée par une autre femme aura pour but toujours de cacher un défaut chez elle, ou de le montrer chez vous, — ou de cacher une beauté chez vous, ou de la mettre chez elle en évidence. — La femme qui vous impose une mode arrive à ce résultat d'habiller, non-seulement elle, mais aussi vous-même, au bénéfice de sa propre beauté. Celle qui a inventé les jupes traînantes, qui du reste ont de la majesté, cachait en même temps ses pieds qui étaient gros et plats, et les vôtres qui sont étroits et cambrés.

UNE DÉFINITION.

Voici une définition du mot *habillée* comme l'entendent beaucoup de femmes du monde :

Moins on est vêtue, plus on est habillée.

LA CRINOLINE.

Les lois de la mode sont les seules auxquelles on obéisse dans notre pays. Je crois même qu'il n'y a pas en réalité d'autres lois. — On porte telle année des jupes trop longues et des idées au moins libérales; telle autre des chapeaux trop petits et des idées au moins réactionnaires.

On a vu des Parisiennes faire savoir au monde entier, sous le règne de Louis XVI, que le visage des femmes serait à l'avenir, et jusqu'à nouvel ordre, au milieu du corps, — et le monde entier a obéi... Aujourd'hui il a été décidé que les hanches changeraient de place, et elles ont changé de place. — Le diable sait où elles sont !

Il est une sorte de femmes pour qui ces révolutions sont faciles : ce sont celles auxquelles la nature paresseuse a confié le soin de se faire elles-mêmes. — Celles-là n'ont aucune peine à se conformer aux lois qui se succèdent : elles sont dans l'ordre physique ce que sont dans l'ordre moral les hommes sans idées et sans convictions.

Mais, pour celles auxquelles la nature n'a pas témoigné la même confiance, pour celles qui ont reçu leurs formes toutes faites, pour celles qui sont en général les plus belles, il se présente d'immenses difficultés, et il est bien rare qu'elles arrivent à ne pas être vaincues par les premières. Ces charmes un peu artificiels ne doivent être servis aux regards que tout prêts, et il est d'une inconcevable imprudence de laisser pénétrer le public dans les coulisses de ces artistes en beauté.

Eh bien, c'est sur cette imprudence que je veux appeler l'attention des femmes. — Il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une seule rue dans laquelle il ne se trouve une boutique où l'on fasse l'exhibition publique, aux vitres et dans la montre, — d'objets bizarres en étoffes de crin, — qui trahissent le secret qu'il y a des marchands de hanches et de mille autres choses.

Cette révolution ne peut manquer de produire l'incrédulité qui a déjà attaqué et renversé tant de choses, et qui menace incessamment de renverser le culte et la religion de la beauté.

Je ne parlerai pas de l'inconvenance de semblables exhibitions; je pense qu'il suffit de ce qu'elles ont d'imprudent et de dangereux pour engager toutes les femmes à défendre à leurs fournisseurs, sous peine d'abandon, d'exposer ainsi aux regards ces secrets terribles.

Il est cruel pour les hommes, en passant dans la rue, de voir des choses qui vous forcent à vous demander si votre cœur n'a pas battu plus d'une fois pour des attraits empruntés à la crinière d'un cheval de fiacre, et de se dire : « Je ferai peut-être dans quinze jours des folies pour cette étoffe de crin-là ! »

ALPHONSE KARR.

(*Prochainement le second bouquet aux femmes.*)

VEILLÉES D'AUVERGNE.

LA MÈRE JEANNE.

La mère Jeanne contant son histoire à la veillée. Dessin de Salières.

Quoique je sois, du fond du cœur, admirateur passionné de la campagne, et qu'à cette vie douce et simple des champs se rattachent les meilleurs souvenirs de mon enfance, je ne professe pas un culte bien fervent pour les bons villageois, les rudes paysans et les naïves bergères. Les pastorales ne sont plus de saison, au village comme à la ville; la vulgarité domine et le pittoresque disparaît.

Je suis allé bien souvent à la veillée, dans les étables ou sous la haute cheminée des fermes ; j'ai entendu bien des chansons et des contes ; mais j'ai beau chercher dans mes souvenirs, décidément la poésie n'était pas prodiguée avec excès dans ces causeries patriarcales du cercle campagnard. Une seule fois, j'ai été vivement ému ; je m'en souviens encore. J'ai reçu la révélation de toute une existence monotone, douloureuse et résignée. J'ai compris quelle était la vertu de ces pauvres femmes que nous voyons, courbées sous le soleil, suivre les sillons en glanant leur misérable gerbe ; ou, transies par les brouillards d'hiver, allant demander aux bois une triste aumône pour leurs foyers.

Pauvre vieille, je la vois d'ici, tressant machinalement

des brins de paille et laissant tomber sa tête alourdie sur cet humble travail, que son demi-sommeil n'interrompait même pas. Les fillettes riaient de sa patience :

— Mère Jeanne, disaient-elles, avec toute la paille que vous avez tressée, on pourrait faire un chapeau au Puy-de-Dôme.

Elle souriait doucement :

— Petites, répondait-elle, ce n'est pas d'hier que je travaille.

Au vrai, l'on ne savait pas son âge. Elle avait vu la grande révolution et avait pu jouer dans son enfance avec les girouettes seigneuriales abattues ; elle nous chantait des chansons de la sanglante époque :

Ils sont venus au château d'Anzerat,
Ils ont couché les hautes tours dans l'herbe.

Bah ! son répertoire remontait encore bien plus haut ; elle savait des refrains qui sentaient terriblement la poudre à l'ambre :

Notre seigneur est un lutin
Lutinant toujours les bergères.

C'était un vrai type que la mère Jeanne, qui doit maintenant dormir en paix dans le petit cimetière. A la voir tous les jours la même, travaillant sans jamais se plaindre, souriant à la jeunesse et fredonnant tous ses vieux souvenirs, nous ne devinions certes pas des pensées amères sous son pauvre front tout ridé. Et pourtant quelles tristesses !... Elle avait souffert de la misère en comprenant sa misère ; elle avait pleuré son isolement en songeant aux bonheurs des affections de famille.

Son histoire est des plus simples ; mais je pleurais presque en l'écoutant, et, en y songeant, je me sens froid au cœur.

Elle nous la disait un soir de novembre, à la ferme de la Valérie ; les bouviers et les vachères riaient bêtement, tandis qu'elle réveillait les douloureuses impressions de son passé :

— Racontez-nous des histoires de revenants, disaient-ils, c'est plus drôle !

Bons villageois, frissonnez donc aux récits de farfadets, de loups-garous, etc. ; réservez votre pitié pour les victimes des lavandières nocturnes ; mais cette souffrance qui vous touche et que vos pères ont coudoyée sans chercher à l'adoucir, cela ne peut vous intéresser, et une bourrée serait bien plus amusante, n'est-ce pas ? Ma foi ! vivent les mœurs de la campagne ! Les cœurs y ont conservé tous leurs bons instincts, etc., etc. — Il y a des phrases toutes faites, qui ne sont pas toutes vraies.

C'était donc un soir de novembre ; il y avait nombreuse assemblée à la Valérie. Les premières neiges tombaient sur les champs, et l'on se serrait autour de l'âtre, en songeant avec béatitude qu'il faisait bien froid au dehors. On nous avait servi un bon souper de boudins tout nouveaux, arrosés de larges rasades d'un vin également tout nouveau, hélas ! mais il y avait eu un semblant de comète cette année-là, et chacun s'extasiait sur ses qualités.

En tous cas, il avait délié les langues ; les chansons avaient succédé aux récits, et la mère Jeanne avait fait sa partie dans le rustique concert. Elle en savait tant et de si jolies !... Sa voix tremblait un peu ; mais elle était douce, sympathique et juste, chose rare parmi les prime-donne de bergerie.

— J'ai été fine chanteuse dans mon temps, disait la mère Jeanne, et mes chansons m'ont épargné bien des larmes.

— Et comment cela, mère Jeanne ?

— En me consolant, mes amis.

— Ah ! mère Jeanne, lui dis-je ce soir-là, contez-nous donc votre histoire !

Elle se fit un peu prier, puis elle consentit :

— Au fait, dit-elle, il n'y en a plus guère de ceux qui pourraient vous la dire. Je vous ai tous vus naître, mais j'en ai bien vu mourir. Quand ce sera mon tour, il faut bien que vous sachiez qui vous portez en terre.

Elle allongea ses pieds vers le feu pétillant, entrelaça de nouveaux brins de paille à son interminable tresse, et, chacun s'étant groupé autour d'elle, elle nous fit le récit suivant :

— Mes enfants, on m'a ramassée sous une haie, à deux lieues d'ici ; j'avais environ trois semaines. Mes parents, Dieu leur pardonne, ils n'avaient bien sûr pas de pain ! je n'ai jamais su qui ils étaient, et ce fut la grande peine de ma vie. Le métayer qui me trouva allait au pacage avec ses vaches, si bien qu'il put me donner tout de suite quelques gouttes de lait, car je criais la faim déjà. Il était bon, cet homme, mais pas riche ; il me plia chaudement dans sa veste, et, le soir, me porta jusqu'à la ville, où l'on me recueillit dans un couvent.

Quand je commençai à avoir ma connaissance, les religieuses m'apprirent à prier. Encore une bonne chose et qui soulage !... Dans ce couvent, j'étais presque heureuse, je ne sentais ni faim ni froid, et je commençais à chanter des cantiques à la chapelle. Je n'avais jamais songé à mes parents ; là, personne n'en avait ; nous appelions toutes les religieuses : ma mère ! sans comprendre ce que nous disions. — Mon grand plaisir était, quand on ne me voyait pas, de monter tout en haut du clocher, et là, par les lucarnes, je regardais la ville, et, par-dessus les toits, dans les champs, les arbres et les montagnes. J'y restais tant que je pouvais et j'y chantais mes plus beaux cantiques, mais tout bas, pour ne pas me faire surprendre. Il me prenait grande envie de m'en aller dans ces plaines que je voyais au loin ; je me disais qu'on devait être heureux sous ces arbres et près de ces ruisseaux qui brillaient au soleil comme la robe d'argent de la sainte Vierge.

Un jour, pendant que j'étais en train de faire tous ces rêves, j'entendis un grand bruit dans la ville : on criait, on chantait ; mais ce n'étaient pas des cantiques, au moins ! C'étaient des chansons qui faisaient peur et qui semblaient *jurer le bon Dieu*. Je vis par les rues une grande troupe d'hommes avec des fusils et des fourches, et des femmes avec des bonnets rouges ; tous hurlaient comme des damnés. Ils vinrent frapper à la porte du couvent et, comme on n'ouvrait pas, ils l'enfoncèrent. Vous pouvez penser si je tremblais au haut de ma tour, et si j'osais descendre... Dans ce temps-là, bonnes gens, il se passait de tristes choses... Les hommes étaient bien méchants ; ils prirent les pauvres religieuses et les emmenèrent à la prison, non sans injures et bourrades. Je les vis passer au pied du clocher où je restai jusqu'à la nuit, me demandant ce que j'allais devenir. Quand il fit bien noir, je descendis à pas de loup et m'enfuis à travers les rues désertes.

Je n'avais qu'une idée : m'en aller vers ces champs que j'avais admirés tant de fois, et demander mon pain dans les villages. Quand je ne vis plus les murs autour de moi, je sentis seulement la fatigue et le chagrin. Je marchais au hasard, me cognant aux pierres et toute mouillée par la rosée de la nuit. J'avais bien faim ; heureusement que le sommeil me prit, et, me couchant au

pied d'un arbre, j'oubliai pour un moment toutes mes peines.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour, et tout me parut si beau autour de moi que je ne songeai plus à pleurer. C'étaient de grandes herbes pleines de marguerites, des haies vives couvertes de chèvrefeuille, et, pour la première fois, j'entendis le rossignol. Je ne regrettais plus ce couvent tout noir et triste; il me semblait que j'allais commencer à être heureuse. La faim me prit au milieu de ma joie. Je n'en avais pas l'habitude alors et j'allais me remettre à pleurer, quand je rencontrai une brave femme qui gardait ses moutons par là. Elle me fit dire mon histoire et m'emmena chez elle comme servante. Elle avait bon cœur, car, dans les commencements, je ne gagnais guère ma vie, et pourtant elle ne me laissait manquer de rien; elle m'apprit à filer, à faire le pain, à garder les bestiaux, sans jamais me donner des coups ni me dire de gros mots. Le chagrin me venait seulement quand je lui voyais embrasser sa fille. J'étais bien enfant de jalouser cette petite, ma première camarade; mais je ne pouvais me retenir quelquefois. Ça doit être si bon les *dorlotements* et les soins d'une mère! Il me fallait bien comprendre que je n'étais pas comme les autres; que je n'avais ni chez moi ni parents... Vous ne savez pas combien c'est pénible d'être partout comme une étrangère. Je n'ai pas été trop maltraitée, mais on m'a bien privée de caresses. Aussi, quand je voyais les petites filles pendues aux jupes de leur mère, et si libres, et si gâtées, je me sentais venir des larmes dans les yeux. Je vous l'ai dit, ce qui me consolait le plus, c'étaient mes chansons; en gardant mes bêtes, je me rappelais celles que j'avais entendues, et cherchant et chantant tous ces airs, je redevenais contente.

J'ai vécu toute la vie comme je vous dis, mes enfants, servant les autres, pensant à toutes les amitiés qui me manquaient et à ma mère surtout, qui ne m'a jamais embrassée. C'est peut-être un péché de le dire, mais sûrement elle était méchante femme; sans cela elle n'aurait pas laissé une pauvre petite toute seule, cherchant sa vie chez le monde charitable, et sans une compagnie, sans une caresse pour consolation.

Mes père et mère m'ont fait la vie bien malheureuse, et, alors que j'étais enfant, ce n'était pas mon plus mauvais temps tout de même; je pensais à leur absence, je me plaignais de ne pas les avoir à aimer; mais, plus tard, quand je devins grande fille, c'est bien une autre privation que j'ai sentie.

Je n'avais jamais été, comme vous voyez, l'enfant de personne; je vis bien, plus tard, que je ne serais non plus la mère d'aucun joli poupon et qu'il me faudrait vieillir toute seule comme j'avais grandi. Les épouseurs n'abondent pas auprès des pauvres filles comme moi. Tandis que les garçons recherchaient mes camarades, je restais toujours seule, au pacage comme à la danse; aussi, le croiriez-vous? mes petites, je suis arrivée à mon grand âge sans jamais avoir appris à danser ni bourrée ni montagnarde. Pour les chanter, c'était autre chose, et j'ai bien fait sauter les jeunesses, aux moissons comme aux vendanges. On venait me chercher pour toutes les noces, tant je chantais d'une manière dansante. Le gosier était bon et je ne songeais pas au repos de mes jambes.

Du moment que je vous raconte mon histoire, il faut que je vous dise tout, même les plus grandes souffrances de mon cœur. —

Ici, la mère Jeanne s'interrompit un instant et nous pûmes entendre plusieurs gros soupirs. J'étais tout saisi de tristesse, à l'audition de ces douleurs vulgaires, mais profondes. Le langage rustique de la vieille paysanne, que je tâche de rendre le plus exactement possible, était si empreint de sincérité, que je me sentais plus ému par ce simple récit que par les plus émouvantes tirades d'un drame romantique. Les villageois bâillaient et trouvaient l'histoire longue; plus d'un s'était endormi.

— J'avais dix-huit ans, poursuivit la mère Jeanne, lorsqu'un garçon se mit à me rechercher. Je le rencontrais souvent dans les champs, où il braconnait plus qu'il ne labourait. Il n'avait pas bonne renommée dans le pays, et les filles ne cherchaient pas sa rencontre; il est vrai qu'il aimait le vin et les batteries. La première fois qu'il me parla, je commençai par avoir peur; mais il me dit des choses honnêtes et qui me mirent le cœur à l'aise. Par la suite, je le trouvai souvent dans les pâturages où je menais les moutons, et, sans la crainte de faire jaser, il ne m'aurait pas laissée souvent seule. Enfin, il me fit voir une bonne amitié et je compris que c'était bien autre chose que les témoignages des autres amis.

Cette pensée me mit grande joie au cœur et mes soucis me quittèrent. Je ne songeai plus à mes parents inconnus, à ma solitude; je vis que je pouvais devenir plus heureuse même que si, dans mon enfance, j'avais eu tout ce qu'ont les autres. Et cependant, malgré l'espérance, je ne chantais plus que des chansons tristes; sans doute c'était le sort qui m'avertissait.

Un jour, Pierre me proposa le mariage; je m'y attendais presque, et pourtant ça me fit tant d'effet que j'eus peur et me mis à pleurer. Mais il vit bien que j'étais contente au fond, et il me dit qu'il allait en parler à sa famille.

— Vois-tu, Jeannette, me dit Pierre, tu es la femme qui me convient. Ta figure est bien plus avenante que celle de toutes ces mijaurées qui n'ont pas déjà de si beaux yeux et qui se sauvent devant moi comme devant le loup. Je ne suis pas fier et ça m'est égal que tu n'aies rien; mon père a de vieux écus et il faudra bien qu'il en tire de son coffre.

Moi, je lui dis : — D'ailleurs, nous travaillerons, Pierre; je sais bien que c'est une flatterie, quand tu dis que je suis belle; mais je ne recule pas devant l'ouvrage et je saurai tenir une maison. Tu as été très-bon en me montrant de l'amitié en place de dédain, comme les autres, et je ne demande au bon Dieu que de pouvoir travailler pour ton bonheur.

Mais je pleurais toujours en pensant que ça tournerait mal. Pierre voulait me rassurer.

— Laisse donc, dit-il; le vieux n'est pas généreux, c'est vrai; mais je suis son fils unique et il sait bien que je suis têtu. Il se plaint toujours de n'avoir pas de fille pour tenir la place de ma pauvre mère à la maison. Eh bien, si j'avais une sœur, je voudrais qu'elle fût comme toi, et encore je ne l'aimerais pas comme je t'aime. Laisse-moi faire, je me charge de lui faire entendre raison, et à bientôt nos fiançailles.

Ce n'était pas l'audace qui lui manquait. En me quittant, pour la première fois il voulut m'embrasser; mais je lui dis :

— Je vais prier pour que je puisse bientôt te donner devant ton père le baiser de fiançailles.

Il partit et je me mis à prier de bon cœur, mais, tout en pleurant, car j'avais peur tout de bon. Son père était un gros fermier, aimant l'argent et dur aux pauvres. Je pensais bien qu'il ne me prendrait pas pour bru, moi qui

n'avais ni terres, ni argent, ni famille. Je n'avais pas réfléchi auparavant ; car, si je l'avais fait, j'aurais pensé à ma mauvaise chance et je n'aurais pas tant espéré.

Pierre fut mal reçu par ses parents, quand il leur fit sa demande. Son père, sans se fâcher, lui dit :

— Mon garçon, épouse la Jeanne, si c'est ton idée ; mais ne compte pas qu'elle entre jamais chez nous, ni que je te donne un sou pour ton ménage. Tu iras en journée pour nourrir ta femme et les enfants qui ne manquent jamais à la misère. Tu n'es pas fort au travail et la soupe sera maigre chez toi.

Pierre voulut s'emporter et dit à son père que, s'il n'était pas plus raisonnable, il se ferait soldat de l'Empereur. Mais le vieux ne fit que lui répondre :

— L'année prochaine, l'Empereur te prendra bien de gré ou de force, et ce que tu dis me fait comprendre ton idée : tu t'es fait une mauvaise réputation dans le pays, comme fainéant et comme ivrogne ; les filles te tournent le dos et tu recherchais la Jeanne, faute de mieux, pour te sauver de la conscription. Allons, mon gars, tu n'as pas plus de courage pour la guerre que pour le labour.

C'était par méchanceté que le vieux disait cela ; car il savait bien que Pierre ne manquait pas de hardiesse et de *braverie*, et qu'il tenait mieux un fusil qu'une pioche.

Quand je le revis, en revenant de parler à son père, je m'aperçus que les choses allaient mal. Il était tout colère ; il me raconta ce qui s'était passé, qu'il avait fait une mauvaise réponse à son père et qu'il allait s'engager à l'armée pour faire voir qu'il n'était pas lâche. Il me semblait à moi que ce n'était pas le vrai moyen et qu'on ne l'aurait pas accusé, si on l'avait vu se mettre au travail en bon ouvrier et tenir ses promesses vis-à-vis de moi ; mais j'eus beau prier et pleurer, il n'entendait rien et n'avait qu'une idée en tête. Je connus bien qu'il ne m'aimait pas tant qu'il le disait et que c'était l'orgueil qui le conduisait. J'eus beau faire, il partit le lendemain ; c'était pire qu'un démon ; il avait passé la nuit dans un cabaret pendant que je pleurais au lieu de dormir.

Mes enfants, tout le temps qui suivit, je vous réponds que j'étais bien à plaindre ; je n'avais goût à rien qu'à rester longtemps seule dans les champs, pensant à Pierre et oubliant mes meilleures chansons. En plus, les langues marchaient sur mon compte, et ceux qui ne m'insultaient pas se moquaient de moi. Les parents de Pierre me reprochaient tout haut ce qui s'était passé. On en dit tant que je n'osais plus me montrer et que je pris le parti de m'éloigner du pays pour aller chercher ailleurs du travail.

J'entrai comme servante dans un domaine d'un autre canton, où l'on ne me connaissait pas et où je pus vivre tranquille avec mes regrets et mes souvenances. Ma tristesse ne passait pas vite : en ce temps-là, les jeunes gens n'abondaient pas dans les campagnes ; ils partaient tous pour les régiments, et les mères pleuraient en voyant grandir leurs petits garçons. On ne parlait que des batailles. Ceux qui revenaient racontaient la guerre et toutes les morts qui s'y faisaient. Moi, je pleurais en songeant au pauvre Pierre et je croyais bien ne jamais le revoir. Je le revis pourtant, six ans après son départ. On me dit qu'il était rentré chez lui et je ne pus me retenir de retourner au village. J'allai voir mon ancienne maîtresse, comptant bien y apprendre les nouvelles.

C'était vrai. Pierre était revenu, mais avec un bras de moins et de grosses moustaches. Il était bien changé et je le reconnus à peine. Son père était mort, laissant du bien, et l'on disait chez nous que le soldat aurait bientôt bu l'héritage. S'il avait voulu se ressouvenir de son ancienne amitié, j'aurais été bien heureuse de le soigner et de le servir comme une bonne femme. Je lui avais conservé fidélité et grande tendresse ; mais lui ne songeait plus à moi. Quand je le rencontrai, il ne me reconnaissait pas et il me fit peur avec ses moustaches et ses jurements de païen. Enfin il finit par dire :

— La Jeanne, tu es cause que je suis manchot. Je ne t'en veux pas, car j'ai bien servi l'Empereur et ça vaut mieux que de remuer la terre. Tu étais jolie fille, dans le temps ; ça t'a passé, c'est comme mon pauvre bras qui est en Espagne. Ta beauté est diablement loin !

Il me fit grand'peine en me parlant ainsi, et pourtant je n'étais pas coquette et je ne songeais guère à ma figure ; mais les vérités paraissent plus dures dans la bouche de ceux que l'on aime. Je repartis du village, si triste, que je connus qu'en y allant j'espérais un peu. On veut toujours croire à ce qui rendrait heureux. Il fallait être bien simple ; j'aurais dû me douter que la chance ne serait pas pour moi.

Depuis, je n'ai plus revu Pierre ; on parlait mal de lui de tous les côtés ; il ne travaillait pas et mangeait sa pension de soldat et le bien de son père dans les auberges, avec les mauvais sujets. Quelques années après, la guerre était finie et les Cosaques étaient venus en France ; il y en avait des bandes dans la ville. C'étaient des hommes effrayants, qui avaient toujours soif et buvaient souvent sans payer. Il y en eut qui se prirent de querelle, dans un cabaret, avec Pierre et d'autres soldats de l'Empereur. On se battit rudement et Pierre reçut un mauvais coup. Que le bon Dieu en ait pitié ! Il mourut sans confession. J'ai bien prié pour lui et, au fond, il n'était pas méchant... Il sera peut-être sauvé.

Depuis, mes enfants, j'ai passé mon temps comme vous le voyez, allant de domaine en domaine, gardant les bestiaux et tressant ma paille. Mon histoire n'est pas longue ni plaisante à entendre. C'est toujours la même chose : de grands moments de misère et d'autres de plaisir, quand je me trouve auprès de bonnes gens qui me traitent comme de leur famille et me font oublier que je n'en ai pas eu. Je suis bien vieille, et c'est peut-être là-haut que je ferai connaissance avec ceux que j'aurais tant voulu aimer pendant ma vie.

Je ne vous ai pas amusées, fillettes ; mais vous l'avez voulu et vous savez ce qu'est la mère Jeanne. Au lieu de me faire raconter toutes ces vieilleries qui vous donnent sommeil, vous auriez mieux fait de me demander une de mes chansons qui m'ont tant consolée dans mes misères et qui me rappellent ma belle voix de bergère et les amusements de tous les vieux amis qui n'y sont plus. — La mère Jeanne se tut après ces paroles. L'auditoire était plongé dans un recueillement qu'il était facile de prendre pour du sommeil. Les bons paysans n'avaient compris ni l'intérêt de ces tristes luttes d'un cœur isolé contre son abandon et sa solitude, ni cette navrante moralité que le récit de la vieille paysanne proclamait : les préjugés sont les mêmes dans toutes les classes ; la faute de la naissance, la seule faute involontaire, est celle que l'on expie le plus douloureusement.

Moi seul j'avais été intéressé et ému ; le premier et le seul peut-être j'aimais la mère Jeanne..... Puissiez-vous être de mon avis !

HENRI DE RIBBEROLLES.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE NOUVEL OPÉRA.

Il n'est pas encore sorti de terre ; mais le crayon de Félix Thorigny est une baguette de fée, et il vous montre d'avance le superbe édifice, au droit de la magnifique rue de Rouen, derrière ce colosse des hôtels déjà élevé sur le boulevard, et qui se nomme l'*Hôtel de la Paix*.

On sait que le nouvel Opéra se construit sur les plans

Vue de l'Hôtel de la Paix et du futur Opéra, prise à l'angle de la rue de la Paix, par F. Thorigny.

de M. Garnier, architecte inconnu il y a deux ans, et à qui le concours a donné en un jour la fortune et la gloire.

Qu'on dise encore du mal des concours !

La forme du monument est un parallélogramme à angles émoussés, flanqué sur les faces latérales de deux pavillons en saillie, coupés dans l'axe de chacune des rues qui doivent y aboutir. Le pavillon occidental, celui qui fait face à la rue de Rouen et que vous offre notre gravure, est destiné à l'entrée particulière du souverain ; le pavillon de l'Est, celui qui a vue sur la rue de Lafayette, donnera accès aux équipages. La façade principale, réservée aux piétons, est une œuvre d'un grand aspect ; elle a quelque analogie avec celle du Garde-Meuble, mais sa colonnade est composée de colonnes couplées, comme celle du Louvre.

Les personnes qui arriveront par le pavillon de l'Est (en équipage) descendront de voiture sous une galerie

(1) Nous complétons, par les articles suivants, *la Revue anecdotique de l'année* 1861. (Voyez notre précédente livraison.)

couverte, conduisant à un salon d'attente de forme circulaire, placé exactement au-dessous de la salle; ce salon a quelque ressemblance avec le vestibule du Théâtre-Français. Autour de cette pièce se développe une galerie circulaire communiquant avec la pièce d'arrivée.

Le grand escalier a quelque analogie avec celui du palais Doria à Gênes; cet escalier ne conduira qu'aux premières loges et aux places d'élite. Aux extrémités du vestibule se développeront deux escaliers secondaires, mais dignes du monument néanmoins, pour desservir tous les étages de la salle. Le système de ces escaliers, dont le plan est un demi-cercle ouvert par son diamètre, consiste en une succession de rampes en hélice à jour, soutenues par des arcades superposées.

On arrive au grand escalier par un vestibule central, et aux deux autres par des galeries latérales s'ouvrant sur le large péristyle qui occupe toute la façade du côté du boulevard. Ce péristyle, sorte de salle des pas perdus, communique à des galeries qui permettent de parcourir à couvert tout le périmètre de l'édifice. Le plan de M. Garnier est renfermé dans la circonscription qui résulte des alignements tracés par la voirie municipale; car ces alignements, malgré les vives critiques dont ils ont été l'objet, ont été fort peu modifiés, ou plutôt pas du tout. Ces constructions couvriront une superficie de 11,226 mètres carrés, le double de l'Opéra actuel avec ses dépendances; or, 14,000 mètres ayant été affectés par le projet de loi, 2,774 mètres resteront pour les squares et les plantations. Les travaux commenceront le 1er août; ils seront terminés dans trois ans et coûteront à peu près douze millions de francs.

Voici l'histoire des pérégrinations de l'Opéra, depuis son installation à Paris (1):

Du Jeu de Paume de la rue Mazarine, où il est né en 1669, il a traîné son provisoire rue de Vaugirard (1672), de là au Palais-Royal (1673), puis aux Tuileries (1674), puis au Palais-Royal encore (1770), à la Porte-Saint-Martin (1781), à la place Louvois (1798), salle Favart (1820), rue Le Pelletier (1821), « route longue et accidentée, dit M. Alphonse Schmith, mais pavée de bonnes intentions par tous les gouvernements, par tous les conseils municipaux, j'allais presque dire par tous les architectes qui se sont piqués, chacun à son tour, de faire un projet d'Opéra : demandez aux livrets des expositions depuis les temps les plus reculés. Le projet d'Opéra était la tragédie de collége de tous les élèves d'architecture ! »

Outre la beauté du monument, de grands progrès d'aération et d'acoustique seront réalisés, dit-on, au nouvel Opéra.

Nous pouvons déjà signaler la suppression de la rampe, galanterie octroyée dans la salle actuelle. Cette barrière de feux établie entre la scène et la salle, et dont le moindre inconvénient était une palissade de verres à quinquet peu faite pour l'illusion, blessait en outre les yeux des spectateurs et des artistes, nuisait par son éclat aux jeux de physionomie, desséchait la voix des chanteurs et interposait entre eux et le public un véritable rideau d'air, perpétuellement ébranlé par les vibrations parties de l'orchestre et montant en ligne droite de l'avant-scène au cintre, où l'attirait l'appel du lustre. Les émanations du gaz non brûlé, la chaleur plus ou moins infecte, viciaient encore l'air déjà raréfié ; enfin il n'était malheureusement pas rare que le feu prît à une jupe d'étoffe légère, et que la représentation fût terminée par un horrible accident.

Ces observations ont frappé l'administration de l'Opéra, qui, sans tenir compte des réclamations que l'amour de la routine arrache même à ceux qui en souffrent le plus, a imaginé de descendre sous le plancher de la scène la rampe placée dans un réflecteur demi-cylindrique qui renvoie indirectement la lumière adoucie par un obturateur en verre dépoli, pendant que l'air échauffé et corrompu par les émanations du gaz est conduit au dehors au moyen d'un tuyau. L'idée est ingénieuse et simple ; elle a réussi, et en effet, artistes et public, tout le monde doit la goûter ; « mais nous sommes ainsi faits, dit encore M. Schmith, que ce qu'il faut le plus applaudir ici, c'est la hardiesse d'avoir fait du nouveau et de nous avoir rendu service à peu près malgré nous. »

(1) Voyez la belle étude de M. F. Halévy : *Histoire de l'opéra en France*, t. XXVII du *Musée des Familles*, p. 340.

NOUVEAUX PROGRÈS DE LA PHOTOGRAPHIE.

M. DAGRON. — Mme MORISS.

Nous avons déjà cité, à propos de l'exposition photographique, les prodigieux microscomes de M. Dagron, qui enferme dans une bague les portraits de toute une famille. Nous croyions que c'était là le dernier mot de la photographie. Nous comptions sans l'ingénieux artiste, qui vient de doubler son tour de force. Dans ses premiers bijoux, il n'y avait qu'un bout à la lorgnette. Maintenant il y en a deux. Et par chaque bout vous voyez des portraits et des sujets différents. Hier, nous regardions un de ces tubes miraculeux où apparaissaient, dans le chaton d'un anneau, les images d'un de nos amis, de son père, de sa mère, de sa femme, de ses frères, sœurs et enfants. « Retournez le tube, » nous dit-il. Nous le retournâmes, et nous aperçûmes dans l'autre bout les vues très-distinctes de toutes les propriétés de notre ami : châteaux, chaumières, ruines, tourelles, etc. De sorte que l'heureux possesseur de cet anneau porte à son doigt, en même temps, toutes les personnes et tous les objets qui lui sont chers ici-bas. C'est à tirer l'échelle ! Comment s'accomplissent de tels prodiges? Allez le voir,— et devinez si vous pouvez (1). Quant à nous, nous donnons notre langue aux chiens, comme disait Mme de Sévigné. Mais à quelles épithètes se fût vouée l'aimable marquise, si elle eut porté au doigt, en 1675, toute la cour et tous les palais de Louis XIV, — avec ses châteaux des Rochers et du Buron par-dessus le marché !

Autre progrès, celui-ci moral et artistique à la fois et tout à fait dans l'intérêt des familles.

Jusqu'ici, les photographes étaient tous du genre masculin. Une femme, une jeune fille qui voulaient poser étaient obligées de le faire devant un homme, de lui conter, ou plutôt de lui cacher ses petits secrets de toilette, d'infirmité peut-être, toutes ces choses de pudeur, de coquetterie et d'intimité qu'on ne peut guère confier qu'à son sexe et à son miroir. C'était un véritable embarras pour les dames, — et nous en savons beaucoup qui, à cause de cela, ne se sont jamais livrées à la photographie.

Une femme de goût, de tact et d'esprit, une femme du monde, une mère de famille, une artiste de premier ordre, — en outre, la meilleure élève du célèbre Nadar,

(1) Voyez le *Musée des Familles*, d'août 1861.

vient de combler cette fâcheuse lacune en ouvrant un atelier de portraits photographiques, où les dames et les jeunes filles ont affaire à une des leurs, à Mme Moriss elle-même : c'est le nom de cette artiste si heureusement inspirée. Nous nous faisons un devoir de signaler cette bonne fortune à nos mères, à nos sœurs et à toutes les familles. Nous avons admiré chez Mme Moriss, dans la cité d'Orléans, des portraits arrangés avec une coquetterie et une habileté qu'on demanderait en vain aux hommes les plus galants et les plus experts. On voit tout de suite qu'une femme a passé par là. Ce qui n'empêche pas Mme Moriss de rendre merveilleusement les hommes, — témoin ses beaux portraits de Félicien David, de Duprato, de Strauss, de Montaubry, et une foule de notabilités mâles, qui n'ont fait que gagner à se soumettre au goût féminin. Demandez plutôt à Alphonse Karr, en respirant son bouquet ci-dessus.

PITRE-CHEVALIER.

LE PRINCE ALBERT. — ANECDOTES.

Le mari de la reine. Le rôle du prince Albert. Création des Expositions universelles. Éducation allemande. Les bals du Gasthaus. La pipe et la valse. Mariage du prince. Le pantalon blanc. Le cabriolet du comte d'Orsay. La famille du prince Albert.

C'était, dit M. Edmond Texier, qui l'avait vu de près, — c'était un prince aimable et une intelligence vraiment distinguée, ce prince Albert dont la disparition a été si brusque. Bien peu d'autres, dans la position difficile, délicate, et, pourquoi ne pas le dire? ridicule où il se trouvait tout d'abord, eussent su conquérir dans l'estime de la nation britannique la place qu'il parvint à y occuper à force de tact, de bon sens, d'esprit et d'honnêteté. Être le mari de la reine, c'est-à-dire ne pouvoir sortir de ce cadre étroit sous peine de blesser la susceptibilité du plus susceptible des peuples, et cependant s'y rendre utile et s'y faire respecter au point de refouler dans l'esprit de tous l'idée sarcastique qui ne demande qu'à se faire jour, cela n'était pas facile, surtout si l'on songe que le prince Albert avait vingt et un ans à peine lorsqu'il vint s'asseoir sur les marches de ce trône auquel il lui était défendu d'aspirer. Ne pouvant se mêler au moins directement à la vie active de l'active Angleterre, il se fit dans les conseils intimes de la couronne le représentant des sciences et des lettres, de l'industrie, de l'agriculture, l'avocat des innovations créatrices et le protecteur dévoué des beaux-arts. Ce rôle à part, que personne ne songeait à lui disputer, il sut le remplir avec complaisance, avec grâce, avec esprit de suite, et les qualités dont il fit preuve en parcourant cette voie qu'il s'était frayée, — la seule permise à son ambition, — prouvèrent qu'il eût été digne d'une destinée, sinon plus haute, du moins plus libre. Ce fut lui qui le premier conçut l'idée d'une exposition universelle, idée féconde dont nous n'avons pu encore apprécier tous les résultats, mais qui est le point de départ d'une ère nouvelle. C'était aussi au prince Albert que s'étaient adressés tout dernièrement les négociants anglais pour provoquer une nouvelle exhibition dans ce jardin de Hyde-Park, qui avait vu, en 1851, le premier congrès du travail de toutes les nations, et qui ne reverra pas, malheureusement, à l'exposition de 1862, celui qui avait été le promoteur si intelligent et si dévoué de ces grands concours internationaux.

Albert-Francis-Auguste-Charles-Emmanuel de Saxe-Cobourg était le second fils d'Ernest, dernier duc de Saxe-Cobourg, et de Louise, fille unique du duc de Saxe-Gotha. Il naquit le 26 août 1819, trois mois après la princesse Victoria. Le duc son père résolut de se consacrer lui-même à l'éducation de ses enfants, et le prince Albert, ainsi que le duc Ernest, duc actuel de Saxe-Cobourg-Gotha, durent à la surveillance paternelle de recevoir l'instruction la plus solide et la plus variée, et d'être confiés aux meilleurs maîtres de l'Allemagne. Le prince Albert semble avoir voulu rendre à ses enfants, par la manière dont il dirigea plus tard leur éducation, les soins qu'il reçut à cette époque de son père.

Dès qu'il fut en âge de quitter le pays natal, on le fit voyager. En 1836, il visita pour la première fois l'Angleterre. On conserve encore le souvenir de la favorable impression qu'il y laissa. Il se rendit ensuite auprès de son oncle, le roi Léopold de Belgique, où il poursuivit ses études jusqu'à son entrée à Bonn. Là le prince prit part à la vie libre des universités allemandes. « C'est un étudiant calme, laborieux, simple, écrivait de lui un de ses professeurs; il est adoré de ses camarades, et a l'honneur d'être souvent accueilli par l'illustre Schlegel, qui pourtant redoute un peu la société des Altesses. »

Pendant tout le temps qu'il resta à Bonn, raconte M. Texier, le jeune prince fut étudiant allemand dans toute l'acception du mot. Il fréquentait assidûment non-seulement les cours universitaires, mais aussi les réunions du Gasthaus et le bal qui s'ouvrait deux fois par semaine dans le jardin d'une *Restauration* située à deux pas de l'Université. Je ne sais ce que sont devenues ces contre-danses naïves, mais à cette époque le menuet de nos pères eût paru croustillant, comparé à ces *en avant deux* germaniques où Werther et Charlotte faisaient vis-à-vis à Faust et à Marguerite. Anges du ciel ! rien ne vous eût empêchés de descendre des demeures célestes et de contempler ces gaietés rhénanes. Le royal étudiant posait sa pipe sur une table, puis, s'avançant en rougissant vers une jeune fille, il lui prenait le bout des doigts et restait auprès d'elle sans dire un mot jusqu'au moment où résonnait l'orchestre. Le tourbillon de la valse ne durait que trois minutes; après quoi valseurs et valseuses se faisaient un grand salut et se séparaient. Celle-ci allait se rasseoir sur sa chaise, celui-là retournait à son cruchon de bière. A quelle distance n'était-on pas de Paris? à combien de lieues de la Chaumière, de la Closerie des lilas, du bal Mabille et de tous les établissements où règne la souveraine française, la Terpsychore échevelée ! —

Tous les goûts qui devaient remplir et honorer la vie du prince Albert se font jour dès cette époque de sa jeunesse. Il étudia particulièrement la jurisprudence et l'histoire; il s'occupait aussi de musique; il publia même, en collaboration avec son frère le duc Ernest, un poëme illustré de leur crayon, avec des romances, paroles et musique, le tout au bénéfice des pauvres de Bonn. C'est, en effet, par un exercice constant de la charité, que le prince Albert sut laisser à Bonn des souvenirs qui vivent encore. Mais l'art auquel l'illustre étudiant s'adonna avec un goût particulier était la peinture, et il existe dans la galerie de la Reine un tableau de sa main fait à cette époque. Ses études furent terminées par un voyage en Italie.

En 1839, le roi Léopold vint faire une visite en Angleterre et fut suivi peu après par les deux jeunes princes de Saxe-Cobourg. Le 28 novembre de la même année, la reine réunit le Conseil privé à Buckingham-Palace, et déclara officiellement son intention d'épouser le prince

Albert. Le mariage eut lieu à Londres le 10 février 1840. Le prince fut naturalisé Anglais, élevé au rang d'Altesse royale, de feld-maréchal, de conseiller privé, et eut droit à une liste civile de 30,000 liv. st. (750,000 francs).

Enfin, après une foule de distinctions et de charges diverses, il reçut le titre de prince-époux par lettres patentes du 25 juin 1857, afin de lui donner la préséance sur les autres Altesses royales des cours étrangères.

M. Texier caractérise, par une anecdote curieuse, la galanterie du prince Albert pour les prétentions anglaises.

J'assistais un jour à l'ouverture des jardins de Kew : c'était vers la fin de mai (le mois de mai, au delà du détroit, n'est pas toujours le mois des roses), et cette année-là il ressemblait, à s'y méprendre, à l'un de ses prédécesseurs, à février ou à mars tout au moins. Tout le monde était en paletot, et sans les *misses* qui avaient arboré l'ombrelle pour se conformer à l'*étiquette* d'une saison qui n'existait encore que sur le calendrier, on aurait pu se croire dans une Sibérie encadrée de fleurs et de verdure ; à un certain moment, un mouvement se fit dans la foule et je vis s'avancer, suivi des commissaires qui étaient allés le recevoir, un jeune homme élégant vêtu d'une redingote légère et d'un pantalon blanc : c'était le prince Albert. Sauf moi peut-être, personne ne parut surpris de cette mise printanière. La réception faite au prince fut d'une cordialité qui dut le satisfaire. Hommes et femmes semblaient ravis. Le soir, j'appris qu'en se présentant par ce temps froid avec un pantalon de coutil

Portrait du prince Albert. Dessin de Ch. Benoist.

blanc, l'époux de la reine avait voulu flatter l'amour-propre national, qui n'entend pas plus raillerie sur le climat de l'Angleterre que sur tout le reste.

Si les peuples aiment le breuvage sucré de la flatterie, les souverains non plus ne s'en font faute. Un matin d'hiver, par un froid de douze degrés, un capitaine aux chevaliers-gardes, qui venait de jouer et de perdre son manteau, est rencontré sur la perspective Newski par le czar Nicolas. « Pourquoi n'as-tu pas ton manteau? — Sire, parce qu'il ne fait pas froid dans les Etats de Votre Majesté. » L'empereur, flatté, passa sans insister. Il avait trouvé un homme qui ne croyait pas à l'hiver russe. Le prince Albert, lui aussi, répondait par son pantalon blanc à la calomnie propagée par les étrangers contre le climat de la vieille Angleterre.

Ce fut le même jour, ajoute notre confrère, et dans ces mêmes jardins de Kew que je vis pour la première fois cet aimable comte d'Orsay, dont l'astre, naguère éclatant, commençait à disparaître derrière un nuage de créanciers. Le prince Albert s'était approché de lui et avait bien voulu lui adresser quelques compliments à propos d'un certain cabriolet vert-pomme qui, la veille, avait fait sensation dans la grande allée d'Hyde-Park. « C'est le plus joli cabriolet de Londres, lui avait dit le prince. — Ne pouvant plus avoir qu'un cabriolet, répondit d'Orsay, il fallait au moins que j'eusse le plus joli : le jour où je ne pourrai plus avoir qu'un parapluie, Votre Altesse peut être assurée que ce sera le plus joli parapluie. » La réponse de d'Orsay au prince Albert circula le soir dans les cercles de Pall-Mall et eut autant de succès que son cabriolet.

Huit enfants sont issus du mariage du prince Albert

avec la reine Victoria ; et à tous la souveraine et son époux ont donné cette éducation simple, pratique et étendue, dont le duc de Saxe-Cobourg avait, comme nous l'avons dit plus haut, tracé le plan à son fils. La mort du prince Albert a été, en quelque sorte, l'image de cette vie intime ; il s'est éteint avec calme le 14 décembre, sans souffrir et en gardant sa connaissance, la reine et toute sa famille entourant son lit ; les seuls absents étaient la princesse de Prusse, retenue auprès de son époux, et le prince Alfred, qui sert l'Angleterre à bord d'un des navires de la station d'Amérique. « C'était, disent les comptes rendus, un triste et touchant spectacle que la sincère et sainte douleur de toute cette famille, et la nation entière a été unanime pour s'associer au deuil de sa souveraine et de ses enfants. »

UNE VISITE A M. DE LAMARTINE AU CHATEAU DE MONCEAUX.

Lettre à M. Pitre-Chevalier (1).

Cher monsieur,

Tandis que la saison d'été était radieuse, — ce qui ne vous empêchait pas de recevoir la pluie et les averses, — pluie de fleurs et averses de bravos jetés à votre *Lionne de Trouville ;* — voyageuse ignorée, je cherchais des satisfactions de cœur, gravissant les collines du Mâconnais, pour cueillir les souvenirs au bord du sentier, m'attendrissant à la vue d'un clocher, du clocher de Saint-Sorlin, qui, chaque dimanche, appelait autrefois mon père et ma

Vue de Sommeré. Dessin de M. Ch. Benoist, d'après M. Perret.

grand'mère à la prière matinale. Alors ils accouraient de Sommeré, pauvre village sans église, assez éloigné pour donner du mérite à leur pèlerinage.

J'ai ouï dire que par tous les temps ils étaient exacts au modeste rendez-vous que Dieu daignait leur accorder. Agenouillés pieusement, ils le remerciaient des belles vendanges ou lui contaient avec naïveté leurs inquiétudes quand elles étaient douteuses. Puis ils s'en retournaient tranquilles et heureux de ces saintes audiences.

Rentrés au logis, si la fraîcheur de l'air les avait saisis trop vivement, ils faisaient jeter des sarments dans l'âtre. Alors ils causaient comme on cause de mère à enfant, comme les petits oiseaux en leur nid ; le cœur ouvert aux tendres épanchements. Si l'atmosphère était tiède, accoudés au mur d'appui du jardinet, ils regardaient pensifs et toujours émerveillés ces nuages immobiles qui révèlent à l'horizon la cime neigeuse des Alpes. Car, mon père et ma grand'mère avaient en eux la poésie simple et vraie

(1) Un à-propos fatal vient d'être donné à cette lettre, au moment même où nous la mettions sous presse. Les journaux ont annoncé la saisie du mobilier de M. de Lamartine et de ses domaines de Saint-Point et de Monceaux, celui-ci déjà engagé au Crédit foncier. Cette impossible saisie, nous l'espérons, sera levée par le concours de la France et de l'Europe, par tous ceux qui aiment encore la littérature et la gloire du pays. Au grand poëte déjà dépouillé volontairement de sa terre natale de Milly, et qui touche au but de son rachat par un travail si exemplaire et si infatigable, chacun de nos lecteurs peut rendre ce château de Monceaux, où nous l'introduisons aujourd'hui, — en souscrivant à deux chefs-d'œuvre, à une collection de chefs-

que Dieu mit dans la chanson de l'alouette, dans le calice de la fleur : la poésie qui s'enivre des clartés de l'aube, qui sourit au rayon. En face d'une vaste et harmonieuse nature ; dans le voisinage de la lyre qui déjà en modulait divinement les beautés, mon père aimait à se faire petit et modeste. Entre les biens qu'il possédait en Bourgogne, sa maisonnette de Sommeré était sa retraite de choix. Le gentil porche, surmonté d'un toit pointu qui lui donnait l'humble apparence d'un presbytère, le charmait. Il avait toujours peur de tenir plus de place que le moucheron de Sterne dans l'immensité !...

Le temps, en s'écoulant, avait abreuvé l'habitant de Sommeré de si intimes chagrins, de si cruelles déceptions, qu'un jour il ferma la porte de la maison dont il remit la clef aux mains d'un étranger. Sa pâleur était extrême. Il soupira et s'éloigna suivi des bénédictions et des gémissements de ses vignerons en pleurs.

Le petit vignoble était vendu !...

Après beaucoup d'années, je vis, un soir, mon père suffoqué d'émotion. Les feuillets d'un livre tremblaient entre ses doigts pendant que ses yeux humides brillaient d'enthousiasme.

Je m'approchai du volume, voulant savoir quel génie torturait, en l'enivrant, ce pauvre cœur déjà si éprouvé.

C'étaient les *Confidences* de M. de Lamartine, les pages sur Milly. Il en était à ce passage :

« Le petit mur tiède au midi, où nous nous rangions, nos livres à la main, au soleil, comme des espaliers, en automne ; les trois lilas, les deux noisetiers, les fraises découvertes sous les feuilles, les prunes, les poires, les pêches trouvées le matin toutes gluantes de leur gomme d'or et toutes mouillées de rosée sous l'arbre ; et, plus tard, le berceau de charmilles que chacun de nous, et moi surtout, cherchait à midi pour lire en paix ses livres favoris ; et le souvenir des impressions confuses qui naissaient en nous de ces pages ; et plus tard encore, la mémoire des conversations intimes tenues ici ou là, dans telle ou telle allée de ce jardin ; et la place où l'on se dit adieu en partant pour de longues absences, celle où l'on se retrouva au retour, celle où se passèrent quelques-unes de ces scènes intimes, pathétiques de ce drame caché de la famille, où l'on vit se rembrunir le visage de son père, où notre mère pleura en nous pardonnant, où l'on tomba à ses genoux en cachant son front dans sa robe ; celle où l'on vint lui annoncer la mort d'une fille chérie, celle où elle éleva ses yeux et ses mains résignées vers le ciel ; toutes ces images, toutes ces empreintes, tous ces groupes, toutes ces figures, toutes ces félicités, toutes ces tendresses peuplent encore pour nous ce petit enclos comme ils l'ont peuplé, vivifié, enchanté pendant tant de jours, les plus doux des jours, et font que, recueillant par la pensée notre existence extravasée depuis, dans ces mêmes allées, nous nous enveloppons pour ainsi dire de ce sol, de ces arbres, de ces plantes nées avec nous, et nous voudrions que l'univers commençât et finît pour nous avec les murs de ce pauvre enclos ! »

Telles étaient les pages que mon père lisait ; ces pages que depuis vous récitiez, monsieur, — car on les a toujours dans le souvenir ! — que vous récitiez dans le salon de Monceaux en l'absence du maître, faisant fondre en larmes amis et serviteurs (1).

Vous comprenez, cher monsieur, avec quelle joie mélancolique et quelle admiration passionnée je revis dernièrement les vignes de Sommeré, la vallée de Saint-Point, le toit de Milly et le château de Monceaux !

J'étais attendu par de jeunes rejetons de ma famille paternelle qui ont poussé au versant d'une colline, dans un village où ils se cachent à l'ombre de vieilles murailles, menant une vie sauvage qui fait un peu soupirer, deux fillettes déjà trop gentilles pour se contenter du suffrage de leur miroir.

Que n'ai-je la plume de George Sand pour dépeindre ces caractères à la fois nobles, même légèrement hautains par le cœur et simples dans leurs habitudes privées, de façon à vous rappeler que vous approchez de la Suisse !

A seize ans et à dix-huit ans, ces jeunes filles jouent de la guitare en chantant *Fleuve du Tage* avec un sérieux, une conscience, une voix fraîche, qui seuls vous empêchent de supposer qu'elles veulent parodier quelque arrière-grand'tante restée célibataire.

Les visages de ces enfants ont une pureté de contours et leurs tailles ont une roideur qui rappellent le type ingénu des vierges dont nous devons les images naïves aux peintres anciens.

Avec un grand air, une démarche calme et simple qui ajoutent encore à leur distinction native, avec des mains très-blanches, mes belles cousines savent quitter le salon pour aider leur père à dételer sa jument favorite au retour de quelque promenade ; car aucun serviteur n'est digne de soigner la trotteuse passablement mutine.

Je ne me lassais pas d'étudier ces mœurs si différentes des nôtres et ces admirables fillettes dont la candeur me faisait oublier les façons souvent beaucoup trop dégagées des jeunes premières du grand monde, si habiles à manier l'éventail, à étaler l'ampleur de leurs jupes traînantes.

Pourtant, malgré leur innocence, et peut-être même à cause de cette innocence, les damoiselles de la montagne parlaient volontiers mariage, mais avec un si franc sourire, que j'augure au moins aussi bien de ces petites hardiesses que des yeux baissés de quelques ingénues des salons parisiens.

Elevées sous l'aile d'une mère vertueuse, sous le regard caressant d'un père toujours épris de sa compagne, comment ces enfants n'accepteraient-elles pas en toute confiance des liens qui leur semblent faciles et bénis ?

Un frère de vingt ans, beau de visage, à l'humeur aimable, au cœur généreux, ardent à la chasse, tendre auprès du foyer, leur donne une opinion avantageuse de la jeunesse actuelle. Mais celui-là aussi diffère de nos élégants au sourire sceptique, au langage sentencieux, qui donneraient leur âme pour un million.

Le 1er octobre dernier, vers deux heures après midi, je quittai ma famille pour faire seule et dans un complet recueillement le cher pèlerinage de Sommeré.

Le temps était d'une merveilleuse sérénité.

La maison des vignes m'apparut telle que je la voulais. Son porche désert semblait attendre encore un retour hélas ! impossible. Ses volets clos lui donnaient un aspect de deuil. Le silence de l'absence, du sommeil ou de la mort, planait sur l'humble habitation. Rien de changé. Seulement quelques noyers manquaient dans le verger. La vieillesse les avait détruits sans doute.

(1) Voyez, à la fin de la lettre, la note de M. Pitre-Chevalier.

d'œuvre : aux *Entretiens littéraires* de M. de Lamartine (20 fr. par an) et à l'édition personnelle, unique et splendide, de ses *Œuvres complètes* (102 volumes contenus en 40 volumes, dont 15 inédits. 320 fr., payables en quatre ans ; 80 fr. par année.) Chez M. de Lamartine lui-même, rue de la Ville-l'Evêque, 45.

(*Note de la Rédaction.*)

Je regardai longtemps cette demeure sans défiance, ouverte à tous venants. Les traces du passé y étaient pour ainsi dire visibles, et si j'avais vu mon père monter le perron de cinq marches ébréchées et franchir cette porte pour rentrer dans la maison, c'eût été pour moi une ivresse immense, un bonheur à donner le vertige, à faire éclater le cœur, mais ce n'eût pas été un étonnement.

Je restai, j'attendis, aucun pas ne vint réveiller l'enclos. Enfin, je sortis en me signant, comme on sort d'un saint lieu.

Aux légitimes et profonds regrets il faut de nobles consolations. Je me dirigeai vers Monceaux.

Là, j'allais chercher, non pas le poëte immortel, non pas l'illustre orateur : trop grande eût été ma timidité. J'allais simplement trouver le cœur sublime qui avait écrit les pages sur Milly.

Je vis M. de Lamartine assis dans une pièce au rez-de-chaussée, qui pouvait être un salon ou un cabinet de travail ; mais en ce moment mon émotion ne me permit de distinguer que sa personne, les livres et les journaux épars à ses côtés.

En m'entendant annoncer, quoiqu'il ne m'eût encore jamais vue, il vint à moi et voulut bien m'assurer qu'il me recevait d'autant plus volontiers que nous étions parents. Il appuya gracieusement sur le mot. Je lui fis entendre du mieux que je le pus que, s'il y avait modestie de sa part à en convenir, il me causait en même temps une bien orgueilleuse satisfaction.

Quand on lit et qu'on entend M. de Lamartine, on trouve la langue française non-seulement riche, mais opulente ; et quand on veut le louer, on la sent si indigente, qu'il vaudrait mieux se taire pour admirer en silence.

Rien n'est comparable à l'affabilité de son sourire, à l'attrait de son regard si profond et si avidement bienveillant ! Le son de sa voix est toute une séduction. Il ne faut pas moins que l'éloquence involontaire de son langage pour distraire de cette harmonie qu'on écouterait seulement pour le charme des inflexions.

Il causa de ses voyages, de ses travaux, de sa situation avec une dignité vaillante. Sa santé est parfaite, malgré les fatigues qu'il s'impose. Sa taille élancée est toujours élégante. On relit encore très-couramment sur son visage le beau portrait qu'il faisait de Raphaël.

Avec une courtoisie charmante il voulut m'accompagner presque jusqu'à la demeure d'une ancienne amie de mon père, et cela à pied, par un soleil accablant.

Je craindrais de paraître me vanter si je racontais fidèlement l'accueil que je reçus à Monceaux et tout ce qui me fut dit d'infiniment gracieux. Mon illustre parent, m'ayant fait passer par un vaste salon en forme de galerie dont plusieurs portes vitrées donnent sur un balcon, me montra de délicieuses perspectives, jetant çà et là quelques mots qui mettaient encore mieux en lumière les montagnes, les rochers et les sentiers furtifs que le soleil lui-même.

Avec ce tact du cœur qui sait si adroitement caresser les sentiments intimes, M. de Lamartine fit l'éloge de la maison au petit porche, la comparant à des habitations qu'il avait vues en Toscane. Il finit par m'en demander le croquis, et jamais je n'eus plus de regret de ne pas savoir tenir un crayon. Pourtant, ce désir était trop flatteur pour n'être pas accueilli avec reconnaissance. Le talent d'un artiste de Mâcon me vint en aide. M. Perret, dont je suis heureuse de dire ici le nom, fit en peu d'heures le paysage demandé.

Il ne faut pas être ingrate, cher monsieur : votre souvenir, évoqué dans la conversation, et celui de votre collaborateur, M. L. Ulbach, autre sympathie de M. de Lamartine, y jetèrent un véritable intérêt. Je m'étais un peu parée de vos plumes.

Du plus loin que mes sauvages parents de la montagne me virent revenir, ils accoururent et me crièrent :

« Vous l'avez vu ! vous l'avez entendu ! » puis ils me regardaient curieusement, comme si quelque beau reflet doré de cet astre eût brillé dans mon regard.

Je ne rapportais, hélas ! que mon admiration mal exprimée. Mais je fus l'objet d'une extrême vénération depuis ce jour.

Mes cousines, m'ayant entraînée dans un petit bois, me contèrent à voix basse qu'un matin leur frère aîné, brûlant du désir de connaître le dieu du pays, était allé secrètement le visiter, déguisé sous les traits délurés et sous la faconde quelque peu hâbleuse d'un commis voyageur offrant les échantillons d'un vin moins frelaté que le personnage qu'il jouait.

La réception pleine d'urbanité qui lui fut faite lui laissa le plus charmant souvenir et le plus sincère remords ; mais j'espère pouvoir un jour présenter mon jeune cousin sous son nom véritable, afin qu'il confesse son mensonge et qu'il en obtienne le pardon.

EMILIANE DU MÉRAC.

NOTE DE M. PITRE-CHEVALIER.

Voici la simple vérité sur notre passage à Monceaux, auquel la parente de M. de Lamartine vient de faire allusion :

Nous revenions d'Italie au mois de juin dernier. Nous résolûmes de visiter l'habitation de l'auteur de *Jocelyn*, comme nous avions visité celles de Virgile, du Dante et de Pétrarque.

Nous partîmes de Mâcon avec deux jeunes gens qui aiment encore mieux un beau vers qu'un cigare, avec deux magistrats très-graves et avec une jeune femme très-aimable.

Chemin faisant, nous apprîmes les principales causes de la ruine du poëte : des héritages indivis, dont il gardait les charges et dont il abandonnait la jouissance ; tous ses voisins et tous ses inférieurs secourus par lui dans leurs embarras ; la charité exercée à la manière antique ; la porte et la table ouvertes, depuis trente ans, à tous les pauvres et à tous les malheureux, sans compter les aumônes de la main droite ignorées de la main gauche. Que ceux qui se ruinent ainsi lui jettent la première pierre. Là-dessus, nous entrâmes à Monceaux, que nous ne décrirons point après Mme du Mérac. Un mot seulement sur la chambre de Lamartine : un lit de camp, une table, un grand fauteuil, des livres épars, de beaux chiens d'Orient, voilà tout le luxe du châtelain. Des jets de vigne entraient par la fenêtre ouverte, comme pour voir si c'était le maître qui revenait au logis. Je pris dans les livres un volume des *OEuvres*, et nous allâmes nous asseoir dans le grand salon, en face de l'admirable vue des montagnes. C'est là qu'en effet nous récitâmes la *Terre natale* et la page des *Confidences* sur Milly, –

Milly, que l'auteur venait de vendre pour sa rançon! — Quand nous arrivâmes à ces vers :

Bientôt peut-être... écarte, ô mon Dieu! ce présage!
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux...
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes...
Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné!
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines!...
Et vous qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour élevez-moi... Non! ne m'élevez rien!
Mais près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie,
Et ce dernier sillon, où germe une autre vie!

Alors, — il est très-vrai, — devant ce pressentiment du poëte si cruellement réalisé, devant cette prière sublime et déchirante, en face de ce Milly vendu qui se perdait à l'horizon, le livre des ***Harmonies*** nous tomba des mains, notre voix expira dans un sanglot, et tous nos auditeurs versèrent un torrent de larmes...

Vue du château de Monceaux, habitation de M. de Lamartine. Dessin de Fellmann, d'après une photographie.

Un mois après, nous étions à Paris chez M. de Lamartine. Il nous racontait cette scène, que lui avaient écrite les gardiens de Monceaux, sans pouvoir nous désigner; et il nous demandait le nom du pèlerin qui récitait la *Terre natale*... « C'était vous! » dit-il en nous reconnaissant à notre émotion, et en donnant un dernier soupir à ce Milly, dont il parle encore dans le *Commentaire* de sa dernière édition :

« Le lierre planté par ma mère restera attaché à cette maison; mais les enfants seront forcés de la quitter pour jamais... Milly sera vendu dans peu de jours... Moi, j'irai en Orient, dans les terres que m'a données la Porte ottomane. J'y bâtirai un toit; je l'appellerai Milly; j'y emporterai un rejet du lierre maternel; et je retrouverai dans ses feuilles cette séve des larmes de ma mère, le faux Simoïs de Virgile. »

Non! M. de Lamartine n'ira point en Orient Notre Virgile gardera Monceaux, son vrai Simoïs.

PITRE-CHEVALIER.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS [1].

LE BARON DESNOYERS, GRAVEUR.

La belle jardinière, d'après Raphaël. Dessin de F. Lix.

Avis de la rédaction. — Cette histoire, si parfaite et si intéressante, du prince de la gravure française au dix-neuvième siècle, revenait de droit au *Musée des Familles*, qui est lui-même, dans sa collection depuis vingt-huit ans, l'histoire en action de la gravure moderne. Tous nos lecteurs seront de notre avis quand ils auront étudié les pages de M. F. Halévy sur le baron Desnoyers; jamais la plume magistrale de l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts n'avait encore été plus experte et plus élégante, plus précise et plus fine que

(1) Voir, pour la série, la *Table générale* et celles des tomes XX à XXVIII.

dans les jugements solides et les anecdotes charmantes qu'on va lire. P. C.

I. Récit dans un jardin. Premières années. Vocation. Richesse et ruine. Les terrains de l'Opéra. Début. Tardieu. Raphaël.

Plusieurs personnes se trouvaient réunies chez M. Desnoyers, dans le jardin de sa maison de Saint-Germain. C'était par une douce journée de l'automne de 1856. La vieillesse de M. Desnoyers était belle et sereine, et nul de nous ne pensait que cette année, qui s'avançait vers son déclin, devait marquer le terme de son existence. On l'interrogeait sur ses études, sur ses travaux. Ordinairement calme et réservé, il fut soudainement touché de la mémoire du passé, et de même qu'un peintre, de retour d'un pays lointain, dessinerait des esquisses rapides des lieux qu'il a visités, M. Desnoyers retraça l'histoire de sa vie. C'était celle de ses travaux; les événements y tenaient peu de place.

Nous avons gardé la mémoire de ce récit de M. Desnoyers; nous essayerons de le reproduire, heureux si nous pouvons lui conserver quelque chose de l'intérêt qui s'attache aux souvenirs d'un homme illustre que le temps a couronné, et que l'âge n'a pas affaibli.

« Ce séjour modeste, nous dit M. Desnoyers, cette maison que m'a laissée mon père, ce jardin, ces ombrages, ces arbres toujours jeunes qui ont vieilli avec moi, plus je les vois, plus je les aime. Tout est changé autour de nous, l'aspect de ces lieux s'est transformé, mais les souvenirs sont restés fidèles; quand mon esprit s'attache au spectre du passé, le passé tout entier se réveille et reprend sa place dans mon âme rafraîchie; et dans ces rêves pleins de charmes, où le cœur s'ouvre à de chères images, les premières tristesses ont autant de grâce que les premières joies.

« Des artistes célèbres ont vu leurs jeunes années assombries par la pauvreté, et leur penchant combattu, au nom de cette pauvreté même, par des parents inquiets de l'avenir. D'autres, plus heureux, sont nés de familles où l'art était déjà entré. Ceux-là trouvaient la route ouverte, le chemin facile, l'art semblait les appeler à lui. Quelques-uns ont reçu les enseignements d'un père, artiste et dévoué, mais obscur, dont le nom est devenu illustre à jamais. Aucune de ces destinées n'a été la mienne. Je suis né riche, d'une famille que je pourrais appeler patricienne. Si ma vocation native ne fut pas contrariée, rien autour de moi, personne parmi les miens, ne m'invitait au culte de l'art, ne m'initiait à ses beautés. Mais j'étais né avec une passion véritable, à laquelle je me livrai sans contrainte et qui sut me diriger. J'aimais les tableaux, les statues, les estampes, et j'admirai avant de comprendre. Dès mes premières années je copiais d'un crayon téméraire les estampes qui me semblaient les plus belles. Bientôt j'allai plus loin : obéissant à l'instinct qui me dominait, je voulus graver aussi; je cherchai alors à me rendre compte des différents travaux du graveur. A l'aide d'un clou, d'une pointe quelconque, j'essayais sur de petites plaques de métal, que je me procurais à grand'peine, d'imiter le pointillé, les tailles, les hachures, tous les procédés du burin, restant attaché pendant des heures entières à l'œuvre que je m'imposais. On était loin de penser alors que l'unique héritier d'une fortune importante serait un jour obligé, pour vivre, de tirer parti de ces dispositions naturelles, de ce penchant singulier, qu'on ne tolérait dans la maison paternelle que pour l'agrément futur des loisirs qu'on me croyait promis.

« Un jour, en 1789, j'avais dix ans, je fus conduit à l'exposition qui avait lieu dans le salon du Louvre. C'était la première fois que j'étais admis à ce spectacle. J'en fus vivement frappé. Mes jeunes regards furent éblouis de tant de splendeur. L'exposition était à la fois riche et nombreuse. Je voyais des œuvres dues à des hommes illustres, dont le nom retentissait à mes oreilles depuis que j'étais au monde, que je respectais sans les connaître, et qu'on respecte encore aujourd'hui. Vien, Vincent, Joseph Vernet, Robert, Van-Spaendonck, David, Regnault, brillaient parmi les peintres. Pajou, Caffieri, Houdon, Roland, Chaudet, avaient exposé des groupes, des bustes, des marbres, des terres cuites; Moreau, Saint-Aubin, Massard, des dessins et des gravures. Plusieurs de ces hommes étaient les chefs de l'Ecole française et les dignitaires de l'Académie. Car cette Académie, messieurs, n'était pas vouée à la douce égalité qui nous unit aujourd'hui d'un lien si précieux et si cher. Elle avait une hiérarchie et conférait des grades. Elle conférait même un titre institué par la galanterie de nos pères, par leur justice peut-être. La loi salique n'avait pas pénétré dans ce royaume de l'art, et j'ai vu, messieurs, des académiciennes. C'étaient Mmes Le Brun, Coster et Guyard, la première encore célèbre, les deux autres oubliées. Toutes trois avaient pris part à l'exposition, et y avaient envoyé un grand nombre d'ouvrages. C'étaient, en général, des portraits. Mme Le Brun en comptait neuf pour sa part. Ces dames ne s'endormaient pas, vous le voyez, dans le fauteuil académique.

« Quelque temps après cette exposition, mon père se décida à me donner un maître, et son choix tomba sur M. Darcis, graveur au pointillé, dont le nom n'a pas mérité de venir jusqu'à vous.

« Ce fut vers cette époque qu'un grave événement vint tout changer autour de moi.

« J'étais dans la pension célèbre de M. de Wailly; mon père me rappela près de lui et se chargea seul du soin de mon éducation. Je me rappelle l'étonnement douloureux dont je fus saisi, quoique bien jeune encore, lorsque je vis qu'un régime austère avait succédé aux habitudes assez larges de la famille. Un voile sombre s'était étendu sur la maison. Les chevaux et les voitures avaient disparu, les serviteurs étaient moins nombreux, les visites devenaient plus rares, la solitude se faisait autour de nous; alors la tristesse entra dans mon cœur, et j'eus peur de la pauvreté.

« Je ne sus que plus tard la cause de ce changement.

« Quand vous passez sur ces boulevards si brillants où se réunissent les élégances diverses de la vie parisienne, vous foulez le sol où commença la ruine de mon père. De vastes terrains étaient encore vacants sur cette promenade déjà très-recherchée à cette époque. Mon père les acheta; ils étaient voisins de l'hôtel de Choiseul, qui n'existe plus aujourd'hui, et sur l'emplacement duquel s'est élevé l'Opéra, qui, déjà entraîné dans le courant de rapides et merveilleuses transformations, va recevoir bientôt une demeure plus splendide. Les terrains étaient bien choisis; ils convenaient à de riches habitations dont les plans étaient déjà dressés. L'entreprise, bien conçue, offrait toutes les chances probables d'un grand succès. Suivant les calculs les plus prudents, la fortune de mon père devait en sortir à peu près doublée. Elle y fut engloutie en grande partie. Un homme trompa la confiance de mon père et celle de beaucoup d'honnêtes gens. 300,000 francs, c'était beaucoup alors, disent les riches d'aujourd'hui, disparurent entre les mains de cet homme. Les malheurs des temps vinrent compliquer

cette situation, enlever à mon père une position honorable, et forcer mes parents à s'expatrier.

« Mon père était commissaire de la maison militaire de Monsieur, frère du roi, qui devint depuis le roi Louis XVIII. Ma mère était d'une ancienne maison de Picardie. Elle se nommait Marie-Sophie de La Tour, et était fille d'un capitaine aux gardes françaises, chevalier de Saint-Louis. Dénoncés comme suspects, ils durent quitter la France.

« Une nuit, on vint m'éveiller, et je vis mon père debout près de mon lit. Il m'apprit son départ et celui de ma mère, en m'en cachant la cause. « J'ai pourvu à tout, me dit-il; dès demain, M. Le Thière, le peintre habile que vous connaissez, viendra vous chercher, et vous serez à même de cultiver chez lui votre goût pour l'étude du dessin; à Dieu ne plaise que je veuille contrarier votre penchant! mais on va former une Ecole dans laquelle je serais heureux de vous voir entrer; préparez-vous en même temps par d'autres études à vous rendre digne d'y être admis. C'est mon vœu le plus cher! Adieu, mon fils; venez embrasser votre mère qui vous attend! dans peu nous serons de retour. » Je fus bientôt dans les bras de ma mère qui versait d'abondantes larmes. Ils partirent. Je les suivis jusqu'à la porte de la maison, où je restai, muet, immobile, frappé de surprise et de douleur, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans l'ombre de la rue déserte, et tant que le bruit de leurs pas parvint à mon oreille.

M. Le Thière s'intéressa à moi, et je fis, sous sa direction, des études variées, qui me furent profitables. L'anatomie, le dessin, la peinture à l'huile, l'aquarelle, la miniature, occupaient tous mes instants. J'étais jeune, tout animé de l'ardeur que donnent l'amour du travail et la passion de l'art.

« Mais j'eus encore un autre maître, messieurs, et celui-là fut, je crois, le meilleur de tous. C'est un de ces maîtres qui dorment dans la tombe, mais dont l'œuvre est vivante et suffit à nous instruire. C'était le graveur aimé de Raphaël, Marc-Antoine Raimondi : j'étudiai ces belles estampes, faites sous les yeux du peintre. Je lus dans ces traductions fidèles, et c'est là que j'appris d'abord à chérir, et peut-être à comprendre Raphaël.

« L'Ecole où désirait me voir entrer mon père, continua M. Desnoyers, se nommait alors l'*Ecole centrale*. Elle prit bientôt un autre nom, et devint cette célèbre Ecole polytechnique d'où sont sortis tant d'hommes illustres, honneur du temps et du pays. Mais je n'essayai pas d'en franchir les portes. Je n'en eus ni le courage ni l'orgueil, et lorsque plus tard, après la tempête apaisée, mon père revint à Paris, il me trouva entièrement voué à la gravure. Il me laissa désormais libre de poursuivre ma carrière.

« Je me tournai alors avec confiance vers l'art qui avait éclairé mes premières années. Je pris d'une main ferme le crayon qui avait réjoui mon enfance, j'en fis l'instrument de ma destinée nouvelle. Je demandai à l'art de me rendre plus que je n'avais perdu dans les désastres de ma famille et dans les orages des révolutions, une fortune fondée sur le travail, et quelque renommée, due un jour au talent que je voulais acquérir.

« On était sous le Directoire. Chacun sait avec quelle ardeur Paris se précipitait vers le plaisir. Le temps n'était pas favorable aux productions sérieuses de l'art. Je composai, dessinai et gravai une petite estampe qui me parut conforme au goût du jour, et je la publiai.

« Une jeune fille, éveillée au milieu de la nuit, s'est levée à la hâte, dans le plus simple appareil. Elle a allumé une bougie, et, dans son trouble, elle protége la flamme vacillante d'un pli du seul vêtement qui la couvre. Cette composition, d'un goût détestable, eut un immense succès. Si j'en parle aujourd'hui, c'est que je suis véridique et que je ne veux pas me faire à vos yeux meilleur que je ne suis.

« Je m'étais lié, dans mes études d'académie, avec quelques jeunes peintres. Nous étions jeunes il y a soixante ans. Je m'associai à leurs travaux. Je gravai un *Délire d'amour*, d'après Grévedon, *Héloïse et Abeilard*, d'après Robert Lefèvre, et *Vénus désarmant l'Amour*, d'après le même peintre.

« Ce dernier ouvrage marque un progrès dans mes études et une époque dans ma carrière. Mon maître, M. Le Thière, voulut qu'il fût exposé, et je fus pour la première fois, en 1798, admis aux honneurs du Salon. J'avais dix-neuf ans. J'obtins un prix et fus chargé de graver une planche. J'entrai alors dans l'atelier de M. Alexandre Tardieu, pour apprendre à graver en taille-douce, sentant bien que c'était le côté sérieux de mon art.

« M. Tardieu a été depuis membre de l'Institut, où il fut appelé dans sa vieillesse. Il appartenait à une de ces rares familles où le talent, qui a parfois des caprices aristocratiques, s'établit pour plusieurs générations, se transmet de père en fils, ou s'étend vers des collatéraux. Carrache, Scarlatti, Bach, Edelinck, Audran, Drevet, Coustou, Vernet, noms illustres, races fécondes, vous avez chanté, taillé le marbre, animé la toile, dessiné sur l'airain et parcouru ainsi tout le domaine de l'art. Plus d'une fois aussi une alliance a uni le génie de deux familles. C'est ainsi que Gérard Edelinck donna sa fille à Robert Nanteuil.

« J'étudiai avec ardeur le burin et l'eau-forte, et, quand je me sentis le courage et la force de traduire Raphaël, j'entrepris la planche de la *Belle Jardinière*, que m'avait demandée, pour le Musée, Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur; cette gravure fut exposée au Salon de 1803, et obtint la grande médaille d'or.

« Maintenant, continua M. Desnoyers, je n'ai plus rien à raconter; je n'ai que des estampes à montrer. A dater de ce jour, ma vie n'a été qu'un long et persévérant labeur. Elle est là, tout entière, et je vais la mettre sous vos yeux. »

II. L'œuvre de Desnoyers. L'art de la gravure. D'après Raphaël. Anecdotes. *La Belle Jardinière*. Edelinck marguillier. En Italie. Albert Durer. Marc-Antoine Raimondi. Fraudes et contrefaçons.

On avait, d'après les ordres de M. Desnoyers, apporté les portefeuilles qui, comme il le disait, renfermaient l'œuvre de sa vie. Nous parcourûmes avec lui ces belles estampes que nous connaissions tous, mais qui, rapprochées ainsi l'une de l'autre, se prêtaient le mutuel reflet de leurs beautés, et commandaient une plus haute estime pour les travaux du grand artiste. Au milieu de cette riche galerie : *la Belle Jardinière*, *le Bélisaire*, *la Vierge de Foligno*, *la Vierge aux Rochers*, *la Transfiguration*, resplendissaient d'un plus vif éclat, comme on voit des chefs, des généraux, des rois briller dans un cortége, au milieu des soldats.

Pour être maître dans l'art de la gravure, si sobre dans ses moyens, si varié dans ses effets, il ne suffit pas de savoir, par des pratiques savantes et ingénieuses, appuyées d'une connaissance profonde du dessin, représenter aux yeux les chairs, les draperies, les dentelles, les marbres, les bois, il ne suffit pas de savoir, sur le dur

métal, assouplir les contours, répandre la lumière, traduire la couleur : ces pratiques si laborieuses ne sont que les moyens de l'art; il faut aussi, il faut surtout, reproduire l'effet général du tableau, en faire comprendre la pensée, exprimer la beauté, la force, l'intelligence, pénétrer dans l'âme du peintre, associer ainsi son âme à la sienne, et, par le sentiment soutenu d'une admiration qui ne se fatigue pas, élever son esprit et son cœur au niveau du génie du maître.

Oui, le graveur en taille-douce doit, peut-être plus que tout autre artiste, être animé d'une foi courageuse. Impatient de produire et patient au travail, il avance pas à pas dans la longue carrière qu'il a depuis longtemps dévorée du regard ; à moins qu'il n'ait recours au procédé rapide de l'eau-forte, qu'au reste beaucoup de graveurs célèbres ont employé, et qui, entre les mains de Callot, est devenu l'instrument d'un génie fécond et vrai, le bénéfice de l'inspiration soudaine lui est interdit, et c'est surtout dans la pratique de cet art qu'on doit dire que le génie est l'aptitude à la patience.

M. Desnoyers était doué à un haut degré de cette aptitude. Il était, de plus, animé d'un sentiment élevé du beau. C'est bien un artiste de la grande école française. Sa manière est simple et hardie ; il se montre toujours beaucoup plus préoccupé de saisir le caractère du maître auquel il s'attache, que de faire étalage d'une grande richesse d'exécution. L'ensemble de ses gravures est toujours d'un effet simple et large, et, s'il a parfois plutôt interprété noblement ses auteurs qu'il ne les a traduits exactement, il est toujours resté fidèle au génie du maître dont il s'inspirait.

M. Desnoyers a beaucoup gravé d'après Raphaël ; c'était son maître de prédilection, celui qu'il comprenait et qu'il interprétait le mieux. Il a produit d'après ce maître, outre *la Belle Jardinière, la Vierge de Foligno* et *la Transfiguration*, que nous avons déjà cités, *l'Espérance, la Foi et la Charité, la Vierge à la chaise, la Vierge au linge, la Vierge au poisson, la Visitation, Sainte Catherine, la Vierge de la maison d'Albe, la Vierge au berceau, Sainte Marguerite, la Belle Jardinière de Florence*, et enfin *la Madone de Saint-Sixte*, à Dresde. Il a gravé, d'après le Poussin, *Moïse sauvé des eaux, Eliézer et Rébecca ; les Muses et les Piérides*, d'après un tableau longtemps attribué à Périno del Vaga, attribué aujourd'hui au Rosso ; d'après Gérard, et sur sa demande, *Bélisaire*, les portraits de *l'Empereur*, du *Roi de Rome*, de *M. de Humbolt*, de *M. de Talleyrand ;* la *Phèdre* de Guérin ; deux statues antiques, *Psyché et l'Amour*, d'après de beaux dessins de M. Ingres ; *le Camée antique d'Arsinoé*, dessiné aussi par M. Ingres pour l'Iconographie de Visconti. Il a su exprimer avec une haute intelligence, avec un excellent goût de dessin, les génies si divers de Raphaël, de Léonard, du Poussin et des maîtres modernes. Le *Bélisaire*, comme vérité d'effet, comme harmonie, atteint à la perfection. Le portrait du *Roi de Rome* est d'une délicatesse et d'une finesse exquise. La tête du portrait de *M. de Talleyrand* est d'une admirable exécution.

Plusieurs de ces estampes rappelèrent à M. Desnoyers des souvenirs qui y étaient attachés. Lorsque *la Belle Jardinière* fut exposée, le pape Pie VII se trouvait à Paris pour le sacre de l'Empereur. Dans une visite qu'il fit au Salon, il fut vivement frappé de la beauté de cette estampe. L'Empereur en fut informé à l'instant même, et, lorsque le pontife rentra dans ses appartements, il trouva dans son cabinet, magnifiquement encadrée à ses armes, une des meilleures épreuves de la gravure qui avait mérité son attention.

Une scène assez singulière se passa au Salon de 1809. M. Desnoyers avait été chargé de graver le portrait de l'Empereur d'après Gérard ; ce portrait devait figurer à l'Exposition, mais une maladie avait empêché M. Desnoyers de le terminer à temps. « L'Empereur s'approcha de moi, nous dit M. Desnoyers, et me demanda à voir ce portrait qu'il s'attendait, à ce qu'il paraît, à trouver à l'Exposition. Je dus avouer que ma gravure n'était pas achevée. « Je le regrette, me dit l'Empereur, cette croix « vous était destinée. » Il remit dans l'écrin une décoration de la Légion d'honneur que je voyais briller entre ses mains et s'éloigna. J'aurais dû me souvenir que des hommes tels que Napoléon et Louis XIV n'aiment pas à attendre. Je restai consterné et fus longtemps attristé : je n'avais pas la philosophie du grand graveur Gérard Edelinck. »

Et, comme nous lui demandions quelle avait été cette philosophie :

« Gérard Edelinck, nous dit M. Desnoyers, n'avait qu'une ambition, et elle vous semblera bien modeste. Tenez pour vraie la petite anecdote que je vais vous conter, quelque bizarre qu'elle puisse vous paraître :

« Au temps où vivait Gérard Edelinck, il était très-difficile d'être marguillier de sa paroisse. Les artistes ne pouvaient prétendre à cette dignité, mais seulement les marchands et les procureurs. Edelinck, après de vains efforts pour y parvenir, y avait renoncé ; résigné, il vivait heureux, et c'est là que je place sa philosophie.

« Un jour vint où Louis XIV voulut honorer les travaux d'Edelinck ; il le fit venir et lui demanda ce qu'il désirait. A cette parole royale, l'ambition d'Edelinck se ralluma et lui monta au cerveau : « Sire, répondit-il « fièrement, je voudrais être marguillier de ma paroisse. » Le roi sourit, le nomma graveur de son cabinet, lui donna une pension, un logement à l'hôtel des Gobelins et le cordon de son ordre de Saint-Michel. Cela n'empêcha pas Edelinck d'être nommé, peu de jours après, marguillier de sa paroisse.

« Quant à moi, je ne retrouvai pas de sitôt l'occasion perdue. Je ne reçus la croix que onze ans après, en 1820, des mains de M. le comte Siméon, ministre de l'intérieur ; j'en appris la nouvelle à Londres, où je m'étais rendu pour copier *la Vierge de la maison d'Albe* et la *Sainte Catherine*, que j'ai gravées depuis. »

Avant de passer en Angleterre, M. Desnoyers avait employé deux ans à visiter l'Italie. Il avait quitté Paris vers la fin de 1818, après avoir terminé une de ses meilleures estampes, l'*Eliézer et Rébecca* du Poussin, et s'était rendu tout d'abord à Rome, but principal de son voyage. Ce n'est pas seulement en voyageur, en admirateur, qu'il visita les églises, les galeries et les ruines : Rome, pour l'artiste, est un immense musée qu'entourent des murs antiques et que traverse le Tibre. M. Desnoyers parcourut ce musée le crayon à la main, et tout ce qui lui parut ignoré, ou du moins oublié au milieu de tant de richesses et de magnificences, il le dessina. Puis il visita Naples pour copier les peintures antiques de Pompéi et d'Herculanum ; puis Bologne, Florence, Venise, Milan, Turin. De retour à Paris, il fit un choix parmi tant de souvenirs, grava quelques-uns de ces dessins, fit exécuter les autres sous sa direction, et publia, sous le titre de : *Recueil d'Estampes gravées d'après les peintures antiques, italiennes*, etc., un volume composé de trente-quatre planches, avec un texte explicatif où l'on trouve des

remarques curieuses et des renseignements qui ont de l'intérêt.

Il existe à l'Académie de France, à Rome, un usage touchant, qui, nous le croyons du moins, date de sa fondation et s'est conservé jusqu'à nos jours. Lorsqu'un lauréat quitte la villa Médicis, noble séjour de cette Ecole, ou lorsqu'un artiste célèbre, français ou étranger, quitte Rome, l'Ecole entière lui fait ses adieux. Les lauréats, réunis le soir dans une des galeries du palais, reçoivent l'hôte qui va s'éloigner. Comme dans une fête romaine, on l'accueille la coupe à la main; les vins du Latium, du Vésuve, de Syracuse, se choquent aux vins de France. On apporte un trépied plein de charbons ardents, et sur ce meuble antique on allume... j'allais nommer le symbole envahisseur de l'hospitalité moderne. Puis on se met à l'œuvre : peintre, sculpteur, architecte, graveur ou musicien, chacun a pris le pinceau, le crayon ou la plume, et l'on offre au voyageur le tribut de l'album improvisé,

Portrait du baron Desnoyers, graveur. Dessin de Breton.

qui contient les regrets de tous. On se retrouvera plus tard dans la patrie ou sur la terre étrangère. M. Desnoyers reçut ce juste hommage et recueillit dans sa soirée d'adieux des souvenirs qu'il conserva avec soin. Plusieurs de ceux qui prenaient part à cette fête, et qui venaient de recevoir le prix, ont maintenant l'honneur de le décerner, et ils couronnent avec joie ces jeunes lauréats qui vont remplir, à la villa Médicis, la place qu'ils y ont occupée il y a quarante ans.

M. Desnoyers avait pour le génie et les œuvres de Raphaël un culte véritable, une admiration sincère. Dans son zèle infatigable, il s'occupa pendant de longues années de rectifier quelques erreurs échappées à M. Quatremère de Quincy, concernant diverses circonstances de la vie du peintre d'Urbin et quelques-uns de ses ouvrages (1).

Dans les pages qui servent d'introduction à ce travail, M. Desnoyers fait voir quelle immense influence a exercée Raphaël, et nous dit quelle a été son œuvre. Il le montre inspiré, chargé d'une haute mission, pressé de l'accomplir : de sa main mortelle sort l'image de Dieu. Il descend sur la terre, où tout ce qu'il y a de grand et d'auguste appartient à son pinceau. Il féconde tous les arts, puis il meurt, léguant son œuvre au monde.

Il semble que Dieu ait voulu, à cette époque où tant

(1) *Appendice à l'ouvrage intitulé : Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, par M. Quatremère de Quincy.

de découvertes allaient enrichir l'humanité, où tant de génies divers devaient se rencontrer, créer quelques nobles modèles de l'intelligence qui préside aux beaux-arts. Pour que ces modèles fussent accomplis, Dieu leur livra le génie de l'art tout entier, ne leur cachant aucun de ses secrets, et douant chacun de ces hommes d'une lumière si vive et si puissante qu'elle suffisait à tout animer autour d'eux. C'est alors que brillèrent Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, à la fois peintres, sculpteurs, architectes, poëtes, musiciens. Dieu les avait créés pour éclairer le monde. Ceux qui vinrent ensuite se partagèrent les domaines de ces maîtres puissants, comme les successeurs d'Alexandre s'étaient partagé son empire. Le goût de l'art se répandit alors, mais perdant quelque chose de sa grandeur, de sa force et de son unité.

C'est vers ce temps aussi que furent inventés l'imprimerie et l'art de la gravure, afin que les lumières de la science, l'amour des lettres et la culture de l'art pussent se répandre sur le vieux monde, et rayonner ensuite sur le monde nouveau ouvert au génie de l'homme; et le premier graveur célèbre qui parut alors était, comme les autres maîtres que nous avons nommés, peintre, sculpteur, architecte : c'était Albert Durer.

Ce grand artiste, un des pères de la gravure, a offert, un des premiers, l'exemple illustre d'une de ces luttes dont nous avons parlé, lutte d'une vocation sincère contre la misère de la maison paternelle : « Mon père, dit Albert Durer (1), pauvre ouvrier orfévre, n'avait pour lui, pour sa femme, pour ses enfants, que le plus strict nécessaire, un pain dur et noir, gagné péniblement. Ajoutez à cela toutes sortes de tribulations et des adversités de tout genre. Mais il était paisible et doux, bon et modeste, et soumis à la Providence. Il mourut, regardant le ciel, où il est maintenant. Pour moi, je me sentais plutôt artiste qu'orfévre, et je priai mon père de me permettre de peindre et de graver. Mécontent de ma demande, il me refusa pendant longtemps. Il céda à la fin, et, le jour de Saint-André, en 1486, il me plaça chez le maître graveur Michel Wohlgemuth. » On voit avec quel soin religieux Albert Durer mentionne le jour qui fut celui de sa délivrance.

Il est inutile de rappeler ici les différences qui séparent le style d'Albert Durer de celui de Raphaël. Elles paraissent parfois tellement profondes, qu'on peut trouver étrange que des œuvres si dissemblables soient le produit d'un art contemporain. Ces différences, au reste, s'expliquent naturellement. Le peintre italien était nourri de l'antiquité, que le graveur allemand ne connaissait pas. Cependant l'élégance italienne, qui avait hérité de l'art charmant des Grecs, fut séduite par la naïveté germanique, expression d'un art un peu rude, qui n'avait pas d'ancêtres, et ne devait rien qu'à lui-même. Raphaël aima cette vérité grave et sérieuse qui n'exclut ni la grâce ni la finesse, et il admira le merveilleux travail du graveur. Mariette (2), annotateur instruit, collecteur véridique de ces détails qui font vivre l'histoire, et qu'on pourrait nommer, en tout bien tout honneur, le Tallemant des Réaux des *historiettes* de l'art, nous dit que « Raphaël, tout partisan qu'il était de l'antique, ne put s'empêcher d'admirer les ouvrages de cet excellent homme; et, afin que les louanges qu'il leur donnait parussent plus sincères, il exposa dans son propre cabinet les estampes gravées par Albert. »

Cette circonstance, si simple en apparence, nous paraît avoir une haute portée, qui conserve aujourd'hui toute sa valeur. Elle fait naître d'ailleurs d'intéressants souvenirs. On ose soulever le voile qui défend l'entrée de cette retraite interdite au vulgaire, où ont été conçus tant de chefs-d'œuvre; on entre dans le cabinet de Raphaël. Çà et là, des marbres antiques, des fragments précieux; sur les murs, sur les tables, des croquis, des ébauches, des études, d'où sortiront des fresques immenses, et au milieu de ces richesses, les estampes du modeste artiste de Nuremberg. Raphaël est là. Des modèles exquis, *la Belle Jardinière*, *la Fornarina*, encore rayonnants aujourd'hui d'une jeunesse éternelle, apportent à son divin pinceau les trésors de leur beauté. Puis viennent des amis, d'illustres visiteurs, chefs de l'Eglise, poëtes, artistes, Bembo, l'Arioste, Bramante, Michel-Ange peut-être, puis, à leur côté, l'élève chéri, Jules Romain. On est alors touché du sentiment loyal qui animait Raphaël lorsqu'il attestait ainsi son admiration pour le graveur étranger. A Rome, séjour d'un art jaloux, il prend sous sa sauvegarde le bon et simple Albert. Il le montre aux plus grands, il le proclame leur égal, il le déclare son hôte, bien plus, son ami. Admettre l'œuvre dans ce sanctuaire auguste, c'était donner à l'auteur une place dans son amitié. Il le défend ainsi, il l'élève, il l'honore. Et il nous semble, en réveillant ces souvenirs lointains, qu'on rend un égal hommage à la mémoire de ces deux grands artistes.

Marc-Antoine, le graveur de Raphaël, eut aussi une grande admiration pour Albert; mais il la témoigna d'une manière toute différente.

Des biographes racontent que Marc-Antoine, dans sa jeunesse, ayant vu à Venise des estampes d'Albert Durer, se prit d'une grande passion pour ces beaux ouvrages. Il s'enferma dans son atelier, se cachant même à ses amis, copia les plus belles de ses estampes, et il réussit si bien, il imita d'un burin si habile les différents travaux du graveur allemand, que les yeux les plus exercés y furent trompés. Mais il faut reconnaître que ce n'était pas un pur amour de l'art qui le guidait dans cette entreprise difficile. Une mauvaise pensée lui était venue. Les gravures d'Albert étaient très-recherchées dans toute l'Italie; Marc-Antoine, à ce qu'il semble, n'était pas doué de lumières très-précises au sujet de la contrefaçon, art tout jeune, qui venait de naître avec la gravure et l'imprimerie, mais qui comptait déjà des maîtres. Il trouva naturel de signer ses copies du nom du véritable auteur, et de les céder, en secret, aux marchands et aux amateurs qui se les disputaient. C'était une fausse monnaie qu'il émettait sans scrupule, et qui circulait sans difficulté et à son grand avantage.

Un étranger arriva sur ces entrefaites à Venise, et fut surpris de trouver dans les palais des nobles, dans les boutiques des marchands, des estampes illégitimes, qui portaient son nom et ses armes, mais qu'il ne pouvait reconnaître. L'œil d'un père ne pouvait s'y méprendre, et Albert découvrit sur-le-champ, à des signes certains, à des imperfections adroitement dissimulées, la fraude dont il était victime, le tort grave porté à sa renommée et à ses intérêts.

On dit qu'Apelles, étant venu à Rhodes, courut d'abord chez Protogène, qu'il ne trouva pas au logis. Introduit par une servante dans l'atelier, il traça sur une tablette toute préparée pour la peinture une ligne, un

(1) Lettres de Durer à son ami Willibad Pirkheimer. (Voir le *Journal pour l'histoire des arts, de la littérature de de Murr*, t. X.)

(2) *Abecedario*, t. II, p. 148. Edition publiée par MM. de Chenevière et de Montaiglon.

trait d'une précision et d'une finesse remarquables, et se retira sans se faire connaître. Protogène, de retour, s'écria : « Apelles lui seul a pu tracer cette ligne! » Cette petite histoire est un peu obscure pour nous, mais elle est admise. M. Quatremère de Quincy l'a expliquée en disant qu'il s'agissait sans doute d'un dessin, d'une esquisse au trait. Cela est vraisemblable, mais nous la racontons avec simplicité, comme Pline nous l'a transmise. Quoi qu'il en soit, il est reconnu que Protogène connut ainsi, par cette ligne ou par ce trait, qu'Apelles était venu dans son atelier. C'était comme une carte de visite qu'il lui avait laissée.

Il ne fut pas plus difficile à Albert de deviner, à l'habileté de l'imitateur, que Marc-Antoine, qu'il connaissait de réputation, devait être l'auteur de la fraude. Albert était un cœur modeste et droit; il se plaignit doucement, comme il convient à un galant homme. Sa plainte fut mal accueillie; de magistrat à magistrat, elle arriva jusqu'au Sénat, qui ne prit pas grand intérêt à cette affaire; il ordonna seulement qu'à l'avenir le graveur italien ne devrait plus marquer ses imitations du chiffre de l'artiste allemand, mais il lui laissa le droit de vendre librement ses contrefaçons ainsi amendées. Tel est le premier jugement, en matière de contrefaçon, dont nous ayons connaissance dans l'histoire de l'art. Albert cependant avait d'illustres amis; l'empereur Maximilien Ier l'aimait et l'honorait. Albert avait gravé avec un art admirable un petit crucifix sur le pommeau de l'épée de Maximilien; mais la République était alors en guerre avec l'empereur, et l'épée ciselée par Albert fut impuissante à le protéger.

III. *La Transfiguration. La Madone de Dresde.* Lithographie et photographie. Supériorité de la gravure. Un vœu. Conclusion. Mort de Desnoyers.

Nous sommes entrés dans de trop long détails sur cette aventure, que nous n'avons contée que parce que M. Desnoyers, dans un second voyage qu'il fit à Rome en 1833, fut victime d'une fraude plus coupable encore. Il vit à Rome plusieurs de ses estampes très-habilement imitées et signées d'un autre nom que le sien. Il se plaignit, et ne fut pas plus écouté à Rome que ne l'avait été Albert à Venise trois siècles auparavant. Il voulut protester par la voie des journaux : ses lettres ne furent pas insérées. Il revint en France sans avoir obtenu satisfaction, mais consolé par cette pensée et par cette justice qu'il se rendait à lui-même, que le tort dont il souffrait était un hommage rendu à son talent.

Ce second voyage en Italie fut encore plus fructueux que le premier. M. Desnoyers allait à Rome pour faire une copie à l'huile de *la Transfiguration*. Il avait depuis longtemps le désir de graver cette œuvre magnifique; mais, par respect pour Morghen qui en avait donné une gravure, il résistait à ce désir. La mort de Morghen vint le dégager de tout scrupule, et il commença alors cette grande entreprise, qui ne fut achevée que six ans après, en 1839. Ce tableau, le plus beau du monde, a noblement inspiré Desnoyers. Seul, après plusieurs graveurs célèbres, il est parvenu à en rendre le grand caractère, l'admirable beauté de dessin, et il a fait son chef-d'œuvre du chef-d'œuvre de Raphaël. Le nom du graveur français se trouve ainsi associé à jamais à celui du peintre d'Urbin.

D'autres travaux remplirent le voyage de M. Desnoyers en Italie.

Puis il revint à Paris exécuter la gravure de *la Madone de Dresde*, et jouir paisiblement de sa belle position, de sa haute renommée. Il avait été appelé à l'Institut dès 1816; il avait été nommé plus tard chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Michel, baron, premier graveur du roi, conseiller des musées royaux. Assidu à nos séances, il nous apportait le concours de son expérience, de son goût élevé, de sa connaissance de la meilleure direction de l'art. Les jeunes artistes le trouvaient toujours prêt à les assister de ses conseils, de son influence, de sa bourse au besoin.

La gravure, pendant la longue carrière de M. Desnoyers, a été deux fois menacée, par la lithographie d'abord, puis par la photographie.

Peu satisfait des résultats de la première, M. Desnoyers y renonça bientôt; faute de pratique probablement, il n'obtint que des contours mous et une reproduction lourde. La lithographie a fait son chemin depuis, et nous sommes heureux de proclamer les services qu'elle a rendus et les succès légitimes qu'elle a mérités à des mains habiles; mais l'art de la gravure n'a rien perdu dans la lutte, il a gardé sa place.

La photographie est une rivale plus redoutable.

Si quelque peintre de l'antiquité, rappelé sur la terre, était témoin des merveilles de la photographie : « Apollon, s'écrierait-il, oui, tu es bien le dieu du soleil et des arts; en promenant ton char dans le ciel, d'un rayon de ta lumière féconde tu traces des images plus parfaites et plus vraies que les peintures d'Apelles! »

On répondrait à ce peintre païen qu'Apollon a tardé bien longtemps à manifester aux mortels cette science qui lui coûte si peu, et que la lumière qui dessine si bien peut effacer les charmantes images qu'elle produit. Nous avons encore d'autres merveilles à vous montrer, ô peintre! L'homme dompte aujourd'hui et l'espace et le temps, et ce dessin rapide est bien l'art qui convient à ce siècle pressé. Mais voyez ces planches d'airain gravées par un art patient et ingénieux! Elles recèlent dans leur sein d'innombrables empreintes qui traversent les siècles. La main d'un artiste habile, guidée par une âme intelligente, a creusé ces sillons; de même qu'on taille des statues dans le marbre, dans le granit, dans le porphyre, on confie au cuivre, à l'acier, au bois des images qui ne vieillissent pas; et si votre Apollon eût enseigné aux Athéniens cet art durable et magistral qui conserve et multiplie, il eût sauvé peut-être des œuvres perdues pour jamais, et nous aurions les peintures d'Apelles à côté des poëmes d'Homère.

Oui, voilà ce qui fait la puissance de la gravure. Elle procède de l'intelligence, et sa solidité sait résister au temps. La photographie a grandi, de nouveaux progrès l'attendent, elle appartient à la science comme aux arts; auxiliaire utile et charmant, reflet soudain de la vérité, le monde lui est ouvert; mais l'art de la gravure ne périra pas, il saura conserver son mérite et sa force. Des défenseurs illustres lui restent, qui le soutiennent par le talent et par la foi. Il serait désirable qu'une école pratique de gravure, ouverte à Paris, vînt rassurer quelques courages ébranlés (1). Napoléon avait voulu créer cette école; déjà M. Regnault de Saint-Jean d'Angély était chargé de l'établir; Desnoyers, Bervic et Morghen étaient désignés pour y professer; mais on était en 1813, les

(1) Ce vœu de notre illustre collaborateur a été accompli depuis qu'il a écrit ces lignes, du moins pour la gravure sur bois.

temps malheureux empêchèrent la pensée généreuse de s'accomplir.

Lorsque nous eûmes achevé de parcourir l'œuvre de Desnoyers : « Pardonnez-moi, nous dit-il, le temps que e vous ai ravi ; pardonnez-moi surtout de vous avoir si longuement raconté les récits de ma jeunesse. Les souvenirs du matin de la vie ne s'effacent jamais. Il me semble parfois qu'un génie, un ange peut-être semblable à ceux qu'a devinés Raphaël, a tracé dans ma mémoire des traits dont le contour s'est affermi sous la main du temps. Supposez, messieurs, une peinture due à un pinceau habile, un tableau de Claude Lorrain. L'ombre couvre les premiers plans ; mais le soleil se couche au fond du tableau, et dore de ses feux le temple, les bois, la ville antique qui se perd dans le lointain. C'est ainsi qu'apparaissent les souvenirs du passé : ils brillent tout

Sainte Catherine d'Alexandrie. Gravure de Desnoyers, d'après Raphaël. Dessin de F. Lix.

au fond de la vie, et, à mesure que grandit l'ombre des derniers jours, ils se colorent d'un reflet plus chaud et plus harmonieux. »

Pendant que M. Desnoyers parlait ainsi, le soleil éclairait de ses derniers rayons le paysage qui s'étendait au loin. Il disparut bientôt ; la nuit se fit obscure et silencieuse, et tout s'éteignit dans l'ombre. Puis quelques étoiles brillèrent au ciel, et la lune vint éclairer de sa pâle lumière la vallée tranquille et profonde.

M. Desnoyers est mort à Paris, le 16 février 1857. Il y était né le 20 décembre 1779. Son nom restera attaché aux grands souvenirs de notre Ecole ; il lui a conservé la supériorité que lui ont léguée sans interruption, depuis Louis XIV, les maîtres ses prédécesseurs, et que maintiendront ceux qui restent après lui.

F. HALÉVY,

Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

QUELQUES CHANSONS POPULAIRES.

COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE!

Combien j'ai douce souvenance! (En haut, château de Combourg.) Composition de Fath.

Je n'oublierai jamais les quatre circonstances qui ont gravé dans ma mémoire ce petit chef-d'œuvre de sentiment et de grâce, arraché par le mal du pays à la grande âme de Chateaubriand, et placé par lui dans son roman du *Dernier Abencerrage*.

Ceux qui ne savent pas comme moi cette chanson par cœur seront bien aises de la retrouver ici, — pour comprendre le joli dessin de M. Fath, et pour s'intéresser à ma simple histoire :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays! sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile;
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

I. — RUE D'ENFER.

La première fois que je visitai Chateaubriand, en 1834, — à mon arrivée à Paris, je le trouvai dans sa maison de la rue d'Enfer, près de cet asile de Marie-Thérèse, qu'il a laissé depuis aux invalides du sacerdoce.

J'entendis, de la petite cour d'entrée, le son d'un piano mêlé au son d'une voix.

La voix chantait :

Combien j'ai douce souvenance, etc.

Je m'arrêtai, la main sur la porte, et j'écoutai jusqu'au dernier couplet. Pour un enfant de la Bretagne, qui regardait Paris comme un exil, la coïncidence était émouvante, et j'essuyai mes yeux au vers final.

Je vis aussi une larme sur la joue du grand homme en lui pressant la main, — et je lui demandai bientôt l'histoire de sa chanson.

— C'est un air, me dit-il, que j'entendis pour la première fois dans les montagnes de l'Auvergne. Il me frappa singulièrement, et je le reconnus plus tard en Bretagne, où il passe également pour national. Les choses simples et vraies sont de tous les pays. Quand la nostalgie me prit en Amérique, cet air me revint brusquement au cœur; j'y adaptai les paroles qui ont fait le tour du monde, et je les envoyai à ma sœur du fond de ma tente des Natchez. Quand vous êtes entré, je me les faisais chanter en souvenir de Saint-Malo et de Combourg, — que je n'ai pas revus depuis cinquante ans, et où je ne retournerai que pour occuper mon tombeau.

II. — SAINT-MALO.

Cinq ans après, j'étais moi-même à Saint-Malo. J'habitais, à l'*Hôtel de France*, la chambre où naquit Chateaubriand. J'y relisais, un soir, la page éloquente où il raconte son retour au pays natal, ses émotions en reconnaissant l'îlot du Grand-Bé, — son cri de joie en voyant briller une lumière à la fenêtre où Julie attendait René, où la sœur guettait l'arrivée du frère.

Tout à coup, dans l'ombre et le silence de la nuit, au pied même de ce Grand-Bé où se dressait déjà la tombe de Chateaubriand, j'entendis la voix d'un pêcheur qui jetait aux échos de l'Océan :

Combien j'ai douce souvenance!

Le lieu et le moment, la circonstance et la scène, l'à-propos enfin, étaient tellement saisissants, — que le livre me tomba des mains...

J'écrivis à Chateaubriand que ses compatriotes ne l'oubliaient pas plus qu'il n'oubliait lui-même sa patrie, — et je reçus de lui une invitation aux lectures de ses *Mémoires* chez Mme Récamier, à l'Abbaye-au-Bois.

III. — L'ABBAYE-AU-BOIS.

J'assistai notamment à celle que fit M. Ampère, en 1842 ou 1843, des admirables chapitres de l'enfance et de la jeunesse de René; — puis de son exil à Gand, en 1815, avec le roi Louis XVIII, dont il était alors ministre *in partibus*.

Devant tous ces souvenirs si frais, si présents, si familiers, de Saint-Malo, de Combourg, de la Dore, du lac, de l'hirondelle, du roseau, des couchers de soleil, des baisers maternels, de la tour du Maure, de la cloche du matin, de la fleur des bois, du vieux chêne et de la montagne, de l'amie et de la sœur si tendrement chéries, la chanson des *douces souvenances* se mit à voltiger d'elle-même sur mes lèvres, et je la murmurai à l'oreille de Mme Viardot (Pauline Garcia), la plus grande cantatrice du monde, près de laquelle j'étais assis dans l'illustre cénacle.

Et comme, cinq minutes après, on demandait à celle-ci un intermède musical entre les deux lectures, elle se mit au piano et entonna de sa voix sans égale :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance, etc.

Vous imaginez l'effet d'un tel chant, par une telle artiste, à une telle heure et devant un tel auditoire!

Chateaubriand faillit s'évanouir.

M. Ampère reprit le manuscrit d'*Outre-tombe*, et passa à la lecture du chapitre de Gand.

C'était le jour solennel et terrible de Waterloo. Chateaubriand racontait qu'il se promenait le soir dans la campagne, songeant à ces deux grandes armées, l'armée de l'Europe et l'armée de la France, qui allaient se rencontrer et changer la face du monde... Tout à coup, à travers le silence du crépuscule et les gémissements des

ponles d'eau, il reconnut, à l'horizon lointain, le bruit formidable et sourd du canon ! — C'en est fait ! les nations se choquent et leur sort va se décider ! — Que fait alors l'émigré, l'ennemi de l'empereur, le ministre de Louis XVIII, l'allié des souverains coalisés ? (Relisez cette page sublime dans ses *Mémoires.*) Il ne voit plus que la France, son pays ; il oublie son maître et son roi, son titre et son avenir, ses ambitions et ses vœux... Il fléchit le genou dans la solitude, et il prie Dieu de donner la victoire à Napoléon !

L'émotion de M. Ampère lui coupa la parole. Tous les auditeurs se regardèrent avec un frémissement, et moi, je regardai le vieux Chateaubriand, assis sous le tableau de *Corinne.*

Deux grosses larmes roulaient de ses yeux éteints sur ses joues flétries, et sa voix cassée, — comme celle de Bossuet à sa dernière oraison funèbre, — murmurait le refrain de la chanson de sa jeunesse :

Mon pays sera mes amours
Toujours !

Le commentaire n'était-il pas digne du chapitre ?

IV. — LE GRAND-BÉ.

La dernière circonstance me frappa plus vivement encore. Il y avait cette fois plus de trente mille témoins, et j'en appelle à leur souvenir à tous. Après avoir vu crouler le gouvernement de Juillet, dont il n'avait cessé de prophétiser la chute, Chateaubriand avait dit le *Nunc dimittis,* et la France accompagnait sa dépouille à Saint-Malo, sur cet îlot du Grand-Bé, où il avait creusé sa propre tombe. Les pompes de ces funérailles sont dans la mémoire de tout le monde. La Bretagne entière était accourue au-devant de ce fils illustre, de cet autre Arthur, — immortel comme celui de la légende, qu'elle rappelait et attendait en vain depuis cinquante ans, et qui ne lui revenait que dans son cercueil, pour dormir sur son rivage au bruit de ses flots tourmentés. Paris avait envoyé là des députations nombreuses et imposantes. On peut dire que la Gloire y était représentée par tous ses enfants. M. Ampère était venu au nom de l'Académie française, et son discours fut une des émotions de la journée.

Mais l'événement par excellence fut le détail le moins prévu, le seul qu'eût omis le programme de la fête.

La cérémonie était achevée à l'église. L'immense procession, après avoir jeté l'eau bénite sur le corps, se disposait à le suivre au Grand-Tombeau (c'est le nom même du Grand-Bé). La foule remplissait encore la nef, et couvrait de sa double haie les rues et les remparts de Saint-Malo, le rivage et la mer, — et cet autre rocher de Sainte-Hélène qui attendait l'autre Napoléon. Au milieu du silence universel, on n'entendait que le bruit sourd de la vague sur les écueils... Tout à coup, l'artiste qui était à l'orgue eut une inspiration d'en haut. Oubliant les morceaux officiels qu'il venait de jouer, rejetant les maîtres passés et présents, et les *De profundis* et les *Requiem* de Mozart et de Palestrina, il fit chanter à l'instrument sacré la simple chanson du défunt :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !

Ce fut comme un réveil électrique, prodigieux, indicible. Les cœurs les plus froids et les yeux les plus secs se remplirent de larmes. De l'église au tombeau, à travers la multitude et la cité, l'écho de l'orgue passa frissonnant, comme l'étincelle télégraphique. Cet air, qui était dans l'âme de chacun, éclata sur les lèvres de tout le monde. Toutes les musiques civiles et militaires le saisirent au passage et le répétèrent à l'infini. Le vent et la mer semblèrent le moduler avec leurs gémissements. Et quand on déposa Chateaubriand dans son caveau de granit, sous cette petite croix sans nom, « où il espère recevoir quelques boulets des ennemis de la France (1), » en face de la chambre où il était né, devant la fenêtre où l'avait attendu sa sœur, nous crûmes tous entendre le vieux Breton murmurer lui-même le refrain de sa jeunesse :

Mon pays sera mes amours
Toujours !

Vous comprenez maintenant pourquoi cette chanson est gravée si profondément dans ma mémoire, et pourquoi je l'ai mise en tête de cette simple étude sur quelques chansons populaires.

PITRE-CHEVALIER.

L'IMITATION DES DAMES (2).

SIMPLES LECTURES SUR QUELQUES FEMMES CÉLÈBRES.

INTRODUCTION.

Au mois d'avril dernier, dans un salon de Paris, plusieurs demoiselles brodaient ou festonnaient autour d'une grande table, à la douce clarté d'une lampe avec son abat-jour fleuri, tandis que je leur racontais je ne sais quelle histoire qui les intéressait fort, malgré le peu d'éloquence du narrateur, parce qu'il y était question de douleurs soulagées, de vertus récompensées... et peut-être de mariage. On se sépara quelques instants après ; puis, quelques jours plus tard, ce fut bien une autre séparation. Toutes ces demoiselles s'enfuirent à droite et à gauche dans les champs, avec leurs familles, à l'apparition de la première hirondelle. Le zéphir les dispersa comme des fleurs qu'elles sont. Mais, avant de s'en aller, elles daignèrent me commander un livre et exiger que j'arrangeasse, pour le retour de la campagne, plusieurs soirées semblables où je leur ferais des lectures pendant qu'elles travailleraient : cela donne cœur à l'ouvrage... à moins que cela n'endorme.

Quoi qu'il en soit, je ne songeais qu'à obéir, et j'imaginai, afin d'être au moins de quelque utilité, si je ne pouvais être d'un grand agrément, de prendre pour thème la vie d'un certain nombre de femmes célèbres qui personnifieraient les gloires et les mérites de leur sexe, de manière que chaque vertu, chaque talent,

(1) Expressions de Chateaubriand dans une lettre qu'il m'adressait à Saint-Malo en 1845.

(2) Nous n'avons pas besoin de recommander ce titre et cette œuvre à nos lecteurs et surtout à nos lectrices. Qui pouvait

chaque grande qualité portât un nom de femme, et que l'ensemble pût former, — sans comparaison, — une sorte d'*Imitation des dames*. Je n'ai affecté dans ce travail aucune prétention historique, ni même biographique. La fantaisie y domine et donne le ton et la forme à chaque composition, tellement que, sans préméditation, j'ai parlé de sainte Catherine en vers, la poésie m'étant arrivée comme le langage naturel en matière sacrée, et de Mme de Sévigné dans une lettre, ce qui est une convenance bien téméraire.

Quelques sourires, quelques larmes seraient toute mon ambition.

C'est aux *jeunes personnes du monde* que je dédie cette œuvre, dont les pensées et le ton général sont appropriés à leurs habitudes et à leur éducation; ayant toujours été convaincu, pour ma part, que la jeunesse des classes élevées a autant besoin de conseils et d'avertissements que celle des plus humbles conditions, et qu'il n'y a même aucune possibilité de moraliser les masses, si les personnes en vue de tous, comme les plus haut placées, ne donnent pas l'exemple du bien.

PREMIÈRE LECTURE.

ODETTE DE CHAMPDIVERS, SURNOMMÉE LA PETITE ROYNE.

LE DÉVOUEMENT.

Aujourd'hui que le ciel est noir, et que le mauvais temps fait penser aux temps mauvais, je ne trouve pas de couleurs pour vous peindre d'éclatantes célébrités, et le nom obscur d'une douce et modeste fille me revient d'abord à la mémoire : Odette de Champdivers, une enfant du quatorzième siècle, qui n'eut aucun des bonheurs de la terre, mais qui ne fut point malheureuse pourtant, puisqu'il lui fut donné de consoler des douleurs, et les plus cruelles... de royales douleurs ! Odette, pauvre petit ange gardien qui se rencontra, un jour, dans le chemin de l'infortuné Charles VI, cet Œdipe sans Antigone, ce roi Lear sans Cornélia.

A Charles V, dit *le Sage*, avait succédé son fils Charles VI, frappé de démence presque aussitôt qu'il eut l'âge de raison (les pères ne transmettent à leurs enfants que des noms et des trésors; Dieu se réserve, d'après une règle mystérieuse, le partage inégal du génie et de la beauté) : la fortune de la France prit la ressemblance de ces deux rois ; florissant et solide sous le sage monarque, l'Etat tomba dans le trouble et le désordre avec le monarque insensé. Donc, à aucune époque, le beau royaume de France ne fut autant menacé d'une fin prochaine que sous le malheureux Charles VI.

Resté orphelin à dix ans, témoin craintif et douloureux des fureurs ambitieuses de quarante-six princes du sang, qui existaient alors en France, courbé sous la tutelle funeste du duc d'Anjou, à qui revenait, de droit, la régence, comme l'aîné des frères du feu roi, quoiqu'il en fût de fait le moins digne ; écrasé d'avance comme souverain par les deux puissantes et terribles factions de son frère, le duc d'Orléans, et de Philippe, duc de Bourgogne, son oncle ; enfin, pour dernière fatalité, marié trop jeune à Isabelle, c'est-à-dire à Isabeau de Bavière, car ce monstre ne devait rien avoir d'une femme, pas même le nom ; sans cesse ballotté des horreurs de la guerre civile aux horreurs de l'invasion étrangère... faut-il s'étonner que le Dauphin, qui devait être Charles VI, ait senti, de bonne heure, s'affaiblir et se troubler ses organes délicats, et que, plus tard, la couronne fût posée sur un roi sans tête ?

Ce jeune prince, grandi au milieu des trahisons et des révoltes, assiégé de récits superstitieux et d'horoscopes sinistres, portait en lui-même une tristesse maladive et une vague terreur des hommes et de la destinée. Son âme, douce et tendre, se réfugiait en Dieu seul, et y trouvait de la résignation, mais point de force et d'assurance. Sa raison, comme une lumière débile, pouvait s'éteindre au moindre souffle. Tout était prodige et prédestination à ses yeux.

Un soir, c'était dans les environs de la ville du Mans, accompagné de ses chevaliers, il traversait une sombre forêt. Tout à coup une espèce de géant, à moitié nu, sort d'un chêne creux, et les yeux sanglants, les cheveux désordonnés, la voix effrayante, il s'élance à la bride du cheval de Charles, en criant :

— *Roi, n'avance pas, tu es trahi !...*

Et il disparaît.

Peut-être était-ce un fou échappé, ou quelque misérable soudoyé par un grand ambitieux. Le roi y voit une apparition surnaturelle, qui le plonge dans une morne torpeur, et semble évoquer, du fond de sa mémoire, mille autres fantômes plus affreux.

Sorti de la ténébreuse forêt, il cheminait silencieux, laissant traîner la ceinture d'or de sa robe de velours noir dans un sable brûlé des feux du soleil couchant, lorsque la lance d'un de ses pages tombe, par accident, sur le casque d'un homme d'armes. A ce bruit soudain, réveillé de sa somnolente rêverie, Charles s'imagine qu'il est en effet trahi et que ses jours sont en danger. Exaspéré de frayeur, et ne voyant que des assassins dans les fidèles serviteurs qui l'entourent, il se précipite sur eux, l'épée au poing. Quatre sont frappés de mort, le reste s'est enfui. Demeuré seul, le roi, riant d'un rire funèbre,

---

mieux que M. Emile Deschamps écrire une *Imitation des Dames ?* (C'est nous qui baptisons ainsi son ouvrage, en usant de notre droit de publicateur. Sa modestie proteste et réclame. Tant pis pour sa modestie! Le nom restera, et il sera celui d'un livre excellent et délicieux.)

Heureux le *Musée des Familles* d'en être le confident et le propagateur !

Livrons d'avance et dès aujourd'hui le secret entier de notre éminent confrère :

L'*Imitation des Dames* comprendra :

1° Odette de Champdivers (*le dévouement*);
2° Blanche de Castille (*l'amour maternel*);
3° Jeanne d'Arc (*l'héroïsme*);
4° Sainte Catherine (*la sainteté*);

N. B. Le *Musée des Familles* ayant déjà publié une *Sainte Catherine* de l'auteur, il trouvera bien une autre sainte pour notre *Imitation;*

5° Jeanne Gray (*la résignation*);
6° Clémence Isaure (*l'inspiration poétique*);
7° Olympe de Ségur (*l'amour conjugal*);
8° Mme de Sévigné (*l'esprit*);
9° Mme de Maintenon (*le caractère*);
10° Prascovie Lopoulof (*la piété filiale*);
11° Conclusion (*les albums*), surprise à deviner.

M. Émile Deschamps appelle cela « de simples conversations littéraires et morales. » Nous appelons cela, nous, — et nos lecteurs seront de notre avis, — un mélange exquis de religion et de morale, d'histoire et de roman, de drame et de comédie, d'instruction et d'amusement. Si nous voulions définir cette *Imitation des Dames*, nous ne trouverions qu'un mot, deux peut-être : Grace et charme. Mais ces deux mots sont depuis trente ans les synonymes des noms de l'auteur, de son nom de baptême et de son nom de famille. (*Note de la Rédaction.*)

s'assied sous un arbre du chemin, et, d'un œil farouche, examine longtemps, sans les reconnaître, les corps tout sanglants qu'il vient d'étendre à ses pieds.

Quelques gens de sa suite osent se rapprocher de lui pour le tirer de ce lieu de malheur : il ne fait aucune résistance, il se laisse emmener comme un enfant docile. Couché sur son lit, il passe deux nuits et deux jours anéanti dans un léthargique sommeil, qui ressemble à la mort... et dont sa raison ne s'est plus réveillée !

Ce fut alors que, ramené dans sa bonne ville de Paris, Charles VI fut abandonné, dans le fond de son grand hôtel Saint-Paul, aux soins mercenaires de quelques domestiques grossiers, tandis que ses courtisans et son épouse courtisane étalaient insolemment le luxe et la honte de leurs orgies nocturnes.

Mon Dieu ! que serait devenu le pauvre monarque si vous ne lui aviez envoyé cette gentille Odette ! Car il avait conservé pour toute raison la conscience de sa folie et de l'ingratitude des hommes, et son malheur sans bornes pouvait s'agrandir encore par les mauvais traitements et les privations du cœur. Mais le Seigneur, qui a mis des sources dans le désert et le baume à côté du poison, fit entrer Odette dans le morne palais de Charles VI, comme une fleur dans un cachot.

Odette jouant aux cartes avec Charles VI. Dessin de Lix. (Page suivante.)

C'était un jour de Pâques ; le bon roi revenait de sa chapelle, par la grande allée des tilleuls, chantant à pleine voix, comme un pauvre insensé, quelques versets d'un psaume latin, qu'il terminait toujours par le refrain d'une vieille chanson à boire, ce qui réjouissait fort les hommes qui le gardaient. Ces misérables ricanaient si haut, que Charles VI s'arrêta tout à coup, et que deux grosses larmes roulèrent péniblement sur ses joues.

Une jeune fille, qui s'était rangée contre les arbres pour laisser passer le roi, voyant cela, se prit aussi à pleurer beaucoup, et toutefois, tremblante d'attendrissement et de pudeur, elle entonna, d'une voix d'archange et en tombant à genoux, le *Domine, salvum fac regem ;* puis elle cacha bien vite sa jolie tête dans ses belles mains, comme tout effrayée de son audace et toute honteuse de son bon mouvement.

Mais Charles tourna ses pas vers elle, et, l'ayant relevée avec bonté, il lui dit, avec un sourire plus triste que les larmes :

— Venez, je n'ai pas peur de vous !

Et, s'appuyant sur son bras, il continua sa route sans plus chanter ni parler, mais non sans regarder fréquemment la douce et blonde enfant, qui lui baisait les mains en lui disant des yeux mille choses pleines de vénération et de respectueuse pitié, tellement qu'à chaque pas les nuages s'éclaircissaient sur le front du roi, et que, en tra-

versant le grand vestibule de l'hôtel Saint-Paul, sa tête se releva, comme si elle eût encore porté le diadème, et avec une expression de joie et d'orgueil qui semblait dire aux gardes alignés pour lui rendre encore quelques vains honneurs :

— Et moi aussi, j'ai quelqu'un qui m'aime ! Le roi de France a trouvé un être qui ne rit pas de lui ! C'est ma fille ; je puis être infirme devant elle ! C'est ma fille ; elle ne s'apercevra pas de l'infirmité de son père, si ce n'est pour la cacher aux autres et me l'adoucir à moi-même !

Et il remonta l'escalier royal, toujours appuyé sur le bras de sa gentille Odette, et suivi de ses quatre serviteurs, qui étaient rentrés dans un respect hypocrite.

Odette de Champdivers était fille d'un marchand de chevaux de la cour, très-peu riche, comme ayant toujours été très-honnête homme. Pris par la mort, le jour même où la pauvre enfant atteignait sa quinzième année, ses dernières paroles furent :

— Ma fille, je vais rejoindre votre mère. Je vous laisse seule au monde, sans parents, sans fortune, et, par suite, sans amis ; voilà pourquoi je pleure. Oh ! si le roi Charles n'était pas malade, je ne mourrais pas dans l'inquiétude de votre sort, car il n'a fait que du bien, tant qu'il a pu faire quelque chose. Mais, heureuse ou malheureuse, servez et bénissez Dieu ; priez pour l'âme de votre père et pour la vie du roi.

Odette venait de quitter le deuil, et non la tristesse, quand elle rencontra Charles VI sous la grande allée des tilleuls.

Le soir de ce jour, le roi ne voulut jamais que la jeune fille s'en allât ; il fallut qu'elle couchât avec les femmes de la reine, et que, le lendemain, elle se trouvât au réveil de Charles.

Comme on cherchait moins à guérir le roi, dont le mal paraissait incurable, qu'à l'amuser et à le distraire par toutes sortes de puérilités, Isabeau fut la première à vouloir lui attacher la jeune Odette, dont les grâces et le charme innocent tempéreraient sans doute les violents accès qui le prenaient souvent, et pendant lesquels il s'échappait et allait déconcerter, par son aspect lamentable et ses cris terribles, les machinations ou les débauches de la cour. C'est ainsi qu'on jette un jeune chien dans la cage d'un lion royal.

Odette, avec cette justesse d'esprit que donne la droiture du cœur, saisit tout de suite les difficultés et la beauté de son rôle. On voulait faire d'elle une sorte d'espion du roi, elle voulut être son bon ange ; et la pieuse charité d'une enfant fut plus forte et plus habile que la vieille astuce des courtisans et la noire duplicité d'Isabeau de Bavière.

Odette acceptait leurs présents, disait ce qu'il fallait dire, taisait ce qu'il fallait taire dans l'intérêt du roi, et cet or de la corruption, elle l'épurait en le faisant servir au bien-être et aux petites jouissances de son prisonnier.

Et cependant, combien de jugements calomnieux, de railleries outrageantes pour sa pudeur, de basses envies lui fallait-il subir ! Combien de gens de cour lui reprochaient-ils les moindres faveurs comme un larcin qui leur était fait ! car les rois sont enveloppés d'un réseau d'intrigues jusque dans leur exil ou dans leur prison ; et une hydre d'ambitions subalternes s'agite encore autour de leur chute, comme autrefois autour de leur puissance. Les rois déchus ne sont délivrés que des oiseaux chanteurs ; les oiseaux voraces leur restent fidèles.

Eh bien, lorsque, à travers tant de choses navrantes, elle était parvenue à ramener un éclair de sourire sur le front nuageux du monarque, Odette rendait grâces à Dieu de sa journée dans sa prière du soir !

Hélas ! la pauvre enfant avait de plus grands combats à soutenir dans son propre cœur, blessé d'un vertueux amour. Le moment approchait où elle avait permis à Robert, un jeune écuyer, de lui parler de mariage... Mais, depuis la sainte mission qu'elle remplissait auprès de Charles VI, tout souvenir, tout désir d'un bonheur étranger lui apparaissait comme un remords ; et pourtant, elle avait seize ans et elle était orpheline !... Quelle serait sa vie quand le roi mourrait ? quand Robert aussi, faute d'elle, aurait présenté sa poitrine à quelque épée anglaise ou bourguignonne ?...

Elle n'en continuait pas moins son service angélique avec un visage serein et des chants joyeux. Quand elle entra, la première fois, dans l'appartement du roi, on avait arraché les tentures et emporté les plus beaux meubles, dont Isabeau de Bavière gratifiait ses vils favoris. En peu de temps, Odette, par son travail et le petit trésor de ses épargnes, avait regarni les murs d'élégantes tapisseries et remplacé tout ce que Charles paraissait regretter. Charles se laissait toujours conduire par Odette, tandis que, dans ses sombres humeurs, il résistait aux prières et aux menaces de ses chambellans et de ses domestiques. Par un caprice inexplicable, symptôme trop ordinaire de folie, souvent il refusait de changer de linge. *La petite Royne*, car c'est ainsi qu'on appelait Odette, les uns par moquerie, les autres par flatterie, la petite Royne alors lui souriait d'un air suppliant, ou le menaçait de son indifférence, et le roi, dans l'espoir de lui plaire ou dans la crainte de n'en être plus aimé, faisait tout ce qu'on exigeait de lui. Quelquefois, quand la démence était trop opiniâtre, elle trouvait, pour le faire obéir, des moyens singuliers, et, en apparence, insensés comme lui. Par exemple, elle entrait brusquement dans sa chambre avec dix ou douze hommes bizarrement costumés et le visage tout noirci, qui le prenaient sans dire un mot, l'habillaient et le déshabillaient, le mettaient au lit ou l'en retiraient. Le roi avait peur et n'opposait plus de résistance. Mais Odette, pendant ces tristes cérémonies, s'agenouillait dans un coin, et, du fond de son cœur, demandait pardon à l'infortuné prince des rigueurs ignominieuses qu'elle avait ordonnées pour son bien. Elle était longtemps à se consoler ; il lui semblait avoir vu maltraiter son père.

Tous les soirs, elle demeurait seule dans la chambre du roi, lui faisant quelque pieuse lecture, dont il retirait de loin en loin quelque soulagement, ou jouant avec lui à ce nouveau jeu des cartes, inventé pour distraire la folie, et qui, depuis, a égaré tant de raisons. Elle trichait contre elle-même pour le faire gagner, ce que le bon roi aimait fort.

Un soir qu'il avait dans son jeu la *dame de pique*, il la prit tout à coup pour Isabeau de Bavière, on ne sait à quel propos, et cette vision l'irrita au point qu'il courait autour de l'appartement en proférant mille imprécations contre sa femme. La reine, qui, en ce moment, écoutait à la portière de tapisserie, s'imagina qu'il était ainsi exaspéré contre elle par Odette, et, entrant furieuse, elle chassa la jeune fille de la chambre et du palais. Le lendemain, Charles VI, ne voyant plus sa gentille *garde*, tomba dans un état de stupeur et d'anéantissement tel, qu'Isabeau craignit pour les jours de son époux, car il convenait à son ambition que le roi continuât de vivre,

ou plutôt de végéter, aimant mieux régner sous son nom que de courir les chances hasardeuses d'une régence, au milieu des factions rivales qui se partageraient la France et le pouvoir.

Odette fut donc rendue au roi, qu'elle trouva vieilli de dix ans pour quarante-huit heures d'absence ; et elle en pleura des larmes de reconnaissance et de douleur. Ce fut peu de jours après qu'elle reçut un gentil message de l'écuyer Robert, touchant la permission qu'elle lui avait donnée de l'aimer et de prétendre à sa main un an après son deuil fini. Robert s'était distingué dans l'armée, la fortune et les honneurs lui étaient venus et attendaient son heureuse épouse... Ce n'est pas tout cela qu'elle regretta, ce fut Robert. Une flamme subite lui monta au visage à la réception de la lettre chérie ; mais, ayant trempé ses doigts dans l'eau bénite et fait un signe de croix, elle pria qu'on allât chercher Robert. Elle le reçut dans la chambre du roi, qui dormait alors, et, lui montrant cette vénérable et douce figure :

— Robert, dit-elle, voulez-vous que je le fasse mourir en le quittant !...

Et les deux beaux enfants s'agenouillèrent devant la couche royale et se jurèrent un veuvage éternel.

Charles, depuis qu'il avait cru Odette perdue pour lui, exigeait qu'elle ne le quittât pas d'un instant. Il ne voulait prendre de nourriture que de sa main seulement, et il la faisait coucher dans sa chambre en travers de sa porte. Quelquefois, les nuits, il se réveillait saisi de terreurs soudaines et poussant de longs cris de désespoir. Odette se levait, vive et légère, allait bercer son vieil enfant et lui chantait des chansons de sa nourrice, qu'il répétait machinalement pour se rendormir, ou bien elle lui dressait sur son lit un petit repas très-appétissant (car les fous mangeraient toujours) et très-élégamment servi ; et le bruit et l'éclat des cristaux et de la vaisselle d'étain rappelaient l'attention du pauvre égaré ; et puis, elle avait faim pour lui tenir compagnie, et elle lui disait mille agréables choses... qu'il était fier et beau, qu'il était un grand roi, un vrai chevalier, qu'une fée avait annoncé sa guérison et toutes sortes de miracles pour *Pâques fleuries !*... Que sais-je ? tout ce qui lui venait au cœur, pourvu qu'elle parlât sans cesse. Si bien qu'elle l'enivrait tellement de suaves paroles et de gracieuses cajoleries, que le roi s'émerveillait et s'esjouissait par degrés, et qu'il buvait amplement à la santé d'Odette et de son cher royaume de France, et qu'il confessait enfin n'avoir goûté tant de liesse et de vrai contentement dans les galas de son sacre de Reims, où Louis de Sancerre et le connétable Olivier de Clisson servirent à cheval les plats du banquet royal.

De minute en minute les rires et les exclamations des nocturnes orgies d'Isabeau arrivaient jusqu'aux deux convives solitaires ; mais, certes, il n'y avait pas dans toutes les fêtes de toutes les salles de l'hôtel Saint-Paul autant de joie réelle qu'à ce petit souper de la démence et de la pitié.

Une chose très-touchante, et qui payait Odette de toutes ses peines, c'était, lorsqu'elle accompagnait le roi dans ses promenades, de voir qu'il ne manquait jamais de s'arrêter devant l'arbre où il l'avait rencontrée pour la première fois, et que là il lui imprimait au front un baiser tout paternel, sans proférer une parole, mais quel discours aurait eu cette éloquence ?... Pendant bien des années, Odette continua cette vie d'immolation à une infirmité, n'ayant d'autres douceurs, selon le monde, que l'amertume du sacrifice même. Oh ! interrogeons nos cœurs, et jugeons combien, dans la balance des justices divines, doit être léger un acte sublime, un fait héroïque, auprès de toute cette vie modeste, offerte jour à jour, et comme un holocauste ignoré, pour rendre bien rarement un peu moins malheureux le plus malheureux des rois, et par conséquent des hommes.

Un matin, un matin de novembre, froid et pluvieux comme celui-ci, la reine, un rouleau de parchemin sous le bras, entra d'un air impérieux dans la chambre de Charles VI.

— Odette, qu'on me laisse seule avec le roi. Allez, et ne reparaissez que dans une heure.

Quand Odette revint, elle trouva Charles se promenant à grands pas, l'œil animé, mais nullement égaré. Il lui dit des choses pleines de sens et de bonne politique sur le vertueux assassinat du duc de Bourgogne par Tanneguy-Duchâtel, au pont de Montereau, sur la marche du monarque anglais vers les murs de Paris, où l'appelait une reine infidèle, une mère dénaturée ; sur la sentence mortelle qui déliait les Français de toute obéissance envers le Dauphin, qui fut plus tard Charles VII, et sur les violents remèdes qu'il fallait tenter pour sauver la France et la maison régnante de l'affreuse maladie qui les rongeait... Puis, soudain, comme si un fantôme eût passé devant ses yeux, ou plutôt comme s'il se fût rappelé tout à coup qu'il venait de signer lui-même la sentence de son fils et l'abandon de la couronne au roi d'Angleterre, il retomba dans un délire plus terrible que jamais, et se mit à courir dans tout le palais, en criant :

— Isabeau ! Isabeau ! rends-moi ma signature !

Puis, il ajoutait des mots sans suite, entrecoupés d'effroyables rugissements.

A partir de ce moment, il n'en eut plus un seul de lucide. Une fièvre ardente le saisit. Odette le veilla trente-sept jours et trente-sept nuits, et ce fut seulement quelques minutes avant sa mort, que, se levant sur son séant dans une convulsion, il lui dit :

— Ma fille, je te donne... ah ! j'oubliais... je n'ai rien ; le roi de France ne possède rien, et ne peut donner que sa bénédiction, mais il te la donne du plus profond de son cœur de père.

Et il expira en balbutiant vaguement :

— Odette ! Odette !... mes chevaliers... mon fils... Odette... là... là...

Aucun prince, aucun seigneur de la cour, aucun domestique, n'assista aux indigentes funérailles de Charles VI, dont un neveu de Tanneguy-Duchâtel fit les frais. Seulement, le peuple entier de Paris, qui n'avait jamais oublié son roi, suivit le cercueil en versant beaucoup de larmes sur cet infortuné prince, qu'il ne cessait de nommer pendant sa vie et après sa mort : *Charles le Bien-Aimé !* Et un jeune page blond, qui avait l'air de conduire ce triste cortége, accompagna le cadavre jusqu'au dernier caveau... et jamais aucun œil humain ne revit Odette.

Quelques-uns disent qu'elle était tombée morte dans le sépulcre du roi ; d'autres, qu'un cloître inconnu cacha dans ses ombres pieuses le peu de jours qu'elle vécut encore... le chagrin avait déjà tué Robert ; tous, qu'elle avait cueilli dans le ciel la palme de son combat terrestre.

Heureuse dans l'éternité, l'âme qui s'est dévouée dans la vie pour l'infortune et la douleur ! Heureuse, trois fois heureuse, la pauvre Odette de Champdivers !

FIN DE LA PREMIÈRE LECTURE.

EMILE DESCHAMPS.

FABLES-PROVERBES

PAR M. BERLOT-CHAPUIT (1).

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

Comme une prévoyante mère
Soutient son faible enfant avec une lisière,
On voyait un champêtre ormeau
Prêter obligeamment son verdoyant rameau
Aux sarmenteux contours d'une vigne flexible.
Mais l'arbre meurt. Alors le cep, sensible

La vigne et l'ormeau. Dessin de Daubigny.

Au touchant souvenir d'un généreux appui,
Par sa tige reconnaissante
S'unit à l'orme sec d'une amitié constante,
— L'arbuste était meilleur qu'on ne l'est aujourd'hui. —
Le couronnant de sa grappe mûrie,
Ses pampres vermeils il marie
Aux rameaux dénudés de son vieux protecteur.

Faisons-nous des amis qui gardent en leur cœur,
Comme on le voit dans cette simple histoire,
Le culte de notre mémoire.

(1) Avec une Introduction de M. de Lamartine, et de magnifiques gravures d'après les dessins de Rosa Bonheur, Bertall, Daubigny, Jules David, Gavarni, P. Rousseau. Un très-beau volume grand in-8° vélin, 8 francs, chez Garnier frères, rue des Saints-Pères, 6. Nous reparlerons de ce livre exceptionnel, dont nous nous bornons aujourd'hui à donner une idée à nos lecteurs, qui ne sauraient mettre une plus riche édition dans leur bibliothèque.

L'ANE CANDIDAT.

Sorti d'une pauvre cabane
Où naguère il était bâté,
Rustaud, le stupide et gros âne,
Devenu riche, veut, qui n'a sa vanité?
Se faire élire député.
Comment le roussin d'Arcadie,
A l'esprit stérile et pesant,
A-t-il l'espoir de faire un souple courtisan?
Nous montrer blanc le noir, lorsque l'on négocie,
Ne peut être que l'art de la diplomatie.
Qu'y faire!... en dépit des rieurs,
La fortune aspire aux honneurs.
L'animal, oubliant son ancienne litière,
La dague d'un côté, de l'autre la rapière,
C'était la mode en ce temps-là;
Les baudets de nos jours sont plus fringants que ça;
L'âne se rendait, dis-je, à la cour du vieux prince,
Le lion, roi de sa province,

L'âne candidat. Dessin de Bertall.

Afin d'entrer au parlement
Avec son noble assentiment.
La démarche n'était pas mince.
Quoique chamarré d'or en son accoutrement,
Notre solliciteur, à l'ennuyeux braiment,
Sentait son grison d'une lieue.
Il avait beau gesticuler:
Pour lui, comment dissimuler
Le bout de son oreille et de sa longue queue!...
Son langage à Leurs Majestés
S'émaille de cuirs veloutés,
Et son discours confus déraille et s'enchevêtre.
Le souverain, n'étant plus maître
De conserver le ton qui sied à la grandeur,
D'un geste rapide et moqueur,
Congédia le téméraire.

Un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.

BERLOT-CHAPUIT.

LE POISSON D'OR.

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.

I

C'était une figure carrée, souriante, quelque peu narquoise, sur un cou gras et trop court. Les intonations de sa voix rappelaient un peu le chant de certains oiseaux aquatiques, qualité de sons fort répandue dans le département d'Ille-et-Vilaine et qui étonna Rome par l'organe de Scipion Nasica. Le mot *distinction*, dont on fait un abus si cruel dans les salons situés derrière les boutiques, ne pouvait point lui être appliqué. Vous l'eussiez pris pour un riverain des Danubes de Normandie, ou pour un procureur angevin osant son premier voyage de Paris.

Dans sa personne, dans son costume, dans ses manières surtout, il y avait un sans façon qui n'était pas tout à fait de l'aisance. La bonhomie du conquérant est facile à reconnaître. Cependant, le mot *cynisme* serait infiniment trop gros pour caractériser les nuances de ce rôle du parvenu sachant vivre, qui ne pèche pas du tout par ignorance et calcule avec sang-froid la limite précise qui doit borner ses audaces. Un héritage se garde tout seul, souvenons-nous de cela, mais il faut défendre le bien venu par la victoire.

Une fois, en travaillant avec Louis XVIII, notre homme s'était oublié jusqu'à déposer sur la table royale son mouchoir et sa tabatière.

— Mettez-vous à votre aise, avait dit le père de la Charte en riant, videz vos poches, monsieur le comte!

La réponse est célèbre et notre homme la laissa tomber sans s'émouvoir :

— Sire, poches qui se vident valent mieux que poches qui se gonflent.

On citait de lui beaucoup de ces mots gaulois. Il avait quelques douzaines d'amis plus ou moins dévoués et des millions d'ennemis : c'est le succès en France. Pour comble, Barthélemy et Méry avaient pris la peine de le chanter en beaux vers qui claquaient comme des fouets de poste. La satire ne sert qu'à proclamer la royauté de la vogue.

Dès qu'il eut pris place dans le fauteuil consacré qu'on appelait *la sellette*, le cercle de la marquise fit silence; seulement, la belle duchesse de D***, qui était la nièce de Talleyrand et qui n'aimait pas du tout le ministre, chuchota :

— Son Excellence va nous révéler quelque bon petit secret d'Etat.

— Mesdames, répliqua Son Excellence, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. J'ai dans ma poche la dernière circulaire électorale et cinq projets de lois tous plus jolis les uns que les autres. Mais, si vous m'en croyez, vous me laisserez dire à ma guise. Voilà quinze grands jours que je vous prépare, dans le silence du cabinet, un conte de ma mère l'Oie : *le Poisson d'or*...

Il y eut un murmure général. La marquise et ses fidèles n'entendaient point raillerie sur un sujet si délicat. Son Excellence, sans doute, avait tenu tête à bien des orages, dans une autre enceinte, comme on disait alors; mais Son Excellence était ici pour plaire; elle promena sur l'auditoire le plus souriant de ses regards et répéta :

— *Le Poisson d'or*, mon Dieu oui, belles dames! Je vous supplie de ne point me condamner sans m'entendre. J'ai mission de vous divertir pendant une heure ou deux : c'est grave. Désespérant d'arriver à mon but en détachant un épisode de ma carrière politique, toute unie et surtout connue comme la biographie du loup blanc, j'ai fait appel à d'anciens souvenirs. Avant certaine soirée où Sa Majesté me fit l'honneur de me demander : « Comment va M. le comte de Corbière, » je n'étais pas même M. de Corbière; j'étais Corbière tout court, assez bon petit avocat du barreau de Rennes, et à l'époque où fut pêché le poisson d'or, j'aurais été l'homme le plus étonné du monde si quelque sorcier breton m'eût prédit que je m'assoirais un jour sur ce fauteuil, trône des illustres conteurs.

En l'an de grâce 1376, Jean II, chevalier, sire de Penilis...

— Eh quoi! s'écria la duchesse, vos souvenirs de jeunesse remontent-ils vraiment jusque-là, monseigneur?

— Belle dame, repartit le ministre, votre chère et charmante sœur, la comtesse de Chédéglise, porte mon poisson d'or sur champ d'azur dans son écusson d'alliance, et M. le prince de Talleyrand, votre digne oncle, qui a la bonté de croire en Dieu parfois, quoi qu'on en dise, a tenu pendant toute une soirée le vieux curé de Plœmeur par un bouton de sa soutane pour écouter mieux la légende du merlus du Trou-Tonnerre...

Et, à ce propos, vous me permettrez d'autant plus volontiers une petite digression préliminaire, que vous semblez moins curieuses de connaître mon pauvre conte. Le merlus est un poisson du genre *gade*, très-commun sur nos côtes de Bretagne et de Normandie; on l'appelle, à Paris, morue fraîche ou cabillaud. Il me paraît donc bien établi, tout d'abord, que le merlus, en lui-même, n'est pas un personnage fantastique comme les dragons et les mandragues des récits de chevalerie.

On dit là-bas, en manière de proverbe : « Maigre comme un merlus. » C'est le vendredi du pauvre chrétien. Entre Avranches et Saint-Nazaire, on fait une soupe de merlus pour deux sous : une *cotriade*, si vous voulez le vrai nom de la bouillabaisse bretonne.

Il n'est personne ici, excepté moi, qui n'ait ses raisons pour connaître quelque peu la noble science du blason. Ces dames n'ont peut-être pas toutes lu Jean d'Arras, le Père Etienne, ni même Brantôme, mais ces messieurs pourront témoigner que l'histoire héraldique des maisons de Lusignan, de Sassenage, de Luxembourg et de Rohan, serait on ne peut plus pâle sans la fée Mélusine. La fée Mélusine était un poisson, au moins par sa queue. Presque tous les vieux auteurs écrivent Merlusine. De merlusine à merlus, je m'adresse à votre conscience et je vous demande s'il y a plus large que le doigt.

Or, si l'on établissait devant vous, preuves en mains, que cette merveilleuse sirène des temps chevaleresques, Mélusine, fille de Pessine, tête de vierge sur un corps d'anguille, est venue, ces années dernières, en plein dix-neuvième siècle, pousser ses trois cris fatidiques pour sauver un descendant du premier baron chrétien, un fils

des ducs de Bretagne ou un héritier des rois de Cypre, votre curiosité serait vivement excitée. En Bretagne, Penilis s'allie, depuis cinq cents ans, à Rohan, à Rieux, à Chateaubriand, et son merlus vaut la mélusine.

J'ajoute, pour clore ma préface, que Penilis est aussi noblement apparenté à Paris qu'à Quimper. Madame la duchesse, qui a appris un peu de breton à l'occasion du mariage de sa sœur, sait que Chédéglise (chef ou tête d'église) est la traduction exacte du nom celtique Penilis.

Ce fut en l'an de grâce 1376, le quatorzième jour de juin, un dimanche, que les chartes constatent pour la première fois la pêche du poisson d'or, opérée à l'aide de certaines pratiques, déjà traditionnelles à cette époque, par Jean II, chevalier, seigneur de Penilis, de Lok-Eltas-en-l'Ile, de Kerpape et du Talud.

Le bon gentilhomme avait été ruiné par procès et par guerres. Il ne possédait plus ce qu'il fallait pour aller en décent équipage à la croisade. La pêche miraculeuse lui fournit de quoi mettre à cheval sept lances, qui accompagnèrent avec lui le Riche-Duc en Palestine.

Cinq autres fois, et dans des circonstances diverses, le poisson d'or vint au secours des Penilis, comme il appert des chartes authentiques déposées au château de Chédéglise. La septième et dernière pêche, qui eut lieu au mois de juillet 1804, est le sujet de la présente histoire.

J'étais jeune, je travaillais ardemment à me faire un nom, mais Rennes est une admirable pépinière d'avocats, et, malgré tous mes efforts, je restais étouffé sous le boisseau de la concurrence. Pour briller à coup sûr, il faut choisir ses causes ; Dieu sait qu'il ne m'était pas permis de faire le difficile ; le plus pauvre des clients était pour moi une aubaine et je me cramponnais à lui comme à une proie.

Un matin, le bedeau de la paroisse de Toussaints, où j'avais coutume d'accomplir mes dévotions, vint me voir avec un personnage de haute taille, très-maigre, et dont le costume annonçait la gêne. Je reconnus en lui l'éternel client du jeune avocat : le plaideur pour qui l'on parle gratis et à qui, par-dessus le marché, on est obligé de faire un peu l'aumône.

— Voilà M. Keroulaz, de Port-Louis, me dit mon bedeau d'un air triomphant : ça avait des mille et des cents avant la révolution, mais dame ! vas-y voir !

Hélas ! de mon bureau, où j'étais, je le voyais assez. M. Keroulaz, de Port-Louis, me fit un grave salut, et Fayet, notre bedeau, reprit :

— Avocats, lèche-plats, pas vrai ? Procureurs, voleurs, allez donc ! Ceux de Lorient ne veulent pas plaider pour lui rapport au Judas, riche comme un puits et qui a le bras long. Larrons en foire, dites donc ! Si vous priez Mandrin d'arrêter Cartouche, il vous répond : Serviteur !... J'ai donc dit : Il y a le petit Corbière qui mange son pain sec, quand sa maman oublie de cuire le pot-au-feu. C'est votre affaire. Il irait plaider à Rome et donnerait encore un écu pour la peine. Hé hé hé hé ! dites donc ! Le mot pour rire ! Ah dame !

Ici, Fayet me pointa son doigt dans la poitrine. Avant d'être d'église, il avait balayé les salles d'armes.

J'examinais M. Keroulaz, qui restait debout et découvert devant moi. Sa figure m'intéressait, d'autant qu'il ne prêtait aucune attention au bavardage impertinent du bedeau. J'étais, ce matin, d'humeur ombrageuse ; si M. Keroulaz eût seulement souri, je l'envoyais chercher fortune ailleurs. Mais le pauvre homme n'avait garde de sourire ; il souffait, cela se voyait, et rien qu'à le regarder, le cœur se serrait. L'idée me vint qu'il avait faim. Aussi, dès que Fayet, remercié, fut retourné à ses affaires, je fis asseoir M. Keroulaz et lui proposai à rafraîchir. Il me refusa en rougissant. Je ne suis ni trop délicat, ni trop timide ; pourtant, je n'osai pas insister.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Rennes, monsieur ? demandai-je.

— Trois jours, me fut-il répondu.

— Avez-vous déjà consulté quelque avocat ?

— Cinq avocats.

Ma physionomie dut parler, car il baissa les yeux et reprit d'une voix où je sentais les larmes :

— J'aurais bien renoncé, mais j'ai ma petite-fille...

Je ne sais pas dire l'effet que produit sur moi une violente émotion modérément exprimée. J'étais déjà l'avocat de M. Keroulaz. J'aime mieux ce mot que celui d'ami, mesdames. Il y a des choses si grandes que la raillerie du vulgaire, cette dent de serpent patiente et envenimée, s'use à les vouloir mordre. Les gens les plus raillés parmi nous sont les prêtres, les avocats et les médecins. Cherchez bien : vous trouverez sous chaque épigramme au moins une ingratitude.

Sur mon invitation, M. Keroulaz me fit l'exposé de son procès. C'était une de ces affaires très-simples au point de départ, mais qui, par la mauvaise foi d'un côté, par l'imprudence de l'autre, deviennent à la longue inextricables. Il s'agissait d'une presse à sardines. M. Keroulaz, homme de qualité, réduit au besoin par suite des événements, s'était mis dans le commerce. A partir de l'embouchure de la Vilaine jusqu'à Brest, la principale industrie de nos côtes est la pêche et la manipulation de la sardine ; M. Keroulaz, habitué depuis son enfance à vivre parmi les pêcheurs, avait embrassé avec résignation son nouvel et modeste état. La presse, située sur la plage de Gavre, devant le Port-Louis, lui avait été cédée par le citoyen Bruant, Arabe de première force, que les sardiniers appelaient le Judas, moyennant une somme de douze mille francs, dont M. Keroulaz avait, à son dire, effectué le payement intégral. Aucune quittance, néanmoins, n'existait entre ses mains, et ceci vous sera expliqué. Des années avaient passé, sans qu'il y eût eu réclamation, lorsque tout à coup le citoyen Bruant, devenu M. Bruant, intenta une action en revendication de l'objet vendu, affirmant qu'il n'avait jamais reçu un centime.

Il faudrait beaucoup de paroles, mesdames, pour vous faire comprendre comment un homme de loi, en l'absence de toutes preuves, en l'absence même de ce que la jurisprudence nomme présomptions, peut se faire, du premier coup, sur le plus ténébreux conflit, une conviction lucide et inébranlable. Après avoir entendu M. Keroulaz, je demeurai persuadé de son bon droit et j'en fus presque fâché, tant je voyais peu de jour à le tirer de peine. Aussi, lorsqu'il me dit, complétant loyalement ses explications, que son adversaire n'était pas éloigné de transiger, m'écriai-je :

— C'est un coup du Ciel ! Transigez, à tout prix, transigez !

— Cela ne se peut pas, monsieur, répliqua froidement le vieillard. Il demande trop.

— Pourquoi ? Que demande-t-il ?

— La main de ma petite-fille.

Ici, M. de Corbière fut interrompu par un mouvement qui se fit dans le salon. Chez la marquise, il y avait défense d'annoncer, fût-ce le roi, quand une histoire était entamée, et la personne qui venait d'entrer faisait de son

mieux pour passer inaperçue, mais son nom courut de bouche en bouche. Le récit du ministre n'était pas de ceux qui saisissent brusquement la curiosité ; l'intérêt y grandissait peu à peu à l'aide de certaines habiletés oratoires. On sait que le hasard aime à favoriser les habiles : le nom de la nouvelle venue rehaussa tout d'un coup de cent pour cent les actions du conteur.

Le murmure discret des invités allait répétant : — Mme la comtesse douairière de Chédéglise.

C'était l'actualité du récit qui entrait.

La duchesse courut à la rencontre de la nouvelle venue, et la prit par la main. La comtesse douairière de Chédéglise était la belle-mère de sa sœur.

— Chère dame, dit-elle étourdiment, vous devez connaître l'histoire du poisson d'or et de M. Keroulaz, le marchand de sardines, qui avait un procès avec Judas ?...

La comtesse était une femme de quarante ans à peine, très-belle encore, et dont la physionomie remarquablement expressive annonçait la fermeté douce des grands cœurs. Elle fut frappée, car elle pâlit, et son regard inquiet fit le tour du cercle. A la vue du ministre qui restait un peu décontenancé, une nuance d'étonnement passa sur son visage et fut remplacée bientôt par le calme souriant qui rarement l'abandonnait.

— Mignonne, répliqua-t-elle, vous ne dites pas tout le nom de ce marchand de sardines qui avait un procès avec Judas. Je l'ai beaucoup connu, en effet ; il s'appelait Yves-Marie Cosquer du Mettray, marquis de Keroulaz, et c'était mon grand-père.

Elle déposa un baiser sur le front de la duchesse décontenancée et passa.

— J'ai fini, murmura Son Excellence, qui fit mine de quitter la sellette.

Ce fut un terrible moment pour la marquise. Ses deux mains se crispèrent comme pour retenir l'histoire qui fuyait. Mais Mme de Chédéglise la rassura d'un sourire.

— Que ma présence n'empêche rien, dit-elle.

Puis, s'adressant au conteur :

— Monsieur Corbière, ajouta-t-elle sans lui donner ni titre ni particule, si votre mémoire fait défaut, je vous viendrai en aide.

En même temps elle s'approcha de lui et lui tendit sa joue, où le ministre, rougissant comme une fillette, déposa un gros baiser tout ému.

Pour le coup, la belle duchesse s'assit sans mot dire ; la marquise se casa solidement dans son fauteuil. Parmi l'auditoire silencieux, vous eussiez entendu la souris courir.

— Où en étais-je ? demanda brusquement le ministre. Je ne vous savais pas à Paris, madame et bien bonne amie... Enfin, n'importe... A la fin de mon entrevue avec M. Keroulaz, j'étais parfaitement fixé sur ce point, qu'il ne pouvait accorder la main de sa fille à M. Bruant, détestable coquin s'il en fut, et sur cet autre point, que, devant le tribunal, sa cause était perdue d'avance.

Néanmoins, le lendemain matin, je dis adieu à mon monde et je pris place dans la diligence de Lorient.

C'est une ville toute neuve, née du commerce, vivant de l'administration, et qui s'inquiète peu des souvenirs. Tout le monde y mange le pain du budget et tout le monde, par conséquent, y fait un peu d'opposition. Je ne puis pas me vanter d'être un voyageur, mais, parmi les villes que j'ai parcourues, je n'en ai rencontré aucune où l'on soit si ardent au plaisir. C'est preuve d'ennui, comme la gloutonnerie démontre l'abstinence. Toute l'année, Lorient danse, court le spectacle, se promène à la mer, étale ses pique-nique sur l'herbe et bâille à tire-larigot.

Mais sa rade est un miracle. Il n'y a pas au monde un plus riant point de vue. La première fois que je vis le soleil se lever derrière les grands pins de Caudan, éclairant Penmané, le roc couronné de ruines, le vieux couvent de Sainte-Catherine, l'île Saint-Michel, Port-Louis, qui ressemble à une ville des Antilles, Kernevel, pareil à une bourgade de l'Hindoustan, Keroman, l'antique manoir perdu dans ses futaies, et ce joyeux château du Ter, au sommet d'un amphithéâtre de forêts, je restai en extase. La rade étincelait au milieu de tout cela, baignant les quais, balançant par-dessus les maisons les mâts des navires de guerre ; d'un côté, pénétrant profondément la côte par le canal du Scorff et la verte tranchée du Blavet, de l'autre, par l'étroite passe qui est entre la citadelle et Larmor, s'élançant vers l'immensité. Je me sentis marin des pieds à la tête, et j'affrontai sans trembler ces ondes plus unies qu'une glace, pour aller à Port-Louis rendre visite à M. Keroulaz.

La traversée, mesdames, ne fut signalée par aucun événement dramatique. J'arrivai sain et sauf chez M. Keroulaz, qui me fit remise d'un volumineux dossier. Il habitait le plus haut étage d'une grande maison grise, dont les croisées regardaient le sud. Par-dessus les ormes des terre-pleins, inclinés sous le vent, il voyait l'île de Groix, coupant la ligne bleue du large. Dans sa chambre, il n'y avait qu'un lit, une table, une chaise et un grand écusson à vingt-quatre cantons qui parlait du passé mélancoliquement. M. Keroulaz n'était pas de ces hommes qui expliquent leur affaire à tout bout de champ. Il ne se plaignait jamais. Au milieu de l'absolu dénûment où je le trouvais, son air restait libre et digne ; je n'aperçus réellement aucun changement dans la douce noblesse de ses manières. Je ne peux pas employer de grands mots et pourtant je voudrais rendre la grande émotion que j'éprouvais près de lui. Ces choses sont difficiles à dire. Tout est difficile, maintenant, dans cette histoire.

Au moment où je prenais congé, il appela Jeanne... Je ne cache pas que j'avais préparé un portrait charmant ; je comptais beaucoup là-dessus : c'était un vrai médaillon ; mais comment voulez-vous que je vous fasse le portrait de Jeanne, puisque Mme de Chédéglise a jugé à propos de venir ?...

Ce fut la comtesse elle-même qui répondit à cette question.

— Bon ami, dit-elle en souriant, je vous permets de faire le portrait de Jeanne, qui avait alors seize ans, et que personne ne reconnaîtra aujourd'hui. Vous avez carte blanche.

— C'est égal ! c'est égal ! murmura le ministre ; — vous me gâtez tous mes effets.

Puis, d'une voix légèrement attendrie et avec une grâce que sa tournure ne promettait point, il reprit :

— Jeanne était Mlle de Keroulaz. On ne fait pas le portrait des anges. Tant pis pour vous, madame et bonne amie, je dirai tout uniment ce que je ressentis : il me sembla qu'un rayon de soleil éclairait l'austère nudité de cette cellule. J'eus un sentiment de respect pieux, et ma paupière se mouilla quand le vieillard me dit du haut de son orgueil paternel :

— Monsieur Corbière, vous voyez bien que je ne suis pas si pauvre !

Jeanne était là pour me remercier. Je ne sais pas ce qu'elle me dit, mais je sais bien qu'en quittant M. Keroulaz, je m'écriai, dans mon enthousiasme imprudent :

— Quand ce Bruant serait le diable, nous aurons raison de lui!

Il était environ dix heures du matin. C'était une journée de juin radieuse, mais brûlante. Il n'y avait pas un nuage au ciel. Au lieu de retourner vers Lorient, je passai le bras de Loc-Malo et je me dirigeai du côté de Gavre. Mon prétexte, vis-à-vis de moi-même, était de visiter la presse à sardines, objet du procès. Je ferais six fois le tour de Paris pour ne point traverser la place de la Concorde en plein soleil, tant je suis poltron contre la chaleur, et pourtant je m'engageai sans sourciller dans ces sables arides où la réverbération de l'eau chauffait l'atmosphère à plus de quarante degrés centigrades. Je me creusais la tête pour trouver des *moyens*, comme on dit au Palais, et, en dépit des rayons qui m'aveuglaient, j'essayais de lire mon dossier. Mesdames, plus de vingt ans se sont écoulés depuis cette journée, qui, selon moi, a décidé de tout mon avenir. J'ai gardé de chacune de mes impressions un souvenir si net et si vif, qu'il ne m'est pas possible de les taire.

Je me vois encore sur cette plage, marchant à grands pas et ne cherchant même plus le but de mon excursion. J'allais, je me croyais absorbé dans une lecture qui, par le fait, n'occupait que mes yeux. J'étais marié déjà et déjà père; je ne voudrais même pas que l'idée d'une passion subite et romanesque vous vînt un seul instant à l'esprit. Et cependant, cela est bien certain, mon trouble avait tous les caractères de la passion.

Ce n'était pas à moi que je songeais. Il n'y avait, oh! je l'affirme, rien de personnel dans ma préoccupation. Et néanmoins, tant il est vrai que l'égoïsme est l'essence même de notre nature, c'était moi qui étais, à mon insu, au fond de ma propre émotion. Je m'explique : tout enfantement dégage une fièvre, et cette heure était grosse de ma destinée. Mon étoile naissait, dirais-je, si je n'étais trop peu pour avoir une étoile.

Pendant que je m'efforçais, sollicitant mon cerveau comme s'il eût été en mon pouvoir de convertir à mon gré les faits de la cause ou la conscience du tribunal, un grand mouvement commença de se faire autour de moi, à Gavre où j'étais, au village de Larmor, dont les vitres brillaient parmi les roches sur l'autre rive et aussi sur les grèves lointaines de l'île de Groix, silhouette sombre au milieu de la mer enflammée. Le long des sentiers, des groupes nombreux descendaient égayés déjà par le cidre, malgré l'heure matinale. Les hommes étaient en plein costume des dimanches : je ne connaissais pas encore le langage de ces costumes si variés et pour la plupart si beaux, proclamant au loin le pays de ceux qui les portaient; sans cela, j'aurais reconnu d'un coup d'œil le noir uniforme d'Hennebon, la chemise plissée de Carnac, le vaste *bragou-bras* de Belz, où le démon bâtit un pont pour saint Cado en une nuit, et le feutre chevaleresque des gars de Sainte-Anne d'Auray. Quelques-uns venaient de bien plus loin encore avec leurs femmes, semblables à des nonnes, allant à pied d'un pas viril, quand elles n'étaient pas juchées sur de hauts chevaux de labour ou entassées dans des charrettes dont les essieux travaillaient avec des cris d'aigle. C'était fête. Les rubans éclataient à tous les corsages et, en tournant mes regards vers la mer, je vis que toutes les barques aussi étaient pavoisées. C'était grande fête.

Chez M. Keroulaz, on ne m'avait prévenu de rien. Dans ces maisons de la douleur, on ne sait pas parler de fêtes. J'interrogeai une charretée de femmes dont le retentissant babil devait s'entendre à trois lieues au large, et il me fut répondu par dix bouches à la fois :

— Celui-là veut se moquer de nous! Se peut-il qu'on ne sache pas que c'est aujourd'hui la bénédiction des couraux, la messe des sardines et le pardon de la mer?

— C'est un Français! ajouta-t-on avec tout le mépris suprême contenu dans cette outrageante dénomination.

Et la charretée de bonnes femmes continua de descendre vers la côte, en s'étonnant que Dieu, auteur de tant de belles choses, eût commis cette erreur de créer aussi des Français.

Je regardai mieux et je fus distrait un instant, car le spectacle prenait des proportions grandioses. Au milieu du splendide décor, une mise en scène inattendue se faisait. Des deux côtés de l'écueil *la Jument*, marqué par

Portrait de M. de Corbière. Dessin de F. Lix.

une tour noire, la rade vomissait une véritable cohue de barques grandes et petites, toutes chargées à couler bas. Il y en avait de mille sortes, depuis le lourd bateau de passage jusqu'à la barque de pêche appelant de son énorme misaine la brise qui ne venait point; depuis l'humble *plate* du douanier jusqu'au vaniteux canot, tout rempli de dames voyantes et protégées par la marine de l'Etat; depuis le sloop de plaisance, fin, haut voilé et lesté à outrance, jusqu'à la baleinière volage roulant à la crête du flot comme une coquille d'œuf. Tout cela glissait et grouillait, forêt vivante, agitant avec paresse, aux haleines essoufflées du calme, tout un feuillage de pavillons, de drapeaux et d'oriflammes. On n'eût point su dire lequel brillait le plus violemment des dames amies de l'administration, des embarcations repeintes à neuf ou des plis

onduleux du drapeau tricolore. Je vis des cousines d'enseignes de vaisseau qui étaient plus tricolores que le drapeau lui-même. Je vous parle de longtemps et j'espère que, depuis lors, la plus belle moitié de Lorient a mis une sourdine à sa toilette.

Pendant que la mer présentait cet aspect, le clocher de Port-Louis sonna un carillon lent et grave auquel répondit sur le même ton la tour de Notre-Dame de Larmor, cône de granit terne et rugueux, semblable à un gigantesque coquillage. Et de loin, de bien loin, la brise faible apporta une sorte de soupir métallique qui était le son fêlé des cloches de l'île de Groix, là-bas, au delà de la mer.

Le tambour invisible battit aux champs derrière ces robustes murailles que Vauban inclina autour de Port-Louis ; on entendit le sonore écho des commandements militaires, et une triple ligne de mousquets étincela sur les remparts.

En même temps, la porte de la citadelle s'ouvrit. Bannière et croix en tête, le clergé mit le pied sur la grève, escortant le dais, sous lequel rayonnait ce soleil d'argent qui protége la France. Les blancs surplis éployèrent leurs ailes de gaze, la broderie des chappes scintilla, tandis que le serpent d'airain soutenait de son mâle accompagnement les phrases courtes et fermes de la psalmodie.

C'était pareillement à Larmor où la procession, descendant la jetée cyclopéenne, me renvoyait comme un reflet de ces religieuses magnificences avec un écho affaibli du plain-chant. L'encens brûlait sur l'une et l'autre rive, et tout là-bas, sur la plage de Groix, une troisième théorie, que la distance faisait muette, apparaissait au travers de la brume poudroyante des beaux jours, semblable à un mystérieux mirage.

Quand la litanie se taisait, la musique militaire embouchait ses cuivres et battait ses cymbales vibrantes, qui remuent si étrangement le cœur.

Et, de loin comme de près, les cloches sonnaient, sonnaient toujours, disant aux pèlerins attardés sur la lande : Hâtez-vous vers la fête de l'été, venez sanctifier la moisson de l'Océan, ce sont aujourd'hui les grandes Rogations de la mer !

D'où sortaient toutes ces barques ? Elles couvraient l'eau entre Gavre et Larmor comme l'écaille habille le poisson. Nul n'aurait su en dire le nombre. Il y en avait pour tous et pour toutes. Plus les chevaux abondaient, plus les charrettes foisonnaient, plus les piétons se serraient à la grève comme les fourmis, quand un pas imprudent a bouleversé leur république, plus il y avait de barques vides, attendant les nouveaux venus.

— Quatre sous la place pour la bénédiction des couraux, aller, retour et séjour ! Quatre sous pour entendre parler le sous-préfet, pour voir les trois curés et la marine ! On s'arrête à Larmor, si l'on veut, pour boire une écuellée de cidre chez maman Tabac et dire un *Ave* à Notre-Dame. Quatre sous les hommes et les femmes, deux sous les petits enfants !

Comme par enchantement, les barques vides s'emplissaient, enfonçant leur plat-bord au niveau de l'eau. Et d'autres venaient : quatre sous ! C'était le cours. On marchandait bien un peu, mais on y passait. Ce n'est pas tous les jours fête.

Le bateau du clergé, orné comme une chapelle, poussa au large au bruit du canon de la citadelle ; les cloches redoublèrent leurs carillons, et, dès que la poudre se tut, un cantique chanté par dix mille voix monta jusqu'au ciel. Au même instant les prêtres de Larmor et ceux de l'île de Groix avaient quitté le rivage. Ils marchaient à la rencontre les uns des autres, lentement et suivis à distance par la foule des embarcations profanes.

Bientôt l'espace entre Larmor et Gavre fut complétement dégagé. Les cortéges, formant trois flottes distinctes, convergeaient vers le milieu des couraux où était à l'ancre une *cabotaine* de l'île de Groix, surmontée d'un dais de velours. Malgré la distance, je pouvais distinguer sur le pont l'autel dressé et les cierges qui attendaient l'allumoir.

Le bruit des cantiques s'adoucissait à mesure que les chœurs s'éloignaient, et toutes ces voix rauques arrivaient à former ainsi une naïve et suave harmonie. Il ne restait sur la plage que moi et ceux qui n'avaient pas quatre sous. Chacun suivait la cérémonie avec recueillement. Le silence, pourtant, était rompu parfois par un murmure soudain et sourd. Chacun montrait alors la mer, que je voyais briller à de certains endroits comme si elle eût été parsemée de clous d'acier taillés à facettes. Et, tout autour de moi, on répétait à voix basse :

— La sardine ! la sardine !

Bon augure ! la sardine était aussi de la fête ; la sardine, manne de ces pauvres contrées, richesse des forts, pain des faibles.

Sois le bienvenu, petit poisson d'argent, la plus éblouissante des perles de la mer ! Tu ne viens là que pour périr, hélas ! Mais l'homme vit-il autrement que par la mort de tout ce qui le sert ? Nage à fleur d'eau, éclaire de tes reflets la fête de tes propres funérailles. Le bœuf illustre que Paris adore au Mardi gras marche aussi glorieux vers l'abattoir.

Je n'ai pas l'esprit très-poétique, mais cette solennité produisait une impression profonde sur mes nerfs déjà ébranlés. Le spectacle était grand, malgré l'immensité écrasante du décor. Ces cantiques lointains berçaient en moi l'enchantement d'un rêve.

Involontairement je songeais à ces fiançailles d'or où Venise la Belle mariait son doge à l'Adriatique esclave. La mer est la beauté idéale. J'excuse et j'aime toutes ces idolâtries de la mer.

Il se fit soudain un grand silence. Les trois cortéges se rejoignaient, formant désormais trois points mobiles et plus sombres dans l'espace ruisselant d'étincelles. Je vis les trois croix s'incliner et *s'embrasser*, selon l'expression consacrée. Les clergés quittèrent leurs barques et montèrent sur la cabotaine. Tout le monde autour de moi se mit à genoux sur le sable et pria.

II

Pendant que le conteur reprenait haleine, essuyant la sueur de son front avec ce célèbre mouchoir à carreaux qui s'était égaré jusque sur la table du roi, nous traduirons au lecteur deux expressions locales fréquemment employées dans son récit.

Sur nos côtes de l'ouest, les couraux sont des passes situées entre les îles et la terre ferme. Il y a les couraux de Belle-Isle, ceux de Groix, ceux de Glenan et d'autres. Les courants de marée, qui sont l'origine de leur nom, y amènent le poisson, et ces divers couraux sont renommés pour la pêche.

Une cabotaine est un petit navire ponté, servant à transporter la sardine à Nantes, à la Rochelle ou à Bordeaux, roulage maritime. Les marins de Groix, réputés pour les plus hardis de la côte, ont des cabotaines d'une marche tout à fait supérieure.

Groix, dont l'étymologie celtique parle de sorcellerie

et de druidisme, est une petite île située en face de la rade de Lorient, à deux lieues au large. Les Grésillons, comme on appelle vulgairement ses habitants, n'ont pas une renommée de probité à toute épreuve.

— Ces descriptions, dit cependant la marquise, prenant d'un regard l'opinion de son cercle, sont intéressantes au dernier point; mais l'histoire, monseigneur, l'histoire !

L'excellente et fanatique marquise !

— Nous y voici, repartit Son Excellence docile à la critique. Avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais d'ailleurs achever cette description qui vous ennuie, mais à laquelle les événements qui suivirent donnent pour moi une importance presque solennelle. Sans le savoir, et peu à peu, j'avais continué de marcher, longeant toujours la grève, afin de me rapprocher d'autant du point où se faisait la cérémonie. J'avais dépassé le village, la chapelle antique qui sert de marque aux gens de mer, et même la presse du citoyen Bruant, objet du procès. J'arrivais aux roches qui ferrent l'extrême pointe de Gavre, et j'allais encore, entouré déjà par le ressac dont la blanche écume se jouait en festons de toutes parts. Je n'étais pas l'homme du grand air ; mes jours et mes nuits, acharnés au travail de cabinet, ne m'avaient pas aguerri contre ces impressions extérieures que supporte si aisément la jeunesse. Je me souviens qu'à un certain instant j'eus vaguement frayeur, parce qu'un éblouissement soudain teignit en rouge les goëmons qui m'environnaient ; la frange d'écume elle-même prit une nuance de sang. Cela dura le quart d'une minute à peine, puis j'eus une fugitive sensation de langueur, après quoi j'éprouvai un grand mouvement de force et de gaieté. L'idée me vint que j'étais capable de rejoindre à la nage toutes ces barques groupées au milieu des courraux. Je m'assis néanmoins, parce que ma tête tournait, et je me mis à rire tranquillement, comme j'ai vu faire aux ivrognes qui ont le vin paisible. A dater de ce moment ce fut un rêve ; la cérémonie lointaine surgit à mes yeux comme un mirage, puis disparut. Je m'endormis, à moins que ce ne fût l'évanouissement qui accompagne les congestions cérébrales.

Je m'éveillai au contact de ce qui me parut être un plein seau d'eau vigoureusement lancé à ma figure. Je sautai sur mes pieds et je demeurai frappé de stupeur. Mon prétendu seau d'eau était une lame. Le vent du sud poussait la marée montante, et le flot dansait tout autour de moi dans les roches. La seconde lame, qui vint en faisant gros dos, et que je ne songeai même pas à éviter, me terrassa. Je me relevai d'instinct et je pris tout bonnement ma course vers le sec, où j'eus le bonheur d'arriver sain et sauf, mais trempé comme une soupe.

Quelques minutes après, j'étais assis, enveloppé dans une couverture de laine, sous le manteau enfumé de la cheminée du père Mikelic, à l'enseigne du Cygne de la croix. C'est le meilleur cabaret de Gavre ; il balance la renommée de la mère Tabac, qui est l'orgueil et la consolation de Larmor. On m'avait revêtu de cette couverture, afin de passer à l'eau douce mes vêtements imprégnés de sel, et qui, sans cette précaution, n'auraient pu sécher.

Le jour allait baissant. Je ne puis pas dire que je fusse absolument remis de la secousse qui avait ébranlé mon intelligence. Ma pensée restait un peu étonnée et confuse. Cependant je n'éprouvais aucun malaise et je me sentais un très-bel appétit.

Il y avait beaucoup à boire, chez le père Mikelic, mais rien à manger, comme me le déclara Monette, sa servante, demoiselle d'une cinquantaine d'années, qui fumait dans un coin une petite pipe noire dont les vapeurs me tordaient la gorge. Les cabarets de la côte ne font en effet que prêter la marmite aux équipages pour la cotriade, et les équipages les payent en consommant abondamment le cidre. Monette était un peu plus noire que le fourneau de sa pipe, et son parler ressemblait au bruit d'une poignée de cailloux qu'on remuerait dans un sac. Bonne fille, du reste, et qui buvait ses trois chopines d'eau-de-vie quand les messieurs de Lorient voulaient s'amuser.

— Et ne pourriez-vous, demandai-je, m'aller chercher un morceau de viande froide quelque part?

— De la viande froide ! répéta-t-elle.

Elle ôta sa pipe pour rire à son aise et dit en breton, pour ne point m'humilier :

— Sont-ils bêtes, ces Français! mon Dieu, sont-ils bêtes !

En ce moment, le père Mikelic remonta de la cave, portant un pot de cidre dans chaque main. Il ouvrit une petite porte, située à droite de la cheminée, et au travers de laquelle j'entendais rire et chanter depuis mon arrivée. La porte ouverte donna passage à une bonne odeur de cuisine qui exalta incontinent mon appétit. Je glissai mon regard de ce côté : cinq ou six bons gaillards étaient assis autour d'une table dans un trou. C'est à peine si le crépuscule permettait de distinguer leurs visages.

— Amène! papa Mikelic ! s'écria l'un d'eux d'une voix forte mais enrouée, et laisse la porte ouverte, rapport à Vincent, qu'a l'estomac *délicate* comme une demoiselle... On te donne le restant de la marmitée, comme quoi on a eu, ce soir, les yeux plus grands que le ventre... et file!

— Par alors, me glissa Monette à l'oreille, vous aurez de quoi qui vaut mieux que de la viande froide.

On ne mangeait pas souvent des ortolans, chez maman Corbière ; mais le peu qui paraissait sur notre modeste table, à Rennes, brillait du moins par une exquise propreté. L'idée de partager la gamelle de ces braves me causa une certaine frayeur, et, quand Monette eut mis sur mes genoux une épaisse assiette de terre brune remplie d'une sorte de brouet sans forme ni couleur, j'éprouvai un instant d'hésitation. Mais l'odorat rectifia le jugement de la vue, tandis que l'appétit combattait avec avantage mes répugnances d'enfant gâté. Cela sentait merveilleusement bon. Je trempai une croûte de pain dans mon brouet et j'en mis la grosseur d'un pois sur le bout de ma langue. Il ne fallut qu'une épreuve. L'instant d'après, je dévorais à belles dents.

Une cotriade, mijotée selon l'art, est un des mets les plus délicieux qui se puissent goûter.

Monette me dit la composition de celle que je savourais avec tant de plaisir ; deux congres noirs, deux raies bouclées, quatre mulets, une dorade, six maquereaux et un demi-cent de pelons (petites dorades de la deuxième année), avec poivre, sel, oignons, piments et filet de vinaigre : en tout, une soixantaine de livres de poisson. A Paris, ce serait beaucoup plus cher qu'un plat de gibier aux truffes.

Monette me quitta parce qu'on demandait :

— De la chandelle ! de la chandelle !

Ce soir, mes voisins du trou ne se refusaient rien.

— Deux pots du plus roide ! Seveno va conter une histoire !

— Cric ! prononça Seveno solennellement.

— Crac! fut-il répondu en chœur.

— Le feu chez Mikelic!

— La goutte chez la Tabac!... voilà donc qui est comme ça, mes garçailles... Le Judas, au jour d'aujourd'hui, a je ne sais pas combien de navires, son chantier de Nantes et son chantier de Lorient... quatre presses, trois fricasseries... et plus de bonnes terres qu'il ne nous en faudrait à tretous pour la passer douce jusqu' *ad vitam æternam, amen*... Nage à bâbord, Vincent... charge mon écuelle... N'empêche qu'il était gueux comme un rat à l'époque, j'en lève la main, et failli pêcheur, pardessus le marché... qu'il n'étrennait pas, quelquefois, quand nous amenions la dorade, deux à deux, là-bas, au Grand-Banc ou à la Baleine... Ah! mais!... et je peux-t'en parler, l'ayant-z-eu un temps pour mon matelot, faignant, rapia comme un Grésillon, ficelle comme un marin de la guerre, et tous les défauts, quoi, en grand, v'là sa ressemblance... N'ayant rien pour lui, sauf de bien tirer la brasse, plonger et faire des tours de force dans l'eau pour deux sous... qui n'est pas digne d'un Breton... Hé ho! passe le pot! Le Judas à bas! Regarde voir au bout de ton nez d'où vient le vent. Toute fleur n'est pas des pommes! Pare à boire un coup, mes garçailles! ho hé!

L'arsenal de Lorient, vue prise de la mer. Dessin de F. Lix.

Le salon de la marquise rendit ce murmure qu'on entend au théâtre quand la pièce arrive à un *effet* d'auteur ou d'acteurs. C'était ici un effet d'acteur. Son Excellence, changeant de note brusquement et quittant le ton du récit pour jouer la comédie, présentait à son auditoire le matelot conteur avec une telle franchise et une telle perfection, qu'il enlevait le succès. Ce n'était pas seulement le langage qui était reproduit, il y avait aussi la voix, l'accent et jusqu'au geste. On était, en vérité, à Gavre, au cabaret du père Mikelic, à la porte du paradis où la chandelle fumait aussi généreusement que les pipes.

— Pendant qu'on boit un coup, mesdames, poursuivit le ministre ouvrant une parenthèse, j'ai besoin de vous avertir que vous êtes ici en présence de personnages très-importants. Ce Vincent, dont le nom a été prononcé en passant et qui a reçu mission de charger l'écuelle de Seveno, est tout uniment notre héros, et je proclame avec plaisir que je lui dois les trois quarts des suffrages qui m'envoyèrent à la Chambre des députés aux premiers jours de la Restauration. C'était lui que je voyais le mieux; il s'asseyait en face de moi sur un billot. Sa tête, couverte de grands cheveux blonds embrouillés, recevait en plein la lumière de la chandelle. Il était très-jeune et me parut tout d'abord appartenir à cette catégorie d'enfants sacrifiés qu'on appelle en Bretagne des *innocents*, catégorie d'où sortent, chose bizarre, presque tous ceux

qui font leur chemin au travers de la vie. Chez nos Bretons, l'innocent est celui qui ne ressemble pas à tout le monde. Or, jugez!

Vincent ne ressemblait pas à tout le monde. Le hâle n'avait pu voiler entièrement la blancheur de sa peau, et sa chevelure en désordre faisait ressortir la délicatesse singulière de ses traits. Au milieu de ses compagnons trapus et carrés, la longueur juvénile de sa taille lui prêtait une apparence de faiblesse. Bien qu'il fût vêtu de toile à voile comme les autres, sa vareuse avait je ne sais quelle grâce qui ne venait point de l'art du coupeur. Vincent était beau, presque comme une femme. Il occupait l'emploi de mousse à bord de *la Sainte-Anne*, sardinière dont Seveno était le patron. Sur le rôle d'équipage, il avait nom Vincent tout court, mais chacun savait bien qu'il était le quatrième fils du comte de Penilis, mort à Quiberon, et que les Français appelaient le colonel de Chédéglise.

Le patron Seveno, au cabaret, contant son histoire. Dessin de F. Lix.

Le quatrième et le dernier, il ne restait plus que lui pour souffrir de la ruine complète de sa famille.

Là-bas, je ne sais pourquoi les décadences sont si rapides et si vite acceptées. Je connais chez nous des centaines de gentilshommes en sabots. Il y a dans le caractère breton une résignation qui fait les chutes irréparables.

Vincent était un mousse, et rien de plus. Il buvait mal, il fumait peu ; on n'avait guère l'espoir de le voir homme un jour venant. Il ne savait ni lire ni écrire pourtant, et c'était la seule chose dont on pût lui tenir compte.

Je mentirais si je vous disais que Vincent attira très-fortement mon attention. Seveno était de tout point beaucoup plus remarquable. Seveno avait des épaules

d'Atlas, supportant une grosse tête celtique, couleur de bronze rouge. Ses cheveux coupés ras laissaient voir un crâne montueux, où toutes les bosses du docteur Gall, mauvaises et bonnes, se développaient outre mesure. Sous deux touffes énormes de sourcils grisonnants, ses yeux rieurs clignotaient et raillaient. Il avait la plus belle figure à pipe qu'il m'ait été donné d'admirer; figure à pipe dans l'honnête acception du mot s'entend, et qui ne ressemblait en rien aux têtes de butors ou de vautours qui peuplent les brouillards de nos cabarets parisiens.

Malgré la chaleur, Seveno boutonnait un épais *norouas* ou paletot de futaine anglaise sur sa chemise de toile brune. C'était la marque de sa position élevée. Il avait des boucles d'oreilles en or, une tabatière de corne, une blague en cuir et une boîte de chiqueur en laiton. Rien ne lui manquait.

Les trois autres convives, Jean-Pierre, Marec et Courtecuisse, équipage réglementaire de *la Sainte-Anne*, ressemblaient à tout le monde et n'étaient par conséquent pas des innocents. *La Sainte-Anne* avait pour armateur M. Bruant, dit Judas, ma partie adverse et l'un des plus riches négociants du Morbihan.

— Ça y est-il? Cric!

— Crac!

— Le feu chez Mikelic!

— La goutte chez la Tabac!.. Comme quoi vous allez voir que le Judas pêcha tout de même le poisson d'or!... C'était du temps de la Terreur, comme l'on dit; notre paroisse de Riantec restait ouverte, mais il n'y avait plus de prêtres, ni à Lorient, ni à Port-Louis; les nobles s'en allaient de leurs châteaux et le reste. Vous pouvez bien vous souvenir de ça, vous autres, excepté le Vincent, qu'était trop jeune...

Vincent rougit et baissa les yeux.

— Quoique, reprit Seveno dont la voix s'adoucit pendant qu'il le regardait à la dérobée, l'enfant a mangé son pain blanc le premier, et qu'il doit se rappeler qu'il couchait dans de la fine toile, à l'époque, quinze domestiques au château, dix chevaux à l'écurie... Ecoutez donc! Le colonel était not' maître, au bourg de Riantec. Il aimait le bon Dieu et le roi; il est mort pour eux, faut pas lui en vouloir. Non.

Il y avait donc que Bruant avait été domestique au château. On a dit et redit qu'il s'était fait mettre dehors pour avoir volé; connais pas, mais pour en être bien capable, ça y est. Il venait à la pêche avec nous sur un ligneur de Loc-Malo; je n'avais pas de matelot, je le pris. Mauvaise pratique.

Un soir, il paya à boire.

— Es-tu malade? que je lui dis. — Je veux te demander un conseil. — Nage!

Voilà donc qu'il me fait: — Matelot, nous sommes tous des citoyens égaux devant la loi, pas vrai? Je répondis: — A preuve que tu n'es qu'un propre à rien et moi toujours solide au poste. Navigue! — Matelot, étant tous égaux devant la loi, il n'y a plus aucun passe-droit de privilége ni autres. — A preuve qu'il reste éternellement des commissaires plein le port et que c'est pas moi qui mange le turbot que je pêche. Allume! — Matelot, c'est pour dire que ci-devant les gueux de Penilis avaient seuls la chose de pêcher le poisson d'or au Trou-Tonnerre, et que maintenant... — Je te défends d'insolenter les Penilis, qu'est mes anciens maîtres. File ton câble. — Et que maintenant, matelot, tout un chacun peut s'en donner l'agrément.

Il est sûr, mes garçailles, que chacun savait ça d'autrefois. C'était peine perdue de couler son plomb au Trou-Tonnerre, si on n'était pas un Chédéglise. J'ai souvent ouï dire à not' papa, qu'était pilote lamaneur, qu'il en connaissait plus d'un pour avoir essayé. Mais la ligne filait toujours, toujours, quand même elle avait cent brasses de long, sans pouvoir toucher jamais le fond de la mer... A quoi que tu penses, Vincent, failli? Charge mon écuelle, bourre ma pipe et pare à écouter!

Bien du contraire, quand un Penilis voulait tenter l'aventure, il n'avait qu'à boîter son hameçon avec ce qui n'est ni ver de vase, ni blanc de morgatte, ni cancre franc, et du premier coup le grand merlus avalait son fer. C'est connu. Guillaume de Penilis, le père du colonel, et ton aïeul, Vincent, sans cœur qui n'écoute pas, alla mouiller comme ça à l'ouest de Groix en l'an 65, au mois de juin, la nuit même qui suivit la bénédiction des couraux; car il faut ça : les autres nuits, rien à faire! Il venait de Paris, où il avait mangé ses fermes, ses moulins et ses châteaux; c'était une moitié de Français, et ce fut lui le premier qui se laissa appeler M. de Chédéglise. Il était seul dans sa barque, comme de juste; ceux de Groix le virent au clair de la lune, depuis neuf heures du soir jusqu'aux environs de minuit, et ils l'entendirent aussi, car il chantait en vidant des bouteilles de vin mousseux qui avaient un goulot d'argent. Il avait l'air d'attendre quelqu'un ou quelque chose, et sa ligne restait enroulée sur son chevalet. Comme il y a un jour, il y a une heure. La *boîte* endiablée doit toucher l'hameçon au moment où le premier coup de minuit tinte au petit clocher de la chapelle de Lokeltas-en-l'Ile...

Ici Vincent demanda, et la mâle sonorité de sa voix me fit tressaillir :

— Patron Seveno, quelle est donc cette boîte où l'on ne peut piquer l'hameçon sans pécher mortellement, et qui n'est ni cancre franc, ni ver de vase, ni blanc de morgatte?

Je dois vous dire, mesdames, que le mot *boîte*, dont la langue anglaise a fait *bait*, est absolument technique sur les côtes de Bretagne, même dans les localités où l'on parle le français. Il désigne la matière, quelle qu'elle soit, qui sert d'appât pour prendre le poisson. Seveno vient de nous énumérer trois des principales *boîtes* en usage dans les couraux de Groix. Il faut y ajouter la chair du pelon et du mulet, les crevettes, le contenu de la moule, et surtout les abatis de sardines, qui constituent la plus abondante et la meilleure de toutes les boîtes.

— Père Mikelic! s'écria Seveno, un pot de dur, l'innocent a parlé!

Et les quatre matelots demandèrent en riant :

— Mousse, as-tu la fièvre?

Il paraît que, d'ordinaire, ce beau Vincent n'était pas bavard.

— Les uns disent que c'est ceci, reprit le patron d'un ton grave, les autres cela; mais tous s'accordent à convenir que la chose se prend au cimetière ou à l'église... et qu'elle coûte cher, l'enfant!... Car entre ceux qui ont pêché le poisson d'or il n'y en a pas un qui soit mort dans son lit... Et cric!

— Et crac!

— Où M. Guillaume avait pris sa boîte, ça ne nous regarde pas. Il'en avait de la bonne. Quand le premier coup de minuit tinta à la chapelle de Lokeltas, on cessa de l'entendre chanter ses matines à boire. Mais voilà le plus drôle : la barque, que le clair de lune montrait comme en plein jour, disparut tout à coup dans une brume si

épaisse, qu'on l'aurait prise à poignée comme du blé noir. Au bout d'une demi-douzaine de minutes, juste le temps de parer la ligne et de la couler, un cri s'éleva au dedans du brouillard, puis une lueur brilla comme qui dirait au travers d'une serpillière. C'était fait. L'instant d'après, on vit l'embarcation de M. Guillaume sortir de la brume et filer comme un goëland sous sa brigantine, sa flèche et ses deux focs ; car c'était un côtre qu'il avait. Le brouillard resta jusqu'au matin à la même place, haut et rond comme une tour. M. Guillaume racheta ses moulins, ses fermes, ses futaies ; mais, trois ans après, jour pour jour, heure pour heure, il fut tué à Rennes, sous un réverbère, par un diable déguisé en officier du roi.

Vincent leva la tête et demanda :

— Patron Seveno, quelqu'un de Groix ou d'ailleurs a-t-il vu le poisson d'or pêché par mon aïeul, M. Guillaume ?

— Bourrez ma pipe et taisez ton bec !..... Comme quoi Bruant n'était pas du pays, c'est vrai, puisqu'on n'a jamais su d'où il sort, mais ayant servi au château il savait cette histoire-là et bien d'autres avec. Et vous allez comprendre : son idée n'était pas bête, à cause que, dans ce temps, les pauvres gens étaient autant que les nobles. On avait fait rasibus de tout, excepté des commissaires, qui ne meurent jamais, ayant sur les os la peau de Satan.

Voilà donc qui est bon. Le vent soufflait d'aval à décorner les vaches. C'était marée. On entendait la barre d'Etel qui hurlait comme une femme en peine d'enfant. Ce n'est pas que j'aimais beaucoup le Bruant, mais, étant son matelot et le voyant décidé à tenter la chose, je lui dis : — Ta voile ne te servira de rien, cette nuit ; si tu veux, je te donnerai la main jusqu'à Groix, où je coucherai chez Kergren, au fort de l'Ouest.

— Pas de danger, me répondit-il en riant tout jaune. Ils ont béni les couraux cette après-dînée, et la mer n'est pas assez fond pour me noyer.

J'avais oublié de vous faire mention que c'était le soir de la fête. Malgré le malheur des temps, le curé de Riantec avait monté en barque et fait la cérémonie tout seul, pour obtenir du bon Dieu le pain du pauvre monde.

Ça m'étonna que le Judas ne voulait point de mon aide. Il était poltron comme un lièvre à la mer, quoique nageant mieux qu'un poisson. Mais ça me fit plaisir aussi, car un chrétien n'aime pas à se mêler peu ni beaucoup dans des affaires pareilles, et rien que de tirer sur l'aviron avec lui jusqu'au lieu de sa pêche damnée, ça devait être un péché pas mal lourd.

Va bien. On est curieux, pas vrai ? Je lui demandai s'il avait la boîte qu'il fallait, et il me répondit que le sacristain lui avait vendu pour un écu de six livres...

— Quoi ? demanda Vincent ardemment, parce que Seveno semblait hésiter.

Le rude matelot eut une pâleur qui lui passa sur le visage. Il se signa maladroitement et murmura :

— Ça ne se dit pas, l'enfant. Au prochain gros temps, on pourrait s'en ressentir. Je vous ai promis de vous conter comment le Judas fit sa fortune, et voilà. Il avait la boîte qu'il fallait, et le sacristain s'était damné pour un écu de six livres.

Dès huit heures du soir, le Bruant poussa au large, et il n'était que temps, vu le vent qui soufflait en tourmente, droit debout à sa route. Pour un failli matelot comme lui, quatre heures de godille ce n'était pas de trop pour doubler les couraux. Si quelqu'un m'eût demandé mon avis, j'aurais dit : — Mon Bruant n'ira pas seulement jusqu'aux Errants qui sont à demi-lieue de Larmor.

Il s'embarqua ici près, au milieu de la grève de Porpus, sur une plate appartenant au sous-brigadier de la douane. Il nagea d'abord tout le long de la côte pour profiter du remous et s'abriter contre le vent. Il mit une grande heure d'horloge à gagner la pointe. Je restais là à le regarder. Il ramait de son mieux, mais la fatigue le gagnait déjà, car je le voyais à chaque instant essuyer la sueur de son front avec sa manche. Neuf heures sonnant, je cessai de l'apercevoir, parce que la nuit tombait tout à fait. Il était en train de doubler les roches et n'avait pas fait le demi-quart de son chemin.

Je passai par Gavre, où je bus chopine pour me réchauffer le cœur, car j'avais le malaise en pensant à cet homme qui peut-être allait mourir en état de grand péché mortel, puis je regagnai ma case, sur l'autre grève, du côté de l'est. Il ne faut pas dix minutes pour traverser à pied la langue de terre, mais j'avais trouvé des amis à l'auberge, et Port-Louis sonnait dix heures quand j'arrivai à ma porte. Avant de rentrer, je regardai la mer pour deviner le temps du lendemain. Je m'attendais bien à ne pas voir une coque de noix sur l'eau entre Gavre et Quiberon ; l'orage venait ; la côte était blanche d'écume.

A quatre ou cinq cents pas au large, une embarcation allait avec le flot, menée par un seul homme. Du premier coup d'œil, j'aurais juré que je reconnaissais le bateau du sous-brigadier et mon Judas nageant comme un perdu.

Ce n'était pas sa route, pourtant ; il tournait le dos à Groix en grand et naviguait vers l'anse, entre le feu de Loc-Malo et le clocher de Plouhinec.

— Ho ! du bateau ! que je criai.

Point de réponse.

— Ho hé ho ! Bruant ! mon matelot !

Rien. La barque glissait comme un bois mort monté par un revenant, voilà qui est vrai.

Je pensai : Bruant est-il déjà au fond de la mer ? Est-ce son *avènement* que je vois là sous le vent ?

Je récitai un bout de prière et j'allai au lit tout triste, quoique le Judas n'en valait pas beaucoup la peine. C'était mon matelot.

Le lendemain, au petit jour, je m'éveillai et je crus faire un rêve. Il y avait quelqu'un qui soufflait le feu dans ma cheminée. J'avais encore mes idées de la veille et je demandai tout bas :

— Matelot Bruant, es-tu vivant ou mort ?

— Je suis mouillé, me répondit-il en ricanant avec effort, et je me sèche.

Je me mis sur le coude. Il était mouillé, en effet ; ses habits ruisselaient.

— Viens-tu du Trou-Tonnerre ?

— Avec la marée et le vent.

— Ce n'était donc pas toi, hier, que j'ai vu le long de la côte, ici dedans ?

Il haussa les épaules, mais en tournant la tête, et je cessai d'apercevoir son visage.

— Et es-tu arrivé à temps au lieu de pêche, matelot ?

— J'avais jeté mon grappin depuis cinq minutes, quand l'heure a sonné à la chapelle de Lokeltas.

— Minuit ?

— Minuit.

— Après ?... demandai-je encore. As-tu eu le merlus ?

Sa voix trembla un peu pendant qu'il répondait :

— Je l'ai eu.

— Montre! m'écriai-je sans croire, mais pris par la curiosité.

Il fit un pas vers la table et vida dessus un long sac de cuir où il y avait beaucoup de pièces d'or.

Jamais je n'ai ouvert les yeux si grands de ma vie.

— Et tout ca est à toi, matelot? que je fis.

— Je l'ai bien gagné!

— Tu l'as trouvé dans le merlus?

— Dans le merlus.

— Et c'est de la bonne argent?

— Regarde!

Il mit dans ma main une poignée de louis de vingt-quatre francs avec la tête du roi Louis XV. C'est pour le coup que j'avais la berlue! Je sautai à bas de mon lit. Il mit le couteau à la main, car il me jugea d'après lui-même, et il crut que je voulais le voler. Mais je ne me fâchai pas, j'étais content pour lui.

— Et que vas-tu faire de ce trésor-là, matelot?

— La commune de Port-Louis a mis les biens des émigrés en vente, me répondit-il en serrant ses louis dans le sac de cuir.

— Tu vas les acheter?

— Je vas acheter le château de Chédéglise et les terres de Keroulaz...

Mes garçailles, c'est beau à voir un tas d'or qui reluit au soleil. Le premier rayon du matin entrait par la fenêtre, et les louis brillaient comme si chacun d'eux eût été une étincelle. J'étais pire qu'un enfant. Je voulus savoir comme était fait le merlus magique et par quel prodigieux moyen on extrayait l'or monnayé de ses flancs. Bruant se fit beaucoup prier; il prétendait ne pas pouvoir sans péril révéler ce secret redoutable, mais enfin il céda et voici son récit... Qu'as-tu donc, toi, l'enfant?

Vincent essuyait à pleines mains son front, d'où ruisselait la sueur.

— Rien! répliqua-t-il d'une voix très-altérée, — dites, patron Seveno!... dites vite!

— Paraît que ça vous amuse, mes bijoux? Je n'ai fait le cric crac que trois fois, preuve qu'on ne s'endort pas... Va bien... Il y a donc que le Bruant en avait mis pour six francs au bout de sa ligne après un hameçon à congre... Minuit sonnait encore, que le merlus avait déjà mordu... Mais ce n'est pas le tout de crocher une bête de c'te numéro-là, faut l'amariner... Et c'est fort... comme parlait Bruant, il croyait avoir un remorqueur au bout de sa ligne... c'est pas l'embarras!.. appuie!.. tiens bon!.. souque! va-z-y voir! le poisson l'emportait en grand, et si Bruant n'avait pas filé sa corde, il passait par-dessus le bord... Comme quoi ça aurait été le merlus qui aurait pêché le Judas... Faut bien rire un peu, mes neveux... Mais tant y a que ce nom de nom de merlus avait tout de même trouvé son maître... Mon Bruant, après avoir joué avec lui pendant un gros quart d'heure, finit par le haler à bord... Ah! ah! ça vous tient de savoir comment qu'il était bâti de sa personne? Ouvre l'oreille partout! Il était gros comme un veau de quatre semaines; il avait une tête de grondin rouge avec deux cornes, un corps de homard et une queue d'hirondelle... Aussi vrai comme Dieu est Dieu! Et il parlait...

— Et il parlait! répéta d'une seule voix l'équipage de *la Sainte-Anne*.

— Comme père et mère... Qu'il dit donc au Judas d'une voix de bœuf: T'es-t-un fin finaud de matelot, ma vieille! T'as deviné que les priviléges des ci-devant étaient à tout le monde, et tu les as pris pour toi tout eul; t'as mon estime. Découds-moi le ventre proprement, si c'est un effet de ta complaisance, et tu y trouveras ta fortune.

Voilà donc qui est bon! Mon Bruant ne se le fit pas dire deux fois. Ces tonnerres de merlus, ça a au milieu du ventre une couture à surjet, rabattue avec du fil à voile, qu'un point ne dépasse pas l'autre, et tapée à la papa! Mon Bruant prit son eustache et coupa mignonnement le fil sans faire crier la bête. Va bien. Au lieu de boyaux, le merlus rendit un sac de cuir contenant douze mille francs en pièces de vingt-quatre livres. Après quoi il fit une culbute par-dessus bord et s'en retourna chez lui.

Seveno fit une pause pour boire d'un seul trait sa chopine. Il y avait silence, Seul, Vincent grommela:

— Douze mille francs!

En présence de ce récit qui touchait de si près aux infortunes de sa race, ne songeait-il donc qu'à l'argent, ce fier et beau jeune homme, dont le front pensif attirait de plus en plus mon intérêt?

Il se leva, et je vis que son pas chancelait. Il était le seul pourtant qui eût laissé son écuelle pleine.

— Où vas-tu, l'enfant? lui demanda Seveno avec un singulier mélange de tendresse et de pitié.

— Ma tête brûle, répliqua l'innocent.

— Alors fais un tour, ma poule, et tâche de voir sur la grève si j'y suis.

Seveno secoua la tête en le regardant s'éloigner.

— Un joli brin de mâle, pourtant! pensa-t-il tout haut. Mais on dirait que ça ne lui fait rien d'être le fils de son père. Je le guette quand il regarde le Judas... Le sang ne vient jamais à ses yeux.

— Le Bruant a agi comme bien d'autres, dit Courtecuisse; il a acheté du bien national sous la république...

— Coupe ta langue, toi... Un pot de dur, Mikelic!... N'empêche que si l'enfant était resté là, je n'aurais pas pu tout dire, car il y a du sang là-dedans... Ces Chédéglise étaient des cœurs de lion... Si le dernier d'entre eux dort, ce n'est pas à moi de l'éveiller...

Autour de la table, il y eut à ces mots un mouvement. Les matelots de *la Sainte-Anne* se rapprochèrent du patron, qui avait perdu son air gouailleur et qui était tout pâle.

Il y avait longtemps que mon brouet était achevé. J'écoutais depuis plus d'une heure, et je ne songeais point à me retirer.

— Comme quoi, reprit le vieux Seveno, le nom de Judas ne lui est tout de même pas venu pour des prunes. Vous vous souvenez bien que, la veille au soir, j'avais signalé, de l'autre côté de Gavre, une barque qui ressemblait au bateau du sous-brigadier de la douane?.. Il n'y a rien de changé, depuis le temps, voyez-vous, mes garçailles; ce qui était est encore, comme dit cet autre... Le poisson d'or ne peut mordre qu'à l'hameçon d'un Penilis.

Bruant, mon matelot, quand même il eût valu deux fois ce qu'il valait, n'aurait pu gagner cette nuit-là contre le vent et la mer. Il y a loin des roches de Gavre à la pointe ouest de Groix. Bruant avait menti en disant qu'il était mouillé, minuit sonnant, au Trou-Tonnerre, qui est à la pointe ouest de Groix.

Et d'un. — Alors, d'où lui venait le sac de cuir avec les douze mille francs en louis d'or?

La barque que j'avais cru reconnaître pour le bateau du sous-brigadier avait le cap sur les grèves, entre le feu de Loc-Malo et la tour de Plouhinec. C'est là qu'est le château de Penilis.

Etait-ce bien le bateau du sous-brigadier, et Bruant

était-il dans le bateau? Il faisait trop noir. Je ne pourrais pas en lever la main devant des juges. Mais voici ce qui se passa cette nuit-là entre la tour de Plouhinec et le feu de Loc-Malo :

Tous les Penilis étaient déjà en émigration, sauf le fils aîné, M. Jean, qui ne courait pas la même bordée que sa famille et qui était un peu du parti de la révolution. M. Jean était bon, généreux et brave comme ceux de sa race; à l'époque où Bruant fut soupçonné et chassé, c'était M. Jean qui l'avait empêché d'aller en prison. Bruant allait bien souvent lui demander l'aumône, et bien souvent aussi Bruant disait qu'il se ferait couper par morceaux pour M. Jean, vicomte de Penilis.

Or, ce n'était pas l'amitié des nobles que les commissaires souhaitaient; ils voulaient leurs biens, et puis c'est tout. M. Jean, malgré qu'il était membre du club de Port-Louis, fut mis hors la loi, comme on disait, parce qu'il entretenait des relations avec son père et ses frères. Il fit argent de tout ce qu'il put et se décida enfin à sauver sa peau.

Ses mesures étaient prises. Cette nuit dont nous parlons, une goëlette anglaise l'attendait au vent de Groix. Il dut s'adresser à quelqu'un pour qu'on le mît à bord. A qui s'adressa-t-il? Je ne peux pas dire que ce fut à Bruant, puisque je n'en sais rien, mais Bruant avait sa confiance.

M. Bruant, dit le Judas. Dessin de F. Lix.

Ce que je peux dire, c'est que Bruant devint riche cette nuit-là, et que cette nuit-là M. Jean fut assassiné par l'homme à qui il avait donné sa confiance.

On trouva, le lendemain matin, son corps sur le sable, entre Loc-Malo et la tour de Plouhinec. Il avait une grande plaie au bas de la poitrine et l'épaule droite écrasée d'un coup d'aviron.

— Et la justice?... demanda un des matelots.

Le patron haussa les épaules.

— Ce n'était qu'un ci-devant de moins! répliqua-t-il. On mit les terres de Penilis en vente, et Bruant les acheta pour un morceau de pain.

— Mais depuis?

— Depuis?... Quand *depuis* arriva, le citoyen Bruant était archimillionnaire. Cric!

— Crac!

— Le feu chez Mikelic!

— La goutte chez la Tabac! A la niche, caniches!.. On embarque demain à trois heures... bon temps, bonne brise; je nous souhaite vingt-cinq mille de sardines et premiers au quai de Larmor. Eh ho!

Ils se levèrent tous et quittèrent l'auberge. Je fis comme eux, après avoir repris mes vêtements.

Je n'en avais pas fini pourtant avec cette étrange his-

toire. Comme je cheminais vers le passage de Loc-Malo pour rentrer à Port-Louis, j'aperçus deux ombres qui marchaient lentement côte à côte. Je reconnus d'un coup d'œil la taille élancée du mousse et la vaste carrure du patron.

Vincent et Seveno causaient. Le sable étouffait le bruit de mes pas. Je pus les approcher d'assez près pour entendre ce lambeau de leur conversation :

— L'enfant, disait le patron doucement, tu n'as plus madame ta mère à soutenir, et tu es trop jeune pour aimer l'argent pour l'argent.

— Il me faut douze mille francs, répondit le mousse d'un ton ferme.

— Crois-tu donc à cette bête d'histoire du poisson d'or ?

— J'y crois.

Seveno s'arrêta.

— Monsieur Vincent, dit-il tout à coup avec une gravité qui me frappa vivement, vous êtes le fils de mes maîtres. Ce qui est mort peut ressusciter. Si vous me dites : Je veux, j'obéirai.

— Je veux, prononça résolûment le jeune homme, je veux savoir au juste quelle boîte ceux qui tentèrent cette pêche accrochèrent à leur hameçon.

Le patron répondit, après une courte hésitation :

— Je l'ai ouï dire par plus de cent, et toujours de la même manière. On a le choix entre deux boîtes dont l'emploi est pareillement un péché mortel.

— La première ? fit Vincent avec impatience.

— La première est un morceau de la sainte hostie.

Vincent recula, puis il dit, en baissant la voix :

— La seconde ?...

— La seconde est un lambeau de la chair d'un chrétien.

Vincent resta immobile et muet.

— Voulez-vous toujours ? demanda Seveno après un silence.

Vincent ne répondit pas tout de suite, et je le vis essuyer la sueur de son front. Mais tout à coup il redressa d'un mouvement plein d'orgueil la richesse déjà virile de sa taille.

— Je suis un Penilis, dit-il, j'ai droit. Minuit sonnant, je serai au Trou-Tonnerre, le poisson damné aura la boîte qu'il lui faut, et je jure Dieu que je ne commettrai pas un sacrilége !

Il s'éloigna à grands pas.

— Veux-tu de moi pour nager, l'enfant ? lui cria de loin Seveno.

— Mon grand-père n'eut besoin de personne, répliqua le mousse, dont la silhouette se perdait dans le noir.

Les nuits de Port-Louis sont désertes de bonne heure. Les gens de Port-Louis qui rendent des visites le soir reviennent avec des falots ou lanternes à main, comme on faisait à Paris sous Louis le Débonnaire. Comme je traversais la ville pour gagner les quais, je passai sous les fenêtres de mon pauvre client, M. Keroulaz. Il y avait encore chez lui une croisée qui brillait. De l'autre côté de la rue, dans l'embrasure d'une porte, une ombre immobile se dressait. J'allais passer, sans remarquer autrement cette ombre, lorsqu'une lanterne, précédant pompeusement deux vieilles joueuses de boston ou de reversi, éclaira l'enfoncement de la porte.

Je reconnus le beau visage de Vincent, qui avait les yeux pleins de larmes.

Si peu que ce soit, chacun a en soi son petit grain de poésie. Le roman ici prenait corps et me sautait aux yeux.

C'était douze mille francs, en effet, que l'enfant superstitieux et hardi allait chercher au Trou-Tonnerre ; c'était aussi douze mille francs que M. Bruant réclamait à mon client, M. Keroulaz.

Et là-haut, à cette croisée qui brillait, le modeste rideau de percale me laissa deviner une gracieuse silhouette de jeune fille.

PAUL FÉVAL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LA POÉSIE DANS LES SALONS.

M^lle ÆMILIA JULIA ***.

En ces trois derniers mois, nous avons traversé bien des salons de Paris, depuis la salle impériale des Maréchaux jusqu'à l'atelier de l'artiste dans sa mansarde ; nous avons vu bien des quadrilles étoilés de beaux yeux et de diamants, de cravates blanches et de fleurs d'orangers ; nous avons entendu bien des concerts de Géraldy, de M^me Gaveaux-Sabatier, de Mario, de l'Alboni, de M^me Carvalho, de M. Delle-Sedie, de Victor Capoul, de Montaubry, de M^lles Battu et Montrose, de Louis Lacombe, de Godefroid, de Seligman, de M^me Escudier, etc.

Nous n'avons pas rencontré, dans tout ce beau monde et dans toutes ces fêtes, de surprise plus merveilleuse, plus charmante, plus flatteuse pour notre amour-propre national, que cette scène dont nous avons été témoin dans le salon de M^me Ancelot.

Il y avait là, comme de coutume, des princes et des princesses, des grands seigneurs, des académiciens, des journalistes, des femmes aimables, des gens d'esprit de toutes classes. La maîtresse de la maison en fournirait à ceux qui n'en ont pas, — comme d'autres fournissent le thé, le chocolat et les sandwichs.

Au milieu du silence, une jeune fille s'est levée de son fauteuil, — une jeune fille éclatante de ses printemps, étoilée de ses beaux yeux, couronnée de ses cheveux noirs.

— M^lle Æmilia ***, a dit M^me Ancelot : une Anglaise qui réclame l'indulgence pour des vers français de sa composition.

Et, d'une voix inspirée, d'un geste simple et naïf, d'un ton modeste et juste, avec une décence angélique et un accent étranger plein de charme et de grâce, la jeune fille a récité les vers suivants, que nous avons retenus jusqu'au dernier :

LOUIS XVII.

Dans ce lieu sombre, affreux, où la clarté céleste,
Comme aux bords de l'enfer, s'arrête sur le seuil,
Quels sont ces fronts courbés sous un arrêt funeste,
Cette famille en deuil ?

Des femmes qui, pleurant leur époux et leur père,
Le cœur gros de douleur et d'angoisse étouffant,
Demandent au Dieu juste en qui le faible espère
Grâce pour un enfant.

Et, pour raffinement à si dure souffrance,
A leur oreille arrive une voix de démon :
« Louis de France est mort : vive Louis de France,
Dix-septième du nom ! »

Cette atroce ironie à leur grandeur passée,
Cet avilissement qu'on les force à subir,
Vers un temps qui n'est plus reportant la pensée,
Assombrit l'avenir.

Sous leur rage est tombé cet arbre séculaire
Qui les abritait tous; mais ils tremblent qu'un jour
Le sang qu'ils ont versé n'apporte son salaire,
Par un juste retour.

Il reste un rejeton abattu par l'orage,
Qui, même loin du tronc qui devait le nourrir,
Pourrait prendre racine : on le fait sous l'outrage
Dessécher et mourir.

On l'arrache à sa mère, à sa mère qui brave
La hache, pour parer ce coup inattendu,
Qui se tord de douleur comme la pauvre esclave
Dont le fruit est vendu.

« Barbares ! sur mon sein vous dressez ces murailles
Qui pèsent sur mon fils, nuit et jour l'étouffant;
Mères qui m'entendez, n'avez-vous plus d'entrailles
Pour votre pauvre enfant ?

« La femme la plus vile, aussitôt qu'elle est mère,
Sent de joie et d'amour épanouir son cœur;
Dès ce jour, elle est sourde à toute insulte amère
Dont rougit la pudeur.

« Et moi, moi, mère aussi, parce que je suis reine,
Vous croyez que mon âme est morte au cri du sang?
Lâches, vous rejetez tout le poids de ma peine
Sur mon fils innocent !

« Mais, hélas ! c'est en vain qu'une reine s'abaisse,
Mon enfant ! on se rit de ses cris insensés;
On te mure au cachot, encor chaud de caresse
De mes bras enlacés ! »

Là, son hideux gardien, vil abrutisseur d'âmes,
Veut le rendre à jamais indigne de ses droits :
Il enseigne des chants, des paroles infâmes
Au fils de tant de rois.

Au bord de son chevet veille la calomnie :
Elle espère arracher, le serrant de plus près,
Quelque mot, pour traîner sa mère à l'infamie,
Et l'immoler après.

On vint lui dire un jour : « Capet, ta mère est morte
Sous la hache : veux-tu savoir qui la perdit ?
Qui, par un mot cruel, la tua de la sorte ?
Toi-même, ô fils maudit ! »

L'enfant-roi répondit par un regard farouche,
Leva les yeux au ciel, et, morne de stupeur,
Etouffa ses sanglots et n'ouvrit plus la bouche...
Il avait une sœur.

O Dieu ! te suivre ainsi dans ta lente agonie,
Enfant de saint Louis ! te voir pâle, affamé,
Par des raffinements d'abjecte tyrannie
Lentement consumé !

Te voir sur tes genoux blotti contre la porte,
Pauvre esclave ! écoutant les pas de tes bourreaux
Étonnés, chaque jour, qu'un frêle corps supporte
Tant de tourments nouveaux !

Le geôlier reparut, lorsqu'une mort prochaine
Pour l'affranchir enfin venait comme un ami;
Le captif, plein d'effroi, sous le mal qui l'enchaîne
Se soulève à demi :

« Si le peuple, Capet, qui te hait et t'opprime,
Te rendait le pouvoir, que ferais-tu de moi ?
— Je vous pardonnerais. — Fais pardonner ton crime,
Le crime d'être roi ! »

Ainsi disant, ce tigre assassine cet ange.
Pour sa mort, point de fer, point de brûlant poison :
Il suffit d'insomnie, et lentement il change
En tombe sa prison.

Sa cendre fut mêlée à des cendres vulgaires;
Sa race fut bannie et son nom fut proscrit;
Mais ce nom doit revivre, après vingt ans de guerres,
Avec du sang écrit.

Le meurtre grave un seing qui jamais ne s'efface;
Il poursuit l'assassin en tout temps, en tout lieu,
Ton supplice, ô martyr, et celui de ta race
Crie encor devant Dieu !

Il a porté malheur aux destins de la France :
L'invasion souilla ses drapeaux triomphants,
Et de la liberté la plus ferme espérance
A déçu ses enfants.

Un autre soir, chez la princesse de ***, la même jeune fille se levait encore, et disait ces strophes à une amie :

Dieu rend à notre terre, après la sécheresse,
Le printemps et l'été, la pluie et le soleil,
Et, pour faire oublier ses maux à la jeunesse,
Il garde le sommeil.

Il donne aux malheureux lassés de l'existence,
Après quelques instants, le calme de la mort;
Au plus grand des pécheurs repos et confiance,
Et bénit son remord.

Il donne au désespoir l'espérance secrète;
Au rossignol aveugle accent et chant divin,
Et la gloire immortelle aux accords du poëte
Qui mendiait son pain;

A la vierge au cœur pur un beau rêve éphémère,
Une humble patience au moment des douleurs;
Un doux lait à l'enfant, et l'extase à la mère...
A la femme ses pleurs.

Savez-vous beaucoup de Françaises de vingt ans capables de composer des vers pareils, — et n'est-il pas doux et glorieux pour notre langue, pour notre Paris, de faire éclore de telles fleurs sur les lèvres d'une étrangère?

Elles semblent naître aussi facilement que le sourire des Grâces sur la bouche de M^lle^ Æmilia Julia ***.

On nous assure qu'elle a publié, à seize ans, un volume... deux volumes, — et qu'elle en prépare d'autres. Nous allons les chercher et les trouver. Nous nous empresserons d'en rendre compte, et, s'ils valent les spécimens que nous venons de citer, nous serons fiers d'avoir les pre-

miers donné le droit de cité en France à ce noble et merveilleux génie. — Il fera plus que le canon et la diplomatie pour supprimer le détroit de la Manche.

PITRE-CHEVALIER (1).

(1) Nous apprenons à l'instant que le juge par excellence, M. de Lamartine, a déjà signalé dans son 58e *Entretien littéraire* les poésies de Mlle Æmilia Julia ***.

« Je parlerai surtout, dit-il, d'un hasard ou plutôt d'un bonheur de génie, dans une rencontre qui nous a donné et qui donnera probablement à l'Angleterre, à la France, à l'Europe, d'étranges étonnements et de vives admirations quand l'heure sera venue. Voici comment ce miracle de la nature nous fut révélé, comme il le sera à tout ce qui lit.

« C'était par une sombre matinée de novembre, à Paris, quelques années après la révolution de 1848, qui m'avait rejeté seul, meurtri et nu, sur le rivage, après ce grand naufrage où j'avais été moi-même aussi naufragé que pilote.

« On m'annonça une jeune fille parlant le français avec un accent étranger et demandant à m'entretenir; j'ordonnai de la faire entrer. Je passai une main dans mes cheveux, soulevés par l'inspiration, pour présenter un front décent à l'étrangère, et je jetai ma plume fatiguée sur le guéridon qui portait, à côté de moi, le monceau de pages écrites à la lampe et au soleil levant depuis cinq heures du matin. Je ne m'attendais pas à un rafraîchissement d'esprit si charmant, mais j'en avais besoin : « Ce n'était pas la saison des roses, » comme dit le poëte persan Saadi.

« Je vis entrer une rose pourtant; mais une rose pâle, une rose du Nord, une jeune fille, presque une enfant, dont les traits, à peine indiqués par la nature, étaient plutôt, comme la *Psyché* de Gérard, une ébauche de la beauté, une esquisse de la grâce, qu'une beauté palpable, qu'une grâce éclose.

« On eût dit que ce corps si léger n'aurait pas eu besoin de ses pieds pour le porter; ce n'était qu'une âme habillée. Je crus voir marcher, ou plutôt glisser sur le tapis, l'Inspiration.

« Avez-vous vu un buste de lord Byron adolescent? Cette jeune fille lui ressemblait, comme une sœur plus jeune à son frère : elle, aussi belle que lui, lui, moins éthéré qu'elle, tant son visage était d'un enfant; mais les yeux étaient d'un être qui a fini sa croissance.

« Ces grands yeux ne pouvaient rien acquérir de plus achevé par les années (que des larmes peut-être); ils luisaient comme deux étoiles de première eau sous l'arc d'un front proéminent; leur seule impression, c'était le génie. Or, l'expression du génie, dans des yeux de femme, savez-vous ce que c'est? C'est ce qu'on appelle le *surnaturel*. Je renoncerai donc à vous définir ce regard.

« J'étais, je le confesse, intimidé par cette véritable apparition de lumière dans mes ténèbres. Je l'interrogeai avec le respect presque tremblant d'un homme qui ne craint aucun homme, mais qui tremble devant tous les anges.

« J'appris, dans une longue conversation, que cette jeune fille était une Irlandaise, d'une famille aristocratique et opulente de l'île d'Emeraude; qu'elle était fille unique d'une mère veuve qui la faisait voyager pour que l'univers fût son livre d'éducation, et qu'elle épelât le monde vivant et en relief sous ses yeux, au lieu d'épeler les alphabets morts des bibliothèques; que j'avais parlé, à mon insu, à son imagination naissante; qu'enfant, elle avait balbutié mes poëmes; que, plus tard, elle avait confondu mon nom avec les belles causes perdues des nations; que, debout sur les brèches de la société, elle avait adressé à Dieu des prières inconnues pour moi; que, renversé et foulé aux pieds, elle m'avait voué des larmes..... qu'elle-même était poëte malgré elle; que ses émotions coulaient de ses lèvres en rhythmes mélodieux et en images colorées. Elle m'en récita quelques-uns, dont j'étais l'objet. Ces vers semblaient avoir été pensés par Tacite et écrits par André Chénier; quoique composés par elle dans une langue étrangère (le français), ils jaillissaient du cœur et des lèvres comme des flèches de l'arc intérieur allant au but d'un seul jet *Je sonne en tombant, non parce qu'on m'a mis une cloche aux ailes, mais parce que je suis d'or.* Ces vers ne chantaient pas, ils frémissaient : leur seule musique était leur vibration en touchant l'âme. J'étais confondu d'entendre une voix plus virile que celle de Talma, plus tragique que celle de Rachel.

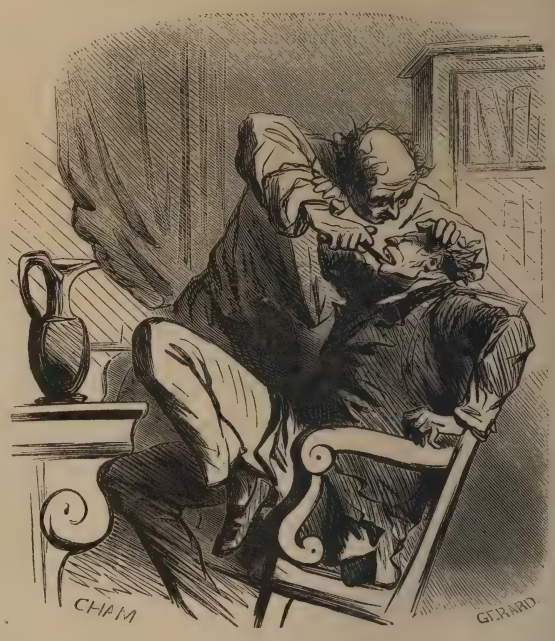
« Je ne fis ni geste ni exclamation : les compliments étaient hors de saison devant un miracle. Tout était sérieux dans ce génie, austère dans cette grâce; je compris que j'étais en face d'une sœur du jeune Pic de la Mirandole, quand cette intelligence surnaturelle, incarnée dans un bel adolescent, comparut devant le pape, les cardinaux et le congrès de tous les érudits d'Italie, pour répondre sur toutes les matières et dans toutes les langues à ce cénacle de l'intelligence humaine. De question en question, j'arrachai à cette jeune fille, modeste autant qu'universelle, le secret de tout ce qu'elle savait à l'âge où l'on ignore tout. Elle écrivait avec la même facilité en anglais, en allemand, en français, en italien, en grec, en hébreu, éloquente et poëte sur dix instruments antiques ou modernes, sans distinction et presque sans préférence; musicienne qui joue avec tous les claviers. La jeune fille avait seize ans, et de plus elle était un grand poëte. Tant de sciences chez elle n'étaient que les jouets de son enfance et les outils de son génie. Quel rayonnement ne sortira pas d'une telle étoile? Le siècle le saura plus tard, et je vous le dirai moi-même bientôt.

« Je la reconduisis, tout ébloui d'intelligence, jusque sur le palier de ma petite maison; elle marchait devant moi dans le soleil, et j'avoue qu'au lieu d'une trace d'ombre derrière elle, elle me semblait laisser une trace de lumière sur les dalles qu'elle avait foulées en se retirant.

« Le monde l'appelait miss B***; je ne sais quel nom lui donnera la poésie, mais elle en aura un.

« LAMARTINE. »

LES MÉTAUX. SÉRIE PAR CHAM. L'ACIER.



« J'espère que je ne fais pas de mal à monsieur ? »

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LA VIE ET LES AVENTURES D'UN MISSIONNAIRE (1).

Vue de Saint-Louis, aux États-Unis. Dessin de Ch. Benoist.

I. A vingt ans. Départ. Au Texas. La poste. Le lit de voyage. Un grenier. Chant français. Un compagnon. Castroville. Misère. Un cheval et un serpent. Deux œufs pour trois.

Les *Annales de la Propagation de la Foi* ne donnent que des relations partielles de la vie d'un missionnaire, l'ouvrage de l'abbé Domenech, que nous venons de lire, nous initie non-seulement à sa vie, mais encore à ses sentiments de chaque jour.

C'est avec une émotion profonde que nous avons étudié ces touchants récits, et nous espérons communiquer cette émotion à nos lecteurs.

(1) *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, par l'abbé Domenech. Un vol. in-8°. Paris, Gaume, rue Cassette.

M. Domenech a vingt ans à peine, il se sent poussé par une main invisible vers cet avenir inconnu de dévouement et d'épreuves qu'un pieux évêque (1) déroule à ses yeux. Il part! Un beau voilier américain l'emporte vers la Nouvelle-Orléans. Le ciel est sans nuages, la mer calme et unie, on dresse un autel sur le pont du navire et l'air retentit de chants solennels. Les passagers, la tête découverte, assistent à l'office dans le plus profond recueillement.

Tout va à l'âme dans les grands spectacles ; le jeune apôtre est bercé par l'infini de la mer et par l'infini de ses pensées. Il songe aux pays lointains où il va porter la parole de l'Evangile. Il voit des colonies nouvelles, des peuplades nombreuses qui, dispersées dans les solitudes, vivraient sans les secours et les bienfaits de la religion, si des prêtres dévoués ne les suivaient résolûment au milieu des plaines, des montagnes et des bois. Oh ! comme alors il trouve sa vocation belle et généreuse ! comme il est encouragé dans ce pieux dévouement que l'homme du monde admire parfois, mais ne saurait comprendre, car les seuls mobiles d'un apôtre sont une conviction profonde et une charité sans bornes !

Et cependant l'abbé Domenech n'achève pas son beau voyage sans que des larmes secrètes mouillent ses yeux, c'est qu'il pense que ce départ n'aura peut-être pas de retour. Il n'est pas donné à tout homme de pouvoir se sevrer brusquement de ses affections de famille, de s'éloigner de ses amis, et de rompre avec de chères habitudes sans que la nature soit affectée de ce sacrifice.

Il arrive aux Etats-Unis, il reste deux ans au séminaire de Saint-Louis pour achever ses études et se préparer à la vie apostolique des missions. Ce temps écoulé, il redescend le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans et il s'embarque de nouveau sur un steamer qui va à Galveston, principal port du Texas et en même temps siége épiscopal de cette vaste contrée.

Mais l'évêque craint le séjour de Galveston pour la santé du jeune prêtre. Il l'engage à se rendre à San-Antonio, dans l'intérieur du Texas. L'abbé accepte avec d'autant plus d'empressement, que son désir le plus grand est de rejoindre l'un de ses compatriotes, l'abbé Dubuis, dont la résidence principale est près de San-Antonio.

Après un court trajet en bateau à vapeur, de San-Antonio à Houston, c'est par terre que se termine le voyage. Les arbres odorants, les lauriers-roses toujours en fleur, imprègnent l'air des plus suaves parfums ; mais comment donner une idée de ce sol brûlé par le soleil, de ces cohortes de maringoins dont les piqûres sont si douloureuses, et de ces éternelles colonnes de fourmis qui se promènent en tous sens et s'insinuent dans les vêtements sans qu'il soit possible de s'en débarrasser?

L'abbé Domenech prend *la poste* pour aller de Houston à San-Antonio.

La poste est une charrette, une espèce de tombereau attelé de quatre chevaux vigoureux. On franchit à fond de train un pont large de six pieds et fait de deux pièces de bois et de branches mal jointes; on court à toute bride dans les bois, on passe sur les troncs, on se heurte contre les arbres. La nuit, qui vient sans crépuscule, précipite la charrette dans un ravin.

— Avez-vous quelque chose de cassé ? dit le cocher.

— Non, répond le pauvre abbé.

— En ce cas, ce n'est rien !

Et les chevaux repartent. Ils s'arrêtent devant la porte d'une ferme. C'est là que *la poste* doit passer la nuit.

Le lit du voyageur est un carré long fait avec des branches d'arbres, une couverture de laine est dessus en guise de matelas. L'abbé y ajoute ses habits et se couche brisé, mort de fatigue. Mais au point du jour, lorsqu'il cherche encore une position tenable, il faut se lever, car l'étape est longue à faire.

En sortant de la ferme, ce sont des prairies, des cours d'eau au doux murmure, des massifs de fleurs éclatantes, de vieux chênes épars qui ravissent le jeune prêtre. Les cotonniers sont couverts de fleurs rouges ou blanches ; bientôt les arbres se rapprochent, l'œil ne peut plus les compter ; les lianes sont gigantesques, une vigne sauvage enlace de ses puissants rameaux les sommets des plus grands sycomores et s'étend à plus de cent mètres ; c'est l'Amérique des poëtes, c'est la forêt vierge !

Avant la fin de la journée, on a tué une panthère qui s'était élancée au poitrail du premier cheval ; on a essuyé un affreux orage, et traversé, près d'Austin, le Rio-Colorado (fleuve coloré). A l'auberge de San-Marcos, auberge faite de sapins et de paille, il n'y a que deux lits fort grands et fort larges, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes.

A Braunsfels, grande colonie allemande, c'est le sabbat d'une élection qui empêche le pauvre abbé de dormir. Les électeurs sautent, se démènent, tournent, chantent à briser le tympan ; des groupes avinés font de la politique le cigare à la bouche et le verre à la main.

Enfin, après ce voyage où chaque heure a amené des péripéties, des émotions et des dangers, l'abbé Domenech arrrive à San-Antonio.

Il se présente aux desservants, qui sont des prêtres espagnols. Faute de chambre, on le loge dans un grenier où sèchent des légumes. Le mobilier se compose d'une table, d'un mauvais lit de sangle sans matelas ni paillasse. Un cercueil, destiné à transporter les pauvres, lui sert de siége. Une petite fenêtre donne sur la route du Mexique, une autre sur le cimetière. Le toit laisse passer les rayons d'un soleil brûlant. Il ne sait pas l'espagnol, il ne peut s'entretenir avec les desservants. Il n'ose sortir dans la ville à cause de la chaleur ; ni au dehors, à cause des Indiens, qui poursuivent les colons pour les scalper ou les percer de flèches.

« Ainsi, dit-il, j'étais confiné dans ce grenier, étouffant, ne pouvant travailler, mourant d'ennui. Je regardais à travers mon étroite lucarne les tombes brûlées par les ardeurs du soleil et sur lesquelles vieillissaient des croix rustiques de bois ou de pierre blanche ; j'avais des soupirs sur les lèvres et des larmes dans les yeux, je laissais ma pensée errer en désirs vagues, aux pieds du Dieu consolateur. »

Un jour que le pauvre jeune missionnaire est livré plus que jamais à ses sombres pensées, il entend une voix rude chanter en français les paroles suivantes :

Oh ! surtout cache-lui
D'où vient mon ennui...

(1) Mgr Odin, vicaire apostolique du Texas. — Disons tout de suite ici que les évêques missionnaires et leurs prêtres (beaucoup de personnes l'ignorent sans doute) ne reçoivent aucun traitement ni du gouvernement, ni de l'Eglise, ni de personne. Leurs seules ressources pour leur existence, leur entretien, leurs voyages, la construction des églises, hôpitaux, écoles, couvents, séminaires, sont leur propre industrie, la charité publique ou privée, et les secours de la Propagation de la Foi. Mais la moins-value de l'argent fait qu'un évêque qui reçoit vingt mille francs par exemple (quatre mille piastres), ne touche en réalité qu'une valeur de quatre mille francs. La piastre, aux Etats-Unis, équivaut à peu près pour la dépense au franc de France.

D'un bond il est à sa lucarne et il aperçoit un maçon qui travaille à un mur voisin.

— Vous êtes Français ! lui crie-t-il.

— Mais oui, je le suis et même Comtois, pour vous servir. Mais qui êtes-vous, et que diable faites-vous à cette lucarne ?

— Je suis également Français, je me destine aux missions du Texas, et l'évêque m'a envoyé ici pour éviter les fièvres de Galveston. Ne connaissant personne, je ne quitte mon grenier que pour aller à l'église ; aussi la voix d'un Français m'a-t-elle fait bondir le cœur de joie.

— Vous ne devez pas vous amuser beaucoup ainsi tout seul ; mais si cela vous fait plaisir, après ma journée, j'irai vous voir et nous causerons ensemble.

Deux mois après son arrivée à San-Antonio, l'abbé Domenech est au bout de ses forces physiques et morales. Sa tristesse est empreinte de découragement, il veut retourner à Galveston ; il est sans argent, et cependant il pense sérieusement à entreprendre, à pied, le voyage qu'il a fait au milieu de tant de périls, sur la charrette de *la poste*.

Mais à ce moment de défaillance la Providence lui envoie l'abbé Dubuis, son compatriote et son ami.

L'abbé Dubuis promet au jeune prêtre de l'associer à ses travaux et de l'emmener avec lui à Castroville, sa principale résidence. Il excite et relève son courage, il lui montre le bonheur de donner à quelques pauvres âmes un peu de consolation sur la terre et une couronne dans le ciel !

« Je n'hésitai plus, dit l'abbé Domenech, j'étais seul, séparé de tout ce qui m'était cher, je voyais s'ouvrir une vie d'isolement et de misères perpétuelles. Je trouvai le calice amer ; mais Dieu me donna la force de ne sentir aucun regret dans mon âme, et cependant je faisais le sacrifice de ma vie et de tout mon être. »

Ils partent pour Castroville. La maison du missionnaire est telle, que le plus pauvre Européen ne voudrait pas l'accepter pour logis ; elle a des angles disjoints qui livrent passage aux lézards et aux serpents, accompagnés de rats, de fourmis, de scorpions et de tarentules. Dans le jardin est la tombe de l'abbé Chazelle, dernier collègue de l'abbé Dubuis. Il est mort de langueur, de nostalgie et de misère.

« La vue de cette tombe, à peine fermée et déjà toute recouverte et parfumée de résédas, me fit venir les larmes aux yeux, dit l'abbé Domenech, mes genoux tombèrent sur le lit de repos de mon prédécesseur, et je priai Dieu ardemment ! »

Le pauvre ménage de l'abbé Dubuis est approvisionné d'un peu de porc, de lard fumé et de quelques morceaux de chevreuil séché qui ressemblent à des éponges.

Ces viandes causent une telle répugnance au jeune abbé, qu'il les couvre d'un mélange de poivre, de piment et de vinaigre à emporter la bouche. Au risque d'être mordu par les serpents ou scalpé par les Indiens, il va cueillir sur les montagnes de la salade sauvage qu'il assaisonne avec du lait. Un jour il se procure quelques œufs, il ramasse du bois pour les faire cuire. En revenant, il frappe de porte en porte, demandant un peu de beurre pour les accommoder, un peu de maïs pour faire du pain. On lui refuse le plus poliment possible, et ce n'est qu'après de nombreuses visites qu'il obtient de la compassion d'une bonne vieille femme de quoi manger ce jour-là. Cependant les habitants de Castroville paraissent accorder quelque intérêt et quelque sympathie à sa grande jeunesse. Parfois on lui fait cadeau d'un peu de légumes et de viande fraîche. Quels mets exquis ! comparés au chevreuil séché et même à la salade !

Il cherche à se distraire de tant de misères en faisant une collection de minéraux et d'animaux curieux. Les serpents n'y manquent pas. Ils sont si nombreux dans le pays, qu'on marche dessus et qu'on les écrase quelquefois sans y faire attention.

Les deux collègues possèdent un maigre cheval qu'ils laissent paître en liberté dans les prairies. Un soir, ce cheval ne se retrouvant plus, ils vont à sa recherche. L'un se poste dans un lieu découvert, l'autre va à droite et à gauche. Tout à coup l'abbé Domenech aperçoit à ses pieds sortant de l'herbe, un serpent à sonnettes. Il s'enfuit ; mais, songeant à sa collection, il revient sur ses pas. Il jette sur la tête du reptile une grosse motte de terre qui l'étourdit. Puis il lui serre fortement le cou avec un lien. Sur ces entrefaites, l'abbé Dubuis retrouve le cheval et les voilà qui s'acheminent tous les deux vers Castroville, l'un tirant le cheval et l'autre le serpent. Peu à peu celui-ci reprend ses sens et commence à s'animer d'une façon terrible. Il agite toutes ses sonnettes et imprime au bras de l'abbé de rudes et rapides secousses. En arrivant, on s'en rend maître en l'attachant à un banc de bois.

Le lendemain : ils sont trois à table, les deux missionnaires et un jeune commerçant français qui se nomme Charles. Le menu se compose de deux œufs !

Si nous mangions le serpent !... L'abbé Domenech fait appel à toute sa science culinaire, et bientôt le serpent paraît sur la table, coupé en morceaux, cuit à point et assaisonné de piment. Mais quel soulèvement de cœur, quelle répugnance !

Ils ont pour coffre-fort une tabatière ronde où quelques petites pièces de monnaie sont éparses. Ce sont les cadeaux des paroissiens à l'occasion de rares baptêmes et de mariages plus rares encore.

Un jour, une vieille femme apporte une pièce de dix sous. — Tenez, monsieur le jeune curé, dit-elle, dites là-dessus autant de messes que vous pourrez.

Pendant quelque temps, l'abbé Dubuis et l'abbé Domenech n'ont à eux deux qu'une soutane. Quand l'un la porte, l'autre ne peut sortir. Ils se font un vêtement avec une jupe de coton bleu qu'un veuf leur donne pour payer l'enterrement de sa femme. Un dimanche, l'abbé Dubuis ne peut prêcher, il n'en a pas la force, n'ayant rien mangé depuis quarante-huit heures !

Mais rien ne ralentit leur zèle, ils fondent une école, ils règlent les différends, ils encouragent et consolent les malheureux, ils travaillent sans cesse à l'amélioration morale et matérielle des colons.

II. Un exemple. Les pistolets du missionnaire. Le vieil allemand. Le *mustang*. L'église de Castroville. La quête. Départ avec Charles. La nuit du poëte. Désenchantements.

Dans ces pays où les lois sont insuffisantes pour la protection des particuliers, il faut déployer une grande énergie et beaucoup de présence d'esprit pour n'être pas à la merci du premier venu. Tout le monde est plus ou moins armé. Si les armes ne sont pas très-apparentes, on risque d'être insulté surtout par les querelleurs avinés, race fort nombreuse et fort redoutable.

Un jour, l'abbé Domenech veut faire respecter les justes et salutaires rigueurs de l'Eglise et donner un exemple nécessaire. Il s'agit d'un colon mort au milieu de la rue

et dans un état d'ivresse qui lui était habituel. Ce malheureux n'avait jamais mis les pieds dans l'église. L'abbé refuse comme prêtre et comme habitant de Castroville d'assister à son enterrement.

— Si vous ne l'enterrez pas de bon gré, lui disent les parents du mort, nous vous le ferons bien enterrer de force.

Alors il quitte tranquillement sa soutane et leur dit :

— Maintenant vous n'avez plus affaire à un prêtre, mais à un Français qui saura se faire respecter.

— Nous verrons bien !

— Oui, nous verrons.

Ils s'en vont et reviennent en nombre une demi-heure après. Ils sont armés et veulent probablement effrayer le jeune abbé. Mais celui-ci saisit ses pistolets qui ne sont pas chargés, il ouvre sa porte et dirige ses armes inoffensives sur la poitrine des deux premiers.

— N'avancez pas, dit-il, ou je fais feu !

Ils s'arrêtent, croyant peut-être à un danger sérieux, ou se laissant imposer par son attitude.

— Si le jeune curé menace de faire feu, dit l'un d'eux à ses compagnons, soyez sûrs qu'il fera feu.

Ce mot les décide à battre en retraite.

Lorsque le choléra sévit avec intensité au Texas et fait d'affreux ravages, les deux zélés missionnaires courent d'un lit à l'autre et de l'église au cimetière. Ils ne voient plus qu'agonie, mort, enterrement; ils aident à exécuter les ordonnances du médecin; ils s'occupent à la fois de l'âme et du corps.

Bientôt ils sont atteints eux-mêmes. Le médecin demeure trop loin, que faire? Un verre est bien vite rempli d'alcool camphré, de laudanum, de poivre en grain et d'eau de Cologne. Ce mélange violent est passé à travers un linge et chacun en boit sa part.

Le sommeil s'empare d'eux et les tient sans mouvement pendant vingt-quatre heures. Au réveil ils sont soulagés et remis; ils reprennent leurs occupations.

Comment raconter les dangers de leurs excursions lointaines, lorsqu'ils vont exercer leur pieux ministère dans les colonies confiées à leurs soins et disséminées sur une immense étendue? Les Indiens sont très-nombreux dans le nord et dans l'ouest du Texas. Quoiqu'ils soient nomades par nature et par nécessité, ils ont néanmoins des établissements où ils séjournent durant une certaine période d'années. Les camps de San-Antonio, de Dhanis, de la Léona, sont établis pour réprimer leurs incursions; mais le nom seul de leurs diverses tribus est un sujet d'épouvante pour les colons.

Un jour, trois Alsaciens et un enfant disparaissent; on retrouve leurs cadavres mutilés et percés de flèches, la poitrine de l'enfant est coupée en croix et le cœur en a été arraché.

Une autre fois, c'est une femme nue attachée à un arbre, entièrement scalpée et donnant encore quelques signes de vie; à ses pieds, trois cadavres scalpés et nus comme elle !

Ces affreuses tragédies sont si fréquentes, que l'on est étonné de trouver, au milieu de si effrayants récits, l'histoire d'un bon vieux prêtre allemand qui eut un jour l'idée de parcourir seul l'intervalle qui sépare Braunfels de Frédériksburg, afin de recueillir des curiosités scientifiques.

Il part un beau matin, n'ayant pour tout équipage qu'une double paire de lunettes sur son nez, une boîte de fer-blanc suspendue à ses épaules et quelques provisions de bouche. Dès les premiers jours, sa boîte se remplit de plantes rares, ses poches se chargent d'échantillons minéralogiques, son chapeau se couvre d'insectes piqués avec des épingles, et comme il a tué plusieurs serpents, il les noue et les laisse pendre autour de son corps. Il marche gravement dans cet attirail; il cherche toujours de quoi surcharger encore son accoutrement bizarre.

Lorsqu'il a épuisé ses provisions et qu'il commence à sentir la faim, il dirige ses pas du côté des colonnes de fumée qu'il voit sortir d'une clairière et il tombe au beau milieu d'un camp de peaux-rouges.

A la vue de l'étrange promeneur, les Indiens jettent des cris et se lèvent pour s'enfuir. Le bon prêtre prodigue les signes les plus éloquents pour leur faire comprendre qu'il meurt de faim. N'osant pas se mettre mal avec un génie inconnu, les Indiens, tremblants, lui présentent du café, du maïs, de la viande de mulet, qu'il mange comme un simple mortel; et il revient tranquillement à Frédériksburg.

Les Lipaus semblent avoir été instruits autrefois dans le christianisme, leurs croyances en conservent un caractère frappant. Un dimanche, soixante Lipaus viennent à Castroville, pendant la grand'messe. Ils imitent tous les mouvements de l'assemblée, ils sont enthousiasmés. La fille d'un de leurs chefs, âgée de dix-huit ans et d'une beauté remarquable, est conduite chez le fondateur de la colonie. Lorsqu'on joue du piano devant elle, elle écoute la bouche ouverte et les yeux égarés. Puis elle touche le bois de l'instrument, regarde dessus, dessous, et se met à pleurer et à rire tout à la fois. Chaque note semble l'électriser et frappe certainement ses nerfs en remuant profondément son âme.

Et cependant rien n'est plus commun qu'un piano européen chez les riches texiens et mexicains.

Dans une de ses excursions, l'abbé Domenech, mourant de faim et de fatigue, aperçoit à travers les mesquites et les chênes une cabane auprès de laquelle sont couchés des bœufs et des moutons. Il frappe et demande quelque nourriture. — Entrez, répond une pauvre femme, et pendant que je vais préparer votre repas, vous vous distrairez avec le piano.

Les fonctions apostoliques des deux prêtres s'étendent sur les soldats catholiques qui servent dans les régiments américains. En allant au camp de Dhanis et à celui de la Léona, l'abbé Domenech rencontre un jour une expédition scientifique et commerciale, chargée par le gouvernement américain de recueillir des renseignements de localité. Les ingénieurs et les savants intéressent au plus haut point le jeune prêtre; ils ont trouvé dans une vallée des cactus de cinq à six pieds de diamètre; ils rapportent un mastodonte fossile presque entier. Leurs aventures, leurs découvertes, leurs récits décident l'abbé à rester un jour avec eux. Le lendemain, la pensée que l'abbé Dubuis peut s'inquiéter de son absence se présente à son esprit, et il demande au commandant de vouloir bien lui prêter un cheval.

— Y pensez-vous, lui dit le commandant; faire quatre-vingts milles dans une même journée! Savez-vous bien monter à cheval?

— Je suis sûr, répond l'abbé, de ne tomber qu'avec la bête.

Le commandant, pour le défier, fait amener un mustang ou cheval sauvage pris dans les prairies.

Le cheval, quoique tenu par des soldats, fait des écarts et des bonds effrayants. L'abbé, piqué d'honneur, saute d'un seul coup sur la selle. Le cheval part, descend la colline, traverse la rivière au milieu des hourras des soi-

dats. Le cavalier a des éblouissements, il ne peut que diriger la course effrénée du mustang. Sur la route, effrayé par des peaux de panthère qui sèchent au soleil, il se jette par une porte ouverte dans un enclos où ruminent paisiblement des taureaux. Les taureaux poussent des beuglements effroyables; le cheval, ahuri, saute d'un bond prodigieux par-dessus la clôture. L'abbé se maintient en selle et fend l'air plus furieusement que jamais. Enfin, près de Quihi, le cheval, à la vue d'un serpent à sonnettes qui se dresse devant lui, se heurte épouvanté contre un tronc d'arbre et se casse un pied. L'abbé le traîne par la bride et fait à pied les douze milles qui le séparent encore de Castroville.

L'église de Castroville était une petite cabane de bois et de boue, où quelques familles à peine pouvaient se réunir; les fidèles assistaient aux offices en dehors. On emprunta une clochette à un colon suisse qui, selon l'usage de son pays, l'avait pendue au cou de sa vache; on assembla au-dessus du toit de l'église quatre pièces de bois surmontées d'une croix, et ce fut là le clocher. Quelque petite que fût cette cloche, l'air est si pur au Texas, que les tintements du métal argentin étaient en-

Types et costumes du Missouri et du Mississipi. Dessin de Fellmann.

tendus dans la plaine et sur les montagnes, surtout le matin et le soir. L'abbé Domenech fait des vases avec du bois tourné, il y met des fleurs cueillies dans les bois et dans les plaines; les cierges brûlent au milieu de la verdure.

« Ah! dans les belles églises de France, dit-il, l'or, les cristaux, le velours, les lumières éblouissent les yeux, parlent à l'imagination; ici tout parle au cœur! l'homme semble être placé d'une manière plus immédiate sous la tutelle de son Créateur. »

La piété des fidèles, leur foi sincère et touchante récompense parfois les deux pauvres missionnaires, et cependant ils vivent toujours dans le dénûment le plus complet, dans l'indigence la plus absolue.

« Ce qui fait le succès d'un missionnaire catholique dans la propagation des lumières de l'Évangile, c'est l'abnégation, le dévouement, le désintéressement, la confiance! Les hommes lui manquent, mais Dieu le protége visiblement et récompense ses travaux et ses fatigues. Le prêtre qui se dévoue aux missions étrangères peut bien dire, comme son divin maître : *Mon royaume n'est pas de ce monde.* Il sait que pour lui toutes les épines ne sont pas dans les forêts sauvages, et toutes les douleurs sur les plages désertes; mais Dieu, qui a soin du passereau solitaire et du lis des champs, donne à l'homme qui a confiance en lui quelque chose de plus précieux que le pain gagné à la sueur du front : c'est la foi, la charité et l'espérance! Avec cela on n'est jamais pauvre, jamais sou-

cieux du lendemain, et l'on brave toutes les tempêtes de la vie. »

Les deux missionnaires conçoivent un jour le hardi projet de bâtir une église. Cette église est une nécessité pour la colonie et doit lui donner une grande importance. L'abbé Domenech fait un plan, un dessin, des calculs minutieux, et pour avoir de l'argent il prend le courageux parti d'aller en quêter, dût-il parcourir tous les États-Unis.

Il voyagera avec son ami Charles, le jeune commerçant français.

Un soir, ils disent adieu à l'abbé Dubuis, ils partent! Ils vont camper dans le chaparal de la Léona. Les chevaux sont dessellés et attachés à des mesquites autour desquels croît une herbe abondante. Quant à eux, ils s'étendent sur l'herbe, enveloppés de leurs couvertures.

« La nuit était fort belle, dit l'abbé Domenech, ce beau ciel des tropiques faisait descendre de ses millions d'étoiles une lumière pâle et douce; aucun nuage ne grisonnait sur ce dôme immense d'un bleu pur et foncé, parsemé de paillettes d'or; une brise légère, apportant la fraîcheur, courait dans le feuillage et nous berçait de ses murmures. J'avais lu dans un poëte moderne qu'il était beau de dormir au sein d'une nuit tropicale, sur un tapis de verdure, dans un air tiède et embaumé et plongé dans la molle splendeur des rêves. Certainement, l'air était doux, la nuit majestueuse, le ciel scintillait; mais c'est le tapis qui était affreusement dur! Je ne trouvai aucune position qui ne fût une douleur. Je restai forcément très-éveillé et peu disposé à rêver; mais les insectes étaient encore plus éveillés que moi; ils me piquaient horriblement. D'autres bêtes plus grosses rôdaient aux alentours; les coyotes aboyaient, les loups hurlaient, les panthères et les chats-tigres miaulaient. Je savais que ces animaux ont peur de l'homme et qu'ils ne l'attaquent que lorsqu'ils sont affamés; mais cela n'empêchait pas mon cœur de battre plus vite qu'à l'ordinaire. Afin que rien ne manquât, la rosée de la nuit me refroidit, et comme nous n'avions pas allumé de feu, de crainte d'attirer les Indiens, l'humidité me gagna et j'eus des frissons continuels. Tout cela était d'un prosaïsme désolant. J'en conclus que le poëte qui vantait les délices d'une nuit pareille y songeait dans un fauteuil, auprès d'un bon feu. »

Charles dormait cependant, et d'un sommeil profond. Pendant tout ce rude voyage, il ne quitta jamais cette humeur joviale que les Français perdent rarement, même dans les circonstances les plus critiques de la vie.

III. Vêtu par souscription. Nuit d'angoisses. Tigre et panthère. Retour à Castroville. Le prêtre ouvrier. La Pâques. Inauguration de l'église. Retour en France. Sur une tombe. La porte de la mère.

Les deux voyageurs vont successivement à Victoria, à Lavaca, à Galveston, où les habitués de l'évêché se cotisent pour donner à l'abbé Domenech une redingote, des chemises et des souliers.

Partout il quête pour son église, partout il reçoit ou un peu d'argent, ou des ornements, ou des étoffes pour en faire. A Natchez, à Thibaudeauville, il visite quelques familles catholiques et il en tire quelque chose.

A la Nouvelle-Orléans, il apprend que le choléra sévit de nouveau à Castroville et que l'abbé Dubuis est accablé de travail. Il fait à la hâte ses préparatifs pour voler au secours de son bien-aimé collègue.

Quel voyage que le voyage du retour! La pluie ne cesse de tomber et défonce les chemins. Ils avaient loué une charrette et un conducteur pour transporter les vases de fleurs, le linge, les ornements d'église, les cadeaux de toutes sortes qu'ils avaient reçus. Ils campent la nuit sous cette charrette, qui ne les abrite pas; un de leurs chevaux est perdu ou volé; l'abbé monte le seul qui reste, et Charles se met sur la charrette.

Au dernier campement, après des luttes et des difficultés de toute espèce, la nuit les surprend en pleine forêt. Le conducteur, sans aucun souci, s'enveloppe de sa couverture et s'étend sur les caisses dans la charrette.

« Charles et moi, dit l'abbé Domenech, nous passâmes la nuit contre un arbre, assis sur nos selles, les pieds dans l'eau. L'orage devint plus fort qu'il ne l'avait encore été; les roulements du tonnerre étaient incessants; la foudre sillonnait l'espace presque sans interruption, tandis que le vent agitait avec fureur la forêt et faisait craquer les arbres les uns contre les autres. L'insomnie, le froid, la faim me donnèrent la fièvre. Le délabrement de ma santé, l'épuisement de mes forces augmentaient pour moi les dangers d'une telle nuit. Je grelottais, tandis qu'une sueur brûlante coulait par tout mon corps. Des bruits étranges bourdonnaient à mes oreilles; des vomissements de sang m'affaiblissaient de plus en plus.

« — Charles, dis-je, à mon compagnon à moitié endormi, si je restais ici, je n'en sortirais pas, je vais continuer ma route.

« — Quelle imprudence! me répondit Charles; vous ne connaissez pas les chemins, vous vous égarerez.

« — Oh! dis-je, je ne puis rien craindre de pis que ce que j'éprouve en ce moment!

« Je sellais mon cheval, je cherchais de tous côtés une issue; les éclairs, ma seule clarté, n'en montraient aucune. L'obscurité, la foudre, la maladie me donnaient des vertiges, j'étais là, dans cette double tempête de mon être et de la nature, perdu au milieu de ces solitudes, seul, sans guide, sans direction, sans forces! Je lançai vers le ciel un de ces regards suprêmes dans lesquels l'âme tout entière semble parler. Je sentis la protection de Dieu et je laissai mon cheval aller où bon lui semblerait. Tout à coup il s'arrête, il semble écouter, il est inquiet, il souffle avec bruit.

« Un miaulement effroyable retentit, et deux lumières phosphorescentes brillent à vingt pas de distance. Je reconnus un tigre ou une panthère, peut-être plusieurs, car ma tête, pleine de vertiges, me faisait voir de tous côtés des yeux ardents fixés sur moi. Je n'avais que deux pistolets. L'obscurité et la fièvre ne me permettaient pas de viser juste, je tirai en l'air. Mon cheval, fou de terreur, se cabra; mais je tins bon en selle, et il repartit comme un trait. Bientôt j'entendis un clapotement d'eau sous ses pas, je sentis le froid qui me saisissait les pieds et montait à chaque enjambée. Mon cheval, enfoncé jusqu'au poitrail, s'arrêta brusquement, il semblait de marbre.

« J'attendis qu'un éclair me montrât où j'étais; à sa lueur rapide, je vis devant moi un lac formé par la pluie, je n'aperçus aucune herbe à la surface, ce qui prouvait une profondeur assez grande pour qu'il fût insensé de tenter le passage. Je rebroussai donc chemin; mais n'osant retourner dans le bois, je descendis de cheval et m'appuyai contre un arbre, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, tenant mes pistolets à la main, les abritant sous ma couverture et faisant face aux panthères qui étaient

revenues. Mais elles rôdèrent autour de moi sans approcher, poussant des rugissements terribles. Mon cheval avait tellement peur que, quoique non attaché, il resta immobile à mes côtés. La foudre vint tomber avec un fracas horrible à quinze mètres de moi. Elle forma comme une pluie d'étincelles qui mit en feu les herbes de la forêt. Le feu se propagea, et je crus un instant qu'il allait me chasser de ma position; mais la pluie l'éteignit. Enfin cette terrible nuit fit place à la douce clarté du jour. Je me remis en marche, mon cheval chancelait et trébuchait comme un homme ivre. Je songeai plusieurs fois à descendre pour le soulager; mais j'étais incapable de me tenir sur mes jambes. Le découragement s'empara de moi, je m'étendis sur l'herbe pour faire sécher mes habits au soleil. J'avais les mains blanches et ridées comme la peau d'un noyé.

« Une heure après, j'aperçus une charrette et je reconnus notre conducteur et Charles qui dormaient sur les caisses. Je croyais sortir d'un autre monde. J'étais si heureux de les revoir, que je les réveillai pour les embrasser. »

Enfin l'abbé Domenech est de retour à Castroville, il y revient riche de deux à trois mille francs. Toujours aidé de l'abbé Dubuis, il se fait charpentier, menuisier, maçon, peintre, sculpteur, architecte !

Et au milieu de ces travaux, si pénibles pour eux, ils ne négligent aucun de leurs devoirs; les enfants de l'école étudient jusqu'à midi, ensuite ils vont chercher de l'eau, du sable, ils font le mortier. La curiosité et l'intérêt entraînent les colons à prêter leur concours. Les machines manquent, on enlève les poutres et les pierres à la force des bras.

Que de pages attachantes que les bornes d'une analyse nous forcent à passer sous silence !

Enfin, le jour de Pâques 1850, l'église paraît dans tout son éclat. Ce succès dépasse toutes les espérances des deux missionnaires; mais aussi il a usé ce qui leur restait de force. Ils reprennent le chemin de Galveston pour obtenir de leur évêque la permission de revenir en France.

« Je ne quittais pas sans la regretter, dit l'abbé Domenech, cette nature vigoureuse, luxuriante, torride, au sein de laquelle j'avais trouvé des émotions si diverses. En me séparant de ma pauvre cabane, qui, ouverte à tous les vents, laissait pénétrer la pluie, pousser les herbes, fourmiller les insectes, je ne pus retenir mes larmes; des soupirs d'attendrissement oppressaient ma poitrine. En regardant une dernière fois mon hamac, où je m'étais si souvent endormi sous un ciel étoilé, je pensais aux longues rêveries qui me rendaient si chère l'heure du silence, du repos et de l'obscurité; à la brise chargée du parfum des forêts qui venait rafraîchir mon front brûlant; à la voix plaintive de l'oiseau de paradis, de *la veuve*, comme l'appellent les habitants du pays, dont le cri monotone et mélancolique dominait les longs murmures de la rivière et du feuillage. En disant adieu à la tombe solitaire de l'abbé Chazelle, en m'agenouillant encore une fois sur les résédas touffus qui la couvraient et l'embaumaient, je pleurai comme un enfant et je songeai que mes mains n'y répandraient plus leurs soins assidus, ni ma bouche ses meilleures prières. »

L'évêque de Galveston ne consentit pas à perdre à la fois deux missionnaires, il avait plus que jamais besoin de monde, car plusieurs prêtres étaient morts, et le choléra venait encore d'en emporter un à Judian-Point. Il permit à l'abbé Domenech de partir et à l'abbé Dubuis de prendre du repos.

L'abbé Domenech remonte le Mississipi jusqu'au Cairo, puis l'Ohio, jusqu'à Cincinnati; il traverse le lac Erié, il visite les belles et imposantes cascades du Niagara; il met le pied au Canada et il s'embarque à New-York pour l'Angleterre.

Après quatorze jours de traversée, il est à Southampton, il voit Londres, il s'embarque de nouveau, et le même soir il salue les côtes de France !

Deux jours après, il arrive à Lyon à dix heures du soir; il sonne à la porte de sa mère.

— Qui est là?

— C'est moi !

— Emmanuel !

— Ma mère !

Et le lendemain il se présente à ses parents, à ses amis; mais il est obligé de leur dire son nom et d'affirmer son identité. L'homme hâve, jaune, aux joues creuses, aux tempes ridées qui est devant eux, est-il bien celui qui les avait quittés, il y a quatre ans à peine, dans toute la force et la fleur de la jeunesse ?

Le pauvre missionnaire n'a été reconnu que par le cœur de sa mère !

Mme MARIE VIALLET.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

SOUS LES ORANGERS DE NICE.

BOUQUETS D'ALPHONSE KARR.

PREMIER BOUQUET AUX FEMMES (SUITE ET FIN) (1).

AVIS AUX JEUNES FILLES.

Je suis allé un peu dans le monde l'hiver dernier, et j'ai remarqué dans les habitudes des jeunes filles des changements qui ne m'ont pas paru heureux. Autrefois, au bal, les jeunes filles étaient toutes vêtues d'étoffes blanches et flottantes, qui correspondaient merveilleusement aux idées d'innocence; cela faisait penser à des anges enveloppés dans leurs ailes. Elles n'avaient que des fleurs dans leurs cheveux et point de bijoux. Aujourd'hui elles portent des robes magnifiques d'étoffes très-riches et très-chères dont je ne sais pas trop bien les noms, — ces robes ne doivent pas paraître beaucoup de fois dans un hiver. — On rehausse encore tant d'éclat par de gros bijoux et des pierreries. Ces robes blanches n'étaient variées que par des ceintures roses, blanches, bleues, lilas, etc.; tout le luxe de ces parures consistait en fraîcheur; une robe et des rubans ne devaient pas être plus froissés que ne le sont les ailes d'un papillon qui sort de sa chrysalide, — cela ne disait pas qu'une jeune fille

(1) Voyez la livraison de février dernier.

était riche, mais cela faisait penser qu'elle était propre, soigneuse, jeune, pudique, innocente. Mais aujourd'hui les toilettes magnifiques, variées, et pour ces deux raisons ruineuses, mêlent d'autres idées aux idées riantes et poétiques qu'inspire la vue d'une jeune fille : on calcule involontairement le total des dépenses faites en robes pendant un hiver, et on se demande si on est assez riche pour épouser une fille dont la beauté est d'un si coûteux entretien. Beaucoup de filles gardent plus longtemps qu'elles ne le voudraient ce titre respectable à cause de cet appareil dont elles croient leurs charmes fort accrus, et qui n'a pour résultats que d'en détruire la puissance sur le plus grand nombre des épouseurs. Outre cette révolution dans les ajustements, j'en ai vu une autre dans les manières : certaines jeunes filles secouent la main aux jeunes gens de leur connaissance, leur parlent à haute voix, forment entre elles, dans un coin du salon, des groupes auxquels viennent se mêler des hommes, et où l'on rit aux éclats.

Je voudrais pouvoir dire aux jeunes filles tout ce que ces façons de se conduire leur enlèvent de charmes. Jamais une jeune fille ne devrait être touchée par personne ; ses formes encore grêles et élancées, l'incertitude de son regard, tout semble lui indiquer que sa beauté est surtout faite d'innocence, de chasteté, d'ignorance. Sa beauté doit parler à l'âme et à l'imagination, et non aux sens, comme celle des femmes.

De même qu'en donnant la main à un homme on doit ôter son gant, parce que la poignée de main est un signe de bonne foi et de confiance, l'ancienne civilité avait très-délicatement institué qu'un homme ne devait jamais présenter la main à une femme que gantée. On paraît aujourd'hui ne pas comprendre tout ce que ce respect habituel ajoute de ravissements à l'amour.

LES MIRACLES A L'ÉGLISE.

Une des bénédictions qu'attire incontestablement la dévotion sur les femmes qui la pratiquent assidûment, est d'augmenter à un très-haut degré certaines facultés. Ainsi, je suis souvent frappé de l'accroissement de la mémoire chez certaines personnes qui vont régulièrement à l'église « les dimanches et fêtes. » En effet, n'est-il pas surhumain de voir une femme qui a passé une heure et demie dans une église, qui y a prié, qui y a suivi la messe sur son livre sans en passer une ligne, pouvoir cependant vous détailler, sans en oublier la moindre pièce, la toilette de chacune des deux cents ou trois cents femmes qui s'y trouvaient en même temps qu'elle ? Elle n'oubliera ni la chaussure, ni les gants, — et n'attribuera jamais à une des fidèles les dentelles ou les bijoux d'une autre. Non-seulement cela exige, comme je le disais, un grand perfectionnement de la mémoire, mais encore un singulier et phénoménal développement de la vue, car les ferventes personnes placées à droite, à gauche, derrière elle, ne seront pas plus oubliées que celles qui sont placées devant, — et elle les aura vues, elle aura retenu avec précision tous les détails, même les plus insignifiants en apparence, de leur parure, sans qu'on ait à lui reprocher des distractions notablement apparentes, ni des mouvements de tête trop réitérés.

DICTIONNAIRE DES FEMMES.

Être comme tout le monde. — Cela veut dire : avoir des robes, des dentelles, des chapeaux en nombre égal, en magnificence égale à celle des femmes que l'on connaît qui a le plus de robes chères, de dentelles hautes et de chapeaux frais, — et les avoir un peu plus chères, un peu plus hautes et un peu plus frais qu'elle.

N'AVOIR PAS UNE ROBE OU UN CHAPEAU A SE METTRE.

Il y a des maris qui répondent sottement à ces paroles : « Je n'ai pas une robe, pas un chapeau à *me* mettre, » par une énumération des jupes et des chapeaux variés qu'ils connaissent à leur femme. C'est qu'ils n'ont pas compris la phrase. « Je n'ai pas une robe, pas un chapeau à *me* mettre, » veut dire qu'il se présente une occasion ou un prétexte d'avoir une robe neuve ou un nouveau chapeau, et qu'on n'en a pas profité : un changement de saison, une fête, un mariage, un deuil, une représentation extraordinaire, une course de chevaux, une étoffe nouvellement arrivée de Lyon, une très-belle robe ou un frais chapeau arborés par une amie.

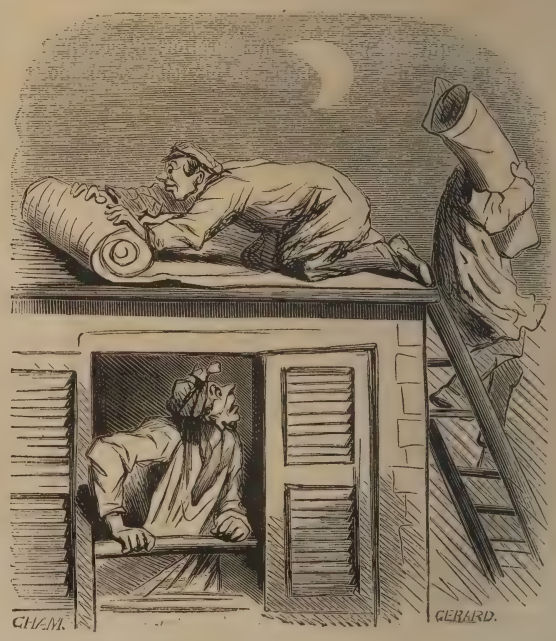
Il fait si froid, qu'il faut bien acheter une robe de velours, — qui commencera au-dessous des épaules.

Il fait si chaud et le soleil est si ardent, qu'il faut bien acheter un chapeau de paille d'Italie, — qui commencera derrière la tête et ne garantira absolument rien.

Qu'une femme paraisse dans un salon, très-parée, que ses ajustements riches, somptueux, de bon goût, effacent à l'instant ceux de toutes les autres femmes, il lui semble que rien ne manque à son bonheur, et son visage s'embellit de l'idée de ce précieux triomphe. Il faut cependant avertir les femmes d'une chose à ce sujet : c'est qu'il suffit à une femme d'avoir une robe nouvelle, ou un chapeau neuf, pour que toutes les autres femmes soient prêtes à accepter, comme chose prouvée et incontestable, et à propager avec empressement, toute calomnie qu'il plairait à n'importe qui de débiter sur elle ce jour-là.

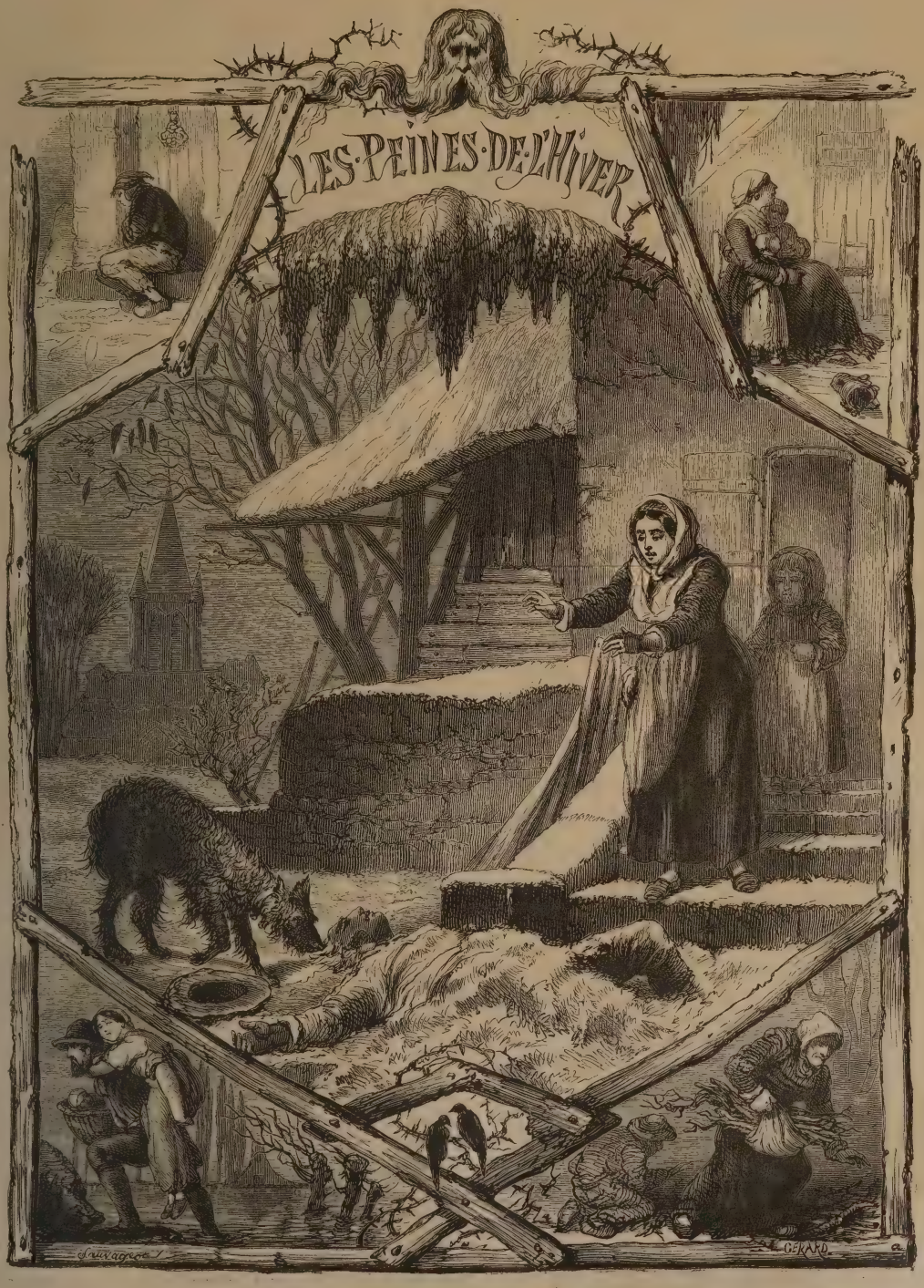
ALPHONSE KARR.

LES MÉTAUX. SÉRIE PAR CHAM. LE PLOMB.



Voleurs décampant avec le toit d'un monsieur.

LES PEINES DE L'HIVER.



Les Peines de l'hiver. Dessin et composition de M. Sauvageot. (Voyez *les Joies de l'hiver*, janvier dernier.)

Voyez, pour le contraste, les *Joies de l'hiver*, dans notre livraison de janvier dernier. « Les *Peines* les suivront de près, » disions-nous alors; mais le temps va plus vite encore que l'habile crayon de M. Sauvageot, de sorte que les *Peines de l'hiver* se croisent ici avec les joies du printemps. Puissent celles-ci faire oublier les tristes tableaux de notre artiste : le voyageur enseveli dans la neige et découvert par le nez, ou plutôt par le cœur de son chien ; l'enfant qui grelotait sous le réverbère de la rue ; la mère réchauffant son fils dans ses bras, près de la marmite renversée ; les vieillards ramassant le bois-mort dans la forêt, et le mari emportant sa femme à travers les flots de l'inondation.

Il y a un ange à Paris qui n'a pas oublié les misères de l'hiver, même au milieu des richesses du printemps. C'est la Charité, l'ange gardien de la grande ville. Ce moment de l'année est l'époque de ses travaux et de ses exploits les plus efficaces : — bals et concerts pour les pauvres; — sermons pour les bonnes œuvres; loteries, quêtes et ventes organisées par les belles dames, au profit des malheureux, etc.

Nous avons été témoin, hier, à l'une de ces ventes de charité, d'un fait qui restera dans les annales de la philanthropie galante.

M^me^ de B^***^, une de nos élégantes les plus connues par la liberté de ses allures, l'excentricité de son esprit et l'audace de ses entreprises... bienfaisantes, — la lionne des patronesses, en un mot, — tenait un comptoir de foulards dans un magasin de charité du boulevard des Italiens.

Arrive devant son étalage le marquis de R^***^, qui passait pour aspirer à sa main, et qu'elle repoussait, disait-on, parce qu'elle le soupçonnait d'un peu d'avarice.

— Vous ne vendez que des foulards, madame? demande-t-il d'un air désappointé.

— Oui, monsieur, des foulards de quarante sous ; mais ils coûtent ici vingt francs chacun, répond la belle dame avec un mouvement de tête qui fait onduler ses opulents cheveux blonds, admirés de tous les connaisseurs, et peints, au dernier salon, par un de nos plus grands artistes.

— Ah! madame, reprend le marquis enthousiasmé, si, au lieu d'un foulard, vous me vendiez une boucle de vos cheveux?

M^me^ de B^***^ prend les ciseaux qui lui servaient à débiter ses foulards, coupe une grosse mèche dans sa chevelure, l'enveloppe d'un papier de soie, et la présente au marquis en lui disant :

— C'est cinq cents francs pour les pauvres.

— Cinq cents francs un pareil trésor et un tel sacrifice ! s'écrie le marquis éperdu ; cela vaut au moins cinq mille francs, madame, et les voici.

Il remit à la vendeuse cinq billets de banque, et fut remercié par un sourire qui valait un million ; car, justifié ainsi de sa prétendue avarice, il va épouser M^me^ de B^***^ après les fêtes de Pâques.

P.-C.

LE POISSON D'OR [1].

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.

III

M. le comte de Corbière demanda cinq minutes pour souffler. La marquise se montrait très-sobre de ces permissions, son opinion étant que, dans un récit, les points sont un luxe et les virgules une prodigalité condamnable; néanmoins, comme Son Excellence fit observer que la Cour, au temps où il plaidait, et la Chambre, depuis qu'il gouvernait, l'avaient habitué à ces cinq minutes de grâce, M^me^ la marquise crut devoir céder.

Dans le salon, des conversations murmurantes s'établirent aussitôt. L'intérêt avait peut-être tardé à venir; mais il était venu, plus vif que si le récit eût été combiné selon l'art du romancier. Sous le conte à dormir debout, comme l'avait titré son auteur lui-même, on voyait poindre l'action réelle et d'autant plus dramatique qu'elle était la vérité vraie. La présence de M^me^ la comtesse douairière de Chédéglise était ici comme un vivant contrôle et comme un gage d'authenticité irrécusable.

Ceux qui ne savaient pas profitèrent de cet instant de vacance pour demander à ceux qui savaient l'explication de certains termes maritimes ou populaires un peu trop abondants dans la bouche du patron Seveno. Un très-jeune homme, fils d'un docteur-médecin qui avait la vogue dans le noble faubourg, Eugène Sue, bientôt médecin lui-même et déjà poëte, donna les origines matelotesques du fameux cric crac. A bord, pendant les nuits de calme, le conteur du gaillard d'avant est spécialement chargé d'éloigner le sommeil qui rôde autour de la bordée. Quand il voit faiblir une ou plusieurs paupières, il lance l'interjection : Cric! tout le monde, sans exception, doit aussitôt répondre : Crac! Ce serait trop peu; on peut prononcer en dormant ce monosyllabe; aussi la formule a-t-elle deux autres rimes qui varient et dont la richesse est généralement médiocre. Les plus appréciées sont celles-ci :

— Un tonnerre dans ton lit !

— Une rose dans ton hamac !

Combien serait utile une pareille mécanique à certains professeurs en Sorbonne, ainsi qu'à certains orateurs parlementaires !

La belle duchesse, toujours pressée de savoir, s'était emparée de la comtesse douairière de Chédéglise.

— Dites-moi bien vite, chère madame, supplia-t-elle, si M. le comte s'appelait Vincent de son petit nom?

La comtesse souriait déjà pour répondre, lorsque la redoutable marquise, fantôme de la loi, se dressa entre deux et rendit cet arrêt :

— Ma nièce, n'anticipez pas ! vous tuez ainsi l'intérêt dans son germe.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Mesdames, reprenait en ce moment M. de Corbière, voici que tout est dit, à peu de chose près, sur mon voyage de Lorient. Dès le lendemain, je m'enfermai dans ma chambre, à l'hôtel de France, pour étudier sérieusement l'affaire. Je suivis aussi les audiences du tribunal, afin de prendre langue auprès de mes confrères du barreau de Lorient. Ces deux épreuves étaient pour moi également défavorables à mes pauvres clients. Le dossier de M. Keroulaz, tourné et retourné en tous sens, ne contenait aucune pièce probante, tandis que sa correspondance, imprudente comme la bonne foi, fournissait des armes légales à son adversaire, déjà trop fort. L'opinion du barreau me parut toute faite et celle des juges mieux arrêtée encore. On me regardait presque en pitié : M. Bruant tenait le pays par tous les bouts ; il était à la fois le plus riche commerçant et le plus opulent propriétaire du département.

Je me souviens d'un rude accent bas-breton qui me mit un soir cette gracieuseté dans l'oreille :

— Foi de Dieu ! confrère, pour venir plaider de pareilles loques jusque chez nous, il faut que le pain blanc soit rare chez vos boulangers de Rennes !

Je n'étais pas trop bien vu à l'hôtel, où M. Bruant dépensait bien, bon an, mal an, deux petits écus de trois livres. Mais notez qu'aux puissants on tient compte de tout, même de leur ladrerie. Si ce colossal Bruant avait voulu, le maître de l'hôtel de France aurait mis son buste sur la cheminée de la salle à manger. Les garçons et les servantes m'appelaient « le petit avocat râpé qui vient se frotter à M. Bruant. »

Je ne peux pas vous dire, moi, mesdames, comme ce nom de Bruant sonnait à Lorient et à Port-Louis. Dès que quelqu'un le prononçait tout bas, on l'eût entendu d'une ville à l'autre, par-dessus la rade. On ne l'aimait pas, certes, bien au contraire, mais on l'admirait, ce qui vaut mieux, et surtout on le redoutait. Le culte dont la dévotion publique l'entourait se traduisait par cette phrase, assurément significative : Il est capable de tout !

Il y avait un bon vieux juge du tribunal qui portait la main à sa toque en parlant de lui.

Dans les rues, on commençait à me connaître. Les pauvres ne me demandaient pas l'aumône. La marchande de tabac servait tout le monde avant moi.

Ma seule consolation était de traverser la rade parfois et d'aller m'asseoir une heure entre M. Keroulaz et sa fille. Quand j'aborde ce souvenir, il me semble que je vais me répandre en détails honnêtes, gracieux et charmants. Mon cœur est plein ; mais, à mieux regarder, ces humbles reliques sont d'attache et ne se peuvent point exhiber au dehors. Ce qui emplit mon cœur y reste. Je ne saurais comment déchiffrer tout haut cette chère page de ma conscience.

Non, madame et bonne amie, ce n'est pas ici votre présence qui me gêne. J'ai pris mon parti de tout dire, et d'ailleurs qu'y a-t-il à cacher ? Mais il faut l'ombre pour repousser la lumière, et il n'y avait point d'ombre dans l'admirable placidité de cet intérieur. A ce foyer, je me sentais plus chrétien et meilleur. C'était un saint, ce fier et doux vieillard ; il avait pitié de son ennemi victorieux et plaçait chaque soir le nom de Bruant dans sa prière.

Dans cette maison, j'interrogeais peu, et il eût fallu positivement interroger pour savoir. Mon aventure au cabaret Mikelic avait fait naître en moi de nombreux et graves soupçons ; je craignais de les voir confirmés, tant je me sentais au-dessous de mon rôle de vengeur.

Je ne suis pas encore entré dans les détails du procès Keroulaz. Il y avait là aussi des présomptions très-vagues, mais décidément lugubres. Je dois avouer que, dès lors, Bruant était pour moi un malfaiteur de la pire espèce et que mes yeux voyaient du sang à ses mains. Mais j'étais en quelque sorte complice de la lâcheté générale qui me paralysait. Je ne pense pas que j'eusse dès ce temps le moyen de soulever le voile ; en tous cas, je ne l'essayai point.

J'éprouvais à la fois de la frayeur et du dégoût. L'idée que cet homme avait demandé la main de Jeanne me faisait frissonner. Je ne l'avais jamais vu. Au demeurant, je ne savais de lui que son âge, sa richesse et son avarice. Les gens de Lorient, qui le connaissaient bien mieux que moi, ne voulaient point croire à ce roman de la demande en mariage. Ils disaient que M. Keroulaz se vantait. Etant donnés le caractère de M. Bruant, l'époque et le courant d'idées qui menait alors le monde, il est bien sûr que les gens de Lorient avaient la vraisemblance en leur faveur.

Il y eut un point cependant sur lequel je pris des informations discrètes mais précises. Vous vous souvenez de mon grand beau mousse adorant cette lueur qui brillait au troisième étage ? Je voulus savoir au vrai quelles relations existaient entre Vincent et Jeanne. Voici ce que j'appris : Keroulaz et Penilis étaient cousins, mais Jeanne ne connaissait pas Vincent.

J'ai dit que j'étais un esprit positif. La nature de mes études et mon précoce acharnement au travail de cabinet m'avaient éloigné de plus en plus du pays des rêves. Dussé-je me perdre auprès de vous, mesdames, je puis affirmer que je n'ai pas eu de jeunesse. Huit jours me séparaient déjà de cette étrange journée, unique dans ma vie, où six heures durant j'avais laissé mon imagination galoper la bride sur le cou. J'avais désormais défiance de moi-même au sujet de l'impression qui me restait de cette journée. Qu'était-ce, en somme ? Un sommeil de ma raison, bercé par une absurde légende.

L'impression subsistait pourtant, au point qu'à certaines heures de faiblesse j'entrevoyais un dénoûment fantastique aux cruelles réalités qui m'entouraient.

Espérais-je que Vincent, mystérieux chevalier de ma belle opprimée, avait pêché le Saint-Graal au Trou-Tonnerre ? La *boîte* mystique et sacrilége avait-elle tenté encore une fois le poisson d'or ? Je n'espérais pas cela, puisque je ne cherchais nullement à savoir ce qui était advenu de la téméraire tentative du dernier des Penilis.

Qu'attendais-je donc ? En vérité, je ne saurais le dire au juste, mais j'éprouvai un désappointement profond la veille du jour où l'affaire Keroulaz devait venir à l'audience. Je vis à bord d'une chaloupe de pêche qui était à quai mon Seveno aux larges épaules et son équipage. Il fumait sa pipe magistralement à l'arrière, tandis que les quatre matelots comptaient des cents de sardines dans les paniers. Vincent, rose comme une cerise, les jambes nues et les cheveux hérissés, passait et repassait la planche d'abordage, une corbeille dans chaque main. Il chantait je ne sais quoi de monotone et de lent, comme un bon gars dont les aïeux sont morts partout ailleurs qu'à la croisade.

Evidemment, mon Vincent n'avait pas *croché* le damné merlus du Trou-Tonnerre.

Le lendemain, M. Keroulaz, sur ma plaidoirie, perdit son procès avec dépens devant le tribunal civil de Lorient. Les juges me donnèrent à entendre que le choix d'une semblable cause ne témoignait pas en faveur de

ma moralité, ce qui fit sourire mes confrères. Comme je revenais à l'hôtel, les polissons me chantèrent pouille et mes convives de la table d'hôte me demandèrent si je ne retournerais pas bientôt à Rennes.

Quand je pris congé des Keroulaz, Jeanne me dit :

— Cela coûte-t-il bien cher pour aller devant la Cour d'appel ?

— Trop cher, répondis-je.

Elle ajouta :

— Mon grand-père en mourra... et pourtant je ne peux pas être la femme de M. Bruant !

Le grand-père m'apprit que, ce jour-là même, M. Bruant avait renouvelé sa demande.

Comme je montais en diligence, on me mit dans la main un petit panier recouvert de paille. Il faisait nuit déjà et j'étais préoccupé ; je repoussai l'objet, disant :

— Cela n'est pas à moi.

— Excusez, monsieur l'avocat, repartit une voix qui me fit tressaillir. Je ne sais pas écrire, sans ça j'aurais mis votre nom dessus.

Je levai les yeux. C'était Vincent, la joue rouge et le regard baissé. Il me vit hésiter et dit encore, la larme à l'œil :

— Je vous prie bien de ne pas me refuser, monsieur Corbière. Allez ! c'est de bon cœur !

La voiture s'ébranlait, je n'eus que le temps d'y prendre ma place. Vincent me remercia d'un geste qui me remua le cœur, — et les polissons rassemblés ayant voulu saluer mon départ d'une dernière huée, Vincent ferma les poings et les dispersa comme une volée de moineaux. J'avais un ami, à tout le moins, parmi cette population hostile. Le panier de Vincent contenait deux superbes homards que maman Corbière trouva frais comme des roses.

A peine étais-je de retour à Rennes, que le courant de mes occupations me reprit. Il me semblait que je perçais ; je plaidais fort souvent, et l'on commençait à compter avec moi au Palais, mais les résultats matériels venaient avec une extrême lenteur. On eût dit que les bonnes causes me fuyaient, et j'étais décidément l'avocat des désespérés. Ce travail qui fait passer sous les yeux de l'homme de loi tant d'intérêts divers, tant de faits bizarres ou dramatiques, tant de subtilités, tant de complications de toute sorte, est absorbant au dernier point, et si un clou ne chassait pas l'autre, ce serait à devenir fou. Je cite donc, comme un fait à part, l'obstination de ma pensée à revenir sans cesse vers le procès Keroulaz. Dès que ma tâche de galérien me donnait un instant de répit, je cherchais les moyens de confondre ce coquin de Bruant, je m'efforçais, je me creusais la tête, je plaidais à vide, comme don Quichotte combattait des fantômes. Ma femme et ma mère furent d'abord jalouses de cette idée fixe qui ressemblait si bien à une passion, puis, auprès d'elles, du moins, je gagnai ma cause et je conquis, en effet, des alliées. Aux repas, je leur expliquais l'affaire Keroulaz minutieusement, surabondamment, non point telle que je l'avais plaidée devant des juges malveillants et prévenus, mais comme je la façonnais en moi-même, comme je l'éclairais de rayons factices, comme je l'entourais de mes propres inductions. Ainsi faite, la cause de mon vieux ci-devant et de sa petite-fille était simple comme le bon sens et plus claire que le jour. Les deux chères, les deux excellentes créatures qui ont été mes anges gardiens dans ma lutte si longtemps stérile, parlèrent bientôt de faire une bourse pour subvenir aux frais d'un appel.

Mais je ne sais, mesdames, pourquoi j'ai tant tardé à vous instruire, car, de ce fameux procès Keroulaz, vous ne connaissez que deux faits : la vente par le citoyen Bruant d'une presse à sardines située à Gavre, et l'action en revendication intentée par le même contre son acheteur insolvable. A cette action, l'acheteur répondait par son affirmation d'avoir payé le prix de vente intégralement, avec les intérêts et frais. Le vendeur répliquait : « Fournissez votre quittance. »

Il n'y avait pas autre chose que cela dans l'affaire portée devant le tribunal de Lorient, mais, Dieu merci, ma cause à moi, la cause que je plaidais et que je gagnais matin et soir par-devant les deux dames Corbière, ne ressemblait point à cette plate exposition. En manière de préface, je faisais d'abord la biographie de Bruant, dit Judas, ancien domestique des Penilis, puis matelot, puis millionnaire. La prétendue pêche du poisson d'or, source de sa fortune, était touchée ici de main de maître, et je montrais sa barque glissant sournoisement, non point vers le Trou-Tonnerre, mais vers cette grève où fut trouvé le corps d'un homme assassiné.

Le voilà riche tout d'un coup et achetant d'abord, pour la vingtième partie de leur valeur, les biens de ses anciens patrons, puis d'autres biens, car le mauvais domestique et le mauvais matelot s'est révélé usurier de première force. Il manœuvre ses capitaux avec une terrible habileté, il acquiert de toute main, des châteaux, des terres, des navires, des établissements industriels, et il revend à son loisir avec des bénéfices extravagants. Ainsi, dans notre espèce, la presse cédée aux Keroulaz pour une somme de douze mille francs avait été achetée, deux ans auparavant, au prix de cinq cents écus !

Je dis les Keroulaz, car ils étaient deux dans ce temps-là, le père et le fils : le ci-devant marquis et le ci-devant comte, mieux connu sous le nom de M. Yves, et père de notre Jeanne.

Quelqu'un ici a dû se demander, tout comme nos juges au tribunal de Lorient, pourquoi M. Keroulaz ne pouvait fournir quittance, si vraiment il avait soldé le prix de sa presse. M. Keroulaz avait soldé le prix de sa presse, mais il n'avait jamais eu de quittance.

Le 16 octobre 1802, terme fixé pour le payement, M. Bruant vint à la presse de sa personne en homme ponctuel qu'il était, et réclama son dû. Il manquait à M. Keroulaz, qui avait rassemblé toutes ses ressources, quelques centaines de francs pour parfaire la somme, et M. Yves devait, le soir même, rapporter cet appoint de Vannes. Bruant accorda jusqu'au lendemain, parce que Jeanne brodait auprès du bureau de son aïeul. Jeanne avait alors seize ans, et M. Bruant lui caressa le menton paternellement, disant qu'elle était mignonne comme un ange. Le lendemain, M. Yves revint de Vannes avec l'argent. Il prit à peine le temps de déjeuner et se rendit au château de Penilis, où le Judas faisait sa demeure. M. Bruant était absent ; M. Yves l'attendit jusqu'au soir, et ne sortit de chez lui que fort tard. Depuis lors, son père et sa fille ne le revirent jamais.

Pendant cette soirée et la nuit qui suivit, il y eut grande tempête. On supposa que M. Yves avait pu se perdre en traversant la rade.

M. Bruant déposa lui-même devant le commissaire de police de Port-Louis que, le dernier bateau de passage étant parti, M. Yves lui avait emprunté son canot de plaisance pour regagner Lorient. Ce canot était une baleinière de Dunkerque, qu'un seul homme pouvait aisément manœuvrer.

La baleinière était perdue.

Je dois faire observer que, de la plage de Sainte-Catherine, où la baleinière de M. Bruant était amarrée, jusqu'à Lorient, on ne compte pas plus d'une demi-lieue par mer, mais que, par terre, il faut remonter le Blavet pour trouver le pont d'Hennebon, ce qui donne un voyage de plus de cinq lieues. M. Yves, bon marin qu'il était, avait donc intérêt à risquer le passage en bateau, malgré le gros temps et l'heure avancée.

La baleinière de M. Bruant fut retrouvée plusieurs jours après, dans les roches du Trou-Tonnerre, à la pointe ouest de Groix. C'est là, directement, que porte le courant du jusant, à la sortie de la rade. La baleinière avait touché; elle était presque désemparée. Il fut constaté qu'elle ne contenait point d'avirons et que son bordage manquait de tolets.

Les tolets sont les chevilles qui servent de point d'appui à la rame.

Il y eut des gens pour dire que, si la baleinière avait eu ses agrès, M. Yves aurait dormi tranquillement dans son lit une heure après avoir quitté Sainte-Catherine; mais le matelot qui avait la garde de la baleinière affirma sous serment qu'il y avait laissé, le soir même, trois avirons et quatre bons tolets de fer.

Cet homme eut, peu de jours après, une place lucrative dans le chantier de M. Bruant, à Nantes, où il mourut avant la fin de l'année.

Dernier détail : le préposé de garde au Kernevel et celui de Larmor déclarèrent avoir vu passer dans le chenal un objet blanc. Il ventait de l'ouest à découiffer l'église de Port-Louis, et cependant l'un et l'autre avouèrent qu'ils avaient cru entendre des cris de détresse. Mais il faut autre chose qu'un doute pour troubler le placide sommeil d'un préposé de la douane dormant debout dans sa guérite.

La baleinière de M. Bruant était peinte en blanc.

Il n'en fut que cela quant à l'enquête judiciaire. M. Keroulaz fit sonder tout le long de la côte ouest de Groix et fouiller les roches, mais le corps de son fils ne se retrouva point.

Le temps passa. La pauvre maison Keroulaz fut pendant plusieurs mois tout entière à son deuil. Bien que le grand-père n'eût rien en lui des qualités d'un homme d'affaires, au bout de l'an, son bon sens le porta à réclamer un double de la quittance perdue. Bruant ne dit ni oui ni non. Il parla du malheureux événement, et répéta sur tous les tons cette phrase, si terrible dans la bouche des trafiquants : *Nous nous entendrons toujours bien.* Du reste, il ne demandait point d'argent, ce qui, chez un usurier de sa force, était une bien formelle reconnaissance du payement effectué. Il venait de temps en temps viser la presse, qui marchait comme il faut; il était aimable autant que faire se pouvait. Un jour, il apporta dans sa poche un vieux bout de massepain pour la levrette de Jeanne. Les trancheuses de sardines pronostiquèrent qu'il allait mourir.

Jeanne, depuis la mort de M. Yves, tenait les écritures de la petite usine.

Les trancheuses se trompaient, M. Bruant n'était pas en danger de mort : il avait son idée. Il vint s'asseoir tout contre le bureau de Jeanne et lui offrit un cornet de pastilles de chocolat qu'il avait eues à bon compte, pour cause d'avarie. Jeanne avait instinctivement horreur de cet homme. Elle ne répondit point comme il le souhaitait quand il lui demanda si elle ne serait pas bien contente d'épouser l'homme le plus riche de Port-Louis. Cela méritait réflexion; Jeanne n'en fit point; Jeanne refusa du même élan son bonheur et le cornet de pastilles avariées. M. Bruant s'en alla furieux. Pour la première fois, depuis la catastrophe, il dit au grand-père, qu'il rencontra sur son chemin :

— Quand donc parlerons-nous de nos affaires, mon bon monsieur Keroulaz?

Le vieillard saisit la balle au bond et réclama sa quittance. Le Judas répondit :

— A merveille! Nous nous entendrons toujours bien. Demain, je vous enverrai quelqu'un à qui causer.

Il tint parole. Un homme de loi vint le lendemain, qui déclara nettement au grand-père qu'il fallait payer ou déguerpir.

Jeanne et Bruant. Les pastilles. Dessin de F. Lix.

On était encore sous l'empire de cette législation confuse où le droit romain, l'ancien droit français et la coutume de Bretagne s'amalgamaient pour former un monstrueux amas de contradictions. Le Code Napoléon est loin d'atteindre la perfection, mais quand je me reporte aux barbares procédures que j'ai suivies, dans ma jeunesse, devant cette Cour de Rennes qui est une des plus illustres du royaume, j'en ai encore le frisson. Le Code de procédure civile ne fut rendu obligatoire qu'en 1808, et nous avions, à l'époque où le procès s'engagea, des procureurs de la vieille roche, capables de noyer sous le flot impur de leur encre la lumière même du soleil. De la première citation au jugement, la contestation la plus simple pouvait vivre une couple d'années. Quand j'arrivai au procès, il durait depuis vingt mois, et il y avait un an que M. Keroulaz avait été dépossédé de son usine par provision.

Après la perte du procès, M. Keroulaz et Jeanne travaillèrent tout uniment de leurs mains ; le grand-père cerda des lignes de crin, la petite-fille montait des bonnets. Ils m'écrivaient souvent ; nous pleurions en lisant leurs lettres ; ils disaient, cependant, qu'ils étaient heureux.

Quant à M. Bruant, il continuait de jouir de la publique vénération, à cela près qu'on l'appelait tout bas le Judas à tous les étages de toutes les maisons, et que chacun, du haut en bas de l'échelle sociale, le regardait comme un effronté scélérat dans son for intérieur.

En ce monde étrange où nous sommes, les choses vont ainsi parfois jusqu'au bout. Je pourrais citer des coquins connus, avérés, des marauds célèbres qui ont poussé la plaisanterie jusqu'à mourir entourés d'hommages.

Les gens d'esprit de Lorient disaient :

— Si cette petite Keroulaz n'était pas une sotte, elle vous le prendrait pour mari, et puis gare dessous !

A Lorient et ailleurs j'ai admiré, en effet, des demoiselles qui eussent été de cruelles vengeances. Mais Jeanne n'était qu'une sotte, à ce qu'il paraît. Figurez-vous que, pendant et après le procès, le Bruant ne laissa pas passer une semaine sans renouveler sa demande, directement ou non. Il avait du plomb dans l'aile en quantité. Le procès n'était qu'une galanterie à rebours. Il s'était dit : « Je réduirai la place par la famine. »

Un soir d'été, un an après mon excursion morbihannaise, je reçus deux lettres à la fois, toutes deux de Port-Louis. Mes bons amis Keroulaz ne me laissaient jamais bien longtemps sans nouvelles, mais aucune des deux adresses ne portait la mignonne écriture de Jeanne. J'ouvris la première, dont voici textuellement le contenu, sauf orthographe :

« A monsieur Corbière, de Rennes, en propre, à lui-même.

« Mon cher monsieur, quoique n'ayant pas l'avantage d'être connu réciproquement, vous recevrez par le roulage Morel et Ce, rue Nantaise, une caisse contenant quarante bouteilles de vin d'Espagne ; désirant lier amitié avec une personne dont les bons renseignements le méritent, à cause de mes acquisitions de terrain dans l'Ille-et-Vilaine, sachant qu'outre l'avocat vous faites aussi la régie des biens et propriétés foncières moyennant le tant pour cent, auquel nous nous entendrons toujours à l'amiable, d'un commun accord, si vous voulez vous charger de cette affaire avantageuse. Réponse, s'il vous plaît, et que vous avez bien reçu le vin.

« Votre serviteur, etc.

« *Signé ;* J.-B. Bruant. »

« *Post-scriptum.* Il y a contre moi plusieurs clabaudages des calomniateurs, mais j'ai tous mes titres en règle, ayant suivi constamment le sentier de l'honneur avec probité. »

Cette lettre m'étonna médiocrement. Pendant mon séjour à Lorient, je n'avais jamais rencontré M. Bruant ; je ne le connaissais pas de vue, mais je le savais par cœur. Du haut de leurs millions, ils ont peur très-souvent ; leur conscience est comme un enfant dans les ténèbres, elle frissonne au moindre bruit.

Le récit du patron Seveno m'avait donné dès l'abord la clef du caractère de M. Bruant. Mon enquête sourde et patiente, qui marchait depuis un an, confirmait de tout point mon impression première : M. Bruant était un coquin admirablement doué pour réussir en un milieu ignorant, à une époque troublée : il était effronté, mais prudent ; il était astucieux, mais naïf. Je n'aimerais pas vous voir sourire, mesdames, quand je vous dirai que sa fable du poisson d'or au ventre cousu et décousu était imaginée fort heureusement, et prouvait un tact peu ordinaire. Cela devait réussir, et sous l'incrédulité même de Seveno il restait un doute.

Je parle ici au point de vue populaire. Devant la justice, M. Bruant avait tous ses titres en règle, et cela suffisait.

Pourtant il n'était pas tranquille. J'étais homme de loi ; je le gênais ; il voulait m'avoir. Entre nous deux, notez bien ceci, la guerre était déclarée tacitement ; il le sentait : une guerre à mort. Son avarice seule, dont je vais parler tout à l'heure, l'avait empêché de parlementer plus tôt.

Il était avare incomparablement et avec cette naïveté qui était le fond de sa nature. Je prononçais naguère le mot *conscience*. Ma persuasion est que certains hommes n'ont pas du tout de conscience, dans l'acception philosophique du mot. Au fond du sac qui aurait dû contenir une conscience, M. Bruant avait trois choses : son avarice, sa passion pour Jeanne et sa peur.

Son avarice était née de sa fortune. C'est le châtiment ordinaire. Cet homme qui avait eu des gourmandises de toute sorte au temps de la misère, vivait de rien maintenant qu'il possédait des millions. Il amassait sans trêve ni relâche ; il n'était bon à personne, pas même à lui ; son argent était au fond d'un trou, et c'était devant ce trou que les bonnes gens de Lorient dévotement s'agenouillaient.

Bruant savait cela : c'est en quoi je reconnais sa force. Son argent était l'armure dont il revêtait sa peur. Chaque louis d'or devenait une maille ajoutée à sa cuirasse. La logique instinctive de son avarice lui criait sans doute : A force d'être riche, tu seras invulnérable.

De sorte que, chez lui, l'avarice était un mode de la peur.

J'en dirais volontiers autant de sa passion pour Jeanne, du moins au point de départ. L'idée avait dû naître en lui d'éteindre ainsi des droits hostiles et d'annihiler un menaçant souvenir, mais ici, en jouant avec le feu, il s'était brûlé profondément ; l'obstacle avait grandi sa fantaisie jusqu'à la souffrance, et nous verrons bientôt l'idée de son mariage avec Jeanne le poursuivre comme une folie.

Il avait trente ans de plus que Jeanne : excellente condition pour extravaguer quand on aime.

J'en étais à délibérer avec moi-même sur la question de savoir si je devais retourner l'envoi du Judas sans réponse ou si mieux ne valait pas entrer en négociations avec lui, dans l'intérêt des Keroulaz. Il y avait du pour et du contre. Sa démarche me le livrait un peu, mais pas assez, et peut-être la prudence diplomatique conseillait-elle d'irriter son caprice par un refus. La seule chose qui combattît cet ordre d'idées en moi, c'était le désir véritable que j'avais de voir enfin cet homme et d'entamer avec lui une bataille réglée. Je ne peux pas prétendre que j'eusse des opinions arrêtées bien solidement sur le double assassinat que les apparences mettaient à sa charge ; j'étais déjà trop imbu des prudences du Palais pour me laisser entraîner au vertige des présomptions, mais un problème était posé, je voulais passionnément le résoudre.

A quelque degré que cet homme fût coupable, indépendamment même de la querelle sacrée que j'avais à

défendre, je voulais me servir de lui comme l'apprenti médecin se sert du *sujet* étendu sur la table de dissection. Je l'avais voué à mes études, il me le fallait.

Tout en réfléchissant, j'ouvris machinalement ma seconde lettre de Port-Louis. Elle était d'une écriture large et lourde comme celle des enfants. Elle disait :

« Monsieur l'avocat,

« Je vous apporte encore deux homards avec moi et je vous prie de dire à vos valets de me recevoir, car j'ai à vous consulter pour affaire de vie et de mort.

« *Signé :* CHÉDÉGLISE (VINCENT).

« *P. S.* — Je prends la malle et j'arriverai le même soir de ma lettre. »

Vincent ! mon beau Vincent ! J'appelai aussitôt tous mes valets, c'est-à-dire la vieille Goton, notre factotum, et je lui ordonnai de recevoir un grand jeune homme à la crinière blonde et embrouillée, rouge en figure, très-timide, très-débraillé et probablement pieds nus.

— Bonne pratique ! gronda Goton, qui, chez nous, tenait un peu la caisse.

— Attends donc ! m'écriai-je en ressaisissant la lettre. Pieds nus ! Ah ! bien oui !... Je n'ai pas la berlue ! Il a pris la malle-poste ! Est-ce qu'il aurait enfin croché le poisson d'or !

Goton me regarda d'un air compatissant. Elle ne me considérait pas comme ayant la tête forte.

— Entrez, monsieur, dit maman Corbière au bout du corridor.

Pendant que je faisais la leçon à mes valets, ma bonne mère avait été obligée d'ouvrir la porte. Le monsieur entra ; c'était Vincent avec ses deux homards. Mais combien il avait gagné ou plutôt perdu, hélas ! Sans le panier lorientais, je ne l'aurais pas reconnu. C'était Vincent, mais il avait des souliers ; c'était Vincent, mais ses grands cheveux blonds étaient coupés ; au lieu de sa chemise débraillée, il portait une redingote noire. Mon mousse ressemblait à un séminariste.

Il entra, les yeux baissés. La seule chose qu'il eût conservée intacte, c'était un pied de rouge sur le front.

— Bien le bonsoir, monsieur l'avocat, me dit-il en saluant respectueusement, voilà les homards avec les compliments de M. Keroulaz et de Mlle Jeanne.

J'avais pensé à ce bon garçon tant et tant de fois depuis un an, qu'il était pour moi comme une connaissance intime. Il ne pouvait pas deviner cela, aussi tomba-t-il de son haut quand je lui tendis familièrement la main. En vérité, il n'osait pas toucher la mienne.

— Eh bien, Vincent, eh bien, lui dis-je, qu'y avait-il dans le ventre du poisson d'or ?

Il recula d'un pas et fixa sur moi son œil presque hagard. Il avait, certes, une opinion fort exagérée des mérites de M. l'avocat, mais, pourtant, il ne le croyait pas si sorcier que cela. Je fus obligé de lui dire en deux mots le hasard qui m'avait rendu maître de son secret.

— J'ai bien étudié depuis un an, murmura-t-il d'un air sérieux et modeste. Je suis encore un ignorant, mais je n'irais plus maintenant au Trou-Tonnerre.

Il avait donc été au Trou-Tonnerre !

Ma mère et Goton venaient de partir. Nous étions seuls. Je rapprochai mon siége vivement.

Vincent eut, ma foi, un sourire. C'est étonnant comme il s'était formé !

— Voyons ! m'écriai-je, moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mais racontez-moi l'histoire !

— Me moquer de M. l'avocat ! repartit Vincent avec une sorte d'effroi.

Il ajouta en baissant la voix :

— Faudrait n'avoir jamais parlé avec M. Keroulaz ni avec Mlle Jeanne !

— L'histoire, Vincent, l'histoire !... Allâtes-vous la nuit même de la bénédiction des couraux ?

— Puisqu'il ne sert de rien d'aller les autres nuits...

— Et la boîte ?...

— Oh ! répliqua-t-il en rougissant, j'avais mon idée pour la boîte.

— La prîtes-vous à l'église ou au cimetière ?

— Pour quant à ça, monsieur Corbière, fit-il en se redressant comme malgré lui, j'ai été enfant bien tard, et il n'y a pas six mois qu'on m'appelait encore l'innocent... Mais je me suis toujours souvenu de la comtesse de Chédéglise, ma mère, et je serais mort avant de commettre un sacrilége... Voyez-vous, j'avais mon idée pour la boîte... Patron Seveno me pria bien de lui dire le fin mot, mais bernique ! Ça aurait été des si et des mais. Quand on est déterminé, pas vrai, faut marcher. J'obéissais à Seveno à bord de *la Sainte-Anne*, c'est vrai, mais la bonne créature m'aurait nourri de poulet rôti si j'avais voulu, et, des fois, il me traitait tout d'un coup comme le fils de mon père... Il avait levé la main sur moi un soir que j'étais à la barre et que le bateau pensa toucher sur les dangers du Groaisus. Tout le long du chemin, il ne me parla plus et je croyais qu'il était fâché contre moi, mais, à la maison, quand on alluma la résine, je vis qu'il avait des larmes dans les yeux. Il me dit : « Si j'avais tapé, je m'aurais puni de mort ! »

Ceux qui connaissent patron Seveno savent bien qu'il fait ce qu'il dit...

— Monsieur l'avocat, s'interrompit ici Vincent avec un sourire modeste où perçait toute la candeur de son orgueil, j'ai appris pas mal de choses depuis le temps. Je lis dans le moulé et aussi dans l'écriture ; c'est moi que je vous ai tourné ma lettre de ma propre main.

— C'est au mieux, Vincent, mais la boîte ?...

— Ah ! ah ! la boîte ! Monsieur l'avocat a envie de savoir. C'est drôle tout de même ce qui m'est arrivé là-bas, et je suis venu pour vous dire tout comme à mon confesseur... Je fus donc à Port-Louis en quittant l'auberge du père Mikelic et j'achetai trois lignes à congres pour les mettre bout à bout, avec un hameçon de trois pouces, et puis je dis un *ave* sous les fenêtres de Mlle Jeanne, car c'était pour elle et son grand-papa que j'allais au Trou-Tonnerre.

Il était dix heures quand je poussai au large avec la plate du vieux Crozic : un bateau de pauvre, monsieur l'avocat, rapiécé partout comme la veste d'un chercheur de pain. Je dressai le mât, je bordai la voile, percée de plus de trous qu'une écumoire, et me voilà parti, profitant du vent et de la mer. Beau temps, vous souvenez-vous ? Je ne mis pas plus d'une heure à traverser les couraux. C'était désert comme si on avait été à cinq cents lieues de la côte, rapport à la fête qui mettait tous les équipages au cabaret. Je dis la vérité : à Lorient ni à Port-Louis, personne n'a eu connaissance de ce grain-là qui me prit, vers les basses de Cresscoret, à une demi-lieue de l'île. Mon mât fut brisé comme un tuyau de pipe et ma voile s'envola le diable sait où. Un grain sec, pas un nuage au ciel, des étoiles à boisseaux, et qui brillaient comme un million de chandelles ! Qu'est-ce que c'était ? Demandez à un plus savant, tout de même. La mer se mit à danser fameusement, ma plate vira bord sur bord et

j'aurais juré que tous les tonnerres du ciel canonnaient au-dessus de ma tête. Je commençai à vider avec mon chapeau, car je ne trouvais pas l'écuelle, et la lame embarquait en grand, comme chez elle. Si j'avais été en état de péché, gare à moi ! C'est là que je fus content de n'avoir pas sur moi la damnée boîte. Je dis un bout de patenôtre et, aussi vrai que nous sommes là tous deux, monsieur l'avocat, je n'eus pas peur.

N'empêche qu'un grain pareil, ça ne s'est jamais vu.

J'avais bordé mes avirons pour me tenir debout à la lame, et j'en vaux un autre quand j'ai du bois dans les deux mains, mais je t'en souhaite ! Autant gouverner une baille ! J'allais à la dérive, tantôt de ci, tantôt de là, virant au remous, puis au courant, quand tout à coup calme plat ! La mer était autour de moi douce comme de l'huile, et les roches du Trou-Tonnerre faisaient ombre au-dessus de moi.

Le petit clocher de la chapelle de Lokeltas tinta le coup qui précède l'heure. Je n'avais que bien juste le temps pour couler ma ligne avant minuit. J'ôtai ma veste et ma chemise, j'affutai mon couteau sur le fer du grappin avant de mouiller, et je taillai sur la chair de mon bras gauche une jolie tranche que mon hameçon y passa et repassa six fois sa pointe. Ça tenait dur. C'était là mon idée, monsieur l'avocat : je donnais au merlus la boîte qu'il fallait, sans rien prendre à l'église ni au cimetière. Ma chair est celle d'un chrétien, pas vrai?

A l'eau le plomb ! La longueur de mes trois lignes y passa. Mon bras me faisait durement mal, mais je pensais aux douze mille francs. Avec douze mille francs, on payait le Judas, et le grand-papa était heureux. Je souriais, parce que je voyais le sourire de Mlle Jeanne...

L'idée ne me venait même pas que ma boîte pût aller en vain au fond de la mer.

Minuit sonna. Au dernier coup, je sentis comme une caresse faible au bout de ma ligne et je me dis : Voilà la bête ; ne nous pressons pas ! Quand on pêche, on devine bien ce qui se passe sous le bateau ; la ligne parle et dit aux doigts si le poisson mord ou si le poisson s'amuse. Parfois la boîte arrive devant un animal qui vient de prendre son repas ; alors il joue. Il me semblait que je voyais le damné merlus jouer autour de mon hameçon. Mords donc, fainéant, qu'on te pique !

Tâche ! il jouait toujours comme un quelqu'un qui fait des boulettes avec la mie de son pain au dessert.

Auquel cas faut lui retirer l'objet tout doucement, pour lui faire envie. Les poissons, ça ressemble au monde. Ce qu'on craint de perdre, on le croche. Je halai sur ma ligne. Attention ! y avait quelque chose au bout. L'animal avait mordu à la sournoise. L'animal? Il n'y a pas dans la mer d'animal si lourd que ça ! C'était la roche. On aurait joué un air de musique sur la corde, tant elle était tendue ; mes mains se déchiraient et l'effort faisait ruisseler le sang de mon bras.

Tiens bon, pourtant ! Ça venait un petit peu. Ce n'était pas la roche, car j'avais bien déjà trois ou quatre brasses de ma corde dans le bateau. J'avais ouï conter à Seveno qu'il avait pêché au Glenan la grand' raie qu'on appelle un *posteau ;* elle pesait soixante-seize livres, mais elle gigottait, fallait voir, et le bateau allait comme une balançoire. Ici, rien : on aurait dit que je montais un seau d'eau du fond d'un puits.

Etait-ce Dieu possible? J'amenais peut-être le poisson d'or, le vrai. L'or, ça n'est pas une chose vivante. Un poisson tout en or ne peut pas remuer.

Je halais. — L'idée me vint que je halais un noyé.

Mais les noyés ne pèsent pas si lourd.

Je ne pourrais pas dire tout ce qui me passa par la tête. Je n'avais pas encore étudié. Mais maintenant que j'ai étudié, je n'en serais pas plus fin de beaucoup.

J'avais quarante brasses dans le bateau. Il en restait bien encore une fois autant, car c'est long, trois lignes bout à bout. J'eus comme un rêve et je vis à travers l'eau une baleine morte. Il en vient de temps en temps jusque chez nous. Ma sueur et mon sang coulaient à la fois ; je râlais, tant j'avais de fatigue.

Enfin le paquet monta ; je dis bien, le paquet : un monceau de goëmons, lesté par un tas de petites roches, des grandes feuilles huileuses, emmêlées avec ce qui me parut être des guenilles. J'eus la conscience de passer

La pêche de Vincent. Dessin de F. Lix.

cela par-dessus bord et je tombai épuisé au fond de la plate.

Mon hameçon n'avait plus la boîte, et ma ligne était mêlée comme une tignasse de petit grésillon qui n'a pas été peigné depuis sa naissance.

Mes pauvres douze mille francs, monsieur l'avocat ! Ma pêche ne valait pas douze liards, c'est sûr ! Il était bien une heure du matin quand je me sentis assez fort pour lever mon grappin. J'avais maintenant contre moi le vent et la marée, et j'étais faible par le sang que j'avais perdu avant de bander mon bras. Il fallut pourtant nager et nager ferme, car je voulais arriver avant le jour. La honte me tenait ; il me semblait que tout le monde allait dire, en me voyant passer : Voici Vincent, l'innocent, qui revient de pêcher le poisson d'or !

Les nuits sont courtes en juin. Les couraux se couvraient déjà de barques quand j'accostai à la pointe de Gavre. Je ne peux pas dire non, monsieur l'avocat, l'espoir est quelque chose d'entêté : avant de quitter ma plate, je voulus éplucher le tas de goëmons que j'avais amené, pour voir si, dedans, il n'y avait rien de bon à prendre. Le fond de la mer est plein de trésors. Quand je n'aurais trouvé qu'un gros diamant ou une poignée de perles fines ! On dit que ça vaut cher.

Il y avait des crabes morts et vivants, des coquilles d'huîtres, des pinces de homards, des roches, du corail, des herbes de toute sorte et en quantité, car le paquet pesait plus de deux cents livres, mais il n'y avait ni perles ni diamants. Au centre du tas, c'était, comme je l'avais cru voir dans l'obscurité, un amas de guenilles, de vrais lambeaux d'étoffes où restaient des débris informes d'ossements humains. Le cadavre d'un noyé avait été le premier noyau de cette bizarre agrégation. Le doute n'était pas possible, car une portion du costume restait presque entière : c'était une capote en toile cirée,

Vincent demandant la main de Jeanne. Dessin de F. Lix.

à laquelle des myriades de coquillages s'étaient attachés.

Le soleil se levait derrière les blanches maisons d'Etel, que j'étais encore à fouiller mon misérable trésor. Je le rejetais à la mer à pleine poignée, et bientôt il n'y eut plus dans le bateau que la capote cirée. Elle allait suivre les autres débris, lorsque je sentis dans la poche un objet dur. Je retournai vivement le vêtement, qui pesait bien quarante livres avec ses lourdes broderies de coquilles, et je m'emparai d'une boîte de fer-blanc cylindrique, pareille à celles où les patrons abritent leurs rôles et autres papiers d'équipage. Il y avait des papiers dans cette boîte. Je ne savais pas lire, mais je gardai la boîte et les papiers. Ce fut tout le produit de mon expédition.

Seveno voulut m'interroger à mon retour ; je lui fermai la bouche. Chose singulière, ma mauvaise chance, au lieu de m'abaisser vis-à-vis de Seveno, me rendit plus ombrageux et presque fier. Bien loin de se fâcher, le bonhomme descendit d'un cran et prit à tâche de diminuer ses familiarités à mon égard. Ses matelots, mes camarades, firent comme lui. J'étais toujours mousse à

bord de *la Sainte-Anne,* mais il arrivait souvent qu'on me parlait le bonnet à la main. Monsieur l'avocat, il faut voir pour comprendre ce qu'il y a de brave bonté dans ces cœurs-là.

Je fus malade un mois, pas tout de suite, mais quand vous eûtes quitté Lorient, bien malade; ma plaie était mauvaise, elle eut grand'peine à se fermer. Il y avait toujours auprès de moi un de nos marins qui veillait à mon chevet comme une mère. J'avais le meilleur médecin de Lorient. Un jour que le docteur avait hoché la tête en examinant ma blessure, Seveno eut des larmes plein les yeux.

— Il faut te repiquer, Vincent, me dit-il. Les temps sont meilleurs, et tu coucheras peut-être bientôt dans le lit de ton père.

Je lui fis signe d'approcher et je lui dis à l'oreille :

— Je voudrais la voir avant de mourir.

Il savait tout, et ce n'était pas grand'chose, allez, monsieur l'avocat. Mon secret était que j'allais à la nuit sous les croisées de Mlle Jeanne et que je brûlais des cierges à Notre-Dame de Larmor pour son bonheur. Nous ne nous étions jamais parlé. Keroulaz et Chédéglise sont cousins, mais, outre que j'étais tombé bien bas, il y avait eu entre les deux familles des procès et des querelles à main armée. Mlle Jeanne me connaissait un petit peu, cependant. Elle rougit quand Seveno la pria de venir me voir. Certes, elle eût accordé cette grâce à tout autre malade. Sa vue me fit mieux que toutes les médecines. Dès qu'elle fut partie, je me sentis plus fort à la pensée qu'elle allait prier pour moi, la douce sainte.

Elle vint trois fois à Gavre ; la troisième fois, je pus la reconduire un petit bout de grève, et, huit jours après, je pris le chemin de Port-Louis pour parler au grand-père. En route, j'étais bien tremblant ; je pensais que j'aurais dû allumer au moins un cierge à Larmor pour le succès de mon entreprise ; mais, dès que le grand-père m'eut demandé ce que je voulais, je me sentis du courage plein le cœur.

Pour sûr, Jeanne priait, et ma force, c'était sa prière.

Je vivais avec de bien pauvres gens; mais la pauvreté de ceux qui ont les mains rudes n'attriste pas comme l'indigence qui était là autour de moi, pleine encore du souvenir des jours meilleurs. Sans la prière de Jeanne, je serais resté muet, tant j'avais de compassion et de respect.

— Je suis Vincent Penilis, dis-je; il n'y a plus que moi. Voulez-vous me fiancer votre petite-fille?

Il me regarda de la tête aux pieds. Je m'étais pourtant habillé de mon mieux, mais la rougeur vint sous ses cheveux blancs. Ce qu'il pensa, il ne le dit point, et ses seules paroles furent celles-ci :

— Nous avons tous été ce que nous ne sommes plus.

Après un silence pendant lequel mon cœur tremblait, il reprit :

— Vous êtes bien jeune, mon cousin Penilis.

Vous savez quelle généreuse bonté il y a dans son âme, monsieur l'avocat. Il voulait me refuser, mais il ne voulait pas m'humilier. La Vierge m'inspira de répondre :

— Vous êtes bien vieux, mon cousin Keroulaz.

Il leva sur moi ses yeux, où le sourire allait naître, et murmura :

— Cela est vrai.

— Si Dieu vous appelait à lui par malheur, poursuivis-je, Mlle Jeanne n'aurait plus personne.

Je vis bien qu'il avait envie de me tendre la main, mais une idée lui passa, et son front se rembrunit pendant qu'il disait tout bas :

— Il n'y avait point de sentier du château de Keroulaz au château de Penilis.

— Il n'y a plus ni château de Penilis ni château de Keroulaz, repartis-je. Que la paix soit entre les morts !

— Tu parles comme un homme ! pensa-t-il tout haut.

Il appela Jeanne, qui vint souriante et blanche, comme une promesse de bonheur. Ils causèrent ensemble si bas, que je ne les entendais pas, mais je voyais le rose monter aux joues de Jeanne, et j'invoquais, avec Jésus et Marie, tous les saints du paradis. Après une minute, qui me sembla longue comme tout un jour, M. Keroulaz renvoya sa petite-fille d'un geste, et je restai de nouveau seul avec lui.

On venait de me juger ; il allait prononcer l'arrêt.

— Vincent, me dit-il, je n'ai jamais eu de haine contre les tiens; si j'avais eu de la haine, ton père, le colonel, aurait forcé mon pardon en mourant comme un martyr. Je te prends pour mon fils, mais il faut gagner Jeanne. Tu l'as dit : je suis vieux ; après moi, elle n'aura personne. Tu n'es rien, sois quelque chose. Un simple matelot...

— Je ne suis que mousse, l'interrompis-je ; mais je vous comprends, et j'ai du cœur.

— Que sais-tu ?

— Rien.

— Apprends donc tout, garçon, et hâte-toi. Jeanne a promis de t'attendre. Nous ferons la noce le jour où tu seras reçu patron au cabotage.

J'eus comme un éblouissement de joie, et je sortis pour commencer mes études. J'achetai un alphabet de cinq sous. Je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait apprendre pour devenir patron au cabotage, mais il me semblait que j'allais devenir savant en quelques jours.

Par le fait, monsieur l'avocat, la science du patron au cabotage n'est pas le Pérou, à ce qu'il paraît; mais je ne suis pas près de passer mon examen. J'ai la tête dure, et, sans l'idée de Jeanne, je jetterais mes bouquins pardessus le bord...

— Celui qui parlait ainsi en 1805, mesdames, s'interrompit M. de Corbière, devait, dix ans plus tard, siéger avec éclat à la Chambre des pairs et venir en aide, presque seul parmi ses collègues, aux efforts éloquents de Berryer et de Dupin, lors du procès du maréchal Ney ; il devait porter jusqu'au chevet de Louis XVIII sa vaillante protestation et, en présence du roi lui-même, — je puis le garantir, j'étais présent, — imposer silence au duc de Duras, qui conseillait de ne point entendre les supplications de la duchesse de la Moskowa.

Celui-là, qui était si loin de son humble examen de patron au cabotage, devait être le contre-amiral comte de Chédéglise, membre de l'Institut, et l'une des plus incontestables lumières de notre marine sous la Restauration.

Nous devions changer de rôles, voyez-vous, et vous pardonnerez à l'émotion qui met un temps d'arrêt dans mon récit. De protecteur que j'étais ce jour-là, je devais devenir protégé.

Mais poursuivons. Il était assis sur le coin d'une chaise dans mon très-modeste bureau, et me parlait avec plus de respect que jamais solliciteur ne le fit en mon cabinet ministériel. Il fallait, pour l'encourager, tout l'intérêt évident et profond que je prenais à son histoire.

— Je fus six mois à connaître mes lettres, monsieur l'avocat, reprit-il. Ce n'étaient pas les professeurs qui

me manquaient, bien au contraire. Je n'osais pas m'adresser à M. Keroulaz, et je faisais le fanfaron auprès de Mlle Jeanne, qui croyait à mes prétendus progrès sur parole; mais j'avais Seveno et les quatre matelots de *la Sainte-Anne*. Seveno était le plus instruit de tous, comme de raison, et n'en savait pas beaucoup plus long que moi; les autres à l'avenant; mais tous avaient de la bonne volonté à revendre, et l'équipage entier se réunissait pour me faire perdre la tête. Le grand secret avait transpiré; personne n'ignorait à bord que je marchais à la conquête de Mlle Jeanne; chacun voulait m'aider. *La Sainte-Anne* devenait une école : après la journée, on allumait une résine, et en avant la croix de Dieu !

Ils travaillaient comme si la science eût dû entrer dans ma tête en passant par leur cervelle. Ça vous aurait fait rire et peut-être pleurer aussi, monsieur l'avocat, de les voir tous les cinq épelant à grand effort l'alphabet déjà désemparé. Je tenais le centre; on commençait à m'appeler monsieur Vincent, bien malgré moi; toutes les têtes, penchées sur le malheureux petit livre, travaillaient. Seveno ne contait plus d'histoires; il s'agissait d'étudier à six, pour que je fusse patron au cabotage.

J'ai omis de vous dire que le Judas avait eu vent de mon entrevue avec M. Keroulaz. Il fit venir un soir Seveno et lui ordonna de me débarquer. Seveno l'envoya paître, selon son expression, et nous quittâmes *la Sainte-Anne* pour faire la pêche, à notre compte, sur une barque de rebut. J'étais toujours le mousse, c'est-à-dire le dernier de l'association; mais j'avais une manière de lit dans la cabine, tandis que patron et matelots couchaient à fond de cale.

Plus nous allions, plus le *monsieur Vincent* devenait d'usage. Un jour, Seveno me dit, et je répète ses propres paroles : — On peut se passer de toi, ces temps-ci, monsieur Vincent, ma garçaille. Tu resteras à la case et tu mangeras ton livre en grand toute la sainte journée. Par quoi, ce sera autant de pris. Nage à la maison !

L'équipage applaudit et vida cinq pots chez Mikelic en l'honneur de l'idée. Non-seulement je restai tranquille à la case, mais on me donna la femme de Courtecuisse pour faire ma cotriade. A dater de ce moment, je mordis à la besogne et je fis de véritables progrès. Ce fut grande fête, la première fois que je lus à l'équipage stupéfait une page de gazette qui avait enveloppé deux sous de tabac. On but je ne sais combien de pots chez Mikelic, et Seveno déclara qu'il avait vu bien des commissaires à qui j'aurais donné le tour.

Enflé de ce succès, j'allai à Port-Louis m'offrir à l'examen de M. Keroulaz, qui me dit : — Penilis, mon garçon, il faut aller à l'école, sans quoi Jeanne risque de t'attendre cent ans.

La bonne chance accompagnait notre vieille barque, qu'on avait baptisée *la Jeanne Keroulaz*, en l'honneur de mes amours. Quand je revins, bien triste, conter à mes braves amis le résultat de mon épreuve, Seveno cassa d'un coup de poing une table vermoulue, qui était la meilleure de tout le mobilier de Mikelic.

— Nom de nom de nom de nom ! gronda-t-il, ça n'est pas juste ! L'enfant lit tous les cornets à tabac comme père et mère... N'empêche que, si le vieux l'a dit, monsieur Vincent, faut te patiner différemment et mettre le cap sur l'école. Allume !

Le lendemain, je fis mon entrée à l'école, où je fus placé dans la classe des petits enfants. Il y a un mois de cela, monsieur l'avocat, et j'ai bientôt fini. Je n'ai plus à vous dire que le motif de mon voyage.

Il y avait près d'un an déjà que j'avais jeté ma ligne au Trou-Tonnerre. Je ne peux pas dire que j'avais oublié cette nuit-là; mon bras, qui restait faible et douloureux, m'en faisait souvenir à chaque instant; mais l'ardeur que je mettais à mes pauvres études avait éloigné de moi toute autre pensée. Il est certain que, dans les premiers jours qui suivirent mon équipée, j'avais un ardent désir de savoir lire pour prendre connaissance des papiers qui étaient dans la boîte de fer-blanc trouvée dans la poche du caban de toile cirée, mais peu à peu cette préoccupation avait disparu, et l'étui de fer-blanc était absolument sorti de ma mémoire; ceci, à tel point que, sachant lire et tenant, par conséquent, dans ma main la clef de ce mystère, je ne songeais pas à m'en servir. Il fallut un hasard. Jeudi dernier, patron Seveno se plaignit en rentrant que ses papiers étaient tout trempés, parce que son étui dessoudé faisait eau.

— J'en ai un ! m'écriai-je.

Et je courus à mon coffre, où je trouvai la boîte de fer-blanc sous mes anciens habits de mousse.

— Ça n'est pas du fer-blanc, ça ! me dit Seveno. Où l'as-tu eu, monsieur Vincent ?

— Au Trou-Tonnerre, répondis-je.

Le patron déposa l'objet sur la table comme si ses doigts avaient touché un charbon ardent. Les autres se mirent en cercle et regardèrent avec curiosité.

— On dirait de l'argent ! firent-ils.

Et Courtecuisse demanda :

— Qu'y a-t-il donc d'écrit sur le couvercle ?

Je n'avais pas remarqué qu'il y eût rien d'écrit. Je pris la boîte vivement, et je restai tout ébahi en lisant ces deux noms : Yves Keroulaz.

Vous êtes aussi étonné que moi, monsieur l'avocat; mais attendez !

Vous pensez si j'eus vite fait d'ouvrir la boîte. Mes mains tremblaient. Je songeais que ces haillons pleins d'ossements, mêlés parmi les goëmons, avaient appartenu au père de Mlle Jeanne, et qu'au lieu de mettre ses restes en terre sainte, je les avais rejetés dans la mer.

Le premier papier qui me tomba sous les yeux fut une quittance timbrée et signée J.-B. Bruant : une quittance de douze mille francs pour solde du prix de la presse à sardines vendue à M. Keroulaz...

— Vous avez cette quittance ? m'écriai-je en saisissant le bras de Vincent.

— Je suis venu tout exprès pour vous la remettre, monsieur l'avocat. La voici.

IV

— Bon ami, dit la comtesse douairière de Chédéglise qui tendit la main à M. de Corbière, vous avez passé sous silence une bonne moitié du bien que vous fîtes en ce temps-là. Je voudrais qu'il me fût permis de raconter le restant de l'histoire.

— Non pas, non pas ! s'écria le ministre; c'est mon premier succès de roman ! j'y tiens ! et je continue. Faites la police, madame la marquise ! Quiconque interrompra donnera un gage !

Notre beau garçon de Vincent sortit de sa poche le fameux étui d'argent. Il y avait déjà six mois qu'il ne halait plus sur l'aviron. Ce fut d'une main fine et blanchette qu'il me remit le papier timbré, bien et dûment signé par ce coquin de Bruant.

— Avec ça, me dit-il, monsieur l'avocat, l'affaire est dans le sac, pas vrai ?

Je soupçonne, mesdames, que vous partagez l'avis de

Vincent. La possession d'une pièce si importante doit assurer à vos yeux le gain de notre cause, et vous voyez déjà le Judas confondu comme il le mérite. Il y a la justice de tout le monde et la Justice avec un grand J, la vieille Thémis, qui porte une balance sur tous les frontons des temples où l'on plaide. Personne ne peut m'accuser de ne pas aimer cette Justice-là, qui m'a fait, en définitive, ce que je suis; mais j'aime encore mieux l'autre. Je ne sais pourquoi cette balance elle-même me fait peur; je la comprendrais entourée d'un fort grillage, afin qu'aucune main subtile ne pût adroitement y glisser un faux poids.

Il y avait déjà moitié de chose jugée. Devant le premier tribunal, cette pièce, miraculeusement retrouvée, nous aurait sans doute donné la victoire. Sans doute, ici, veut dire un peu plus que peut-être, mais pas beaucoup, à cause de l'absence de grillage. Maintenant il fallait faire casser le jugement. Remercions Dieu, mais n'entonnons pas encore le chant triomphal.

Pendant que je réfléchissais, tournant et retournant dans mes mains la quittance, qui était fraîche et intacte comme si elle eût dormi depuis le temps dans les cartons d'un garde-notes, Goton entra à grand bruit, précédant un commissionnaire qui portait la caisse de vin d'Espagne. Voyez déjà l'utilité du grillage! L'avocat ne tient pas la balance, il est vrai! mais ces perfides petits cadeaux se trompent parfois de porte et montent plus haut que l'avocat. Pour ma part, je le voudrais si serré, le grillage, qu'il pût servir de parapluie à Danaë, et d'écran aussi contre vos rayons, belles dames.

Surtout contre vos rayons. Pour Thémis, en effet, je ne crains pas trop l'argent, fi donc! Je me moque des caisses de vin d'Espagne, quoique Thémis ait contracté sur l'Olympe même l'habitude du nectar, mais sur le marbre austère de cette statue sait-on l'effet que produit un sourire!

L'arrivée de la caisse changea subitement le cours de mes pensées. Cela dut paraître sur mon visage, car notre Vincent, qui restait inquiet devant mon silence, respira bruyamment tout à coup et s'écria :

Ça mord, monsieur l'avocat, pas vrai?

Ça mordait! Et c'était le poisson d'or, cette fois, qui chatouillait mon hameçon! La vue de cette caisse de sapin m'éblouit; mon cerveau vibra au contact d'une de ces grandes idées qui gagnent les batailles.

— Monsieur de Chédéglise, dis-je, il faut entrer au lycée de Rennes et regagner le temps perdu. Vous allez être un riche gentilhomme!

Vincent changea de couleur.

— Il ne s'agit pas de moi, monsieur l'avocat, murmura-t-il.

— Aidez le commissionnaire à recharger sa caisse, Vincent... Il s'agit de vous, parbleu!... M. Bruant n'a-t-il pas le château de Penilis comme il a le château de Keroulaz?

Il resta immobile, et ses yeux semblèrent s'agrandir en se fixant sur moi.

Puis sa prunelle brilla, et il pensa tout haut :

— Si on pouvait fouiller le fond de la mer...

— Il y a quelque chose de plus difffcile à sonder que la mer, monsieur de Chédéglise, l'interrompis-je, c'est la conscience d'un scélérat. Et pourtant Dieu permet tôt ou tard qu'une lumière se fasse au fond de ce gouffre... Aidez à recharger la caisse... La bataille est commencée, entendez-vous, et je vous donne ma parole d'honneur d'y perdre tout mon latin, ce qui est le sang de l'avocat, avant de reculer d'une semelle.

Je riais en parlant, mais mon accent démentait ma moquerie, car j'avais, en vérité, de l'enthousiasme plein le cœur.

Vincent obéit; il prit la caisse de vin d'Espagne et la remit sur le dos du commissionnaire étonné. Je dis à ce dernier :

— Reportez cette caisse aux messageries pour compte de M. Bruant, propriétaire à Port-Louis.

Vincent murmura :

— Ah! ah! c'était le Judas!..

Goton regarda partir la caisse avec chagrin et me dit sans façon :

— Quoique vous ne rouliez pas beaucoup, vous n'amasserez jamais de mousse!

Vincent avait apporté la procuration notariée de M. Keroulaz. Dès le lendemain, je consignai l'amende d'appel au greffe de la cour impériale, et l'affaire fut mise au rôle. Le lendemain aussi, je plaçai sous bande la missive de M. Bruant et je la lui renvoyai. Séparément, je lui écrivis la lettre suivante :

« M. Corbière, avocat, prie M. J.-B. Bruant de vouloir bien, dans le plus bref délai possible, passer à son cabinet, pour affaire grave qui le concerne. »

Personne, je le pense, dans l'heureux et noble auditoire qui m'entoure n'a reçu de pareils billets. On se dérange quand on veut vous entretenir, mesdames, et vous aussi, messieurs, fût-on notaire et s'agît-il de vous annoncer la mort d'un oncle avec la naissance d'un héritage. Vous ne pouvez savoir, par conséquent, quelle impression singulière produisent ces lignes laconiques et mystérieuses.

Tout homme qui s'occupe d'affaires et qui écrit sur du papier timbré possède ce pouvoir exorbitant de procurer une mauvaise nuit au meilleur dormeur de son département et une migraine à la plus forte tête.

Ici-bas, entre ces deux catégories bien tranchées, les gens honnêtes et ceux qui ne le sont pas, il existe une infinité de nuances : toutes les dégradations prismatiques qui séparent le noir du blanc.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer,

disait cet insolent Despréaux en parlant d'autre chose. Moi, je ne précise rien, mais j'ai rencontré dans ma vie bien peu d'âmes assez vigoureuses pour éviter le petit mouvement de fièvre que procure cet avis de l'avocat, de l'huissier ou du notaire. Je ne parle même pas de la cédule, émanant du parquet ou de la préfecture de police.

Connaissez-vous beaucoup de consciences qui aient gardé intacte la blancheur de la robe nuptiale! Notre-Seigneur ne trouva personne pour jeter la première pierre, dès qu'il eut mis la condition de se sentir sans péché.

N'eût-on point véritablement de péché, il y a le doute.

N'eût-on pas même le doute, car je sais des gascons qui sont absolument sûrs de tomber comme des plombs au fin fond du paradis, reste encore cette crainte salutaire qu'inspire la Justice avec un grand J. Dès que ces respectables bassins, qu'une raillerie du hasard appelle des *fléaux*, se mettent en branle, tout le monde tremble. Gare à la balance infaillible! Elle a ses jours. L'œil auquel rien n'échappe joue parfois à colin-maillard d'une façon lamentable. J'ai fait ce rêve, qu'il y avait au monde un portrait vivant de votre serviteur, nommé Duboscq, comme le Sosie de Lesurque, ou autrement, cela importe

peu, et que je m'éveillais guillotiné, parce que cette seconde épreuve de moi-même avait eu l'indélicatesse d'arrêter la diligence. Ce sont là des songes pénibles. Et tenez! Je vis hier la fille de ce Lesurque, dont la femme est morte folle. J'ai voulu railler, mais me voilà qui tremble. La fille de Lesurque venait me demander la réhabilitation de son père, déshonoré par erreur, assassiné par mégarde. Moi, ministre, je n'ai pas pu : la statue de Thémis ne veut pas. Nous sommes allés chez le roi, la fille de Lesurque et moi, et, en chemin, elle me disait : — Autrefois, je suis allée déjà chez l'empereur.

La statue de Thémis ne veut pas ; l'empereur n'a pas pu, le roi ne pourra pas.

Vous voyez bien ! Dès que bouge un des suppôts de la déesse, l'innocent a quelques raisons pour trembler. — Mais le coupable?

Ah ! vous ne savez pas, et nul ne sait, je l'affirme, dans quelle étrange proportion la conscience humaine est troublée. Ce n'est pas l'homme d'Etat qui vous parle ici, c'est le vieil avocat, vétéran de l'inquisition de Palais, le légiste qui passait pour retors et qui, à tout le moins, peut se vanter d'en avoir vu de toutes les couleurs.

Il y a des milliers de degrés dans le mal, comme il y a des milliers de nuances dans l'inquiétude produite par cette vague menace de la loi.

Chose singulière, devant ce premier symptôme du réveil de la Providence, tel homme hardi s'affaisse qui résisterait vaillamment à une accusation plus formelle. C'est l'inconnu; ce sont les ténèbres ; c'est la voix redoutable, venant on ne sait d'où, et prononçant à l'oreille un nom oublié, une date perdue.

Qui nie les revenants? Moi, j'ai vu des centaines de fantômes!

Mais, pour arriver tout d'un coup à notre cas spécial, s'il s'agit vraiment d'un criminel, l'effet produit est pour la plupart du temps le vertige.

Je reçus poste pour poste une très-longue lettre de M. Bruant, dans laquelle il rejetait bien loin l'idée de me venir trouver. Quelle qualité avais-je pour déranger un personnage de sa sorte ? Il me faisait le compte de ses revenus ; il plaidait la différence de nos âges ; il me demandait si j'étais fou.

Le soir même, il était dans mon cabinet, arrivant ainsi deux heures après sa lettre.

Je ne vous ai donné jusqu'à présent, mesdames, aucune idée de la personne physique de M. Bruant, parce que je désirais vous mettre dans la position où je fus moi-même la première fois qu'il se présenta devant mes yeux. Je m'étais fait un Bruant d'imagination, un Judas de fantaisie, selon la coutume ; son aspect m'étonna ; je m'attendais à toute autre chose.

M. Bruant était un homme de haute taille qui gardait la tournure de la jeunesse, bien qu'il fût près d'atteindre les plus extrêmes limites de l'âge mûr : il louvoyait, en effet, selon le dire de patron Seveno, entre cinquante-cinq et soixante ans. Ses cheveux nuancés de gris, mais gardant des reflets blonds dans leur masse, étaient disposés avec soin ; il ne portait pas de barbe ; ses traits étaient aquilins fortement, son front un peu fuyant avait de la hauteur ; ses yeux, d'un gris très-clair et presque perlé, tachaient leur prunelle de rouge comme s'ils eussent été de jaspe ; ils brillaient subitement parfois comme des yeux de chat sauvage ; d'autres fois, et le plus souvent, ils fixaient dans le vide leurs regards atones. L'impression qu'il faisait était celle d'un homme bien élevé ; je peindrai plus vivement ma pensée en disant qu'il avait l'air d'un vieux noble admirablement conservé.

Buffon ne le connaissait pas quand il écrivit son fameux apophthegme sur le style et sur l'homme ; il est, du reste, acquis que cet illustre auteur ne connaissait pas beaucoup les animaux qu'il a si agréablement décrits. On se serait trompé du tout au tout en jugeant M. Bruant d'après son style, lors même qu'on eût amendé sa coupable orthographe.

Il fit grande impression sur Goton, qui me dit tout bas, en l'introduisant :

— Excusez ! voilà un ci-devant qu'a du foin dans ses bottes !

Il entra d'un pas brusque, mais qui ne sonnait point sur le carreau. Ses mouvements étaient ceux d'un

Corbière montrant la quittance à Bruant. Dessin de F. Lix.

homme de trente ans. Il n'est pas, du reste, hors de propos de faire observer ici qu'il était rompu à tous les exercices du corps, excellent tireur d'armes, chasseur hors ligne ; de rappeler surtout qu'il avait acquis en Bretagne une véritable renommée par son étonnante habileté comme nageur. On racontait qu'il était parti de Port-Louis avec le jusant, qu'il avait fait le tour de Groix et qu'il était revenu avec la marée, ce qui donne pour le moins six lieues de pays.

— Bonjour, mon cher monsieur Corbière, me dit-il très-doucement, mais d'un ton de protection que lui permettait, certes, sa position de fortune vis à-vis d'un pauvre praticien tel que moi, — j'ai réfléchi. Vous devez être accablé de travail, avec votre talent, et moi, je n'ai rien à faire ; vous ne roulez pas sur l'or, et moi, je suis

fort à mon aise, c'était à moi de me déranger... évidemment... évidemment... Comment va?... Et les affaires?... La pêche s'annonce à miracle, chez nous, cette année... Vous ne croyez pas aux bruits de guerre?... Assez de guerre, hein?... Qu'on nous laisse souffler... Ce sont les travailleurs qui manquent... Misère! j'ai eu assez de peine à former mes équipages... Il y avait longtemps que j'avais envie de faire votre connaissance.

Il dit ces diverses choses, qui n'avaient pas beaucoup de suite, à la file et sans reprendre haleine. Son débit, en parlant, ne manquait pas d'aisance, mais sa présence même trahissait ses craintes, et je devinais son trouble au travers de ses efforts.

— Veuillez prendre un siége, monsieur Bruant, lui dis-je avec toute la froideur dont on peut faire usage sans tomber jusqu'à l'impolitesse.

— Bien honnête, répliqua-t-il, bien honnête. J'ai de bonnes connaissances à Rennes. J'ai eu le préfet au château, lors de la tournée, quand il était à Vannes... et j'ai dîné avec le procureur général, à Lorient, chez l'amiral... Voyons! de quoi retourne-t-il, monsieur Corbière? J'ai idée que vous allez faire, ce soir, une bonne petite affaire avec moi, hé, hé!

De la lettre renvoyée ni de la caisse de vin d'Espagne, pas un mot.

— Personnellement, monsieur, répliquai-je, je ne suppose pas que je puisse avoir aucune affaire avec vous. J'ai mon client, dont les intérêts sont opposés aux vôtres.

— Mais du tout! s'écria-t-il, mais du tout! Voilà l'erreur! En quoi opposés? Ce bon vieux Keroulaz est entêté comme une mule. Je lui ai dit : Donnez-moi votre fille en mariage...

— Pardonnez-moi si je vous interromps, monsieur Bruant, prononçai-je avec sécheresse. Mes instants sont précieux, et il ne s'agit absolument pas de M^lle^ de Keroulaz.

Il fronça le sourcil et pâlit d'une manière visible.

— Est-ce que vous avez la prétention de m'effrayer? murmura-t-il assez hors de propos.

Et, voyant tout de suite sa maladresse, il ajouta :

— Cartes sur table, monsieur Corbière. Le billet que vous m'avez écrit a paru, à mes amis comme à moi, fort peu convenable.

Je souris involontairement, et mon sourire signifiait si bien : « Vous n'avez montré ma lettre à personne, » qu'il intercala précipitamment :

— Si fait, monsieur, si fait... j'ai consulté à ce propos... Je consulte toujours... Oh! oh! vous avez écouté les clabaudages... les clabaudages... les clabaudages...

Il répéta ce mot par trois fois, et ajouta :

— Je suis en règle, voyez-vous, j'ai tous mes titres, moi. Bah! bah! L'expérience vient avec l'âge. Savez-vous ce que c'est qu'une petite ville, vous? Je soigne ma fortune; ça empêche-t-il les blés du voisin de pousser? Pour leur plaire, faudrait-il jeter mes écus de six livres par la fenêtre? Combien gagnez-vous bon an, mal an, vous?

— Monsieur... voulus-je l'interrompre.

— Je vous dis : cartes sur table! Que diantre! on ne peut pas devenir riche sans exciter l'envie de ceux qui restent pauvres; admettez-vous cela? Oui. Eh bien, tout se suit. Les ivrognes ne m'aiment pas, parce que je ne bois que de l'eau rougie. Les ci-devant me détestent, parce que je sors du peuple. J'ai été domestique, et me voilà maître : ça m'honore... J'ai donc une marotte comme tout le monde, c'est d'aimer une fillette dont je serais le père grandement... voilà... faut-il me pendre?... Je n'y vais pas par quatre chemins, moi, et je dis les choses comme elles sont : je n'ai ni vices, ni défauts, ni habitudes; je voudrais une femme pour lui donner mes cent cinquante mille livres de rentes, comme à un petit enfant chéri... oui... oui...

Sa voix se prit à trembler et son œil devint larmoyant.

Il disait vrai : il n'avait ni vices, ni défauts, ni habitudes, tout ce qui sert à dépenser l'argent lui manquait. Il ne se connaissait aucun goût, aucune manie; son avarice était d'une stérilité absolue. Il aimait l'argent pour l'argent. Avec son argent conquis, il faisait trop bon ménage; il s'ennuyait; son avarice n'était pas assez robuste pour lui donner le bonheur complet.

Ou plutôt, le véritable avare a besoin d'une passion coûteuse à combattre; il faut cela pour la lutte nécessaire à toute existence. M. Bruant n'avait pas de passion. Quand il avait remué ses écus, tout était dit; il ne leur voyait point cette paire d'ailes qui rend les écus bien plus chers. C'étaient toujours les mêmes écus. Jolis écus, mais qu'on ne craignait point de perdre.

M. Bruant n'avait, pour se divertir un peu, que ses vilenies. Il en faisait tant qu'il pouvait.

J'ai dit que l'intérêt avait été le premier mobile de l'amour chez ce bizarre personnage, l'intérêt ou la peur de perdre, ce qui est tout un. C'est mon appréciation; mais quel que fût le point de départ, l'amour était solidement enraciné désormais, enraciné si bien, que la peur ne pouvait plus lui imposer silence.

— Monsieur Corbière, reprit-il, je vous mets cent louis dans la main... cent louis... si vous voulez faire quelque chose pour moi... Ne vous fâchez pas... je sais que vous êtes un jeune avocat bien vertueux... mais c'est une bonne œuvre... cela éteint des procès... et quand elle sera M^me^ Bruant, voyez-vous...

— Elle ne sera jamais M^me^ Bruant! l'interrompis-je avec une impatience où se mêlait quelque peu de pitié.

— Deux cents louis, monsieur Corbière!.. Il y a des jours où j'agis, où je parle comme un fou... Je m'y suis mal pris... Il fallait l'enlever, n'est-ce pas?... Avec la fortune que j'ai... et toutes mes pièces en règle... Ecoutez! vous avez vu le jeune Chédéglise, je sais cela... On clabaude... on clabaude... Je suis capable de faire quelque chose pour ce garçon-là, s'il veut quitter le pays.

— M. de Chédéglise ne quittera pas le pays.

— Oh! oh! M. *de* Chédéglise! répéta Bruant avec un timide sarcasme. Pourquoi pas M. le comte? Comment gagne-t-il sa vie depuis qu'il n'est plus mousse? Vous verrez que la police se mêlera de tout cela, monsieur Corbière!

— Je le crains pour vous, monsieur Bruant, repartis-je aussi froidement qu'il me fut possible.

C'était la première menace. Il n'en comprit point la portée et me demanda d'un ton provoquant :

— Les Bourbons sont-ils revenus, cette nuit, en cachette?

Toujours froidement, mais appuyant un peu plus sur les mots, je répondis :

— L'empereur, à votre avis, n'est-il pas assez puissant pour faire justice?

— Bon! bon! murmura-t-il. L'empereur connaît ses amis...

Puis, avec une sourde colère :

— J'ai acheté à la nation, monsieur! j'ai mes titres en

règle ! je suis ferré à glace... à glace !... Voyez-vous bien, vous êtes dans les clabaudages jusqu'au cou ! sans pièces, on ne peut pas soutenir un procès... Je joue cartes sur table, moi. Mes contrats sont chez Me Le Hordec, notaire à Lorient, et il y en a plein trois cartons... Oh ! mais ! oh ! mais ! Je veux bien faire la charité à cet innocent, M. le mousse ou M. le comte ; mais si on me pousse à bout, morbleu !...

Il s'interrompit brusquement. Depuis une minute, je jouais avec la quittance de douze mille francs que je tenais pliée entre mes doigts. Il était de ceux que le papier timbré attire et fascine. Certes, il ne pouvait deviner l'étrange importance de cette pièce, mais elle lui sautait aux yeux, en quelque sorte ; elle le troublait ; il n'en pouvait détacher son regard.

— Monsieur Bruant, lui dis-je d'un ton qui le fit tressaillir, vous nous avez dépouillés cruellement. Voici longtemps que nous n'avons plus besoin de notaire, et nous pouvons nous passer de cartons pour serrer la seule pièce qui nous reste.

Je tenais la quittance entre l'index et le pouce. Je vis de grosses gouttes de sueur qui perlaient sous ses cheveux gris.

Ses prunelles, tout à l'heure incolores, mais qui maintenant avaient d'ardents reflets, essayaient de percer l'épaisseur du papier. C'était un regard de chat-tigre, et j'eus conscience un instant de n'être pas en sûreté vis-à-vis de cet homme.

Le papier disparut dans ma poche.

Il fit effort pour sourire.

— Je suis bon, grommela-t-il, je suis trop bon. Ils savent bien cela et ils me traitent comme un enfant... Est-ce pour me vendre ce chiffon que vous m'avez dérangé, monsieur Corbière ?

— Pas précisément, monsieur Bruant... et néanmois, si vous en donniez un prix sortable...

— Qu'appelez-vous un prix sortable ?

— En argent, je ne sais pas, n'ayant point sous la main les éléments d'un pareil compte, mais, en nature, le château de Keroulaz, ses dépendances, les futaies de Cosquet, les trois fermes du Mettray, le moulin de Locmener, la grande pêcherie de Kermoro et généralement tout ce que possédait avant vous l'illustre et honorable famille dont je viens de prononcer le nom.

M. Bruant, cette fois, se mit à rire.

— Voilà une bonne pièce ! s'écria-t-il, et qui vaut gros ! J'ai donné aux biens de Keroulaz une jolie plus-value, monsieur Corbière : ça va à quatre-vingt mille livres de rentes, savez-vous cela ?... et j'en possède presque autant d'un autre côté avec l'ancien avoir des Penilis et autres... Le tout en règle. Pas un pouce de terrain qui n'ait son titre ! Je ne voudrais pas d'un million sans contrat !... Eh bien, eh bien, mon jeune ami, je ne déteste pas la plaisanterie ; on peut rire avec moi, et je vous invite à souper à l'hôtel de la Corne de Cerf, où je suis descendu ; en êtes-vous ?

— J'ai le regret de vous prédire, monsieur Bruant, répondis-je, que vous ne serez pas en appétit ce soir.

Il fronça le sourcil et me regarda en face.

J'avais fait le premier pas, mesdames. Il fallait aller de l'avant, mais Dieu sait ce que j'aurais donné pour avoir une heure de réflexion et tracer à tête reposée mon plan de bataille.

Je n'hésite pas à déclarer, contrairement peut-être à l'honnêteté de vos impressions, que mon attaque était téméraire et folle. Au point de vue des affaires, cet homme était bardé de pied en cap, et je n'avais, moi, qu'une arme de hasard, bonne tout au plus à provoquer la révision d'un tout petit procès. Je parlais de millions et il ne s'agissait que de douze mille francs dans ma quittance.

A un point de vue plus élevé, quelle preuve, je dis même quelle preuve morale avais-je contre cet homme que mon instinct accusait d'assassinat ?

La fortune, dit-on, favorise les audacieux, mais encore faut-il que l'audacieux ne soit pas un extravagant appelant en duel, le fourreau vide à la main, un maître d'escrime qui brandit une épée.

— Monsieur Corbière, reprit le Judas avec calme, vous êtes beaucoup plus jeune que je ne croyais. Ceci n'est pas un mauvais compliment, bien au contraire : la preuve, c'est que j'augmente mes offres, tant pour vous que pour vos amis et clients dont le sort m'intéresse. Je consens à doter le jeune Chédéglise, quoique je ne lui doive rien ; je m'engage à tester en faveur de Mlle de Keroulaz... par-devant notaire, s'entend... si Mlle de Keroulaz comble mes vœux en devenant ma femme... Ainsi finiront toutes les contestations et... voyons, ne liardons pas : mille louis, monsieur Corbière, cela vous va-t-il ?

Mille louis d'un coup ! Ce pince-maille qui, tant en revenu qu'en gain de commerce, touchait plus de deux cent mille francs par an et trouvait moyen de ne pas dépenser mille écus ! Ce fut comme le son de trompette qui réveille l'ardeur engourdie du soldat.

— Monsieur Bruant, répliquai-je, poussé malgré moi dans cette voie aventureuse où j'étais entré un peu à l'aveugle, oseriez-vous demander la main de Mlle de Keroulaz à son père ?

— A son grand-père, voulez-vous dire ?

— J'ai voulu dire et j'ai dit : à son père.

Le cercle de ses yeux se teignit de sombre.

— Il est mort... balbutia-t-il.

Je tirai pour la seconde fois de ma poche la quittance, et je la dépliai lentement.

Ce fut comme un voile livide qui tomba sur son visage. Il répéta pourtant, sans avoir conscience de ce qu'il disait :

— Il est mort... bien mort !

Ces gens ont la mémoire du papier timbré comme les brocanteurs se souviennent d'un tableau, ou les maquignons, d'un cheval. Au premier coup d'œil, il avait reconnu la quittance, que je lui montrais pourtant à distance respectueuse.

Il resta un instant comme frappé de la foudre, puis il frotta ses paupières injectées de rouge, et tout son corps eut un mouvement convulsif.

— Vous voyez, dis-je, que j'avais mes motifs pour vous déranger, monsieur Bruant.

— Clabaudages ! fit-il par habitude, clabaudages ! J'ai des ennemis... des jaloux... Tous les ci-devant sont ligués contre moi... mais je suis en règle... Laissez-moi examiner cela.

Il mettait déjà ses lunettes. Je refusai catégoriquement de lui confier la quittance.

— Alors, c'est un faux ! s'écria-t-il. D'où cela sort-il ?

— Ce n'est pas un faux, et vous le savez bien, monsieur Bruant. Regardez attentivement : M. Yves de Keroulaz passe pour s'être noyé il y a quatre ans. Ce papier a-t-il l'air d'être resté sous l'eau pendant quatre années ?

Le Judas jeta sournoisement un regard rapide autour de la chambre. Ses yeux sanglants roulaient et il ressemblait à une bête fauve qui va s'élancer, mais il était moins

terrible au fond qu'en apparence et je ne peux pas me vanter d'avoir eu la moindre lutte à soutenir. J'ai vu cela plus d'une fois dans ma carrière judiciaire, mesdames : un coquin enrichi manque de courage comme un loup repu.

Il voulut parler, et sa voix resta dans sa gorge ; il essaya de se lever et retomba sur son siége, en proie à une terrible attaque de nerfs. Nul ne peut savoir ce qu'il m'eût accordé en ce premier instant d'épouvante.

Me voilà donc dans cette singulière position d'être l'hôte forcé de mon Judas. L'attaque de nerfs fut suivie d'une longue syncope. Je mis la maison sens dessus dessous; des médecins furent appelés, et M. Bruant coucha dans mon propre lit.

Vers deux heures après minuit, je m'étais jeté sur un matelas, à côté de ma table de travail, et je cherchais en vain le sommeil, malgré ma fatigue extrême. J'étais tourmenté plus que je ne puis le dire ; je me demandais laborieusement ce qui pouvait résulter de tout ceci. Le premier mouvement de bravoure était passé ; je jugeais sévèrement et justement mon escarmouche que l'impromptu seul pouvait excuser. Toute cette histoire me semblait désormais un roman mal fait, dont l'absurde agencement ne pouvait pas avoir une chute heureuse.

Et cependant mon instinct, sinon ma raison, s'obstinait à voir au fond de cette mêlée des éléments de victoire. En tout cas, mon hésitation n'allait point jusqu'à con-

L'attaque de nerfs de Bruant. Dessin de F. Lix.

cevoir seulement la pensée d'abandonner mes amis Keroulaz. La quittance n'était pas pour moi une pièce valant douze mille francs ; au fond même de mon embarras, je voulais mes millions ou rien. Le sort en était jeté.

La sonnette de ma chambre à coucher retentit faiblement dans le silence nocturne. J'entendis le bruit d'un pied nu dans le corridor, et la voix effrayée de Goton me dit tout bas :

— Dormez-vous, monsieur Corbière?

— Qu'y a-t-il? demandai-je en sautant, tout habillé que j'étais, sur mes pieds.

— C'est le monsieur de Lorient qui a le grolet (le râle) de la mort et qui ne veut pas de prêtre... Madame le prêche, mais il dit comme ça qu'il n'y a pas de bon Dieu.

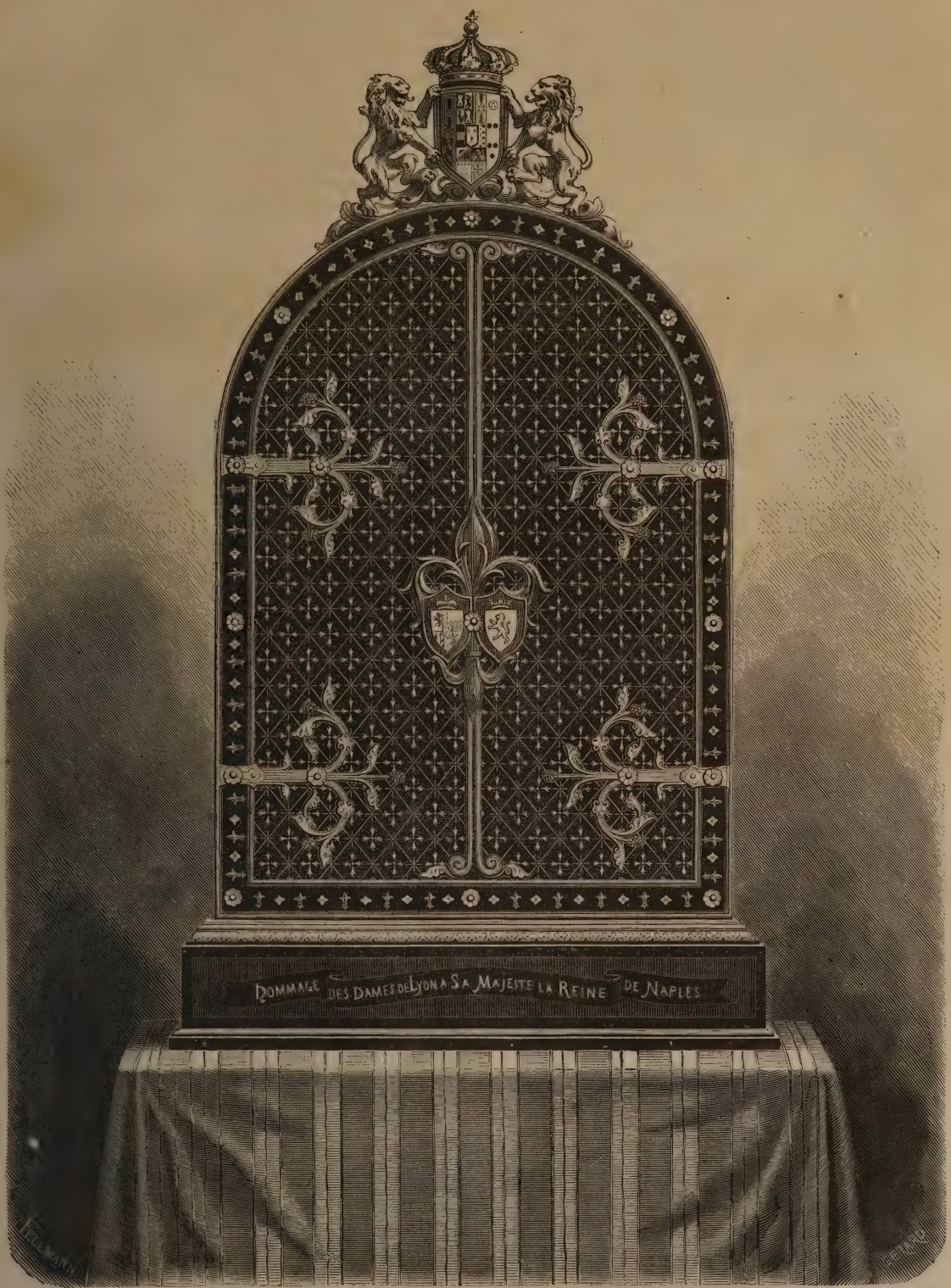
Goton se signa, car chacun sait bien qu'en ces cas-là le diable rôde du haut en bas des maisons.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à ma chambre à coucher, où M. Bruant ne râlait pas du tout, mais bien se lamentait en criant que c'était sa dernière heure. Il voulait, disait-il, me faire sa confession avant de mourir.

PAUL FÉVAL.

(*Voyez la suite plus bas, même livraison.*)

LE TRIPTYQUE DES DAMES DE LYON.



Le triptyque fermé. Composition de Tahan. Peintures de Janmot. (Voir, pages 223 et 224, le texte et le triptyque ouvert.)

CHRONIQUE DU PRINTEMPS.

LE JARDIN D'ACCLIMATATION. LA SERRE DE M. COURTOIS.

Le printemps de 1862, qui ressemble déjà à l'été, jette des flots de Parisiens aux deux extrémités de la grande ville : au bois de Boulogne et au bois de Vincennes.

Au bois de Boulogne, le rendez-vous favori est le jardin d'acclimatation, que nous avons décrit ici avec détail, et qu'il nous faudra bientôt décrire derechef pour constater ses merveilleux progrès. Son nouvel aquarium obtient un succès à la fois aristocratique et populaire. C'est un avant-goût ingénieux du Paris port de mer ; on y voit, en effet, dans une suite de réservoirs de cristal, remplis d'eau salée renouvelée sans cesse par un chef-d'œuvre hydraulique, on y voit le fond de l'Océan, avec tous ses secrets inconnus, ses végétations animées, ses poissons, ses coquillages, ses polypes, etc.; tout cela vivant, agissant, fretillant, et même mangeant à certaine heure ; car on assiste au repas de cette nation maritime, comme on assiste au repas des lions, au Jardin des Plantes. Nous reviendrons bientôt, à la plume et au crayon, sur cette nouvelle et grande curiosité parisienne.

Sur le chemin du bois de Vincennes, encore dans le cahos de sa renaissance, les élégants et les belles dames, les vrais amateurs de la nature et de l'art s'arrêtent rue de la Muette, chez le célèbre horticulteur Courtois, dont les arbres camellias sont tout simplement une des merveilles du monde. Nous sommes encore éblouis de ce tableau prodigieux. Figurez-vous la serre la plus modeste au dehors, une espèce de chaumière de fer et de treillage. Vous croyez entrer chez le *Bon Jardinier* en personne ; vous vous trouvez chez un roi des *Mille et une Nuits*, dans le palais de Sémiramis où d'Armide. Vous avez sous les yeux, sur la tête, à vos pieds, à droite et à gauche, une véritable forêt de camellias en pleine fleur. Et quels camellias ! et quelles fleurs ! Des arbres, géants de leur espèce ! Les camellias historiques du premier Empire et des deux Impératrices ! Des fleurs par milliers de milliers ! Toutes de choix exquis, de carnation vivante, de couleurs et de nuances rêvées ! Les tours de force de l'art mariés aux richesses de la nature, quelquefois sur la même branche, étoilée de camellias blancs et roses !

Cette serre, sans rivale, de M. Courtois (dans laquelle nous écrirons, un de ces beaux jours, l'histoire fantastique du camellia) est en même temps une fête pour les yeux et une leçon pour l'esprit et le cœur. Rien pour l'apparence, tout pour la vérité ! Pas d'autre luxe que la création et ses merveilles. Symbole charmant des grâces naïves et des vertus réelles. La femme qui emporte une fleur de ce sanctuaire rougit de ses dentelles et de ses bijoux, et ne veut plus que cette fleur pour parer sa beauté et sa modestie.

PITRE-CHEVALIER.

LE POISSON D'OR [1].

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.

IV (suite).

J'ai ouï prétendre par les voyageurs que les crocodiles ont aisément la larme à l'œil. Personne ne pleurait plus volontiers ni mieux que M. Bruant. Dans les livres de cette époque, vous savez comme on abuse de cette alliance de mots : les cœurs sensibles. Eh bien ! notre Judas était de la confrérie des cœurs sensibles, dont Jean-Jacques Rousseau est le président, et qui eut l'honneur de compter Marat parmi ses membres les plus humides.

Il fondait en eau quand j'entrai ; je lui trouvai néanmoins assez bon visage, et je rassurai maman Corbière, qui croyait sentir déjà une odeur de soufre.

— Vertueux jeune homme ! s'écria M. Bruant dès qu'il me vit, je suis bien près de mon dernier soupir. Je m'incline devant l'Etre suprême, mais ma raison repousse tous ces dogmes, inventés par des pontifes astucieux...

— Entends-tu, garçon ! l'interrompit ma mère.

Je lui fis signe de sortir et je dis au Judas :

— Nous voilà seuls : pas de phrases. Si vous avez une révélation à me faire, faites.

Après avoir poussé deux ou trois longues plaintes, il étancha ses paupières, qui coulaient comme deux fontaines, et commença ainsi :

— Monsieur Corbière, j'ai été mal jugé, croyez-moi, la parole des mourants est sacrée. Mon ambition était de réparer les torts de la fortune envers une famille respectable qui ne s'est pas bien conduite avec moi. Je ne suis pas né sous des lambris dorés, et les convenances d'âge n'y sont pas, j'accorde cela ; mais, à part ces deux circonstances, indépendantes de ma volonté, j'ai vécu et je meurs digne de Mlle Jeanne de Keroulaz, à qui, si l'Eternel me prête vie, je veux faire don de toute ma fortune.

Ce disant, il s'accouda sur son lit et me regarda d'un air si étrange, que je reculai mon siége involontairement. Déjà, dans la soirée, j'avais cru apercevoir en lui des symptômes de dérangement intellectuel, mais ce regard parlait tout haut de folie.

— Toute ma fortune ! répéta-t-il avec emphase. Que dites-vous de cela, monsieur Corbière ? Rien ? C'est bon. Et j'ajoute que je suis à bout de patience... et qu'on me forcera à prendre une autre femme... et que la jeune personne alors n'aura pas un sou de moi... pas un sou... pas un traître sou !... Croit-on que je sois en peine de trouver un parti ?

Il s'arrêta comme pour attendre ma réponse. J'en cherchais une qui fût désormais en rapport avec sa situation mentale apparente, lorsqu'il poursuivit brusquement :

— Des mendiants, mon cher monsieur ! Pas l'ombre d'une ressource ! Vous me faites rire avec votre quittance ! Je distingue un papier faux d'une lieue, moi, voyez-vous ! Triste affaire ! Vous êtes dans le pétrin jusqu'au cou ! Savez-vous ce qui arriverait, si vous vouliez m'assassiner ? Avant d'entrer chez vous, j'ai fait ma déclaration au commissaire de police... Et j'ai dit aux

(1) Voyez plus haut, même livraison.

deux médecins qui m'ont tâté le pouls ici : méfiance ! Il y a un coup monté contre moi... Tout ça vous étonne ? Hé, hé ! On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. Si la quittance n'était pas fausse, elle porterait des traces d'eau de mer... Il fallait être gentil à mon égard et me donner la demoiselle.

J'étais abasourdi. M. Bruant, qui avait en ce moment la figure d'un homme ivre, se mit à battre des mains et à chanter *la Marseillaise*.

Puis il reprit d'un ton comparativement calme :

— S'il était vivant, vous me l'auriez montré, jeune homme, c'est clair ! On vous aura dit que j'étais fou ? Va-z-y voir ! S'il était vivant, vous l'auriez fait sortir de quelque trou, comme un diable d'une tabatière, pour m'épouvanter... Et qui sait si je n'aurais pas trouvé réponse, même à cela ?... Je suis rusé comme un singe, hé, hé ! vous verrez bien !... Pas plus fou que vous, dites donc !... Voulez-vous parier trois francs que tout s'arrangera, en fin de compte, et qu'elle sera Mme Bruant bel et bien ?... C'est mon idée ; quand j'ai une idée, je n'en démords pas, c'est moi qui vous le dis !... Et vous aurez perdu mille louis avec une caisse de vin d'Espagne !

Je ne savais plus que penser. Il y a des folies qui raisonnent. Les yeux du Judas devenaient hagards de plus en plus, mais son effrontée divagation était pleine de logique, et sous le décousu de sa parole il y avait une argumentation serrée.

— Avez-vous sommeil, monsieur Corbière ? me demanda-t-il tout à coup en fixant sur moi sa prunelle moqueuse. Moi, je ne cache pas que je passerais bien encore une petite heure à causer avec vous. Rapprochez votre chaise... pour écouter la confession d'un mourant... hé, hé !... c'est curieux... Je n'ai confiance qu'en vous et je ne voudrais pas d'oreilles indiscrètes derrière les portes. Je n'ai jamais dit à personne comment se fait la pêche du poisson d'or... Ce sera pour vous tout seul... Y êtes-vous ?

Son sourire essayait toujours de railler, mais un voile de pâleur tombait sur son visage.

Je rapprochai mon siége et je dis : — J'y suis.

Un instant je pus croire qu'il allait reculer, car il hésita visiblement et ses paupières vibrèrent avant de se baisser. Mais elles se relevèrent ; ses yeux gris avaient changé d'expression et brillaient d'un feu sombre.

— Chacun son tour ! commença-t-il d'une voix très-basse et avec un singulier accent de résolution. J'ai été domestique. Les chiens aiment leur maître : je ne suis pas un chien. On dit que les Penilis étaient bons pour leurs serviteurs. Est-ce que je sais ? Quand j'étais tout petit, chaque fois qu'un cheval ruait devant moi et jetait bas son cavalier, je disais : C'est bien fait ! S'il allait plus loin, écrasant la tête d'un coup de pied, je criais : A la bonne heure ! Mais c'est tout ; le cheval qui se venge de son maître ne peut pas prendre sa place et devenir cavalier à son tour. Ce n'est jamais qu'un cheval.

Il n'y a que l'homme pour se venger comme il faut. La vengeance, c'est d'hériter. Pendant dix ans, j'ai rêvé de coucher dans les draps du comte de Chédéglise.

Voilà le poisson d'or, c'est d'être riche avec l'argent de ceux qui vous ont humilié. On le pêche comme on peut. Moi, j'y ai risqué ma peau bravement. Qu'ils fassent moitié de ce que j'ai fait ceux qui m'appellent propre à rien ! Et ceux qui me traitent de fou, qu'ils essayent de jouer mon jeu !

Combien payeriez-vous la présence d'un témoin, monsieur Corbière ? Vous entendrez cela tout seul : j'ai acheté les biens de Chédéglise avec l'argent de Chédéglise. C'est le couteau, ce n'est pas l'hameçon qui pique le poisson d'or ! Allez m'accuser devant les juges, ils ne vous croiront pas. Vous êtes seul : j'ai de l'argent. Jamais je ne me suis si bien amusé que cette nuit. Vous saurez tout et ce sera comme si vous ne saviez rien. Dites un mot, et vous allez en prison ! Pas si fou, hein ? J'aurai Mlle Jeanne : les Keroulaz ont été insolents avec moi au temps jadis. A la revanche !

Dieu m'a vu. Il n'a donc ni bras ni jambes ! Au commencement, j'ai eu peur de Dieu. Bêtise ! mettez Dieu avec votre quittance, et n'en parlons plus.

Il eut un rire rauque, et continua sans s'arrêter :

— Avez-vous ouï dire, jeune homme, que j'étais bon nageur ? Ce n'était rien que le Penilis, car il ne se défiait pas de moi. La tempête, voilà l'ennemi ! Quand je fus dans la plate du sous-brigadier, mes mains étaient plus froides que le marbre, et je tremblais comme la feuille en pesant sur mes avirons. Il fallait doubler la pointe de Gavre. J'aurais donné la moitié de l'affaire à Seveno pour l'avoir sur le banc derrière moi. Une plate, ça ne gouverne pas par le gros temps. C'est égal ! va toujours !

Doublée la pointe ! c'était pourtant bien facile au bon Dieu de m'arrêter là, dites donc ? Je vis et j'entendis Seveno qui me hélait de la grève. Tâche ! Le fils aîné de Chédéglise m'attendait sur l'autre grève, entre Loc-Malo et le château. Croyez-vous que j'aurais favorisé la fuite d'un traître à la patrie ? La frégate anglaise peut croiser au vent de Groix. Hé, hé ! le Chédéglise emportait le restant de ses écus.

— Ho hé ! notre monsieur ! — Est-ce toi, Bruant ? — C'est moi : embarque !

Le feu de Loc-Malo brillait rouge, et quand la lune se dégageait d'un nuage, je voyais le clocher de Plouhinec pointu comme un poignard. Ma tête brûlait, j'avais du sang plein les yeux : c'est égal ! va toujours !

— Attention ! prends le sac de cuir, mon ami Bruant.

Il était dans l'eau jusqu'au nombril, car la plate ne pouvait pas accoster. Je pris le sac ; il pesait lourd. Embarque !

— Garçon, nous aurons du bonheur, si nous pouvons doubler les Chats cette nuit.

Les Chats, c'est la pointe est de Groix ; je ne comptais pas aller si loin que cela.

— Vous donnerez un coup de main, notre maître.

Il s'assit devant moi et nous commençâmes à tirer. Quelles lames ! La mer flambait : avez-vous vu ça quelquefois ? Nos avirons trempaient dans du feu : un feu blanchâtre et livide. La plate craquait. Va toujours ! c'est égal !

Le sac était au fond du bateau. C'est noir, le cuir, et c'est épais. Comment se fait-il que je voyais l'argent reluire au travers ?

Je le touchais avec mon pied et cela me donnait la fièvre. Une fois, ma main a effleuré le fichu de Jeanne, qui sera ma femme ; c'est la même chose.

— Garçon, nous sommes encore dans les eaux de Gavre. Hardi, à moi, là ! poussons ! la lame sera plus longue une fois la pointe doublée et, dans une heure, nous aurons courant de jusant. Ferme !

Ferme ! En poussant, mon pied avait glissé sur le sac de cuir, où les louis d'or parlèrent. Avais-je besoin de cela ? J'étais derrière le fils aîné de Penilis, je me levai

sur mes deux jambes et, reculant jusqu'à l'avant de la plate, je lui déchargeai un coup d'aviron sur le crâne... Vous vous attendiez à cela, monsieur Corbière ? Il y a des lois contre les calomniateurs. Essayez de faire croire aux conseillers de la Cour impériale que je vous ai moi-même raconté cette histoire !...

Le Judas s'arrêta. Il eut un rire sec et pénible. Il y avait des instants où je doutais encore, ne sachant si c'était forfanterie ou démence.

Il avait raison, du reste, de le dire : je m'attendais à cela. Et pourtant, je croyais faire un mauvais rêve. L'horreur figeait mon sang dans mes veines.

Le regard de M. Bruant était maintenant fixe et froid.

— Après m'avoir entendu, poursuivit-il avec lenteur, vous saurez mieux à qui vous avez affaire. Ce que j'ai fait pour gagner ma fortune vous dira ce que je puis faire pour la garder. Je n'ai pas fini. Essayez ! Il n'y avait pas de témoins là-bas, il n'y a pas de témoins ici. Quand j'agis ou que je parle, il n'y a jamais de témoins.

Je ne me vante pas : j'étais un bon nageur, vous allez voir! Aussitôt que mon aviron ne fit plus contre-poids à celui de Penilis, la barque vint en travers et fut remplie en un clin d'œil. Le roulis violent qui eut lieu dérangea mon coup; le tranchant du bois tomba sur l'épaule du ci-devant et la brisa. Il se retourna en criant. Je voulus redoubler, mais je glissai dans l'eau et m'en allai à la renverse ; la barque ne coula pas tout de suite ; il eut le temps de se jeter sur moi. Sa main serra ma gorge ; une lame nous sépara, submergeant la misérable plate. Est-ce le bon Dieu qui fit cela, jeune homme ?

Le sac de cuir ! hé, hé ! Le vent avait sauté ; nous dérivions vers l'est; nous étions à une demi-lieue de terre. Un jeu d'enfant, n'est-ce pas? Mais le sac! et le jusant venait pour nous pousser au large!

Au moment où la plate sombrait, je saisis le sac à deux mains et je coulai; l'idée de m'aider me vint quand j'eus besoin de respirer. Jusque-là, j'avais embrassé le sac comme un noyé s'accroche à ce qu'il tient. Le sac était lourd, mais je remontai d'un seul effort, et je vis Penilis qui se débattait d'une main : l'autre était morte. Penilis était mon élève, c'est moi qui le menais baigner quand il était enfant. S'il avait eu ses deux bras, cette nuit, j'aurais eu de la peine, car le sac me pesait, et, pour ma vie, je n'aurais pas lâché le sac, maintenant qu'il était à moi. Il y avait sur la lune des nuages épais comme une muraille ; la pluie commençait à tomber en larges gouttes, et des zigzags de feu déchiraient le ciel. Oh! oh! cette nuit-là m'est restée, et je peux bien dire que je suis un bon nageur. Je n'ai pas gagné mon argent à la loterie.

Un éclair me montra Penilis à vingt brasses de moi ; il tournait comme un poisson blessé, mais de l'autre côté de lui un aviron flottait, et il essayait d'atteindre l'aviron. J'eus beau faire, il toucha l'aviron avant moi et parvint à le passer sous son bras malade : comme cela, il ne tourna plus.

Je l'aurais laissé mourir tranquille, si je n'avais pas eu besoin de l'aviron.

J'attendis l'éclair ; il fut longtemps à venir. Les deux feux de Groix nous regardaient comme une paire d'yeux, et il me semblait bien que nous dérivions toujours au large. Il ne fallait pas que l'attente fût trop longue.

Savez-vous? Penilis me croyait mort, car je l'entendis qui disait : « Dieu l'a puni. » Je ris quand j'y pense ! Je nageais debout pour prendre mon couteau dans ma poche. Dès que je l'eus, je l'ouvris avec mes dents.

Bien sûr, monsieur Corbière, si vous racontiez la chose à l'innocent de Vincent, il ferait un mauvais coup contre moi, et je serais débarrassé de lui à tout jamais. C'est mon rival, hé, hé ! je tiens à Jeanne comme je tenais au sac de cuir.

Depuis que le monde est monde, on n'a pas vu ce que vous voyez : un homme qui se met le cou sous la guillotine. Hé, hé ! je vous défie de tirer la ficelle. Ça brûle, monsieur Corbière. Il n'y a pas seulement un tout petit endroit pour la prendre !

L'éclair vint, je mis ma tête sous l'eau. Avez-vous vu tomber le tonnerre ? Ils disent que Dieu dirige la foudre : failli canonnier alors, car j'étais là, et il me manqua ; le tonnerre tomba à trente brasses de moi. J'eus peur, mais qu'est-ce que cela fait ?

Le tonnerre ne tombe pas deux fois à la même place; je me coulai jusqu'à Penilis et je lui donnai de mon couteau dans l'estomac. Il poussa un grand soupir et dit : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Toujours Dieu qu'on invoque et qui n'entend pas !

J'avais l'aviron, je mis la sacoche à cheval dessus, et je nageai tranquillement vers Gavre. L'Anglais tira trois coups de canon pour presser celui qui était en retard, mais Penilis avait fait son dernier voyage. C'était bien changé, depuis le temps où je cirais ses souliers, dites donc ? Bien changé, oui.

Le moment était bon ; ils vendaient beaucoup de terres pour peu d'argent. Mon poisson d'or et moi nous arrivâmes à la grève. Dieu dormait. J'achetai un domaine de prince.

A bas les priviléges des nobles, monsieur Corbière ! A bas les priviléges des prêtres et tous les priviléges, excepté les miens ! J'ai cinquante mille écus de rentes au soleil. J'en aurai cent mille dans dix ans. Qui s'y frotte s'y pique ! Hé, hé ! Voilà le jour qui vient et je vais m'en aller...

Il se leva avec un calme si insolent, que je renonce à le peindre.

Je ne tenterai même pas non plus, mesdames, de vous dire la figure que je faisais en écoutant cette incroyable bravade. J'ai ouï conter une repoussante histoire : l'histoire d'un cynique bandit venant dire à un jeune prêtre, sous le sceau de la confession, comme quoi il avait déshonoré, ruiné et tué par le chagrin son père et sa mère. C'est horrible à penser. Eh bien, j'étais dans la position du jeune prêtre. Nul vœu ne fermait ma bouche, mais je ne pouvais pas parler. Le scélérat avait mille fois raison dans son extravagante audace. A quoi bon parler ? Quelle créance espérer? Comment persuader aux juges ou au monde que l'assassin était venu chez moi, avocat de ses victimes, tout exprès pour me confier son sanglant secret ?

J'étais garrotté, j'avais un bâillon ; l'idée de mon impuissance me poignait à tel degré, qu'à mon tour j'aurais été peut-être capable d'un acte de folie. Je ne connais guère de vie plus paisible que la mienne, mesdames, et pourtant il ne faudrait pas me demander ce que j'eusse fait si le démon, à cette heure de fièvre furieuse, m'avait mis un pistolet chargé dans la main.

Il n'y avait plus trace de malaise chez M. Bruant, qui se portait comme vous et moi. Il fredonnait en rajustant les plis de son ample cravate, et se regardait dans mon miroir avec la complaisance d'un bon bourgeois qui fait sa toilette.

— Une autre fois, reprit-il en venant à moi pour prendre congé, je vous dirai la petite anecdote de Sainte-Catherine... l'affaire de M Yves Keroulaz... hé, hé !...

ça ne manque pas non plus d'intérêt... A tous ces gens-là, il faut tenir la tête au-dessous de l'eau. Mais c'est assez pour aujourd'hui. Bien le bonjour, monsieur Corbière.

Il me salua fort poliment et se dirigea vers la porte.

Avant de passer le seuil, il hésita, puis il se retourna vers moi, qui restais comme pétrifié. Son regard était craintif et cauteleux; il eut un rire contraint : évidemment, sa pensée venait de tourner.

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas, jeune homme? murmura-t-il. Pas un mot de sérieux dans tout cela : histoire de plaisanter, hein? Je n'ai jamais fait de mal à une mouche... je vous ai rendu seulement la monnaie de votre pièce pour la fausse quittance... car elle est fausse... ce n'est pas ma signature... Peine perdue de jouer ce jeu-là avec moi... Les morts ne reviennent pas... et Jeanne de Keroulaz sera ma petite femme... et nous finirons par nous entendre nous deux... hé, hé!

Il poussa la porte. Je pus suivre son pas dans mon corridor, tandis qu'il allait répétant doucement :

— Bien le bonjour, bien le bonjour!... histoire de plaisanter... Pas un mot de vrai dans tout cela!

PAUL FÉVAL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LA MORT DE F. HALÉVY.

Par une coïncidence à la fois triste et glorieuse pour le *Musée des Familles*, le célèbre auteur de *la Juive*, Fromental Halévy, mourait à Nice, pendant que nous imprimions son dernier écrit : *la Vie du baron Desnoyers;* — et le jour même où ce bijou d'érudition, de style et d'esprit paraissait dans notre recueil, l'immense cortége des illustrations parisiennes, suivi d'une population innombrable, conduisait notre éminent collaborateur et noble ami du palais de l'Institut au cimetière de Montmartre.

Nous raconterons ici la vie et la mort, le caractère et le talent de cet homme charmant et supérieur, qui fut une des gloires de notre siècle. Mais nous ne pouvons résister à citer, dès aujourd'hui, un trait rapporté par M. de Saint-Georges dans *la France musicale*, — et qui peint le cœur simple et grand de Fromental Halévy :

S'il exista jamais une nature sympathique et modeste, ce fut celle d'Halévy. Lui seul semblait ignorer son immense mérite.

Quand l'Europe entière retentissait du bruit de son nom, quand le public lui décernait ces beaux triomphes, si fréquents dans sa carrière, il doutait, tremblait, s'inquiétait et se refusait à croire à leur glorieuse évidence.

« Je suis enchanté!... me disait-il un jour avec sa spirituelle bonhomie, — mon concierge vient de m'arrêter sous ma porte cochère, pour me faire son compliment sur nos *Mousquetaires de la Reine!* »

Le soir même, la pièce fut jouée aux Tuileries, devant la cour.

Le roi Louis-Philippe adressa les compliments les plus flatteurs au musicien sur sa ravissante partition.

Puis, quand nous fûmes tous deux seuls, dans la voiture qui nous ramenait :

« Penses-tu, me dit-il avec émotion, que ce soit un succès?

— Ma foi! mon cher, lui répondis-je, il faut bien finir par le croire, puisque tout le monde te l'assure, depuis le roi de France jusqu'à ton portier! »

Nous connaissons vingt anecdotes aussi touchantes, et nous les recueillerons dans une notice qu'illustrera le portrait d'Halévy.

PITRE-CHEVALIER.

SALON D'ÉRARD.

CONCERT DE M. ÉDOUARD CHOL. SA MÉTHODE.

Parmi les dernières fêtes du beau salon Érard, nous avons remarqué, avec tout le monde, le brillant concert de M. Edouard Chol, le digne président des artistes de l'Hôtel de ville; concert où tous les exécutants ont rivalisé de zèle, de talent et de succès.

On a particulièrement applaudi, bissé et rappelé MM. Lebrun, violon, et Gallois, pianiste, élève de M. Chol, dans le duo du *Barbier de Séville* (Osborne et de Bériot);

M. Anthiome, le ténor aimé, le lion des théâtres du Midi, et M. Comte-Borchardt, le baryton du grand Opéra, dans un autre duo du *Barbier* (Rossini); dans l'air fameux : *Ah! quel plaisir d'être soldat* (Boïeldieu); dans les *Nozze di Figaro* (Mozart), et dans la délicieuse romance de Mazini, le tout détaillé avec une finesse, un charme et un bonheur parfait;

Mlle Berthe Baretti, sœur cadette de la charmante artiste du théâtre Lyrique, élève comme elle de M. Laget, le savant professeur du Conservatoire, dans le grand air de *Robin des Bois* (Weber), et la *romance* de la lettre des *Porcherons*, chantés avec une voix fraîche et un goût exquis, qui annoncent un sérieux avenir dramatique;

M. Lebrun, le célèbre violoniste, dans deux fantaisies intitulées : *I Lombardi* (Vieuxtemps), et dans *la Fille du Régiment* (Alard); noble maintien, pureté de son, justesse irréprochable et charme infini;

MM. Blanvillain et Gallois, dans un trio pour harpe, violon et piano, (d'après *Guillaume Tell*, par Croisez);

Et M. Gallois encore, dans la *Grande fantaisie* de Hertz, et dans *la Sicilienne* de Ravina, — qui ont montré toute la supériorité de la méthode de M. Chol, par l'admirable jeu de son élève, déjà couronné au Conservatoire.

Cette méthode de M. Chol doit être signalée hautement aux amateurs et aux artistes de notre nombreux public.

C'est la réforme de tous les défauts et le développement de toutes les qualités du piano.

Plus de son brusque, inégal et saccadé, — mais, au contraire, un chant facile, lié et prolongé, — un son *égal*, en un mot, produit par *l'égalité* des mouvements.

Cela est simple et merveilleux, comme toutes les belles découvertes.

L'impulsion vient des doigts, exercés et détachés, et non plus de l'avant-bras, qui est nécessairement brutal.

Tout est là !

Une fois ce principe si naturel admis et appliqué, les effets sont infaillibles et les progrès miraculeux.

L'existence entière du savant professeur a été employée à résoudre ce problème ; — et cette solution sera une révolution dans la musique, le jour où elle dominera l'enseignement du piano.

Les premiers virtuoses de cet instrument le savent bien, eux qui se sont faits les disciples de M. Chol pour arriver à la perfection, et qui en ont plus appris de lui en quelques semaines que de tous les maîtres officiels en dix années. Il suffit de citer Mmes Clara Lowday, Matmann, Borchardt, Pfeiffer, MM. Osborne, Anschütz, Anthiome, et M. Bernardin, pour le violon.

Quant aux simples élèves, nous en connaissons qui en deux mois sont arrivés à des résultats inouïs.

Il faut dire que M. Chol est un apôtre de l'art, et qu'il joint la chaleur de l'exposition à la précision de la méthode.

Meyerbeer et George Sand ne l'ignorent pas ; car, ils ont été réduits à déménager par le voisinage de l'ardent professeur.

L'illustre Orfila était si frappé de l'excellence du système de M. Chol, — qu'il y voyait un progrès hygiénique autant que musical, et voulait le transporter à l'École de médecine en même temps qu'au Conservatoire.

— C'est la vie d'un homme, et l'avenir du piano! s'écriait le grand maître Bériot, le mari de la Malibran.

Et M. Vilain XIIII, le célèbre ministre belge, écoutant Anschütz jouer d'après la méthode de Chol, lui disait en toute sincérité : — Vous venez de me rappeler les plus beaux jours de Thalberg.

Quand on songe à tout ce que les autres systèmes gaspillent de force et de temps pour former des *pianoteurs*, — c'est un devoir sérieux de recommander aux familles une méthode qui produit en quelques mois des musiciens et des virtuoses.

DICK MOON EN FRANCE,

JOURNAL D'UN ANGLAIS DE PARIS, PAR FRANCIS WEY (1).

Voici le digne pendant des *Anglais chez eux*, qu'a publié dans nos colonnes M. Francis Wey, notre éminent collaborateur. Après avoir admiré les jugements si profonds et si fins de l'auteur sur l'Angleterre, tous nos lecteurs voudront connaître l'opinion de son ami *Dick Moon* sur la France. Vérité pour vérité ! Voilà la guerre que nous aimons, la guerre du bon sens, du goût et de l'esprit. Les deux nations en tireront un égal avantage. Plus on lira M. Wey des deux côtés de la Manche, plus l'alliance sera cordiale et fructueuse dans le succès même de l'écrivain. Ce succès sera sans bornes, car jamais notre confrère ne s'est élevé plus haut, comme critique, comme observateur, comme conteur et comme touriste. Pas un Français n'ira à l'Exposition de Londres ; pas un Anglais ne fera le voyage de Paris, — sans mettre chacun dans sa valise, et côte à côte, *les Anglais chez eux* et *Dick Moon en France*. Ces deux livres se battent à coups d'éclairs et d'étincelles ; — et jamais duel ne fut plus charmant à voir. C'est le vrai *Jugement de Dieu*, rendu par un talent de premier ordre ; — si toutefois le jugement est rendu ; car M. Francis Wey n'a jamais tort, et *Dick Moon* a toujours raison, — attendu que c'est Francis Wey qui plaide les deux causes, et cela sans se contredire ! Voilà le moindre tour de force de cet ingénieux avocat, de ce juge intègre et de ce causeur sans rival.

Lisez seulement ces dix lignes sur l'Académie française : « M. X*** (candidat de transaction) fut élu. Ses visites l'avaient présenté comme un phénix qui pouvait seul succéder au défunt. Son discours fut la plus humble confession de son indignité et de la faiblesse de ses talents. On lui prouva pendant trois quarts d'heure qu'il avait raison, et que c'est à cause de cela qu'on l'avait choisi. »

Tout le livre est de cette valeur. Lisez donc tout le livre, et vous le relirez ensuite.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Un beau volume in-18. Hachette, éditeur ; 3 fr. 50

LE TRIPTYQUE DES DAMES DE LYON (1).

L'art n'est d'aucun parti. Sans préférence pour le vainqueur ou pour le vaincu, il célèbre la victoire ou pleure la défaite, car il ne prend point la passion, mais la poésie des choses humaines. Le vers, branche de l'art où la passion entre le plus, garde cependant, lui aussi, sa sublime indifférence. Pour en revenir à cette vieille, mais charmante fiction qui personnifiait dans de belles femmes toutes les notes de la pensée, les Muses sont des déesses au front serein comme le marbre, et leurs oreilles ne saisissent dans les bruits de la terre que le son épuré qui est le Beau. Les poëtes peuvent être d'opinions différentes, chanter l'un les Grecs et l'autre les Troyens, mais pour la Muse, Priam vaut Agamemnon. Jamais on n'a pu découvrir pour qui des deux battait le cœur d'Homère ; je crois qu'il était pour Agamemnon, lorsque le roi superbe convoquait l'Agora, et pour Priam, lorsque le père consterné venait en suppliant à la tente du meurtrier de son fils.

Qui sait ! le vers célèbre :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni,

s'applique peut-être à l'art, qui n'est pourtant pas toujours un Caton. Cela doit être, s'il est vrai que la douleur est plus riche en poésie que n'est la joie. Il faudrait citer à ce propos un autre cri ausonien répété à travers les siècles depuis qu'il a été poussé, et caché au fond des âmes de tous depuis la naissance de l'homme :

Ahi, null' altro che pianto al mundo dura !

C'est-à-dire que le mode mineur est plus riche en harmonies que le mode majeur : toutes les mélodies primitives sont en mineur.

Enfin, sans prendre part aux luttes de ce monde, l'art y assiste, de temps à autre, pour élever après la bataille des monuments de triomphe ou de deuil, *Te Deum* au vainqueur et consolation au vaincu. Les derniers événe-

(1) M. Tahan, le créateur sans rival de l'art mobilier, a bien voulu nous donner les moyens de faire graver ici un de ses chefs-d'œuvre, dont toute la presse artistique a déjà parlé avec enthousiasme, et qui doit figurer, nous dit-on, à l'Exposition universelle de Londres. Ce monument, élevé par les dames françaises au courage et au malheur d'une femme, revenait de droit à la galerie du *Musée des Familles*. Nous avons confié le soin de le décrire à un juge déjà connu par sa compétence et son talent, à M. Hector de Callias, un des plus élégants rédacteurs de *l'Artiste*, et qui sera désormais un de nos précieux collaborateurs. (*Note de la Rédaction.*)

ments qui ont agité la Péninsule italique lui ont fourni des motifs, comme il lui en a été fourni depuis les temps antiques. Les vainqueurs ont échangé groupes, statues, bustes et médaillons en souvenir du combat : le ciseau et le pinceau ont travaillé à consacrer leur gloire ; mais les vaincus n'ont pas été laissés seuls.

Car un point particulier de l'Italie avait été le théâtre de choses qu'on n'oublie pas facilement. A quelque parti qu'on appartienne, il y a certains spectacles auxquels on applaudit toujours : le courage, la fermeté, le dévouement ne sont point l'apanage d'une opinion, et il faut toujours les admirer partout où ils se montrent, ne fût-ce que par sentiment esthétique du bien. Les dames de la ville de Lyon ont sans doute pensé ainsi, lorsqu'elles ont offert à S. M. la reine de Naples le triptyque représenté par notre gravure.

L'idée première de ce petit monument de sympathie, offert par des femmes à une femme, a déjà, selon moi, un grand mérite. Il dit ce qu'il doit dire, et rien au delà ; et dans les œuvres de ce genre, la limite est très-difficile à conserver. Plus d'un n'eût pas résisté à la tentation de présenter une hydre affreuse et victorieuse ; le dragon terrassant saint Michel, ou toute autre de ces allégories si faciles à retourner pour l'un ou pour l'autre parti. Dans cette époque, soi-disant amoureuse des idées, il ne manque pas d'artistes à idées, dont les idées ne sont pas artistiques, et qui se précipitent avec fureur sur une pareille occasion d'élucubrer une composition hiéroglyphique, mêlant, dans le tumulte du chaos, le symbole et le portrait pour la plus grande gloire de l'idée.

Deux écueils étaient donc à éviter, l'énigme et le cri de colère. La parole de douce consolation a fort bien été suivie par M. Janmot, chargé par les dames de Lyon de peindre le triptyque. Elève de M. Ingres, il a compris le caractère qui convient au triptyque, cette forme singulière qui impose à la peinture quelque chose de la sérénité naïve des anciens maîtres, et si nous avions un reproche à lui faire, ce serait de ne pas avoir osé pousser la naïveté assez loin ; fra Angelico et Gentile Belini, peu agréables dans un cadre ordinaire, charment dans un milieu hiératique ; on y comprend les Vierges byzantines découpées sur un fond d'or. On les aime par la même raison qu'on aime les enluminures étranges des missels et la couleur conventionnelle de certaines fresques, parce que la destination de l'œuvre fait partie de l'œuvre elle-même, et que le beau est dans l'harmonie des parties.

Mais imposer à l'artiste la ligne qu'il doit tracer, la couleur qu'il doit répandre, n'est point l'affaire de la critique ; elle prend les œuvres telles qu'elles sont, les blâme, mauvaises, et les applaudit, bonnes. Or, la somme de l'œuvre dont il s'agit est bonne. En s'adressant à M. Janmot, les dames de Lyon savaient bien ce qu'elles faisaient, elles dont ce peintre a fixé sur le papier en dessins vivants les types gracieux et distingués. Car son album, que j'ai eu la faveur de voir, est une vraie collection, qui pourrait fournir bien des modèles à la célèbre galerie de Beauté du roi de Bavière. Au dernier salon, le département des dessins occupait une série de cartons fort remarquables de style, représentant en quelque sorte le pèlerinage de l'âme à travers la vie humaine. La pensée y était matérialisée sans effort, sans sortir du domaine propre de l'art plastique. C'était, du reste, la suite à une série antérieure qui avait obtenu, lors de son apparition, les éloges de tous les connaisseurs, en tête desquels se placèrent M. Ingres, le maître, M. Flandrin et M. Théophile Gautier. Une fort belle toile de M. Janmot était *la Fleur des champs*, où régnait toute la pureté de M. Flandrin, avec une teinte de la mélancolie germanique d'Overbeck. Le pinceau avait rencontré un type beau sans être convenu, nouveau sans être étrange, expressif sans être tourmenté ; il avait, en fixant des traits mortels, créé un personnage dans le monde de l'idéal. Le dernier plafond que M. Janmot a peint pour l'hôtel de ville nous a beaucoup moins plu ; il n'avait su ni rester dans la peinture proprement dite, ni entrer dans la fresque, et il avait à côté de lui, — même de chaque côté de lui, — les tentatives hardies de M. Puvis de Chavannes, qui, malgré bien des imperfections, étaient fières du souvenir des maîtres. Les œuvres ont leurs hasards, et toutes les pages ne sont pas la bonne. Heureux encore qui la fait une fois, la bonne.

Le portrait du R. P. Lacordaire, où le trait a saisi au vol l'âme ardente de l'illustre dominicain, a plus que racheté l'erreur d'un moment.

Pour le triptyque dont il s'agit, M. Janmot a eu un collaborateur, qui est un maître dans son genre, je veux parler de M. Tahan, l'auteur du cadre, ou plutôt du meuble, de la châsse destinée à protéger la peinture. M. Tahan a, lui aussi, très-bien compris ce qu'on attendait de lui, et ce qu'il fallait faire. Il a réuni en leur aspect sévère l'ébène et l'argent : l'ébène composant un fond sombre comme la nuit, l'argent l'étoilant de fleurs de lis ; le grand emblème royal de la maison de Bourbon a pris une grâce toute majestueuse dans les fermoirs. Çà et là, la sévérité est tempérée par la finesse ; c'est bien le meuble qui convient à une reine et à une femme. Couronné par les armes royales de Naples, ayant pour supports deux lions couchants, le triptyque porte encore à la serrure, d'un côté les armes particulières de Sa Majesté, et de l'autre un écusson d'azur à lion couchant, surmonté de la couronne murale, emblème de valeur. Ces blasons, avec leurs écartèlements héraldiques, rehaussent beaucoup l'ensemble, en lui ajoutant quelque chose d'auguste.

Oubliant la grandeur, et reportant l'image sur une muraille tapissée, on croirait voir la porte sacrée d'un sanctuaire, d'un oratoire mystérieux.

Les portes ouvertes, on aperçoit aussitôt la sainte Vierge, et sur ses genoux l'Enfant Jésus, tenant à la main sa couronne d'épines ; ces deux figures forment le corps du triptyque ; sur l'une des ailes est peint, avec une attention toute délicate, saint François, et, sur l'autre, sainte Sophie, martyre, à qui M. Janmot a donné, je crois, un peu des traits de la reine. La composition du centre est d'un grand charme à cause de la mansuétude consolatrice du visage de la Vierge ; les draperies sont jetées avec style sur des corps bien étudiés ; le fond, imité des maîtres italiens, représente un lac dont les eaux calmes, aux rives bleuâtres, font penser avec bonheur au golfe de Naples. Je ne sais si cette intention est de l'artiste ; plusieurs personnes l'ont vue, et M. Janmot est assez homme d'esprit pour l'avoir trouvée à lui tout seul.

J'oubliais le socle, qui porte ces mots gravés en caractères archaïques sur bande d'ébène :

Hommage des dames de Lyon à S. M. la reine de Naples.

Ce n'est pas de la rhétorique ; mais tout ce qui doit y être dit y est dit, et rien de plus. Par conséquent, les dames de Lyon sont aussi savantes que l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

HECTOR DE CALLIAS.

Le triptyque des dames de Lyon, ouvert. Composition de Tahan. Peintures de Janmot. Dessin de Fellmann.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LA VIE ET LES AVENTURES D'UN MISSIONNAIRE (1).

Vue de Rio-Grande-City. Le missionnaire et les Indiens. Dessin de Varin.

IV. Le mal des missions. L'aumône de Pie IX. A Brownsville. Les incrédules. La loi de Lynch. Anecdotes. Les chiens du shérif. Le docteur-boucher. Les méthodistes.

Chose étrange ! l'homme qui a vécu dans les pays lointains, qui a supporté tant de fatigues, couru tant d'aventures; celui qui dans sa pauvre cabane de Castroville reportait tous ses souvenirs vers la France et revoyait en songe son pays, son berceau, ses amis, sa

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

mère; ce missionnaire enfin que nous avons suivi avec tant d'intérêt dans les quatre premières années de sa carrière apostolique, et que nous avons laissé à Lyon, au milieu de ses amis, au sein de sa famille, il ne peut se plier aux habitudes européennes; il regrette les grandes scènes de la nature, les grandes émotions du cœur. Les missions n'ont plus pour lui le charme de l'inconnu, il sait combien sont cruels l'isolement et la souffrance, il sait les épreuves et les douleurs de l'exil. Mais la vie bourgeoise, les intérêts personnels, les préjugés étroits, les misères et les plaies du monde civilisé lui semblent insupportables. Ses pauvres colons du Texas avec lesquels il a vécu, qu'il a instruits, guidés, éclairés, soutenus, reviennent sans cesse à sa pensée. Il veut achever sa tâche commencée, il se décide à repartir. Ses forces ne sont pas revenues, sa santé est encore faible; mais son zèle et sa confiance en Dieu l'entraînent et le soutiennent.

Il ne possède rien; seulement, il a obtenu du ministre de la marine la permission de voyager gratis sur les navires de l'Etat; il sait par expérience qu'il est plus difficile de parcourir sans argent les pays civilisés que les pays sauvages; mais rien ne l'arrête. Il veut parler au pape de sa chère mission de Castroville : il s'embarque pour Civita-Vecchia et de là il va à Rome, comme les militaires, à pied, par étapes. Il se présente au Vatican, il est reçu par le saint-père :

— Puisque vous voyagez pour le compte de la Providence, lui dit Pie IX en souriant à sa pauvreté, son vicaire fera les frais du voyage.

Et un rouleau d'or accompagne ces touchantes paroles.

Après cette visite à l'auguste chef de l'Eglise, l'abbé Domenech, encouragé et animé d'un nouveau zèle, fait voile une seconde fois pour l'Amérique. De fabuleux accidents lui font croire pendant tout le temps du voyage qu'il n'arrivera pas à sa destination; mais Dieu veille sur lui, et après deux mois de navigation il revoit les peupliers, les sycomores, les lianes et les plantes des tropiques dans toute la pompe de leur magnifique beauté. Une cruelle déception l'attend à Galveston : son évêque, au lieu d'autoriser son retour à Castroville, l'envoie à Brownsville, sur les frontières occidentales du Texas. C'est un éternel adieu à ses chers colons, à sa petite église, à son excellent ami et confrère l'abbé Dubuis.

Dieu le veut! Ces trois mots rayonnent sur le sacrifice du prêtre qui immole sa volonté, ses affections, ses espérances à un ordre supérieur; ces trois mots sont la paix de son âme.

C'est donc à Brownsville que nous allons suivre l'abbé Domenech, c'est dans cette résidence qu'il va passer deux nouvelles années remplies, comme les premières, de sa charité et de ses évangéliques vertus.

Plusieurs villes et villages, échelonnés sur les bords du Rio-Grande, dont les eaux jaunâtres et sablonneuses baignent les jardins de Brownsville, dépendent de la mission qu'il vient d'accepter. La ville elle-même compte à peine quatre années d'existence, elle doit son nom à Brown, colonel américain qui avait construit en face de Matamocas un fort dans lequel il fut assassiné et enterré. La position étant excellente pour le commerce de transit, des marchands américains et français, ainsi qu'un grand nombre de familles mexicaines, s'établirent autour de ce formidable tombeau.

La population de Brownsville est de cinq à six mille âmes et composée presque entièrement de Mexicains.

L'église est en planches, et peut contenir deux ou trois cents personnes; les murailles sont tendues d'étoffe de coton, et la cure, qui fait corps avec l'église, forme un carré divisé en quatre petites chambres, dont l'une sert de sacristie. Aucun meuble ne garnit la pauvre demeure, l'abbé est forcé, la première nuit, de coucher sur le plancher.

Le lendemain, un jeune officier de la garnison lui offre sa table, sa bourse et lui donne les choses les plus indispensables à la vie. Ce secours adoucit les épreuves et les privations des premiers jours.

Du reste, l'indigence et la faim ne doivent plus être ses compagnes inséparables; c'est contre l'ignorance, la superstition, l'immoralité, c'est contre une incroyable indifférence qu'il va lutter désormais. Ses nouveaux paroissiens n'ont aucune idée du dévouement d'un missionnaire, la plupart le prennent pour un homme que l'on a déporté loin de sa patrie.

— Qu'avez-vous fait, lui disent-ils, pour être envoyé ici?

— Personne ne m'a envoyé, je suis venu de mon plein gré.

— Comment, vous n'avez pas été obligé de quitter la France pour quelque raison grave?

— Pas le moins du monde; je suis venu pour vous instruire. Lorsqu'un prêtre se conduit mal, l'Eglise l'interdit; mais elle ne l'envoie nulle part.

— Alors vous venez ici comme les soldats vont à la guerre, afin d'avoir de l'avancement et de devenir évêque?

— Encore moins; l'épiscopat est un fardeau que je n'ambitionne pas.

Et ils branlent la tête en signe d'incrédulité.

La nouvelle de l'arrivée de l'abbé Domenech se répand bientôt dans les environs de Brownsville. Il écrit une lettre d'installation et invite ses paroissiens à venir le voir afin de connaître plus rapidement leurs besoins spirituels. Quelques catholiques viennent le dimanche; mais dans la semaine il est absolument seul dans l'église. « Je sonnais ma messe, dit-il, je la disais et me la servais la plupart du temps, n'ayant pas une seule personne autour de moi. »

Les Américains des frontières texiennes forment un peuple étrange. A côté de ceux qui se font remarquer par leurs connaissances, leur intelligenee, leur caractère honorable, se trouvent des individus d'une dépravation et même d'une barbarie telle, que rien ne peut en donner une idée : beaucoup de banqueroutiers, de repris de justice, d'anciens volontaires sont venus chercher des aventures et des profits illicites dans un pays qui n'a pour ainsi dire aucun pouvoir judiciaire constitué. Les grandes villes de l'Union possèdent bien une police; mais sur les frontières on élude la loi et on lui résiste.

La loi de Lynch était en pleine vigueur à Brownsville avant l'organisation municipale, c'était alors le seul moyen d'intimidation.

Un soir, dans un *fandango*, un Américain ivre se querelle avec un Mexicain et le frappe d'un coup de couteau; les danseurs se mettent à la poursuite du meurtrier, il est pris au moment où il se jette dans le Rio-Grande, espérant le traverser à la nage. On le garrotte et on le garde à vue toute la nuit. Le lendemain, au bruit du tambour, on assemble la population. Un homme se met à l'écart et, sans préambule ni préparation oratoire, il prononce ces paroles d'une voix forte : — Que ceux qui votent la mort du coupable passent de mon côté, que les autres restent où ils se trouvent!

Le prévenu est condamné à l'unanimité. On le place sur une charrette, et le cortége de mort se met en marche vers l'abattoir, car il n'y a pas de potence. Ce lieu infect est un petit espace découvert sans toit et sans ombrage. La charrette s'arrête sous les poteaux qui servent à hisser les bœufs que l'on doit écorcher. Comme on s'y prenait maladroitement, le condamné, qui n'a plus les mains liées, fait lui-même le nœud fatal et se le passe autour du cou ; puis, s'adressant à la foule :

— C'est l'ivresse, dit-il, qui est la seule cause de mon crime. J'ai une grâce à vous demander : ne mettez pas mon nom dans les journaux, afin que ma mère puisse ignorer mon sort le plus longtemps possible !

Après ces quelques paroles qui firent une vive impression sur son auditoire, il crie aux chevaux de marcher, la charrette s'ébranle, son corps reste suspendu et se balance dans le vide.

La justice du peuple avait ainsi précédé la mort du Mexicain, qui n'expira que le lendemain de l'exécution de son assassin.

A défaut d'organisation régulière, la direction de la justice expéditive est confiée à des gens dont les antécédents sont de nature à intimider les plus récalcitrants, et si l'on avait pendu à Brownsville tous ceux qui méritaient la potence, c'est par eux certainement que l'on eût commencé : le shérif eût été pendu le premier.

Ce shérif est un homme d'une figure sauvage, d'une haute stature. Il porte à sa ceinture un revolver à six coups, et dans sa main un fouet en nerf de bœuf. Lorsqu'il se met à la poursuite d'un malfaiteur, on est sûr que le malfaiteur ne reviendra plus, il l'exécute lui-même.

Pour rendre impossibles les évasions de la prison de Brownsville, il a élevé deux épouvantables *blood-hounds* (1), espèces de *bull-dogs*, et ces féroces gardiens sont mis en liberté pendant la nuit dans l'enceinte de la prison. En revenant d'exercer son pieux ministère, l'abbé est plusieurs fois obligé de prendre la fuite devant les chiens qui franchissent la clôture et le poursuivent avec d'affreux aboiements. Il va trouver le shérif, et celui-ci accueille fort mal sa plainte.

— Mon cher shérif, dit l'abbé, la première fois que vos chiens m'attaqueront, je les tuerai.

— Ah ! ah ! vraiment ! répond le shérif d'un air incrédule et moqueur.

Quelques jours après, l'abbé est appelé à onze heures du soir au chevet d'un mourant. Il prend ses pistolets et son assommoir (*life-preserver*). Il se dirige, par un magnifique clair de lune, vers la prison, devant laquelle il faut passer. Les chiens s'élancent. En une minute l'abbé brise le crâne à l'un et la mâchoire à l'autre, qui s'enfuit en hurlant.

Le lendemain, le shérif, furieux, arrive chez lui.

— C'est vous qui avez tué mes chiens ?

— Oui, vous étiez averti.

Le shérif lève son fouet ; mais l'abbé, qui le surveille de près et qui est sur ses gardes, l'arrête avec le canon de son pistolet.

— Shérif, je ne suis pas un Mexicain, et si vous tenez à votre vie, traitez-moi en gentleman.

Le fouet tombe des mains de l'Hercule, il devient pâle comme la mort et essaye de sourire.

— Voyons, dit l'abbé, touchez-moi la main et restons amis.

— Diable ! répond le shérif intimidé, vous êtes plus décidé que je ne pensais.

Ce shérif est tellement redoutable, que, lorsque le développement de la ville nécessite l'organisation d'une municipalité, c'est à lui que l'on confie l'exécution du décret qui ordonne l'alignement des rues ; on est sûr que l'effroi qu'il inspire en hâtera l'accomplissement. En effet, il fait publier que sous huit jours les maisons non alignées seront détruites.

On ne voit plus que maison en voyage, les unes avancent, les autres reculent ; on les fait glisser au moyen de grands rouleaux. Le terrain est inégal et sablonneux ; à chaque instant des maisons allant ou venant se rencontrent. Arrêtées, elles s'accumulent, la circulation est obstruée, il s'ensuit des cris, des disputes, des collisions sérieuses.

Au terme fixé, le shérif arrive accompagné d'une vingtaine d'hommes armés de haches. Les maisons en roseaux, en branches d'arbre n'ont pu bouger ; elles sont impitoyablement abattues. Nul ne peut obtenir un seul jour de délai.

Une chose encore à signaler dans les mœurs texiennes, c'est la facilité avec laquelle l'on change de profession. Les examens, les diplômes, les certificats de capacité sont inconnus. Chacun peut quitter le commerce pour devenir à son gré juge, médecin, avocat, administrateur et même ministre de religion. On exerce sans difficulté plusieurs professions à la fois, de là une ignorance incroyable.

La magistrature est loin de donner des garanties à la sécurité publique. La partialité des juges est révoltante, c'est la meilleure justification de la loi de Lynch. Envers les Irlandais et les Mexicains on use d'une rigueur qui ressemble à de la haine de caste et de religion ; c'est aussi un sentiment de lâche cruauté envers les faibles.

« J'ai vu à Brownsville, dit l'abbé Domenech, des Mexicains que le shérif meurtrissait à coups de nerf de bœuf ; ils étaient attachés, à moitié nus, avec des cordes, les bras tendus contre les portes de la prison. On les renvoyait sans les juger, le corps meurtri ; quelques-uns sont morts des suites de ce traitement barbare. »

La science médicale n'est guère mieux représentée que la magistrature. Le docteur qui a le plus de malades à Brownsville est un *Yankee* (1). Pour faire l'amputation d'une jambe, il va chercher la scie d'un boucher. Le patient meurt avant même que cet atroce supplice soit terminé. Ce docteur tue tant de monde et si vite, que la rumeur publique le force à prendre une autre profession. Il se fait nommer représentant au congrès d'Austin. La session finie, il revient à Brownsville et se refait docteur. On rit de ses remèdes comme on rit des exploits du shérif. Il finit par se porter candidat pour une place vacante de juge de paix.

L'abbé Domenech, après avoir parlé de la magistrature, de la science médicale et de différentes coutumes, donne quelques curieux détails sur ses adversaires les méthodistes et les presbytériens : « Les ministres protestants, dit-il, ne sont pas un obstacle à la propagation

(1) Dans la guerre de la Floride, le général Taylor lançait des chiens, *blood-hounds*, à la poursuite des Indiens pour les découvrir et les dévorer.

(1) *Yankee*, nom donné dérisoirement par les Anglais aux habitants des Etats-Unis issus des premiers colons anglais et principalement à la bourgeoisie commerçante : ce nom est une imitation de la manière dont les nègres et les Indiens prononcent le mot *English*.

du catholicisme au Texas; ils sont trop violents contre les prêtres catholiques, et la violence est toujours un mauvais moyen. »

V. A Matamoras. La fureur du jeu. Le péon. Voyage sur le Rio-Grande. Neuf Indiens. Le curé de Camargo. Entre la vie et la mort. L'isolement du cœur.

Pour se faire une idée plus exacte de la vie mexicaine, l'abbé prie le consul de lui servir de guide et d'introducteur à Matamoras, ville située en face de Brownsville, de l'autre côté du Rio-Grande. Quelques coups d'aviron les transportent sur l'autre rive, et l'abbé foule avec bonheur cette terre merveilleuse du Mexique, toujours couverte d'une végétation luxuriante et où règne le climat le plus délicieux de la terre.

Autres temps, autres mœurs ; les ceintures de plumes, les colliers de perles sont remplacés par un costume moins primitif, et la monnaie de cacao par une monnaie plus solide et plus précieuse (1).

L'abbé décrit la ville, raconte ses visites aux autorités, donne quelques détails sur les *rancheros*, habitants des rives du Rio-Grande. Ces rancheros sont des paysans qui ont presque tous, dans la mollesse et l'indolence de leurs habitudes, l'usage de la mandoline et de la guitare. Sans jamais avoir appris la musique, ils s'accompagnent avec autant de goût que de talent. Ils ont, du reste, un sentiment très-vif des beautés de la nature, et leur langage est empreint d'élévation et de naïve poésie. Des troubadours ambulants vont de rancho en rancho (de ferme en ferme) chanter en s'accompagnant de la mandoline.

Une autre particularité remarquable chez les Mexicains, c'est la passion du jeu qui va jusqu'à la fureur. Quand on a perdu tout ce que l'on possède, on joue sa liberté pour cinq ans, dix ans, vingt ans; quelquefois pour toute la vie.

Un jour, l'abbé rencontre sur les bords du Rio-Grande, dans un bois isolé, deux Mexicains jouant aux cartes sur le sable ; l'un avait perdu jusqu'à sa chemise et se dépouillait déjà de son caleçon pour le jouer. Dix minutes après, le perdant engageait sa liberté et devenait *péon*.

Le péon est un esclave qui, pendant un temps plus ou moins long, doit être entièrement au service de son maître. Le maître est tenu de subvenir à ses besoins ; en général, le maître et l'esclave portent des vêtements semblables. C'est le jeu particulièrement qui multiplie les *péones*.

Un mois après son arrivée à Brownsville, l'abbé Domenech entreprend un voyage de reconnaissance parmi les populations disséminées sur les deux rives du Rio-Grande. Il s'embarque sur le bateau à vapeur *le Comanche* et il remonte le cours du fleuve. Après deux ou trois jours de navigation, le bateau s'engrave ; le capitaine est obligé de l'alléger pour le remettre à flot, et chacun continue sa route par terre.

L'abbé se réunit à des marchands juifs, méthodistes, ou *free-thinkers* (libres penseurs). La caravane trouve des chevaux et des guides dans un établissement américain et elle se met en marche sous un soleil de feu. Tantôt les voyageurs passent sur des chemins bordés d'arbres odorants et de lianes parfumées ; tantôt sur une terre aride et nue, sur des terrains calcaires qui n'ont pour toute végétation que des cactus, des nopals ou des plantes épineuses sans feuilles. Aucun oiseau n'anime de ses chants ces solitudes brûlantes. Enfin le cri du coq et les mugissements des troupeaux annoncent un rancho. C'est le soir, les hommes et les bestiaux prennent le frais çà et là sous les arbres. Les voyageurs sont accueillis avec empressement, on leur sert un repas et une tasse de lait. La caravane s'arrête ainsi à Reynosa-Vieja, à Camargo, à Rio-Grande-City ; partout l'abbé s'informe des besoins et de l'état religieux des localités. Il va seul à Roma, à l'Alamo, à Mier. Dans ces pérégrinations si pénibles et si dangereuses, il acquiert la preuve que le missionnaire français en Amérique se concilie aisément la sympathie d'une multitude de juifs et de protestants, pourvu qu'il leur montre de la confiance et de la bonté, tout en demeurant inflexible dans l'accomplissement de ses devoirs.

Au retour de Mier, à Rio-Grande-City, l'abbé est seul, sans guide ; il entre dans un fourré où les épines et les branches d'acacia et de mesquite mettent ses vêtements en lambeaux, son visage et ses mains en sang. Tout à coup, il se trouve en face de neuf Indiens au visage couleur de vermillon, de bleu de Prusse et de gomme-gutte. Trois étaient des femmes, les six autres étaient armés de flèches.

— Je suis, leur dit l'abbé, sur les bords des grandes eaux, le chef de la prière ; je viens de visiter, dans l'intérieur des terres, les adorateurs du grand Esprit et je retourne dans ma cabane.

— Pourquoi, dit l'un d'eux, le chef de la prière ne prend-il pas le grand sentier ? Le chemin des grandes herbes est difficile.

— C'est vrai, mais le souffle du grand Esprit y agite les feuilles des arbres, il rafraîchit le front, et les branches des mesquites empêchent les feux du ciel de nuire au voyageur.

L'abbé tremble qu'il ne leur prenne envie de le tuer pour avoir son cheval et ses armes ; mais ils le laissent partir sans lui faire aucun mal.

Ces Indiens étaient heureusement des *Manzos* (doux).

L'abbé ne s'arrête pas à Rio-Grande-City, il va prendre un peu de repos, du samedi au lundi, à Camargo, chez le curé. Ce digne curé est logé dans une cabane formée de pieux fichés en terre et de branches dont les interstices sont bouchés avec de la terre glaise.

« Le dimanche, dit l'abbé Domenech, j'assistai à la grand'messe. La musique sacrée était exécutée par une grosse caisse, un trombone, deux clarinettes et plusieurs violons ; du reste, tous faisaient de leur mieux, et cet orchestre singulier ne produisait pas un trop mauvais effet. Une grande surprise m'était réservée. Pendant l'élévation, on se mit à jouer *la Marseillaise*. En un pareil lieu et à un pareil moment, le choix était bizarre. Il est vrai que *la Marseillaise* est chantée dans toute l'Amérique. Souvent, dans les salons ou sur les steamers, on m'a prié d'entonner l'hymne révolutionnaire ; peut-être même, dans l'église de Camargo, l'a-t-on joué ce jour-là en mon honneur. »

Le curé de Camargo procure à l'abbé un guide et deux chevaux, et celui-ci se remet en route. Il assiste par hasard à une noce à laquelle son guide était invité, et on lui apporte de toutes parts des images, des médailles, des croix, des chapelets à bénir. Le propriétaire de chaque objet choisit un parrain et une marraine qui deviennent avec lui et le prêtre *compadre* et *comadre* de bénédiction. Cet usage constitue une espèce de parenté qui donne le droit

(1) Les Mexicains se sont servis de cacao en guise de monnaie.

de s'installer, sans façon, chez les parents et même les amis des parents. On ne reçoit pas l'hospitalité, on la prend sans la demander, comme une chose due naturellement.

Enfin, après s'être égaré dans les détours d'une forêt, après avoir été transpercé par des torrents de pluie, après bien des fatigues et même des périls, l'abbé rentre à Brownsville, amaigri, les vêtements en lambeaux, la figure noircie. Il tombe malade, et pendant quinze jours il est entre la vie et la mort. Un jeune et pauvre Irlandais, nommé Phillip, abandonne ses affaires avec une abnégation touchante pour le soigner. L'abbé ne se relève de cette maladie qu'affaibli et vieilli de dix années.

Des maladies contagieuses sévissent dans le pays, et malgré son état de faiblesse l'abbé est obligé de porter les secours de son ministère à toute heure du jour et de la nuit. Souvent il monte à cheval sans prendre le temps de manger. On est à la fin du mois d'août, le soleil a des rayons perpendiculaires. La chaleur qui s'échappe de la terre trouble l'air comme la vacillation de la flamme, il faut passer à travers cette fournaise ardente.

Médecin Osage, Iroquois et Chippeway, habitants du lac Supérieur et de l'Arkansas. Dessin de Walker.

Une grande épreuve vient jeter dans l'âme du pauvre prêtre le trouble et la tristesse. Il s'était lié d'une étroite amitié avec l'officier qui, aux premiers jours de son installation, lui avait offert sa bourse, sa maison et ses services. Cet officier partit pour les Etats-Unis.

L'isolement du cœur, ce voile sombre qui répand tant de tristesse sur les natures dévouées, va donc désormais envelopper sa vie!... Le soir, sous la galerie de sa maisonnette, il ne parlera plus avec un ami la langue maternelle... Au retour de ses longues et pénibles courses, son chien fidèle sera seul à attendre son retour en poussant des hurlements plaintifs!... Dieu veut le détacher de toutes les consolations terrestres!

Le pauvre missionnaire se jette aux pieds de son crucifix... Il songe aux souffrances infinies qui couvrent la terre, et qu'une prière, un regard vers le ciel rendent si légères!...

VI. Etudes locales. La secte des Vandoux. Les rancheros. Sermons et prières. La poule et ses poussins. La communion pascale. Un souvenir de Virgile. La retraite du missionnaire.

Il reprend ses travaux ; il étudie les superstitions et les différentes sectes des rancheros. La secte des Vandoux, originaire d'Afrique, est très-répandue. Elle inspire une telle frayeur, qu'il est difficile de pénétrer les pratiques mystérieuses de ses adeptes. Ils ont pour

mobiles l'intérêt, la cupidité et la vengeance. Ils possèdent des secrets sur les propriétés de quelques plantes, ils ont des parfums ou des poisons dont les effets sont très-divers : les uns tuent lentement, d'autres comme la foudre, et d'autres attaquent la raison à différents degrés.

Un jour, les Vandoux invitent à dîner un Européen dont ils ont à se venger. A la fin du repas, des vertiges, accompagnés d'affreuses douleurs de tête, prennent le malheureux convive, et sa raison est perdue.

Longtemps après, dans un moment de lucidité, il donne satisfaction aux Vandoux et, comme par enchantement, sa raison revient.

La police tolère ces actes arbitraires et cruels ; il est à croire qu'elle a elle-même peur des Vandoux.

Les sorcières sont aussi extrêmement nombreuses dans les ranchos des frontières. Elles sont entourées d'un respect superstitieux mêlé de beaucoup de crainte. Elles surprennent les pauvres Mexicains par des prestiges, ou les épouvantent par des artifices. L'abbé, dans des conversations familières, explique aux rancheros les moyens dont elles se servent ; mais il ne réussit pas à les discréditer complétement.

La plupart des grandes tribus qui formaient l'empire du Mexique avaient des dieux lares. On trouve encore une quantité de statuettes, de figurines en terre cuite, en marbre, jaspe, or ou argent, quelquefois composées de différentes matières et ornées de précieux métaux. Ces fragments en ruine ont été de petites divinités. On en découvre beaucoup dans les profondeurs des bois, où les Indiens les ont enfoncés après la conquête de Fernand Cortez.

La superstition et l'amour du merveilleux sont portés au plus haut point chez ces peuples indolents encore plongés dans la plus grande ignorance.

Lorsque l'abbé Domenech réunit autour de lui les habitants d'un rancho, après les avoir longuement entretenus de Dieu, il leur parle de la France, de sa puissance, de son agriculture, de son armée, des institutions civiles et religieuses, des vieilles cathédrales. Les chemins de fer et le télégraphie électrique sont pour eux des merveilles incompréhensibles ; ils écoutent avec le plus grand intérêt et témoignent à l'abbé la plus vive sympathie.

Un jour, ceux qui l'ont ainsi écouté pendant une partie de la nuit s'endorment à côté de lui, sur l'herbe d'un rancho. Le lendemain matin, l'abbé prend une clochette et invite tout le monde à assister au saint sacrifice de la messe. Un autel improvisé se dresse au pied d'un gigantesque sycomore, on suspend le crucifix du prêtre au milieu de la mousse et des fleurs, contre l'arbre séculaire.

« Les rancheros, dit-il, étaient agenouillés sur l'herbe autour de l'autel, ombragés par les feuilles du sycomore. Après l'évangile, je me retournai du côté de mon auditoire, selon ma coutume, et me mis à prêcher sur la parabole du père de famille qui veut ensemencer son champ. Je ne pus m'empêcher d'admirer en ce moment le tableau qui se présentait devant moi. Cette foule bigarrée et silencieuse, assise à la façon orientale sur l'herbe des champs ; cet autel si simple et si frais sous un dôme de verdure, au milieu d'une vaste campagne ; le soleil qui dorait cette nature si riche, les oiseaux qui chantaient leurs plus joyeuses chansons ; tout cela produisait en moi une impression de poésie et de bonheur que je n'aurais pas échangée contre la joie du cœur la plus bruyante.

« Après avoir parlé pendant un quart d'heure, je m'arrêtai quelques minutes pour essuyer la sueur qui ruisselait sur mon visage, car, malgré la saison avancée, il faisait très-chaud.

« Durant cet intervalle de repos, un vieillard plus qu'octogénaire, au front chauve et à la figure vénérable, prit la parole.

« Il y avait une fois, dit-il à haute voix, une poule « qui avait douze poussins qui ne la quittaient jamais, plus « trois poussins qui becquetaient toujours loin d'elle. La « poule faisait tout ce qu'elle pouvait pour nourrir sa cou- « vée ; mais le champ était stérile et le grain manquait. « Un jour, un faucon qui cherchait une proie vit la poule « et la couvée ; il fondit sur eux. La poule effrayée appela « ses petits, les douze poussins qui ne la quittaient pas se « réfugièrent sous son aile et furent sauvés ; mais les trois « poussins trop éloignés ne l'entendirent pas et furent « mangés. — Seigneur curé, ajouta le vieillard, vous « êtes la poule ; les douze poussins sont les chrétiens de « Brownsville, les trois poussins éloignés sont les ran- « cheros, le faucon c'est le diable, qui fait toujours « quelques victimes parmi nous. »

« Cette allégorie, qui ne fit rire personne, venait d'un bon vieux prêtre mexicain tombé en enfance depuis quelques années. »

Nous ne pouvons, dans les bornes que nous nous sommes prescrites, raconter les épisodes de l'insurrection de Carvajal, en 1852, et les cruautés du général Avalos, commandant des forces mexicaines.

L'abbé Domenech, dans ces faits qui appartiennent à l'histoire, se montre plein de courage et toujours dévoué à tous ceux qui souffrent. Des condamnés à mort, protestants et Américains, sont assistés par lui, prêtre français et catholique. Dans ce drame lugubre, il affronte les plus grands dangers, et sa noble conduite lui concilie l'estime et le respect des populations entières. Quelques consolations récompensent enfin tant de zèle. Le dimanche, son église est remplie de rancheros fervents. Il bénit des mariages, il administre les sacrements ; les soldats de la garnison viennent quelquefois, musique en tête, embellir les pieuses cérémonies des grandes fêtes.

Le jour de Pâques, une foule de catholiques s'approche de la table sainte.

« Profondément ému, dit-il, je répandais des larmes en prêchant sur les bienfaits de la religion ; mes paroissiens, attendris par mon émotion, pleuraient aussi pour la plupart. Nous sentions tous la vérité de ces paroles du Sauveur du monde : *Mon joug est doux et mon fardeau léger.* »

Après la solennité de Pâques, il va visiter la partie sud de la mission. C'est une côte que les Espagnols avaient nommée *Costa deserta;* c'est un vrai désert.

Un village est à l'embouchure du Rio-Grande, l'abbé y reçoit l'hospitalité ; mais les maringouins ne lui laissant prendre aucun repos, il va faire une promenade sur le bord de la mer. C'est la nuit. « Un brillant clair de lune guidait mes pas, dit-il, je gravis les dunes de sable blanc qui bordent le rivage ; je m'assis sur un débris de naufrage, baigné par les flots. Je contemplai l'étendue de cette mer calme et belle que la lune enveloppait de lumineux rayons argentés. Les vagues mouraient sur la grève avec un bruit monotone et régulier. De légers nuages planaient dans le ciel, le cri des oiseaux de nuit s'unissait au bruit des flots, tandis qu'une brise légère rafraîchissait l'atmosphère tiède de cette solitude. Je me sentais comme inspiré. Je portai mes regards du côté de

la France, dont j'étais éloigné de plus de trois mille lieues; je songeai que, si la mort ne m'arrêtait pas au milieu de ma mission, je serais bientôt obligé d'aller traîner dans ma patrie un corps débile, une existence désormais inutile. Pour la seconde fois, mes forces m'avaient trahi au moment de récolter le fruit de mes travaux; pour la seconde fois, ma frêle nacelle se brisait sur l'écueil de la souffrance au moment d'atteindre le port. Le *sic vos non vobis* de Virgile me revint alors à la mémoire... »

Le découragement effleure l'esprit du pauvre missionnaire; mais il revient à de douces pensées en songeant que Dieu lui tiendra compte de son passé, de ses labeurs, de ses fatigues, de ses sacrifices. « Il finit par s'endormir sur les épaves de la grève, sous le ciel étoilé, bercé au bruit monotone des vagues mourant sur le rivage. »

Le lendemain, l'abbé consacre sa journée à visiter les habitants de ce triste village. Ils demeurent pour la plupart dans des maisonnettes en planches, fort basses et adossées contre les dunes de sable du rivage. Ils passent leur vie à pêcher et à chasser.

Le Brazos-Santiago n'étant éloigné de l'embouchure du Rio-Grande que de quelques milles, l'abbé y va à pied en suivant le bord de la mer. Il découvre au Brazos plusieurs familles irlandaises, « il passe de longues heures à causer de la verte Erin, leur chère patrie, aux souvenirs poétiques; la terre privilégiée des fées, des revenants, des ballades et des légendes. ».

A Bagdad, misérable village près de l'embouchure du Rio-Grande, l'abbé ne trouve que quelques huttes de roseaux recouvertes de boue et de coquilles d'huîtres. Les bancs d'huîtres, très-nombreux sur les côtes du Texas, sont généralement à fleur d'eau, ce qui rend la pêche facile.

Après être resté huit jours dans ces parages, il retourne à Brownsville par la voie de terre.

Ce dernier voyage a tout à fait épuisé les forces du pauvre missionnaire. De retour à Brownsville, il est obligé de se borner à la visite des malades. Des spasmes nerveux, des vomissements de sang l'interrompent dans l'exercice même de son ministère; il est hors d'état de continuer ses fonctions apostoliques. Il va à Galveston pour chercher un remplaçant et pour prévenir son évêque de la nécessité de son retour en France.

Son départ est plus triste encore que celui de Castroville. « J'étais, dit-il, comme un de ces instruments hors de service et inutiles, que l'on suspend dans un coin et que la rouille va dévorer lentement...

« Et maintenant, ajoute-t-il encore, aux heures de solitude, les souvenirs du passé se groupent tristement dans ma pensée et répandent dans mon âme une mélancolie suave et rêveuse! Mes regards ne peuvent se fixer dans cette atmosphère étroite où la souffrance m'a conduit. Le cloître me sourit comme une île désolée dans laquelle je me réfugierais après le naufrage.

« Assis sur les bords du fleuve de la vie, je vois passer devant moi ces pages déjà lointaines de mon existence, comme autant de feuilles emportées par le vent vers l'océan de l'éternité; et avec des larmes dans les yeux je murmure ces paroles : *Seigneur, que votre volonté soit faite!* »

Mme MARIE VIALLET.

FIN.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE.

LE *MERRIMAC* ET LE *MONITOR*.

Le *Musée des Familles* a cité plus d'une fois avec éloge, et récemment encore dans l'*Histoire de la vapeur*, le nom M. John Ericsson, ingénieur suédois fixé en Amérique.

Ce nom vient de remplir le monde d'un seul coup de tonnerre, qui est un des plus formidables coups de théâtre de ce siècle, et qui opère une révolution dans la science militaire et navale.

Voici le fait raconté par les experts :

Le 8 mars dernier, devant le New-Port-News, sur la côte de Virginie, les frégates de l'Union (Nord), le *Cumberland*, le *Congrès* et le *Minnesota*, croisaient tranquillement à l'embouchure de la rivière James.

Les équipages de ces navires, fiers des bouches à feu qui se montraient par tous les sabords, passaient le temps aussi gaiement et avec autant de tranquillité que peuvent le faire nos garnisons à l'abri de remparts faits selon toutes les règles de l'art et montés par des canons à longue portée.

Cependant on voit descendre de la rivière James une masse informe sortant à peine de l'eau et s'approchant avec une grande vitesse. C'était le *Merrimac*, de la marine confédérée (Sud), vieux navire en bois que l'on avait coupé à un mètre de la flottaison, revêtu à l'extérieur de plaques de fer de cinq pouces d'épaisseur, armé d'un éperon de fer à l'avant, de deux canons d'un très-fort calibre et muni d'une puissante machine à vapeur. Aucun mât ne sortait de l'eau; c'est à peine si l'on voyait l'extrémité d'une cheminée surgir de l'ouverture d'un mètre de large qui règne tout le long de la toiture de fer de ce nouveau monstre naval.

A l'approche de cette machine, la flottille de l'Union fit feu de toutes ses pièces, et les boulets, dit un témoin oculaire de cet étrange combat, tombaient dru comme grêle sur la carapace du navire, et rebondissaient impuissants dans la mer. La toiture et les bordages étaient à l'épreuve des projectiles ordinaires, et le *Merrimac* s'avançait sans s'occuper du feu de ses ennemis.

Il manœuvra droit sur le *Cumberland*, et, l'abordant par le travers, le poignarda de son éperon et le fit sombrer. Pendant ce temps, le *Congrès* et le *Minnesota* lançaient des volées de boulets contre leur ennemi, qui, évoluant autour d'eux avec la plus grande facilité, les attaquait à bout portant sur les points qui lui semblaient le plus vulnérables. Le *Congrès*, désemparé, s'échoua bientôt, se rendit, fut brûlé sur place; et la victoire allait rester au navire des confédérés, quand survint un nouveau combattant. C'était le *Monitor*, de l'Union.

Construit sur les plans de M. John Ericsson, le *Monitor*, ainsi nommé pour *avertir* la marine de bois que ses jours sont finis, arrivait par hasard au fort Monroë quand le bruit de la canonnade l'appela sur le lieu du combat.

La forme de ce navire est des plus compliquées : ce sont deux vaisseaux l'un dans l'autre. Son pont ne s'élève pas à plus de deux pieds au-dessus du niveau de l'eau, ses flancs sont en fer d'un demi-pouce d'épaisseur,

couvert de bois de chêne de vingt-six pouces, recouvert lui-même d'une armure de fer de cinq pouces.

Mais ce n'est pas tout : au-dessus de son pont s'élève une tour en plaques de fer superposées les unes aux autres, au nombre de neuf ou dix, et reliées entre elles par des écrous. Cette tour est abritée par un toit en fer à l'épreuve de la bombe et du boulet, et renferme deux canons; elle est montée sur des galets comme les plaques tournantes des chemins de fer, et peut présenter la bouche de ses canons dans tous les sens.

Nous voilà donc revenus, dit M. Bénard, aux tours roulantes, aux béliers et aux catapultes des anciens!

Il était dix heures du soir, lorsque le *Merrimac* et le *Monitor* se trouvèrent en présence, sur les débris des frégates assassinées. Le duel des deux monstres marins fut remis au lendemain dimanche.

— A huit heures du matin, raconte M. Oscar Comettant, l'écrivain qui connaît et décrit le mieux l'Amérique [1], le *Merrimac* s'avança à trois milles du *Minnesota*, et ne sembla faire aucun cas du *Monitor*. Ce dernier laissa s'approcher son adversaire jusqu'à la distance d'un mille. Puis, à l'imitation de ces boxeurs émérites qui lancent à leurs adversaires un coup de poing à assommer un bœuf, et les regardent en souriant comme pour leur dire : C'est moi! le *Monitor* envoya au *Merrimac* un boulet dont le choc fut tel, que la marche de ce dernier en fut ralentie. Quand les deux monstres ne furent plus séparés l'un de l'autre que par un quart de mille, ils se canonnèrent à cœur joie. Le *Merrimac* tirait quatre coups de canon contre le *Monitor* un. Qu'importe! M. Ericsson n'avait-il pas dit que son engin n'avait rien à craindre de personne, et que tous devaient trembler devant lui?

Le *Merrimac* alors, prenant son élan, se précipita comme un furieux, à toute vapeur, sur le *Monitor*, espérant le couler bas dans le cas où il ne pourrait le transpercer.

Le choc retentit comme un coup de tonnerre; mais les éperons du *Merrimac* s'émoussèrent contre le *Monitor*, qui ne sombra point. Des acclamations frénétiques partirent de toutes les bouches unionistes, et le vainqueur de la veille, vaincu à son tour, ne songea plus qu'à fuir. Le *Monitor*, qui n'avait nullement souffert de cette lutte corps à corps, poursuivit le *Merrimac* à coups de canon.

Le *Merrimac* avait fui, mais ce n'était que pour prendre quelque repos. Il revient sur son adversaire, et le combat recommence avec une vigueur nouvelle de part et d'autre.

Pendant une heure, ils jouent du canon sans qu'il résulte une avarie apparente ni d'un côté ni de l'autre. A onze heures, on put craindre pour le *Monitor*, car, à son tour, il battit en retraite, et alla se placer derrière la frégate *Minnesota* qui se trouvait échouée. Ce n'était heureusement que pour donner à ses canons le temps de se refroidir. Mais alors la rage du *Merrimac* se tourna contre la pauvre frégate, qui fut criblée de boulets et de mitraille, et dont le pont fut jonché de morts et de blessés. Bientôt le *Monitor* reparut, et cette fois le combat allait être décisif. Après une demi-heure de tir à une distance d'un demi-mille, le *Monitor* trouve que la distance est encore trop éloignée ; il se rapproche donc de son adversaire, et de si près, que, si les hommes n'eussent pas été enfermés sous la carapace respective de leur batterie, ils eussent combattu corps à corps. C'est à bout portant que le *Merrimac* et le *Monitor* se canonnent, confiants tous deux dans la force de leur cuirasse. Ce fut là un spectacle unique dans les annales des guerres maritimes.

Mais il n'est point de cuirasse qui n'ait son défaut, et c'est en visant au défaut de la cuirasse de son adversaire que le *Monitor* va s'en rendre maître. Six fois moins gros que le *Merrimac*, nous l'avons dit, le *Monitor* a sur ce dernier, entre autres avantages, celui de la légèreté. Passant rapidement derrière le *Merrimac*, le *Monitor* lui pointe un de ses formidables boulets sur son hélice, qu'il atteint. Puis il lui lance un nouveau boulet sur une autre de ses œuvres vives.

Tout fut dit alors, et il resta au monstre gravement blessé, faisant eau de toutes parts, juste assez de force pour fuir vers l'île Cranez, et rendre le dernier souffle de sa vapeur.

Un immense *hurrah*, achève M. Comettant, s'éleva des remparts et de toute la côte pour acclamer ce triomphe décisif du *Monitor*. —

L'état-major de cette machine infernale se composait de deux lieutenants, de deux seconds, d'un comptable, d'un chirurgien et de trois ingénieurs.

Voilà tout ce qu'il faut désormais pour anéantir cette merveille si savante et si admirable du génie humain qu'on *appelait* une escadre et une flotte!

On annonce que les Etats de l'Union vont décerner une récompense nationale à M. John Ericsson.

Mais que diront le philosophe et le chrétien devant cette omnipotence de la force brutale, devant une baleine de fer, armée d'éperons et de bouches à feu, qui, montée par une bande de forbans, suffirait à détruire l'œuvre de trente siècles de civilisation?

PITRE-CHEVALIER.

(1) Nous publierons dans nos prochaines livraisons *l'Amérique telle qu'elle est, voyage anecdotique de Marcel Bonneau* raconté par M. Oscar Comettant.

LES MÉTAUX. SÉRIE PAR CHAM. LE FER.

Le monsieur. Faites-donc attention, garçon!
Le garçon. Monsieur ne trouve pas le fer assez chaud?

LE POISSON D'OR[1].

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.

La danse à Larmor. Types et costumes du pays de Lorient. Dessin de F. Lix.

V

Je passai la journée entière dans mon cabinet, continua M. de Corbière après une courte pause, la tête entre mes mains, cherchant un plan d'attaque impossible. Je ne voulus voir personne, pas même ma mère. Le soir venu, je me sentis effrayé en sondant le vide de ma cervelle : j'étais aux trois quarts fou.

J'entrai dans des accès de rage en songeant à ces

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

aveux perdus de l'assassin, que nulle oreille excepté la mienne n'avait pu recueillir. La voix du Judas me revenait comme la tyrannie de certains refrains, et répétait autour de moi : « Je lui donnai de mon couteau dans l'estomac. »

Cela n'était pas vrai, non! L'horrible sang-froid du narrateur démentait ses paroles. Il n'y a pas de semblable perversité.

Mais la fin? Histoire de plaisanter! Le regret d'en avoir trop dit, même à un témoin qui avait la langue paralysée! Oh! cela était vrai! tout était vrai!

Comment faire? Comment forcer les autres à croire ce dont, par instants, je doutais moi-même?

Moi qui avais la preuve! moi qui ne pouvais fournir à autrui aucune preuve!

Comme je n'avais rien pris depuis la veille au soir, ma mère et ma femme vinrent me chercher, à l'heure du souper, et m'entraînèrent d'autorité dans la salle à manger. Ici commença une autre comédie : maman Corbière avait vu dans la journée le curé de Toussaints, et le premier vicaire était venu rendre visite à ma femme.

— Vois un peu comme on fait des jugements téméraires, fils, me dit la maman : ce M. Bruant est un homme charmant!

— Un peu original, ajouta ma femme en se touchant le front, et qui, dans ces moments-là, parle un peu à tort et à travers... mais un saint, au fond!

— Un saint! répétai-je.

— Ecoute donc, reprit la mère, il paraît que tes Keroulaz ne sont pas le bout du monde... et pour quatre homards que t'a donnés ce petit pataud de Chédéglise...

Je lançai un maître coup de poing à la table. C'est le seul que j'aie eu à me reprocher depuis ma naissance.

Maman Corbière, mesdames, était une excellente et généreuse créature. Mais le curé qui l'avait endoctrinée était aussi la perle des bons cœurs!

Je devinai, dès cette première minute, je vis le flot des influences prêt à monter autour de moi et à me submerger.

M. Bruant n'avait pourtant passé qu'une journée à Rennes, mais pendant que je me brûlais le sang dans mon cabinet il avait travaillé.

— As-tu confiance en M. le vicaire? me demanda ma femme avec un commencement d'aigreur.

Et ma mère solennellement :

— Je suppose que tu n'en es pas à te défier de M. le curé!

— M. Bruant a fait cadeau d'un ornement...

— Et il a laissé un billet de mille francs pour les pauvres.

— Ah bien! ah bien! s'écria Goton, qui fit dans la salle à manger une entrée tumultueuse (le mot ne s'applique qu'à une foule, mais Goton, à elle seule, quand elle voulait, était toute une cohue), ah bien! ah bien! misère! Jésus Dieu, sauveur du monde! Voilà enfin un client comme il faut, celui-là, pour sûr et pour vrai!... c'est M. Fayet, le bedeau de la paroisse, qui sort de ma cuisine... et qu'il se reproche bien de nous avoir engantés de ce Keroulaz!... Il a dit : « Je parie que, de ce côté-là, M. Corbière n'a pas eu encore une pièce de quarante sous... Attends voir!... Les autres avocats, c'est tous lèche-plats... comme procureurs voleurs, qu'a dit M. Fayet... Mais M. Corbière est trop bon de moitié... Viendront les vieux jours, et qui amènera l'eau au moulin?... Fais ta pelote, pendant que tu es jeune... on ne travaille qu'un temps... » Et quoique ça, M. Fayet a raison tout de même... Et pour quant à ce râpé de Keroulaz, *dépiotez* un galeux, vous trouverez les petites bêtes sous le cuir... Pas d'hommes ruinés sans le vice!... Et que ce M. Bruant a donné vingt-cinq louis d'or pour les crèches... cent bonnes pièces de cent sous... et que les pauvres l'ont conduit jusqu'à la diligence en triomphal...

Ici seulement elle reprit haleine, mais ce fut pour ajouter :

— Le cher homme! il n'est pas cause d'avoir un petit grain... que dans ses attaques, il parle un peu à tort et à travers des prêtres et de tout... mais, au fond, c'est un saint, quoi, qu'a dit M. Fayet, un vrai saint!

Notre tante, la bonne religieuse de la Visitation, vint nous faire une visite ce soir. Je dus entendre un quatrième et onctueux panégyrique de M. Bruant, qui avait laissé je ne sais quoi à la communauté.

Morbleu! depuis le collége, j'ai toujours passé pour un fervent chrétien. Ma dévotion m'a même fait bien souvent jeter la pierre par ceux qui prêchent la tolérance à bras raccourci, mais voilà que j'étais débordé de tous côtés! Je passais, bien malgré moi, dans le camp païen, puisque J.-B. Bruant devenait article de foi. On l'a dit souvent, et, certes, je ne veux pas appuyer là-dessus : rien n'est facile à tromper, rien n'est difficile à détromper comme les gens pieux. Cela prouve la bonté de leur âme, mais garez-vous, à l'occasion.

En quittant le salon de ma mère, j'avais la tête brûlante, je sortis pour prendre l'air; à dix pas de notre porte, un bras se glissa sous le mien et une voix amie me dit :

— Corbière, Corbière, vous vous engagez dans un chemin glissant! Êtes-vous bien sûr de ces Keroulaz? Et ce roman du mousse gentilhomme, qu'est-ce que tout cela?

C'était un de mes camarades de l'École de droit, B***, qui était substitut du procureur impérial et que ses talents ont élevé depuis aux premiers grades de la magistrature. Nous avions conservé ensemble des relations très-étroites, et je le regardais comme mon meilleur ami.

— Enfin! m'écriai-je, voici quelqu'un avec qui discuter; c'est un véritable soulagement pour moi que de vous expliquer...

— Expliquer quoi? m'interrompit-il. Je ne suis pas ici sur mon petit tabouret d'apprenti avocat général. Je vous parle en ami, Corbière! La Cour s'étonne de votre entêtement dans cette affaire. Le tribunal de Lorient n'est pas très-fort, et nous lui donnons parfois les étrivières, mais ici, c'est clair comme deux et deux font quatre, mon vieux Corbière, c'est simple comme bonjour... Que diable! quand on a acheté et qu'on n'a pas quittance...

— Mais si on a quittance?... l'interrompis-je.

— Elle a mis un an à pousser, cette graine-là! fit-il en ricanant.

— Ne peut-on retrouver?...

— Si fait, si fait! Ecoutez donc, Corbière, chacun a sa conscience, mon bon. Je vous crois un parfait honnête homme... N'y a-t-il pas une jeune personne...?

Il m'adressa cette question négligemment. Je rougis de colère.

— Bien! bien!... très-charmante, à ce qu'on dit... Mais vous êtes le parangon des époux, Corbière!

Il reprit après un silence, car je n'aurais pu répondre de sang-froid :

— Voilà, mon bon, c'est drôle, que voulez-vous? Je n'ai pas besoin de vous apprendre que l'appel est vu de

mauvais œil. M. Bruant a beaucoup plu au premier président et, à l'heure qu'il est, il achève de raconter son histoire chez le procureur général. C'est prodigieux, cette histoire, mais c'est vrai... On n'invente pas ces choses-là. Il a un succès fou : ces dames se l'arrachent... d'autant qu'il s'avoue lui-même un peu...

Au lieu d'achever, il se toucha le front comme avait fait ma femme.

— C'est étonnant comme les dames aiment la fêlure, ajouta B***, qui était un observateur. Montez-vous au cercle ? Non. Je vous quitte. Réfléchissez, croyez-moi : la quittance a mauvaise odeur.

Les commencements de l'avocat ont leur histoire dans un seul mot : la lutte. Cette lutte est pénible toujours, souvent cruelle. J'avais, jusque-là, subi le sort commun, et j'affirme que je ne dormais pas sur un lit de roses, mais je ne me souviens point d'avoir éprouvé deux fois le même découragement. Il n'y avait en moi qu'amertume : j'étais vaincu avant d'avoir entamé la bataille ; mon adversaire ne m'avait pas encore porté le premier coup que déjà j'étais désarçonné.

Ce soir, il m'apparaissait comme un colosse de diabolique astuce. Je ne me rendais pas compte de ce fait, que la popularité est un jeu de pair ou non et que mon Judas avait en outre, parmi ses cartes, cet atout éternellement victorieux qu'on appelle million. En somme, je le connaissais, ce prétendu diplomate ; il avait bien sa valeur pour le mal, mais j'en avais rencontré cent plus forts que lui. C'était un homme illettré, qui mentait mal et grossièrement, un charlatan de bas étage, maladroit quand il n'était pas insensé.

J'étais jeune, mesdames ; j'ignorais encore, paraît-il, le prix de la grossière imposture. Pour mentir, il ne faut pas être trop subtil.

Quant à sa folie, je ne prendrais pas même la peine de noter cet axiome banal, que la folie est un précieux instrument, si l'utilité de la sienne ne sautait aux yeux d'une manière frappante.

Sa folie, c'était la vraisemblance du naïf roman qu'il donnait comme étant une biographie.

Sa folie expliquait tout dans son présent, après avoir, en quelque sorte, homologué son passé.

Il y a bien mieux : sa folie garantissait son avenir.

Supposez en effet l'impossible, supposez qu'il me fût permis un jour de mettre en usage l'arme dérisoire que son effronterie m'avait donnée, supposez que je pusse exposer publiquement, dans toute sa hideuse réalité, le drame de cette nuit où il avait pêché le poisson d'or. Folie !

Folie, lors même qu'on eût établi sur preuves irréfragables que l'aveu était sorti de sa propre bouche. Folie double, triple ! folie curieuse ! folie à montrer pour deux sous !

Ma nuit, comme ma journée, se passa en tête-à-tête avec Bruant, qui était mon idée fixe. J'avais la tête sur l'oreiller où il avait reposé la sienne, et cela me causait une superstitieuse frayeur. Il emplissait la solitude de ma chambre ; je le voyais et je l'entendais si parfaitement, que, plus d'une fois, ma bouche s'ouvrit pour lui parler et prendre revanche de mon mutisme de la veille. Si, par hasard, vaincu par la fatigue, je tombais dans un engourdissement de quelques minutes, Bruant venait, Bruant le matelot, apportant la barque du sous-brigadier de la douane et la nuit de tempête. Nous nagions tous deux, moi devant, lui derrière, et je sentais le fendant de son aviron suspendu sur mon crâne. Je criais alors comme un désespéré, et Goton venait m'éveiller disant :

— Aussi vrai, monsieur Corbière, pas moins, c'est un rosaire qu'il faut pour les âmes du purgatoire.

D'ordinaire, c'était là mon remède : prier quand je souffrais ; mais, cette odieuse nuit, je ne pouvais pas, je cherchais, je me torturais la cervelle ; j'inventais, pour exterminer le Judas, des machines dans le genre de sa propre histoire ; moi qui suis à l'eau comme un chien de plomb, je me battais avec lui au fond de la mer. J'avais la fièvre chaude.

Et pourtant ce fut cette nuit que me vint, je ne dirai pas une idée, mais un vague crépuscule d'idée. Certes, avec un pareil homme, il n'y avait pas de ménagements à garder ; d'ailleurs, quand l'avocat a cette opinion, que la justice se trompe ou va se tromper, le droit naît pour lui d'agir à outrance. M. Bruant était fou à un certain degré qui devait aller croissant : ne pouvait-on le prendre par sa folie ?

Je ne me flattais pas de le connaître en détail, mais j'entrevoyais assez bien la masse de son caractère. D'une manière quelconque, il allait abuser de son triomphe et me berner vaincu ; j'étais sûr de cela. Quelques jours après, en effet, je reçus de lui la lettre suivante :

« A monsieur Corbière, avocat, de Rennes, en mains propres.

« Mon cher monsieur, la présente est pour vous remercier avec reconnaissance des propositions que vous m'avez faites concernant la régie des biens de ma fortune. Je vous aurais pris à mon service volontiers sans quoi que j'ai ce qu'il me faut en une personne de confiance. Pour tant qu'à la fausse quittance, je vous réitère que je ne l'achèterai pas un sou, ne reconnaissant pas ma signature (pour cause que je n'ai pas pu signer à aucune époque de ma carrière un reçu de ce que je n'ai pas encaissé), mais je vous donne le certificat que vous êtes un honnête homme, plus trompé que trompeur, et n'ayant pas usé de violence avec moi pour me forcer à transiger, comme cela se dit dans les sociétés, à Rennes. Si vous aviez fait comme moi, n'écoutant jamais les clabaudages des calomniateurs, vous ne vous seriez pas mis dans l'embarras et les mauvaises connaissances. Il est encore temps de m'imiter avec toutes les pièces et toujours en règle, malgré ma cruelle maladie de ma tête, que je perds temporairement. Je vous envoie une caisse J. B., contenant quarante bouteilles de vin d'Espagne, pour vous récompenser des soins de votre hospitalité, que ma cruelle maladie m'a mis dans le cas de vous déranger, et je vous salue avec politesse.

« J.-B. Bruant. »

« *P.-S.* — Ayez l'obligeance de faire savoir à M. le premier président et à M. le procureur général que je n'accepterai pas leurs aimables invitations, ne comptant pas prendre la peine de venir à l'audience d'appel, comme quoi ça sera bien jugé sans moi par-dessous la jambe, dépourvu de fondement. »

Je la connaissais, la caisse J. B. ! Et vous aussi, mesdames. C'étaient les mêmes bouteilles du même vin d'Espagne. Le coquin avait de l'esprit à sa manière et donnait supérieurement le coup de pied de l'âne.

Souvenez-vous que je lui avais renvoyé sa première lettre, et admirez comme il exploitait mon dédain ! Il savait bien que je ne montrerais pas celle-ci. Il me roulait en grand, pour employer le style de patron Seveno.

Néanmoins, je ne renvoyai point cette seconde mis-

sive; je gardai même les quarante bouteilles de vin d'Espagne dans leur caisse de sapin. Mon plan de conduite était changé. Je cédais en apparence à la pression opérée sur moi de tous côtés à la fois, par ma famille, par mes amis du dehors, par les directeurs de ma conscience et aussi par les quelques membres de la Cour impériale qui voulaient bien s'intéresser à mon avenir. Il y avait unanimité. Je n'ai pas le temps de vous dire en détail, car il faudrait pour cela un volume, comment Bruant s'y était pris pour donner la berlue à tout ce monde et transformer le loup en agneau, mais il est certain que les Keroulaz, mourant de faim et de chagrin dans leur grenier, opprimaient, selon l'opinion commune, ce pauvre J.-B. Bruant, regorgeant d'or dans ses châteaux.

C'est une belle chose que l'opinion commune, et mon éloquent ami l'abbé de Lamennais, qui fonde là-dessus sa philosophie religieuse, ira loin!

J'avais l'air de céder. A quoi bon battre le briquet pour combattre des aveugles? Vous connaissez le pire sourd du proverbe. De toutes mes affaires, l'appel Keroulaz était la seule négligée. J'avais donné ordre à l'avoué de suivre mollement et de se désister à la dernière heure, avant de produire la pièce principale. Nous étions admirablement servis en ceci par le mauvais vouloir de la Cour, car il faut remarquer qu'il s'agissait de biens *nationalement* acquis. Ces biens étaient alors favorisés comme ils ont été persécutés depuis. Chez nous, les choses vont et viennent.

Mais, à l'abri de cette fausse trêve, je combattais sourdement et sans relâche. C'était désormais chez moi de la passion.

Un jour, la cour du lycée vit un curieux et attachant spectacle. Cinq matelots, portant le costume traditionnel, vinrent demander un des élèves internes et l'embrassèrent en pleurant devant tout le monde. L'élève était Vincent, qui, par parenthèse, faisait de merveilleux progrès; les visiteurs étaient patron Seveno et nos quatre loups de mer du cabaret Mikelic.

Ils n'étaient pas venus à Rennes pour voir Penilis, qui s'appelait décidément aujourd'hui Vincent de Chédéglise; ils étaient venus pour voir M. l'avocat.

Et M. l'avocat les avait stylés de main de maître. Honni soit qui mal y pense! La guerre sainte était déclarée; désormais, toutes les armes m'étaient bonnes, depuis l'épingle jusqu'au canon...

Ici, Son Excellence s'arrêta pour écouter les douze coups de minuit qui sonnaient à la pendule. La marquise haussa les épaules avec dépit; elle avait de ces impatiences contre la marche inexorable du temps. Elle devina la pensée du ministre sur ses lèvres et s'écria impétueusement:

— N'abrégez pas, monseigneur, au nom du ciel! Une histoire abrégée est comme un dîner réchauffé. J'ai beau faire, la pendule avance toujours, et, Dieu merci, nous avons le temps.

— Demain matin, murmura M. de Corbière, nous avons conseil chez le roi.

La marquise fit une réponse digne des Romains de Corneille.

— C'est égal! dit-elle.

Son Excellence sourit, s'inclina et reprit:

— Je n'ai jamais eu la pensée, mesdames, d'entrer dans les détails de ma lutte contre le Judas. Pour cela, ce n'est plus un volume qu'il faudrait, mais bien toute une bibliothèque. Je ne prétendais pas arriver à une restitution complète: à vrai dire, il n'en était pas besoin. Je voulais pour mes pauvres amis une aisance indépendante et honorable, pas davantage.

A ce prix, je ne demandais pas mieux que de laisser mourir l'assassin dans son lit. En somme, ma mission n'était pas de punir.

Mais cette réparation, je la voulais avec une ténacité de fer, et, pour l'obtenir, j'aurais dressé l'échafaud sans hésiter.

Avant d'arriver à la scène étrange qui doit terminer ce récit, je dois vous exposer brièvement deux ordres de faits, remplissant l'intervalle d'une année.

M. Bruant venait de prendre la fourniture de la division de l'Océan, ce qui doublait tout d'un coup son importance. L'attaquer dans son influence croissante sur les hautes classes sociales, c'était désormais l'impossible. A Lorient, il était roi: restait donc la classe populaire.

C'est ici ma confession: j'ai été une fois en ma vie un révolutionnaire et j'ai pu me rendre compte, hélas! de l'extrême facilité du métier. Au début, je n'avais guère pour moi que Seveno et son équipage; après deux mois, tout ce qui portait la vareuse, depuis Etel jusqu'au Pouldu, se signait en parlant de Bruant, comme s'il se fût agi du diable.

Personne ne songeait à user de violence contre lui, et moi moins que personne, mais une électricité latente se dégage des sentiments du peuple. Bruant se sentait maudit, et il jugeait autrui par lui-même: la peur d'être assassiné lui vint.

Il était lâche au milieu de ses audaces. Aussitôt que cette frayeur fut née, il risqua un pas vers la capitulation, et j'entendis parler de lui de nouveau. Il fit plusieurs voyages de Rennes; toute sa forfanterie tombait graduellement, à mesure qu'il me devinait mieux derrière la réprobation qui l'entourait.

Chose plus grave, il ne jouait plus avec sa folie. A son dernier voyage, il m'affirma que sa guérison était complète.

Je ne le lui demandais pas. J'en conclus que sa folie l'inquiétait sérieusement, et je pris des informations à Port-Louis. Je récoltai deux observations seulement, car il avait grand soin désormais de se tenir enfermé quand ses accès le prenaient; on l'avait vu fuir le long des grèves de Porpus, criant et demandant secours contre des assassins imaginaires; dans le salon du préfet maritime de Lorient, il avait versé des larmes, disant qu'on le séparait d'une jeune fiancée qui l'adorait.

Sa double manie était donc de voir des meurtriers attachés à ses pas et de se croire aimé de Jeanne.

Comme Dieu se venge!

Au mois de juin 1806, deux ans après mon premier voyage à Lorient, presque jour pour jour, je reçus un billet de Jeanne, où l'écriture s'effaçait sous les larmes. Le billet me disait que M. Keroulaz, bien malade, désirait voir Vincent et s'entretenir avec moi avant de mourir. Quelques heures après, Vincent et moi nous prenions le courrier de Brest.

M. Keroulaz et sa fille habitaient maintenant le village de Larmor, en face de Gavre, de l'autre côté de l'eau. Les loyers étaient là moins chers qu'à Port-Louis, et ils avaient un air plus pur. Leur maisonnette touchait presque au fameux cabaret de maman Lhermite, surnommée la Tabac, à cause de l'usage immodéré qu'elle faisait de ce narcotique sous triple forme. C'était une croyance générale parmi les sardiniers que son corps avait été acheté et payé d'avance par un Anglais, pour voir, au moyen de

l'autopsie, combien il contenait de tabac. Je ne saurais nombrer, du reste, la quantité de choses que ce même Anglais fantastique achète sur nos rivages de l'ouest.

La brune tombait, quand notre barque, partie du quai de Lorient, accosta la jetée de Larmor. Le jour même, par une singulière coïncidence, on avait fait la bénédiction des couraux, et, comme le vent soufflait d'amont, nous avions croisé en chemin toute une flotte de bateaux attardés. Nos bateliers, en nous montrant dans la rade une coquette embarcation de plaisance qui courait des bords contre le vent, avait dit : — Voilà le côtre du Judas.

Au moment où nous prenions terre, le côtre du Judas changea de bordée et nous laissa voir son arrière, où les derniers rayons du couchant mettaient de rouges étincelles. Vincent me serra le bras en pointant du doigt cette ligne brillante. Je lus : *le Poisson d'or.*

Vincent ne connaissait rien du drame nocturne qui s'était dénoué par la mort de son frère aîné. Il pâlit et tourna le dos avec dégoût, car l'instinct vaut parfois la certitude.

Nous montâmes la jetée, puis la côte à pic. C'est à Larmor surtout qu'on fête la bénédiction des couraux. *Ar mor* veut dire *la mer* en langue bretonne, et c'est l'ancien nom de la Bretagne. Larmor a donc bien le droit de célébrer comme sien ce pardon de la mer.

Les cabarets regorgeaient de chalands, et, sur la place de l'église, les danses commençaient à se former aux sons du biniou, soutenu par la bombarde. Mathurin était là ; Mathurin, l'illustre sonneur, multiple et immortel comme le Pharaon d'Egypte. De l'autre côté de la place et vis-à-vis de l'église, l'auberge de maman Lhermite chantait par toutes ses fenêtres ouvertes. Comme nous passions d'un pas rapide, je m'arrêtai brusquement pour écouter.

— Cric ! disait la bonne voix du patron Seveno.

— Crac ! répondait le chœur enroué.

— Le feu chez Mikelic !

— La goutte chez la Tabac !

Et en avant l'histoire merveilleuse du merlus du Trou-Tonnerre ! C'était de saison. Patron Seveno la racontait tous les ans à la même époque.

Je mis la tête à la croisée pour lui demander des nouvelles du grand-père, comme on appelait M. Keroulaz. Quoique le grand-père fût au plus mal, nous eûmes bien de la peine à esquiver la chopine de dur. Là-bas, il est des solennités où il faut boire, même auprès d'un agonisant.

— Ah ! ah ! monsieur Vincent ! fut-il dit de tous côtés, vous voilà déjà trop brave et trop beau pour rester patron au cabotage ! C'est l'épaulette qu'il vous faut, monsieur Vincent !

Et la foule s'assemblait déjà pour voir l'ancien innocent, devenu flambant et fier comme un aide de camp de l'amiral !

Nous avions notre bateau à quai. J'ignore si ce fut un pressentiment qui me fit dire à Seveno de nous attendre avec ses hommes.

Nous trouvâmes le grand-père fort affaissé, mais jouissant de toute son intelligence et parlant encore sans trop de difficulté. Jeanne n'avait que ses larmes ; elle faisait pitié, mais elle était belle comme l'ange des douleurs. Moi-même, je sentis mes yeux se mouiller quand le vieillard me dit :

— Bonjour, monsieur Corbière, et grand merci d'être venu. Voilà donc l'enfant qui va rester seule au monde !

Je ne répondis point ; il me tendit la main et serra faiblement la mienne en ajoutant :

— Puisque vous êtes venu, c'est que vous ne voulez pas l'abandonner.

Vincent, qui était derrière moi, s'approcha.

— Monsieur Keroulaz, murmura-t-il, j'ai fait de mon mieux et ma femme ne manquera de rien.

Le vieillard eut presque un sourire. Son regard s'arrêta longtemps sur ce beau jeune homme à l'œil vaillant et doux. Il fit signe à Jeanne d'approcher. Elle obéit, et, sur l'ordre muet de son aïeul, elle présenta son front pâle à Vincent, qui l'effleura de ses lèvres.

M. Keroulaz parvint à se mettre sur son séant ; sa

Keroulaz fiançant Jeanne à Vincent. Dessin de F. Lix

main tremblante fit le signe de la croix et il dit en élevant la voix :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, soyez promis l'un à l'autre, mon fils et ma fille.

Il voulut me parler seul à seul. Les fiancés se retirèrent dans la chambre voisine en se tenant par la main. La croisée restait ouverte, à cause de la chaleur étouffante ; on entendait tous les bruits du dehors : la danse des sabots, l'inépuisable haleine du biniou, les cris des buveurs, les rires des jeunes filles, et par-dessus tout le grand murmure de la mer, car il ventait du bas et il y avait tempête au large.

Pendant plusieurs minutes, M. Keroulaz garda le silence ; il semblait rêver. J'attendais.

— C'est bien vrai, dit-il tout à coup, répondant à sa propre pensée, un temps qui fut, je souhaitai de me venger. L'homme a tué mon fils avant de me voler mon

dernier morceau de pain. On voit clair à l'heure de mourir, allez, monsieur Corbière : l'homme a tué ! Mais voilà bien des jours que je me sens faiblir, faiblir : c'est l'âge un peu, beaucoup la peine. Depuis bien des jours aussi, je ne me sens plus de colère ; Yves, mon cher fils, était un chrétien : je le vois dans le ciel... La première fois que vous m'avez parlé de transaction, monsieur Corbière, vous avez fait bien du mal à mon orgueil. Souvenez-vous : ils ont pu couper nos têtes, mais non pas les courber. Il y a des mots que nous ne comprenions pas, nous autres, les vieux gentilshommes de la Bretagne. Transiger, c'est céder. Nous avions dans le cœur la rude devise que l'Anglais nous a empruntée : Dieu et mon droit. Pauvre parole, monsieur Corbière ! Quand on a dit Dieu, il ne faut rien ajouter.

Voilà un mois, comme disent nos bonnes gens, j'ai lavé mon linge pour le grand voyage. Mon confesseur m'a grondé de n'avoir pas ouvert à l'homme qui frappait à ma porte avec des sentiments de repentir, peut-être. J'ai donc ouvert ma porte quand l'homme est revenu...

— Ah ! m'écriai-je, vous avez vu M. Bruant !

— Plus d'une fois... Et quelque chose me dit que je le reverrai encore, quoique mes heures soient comptées...

— Que vous a-t-il proposé ?

— Tous ses millions pour la main de ma petite-fille... des actes de donation... ses poches sont toujours pleines de parchemins... Il souffre, dès ce monde, les tourments de l'enfer...

— A-t-il eu des accès de folie devant vous ?

— Il vient chez moi seulement quand sa manie le tient.

— Comment supporte-t-il vos refus ?

— Il pleure... Il me dit que ma fille l'aime... Il me supplie à genoux de ne pas le faire assassiner.

Parmi les bruits de la fête, une rumeur d'un tout autre genre montait ; cela ressemblait aux grondements de la mer et ce n'était pas la mer. Quelques-unes d'entre vous, mesdames, ont ouï dans nos mauvais jours la colère de la foule. On n'oublie jamais cela.

M. Keroulaz et moi nous ne prîmes pas garde, mais pendant qu'il me donnait des détails sur les bizarres visites de Bruant, tantôt marchandant son pardon, tantôt menaçant du haut de son opulence, tantôt demandant grâce, sous le poids de ses terreurs, le tumulte augmentait au dehors et bientôt un nom se dégagea de ce concert de clameurs :

— Le Judas ! à l'eau le Judas !

— C'est lui ! dit le vieillard. Je le sentais venir.

La porte s'ouvrit violemment. Un homme entra, tout défait et plus pâle que le moribond lui-même. Ses cheveux se hérissaient sur son crâne, et ses dents s'entrechoquaient avec un son de castagnettes.

Je n'avais jamais vu M. Bruant dans ses accès. Malgré les dernières paroles du grand-père, je le reconnus seulement à sa voix, quand il dit :

— Protégez-moi, mon bon monsieur Keroulaz !... Ils veulent mon sang... mon pauvre sang !

Il avait fait plusieurs pas dans la chambre en courant, comme s'il eût été poursuivi. Au moment où il m'aperçut, il recula jusqu'à la porte.

— Ah !... murmura-t-il d'une voix étranglée, c'est cela !... Je vois la conspiration !

Il sortit et se trouva face à face avec Vincent. Ce fut pour lui la tête de Méduse.

— C'est cela ! c'est cela ! répéta-t-il en s'affaissant au coin de la porte, en dedans. Ils sont tous là ! c'est la fin ! c'est la fin !

— Faut-il le jeter dehors ? me demanda Vincent.

Dehors, les cris redoublaient :

— A l'eau le Judas ! à l'eau !

On en oubliait la danse. J'entendais qu'on escaladait le mur du petit jardin sur lequel s'ouvrait la croisée. J'allai à la fenêtre et je dis :

— Que personne n'entre. Respectez le logis d'un mourant.

Le bruit cessa aussitôt.

M. Bruant me regarda stupéfait. Il se releva et vint à moi à petits pas.

— Est-ce que vous voulez les mille louis ? glissa-t-il à mon oreille. Je vous les promets. Je ne les ai pas sur moi, mais je suis prêt à signer. Il faut être en règle.

M. Keroulaz avait fermé les yeux. Le calme de son visage faisait un étrange contraste avec la détresse peinte sur les traits du misérable. Moi, je cherchais laborieusement à me dresser un plan de conduite, mais je ne trouvais en mon cerveau que trouble et doute. Que faire, en effet ?

— S'ils me tuaient, reprit le Judas, un peu remis de sa terreur, vous n'auriez rien... pas un centime, entendez-vous ?

Et me saisissant le bras :

— La jeune fille m'aime ! ajouta-t-il avec une conviction profonde. Ce n'est pas par intérêt ! Elle a le cœur d'un ange... Quand on lui dit que j'ai fait ceci ou cela, elle n'en croit pas un mot... Clabaudages ! clabaudages !... Il ne faut pas faire de chagrin aux jeunes filles, n'est-ce pas, monsieur Corbière ?...

Il prit un ton solennel pour achever :

— On a vu des jeunes filles qui se tuaient par amour !

Un frôlement léger se fit derrière mon dos. Je tournai la tête et j'aperçus une demi-douzaine de rudes figures qui s'encadraient dans la baie de la fenêtre. C'était patron Seveno avec son équipage. Ils venaient voir si rien de fâcheux n'arrivait à M. l'avocat.

En ce moment, le grand-père rouvrit les yeux et les fixa sur M. Bruant. Son regard avait un éclat étrange.

— Cet homme-là va mourir avant moi, dit-il.

— Pas encore ! s'écria le Judas, qui tendit ses deux mains vers les matelots. Je n'ai rien fait ! jamais de mal à personne ! ce n'est pas moi ! Je consens à jurer sur l'Evangile !

— La main de Dieu est sur lui, dit encore le vieillard.

Et c'était grave comme une prophétie. Je me sentis du froid dans les veines.

— S'agit-il de Dieu ? fit cependant M. Bruant, dont la face hâve s'éclaira soudain d'un sourire moqueur. Bien ! bien ! monsieur Keroulaz. Nous avons le temps !

Il reprit presque aussitôt d'un ton tout autre, car la raison lui revenait :

— Au fait, on ne tue par les gens en pleine foire. Voici des témoins ! Mes amis, vous avez été à mon service. Bonsoir, Seveno, matelot... hé, hé ! nous sommes de bien vieux camarades... Je ferai quelque chose pour toi... pour vous tous... Je suis bien plus riche encore que vous ne le croyez, mes enfants... A vous revoir, à vous revoir : il est l'heure de rentrer chacun chez soi.

Je n'avais pas encore parlé.

— Restez ! prononçai-je d'une voix impérieuse.

Il s'arrêta, mais il me demanda, en tâchant de garder son calme :

— De quel droit m'arrêtez-vous, monsieur Corbière?

— Vous avez dit le mot, répliquai-je; je vous arrête, monsieur Bruant, comme un gendarme prend un malfaiteur au collet!

Son accès faisait trêve et laissait renaître à vue d'œil son effronterie naturelle. Quant à moi, j'ai dit quelle était mon impuissance; depuis mon arrivée à Lorient, aucun fait nouveau ne s'était produit qui pût me mettre une arme meilleure dans la main, et pourtant j'étais poussé en avant par une force invincible.

— Monsieur Corbière, repartit le Judas froidement, je ne crains que la violence et ma maladie. Mes accès ne me prennent jamais deux fois dans le même jour, et, quand je suis en santé, eussiez-vous à votre service tous vos va-nu-pieds de la côte, vous n'oseriez pas vous attaquer à moi.

— Merci, matelot, dit Seveno qui battait le briquet dans le jardin. On causera ensemble tous deux une fois ou l'autre!

M. Keroulaz était, pour le moment, immobile, les yeux au plafond, les mains en croix sur sa poitrine.

— C'est cette nuit que Penilis pêchera le poisson d'or... murmura-t-il.

Vincent me lança un regard, et son regard voulait dire: Voici que commence le délire de l'agonie. Jeanne, qui était restée jusqu'alors dans la pièce voisine, vint s'agenouiller silencieusement au pied du lit de son aïeul.

Moi, j'ai une foi enfantine à la parole des mourants. J'avais le cœur serré par un vague espoir, et je m'attendais presque à un événement surnaturel.

— Est-ce que vous avez déniché une autre quittance, monsieur Corbière? me demanda insolemment le Judas.

Vincent avait laissé la porte libre en se rapprochant du lit, et pourtant M. Bruant n'essayait plus de sortir.

— J'étais venu ici dans une intention de charité, reprit-il; je ne puis plus rien pour le brave homme qui bat la campagne, mais je propose de me charger de sa petite-fille en tout bien tout honneur.

Vincent, hors de lui, leva la main.

— Tape, monsieur! cria d'une seule voix l'ancien équipage de *la Sainte-Anne*.

— Patience, enfant! ordonna le grand-père.

Il ajouta, avec un sourire qui courut comme un froid par tout mon corps :

— Nous avons d'autres yeux qui ne s'ouvrent qu'à la dernière heure. Je vois ce que je n'ai jamais vu. Avant qu'il soit une heure, Vincent de Chédéglise, tu risqueras ta vie pour sauver celle de cet homme!

Son regard, fixé au plafond, se tourna lentement vers le Judas, qui perdit quelque peu de son assurance. Je pris alors la parole malgré moi et comme si une voix étrangère m'eût dicté une pensée qui n'était pas la mienne :

— Il n'y a pas besoin de deux quittances, dis-je, répondant à la dernière provocation du Judas.

— Vous avez bien vu ce qu'elle valait... commença-t-il.

— Elle vaudra mieux, l'interrompis-je, si deux mille témoins viennent l'appuyer.

Le grand-père m'adressa un signe de souriante approbation et mes matelots battirent des mains.

— Deux mille témoins! répéta Bruant. Où les prendrez-vous?

— Rien que sur vos bateaux de pêche, j'en aurai cent.

— Et de quoi témoigneront-ils?

— De ce que tout le monde sait, monsieur Bruant. Vous avez eu chez moi votre premier accès de folie. Vous en souvenez-vous? La nuit où vous avez couché dans mon lit? Depuis lors, vous avez eu bien des accès et vous avez toujours conté la même histoire.

Sa joue se rida et prit des tons verdâtres.

— Tu mens! balbutia-t-il, tandis qu'une frange d'écume venait à ses lèvres.

— Toujours la même histoire, toujours! s'écrièrent vingt voix dans le jardin.

Ceux qui étaient là trouvaient enfin un défaut à l'effrontée cuirasse du Judas et frappaient de tout leur cœur.

— Vous mentez! répéta-t-il en montrant son poing fermé, vous mentez!

Mais on lui répondit :

— La même histoire, toujours la même histoire!

Et quelques-uns ajoutèrent :

— Assassin! assassin!

Tous les animaux sauvages ont le même regard, quand ils se sentent acculés; M. Bruant eut ce regard qui demande grâce et qui cherche où fuir.

— Quelle histoire? interrogea-t-il pourtant, essayant de lutter à la fois contre ses terreurs et contre son accès qui revenait.

Ce fut moi qui répondis :

— L'histoire de la plate du sous-brigadier, l'histoire de l'aviron et du couteau qui tous deux frappèrent tour à tour, l'histoire du sac de cuir où étaient les trente deniers.

Et le chœur des matelots :

— L'aviron et le couteau, assassin! Les trente deniers, Judas!

— C'est donc bien lui qui a tué mon frère aîné! gronda sourdement Vincent de Chédéglise.

— Vincent, Vincent! supplia Jeanne, car le misérable faisait grand'pitié.

Le mourant prononça d'une voix assurée :

— Tais-toi, petite-fille, c'est la main de Dieu. Nul ici ne se vengera, sinon Dieu. Cet homme a tué ton père comme il a tué le frère aîné de ton ami.

Jeanne joignit les mains et s'affaissa au pied du lit. Bruant s'écria :

— Voyez si elle m'aime!

Le sang remontait à ses joues et ses yeux de chat-tigre luisaient.

— Qu'on la laisse libre! poursuivit-il; elle va se jeter dans mes bras. Est-ce qu'elle m'aimerait, si j'avais tué son père? Tenez! vous qui croyez en Dieu, suis-je coupable? Alors, que votre Dieu me foudroie!

Il croisa ses bras sur sa poitrine, provoquant le ciel du regard. Un grand silence l'entoura cette fois, car chacun attendait la foudre. Il eut un rire convulsif; son exaltation croissait et ses idées se brouillaient.

Au milieu du silence, le mourant dit :

— Chrétiens, priez pour lui!

Bruant haussa les épaules et fit un geste de carnaval. Il était fou en ce moment, autant que le plus fou qui soit à Charenton.

— J'ai dîné chez le premier président de la Cour impériale, prononça-t-il avec fierté. Le procureur général est mon ami... mon ami intime... il viendra chasser sur mes terres aux vacances... J'ai fait pour dix mille francs d'aumônes et de cadeaux à Rennes... Corbière est un petit avocat meurt-de-faim... Il est vendu à Pitt et Cobourg!... Lequel vaut mieux d'un patriote ou d'un émigré?... Honneur et patrie!... Mes enfants, je paye dix pots de cidre à chacun de vous... vingt pots et du dur!... Clabaudages! clabaudages!... Les pauvres sont jaloux des

riches... Je suis en règle, je connais la loi, j'ai toutes les pièces... Venez boire !

L'impression que je ressentis vivra en moi jusqu'à mon dernier jour, mesdames. Quand le Judas eut fini de parler, nous entendîmes trois bruits distincts : la mer au loin, la danse sur la place, dans le jardinet un murmure lent et monotone. Le grand-père avait dit : Chrétiens, priez pour lui. Les marins, obéissant, récitaient tout haut le *De profundis*.

Personne, parmi ceux qui étaient présents, n'avait eu la pensée d'user de violence : pas plus Vincent dans sa juste colère que les marins dans leur vieille et robuste aversion, mais la pensée de mort était dans tous les esprits : dans le mien plus encore peut-être qu'en aucun autre. Le grand-père avait dit : Cet homme mourra avant moi.

Bruant fou. Dessin de F. Lix.

Bruant resta un instant immobile, étonné, effarouché. Il écoutait la prière latine, écorchée par ces rudes voix. Il était frappé vivement. Un nuage tomba sur sa forfanterie, et sa physionomie, qui à chaque instant changeait, trahit une forte souffrance physique.

Quand patron Seveno prononça le *Requiem æternam dona eis, Domine*, il eut un tressaillement par tout le corps.

— *Et lux perpetua luceat eis*, répondirent les matelots.

Ce fut le grand-père lui-même qui récita d'une voix claire et calme :

Requiescat in pace !

Bruant courba la tête, et sa poitrine rendit un long soupir.

Amen ! dit le chœur.

Puis vint un grand silence au dedans. Au dehors, la voix de la mer s'enflait. Et de l'autre côté du mur, le biniou exhalait sa dernière note, tandis que la cruelle gaieté des danseurs retrouvait son refrain, un instant oublié :

— A l'eau le Judas, à l'eau !

M. Bruant fit un pas vers moi et me demanda résolûment :

— Que me voulez-vous?

J'étais pris à l'improviste, mais je vivais en quelque sorte dans cette question, et je répondis sans hésiter :

— Nous voulons une large réparation.

En même temps je fermai la bouche à Vincent, qui, sans doute, voulait protester contre tout arrangement.

— Chiffrez, dit le Judas avec froideur.

— La moitié de tout ce que vous possédez.

— Sur-le-champ ou après mon décès?

— Sur-le-champ.

Son calme était un mensonge. Entre ses lèvres serrées, j'entendais ses dents qui grinçaient.

— Bonne affaire! dit-il en ricanant. Les deux domaines ne rapportaient pas cinquante mille livres, et, avec les bénéfices de ma fourniture, je vais avoir cent mille écus de revenu...

Puis, avec une soudaine exaltation :

— A l'aide ! au guet-apens ! Je te mènerai jusqu'à l'échafaud, Corbière ! Es-tu plus fort que le premier président? Pèses-tu seulement une demi-once contre le procureur général? Ce sont mes amis ! Le préfet maritime est mon ami ! Et le commissaire de police ! Et l'inspecteur de la navigation ! Les petits et les grands ! A Rennes, à Lorient, à Port-Louis, partout ! J'enverrai des cadeaux à Paris ! Vous conspirez contre l'Empereur ! Je prouverai cela. Je suis le bienfaiteur du pays. Je fais travailler quatre cents paires de bras. Je vais fonder un hôpital ! Il y a des gendarmes ; je les ai vus en passant. On assassine un patriote ! Au secours ! au secours !

En parlant, ou plutôt en rugissant, il se démenait comme un possédé. C'était le paroxysme de la crise. Nul ne lui répondit, et je vous demande pardon, mesdames, de reproduire à vos oreilles les seules paroles qui furent prononcées. Seveno, à cheval sur le mur du jardin, dit aux danseurs le plus tranquillement du monde :

— Les gars et les filles, venez voir crever un chien enragé !

Tout n'était pas fini, cependant. Bruant, épuisé, se laissa tomber sur un siége et mit sa tête entre ses mains pour pleurer, selon son habitude. Il n'était, en vérité, plus question de l'agonie du grand-père, dont le visage pâle et doux exprimait la suprême sérénité. C'était pour le Judas que Jeanne, compatissante, nous implorait du regard.

Après quelques secondes, et dans ces situations les secondes sont longues, Bruant découvrit sa figure. Ses yeux gris essayaient un sourire patelin.

— Vous êtes un jeune homme vertueux, monsieur Corbière, me dit-il humblement. Mon bon monsieur Keroulaz, je respecte votre état. Réfléchissez seulement un petit peu, et vous verrez que rien ne me forçait de venir. Savez-vous pourquoi je suis venu? Je n'ai pas d'enfants, pas d'héritiers... Hein, ma petite Jeanne? Mme Bruant aura des voitures, des diamants et des cachemires !

Jeanne fit un geste d'horreur.

— Que diriez-vous, continua le Judas du ton qu'on prend dans les familles bien unies pour annoncer la naïve

surprise du jour de l'an aux petits enfants curieux, que diriez-vous si j'avais mon testament dans ma poche?... Hé, hé! monsieur Corbière, vous ne vous attendiez pas à cela?... C'est avec le miel qu'on prend les mouches, hé, hé! non pas avec du vinaigre... Je veux du bien à cette famille-là, moi, qui m'en empêche? Ai-je des fils ou des filles pour réclamer mon héritage? Pas un neveu seulement! Vous croyez que je ris?

Il mit la main à sa poche et en retira un rouleau de parchemin.

Ai-je oublié de mentionner ce détail, que, dans sa passion pour les titres, Bruant faisait timbrer exprès des feuilles de parchemin pour minuter ses moindres contrats? Il voulait des *pièces* impérissables, et le papier, pour lui, n'était pas assez fort.

C'était bien un testament, un testament olographe en

Le testament de Bruant. Dessin de F. Lix.

bonne et due forme. Malgré la clarté de ses dispositions, pouvait-on le regarder comme le produit d'une heure de folie, ou bien n'était-ce qu'une machine de guerre, un moyen de parer à un mauvais cas, comme celui où précisément M. Bruant se trouvait aujourd'hui?

Je ne prétends apprendre à personne ici qu'un testament est chose fragile. Rien au monde ne ressemble si bien au bon billet qu'avait La Châtre. Pour révoquer le roi des testaments, il suffit d'un mot, d'une signature et d'une date.

Le testament ne produisit pas du tout sur moi l'effet qu'en avait attendu M. Bruant; mais nos matelots, qui faisaient foule maintenant au dehors, battirent des mains en disant:

— C'est ça! puisqu'il s'amende, il va mourir!

Je pris le parchemin d'un air froid et je le dépliai. Je vis d'un coup d'œil que M. Bruant y instituait Jeanne sa légataire universelle, sans restriction, codicille, ni condition. Lui mort, c'était tout; tant qu'il vivait, ce n'était rien.

J'ouvrais la bouche pour dévoiler la grossièreté de la ruse et maintenir ma proposition première, lorsque M. Bruant poussa un cri étouffé. Il eut comme un vertige, et ses yeux s'injectèrent de sang. Avant que je

pusse me mettre en défense, ses mains se nouèrent autour de ma gorge. Il m'étranglait avec fureur.

Et je l'entendais qui disait en serrant :

— Je suis fou ! ah ! je vois bien que je suis fou ! Il n'y a pas de testament postérieur ! Rien n'est en règle ! S'ils me tuaient, ils auraient tout. Rends-moi mon bien, brigand ! brigand de Corbière, rends-moi mon bien !

Je pense que je fus le seul à entendre ces paroles que le Judas prononçait à son insu. Si j'avais été en tête-à-tête avec lui, c'en était fait de moi. Ma torture ne dura qu'un clin d'œil, parce que Vincent, d'un côté, mes matelots, de l'autre, s'élancèrent à mon secours. Mais, pendant qu'on m'asseyait sur un fauteuil, tout haletant et prêt à perdre connaissance, Bruant parvint à m'arracher le testament. Dès qu'il l'eut, profitant de la confusion qui régnait, il réussit à s'enfuir.

— Appuie partout ! cria Seveno en s'arrachant les cheveux ; nous faut l'écrit ! Deux pots à qui repêchera l'écrit !

Il se lança directement à la poursuite de Bruant, tandis que les autres enjambaient la fenêtre et franchissaient le mur du jardinet pour couper au court. Ils voulaient l'écrit, le testament ; toute cette fortune volée était pour eux dans l'écrit. Bruant n'avait qu'à courir !

Nous restions seuls dans la chambre, le grand-père, Vincent, Jeanne et moi. Le choc avait été rude ; mais on n'étrangle pas un homme en deux secondes, et j'étais déjà debout. Au dehors, une clameur formidable s'éleva. Il pouvait être neuf heures du soir ; c'était le beau moment de la danse ; la place était comble. Un millier de voix se mit à crier :

— A l'eau le Judas ! A l'eau ! à l'eau !

— Il faut le sauver ! dit Jeanne à Vincent.

Et le grand-père ajouta :

— Ne laissez pas mourir celui qui est en état de péché mortel !

Vincent sauta par la fenêtre, et moi, je pris la porte, courant de mon mieux et suivant le tapage, qui s'éloignait dans la direction du Kernevel. Au bout d'une centaine de pas sur la plage, je rencontrai la foule qui revenait en tumulte : on avait suivi une fausse piste. Les hommes et les femmes allaient répétant :

— Il s'est mussé du côté de Kerpape ! A ce coup-là, il faut faire la fin de lui !

On avait bien bu une vingtaine de barriques de cidre, ce soir là, à Larmor, sans compter le vulnéraire et le *vin ardent* (eau-de-vie).

Je voulus parler, mais la meute me bouscula et passa. Je ne savais pas où était Vincent. Je me mis à la suite de la cohue qui courait pieds nus sur les galets, chacun jouant des castagnettes avec la paire de sabots qu'il portait à la main, et chacun aussi, je dois le dire, se divertissant comme un bienheureux. Il faisait beau ; on avait assez dansé ; et puis la chasse au Judas par le clair de lune n'était pas dans le programme de la fête.

Ils ne sont pas méchants, là-bas, mais Bruant était la bête noire du pays, et ils ont parfois le cidre mauvais. La faveur dont Bruant jouissait auprès des autorités de Lorient augmentait la colère publique. Les cris : A l'eau ! à l'eau ! s'enrouaient, mais croissaient en ferveur. Mon inquiétude était mortelle.

A moitié chemin des étangs qui sont entre Larmor et Kerpape, il y eut une turbulente mêlée. Une autre foule revenait de ce côté sans avoir rien trouvé. Pour la seconde fois, on me passa sur le corps en reprenant à pleine course le chemin du village. Je cherchais parmi la presse Vincent, Seveno ou quelqu'un de son équipage, mais aucun d'eux n'était là.

— Le Judas est devers le fort ! on l'a vu avec un papier qu'il a volé au mourant. A l'eau le Judas, à l'eau !

Et le galop sourd des pieds nus sur la lande ! et la musique des sabots ! et les grognements de la meute, qui s'enivrait à perdre haleine !

Rien jusqu'au fort, dont les noires murailles coupaient carrément le ciel bleu. J'avais pris à travers champs, abrégeant la route pour savoir plus vite ce qui se passait à Larmor. Rien encore jusqu'au village. Mais, en arrivant aux premières maisons, je vis un homme qui courait, les bras étendus, brandissant un objet blanc au-dessus de sa tête, et criant :

— Vous ne l'aurez pas ! vous ne l'aurez pas !

Il s'élança sur l'étroite marge qui longe le roc, devant la caserne des douaniers. Derrière lui, une troisième meute détalait :

— A l'eau le Judas ! à l'eau !

Ils passèrent à cinquante pas de moi comme un tourbillon, et cette fois je reconnus patron Seveno avec son équipage. Ceux-là ne s'étaient pas trompés de piste ; ils chassaient à vue ; ils étaient littéralement sur les talons de leur gibier.

J'appelai de toute ma force, les nommant tous par leurs noms.

— En avant ! en avant ! monsieur l'avocat, dit Vincent auprès de moi. Ils ne vous entendront pas ! ils m'ont battu ! Mais Jeanne veut qu'on le sauve, en avant ! Il est peut-être encore temps d'empêcher un malheur !

Ils l'avaient battu, ou plutôt il s'était battu contre eux, et, grâce à cela seulement, le Judas avait gardé son avance. Je m'accrochai à sa main comme eût fait un enfant, tant j'étais hors d'haleine, et nous suivîmes nos gens qui atteignaient déjà le môle rustique de Larmor. Derrière nous, le gros de la chasse arrivait en hurlant.

Comme nous atteignions l'extrémité de la douane, le môle et la jetée s'offrirent à nos yeux, brillamment éclairés par la pleine lune. On y voyait, en vérité, comme en plein jour. C'était la grande marée de juin. La lame énorme déferlait jusqu'au pied des maisons. Ensemble nous étouffâmes un cri et nous nous arrêtâmes : nous arrivions pour voir Bruant piquer une tête du haut des roches et disparaître dans la mer.

Il y eut une sauvage acclamation tout le long de la côte ; les uns avaient vu et battaient des mains, les autres applaudissaient de confiance.

— A l'eau le Judas ! à l'eau ! à l'eau ! à l'eau !

Il y était, à l'eau ; sa tête apparut, noire, parmi l'écume du ressac. Quelques-uns lui jetèrent des cailloux, car l'ivresse de la foule est impitoyable. Mais il se moquait de la foule maintenant. Il riait, on l'entendait bien. Il agitait au-dessus de la lame l'objet blanc qu'il tenait à la main, et il répétait avec triomphe :

— Vous ne l'aurez pas ! vous ne l'aurez pas !

Quand nous gagnâmes le rivage, Vincent et moi, la foule était déjà au regret et disait :

— C'est pourtant bête de rejeter le poisson dans l'eau !

Ils se repentaient de n'avoir pas eu l'idée du feu. Bruant était de ces nageurs qui ne coulent pas quand on leur garrotte les deux mains et les deux jambes. Pour le mettre au fond, il eût fallu encore une corde et une roche.

Mais Seveno ! où était Seveno ? Nous le cherchâmes de l'œil ainsi que ses matelots. Aucun d'eux n'était parmi la foule.

— Borde en douceur ! commanda une voix auprès de nous.

C'était *la Jeanne Keroulaz* qui poussait au large. Seveno dit encore :

— Gouverne à lui couper le chenal.

Nous sautâmes à bord au moment où la barque s'éloignait de terre. Nos amis ne nous attendaient pas, et Seveno nous reçut mal.

— Pas moins, monsieur l'avocat, me dit-il assez péremptoirement, ce n'est pas ici votre place. Il n'y a rien à plaidasser pour l'instant... Quant à toi, monsieur Vincent, ajouta-t-il d'un ton tout à fait provoquant, si vous faites votre tête, on te débarque à la mer, sans cérémonie, comme quoi je suis le maître ici et que tout m'y regarde !

Je serrai fortement le bras de Vincent. Nous nous assîmes tous deux sur la vergue de misaine. *La Jeanne Keroulaz* avait déjà dépassé les écueils qui défendent la jetée et sur lesquels il y avait en ce moment douze pieds d'eau. Bruant n'était pas loin de nous; il faisait la planche tranquillement et jouait avec la lame. Il s'était débarrassé de son ample redingote, qui flottait entre lui et nous. Il n'avait plus peur ; il nous parlait, il nous narguait. Quand il découvrit la manœuvre de Seveno, il éclata de rire.

— Matelot, cria-t-il, je n'ai pas envie de rentrer sitôt chez moi. Faisons-nous une promenade? Fournis-moi de vivres et je te mènerai jusqu'en Amérique !

Le mouvement que nous avions fait vers le chenal le mettait entre le rivage et nous. Il plongea et resta quelque temps sous l'eau.

— Marquez l'endroit, mes garçons, dit tout bas Seveno, il est descendu mettre l'écrit sous une roche.

C'était positivement la vérité. J'avais déjà remarqué que Bruant essayait de couler son parchemin, qui surnageait toujours. Sa tête revint sur l'eau.

— Vous ne l'aurez pas ! murmura-t-il en se parlant à lui-même.

Sur l'eau, on entend tout.

— Nous l'aurons, répliqua Seveno, qui donna un coup de barre pour se rapprocher de lui, ajoutant : Il fait assez jour pour prendre la marque.

Il faisait assez jour, en effet, car tous les points de la côte apparaissaient distinctement. Mais pas n'était besoin de prendre la marque. A côté de Bruant, qui se reposait sur le dos comme dans son lit, un objet blanc se montra. C'était le diable de testament qui revenait sur l'eau.

— Sauve la guenille, Jean-Pierre ! ordonna le patron.

Nous passions auprès de la redingote. Jean-Pierre l'attrapa d'un coup de gaffe.

De terre, on nous criait :

— *Etonnez-le* d'un coup d'aviron, et vous l'aurez !

— Mes amis, dis-je, pensant que Bruant fatigué allait bientôt se rendre, tous ceux qui nous excitent au crime seront des témoins contre vous, une fois le crime commis.

— Un crime ! fit Seveno, incrédule. On ne peut donc pas marcher sur une couleuvre, à présent !

— Et je vous préviens, ajoutai-je, que ce ne sera pas moi qui vous défendrai en Cour d'assises.

Il y a des mots qui frappent comme des massues. Les avirons mollirent autour de la barque. Bruant se mit à nager vers nous.

— Attention ! cria-t-on de terre.

— Attention ! répéta Bruant, qui exécutait à la crête des lames d'admirables tours de force. Je vais faire le tour de vous de bout en bout, mes fils. Nagez voir comme des marins.

Seveno étouffa un juron.

— Faut pourtant qu'on ait l'écrit ! gronda-t-il.

— L'écrit ne signifie rien, repartis-je, tant que le testateur est vivant.

— Pour sûr, murmura Seveno qui promena un regard interrogateur sur son équipage, on ne veut pas le tuer.

— Quoiqu'il l'a bien mérité, soupira Jean-Pierre.

— Alors, dirent les autres, autant retourner chez la Tabac.

L'avis fut appuyé unanimement. Bruant chantait. Ceux de la côte s'impatientaient et nous injuriaient. Vincent dit :

— Mes enfants, voici les propres paroles de M. Keroulaz, qui est un saint homme et qui va paraître devant Dieu : « Ne laissez pas mourir celui qui est en état de péché mortel ! »

Seveno arrêta le mouvement qu'il imprimait à la barre pour virer de bord. Les matelots murmurèrent :

— Quoique ça, c'est bien vrai qu'il est en état de péché mortel !

— Des pieds jusqu'à la tête, en grand !

— Et plutôt cent fois qu'une.

— Et le grand-père *voit en dedans*, puisqu'il est pour rendre son âme.

— Hé ho ! propres à rien ! héla Bruant. A quand la danse ? Dites au biniou de sonner !

Le biniou l'entendit de terre et emboucha l'air des prêtres du Pouliguen, qu'on sonne d'ordinaire aux funérailles. Une longue risée s'éleva de la foule. Bruant sortit ses deux mains de l'eau pour applaudir. Seveno mit le cap sur Larmor.

— Allons donc ! fit-il; sauver un quelqu'un qui se moque de nous et qui ferait trois fois le tour de Groix sans se gêner... Nage!

— M. Bruant est un fou, répliqua Vincent doucement. C'est grand'marée et voici le jusant qui force. Dans un quart d'heure, il n'y a homme ni diable qui puisse doubler le courant du chenal.

— Il abordera de ce côté-ci, donc.

Vincent lui montra du doigt le rivage. Tout le long des grèves et dans les roches, on voyait grouiller des créatures humaines.

— Nage ! répéta Seveno d'un ton résolu. Je suis le maître.

— Scie partout ! commanda Vincent, qui se leva.

Entre ces deux ordres contraires, les avirons indécis restèrent en suspens.

— Foi de Dieu ! s'écria Seveno, vas-tu me débaucher mon monde, monsieur Chédéglise !

— Je vous prie de m'écouter, patron, répliqua Vincent d'un air soumis.

Puis, s'approchant de Seveno, il ajouta tout bas :

— Mlle Jeanne m'a dit de le sauver.

Le patron donna un coup de barre à chavirer le bateau.

— Mamzelle Jeanne ! mamzelle Jeanne ! gronda-t-il. Le Judas ne lui a donc pas fait encore assez de mal?... Si ça l'amuse, il peut nous conduire comme ça jusqu'aux Glenans ! C'est un poisson, quoi !... Et je parie bien qu'il pense déjà à nous attirer dans les roches... Mais, puisque mamzelle Jeanne l'a dit, allume, vous autres ! et du nerf !

Vincent lui tendit la main.

Nous restions en dedans de ce cap d'écueils qu'on

nomme les Saisies de Larmor et qui ferment la rade du côté du sud-ouest. Le bateau ne sentait pas encore le courant. Sur nos têtes, le ciel était splendide, mais le vent d'aval fraîchissait de plus en plus et produisait une véritable tourmente en contrariant le reflux. Malgré le grand clair de lune, la mer semblait sombre au loin, à cause des ombres profondes, portées par les lames. Bruant prit chasse, dès que notre chaloupe vira de bord ; au lieu d'aller vers les Saisies, qui formaient en ce moment une immense ligne de brisants, il coupa droit au chenal dans la direction de Port-Louis.

Nous avions quatre avirons, emmanchés vigoureusement ; mais ces chaloupes de pêche sont lourdes à la rame, et, dès que le courant de jusant nous prit, nous fûmes entraînés par une violente dérive. C'était merveille, en vérité, de voir Bruant lutter contre la mer. Il dérivait aussi, mais chacun de ses élans, solides et réguliers, élargissait la distance qui nous séparait. Nous pûmes croire un instant qu'il couperait le courant selon une ligne diagonale et qu'il pourrait aborder à l'extrême pointe de Gavre, tandis que nous serions repoussés, nous, au delà des Errants.

— Borde la misaine ! ordonna Seveno.

Deux avirons seulement restèrent dehors, et la large toile, déployée avec fracas, prit le vent. Bruant cria :

— Borde la grand'voile ! et le foc ! et tout, mon bijou !

Il fit en même temps le plongeon et disparut.

La chaloupe se pencha jusqu'à tremper sa toile dans l'écume que soulevait son avant ; elle bondit sur la lame qui la prenait par le travers et nous inondait périodiquement. Le vent valait mieux que le courant. Seveno lofa et nous courûmes grand largue dans la direction de la citadelle.

Les matelots se disaient entre eux :

— Ouvre l'œil ! il va se montrer tout à l'heure, et quoique ça soit la vermine des vermines, on n'est pas là pour lui passer dessus.

— Le voilà, dit Jean-Pierre, à bâbord, sous le vent ! Lofez, patron !

Seveno inclina la barre sous le vent, et nous allâmes debout, au courant, qui rabattait avec une force terrible, entraînant des épaves de toute sorte.

— Le voilà ! cria Courtecuisse, à tribord ! Arrive, patron, sans vous commander... Ah ! le banian ! c'est de l'ouvrage !

Seveno revint au vent. Chez lui et parmi son équipage, il n'y avait ni entrain ni conviction. D'un côté, la besogne ne leur plaisait pas ; de l'autre, ils étaient convaincus d'avance de l'inutilité de leurs efforts.

Loin, bien loin derrière nous, une voix se prit à chanter *la Marseillaise*.

— Amène ! grinça le patron qui ferma les poings. Il a gagné au vent. Tout le monde aux avirons !

La voile tomba, et la chaloupe, emportée par le courant, fila comme une flèche.

Ce fut Vincent qui découvrit le Judas, à quatre ou cinq cents pas de nous, sur la lisière du chenal. En deux minutes, nous perdîmes tout ce que nous avions gagné ; les lumières de Larmor et celles de Gavre s'enfuirent derrière nous, mais il me semblait que la distance entre le Judas et nous restait la même.

Vincent se mit debout sur l'avant et cria :

— Monsieur Bruant, m'entendez-vous ?

Le doute était permis, à cause de la violence croissante du vent ; mais le vent apporta un éclat de rire moqueur avec cette réponse :

— Un peu, mon neveu !

— Qué gale ! grommela Seveno, non sans une nuance d'admiration.

— Monsieur Bruant, reprit le jeune Chédéglise, nous ne vous souhaitons pas de mal. La crampe peut vous prendre et il n'y a plus de bon nageur avec la crampe. Accostez : je vous donne ma parole d'honneur que nous vous mettrons à Porpus.

Bruant ralentit ses efforts et se laissa gagner d'une centaine de brasses. A cette distance, on le voyait parfaitement, étendu sur le dos et nageant sans fatigue.

— L'avocat est-il avec vous ? demanda-t-il.

— Vous pouvez avoir confiance, monsieur Bruant, répondis-je.

Un second éclat de rire plus strident nous arriva, avec cette bravade :

— Ça va-t-il comme vous voulez, monsieur Corbière ? Prenez garde au mal de mer ! Je sais bien ce que vous cherchez, mais vous ne l'aurez pas. Je me moque de vous comme de la crampe, hé, hé ! Tu n'auras pas ma rose, l'enflé !

Puis, changeant de ton et avec une agitation soudaine :

— Je vous dis qu'elle m'aime ! reprit le Judas. Pourquoi faire du chagrin à une jeune fille ? On a vu des jeunes filles qui mouraient par amour... Veillez bien autour de la maison, tas de brigands ! Je reviendrai ! j'enlèverai ma petite Minette. Je lui donnerai des châles et des bijoux ! Nous irons à Paris, la grand'ville. Je me moque de vous ! je me moque de vous !

Il prononça ces derniers mots quatre ou cinq fois de suite, puis, faisant une culbute, il se mit à détacher la coupe avec une merveilleuse aisance et s'éloigna vers l'ouest.

— Nage à bâbord ! cria Seveno. Il nous a mis dedans, le scélérat !

Une lame, haute comme un premier étage, nous montra tout à coup sa crête écumante. Nous étions en plein sur les brisants de la Truie, à l'ouest des Errants. Tous les marins firent le signe de la croix, ce qui ne nuisit en rien à l'exécution précise et hardie de la manœuvre. La montagne liquide nous souleva sans encombre et vint éclater à cent pas de nous, contre la tour noire qui marque ce dangereux écueil.

— Canailles ! hurla le Judas qui nous avait crus perdus. C'est à refaire.

— Les vieux, dit Seveno d'un ton grave, l'enfant a parlé vrai : celui-là est fou comme un lièvre, quoique sa ruse indique encore bien de l'idée. Si on le laissait se périr à l'heure qu'il est, il tomberait comme un plomb dans l'enfer, pour sûr !

— Et ça nous resterait sur la conscience, ajouta Jean-Pierre.

Seveno reprit :

— Le voilà loin de terre, et, pour remonter ce courant-là, faudrait la remorque du diable ! Je parie deux pots que nous allons bientôt l'entendre crier : Au secours ! Puisqu'on y est, allons jusqu'au bout, les vieux !

— Allons jusqu'au bout ! fut-il répondu à l'unanimité.

Et les avirons pressèrent leur mesure. Désormais, notre équipage était converti à l'idée de sa mission. De plus, chaque matelot, pour sa part, se sentait piqué au jeu : il y avait le retour et les railleries des camarades. La lourde chaloupe *sailla* de l'avant, pour employer le verbe local, et nous fîmes de la route.

Mais le Judas aussi serrait sa partie ; jusqu'alors il

avait folâtré sur l'eau, laissant faire le courant et jouant avec nous, qu'il supposait incapables de l'atteindre; maintenant que la poursuite devenait plus sérieuse, il chauffait peu à peu, comme on dit sur les bateaux à vapeur, et déployait l'une après l'autre les ressources de son admirable talent. Loin de diminuer, la distance qui nous séparait augmentait plutôt, et pourtant il était bien évident que le Judas ne prodiguait point sa force.

L'œil, une fois habitué à ce clair-obscur étincelant, dont la lumière fausse et trop durement repoussée par le noir des ombres le fatigue d'abord et l'éblouit, devient à la longue maître de lui-même ; il se fait au mouvement tumultueux de ces mille paillettes qui s'agitent dans le sombre et finit par acquérir une perception très-nette des objets même lointains. Pour ma part, je voyais distinctement M. Bruant à cinq cents brasses de nous environ ; j'aurais pu dire les différentes allures qu'il prenait et qui étaient au nombre de cinq ou six, pour le moins. Il en avait deux principales : la brasse ordinaire et la planche, desquelles il obtenait une vélocité miraculeuse, sans précipiter jamais ses mouvements. A voir la puissance de détente que gardaient ses articulations, à voir surtout la régularité facile de sa propulsion, l'idée de l'homme-poisson revenait toujours, et l'on se prenait à penser que ce virtuose de la natation était infatigable comme les habitants de la mer.

Nous avions dépassé les Errants de plus d'une demi-lieue et nous étions dans les couraux de l'ouest. En avançant, notre marche subissait des altérations notables, à cause du courant, très-variable en ces parages. Le courant de jusant ou de reflux, qui va de la rade vers le large, se compose de toute l'eau que le flux a engouffrée dans le Scorf, dans le Blavet et dans la rivière du Ter. Aux grandes marées, c'est une immense masse liquide qui forme au milieu de l'Océan un véritable fleuve et qui conserve fort longtemps sa vitesse acquise.

Mais le cours de ce fleuve marin est capricieux, ou du moins très-divisé. La carte qu'on en ferait ressemblerait assez à ce réseau de rivières, formé par les embouchures du Rhône, entre les Saintes-Maries et la tour de Bouc. Au sortir de la rade, le courant unique se dirige plein sud ; l'écueil des Errants le coupe en deux, envoyant la plus forte portion vers le sud-est, l'autre vers le sud-ouest : ce sont les routes d'Espagne et d'Angleterre qui passent des deux côtés de l'île de Groix. Au delà des Errants, cependant, un troisième courant se fait, produit par les remous des deux premiers. Celui-là va droit à l'île, dont l'approche l'épanouit et renvoie la majeure partie de ses eaux vers l'ouest. C'est ce qu'on appelle proprement les couraux : chose vague, fantaisie géographique qui varie de jour en jour, selon les marées, comme changent, dit-on, autour du Mont-Saint-Michel, les dangers des sables mouvants.

Le Judas piquait droit à la pointe ouest de l'île et se dirigeait sur le phare ; nous le suivions; par conséquent, le courant nous prenait par le flanc gauche et nous forçait à tenir le cap sur le centre de l'île pour ne point trop dériver. Le vent, qui sans cesse augmentait, restait debout et avait beaucoup de prise sur la coque volumineuse de la chaloupe, tandis que le Judas échappait complétement à son influence contraire. Il savait cela; il avait choisi sa route.

Nos hommes ruisselaient de sueur et ne se plaignaient point ; patron Seveno était silencieux à la barre ; Vincent doublait Jean-Pierre, qui venait d'avoir les fièvres et qui fatiguait à son aviron. J'étais debout, à l'avant et mes yeux ne pouvaient se détacher du Judas, qui, après deux grandes heures d'efforts, semblait aussi frais qu'à la première minute.

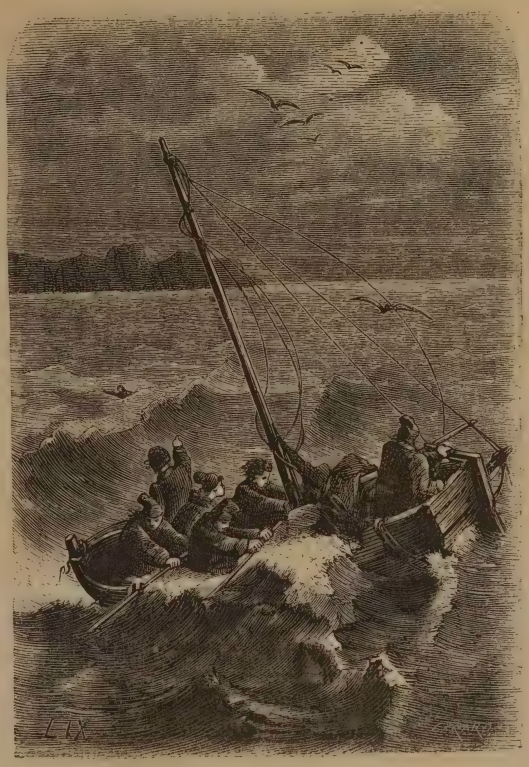
Car il y avait deux grandes heures que tout cela durait. Le vent nous apportait déjà les bruits de Groix, et je venais de compter onze coups au clocher de la paroisse.

— Il n'avait pas besoin de nous! pensai-je tout haut.

Seveno m'entendit et murmura, d'un ton qui excita ma curiosité :

— Levez le nez, monsieur l'avocat.

Je levai le nez, ou plutôt les yeux, et un cri m'échappa. Groix, qui, depuis notre départ de Larmor, apparaissait à l'horizon comme une ligne sombre, avait démesuré-



La barque de chasse. Dessin de F. Lix.

ment grandi dans tous les sens et ne conservait plus ses profils si bien connus de moi.

Groix est un roc d'une lieue de long, coupé carrément à ses deux extrémités, qui de loin dominent la mer comme des murailles de château. Non-seulement Groix me semblait six fois plus haut qu'à l'ordinaire, mais ses extrémités s'étendaient de droite et de gauche à perte de vue ; c'était une ligne plus noire que l'encre ; elle fermait l'horizon dans un bon tiers de sa circonférence, englobant les deux phares qui s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Au-dessus, le ciel brillait d'un incomparable éclat, et pas un nuage n'était autour de la lune.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je, stupéfait.

— Le Judas ne chante plus, répondit Seveno.

C'était vrai. Il y avait plus de vingt minutes qu'on n'avait entendu la voix de M. Bruant.

— Mais qu'est-ce que cela?

Ce ne fut pas Seveno qui me répondit : ce fut *cela*.

Cela se déchira soudain en une ligne brisée en zigzags. Il en sortit une lueur livide qui dessina dans le noir les vrais contours de l'île de Groix, telle que je la connaissais.

Cela n'était pas l'île de Groix, qui n'avait point grandi. Cela c'était un nuage énorme, durement accusé, rigide, comme s'il eût été tracé sur le bleu laiteux du ciel par un pinceau trempé dans du cirage.

L'éclair amena un coup de tonnerre sourd, long, lointain, qui fit retourner les rameurs. Vincent dit :

— Le vent du su-sur-ouas (sud-sud-ouest).

Et patron Seveno commanda :

— Appuie partout!

Je ne sais comment ce ciel splendide et cette mer miroitante prirent tout à coup à mes yeux une apparence sinistre. Les impressions sont vives et profondes, la nuit, au milieu de l'Océan. Tout, autour de moi, se teignit de deuil. Dans le silence qui suivit, j'entendis une gigantesque rumeur qui ne partait point d'un endroit déterminé, mais qui venait de partout à la fois et enveloppait l'âme de frayeur.

On nageait dans ce bruit sourd, mais immense, plus terrible que la voix même de la foudre.

La foudre se taisait. Le nuage montait, dévorant petit à petit les marges lumineuses du firmament. L'éclair ne se renouvela point.

Mais le vent, qui tout à l'heure faisait rage, tomba comme par enchantement. La lame, appesantie, s'étala en larges houles, formant une succession de montagnes et de vallées dont les surfaces étaient lisses et huileuses. Vous eussiez dit du cristal noirci. L'air se fit étouffant jusqu'à opprimer la respiration.

Il n'y avait plus de clapotis; autour de nous, tout était muet, sauf l'aviron grinçant sur le bordage; mais, au loin, le bruit augmentait dans une proportion formidable.

— Le Trou-Tonnerre chante, dit Seveno.

Je parle pour moi, désormais; je ne sais ce que ressentaient mes compagnons, silencieux et accomplissant leurs devoirs avec une régularité mécanique. La chaleur était écrasante, et pourtant une angoisse subtile donnait froid à mes os.

Je ne suis pas marin, et l'habitude est pour quelque chose dans le courage. Je n'ai pas honte de dire que j'aurais donné beaucoup pour avoir le pied sur la terre ferme.

— Est-il fort, votre bateau, patron? demandai-je.

— Quant à ça, monsieur Corbière, il en a vu bien d'autres, répondit Seveno avec calme. Mettez-le grand largue devant le temps, avec deux ris à sa misaine, et quand il venterait la peau du diable, il ira son chemin jusqu'en Hollande... Mais ce n'est que du bois; il faut de la toile pour soutenir le bois. Ces deux perches toutes nues le fatiguent, vous voyez bien... et la houle le secoue parce qu'il ne se défend pas... sans compter que si le Judas nous mène là-bas parmi les roches de l'ouest, écoutez donc, les cailloux sont des cailloux et le bois n'est que du bois!

— Pour sûr, approuva l'équipage tranquillement.

J'ignore si, par ce discours, patron Seveno comptait me rassurer.

Il se leva à demi, sans quitter la barre, et jeta un regard perçant par-dessus les têtes des rameurs.

— Ça y est, grommela-t-il; nous ne pouvons plus virer de bord.

— Pourquoi? demandai-je.

— Parce que l'olibrius commence à peiner : il a peur.

J'avais perdu de vue M. Bruant depuis quelques instants, tout occupé que j'étais des menaces du ciel. Je cherchai notre nageur à la distance où je l'avais laissé; je ne le trouvai point : nous l'avions gagné d'au moins deux cents brasses, dans ce court intervalle, non qu'il nageât moins vite, mais la chute du vent avait supprimé le principal obstacle que nous eussions à vaincre. Il ne me fallut qu'un coup d'œil pour reconnaître qu'en effet nous ne pouvions plus virer de bord; M. Bruant n'était plus le même homme : au lieu de coordonner ses mouvements avec cette lenteur magistrale qui est le principe même de l'art du nageur, il précipitait brasse sur brasse et gaspillait ses forces comme un enfant épouvanté par le froid de l'eau. Ses élans étaient saccadés; il ne leur laissait pas le temps de produire leur effet et semblait avoir perdu tout à fait ce calme efficace, cette savante économie d'efforts qui naguère excitait mon admiration.

Cette phase dura peu, il est vrai. Au bout de deux ou trois minutes, il reprit conscience de lui-même et retrouva, si l'on peut ainsi dire, le rhythme de son allure, mais la cause de son trouble subsistait; quelle que fût sa vaillance à soutenir la lutte, il avait un ennemi de plus, un ennemi qui ne pardonne pas.

— Des fois, par l'orage, dit patron Seveno en manière d'explication, il a comme ça des petits coups de sang. C'est connu.

Ainsi, M. Bruant venait d'avoir un petit coup de sang.

C'est aussi la foudre. Il n'est point d'homme à qui ce mot ne donne une secrète épouvante. Les plus braves peuvent redouter l'apoplexie, au coin de leur feu ou dans leur lit, entourés qu'ils sont de leur famille, à portée de leur médecin, pourvus enfin de tous les secours que l'affection et la science peuvent prodiguer pour vivre, la religion pour mourir.

Mais l'apoplexie au milieu de la mer, quand la tête seule se soutient hors de l'eau et que le corps est déjà noyé! L'apoplexie quand la mort vous entoure étroitement, vous presse de toutes parts, vous enveloppe et vous embrasse; quand on a besoin, pour tenir seulement son souffle au-dessus de l'asphyxie, de toute sa présence d'esprit, de tout son sang-froid, de toute sa vigueur et de toute son adresse! Mesdames, j'eus pitié de ce malheureux homme sur qui la main de Dieu semblait si lourdement s'appesantir!

— Appuyez ferme! appuyez! m'écriai-je. Vous serez récompensés, mes amis!

— Là où nous en sommes, on ne travaille plus pour or ni pour argent, monsieur l'avocat, me répondit Seveno sans s'émouvoir. Mais ne vous faites pas de mal pour le Judas : un quelqu'un de son numéro ne peut pas couler comme ça tout de suite. Y a l'habitude. On l'a déjà repêché en attaque à Port-Louis. Il avait perdu la boule, sauf le respect que je vous dois, et il faisait tout de même la planche comme un cœur.

Un souffle de vent chaud nous caressa le visage. En même temps, un voile se répandit sur la mer en avant de nous. Je levai machinalement la tête. Les choses avaient marché là haut plus vite que je ne l'aurais imaginé. Ce grand nuage, qui semblait immobile dans sa masse compacte et sombre, montait, montait. Il mordait en ce moment la pleine lune, et son bord opaque attaquait si nettement le disque lumineux, qu'on eût dit le

croissant du premier quartier. Cela dura un instant, puis la lune disparut, laissant à la lèvre du nuage une trace argentée qui s'éteignit à son tour. Derrière nous, la mer étincela encore pendant une minute. Elle se voila, et après elle la côte, qui tout à l'heure montrait ses grèves blanches, se cacha dans la nuit.

— Ecoutez ! fit Seveno.

Les avirons restèrent suspendus.

— Il barbote, dit Jean-Pierre. Nage, les enfants !

C'était en effet comme le bruit d'un malheureux qui se débat dans l'eau. Chacun de nous essaya de percer l'obscurité, mais ce fut en vain : on ne voyait plus le Judas. En revanche, parmi les tumultueux fracas de la tourmente qui approchait, un cri lugubre, un cri dont jamais je n'entendis le pareil vint à nos oreilles.

Puis la voix de Bruant qui râlait, disant :

— On m'étrangle ! on m'étrangle ! Au meurtre ! A moi ! à moi !

L'écume jaillit sous l'avant du bateau. Je me penchais au dehors pour examiner la mer, car la voix m'avait paru être tout proche, et à chaque instant je m'attendais à découvrir le corps flottant du Judas. Mais rien : ni corps, ni voix. Nous allions dans une obscurité profonde, gouvernant à l'aide du feu de l'ouest, sans savoir désormais si nous courions après Bruant ou si nous l'avions dépassé. Patron Seveno marmottait entre ses dents :

— Pas de danger ! pas de danger ! Y a du temps qu'il a comme ça ses petits coups de sang. Il ne mourra qu'à son tour.

J'étais en train de regarder la mer, quand soudain elle s'illumina à perte de vue d'une lueur livide, mais si violente, que je couvris mes deux yeux de mes mains pour n'être pas aveuglé.

— Le voilà ! balbutiai-je. Je l'ai vu !

Une effroyable détonation, sèche et déchirante, coupa la parole sur mes lèvres ; le tonnerre éclatait juste au-dessus de nos têtes, renvoyant son fracas élargi et plus grave à tous les échos de la terre et de l'air.

Patron Seveno ôta sa casquette pour dire gravement :

— Sainte Barbe, sainte Claire, gardez-nous du tonnerre.

L'équipage répondit en chœur :

— Quand le tonnerre tombera, sainte Barbe nous en gardera.

Pas un coup d'aviron ne fut perdu pour cela, et la courte prière se termina par un : Ainsi soit-il général. En ma vie, j'ai rencontré des esprits forts qui avaient grand'peur du tonnerre, mais qui auraient eu grande honte aussi d'appeler à leur aide sainte Claire ou sainte Barbe. Nos bonnes gens n'avaient ni peur ni honte. Néanmoins, quand il fait beau temps et que l'orage est loin, ce sont les esprits forts qui se moquent des bonnes gens.

Je l'avais vu ! j'avais vu le Judas, et c'était miracle : loin de l'avoir dépassé, c'est à peine si nous avions gagné sur lui quelques brasses. Il fendait l'eau avec une vigueur nouvelle et la lueur de l'éclair me l'avait montré dans cette posture particulière que les nageurs émérites choisissent pour lutter contre un courant : le corps incliné, l'oreille dans l'eau, le bras droit en avant, la main gauche décrivant un demi-cercle du sommet de la poitrine à la chute des reins. C'était à croire que nous nous étions trompés et qu'un autre avait poussé le cri de détresse, tant il semblait en parfaite possession de tous ses moyens.

Seul, je l'avais aperçu. Les rameurs tournaient le dos, et un autre objet dont je vais parler tout à l'heure avait accaparé l'attention du patron Seveno. Quand l'oraison normale fut achevée, il me demanda :

— Etes-vous bien sûr de l'avoir signalé, monsieur l'avocat ?

— Comme je suis sûr d'exister.

— C'est que ces éclairs vous en font voir de toutes les couleurs, quand on n'a pas l'habitude... A quelle distance ?

— La même.

— Oh, oh !... Il a un diable dans le corps, c'est certain !... Comment gouvernait-il ?

J'hésitai, ne sachant répondre à cette question si simple en apparence. Patron Seveno la mit tout à fait à ma portée en la traduisant ainsi :

— Les pieds étaient-ils à droite ou à gauche de la tête ?

— Le tout ne formait qu'une ligne, répliquai-je.

— Va bien, alors !.. Nage, monsieur Vincent, à la place de Jean-Pierre, qui va se mettre à cheval sur la poulaine... Nous sommes dans les eaux de Groix, par un millier de brasses tout au plus, sous le vent du Trou-Tonnerre... Veille aux roches de Cresscorrec !

C'était Groix qui avait attiré l'attention de Seveno pendant que je regardais le Judas ; l'île de Groix, que le prochain éclair fit jaillir hors de la nuit, fantôme splendide et sinistre Bien souvent, je l'avais contemplée de loin, sombre au milieu de la riante mer, et pareille à un phoque puissant qui séchait au soleil le pelage verdâtre de son dos. De près, ce n'était plus cela. Le rapide passage de l'étincelle électrique me montra le travail des cyclopes : un château-fort d'une lieue de long, dont les murailles de granit repoussent depuis le commencement du monde l'assaut terrible de l'Océan. Je vis à ces lueurs qui creusent les ombres et donnent aux plus vulgaires objets de terribles apparences, je vis des tables énormes, soutenues par une force inconnue et pendant au-dessus du vide, des plans noirs et lisses comme les murs de diamant des citadelles de l'Arioste, des fentes béantes, aux lèvres desquelles se tordaient, semblables à d'étranges chevelures, les tiges désolées des broussailles marines ; des grottes haut voûtées, pleines de ténèbres et d'effroi, des ruines prodigieuses assez vastes pour loger tous les lutins de Bretagne, et autour de ce rêve, la mer en furie, turbulente comme une cataracte, la mer pleine de hurlements, la mer qui dispersait jusqu'aux fantastiques festons de ces créneaux les gerbes folles de son écume.

Elles étaient deux îles sacrées, Sen à l'occident Groix à l'orient ; de l'une à l'autre, les génies de la tempête se donnaient la main. En ce temps-là, des forêts impénétrables, détruites par des cataclysmes dont l'histoire n'a pas gardé souvenir, couvraient le sol, partout où le feu druidique n'avait pas fait place nette pour le temple qui abritait les sacrifices humains. Les forêts sont mortes, les temples restent, sanctuaires bizarres qui proposent l'énigme éternelle au temps perdu de la science.

Juste en face de nous se dressait un de ces sphinx informes : grossier obélisque de granit qu'on pouvait prendre pour un spectre, debout au faîte des roches.

C'était là que debout aussi, livrant aux vents déchaînés le lin de son voile et les blondes tresses de sa chevelure, la Velléda inclinait pieusement devant l'éclair les branches de gui avec la serpe d'or. C'était là. L'orage connaissait la puissance de sa voix virginale ; les flots en courroux obéissaient à son sourire.

C'était là. Autour d'elle se rangeait le sénat des prêtres

à barbe blanche. Bélénus écoutait, vautré parmi les nuées; et la Cybèle gauloise, nageant dans le brouillard, murmurait d'incompréhensibles oracles.

C'était bien là. Le vent y garde comme un écho du sacré murmure des chênes vieillards, et voyez : à cette table inclinée que supportent trois quartiers de granit, voici encore la rigole par où coulait le sang chaud et rouge de l'adolescent égorgé.

Groix est restée ce qu'elle était en ces jours païens : l'île des tempêtes, la forteresse qu'assiége sans cesse et toujours en vain l'Océan. Elle n'a point de port proprement dit : on y aborde par le beau temps dans trois criques misérables où les bateaux ont grande peine à se garer; par le mauvais temps, on n'y aborde pas du tout : j'entends les bateaux du dehors, car les bateaux de Groix se gréent avec de la corde de pendu. Les roches ne les cassent pas; ce sont eux qui cassent les roches.

A mesure que nous avancions, l'île nous servait d'abri et la mer devenait relativement calme, quoique la tourmente fût dans toute sa force. Le bruit du ressac, brisant sur la grève qui commençait à se découvrir, était dominé par des bruits plus lointains et bien autrement assourdissants. Ces bruits venaient du large et de la côte sud de l'île où l'effort de la lame se portait. L'obscurité

Un détail de la côte de Groix. Dessin de F. Lix.

était si profonde, que, d'un bout à l'autre de la barque, nous distinguions difficilement les objets. Cependant, l'œil s'habituait à ces ténèbres et détachait confusément du ciel noir la silhouette plus noire de Groix. Quant à découvrir un objet quelconque sur la surface de l'eau, impossible.

Les éclairs étaient rares et faibles entre ces grands déchirements qui mettaient le feu aux quatre coins du ciel. Il s'écoula un assez long intervalle avant que nous pussions apercevoir Bruant de nouveau. Nous savions où il était, néanmoins, par ses cris, qui se renouvelaient périodiquement et que nous entendions plus rapprochés, quand les rafales portaient de notre côté. Au lieu de se diriger vers la grève, il inclinait à l'ouest, ce qui allongeait sa route, et cependant ses plaintes plus fréquentes et plus faibles annonçaient une rapide diminution de forces.

— C'est malin, les fous ! murmura Seveno.

Et Jean-Pierre répondit :

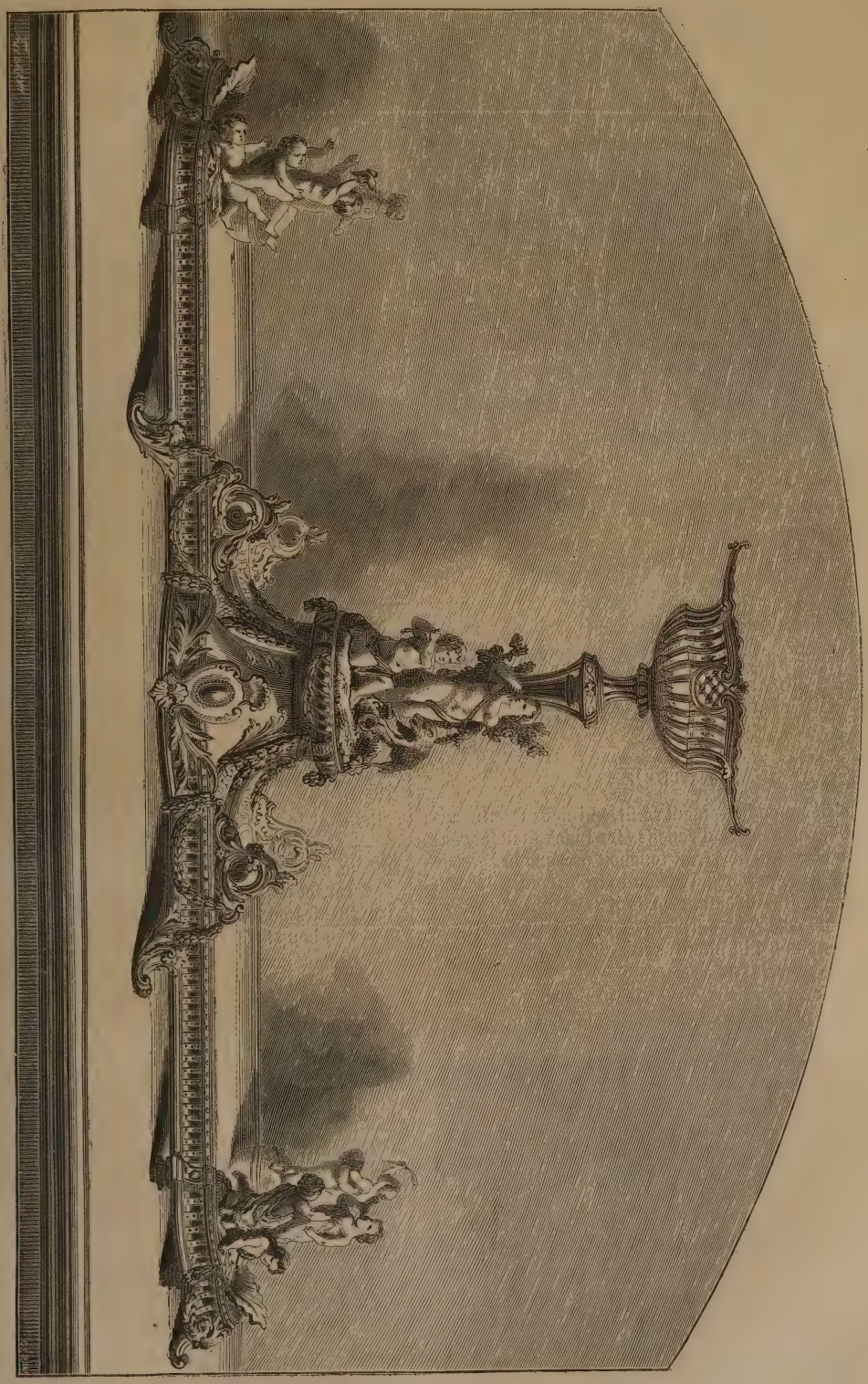
— Nous allons en perdition... roches à bâbord !

— Roches à tribord ! annonça de son côté Vincent. Mon aviron s'est pris dans les goëmons !

PAUL FÉVAL.

(*Voyez la fin plus bas, même livraison.*)

L'EXPOSITION DE LONDRES.



Exposition de Londres. Surtout impérial du duc de Magenta, au banquet de Berlin, exécuté par M. Christofle.

L'exposition de Londres va s'ouvrir au moment où nous écrivons ces lignes; — et, grâce à l'obligeance de M. Charles Christofle, nous pouvons servir d'avance à nos lecteurs un des plus merveilleux plats de ce banquet universel. C'est le grand surtout d'argent envoyé par l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, pour *illustrer* le dîner historique donné par cet ambassadeur de France au nouveau roi de Prusse, à Berlin, à l'occasion des fêtes du couronnement. Ce monument d'orfévrerie représente les moissons, la vendange, la pêche et la chasse, c'est-à-dire les différentes sources du luxe gastronomique. Figurez-vous un tel surtout chargé de fruits et de fleurs, étincelant de lumières, — couvrant le centre d'une table immense, entourée de plusieurs familles royales et de l'élite des notabilités du monde.

Ce chef-d'œuvre sera bientôt rejoint à Londres, par le service exécuté pour l'hôtel de ville, sur des modèles dus au ciseau de nos plus grands sculpteurs.

Les ambassadeurs japonais, admis chez M. Christofle à visiter ces pièces, avant leur départ pour l'Angleterre, ont vivement admiré la finesse des ciselures, la fidélité de la reproduction des fleurs, des plantes et des fruits, et les procédés si curieux de dorure et d'argenture galvanoplastiques.

La rapidité des dépôts d'or et d'argent sur les métaux soumis à l'action du courant électrique les a confondus de surprise. L'un d'eux, le docteur Metzukuri, a pris des notes sur les différentes opérations et sur les substances qui y sont employées.

Parcourant ensuite les ateliers de polissage et de brunissage, ils ont vu réunies plus de cent cinquante femmes occupées à ce travail qui, réparti avec intelligence sur les pièces d'orfévrerie, leur donne tant d'éclat et de valeur.

Dans les ateliers d'orfévrerie, la fabrication du repoussé et celle du soudage au gaz les ont particulièrement intéressés; le premier ambassadeur s'est longtemps arrêté devant les tours ovales dont il a surtout admiré l'ingénieuse combinaison.

P. S. Nous apprenons que l'Exposition de Londres est ouverte. Le plus beau trône qui ait jamais été élevé surgissait, dans le palais de Kensington, entre les galeries anglaises et françaises. On accédait au fauteuil par huit marches. Les bustes de la reine et du prince Albert se dressaient sous un immense dais de velours, exhaussé de quarante pieds. Le trône est resté vide pendant la cérémonie, la reine étant absente et le prince défunt. Les autres princes et les commissaires royaux, en grand costume, occupaient des pliants de velours, sur les premiers gradins. Une foule innombrable remplissait la nef. On a dit les prières d'usage, et déclaré l'Exposition ouverte, au bruit d'un orchestre composé de deux mille exécutants (musique d'Aubert, de Meyerbeer, de Benett et de Verdi). Le grand spectacle a été celui du cortége, formé de toutes les illustrations et de toutes les curiosités religieuses, militaires et civiles de l'Angleterre, avec leurs robes, leurs perruques, leurs uniformes, leurs insignes et leurs physionomies si étranges et si caractéristiques.

P.-C.

LE POISSON D'OR [1].

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.

V (suite).

Un troisième embrasement se fit, qui nous montra autour de nous une forêt d'écueils. Le Judas était à cent pas de nous, vers l'ouest, et touchait presque la base de ce gigantesque éperon qui défend Groix contre le vent du couchant. Il se débattait, mais il triomphait, car, au moment de l'éclair, il tournait sa face vers nous, et nous entendîmes son cri insultant, suivi d'un râle profond qui voulait être un éclat de rire.

L'explosion retentit effroyablement dans les roches.

— Sainte Barbe, sainte Claire, dit le patron, gardez-nous du tonnerre!

— Quand le tonnerre tombera, sainte Barbe nous en gardera.

Je joignis ma voix à celle de l'équipage.

— Un bon coup tout de même, ajouta paisiblement Seveno; la mer déchale, mes petits canards. Appuie ferme, ou la prochaine grand'lame va nous casser nos œufs, c'est moi qui vous le dis!

A Groix, en marée, par le gros temps, la grand'lame fait remonter le niveau de l'eau d'un mètre pour le moins sous le vent de l'île et de deux mètres au vent. Nous étions à l'extrême pointe, et nous n'avions plus pour abri que l'éperon lui-même. La grand'lame vint, non plus devant nous, comme au large, mais par derrière, et je la vis le premier écheveler au loin sa crinière d'écume. C'était une vraie montagne; je donnai mon âme à Dieu, attendant le choc de cette masse furibonde.

— Attention! commanda Seveno, qui ne se retourna même pas. *Siétez*-vous au fond de la barque, monsieur l'avocat, et tenez bon. Veille à lui, Jean-Pierre... Ferme partout, les autres! Voilà le tabac! Eh houp!

— Eh houp! fut-il répondu presque gaiement.

La montagne d'écume arrivait, noire à sa base, blanche à son sommet, comme la lueur du phosphore. J'ai vu tomber l'avalanche : c'est cela. Un fracas que nul mot ne peut rendre nous enveloppa. J'étais fasciné et paralysé : je n'aurais pas pu faire un mouvement pour sauver ma vie. Je me crus fou, quand la masse bouillante fit voûte en quelque sorte au-dessus de nos têtes. Je fermai les yeux et mon cœur se déchira, parce que je pensai à ma maison tranquille et à mon pauvre bonheur : ma mère, ma femme, mes deux petits enfants...

L'arrière se souleva terriblement; il me sembla que je descendais, la tête en bas, tout au fond de la mer.

— Eh houp!

— Tiens bon à bâbord!

Une douche formidable m'écrasa, puis me mit à flot. J'aurais été emporté si une main de fer n'eût saisi ma chemise à poignée sur ma poitrine.

J'entendis qu'on riait : cela me plongea au plus profond de mon vertige.

(1) Voyez plus haut, même livraison.

En même temps, le souffle me manqua; j'éprouvai la sensation d'un homme réduit à l'état de corps inerte, qui serait lancé dans le vide par un engin puissant : une baliste ou une catapulte. Puis, autour de moi, tout mourut : j'étais mort.

Quand je m'éveillai, Jean-Pierre était en train de me secouer, disant :

— Eh ! monsieur l'avocat ! Eh ! monsieur l'avocat !

J'étais resté sans connaissance un quart d'heure à peu près. J'ouvris les yeux avec une peine extrême : désormais, le balancement désordonné du bateau me faisait subir une véritable torture. Je dus prononcer le fameux Où suis-je? car patron Seveno me répondit :

— Encore en vie, monsieur l'avocat... c'te damnée grand'lame nous a remorqués hors des brisants à la papa... N'empêche qu'il y fallait la façon, comme on dit, et que le vieux Seveno a donné deux ou trois coups de barre qui vaut de l'argent !

La mémoire renaissait; mes yeux recommençaient à voir. Autour de moi, la scène était si étrangement changée, que cela tenait en vérité du prodige. Le vent soufflait de nouveau avec violence, mais la lune brillait au ciel, voguant parmi la course précipitée des nuages. Deux matelots seulement restaient aux avirons, pour maintenir le bateau, pendant que le restant de l'équipage hissait la misaine qui claquait comme un fouet. Nous étions au large, à un demi-quart de lieue de Groix, qui se montrait maintenant nettement éclairée, au milieu de sa vaste ceinture d'écume. Juste en face de nous, le rempart de granit se fendait, présentant une profonde et ténébreuse anfractuosité où l'œil ne pénétrait point. A cet endroit, le ressac était d'une violence sans pareille, et chaque fois que le flot acharné brisait contre cette ouverture, une détonation large et sourde se propageait dans l'air.

— Le Trou-Tonnerre cause tant qu'il peut à c'te nuit, dit Seveno. Souque, garçon !... Appuie !... souque !... Encore un coup !... Amarre !

La voile était parée. Le bateau vint au vent, grand largue, et bondit comme un cerf.

— Et M. Bruant?... balbutiai-je.

Seveno pointa du doigt le fond de la barque, et je me reculai comme si, tout à coup, je m'étais vu près d'un serpent.

— Il n'est pas tout à fait défunt, murmura Jean-Pierre.

Le Judas était couché près de moi, presque sous mes pieds. Il n'avait point de blessure, mais sa face décomposée et livide parlait d'agonie. Sa bouche restait béante ; de chaque côté de ses lèvres, deux plis profonds se creusaient ; ses yeux démesurément ouverts montraient une marge blanche tout autour de sa prunelle vitreuse et immobile.

Il ne bougeait pas, mais ses lèvres tremblaient imperceptiblement.

— Ecoutez voir, monsieur l'avocat, me dit le patron en clignant de l'œil; il marmotte comme ça toujours la même chose... La cervelle n'y est plus du tout... Il a eu trop de petits coups de sang !

Je me penchai au-dessus de M. Bruant, et, malgré ma répugnance, je mis mon oreille tout contre ses lèvres. Distinctement j'entendis ces mots, qui revenaient comme un refrain cent fois répété :

— Vous ne l'aurez pas ! vous ne l'aurez pas !...

— Le testament ! pensai-je tout haut.

— Va bien, répondit Seveno, l'écrit est à bord, et le grand-père avait bien dit tout de même que M. Chédéglise pêcherait, c'te nuit, le poisson d'or !

— Monsieur Corbière, prononça une voix faible derrière moi, ce n'est pas pour avoir cela que j'ai risqué ma vie !...

Je me retournai vivement. Vincent de Chédéglise était couché à l'avant, sur la grand'voile. Il avait la figure ensanglantée, et de larges plaques rouges tachaient sa chemise.

— Où êtes-vous blessé ? m'écriai-je.

— Quant à ça, un peu partout, monsieur l'avocat, repartit Seveno. C'est lui qui l'a voulu... Mais pas de danger... Largue l'écoute, Courtecuisse !

J'avais le testament sur mes genoux. La double feuille de parchemin était fatiguée comme si on avait fait effort pour la déchirer; elle portait même des traces de morsures, mais elle restait intacte, en définitive, et la lueur de la lune me montrait l'écriture parfaitement distincte.

— Mes amis, demandai-je, que s'est-il donc passé ?

Patron Seveno mit aussitôt la barre sous son aisselle et prit sa pose d'orateur.

— Comme quoi, dit-il, on n'a pas eu le temps d'embarquer une chopine d'eau-de-vie, et c'est dommage... Bourre-m'en une, Jean-Pierre... Voilà donc, monsieur l'avocat, qu'en sortant des roches, nous avions perdu les deux avirons de bâbord contre un voleur d'écueil qu'a nom le Cochon de lait, sauf le respect qui vous est dû. Il faisait noir comme dans l'enfer et le diable chantait ses litanies sur l'air de : « J'allume ma pipe au fond d'un puits. » Voyant comme ça qu'on ne battait plus que d'une aile, voilà une lame qui s'amuse à nous prendre par le travers. Va-z'y voir ! C'est là que je me suis aperçu de la chose que vous aviez perdu la boule, excusez, car vous vous laissiez noyer sous le banc tout doucement... Attrape à vider !... et partage les avirons... Bah ! ce n'était pas trop de quatre morceaux de bois, pourtant, pour tenir la barque debout au temps !... mais on se met deux sur chaque, quoi, et ce n'est pas tous les jours dimanche.

C'est bon. Nous avions doublé la pointe et nous rangions le Trou-Tonnerre plus près que nous ne voulions. C'est connu que le Trou-Tonnerre vous attire quand on passe tout contre. Que voulez-vous ? « Veille au Judas, Jean-Pierre, » que je dis, quand l'idée m'en revint, car je l'avais un petit peu mis de côté. Jean-Pierre me fait : « Patron, faudrait une chandelle. » J'étais trop loin pour avoir le plaisir de lui allonger un coup de pied. Un éclair ! « Allons, cherche ! v'là la chandelle ! » Pas plus de Judas que sur la main ! Un second éclair ! On braque tous les yeux, ici et là, près et loin : quand il n'y a rien, on ne peut rien voir, pas vrai ? Pas de Judas !

Je voulais virer de bord, pour le coup, mais M. Vincent avait sa chanson ; il radotait : « Mlle Jeanne m'a dit de le sauver. « C'est bon, mais il y a quarante brasses de fond, et comment faire pour le sauver, s'il était déjà au fond de l'eau ?

Faut vous dire que le Trou-Tonnerre est la porte de chez Satan, On sait ça. Vous l'avez entendu bavarder tout à l'heure, qu'on dirait un demi-cent de canons qui chuchotent tout bas. Ça vient de ce qu'il est fait en entonnoir avec une porte, et que quand le flot s'y engouffre : feu partout ! la mécanique éclate. A mi-marée, devant la porte, le râtelier commence à découvrir. Le râtelier, c'est une rangée de dents pointues : des pierres, comme de juste. En voilà assez ; vous allez comprendre. Depuis un petit moment on n'entendait plus le Judas, et je me disais : C'est rapport au tintamarre, ou bien qu'il

est parvenu à prendre terre, quoique la roche soit haute et lisse comme un mur.

Mais voilà un cri d'étranglé : « Au secours ! au secours ! » Où ça? Dans le trou même. Ma parole! l'enragé avait passé avec la lame par-dessus le râtelier.

Moi, je réponds :

— Repasse, matelot, puisque tu as passé : nous allons te jeter une ligne.

Alors, son ramage ordinaire :

— Canailles ! caïmans ! peaux-bleues ! Vous ne l'aurez pas ! vous ne l'aurez pas !

C'est égal. J'amarre un plomb au bout de ma meilleure ligne, et je parviens à le lancer juste dans le trou.

— Empoigne !

Il empoigne, le scélérat, et souque si fort, que me voilà à plat ventre contre le bordage. Il a eu ma ligne, le failli ! trente brasses de corde neuve : j'avais ôté l'hameçon, crainte de le piquer.

Et tout de suite après avoir fait le coup :

— A l'aide ! à l'aide ! mes chrétiens ! au secours !

Quoi ! Les petits coups de sang. C'est connu.

Nous nous soutenions en face du trou sur les deux avirons, et les matelots savent ce qu'ils ont sué d'eau à ce jeu-là !

Un éclair ! un vrai, que toute la mer en a flammé. Nous voyons enfin le Judas qu'il essayait de s'accrocher aux bords du trou. Faudra visiter ça, monsieur Corbière, c'est la curiosité du pays : fait en dedans comme une bouteille de verre, et se rapetissant par le haut. Pas seulement la moindre des choses pour s'y prendre : ni fente ni avance. On eut pitié, quoi ! Il avait les yeux hors de la tête et ses ongles saignaient.

Je lance la ligne de Courtecuisse ; il me la coupe avec ses dents, comme un sauvage. Et des sottises au panier ! gredins ! voleurs ! racailles ! jusqu'au prochain petit coup de sang, où il crie à fendre l'âme :

— Au secours, mes amis, je me noie.

Ah ! quelle pratique ! Ça dure comme ça pas mal de temps, si bien que la mer déchale toujours et que le râtelier ne couvre presque plus quand vient la lame. Encore deux minutes et il pourra s'accrocher aux dents. Je t'en souhaite ! Vous croyez donc que le bon Dieu ne grince pas, à la fin des fins !

Au prochain éclair, voilà ce que nous signalons : un chien mort dans une mare. Ma parole sacrée, on y a pensé, tout l'équipage et moi : que l'infortuné flottait les bras étendus, la bouche ouverte et les yeux éteints, et que l'eau, en allant et venant, le faisait tourner lentement autour de la tasse.

Ça donne des figures aux choses, les éclairs : on a eu froid dans les os, quoi !

J'ai dit : — Paraît qu'y a eu un petit coup de sang un tantinet plus carabiné qu'à l'ordinaire... Pare à virer !

Mais M. Vincent s'est rebiffé de bout en bout, qu'il a commandé sans porte-voix :

— Plaisantons pas ! M^lle^ Jeanne m'a dit de le sauver ! Aborde !

J'ai mangé le pain de Chédéglise; je sais comme ils sont faits, ayant la tête dure comme la roche, de père en fils. J'ai objecté la sagesse, il m'a engagé à taire mon bec en silence. C'est bon.

Mais comment aller pêcher le Judas, puisqu'il ne valait pas mieux qu'un bout de planche ? C'était là le hic. Vous croyez ça ? Du tout ! M. Vincent avait son idée. Les Chédéglise, c'est du monde qui n'ont pas froid aux yeux.

— Une corde ! qu'il a demandé.

Rapport à la fête, on n'avait pas embarqué les lignes. A part la mienne et celle de Courtecuisse, pas un brin de corde à bord, excepté la grosse amarre, la bosse et les agrès. Tout ça, c'est trop lourd. Jean-Pierre a tapé dans ses mains, criant :

— Y a la ligne de M. Vincent, avec quoi qu'il a essayé l'an dernier de pêcher le poisson d'or !

C'est vrai qu'on l'avait mise à part dans la chambre d'arrière comme une relique. Voilà qu'est déjà drôle, hé, monsieur l'avocat, l'histoire de c'te ligne?

M. Vincent vous la dévide en deux temps et saute à l'eau la tête la première. Il aborde le râtelier : vlan ! la lame le toque contre les roches et je me sens la sueur froide par tout le corps. Mais, avant que j'aie seulement jeté mes souliers, il s'est rattrapé aux dents et il a repiqué une tête dans la tasse.

Il y a plus drôle que la ligne, vous allez voir ! C'est connu que, pour pêcher le grand merlus du Trou-Tonnerre, faut un Chédéglise, le Chédéglise y était ; c'est connu qu'il faut au bout de la ligne la chair d'un chrétien, quand on n'a pas l'autre *boîte* que je n'ose pas nommer ici, entre la vie et la mort : y avait la chair d'un chrétien au bout de la ligne ; c'est connu que l'heure de minuit doit sonner... quoi ! vrai comme Dieu nous voit, minuit a sonné justement à la chapelle de Lokeltas-en-l'Ile.

Nous nous sommes regardés, les matelots et moi. Au douzième coup, M. Vincent a crié :

— Je le tiens ! soulage !

Et nous avons halé c'te bête-là, qu'est bien le poisson d'or, ayant sous son gilet l'écrit qui vaut des millions et des milliasses !

Ayant ainsi parlé, patron Seveno, tout en fumant sa pipe, laissa tomber de sa boîte de corne, sur le dos de sa main, une copieuse prise de tabac, après quoi il glissa dans le coin de sa bouche une chique de taille vénérable qui enfla sa joue comme deux fluxions. On n'est pas parfait : patron Seveno avait une grande quantité de mauvaises habitudes.

Du train dont nous allions, il ne nous fallut pas plus d'une demi-heure pour atteindre la jetée de Larmor. La côte était déserte et tranquille ; les fêtes, dans nos campagnes bretonnes, ne durent pas jusqu'à une heure du matin. Il ne restait personne sur la place de l'église, naguère si bruyante, et tout le monde dormait au cabaret de la mère Tabac. Dans tout Larmor, il n'y avait qu'une fenêtre éclairée : celle où Jeanne de Keroulaz veillait au chevet de son grand-père mourant.

M. Bruant fut déposé chez le docteur T***, médecin de la marine, qui avait sa maison de plaisance à Larmor. Il survécut deux jours entiers au dernier petit coup de sang qui l'avait pris dans le Trou-Tonnerre. Dès qu'il fut mort, Lorient et Port-Louis dirent de lui pis que pendre. Le royaume des millions est de ce monde, même quand ils sont à peu près bien acquis ; il leur faut payer jusqu'à leur épitaphe.

M. Bruant ne recouvra pas un seul instant sa connaissance ; jusqu'au dernier soupir, il murmura des paroles inintelligibles pour ceux qui l'entouraient. Ces paroles, toujours les mêmes, selon le rapport du docteur T***, étaient celles-ci ou quelque chose d'approchant :

— Vous ne l'aurez pas ! vous ne l'aurez pas !

Une fois, pourtant, peu d'instants avant que d'expirer, il dit d'une façon plus distincte :

— Elle m'aime... Il y avait douze mille francs dans le sac de cuir... Sais-je ce qu'est devenu son père?... Vous ne l'aurez pas ! vous ne l'aurez pas !

M. Keroulaz rendit son âme à Dieu quelques heures après le décès du Judas : ainsi toutes ses prédictions se trouvèrent accomplies, depuis la première jusqu'à la dernière...

— Et c'est tout ? demanda la marquise, voyant que Son Excellence se taisait.

— C'est tout, répondit le ministre ; pardonnez les fautes de l'auteur.

— Et voilà, reprit la belle nièce du prince de Talleyrand, d'où vient la fortune de ma sœur ?

Mme la comtesse douairière de Chédéglise eut un peu de rouge au front. M. de Corbière, qui était sur le point de prendre congé, se rassit vivement et s'écria :

— Pardon, pardon ! Je demande la parole ! Belle dame, nous sommes de la Bretagne et non du Périgord. Votre sœur ne s'est point mésalliée, je tiens à établir cela, moi, qui suis toujours l'avocat de Keroulaz. Il y a longtemps que Talleyrand et Chédéglise sont revenus des croisades : ce qu'ils ont fait depuis, qu'un autre le dise pour Talleyrand, pour Chédéglise, moi, je le dirai. Nous étions pauvres, mais honnêtes, pour parler comme tout le monde, et s'il fallait comparer...

Jeanne, comtesse de Chédéglise. Dessin de F. Lix.

— Bon ami, l'interrompit la comtesse en lui tendant la main, on ne nous attaque pas.

— Aussi, Dieu me garde de vous défendre, chère dame ! j'ajoute tout uniment une page à mon histoire qui n'avait pas de dénoûment. Notre fortune nous venait de nos pères ; les anciens amis de M. de Talleyrand nous l'avaient prise pour la vendre au citoyen Bruant, lequel l'avait payée du prix de notre propre sang : voici le fait principal ; je ne voudrais pas enlever au citoyen Bruant les sympathies de Mme la duchesse, mais qu'elle s'en prenne à Dieu seul, car Dieu seul frappa le meurtrier de Chédéglise et de Keroulaz.

Nous étions presque des proscrits encore, à l'époque dont je parle. La justice était de votre avis, madame, et protégeait le citoyen Bruant. Nous étions faibles, veuillez comprendre cela, et nous n'avions pas le pain quotidien.

Dans ces livres nouveaux qui font vos délices, dans ces pièces de théâtre dont vous faites le succès, voulez-vous me dire ce qu'on voit toujours et toujours, ce qui rend le dénoûment joyeux, ce qu'on désire tout le long de la lecture ou de la représentation, ce qui arrache, en un mot, les applaudissements de la fin ? C'est le châtiment du crime bien plus encore que la récompense de la vertu. L'homme est ainsi ; j'en suis fâché, mais qu'y faire !

Je vous mets au défi, vous personnellement, madame, de prétendre que vous n'êtes pas enchantée chaque fois que l'auteur a la bonne inspiration de mettre une arme

vengeresse dans la main du fils de la victime. Ces élégantes brochures éparses sur votre guéridon admettent toutes la loi du talion : — Œil pour œil, dent pour dent! crient-elles. La Comédie-Française le répète en beaux vers; sur tous les tons, l'Opéra le chante : c'est la suprême jurisprudence de l'art.

Eh bien! Vincent de Chédéglise n'était pas à la hauteur; c'était un pauvre doux jeune homme, brave comme un lion, il est vrai, mais chrétien des pieds à la tête, et Jeanne de Keroulaz, imbue de ce travers, le pardon des injures, eût fait une bien triste héroïne de roman. Vous voyez si je la défends! Oh! ces deux-là, madame, le mari et la femme, Jeanne et Vincent, n'ont pas besoin d'avocat! Dieu les aime et le monde les vénère. Votre sœur ne s'est point mésalliée.

Le citoyen Bruant avait tué le frère aîné de Vincent et le père de Jeanne. Jeanne ordonna de le sauver, pour arracher une âme à la punition éternelle, et Vincent obéit.

Pour obéir, il risqua sa vie. Pardonnez-lui, pardonnez-leur de ne point ressembler aux acteurs de vos drames favoris. Chacun va selon sa conscience, et notre Bretagne est bien arriérée dans la voie du progrès.

Mais il y a le poisson d'or, n'est-ce pas? Le testament, qui valait cent mille écus de rentes? Bonne pêche! trop bonne pêche! Votre exquise délicatesse, belle dame, reste effarouchée. Je ne sais pas pourquoi vous gardez ainsi rancune à la Providence qui répare le mal : néanmoins, je vais rassurer votre délicatesse exquise.

C'était à eux, c'était bien à eux, cette fortune, moitié du chef de Keroulaz, moitié du chef de Penilis. Leur droit n'était pas dans le testament, car, en saine morale, le voleur ne peut pas disposer de son larcin; le testament n'était qu'une clef qui permettait aux spoliés de rouvrir la porte de leur propre demeure. Je suis honnête homme avant d'être homme de loi, et j'affirme que j'aurais, pour mon compte, accepté le bénéfice du testament sans scrupule.

La nuit même où se passèrent les événements que j'ai racontés, je déposai le testament sur le lit de l'agonisant. Je vous prie d'écouter ceci, madame. Le grand-père médita et pria, puis il dit :

— Deux parts. La première aux pauvres, la seconde pour vous, mes enfants.

—Ah! ah! fit la marquise avec un accent de triomphe.

M. de Corbière sourit.

— Jeanne et Vincent gardèrent le silence, reprit-il; puis Jeanne embrassa son aïeul, en murmurant :

— M. Vincent de Chédéglise a parlé à l'armateur; il est second à bord du lougre *le Kergrist*. Désormais, il peut nourrir sa femme.

Vincent se mit à genoux devant elle et lui baisa les deux mains.

On ne dit plus un mot, mais les regards se parlèrent; le parchemin alla dans le foyer où chauffait le breuvge du malade. Il fut longtemps à brûler; on aurait pu se raviser et l'y reprendre.

Le grand-père bénit ses enfants; sur son visage transfiguré, je vis couler sa dernière larme.

Madame la duchesse, la belle-mère de votre jeune sœur resta seule; son grand-père était mort et son mari voyageait au loin. Si je ne craignais de vous faire honte, je vous avouerais que Mme la comtesse de Chédéglise fut obligée de travailler pour vivre. Il n'y avait que moi, cependant, à regretter le testament détruit.

Que le Ciel procure à vos chers enfants de pareilles mésalliances dans l'avenir! Je ne puis dire tout ce que je sens, et la présence de Mme la comtesse a gâté mon histoire.

Vincent ne resta qu'un mois lieutenant du commerce. La guerre venait d'éclater entre la France et l'Angleterre. Les ports de l'ouest remontaient les caronades de ces héroïques navires qui furent la gloire de notre marine : je veux parler des corsaires bretons. La vocation de Vincent s'éveilla tout d'un coup : il était soldat sans le savoir. Il fit la course sous Magon de La Vieuville et sous Potier de La Houssaye, l'ami, le parent et le rival de Robert Surcouf. En 1810, M. Surcouf lui donna *le Victor-Amédée*, trois-mâts portant seize canons, et dont tous nos matelots connaissent les aventures légendaires.

Ce fut la France, madame la duchesse, qui, en 1815, rendit aux familles de Penilis et de Keroulaz, désormais confondues dans la maison de Chédéglise, les biens que la France leur avait pris à une heure funeste. L'unique héritier de M. Bruant avait été, en effet, jusqu'alors l'Etat. M. le comte Vincent de Chédéglise fut nommé capitaine de vaisseau et pair de France; il entrait dans sa vingt-huitième année. A cet âge, Alexandre le Grand avait déjà conquis le monde, et M. le prince de Bénévent, évêque d'Autun, sa première sentence d'excommunication. Je m'en vais heureux, madame la duchesse, si je vous ai mis l'esprit en repos. Le roi m' attend; je me sauve.

Il s'enfuit, en effet, que le roi l'attendît ou non, et se frotta les mains depuis la rue de Varennes jusqu'aux Tuileries. La douairière de Chédéglise le suivit, sans oublier de donner le baiser de paix à la belle duchesse.

— Quand il ne sera plus ministre... murmura cette dernière.

— Chère mignonne, l'interrompit la marquise avec son imperturbable bonne foi, ces détails manquaient absolument et vous avez bien fait de provoquer une explication... Seulement Son Excellence a la dent dure... et n'aime pas votre respectable oncle.

La duchesse ne faisait jamais longtemps la moue, parce que son sourire était un enchantement.

— Le roi peut tout, dit-elle, — excepté savonner un vilain!

Puis elle ajouta en modulant un perfide soupir :

— Ma sœur n'en a pas moins les trois cent mille livres de rentes de ce pauvre M. Bruant!

PAUL FÉVAL.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES AMBASSADEURS JAPONAIS.

L'arrivée d'une ambassade japonaise en France est peut-être la plus grande conquête morale du siècle, car il n'y avait pas de pays aussi rebelle que le Japon à la civilisation européenne.

Il y a quelques années, l'émigration était considérée par la loi de cet Etat comme un crime capital. Un navire américain, ayant rencontré une jonque japonaise désemparée et presque perdue, recueillit l'équipage et le ramena jusqu'à un port de l'empire. Au lieu de remercîments, le capitaine ne reçut que des reproches. « Fallait-il donc laisser

périr vos compatriotes? » disait-il aux autorités du lieu; et celles-ci lui répondaient : « Cela eût mieux valu. »

Les noms des ministres du Japon sont tenus secrets; personne, à l'exception des princes impériaux, ne connaît le nom du micado ou daïri, chef de la religion, auquel une existence enfouie au fond d'un palais donne une sorte d'immortalité apparente.

Les ambassadeurs qui ont tant occupé Paris, et qui sont aujourd'hui les lions de Londres, représentent le roi temporel, le siogoun Mina-Motto Ier, qui a signé un traité avec la France.

Le sang-froid de ces personnages devant les merveilles de nos sciences et de nos arts montre clairement qu'ils estiment leur civilisation à l'égal de la nôtre. On sait que l'un d'eux a désarçonné un de nos docteurs en lui demandant des nouvelles de l'application de la photographie au thermomètre. On sait encore que les grands seigneurs japonais ont des chemins de fer et des locomotives dans leurs propriétés particulières. Avis à MM. Rotschild et Péreire, qui n'ont pas trouvé cela.

Dans la capitale de Jeddo, dit un correspondant du *Times*, la manie de la propreté est telle, que nous avons vu deux ou trois dames assises dans des baquets devant leurs maisons et se lavant tranquillement, sans se préoccuper des passants ni du mouvement de la rue.

Dans la résidence impériale, le pittoresque n'est point oublié, et le correspondant anglais en trace un tableau des plus attrayants. Du point le plus élevé des fortifications on découvre un splendide panorama de cette ville immense, dont la population monte, assure-t-on, au chiffre fabuleux de deux millions et demi d'habitants.

Le Japon, conclut le voyageur, surpasse toute autre partie du monde pour la douceur de son climat et la beauté enchanteresse des paysages. En même temps il est peuplé par une race d'hommes et de femmes dont les qualités sont des plus aimables et des plus attrayantes, et sur laquelle la prospérité matérielle est distribuée avec assez d'égalité pour assurer le bonheur et le contentement de toutes les classes. « Jamais le touriste anglais n'a vu deux citoyens de Jeddo se quereller. » Il ne dit pas s'il en est de même entre maris et femmes.

Les Japonais ont une manufacture de verre dont les produits sont de très-peu inférieurs aux nôtres. Ils ont des capitaines et des ingénieurs qui commandent leurs vaisseaux de guerre, dont trois sont des steamers; ils connaissent le télégraphe électrique; ils ont des baromètres, des thermomètres, des théodolites, et, je crois, des anéroïdes. Leurs lunettes et leurs microscopes sont de bonne qualité et à très-bon marché.

Ce que nous pouvons attester *de visu*, c'est que du haut de leur balcon du grand hôtel du Louvre, les lunettes japonaises de Leurs Excellences fonctionnaient très-souvent dans la journée, dirigées tour à tour sur les curieux qui s'arrêtaient sur la place, ou sur les bâtiments du Louvre, ou sur le palais de leur voisin, le prince Napoléon.

Chez M. Nadar, le célèbre photographe, les Japonais se sont montrés aussi artistes que lui-même.

L'un des officiers de la suite prit dans l'atelier de pose l'album de la maison, et tirant de sa poche encre et pinceau, pria M. Nadar de poser pour lui. M. Nadar ne s'y refusa pas; mais il se fit aussitôt donner un crayon et une feuille de papier, et les deux caricaturistes se mirent à travailler face à face aux grands éclats de rire des ambassadeurs, qui allaient de l'un à l'autre, examinant les progrès du travail.

On conçoit, après cela, l'indifférence des Japonais devant les chefs-d'œuvre de notre civilisation. Cette indifférence inspire à M. Edmond Texier une boutade philosophique et spirituelle :

— On leur montre, dit-il, le Louvre, on leur montre les Tuileries, la rue de Rivoli, le boulevard de Sébastopol, et ils regardent en marmottant un monosyllabe qui signifie « cela n'est pas trop mal. » On les conduit à l'Opéra, on fait défiler sous leurs yeux les décorations les plus brillantes, les escadrons de jambes les plus déliées, et ils ont l'air de dire que l'Académie de musique et de danse de Jeddo est bien autrement merveilleuse, et qu'on y voit des bayadères autrement belles et parées! — Un beau jour, le chef de l'ambassade exprime par une pantomime expressive le désir d'acheter des étoffes françaises; on court aussitôt dans un de nos plus grands magasins; on choisit le plus fin, le plus beau, le plus cher, et l'on déballe le tout devant Son Excellence, qui déclare, par la bouche de son truchement, que le dernier bourgeois de chez lui dédaignerait ces splendeurs parisiennes et n'en vêtirait pas ses domestiques. Ces Japonais sont décidément des barbares, s'écrie notre confrère, ils portent des robes de soie et des chapeaux en forme de parasol, et tout le monde sait, à Paris surtout, que le signe manifeste de la civilisation est l'habit en drap d'Elbeuf et le chapeau en tuyau de poêle. La cause est entendue.

— A Jeddo, ajoute M. Texier, très-malicieusement, le soin de mettre en ode, en dythirambe, en madrigal, voire en poëme, à la quatrième page des journaux, les qualités d'une étoffe, l'utilité d'une denrée, les vertus d'une drogue quelconque, ce soin, je dirai presque cet art, loin d'être confié, comme en Europe, à des plumes subalternes, est disputé avec fureur par les plus fameux gratte-papier de l'empire, et ils n'obtiennent pas toujours cet honneur. Là aussi il y a de grandes dames, des dames titrées, des veuves de colonels, de généraux, pour disputer aux académiciens de Sacaï la rédaction de l'article-réclame. Le Japon a eu des écrivains illustres, des poëtes dramatiques de premier ordre; mais il y si longtemps de cela, que c'est à peine si l'on se souvient de leurs œuvres. Pour le quart d'heure, la peinture des mœurs, des caractères, le jeu des passions, tout cela a été remplacé sur les scènes japonaises par des machines à décorations, où des bayadères singulièrement décolletées se démènent en des contorsions absurdes, sous le regard hébété des spectateurs. Un grand pays qui s'affaisse, ce Japon, et qui aurait besoin d'un vigoureux coup d'éperon intellectuel et moral!

LE MIROIR DES SAGES ET DES FOUS.

Par Etienne Catalan. Préface de Louis Ulbach (1).

M. Etienne Catalan est connu de nos lecteurs par des fables remarquables, et de tout le monde par son *Manuel des honnêtes gens* (*Philosophie de Montaigne*), et par ses *Fables et Fabliaux*, arrivés à leur troisième édition. Son *Miroir des sages et des fous*, qui rejoindra ses deux premiers livres dans les bibliothèques sérieuses, est admirablement défini dans l'excellente préface de Louis Ulbach. « Oui, c'est un miroir, mais non pas fragile, cassant, accommodé aux petits visages et aux petites coquetteries du jour. C'est le miroir offert par ces eaux calmes et profondes, qui réflètent, en même temps que tous les fronts penchés sur elles, l'azur infini du ciel et

(1) Un vol. in-18, 3 fr. Ch. Douniol, rue de Tournon, 29.

toutes les splendeurs de la nature. Homme mutin, enfant capricieux, qui t'irrites parfois contre la glace où tu vois ta laideur, tu ne briseras pas celle-ci de ton poing furieux : ta main s'y refroidirait en y plongeant, et multiplierait ton image en multipliant les flots. Quant à toi, songeur austère, qui ne redoutes que les illusions, ne crains pas ce miroir aux aspects tranquilles... Quelque chose de triste et d'infini s'ajoute au visage qui s'y regarde, et lui donne une ressemblance divine, qui met en déroute les satisfactions vulgaires et les vanités terrestres. C'est le *Miroir des sages*, puisque toutes les âmes pacifiées l'estimeront ; c'est le *Miroir des fous*, puisque toutes les grimaces humaines y paraissent au vif. »

Dire que ce livre est digne d'une telle définition, c'est tout dire en un mot. Un tel ouvrage est, d'ailleurs, un événement et un exemple dans notre siècle improvisateur. Il a coûté trente années de travail à son auteur, et il résume tout ce qu'il a lu, tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a observé, depuis l'âge de raison. Aussi la solidité du fond n'a d'égale que la correction de la forme. On reconnaît dans l'ensemble un de ces blocs formés par les siècles au centre de la terre, et qui sont comme l'essence de toutes les forces de la nature ; on reconnaît dans chaque détail une de ces perles arrondies par le temps et la vague au fond de l'Océan, qui ne les donne qu'achevées et parfaites au diadème des rois. Diamant pur et perle fine, tel est le cadeau royal que M. Catalan fait au public.

PITRE-CHEVALIER.

LES PLAISIRS DU PRINTEMPS. LA PÊCHE.

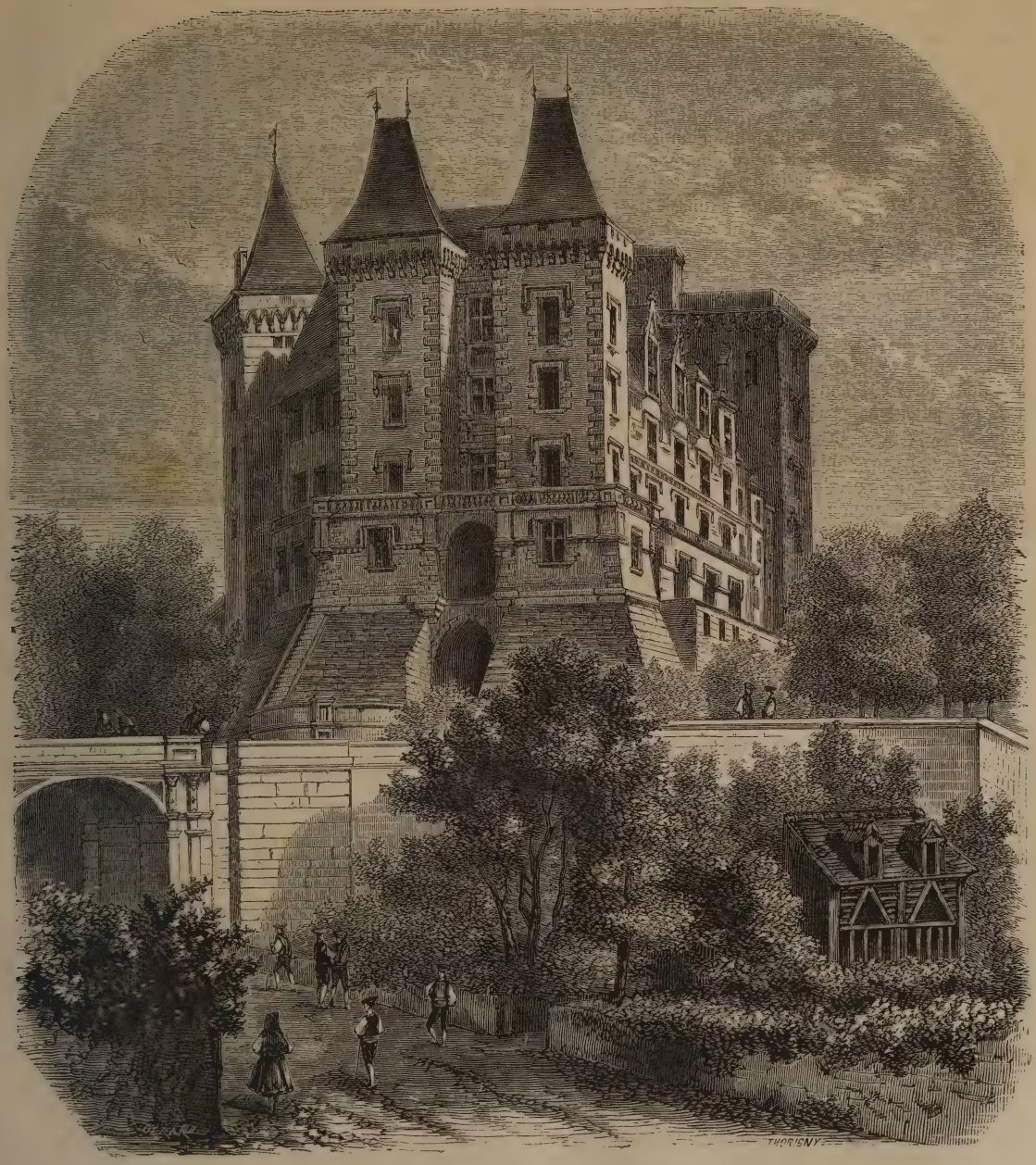
N° 1. Chut! ça mord! N° 2. Quelle bonne matelote nous mangerons ce soir! N° 3. Au secours! N° 4. Ils sont sauvés, le poisson aussi. Composition d'Ulysse Parent.

Paris. — Typographie Hennuyer, 7, rue du Boulevard.

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — MIDI.

DE PARIS AUX PYRÉNÉES. — IV. PAU (1).

LETTRE A ARSÈNE HOUSSAYE.



Vue du château de Pau. Dessin de F. Thorigny.

Le château de Pau. — Son origine. — Sa cour d'honneur. — Défilé des illustres : les Centulle, Gaston Phébus, Gaston XI, François Phébus, Henri II, Marguerite de Navarre, Jeanne d'Albret, Henri IV, Catherine de Béarn, Marguerite de Valois. — Les appartements. — Abd-el-Kader. — Un dîner du moyen âge. — Le compagnon d'armes de Bernadotte. — La

(1) Voyez t. XXVI, pages 49, 113 et 297.

statue de *lou nouste Henric.* — Villages béarnais. — La *pilota.* — Histoire de Marc-Jean et de son ours. — Au Jurançon.— Les Anglais de Pau.

La cour du château de Pau est triangulaire, oblongue, bordée de constructions inégales en hauteur et d'âges différents. Une balustrade les relie par ses découpures de pierre. Çà et là, des tours, soit massives et imposantes, soit sveltes et gracieuses, se détachent sur l'uniformité des murailles; elles font saillie avec leurs fenêtres à arcature sculptée, leurs jours de soufrance, leurs portes basses et cintrées. L'épaisse maçonnerie semble avoir été façonnée pour l'éternité, tandis que la beauté du climat a protégé les festons et dentelles de l'ornementation.

Où sont-ils les maîtres qui ont fondé, qui ont animé ce château de Pau, qui lui ont donné l'empreinte de leur propre caractère? car il y a entre l'homme et la pierre qu'il remue et taille une assimilation extraordinaire. De même que l'homme parle la langue du siècle auquel il appartient, en professe les idées et en a les mœurs, de même le monument que l'homme fait surgir de terre a le langage, le type extérieur et, en quelque sorte, aussi le costume du siècle où vivait son fondateur. Et si, comme à Pau, par exemple, plusieurs se sont succédé qui ont poursuivi à intervalles distants l'œuvre de l'édification, il arrive alors que le monument porte des dates successives non moins lisiblement écrites que si elles étaient tracées en lettres majuscules au-dessus des portes ou des fenêtres.

Ce château, par exemple, appartient à tous les temps, à tous les styles. Nul ne s'est préoccupé de la besogne de ses devanciers. Chacun a apporté son caprice et rangé son bâtiment auprès de ceux qui déjà s'y trouvaient. De là, un inexprimable fouillis; à tout instant, l'œil est arrêté par un détail qui ne ressemble en rien à ce qui précède ou à ce qui suit. Et cependant ce mélange, — cette confusion, si l'on veut, — n'a rien qui choque. Peu importe si le donjon est tout en briques, tandis que les autres tours sont en pierre; si ses contre-forts, du côté de l'est et de l'ouest, s'élevant jusqu'à la hauteur des machicoulis, ne sont point placés aux angles comme le voudraient les règles, mais au milieu des faces, tandis que les faces sud et nord n'en possèdent pas; peu importe que la tour Montauset (en béarnais *Monte-Oiseau*) et la tour de Billères, au toit pointu, soient dominées par ce donjon massif. Elles ont tant de grâce, et le donjon a tant de majesté, les arcs de leurs machicoulis sont si bien dessinés et contribuent si bien à l'effet général, qu'on ne voudrait pas que le château fût autrement encadré.

Vieux souvenir du passé, comme il est campé fièrement à l'ouest de Pau, sur cette butte que soutiennent des talus parementés en pierres de taille! Des fossés puissants, ayant pour contrescarpe un mur vertical, l'isolaient de la ville; du côté de la campagne, les eaux du Gave ou du joli ruisseau qu'on nomme le Hédas suffisaient pour les remplir et en faire une défense complète. Et puis il y avait deux ponts-levis, dont l'un fut détruit en 1824 seulement, et dont l'autre, jeté du côté des jardins sur le Hédas, faisait face à la porte de Corisande. Mais, avec le temps, la forteresse féodale devint un palais paisible; les couloirs étroits disparurent; un pont joignant le palais à la ville fut construit par les soins de Louis XIII, et les anciens fossés devinrent une promenade attrayante. Au temps de Henri IV, un troisième pont-levis s'abaissait devant le donjon. Dans ces bâtiments de noble structure on reconnaît une pensée de guerre; évidemment, ces tours ont été autre chose qu'un ornement: témoin les créneaux qui les couronnent et qu'on a bouchés en partie; témoin les machicoulis, d'où les assiégeants devaient recevoir une pluie de projectiles.

Quelque intérêt qui s'attache aux appartements où tant de personnages illustres ont vécu, souffert ou brillé, notre attention principale fut tout d'abord concentrée sur la cour d'honneur, si bien ornée de médaillons, d'encadrements en arabesques aux fenêtres et aux portes. C'est là que les sculpteurs italiens amenés par Marguerite de Valois firent ce que le Primatice fit pour Fontainebleau, et vinrent dépenser à profusion sur la pierre leur imagination splendide. Ne demandons pas d'unité à ces caprices d'artiste : chacun promena l'arabesque à sa façon, et quand on plaça les pierres un peu au hasard, plus d'un dessin accusa diverses mains. C'est là ce qu'on a restauré avec le plus de soin depuis quelques années. Et bien heureusement la cour d'honneur avait été mieux respectée que le reste par les architectes plus ou moins adroits qui, depuis 1835 jusqu'à 1848, ont mutilé pour réparer, et défiguré par amour de la régularité à outrance.

Quoi qu'il en soit, la trace du passé est assez forte encore pour nous consoler des ravages commis par une restauration peu intelligente. Le passé a laissé une empreinte qui parle avec une éloquence de huit siècles. Car il y a huit cents ans au moins que ce castel est debout. Tout semble démontrer que le *castellum* ou *castrum de Palo*, ou *castel de Paü*, date du onzième siècle, et que la ville vint grouper ses maisons sous la protection de l'enceinte *palissadée* (1).

Ce mot de protection n'est que juste. Le castel semblait tourner contre tout assaillant ses défenses redoutables. Malheur à quiconque se fût heurté à ses murailles de deux mètres d'épaisseur, si épaisses, en effet, qu'on a pu y pratiquer maint escalier. Pau devait dominer la contrée et assurer à ses maîtres une prépondérance dans les affaires du Bigorre, du comté de Foix, de la Gascogne et de la Navarre. Nulle part les souvenirs du passé ne viennent plus éloquemment solliciter la mémoire et l'esprit; nulle part on ne se sent plus disposé à vivre et à converser avec les morts.

..... C'était de grand matin. Entraînés par une curiosité irrésistible, nous avions couru au château, comme doit le faire tout voyageur qui veut bien placer ses émotions. On a toujours le temps d'examiner une ville; mais lorsqu'un vieux manoir vous parle le langage de ses mille drames, lorsqu'il vous montre ses brillants acteurs qui se suivent dans une espèce de défilé processionnel, pouvez-vous songer à voir d'abord autre chose? Vous devenez l'homme du temps écoulé; il vous semble avoir assisté déjà au spectacle que vous évoquez, avoir pris part aux événements qui palpitent sur la pierre et le marbre.

Assis contre la muraille et attendant que fût arrivé le moment où les gardiens guident le voyageur à travers les méandres du château, nous nous perdîmes peu à peu dans cette contemplation fixe qui anime les objets et leur rend la vie avec le mouvement. Il nous sembla alors que la porte cintrée de la tour de Billères s'ouvrait doucement sous un doigt mystérieux. Un peu d'ombre nous apparut à l'intérieur, et sur cette ombre commencèrent à se dessiner avec des contours indécis, puis plus fermes, plus accentués, des figures qui marchaient à la file pour aller s'évanouir à l'extrémité de la cour d'honneur, après nous

(1) *Pals*, d'où dérive sans doute le nom de Pau.

avoir jeté leurs noms, qui sont toute une longue histoire de vaillance, d'amour, de gloire ou de souffrance, de luttes et d'infortunes. Il y avait de nobles fronts et de nobles statures; des têtes radieuses, des visages gracieux, des voix vibrantes ou harmonieuses; des hommes au regard fier, des femmes au maintien royal. Puis une foule respectueuse qui agitait les bannières aux vaches de Béarn.

Ils se suivaient dans l'ordre des âges, musée animé dont les costumes offraient une variété toute pittoresque.

Ce furent d'abord ces vicomtes Centulle, dont le quatrième reconstruisit Oloron, ruiné par les Normands, et embellit Morlaas, sa capitale; physionomies graves qui empruntaient au dixième siècle son mysticisme et son austérité. Venait ensuite leur digne successeur Gaston IV, guerrier et législateur, qui fut le meilleur ami et le bon compagnon de Godefroy de Bouillon devant Antioche et Jérusalem, et qui, toujours animé du même zèle pour la foi du Christ, alla périr en combattant contre onze rois maures pour la cause d'Alphonse le Batailleur (1). Il nous apparut aussi ce Gaston X, le Louis XIV du Béarn, que ses contemporains appelèrent *Phébus*, et qui joignait une incomparable beauté à une vaillance sans égale, à la libéralité et à l'amour des lettres. Cette intrépidité qu'il portait dans ses yeux éclata d'abord à la bataille de Meaux, où le jeune Béarnais eut l'honneur de commander l'armée française contre les Jacques; elle se manifesta contre le puissant Edouard III pour maintenir l'indépendance du Béarn, et aussi contre le comte d'Armagnac, que Gaston défit dans les champs de Launac. Il nous semblait apercevoir, planant au-dessus de lui, saint Volusien de Foix, qui, la veille de la bataille, lui apparut dans sa tente et lui annonça qu'il remporterait la journée. A l'aspect de Gaston Phébus, ces murailles doivent tressaillir, comme le cœur des enfants devant un père bien-aimé : car elles furent son œuvre; et si l'entreprise première appartient aux Centulle, du moins Gaston Phébus en ordonna-t-il l'achèvement. Il convoqua vingt-cinq maîtres maçons et leur accorda deux ans pour exécuter ses volontés; les vingt-cinq maîtres maçons ne trouvèrent rien de mieux que de choisir parmi les *cagots* les artisans les plus habiles. Chaque jour, ceux-ci recevaient quatorze deniers, et le prince fournissait trois paires de bœufs pour charrier les pierres; et pour la bonne exécution des travaux les parties contractantes avaient juré sur le *corps de Dieu sacré*. L'œuvre finie, quelle splendide demeure pour Gaston-Phébus, et comme il l'anime par sa vie active! soit qu'il mène la causerie et se fasse lire des sirventes et des virelais dans sa salle de *parlement;* soit qu'il assiste, du haut de son balcon, au jeu de fronde, aux exercices de paume, et distribue des couronnes d'or aux vainqueurs; soit qu'il dicte à ses secrétaires quelque page de son *Miroir des déduicts de la chasse;* ou, mettant en action ses préceptes de vénerie, s'élance vers les forêts d'Orion ou de Mixe, suivi de ses seize cents chiens. Mais nous aimons moins en lui le Nemrod infatigable que le poëte qui chanta mélancoliquement, en contemplant les Pyrénées :

Aquéres mountagnes — qui ta haütes soun, —
M'empêchen de bédé — mas amous oun soun.

Si sabi las bédé — ou las rencountra, —
Passéry l'ayguette — chens pou de m'nega.

(1) Il fut enterré à Saragosse, où l'on montre ses éperons et son cor de guerre.

Aquéres mountagnes — que s'abachéran —
Et mas amourettes — que paréchéran (1).

Un autre Gaston, onzième du nom, un autre noble prince, marche entouré des prélats et du clergé, des barons, des cavers, des domangers, des jurats, des gardes, des prud'hommes, et il n'y a pour lui que des regards d'amour. Comme son prédécesseur, il a continué le château et il en a exhaussé les remparts en y joignant de vastes parcs; comme lui, il a agrandi son domaine, après avoir conquis pour la France Dax, Saint Sever, Tartas et Bayonne.

Et quelle héroïque figure que son petit-fils Gaston, duc de Nemours, le compagnon d'armes de Bayard!

Un jeune homme doux et triste parut ensuite : c'était François Phébus, qui fut couronné roi de Navarre, à Pampelune, au milieu des cris de l'enthousiasme général, et qui succomba à seize ans sous l'étreinte d'un mal subit, mystérieux et terrible, frappé de mort après avoir appliqué ses lèvres à une flûte. Un jour, Jeanne d'Albret trouvera à son tour la mort dans une paire de gants.

Ah! comme le vieux château tressaille encore! A côté de Henri II d'Albret, l'ami à toute épreuve de François Ier, il revoit la mignonne sœur de ce monarque, la belle et incomparable Marguerite de Navarre, la Marguerite des marguerites, la quatrième Grâce, la dixième Muse. Auprès d'elle sont les artistes qu'elle manda tout exprès pour décorer son château de Pau, quand les Tuileries et le palais Médicis n'existaient pas encore, et les hommes habiles qui, sur son ordre, lui tracèrent de beaux *jardinages*. Si bien que tout le pays avait fait et répétait ce dicton :

Qui n'a vist lo castaig de Paü,
Jamais n'a vist aray de taü.

Marguerite va le front penché. Ce n'est plus l'auteur des contes licencieux de l'*Heptaméron*, c'est la chrétienne repentante qui a tant pleuré la mort de son illustre frère et a écrit ces *Méditations de l'âme pieuse*, qu'une autre reine, Elisabeth d'Angleterre, devait traduire un jour.

Jeanne d'Albret passa fièrement. C'était bien celle de qui Agrippa d'Aubigné a écrit : « Princesse n'ayant de femme que le sexe, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux adversités. »

Nous voulûmes oublier, en ne nous souvenant que de son titre de mère du grand Henri, *lou nouste Henric*, comme disent encore les Béarnais, les persécutions qu'elle infligea aux catholiques, les sauvages exécutions qu'elle encouragea, le sang qu'elle laissa verser à flots par la main féroce de Montgomery, les tombes violées, les autels profanés, les processions interdites, les églises saccagées et le massacre de dix nobles béarnais dans ce même château de Pau. Le calvinisme de Jeanne d'Albret avait quelque chose d'étroit, de farouche et d'impitoyable; mais, encore une fois, Jeanne nous donna Henri IV.

Le voici lui-même, non pas avec la majesté d'un roi de France, mais prince de Béarn et tel qu'il était lors-

(1) Ces montagnes — qui sont si hautes —
M'empêchent de voir — où sont mes amours.

Si je savais les voir — ou les rencontrer,
Je passerais l'eau — sans peur de me noyer.

Mais ces montagnes — s'abaisseront —
Et mes amours — reparaîtront.

que, sorti des mains de sa gouvernante, Suzanne de Bourbon, baronne de Miossens, il préludait, par ses jeux et ses luttes avec les petits paysans de Coarraze, aux combats de sa vie aventureuse; tel qu'il était lorsqu'à Paris il suivait les cours du collége de Navarre où, conduit par son maître, La Gaucherie, il siégeait entre le duc d'Anjou et Henri de Guise. Si nous étions sur la tour de Bilhères, nous pourrions distinguer dans le village de ce nom la maison de la nourrice de Henri, Jeanne de Fourcade, femme du laboureur Lassancàa. *Lou nouste Henric!* Jamais naissance de prince n'avait causé plus de joie que la sienne; aussi Palma-Cayet put-il écrire à bon droit :

> Béarn, ainsi enrichy sainctement
> Par cet enfant, dresse si hautement
> Son chef en l'air, qu'il baise jà les cieux.

Aujourd'hui encore cette popularité n'est pas affaiblie. Nous avons interrogé des paysans béarnais, tandis que nous gravissions ces coteaux de Jurançon qui ont donné leur nom à un vin célèbre. Ces braves gens semblent être restés à l'époque où le vaillant fils de Jeanne d'Albret assistait à cinq batailles rangées et au siége de cent villes. Ils ont l'enthousiasme de leurs pères; comme si le château de Pau était toujours habité par cette charmante Catherine, sœur de Henri, et comme si à la cour de cette aimable régente on voyait se presser encore Auguste de Thou, l'historien, le comte de Moret, Antonio Perez, Palma-Cayet, Sully, la belle Corisande et le noble comte de Soissons, à qui Catherine, ne pouvant l'épouser, garda vingt-cinq ans sa foi; comme si enfin le bon Henri revenait, entre deux batailles, revoir ses amis du Béarn et ouvrir ses mains pleines de largesses pour rebâtir les *bordes* et maisons brûlées, pour nourrir les enfants pauvres et orphelins, pour envoyer et faire guérir aux Eaux-Chaudes les soldats blessés.

Cette grande figure jetait tant d'éclat qu'à peine laissait-elle voir la gracieuse Marguerite de Valois, qui fut coupable d'injustice envers le château de Pau, où elle ne put se plaire ni demeurer, encore qu'elle eût eu soin d'apporter avec elle toutes les richesses et les séductions de ses parures, et qu'elle se fît admirer sous ses robes de satin blanc à clinquant et bordures incarnadin, ou de velours ou de drap d'or frisé, et qu'elle ravît toute la gentilhommerie béarnaise quand elle chantait en s'accompagnant du luth ou dansait le *pazzamento.*

Ici se termina le défilé des ombres illustres.

La voix d'un huissier disait : — Messieurs, voulez-vous entrer?

Cette voix trop réelle avait détruit la vision qui s'envola, ne laissant après elle que des murs noircis et des échafaudages.

Qu'il est bon parfois de pouvoir réussir à se créer une petite fantasmagorie! et comme on vivrait double si plus souvent on avait soin d'associer au présent ceux qui rendent le meilleur témoignage du passé!

Rien d'étonnant comme l'escalier principal du château. A chaque palier se modifient les arcs des voûtes : l'arc est tantôt ogival, tantôt de plein cintre. Les motifs d'ornementation non moins variés offrent des caissons carrés à feuilles ou des nervures croisées à clefs de voûte, ou des nervures losangées, etc. On y voit aussi l'écusson complet des diverses seigneuries et alliances des rois de Navarre.

Personne mieux que vous — le poëte et l'artiste — ne connaît l'hôtel Cluny, ce vaste magasin de vieux bahuts et de fort belles pièces tant du moyen âge que de la renaissance, entassés, amalgamés tant bien que mal. Ici c'est un peu la même chose. Un château bâti jadis pour une race souveraine et qui, survivant à ses maîtres, traverse d'autres âges au milieu d'habitudes et de mœurs pour lesquelles il n'a pas été construit, un château semblable est bien isolé et perdu. Quelque soin qu'on mette à le restaurer, il a de la peine à reprendre un ensemble harmonieux; quelques frais qu'on fasse pour le remeubler, le touriste qui le parcourt sent que ces meubles, d'époques diverses et de styles disparates, jetés en manière de décoration dans des salons inhabités, sont nécessairement froids comme ces salons.

Le premier où nous entrons est une sorte de boudoir orné de tapisseries d'après Boucher. Boucher et ses coquetteries de trumeau ne conviennent guère à ce manoir. Dans les grands appartements, la plupart des meubles sont modernes; les porcelaines portent l'estampille de Sèvres : tout cela est trop neuf. La salle de réception des anciens rois de Navarre n'a conservé du passé qu'une cheminée restaurée avec soin et habileté en 1838 par M. Piquenot. Les tapisseries, par exemple, datent de François Ier, qui les avait commandées en Flandre pour le château de Chambord. Nous sommes dans la couleur locale. C'est aussi de la Flandre qu'est venu ce joli clavecin à deux claviers qui décore le salon de famille. Comment ne nous intéresserait-il pas quand nous apprenons qu'il fut porté au petit Trianon et qu'il résonna sous les doigts de Marie-Antoinette? On nous montra la chambre de l'Empereur, ancienne chambre à coucher des rois de Navarre. Ce n'est pas la moins bien décorée, à en juger par le bahut du seizième siècle et surtout par ce coffre gothique auquel on assigne une origine presque fabuleuse, en disant qu'il fut envoyé à saint Louis par le Vieux de la Montagne. Je l'ai dit, quelle que soit la beauté de certaines parties de l'ameublement, il n'a point assez le cachet historique qu'on voudrait trouver dans tout l'intérieur du château de Pau. Nous avons été plus saisis de respect dans la chambre de la reine Jeanne. Il y a là une gravité qui arrête : ce lit béarnais qui date de 1562, et où, sur un des panneaux, on remarque un guerrier endormi avec un hibou, n'a sans doute pas appartenu à Jeanne d'Albret, mais il est bien dans le sentiment de l'époque.

Voici que nous entrons dans la chambre de Henri IV, cette salle où l'on pense que naquit le grand roi. Là se trouve l'écaille qui lui servit de berceau et qui fut merveilleusement sauvée pendant la Révolution. Les tapisseries sont de Flandre; le bahut est du temps de Louis XIII; le lit, d'une antiquité incontestable, est magnifique; il porte sur ses panneaux soixante-quinze figures de rois couronnés ou de chevaliers. Que de pensées s'éveillent dans cette chambre! Toute la longue série des princes béarnais s'absorbe dans un nom.

Franchissez trois portes encore, et vous vous trouverez en face d'une figure grave, poétique et triste.

Un homme au manteau blanc, à la barbe longue et noire, aux yeux pleins de feu, au teint pâle, aux traits amaigris, se tient constamment dans cette cinquième salle, d'où les beaux meubles ont été enlevés et où on lui a mis un lit modeste à côté de la cheminée. C'est un captif, un prisonnier de guerre. Jadis, en reconnaissant l'éclair de son sabre, les populations se soulevaient et les combattants accouraient au vol de leurs chevaux arabes. Cet homme était un saint, un prophète, un émir. Il avait entrepris pour sa nationalité une lutte intrépide

contre la France ; longtemps, ennemi insaisissable, il avait défié tous les efforts de nos soldats jusqu'au jour où, trahi par la fortune et reconnaissant son impuissance, il vint se livrer à la nation généreuse qu'il avait tant combattue. Cet homme est devenu un penseur, un philosophe, un poëte : il ne veut point d'une liberté qui lui est limitée, et pas une fois il n'a passé le seuil du château pour aller respirer l'air frais du parc. Cet homme, c'est Abd-el-Kader.

Tout à l'heure notre promenade en ville nous conduira devant la maison où une inscription rappelle qu'en ce lieu naquit Bernadotte, — autre grande figure, autre grande destinée.

Avant que nous montions sur le balcon d'où apparaissent le Gave, les coteaux de Jurançon et, à gauche, l'amphithéâtre des montagnes, entrons, s'il vous plaît, dans cette vaste salle à manger où jadis se réunissaient les Etats du pays. Le duc de Montpensier y donna des banquets de cent couverts : mais qu'est-ce que nos festins modernes, où l'on mange du bout des dents, à côté du repas incroyable qu'offrit, en ce même lieu, Gaston XI à l'ambassadeur du roi de Hongrie !

Le rocher porté par douze hommes, au banquet de Pau. Dessin de F. Lix.

Ce n'était pas une table unique qui, ce jour-là, réunissait les convives; il y avait douze tables; et parmi ces convives on pouvait compter la reine de France et les princes et princesses de la famille royale. Et les maîtres d'hôtel ne s'appelaient rien moins que les comtes de Foix, de Dunois, de la Marche et le grand sénéchal de Normandie. Enumérer les plats qui furent servis à l'appétit infatigable des convives, ce serait une tâche trop longue. Je ne sais combien d'oiseaux arrêtés dans leur vol, et des plus beaux, comme paons et cygnes, vinrent s'abattre rôtis sur les tables. Or, comme spécimen de ce faste, j'ajouterai qu'à chaque service il fallait pour chaque table cent quarante plats d'argent ; la multiplication serait effrayante. Mais le plus curieux, c'est le côté artistique du repas, le côté *imagier*.

Douze hommes entrent gravement ; ils portent sur leurs épaules un rocher couronné d'un château à quatre tours : chacune de ces tours a quatre fenêtres ; à chacune de ces fenêtres se tient une jolie figure de femme. Le tout est aux armes de France et sera croqué.

Six hommes entrent en dansant, et sur leurs épaules danse aussi un énorme tigre, qui non-seulement ouvre une gueule menaçante, mais encore jette du feu par la gorge.

Attendez! ce n'est rien. Voici pour entremets une montagne portée par vingt-quatre hommes. De cette

montagne coulent à flots clairs deux fontaines, l'une d'eau de rose, l'autre d'eau musquée. *Che gusto!*

Mais il ne suffisait pas à la courtoisie du prince de faire respirer des parfums exquis; il voulait que les fleurs mêmes fussent au corsage des dames. Entre une image de cheval portée par des hommes et portant elle-même une façon d'écuyer qui avait dans les mains un jardinet de cire tout incrusté de roses et de fleurettes jolies.

Ce court aperçu peut donner, ce me semble, une idée des magnificences de la cour de Béarn. Maintenant, allons bien vite voir une autre magnificence qui ne passe pas comme une fête. Je veux parler de ce parc si admirablement varié et ombreux, et dont le terrain avec ses ondulations prête tant au pittoresque. Il est précédé d'un simple quinconce qui sert de promenade habituelle et de rendez-vous aux désœuvrés; si bien que le vrai parc avec ses arbres centenaires, ses châtaigniers touffus, ses fourrés épais, est la plupart du temps désert et reçoit seulement les rêveurs et les contemplateurs. Les voilà, ces *jardinages* tant vantés jadis; les voilà, ces allées qui s'égarent et sous lesquelles les deux Marguerite, la sévère Jeanne d'Albret, la douce Catherine de Béarn, la belle Corisande et tant d'autres femmes illustres passèrent en poursuivant leurs visions poétiques. Ce balcon du château, si vaste et si bien exposé au soleil, que de fois il reçut brillante compagnie qui ensuite descendait au parc et qui, du parc, s'élançait à cheval vers les riants coteaux de Jurançon!

Tel fut aussi notre itinéraire. Mais, comme nous allions quitter les jardins royaux après avoir embrassé d'un dernier regard les tours imposantes qui le dominent, notre guide nous fit remarquer un vieillard tout courbé sous un uniforme décoloré qui rappelait les costumes militaires du premier empire.

— Tenez, dit-il, cet homme-là en a vu et en sait long! Mais ne lui demandez rien sur les anciens maîtres du château. Ce n'est pas Henri IV qui est son héros favori, c'en est un autre, qu'il a connu et aimé... Parlez-lui de notre célèbre compatriote Bernadotte, vous remarquerez comme il redressera la tête.

Le conseil était bon à suivre. Nous saluâmes le vieillard et nous assîmes sur le même banc que lui. Il ne prit pas garde à nous et se recula d'un air grognon. Si j'osais nous comparer à Alexandre, je le comparerais à Diogène réclamant l'inviolabilité de son rayon de soleil. Je m'adressai, non au vétéran, mais à notre guide, pour faire par ricochet tomber la conversation sur le premier.

— Vraiment, dis-je, le château de Pau est une de ces merveilles qu'on doit avoir vues une fois dans sa vie; et le proverbe béarnais a bien raison :

> Qui n'a vist lo castaig de Paü,
> Jamais n'a vist aray de taü.

L'invalide ne bougea point. Avait-il entendu seulement?

— Le parc aussi, ajoutai-je, est d'une grande beauté, surtout par les perspectives qu'il commande.

L'invalide se mit à tracer quelques linéaments sur le sable avec le bout de son bâton.

Alors le guide me lança un regard et un sourire d'intelligence en disant :

— Avouez, monsieur, que nous avons, au château, une salle bien ornée par ces beaux vases en porphyre que nous envoya notre grand concitoyen Bernadotte.

L'effet était infaillible. A ce nom, l'invalide fit un mouvement et se tourna un peu de notre côté.

— Je suis si bien de votre avis, m'écriai-je, que j'ai admiré surtout cette salle, et que je me suis promis d'aller, en sortant du parc, lire l'inscription qui se trouve sur la maison où naquit Bernadotte, cet autre roi donné à l'histoire par le Béarn.

Ici l'invalide se tourna tout à fait vers moi. Je vis la teinte rouge de l'émotion colorer sa joue d'un jaune de parchemin. Sa tête branlante s'agita plus encore que de coutume, et ses yeux reprirent quelque feu. Nous avions touché l'idée qui était la vie, la pensée, l'affection, l'intérêt unique du vieillard en ce monde. Dès que le nom qu'il vénérait venait d'être prononcé par nous avec un juste respect, nous devenions pour cet homme autre chose que des étrangers indifférents et même incommodes : nous avions pénétré dans son cœur. Le ressort étant rencontré, la mécanique se mit à prononcer un certain nombre de mots qu'elle devait avoir répétés des centaines de fois au moins dans le même ordre et sur le même ton, comme il arrive à ces Curtius qui, la baguette en main, décrivent les richesses historiques d'un cabinet de figures de cire.

— J'ai connu beaucoup Bernadotte, dit-il en soulevant le bord de sa casquette de drap bleu. J'étais bien jeune quand je me trouvai sous son commandement. J'arrivais du pays; on me présenta à lui. Il m'accueillit comme un père accueillerait son enfant. Etre de Pau! c'était à ses yeux le meilleur titre. Il était si bon, si généreux, si simple!... et pas fier, quoique pas familier... ce qu'il fallait enfin pour être un vrai général... Et il n'avait pas volé son grade. Parti le sac sur le dos en 1780, il ne voulut accepter ses épaulettes de général qu'en 96, après la bataille de Fleurus, et de la main de Kléber encore. Je l'ai vu à Maestricht... et c'était une fameuse occasion pour le voir : toujours en avant de la troupe; ses yeux jetaient des éclairs, ses grands cheveux noirs volaient au vent et sa belle taille dépassait les plumets des grenadiers. Tous les camarades de l'armée de Sambre-et-Meuse pourraient vous le dire comme moi... s'il en restait beaucoup de camarades de l'armée de Sambre-et-Meuse, ajouta l'invalide avec un soupir. Les années ont passé, les batailles ont moissonné aussi; et tout ça ensemble, le temps et la mitraille, a fait de rudes trouées dans les rangs. Un jour, j'entendis raconter que le Béarnais allait passer roi de Suède; ça me fut agréable pour mon pays. En attendant, je servais toujours dans mon petit grade de sergent, et je m'en allai en Russie. Ah dame! ce n'était pas tout à fait notre beau soleil de Pau... et encore moins quand, fait prisonnier, je fus conduit en Sibérie à coups de bois de lance. Je croyais bien que je finirais dans ce vilain pays où il n'y a guère à récolter que de la neige et de la glace... lorsqu'un matin on vient me prendre, on m'emballe sur un chariot et, après m'avoir fait traverser un tas de gouvernements qui n'en finissaient pas, on me dit : — Allons, mon brave, suivez-moi. Celui qui me parlait ainsi n'était pas un Cosaque, mais bien un officier suédois, car j'étais à Stockholm. Me voilà crânement étonné, mille canons! Je me laisse conduire... ou plutôt traîner; car j'avais tant souffert, qu'à peine avais-je la force de pousser une jambe devant l'autre. Voilà qu'on me fait entrer dans un petit cabinet où un particulier était assis à une table et en train de faire ses écritures. Il lève la tête en souriant; je le reconnais et je ne peux pas retenir un cri... C'était le roi Charles XIV Jean!...

— Mon général !... mon roi !... que je m'écriai.

— Appelle-moi seulement général, dit-il avec une bonté que je n'oublierai jamais. C'est donc toi, mon pauvre Michel !

— Oui, mon général ; et si je me trouve ici, et si je vous y trouve de même, ça me paraît fièrement étonnant.

— Tu as raison, dit-il, c'est étonnant. Il a fallu pour cela des circonstances extraordinaires. Nous sommes tous deux partis de notre petite ville de Béarn ; nous avons tous deux fait la guerre ; moi, je suis en Suède, où j'ai conquis une nouvelle famille, où ma vie s'est réglée sur cette devise : *L'amour du peuple est ma récompense*. Mais, crois-moi, Michel, je n'ai pas oublié la famille béarnaise ; mon cœur s'intéresse toujours à ce qui se passe là-bas.

— Et aux soldats béarnais qui sont en Sibérie, mon général ! car, j'en suis sûr maintenant, si je suis sorti de ce maudit campement, je le dois à votre bonté.

Le roi de Suède sourit.

— Ecoute, dit-il ensuite, que préfères-tu ? entrer à l'hôtel des Invalides ou retourner à Pau ?

Je ne pouvais pas hésiter, notre beau soleil m'appelait. Je l'avouai avec franchise.

— Tu es heureux, plus heureux que moi, me dit-il alors ; tu reverras le Jurançon, la vallée d'Ossau, Argelès, le pic du Midi !... Je comprends ta préférence. Retourne au pays et souviens-toi de ton ancien général. Quant à tes moyens d'existence, ne t'en inquiète pas.

Il me congédia en me remplissant la main de bonnes pièces d'argent. C'est vrai, depuis que je suis de retour au pays, j'ai trouvé une petite pension qui m'attendait et qui m'a été servie exactement. Vive à jamais le général Bernadotte !

Il faut croire que telle était la conclusion inévitable de son récit toujours uniforme ; car, sitôt qu'il eut formulé ce dernier cri, qui s'échappa comme par un élan, notre vieillard retomba dans son précédent silence et cessa de s'occuper de nous. Les rouages intérieurs de l'automate avaient accompli toute leur évolution et s'arrêtaient jusqu'à ce qu'ils fussent remontés. Je ne répondrais même pas qu'en ce moment notre présence lui fût très-démontrée. Nous le quittâmes en admirant que, chez ce vieillard, la mémoire et la reconnaissance pussent ainsi tenir lieu de raisonnement et de sens pratique.

Mais pourquoi fallait-il qu'en allant jouir de la vue splendide qui se déroule à l'extrémité de la place Royale, charmante promenade plantée d'arbres, bordée de cafés, et d'où l'on croirait toucher les montagnes, nous ayons été ramenés à Henri IV par la contemplation d'une maussade statue en marbre blanc consacrée à l'effigie du héros, et qui nous parut fort peu exacte ! Les traits ne constituent pas une physionomie, un caractère, et M. Raggi a oublié que, chez Henri IV, la bonté doit s'unir à la dignité, la finesse au courage. Le Henri IV équestre de Bosio est bien autrement vivant et éloquent que celui de la place Royale de Pau. C'est dommage : il en est des fautes de la statuaire comme de celles de l'architecture. Le temps ne les répare pas ; on gratte une mauvaise peinture, une statue manquée reste sur son piédestal.

Cependant que mon regret d'artiste ne m'empêche pas d'exprimer le plaisir que j'ai éprouvé à parcourir cette aimable ville de Pau. Sauf le pavé pointu, qu'il serait convenable de remplacer enfin par un macadamisage bien entendu, Pau ne laisse rien à désirer. Sa situation pittoresque fait la moitié au moins de sa beauté. La partie des rues qui baignent dans le Gave le pied de leurs maisons est posée en contre-bas, de sorte que l'extrémité de leurs toits rouges semble atteindre le rez-de-chaussée des maisons qui les dominent : d'où il résulte une sorte d'amphithéâtre de l'effet le plus saisissant. Il arrive souvent qu'en passant par une porte charretière on s'engage dans un long couloir qui, par une pente marquée, mène droit au Gave. Ces maisons en bordure ont presque toutes un balcon saillant, abrité par le toit, dont la charpente avance comme les *marquises* de nos hôtels parisiens. Ce balcon, construit en bois, quelquefois en marbre, forme une salle aérienne où la famille peut, à certaines heures, respirer librement et causer à l'aise. A quelques pas coule le Gave de Pau, mais un gave large et qui prend des airs de fleuve, car il lui arrive d'être abondant et majestueux. Quand nous le vîmes et le traversâmes sur un beau pont en pierre, jeté vers l'extrême limite du parc, il était tout ensablé et envahi sur les bords par d'épais fourrés de roseaux qui lui donnaient la physionomie agréable d'un étang.

Au delà sont des moulins que la rivière de Lousse met en mouvement avec un bruit terrible.

Ensuite une jolie route conduit à quelques villages béarnais, dont les habitations sont semées avec une espèce de désordre qui ne messied pas à l'ensemble du paysage. C'est Bizanos, c'est Assat, c'est Coarraze, riche encore des ruines du *castel* où fut élevé Henri IV. Chaque village a son église, au style presque toujours roman ; la forme en varie peu : un portique très-simple soutenant un clocher carré dont les jours sont protégés par des auvents ardoisés ; au dedans, des murailles nues. On n'arrive au temple qu'en traversant le cimetière, bordé d'un petit mur et très-soigneusement tenu, car le Béarnais n'a point pour ses morts cette apathique indifférenee que ressent le Landais ; il parle d'eux, il leur consacre des fleurs ; il veille à la conservation du monument funéraire et il ne manque pas de célébrer à sa manière le bout de l'an par un grand repas.

Plus d'une fois nous nous arrêtâmes dans ces cimetières, placés toujours sous la protection d'une grande croix de mission. C'était bien ce que l'on pourrait appeler les *jardins de la Mort*. Les hauts cyprès, les roses épanouies, l'herbe épaisse, la senteur exquise de l'air et le chaud rayon du soleil imprimaient du charme au Campo Santo ; ce n'était plus cette teinte grise qui afflige l'âme sous nos froides régions de l'Ouest et du Nord, mais une seconde vie calme et animée tout à la fois ; et alors plus d'une fois aussi j'évoquai dans ma mémoire ces beaux vers signés de votre nom :

> Le printemps en mon cœur revient après l'exil,
> Ramenant sur ses pas mille blanches colombes,
> Et mon cœur refleurit au doux soleil d'avril :
> L'herbe n'est-elle pas plus verte sur les tombes ?

Le village béarnais a toujours son mail planté régulièrement en quinconce et où s'ébattent les enfants, les chiens, les oies, les pourceaux et, à certains moments, les joueurs de paume ou *pilota*. Elle était belle la partie à laquelle le hasard nous fit assister. Assis sur un des bancs qui se trouvent là, et qui sont formés de grosses charpentes équarries tant bien que mal, nous vîmes les combattants préluder par le règlement des conditions, puis mettre bas la veste, attacher sur leur tête un réseau ou un mouchoir, serrer plus étroitement leur ceinture rouge, nommer le jury du jeu, puis courir sur deux li-

gnes avec une agilité d'isard. Les vieux au béret bleu, à la grande veste, aux braies pendantes, les regardaient en se rappelant leur jeunesse et en dissertant sur le mérite des coups ; les femmes filaient ou tricotaient, elles tricotaient surtout, car, dans les Pyrénées, on ne fait que cela : les somnambules de ce pays doivent se relever la nuit pour tricoter. La partie fut menée avec une habileté, une énergie, une prestesse dont on ne peut guère avoir une idée d'après nos derniers joueurs de paume parisiens. Ce n'est qu'aux Pyrénées, et surtout dans le pays basque, que s'est conservé dans ses belles traditions ce noble jeu, qui jadis était pratiqué à l'égal de l'escrime par les gentilshommes et les rois. Certaines femmes y excellent. Nous eûmes ensuite le régal de voir lancer la barre de fer, autre exercice qui demande une rare vigueur, et dans lequel brillent les Béarnais. Ce fut en préludant par cette gymnastique virile que Henri IV devint le premier capitaine de son temps.

C'est peu de chose encore quand la gymnastique en question ne s'exerce que sur une balle de paume ou une barre de fer ; mais elle devient sérieuse à certains moments : lorsqu'il s'agit, par exemple, de franchir les montagnes, avec des ballots de contrebande sur les épaules, par les temps de gelée et de neige, ou bien de

Faubourg et village de Jurançon. Vue prise de la place Royale à Pau. Dessin de F. Thorigny

poursuivre l'isard sur les pointes de rochers ; ou enfin d'aller *traquer l'ours* dans sa retraite inaccessible. Je souligne ce dernier genre d'exercice comme transition pour vous conduire chez Marc-Jean Bédos, un robuste paysan qui, une fois, vit la mort de si près, qu'il peut savoir parfaitement quelle figure et quelle expression elle a.

Marc-Jean est la curiosité vivante de Coarraze. Chaque localité tient à posséder sa curiosité particulière. Les gens de l'endroit seraient très-humiliés s'ils ne pouvaient dire : — Nous avons un *fameux* monument qui a été construit *dans le temps* par des malins... Ou bien : — Nous avons un *malin* qui a joliment fait parler de lui *dans le temps*.

Donc, nous demandions une gentille *posada* pour boire frais et caresser une tranche de jambon avec une *méture* (1).

— Ah ! dit une femme qui tricote, allez chez Marc-Jean Bédos.

— Allez chez l'homme à l'ours ! dit un jeune homme qui rajuste sa veste après avoir accompli des hauts faits dans la partie de jeu de paume.

(1) Galette de *milloc* ou grain de maïs.

— Allez chez l'homme à la peau d'ours! dit une fillette sous son capulet de laine blanche, le premier capulet que nous eussions encore aperçu.

— Allons chez Marc-Jean! nous écriâmes-nous, puisque tout le village nous l'indique. Mais il a un nom terrible : l'homme à la peau d'ours!

— Soyez tranquille, me dit le guide; il ne mord pas.

— Oui; mais peut-être il *écorche*, ce cabaretier! dis-je tout bas à mon compagnon.

Et voilà vingt gamins aux pieds nus qui s'emparent de nous, qui nous entourent de leur cercle frétillant, bruyant, et nous mènent jusque chez l'homme à la peau d'ours. Je frémissais d'émotion. Les jeunes Pyrénéens ne nous laissèrent pas oublier qu'ils ont une certaine affection pour les sous.

L'entrée de la maison Bédos ne ressemblait pas à une caverne : une vigne l'encadrait, qui mariait ses rameaux flexibles aux branches noueuses d'un rosier grimpant. La vigne annonçait ses grappes et le rosier donnait libéralement ses fleurs; charmant vestibule dont se fussent

Vallée d'Ossan. Vue prise de la route de Laruns. Dessin de F. Thorigny.

accommodés Anacréon et Théocrite. L'escalier est en bois épais et solide; les meubles sont d'érable, très-propres et très-luisants; rideaux en indienne à figures; poterie rouge, faïence du Gers; solives richement garnies de jambons, de chapelets d'oignons et autres comestibles. Marc-Jean plumait un poulet. Nous restâmes stupéfaits devant le type débonnaire de cet hôtelier. Non-seulement il nous servit ses provisions, mais il ne se fit nullement prier pour nous servir aussi son histoire et satisfaire notre curiosité en même temps que notre appétit.

— Pour lors, messieurs, il y a de cela dix ans, j'habitais Pierrefitte... un endroit où il y a une gorge noire comme le fond d'un puits... vous verrez ça !... Tant y a qu'un ours infestait la montagne, croquait les moutons et aurait bien mangé le *pâtour* s'il avait fait mine de résister. Les messieurs de la ville avec leurs bonnes carabines vous auraient arrangé une jolie partie pour aller traquer ce mauvais ours; mais c'était la fin de l'automne et tous les messieurs étaient partis. Ça ne pouvait pas durer cependant. Alors v'là qu'on demanda s'il y avait des chasseurs déterminés, des braves, quoi! Je me

présente, et avec moi se présentent deux cousins; car ils ne veulent pas qu'il soit dit qu'étant de la famille ils m'ont laissé aller tout seul. Nous v'là donc trois avec des munitions, nos fusils et des vivres. Nous trouvons la piste de la bête. — Attention ! Qu'est-ce qui vaut le mieux ? s'embusquer ou aller au-devant de l'ours et le tirer quand il se montrera à l'entrée de sa tanière ? Ce dernier parti est adopté. Je me place au milieu, un cousin à ma droite, un cousin à ma gauche, et nous grimpons. Tout à coup, à un endroit où le roc surplombait, nous entendons un grognement sourd et nous voyons deux petits yeux qui se fixaient sur nous avec fureur. L'ours avait faim. Il ne délibère pas ; il cherche son point d'appui et se met à descendre vers nous. Les cousins perdirent la tête, et je ne sais pas comment ils firent leur compte, mais chacun fila de son côté ; et, comme je redescendais à reculons sans quitter la bête du regard, je servais seul de but à l'ours. Remarquez bien que je ne me doutais pas que mes deux gaillards m'avaient planté là. Ah dame ! le plus solide peut être déconcerté quand l'ours va droit à lui. Vous verrez ça, messieurs, s'il vous arrive d'en rencontrer dans vos promenades. Cependant l'ours se rapprochait de moi. Je n'hésitai plus et, appelant mes cousins : — Camarades, feu ! Il ne partit qu'un coup de fusil... le mien... L'ours n'était blessé qu'à l'épaule. Il entre dans une rage, une rage !... En un bond il est sur moi et se dresse, et broie le canon de mon fusil et m'enfonce ses ongles dans les épaules et me mord avec ses terribles dents... Je lui plonge ma main dans la gueule pour lui saisir la langue et l'étouffer... il se rejette en arrière et m'entraîne... Tout à coup le pied lui manque, et à moi aussi par conséquent... pour se rattraper il ouvre ses énormes pattes et me lâche... Je roule en crispant mes doigts... et voilà que je rencontre un buis solide... Le bon Dieu voulut que je me sois cramponné à l'arbuste... La pente était fameuse... Les rochers dentelés formaient partout des saillies et des pointes... roches sur roches, et en bas le Gave qui bouillonnait... Je prête l'oreille, j'appelle au secours... Inondé de mon sang qui coulait par vingt blessures, je suis au moment de me laisser rouler dans l'abîme... Mais les cousins s'étaient ravisés ; on me tend une grosse corde, je passe mes bras dans les nœuds, on me hisse ; j'arrive au bord du chemin, je suis sauvé !...

— Eh bien, interrompis-je, et l'ours ? est-ce qu'il se promenait pendant ce temps ?

— L'ours ? il n'existait plus. Il était tombé jusque dans le Gave, après avoir plus de cinquante fois peut-être tourné sur lui-même, et il était mort. Mes deux cousins avaient requis tout le village ; on descendit avec de grandes précautions, on retira l'ours de l'eau après l'avoir tâté prudemment ; on lui enleva sa peau, et, quand je fus guéri, on m'apporta cette dépouille arrangée avec soin. Ce n'est pas tout : chaque année, au jour anniversaire de ce combat, les parents et amis ne manquent jamais de me donner un grand dîner. Au dessert, on étend sur le milieu de la table la peau de l'ours, et l'on boit tout autour à la santé de votre serviteur. Et voilà !

— Bravo ! bravo !... telle fut l'exclamation générale.

— Et, demandai-je à Marc-Jean, est-ce qu'il n'y a pas moyen de voir la peau ?

— Si fait, monsieur, répondit-il en ouvrant la porte de sa chambre.

Nous aperçûmes, accrochée à quatre gros clous, une fourrure épaisse que le temps avait un peu rongée, mais qui gardait encore une assez belle apparence. La tête de l'animal était entière, sauf un œil de verre qu'elle avait perdu. Mais l'autre œil menaçait pour deux, et les dents grinçaient d'une terrible façon.

En revenant à notre table, je proposai un toast au belliqueux Marc-Jean, quoique nous ne fussions pas au jour anniversaire de sa victoire ; il l'accueillit avec reconnaissance, et quand nous nous quittâmes, nous étions les meilleurs amis du monde.

Fortifiés par cette halte et la collation, nous gravissons un chemin sinueux et montant qui, parfaitement ombragé d'arbres variés, contourne les pentes roides des coteaux. Admirable solitude que venait à peine rompre de temps en temps un paysan avec son mulet, ou une paysanne avec son âne. Partout, au-dessus de nos têtes, les branches en se rejoignant formaient un berceau continu et impénétrable aux rayons du soleil. Çà et là une éclaircie trahissait l'étendue et la richesse des vignobles. Mille petits oiseaux sautillaient en gazouillant et sans paraître s'effrayer de notre approche. C'était un calme que nous ne devions plus retrouver ailleurs et qui, avec un plus beau ciel et une température plus vivifiante, pouvait rappeler certains sites de Normandie. Nulle part dans le reste des Pyrénées, on ne respire au même degré cette exquise senteur de bois, — d'un bois qui a refleuri avec le printemps sans étaler l'éternelle mais triste verdure d'un rideau de sapins. Les sapins semblent ne jamais mourir, mais aussi ils n'ont jamais cette apparence de vie, de végétation luxuriante, de floraison prospère que possèdent les arbres à feuilles larges et mouvantes. Ailleurs, nous allions assister à la lutte constante des gaves contre les rochers, nous allions voir partout le granit saillir du sol, le schiste entasser en murailles grises et sinistres ses millions de planchettes d'ardoise ; voir les torrents se précipiter en cascade, jaillir en pluie d'écume ; voir le sentier rocailleux glisser, âpre et abrupt, sous le pied de l'homme ou le sâbot du cheval ; voir la neige s'amonceler sur le sommet des pics et défier l'ardeur du soleil ; voir enfin les nuages grisâtres se heurter aux flancs des montagnes ; mais nulle part nous ne devions jouir de cette sérénité extatique que nous éprouvâmes aux coteaux de Jurançon.

Nous comprîmes bien alors la réputation qu'on a faite à la bonne ville de Pau, et pourquoi tant de valétudinaires vont y chercher leur guérison; tant d'Anglais aussi une jolie retraite, un séjour agréable et peu coûteux. Les Anglais finiront par créer à Pau une véritable colonie ; ils y font le ton, ils y donnent des fêtes, leurs équipages sillonnent les rues, leurs chevaux de prix y piaffent avec l'orgueil de leur race. Et même notre dernière soirée de Pau nous était confisquée par un raout britannique, raout simple et dansant, auquel nous ne pûmes nous soustraire. C'était dur ; les soirs sont si bons à la place Royale, dans la tiède atmosphère des quinconces ! Mais il fallut se procurer des gants paille et *profiter* de la gracieuse invitation qui nous était faite.

Il n'y avait que deux Français dans ce salon. C'était nous. Par une double attention dont le motif délicat ne vous échappera point, nous mettions dans la conversation tout notre anglais dehors, et nos hôtes mettaient en évidence tout leur français. On dit que les gens d'outre-Manche sont froids, qu'ils ne savent rien admirer, ni s'amuser de rien. C'est là, je pense, une de ces erreurs qui se propagent, grandissent, poussent d'immenses racines et ne sauraient plus être arrachées des esprits.

1° Les Anglais ne sont graves qu'en apparence, et personne ne rit plus facilement qu'eux, ni de meilleur cœur.

2° On croit qu'ils s'ennuient partout, et, au contraire, ils apportent dans le plaisir plus de fougue peut-être que nous. Avec des formes plus expansives, plus gracieuses et plus vives, nous sommes au fond plus graves que les Anglais. J'ai l'air de faire un paradoxe, mais je crois être dans le vrai. Quant à l'admiration, la leur ne se traduit que par ces deux monosyllabes : — Oh! oui. — Mais ils ne les épargnent pas ; et à toutes nos questions : — N'est-ce pas que le château est un bien curieux monument? — Oh! oui. — N'est-ce pas que le parc est bien dessiné? — Oh! oui. — N'est-ce pas qu'on est heureux dans cette ville? Trois salves de : — Oh! oui. Mais, comme j'insinuais, par une très-innocente malice, qu'on devait être mieux à Pau qu'à Londres, les Oh! oui cessèrent sur toute la ligne.

Règle générale : les Anglais de Pau sont comme les Anglais de Paris, de Florence, de Bruxelles, etc. Ils n'habitent jamais Londres, mais c'est égal, Londres est la plus belle ville du monde.

Une heure du matin.

Nous voici de retour à notre hôtel de la Dorade. Le piano retentit encore à nos oreilles ; nous voyons encore, par les yeux de l'imagination, passer de blondes têtes de ladies roses et blanches, avec des robes de mousseline, des ceintures flottantes, des grappes de cheveux ondoyants, des dents éclatantes et des rires frais et enfantins. La valse à deux temps nous poursuit de sa mesure rapide, et le quadrille des *Lanciers* nous fait ses grands saluts de menuet.

Et cependant il nous faut boucler nos malles. Demain, à sept heures, le départ. Bientôt nous serons dans ce noir défilé qui s'appelle la gorge de Pierrefitte.....

Adieu, bonne ville de Pau ; adieu, mes braves Béarnais ; adieu, souvenirs palpitants des d'Albret, des Bourbons, des Valois, de Napoléon et de Charles-Jean. Nous pouvons bien vous quitter pour les montagnes qui nous réclament, puisque nous avons pu déjà quitter pour vous l'Océan!

ALFRED DES ESSARTS.

(*La suite prochainement.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION[1].

LE RENARD EN MARAUDE.

Un jour, j'assistais, malgré mon horreur pour la chasse, à une chasse au renard, sur les terres du baronnet James L***, de l'autre côté de la Mersey, rive gauche, dans le Lancastre. C'était ennuyeux à faire mourir tout le monde, excepté les renards ; mais les femmes de la société du baronnet suivaient la chasse en calèche, et de très-loin, et je m'étais réfugié chez elles pour prendre une leçon d'anglais, et ne pas perdre mon temps avec les renards.

On chassait depuis deux heures, et les renards ne se montraient pas ; nous les chassions trop bien. La calèche s'arrêta sur une berge fleurie du beau fleuve, et je proposai aux dames de ne plus songer aux renards et de contempler le magnifique panorama qui se déroulait devant nos yeux. Nulle part, dans le monde, le commerce et l'industrie ne se montrent au voyageur avec tant de magnificence ; nous admirions l'immense ville de Liverpool, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive droite de la Mersey, avec ses six mille navires à l'ancre, ses quarante docks aux écluses cyclopéennes, sa douane superbe, en marbre brun du Lancastre, et ce mouvement continuel de vaisseaux qui remontent et descendent le grand fleuve, et entretiennent commerce avec les extrémités de l'univers.

Ce spectacle valait bien un renard.

Le baronnet et sa suite chassaient toujours à travers les taillis, et les échos s'obstinaient à garder le silence, faute de coups de fusil.

Je hasardai alors une plaisanterie anglaise, qui ne pouvait être comprise que dans le Lancashire.

— Mesdames, dis-je, je crois que nos honorables baronnets chassent aux loups.

Les dames profitèrent de ce mot pour montrer, dans un éclat de rire, les plus merveilleuses dents qui aient humilié les perles, chez le beau sexe de Liverpool, le plus beau de tous les beaux sexes du monde. La réputation des femmes lancastriennes est faite depuis longtemps.

— Il n'y a pas de loups en Angleterre, me dit lady Katrina W***, mais les renards abondent, et leur nombre est un fléau. Il sera difficile aux chasseurs de nous en délivrer, comme on a fait des loups.

— Milady, lui dis-je, puisque nous causons renards, permettez-moi de vous demander si les renards méritent leur réputation de finesse.

— Qui leur a fait cette réputation? demanda lady Katrina.

— Les fabulistes.

— C'est encore une de leurs fables, reprit la jeune Anglaise en riant ; le renard est stupide comme une *goose*. Comment voulez-vous qu'il soit fin, avec cette énorme et bruyante queue qu'il traîne après lui, et qui le dénonce à cent yards à la ronde?

— Milady, repris-je, je les croyais moi-même, jusqu'à ce jour, les plus rusés des animaux, après les serpents...

— Ah! les serpents sont rusés aussi! interrompit l'Anglaise ; qui vous a dit cela? un fabuliste encore?

— Non, milady, c'est la Bible... et même une Bible méthodiste. Voulez-vous que je vous cite le texte latin?

— Citez.

— *Callidissimus omnium animantium*, etc.

— Au reste, interrompit lady Katrina, tous les animaux sont fins à égal degré puisqu'ils se méfient de l'homme.

— Et *ils ont bien raison*, ajoute notre Jean-Jacques Rousseau.

— Ah! votre Rousseau a ajouté cela?

— Oui, milady, après votre phrase.

— Cela me rends fière... d'ailleurs, MM. les fabulistes sont obligés de donner à chaque animal une spécialité de

(1) Voir, pour la série, les tables des cinq derniers volumes.

caractère, pour les faire figurer dans leurs drames ; l'un est rusé, l'autre est poltron ; celui-ci est courageux, l'autre est bon enfant. La finesse a été dévolue exclusivement aux renards.

L'arrivée du baronnet suspendit la conversation.

— Mauvaise chasse ! dit-il ; ces *rascals* de renards sont plus fins que nous.

— Vous parlez comme un fabuliste, dit lady Katrina.

Et elle remonta en calèche pour ne pas subir le regard de vainqueur que je lui lançai.

Toute la société rentra au château.

Les chasseurs étaient consternés. « Les renards ont suivi les loups dans leur émigration au continent, » disaient-ils ; et on proposa d'adresser une pétition à la Chambre des communes pour repeupler de renards le comté de Lancastre.

Le Renard en maraude, pastel de Léger Cherelle. Dernier Salon. Dessin de l'auteur.

Il est vrai de dire que l'hiver, qui est l'été de l'Angleterre, serait intolérable s'il n'y avait pas de renards pour amuser les ennuis des baronnets.

A deux heures après minuit, toute la société du château dormait de ce profond sommeil que donne la chasse aux renards, lorsqu'un coup de feu retentit dans le silence du clair de lune, *per amica silentia lunæ*, et nous réveilla tous en sursaut.

Voici ce qui venait de se passer dans la faisanderie du baronnet.

Un renard très-fin avait franchi ou troué les haies vives du parc, pour venir chasser sur les terres de l'homme. Il choisissait une pleine lune afin de mieux voir les piéges, les embûches de toute sorte, comme doit faire un bon stratégiste en pays ennemi. Tous les animaux n'ont pas des yeux de chat et des lanternes sous la paupière, comme les hiboux.

Il marcha prudemment sur le sable fin des allées du parc, et, alléché par l'odeur, il arriva devant le mur de la faisanderie. Les provisions abondaient de l'autre côté ;

l'air était rempli d'exhalaisons friandes. Quel festin ! disait en lui-même le rusé maraudeur.

Il se servit de sa queue, comme un écureuil de la sienne, pour se hisser, à la faveur des branches voisines, jusqu'au sommet du mur, et de là, semblable à Annibal contemplant du haut des Alpes les riches plaines lombardes, il admira les richesses excitantes d'une basse-cour d'Anglais ; une Californie d'oiseaux.

Il faut les ménager, ces rencontres sont rares,

dit le renard, comme le loup de La Fontaine ; voyons, ajouta-t-il, je ne puis pas tout emporter, faisons un choix. Donnons-nous la part du lion.

Il vit des pintades sur leur perchoir ; des oies endormies sur une mare ; des poules protégées par des coqs ; des canards amoncelés en famille ; tous ces mets étaient exquis et lui faisaient venir le sang à la bouche, mais il craignait de réveiller toute la bande, s'il s'attaquait étourdiment au premier *club* venu, et il connaissait, par expérience, le fracas que font, dans la nuit, quinze coqs lancastriens, réveillés en sursaut, dans leur harem.

Trop de richesses à prendre rend la convoitise perplexe ; notre renard, sur le mur perché, se livrait à de sages réflexions.

Tout à coup, un rayon de lune, clair comme un rayon de soleil, lui montra un paon superbe, endormi du sommeil de l'innocence, dans un massif de lauriers-roses. L'oiseau de Junon, malgré ses cent yeux, n'est pas très-clairvoyant, lorsqu'il est réveillé, et, malgré sa beauté radieuse, il est stupide comme une *goose*. Son orgueil lui avait même conseillé de chercher une alcôve aristocratique, bien à l'écart des vulgaires oiseaux, prolétaires de la basse-cour.

L'orgueil conseille toujours mal les hommes et les animaux.

Le renard retint son souffle, replia sa queue en panache sur sa tête, et, toujours évitant les feuilles sèches que l'automne prodiguait à la terre, il marcha comme un funambule sur une lisière de gazons veloutés, et, d'un coup de dent brusquement appliqué au cou, il saigna le paon, comme le plus habile des cuisiniers lancastriens.

L'oiseau venait de passer de la vie à la mort sans pousser le moindre cri. Il continuait son sommeil.

Le renard, ivre de joie, traîna le paon sur le gazon, avec une lenteur méticuleuse, sans se laisser emporter par une impatience bien naturelle, et qui fut fatale à Orphée. Parvenu au pied du mur de clôture, il posa le paon en pal, comme un oiseau héraldique, en élevant la tête de l'oiseau jusqu'à la plus grande hauteur possible, et en l'assujettissant dans un réseau de plantes pariétaires. Cela fait, il monta sur le mur, allongea son museau pointu jusqu'à la tête du paon, et, soulevant l'oiseau, il le lança sur le terrain public.

Un de ces jardiniers qui, dans le Lancastre, ont reçu le nom de *moon friend, ami de la lune*, avait vu descendre le renard, et, toujours muni de son fusil de précaution, il l'attendait à la sortie, et, le voyant reparaître, il lui décocha une balle en plein poitrail. Le renard poussa un cri et fit une culbute qui exprimaient par la gamme et la contorsion tout le désespoir que peut ressentir un Tantale affamé auquel on arrache un paon rôti avec une balle de plomb qui lui donne la mort.

Le baronnet s'était levé le premier, comme un seigneur châtelain surpris par une attaque nocturne, et il arrivait dans le parc avec deux pistolets d'arçon.

Une fenêtre s'ouvrit, et une voix mélodieuse dit, dans un éclat de rire : — C'est le renard qui chasse au baronnet.

— Nous mangerons sa chasse à dîner, dit le baronnet, mais dans trois jours. Il faut qu'un paon soit faisandé.

— Décidément, dis-je à la fenêtre qui avait fait entendre la voix, en cachant le corps ; décidément, les renards ne sont pas fins.

— Dites cela aux fabulistes de France, répondit la fenêtre.

— Et j'ajouterai au texte une illustration, belle milady ; — le plus joli pastel de Léger Cherelle au dernier Salon de peinture.

MÉRY.

BOUQUET AUX MÈRES ET AUX ENFANTS (FIN).

Il est dans le jardin des Tuileries, entre une muraille élevée, tapissée d'une charmille, et un carré de fleurs et de gazons, un coin à l'abri du nord et exposé au soleil. Cette partie du jardin appartient, de temps immémorial, aux enfants et aux vieillards ; tout le monde la connaît sous le nom de *petite Provence*. C'est une température exceptionnelle et un jardin à part dans le jardin des Tuileries. La toilette n'y est pas de rigueur : les douillettes les plus excentriques et les spencers des vieillards n'y causent aucun étonnement ; les mères, tout en surveillant les jeux des enfants, lisent ou festonnent. Les jeux y sont libres et sans contrainte, et on y voit souvent un bon vieillard renvoyer avec sa canne une balle égarée ou un cerceau irrévérencieux, et se mêler en souriant aux jeux de cette génération qui va les remplacer et hériter successivement de leurs travaux, de leurs plaisirs, de leurs passions, de leurs chagrins et de leurs rhumatismes.

Mais certaines mères ont commencé par défendre à leurs enfants de jouer avec les enfants médiocrement vêtus ; puis elles ont fini par mettre un terme à une habitude qui exposait des enfants couverts de soie et de velours à n'avoir qu'un seul et même abri, un seul et même soleil, avec des enfants vêtus de blouses et de simples vestes de drap ; et elles ont abandonné avec leurs enfants la petite Provence pour aller fonder, plus près du château, aux environs d'un des petits bassins, le *mother's club* fashionable, où, abusant du mot de Cornélie, mère des Gracques, qui disait en montrant ses enfants : « Voici mes bijoux et mes ornements, » elles ont fait d'une foule de petites créatures innocentes une collection de poupées, richement et bizarrement vêtues, une sorte de complément à leur propre parure, se piquant d'avoir des enfants bien mis, comme on se pique d'avoir un bel équipage et de beaux chevaux.

Il est vrai qu'il n'y a pas là l'abri de ce bon mur de la petite Provence qui arrête le vent et reflète le soleil, que l'air y est âpre et le soleil moins doux.

Ce n'était pas assez de couvrir leurs poupées vivantes de soie, de velours et de dentelles, les mères ont cherché à se distinguer encore d'une autre façon : il a fallu

avoir des *bonnes* excentriques, des mulâtresses avec le madras sur la tête, des Normandes avec le bonnet cauchois, des Provençales couvertes de paillettes. Dernièrement Mme *** a eu un grand succès avec une bonne russe en costume national : un chapeau-diadème doré, et une sorte de cafetan en velours nacarat, relevé de passementeries d'argent.

On demande des Laponnes vêtues de peaux de renne, et des Hottentotes vêtues de leurs cheveux ; elles auront de bons gages et des égards.

Il est vrai que ces enfants partagent la vanité des mères, mettent de la prétention dans leurs jeux, et deviennent de petits acteurs sur un théâtre.

Il est vrai que, entre ces petits masques habillés selon les plus vaniteux caprices, quelques-uns, déguisés en Ecossais à jambes nues, sortant d'un appartement chaud, où ils ont les jambes couvertes, courent les plus grands dangers et sont parfois violets de froid ; il est vrai que les petites filles de six ans jouent de la prunelle et paraissent prêtes à tout; il est vrai qu'à huit ans elles ont des airs langoureux et semblent désillusionnées et revenues des déceptions de la vie ; il est vrai que toutes ces petites marionnettes sont très-ridicules, et reçoivent là une éducation de vanité qui en fera une génération sotte, incapable et insupportable; mais le *mother's club* fashionable est constitué, et à coup sûr ce n'est pas pour l'amélioration des enfants.

ALPHONSE KARR.

LE MUSÉE NAPOLÉON III.

Le Palais de l'Industrie sert d'asile provisoire à un trésor artistique appelé naguère *Collection Campana*, et maintenant *Musée Napoléon III*. Ceux qui ont fait, dans ces dernières années, le pèlerinage de la ville éternelle, l'ont déjà admiré dans le palais de la rue del Babuino et dans la villa de Saint-Jean de Latran. Les Romains viendront maintenant le voir à Paris; car ce musée a un intérêt que ne possède au même titre aucun musée de l'Europe. Florence, Naples, Dresde, Munich et le Louvre renferment des œuvres plus belles en elles-mêmes, mais le musée Campana a le mérite unique d'être une histoire de l'art. Un seul volume y manque; nous en reparlerons tout à l'heure; mais il est facile de le rassortir.

« Les livres ont leur destinée, » dit le poëte. Les musées aussi. D'abord, chaque chose qui compose le musée a son histoire , sa biographie, qui est toujours assez curieuse, puisque son couronnement est d'être exhumée, étiquetée, cataloguée, emballée, expédiée, rangée et exposée sous une vitrine, avec l'avertissement sacramentel: *Ne touchez pas, S. V. P.* L'armurier qui a forgé et façonné ce casque ne savait pas qui le porterait, ou bien, au contraire, il l'a travaillé avec amour pour quelque proche parent, son fils peut-être, comme Vulcain le bouclier d'Achille. Mais, vanité des prudences humaines, le coup mortel n'a point frappé le casque, il a pénétré sous une jugulaire mal attachée. Un combat épique s'est engagé autour du guerrier mort, et les cadavres sont tombés sur les cadavres amoncelés en montagne funèbre. Les amis du guerrier, en sacrifiant la brebis noire aux divinités infernales, n'ont pas lu dans les entrailles de la victime que la tête du héros, restée dans son casque, irait figurer dans un monument silencieux comme un chapitre de l'histoire des siècles. Comme on a passé au-dessus de cette tête, depuis le temps ou Cornélius Cassus, tribun militaire, déposa dans le temple de Jupiter Férétrien les dépouilles opimes de Tolumnius, roi de Véïes! Que de soldats, de voyageurs, que de processions de toute sorte ; que de fois le sol a dû trembler jusqu'à la profondeur du tombeau, et que vraiment cette pauvre tête a dû demander ce qu'on lui voulait, le jour où elle a été heurtée par la bêche de l'exhumateur !

Quant à toutes ces statues, tous ces vases, toutes ces aiguières, tous ces tableaux, tous ces bijoux, toutes ces armes, fort étonnés de se trouver ensemble, quelques-uns peut-être se retrouvent. Cette bague ne fut-elle pas mise au doigt d'une épouse par le possesseur de cette pique, par l'artiste même qui peignit cette amphore? Quant à la collection enfin, elle a eu ses aventures. Les individus ont leur histoire comme les peuples, ou plutôt les peuples ont leurs aventures comme les individus. C'est déjà une aventure, je pense, que d'avoir fait condamner un homme à vingt ans de prison. La chose est textuelle. Le marquis Campana, l'auteur de la collection qui porte son nom, et la portera toujours en sous-titre, a été condamné à vingt ans de prison. Il était fort riche et passait sa vie à convertir sa richesse en capitaux — artistiques. L'archéologie, et l'archéologie intelligente et synthétique, était sa seule passion. Les passions mangent les patrimoines, et l'archéologie mangea le patrimoine du marquis Campana. Par bonheur pour l'art et par malheur pour le marquis, il se trouvait remplir à Rome les fonctions de directeur du mont-de-piété. Je dis remplir, mais je devrais dire occuper, parce que je doute qu'il ait beaucoup administré cette institution et vaqué à son poste, du reste très-important à Rome. Il convertit aussi les capitaux du mont-de-piété en capitaux artistiques, de sorte que, bon gré, mal gré, les Romains prêtaient leur agent aux fouilles et à la formation du musée, et on vit un spectacle auquel je ne connais pas d'analogie : celui de Rome moderne mettant ses nippes au mont-de-piété pour retrouver Rome ancienne. Il y avait indélicatesse, mais je ne voudrais pas dire qu'il y eût brèche béante à l'honneur, puisque le marquis ne cachait nullement ses bonnes fortunes archéologiques, et encombrait de Dieux et de Césars jusqu'aux salles du mont-de-piété. Le mont-de-piété est, depuis, largement rentré dans ses avances, et puisque le gouvernement français a estimé la collection Campana à quatre millions huit cent mille francs, il fallait destituer le marquis Campana pour le nommer à une sinécure artistique quelconque, où il n'eût point à manier les fonds de l'Etat.

Quoi qu'il en soit, le Palais de l'Industrie est en ce moment le Palais de l'Art, une encyclopédie historique du sentiment du beau chez les hommes, depuis l'époque lydienne et étrusque jusqu'au siècle de Léon X. Le seul volume manquant, c'est l'époque barbare, qui, dans toute sa grossièreté, avait encore son idéal. Quelques fauteuils et quelques armes du temps de Dagobert, quelques figurines de portail suffiraient à remplir le vide, à nouer tous les anneaux de cette chaîne, dont les anneaux sont d'or, d'argent ou de fer, mais se tiennent toujours ensemble et se continuent sans fin. Depuis le vestibule du rez-de-

chaussée du palais, où commence l'exposition, jusqu'au vestibule du pavillon sud-est, où elle finit, on marche à travers les galeries d'éblouissement en éblouissement. Tout n'est pas chef-d'œuvre, mais tout est curiosité. Dans les peintures qui forment le trait d'union entre la renaissance byzantine et Pérugin, on suit pas à pas tous les tâtonnements d'un art qui se crée ; il semble qu'on assiste à tous les orages d'une âme qui s'ignore et cherche à son insu sa voie à travers les hasards et les broussailles de l'inconnu. Il y a vingt salles en tout, et vingt ans ne suffiraient pas à en faire l'histoire complète.

Je n'aime pas à aller seul au théâtre ; je n'aime pas non plus à visiter seul une exposition. Pourtant, je m'étais acheminé seul vers le musée Napoléon III. Au moment où je passais par le tourniquet caractéristique, affirmant ma présence par le craquement de sa machine, j'entendis derrière moi un craquement précipité, qui se confondit avec mon craquement comme le craquement de deux capsules qu'on fait partir à la fois sur un fusil à deux coups, et je sentis une main se poser sur mon épaule. C'était un monsieur dont j'ai eu l'honneur de faire la connaissance au Salon de 1861, et d'une manière assez singulière. La critique dudit Salon m'était échue à *l'Artiste*, et, en ma qualité d'Aristarque, je me promenais avant dix heures et avant la foule dans les galeries de ce même Palais de l'Industrie, où, par parenthèse, le jour n'était pas tamisé avec autant d'habileté qu'il l'est aujourd'hui. Pour aider ma mémoire, j'annotais mon livret de signes cabalistiques, tantôt rouges, tantôt bleus, au moyen d'un crayon *patent*, bleu à un bout et rouge à l'autre. Au bout de deux jours de cet exercice, je m'aperçus que j'étais suivi, traqué par un visiteur à cinq francs, homme d'apparence cosmopolite et distinguée, du reste, portant pour âge trente-deux ans. Je le pris d'abord pour un artiste étranger qui voulait voir son juge avant l'audience. Mon premier article Salon n'ayant pas encore paru, ce ne pouvait être un tigre altéré de sang de critique. Les dehors n'avaient rien de truculant. Le troisième jour, il me parla. Son désir était bien innocent. Il appartenait, par sa famille, à toutes les nations de l'Europe. Il était gentilhomme, un peu hidalgo, un peu lord, un peu hospodar. Il était contemplateur. Il avait vu les œuvres admises par le jury ; maintenant il voulait voir les œuvres refusées par le jury, et me demandait, pour ce, l'appui de ma protection. Je l'abouchai avec un jeune peintre, excellent garçon, qui avait eu quatre toiles reçues et une refusée, devenue naturellement la plus chère à son cœur. Ce peintre lui fit voir la géhenne ; comment ? c'est une affaire entre eux et le gardien. Je dois même dire que le monsieur refusa généreusement d'acheter le tableau refusé de mon Appelles, et acheta plus généreusement encore les quatre autres, à propos de quoi ils se brouillèrent.

Je visitai avec ce monsieur le musée Campana, traînant de salle en salle, nous asseyant sur les canapés de couronne pour mieux nous plonger dans les siècles perdus, ou plutôt dans les siècles retrouvés. Au milieu de nos pérégrinations, mon homme avait un air inquiet, mélancolique et chercheur, qui me frappa un peu. J'attribuai cette disposition à la nécessité où il se trouvait de voir le musée un jour où tout le monde peut le voir, — je savais que son rêve était d'entrer au Louvre un lundi, parce qu'on balaye ce jour-là, — et je n'y faisais pas grande attention. Pour le distraire, je lui fis admirer les bas-reliefs d'Apollon et du satyre Marsyas, de Phèdre et d'Hippolyte, les bustes, les bijoux, les panoplies, les amphores, les vases étrusques, grecs, les tombeaux lydiens rapportés par M. Renan et qui complètent si bien le musée Napoléon III, par l'étroite parenté qu'ils affichent avec les morceaux de l'art étrusque. Il ne me dit rien.

Enfin, arrivés au tombeau de Sénèque, qui se trouve à la sortie, regardant du côté des Tuileries, et là seuls, je lui demandai s'il avait lu le *Traité sur la clémence*.

— Oui, me répondit-il ; j'ai lu aussi le *Traité des devoirs*.

— Celui-là est de Cicéron.

— Je le sais bien. Mon cher monsieur, le musée est superbe, immense. J'étais seulement en peine de cette petite tête sans nez que vous voyez là-bas, et dont on m'avait parlé, mais je l'ai trouvée, je suis content. Il n'y a pas eu de choix fait, n'est-ce pas, tout y est ?

— Le musée Napoléon III est bien complet, lui dis-je en le rassurant. Dans l'ancienne collection Campana il y avait bien quelques choses que le gouvernement romain a vendues à la Russie pour quelques centaines de mille francs. Mais cela n'ôte rien à la valeur de ce que nous possédons.

— Quelles sont ces choses ?

— Un vase de Cumes surnommé *le roi des vases*, deux casques étrusques, l'un en bronze, orné d'une triple couronne d'or ; l'autre en argent massif ; un *Jupiter* colossal, et un bas-relief des *Niobides*.

— C'est bien, dit mon homme à son tour en secouant la tête ; adieu. Je m'en vais.

— Où ?

— A Saint-Pétersbourg.

HECTOR DE CALLIAS

UN BILLET D'INVITATION SOUS LOUIS XV.

La marquise et le conseiller devisaient tranquillement au coin du feu. J'ai tort de dire tranquillement, parce que la marquise n'était pas tranquille. De minute en minute elle regardait la glace en apparence pour lui demander si ses mouches ne changeaient pas de place, en réalité, pour jeter sur la pendule un coup d'œil furtif.

— Finissez donc, monsieur le conseiller, dit-elle tout à coup, vous m'agacez les nerfs, en tisonnant perpétuellement ces malheureuses bûches.

— Ah ! belle marquise, c'est qu'il ne fait pas chaud, au vingt-quatre février, l'aquilon souffle.

— Toujours du paganisme, pour me dire que nous sommes au vingt-quatre février.

— Heureuse date, marquise, puisque aujourd'hui notre roi Louis XV, le Bien-Aimé, marie Louis son fils, dauphin de France, avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe. Il y aura un très-beau bal à Versailles.

— Monsieur le conseiller, je veux que vous sachiez combien on peut être impertinent sans le vouloir. Vous me rebattez les oreilles de vingt-quatre février, de mariage et de bal à Versailles. Eh bien ! savez-vous que j'ai fait demander un billet à Bonneval et que je l'attends encore ?

— Ne l'attendez plus, vous ferez mieux. A propos, quel est donc ce faquin ? Est-ce ce poëte manceau si fécond et si médiocre auquel nous devons *Momus au cer-*

cle des dieux, ou bien est-ce le Bonneval qui a fini chez les Turcs?

— Non, il n'a été toute sa vie qu'intendant des menus plaisirs et maître de ballet; il a fait danser à l'Opéra *le Roman merveilleux.* Il s'appelle Michel, et l'autre René.

— Je le remets maintenant. C'est un faquin. Allez à Versailles sans ce billet.

— Vous êtes fou. Du temps de feu le marquis, cela ne se serait point passé ainsi. Caprice de femme, si vous voulez, mais je donnerais je ne sais quoi à qui m'apporterait ce chiffon de papier décoré de la griffe de Bonneval.

En ce moment on annonça le chevalier, qui entra l'air fort satisfait de lui-même.

— Vous me paraissez plus fat que de coutume, lui dit la marquise. Avez-vous à l'improviste reçu votre lieutenance?

— Non, marquise, j'ai mieux que cela.

— Je ne vous interroge plus alors.

— Pourtant cela vous touche.

— Vous êtes une énigme, chevalier.

— Regardez plutôt.

Et le chevalier remit à la marquise un papier sur le-

Invitation de bal, d'après Cochin. Dessin de Fellmann.

quel elle lut à haute voix avec un tressaillement de plaisir :

Bal paré à Versailles, pour le mariage de monseigneur le Dauphin, le mercredi 24 février 1745.

Signé : De Bonneval.

— Bonneval est un honnête homme, dit le conseiller.

— Et vous un homme charmant, ajouta la marquise en jetant sur le chevalier un coup d'œil aussi humide de reconnaissance que si elle eût été sauvée du danger le plus grand. C'était, en effet, un grand danger que celui de ne pas aller à Versailles ce jour-là. C'était perdre sa réputation de femme de grand ton.

— Quel luxe! s'écria le conseiller dans un enthousiasme de véritable amateur. — Il possédait un cabinet d'estampes. — Le billet est gravé par Nicolas Cochin, celui dont le père est de l'Académie de peinture et l'auteur du beau portrait d'Eustache Lesueur. C'est un garçon d'un grand avenir. Voyez quelle grâce dans ce groupe de l'Amour et de l'Hyménée. Quel goût dans ces ornements, dans cet écusson, dans ces instruments de musique, dans ces guirlandes de roses. Ma parole d'honneur! on aurait envie de se marier, quand ce ne serait que pour commander à Cochin des billets de mariage (1).

La marquise se pencha vers l'oreille du conseiller :

— Pensez-vous, dit-elle tout bas, que, si je demandais à Cochin d'en graver pour moi, il le ferait?

James CLARENCE.

(1) La jolie carte d'invitation que nous reproduisons ici fait naturellement suite à la série que nous avons empruntée à la riche collection de l'éminent docteur Piogey, si gracieusement communiquée par lui à notre journal.

LES PRISONS D'UN SERIN.

Les oiseaux des îles Fortunées. Dessin de Freeman.

AVIS AUX LECTEURS.

Cette œuvre, d'une finesse, d'une grâce et d'une moralité si remarquables, est le dernier ouvrage, promis par nous, de l'auteur du *Père Rémy*, du *Petit missionnaire* et du *Conscrit*, de cette ANTOINETTE (Olympe Minel) dont nous avons révélé le talent au public, et dont la mort seule nous a appris le nom. (Voyez l'*Avertissement* de notre tome XXIII^e^.) Elle a quitté ce monde en écrivant pour nos lecteurs *les Prisons d'un Serin*, dont il nous a

fallu achever la seconde partie, d'une main respectueuse et insuffisante. De là le retard de cette insertion. On doit bientôt réunir pour les bibliothèques les petits chefs-d'œuvre d'ANTOINETTE, publiés dans le *Musée des Familles* et dans *la Presse*.

I. — INTRODUCTION

Oiseaux du ciel, louez le nom du Seigneur,
Bêtes sauvages, troupeaux, reptiles.
(Ps. CXLVIII.)

J'ai tant lu et tant médité le bon La Fontaine, que j'ai fini par entendre comme lui le langage des bêtes.

Voilà comment j'ai pu écrire sous la dictée d'un serin cette histoire véridique, tandis qu'il la disait à sa compagne accroupie sur ses œufs, pour abréger les heures et charmer les ennuis de sa tâche maternelle.

Etendue dans mon fauteuil de malade devant ma fenêtre ouverte, je n'ai pas perdu un seul mot de ce qui se disait à la fenêtre de la maison voisine immédiatement en face de moi, et, pensant que les lecteurs du *Musée des Familles* partageront l'intérêt que m'inspiraient les aventures de ce petit philosophe en robe jaune, je les ai transcrites à leur intention.

II. — RÉCIT DU SERIN. — LA PATRIE.

Tu veux, chère épouse, que je te parle de ce beau pays que j'ai à peine entrevu et loin duquel tu es née.

Que te dirai-je? Le soleil y est plus radieux, l'aurore plus vermeille, le couchant plus splendide, les grains plus savoureux, les feuilles plus parfumées qu'en aucun autre lieu de la terre, et les hommes lui ont donné le nom d'îles Fortunées.

C'est là, qu'au milieu d'oiseaux resplendissants de toutes les couleurs, dans un nid suspendu aux branches d'un laurier-rose, mes yeux ont vu le jour pour la première fois. Nous étions quatre frères, et j'étais le plus robuste de la couvée : c'est ce qui explique comment j'ai pu survivre aux malheurs qui ont accablé notre infortunée famille.

Mes frères et moi nous comptions déjà trois semaines d'existence ; déjà des plumes avaient remplacé le duvet dont nous étions revêtus en sortant de notre coquille ; quelques jours encore et nous allions prendre notre volée. Le soleil brillait au zénith, et notre mère, se fiant à sa vivifiante chaleur pour la remplacer quelques instants près de nous, avait enfin quitté le nid pour essayer ses ailes engourdies. Elle décrivait joyeusement au-dessus de nous des cercles rapides en nous jetant au passage de petits cris de défi et d'encouragement auxquels nous répondions en agitant nos ailes de plaisir.

Hélas ! ce furent ces manifestations de joie qui nous perdirent. Un homme, attiré par nos cris, s'approcha du laurier-rose, vit notre nid, et, tirant de sa poche une serpette, coupa la branche à laquelle il était suspendu, puis il partit en emportant son trophée.

Notre mère le suivit en poussant des cris de désespoir auxquels nous répondîmes par des cris de détresse, puis, folle de douleur, elle vint s'abattre sur le nid où nous nous débattions, en étendant sur nous ses ailes protectrices. De la main qui lui restait libre notre ravisseur la recouvrit brutalement : elle ne fit aucune résistance ; se sentant impuissante à nous défendre, elle ne voulait que partager notre sort. Chez les oiseaux comme chez les hommes, le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de Dieu.

Que dut penser notre pauvre père, lorsque, chargé du butin recueilli avec tant de soin pour le repas de sa famille, il ne trouva plus que le vide et le silence à cette place où l'attendait d'ordinaire un si joyeux accueil? Sa compagne, ses enfants, sa demeure, tout avait disparu !

Si quelque ouragan eût bouleversé l'atmosphère au point de briser la branche qui portait son nid, l'arbre tout entier en eût subi l'influence ; si quelque animal carnassier eût dévoré la couvée, quelques plumes, quelques débris eussent attesté le meurtre ; mais non, l'air était calme, le laurier exhalait à l'entour son suave et amer parfum sans se soucier de la branche perdue ; rien n'était changé dans la nature : seulement un homme avait passé.

III. — LE NÉGRIER.

Cet homme, c'était le capitaine d'un vaisseau marchand, mouillé à quelque distance de la côte. Il descendit rapidement la petite éminence au versant de laquelle était située notre demeure, et gagna le bord de la mer où l'attendait une chaloupe. A peine y fut-il entré que les quatre hommes qui la conduisaient laissèrent tomber leurs rames avec ensemble et voguèrent rapidement vers le vaisseau.

Pendant ce temps, le capitaine ôtait le chapeau de paille qui lui couvrait la tête, y introduisait notre nid avec précaution, puis, posant par-dessus son mouchoir, il le fixait à l'aide d'une ficelle, et fermait ainsi notre prison.

A peine sur le pont du navire, il siffla d'une façon particulière. Aussitôt un enfant pâle et chétif, dont les grands yeux avaient quelque chose d'un peu hagard, se présenta devant lui.

— Ecoute-moi bien, Taloche, lui dit-il d'un ton bourru, il y a là dans mon chapeau cinq serins, que je destine à ma fille ; c'est à toi que je les confie. Il s'agit de les amener en France en bonne santé, sinon il t'en cuira ! Tu m'entends?

— Oui, capitaine, dit l'enfant d'une voix tremblante. Mais comment dois-je les nourrir?

— De la mie de pain, du jaune d'œuf, quelque grenaille. D'ailleurs, demande au maître coq comment il nourrit ses volailles ; tout ça c'est de la même famille.

Le pauvre enfant prit en soupirant le chapeau des mains du capitaine, et, descendant un escalier obscur, il nous porta dans la cabine, sur la table de laquelle il posa le chapeau.

Deux heures après, grâce à ses soins, nous étions installés dans une cage à perroquet, que quelque passager avait oubliée dans le navire. Le pauvre enfant avait poussé la précaution, vu l'écartement des barreaux, jusqu'à la recouvrir d'un filet, précaution bien inutile, hélas ! En admettant que nos ailes nous eussent permis de fuir, comment traverser l'espace qui nous séparait déjà de la terre natale et qui s'augmentait d'instants en instants? Non, notre malheur était consommé ; il ne nous restait plus qu'à nous résigner ou à mourir ! C'est ce que fit dès le troisième jour de notre captivité le plus chétif d'entre nous.

— Tu sais ce que je t'ai promis, dit froidement le capitaine au pauvre Taloche qui pleurait ; mais, comme celui-là était le plus chétif, tu n'auras que dix coups de corde. Pour les autres la ration sera doublée ; il faut de la justice. Va !...

Quelques instants plus tard, des cris étouffés nous annonçaient que l'arrêt du capitaine était exécuté.

Ces cris n'étaient pas les seuls qui eussent frappé nos oreilles depuis notre séjour sur le navire. Plusieurs fois déjà des gémissements étaient montés jusqu'à nous ; ils semblaient sortis des entrailles du vaisseau et poussés par

de nombreuses poitrines. Nous eûmes bientôt l'explication de ce mystère. Le lendemain de la mort de mon frère, un autre navire nous accosta. Un homme en sortit et passa sur notre bord, salua familièrement le capitaine, et tous deux vinrent s'asseoir dans la cabine où notre cage était suspendue, devant une bouteille de rhum et deux verres.

— Vous dites donc, compère, fit le capitaine étranger, que vous n'en avez que quarante?

— J'en avais quarante-cinq, répondit notre capitaine avec humeur; mais depuis trois jours que vous me faites drogner à vous attendre, deux sont morts de la fièvre, un troisième s'est pendu ; les deux autres, qui étaient des femmes, sont mortes de chagrin, et, si vous aviez un peu de conscience, compère, vous prendriez sur vous la moitié de la perte.

— Merci, fit l'autre en riant. D'ici à New-York j'aurai aussi du déchet, sans compter ces damnés Anglais qui font bonne garde, et qui m'ont déjà forcé une fois à jeter ma cargaison à la mer. En vérité, le métier devient impraticable ; il n'y a plus d'eau à boire.

— Nous disons donc quarante, reprit notre capitaine en inscrivant sur son carnet à mesure qu'il parlait. Vous avez, vous?

— Cent dix balles de sucre Bourbon, quarante café Martinique, et douze tonnes de rhum, répondit son interlocuteur, plus le reliquat que vous savez.

— La balance est en votre faveur, fit notre capitaine, après avoir aligné des chiffres qu'il additionna. Il n'en serait pas ainsi, ajouta-t-il en soupirant, si ces cinq gredins ne m'avaient fait faux bon!

— Plaignez-vous donc! dit l'autre; votre affaire est finie. Dans quelques jours, vous débarquez à Bordeaux, où les sucres sont en hausse; vous empochez votre argent et vous êtes blanc comme la neige. Ni vu, ni connu ; tandis que moi!... Ah! les Anglais! les Anglais! au diable leur philanthropie!

Tandis qu'il parlait, notre capitaine comptait lentement une pile d'écus, et, la plaçant devant celui qu'il appelait son compère :

— Comptez, lui dit-il en soupirant de nouveau ; mais je fais un mauvais marché, vrai!

— Farceur, dit l'autre en empochant l'argent, ce serait alors la première fois de votre vie.

Et, choquant encore leurs verres avant de sortir, ils quittèrent la cabine en causant comme de vieux amis, pour procéder à l'échange de leurs marchandises.

De la fenêtre de la cabine, nous fûmes témoins de cette étrange opération. D'abord les deux bâtiments s'approchèrent de façon à affleurer presque leurs manœuvres. Puis on jeta d'un bord à l'autre une espèce de pont volant, et bientôt les balles de sucre, les tonnes de rhum, etc., passèrent à notre bord, dirigées par les matelots du bâtiment voisin.

Notre capitaine les inscrivait au passage. Quand le compte y fut :

— A vous maintenant! cria-t-il à son compère.

En ce moment il se fit un grand mouvement dans l'intérieur de notre navire. Les cris dont j'ai parlé recommencèrent plus déchirants que jamais; des ricanements et des blasphèmes y répondirent. Enfin, un nègre parut à l'extrémité du pont volant, un coup de fouet retentit.

— Un, cria le capitaine.

— Un, répéta son compère en poussant brutalement à son bord le malheureux que le coup de fouet avait fait bondir de douleur, et qui s'était hâté de traverser la planche.

— Deux, cria encore notre capitaine en cinglant de nouveau son fouet sur les épaules d'une nouvelle victime.

— Deux, répéta son compère d'une voix impassible.

Trente-neuf fois cette lugubre litanie se répéta à la face du ciel, puis il y eut un temps d'arrêt. On entendit des cris, des jurons, des blasphèmes.

— Qu'est-ce donc? demanda notre capitaine.

— Capitaine, dit un matelot, c'est le grand diable noir qui ne veut pas marcher. Il m'a mordu comme un enragé qu'il est. Voyez!

Et il montrait sa main tout ensanglantée.

— Ça prouve qu'il se plaît avec nous, répondit le capitaine. Mais mon compère n'entend pas raillerie. Il lui faut son compte; dépêchons!

En ce moment le tumulte augmenta, et celui que les matelots nommaient le grand diable noir parut enfin. C'était un magnifique nègre de vingt-cinq ans, aux formes athlétiques, et dont la physionomie, animée par la lutte qu'il venait de soutenir, exprimait à la fois la douleur, la colère et le désespoir.

— Quarante, criait notre capitaine en détachant un dernier coup de fouet plus vigoureux que tous les autres. Au dernier les bons!

Le malheureux noir s'élança sur la planche, mais, arrivé au milieu, il s'arrêta court, regarda le ciel, l'horizon, le vaisseau où l'attendaient un autre bourreau et les mêmes souffrances, et, prenant un élan prodigieux, il s'élança dans les flots en poussant un cri de triomphe.

— Ah! le brigand! je suis volé, hurla son acquéreur. Vite, enfants, une chaloupe à la mer, et vingt francs aux sauveteurs.

Pendant ce temps, notre capitaine riait en se tenant les côtes.

— Vous n'avez pas de chance, compère, criait-il ; c'était le plus beau de la bande.

Un torrent d'injures répondit à cette plaisanterie.

— Une voile à bâbord! cria en ce moment du haut du grand mât la voix grêle de Taloche.

Alors il s'opéra en quelques secondes un véritable changement à vue. Le pont volant fut enlevé. En un clin d'œil les sauveteurs regagnèrent leur bord, abandonnant le nègre à sa destinée. Les deux bâtiments s'écartèrent l'un de l'autre, et, quelques minutes après, chacun d'eux voguait dans une direction opposée.

A partir de ce jour, nulle plainte ne monta vers nous des entrailles du navire, mais trois fois encore des cris de douleur retentirent sur le pont. C'était le mousse Taloche qui, selon la grossière mais pittoresque expression des matelots, chantait l'office des morts des serins.

D'abord ce furent mes deux frères. Nous étions seuls, ma mère et moi, dans ce nid naguère trop étroit pour contenir notre heureuse famille. Un matin enfin, je m'éveillai sous la pression d'une masse inerte et glacée, qui me figeait le sang dans les veines.

— Mère! mère! Au secours! m'écriai-je d'une voix étouffée.

Pour la première fois ma mère ne répondit pas à mon appel ; elle était morte! morte au poste que lui avait assigné son dévouement. Une mère ne déserte jamais! . . .

. . . . . .

Moi aussi, je comptais, je voulais mourir ; pourtant une réflexion me rattachait encore à la vie. Ce pauvre enfant qui quatre fois déjà avait subi le châtiment d'une faute imaginaire, le condamnerais-je volontairement à un sup-

plice de plus? me ferais-je le complice de son bourreau? Cette pensée m'empêcha seule de me briser la tête contre les barreaux de ma prison.

Patience, me disais-je, attendons encore quelques jours. Un instinct secret me dit que nous approchons de la terre. J'ai cru voir voler des insectes; j'ai cru sentir des émanations de fleurs. Attendons, j'aurai toujours, hélas! des barreaux à mon service! En effet, deux jours après la mort de ma mère, notre navire entrait à pleines voiles dans le port de Bordeaux.

IV. — CHEZ LA JEUNE FILLE.

Le lendemain un homme entrait dans la cabine, c'était notre capitaine. Je ne le reconnus pas d'abord; il était littéralement transformé. Rasé de frais, le linge blanc, les mains propres, il ne ressemblait en rien au grossier personnage que je connaissais pour mon malheur, et qui, sauf l'autorité dont il faisait un si cruel usage, ne se distinguait en rien des autres marins du bord. Il tenait à la main une cage élégante, qu'il approcha de la mienne, et dans laquelle je m'empressai d'entrer de moi-même pour éviter son contact, sitôt que je devinai son intention.

— Ici, Taloche, cria-t-il aussitôt.

Taloche, transformé lui aussi, parut dans la cabine. Il portait une jaquette de drap bleu à boutons d'argent, le pantalon pareil; une casquette posée sur l'oreille lui donnait un petit air crâne, et il souriait, le pauvre enfant. C'était la première fois que je le voyais sourire; cela me fit du bien; c'est si triste un visage d'enfant qui ne sourit jamais.

— En route, mauvaise troupe, fit le capitaine en lui mettant la cage dans les mains; puis il sortit de la cabine, suivi de Taloche et de moi, l'un portant l'autre.

Nous quittâmes le vaisseau et gagnâmes une belle maison située sur le quai. Là mon maître entra chez lui, monta l'escalier du premier étage et entra dans une chambre à la porte de laquelle il nous laissa, Taloche et moi.

L'instant d'après nous entendîmes un cri de joie poussé par une fraîche voix de jeune fille, puis un bruit de baisers, puis des exclamations de surprise et de plaisir.

— Eh! père! cher bon père! quel plaisir de te revoir! j'étais si inquiète, si triste de ta longue absence!

— Et moi, chère mignonne, disait le capitaine d'une voix toute changée, j'avais besoin de tes caresses, de ta présence. Mais comme te voilà grande et belle maintenant! Sais-tu que je suis fier de toi?

Et il l'embrassait de nouveau.

Chose étrange, cet homme avait un cœur! il était aimé!

Après ces premiers épanchements, le capitaine appela Taloche :

— Tiens, fillette, dit-il à sa fille en lui présentant la cage, voilà ce qui s'appelle un serin *pur sang*. Il arrive en droite ligne des îles Canaries; ils étaient cinq, mais celui-ci a seul survécu. C'est ce polisson-là qui en était chargé, ajouta-t-il en tirant, d'un air bonhomme, l'oreille de Taloche, et c'est à lui qu'il faut t'en prendre si tu n'as pas la couvée tout entière.

— Oh! mademoiselle, dit Taloche d'une voix tremblante, j'ai fait ce que j'ai pu, je vous jure; mais ils étaient si jeunes; et puis c'est l'air de la mer qui ne leur allait pas; et puis le chagrin. Songez donc! être enlevé comme cela tout d'un coup à son pays, à son père, c'est bien triste, mademoiselle.

Et le pauvre enfant se mit à pleurer. Sans doute il faisait un retour sur lui-même. Lui aussi, il était loin des siens, de son pays!

— Pauvre petit, dit la jeune fille avec bonté, ne t'afflige pas ainsi. Ce n'est pas ta faute, j'en suis sûre, et pour te le prouver, ajouta-t-elle en cherchant son porte-monnaie, voilà cinq francs pour ta peine.

A la vue de cette grosse pièce, le visage de Taloche rayonna de bonheur.

— Oh! merci, merci, mademoiselle, et que Dieu vous bénisse! s'écria-t-il.

Puis il baisa la pièce avec amour.

— Tu aimes donc bien l'argent? dit la jeune fille surprise.

— Non, dit l'enfant, mais j'aime tant ma mère! quel bonheur de pouvoir lui envoyer une si grosse somme!

— Elle est donc bien pauvre?

— Il faut qu'elle soit bien pauvre, mademoiselle, pour m'avoir laissé partir en mer, moi, son unique enfant! mais elle ne pouvait me nourrir, et j'étais trop jeune pour gagner mon pain à un autre métier.

— S'il en est ainsi je double la dose, fit la jeune fille en ajoutant une seconde pièce à celle que l'enfant tenait déjà.

— Eh bien! eh bien! dit le capitaine, moitié riant, moitié fâché, est-ce ainsi que nous faisons sauter les écus?

— Ne te fâche pas, cher petit père, fit la jeune fille en lui sautant au cou, mais cet enfant m'intéresse, et puis cet amour de serin vaut bien dix francs pour le moins, conviens-en?

— Mais en ce cas c'est à moi qu'il fallait les payer, dit son père, car c'est moi qui ai cueilli son nid sur une branche de laurier-rose, et qui l'ai rapporté au vaisseau dans mon chapeau.

— Toi, tu auras dix baisers, vingt baisers, cent baisers pour ta peine.

Et s'asseyant sur ses genoux, elle se mit à le caresser avec une charmante câlinerie. Le terrible capitaine était désarmé.

— Allons, dit-il à Taloche, file plus vite que cela; va faire ton envoi à ta mère, et que je te retrouve à bord à six heures, sinon!...

— Sinon quoi? demanda sa fille.

— Il a compris, fit le capitaine en souriant.

Taloche était déjà loin; il avait compris en effet.

Alors toute l'attention de ma jeune maîtresse se reporta sur moi :

— Qu'il est joli, mais qu'il a l'air triste! dit-elle. S'il n'allait pas chanter! si c'était une femelle!

— Ce doit être un mâle, dit son père, car c'était le plus fort de la bande.

— Cher petit, continua la jeune fille, tu seras heureux avec moi, tu verras! je te rendrai la vie si douce que tu ne regretteras pas ton pays.

Et elle courut vers une armoire d'où elle tira du sucre et un biscuit, qu'elle ajouta aux provisions qui garnissaient ma cage.

Pendant ce temps le capitaine feuilletait un livre resté ouvert sur la table, et par lequel l'attention de sa fille semblait complétement absorbée lorsqu'il était venu la surprendre.

— Tiens! tu lis cette bêtise-là? lui dit-il en haussant les épaules.

— Cette bêtise! fit la jeune fille surprise; *la Case de l'oncle Tom*, une bêtise?

— C'est plein d'exagération, et je ne comprends pas que ta tante te laisse lire ainsi des romans qui te fausseront les idées.

En ce moment la personne à laquelle il faisait allusion entrait dans la chambre. C'était une vieille demoiselle

d'une cinquantaine d'années, cousine germaine du capitaine, et que la jeune fille nommait : ma tante. Elle eût pu tout aussi bien dire : ma mère, car cette excellente personne lui tenait lieu depuis son enfance de celle qu'elle avait perdue.

— Bonjour, cousin, dit-elle en embrassant le capitaine, j'apprends votre arrivée en rentrant de la messe, et je viens vous souhaiter la bienvenue avant d'ôter mon chapeau. Comment vous va?

— Comme un homme qui vous en veut beaucoup de laisser lire des romans à sa fille, dit celui-ci en désignant le volume qu'il tenait à la main.

— Mais ceci n'est point un roman, cousin, dit la vieille demoiselle, c'est de l'histoire, ou peu s'en faut, malheureusement.

— Qu'en savez-vous? dit le capitaine; croyez-vous que l'auteur n'a pas assombri à dessein ses couleurs pour donner plus d'intérêt à son récit?

— Je l'admets, dit-elle, mais le fait n'en existe pas moins, et la traite des noirs est une iniquité qui crie vengeance au ciel.

— Aimez-vous le café, cousine? demanda le capitaine.

— Beaucoup, dit-elle.

— Sucré ou non?

Taloche, la cage à la main. Dessin d'Ed. Morin.

— Sucré, bien entendu.

— Et toi, fillette, aimes-tu le chocolat?

— Qui est-ce qui n'aime pas le chocolat? dit-elle.

— Alors il faut vous résigner à la traite des noirs; qui veut la fin veut les moyens.

— Ah! plutôt m'en priver toute ma vie, s'écria sa fille avec exaltation, que d'acheter cette jouissance au prix des crimes qui se commettent. Avant la découverte de l'Amérique nos pères ignoraient l'usage du sucre, du chocolat, du coton, et ils savaient s'en passer.

— Et le commerce? objecta le capitaine; tu ne vois pas que du même coup tu le mets sous la remise. Qui a fait ma fortune? Qui fournira ta dot? Ce sucre, ce café, ce coton dont tu ne veux plus.

— Eh bien! dit-elle, nous les planterons en Algérie. Je lisais il y a quelque temps dans un journal que le café y vient parfaitement.

— Et crois-tu donc qu'il fasse si bon au pied de l'Atlas, entre la dent des lions et les balles des Kabyles? Sans compter que le soleil y tape dur aussi. Crois-tu que les pauvres diables de colons qui vont s'y établir n'ont pas à souffrir une infinité de misères?

— Si fait, mais ces misères ils les subissent volontairement; ils travaillent pour eux et pour leurs enfants; ils se disent : Dans dix ans, dans vingt ans, nous aurons amassé un petit pécule, et nous irons finir nos jours dans la mère patrie. Jamais le fouet d'un contre-maître n'a effleuré leurs épaules; leurs femmes et leurs enfants sont à eux; personne n'a le droit de les conduire au marché comme une denrée. Ce sont des hommes enfin, tandis que l'on a fait du malheureux noir quelque chose d'intermédiaire entre l'homme et la brute, sans se rappeler que ce *quelque chose* avait une âme. Malheur à ceux qui l'ont oublié, ils s'en souviendront, mais trop tard, à l'heure de leur mort.

A mesure que sa fille parlait, le capitaine baissait la tête; il me sembla même qu'il avait pâli.

Cet homme aurait-il donc une conscience, me disais-je de plus en plus surpris; et ce que n'a pu faire l'aspect de la mort désespérée du malheureux noir, la voix de sa fille innocente l'aurait-elle obtenu?

Evidemment cette conversation pesait au capitaine; aussi, faisant un effort pour sourire :

— Vous êtes des négrophiles, dit-il aux deux femmes.

— Eh! certes non! s'écria la vieille demoiselle. J'ai au contraire pour ces pauvres diables une répulsion qui n'a rien de chrétien (car ce sont mes frères au bout du compte), et, lorsque je dîne chez le consul des États-Unis d'Amérique, le cœur me lève en recevant l'assiette que me tend une vilaine patte noire, et je suis toujours tentée de l'essuyer. Je les trouve laids comme des diables et bêtes comme des oies, mais tout cela n'est pas une raison pour que les blancs en fassent des martyrs ou des bêtes de somme. Laissez les dans leur Congo, ou, si vous ne pouvez vous passer d'eux, arrangez-vous pour payer leurs services. L'appât du gain vous fera toujours trouver des hommes de bonne volonté.

— Vous n'entendez rien à cela, cousine, dit le capitaine en se levant. Les réformes sont toujours faciles en paroles.

— Je ne dis pas qu'elles soient faciles; loin de là, cousin, mais il suffit qu'elles soient justes pour être nécessaires.

— Allons, adieu, dit-il en embrassant sa fille. J'ai affaire à trop forte partie; et d'ailleurs, ajouta-t-il en regardant sa montre, j'ai un rendez-vous pour deux heures.

Et il sortit accompagné des deux femmes.

A partir de ce jour une nouvelle ère commença pour moi. Non-seulement je ne pensais plus à mourir, mais je voulais vivre pour jouir de la douce existence que me faisait ma jeune maîtresse. Nous vivions dans une intimité charmante. Ma cage ne pouvait passer pour une prison, puisque la porte en restait toujours ouverte; j'y entrais pour y dormir ou pour y prendre mes repas, le reste du temps je circulais dans la chambre. Je me perchais sur sa tête et lui tirais les cheveux; je prenais le bout d'un peloton de fil et je m'envolais par la chambre, à la grande joie de ma maîtresse, qui riait aux éclats. Puis, quand j'avais tout emmêlé de façon à rendre le fil hors de service, je revenais près d'elle recevoir les baisers et les caresses que ne manquaient pas de m'attirer de pareils exploits.

L'hiver entier se passa ainsi. Puis vint le doux mois de mai; je devais compter un an d'existence, mais je n'avais pas encore chanté. Privé de la société des êtres de mon espèce, rien ne m'y invitait; je n'y avais jamais songé, lorsqu'un jour (c'était la fête de ma maîtresse), elle avait reçu beaucoup de fleurs dont elle porta une partie dans sa chambre. Dans le nombre se trouvait un laurier-rose en pleine floraison, que par hasard elle mit sur sa table près de ma cage. A l'aspect de cet arbuste, tous mes souvenirs se réveillèrent en foule; je revis mon berceau, ma famille; j'entendis la voix de mon père chantant sur les plus hautes branches du laurier-rose, et j'entonnai d'une voix éclatante les airs de mon pays!

Quand ma maîtresse rentra chez elle je chantais encore. Je chantai jusqu'à ce que le souffle me manquât. Elle était aux anges.

— Cher petit! est-il aimable de me donner ainsi concert le jour de ma fête, disait-elle. Mais tu seras bien récompensé et cela pas plus tard que demain. Maintenant que j'ai entendu ta voix de ténor, je suis fixée.

En effet, le lendemain elle sortit de bonne heure et rentra bientôt portant dans une toute petite cage une jeune et jolie serine (moins jolie que toi pourtant); mais j'étais jeune et isolé... je l'aimai! En même temps ma maîtresse accrochait dans un des coins de la salle un nid tout garni qui n'attendait que des hôtes. Il ne les attendit pas longtemps, et trois mois après j'étais père de famille; la cage solitaire avait maintenant six habitants.

Nous passâmes ainsi le plus heureux des hivers, mais le bonheur ne se raconte pas. Il n'en est pas de même, hélas! du malheur, ainsi que tu vas le voir par le récit de tous les maux qui furent mon partage, jusqu'au jour où la Providence m'envoya dans cette maison bénie où je devais te connaître et t'aimer!

Ma maîtresse sortait souvent avec sa tante, elle habitait moins sa chambre qu'autrefois. Elle semblait en outre préoccupée, sinon triste, et ne prêtait plus qu'une faible attention à mes agaceries. Plusieurs fois même elle oublia de renouveler nos provisions et de nettoyer notre cage, ainsi qu'elle le faisait naguère avec tant de soin. Nous n'en souffrîmes pas néanmoins, car nos mangeoires étaient assez abondamment pourvues pour braver un plus long oubli, mais cet oubli lui-même me faisait grand'peine. Ma maîtresse ne m'aimait-elle donc plus?

J'eus bientôt l'explication de cette indifférence pour ses plaisirs d'autrefois. La jeune fille se faisait femme; elle allait se marier : mon règne était fini!

Bientôt tout fut en mouvement dans la maison. La chambre était encombrée d'étoffes; chaque jour ma maîtresse essayait de nouvelles robes; elle souriait à son miroir; elle ouvrait son écrin, essayait ses bijoux. Comment eût-elle songé à moi?

Un jour elle amena dans sa chambre une jolie jeune fille d'une douzaine d'années.

— Ma chère Mathilde, lui dit-elle, c'est à toi que revient de droit mon héritage de jeune fille puisque je n'ai pas de sœur. Tu auras ma montre de première communion, mon bracelet de corail, mes livres d'étude; garde tout cela en mémoire de moi. Mais il est un souvenir que je te recommande entre tous : ce sont mes serins. Si je n'épousais un militaire je ne m'en serais jamais séparée; mais, obligée de suivre mon mari de garnison en garnison, je ne puis prendre l'embarras d'un gros bagage, et je serais tôt ou tard obligée de m'en défaire. Je préfère te les confier aujourd'hui. Une seule chose m'inquiète, c'est ton chat. C'est une bête charmante, je le sais, mais enfin c'est un chat, c'est-à-dire l'ennemi naturel des oiseaux, et si je savais qu'ils dussent un jour lui servir de pâture, je préférerais mille fois leur donner la clef des champs.

— Eh! sois tranquille, dit la fillette, Mischief ne sera jamais seul avec eux, et j'aurai soin de faire poser un

clou tout en haut de la chambre pour qu'ils soient en sûreté la nuit.

— A la bonne heure, dit sa cousine, car, je te le répète, ce serait un vrai chagrin pour moi s'il leur arrivait malheur.

Deux jours après cette conversation, ma maîtresse sortait de sa chambre, couronnée de fleurs et vêtue de blanc... je ne la revis plus !

Le lendemain sa jeune cousine Mathilde retournait à Paris, où elle résidait avec sa famille. Fidèle à sa promesse, elle nous entoura de soins, et garda notre cage sur ses genoux tout le long du voyage. Ce fut ainsi que je fis mon entrée dans la grande ville.

V. — MISCHIEF (1).

— Mischief ! où est Mischief? Telles furent les premières paroles de la jeune fille en rentrant dans le domicile paternel.

Aussitôt un gros angora noir accourut à sa voix ainsi que l'eût fait un chien, avec des signes de satisfaction non équivoques. Mathilde lui rendait caresse pour caresse, en lui prodiguant les mots les plus tendres, auxquels Mischief répondait par un formidable *ron-ron*.

Voilà notre ennemi, pensai-je ; il a pourtant l'air bien bonne personne.

Au moment où je faisais cette réflexion, les yeux de Mischief rencontrèrent notre cage que sa maîtresse avait posée sur une table en arrivant. Alors leur expression changea tout à coup; de doux et clignotants qu'ils étaient ils devinrent dilatés et féroces, et, quittant brusquement les genoux de sa maîtresse, il s'élança sans façon sur la table.

Aussitôt Mathilde intervint.

— Tu vois ces oiseaux, lui dit-elle d'un ton sévère, si tu as le malheur d'y toucher ou même de les regarder, c'est à moi que tu auras affaire !

Mischief s'en fut d'un air penaud, et moi je restai sous l'impression de ce regard flamboyant qui n'avait été qu'un éclair. C'était l'éclair précurseur de l'orage !

Avertie par cette manifestation de son chat, Mathilde se hâta de faire poser un crochet au plus haut de sa chambre, et y suspendit immédiatement notre cage ainsi qu'elle l'avait promis à sa cousine. Cette mesure me rassura un peu ; elle était en effet bien utile, car lorsque le soir ma maîtresse eut soufflé sa bougie, j'aperçus dans l'obscurité les deux prunelles ardentes de Mischief obstinément fixées sur notre cage.

Ce chat nous sera fatal, pensai-je. Un instant d'oubli, la moindre négligence, et nous sommes perdus !

Ma femme et mes enfants dormaient tranquilles, et je me gardai bien de leur faire part de mes inquiétudes. A quoi bon leur donner conscience d'un danger que nous étions impuissants à prévenir? Moi-même, au bout de quelques jours, je repris un peu de confiance en voyant Mathilde persévérer dans ses précautions; mais je regrettais amèrement le temps de mon séjour à Bordeaux, où, libre de toute crainte, je pouvais m'ébattre en liberté à travers la chambre.

Un jour, ce regret était devenu si vif, que, profitant du moment où Mathilde avait enlevé le plancher de la cage afin de le nettoyer, je me glissai par l'espace laissé vide, pour faire une niche à ma maîtresse et engager une de ces bonnes parties d'autrefois que je regrettais si fort. J'étais sûr d'avoir vu sortir Mischief... je ne l'avais pas vu rentrer. Mais à peine avais-je fait un pas dans la chambre, que le monstre bondit sur moi du coin où il se tenait blotti, et me saisit entre ses mâchoires acérées. Je poussai un cri d'angoisse, qui attira l'attention de ma maîtresse. Il était temps ! S'élancer sur mon ennemi, le saisir par la peau du cou, lui appliquer force claques en lui adressant des paroles de menace, tout cela fut pour la jeune fille l'affaire d'une seconde. Ainsi mis en demeure, le monstre dut lâcher prise, et je tombai pantelant dans la main de ma maîtresse.

Grâce à sa prompte intervention, j'avais eu pourtant plus de peur que de mal, et les soins qu'elle me donna me rappelèrent bientôt à la vie ; mais l'impression que j'avais éprouvée fut ineffaçable, et de ce jour je me sentis fatalement destiné, moi et les miens, à servir de proie à l'horrible Mischief.

Mes pressentiments ne me trompaient pas. Un mois à peine après cette terrible aventure, la jeune Mathilde entra un soir toute radieuse dans sa chambre. Une amie de sa mère la menait en grande loge aux Italiens. Le coiffeur lissa ses beaux cheveux blonds, lui mit un camellia sur l'oreille ; la femme de chambre lui passa une robe neuve qui lui allait à ravir, et la petite coquette, heureuse de se voir si jolie, oublia ses précautions ordinaires, et sortit de sa chambre sans s'être assurée, ainsi qu'elle le faisait toujours, qu'elle n'y laissait pas Mischief.

Moi aussi, je le croyais absent; mais à peine Mathilde se fut-elle retirée avec la lumière, que j'aperçus ses prunelles ardentes qui luisaient dans l'obscurité comme des charbons. Néanmoins je croyais que nous étions hors de son atteinte dans la position élevée qu'occupait notre cage, et je ne pris pas l'alarme tout d'abord. Il changea plusieurs fois son poste d'observation, et j'apercevais tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, ses terribles prunelles. Un moment je cessai de les voir et je supposai que de guerre lasse il s'était endormi, lorsqu'à ma grande frayeur je l'aperçus de nouveau au sommet d'une armoire à glace, à quelque distance de notre cage, mais presque à la même hauteur. A cette vue, je ne pus retenir un cri d'effroi, qui réveilla ma famille, dont l'épouvante et les cris de détresse ne firent que stimuler l'ardeur de notre ennemi.

Un seul espoir me restait. Pour atteindre notre cage, il lui fallait faire un saut prodigieux, et j'espérais qu'il reculerait devant la crainte d'une chute à se briser les reins. J'ignorais l'ardeur qu'un chat peut mettre à la chasse pour s'emparer de la proie qu'il convoite : elle est égale à sa persévérance.

Mischief se ramassa sur lui-même, oscilla un moment sur la corniche de l'armoire, puis, prenant son élan, vint tomber juste assez près de notre cage pour se cramponner aux barreaux inférieurs ; puis, remontant d'étage en étage à l'aide de ses griffes, il parvint à se hisser jusqu'au sommet dans l'étroit espace laissé vide entre la cage et le plafond.

Tout était dit; nous n'avions plus qu'à mourir, et Mischief n'avait qu'à pêcher sa proie en insinuant sa patte entre deux barreaux qu'il força facilement. L'instinct de la conservation m'avait fait chercher un refuge sous la mangeoire, qui s'était renversée au moment de la secousse imprimée à la cage par la chute de Mischief; de là j'assistai au massacre de tous les miens, et, lorsque le monstre se laissa lourdement tomber sur le parquet, mon désespoir était si grand que je regrettai amèrement la circonstance qui m'avait sauvé la vie ! . . . . . .

. . . . . .

Lorsque Mathilde rentra dans sa chambre vers une

(1) Pour *mischievous*, en anglais, malicieux, méchant.

heure du matin, elle fut surprise de sentir sous ses pieds une quantité de graines qui craquaient à chaque pas qu'elle faisait. Elle leva la tête, et, voyant la cage en place, elle supposa que, dans sa précipitation à l'accrocher, elle avait renversé la mangeoire; mais lorsqu'en approchant de son lit elle aperçut Mischief qui dormait sur l'édredon, elle pâlit, et, saisissant sa lumière, elle s'élança sur une chaise, elle examina avec anxiété l'intérieur de notre cage.

— Mangés ! il les a tous mangés ! dit-elle avec consternation.

Alors, folle de douleur et de colère, elle bondit sur Mischief comme une petite lionne, et, le traînant à demi éveillé près de notre cage, elle se mit à le battre avec une telle fureur que le misérable poussait des cris de détresse. Alors elle le lança au bout de la chambre au risque de lui briser les os, et, se jetant dans un fauteuil, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Que dire à ma cousine? soupirait-elle à travers ses sanglots; elle m'avait bien prédit ce qui devait arriver ! Je suis plus coupable que ce malheureux chat que je viens de rouer de coups; il n'a fait que suivre son instinct, tandis que moi je n'ai pas eu la simple prévoyance du geôlier qui répond de la vie de ses captifs. Jamais, non jamais je n'aurai plus d'oiseaux. Pauvres petits ! ils étaient si jolis ! ils chantaient si bien !

Mathilde arrachant le serin au chat Mischief. Dessin d'Ed. Morin.

Alors j'eus pitié de sa douleur, et je poussai un cri plaintif du fond de ma cachette, où elle me découvrit aussitôt. Elle me prit dans ses mains et me couvrit de baisers.

— Tu dois me haïr, disait-elle, moi qui, par ma négligence, ai causé la mort de tous les tiens. Mais je sais un moyen de réparer ma faute; en échange du bonheur, tu auras la liberté. C'est le bonheur aussi, surtout pour les oiseaux. Dieu les a faits pour la liberté, puisqu'il leur a donné des ailes; les retenir captifs, c'est méconnaître ses desseins.

Ce disant, elle ouvrit sa fenêtre, et, me donnant un dernier baiser, elle avança son bras au dehors. J'hésitai un moment à quitter cette petite main tiède pour me lancer à travers l'espace et affronter l'inconnu. Mathilde s'en aperçut sans doute, et déjà elle retirait sa main, lorsque la pensée de Mischief me revint à l'esprit. Deux fois déjà, pensai-je, j'ai échappé comme par miracle à la dent du monstre; rester davantage serait tenter le sort.

Au moment où je faisais cette réflexion, le premier rayon du soleil, qui se levait derrière les maisons voisines, vint éclairer le ciel. A cet aspect, toute hésitation cessa. Je déployai mes ailes et m'élançai en poussant un cri de bonheur vers l'astre bienfaisant qui éclairait l'aurore de ma liberté !

ANTOINETTE (Olympe Minel).

(La fin au prochain numéro.)

LA SAINT-NICOLAS EN HOLLANDE.

La Saint-Nicolas en Hollande, d'après une estampe de Hubrac (1660). Dessin de Wattier.

C'est la Noël des enfants du pays. Ils déposent leurs souliers, la veille, au pied de leurs berceaux ; et ils y trouvent, le lendemain, en s'éveillant, tout ce que vous représente la jolie gravure de Hubrac : joujous, gâteaux, poupées, etc. A la dernière Saint-Nicolas, un enfant de nos amis trouva dans son soulier, à côté d'un beau polichinelle, une pièce de vers dont nous offrons la traduction à tous ses camarades :

« Le jeu n'est que le repos du travail. Joue donc pour mieux travailler. Quand le soir arrive, quand l'oiseau, l'abeille, le laboureur, l'ouvrier se délassent, rends compte à ta mère de ta journée. As-tu fait ce que tu lui avais promis le matin ? As-tu appris quelque chose ? As-tu pardonné ? As-tu aimé ?

« Souviens-toi, enfant, qu'une soirée viendra, la soirée du jour de la vie. Tu seras las encore, mais non d'avoir trop joué. Tes yeux se fermeront comme aujourd'hui. Ce sera la grand'Saint-Nicolas du bon Dieu, qui distribuera les récompenses à chacun selon ses mérites. Puissent ton cœur et ton front être alors aussi purs qu'en ce moment ! Si tu as rempli ta vie d'œuvres utiles et de plaisirs sages, si tu as exercé la sympathie, la charité, l'amour envers tous, tu verras sans trembler la nuit venir, et tu t'endormiras sur le sein de Dieu, comme tu faisais, à la Saint-Nicolas, sur le sein de ta mère. »

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES EXPOSITIONS ET LES NOUVELLES.

L'Exposition des expositions, c'est en ce moment-ci l'Exposition de Londres (*the great London Exhibition*). Tout le monde en parle, et personne n'en sait encore grand'chose. On sait qu'il fait mauvais temps, — pour la couleur locale seulement, — que Verdi n'est pas content, que M. Costa se frotte les mains, et voilà tout. Ce n'est pas assez. Nous attendons de Londres des nouvelles plus précises pour parler des merveilles, si merveilles il y a, et ne pas nous borner à dire, après les autres, que Bramante n'a pas été l'architecte du palais, et que les recettes sont inférieures de moitié aux recettes correspondantes de 1851, style de Bourse. En fait d'information directe, nous n'avons que ce fragment d'une épître adressée par une Anglaise de Londres à une Anglaise de Paris, et que nous publions sous toute réserve, avec la permission de cette dernière.

« *My dear*. Le temps a été horrible hier, mon ombrelle (1) d'alpaga a été transpercée, en dedans de l'Exhibition, et mon joli petit chapeau blanc, qui ne me prend que le chignon, et qui est orné d'un joli petit colibri, a été mouillé, de sorte que les plumes de l'oiseau pendent misérablement. Il tombait des chiens et des chats (lisez des hallebardes), pourtant c'était un jour à cinq shillings. Le palais est *beautiful*. Il ressemble à une grande baraque (caserne), comme celle où demeure mon frère avec son régiment, à Chatam. Ce qu'il y a de plus charmant, c'est qu'il y a partout à manger, partout on rencontre des buffets. — A propos, my dear, il faut que je vous dise que, pendant mon dernier séjour à Paris, j'ai acheté des gants dans une boutique près du boulevard de Sébastopol, je ne sais pas juste où. J'ai pris six douzaines, et je m'aperçois qu'il me manque une paire. Vous seriez bien aimable, vous qui demeurez à Passy, de trouver la boutique, et de réclamer *mon* paire. Je n'ai pas la note. »

En attendant, nous avons eu à Paris l'exposition de la Société d'horticulture, qui a inspiré à Edmond Texier une page du style le plus chatoyant sur les serres de Kensington. Voici son appréciation de la serre du palais de l'Industrie : « Les gazons sont charmants, les allées ratissées, tout est parfait, mais les fleurs sont rares. » A propos de cette même exposition de fleurs, Jules Lecomte se plaint de la barbarie des dénominations botaniques et des singulières galanteries qu'elles font commettre à l'occasion.

Voici un exemple : « Docteur Andry (variété de ricin), tige très-longue, à base torse, croissance maladive jusqu'en août, *demande à être très-arrosé le soir*. »

Des fleurs aux poules il n'y a pas bien loin, c'est pour cela qu'on empêche les poules de pénétrer dans les jardins. Aussi voulons-nous citer un fragment du joli discours prononcé par M. Drouyn de Lhuys, au Jardin d'acclimatation, à propos d'une distribution de prix faite à des poules, lui qui, au collége, en a tant reçu et distribué.

« Au commencement de ce siècle, M. Chaptal, ministre de l'intérieur, fit dresser une statistique des œufs récoltés en France, et trouva que la vente de ces produits donnait à l'agriculture un revenu annuel de soixante millions. Ce commerce s'élève actuellement au chiffre énorme de cent cinquante millions, auquel il faut ajouter la valeur de la chair des volatiles.

Je ne voudrais pas remonter à la colombe de Noé, ni même aux oies du Capitole. Permettez-moi, néanmoins, de placer le modeste domaine de la basse-cour sous la protection de glorieux souvenirs et de hautes autorités. Socrate élevait des poules ; il supportait patiemment leurs cris, disait-il, parce qu'elles lui pondaient des œufs, et il ajoutait, avec plus de malice que de galanterie conjugale, qu'il supportait également les murmures de sa femme Xantippe, parce qu'elle lui donnait des enfants. Cicéron, au livre IV des Questions académiques, parle des grands profits que les habitants de Délos tiraient de leurs poulaillers. Tout le monde connaît les instructions de l'empereur Charlemagne à son intendant pour l'exploitation de ses basses-cours, et un grand roi ne trouvait pas de meilleur vœu à faire pour le bonheur de son royaume, que de souhaiter que chacun y pût mettre *la poule au pot*. Puissions-nous voir bientôt réalisé le vœu de Henri IV !

En février 1858, la grande galerie du palais de Sydenham, en Angleterre, était occupée par quatorze cent soixante-six cages, rangées sur quatre lignes et contenant trois mille six cent cinquante-six individus. Nous n'admettons pas le prix hyperbolique de vingt-cinq mille francs indiqué sur une cage renfermant trois oiseaux d'élite, mais nous connaissons un coq et une poule de la race de Brahma-Poutra, qui ont été vendus dix-sept cents francs, et une foule d'autres sujets de races perfectionnées dont les prix, par tête, ont atteint la valeur d'un cheval ou d'un bœuf.

La reine d'Angleterre s'occupe avec sollicitude de sa basse-cour, et elle y trouve de nobles distractions. En France, nous pourrions citer plusieurs femmes distinguées qui ne dédaignent pas de présider à l'amélioration de ces précieuses races, et de les propager dans les campagnes avec autant de zèle que de patriotisme.

Dans nos champs, la basse-cour est l'apanage de la fermière : c'est là qu'elle règne et gouverne. Rien ne manque à ce petit empire ; il a, comme vous venez de le voir, de nombreux sujets, d'abondants revenus ; il a ses historiens, ses poëtes, ses peintres, ses philosophes, peut-être même ses flatteurs ; grâce aux expositions, il a aussi ses palmes et ses couronnes : nous allons les distribuer. »

— Le mois de mai a vu à Paris deux souverains : le roi de Hollande et le vice-roi d'Egypte. C'est que Paris est une cité souveraine, dirait Shakspeare.

— Le monde intelligent vient de faire une perte qui sera vivement ressentie par tous ceux qui ont connu la famille qu'elle a frappée.

Henri-Victor Jacotot, né à Dijon, le 14 juillet 1798, vient de mourir à Paris, le 19 mai 1862. Second fils du fondateur de l'enseignement universel, et docteur de l'université de Louvain, il voua gratuitement ses soins à l'application du système d'éducation inauguré par son père. Jacotot compta des élèves éminents dans les sciences, les lettres et les arts. Etait-ce la méthode, était-ce le professeur ? — La question ne nous appartient pas. P.-C.

(1) *Ombrelle*, en anglais, veut dire *parapluie*. *Parasol* veut dire *ombrelle*. Le parasol est une fiction légale créée pour la dignité du pays.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA RÉDEMPTION DU CAPTIF, MŒURS DES FRANKS (VIe SIÈCLE).

I. L'évêque et son filleul. La femme du prisonnier. L'évêque en voyage. Le royaume de Clovis. Les noces d'un Frank. Le festin et ses suites.

Entre les évêques contemporains de Clovis, Hilaire, qui occupait le siége de Mende, était l'un des plus renommés pour l'intégrité de sa vie, la pureté de ses mœurs, l'éminence de sa doctrine, surtout pour sa bienfaisance et sa charité inépuisable. Sans cesse on le voyait prêt à aider de ses conseils, de son influence et de sa fortune, ceux qui avaient recours à lui. Que de victimes des commotions sociales il avait arrachées à l'oppression et à la misère! Que d'hommes puissants il avait contenus dans les bornes de la justice et de la modération! Grâce à sa prudence, le diocèse qu'il gouvernait échappait aux horreurs qui, dans presque toute la Gaule, accompagnaient les invasions des nations du Nord.

Un soir que, retiré dans la chambre la plus solitaire de son palais, il se livrait à de profondes réflexions sur les événements qui venaient de s'accomplir, et à la suite desquels la puissance des Visigoths, ces conquérants de la Gaule méridionale, s'était écroulée sous les coups du roi des Franks, on lui annonça qu'une jeune femme, dont les manières et les vêtements étaient ceux d'une Romaine, demandait instamment à lui parler. Aussitôt il ordonne qu'elle soit introduite. Elle s'avance, et Hilaire reconnaît avec étonnement la jeune épouse d'Egidius, l'héritier d'une des plus nobles familles de son diocèse.

Dans ces temps, le baptême établissait entre le parrain et son filleul une parenté spirituelle souvent plus forte que la parenté véritable, ainsi que l'attestent une foule d'exemples et des plus touchants. Hilaire, qui avait tenu Egidius enfant sur les fonts baptismaux, qui lui avait fait connaître, dans un âge plus avancé, les premiers éléments des lettres humaines et qui avait imbu cette âme encore tendre des principes de la foi chrétienne, était attaché à son élève par des liens aussi étroits que ceux qu'aurait produits la nature même. Naguère il avait béni avec joie son mariage et appelé par des prières ferventes les faveurs du ciel sur ces époux chrétiens.

Aussitôt que la jeune dame fut en présence du saint évêque, elle leva son voile; son visage était pâle, ses yeux étaient baignés de larmes. Dans l'excès de son affliction, elle avait peine à s'expliquer. Le vieillard ému, qui pressentait quelque grand malheur, lui adresse plusieurs questions, lui demande avec intérêt des nouvelles d'Egidius. Elle lui raconte alors, non sans interrompre fréquemment son récit par des larmes abondantes, que son mari, qui combattait à la tête d'un corps de Romains, avait été fait prisonnier à la bataille de Vouglé par un parti de Franks à la solde d'Alaric, roi des Visigoths. Elle ajoute qu'il a été vraisemblablement emmené sur les bords du Rhin, près de Trèves, patrie de ces barbares. Elle demande au prélat par quel moyen elle pourra faire parvenir de si loin et d'une manière sûre une rançon capable d'obtenir la liberté de son époux; elle le prie même d'employer son crédit auprès d'évêques aimés de Clovis pour faire échanger Egidius contre quelques prisonniers de la tribu ennemie. L'évêque lui fait voir les difficultés et l'incertitude d'un pareil moyen; il lui demande qu'elle s'en repose sur lui, ajoutant qu'il sera peut-être assez heureux pour faire remettre son mari en liberté. La jeune femme, qui connaît toute la tendresse du vénérable évêque pour Egidius, se retire un peu moins triste.

Hilaire, demeuré seul, songe comment il remplira la promesse qu'il vient de faire à l'épouse de son filleul. Après avoir longtemps réfléchi, il ne voit qu'un parti qui lui paraisse sûr, c'est d'aller lui-même le retirer d'entre les mains des barbares. Il ne se dissimule point les longueurs et les dangers d'un tel voyage dans des pays infestés de brigands; il connaît la mauvaise foi et la cupidité de ces guerriers féroces; mais il se dit aussi que son caractère de prêtre est respectable même aux yeux d'ennemis idolâtres; qu'il n'est pas sans exemple que des entreprises faites pour des motifs aussi sacrés se soient accomplies heureusement. Plein de ces idées, il prend la résolution de se rendre chez les Franks Ripuaires.

Peut-être le désir de connaître ces peuples avec lesquels tous les membres du clergé pouvaient avoir des rapports, soit pour négocier, soit pour leur prêcher la loi chrétienne, peut-être cette pensée entra-t-elle aussi dans le dessein du pieux évêque; et en effet, pour quiconque avait vu les splendeurs de la civilisation romaine, n'était-il pas curieux d'observer de près les mœurs et les coutumes d'hommes étrangers à toute culture intellectuelle?

Il pourvoit aux affaires de son diocèse, et un matin, après avoir invoqué les saints qui protégent les voyageurs, il se met en route. Il traverse le Rouergue, l'Auvergne, provinces qu'un des fils de Clovis allait prochainement arracher à la domination des Visigoths et réunir aux Etats de son père. Il reçoit l'hospitalité tantôt dans les abbayes fortifiées, tantôt dans les *villæ*, vastes exploitations rurales et quelquefois industrielles, puisque de nombreux artisans y exerçaient les divers métiers. Il voit avec douleur disparaître de plus en plus les traces des arts, des institutions des Romains et apparaître les coutumes, les habitudes germaniques. Dès lors il voyage avec plus de précaution; il a soin de prendre des sauf-conduits des comtes ou de leurs lieutenants, ainsi que des gouverneurs des villes; il se fait recommander par les hauts dignitaires civils et ecclésiastiques; enfin il entre dans les pays qu'avait soumis récemment le roi des Franks.

A quelques lieues de Tours habitait un des seigneurs qui s'étaient convertis avec Clovis au christianisme, après la bataille de Tolbiac. Il possédait une terre considérable, antérieurement le domaine d'un noble romain qui, ayant porté les armes contre le vainqueur, s'était vu dépouiller de ses riches possessions. A peine installé dans cette terre, le capitaine frank s'y livrait au plaisir de la chasse avec la même ardeur qu'il se livrait précédemment aux expéditions guerrières; il avait une meute nombreuse et, de plus, une grande quantité de faucons dressés et de cerfs apprivoisés.

Hilaire se flattait avec raison d'être bien accueilli d'un chef qui faisait profession du christianisme et qui d'ailleurs exerçait noblement l'hospitalité, ainsi que la plupart des hommes de sa nation. En ce moment il célébrait les noces d'un de ses neveux qui épousait la fille du gouverneur d'une des cités voisines : il voulut absolument que l'évêque restât avec lui pendant ces jours de réjouissances, et l'évêque, toujours préoccupé du désir d'étudier les habitudes de ce peuple, ne se refusa pas à cette invitation.

Quelle fut le lendemain la surprise d'Hilaire quand il vit le cortége qui se rendait au-devant de la mariée ! En tête marchait le neveu du seigneur, orné d'un vêtement d'écarlate et de soie blanche enrichi d'or. Ses compagnons le suivaient, vêtus de casaques bigarrées serrant les hanches et descendant à peine au jarret; les manches de ces casaques ne dépassaient pas le coude. Par-dessus ce premier vêtement était jetée une soie de couleur verte bordée d'écarlate, puis une rhénone, ou manteau de peau de loup ou de mouton, retenue par une agrafe. Ils étaient chaussés de peaux de bêtes garnies de tout leur poil ; leurs jambes, leurs genoux étaient nus. A un étroit ceinturon étaient suspendues leurs épées; dans la main droite ils avaient des piques à deux crochets ou des haches à lancer ; leur bras gauche était caché par un bouclier aux limbes d'argent et à la bosse dorée. Hilaire remarqua que le jeune chef portait une longue chevelure partagée sur le front et retombant sur les épaules ; elle était luisante et paraissait avoir été imprégnée d'huile. Les autres Franks avaient leurs cheveux coupés en rond à la hauteur du cou, parce qu'il ne leur était pas permis de les laisser croître.

L'étonnement d'Hilaire fut encore plus grand quand il aperçut les invités qui se rendaient au château. C'étaient des Gaulois, des Romains, des Franks, appartenant à diverses tribus. Suivant leur habitude, ces derniers étaient armés tout comme s'ils se fussent préparés pour le combat. Quelques-uns venaient de loin ; des flacons de vin, de cidre ou de cervoise étaient suspendus à l'arçon de leurs selles. Il y en avait qui paraissaient de véritables sauvages; ils étaient entièrement habillés de fourrures. Leurs manières étaient pour le moins aussi rudes que leur aspect; leur visage respirait l'orgueil. D'autres cependant semblaient s'être adoucis au contact de la civilisation romaine ; à leurs manières polies et insinuantes, non moins qu'à leurs costumes, on reconnaissait les nobles gaulois.

Le cortége de la fiancée parut enfin : on l'apercevait dans sa rhède attelée de quatre chevaux. Sa chevelure était arrangée en nattes mêlées avec des bandelettes. Quelques-unes des femmes qui l'accompagnaient avaient sur la tête des coiffes semblables à des mitres ; leurs tuniques étaient de plusieurs couleurs.

Les futurs époux étant l'un et l'autre chrétiens, les noces se célébrèrent selon les cérémonies de l'Eglise.

Témoin de cette solennité imposante, le vieillard reportait sa pensée sur les profanations qui accompagnaient l'union des époux chez les païens. Mais avec quelle douleur il se rappela qu'il avait assisté aux noces de son filleul, lesquelles, de même que celles qu'il avait sous les yeux, promettaient d'être si heureuses ! Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis cette journée, et son élève chéri était captif loin de son pays, une tendre épouse était en proie à la tristesse, et une famille honorée gémissait de se voir privée de celui qui faisait autrefois tout son orgueil.

Après le mariage d'Euric (ainsi se nommait le jeune Frank), tous les conviés passèrent dans la salle du festin. Le seigneur avait voulu que les invités fussent servis à la manière usitée dans leur nation. Sur la table des guerriers franks étaient placés de larges quartiers de bœuf, de porc ou de sanglier rôtis ; pour boisson, on avait mis à côté d'eux de larges vases de vin ou de cervoise, dont ils remplissaient des cornes de buffles. Sur la table des invités gallo-romains brillaient des ustensiles de diverses matières, des plats d'argent très-profonds, sur les bords desquels on lisait quelques sentences morales; des coupes ornées de pierreries et ciselées industrieusement. La table du festin était décorée de roses; le sol était jonché de lis argentés, de pavots de pourpre ; les vases mêmes étaient couronnés de fleurs. D'une part, c'était une joie qui se traduisait en plaisanteries grossières, en rires bruyants; à l'autre table, le plus grand contraste se faisait remarquer : des manières concertées, une politesse froide et obséquieuse, des propos mesurés. A la fin du repas, la mariée, accompagnée de toutes les autres femmes, quitta la salle du festin. Pour le plus grand nombre des convives, et particulièrement pour ceux de la nation franke, c'était le signal de se livrer à leurs goûts pour la boisson ; c'était aussi le moment pour les uns et les autres de se porter des santés à la ronde. A force de santés, une bonne partie des Franks avaient perdu la raison. Hilaire considérait avec surprise ces coutumes étranges, que faisait plus vivement ressortir la tenue des Gallo-Romains. Il avait été placé par honneur à côté du marié ; l'entendant parler de la fameuse bataille où Clovis avait défait les Visigoths, il lui demande s'il connaît le Romain Egidius.

Le jeune homme fait un cri de surprise :

— Si je connais Egidius ! C'est mon meilleur ami. J'étais avec lui dans la mêlée ; mais je sais qu'il a combattu aux premiers rangs; que sa valeur l'a emporté dans un groupe de guerriers franks, auxiliaires du roi Alaric; qu'il a été fait prisonnier. Ah ! mieux eût valu pour lui périr dans le combat !

Hilaire, attendri, prit la main du Frank, et, la serrant avec émotion, lui dit :

— Brave jeune homme, Egidius ne périra pas ; un de ses amis se prépare à lui tendre une main secourable et à pénétrer jusqu'à lui malgré tous les périls, tous les obstacles.

Euric fut surpris de ce discours.

— Noble vieillard, dit-il, seriez-vous le parent d'Egidius ? Votre voyage aurait-il pour but de le racheter ? S'il en est ainsi, votre entreprise est, en effet, bien dangereuse ; ignorez-vous que tout le nord de la Gaule est chaque jour en proie aux guerriers de diverses tribus, dont la plupart sont encore livrées à l'idolâtrie ? Ne craignez-vous point d'être massacré par quelque parti ennemi de notre roi et de notre religion ?

Hilaire répondit :

—J'avais prévu ces obstacles avant que de partir ; mais je n'ai pas balancé à tenter tout pour rendre à sa vertueuse épouse et à sa noble famille celui que j'ai enfanté à la vie spirituelle en le tenant sur les fonts de baptême. Il n'est plus temps désormais de reculer.

— Dieu bénisse votre dessein ! reprit le guerrier ; puissiez-vous réussir dans un projet qui n'a pu vous être dicté que par une tendresse toute particulière. Quant à moi et à mon oncle, nous vous servirons de toutes nos forces.

II. Les bandes guerrières. Une rencontre. La justice franke. Sacrifice sanglant. Festins sur festins. L'intérieur d'un seigneur frank. Jeux et banquets. Les ghildes. Dernier repas. Le captif racheté. Le prix du dévouement.

Hilaire partit le lendemain, après avoir pris congé de ses hôtes, qui lui donnèrent des avis sur les chemins qu'il devait tenir, sur les moyens qu'il aurait à employer pour traiter avec les peuplades frankes. Ils l'adressèrent en outre à de puissants guerriers de leur nation, voisins de la frontière.

C'est à partir de la Touraine que le vénérable évêque remarqua plus que jamais, au milieu de la masse indigène, de petites bandes de guerriers cantonnées de loin en loin. Les populations se défendaient difficilement de leurs incursions et de leurs pillages. Ces bandes se multipliaient à mesure qu'on avançait vers le Nord. Les premières qu'il rencontra dans son voyage se composaient de vassaux militaires ; les autres étaient à moitié guerrières, à moitié agricoles. Le prélat put s'apercevoir combien son habit ecclésiastique le servait au milieu de ces soldats féroces ; il reconnut aussi combien Clovis avait pourvu à la sûreté des prêtres chrétiens dans ses nouveaux Etats : il apprit quelques jours après que, parmi les diverses compositions fixées pour la punition ou le rachat des crimes, celle pour le meurtre d'un évêque était la plus forte ; elle n'était pas de moins de neuf cents sous d'or. Toutes les fois qu'il lui arrivait de passer près d'un camp de ces barbares, on le considérait avec une attention pleine de respect, preuve de l'influence qu'exerçait sur ces âmes sauvages la supériorité intellectuelle. Il arriva plus d'une

Types et costumes de la Gaule. au VI^e^ siècle. Dessin de Salières.

Romain. Soldat franc. Clovis. Un évêque. Femme de chef franc.

fois que des soldats lui demandèrent des eulogies, pain bénit que dans les jours de fête et dans d'autres occasions le clergé distribuait aux fidèles dans les églises. L'évêque faisait signe qu'il n'en avait point sur lui, et il continuait tranquillement sa route.

Près de la cité d'Orléans, il rencontra un soir deux jeunes guerriers franks qui, l'ayant salué affectueusement, demandèrent à faire route avec lui. Hilaire y consentit : ces jeunes gens lui apprirent que leur père avait été tué quelques jours auparavant dans un banquet où son adversaire, pris de vin, s'était emporté jusqu'à lui dire qu'il était timide comme un lièvre ; qu'à cette insulte, la plus sanglante qu'on pût faire à un Frank, leur père avait appelé l'agresseur à un combat singulier ; mais que cet homme, aidé de ses proches, s'était jeté sur leur père et l'avait massacré lâchement. « Nous étions éloignés, dit l'aîné de ces jeunes gens : aussitôt que nous apprîmes cet assassinat, nous dénonçons la *fehde* ou la vengeance à ce traître. Il nous a été impossible d'obtenir de lui la satisfaction usitée en pareille circonstance. Aussi sommes-nous résolus de l'exterminer, lui et sa famille, pour laver jusqu'à la dernière goutte du sang de notre père. — Nous serions déshonorés, ajouta le plus jeune, si nous laissions impuni un pareil crime. » Le prélat leur représenta vivement qu'ils puniraient un crime par d'autres crimes ; mais en vain : quoiqu'ils fussent chrétiens, les exhortations les plus pressantes ne purent les faire renoncer à un préjugé qu'ils avaient en quelque sorte sucé avec le lait.

Hilaire se reposa dans la ville d'Orléans. Le lendemain,

qui était un jour de grande fête, il assista à une cérémonie assez ordinaire dans certaines églises. A l'occasion de la translation du corps d'un martyr, le clergé de la cathédrale faisait servir un repas à tous les fidèles. Dans de vastes salles étaient dressées de longues tables couvertes de mets simples, mais abondants. Après qu'on eut dit le *Benedicite*, le vidame, ou officier de l'évêque du diocèse, fit signe que l'on commençât. De nombreux serviteurs s'empressèrent de pourvoir à la subsistance de la foule. Hilaire vit avec plaisir ce repas où régna la plus grande décence, et il se félicitait que les anciennes agapes chrétiennes ne fussent pas partout tombées en désuétude.

Mais quel contraste lorsque, quelques jours après, ayant été arrêté par un chef qui espérait tirer de lui une rançon considérable, il vit un de ces sacrifices où les Franks idolâtres déployaient toutes les profanations. Rassemblés près d'un lac, ils furent occupés pendant trois jours à immoler des animaux. Ils faisaient des libations aux fausses divinités, leur offraient des viandes toutes sanglantes, puis se livraient à de longs repas où ils buvaient et mangeaient sans mesure. Hilaire craignait d'abord que le chef de cette bande ne lui fît subir d'indignes traitements, soit par zèle de religion, soit par cupidité. Aussi fut-il surpris, lorsque, après avoir été retenu quatre ou cinq jours, on lui laissa la liberté de se retirer. Il rendit grâces au ciel d'être échappé aussi heureusement d'un semblable péril.

Quoique le prélat fît route dans des pays où les plus riches domaines des nobles romains avaient passé à des seigneurs francs, il ne laissait pas que de recevoir fréquemment l'hospitalité dans les *villæ* qui se trouvaient sur son passage. Il s'y dérobait de son mieux, mais enfin il ne refusait pas toujours de prendre un peu de pain et de boire un peu de vin : c'était la communion de l'hospitalité. Quelquefois, à la veille des fêtes surtout, on avait l'attention délicate de lui préparer un potage avec de la volaille et des pois chiches, parce qu'on savait que la plupart des prêtres de ce temps ne se nourrissaient que de légumes, de poissons, de volailles, et qu'ils rejetaient les grosses viandes comme trop substantielles.

Le bon évêque ne dédaignait point de s'entretenir avec les passants, de quelque condition qu'ils fussent : il apprenait ainsi toutes les choses concernant la vie sociale des pays qu'il parcourait. Il rencontrait des excommuniés tant et plus; ces gens cherchaient à lui prouver combien la cause de leur excommunication était injuste : c'étaient ou des concubinaires, ou des bigames, crime fort commun dans ce temps, ou des meurtriers. Il rencontrait aussi des esclaves *votifs*, fidèles qui s'étaient voués au service des églises.

Il fut témoin un jour de deux jugements assez singuliers, prononcés dans le *mall* des juges francs. Un anstrution du roi, maître de terres considérables, possédait un fort beau cheval. Il était jaloux de le monter seul, et n'eût voulu pour rien au monde qu'il servît à quelque autre. Un de ses plus intimes amis qui lui avait souvent demandé la permission de monter le cheval, et qui n'avait pu l'obtenir, profite un jour de l'absence de l'anstrution, va droit pendant la nuit à l'écurie du cheval, le selle, le bride, monte dessus, pique des deux et ne revient qu'au bout de trois jours. Il ramène le cheval à l'écurie, en donnant pour excuse qu'il n'a pu s'empêcher de faire un voyage, monté sur un aussi beau coursier. L'anstrution était à la cour du roi; quand il fut de retour, on lui fait part de la fantaisie de l'ami : la chose ne lui plut nullement. Aussitôt il l'assigne à comparaître devant le mall. Au bout de quarante jours, celui-ci comparaît, assisté de ses cojurants, qui ont beau attester que ce qu'il avait fait, il ne l'avait point fait à mauvaise intention : il n'en fut pas moins condamné à une amende de trente sous d'or. A la même audience, un leude vint demander justice d'un de ses voisins, homme très-violent, qui lui avait tué un esclave qu'il soupçonnait injustement de lui avoir volé des fruits. Le meurtrier de l'esclave fut condamné à payer une composition de trente-cinq sous : la loi des Franks n'exigeait pas davantage. Le prélat ne put s'empêcher de maudire une coutume qui prononçait à peu près la même peine pour celui qui montait un cheval sans permission que pour celui qui tuait un homme.

Il remarqua dans tout son voyage que nulle cérémonie chez ces barbares ne se terminait sans boire ou sans manger. Inaugurait-on un roi : après qu'il avait été porté sur un bouclier trois fois autour du camp, plusieurs jours se passaient en réjouissances, en combats simulés et en festins somptueux dans lesquels il faisait à tout venant les honneurs de son domaine.

Transférait-on un héritage, l'ancien propriétaire donnait un repas. Puis c'était le tour de l'acquéreur, qui, sur le même tonneau où l'on avait mangé précédemment, faisait servir aux mêmes conviés un pareil plat de viande hachée et bouillie.

Entreprenait-on une grande chasse, on mangeait avant, on mangeait après, mais cette fois des sangliers, des daims tout entiers rôtis.

Perdait-on un parent : grand festin où, après avoir longuement parlé des vertus du défunt, on ne s'en souvenait guère plus, à la fin du repas, que s'il n'avait jamais été. Quelques cornes de vin ou de bière avaient fait sur tous les invités l'effet qu'on attribuait, chez les païens, aux eaux du fleuve Léthé.

Quelque notable allait-il chez le roi, on l'invitait à boire un coup. Il en était de même chez les plus pauvres particuliers.

Si on investissait un guerrier d'un bénéfice militaire, sans doute on l'investissait d'abord par la francisque, le kang ou angon, mais aussi par le gril, la marmite et les coupes.

Une coutume presque générale chez ces peuples, et dont ne pouvaient se défaire ceux même qui étaient convertis au christianisme, c'était l'usage de boire dans le crâne de son ennemi. L'évêque frémissait d'horreur toutes les fois qu'il était témoin de cet usage atroce.

Son voyage avait duré plus d'un mois et demi : il avait fait route par les pays les plus tranquilles et les plus sûrs pour les voyageurs. Déjà il était hors des Etats du roi Clovis, et il approchait du terme de sa longue pérégrination. C'était près de la ville de Trèves que demeurait le seigneur frank dont Egidius était prisonnier. Une escorte que l'évêque avait eue d'un puissant favori du roi des Franks Ripuaires le protégea contre les insultes et les violences dont il eût infailliblement été l'objet de la part d'idolâtres. Là il put se convaincre combien le contact avec les Gallo-Romains avait adouci les mœurs et les habitudes des Franks sujets de Clovis : les nouvelles tribus qu'il avait devant les yeux conservaient toute la rudesse et toute la férocité de leur origine. Là encore plus que jamais il vit le règne des passions brutales, le mépris de tout frein, de toute règle. Jour et nuit ces barbares étaient occupés à méditer ou à exécuter des invasions. Pour eux la paix était une horrible calamité, et ce n'était pas seulement chez les peuples d'une autre origine

que la leur qu'ils portaient le fer et la flamme ; c'était aussi chez les peuples d'origine germanique.

Hilaire arriva enfin à Trèves. Les quelques lieues qui le séparaient de son cher élève lui semblèrent bien longues. Il voyait déjà la grande ferme qu'on lui avait indiquée comme la propriété du seigneur frank auquel appartenait Egidius. A peine était-il à la grande porte du château, qu'il fit avertir le seigneur qu'un ami du captif Egidius demandait à lui parler. Celui-ci s'avance au-devant du prélat : il reconnaît un de ces hommes pour lesquels tous les guerriers de sa nation, soit chrétiens, soit idolâtres, professaient tant de vénération. Hilaire lui dit quels sont les liens qui l'attachent à Egidius, et qu'il espère que, moyennant la forte rançon qu'il lui apporte, les fers du captif seront brisés. Le seigneur ému contemple avec attendrissement ce vieillard qui vient de si loin et à travers tant de dangers pour racheter celui auquel il ne tient pas par les liens du sang. « Romain, lui dit-il, quelle force te pousse donc, toi et les prêtres de ta religion, à venir retirer de l'esclavage ceux que la guerre a fait tomber entre nos mains? Va, rassure-toi, je te permets de voir Egidius, et peut-être demain, avant que le soleil ait fini son cours, je t'aurai laissé libre de ramener dans ses foyers ce jeune guerrier. Je l'estime : il s'est vaillamment comporté dans la bataille ; aussi j'ai eu soin que sa captivité ne fût point dure. » Il avait insensiblement amené le vieillard dans une grande et large cour où plusieurs guerriers se livraient à divers jeux d'adresse : quelques-uns s'exerçaient à sauter, demi-nus, au milieu des lances et des épées ; quelques autres s'escrimaient à pied avec des massues, des maillets, des marteaux, des framées, des angons à deux crochets, des haches à deux tranchants ; d'autres caracolaient sur de légers coursiers. « Tiens, lui dit-il en lui montrant un jeune cavalier qui maniait son cheval avec une adresse surprenante, le reconnais-tu ? » A ces mots, Hilaire court au-devant du jeune homme. Celui-ci n'a pas plus tôt aperçu le vieillard, qu'il saute à bas de son cheval et se jette dans les bras de l'évêque. Leurs larmes se confondent : « O mon père ! est-ce vous? s'écria le guerrier. Quoi ! seriez-vous ici pour m'arracher de l'esclavage? car je ne puis croire qu'une autre raison vous amène en ces lieux. » Le vieillard lui dit qu'il n'a réellement entrepris ce voyage que dans la vue de rendre son filleul à une épouse adorée, à une famille honorable plongée dans la plus profonde tristesse. Le seigneur, que touchait cette tendresse mutuelle, invita les deux Romains à une *ghilde* qui se tenait le lendemain chez lui.

Quand l'évêque eut satisfait aux nombreuses questions de son filleul, il lui demanda quelles étaient ces ghildes dont il avait souvent entendu parler. Egidius lui répondit que c'étaient des associations de guerriers qui se réunissaient pour combattre, pour sacrifier et pour faire des banquets ; que les membres des ghildes étaient unis par serment ; que ces sociétés étaient fort communes dans tous les pays du Septentrion ; que, dans les Etats de Clovis, le clergé s'efforçait de les abolir ; mais que les Franks nouvellement convertis au christianisme croyaient faire assez en mettant leurs associations sous l'invocation de la Vierge et des saints et s'imaginaient ainsi pouvoir en conscience se livrer à leurs goûts effrénés pour la bonne chère.

Le lendemain, dès la huitième heure, le manoir se remplit de tous les membres de la ghilde ; ils s'assirent aux tables dressées dans le *ghildeskalen*, ou salle de réunion, à laquelle étaient annexés une cuisine, des celliers et des offices. Les convives étaient présidés par un vieux guerrier : le chef frank lui avait cédé volontairement cet honneur. Hilaire ne remarqua point, dans ce festin, la délicatesse qu'il avait observée dans les repas auxquels il avait précédemment assisté. C'étaient de grosses pièces de viande, des quartiers de venaison bouillis, rôtis ; c'étaient des tonneaux de bière rangés dans le lieu du banquet, et dont les convives s'abreuvaient avidement. Le chef frank avait fait placer Hilaire et Egidius à côté de lui. Après avoir longtemps bu et mangé, les convives portèrent des toasts aux braves morts sur les champs de bataille, puis aux guerriers vivants qui s'étaient rendus fameux dans la tribu. Le seigneur, plein d'attention pour ses hôtes, les prévint qu'on allait aussi porter des toasts aux dieux et s'entretenir d'expéditions prochaines. Les deux Romains demandèrent à se retirer. Rentrés dans leurs chambres, ils entendirent longtemps la joie bruyante des convives : ils reposèrent quelques heures. A leur réveil, ils apprirent qu'à la suite d'une violente dispute deux guerriers franks avaient été tués, trois autres blessés. Egidius était étonné qu'il n'y en eût pas davantage. Le lendemain, le pieux évêque obtenait la liberté de son cher élève.

Après une seconde journée passée sous le toit du Frank, tous deux lui rendirent grâce de ses attentions. Enfin ils prirent congé de lui, et, sous la conduite d'une escorte qu'il leur fournit, ils atteignirent la frontière du royaume de Clovis et reprirent le chemin de la Gaule méridionale.

Peu de jours après, Egidius essuyait les larmes de sa jeune et tendre femme, et le vénérable prélat, rentré dans son diocèse, cherchait d'autres infortunes à soulager.

A. CHARGUÉRAUD.

PARTITIONS DU *DERNIER DES PALADINS*.

DÉCISION DES JURYS.

Nous disons des jurys, — car nous en avons constitué plusieurs, afin d'éviter tout soupçon de partialité. Nous ne devions pas moins à l'illustre mémoire d'Halévy, qui nous avait promis de présider à ce concours.

Voici le résultat combiné des différents rapports que nous avons reçus :

Sur les seize partitions envoyées, dix méritaient l'exécution et l'éloge.

Le premier prix, à l'unanimité, est décerné, *ex æquo*, à M. Paliard et à M. Holz. L'un et l'autre ont « l'étoffe des compositeurs. »

M. Paliard : « Joliment et facilement écrit. Musicien de pratique et qui sait son affaire. De l'inspiration, de la gaieté, de l'originalité, de la verve, du talent. »

M. Holz : « Charmante partition, très-bien menée. Plus original encore que M. Paliard. »

Second prix, *ex æquo :* M. Cohen, M. M***, de Caen, M. d'Aguilar.

M. Cohen : « Bonne facture. Trop sérieux pour le sujet. Marche des outres bien réussie. Talent. »

M. M***, de Caen : « Inspiration distinguée. Thèmes excellents. Harmonie remarquable. Un peu de manque de pratique. Vocation incontestable. Talent. »

M. d'Aguilar : « Duo magistral. Boléro caractéristique. Entente du drame. Quelques fautes d'harmonie. Avenir sérieux. »

Mentions honorables : M. Simiot : « Expérience et métier. Thèmes bons. Facture un peu uniforme. »

M. Soubiès : « Bien fait. Du style, mais pas assez scénique. Trop sérieux. »

M. de Vézian : « De l'originalité. Jolies choses, incomplètes. Quatuor trop développé. Un peu de manière. »

Mlle Guézenec : « De l'originalité. Des idées. Du sentiment. De la grâce. Belle organisation. Manque de savoir-faire. »

M. Laignel : « Facilité musicale. Bonne mémoire. Thèmes un peu faibles. Manque d'harmonie. »

En résumé, le concours du *Dernier des Paladins* a révélé deux talents faits, trois talents d'avenir et cinq bonnes organisations musicales. C'est plus que nous n'espérions, — et c'est assez pour que les théâtres imitent notre exemple.

Nous adjurons les quatre théâtres lyriques de Paris de mettre au concours de bons livrets en un ou deux actes, — et l'Académie et la direction des Beaux-Arts de provoquer et de protéger ces concours.

Nous avons prouvé qu'ils feraient éclore des talents et développeraient l'art et la carrière musicale en France.

Nous proposons à MM. Paliard et Holz de présenter et de recommander leurs partitions au choix d'un des théâtres lyriques de Paris.

En tout cas, l'une des deux sera exécutée, à la saison prochaine, dans un concert ou dans un salon important, ainsi qu'une ou plusieurs des partitions du second prix, — autant que la chose nous sera possible.

M. Charles Wallut adresse ses félicitations cordiales et ses vifs remercîments aux compositeurs que son opérette a si heureusement inspirés.

PITRE-CHEVALIER.

Les autres partitions sont à la disposition des auteurs, au bureau du *Musée des Familles*.

On vient de nous adresser une brochure dont nous n'avons point à rendre compte, car elle est politique et traite de la *vérité vraie sur la Pologne;* mais elle nous a vivement frappé et frappera tout le monde, au point de vue philosophique et littéraire. Elle est signée : *Un Conseiller d'Etat*, et on l'attribue à un grand seigneur russe. Les plus habiles écrivains français s'honoreraient de la vigueur de pensée, de la générosité d'opinion et de la perfection de style qui distinguent cet ouvrage. Témoin la page suivante :

« Le droit et la force se disputent l'empire du monde et décident des événements. Le droit est un principe né de l'intellect et s'appuyant sur la raison. La force n'est qu'un fait dérivé de nos mauvais instincts ; elle dédaigne le raisonnement, frappe en aveugle et passe. En d'autres termes, la force est la négation du droit; or, comme celle-ci se base sur la vérité, ses doctrines sont nécessairement saines et invariables; en dehors d'elles, il n'y a qu'erreur et mensonge. De plus, comme le principe du droit implique celui du devoir, il arrive que, dès qu'on oublie l'un, on ne tarde pas à voir enfreindre l'autre, et que du défaut d'équilibre général naissent toutes les perturbations... Alors disparaissent, sous le coup de la violence, la sécurité et l'harmonie universelles. »

Sous le titre de *Fragments philosophiques*, le docteur F. Alliot a résumé les principales idées qu'il a si bien développées dans son grand ouvrage de la Philosophie des sciences. — Démonstrations nouvelles de l'existence de Dieu. — De la puissance des lois chimiques. — Du progrès, tels sont les titres intéressants de quelques-uns des chapitres du nouveau livre de M. F. Alliot.

UNE PARADE DE COCHIN.

Nous complétons, par ce joli dessin, la série des cartes et invitations des deux derniers siècles (voyez notre livraison de mai dernier). Cette parade, découverte par M. Wattier, n'avait été gravée dans aucun recueil. Le même dessinateur nous donnera bientôt une suite de costumes de fête du dix-huitième siècle, également inconnus et curieux.

P.-CH.

Parade d'après Cochin. Dessin de Wattier. « Petite estampe, en hauteur, de la grandeur d'une carte à jouer, qui a servi de billet d'entrée pour les divertissements particuliers donnés au roi Louis XV par la marquise de Pompadour, sur le théâtre des petits appartements, vers la fin de l'année 1759. »

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LES FÊTES DE LA FAMILLE [1].

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Les fêtes de la famille. La première communion. Composition et dessin de Sauvageot.

La première Communion ! A ce seul mot, ne voyez-vous pas se lever devant vous l'essaim des doux et purs souvenirs ! O ma jeunesse ! vas-tu revenir ?... Depuis ce jour béni, les joies et les douleurs de la vie nous ont apporté tour à tour bien des émotions contraires ; aucune n'a pu effacer celle-là !

— Oh, la belle matinée de mai ! dit cet homme au front pensif, que tant de soucis dévorent ; que le ciel était limpide et bleu ! que ma mère était heureuse ! comme mon aïeule, penchée sur le missel, était pieusement recueillie ! que le bon curé fut éloquent, et comme la grande voix de l'orgue se mêlait bien à nos chants qui tremblaient !... L'autel était paré ; l'église rustique s'était faite bien belle ; on avait mis des fleurs partout, et leur parfum s'exhalait avec les mystiques vapeurs de l'encens. La fête était autour de nous comme en nous !

La première communion, placée entre l'enfance qui va finir et l'adolescence qui va commencer, marque de sa date solennelle la première étape de notre vie et prélude en quelque sorte à l'existence nouvelle qui va commencer pour nous. Sommes-nous de ceux à qui la nécessité impose le rude labeur et la tâche quotidienne, c'est à partir de ce moment que nous allons quitter les jeux du premier âge, et, près de ceux qui jusque-là ont travaillé pour nous, porter à notre tour le poids du jour et de la chaleur ; avons-nous, au contraire, le privilége de l'opulence, et le choix d'une carrière nous est-il permis, c'est maintenant qu'il va falloir diriger vers un noble but notre sérieuse activité. Ainsi, qui que nous soyons, fils d'artisan ou fils de prince, la *première Communion* est notre vrai début dans la vie ; ce jour-là, nous revêtons la robe prétexte comme les enfants romains ; mais la robe du chrétien n'est pas trempée dans la pourpre de Tyr ; c'est la robe blanche du catéchumène, la robe blanche, symbole du cœur pur et de l'âme innocente.

Ainsi, toutes les poésies se réunissent et s'accordent pour enchanter cette première aube de la vie morale, éclairée de la divine lumière de la religion, et cet éveil de l'homme dans l'enfant, au-devant duquel Dieu descendant du ciel s'avance, comme un roi qui viendrait recevoir un fils bien-aimé au seuil de son palais ; et, lorsque tant d'événements d'une date plus récente s'effacent et pâlissent dans la mémoire infidèle, celui-là, toujours présent, rayonne d'un éclat éternellement jeune. Tout le monde sait le mot de l'empereur Napoléon 1er : « Le jour de notre première communion est le jour de notre vie où nous sommes le plus heureux. »

Louis ENAULT.

LES PRISONS D'UN SERIN [1].

VI. — A LA BELLE ÉTOILE.

Ce fut comme une espèce d'ivresse : ce rayon de lumière exerçait sur moi une attraction irrésistible. Pour la première fois j'éprouvais la délicieuse sensation de l'air circulant sans obstacle autour de moi ; pour la première fois je pouvais me lancer en avant sans trouver des barreaux. Je volai ainsi jusqu'à ce que, pris d'une sorte de vertige, ébloui par l'éclat du soleil, je sentisse les forces me manquer tout à coup. Je regardai autour de moi ; partout l'espace, partout le vide ! Alors mes yeux se fermèrent, et je tombai d'une prodigieuse hauteur sur un toit que la Providence mit heureusement sur ma route, ou plutôt dans une gouttière, qui, placée entre deux maisons mitoyennes, formait un ruisseau de plomb au fond d'une vallée de tuiles.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? dit en ce moment une petite voix effarée ; un peu plus, cet imbécile tombait sur mon nid.

J'ouvris les yeux et vis la jolie tête noire d'une hirondelle, qui sortait d'un nid appliqué le long d'une cheminée, tout près de l'endroit où j'étais tombé.

— Pardon, dame hirondelle, lui dis-je d'une voix plaintive ; mais, pris de vertige pour avoir trop longtemps fixé le soleil, je suis tombé où j'ai pu, et je regrette de vous avoir effrayée.

— Effrayée ! dit-elle d'un petit air crâne ; sois tranquille, l'ami, tu ne m'as pas effrayée du tout ; il faut autre chose qu'un serin pour effrayer une hirondelle. Mais, continua-t-elle d'un ton railleur, je croyais que l'aigle seul avait le privilége de fixer l'astre du jour ; il paraît que les serins s'en mêlent aussi.

— Si vous saviez, repris-je, à quels dangers je viens d'échapper et quels malheurs je viens de subir, vous n'auriez pas le courage de railler un infortuné sans asile, sans famille et sans patrie.

— Si tu es malheureux, c'est différent, dit-elle en changeant de ton. Voyons, conte-moi tes peines ; c'est déjà un moyen de les adoucir.

J'avais, en effet, besoin de m'épancher et j'éprouvai un amer plaisir à passer en revue tous les malheurs de ma vie. Quand j'eus fini :

— Et que vas-tu faire maintenant, mon pauvre ami ? me demanda l'hirondelle avec intérêt.

— Jouir de cette liberté qui me coûte si cher ! m'écriai-je. Je veux revoir mon pays, les oiseaux de mon espèce. Là, je construirai un nouveau nid, et je le placerai si haut que ni homme ni chat ne pourront l'atteindre.

— Revoir ton pays ! mais comment y arriveras-tu, malheureux ? Il te faut traverser les mers et rester des heures, des jours entiers sans trouver où te percher pour reposer tes ailes. La nature, qui nous destinait à des migrations perpétuelles, nous a donné cette faculté ; mais toi, pauvre serin, qu'elle destinait à une vie sédentaire, il te serait impossible d'entreprendre un pareil voyage.

— Et si je me joignais à l'une de vos colonnes à l'époque de votre départ ?

— Tu serais distancé dès la première heure et nul ne s'occuperait de toi. Les chefs répondent du salut de tous et ne souffrent pas que l'on s'arrête pour un individu isolé. Ce qu'on ne fait pas pour une hirondelle, on le fera encore moins pour un serin. Crois-moi, renonce à cette idée et cherche parmi les hommes une meilleure condi-

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

tion. Tout le monde n'aime pas les chats comme ta dernière maîtresse, et les amateurs d'oiseaux, en général, n'en ont jamais chez eux.

— Non, m'écriai-je, j'ai dit un éternel adieu à la demeure des hommes. Libre je suis né, libre je veux mourir, et, puisqu'il m'est impossible de revoir ma patrie, je veux m'acclimater dans ce pays et vivre aux champs comme les autres oiseaux.

— L'été, ce sera bon; mais l'hiver, que deviendras-tu? Comment trouver ta nourriture sur la neige? Comment résister à la rigueur du froid, qui tue bien des oiseaux chaque année?

— Je ferai comme eux, je mourrai! dis-je d'un ton résolu; j'aime mieux mourir de froid que sous la dent d'un chat.

— A la bonne heure, dit l'hirondelle; va, mon pauvre ami, et que le ciel te protége. Tous mes vœux t'accompagneront.

Je remerciai la bonne hirondelle, et la quittai aussitôt pour mettre mon projet à exécution. Je volai longtemps au-dessus de cet océan de maisons que l'on nomme Paris; et, lorsque j'aperçus la campagne à quelque distance, je me reposai sur la dernière cheminée, afin de ne pas épuiser mes forces. Je me souvins alors seulement, aux sollicitations de mon estomac, que je n'avais rien mangé depuis la veille, et le besoin qui me pressait m'engagea bientôt à me remettre en route. Une fois dans la campagne, pensais-je, je trouverai bien quelque grain à mettre sous la dent. Je ne me trompais pas, et je n'eus que l'embarras du choix parmi une foule de graines et de fruits qui m'étaient inconnus, et dont l'instinct que nous a donné la nature me faisait reconnaître les propriétés.

Tandis que je réparais ainsi mes forces, plusieurs oiseaux s'étaient approchés de moi.

— Tiens, un serin! s'écria l'un d'entre eux; d'où diantre sors-tu, canari? Tu t'es sans doute échappé de ta cage pour faire l'école buissonnière?

— J'en suis sorti pour n'y rentrer jamais, répondis-je. Je viens vivre parmi vous, je veux être votre ami, votre frère...

— Notre frère! dit un pinson d'une voix aigre; mais alors il faudrait quitter cette robe jaune qu'aucun de nous ne porte. Les frères se ressemblent, chez les oiseaux du moins.

— Qu'importe la robe, repris-je, si le cœur est le même?

— C'est cela, dit-il, pour que nos filles s'amourachent de toi, ne fût-ce que pour la nouveauté!

— Eh bien! vous me donnerez l'une d'elles, et je vous réponds de son bonheur.

— Et vos enfants, quel nom leur donnera-t-on dans la famille des oiseaux? Seront-ils serins, linots ou fauvettes? Non, ce seront des mulets, des métis, que sais-je? Si depuis la création nous nous étions livrés à de pareilles alliances, où en serions-nous aujourd'hui?

— Pourtant, repris-je, le soleil luit pour tout le monde, et la graine ne manque pas dans vos champs.

— Sans doute; et si tu arrivais ici avec ta femelle, nous vous laisserions vous y établir à vos risques et périls.

— Et c'est parce qu'un chat cruel l'a dévorée, parce que je suis seul et isolé sur la terre que vous me repoussez avec cette dureté?

— C'est malheureux pour toi; mais l'intérêt général avant tout.

— Faites-le au moins chanter, dit une linotte, que nous sachions ce que c'est que la voix d'un serin.

— Ça ne vaudra toujours pas celle du rossignol, dit un gros moineau franc, qui n'avait pas encore parlé.

— Qu'il chante! qu'il chante! crièrent à la fois toutes les femelles, qui semblaient évidemment s'intéresser à mon sort.

Je ne demandais pas mieux que de me faire entendre, persuadé que mon chant allait enlever tous les suffrages, et je me hâtai d'obéir. Mais, hélas! là encore m'attendait une cruelle déception. Soit que les émotions de la nuit ou la longue course que je venais de fournir eussent agi d'une manière fâcheuse sur mon larynx, toujours est-il que je ne me sentis pas en possession de mes moyens ordinaires.

— Tiens! ce n'est que ça! dit bientôt un gros merle en m'interrompant; ce n'était pas la peine de faire tant d'embarras.

— J'avoue que je suis fort enroué, répondis-je. J'ai quitté ce matin l'atmosphère chaude d'une maison dès le lever du soleil, et l'humidité m'aura saisi.

— C'est le *serein*, dit le merle en riant; c'est cela même. On voit bien que tu as fréquenté les hommes. Leurs ténors ont toujours un rhume à leurs ordres pour dissimuler leur impuissance. Tu parles de vivre aux champs, et tu ne peux supporter l'humidité d'une matinée d'automne! En voilà un drôle de campagnard!

Puis, élevant la voix :

— Eh! rossignol, mon ami, viens un peu, je te prie, et montre à ce présomptueux serin ce que c'est que chanter! cria-t-il.

— A quoi bon humilier cet étranger? dit alors d'une voix douce un petit oiseau de couleur fauve, qui se montra tout à coup sur la branche d'un marronnier; d'ailleurs ce n'est pas mon heure de chanter; laissez-moi faire ma sieste.

Et il disparut de nouveau sous le feuillage.

— Original, va! fit le merle avec humeur; il n'en fait jamais d'autres!

Puis, se tournant vers moi :

— Ainsi c'est entendu, l'ami, me dit-il avec autorité; que demain on ne te retrouve plus ici; telle est la décision de la majorité.

Notez que la majorité n'avait rien décidé du tout. Deux ou trois oiseaux lui avaient imposé leur opinion, sous prétexte d'interpréter la sienne, ainsi qu'il arrive souvent ailleurs que chez les oiseaux, à ce que j'ai entendu dire.

Sitôt cet inique arrêt rendu, l'assemblée se dispersa afin de chercher un gîte pour la nuit, car le soleil approchait de l'horizon; et je me trouvai seul, brisé de fatigue et de douleur.

— Tâchons de dormir, me dis-je enfin à moi-même et d'oublier pour quelques heures la cruauté du sort. Demain, au lever du jour, il me faudra quitter ces beaux lieux (où il m'eût été doux de vivre), grâce à l'égoïsme de leurs heureux habitants.

Et je cherchai instinctivement un abri sur les branches du marronnier où j'avais aperçu le rossignol. . . . . .

ANTOINETTE.

(Fin du manuscrit d'Antoinette (Olympe Minel). Ce sont les dernières lignes qu'elle a écrites et que la mort ne lui a pas permis d'achever; elles nous furent adressées, bientôt après, au *Musée des Familles*, avec les notes sur lesquelles nous avons fait achever *les Prisons d'un serin;* notes qui se résumaient en cette recommandation spéciale : « Placer l'oiseau dans une grande maison de Paris, où il ait l'occasion d'observer les différentes

classes de la société, au milieu d'une crise qui les mette en lutte, — par exemple, la révolution de 1848. »

C'est le programme que notre collaborateur MAC-LÉNOR a rempli avec un soin religieux et avec un talent dont nos lecteurs seront juges. (*Note de la Rédaction.*)

SUITE DES PRISONS D'UN SERIN,

Achevées par MAC-LÉNOR.

VII. — LA NUIT.

C'était un arbre centenaire, dont la cime à demi brisée attestait les ravages du temps. Une sève encore puissante avait couronné sa base de rameaux vigoureux. Je m'élançai vers l'un des plus élevés, et je m'y établis solidement sur une petite branche.

Rentrant avec douleur dans la réalité, je me pris à regretter la cage élégante où j'avais connu le bonheur d'aimer.

Une froide humidité engourdissait mes ailes. L'obscurité, toujours croissante, ajoutait une vague inquiétude à mes souffrances.

Bientôt je vis de près le monde inconnu des insectes nocturnes, dont je n'avais jamais entendu que les bourdonnements. Qu'ils furent loin de me rappeler les brillantes couleurs de ceux des îles Fortunées, qui, miroitant au soleil comme des pierreries, prennent le soir l'éclat de la flamme!

Tout à coup, au milieu d'un concours des oiseaux de proie, qui m'inspiraient déjà une terreur folle, un cri affreux retentit si près de moi, qu'il me glaça jusqu'au fond de mon être. A ce cri aigu, sifflant, prolongé comme un soupir de l'autre monde, succéda un silence plus profond encore! Je n'entendais plus que les battements de mon cœur...

La voix formidable se reproduisit par intervalles réguliers, implacable, et si près de moi, que je croyais sentir sur mon aile le souffle qui la produisait...

Bientôt le roulement lointain du tonnerre accompagna, comme une basse, ce terrible chanteur...

Avec des tremblements et des soins infinis, je tournai la tête vers le tronc de l'arbre (horreur!). Deux yeux ronds, fixes et brillants, semblaient dévorer l'espace!

— Mischief! Mischief! est-ce toi dont la haine me poursuit encore?...

Magnétisé par ce regard, je me sentais perdu quand, soudain, un éclair brillant jaillit du nuage et nous rendit la lumière.

J'eus le temps d'apercevoir mon ennemi : sa grosse tête ronde, qu'entourait une collerette blanche et légère, était surmontée de plumes noires simulant des oreilles d'une mobilité extraordinaire (1).

Ma terreur allait peut-être se calmer. J'avais remarqué que cette bête affreuse, comme tous les méchants, était blessée par la lumière, et que ses yeux terribles s'étaient voilés vivement devant l'éclat de la foudre.

Un vent formidable s'éleva, secoua le marronnier à le déraciner; mes pattes, privées du ressort que leur donne le sommeil (2), menaçaient de lâcher la branche. J'achevai de perdre ce qui me restait d'intelligence en voyant mon effroyable ennemi s'avancer, déployer ses ailes et s'envoler lourdement en écrasant au passage ma pauvre retraite. Je sentis un choc violent, suivi d'un vertige indescriptible, et je perdis le sentiment de mon existence.

(1) Le grand duc, géant des oiseaux de proie.

(2) Par une structure particulière des muscles des pattes, les oiseaux sont d'autant plus solidement attachés aux branches dans le sommeil qu'ils sont plus affaissés sur eux-mêmes.

VIII. — ROSE.

Je sortis de ma léthargie quand le soleil, élevé sur l'horizon, eut ramené la circulation de mon sang. Avec quel bonheur je me sentis renaître! Les oiseaux essayaient autour de moi leur concert matinal. J'aurais voulu, comme eux, remercier le Créateur, qui, par un sourire, rend la paix à la terre. Je ne pus que relever la tête, mes ailes et mes pattes étaient paralysées par la souffrance.

Un incident nouveau attira bientôt toute mon attention : un bruit léger s'entendait dans l'herbe, je reconnus les pas cadencés d'une jeune fille qui s'avançait d'un pied joyeux. C'était une fraîche paysanne des environs de Paris : bonnet rond, tablier à bavette, robe printanière, mine éveillée, sourire charmant. Rose (je sus bientôt son nom) m'aperçut avec étonnement et, s'avançant sur la pointe du pied, me saisit sans peine de sa main mignonne.

— Je le tiens, pauvre petit! que tu es gentil! quel beau plumage! Mais qu'as-tu donc? Tu ne peux te soutenir, tes pattes sont humides et glacées?...

Elle s'assit sur le gazon et, me caressant de ses deux mains, elle me réchauffait de son souffle...

Rose se rendait à Paris, où sa tante lui avait trouvé une place de femme de chambre chez un négociant, habitant, comme elle, l'hôtel d'Herblay. Pendant qu'elle s'occupait de moi, la voiture publique qu'elle devait prendre passa au bout de l'avenue sans qu'elle l'aperçût et descendit rapidement le coteau. Le bruit des grelots éveilla, mais trop tard, l'attention de la jeune fille, qui d'abord demeura interdite, puis, se ravisant promptement, résolut de gagner Paris à pied, et d'acheter une cage à son petit oiseau avec l'argent qu'elle venait, forcément, d'économiser.

A l'autre extrémité de l'avenue, le père de Rose, concierge du marquis d'Herblay, ouvrait en ce moment la grille du château pour laisser passer une magnifique calèche, dont les chevaux s'irritaient de l'allure trop lente qu'on leur imposait. En effet, leur maître les précédait à pied en paraissant savourer la fraîcheur de cette matinée charmante, et en se retournant quelquefois vers sa belle villa italienne, qui se détachait toute blanche entre les massifs de verdure.

Le marquis pouvait avoir soixante ans; sa taille mince et droite malgré son âge, sa noble physionomie, ses cheveux blancs, la distinction de sa démarche, tout annonçait en lui une nature d'élite. Il avait beaucoup souffert : resté seul à l'âge où l'homme consacre passionnément ses heures à préparer pour sa famille un avenir heureux et brillant, il avait cherché sa consolation dans l'amour de la science, des arts, et dans le bonheur qu'il répandait autour de lui.

— Eh quoi! c'est toi, Rose, je te croyais partie. Mais que portes-tu là avec tant de soin?

— Voyez, monsieur le marquis, dit la fillette avec sa plus gracieuse révérence, j'ai trouvé dans la rosée ce pauvre petit serin presque mourant. Comme il ressemble à celui de Mlle ANTOINETTE, la jeune malade qui écrit de si belles histoires et qu'affectionne tant M. le curé! Mais le sien ne chante pas, et celui-ci est bien plus beau. Son nid serait-il dans nos bois? Chantera-t-il pour me remercier?

— C'est un ambassadeur étranger, dit le marquis en souriant; habit doré, talon rouge; beau parleur et beau mangeur. Donne-lui des graines et du sucre; oui, il te payera, en effet en chansons.

— C'est peut-être, reprit Rose, dans le pays de cet oiseau que voyage mon cousin Paul, lui aussi bien malheureux!

— Malheureux, pourquoi?

— Embarqué, comme mousse, à la mort de son père, lui aussi est loin de nous! et son maître est si méchant, il est si souvent battu, que, nous écrit-il, ses camarades l'ont surnommé Taloche!

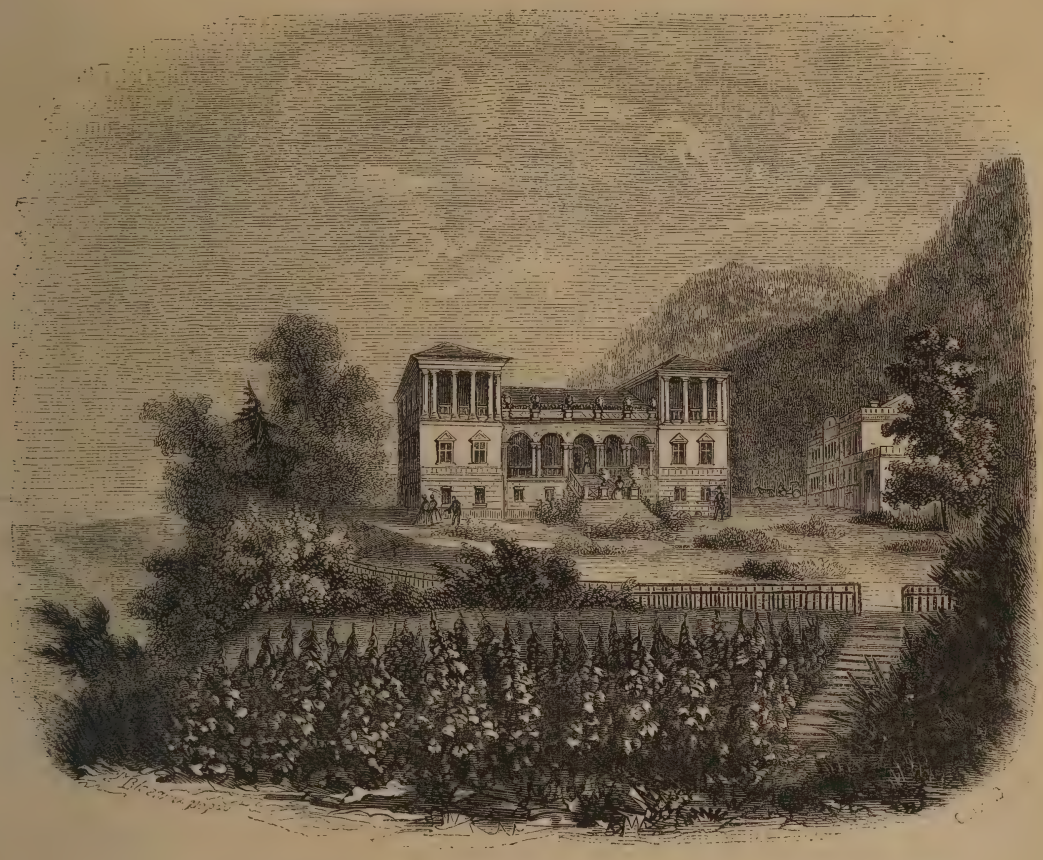
Et Rose essuya une larme avec le coin de son tablier.

— Console-toi, mon enfant, et pour ne pas te fatiguer à faire à pied cette longue route avec ton petit bagage, monte sur le siége près de mon cocher.

La calèche prit une allure rapide, et peu après elle s'arrêta devant la boutique d'un oiseleur, où le bon marquis fit choisir à Rose, ravie, une jolie cage pour moi.

Arrivée à l'hôtel, pendant que le marquis gagnait ses somptueux appartements, Rose grimpa joyeuse les cinq étages de sa tante, et je rentrai avec elle dans ce monde que j'avais déjà entrevu, et que j'allais étudier cette fois du haut en bas, aux divers étages de l'hôtel d'Herblay, et à travers des événements touchants et terribles.

La mansarde de Catherine, propre et rangée, était égayée par une fenêtre donnant sur la rue : une petite



La villa du marquis d'Herblay. (Page précédente).

caisse d'oranger, un réséda, des capucines empêchaient les rayons trop vifs du soleil d'y pénétrer.

IX. — LA MANSARDE.

Quand Rose entra, un tableau touchant s'offrit à sa vue : un tout jeune homme, étendu sur le fauteuil de Catherine, la tête penchée sur l'épaule de la vieille femme, semblait se reposer avec délices. Celle-ci souriait à travers ses larmes et le couvrait de baisers. Rose demeura un instant immobile sur le seuil; mais que son émotion fut douce quand elle reconnut, malgré sa pâleur, le petit Paul, si rose et si joufflu il y avait trois ans! Ah! qu'il portait tristement sur sa douce figure la justification du nom de Taloche. En apercevant Rose, il bondit vers elle, et ces trois êtres si bons confondirent leurs cœurs dans une même étreinte.

Moi aussi j'étais ému! je venais de reconnaître l'excellent enfant qui m'avait soigné pendant la traversée. Ma tendresse s'exhala soudain en chants joyeux qui révélèrent ma présence.

— O le charmant oiseau! s'écria Rose radieuse. Il n'avait pas encore chanté. Tiens! mon cher Paul, il veut fêter ton arrivée. Vois qu'il est joli! Et, me saisissant adoitement, elle me déposa sur la main de son ami.

— Tiens! on dirait le pauvre serin qui m'a valu mes deux premières pièces de cent sous. Mais c'est lui-même!

Cette petite marque à la patte ne laisse aucun doute. Moi aussi je l'aime, car ces bienheureuses pièces que j'ai conservées si longtemps ont payé mon retour près de vous!

Et, mettant un clou à sa fenêtre, Paul plaça ma cage au milieu des fleurs et commença son histoire, qu'écoutaient avidement Rose et Catherine.

Il en était au récit des dernières cruautés du négrier, qui l'avaient décidé à fuir, lorsqu'une voix rauque et brutale se fit entendre dans l'escalier, entonnant l'air patriotique : *Mourir pour la patrie*, qui retentissait alors dans toutes les rues de la capitale.

Un homme entra : costume de travail, tablier de serge verte, petit sac à la main renfermant des outils de tapissier. Il venait de poser les tapis chez le marquis, qui l'avait poliment remercié et payé généreusement. Cependant la vue des richesses qui décoraient l'appartement avait sans doute excité chez lui des sentiments envieux, car il murmura en se laissant tomber sur sa chaise :

— Oh! ces riches! tout leur appartient, et cependant ils tremblent, puisqu'ils sont généreux.

Puis, avisant Paul et Rose :

— Ah! c'est toi, petit! déjà revenu! tu pouvais bien rester marin! Il faudra travailler, si tu demeures ici, je n'aime pas les fainéants. Et toi, m'amselle, on te voit bien souvent à Paris. Il n'y fera pourtant pas bon bientôt! Où est mon journal? Aristide est-il venu? Aurons-nous réunion ce soir?

Catherine prit sur la cheminée un numéro de *la Réforme*, journal que prêtait à son mari le négociant du second étage, et le lui passa en soupirant.

— N'y va pas, mon cher Michel, reste avec nous pour fêter l'arrivée de ces enfants! Il est convenable, d'ailleurs, que tu présentes Rose chez M. Bonnefoy, puisqu'elle y doit coucher ce soir.

— A la bonne heure, celui-là! dit Michel, c'est un bon; il travaille pour la réforme et ne manque pas un banquet! Il a même porté un toast à l'émancipation des travailleurs!

Tout en parlant, Michel lançait vers moi des regards hostiles; mes chants l'irritaient; enfin, regardant Catherine, il dit :

— Qu'est cette nouvelle sottise? Je ne veux pas d'esclave chez moi; rendez la liberté à cet oiseau... qu'il retourne dans sa patrie!

Ouvrant vivement ma cage, Michel chercha à me saisir; effrayé, le cœur plein d'angoisses, je jetai un regard de détresse vers Paul et Rose, et, m'enfuyant avec un cri d'effroi, je volai d'un trait vers une fenêtre ouverte de l'étage inférieur, où j'apercevais un riant paysage qui me rappelait les îles Fortunées.

X. — QUAND UN SERIN EST A UNE FENÊTRE, IL N'Y EST PAS SEUL.

— Hôte charmant, que me veux-tu? s'écria la voix d'un jeune homme. Viens-tu poser sur ce cadre? Tu y fais vraiment de la couleur locale!

Et craignant de me voir m'envoler, le peintre ferma doucement la fenêtre.

Je n'avais garde d'essayer de fuir. Une sympathie étrange s'emparait de moi à la vue de ce beau jeune homme.

Albert avait vingt-cinq ans, une physionomie intelligente qui attirait le regard et le retenait charmé; ses grands yeux d'un brun doré, frangés de longs cils noirs, avaient cette limpidité qui annonce la rêverie sérieuse. Ils formaient avec une abondante chevelure blonde un contraste harmonieux. Son nez droit, une bouche pleine de bonté, sur laquelle s'épanouissait le beau sourire de l'espérance et de la jeunesse, une taille élancée, des mains superbes, tout annonçait dans mon nouvel ami une nature d'élite.

Paul avait apporté ma cage chez le peintre, et dès lors je devins le commensal de l'atelier. Choyé par mon nouveau maître, qui travaillait beaucoup et vivait dans la solitude, mon affection pour lui s'accrut très-vite. Il avait remporté le grand prix de Rome. Arrivé depuis peu de temps de la ville éternelle, où il avait passé deux ans à étudier les maîtres, il regrettait cette terre classique de l'art, où les chaudes couleurs du ciel ont dévoilé le secret du coloris à tant d'artistes immortels. Cependant plusieurs de ses tableaux, fort remarqués à la dernière exposition, lui avaient valu une médaille d'honneur.

Albert, issu d'une honorable famille, mais sans fortune, avait cru que son nom, déjà connu, lui assurait une existence large et facile par le travail. Cette illusion, hélas! avait peu duré : les commandes avaient été rares et diminuaient tous les jours; les préoccupations politiques de cette époque étaient désastreuses pour les artistes, qui, presque tous, voyaient la gêne arriver dans leur intérieur, et la misère menacer leur seuil.

Un matin, de très-bonne heure, le soleil resplendissait sur la fenêtre ouverte. Ma cage, ombragée de mouron frais, avait été accrochée dans l'embrasure. Je sautais joyeusement en chantant mes plus beaux airs. Albert souriait en partageant avec moi un petit pain, qu'il dévorait avec un appétit de vingt ans.

Peu après, il se remit au travail avec son ardeur ordinaire : il achevait une magnifique peinture : une vue du Colisée, à la manière de Claude Lorrain. Les ombres vigoureuses ressortaient puissantes sur un fond embrasé par le soleil à son déclin; dans un coin du tableau, la lune commençait à monter sur l'horizon avec la sérénité d'une belle nuit. On eût dit Apollon tombant dans l'abîme, entraînant le paganisme tout entier, et la Vierge chrétienne venant consoler le monde avec un sourire, sur le sol inondé du sang des martyrs.

Albert, tout entier à l'inspiration, ne voyait pas, comme moi, vis-à-vis, à l'étage inférieur, une belle jeune fille souriant à une femme de chambre qui lui apportait des gâteaux et des fraises. Elle plaça le plateau sur une jolie table, près de la fenêtre qu'elle ouvrit. Je reconnus Rose, et, sifflant d'une manière particulière, voletant contre les barreaux, je cherchais à attirer son attention. Albert releva la tête et, s'approchant de ma cage :

— Tu voudrais ta liberté, pauvre petit! mais elle est remplie de dangers pour toi!

Cependant il ouvrit la porte. Hésitant d'abord, je m'avançai sur le seuil, regardant, sautillant; enfin, prenant mon vol, je vins m'abattre au milieu des fraises avec mille cris de joie, regardant alternativement Rose et sa maîtresse, qui, étonnées et ravies, souriaient elles-mêmes.

Albert demeura ébloui du charmant tableau que ma fuite lui fit admirer : au milieu d'un fouillis de fleurs encadrant la fenêtre, Marie Bonnefoy resplendissait comme la marguerite des prés! son profil antique, son abondante chevelure, dont les tresses dorées semblaient un poids trop lourd pour son col élégant; la grâce de ses mouvements et l'innocence de son sourire, ravirent le jeune artiste jusqu'à l'extase! Retenant son souffle, il demeura immobile dans sa contemplation :

— Enfin! je ne suis plus seul, pensa-t-il, j'ai un rêve animé!

Et longtemps il regarda la belle Marie qui, enchantée de ma gentillesse, me prodiguait ses gâteaux et ses fruits. La présence de Rose m'avait apprivoisé bien vite, et j'acceptai pour perchoir le doigt effilé de sa maîtresse. Je m'enhardis même jusqu'à sauter sur sa blanche épaule et sur ses cheveux blonds comme les épis. Tout à coup Marie dit à Rose :

— Ce visiteur est charmant; mais pendant qu'il nous amuse, une autre pleure peut-être? Appartient-il à une jeune ouvrière dont il est la seule compagnie, ou à une pauvre vieille femme dont il endort les douleurs par ses chants?

Et, tout émue à la pensée de l'inquiétude du maître de l'oiseau, Marie regarde toutes les fenêtres de l'hôtel donnant, comme la sienne, sur le jardin.

Albert saisit ce naïf regard au passage et, faisant à la jeune fille un profond salut, il semble lui présenter des excuses de mon indiscrétion. Marie, étonnée à la vue de ce beau jeune homme qui la salue avec tant de respect et d'élégance, lui rend la révérence la plus gauche qu'elle eût faite de sa vie, et disparaît en rougissant.

Peu après Rose me rapportait à mon maître, qui lui fit mille questions sur la famille Bonnefoy, afin d'arriver par une suite de détours, savants dans leur ingénuité, à dire à Rose combien Marie était charmante...

Il fondait son espérance sur la discrétion des soubrettes!

En effet, Marie ne perdit rien de cet entretien. Il fut même plus accentué en passant par la bouche de Rose, et le soir, celle-ci étant allée voir son père, venu pour quelques heures à Paris, trouva moyen d'arriver jusqu'au marquis, et de lui vanter, comme des merveilles, les tableaux du peintre Albert.

— Petit poisson deviendra grand, aurait pu dire la fillette, si elle avait lu les fables de La Fontaine.

XI. — MONSIEUR BOURGEOIS! VOUS ALLEZ VOUS BRULER LES DOIGTS! (G. Nadaud.)

Souvent Albert passait des journées entières dans les environs de Paris à faire des études d'après nature. Il priait Rose d'avoir soin de moi pendant ses absences, et je remarquai le redoublement de tendresse qu'il m'exprimait quand j'avais passé la journée près de Marie. Celle-ci, aussi, me voyait avec un plaisir toujours plus vif. Elle me prenait dans sa main, me caressait et me comblait de friandises.

Un jour, je fis connaissance avec son père; M. Bonnefoy, négociant en gros, avait gagné une belle position dans le commerce des objets de luxe dits articles de Paris. Il ambitionnait depuis longtemps le titre de député; son désir, irrité par l'insuccès, avait amené ses opinions politiques du centre à l'extrême gauche. Il était l'un des plus chauds partisans de la réforme, sur laquelle il comptait beaucoup pour son élection, à cause des nombreux ouvriers dont il était connu, et sur lesquels ils se plaisait à constater son influence, quand, après les avoir flattés, il leur donnait quelques gratifications.

A cette époque, très-rapprochée de la révolution de février, le préfet de la Seine donnait des fêtes où le grand commerce luttait de toute la splendeur de ses toilettes avec la finance et les hauts fonctionnaires du gouvernement.

M. Bonnefoy, heureux de faire parler de lui dans les salons, comme dans les ateliers, résolut de conduire sa fille, pour la première fois, à un bal de la préfecture; il espérait augmenter son influence de l'effet que produirait la beauté de Mlle Bonnefoy.

Marie, candide et curieuse comme une pensionnaire, partit enchantée pour le bal; cependant, quand elle se vit entourée de ce monde brillant, de ces flots de lumière, de ces regards qu'elle attirait tous, elle fut très-intimidée; quand elle entendit le murmure flatteur qui la précédait et la suivait partout, murmure qu'elle ne comprenait pas, mais qui la troublait, elle se prit à regretter amèrement sa mère, cette protectrice naturelle, près de laquelle une jeune fille peut braver l'admiration du monde; et au lieu du plaisir qu'elle avait rêvé, elle sentit ses yeux se remplir de larmes quand l'orchestre donna le signal d'une contredanse. Elle avait été placée à côté d'une grande Anglaise peu aimable qui, ne s'occupant nullement de sa jeune voisine, s'entretenait dans son idiome avec quatre ou cinq misses aussi peu gracieuses que leur mère; la pauvre Marie sentait la jalousie des femmes la froisser autant que l'admiration des hommes la faisait rougir. Elle baissa les yeux pour se recueillir et échapper autant que possible aux regards de tous.

Plusieurs jeunes gens se précipitèrent vers elle pour obtenir la première contredanse; l'un d'eux, plus empressé et plus habile, lui offrit le bras et la conduisit au milieu du salon.

Quelle fut la joie de Marie en reconnaissant, dans ce jeune homme, son voisin l'artiste Albert.

Marie lui adressa un gracieux salut, et se rassura en se sentant ainsi protégée...

Albert mit tant de grâces à raconter à Marie la scène de leur première entrevue, il parla avec tant d'éloges de ma gentillesse, il décrivit si bien tous les souvenirs de cette matinée, que Marie, charmée, émue des mêmes sentiments, l'écoutait en silence, non sans laisser lire sur ses traits candides qu'à elle aussi ces souvenirs étaient précieux.

Albert, enhardi, sollicita et obtint trois contredanses, et quand il reconduisit Marie à sa place, ce fut d'une voix bien émue qu'il murmura à son oreille :

— Mademoiselle, cette soirée me laissera des souvenirs plus sérieux que ceux d'un oiseau, et qui ne s'envoleront pas comme lui.

Albert parla peu en somme, mais le cœur va plus vite que la politique!

M. Bonnefoy, au contraire, parlait beaucoup avec les officiers de la garde nationale, et sa candidature n'obtenait qu'un succès d'estime. L'aide-major, avisant Albert après la contredanse, l'appela en disant au négociant :

— Permettez-moi, monsieur Bonnefoy, de vous présenter le premier danseur de votre fille; c'est le fils de mon meilleur ami.

— Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance, dit le commerçant avec un salut protecteur; je crois que déjà nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre, et que vous habitez, comme moi, l'hôtel d'Herblay!

Albert salua respectueusement et se retira avec discrétion.

— Pauvre jeune homme, ajouta le major, son père perdit sa fortune en 1830, et le choléra le laissa orphelin! mais c'est un cœur honnête et rempli de courage, qui, livré à ses propres forces, a su, malgré sa jeunesse, se faire un nom dans les arts.

Quelque temps après cette soirée, M. Bonnefoy, coiffé du belliqueux bonnet à poil, et superbe dans son uniforme de garde national, allait partir pour le poste du château, où il avait l'honneur de monter la garde entre le charcu-

tier du coin et le coiffeur de sa fille ; cette confusion de la société faisait son bonheur, il trônait dans cette égalité d'un jour.

Quand M. Bonnefoy était de garde, il avait l'habitude d'aller embrasser sa fille avant de se rendre au poste, et il trouvait même d'ingénieux prétextes d'y rester le plus longtemps possible, admirant dans la psyché les grâces de sa tournure, et s'étudiant à prendre des poses martiales.

Ce jour-là, il dit à Marie d'un air grave :

— Ma fille, tu vas avoir dix-huit ans, tu as le malheur d'être privée de ta mère ; il faut donc que je pense à t'établir. Tu es trop raisonnable pour refuser d'assurer le crédit de ton père par une bonne alliance !

Marie, les yeux baissés, rouge comme une cerise, écoutait son père avec trouble...

M. Bonnefoy devant la psyché de sa fille. Dessin de Morin.

— Il te faut un époux aimant le travail, et ayant acquis sa fortune en passant par tous les degrés de sa profession. Mon ami Coquenard, aujourd'hui très-riche épicier en gros, quoique un peu âgé pour toi, serait un parti superbe. Je crois qu'il s'ennuie du célibat, et sa femme serait la plus heureuse des femmes : rien à faire qu'à se promener et à montrer le crédit de son époux par de riches toilettes ; je crois même que Coquenard se fendrait d'une voiture et de deux chevaux !

Marie, devenue pâle et tremblante, ne répondait rien. Son père, s'apercevant de son malaise, la baisa au front en lui disant :

— N'en parlons plus aujourd'hui, puisque cela te tourmente, tu y réfléchiras.

Et il la quitta en murmurant :

— Drôle de chose ! Elles désirent toutes se marier, ces fillettes, mais aussitôt qu'on leur en parle, les voilà prêtes à pleurer !

M. Bonnefoy prit son fusil et sortit majestueusement de l'appartement. Sur le palier il rencontra le concierge qui lui remit une lettre pressée. En commerçant émérite, M. Bonnefoy rentra dans son cabinet pour en prendre connaissance. Cette lettre, d'une écriture fine et élégante, fermée par un cachet artistique, le surprit tout d'abord. Ces cachets étaient rares dans la maison Bonnefoy et Cie ! Le contenu l'étonna bien davantage :

« Monsieur,

« Pardonnez-moi la liberté de cette démarche, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... La franchise la plus entière sera mon excuse, comme votre cœur paternel est mon espérance ! J'aime, d'une affection qui n'a d'égal que mon profond respect, mademoiselle votre fille ! ses admirables perfections me font rêver de lui consacrer les soins et le dévouement de ma vie tout entière. Je ne puis lui offrir aujourd'hui qu'un nom sans tache, un profond amour du travail, et le peu de talent que mes maîtres ont couronné en m'accordant le grand prix de Rome ! et depuis mon retour la médaille d'honneur, etc... »

En lisant cette lettre, M. Bonnefoy passa plusieurs fois du rouge au violet, et pensant à moi tout à coup :

— Ce diable d'oiseau, s'écria-t-il, m'éclaire trop tard ! sa cage aurait-elle servi à cacher des billets, comme cette missive ?

Et tirant violemment la sonnette :

— Rose, dit-il, reporte cette cage et son oiseau à son maître, et dis-lui que je t'ai menacée de te chasser si j'entends encore ici ce chanteur agaçant !...

Puis, laissant la femme de chambre interdite, il prit vivement le chemin du poste, où il devait arriver trop tard !

En entrant au corps de garde, M. Bonnefoy vit tout d'abord Albert en faction ; lui aussi était de la garde nationale ! Le négociant, lui jetant un regard furieux :

— Ah ! c'est vous, monsieur, qui usez si largement du droit de pétition !...

Alors, tournant le dos, il entra solennellement dans le poste.

Il apprit aussitôt que, n'ayant pas été présent au premier appel, il était porté pour une garde supplémentaire. M. Bonnefoy ne manqua pas une si belle occasion de vanter son industrie et de prouver son patriotisme.

— Les affaires, messieurs, les affaires sont si multipliées chez moi, que... mais je suis content de cet incident qui me permettra, une fois de plus, de prouver mon dévouement à la patrie et à la garde nationale.

Dans la soirée, M. Bonnefoy pérora tout à son aise sur l'abaissement du cens électoral et sur le droit au travail, dont il ne soupçonnait pas les conséquences...

Le bruit s'étant répandu que le banquet de la Réforme avait des chances d'être autorisé à Paris, il donna, le soir même, un punch patriotique, où on but à son élection prochaine.

Albert fut trop heureux d'une nouvelle faction au dehors qui lui évita la torture d'une pareille réjouissance quand il avait la mort dans le cœur.

En rentrant chez lui, il apprit de l'enfant qui préparait ses couleurs comment Rose m'avait rapporté et ne pourrait plus venir me chercher désormais ; mais il sut aussi que Marie avait pleuré en se séparant de moi.

MAC-LÉNOR.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ASPINWALL. — LE CHASSEUR SENOR VALRAN.

Types, costumes et maisons de bois des habitants d'Aspinwall. Dessin de Mariani.

I

Les Américains sont, avec les Anglais, le plus vorace peuple de proie qui ait jamais existé ; ils courent, ils boxent, ils chassent, ils combattent, ils s'enrichissent d'un pôle à l'autre ; — ils ont une âme de houille, un poing de fer, un esprit de feu, et se lancent à toute vapeur, comme leurs waggons et leurs steamboats, en grand danger d'éclat ou de collision.

Qui pourrait s'opposer à l'œuvre d'assimilation de ces intrépides Anglo-Américains qui s'étendent dans le nouveau monde, renversant les obstacles, comme le flot de la mer montante détruit les faibles barrières élevées par la main des enfants ? Qui pourrait arrêter cette mar-

che presque fatale de ces hardis civilisateurs qui ne redoutent ni les revers de la fortune, ni les souffrances, ni la mort? — Ils ont puisé dans leur sang britannique cette grande vertu des nations fortes, la persévérance, dont ils ont fait une arme terrible : les mers à franchir, les montagnes à percer, la terre à fouiller dans ses profondeurs, les déserts à transformer en contrées fertiles, rien que tout cela; une question d'hommes et de capitaux : *go on!* La mort et la faillite les suivent, il est vrai, de près, montent en croupe et galopent avec eux! Qu'importe! *go on!* toujours *go on!* En Amérique, comme dans la fameuse ballade allemande, les morts vont vite, mais font peu de bruit; un homme tombe, cent le remplacent; quant à la faillite, c'est le baptême presque obligé de l'homme lancé à la piste de la fortune, et personne ne songe à y trouver du déshonneur.

Grâce à cette insatiable activité, le nouveau monde, hier dans l'enfance, se peuple et se civilise ; l'Amérique centrale n'échappe pas à la suzeraineté intellectuelle des Anglo-Américains, qui, armés du revolver et de la pioche, écartent d'abord l'ennemi de vive force et plantent ensuite victorieusement et toujours sans remords leur drapeau commercial. Les premiers, ils ont compris l'avenir du grand isthme de Panama, et, avant que les Compagnies colombiennes aient eu le temps de se former, ils avaient jeté les fondations de la ville d'Aspinwall sur les rives de la mer des Antilles, et, par ce seul fait, ouvert une puissante voie de progrès à toute la région orientale du monde de Colomb.

En Amérique, un hameau met souvent moins de temps à prendre ses droits de cité qu'en Europe une maison à se peupler d'habitants. Il y a douze années, l'île de Manzaniella, c'est-à-dire l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Aspinwall, était couverte d'impénétrables forêts, balayées chaque jour par les vagues de la mer, qui surprenait dans leurs ébats les caïmans, les manitus, les singes et cent espèces de perroquets babillards.

Le plus courageux voyageur européen n'aurait osé se frayer un chemin au milieu de ce repaire de reptiles fourmillant sur le sol et s'abritant dans les épais fourrés de vignes vierges et de mangliers. Les bâtiments qui parcouraient ces parages se gardaient bien de relâcher sur ces rives inhospitalières, où les fièvres putrides n'étaient pas le moindre fléau prêt à frapper les voyageurs. Cependant, tout en côtoyant ces rivages insalubres, les navigateurs ne pouvaient s'empêcher d'admirer la magnificence de ce paradis de bêtes féroces et l'aspect à la fois grandiose et effrayant de ces forêts vierges, habitées par un nombre prodigieux d'animaux de toutes les espèces, depuis les moustiques bourdonnant dans l'air jusqu'aux jaguars, ces chasseurs nocturnes qui, dans ce séjour fermé à l'homme, sans crainte de concurrents, n'avaient qu'à sortir de leur tanière pour trouver une proie facile; — c'étaient une foule de macaws aux plumes irisées, mêlant leur voix railleuse aux cris rauques des singes, qui se suspendaient gracieusement aux lianes ou poursuivaient des perruches ou des moqueurs; — c'étaient des iguanes agiles grimpant aux rotangs et se balançant au sommet de leurs tiges élancées, des boas qui s'enroulaient paresseusement autour du tronc du palétuvier, des caïmans alignés sur le sable, ouvrant leur large gueule au soleil et se précipitant dans l'eau comme, chez nous, les grenouilles dans une mare.

Les Français qui montaient les embarcations assez téméraires pour s'avancer auprès de Manzaniella se contentaient, pour la plupart, de jeter au vent des cris d'admiration à la vue de cette nature luxuriante, mais se hâtaient de presser le capitaine de gagner le large et de quitter au plus vite des parages maudits où la mort se tenait blottie sous chaque touffe d'herbe et se cachait dans le souffle du plus doux zéphyr. Les Yankees, moins artistes, s'exaltaient médiocrement au spectacle magique de cette végétation tropicale, mais promenaient un regard ambitieux sur la baie majestueuse ouverte à côté de Manzaniella, entre les promontoires de Limon et de Chagrès, puis parcouraient le pont à grands pas, sous le coup d'une vive préoccupation, se frappaient le front comme pour en faire jaillir une idée, et s'écriaient ensuite, à l'imitation d'Archimède, qu'ils avaient trouvé le nœud de la grande question de l'union des deux Océans.

Un célèbre capitaliste de New-York, M. Aspinwall, fut, en 1850, un des premiers à s'emparer de l'excellente idée de la jonction de l'Atlantique au Pacifique par un chemin de fer allant de Manzaniella à Panama. On le vit soucieux pendant quinze jours, et, durant son sommeil, on le surprenait articulant sans ordre les noms de railway, de Chagrès, de Panama et de Manzaniella. Après avoir réfléchi, il prit une résolution irrévocable, proclama partout que désormais les deux Océans se joignaient, puisqu'ils étaient joints déjà dans sa volonté, envoya au plus vite des ingénieurs à Chagrès, et mit, aussitôt après, les ouvriers à l'œuvre. Le travail était certes bien fait pour décourager les plus braves: il ne s'agissait pas de lutter, comme en Suisse, contre des accidents de terrain, de creuser des tunnels ou de construire des viaducs au-dessus des fleuves ; mais il fallait rehausser, consolider un sol marécageux et conquérir une voie au milieu des jungles infestées de toutes les bêtes féroces des tropiques, depuis les reptiles les plus dangereux jusqu'aux espèces félines les plus redoutables. Du sein de ces effroyables marécages s'exhalaient des miasmes pestilentiels, plus malfaisants que ceux du Rin ou du Niger, et qui enlevèrent en quelques semaines plus des trois quarts des nouveaux arrivés.

On ne peut s'imaginer les souffrances inouïes qu'endurèrent les malheureux travailleurs : un soleil de feu calcinait leurs membres, des myriades de moustiques acharnés, implacables, avides de sang, pénétraient, en dépit des gazes et des voiles, jusqu'à leur peau, et les dévoraient ; chaque coup de pioche ou de machète dans les broussailles mettait à découvert des familles de reptiles, qui se montraient récalcitrants aux empiétements des étrangers, et, derrière les hautes herbes, attendaient à l'affût des chats-tigres ou des caïmans prêts à mettre en pièces les infortunés Yankees.

Dans cette œuvre de destruction de l'homme par la nature ennemie, la mort employait ses moyens les plus multiples, les plus raffinés; un homme tombait-il, par mégarde, dans un cours d'eau, aussitôt des milliers de petits poissons caribes le dépecaient, sans qu'il eût le temps de jeter des cris de détresse; la fatigue forçait-elle les ouvriers à se reposer sur l'herbe, quelques heures après l'on ne relevait plus que des cadavres.

Cette effroyable hécatombe, qui, chaque jour, comptait des victimes de plus en plus nombreuses, n'ébranla pas M. Aspinwall, qui regretta les pertes d'argent auxquelles cette calamité l'obligeait, mais alla droit à sa caisse, en sortit de nouveaux sacs de piastres, doubla les salaires, et fut immédiatement assiégé par des Irlandais avides de profiter des avantages exceptionnels qui leur étaient offerts.

La presse américaine, toujours favorable aux grandes

pensées humanitaires lorsqu'elles ont pour promoteurs de puissants capitalistes, se fit l'interprète de la Compagnie, et l'*Express-Herald*, journal fort accrédité, publia un long article dans lequel se trouvaient ces phrases mémorables :

« Il faudrait remonter au temps des patriarches pour rencontrer un exemple d'abnégation, de dévouement, de générosité égal à celui d'une Compagnie américaine qui vient de se former pour la sublime réalisation d'un chemin de fer interocéanique ; peu satisfaite d'offrir aux artisans de la civilisation des soldes deux fois plus fortes que les conventions ordinaires le réclament, la Compagnie ouvre ses trésors et les verse à pleines mains dans la bourse des travailleurs. Aussi, de tous les points du globe, voit-on accourir des ouvriers jaloux d'entrer en lice et de jouir du magnifique climat de l'Amérique centrale ; dans ce nouveau paradis terrestre, toutes les productions de la nature se pressent en abondance : le gibier et les fruits les plus délicats font de cette contrée une véritable terre de Chanaan, où chacun voudrait pouvoir placer ses dieux pénates. Du côté du levant, une ville est construite sur les bords d'une baie splendide et sous la brise vivifiante des vents d'est : les travailleurs du progrès y rencontreront des demeures spacieuses et saines ; et à soixante-douze kilomètres, à l'ouest, sur les rives du Pacifique, à quelques centaines de lieues au sud de la Californie, se dresse, comme une brillante jeune fille, la belle ville de Panama, destinée à devenir une des métropoles du monde ! »

Eblouis par l'appât du gain et par les peintures colorées des journalistes, une foule d'émigrants partirent des Etats-Unis, d'Europe et même de Chine : tous eurent l'honneur de concourir à la grande œuvre de l'union des deux mers, métamorphosèrent l'île de Manzaniella, y fondèrent une ville, l'appelèrent Aspinwall en reconnaissance du dévouement du grand capitaliste yankee, établirent le chemin de fer entre les deux mers et moururent dans d'effrayantes proportions ; on n'évalue pas à moins de soixante mille le nombre des étrangers qui succombèrent dans cette entreprise philanthropique !

Les maux de toutes sortes ont si cruellement frappé les travailleurs, qu'il est passé en proverbe que le chemin de Panama a coûté une vie d'homme par traverse posée sur la voie ; aujourd'hui, si la mort s'adresse moins souvent aux ouvriers, elle n'en continue pas moins son œuvre implacable et moissonne annuellement quelques centaines d'émigrants.

Qu'on s'imagine une voie formée de rails mal joints, supportés à des hauteurs prodigieuses par des échafaudages tremblants ou à peine étayés ; qu'on se souvienne qu'un pareil chemin de fer est exploité par des Américains, et l'on comprendra le péril auquel sont exposés les voyageurs.

Mais aussi, le lendemain d'une catastrophe est un jour de parfaite quiétude pour les Yankees, car les statistiques constatent qu'il n'y a pas d'exemple de deux grands malheurs arrivés coup sur coup sur la même voie : ce jour-là, on organise des trains de plaisir.

Du reste, les Américains font bon marché des accidents : le train déraille-t-il ? on fait la part du feu en abandonnant les morts et les mourants ; on jette, pêle-mêle, les blessés dans une voiture, on replace tant bien que mal les waggons sur les rails, et l'on repart à toute vapeur. Une chaudière de locomotive éclate-t-elle ? Les voyageurs, toujours pressés d'arriver à l'une des deux mers, s'attèlent aux waggons, et les poussent triomphalement en chantant des hymnes à la gloire de la liberté.

Aspinwall se composait de quatre à cinq cabanes en 1855 ; aujourd'hui, le voyageur qui arrive par mer voit s'étendre sur un large quai une magnifique rangée de maisons blanches, surmontées de guirlandes et d'oriflammes multicolores ; l'embarcadère se dresse orgueilleusement sur les bords de l'Océan, et la voie ferrée qui en part passe au milieu de la cité et disparaît plus loin entre les cocotiers et les palétuviers. La civilisation y est définitivement entrée, et chante à toute heure son air de victoire par le sifflement des locomotives et la trompette des mécaniciens.

La population d'Aspinwall compte plus d'ancêtres en Afrique qu'en Europe ; les nègres et les mestizos y trouvent le bonheur ou plutôt l'oubli des maux dans le *brandy* (eau-de-vie) qui s'y vend à bas prix, et une nourriture suffisante dans les noix de coco que la nature fournit gratuitement ; on les voit sur la plage se dorer au soleil comme des épis de blé, et ne se réveiller que pour porter de temps à autre au chemin de fer les bagages des voyageurs qui profitent du *Central american railway*, pour gagner la Californie ou les îles de l'océan Pacifique.

II

A la fin du mois de novembre 1860, un bâtiment français entrait dans le port, et la foule des portefaix se précipitait sur le pont du navire pour s'emparer des marchandises et des bagages des étrangers ; au milieu des voyageurs, pour la plupart émigrants, on remarquait un jeune homme d'environ vingt-huit ans, d'apparence frêle, aux yeux bleus révélant une excessive franchise, aux cheveux blonds bouclant gracieusement, mais sans aucune prétention, autour d'un large front où paraissait stigmatisée l'empreinte d'une de ces tristesses profondes qui datent de loin et qui ne doivent jamais être effacées (1).

Le gros nègre José fit main basse sur le léger bagage du voyageur, et sortit le premier triomphalement du vaisseau.

Arrivé sur le quai à la suite de ses effets, le jeune homme, que nous appellerons désormais Georges, parut surmonter une douloureuse pensée, et articula ces paroles avec une feinte fermeté :

— Connaîtrais-tu la maison du señor Valran ?

— Oh ! oh ! señor Valran ! repartit le nègre ; moi, bien vouloir indiquer, mais pas pouvoir ; señor Valran avoir bella villa, bien bella villa à Aspinwall, mais señor Valran jamais habité.

— Eh bien ! reprit le jeune homme, qui avait suivi avec anxiété la réponse de José, conduis-moi à la maison du señor Valran.

José obéit, et, quelques minutes après, le jeune Français entrait dans une rue presque exclusivement habitée par des hommes de couleur ; de chaque côté, se tenaient accroupis ou à moitié étendus sur la chaussée des nègres et des mulâtres ; au détour de la rue, le vent porta aux oreilles du voyageur la voix d'une femme qu'accompagnait un instrument à cordes ; bientôt il aperçut la chanteuse presque entièrement couchée sur le sol, et paraissant charmer par sa mélodie africaine une jeune mulâtresse d'environ quinze années, qui se livrait en plein vent à des préparatifs de toilette.

— Maison et fille señor Valran, dit alors José en mettant à terre son fardeau et en tendant la main pour recevoir son salaire.

(1) L'histoire qu'on va lire n'est malheureusement que trop réelle ; elle est arrivée à l'un de nos meilleurs amis.

A cette information, il se passa quelque chose d'indéfinissable sur la physionomie de l'étranger, qui, combattant sa pénible émotion, se dirigea vers la jeune fille et la pria, avec une apparente froideur, de lui donner des renseignements sur le maître de l'habitation.

— Mon père, dit nonchalamment la jeune personne, ne vient qu'à de rares intervalles à Aspinwall; il chasse dans les forêts à quarante milles d'ici.

— Veuillez donc, mademoiselle, reprit le voyageur, me faire connaître son adresse précise.

— Mon père, répondit avec insouciance la mulâtresse, s'est construit, je crois, un *rancho* dans la forêt de Parama...

Et elle fit signe à une négresse de continuer à disposer les nattes de sa chevelure.

Le jeune Français remercia poliment, ordonna à José de reprendre ses bagages et de lui trouver un pionnier; le nègre, qui se croyait au but de sa corvée, ne parut que médiocrement satisfait de la nouvelle tâche qu'on lui imposait, et, tout en murmurant, chargea sur ses épaules les malles et les valises.

Arrivé sur une place, José fit entrer le voyageur dans une sorte de cabane meublée de casse-tête, de carquois, de haches, de tromblons, de tout un arsenal de mort; un grand homme sec, au teint de bronze, à la physionomie rude, mais néanmoins cordiale, alla droit au-devant du nouveau venu, lui secoua familièrement la main et s'informa de ses intentions; le jeune Français lui exposa ses projets, et, sans plus attendre, le pionnier chaussa ses grandes guêtres, prit sa ceinture, chargea ses pistolets et sa carabine, jeta sur ses épaules un sac de provisions et dit à son compagnon qu'il était à ses ordres.

Incendie de la forêt près des habitations. Dessin de Mariani.

Après trois jours de voyage au milieu des hautes herbes, des broussailles et des forêts vierges, le guide atteignit la base d'un monticule couronné par une pierre taillée bizarrement par la main de la nature; il sortit de sa ceinture une corne, et en fit trois fois retentir le son criard à travers les échos des bois. A cette voix d'appel répondit dans le lointain une autre voix.

En ce moment, on aurait vu de grosses larmes de bonheur rouler sur les joues de Georges, qui, réprimant les sanglots qui gonflaient sa poitrine, voulut continuer sans relâche sa marche vers la retraite du chasseur.

De temps à autre, tout en avançant, le pionnier lançait au vent le son de sa corne, auquel l'autre voix répondait invariablement et servait pour ainsi dire de guide. Les voyageurs arrivèrent enfin à une sorte de carrefour, espace privé d'arbres, qui avait été incendié afin d'éloigner les bêtes féroces, et dirigèrent rapidement leurs pas du côté d'un rancho, que le pionnier désigna comme étant la demeure du señor Valran. Ce fut alors que l'émotion du jeune Français redoubla et qu'il sentit son cœur battre avec force en songeant à l'entrevue qu'il allait avoir; il se présenta le premier dans la cabane et embrassa d'un regard troublé et curieux son unique habitant, qui semblait, au premier abord, tenir plus du sauvage que de l'homme civilisé.

Qu'on se figure un de ces vieux trappeurs si bien dépeints par Cooper. Son visage hâlé était encadré par une chevelure longue et une barbe grisonnante; autour de ses larges épaules s'enroulaient des peaux de couguar, retenues par des fils d'agavé; ses jambes disparaissaient dans de grosses bottes de peau de boa, et sa ceinture rouge retenait deux revolvers et une longue lame d'acier.

— Qui que tu sois, hospitalité pour toi ! s'écria le vieux chasseur.

— Ce que je suis ! reprit le jeune homme, je viens de France pour vous le dire !

Et, ne pouvant plus longtemps se maîtriser, il se précipita dans les bras du vieillard, en l'appelant son père.

. . . . . .

Quelques heures après leur émouvante rencontre, la nuit étant venue, le señor Valran et son fils causaient autour d'un grand feu que le pionnier avait allumé pour éloigner les animaux sauvages.

— Mon fils, dit Valran, ma conduite a besoin de commentaires; toutes les apparences sont contre moi; je vous ai laissés, ta mère et toi, il y a dix-huit ans, dans le plus complet abandon; mais voici quelles furent les circonstances qui m'entraînèrent, pour ainsi dire, fatalement à cet acte de désespoir. En 1840, j'eus le malheur d'inventer un procédé qui, tout en abrégeant le travail, mettait, je l'avoue, en grand péril l'industrie routinière de la plupart des filateurs; on fit l'éloge de ma découverte dans le monde scientifique, mais on la maudit dans le monde industriel, et j'en fus la victime; ruiné sur toutes les faces, je me souvins que j'avais fait autrefois quelques années de médecine, et rencontrai, précisément à cette époque, un certain colonel italien, M. Dozzica, qui recrutait des colons pour un établissement dans la Nouvelle-Grenade, non loin de terrains aurifères; ses propositions m'éblouirent.

Danse des nègres affranchis. Dessin de Mariani.

— Docteur, me dit-il avec sa prononciation franco-italienne, l'Amérique est la terre du libre essor du zénie, et ze vous emmène dans ma souperbe ville d'Utopia.

— Fort bien ! Mais où est située votre ville ?

— O mon cer ! ma ville s'élève dans une position ravissante ! Un cours d'eau limpide d'un côté, une colline couverte de la plus riante vézétation de l'autre. Mais, mon cer, ze veux vous montrer le plan de ma cité.

M. Dozzica déroula devant moi une grande pancarte, me désigna sa ville, me fit admirer la largeur des voies et leur heureuse distribution, me fit remarquer le grand nombre d'habitations, et me dit, en plaçant le doigt sur un petit carré rouge placé tout près d'une figure ayant la forme d'une croix :

— Mon cer, voilà votre maison; vous serez mon voisin et vous n'aurez qu'à descendre de cé vous pour remercier le bon Dieu !

J'abrége. — Après cet entretien, je songeai à notre misère et à la fortune qui m'attendait probablement dans la magnifique cité de M. Dozzica, et je partis.

A peine débarqué dans le nouveau monde, je fis l'épreuve de mon talent médical sur une vingtaine de mes compagnons de route, qui prirent la fièvre jaune et moururent tous.

Il y avait entre le port de débarquement et la ville de notre chef un espace d'environ soixante-dix lieues; pour ma part, je m'attendais à être transporté en voiture, et j'en parlai très-sérieusement à M. Dozzica, qui me dis-

suada de ce désir, en prétendant qu'en allant à pied nous aurions sur notre chemin le divertissement d'admirables chasses; le fait était juste, car trois des nôtres furent dévorés par des caïmans.

Nous prîmes à notre service une vingtaine de nègres, qui portèrent les plus lourds fardeaux, et nous pénétrâmes hardiment dans d'étroits sentiers que le colonel nous dit être un chemin de traverse infiniment plus court que la grande route conduisant à Utopia. Nous marchâmes pendant un mois, et arrivâmes, le trentième jour, sur un monticule verdoyant placé entre un ruisseau bourbeux et un coteau dénudé.

— Mes *cers*, mes très-*cers*, nous dit alors M. Dozzica en plantant en terre sa longue canne, c'est ici l'emplacement de notre ville!

Ce fut un cri universel de fureur : plusieurs colons voulurent mettre en pièces le chef de l'expédition qui nous avait si cruellement mystifiés; mais les plus sages eurent le bon esprit de faire comprendre que la vengeance n'avait pas le pouvoir d'améliorer la situation, et nous engagèrent à accepter courageusement la mauvaise fortune.

Nous retombâmes pour la plupart dans la vie primitive, c'est-à-dire que nous chassâmes pour pourvoir à notre existence. Je ne te conduirai pas à ma suite dans les courses que je fis au milieu des pampas et des forêts; quelques mois après, blessé très-gravement par un jaguar, je fus recueilli par une négresse affranchie, qui me soigna avec un dévouement dont je croyais ta mère seule capable; que te dirai-je? J'étais depuis si longtemps privé d'affection, que je finis par aimer cette pauvre femme de couleur et par l'épouser; elle est morte, mais sa fille, que je dois aussi appeler mon enfant, vit et demeure à Aspinwall.

Un silence se fit; le vieux trappeur laissa sortir de sa poitrine un profond soupir et continua son histoire...

Le lendemain, le señor Valran et son fils reprirent les causeries de la veille, passèrent en revue les dix-huit années écoulées et s'inquiétèrent de l'avenir.

— Mon père, dit le jeune homme, me serait-il permis d'énoncer le plus ardent de mes souhaits?

— Je te comprends, reprit Valran, tu veux m'arracher à mes chères forêts; eh bien! nous partirons; mais avant je brûlerai de la poudre avec toi en l'honneur de mes bêtes féroces.

Quelques jours après, Valran et Georges, munis de longues carabines, se faufilaient audacieusement au milieu des lianes et des mangliers; un nègre armé d'une lance les précédait, et faisait de son mieux l'office de chien de chasse en frappant les broussailles. Tout à coup, le pauvre enfant d'Afrique s'écria avec une indéfinissable épouvante :

— Serpent cuaïma! cuaïma!

— Alerte! exclama Valran en armant son revolver et en se mettant sur ses gardes.

Le serpent cuaïma, le plus redouté de tous les reptiles venimeux de l'Amérique, ne tarda pas à se montrer; il avança en ligne directe sur Valran avec une incroyable vitesse, et, n'étant plus qu'à cinq ou six pas, se déploya en orbes, puis se dressa sur lui-même, prêt à bondir; un coup de feu retentit, mais la balle ne toucha pas; — il se passa une seconde, longue d'un siècle; — le serpent, de plus en plus furieux, oscillait et s'élançait sur le chasseur, lorsqu'une balle l'atteignit au cou et le renversa demi-mort sur le sol.

— Laissons ce monstre hideux se débattre contre l'agonie! s'écria Georges en voulant entraîner son père.

— Abandonner aux vers une cuaïma? répliqua Valran; ne sais-tu pas que les chasseurs les plus déterminés ont rarement osé déclarer un duel à ce formidable adversaire? Je l'emporterai en Europe comme mon plus précieux trophée de chasse!

En parlant ainsi, le trop audacieux Valran, qui avait vu si souvent la mort de près sans la craindre, s'approcha du serpent, lui asséna plusieurs coups vigoureux sur la tête, et le prit par le cou, tout en cherchant à lire sur le visage de son fils l'impression que lui produisait le terrible reptile.

Mais achevons cette scène, qui devait avoir une issue si fatale : la cuaïma, par un dernier effort, se tordit subitement sur elle-même et mordit à la main le téméraire chasseur, qui poussa un cri, chancela et perdit immédiatement connaissance; le venin eut une action presque foudroyante : trois quarts d'heure après, le vieux trappeur avait cessé de vivre.

Georges erra quelque temps à travers les forêts en proie à une poignante douleur : il rendit les derniers devoirs à son père et retourna ensuite à Aspinwall, afin d'annoncer la triste nouvelle à la fille du señor Valran; mais il frappa inutilement à la porte de sa demeure, la señorita était au bal.

En franchissant une place, son attention fut attirée par une singulière agglomération de nègres des deux sexes, se pressant autour d'une table sur laquelle gesticulaient plusieurs musiciens burlesques. Tout d'un coup, l'orchestre part sans le moindre signal, et le peuple se met en branle : la danse prélude par une sorte de marche cadencée, dont le mouvement va toujours croissant. Peu à peu les intonations de la musique augmentent, le violon gémit et grince, la clarinette exhale des sons de plus en plus perçants, les fifres sifflent, le tambour gronde et les chants se transforment en clameur diabolique; un grand nègre balance en mesure deux fioles remplies de ferraille et semble le génie de cette scène satanique; mais les danseurs s'animent progressivement, s'exaltent, s'enivrent par leurs propres contorsions, leurs bras s'agitent en tous sens, leurs jambes trépignent, ils vocifèrent, ils sautent, ils bondissent, ils se renversent, ils se roulent, ils se tordent, et l'effroyable ronde continue toujours, plus frénétique, plus démoniaque que jamais.

Lorsque les danseurs, brisés, rompus, tombent dans la poussière, on les entraîne au dehors, tandis que d'autres se précipitent pour prendre leur place.

En attachant ses regards sur la foule, Georges aperçoit la jeune mulâtresse au milieu de ce tourbillon humain, et s'élance vers elle :

— Señorita, s'écrie-t-il, sortez d'ici, votre père est mort il y a trois jours!

Mais la mulâtresse promène des yeux égarés sur le jeune homme, répond qu'elle l'ignorait, et, n'écoutant que la passion furieuse de danse qui s'est emparée de tout son être, se mêle à la ronde avec une nouvelle démence. Georges ne pouvait croire à une telle aberration du cœur, à un tel oubli du sentiment filial, qu'explique seule l'ivresse étrange où sont alors plongés ces grossiers enfants des tropiques. Il quitta ce lieu d'affreux plaisir le cœur plus navré que jamais, et la semaine suivante le paquebot l'emportait du côté de l'Europe.

RICHARD CORTAMBERT.

FABLES NOUVELLES [1].

LE LÉZARD ET LA SALAMANDRE.

Un lézard, insulté par une salamandre,
Pour un motif fort innocent,
Fut de ses coups de dent forcé de se défendre,
Et de la mordre jusqu'au sang.
Mais le lézard est bon, et de cette querelle
Il eut en peu de jours perdu le souvenir,
Tandis que, lui jurant une haine éternelle,
La salamandre, plus cruelle,
De sa perte en secret nourrissait le désir.
L'occasion ne la fit point languir.
Le lézard, un matin, s'étant mis en voyage,
Et suivant un étroit sentier,
Fut arrêté par un brasier
Dont les charbons ardents lui barraient le passage.
La salamandre arriva sur ses pas;
Et, fondant sur son embarras
Un projet infernal dicté par la colère,
Lui dit d'une voix débonnaire :
« Pourquoi donc ne passes-tu pas?
— J'ai peur, dit le lézard, ce brasier m'épouvante.
Cette chaleur est si brûlante,
Et je crains d'y laisser ma peau;
Qu'en pensez-vous? — Pauvre étourneau!
Répond-elle en riant, ta crainte est ridicule.
Je vais parcourir devant toi
Ce feu dont la chaleur te cause tant d'effroi;
Et tu verras si je m'y brûle. »
La perfide à ces mots s'élance dans le feu,
Sautillant, bondissant comme sur la verdure,
De ces charbons ardents semble se faire un jeu,
Et sort enfin sans la moindre brûlure.
A cet aspect le lézard se rassure;
Dans le brasier, comme elle, il entre en étourdi;
Mais à trois pas il jette un cri,
Dont triomphe la salamandre;
Recule en se traînant, brûlé, cuit à demi;
Et vient expirer sur la cendre,
Reconnaissant trop tard qu'il ne faut jamais prendre
Les conseils de son ennemi.

LA POUTRE ET L'ORAGE.

Une poutre de chêne et d'un poids assez lourd
Gisait au bord d'une rivière.
C'était, pour les enfants des hameaux d'alentour,
Un rendez-vous d'école buissonnière.
Après avoir cent fois cabriolé, sauté
Autour de ce bloc immobile,
Il leur prit fantaisie, il leur parut facile
De le faire changer de place ou de côté.
Les voilà tous à l'œuvre; ils sont trente, cinquante;
Ils s'encouragent de la voix.
Leurs épaules, leurs mains agissent à la fois;
Mais en de vains efforts leur orgueil se tourmente.
La poutre inébranlable à leur ligue impuissante
Oppose sa masse et son poids,
Quand survient tout à coup un violent orage,
Une trombe effrayante, un de ces ouragans
Qui, brisant tout sur leur passage,
Changent les ruisseaux en torrents.
Le fleuve s'enfle, monte et franchit son rivage;
Et la poutre, cédant à ses flots débordés,
Vogue et roule au hasard dans les champs inondés.
Elle a perdu sa force en perdant son assiette.
Si dans son lit le fleuve était rentré,
Un seul enfant, armé d'une baguette,
La ferait mouvoir à son gré.
Mais elle est le jouet du torrent qui l'entraîne;
A vingt écueils elle va se heurter,
Ne sachant plus où la vague la mène,
Ni sur quel bord elle va s'arrêter.
Ainsi, quand des partis l'ambitieux délire
A d'autres ouragans abandonne un empire,
Malheur à l'imprudent qui se laisse emporter!
Il ne s'appartient plus, n'agit plus de lui-même,
Va d'écueil en écueil, et d'extrême en extrême,
Sans savoir où le flot voudra le rejeter.

LES SINGES DU CONGO.

Las de vivre en républicains,
Les singes du Congo, sur les bords du Zaïre,
Se rassemblèrent pour élire
Un roi, qui désormais réglerait leurs destins.
Des candidats nombreux prétendaient à l'empire.
C'était un des pays où le moindre goujat
Se croit fait pour régir l'État.
Tout se passa suivant notre coutume,
Caisse à deux clefs, président, scrutateurs,
Cabales et solliciteurs,
Bulletins imprimés, bulletins à la plume,
Scrutin secret enfin; et sur mille électeurs
Un pongo qui, parmi les sages,
Passait pour être des meilleurs,
Obtint les deux tiers des suffrages;
Et, comme en tout pays, les vivat, les bravos,
Les cris joyeux troublèrent les échos
Du Zaïre et de ses rivages.
Les opposants grognèrent bien un peu;
Mais ils surent cacher leur jeu,
Et, quoique grimaciers, composer leurs visages,
Si bien que dès le lendemain
Ils vinrent tous en foule apporter leurs hommages
Aux pieds de l'heureux souverain.
Tous le félicitaient, protestaient de leur zèle,
Le proclamaient des rois le plus parfait modèle,
Le désiré, le bien-aimé,
Tous en un mot l'avaient nommé.
Aucun ne prit pour lui les suffrages contraires;
Et le plus fin des adversaires
Dit en raillant que les lutins
Avaient changé les bulletins.
On rit et tout fut dit. Qu'aurait gagné leur maître
A démêler les menteurs des amis?
Mieux vaut prendre les gens pour ce qu'ils veulent être
Que s'en faire des ennemis.

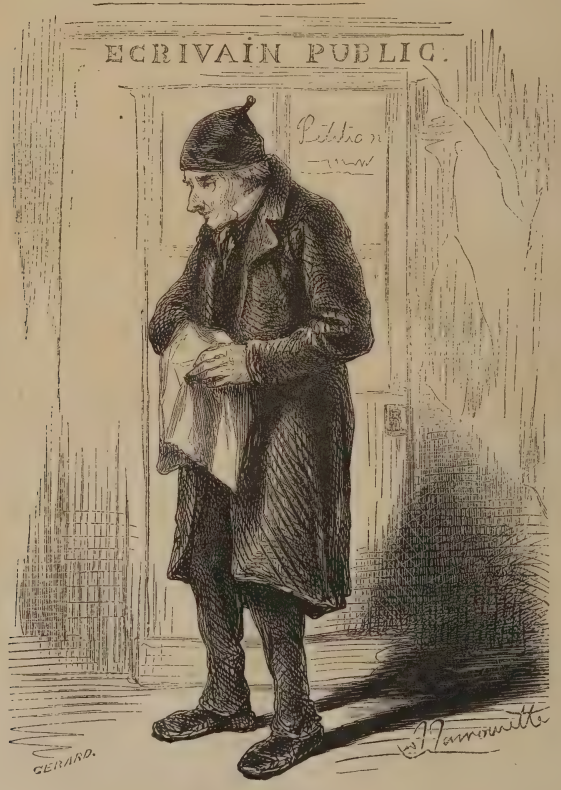
(1) Lues à la dernière séance annuelle des cinq Académies.

LES BROCHETS.

Un riche amateur de poissons
En avait jeté par centaines
Dans un étang de ses domaines.
C'étaient des truites, des saumons,
Du fretin de carpe ou d'anguille.
Hors le brochet, exclu pour sa voracité;
Les habitants des lacs n'avaient point de famille
Où mon homme n'eût recruté.
Des produits de sa pêche, au gré de son envie,
Sa table fut longtemps abondamment servie.
Mais un beau jour son œil demeura stupéfait,
Quand, au bout de sa ligne à son bras disputée,
Il vit, au bord de l'eau bruyamment agitée,
La gueule énorme d'un brochet.
Grande fut sa surprise et surtout sa colère.
La tête de Méduse eût causé moins de peur.
Il prévit en tremblant que ce grand ravageur
De brochetons nombreux devait être le père,
Et voulut éclaircir ce mystère d'horreur.
Par cent bras, qu'animait sa voix impatiente,
L'étang fut mis à sec, ratissé, nettoyé.
Sous ses yeux avec soin le poisson fut trié,
Remis dans des baquets pleins d'une eau transparente.
Tous les brochets, gros et menus,
Furent traqués, emportés et vendus;
Et quand sa haine vigilante
De cette race dévorante
Crut avoir extirpé le dernier rejeton,
Il rendit à l'étang ses eaux et son poisson.
Soins superflus, peine inutile!
Un peu de vase aux balais échappé,
Au frai de mes brochets avait servi d'asile;
Et dans son fol espoir l'amateur est trompé.
Mais cette double épreuve éclaire sa folie;
Il se résigne à supporter
Les maux qu'il ne peut éviter;
Et, loin de s'engouer de leur folle utopie,
Nos grands réformateurs devraient bien imiter
Cette saine philosophie.
Quoi qu'ils puissent rêver, leurs efforts seront vains.
Les vieux temps leur diront ce que disent les nôtres,
Qu'on ne refond pas les humains.
Chez les meilleurs des rois ou des républicains,
Il en viendra toujours qui mangeront les autres.

VIENNET, de l'Académie française.

ANCIENS TYPES DE PARIS; L'ÉCRIVAIN PUBLIC [1].



L'écrivain public. Composition et dessin de Damourette. (1) Voyez, pour la série des anciens types de Paris, les tables des quatre derniers volumes.

LA NOUVELLE MACHINE DE MARLY.

La nouvelle machine de Marly. Dessin et composition de Fellmann.

L'ancienne machine de Marly était regardée comme une des merveilles du monde et comme le chef-d'œuvre scientifique du règne de Louis XIV. M. Louis Ulbach vous l'a décrite et racontée ici même, de sa plume la plus habile (1); et après vous l'avoir dessinée alors dans sa splendeur première, nous vous l'avons montrée encore dans sa ruine, avant sa destruction suprême (2).

Il nous reste à vous faire connaître la nouvelle machine, construite par l'ingénieur Dufrayer, inspecteur des eaux de la couronne, et qui attire l'attention aussi vivement et bien plus sérieusement que le tour de force épuisé du baron de Ville et de Rennequin Swalem.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'œuvre actuelle, c'est sa simplicité puissante et calme, en regard de la complication ruineuse et bruyante de l'œuvre ancienne.

Aujourd'hui, comme autrefois, le problème était de faire monter l'eau de la Seine au sommet de l'aqueduc de Marly.

Il avait fallu, pour cela, aux ingénieurs de Louis XIV, l'accaparement du lit et des eaux du fleuve, quatorze roues hydrauliques de douze mètres de large, soixante-quatre pompes pour un premier puisard, soixante-dix-neuf pour un second, soixante-dix-huit pour un troisième, en tout deux cent vingt et une pompes, sans compter les pompes auxiliaires du jeu de la machine; il avait fallu la plus incroyable quantité de chaînes de fer, de balanciers, de chevalets, de manivelles, de *bielles* et *varlets*, etc., couvrant un espace de sept cents mètres et assourdissant le pays d'un bruit si infernal, que les environs étaient inhabitables; tout cela pour produire quoi? « Un mince filet d'eau qui désenchantait l'œil au sommet de l'aqueduc, et qui formait à peine la sixième partie du résultat possible (3). »

La montagne accouchait d'une souris!

Pour suppléer à cette insuffisance, Vauban et Lahire avaient entrepris d'amener les eaux de l'Eure à Versailles. « Plus de trente mille hommes furent employés à ces travaux, dignes des Romains, s'ils eussent réussi; un tiers de ces hommes était composé de maçons et d'ouvriers; le reste appartenait à vingt régiments commandés par le marquis d'Uxelles. On creusa, sur quarante mille mètres, un canal de cinq mètres sur trois, de Pontgouin à Bergère-le-Margot, où la vallée de l'Eure devait être franchie sur un immense aqueduc de cinq mille neuf cent vingt mètres de long, avec deux cent quarante-deux arcades doubles et triples, ayant jusqu'à soixante-huit mètres de hauteur. » Après avoir traversé ainsi le val de Maintenon, l'Eure serait entrée en triomphe à Versailles, par des canaux à ciel ouvert et une série de larges étangs. Près de neuf millions (cinquante millions d'à présent) furent engloutis là. Puis les mortalités, la guerre, la détresse des finances, interrompirent cette œuvre gigantesque, chantée par Racine et par les poëtes du temps, et dont il ne reste plus que les débris des arches de Maintenon.

M. Brunet, sous Napoléon Ier, parvint à rajeunir la vieille machine de Marly. La Restauration la fortifia d'une machine à vapeur, aujourd'hui abandonnée.

Enfin Malherbe vint, etc.

M. Dufrayer et ses dignes collaborateurs, de 1857 à 1859, — en deux années seulement, sans tuer ni blesser personne, sans ruiner le pays qu'ils ont abreuvé, — avec trois roues à palettes enfermées dans un bâtiment disposé pour six, ont plus fait que le baron de Ville, que Rennequin, que Vauban, que l'armée et les millions de Louis XIV.

Le 8 juin 1859, le fameux aqueduc de Mansart vit arriver sur sa tour l'eau de la Seine, abondante et régulière, telle qu'on l'attendait en vain depuis deux cents ans.

Voilà la puissance réelle de notre siècle, — puissance mathématique et précise, rapide et infaillible.

— La science est grande aujourd'hui, — et M. Dufrayer est son prophète! s'écriait un roi musulman, l'autre jour, en admirant la machine de Marly.

Les roues sont en fer forgé, les palettes en bois d'orme. Chaque roue mène quatre pompes aspirantes et foulantes, à piston plongeur. L'eau, puisée aux deux tiers de la chute, est lancée par deux conduites latérales qui se réunissent dans la montagne pour gagner le sommet de l'aqueduc.

Calculées pour marcher à trois tours par minute, les trois roues ne marchent qu'à deux tours et demi, à cause de la petitesse des anciennes conduites. A cette vitesse, dit M. Friès dans *le Moniteur universel*, elles montent d'un seul jet six à sept mille mètres cubes d'eau par jour, soit soixante-neuf à quatre-vingt-un litres par seconde, à cent soixante mètres de hauteur verticale, sur un parcours de treize cents mètres de tuyaux. En dehors des travaux de mines, c'est la plus grande élévation d'eau d'un seul jet que l'on connaisse. De l'aqueduc, l'eau passe dans les réservoirs des Deux-Portes (1), d'où elle se rend à Marly, à Versailles, à Saint-Cloud et aux localités environnantes. Après avoir fourni à tous les besoins de ces populations, aux fontaines publiques, aux réservoirs particuliers, aux rues, aux places, aux maisons et aux jardins, elle suffit encore à faire jouer les grandes eaux de Versailles avec une magnificence qui éblouirait Louis XIV.

Que sera-ce donc quand il y aura six roues, au lieu de trois, et quand les conduites élargies donneront à ces six roues toute leur vitesse et toute leur puissance?

La simplicité, l'ensemble, la précision, le calme parfait, le résultat énorme et certain du nouvel établissement font le plus grand honneur aux administrateurs de la liste civile et à l'ingénieur, M. Dufrayer. Le nom de celui-ci vivra d'autant mieux dans la mémoire des hommes, qu'il a été à la fois le baron de Ville et le Rennequin, le créateur et l'exécuteur de la machine de Marly.

Ce dernier mot de la science hydraulique a tellement frappé les esprits, qu'il a été question de l'appliquer à Paris même, — à cette Babylone qui meurt toujours de soif, — et qu'il s'agit d'abreuver des eaux de plusieurs fleuves et rivières de France.

Le bâtiment qui renferme la machine de Marly est en pierre blanche et en briques rouges. La charpente élégante est en tôle de fer, la couverture en zinc cannelé. Si l'effet dans le paysage est moins accidenté que celui des quatorze roues de Louis XIV, il est assez pittoresque encore pour ne pas nuire au gracieux tableau représenté par notre gravure.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voyez le *Musée des Familles*, t. XV, p. 57.
(2) Voyez le *Musée des Familles*, t. XXIV, p. 47.
(3) M. de Prony, *Biographie universelle*, article Rennequin.

(1) Gardés depuis Louis XIV par la même famille Laillet et Jorre, avec une fidélité qui est une sorte de noblesse.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LA LÉGENDE DE L'OIE.

Une légende. — Un saint et une oie. — Supplice de l'oie. — M. Joignaux. — Oies aveugles. — Boîte de sapin. — Oies spirituelles. — Le philosophe Licinius. — Oie réveil-matin. — Les oies détrônées. — Chasse des oies sauvages. — Tir à l'oie. — Décret de la Convention. — Sa sensibilité. — Dinde et faisan.

Voici la légende de l'oie :

Un saint prêchait l'Evangile en Allemagne : un jour il rencontra une oie qui venait de pondre un œuf dans l'anfractuosité d'un rocher. Le saint mourait de fatigue et de faim.

— Oie, ma sœur, dit-il en s'approchant du nid, permets que je prenne un œuf, car je suis défaillant.

Mais l'oie se jeta sur lui et l'éloigna à grands coups de bec.

— Hélas! lui dit le saint, pourquoi me refuses-tu un seul de tes œufs? Ne peux-tu pas en pondre d'autres, et même plus qu'il ne t'en faut pour couver?

L'oie ne répondit à ces paroles qu'en redoublant de fureur. Alors le saint s'éloigna en disant :

— Toi et ta race expierez cruellement ta méchanceté.

Avouons que la prédiction du saint s'est bien réalisée.

La vie de l'oie n'est qu'un martyre continuel.

Je laisse volontiers raconter à M. Joignaux, dans ses *Conseils à une jeune fermière*, les incroyables supplices de l'oie :

« En octobre, au commencement de la mue, tu plumeras de nouveau cette volaille, mais légèrement, car il y aurait imprudence à trop la déshabiller à l'entrée de l'hiver. Pendant la saison rigoureuse enfin, tu engraisseras les oies pour les tuer, et les plumeras une troisième fois, aussitôt la bête morte et avant qu'elle ait eu le temps de se refroidir; sans cela les plumes perdraient de leur qualité.

« Il y a diverses manières d'engraisser les oies; je vais t'indiquer les principales. Il y en a qui les enferment dans une futaille percée de trous juste assez larges pour qu'elles puissent y passer la tête et se nourrir en dehors. Il y en a d'autres qui mettent les oies séparément dans des pots de terre sans fond, et assez étroits pour que la bête qui s'y trouve engagée ne puisse se retourner et se mouvoir. J'en sais encore qui commencent par enlever aux oies quelques plumes des ailes et du croupion, et qui les mettent ensuite douze par douze dans des caisses étroites et basses, où elles ne peuvent ni se tenir debout, ni se remuer librement. On met à leur portée de la pâtée et beaucoup d'eau. »

Le fait est que ces pauvres bêtes doivent avoir assez chaud pour être altérées.

« Quand leur appétit baisse, on leur bourre le jabot deux fois par jour d'abord, et ensuite trois fois, au moyen d'un entonnoir, dans lequel on verse du grain, et, au fur et à mesure que le jabot se remplit, on retire l'entonnoir et l'on offre à l'oie une écuelle d'eau dans laquelle les Alsaciens mettent du sable et du charbon de bois en poudre. J'en sais d'autres enfin qui enferment les oies, jeunes et maigres, dans une boîte étroite dont le fond est à jour pour le passage des ordures. C'est là qu'elles vivent et se développent jusqu'à n'y plus tenir... Cette boîte ne présente qu'une ouverture qui permet à la bête de manger et de boire dans une auge mise à sa portée. Il y a même des éleveurs barbares qui crèvent les yeux aux oies et leur clouent les pattes sur des planches pour obtenir le repos parfait et éviter toute distraction. »

Toute distraction est charmant.

Je voudrais bien savoir si, quand Dieu a permis à l'homme de se nourrir des animaux, il lui a permis de les torturer de la sorte!

« Il te faudra trois semaines au moins pour bien engraisser une oie, et de vingt ou vingt-cinq kilogrammes de maïs ou d'orge. Dès le mois de novembre, tu te mettras à la besogne, et avant d'emprisonner les oies maigres, tu les plumeras sous le ventre. Tu choisiras ensuite un lieu étroit, assez frais, à demi obscur, silencieux et éloigné du voisinage des oies criardes. »

Décidément la distraction ne vaut rien pour les oies.

« Les éleveurs qui mettent chaque oie dans un pot de terre défoncé obtiennent une graisse plus rapide en les nourrissant de la même manière. Souvent, au bout de quinze jours ou de trois semaines, on est obligé de casser les pots pour en sortir la volaille à l'engrais. »

Avouons que c'est bien dommage.

« Je n'ose te conseiller ni la troisième ni la quatrième méthode, parce qu'elles sont plus difficiles et en même temps plus cruelles. »

Très-bien, monsieur Joignaux!

« La dernière surtout, celle qui consiste à mettre l'oie jeune et maigre dans une boîte de sapin, a pour but principalement de développer une maladie du foie et de le faire grossir pour la préparation de ces fameux pâtés de Strasbourg qui font les délices des gourmands. »

N'est-ce pas le comble de l'art et de la barbarie!

Mais voici un dernier et horrible détail qui a sans doute répugné à la bonhomie de l'honorable M. Joignaux : dans les environs de Toulouse, d'honnêtes industriels, de bons villageois, clouent les oies sur des planches, les tiennent devant un grand feu, les bourrent de nourriture au moyen d'un entonnoir et les privent de boisson.

Voyez-vous ces pauvres bêtes! elles se brûlent et ne peuvent que tortiller leur long col. Elles sont clouées. Elles ont soif, et comme rafraîchissement on leur offre un feu ardent.

Disons qu'elles se vengent quelquefois en étouffant, et nous les en félicitons.

Quelle souffrance! mais qu'importe? l'industriel s'enrichit et le gourmet est satisfait : il mange du foie gras excellent, et repose agréablement sa tête sur le moelleux duvet de ces victimes.

Paris consomme en moyenne par an soixante-quinze mille kilogrammes de foies gras et six cent mille oies.

Que de tortures! que de douleurs représentées par ces six cent mille cadavres!

Je crois que si, dans un grand dîner, il arrivait à une oie de se dresser sur ses pattes, de secouer son linceul de graisse et de raconter son martyre, pas un convive n'oserait en manger.

La longévité de l'oie est fort grande; on a vu des oies arriver jusqu'à l'âge de soixante ans; ajoutons qu'elles

n'avaient pas vécu dans les pots de terre ou dans les boîtes de sapin.

Mais ce n'est point assez d'être torturée, l'oie est réputée stupide.

L'homme ne juge que sur l'apparence, et avouons que l'oie ne paye guère de sa personne. Quand elle marche, son corps lourd et disgracieux se balance comme un ivrogne sur des jambes torses, et ce corps est surmonté d'un cou qui n'en finit pas. Ajoutez à cela que l'oie parle toujours et qu'elle parle du nez. Malgré cet extérieur, l'oie est intelligente et bonne, susceptible du plus grand attachement.

Le philosophe Licinius avait une oie qui l'accompagnait à la promenade, au bain, et qui perchait au-dessus de son chevet. Le matin, aux premiers rayons du soleil, l'oie becquetait le front du philosophe qui se levait. Cette oie était sa compagne, son amie et son réveille-matin.

De tout temps la chair de l'oie a été fort appréciée. Elle a tour à tour trôné sur les tables des Egyptiens, des Grecs, des Carthaginois et des Romains, quoique ces derniers lui dussent le salut du Capitole. Enfin la dinde vint, et la royauté passa entre ses pattes. L'oie avait régné.

Quelques gourmets néanmoins préfèrent l'oie à la dinde, surtout l'oie sauvage, qui est très-recherchée dans le Nord.

Voici comment le savant chroniqueur de *la Patrie*, M. Sam, raconte la chasse aux oies sauvages en Ecosse :

« Les oies sauvages forment la principale et pour ainsi dire la seule richesse de la petite île écossaise de Kilda, la plus occidentale de toutes les Hébrides. Elles y nichent par grandes familles au pied des rochers et des écueils baignés par la mer. Pour les prendre, les habitants s'entourent le corps d'une longue corde tressée avec des lanières de cuir de vache. Cette corde, soit dit en passant, sert ordinairement de dot aux jeunes filles, qui emploient plusieurs années à la façonner.

« Deux chasseurs se ceignent de la corde, chacun par un de ses bouts; le plus adroit plonge dans l'abîme, tandis que le plus robuste se tient cramponné sur une pointe avancée. Quand le premier a rempli d'œufs un sac attaché à son cou, et accroché autour de ses reins, entre ses jambes, sur son dos et sur ses bras, toutes les jeunes oies qu'il a pu prendre, il donne un signal, et son compagnon, enroulant la corde autour de son corps, remonte le hardi chasseur. »

Nous allons terminer par quelques détails sur le tir à l'oie.

On attachait la pauvre bête par le col à une potence : les jouteurs s'avançaient armés de bâtons qu'ils lançaient à l'infortunée pendue. Le vainqueur était celui qui lui coupait le cou.

C'est un décret de la Convention qui a prohibé ce jeu, pour cause d'inhumanité.

Admirons, en passant, l'exquise sensibilité de cette bonne Convention, qui ne peut supporter la vue du tir à l'oie. Ce spectacle irrite sa douceur et froisse ses principes philosophiques. Elle a bien fait rouler quelques milliers de têtes sur l'échafaud, mais il ne s'agissait que de chair humaine; la volaille était légalement protégée.

Je me suis demandé pourquoi cette sympathie des terroristes pour l'oie. Aurait-elle par hasard fait preuve de civisme? l'oie est bavarde; aurait-elle dénoncé quelque ci-devant, comme elle dénonça autrefois nos ancêtres?

Non, je ne crois pas que l'oie ait fait de politique depuis son affaire du Capitole ; mais elle occupe un rang démocratique dans le peuple des basses-cours. C'est une volaille essentiellement prolétaire.

A sa place, la dinde, volaille bourgeoise et d'une caste plus élevée, serait restée à la potence.

Quant à l'aristocratique faisan, je garantis qu'il aurait été déclaré suspect et envoyé à la guillotine — ou à la table du vertueux Danton.

PITRE-CHEVALIER.

POÉSIE. — LES ANGES.

Je veux bien croire à vos philosophies,
Gens de mon temps, à vos plans généreux,
A vos travaux, même à vos utopies,
Même aux progrès faits dans l'art d'être heureux!
Mais laissez-moi d'une foi sans mélanges,
Comme y croyaient nos mères avant nous,
Comme un enfant, laissez-moi croire aux Anges:
C'est si charmant, si facile... et si doux!

—

Je crois à l'Ange appelé Gabriel,
Qui descendit dans un rayon du ciel
Pour annoncer le Sauveur à Marie.
Je crois à l'Ange ayant nom Raphaël,
Qui conduisait, loin des champs d'Israël,
Le fils pieux de l'aveugle Tobie.

Je crois encore à l'Ange menaçant
Pour le faux sage et l'injuste puissant,
Qui d'un bras fort démasque l'artifice;
Qui terrassa, sous un genou de fer,
Le grand vaincu, l'orgueilleux Lucifer...
C'est saint Michel, Ange de la justice!

Qui peut nier cet Ange familier,
Comme un grillon, vivant dans le foyer,
Aux jeunes yeux voilant la vie amère;
Qui nous endort avec des chants joyeux,
Et qui, de nous pour se faire aimer mieux,
A toujours pris les traits de notre mère?...

Avec Jacob, qui lutta corps à corps,
En l'épuisant par une nuit d'efforts,
Mais lui laissant au jour des forces neuves?
Qui, sur l'enfant d'Abraham éperdu,
Retint dans l'air le glaive suspendu?...
Je crois à lui : c'est l'Ange des épreuves!

Comment douter de cet Ange au front pur,
Chargé d'ouvrir ses deux ailes d'azur
Entre le mal et la fraîche innocence?
Ange sacré des premières pudeurs,
Il défendit nos mères et nos sœurs...
Croyons à lui par la reconnaissance!

Qui consolait Agar dans le désert?
Qui ranimait, par un divin concert,

En leurs tourments les frères Machabées ?
Qui couronnait Daniel de rayons,
Qui l'offrait calme à la dent des lions
En relevant ses forces succombées ?...

C'est l'Ange fort, c'est l'Ange de la foi !
Soldat du ciel, ennemi de l'effroi,
Vainqueur du doute et des lâches alarmes ;
Qui sous le feu nous jette les premiers,
Combat en nous et nous fait chevaliers
Le lendemain de la veille des armes !

C'est Raphaël, peintre des cieux ouverts,
C'est Michel-Ange, étonnant l'univers,
Qui m'ont fait croire à l'Ange du génie ;
Ils lui devaient leurs pinceaux immortels,
Il leur laissa leurs beaux noms éternels
Déjà portés dans la sphère infinie !

Je crois toujours à l'Ange du pardon,
Qui, dans sa mort et dans son abandon,
A consolé le Christ au mont Calvaire ;
Qui de l'injure ordonne à tous l'oubli,
En nous disant de songer à Celui
Qui seul a droit d'être un juge sévère.

Je crois de même aux Anges chérubins,
Qui vont jouer parmi les blonds bambins,

Anges et enfants. Dessin de Fath.

Anges d'en bas dont le jeu les attire ;
Car si l'un tombe, une invisible main,
Sur ses deux pieds le remettant soudain,
Change ses pleurs en beaux éclats de rire.

Si chez le pauvre habite la gaîté,
Soir et matin c'est qu'il est visité
Par l'Espérance, Ange au malheur fidèle...
Et si le riche est parfois attristé,
C'est que parfois l'Ange de charité
Auprès de lui passe sans qu'il l'appelle !...

Lorsqu'un vieillard, après de longs travaux,
Pour la rouvrir au pays du repos
Sur celui-ci va fermer sa paupière ;
En souriant s'il entre dans le port,
C'est qu'il se fie à l'Ange de la mort,
Domptant pour lui la tempête dernière !

Ils sont partout ! dans les airs, sur les mers,
Sur les sommets, sous les feuillages verts,
Dans les hameaux, les cités, les prairies ;
Dans tout chemin où le vieux monde va,

Accomplissant aux yeux de Jéhovah
En tous les temps d'innombrables féeries?

—

Je veux bien croire à vos philosophies,
Gens de mon temps, à vos plans généreux,
A vos travaux, même à vos utopies,
Même aux progrès faits dans l'art d'être heureux!
Mais laissez-moi d'une foi sans mélanges,
Comme y croyaient nos mères avant nous,
Comme un enfant, laissez-moi croire aux Anges:
C'est si charmant, si facile... et si doux!

ÉDOUARD PLOUVIER.

MA DERNIÈRE PIPE.

Je demandais un jour à Franz:

— Fume-t-on afin de trouver un prétexte pour perdre du temps, ou bien pour avoir l'air d'employer le temps qu'on aurait perdu si on ne fumait pas?

Il resta deux minutes à comprendre ma question et trois minutes à trouver sa réponse.

— Je n'en sais rien, dit-il enfin.

— Mais que faites-vous, quand vous fumez sans rien faire?

— Je pense, me répondit-il sans paraître préoccupé de la forme absurde et antigrammaticale de ma question.

— Et ces pensées ont-elles un but, une utilité?

— Certainement! Non pas une utilité directe qui puisse se démontrer; mais sur cette masse informe de pensées et de réflexions, jetées çà et là dans le cerveau, quelques-unes germent et portent leurs fruits.

— Je comprends une chose, dis-je à Franz; notre société positive trouverait bien bizarre un homme qui se coucherait sur son lit ou s'accouderait à une table *pour penser!* on ne serait pas éloigné de le regarder comme un fou, tandis que, lorsqu'on allume une pipe, on est dispensé d'avoir l'air de faire autre chose. On fume! Et sous l'égide de ce chaperon respectable qu'on nomme l'*habitude*, la jeune et ardente pensée peut se permettre tous les écarts sans encourir le blâme et sans craindre le qu'en dira-t-on. Mais cette liberté d'esprit qui vous est accordée comme concession à l'habitude n'aurait-elle pas, dites-le-moi, un grand avantage à être exploitée régulièrement? Ces pensées vagues, pour me servir de votre comparaison, sont bien une semence jetée sur le terrain, mais elle y est répandue sans intelligence; et les fruits qu'elle porterait par une culture sérieuse seraient autrement beaux et autrement nombreux.

— Si je vous comprends à mon tour, repartit Franz, il faudrait, lorsqu'on allume une pipe, se dire d'avance sur quel sujet on va réfléchir, puis rester exactement dans cette voie; penser, non pas vaguement, mais méthodiquement, comme si on causait, comme si on écrivait.

— Vous exagérez un peu, lui répondis-je; cependant, c'est bien cela. Faites une chose, le soir, après votre dîner, lorsque vous passez un quart d'heure à fumer au balcon; pensez avec suite. Peu importe le sujet, il vaut mieux même que le hasard seul vous le fasse trouver; ce sujet portera le cachet d'une impression tantôt joviale, tantôt mélancolique. Mais une fois entré dans une voie, restez-y, et ne livrez pas votre esprit au pétulant vagabondage qui le fait passer d'un sujet à un autre aussi facilement qu'une girouette tourne du nord au sud.

— Vous avez raison, me dit Franz, il serait bon de dresser l'état civil de la filiation intellectuelle; la généalogie des pensées, si singulière quelquefois, donnerait à l'observateur de bons sujets d'étude. Tenez, voulez-vous savoir à quoi je pensais lorsque j'ai fumé ma dernière pipe?

— Volontiers.

— Dans mon pot à tabac j'ai trouvé un cahier de papier à cigarettes. Les nombreuses marques de fabrique qui couvrent ce produit industriel et les contrefaçons dont il est l'objet m'ont amené, par une transition bien simple, à songer au système prohibitif (c'était à l'époque du fameux traité de commerce); de là, ma pensée s'est portée naturellement sur l'Angleterre et ses habitants, sur les distinctions de castes et de nationalités.

A ce propos, je me suis souvenu d'avoir vu une chose au muséum du Jardin des Plantes. Il y a dans une vitrine quatre ou cinq squelettes, placés par rang de taille, qui portent les dénominations d'Italien, Anglais, Français, Flamand. La physionomie de l'Anglais m'a particulièrement amusé. Cet insulaire aux dents longues et jaunes semble de très-mauvaise humeur. On devine sur ses lèvres absentes le *goddam* traditionnel que notre homme profère, sans doute, humilié de se voir en si piteuse compagnie. Effectivement, dans la même salle, on trouve des assassins, des empalés, des nègres, des mulâtres, toutes sortes de gens de peu. Notre Anglais, lui, doit être un homme de *high life*, de bonne société; rien qu'à la manière dont il porte la tête, on devine l'habitude de la cravate la plus officielle; les bosses phrénologiques donnent les meilleurs renseignements, les extrémités paraissent délicates, tout plaide en faveur de cet intéressant squelette.

Pourquoi avoir mis ce brave lord (car c'est un lord pour le moins) en si mauvaise compagnie?

On a dit cela à propos de la mer; suivant le point de vue d'où on envisage les choses, les réponses faites à une même question sont bien différentes.

Exhibez ce squelette et demandez ce qu'il était de son vivant.

— C'était un homme d'un mètre soixante-douze centimètres, cheveux et barbe blonds, yeux bleus, nez long, bouche grande, menton carré, front carré, visage rond; signe particulier : une cicatrice à la joue gauche, vous répondra un fonctionnaire.

— C'était un homme intelligent, instruit, observateur, rempli de jugement, vous dira un physiognomoniste.

— C'était un sujet faible, lymphatique, exténué, vous dira un médecin.

— C'était un enragé tory, dira une dame.

— C'était un homme charmant, dira un whig.

— C'était un homme fort riche, dira un héritier.

— C'était un homme bien lourd, dira un employé des pompes funèbres.

— C'était un sot, dira un envieux.

— C'était un bon père, un bon époux, un bon citoyen, dira une épitaphe.

Eh bien, puisque chacun se permet d'avoir un point de vue différent, pourquoi n'aurais-je pas le mien, si excentrique qu'il soit?

Je me suis demandé, moi qui pense si longtemps à cet Anglais, quelles séries de réflexions plus ou moins longues il avait pu inspirer aux nombreuses personnes qui ont passé devant la vitrine et examiné son squelette, Et puis, contre toutes les lois connues des fonctions cérébrales, je me suis demandé aussi ce qu'à son tour pouvait penser cet Anglais depuis le temps qu'il est renfermé dans sa vitrine. Supposons pour le moment que le cerveau soit resté dans le crâne et continue à fonctionner.

Les personnes qui visitent le Muséum entrent d'abord dans une longue salle où se trouvent des squelettes de cachalot, d'ours, de lion, de chien, etc. Ces spécimens d'ostéologie ne sont pas de nature à inspirer une violente répulsion. Mais, après avoir visité cette salle, vous montez quelques marches et vous vous trouvez dans la petite pièce qui contient l'Anglais et ses compagnons d'infortune. Alors la vue de ces squelettes humains, les premiers qu'on aperçoive au muséum, doit provoquer une vive impression de dégoût chez les curieux qui n'ont pas l'habitude de ces sortes de choses. Notre pauvre insulaire est placé là comme témoin de cette première impression; il ne doit voir que d'affreuses grimaces, des fronts plissés, des nez en raccourci, des bouches dont les coins tombent dédaigneusement.

Mais j'oublie une chose : si j'ai accordé un cerveau à mon Anglais, je ne lui ai rendu ni les yeux ni les oreilles; il doit donc se trouver parfaitement insensible à tout ce qu'il ne voit pas et n'entend pas. Ses pensées, à l'abri des distractions, peuvent s'étendre à leur aise.

A quoi peut-il donc penser? au présent? Il n'en est pas pour lui; aucune sensation extérieure ne lui révèle qu'il existe. Le souvenir? Mais il n'a de valeur que comme comparaison. Il en est de même de l'espérance. Ces deux choses, la mémoire du passé et la prévision de l'avenir, sont notre plus grande force; mais ce ne sont que les béquilles sur lesquelles s'appuie pour marcher le débile présent. Qui n'a pas de présent ne trouve plus de joies dans le passé ni dans l'avenir.

Si je pensais ici pour d'autres que pour moi, j'aurais un vif débat à soutenir. Il faut que vous supposiez votre Anglais un bien grand égoïste, me dirait-on. Admettons que la privation des sensations extérieures lui donne la plus grande insouciance pour l'avenir et mette le passé, vu l'absence de comparaison présente, au rang des choses secondaires. Mais cet homme a dû avoir des affections; et, puisque vous lui supposez le souvenir, son esprit doit se porter vers les objets qu'il a chéris pendant sa vie terrestre; il doit se représenter leur image, leur souhaiter une longue et heureuse carrière. Cet Anglais est mort peut-être depuis cent ans, mais dans la nouvelle existence qu'il mène au muséum, comme il ne doit pas avoir la conscience des heures écoulées, rien n'empêche qu'il suppose encore ses amis pleins de vie et se flatte tous les jours de l'espoir qu'ils sont heureux.

Vous oubliez, répondrais-je au contradicteur, que notre pauvre nature humaine ne perçoit rien que par l'entremise des sens. Si votre âme éprouve pour un être quelconque un vif sentiment d'amour ou d'amitié, c'est que d'abord vos yeux ont pu voir sa figure, vos oreilles ont entendu sa voix, votre main a pressé la sienne; de ces rapports sans cesse renouvelés vous avez éprouvé une sympathie physique et morale à la fois. Lorsque l'âme est séparée du corps, dans la mort ordinaire, elle quitte en même temps le cerveau, c'est-à-dire la source du souvenir. C'est une harpe dont on a coupé les cordes, elle ne vibre plus. Dans le cas de notre Anglais, nous avons supposé le cerveau existant, c'est vrai; mais nous avons conclu que le souvenir tombe tout à fait au rang secondaire lorsqu'il manque de comparaison dans le présent. Or, l'être que nous avons admis ne perdra pas tout à coup, comme les autres hommes en mourant, le souvenir du passé et de ce qui s'y rattache, mais ce souvenir l'affaiblira bien vite par le manque de comparaison. A quoi servent les yeux à un homme toujours plongé dans l'obscurité?

Ainsi, ce pauvre squelette à qui nous avons cru rendre un si grand service en lui restituant sa cervelle ne saura absolument que faire de cet accessoire superflu. Plus de corps qui lui communique les impressions extérieures, plus d'âme qui reçoive ces impressions et en profite pour son perfectionnement. L'âme ainsi emprisonnée dans un cerveau oisif me ferait l'effet d'un grain de blé semé sur des cailloux.

L'Anglais du muséum n'a donc pas de cervelle; et s'il en avait une, ce serait absolument comme s'il n'en avait pas!

Alors j'ai secoué mélancoliquement la cendre de mon tabac éteint.

— Voilà, termina Franz, *tout* ce que j'ai pensé en fumant ma dernière pipe. Est-ce un argument pour votre système?

— Je crois fort que non, répondis-je sans rire; car *tout* ce que vous avez pensé là et *rien*, c'est absolument la même chose.

— D'où nous concluons?

— Que peu importe ce qui sort d'une pipe ou d'un cigare, ce n'est jamais que de la fumée au vent.

LÉOPOLD THOMASSON.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. HONFLEUR.

INAUGURATION DE LA SECTION DE PONT-L'ÉVÊQUE A HONFLEUR.

La ville de Honfleur attendait depuis longtemps son chemin de fer. Elle se souvenait des grands jours de sa prospérité quand le Havre n'était que sa succursale, avant d'être son chef-lieu maritime; quand elle tenait les clefs de la Seine et presque de Paris; quand ses vingt mille habitants étaient les rois du commerce de l'Ouest, et construisaient, armaient et lançaient tant de navires chargés des richesses du monde; quand elle jouait dans l'histoire le rôle d'une capitale et d'une forteresse de premier ordre; quand Charles VII la reprenait aux Anglais en 1450; quand les calvinistes en faisaient leur boulevard en 1662; quand le duc d'Aumale la leur enlevait cette année-là même; quand il fallait à Henri IV toute son habileté pour y redevenir le maître, etc.

Deux rivales s'étaient élevées près de Honfleur : le Havre avec ses bassins, son activité, son commerce immenses; Trouville avec ses bains à la mode, ses villas fleuries, son salon brillant, sa plage d'or et d'émeraude. Mais les Havrais eux-mêmes allaient encore admirer le port abrité de Honfleur, ses vastes chantiers de construction, sa jetée dont la vue est si belle et si vivante; et la promenade la plus recherchée des baigneurs de Trouville était toujours cette merveilleuse route qui conduit à la Côte-de-Grâce, un des panoramas magiques de la campagne et de la mer.

La nouvelle ligne de Pont-l'Évêque à Honfleur, que la Compagnie de l'Ouest vient d'inaugurer le 6 juillet, sera donc une des artères les plus fécondes et une des excursions les plus intéressantes du réseau normand.

Le train des invités a pu en juger d'une gare à l'autre, entre midi et quatre heures. Il a revu d'abord, avec un plaisir toujours nouveau, cette série de vallées splendides que nous avons décrites ici même (1), et où sont assises, comme des reines dans un jardin, les jolies villes de Poissy, de Meulan, de Mantes, d'Évreux, de Conches, de Saint-Mars, de Lisieux, etc. De là, le convoi s'est engagé dans le Grand-Jardin de Pont-l'Évêque, au milieu des gras pâturages aux ruisseaux d'argent et des *bœufs blancs marqués de roux*, qui rappellent le refrain de Pierre Dupont. A Pont-l'Évêque commençait la nouvelle ligne, qui termine dignement cette « promenade dans un tableau. » Le mot est d'un connaisseur, et nous en garantissons la justesse. Le Calvados est le seul département de la France où la verdure est d'autant plus riante qu'on se rapproche

Sortie du souterrain d'Hébertot, à Quetteville. Dessin d'après nature, de M. Jacques Coüé.

davantage de la mer. De Pont-l'Évêque à Honfleur, un peintre ferait un croquis à chaque pas, mais la vapeur ne laisse pas tant de loisir au crayon, et celui de M. Coüé n'a pu surprendre au passage que la sortie pittoresque du tunnel d'Hébertot. C'est un des points les plus saisissants du voyage, à côté d'un château princier et de l'illustre tombe de Vauquelin.

La Compagnie de l'Ouest et la ville de Honfleur ont rivalisé de galanterie pour les invités de la fête : bénédiction, discours, banquet, musique, bal, illuminations, etc., rien n'a manqué au programme du jour et de la nuit, pas même la précaution du retour, par un train qui a sauvé mille curieux du danger de la belle étoile.

Honfleur n'a qu'à multiplier ses restaurants et ses hôtels. Son chemin de fer n'apportera pas seulement l'activité à son port, la richesse à ses magasins; il amènera aussi une foule de pèlerins et d'artistes à sa fameuse chapelle de Notre-Dame de Grâce. (Voyez la gravure ci-contre, et relisez notre chronique et notre description de cette chapelle, t. XXV, p. 287, 288.)

En même temps qu'on inaugurait solennellement le chemin de fer de Paris à Honfleur, un simple chemin de terre, mais un chemin féerique, s'ouvrait sans bruit de Trouville à Dives, relié à l'admirable route de Trouville

(1) Voyez : *De Paris à Trouville* et *Une saison à Trouville*, t. XXIV, p. 369, et t. XXV, p. 273.

à Honfleur, et formant un boulevard maritime plus admirable encore par Deauville, Villers, Houlgate et Beuzeval, à travers toutes les splendeurs et toutes les grâces de la vallée d'Auge.

Ce boulevard, prévu par Casimir Delavigne, lorsqu'il s'écriait, en contemplant le golfe du Havre de la rive opposée :

Après Constantinople, il n'est rien de plus beau !

ce boulevard est déjà baptisé la route de la Corniche normande, et il rivalisera bientôt avec la route de la Corniche italienne.

N'oublions pas d'ajouter que cet Eden français, — mis aux portes de Paris par la vapeur, et déjà semé de cottages baignés à la fois d'ombre et d'eau salée, les pieds dans l'Océan et la tête dans le feuillage, se complète en ce moment par les bassins de Trouville, le pont et le canal de la Touque, les palais élevés par M. Brenney à MM. de Morny, Donon, Olliffe, Charles Lafitte, Boitelle, etc., l'hippodrome immense de Deauville entre la mer et les prés — bois, etc.

On y arrive, cette année même, en quelques heures, par Pont-l'Évêque. On y arrivera directement, dans quelques mois, par le chemin de fer de Paris à Trouville, qui sera alors le rival du chemin de fer de Paris à Bade.

PITRE-CHEVALIER.

La chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, à Honfleur. Dessin d'après nature, de M. Jacques Coüé.

CHRONIQUE DU MOIS.

ROME ET SAINT-PÉTERSBOURG.

Depuis longtemps déjà on se plaint parmi nous de la vie monotone. Notre siècle est anathématisé. Il est accusé d'avoir perdu la poésie des autres siècles. Les hommes les moins poëtes et les moins poétiques, les moins

romantiques et les moins romanesques, se prennent, à l'heure où finit le dessert et commence le café, à regretter les romans et les poëmes des âges écoulés. « La vapeur, disent-ils, a tout tué. L'électricité essaye de galvaniser un cadavre; mais le cadavre reste inerte. Les chemins sont plats; le marais est le seul accident du voyage. Où sont les montagnes, les vallées, les forêts, les steppes, les fleuves, les océans? L'univers est un grand potager, planté de choux. O quinzième siècle! ô seizième siècle! Dagues, castels, batailles, incendies, rapines, routiers, désolations! Fêtes, pompes, majestés, couleurs, éclats, plaisir des yeux! Où sont les grandes convulsions de la vie des peuples?»

Retournez-vous et les contemplez. Je vais devant vous faire passer deux visions. Voici d'abord une église, une cathédrale, le temple commun de toute une religion; un but de pèlerinage pour le monde entier. Et sa splendeur égale sa grandeur. Ce sont des voûtes perdues dans l'infini, des espaces immenses plantés de colonnes aux énormes chapiteaux. Le génie l'a dessiné, construit, orné, décoré. Il est beau comme la nature, parce qu'il est aussi l'œuvre de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Aujourd'hui on a paré la parure, décoré le décor. Les étoffes splendides, les pierreries, les précieux métaux habillent les murailles et les colonnes, les lampes et les cierges brûlent le jour tamisé par les vitraux en vapeurs bleues, qui baignent les choses dans une auréole mystique. Semblable à un nuage dans l'air, flotte un dais au-dessus d'un trône. Un cortége s'avance vers le trône, avec une musique inconnue, qu'on entend là seulement. Ce sont des cardinaux au visage patricien, des évêques mitrés venus de toute la chrétienté; des moines, tête nue et pieds nus, revêtus du silice; des soldats costumés par Michel-Ange, armés de hallebardes ciselées par Benvenuto. Sur ses épaules cette foule porte un pontife, un roi. — Voilà la première vision. Maintenant lisez votre journal.

« Dès six heures du matin, le saint-père, précédé et suivi d'un immense cortége, et passant entre la double haie des prêtres français et de la garde noble, quittait le Vatican et se dirigeait vers Saint-Pierre. Pie IX avait la triple couronne au front et était porté sur le siége gestatoire. Au fond de l'église se dressait un trône réservé au souverain pontife. Aussitôt que le pape est assis, les cardinaux et les évêques viennent se prosterner au pied du trône. Après des chants et des cérémonies, après le *Veni Creator*, entonné par le pape d'une voix sonore et vigoureuse, Pie IX, debout, sa chape tenue par douze prélats, lit le décret de canonisation des martyrs japonais. La cérémonie, qui a été très-belle et très-majestueuse, n'a pas duré moins de cinq heures.

« Le lendemain, il y avait un consistoire général des cardinaux et des évêques dans la salle royale. Le pape prononça une longue allocution en latin, dans laquelle il exprima sa joie du concours des prélats et des prêtres de la chrétienté. »

Seconde vision. Partons pour la Russie. Nous assisterons à une soirée de Saint-Pétersbourg, qui n'a pas son Joseph de Maistre. Il s'agit d'une chose bien simple. La Russie brûle. Saint-Pétersbourg brûle au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Tout un ministère est détruit avec papiers et archives. Et puis le Chouknoï-Dworr est détruit aussi. Le Chouknoï-Dworr est un bazar deux fois grand comme la place de la Concorde, composé de deux mille boutiques, tenues par des marchands dont un seul, il y a un mois, achetait pour un million de roubles de cotonnade. Deux cent mille ouvriers sont sur le pavé. Cela prend le lundi de la Pentecôte, le jour de la fête des Fiancées, le même jour où autrefois la fille à marier du marchand russe, vêtue en fête, allait avec son père au jardin d'été, sa dot dans une cassette sous son bras, attendre un mari. Un vent violent fait marcher la flamme et l'épouvante. Les fous de peur jettent tout par la fenêtre ou se précipitent eux-mêmes dans le canal, dans la Néva. On demande par télégraphe des pompes à Moscou. Moscou répond : « Moscou brûle. »

L'autre jour, l'incendie dévora plus de cent millions de roubles—quatre cents millions de francs—. L'avant-veille avait commencé par six incendies et fini par l'anéantissement de cinq cents maisons. Les faubourgs brûlent par quatre-vingts maisons à la fois.

En attendant, le sultan Abd-ul-Azis vient d'acheter un lit de sept millions. Comme on doit dormir là dedans! L'oreiller est sans doute en pierreries. Vous savez qu'à son avénement Abd-ul-Azis promettait d'être le sultan Grandisson. A la vérité, on se bat à Belgrade.

UNE FUSÉE DE FEU D'ARTIFICE.

Passons à des choses moins tristes, sinon plus gaies. M. le vicomte d'Albens, le spirituel chroniqueur du *Pays*, nous cite le salon de Mme de S*** comme le théâtre d'une causerie semblable à un feu d'artifice plein d'étincelles et d'éclat. Il a raison de dire : « plein d'étincelles et d'éclat, » car un feu d'artifice sans éclat et sans étincelles est un pauvre feu d'artifice. Quoique la maîtresse de la maison ait l'esprit de ne pas faire d'académiciens, tout en les recevant tout faits, on parlait de ce thème éternel des élections d'immortels.

— Savez-vous, dit un homme de lettres contemporain d'Henri de Latouche, l'histoire de l'élection de Ballanche?

— Non; vous allez nous la conter.

— Eh bien, Mme Récamier s'était mis en tête de faire réussir la candidature de Ballanche à l'Académie française. Son auteur avait de notables avantages : il était si profond, que personne n'avait eu le courage de le lire; aussi jouissait-il d'une grande réputation.

Entre autres voix, Mme Récamier sollicitait celle de M. Etienne.

— Je suis désespéré de vous refuser, répondit l'auteur des *Deux Gendres;* mais je ne puis voter pour un homme dont je n'ai jamais lu deux lignes. Est-ce qu'il a écrit quelque chose, votre M. Ballanche?

— Comment! s'il a écrit quelque chose? Il a écrit quatorze volumes.

— Quatorze volumes! Et sur quoi, bon Dieu?

— Sur la métaphysique. Je vous les enverrai demain matin; vous les lirez...

— Je les lirai! Tenez, madame, je donne ma voix à votre protégé. Quatorze volumes! j'aime mieux *l'élire* que de *les lire*.

UN DINER ÉGYPTIEN A PARIS.

Tous les journaux ont dit que l'héritier des Pharaons avait donné un dîner à l'héritier de Napoléon le Grand. Tous les journaux n'ont pas cité le menu et le service de ce repas historique. Nous l'empruntons au mieux informé. A l'entrée de Leurs Majestés, des serviteurs leur ont présenté de riches aiguières, les invitant à se laisser verser de l'eau sur les mains, selon la coutume égyptienne, puis chacun des augustes convives a pris place autour d'une table basse, sur laquelle était dressé un grand plateau d'argent ciselé, couvert d'arabesques d'un admirable travail. Les plats étaient d'or massif, les cou-

verts de même métal. Un seul plat était apporté à la fois, et chacun se servait sans se préoccuper de son voisin. — Cette coutume égyptienne, j'espère, ne s'introduira pas chez nous, quoiqu'elle simplifie les devoirs des maîtresses de maison. — Après la première partie du repas, les serviteurs ont changé de plateau. Le nouveau était d'or massif. Les couteaux, fourchettes et cuillers étaient enrichis de diamants et de perles fines. Sur les genoux de chacun des convives se dépliait une serviette aux angles brodés de filigranes d'or, aux incrustations de diamants et de grandes perles fines.

Dans le menu on a remarqué les mets suivants, délicats, mais peu orientaux : potage à la fraise de veau, agneau rôti, haricots verts à l'huile, fonds d'artichauts, poulets farcis, pieds de mouton en galantine, plats sucrés, pâtisserie en losange. Les plats les plus coloristes étaient le pâté au fromage et les feuilles de vigne farcies.

Par une toute sultanesque fantaisie, Méhémet-Saïd avait fait venir d'Égypte sa musique spéciale pour jouer trois ou quatre petits airs pendant le repas. Ces airs étaient peut-être les mêmes qui autrefois inspirèrent à Félicien David les *Mélodies orientales*, ces aïeules de *Lalla-Roukh*.

LES TOUAREGS MYSTÉRIEUX.

Il est venu en France, jusque sur le boulevard Italien, trois chefs Touaregs. Qu'est-ce que les Touaregs? Ce sont des archi-Arabes qui se sont fait photographier à Marseille par MM. Joux et Bergignac, *le visage couvert*, sans doute pour garder plus strictement l'incognito. S'il faut en croire les rapports de certains journaux, ils ont pour cela de bonnes raisons. On assure que ces enfants du désert « connaissent admirablement les étapes des caravanes, les points où doivent se dresser les tentes, les puits et les oasis où les voyageurs ont coutume de s'arrêter, » et qu'ils se servent de ces connaissances utiles pour arrêter les convois et les caravanes, afin de s'en faire six mille livres de rente. Les Touaregs s'offrent pour conduire à Tombouctou quelques jeunes gens de bonne famille, et se chargent de leur faire voir toutes les curiosités du grand Sahara, les chameaux, le simoun, et bien d'autres choses encore.

LE PROGRÈS PAR LES PATINS.

M. Girard vient d'introduire un perfectionnement dans les chemins de fer. Il supprime la locomotive, il supprime les roues des waggons. Le train marchera désormais tout seul, c'est-à-dire au moyen d'un appareil ingénieux que je ne décrirai pas ici, mais qui consiste à faire glisser le train, au moyen d'une sorte de patin, sur le rail humecté d'eau. L'Empereur, qui s'est intéressé à cette invention, avait institué, pour suivre les expériences de M. Girard, une Commission composée de MM. Delaunay et Favé, ses aides de camp, et Lissajoux, professeur de physique. Les appareils fonctionnent en ce moment à la Jonchère. Nous souhaitons bonne chance à M. Girard, bonne chance à ceux qui perfectionneront encore son perfectionnement. A ce propos, un faiseur de boutades me disait l'autre jour : — Quand cela finira-t-il? Voyez l'histoire des perfectionnements. On a commencé par marcher, puis on s'est fait porter par son semblable, à l'instar de l'enfant dans les bras de sa mère. Ensuite est venu le char, ancêtre du coucou. La locomotive a remplacé le cheval. On supprime la locomotive, et maintenant le coucou marche tout seul. Si on supprime aussi le coucou, on en reviendra au système pédestre.

— Dans certain chef-lieu de département que je ne nommerai point, la voiture est encore inconnue. Les habitants n'y croient pas plus qu'à la navigation aérienne. Mais ils ont la vinaigrette, une chaise à porteurs, — avec des roues, ce qui fait la chaise à traîneurs. Sous le règne précédent, ils n'ont pas voulu que le chemin de fer traversât la ville, parce que beaucoup de monde y serait venu, et *cela leur aurait fait dépenser de l'argent*.

M. INGRES, SÉNATEUR.

J'avais envie de vous parler de ces malheureux Américains désunis, qui se dévorent les uns les autres avec tout l'acharnement des frères ennemis et toute la furie scientifique de l'art militaire moderne. On les a trop plaisantés ici même quand ils s'observaient l'arme au bras : ils ne se parlent plus qu'à coups de baïonnette et de canon rayé. Mais, en vérité, cette chronique contient des choses assez tristes sur la Russie pour n'en pas répéter de tristes sur l'Amérique. J'aime mieux vous rapporter un mot qui a été dit sur M. Ingres, à l'insu de celui qui l'a dit. Un étranger, le comte de M***, qui, tout en sachant le français, n'en sait pas tous les mots, entendit un monsieur dire du nouveau sénateur : — M. Ingres est le doyen de nos peintres. Le lendemain, le comte de M*** affirma très-vivement que Gustave Doré était le doyen des dessinateurs. Pour lui, doyen signifiait le plus grand.

HECTOR DE CALLIAS.

Et maintenant, nous cédons la plume au chroniqueur par excellence, à notre éminent collaborateur AMÉDÉE ACHARD, qui adresse de Londres au *Musée des Familles* cette petillante étude des mœurs anglaises :

CROQUIS ET PAYSAGES.

LES COURSES D'EPSOM (1) ET L'EXPOSITION DE LONDRES.

A M. Pitre-Chevalier, directeur du *Musée des Familles*.

Londres, juillet 1862.

Mon am. Jacques n'avait jamais vu l'Angleterre, et depuis un mois il n'était question partout que de l'Exposition, — *great international Exhibition*, comme disent nos voisins. C'était une occasion. Il y a bien la mer! mais elle se fait si petite de Boulogne à Calais, qu'elle n'a jamais le temps de noyer personne! De plus, ces vilains passe-ports qu'on demande aux voyageurs qui passent le Rhin, on ne les demande pas à ceux qui passent la Manche. Jacques partit donc un matin.

Et puis c'était le temps où le grand Derby allait être célébré sur la pelouse d'Epsom. Mon ami Jacques n'était pas fâché de se donner à peu de frais les coquettes apparences d'un sportsman.

La vapeur siffle, le convoi part, Jacques éternue; on est à Creil.

— Et il y a des gens qui nient le progrès! dit Jacques.

— Il y en a, répond son voisin.

Jacques s'aperçoit alors qu'il a parlé tout haut; il salue; la connaissance était faite.

Le voisin avait la physionomie d'un honnête voyageur

(1) Nous rappelons ici à nos lecteurs l'étude de M. Amédée Achard sur le *Sport et les Sportsmen*, publiée avec tant de succès dans le *Musée des Familles* (t. XXII, p. 241-275). Ce tableau des courses d'Epsom couronne dignement le premier travail de l'auteur. C'est le bouquet du feu d'artifice. PITRE-CH.

qui a glané quelques rentes dans le désert de la vie. Son linge était blanc, en belle toile de Hollande, ses mains gantées, et il regardait le paysage de l'air indifférent d'un homme qui le connaît.

Par les portières, on voyait la pluie.

— Joli site, reprit le voisin.

— Ce n'est pas la première fois que monsieur va en Angleterre ? dit Jacques de sa voix la plus câline.

— Oh ! non ! c'est la quatrième au moins, si ce n'est la cinquième.

— Ah ! diable !

— Je m'y rends de nouveau pour assister aux courses d'Epsom.

— Et moi aussi, répond Jacques qui prend un petit air de gentleman.

Jacques se mouche, le convoi s'arrête, on est à Amiens.

— Messieurs, vous avez quatorze minutes pour déjeuner, dit le conducteur.

Jacques se précipite dans la salle du buffet. Elle est envahie. Trois cents personnes interpellent dix garçons, qui tourbillonnent. Chacun prend ce qu'il peut.

— Du pâté de canard pour deux ! crie Jacques.

— Voilà ! répond un garçon, et on lui apporte une cuisse de poulet.

Un coup de sonnette retentit.

— Messieurs, en voiture ! s'écrie le conducteur.

La vapeur siffle ; Jacques court à la recherche de son waggon.

— Dépêchez-vous, reprend le conducteur, nous avons dix-huit secondes de retard.

— Mais le déjeuner ?

— On ne déjeune pas, on avale.

Le convoi est en route.

— La diligence avait du bon, poursuit Jacques.

— Le coche aussi, répond le voisin.

— Mais le progrès, monsieur, les lois inflexibles du progrès !

— Certainement ; c'est pourquoi Sterne déjeunait en Picardie, tandis que nous...

Jacques se mouche. Ces petits accidents arrivent même en voyage. Le convoi s'arrête.

— *Ticket, sir !* crie une voix avec un accent britannique fortement prononcé.

— Ciel ! sommes-nous en Angleterre déjà ! dit Jacques.

— Nous sommes à Boulogne... B. sur M., comme dirait Victor Hugo.

— Mais alors pourquoi ne pas dire : Vos billets, messieurs ! Ce serait plus français.

— Monsieur, Boulogne est une annexe du comté de Kent ; les voyageurs anglais l'ont conquise. On y parle anglais, on y mange, on y dort, on s'y marie en anglais.

La cheminée du bateau à vapeur fumait. Un flot de passagers s'élance sur le pont ; les roues battent la mer ; la côte fuit.

— Monsieur, je m'attache à vos pas, dit Jacques qui remarque que son voisin a le pied marin.

— Monsieur, attachez-vous ; je m'appelle Richard.

— Un nom presque anglais.

— Oui, monsieur, un nom anglais du Limousin.

La tempête faisait relâche ; les vents dormaient dans les cavernes d'Eole. On aurait voulu avoir le mal de mer, qu'on n'aurait pas pu. Jacques soupira.

— *Stop !* cria le capitaine.

— Voici Folkstone, reprit le voisin.

— Cela tient du miracle ! dit Jacques

— Oui, monsieur, le progrès a supprimé l'émotion.

— C'est une économie... Quelquefois, cependant, un peu d'émotion ne nuit pas.

Une locomotive trépignait d'impatience sur un rail. On s'assit.

— Diable ! j'ai faim ! dit Jacques.

— Vous dînerez à Londres, répondit Richard.

La locomotive avait mis toute vapeur dehors. On disparaissait. L'horizon vert était tacheté de chèvres et de bœufs.

— L'Angleterre est un grand Troyon, dit Jacques.

— Oui, monsieur ; un pré avec de l'eau tout autour.

Tout à coup on aperçut un paysage de toits et de cheminées, entre lesquels s'enfonçait le convoi. Vingt mille toits, cent mille cheminées !

— Voici Londres, dit Richard.

— Une belle ville, répondit Jacques dont le regard se noyait dans la brume.

— Oui, monsieur ; une ville noire à la surface, jaune au fond. Le noir, c'est la fumée ; le jaune, c'est la brique.

Les deux amis montèrent dans un cab et s'élancèrent dans Londres à la recherche d'un hôtel. Les hôtels n'étaient pas difficiles à trouver, les logements l'étaient davantage.

A Fanton's hotel, on demandait quinze shillings d'une chambre ; à Long's hotel, dix. Il y avait certains hôtels, ornés de laquais poudrés, où on en demandait vingt.

— Fuyons, dit Jacques.

— A présent, c'est moi qui vous suis, répondit Richard ; cependant permettez que je vous guide.

Le cab repartit au grand trot.

— Prévenez-moi seulement quand vous verrez au clair du gaz cette inscription : *To let*, sur une maison, poursuivit Richard. Ce *to let* anglais est le synonyme de notre *à louer* français.

Au bout d'un quart d'heure, les deux amis étaient possesseurs de deux chambres, qu'on leur faisait payer une couronne, cinq shillings en tout.

Et l'hôte, un pharmacien, leur offrait le déjeuner pardessus le marché.

— Noble Albion ! murmura Jacques dans un bel élan de reconnaissance.

Dès le lendemain commencèrent les négociations relatives aux courses d'Epsom. Il s'agissait d'être acceptés comme passagers à bord d'un mail frété pour le Derby.

— On m'a parlé de vingt-cinq francs à Paris, dit timidement notre ami Jacques.

— C'est maigre, répondit Richard ; cependant on essayera.

Vingt-quatre heures après, il n'avait rien trouvé ; omnibus, breaks, dog-cars, cabs, tout était loué. Il y avait une hausse formidable sur les roues et les brancards.

— Je crois bien qu'il faudra pousser jusqu'à cinquante francs, dit Richard.

— C'est voté, répondit Jacques avec dignité.

Et tout bas il murmura :

— Grand Dieu ! que dirait le juge de paix de mon endroit s'il savait qu'un homme qui est presque conseiller municipal s'abandonne à de telles prodigalités dans une saison où les hannetons pullulent ?

Le jour d'après, Richard entra comme un coup de vent dans la chambre de Jacques, qui buvait le thé du pharmacien.

— Victoire ! dit-il, nous avons deux places à bord d'un break.

— Garanties ?

— J'ai parole d'un compatriote, un gentleman qui parle

anglais comme M. Disraeli, et qui a nolisé une voiture à quatre chevaux, avec deux jockeys. Nous serons conduits à la Daumont. Nous sommes douze voyageurs.

Jacques jeta son sucre en l'air.

— Richard, vous êtes un grand homme! s'écria-t-il.

— Je m'en suis toujours douté; mais la gloire se paye; ce sera cher.

— Combien? demanda hardiment Jacques.

— Cent francs.

Jacques courut après le sucre.

— Cent francs! quatre livres sterling en or.

— Ni plus ni moins!

— Bigre!

Richard prit l'attitude d'un orateur de l'opposition qui foudroie le ministère.

— Mais songez, malheureux! que c'est le Derby! s'écria-t-il. Comprenez-vous? Le Derby, par un grand D, un D majuscule. Or il n'y a qu'un Derby au monde, un Derby par an! Toutes les voitures de Londres sont en réquisition; c'est une razzia! La nôtre arrive de Windsor. C'est le chemin de fer qui l'amène! Toute l'Angleterre sera sur le turf: le Parlement, la Chambre des lords, la banque, le *Times*, les clubs, lord Palmerston, M. Cobden, et vous hésiteriez. Arrière les calculs d'une bourgeoise économie! Songez que le Derby, c'est le mardi gras anglais multiplié par la descente de la Courtille! C'est un jour où l'Angleterre fait divorce avec la gravité et rompt avec le bon sens. On rit, on boit, on chante pendant vingt-quatre heures! Oh! le Derby! le Derby! c'est un phénomène, un prodige, une saturnale sous la lumière du soleil. Figurez-vous tout un peuple criant Evohé en anglais, un royaume fou de joie; songez que nous serons conduits royalement; mieux que cela, d'une manière sportsmanesque... Et, de plus, nous déjeunerons.

— Nous déjeunerons, bien sûr?

— Je le jure!

— Alors va pour cent francs! cria Jacques électrisé.

Cependant il dormit mal, et il vit en rêve la Morale en robe bleue qui fronçait le sourcil, un trousseau de clefs à la main.

Le grand jour sonna. Dès huit heures du matin Jacques et Richard se rendirent à Long's hotel, où était le lieu du rendez-vous.

Les rues de Londres présentaient le spectacle d'une grande animation. On fermait les boutiques qu'on avait à peine entr'ouvertes. Celles qui débitaient des comestibles se faisaient remarquer au contraire par un luxe de poissons, de homards, de jambons et de langues, qui prédisposaient à l'appétit.

Force gens devant l'hôtel, mais point de breaks.

— Le monstre! l'aura-t-on corrompu à prix d'or? dit Jacques.

— Rassurez-vous! nous lui intenterons un procès; il sera jugé dans cinq ans; nous le gagnerons; il nous coûtera six mille guinées, et nous serons vengés.

Dans un coin de la salle à manger un garçon de l'hôtel, blond, armé de favoris ébouriffés, d'une cravate blanche et d'un habit noir, rangeait, dans un vaste panier, force pièces froides, telles que volailles, jeunes canards et galantines. Les pièces s'engouffraient dans l'abîme, et le panier n'était jamais comblé. C'était un tonneau des Danaïdes en osier.

A côté, une formidable corbeille recevait une provision fantastique de bouteilles de vin de Champagne à goulots d'or, accompagnées d'un respectable contingent de bouteilles de vin de Bordeaux et de flacons de soda-water.

Richard poussa l'ami Jacques du coude.

— Cela est pour nous, dit-il.

— Tout?

— Tout.

Jacques estima que l'ami de Richard avait le goût bon.

Neuf heures avaient sonné; dix heures sonnèrent. Point de breaks.

L'inquiétude commençait à se répandre sur les visages. Le garçon, seul, utilisait les petits coins de sa corbeille et de son panier pour y glisser des gâteaux et certains menus fours appétissants.

— Il y aura des œufs de vanneau, dit Richard à son ami Jacques pour le consoler.

— Je ne les connais pas, répondit Jacques.

— On les mange, et si c'est bon on continue. Voilà le moyen de faire connaissance.

Un bruit de roues et de chevaux entrant dans la cour de l'hôtel les interrompit. On se précipita. C'était un break, attelé de quatre chevaux bais, conduit par deux jockeys en veste bleue. Il arrivait de Windsor.

— C'est lui! cria Richard.

O terreur! le break n'avait que huit places.

Les passagers échangèrent des regards menaçants. Il fallait jeter quatre hommes à la mer; non, sur le macadam. Et il avait plu!

— Tirons au sort! dit l'organisateur du break.

Déjà on écrivait les noms des complices pour les jeter dans un chapeau, lorsqu'il se trouva quatre Curtius. Ils se drapèrent dans leur dévouement et leur mackintosch, et, sortant de la cour:

— Montez à bord, dirent-ils, nous allons chercher des rivages plus hospitaliers!

Et ils s'éloignèrent en toute hâte.

Jacques s'attendrissait, lorsque Richard, clignant de l'œil:

— Voilà un trait d'héroïsme qui leur rapportera quatre livres. La vertu est toujours récompensée, dit-il.

— Quoi! vous croyez?

— Je crois tout, poursuivit Richard. Seulement, si les fugitifs nous empruntent des œufs de vanneau, nous leur en offrirons les coquilles.

Le break au complet, une voix prononça le mot sacramentel: *All right!* Et les chevaux allongèrent le pas.

Bientôt on toucha aux bords de la Tamise. Des colonnes épaisses de voitures encombraient London-Bridge, Waterloo-Bridge, Westminster-Bridge, Vauxhall-Bridge. D'autres colonnes les suivaient. Ce n'était partout que mails, coachs, breaks, cabs, landaws, calèches, phaétons, briskas, tilburys, dog-cars, omnibus! Un fleuve de roues, une avalanche de chevaux, un tourbillon de jockeys, une armée de grooms!

Les maîtres, les heureux de la terre, étaient dehors, en plein air, *out side;* les domestiques, laquais ou valets de pied, dans l'intérieur.

On aurait dit les gardes affligés du récit de Théramène. Quels profils lugubres! quels regards désespérés!

A mesure que les files se rencontraient au détour d'une rue, elles se fondaient dans la caravane immense qui accourait de tous les coins de Londres. On n'en voyait ni le commencement ni la fin. Chaque route avait sa foule de voitures, grossie à toute minute par de petits flots qui arrivaient des ruelles voisines. Jacques ne croyait pas qu'il pût y avoir autant de voitures que cela dans le monde entier.

Mettez les courses de Chantilly à la queue des courses du bois de Boulogne, multipliez les courses de Satory et les steeple-chase de la Marche par tous les handicaps de France et de Navarre, et vous n'aurez qu'un petit coin des courses d'Epsom.

Tout le long du chemin on ne voyait que curieux assis sur des chaises, à l'ombre de ces arbres énormes qu'on ne rencontre qu'en Angleterre. Les jeunes misses envoyaient des sourires aux voyageurs. Les maisons succédaient aux maisons, les cottages aux cottages, les villas aux villas. Autant de nids dans le feuillage. Six lieues de nids! On marche toujours et on découvre toujours.

Londres se relie à la campagne par dix kilomètres de jardins.

Çà et là des gamins, — des gamins anglais, qui le croirait! couraient sur les bas côtés de la route en faisant la roue. Leurs pieds leur servent moins que les mains. Il y avait des gamins noirs, des gamins rouges, des gamins bleus. Tous en guenilles, demandaient l'aumône dans des chapeaux sans fond. Leurs vêtements se composaient de trous, plus de trous que d'étoffe.

Quelquefois un penny tombait dans la poussière. Alors c'était une vague de gamins s'abattant sur le sol. Les sportsmen riaient, Jacques ne riait pas.

Dans cette marée de voitures erraient çà et là, pareils à des *Léviathans,* des chariots équipés par des brasseurs et des charbonniers. Tel un éléphant manœuvre dans un troupeau de moutons. On comptait sur le tillac de ces navires à quatre roues quarante-huit passagers. Jacques frémissait à la pensée d'un abordage.

— Ne tremblez pas, dit Richard, sur la route d'Epsom on ne verse jamais.

— Pourquoi?

— Parce que si quelqu'une de ces voitures tombait, elle ne pourrait choir que sur sa voisine, qui dégringolerait sur une autre, forcerait celle-ci à en renverser une quatrième; or, on n'a jamais vu, le cas de tremblement de terre excepté, dix mille voitures mordre la poussière, comme on dit en style noble.

Ce mot de *poussière* ramena l'attention de Jacques sur ce qui se passait en l'air. Il nageait dans un nuage. On apercevait les objets au travers d'un voile blanc qui ondulait, tombait, se relevait, et rappelait par son vol cette colonne de fumée qui jadis guidait les Israélites pendant leur fuite dans le désert.

— Voilà qui est miraculeux! dit Jacques, la vieille Angleterre qui entre en lutte avec la Provence! De la poussière ici! où donc est la pluie?

— On l'a destituée, répondit Richard; si vous étiez un peu plus au courant des mœurs anglaises, vous sauriez que jamais la pluie ne tombe le jour du Derby, c'est une affaire de tradition; hier il a plu, il pleuvra peut-être demain, mais si la pluie s'avisait de montrer le bout du nez aujourd'hui, un policeman lui mettrait la main sur le collet. Les Anglais reconnaissants appellent ce temps *queen's times,* le temps de la reine.

Tout en parlant, on marchait toujours. Les curieux qui faisaient la haie, sans solution de continuité, avaient l'air quelque peu mélancolique. Vivre et ne pas aller au Derby! On sait des gens qui se tuent pour moins que cela.

Cependant le chemin de fer faisait concurrence aux chevaux. Les locomotives étaient en permanence. Elles soufflaient, sifflaient, suaient, gémissaient, et de l'horizon sortaient, panache au vent, de longues colonnes de waggons qui se précipitaient à grand bruit vers Epsom.

Celles-ci passaient, d'autres revenaient, les unes vides, les autres pleines. On aurait dit la navette d'un tisserand, une navette de fer et de feu.

Quelquefois les caravanes, que traînaient au pas vingt mille chevaux, se heurtaient contre une barrière. Tout s'arrêtait. Un homme tendait la main, un voyageur payait, et chaque voiture traversait la frontière au pas. A la cinquième barrière, Jacques eut un mouvement d'impatience.

— Quoi! s'écria-t-il, tant de cerbères que cela dans le pays de la liberté!

— Économisez votre étonnement, répondit Richard, c'est ici le pays des surprises, parce que c'est le pays des antithèses.

Il y avait des instants où les escadrons poudreux faisaient halte devant des auberges. On voyait alors les filles en bras nus, les garçons en gilets rouges, les mains chargées de brocs et de verres, courant et répondant au hasard, tandis que des bœufs surpris regardaient par-dessus la haie voisine; c'étaient comme de gigantesques Van Ostade, d'immenses Van der Meulen improvisés par le hasard du voyage.

Il n'est si longue route qui ne finisse. Au détour d'un chemin, on vit une tribune. C'était Epsom.

— Ah! mon Dieu! dit Jacques.

Rien de plus légitime que cette exclamation. Le champ de course était comme une fourmilière. Vingt mille voitures étaient rangées en bataille par régiments, ou çà et là dispersées par groupes, mêlées, serrées, enchevêtrées, les roues contre les roues, les timons sur les timons, les brancards dans les brancards, et, le long de cent cordes retenues par des piquets, des milliers de chevaux broutant, hennissant, piétinant. Partout des hommes! Les tribunes étaient comme des ruches : cinq étages de têtes si pressées, qu'un gant n'aurait pu tomber à terre! Un flux et un reflux de créatures humaines allant et venant, ondulant comme une mer frappée par le vent, et de cette immense coupe verte agitée et mouvante sortait un murmure pareil à la respiration de l'Océan, un bourdonnement sans fin qui montait et se répandait en éternelles vibrations.

Jacques mit pied à terre et se jeta dans cette multitude.

Il y avait çà et là de grands espaces vides. Des Anglais jouaient, des bâtons volaient en l'air, menaçant d'autres bâtons fichés dans le sol et au bout desquels on voyait suspendues des noix de coco. Il fallait se garer des bâtons aériens : l'entrepreneur ne répondait que des noix.

D'un autre côté, on découvrait des tirs à l'arc. Trois pantins en costume de grenadier servaient de but; ils portaient une cocarde à la place du cœur.

— Prenez garde! cria Richard à Jacques.

Il était trop tard. Une flèche venait de percer la redingote de Jacques.

— Sacrebleu! s'écria Jacques, on devrait bien faire attention! un peu plus haut, j'avais le dos piqué.

— Mon ami, vous avez tort, dit Richard, la flèche va où elle peut; l'affaire de l'entrepreneur est d'établir un but, la vôtre est de vous en éloigner.

De grands cris les interrompirent. Un âne venait de prendre le mors aux dents; d'autres ânes, égayés par l'exemple, couraient à perdre haleine, de ci, de là, poursuivis par des gamins. Des cavaliers, qui n'étaient plus à jeun, partirent au galop. Qui tombait se relevait. C'était comme une razzia.

Des rues faites de baraques et de chariots s'ouvraient sur un côté de la pelouse. On y voyait force bateleurs et force saltimbanques, avec une armée d'animaux bizarres,

de géantes, de nains, d'hommes sauvages, de serpents boas et de monstres singuliers. Des acrobates et des clowns faisaient rage. D'autres rues se prolongeaient dans une autre direction, improvisées en une heure avec des pans de toile, pour les folies d'un jour.

Jacques hasarda un coup d'œil sous ces plafonds aériens et leva les bras au ciel.

— O Pantagruel, où es-tu! murmura-t-il.

Il venait d'apercevoir des montagnes de roatsbeef, des collines de chester, des Pyrénées de langues fumées, des Alpes de jambons, des Himalaya de gigots froids. Autour des tables bouillonnaient des cascades de bière. Cette rue lui donna une idée formidable des appétits qui devaient battre en brèche ces remparts de victuailles.

— Au demeurant, on mange partout, dit Richard.

— Non pas, dit Jacques, on dévore.

Jacques mettait de la modération dans son langage. On engloutissait. Voir une langue de veau et l'avaler, c'était tout un. Chaque voiture, omnibus ou cab, était une salle à manger. Il y avait cent cinquante arpents de réfectoires. Tous les paniers étaient éventrés, toutes les corbeilles prises d'assaut. Chaque convive avait les dents d'un ogre et la soif de Tantale.

Le champ de bataille était jonché de débris: carcasses de poulets mêlées à des queues d'écrevisses, carapaces de homards pêle-mêle avec des pattes de canards, détritus de pâtés confondus avec des coquilles d'œufs. Nul n'aurait pu compter, eût-il été de la force de quatre arithméticiens, la quantité de bouchons épars sur l'herbe.

Dans de petits coins, des Anglaises, à qui de longues boucles éplorées donnaient l'apparence de saules pleureurs blonds, faisaient circuler des tasses autour d'une bouilloire qui chantait.

Au hasard, le visage noir, le regard noir, les cheveux noirs, erraient les bohémiens, vêtus de déchirures; ils ramassaient les os, cueillaient les montres, et disaient la bonne aventure. L'extrême misère auprès de l'extrême opulence.

Jacques avisa de petits garçons qui se faufilaient de groupe en groupe, glissaient sous les voitures, rampaient dans les rues et promenaient de tous côtés leurs yeux vifs et leurs mains agiles.

— Ce sont des négociants, dit Richard.

Jacques interrogea son ami du regard.

— Faites attention et vous allez voir, reprit l'autre.

Bientôt après les jeunes rôdeurs sortirent de la foule, les mains et les bras chargés de bouteilles vides; une boutique n'était pas loin où leur cargaison était échangée contre des penny, et ils partaient pour une nouvelle expédition.

— Le Derby n'est pas l'ennemi du commerce, observa Richard.

D'ailleurs, on vidait les bouteilles plus vite encore qu'on ne les ramassait.

Cependant Richard, à l'exemple d'une foule d'Anglais, venait de tirer un calepin de sa poche et inscrivait sur la page blanche des chiffres et des mots cabalistiques.

— Que faites-vous? demanda Jacques.

— Je parie, répondit Richard.

— Pour qui et contre qui!

— Pour qui, je ne sais pas, mais contre *Marquis*, je le sais.

— Quoi! *Marquis* n'est-il pas le favori?

— C'est pour cela.

En ce moment, Jacques jeta les yeux sur le champ de course.

— Un homme rouge à cheval! dit-il.

— C'est le juge! Voici le Derby! place au Derby!

La multitude avait la fièvre. On la vit se fendre en deux parts, comme un nuage déchiré par le vent. Plus de déjeuners, plus de lunchs! On laissa la bouteille à demi pleine, le verre à moitié vide, et tout le monde fut debout en deux secondes.

Cent millions, que sais-je, deux cents millions allaient être perdus ou gagnés!

Bientôt Jacques aperçut une casaque rouge, puis une casaque verte, puis une casaque bleue. Il en parut six, il en parut douze, il en parut vingt. Tous les yeux les regardaient.

— Vous savez qu'il y a eu deux cent treize engagements? dit Richard à Jacques.

— Et qu'il y a trente-huit chevaux inscrits, répondit Jacques.

— En tout, le prix officiel est de cent soixante et dix mille francs.

Il y avait alors sur le sommet des mails et des breaks, et du haut des tribunes cent mille binocles occupés à chercher *Marquis*. On le vit tout à coup essayant son galop sur le velours de la pelouse, et une furie nouvelle de paris s'empara de la foule.

Les saltimbanques pariaient, les cochers pariaient, les acrobates, les jockeys, les bohémiens, les mendiants pariaient, qui un shilling, qui un penny.

Les concurrents — il y en avait trente et un — se dirigèrent vers le point de départ. Quelle agitation partout, quel frémissement, quel tumulte! La même pensée, la même impatience anime tous les cœurs.

L'homme rouge abat le petit drapeau qu'il tient à la main : l'escadron part, un frisson parcourt la multitude, les chevaux filent sur le gazon! On les suit sur la piste que leur élan dévore... Ils passent, ils approchent, ils arrivent.

— J'ai gagné! dit Richard.

— Quoi! *Marquis*, le fameux *Marquis!*

— Il est second... *Caractacus* est son vainqueur.

Un immense hourrah retentit; un gigantesque numéro, le numéro 17, se hisse au sommet du poteau, la foule, comme une mer, envahit le champ de course, les rivaux reviennent à pas lents, le fin réseau des veines gonflées sous la peau, et *Caractacus* regagne l'enceinte du pesage, porté par un flot d'admirateurs. C'est à qui voudra le voir, l'approcher, le flairer, le toucher.

Richard effleure du doigt l'épaule de l'ami Jacques et lui dit ce simple mot : — Regardez!

Et des yeux il lui montre le ciel.

Jacques regarde. Deux ou trois douzaines de pigeons lâchés tout à coup tracent dans le ciel de grands cercles, puis s'élancent à tire-d'aile dans l'espace et disparaissent à l'horizon.

— Ce sont les messagers de la fortune, dit Richard. Ils vont dire à tous les clubs de l'Angleterre que le favori a perdu et qu'un inconnu a gagné.

Le grand Derby avait duré deux minutes quarante-sept secondes et demie. N'oublions pas la demie! *Marquis* avait perdu d'une demi-longueur de museau. Voilà à quoi servent les museaux!

AMÉDÉE ACHARD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Après les curiosités des courses d'Epsom, M. Amédée

Achard nous parlera des curiosités de l'Exposition de Londres, où les Anglais ont réuni, comme on sait, tous les chefs-d'œuvre de leur école de peinture. En voici un des plus célèbres spécimens : le *Duncan Grey*, de Wilkie, ce prétendant de la légende d'Ecosse, dont les présents eurent le sort des présents d'Artaxerce.

PITRE-CHEVALIER.

Duncan Grey. Tableau de Wilkie. Dessin de Henri Pottin.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

QUELQUES CHANSONS POPULAIRES.

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS.

«Nous n'irons plus au bois.» Composition de G. Fath.

Parmi toutes les rondes et chansons traditionnelles qui forment le répertoire de nos airs nationaux et semi-enfantins, la ronde intitulée : *Nous n'irons plus au bois*, est certainement une des plus jolies. Nous n'en connais-

sions que le premier couplet, — celui que tout le monde connaît, — et, voulant en savoir la suite, nous nous sommes adressé à M. Flaxland, l'intelligent éditeur de musique, qui a eu la bonté de nous communiquer les paroles que nous communiquons nous-mêmes à nos lecteurs, suivant un enchaînement hiérarchique et nécessaire des choses de ce bas monde.

Les paroles une fois trouvées, notre ambition s'est agrandie et a pris un vol plus audacieux, — toujours suivant l'ordre et la marche des passions humaines. Nous avons pensé que vous seriez bien aise de savoir quelque chose sur l'origine de cette petite chanson. Elle a certainement eu un auteur, car M. Tout-le-Monde, comme disait M. de Grimm, a beau avoir plus d'esprit que Voltaire, Voltaire faisait des vers, M. Tout-le-Monde n'en fait pas, n'en a jamais fait et n'en fera jamais. Il s'est bien trouvé des érudits pour affirmer d'un ton doctoral que l'*Iliade* était l'œuvre de M. Tout-le-Monde, c'est-à-dire de tous les premiers venus qui se mettaient à chanter, une branche de laurier à la main. Certainement l'*Iliade* est l'œuvre de tout le monde, d'abord d'Hélène et de Pâris, puis des Grecs et des Troyens, qui se sont tués pendant dix ans sous les murs d'Ilion, la cité aux belles rues ; ensuite des nuages du ciel, des vagues de la mer, des vents, des mugissements, du soleil, d'une femme ; un peu enfin des rapsodes, et surtout de Dieu, qui donna le génie à Homère, c'est-à-dire la force de jeter tous ces souvenirs et toutes ces aspirations dans un vaste creuset, et d'y couler le poëme qui est la source de toute poésie depuis trois mille ans.

Nous ne sommes pas Homère, et nous nous laissons entraîner ; nous voulions seulement dire que rien ne se fait tout seul, pas plus l'*Iliade* que *Nous n'irons plus au bois*... Nous n'avons pas trouvé d'auteur, et, chose merveilleuse ! pas de commentateur ! Voici toujours les paroles de la ronde :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
La belle que voilà, la lairons (1)-nous danser ?
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez,
Embrassez qui vous voudrez.

La belle que voilà, la lairons-nous danser ?
Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner ?
Entrez dans la danse, etc.

Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner ?
Non, chacun à son tour ira les ramasser.
Entrez dans la danse, etc.

Non, chacun à son tour ira les ramasser.
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser.
Entrez dans la danse, etc.

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Le chant du rossignol la viendra réveiller.
Entrez dans la danse, etc.

Le chant du rossignol viendra la réveiller,
Et aussi la fauvette avec son doux gosier.
Entrez dans la danse, etc.

Et aussi la fauvette avec son doux gosier,
Et Jeanne la bergère avec son blanc panier.
Entrez dans la danse, etc.

Et Jeanne la bergère, avec son blanc panier,
Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier.
Entrez dans la danse, etc.

Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier.
Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter.
Entrez dans la danse, etc.

Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter,
Car les lauriers du bois sont déjà repoussés.
Entrez dans la danse, etc.

Vous direz sans doute comme Alceste de la chanson de la *Mie au gué :*

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.

C'est vrai ; la rime est tantôt insuffisante et tantôt surabondante. Mais le rhythme ne manque point de grâce. Cette répétition de vers en vers est bien dans le caractère d'une ronde. Deux enfants commencent par danser ensemble. A chaque couplet, un nouvel enfant entre dans le cercle, jusqu'à extinction d'enfants et de couplets. S'il n'y a pas assez de couplets, on recommence. C'est la chaîne sans fin. A ceux qui

Savent discuter vers, prose, et *naïf dans l'art*,

comme disait Alfred de Musset, nous recommandons chacun de ces couplets. La teinte y est d'une fraîcheur que rien ne surpasse. La cigale dormant au bois, et qu'il ne faut pas blesser, réveillée par le rossignol et *la fauvette avec son doux gosier*, ou *Jeanne la bergère avec son blanc panier*, est une chose charmante, une de ces lumières humides de la nature matinale, qu'on ne trouve pas souvent après avoir lu cent pages.

Nous n'irons plus au bois est devenu une espèce de proverbe. Mais le proverbe a une expression mélancolique, comme *Adieu, paniers, vendanges sont faites !* et *Où sont les neiges d'antan ?* et encore : *Il bel tempo passato non ritorna più*, de la romance italienne. *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés !* devrait être le proverbe des poëtes. Il dit tout le néant de la gloire. Pour combien les lauriers ont-ils été coupés, et pour combien ne sont-ils jamais poussés !

JAMES CLARENCE.

(1) Laisserons.

FABLE.

UNE GUERRE DE POULAILLER.

Les poules d'une basse-cour
S'étaient en deux partis follement divisées.
Leurs querelles sans fin, par des riens attisées,
Éclataient à chaque heure, à chaque instant du jour.
Elles se distinguaient par leur divers plumage :
Les unes l'avaient blanc, les autres l'avaient noir.
Elles se déplumaient du matin jusqu'au soir,
Et se disputaient avec rage
L'eau, l'avoine, le son, les auges, le perchoir.
Jamais Florence, au moyen âge,
N'avait montré sous les mêmes couleurs
Plus de combats et de fureurs.

Une poule plus débonnaire,
N'ayant ni noir ni blanc sur sa queue et son dos,
Voulut terminer cette guerre,
Et rendre au poulailler son antique repos.
Elle était fort diserte, et le don d'éloquence
Souffle à qui le possède un peu de vanité.
Cette poule en avait et se flattait d'avance
Qu'à sa faconde, à sa toute-puissance
Aucun parti n'eût résisté.
« Quelle rage, dit-elle, à la façon d'Homère,
Quelle fureur vous pousse à vous entr'égorger ?
Vous êtes sœurs, et vous... » Mais il faut abréger
Un discours qui fut long comme c'est l'ordinaire,
Et qui ne fut point sans danger.
On l'écouta d'abord ; mais, quand sa voix sévère
En vint à signaler les torts des deux partis,
Les deux jetèrent les hauts cris.
Aucun des deux n'avait de reproche à se faire.
Sur la pauvre prêcheuse éclate leur colère.
Sous les becs, les ergots contre elle réunis,
Ses plumes tombent en débris.
Les blanches l'appelaient noirâtre,
Les noires l'accusaient de tourner à l'albâtre ;
Et si le coq n'eût protégé ses jours,
La pauvrette eût subi la mort la plus cruelle
Sous les coups des partis, dont ses nobles discours
Voulaient terminer la querelle.
Bien des gens, dont le cœur s'est enfin endurci
A voir des factions l'intraitable délire,
Diront qu'un épervier aurait mieux réussi ;
Mais je me garde de le dire.
Je soutiens seulement qu'en ces jours de malheur
Où des partis armés la colère s'escrime,
Le rôle de médiateur
Est un rôle de dupe et souvent de victime.

VIENNET, de l'Académie française.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

A LA PORTE. COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE.

PERSONNAGES.

ROLAND DELAUNAY, artiste, vingt-huit ans.
BALTHAZAR, quarante ans.
UN COCHER.
UNE DAME, vingt-cinq ans. } (1).

L'action se passe de nos jours, à Paris.

Le théâtre représente une rue de l'île Saint-Louis. Au fond, une porte cochère, dont le cintre déborde la porte même et peut faire abri ; à gauche, une encoignure formée par l'inégalité d'alignement des maisons. Il est une heure du matin ; un bec de gaz, placé au-dessus de la porte cochère, éclaire la scène. La rue est en réparation. *N. B.* Dans un salon, ce décor peut être remplacé par une porte quelconque, et le reste indiqué par une annonce ou une affiche.

SCÈNE Ire.

Une musique en sourdine peut jouer pendant toute la première scène et durant une partie de la seconde, jusqu'à ce que la dame s'écrie : Cocher ! parti !

LE COCHER, LA DAME.

(*Au lever du rideau, le roulement d'une voiture se fait entendre, puis une voix de femme s'écrie, au moment où elle s'arrête*) : Plus loin, cocher, plus loin.

LE COCHER, *apparaissant.* Madame voit bien qu'on ne peut avancer, la rue est en réparation. Nous tombons dans un embellissement de Paris.

LA DAME, *entrant.* C'est bien. Veuillez descendre ma malle. (*Elle sonne.*)

LE COCHER *disparaît et reparaît avec une grosse malle qu'il dépose près de la porte cochère.* Ouf ! je ne suis pourtant ni frêle, ni maladif, mais je ne voudrais pas porter ce joujou-là jusqu'au nouvel octroi de Paris. (*Il rit bruyamment.*)

LA DAME, *lui donnant une pièce de cinq francs en or.* Tenez, payez-vous, et rendez-moi la monnaie. (*Elle sonne de nouveau.*)

LE COCHER, *fouillant longuement dans sa bourse de cuir.* La monnaie ? Allons, bon ! je n'ai pas la moindre monnaie... et à une heure du matin les changeurs sont couchés dans l'île Saint-Louis.

LA DAME. C'est bien, gardez le tout.

LE COCHER, *à part.* Le tour est fait ! (*Haut.*) Merci, ma petite dame.

LA DAME, *sonnant une troisième fois.* Ah çà ! m'ouvrira-t-on ?

LE COCHER. Madame ne sonne pas assez fort. On dirait qu'elle a peur de réveiller le concierge... Madame veut-elle me permettre... (*Il tire violemment la sonnette.*) La... cette fois il entendra... Serviteur, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LA DAME, *seule, essayant de pousser la porte.* Mais il n'entend pas davantage. (*Elle veut sonner de nouveau.*) Eh bien ! il n'y a plus de résistance... Mais la sonnette est cassée... C'est mon cocher qui a cassé la sonnette... (*Elle appelle.*) Cocher ! cocher !... (*La voiture s'éloigne et cesse de se faire entendre.*) Parti ! mon Dieu, que vais-je faire ? Ah ! je vais frapper ! Le marteau est fixé. (*Avec dépit.*) Cela devait être... Mais alors je n'ai plus aucun moyen de rentrer chez moi. Me voilà seule, la nuit, dans une rue déserte. C'est affreux, cela ! si seulement il passait un sergent de ville. J'en ai rencontré tout le long du boulevard ; mais dans ce quartier perdu, pas un seul... ils préfèrent les endroits fréquentés !... (*Prêtant l'oreille à un bruit lointain.*) J'entends un pas sourd, un pas suspect, un pas de malhonnête homme...

(1) Un seul acteur, au besoin, peut remplir ces trois rôles.

Il vient ; non, il passe, il est passé... Ah ! je suis toute tremblante !

UNE VOIX, *fredonnant à quelque distance sur l'air des* Noces de Jeannette. Au diable l'hyménée !

LA DAME. En voici un autre... un autre malfaiteur, bien certainement. Il chante pour me tromper sur ses intentions... le voilà... je suis morte... (*Elle se réfugie dans l'encoignure à gauche.*)

SCÈNE III.

ROLAND, LA DAME.

(Roland apparaît, il porte un paletot dont le collet est relevé. Il a un cache-nez, un cigare à la bouche, des gants blancs, une canne.)

ROLAND, *n'apercevant d'abord que la malle.* (*A part.*) Une malle à ma porte ! elle doit être à moi. (*Apercevant la dame.*) Une dame à ma porte... elle doit être... Ah ! non, cependant. (*Haut.*) Madame...

LA DAME, *épouvantée et lui offrant sa bourse.* Voici ma bourse, monsieur le voleur, mais laissez-moi la vie...

ROLAND, *surpris.* Pardon, madame, je ne suis pas... je suis artiste.

LA DAME. Ah ! merci, monsieur.

ROLAND. Il n'y a pas de quoi, madame ; c'est par goût que je préfère ma profession à celle que vous m'attribuez si généreusement.

LA DAME. Ah ! pardonnez-moi, monsieur ; mais j'avais perdu la tête.

ROLAND. Quelqu'un vous aurait-il offensé, madame ? (*Il agite sa canne.*)

LA DAME. Du tout, monsieur. Voici la détestable aventure dont je suis victime : j'arrive de voyage, et mon concierge, qui a l'oreille dure comme...

ROLAND. Dites : comme le mien, madame ; je vous défie de trouver un meilleur terme de comparaison. Hier, j'ai dû sonner vingt-trois fois avant de me faire ouvrir... Voyons si aujourd'hui... (*Il va pour sonner.*)

LA DAME. Vous habitez donc cette maison ?

ROLAND. Oui, madame, au cinquième ; c'est un peu haut... mais la maison tasse beaucoup...

LA DAME. Alors c'est vous, monsieur, qui chaque soir, vers minuit, prenez votre violoncelle et faites trembler toute la maison sous votre archet magique, mais... (*Elle hésite.*)

ROLAND. Désagréable, à pareille heure.

LA DAME. Oh ! je n'ai pas dit...

ROLAND. Je vous aide, madame... Pardon, ne serait-ce pas vous qui, dès l'aube, entamez sur votre piano une série de gammes et d'exercices, méthode Kalbrenner, je crois ?

LA DAME. Oui, monsieur.

ROLAND. Ah ! vous avez là un fort joli talent, mais bien matinal, et que, pour ma part, je serais à même d'apprécier bien mieux s'il consentait à se lever un peu plus tard.

LA DAME. J'allais précisément vous prier d'attaquer votre violoncelle un peu plus tôt.

ROLAND. Vos vœux seront exaucés, madame.

LA DAME. Votre prière entendue, monsieur.

ROLAND, *saluant.* Madame !...

LA DAME *saluant.* Monsieur !...

ROLAND. Avouez qu'il y a sympathie entre nous. Vous aimez le piano, j'adore le violoncelle ; vous ne pouvez rentrer dans votre domicile, je suis à la porte... de ma porte. O les concierges, madame ! Et l'on prétend qu'ils sont institués pour tirer le cordon, quelle erreur ! Ils tirent... le meilleur parti de leur profession ; ils tirent... à vue sur leurs locataires, au jour de l'an. Mais ils ne tirent pas le cordon ; vous allez voir. (*Il veut sonner, le bouton de la sonnette s'allonge d'un pied.*) Tiens ! la sonnette est cassée !

LA DAME. Hélas ! c'est mon cocher qui vient de faire ce joli coup.

ROLAND, *amenant le cordon.* En effet, la question est parfaitement tranchée, et nous n'avons plus qu'une ressource, c'est de réveiller le locataire du premier, qui réveillera le concierge, qui réveillera sa femme, qui... vous devinez le reste. (*Après s'être fouillé.*) Pardon, vous n'auriez pas sur vous un projectile quelconque, une simple pièce de dix centimes ?

LA DAME. Je n'ai que de l'or.

ROLAND, *vivement.* Gardez votre or, madame. (*Prenant une pièce de cinq francs en argent dans son gousset.*) Voici une pièce de cinq francs qui nous ouvrira toutes les portes. O puissance de l'argent !

LA DAME, *l'interrompant.* Que voulez-vous faire ?

ROLAND, *s'apprêtant à lancer la pièce.* Il est des circonstances dans la vie, madame, où il faut savoir jeter l'argent par les fenêtres.

LA DAME. Arrêtez. Vous savez bien que le premier est vacant ! Le propriétaire en veut un prix énorme.

ROLAND. C'est, ma foi, vrai ! (*Déclamant.*) Jusques à quand, propriétaires, augmenterez-vous vos loyers ? (*Reprenant le ton familier.*) Je vais casser un carreau au second... Ah ! non, non. Le second est occupé par un ancien officier d'artillerie, qui a de bonnes raisons pour rester sourd à toutes mes tentatives... Attaquons le troisième.

LA DAME. Mais, monsieur...

ROLAND, *se méprenant sur la pensée de la dame.* Oh ! je suis sûr de moi. Au collége, j'étais très-adroit à la balle. C'était même ma meilleure faculté ! Par malheur on n'allait pas au concours dans cette faculté-là.

LA DAME. Ignorez-vous que les locataires du troisième sont encore à la campagne ?

ROLAND. Je l'ignorais ; montons au quatrième.

LA DAME. Puisque c'est moi, monsieur...

ROLAND. Ah ! j'oubliais... Diable ! mais c'est moi qui habite le cinquième, et il n'y a pas de mansardes. Ces architectes sont d'une imprévoyance ! Allons, madame, allons, nous sommes irrévocablement à la porte... (*Frappé d'une nouvelle idée.*) Ah ! sommes-nous b... suis-je bête, grand Dieu ! Puisque notre domicile nous est interdit, allons à l'hôtel, madame, allons à... Il est digne de remarque que les idées les plus simples ne viennent jamais qu'en dernier lieu.

LA DAME. Et ma malle, monsieur ?

ROLAND. Votre malle ! Eh bien ? Ah ! oui, au fait, votre malle ? les voitures sont rares à deux heures du matin dans l'île Saint-Louis. Diable ! mais c'est un obstacle sérieux, cela.

LA DAME. Du reste, monsieur, si je ne puis quitter cette malle, qui contient des valeurs, je comprends que ce n'est pas une raison pour que vous passiez la nuit à la belle étoile, et je vous engage...

ROLAND, *l'interrompant.* Que dites-vous ? J'irais me reposer lâchement dans... les délices de Capoue, dans une chambre d'hôtel, et je vous laisserais seule, ici, exposée à mille dangers ! Ah ! vous oubliez, madame, que la France est le pays de la chevalerie.

LA DAME. Monsieur...

ROLAND. Et que je dois descendre de cet ordre sacré, si j'en juge par le nom de baptême qui a toujours été donné aux enfants mâles dans ma famille : je m'appelle Roland, madame. Mais soyez sans crainte, je ne suis pas furieux.

LA DAME. Vous le voyez, monsieur, j'accepte votre loyale protection, à moins cependant...

ROLAND. Oh ! pas d'amendement, madame ; nous ne sommes pas dans la chambre... au contraire.

LA DAME, *souriant.* A moins que nous ne puissions transporter ma malle au plus prochain hôtel.

ROLAND. Le plus prochain hôtel est à un quart d'heure d'ici... Mais n'importe, je veux essayer (*arrêtant la dame qui se dispose à l'aider,*) sans votre collaboration, de grâce..: de transporter ce... colis... (*Il essaye de soulever la malle.*) Diable ! (*Il la fait mouvoir avec peine.*) Je la soulève, vous voyez que je la soulève ; mais je me déclare incapable de la porter à plus de vingt-cinq pas... Comme nous dégénérons, madame !

LA DAME. Suis-je confuse et désolée !

ROLAND. Moi, je suis enchanté de cette occasion de faire votre connaissance, madame. Nous allons passer le reste de la nuit ensemble, gentiment... nous bavarderons un peu... nous nous raconterons des histoires. (*Il regarde sa montre.*) Nous avons le temps, il n'est pas deux heures. Ah ! mais pardon, madame. Je vous tiens debout. (*Il lui indique la malle.*) Veuillez donc vous donner la peine de vous asseoir... Attendez, je vous prie, que je rembourre votre siége avec mon paletot. (*Il ôte son paletot.*)

Le monsieur et la dame, assis sur la malle. Dessin de Bertall.

LA DAME. Du tout, monsieur.

ROLAND. Madame, la nuit est douce comme au printemps. Le premier décembre, c'est une attention délicate de la Providence... (*Il étend la main.*) Ah ! je crois sentir quelques gouttelettes.

LA DAME. Remettez vite votre paletot. (*Elle s'assoit sur la malle dans le coin de la porte et s'enveloppe de son manteau de voyage.*) Me voilà on ne peut mieux. (*A part.*) Il est vraiment plein de prévenances. (*Elle lui indique l'extrémité de la malle.*) Que ne vous asseyez-vous aussi ? C'est bien le moins que je vous fasse les honneurs de l'unique siége que je possède... Vous ne serez pas très-bien.

ROLAND. Ah ! madame, où peut-on être mieux... qu'auprès d'une jolie femme ? (*Il s'assoit à côté d'elle.*)

LA DAME. Des compliments ! (*Souriant.*) Avouez que l'heure est mal choisie.

ROLAND. Il est toujours l'heure de dire la vérité, madame, et vous vous en défendriez vainement, vous êtes jolie. Êtes-vous mariée, madame ?

LA DAME. Je suis veuve, monsieur.

ROLAND, *avec intérêt.* Vraiment ! Mais c'est un bon parti que vous avez pris là.

LA DAME, *choquée.* Monsieur...

ROLAND. L'indépendance est une si belle chose ! Pour la conserver, moi, madame, je me suis voué au célibat... Gageons que votre mari vous rendait fort malheureuse.

LA DAME. Oh ! bien involontairement.

ROLAND. L'avais-je deviné ? Ces maris sont terribles. Il était jaloux, n'est-ce pas ?

LA DAME, *soupirant*. Ah ! si ce n'avait été que cela !

ROLAND. Emporté ? quinteux ?

LA DAME. Ah ! si ce n'avait été que cela !

ROLAND. Avare peut-être ? tatillon ? joueur ?

LA DAME. Ah ! si ce n'avait été... !

ROLAND. Encore ! (*A part.*) Qu'était-il donc, grand Dieu ! C'était peut-être un forçat évadé... Cela s'est vu. (*Haut.*) Qu'était-il donc, madame ?

LA DAME. Il était paralysé, monsieur, et son caractère...

ROLAND. Para... ?

LA DAME. Lysé.

ROLAND. Tiens ! tiens ! tiens !

LA DAME. Le Ciel m'est témoin, cependant, que je le soignais avec tout le dévouement qu'une femme doit à son mari. Mais il était aigri par son infirmité même, par son âge...

ROLAND. Ah ! il avait aussi la vieillesse pour lui ?

LA DAME. Bref, il m'a donné une fâcheuse opinion du mariage, et...

ROLAND. Et vous avez juré qu'on ne vous y reprendrait plus ; je comprends cela, madame ! D'ailleurs, une veuve qui se remarie n'était pas digne de l'être. Mais qui donc vous avait jetée dans ce guet-apens conjugal ?

LA DAME. Hélas ! monsieur, mon mariage fut de tous points une histoire assez triste. Ma famille, ou plutôt mon oncle...

ROLAND, *avec indignation*. O les oncles ! ô la famille ! ô la société ! ô tout ! (*Très-doucement.*) Veuillez continuer, madame.

LA DAME. Restée orpheline à quinze ans...

ROLAND. Orpheline ! (*Il lui tend la main avec effusion.*) Permettez-moi de vous témoigner un intérêt bien légitime.

LA DAME, *embarrassée*. Je vous remercie. Orpheline à quinze ans, je fus mise par mon oncle et tuteur dans un pensionnat des Champs-Elysées. J'y passai les plus doux instants de ma jeunesse, quand, un jour, mon oncle vint m'en faire sortir et me proposer de l'épouser.

ROLAND. L'impertinent ! (*Il tend la main à la dame.*)

LA DAME, *retirant sa main*. Mais, monsieur...

ROLAND. C'est l'intérêt, madame ; veuillez continuer.

LA DAME. Il me parla de ma solitude dans le présent et dans l'avenir.

ROLAND. Il vous offrit sa fortune !

LA DAME. L'abri de son nom, de son affection : j'avais seize ans à peine, je ne connaissais rien de la vie, j'acceptai !

ROLAND. Innocente victime ! (*Il lui tend la main.*)

LA DAME. Mais, monsieur...

ROLAND. C'est l'intérêt, madame, veuillez achever.

LA DAME, *froidement*. J'ai tout dit. Et maintenant, si nous essayions de nous reposer un instant ?

ROLAND. Plaît-il ?

LA DAME. Je viens de faire soixante lieues en chemin de fer et je sens que je sommeillerais volontiers. (*A part.*) C'est l'unique moyen d'arrêter cette conversation délicate. (*Haut.*) Que ne tâchez-vous de votre côté... ?

ROLAND. Je ne saurais dormir dans la rue... le manque d'habitude.

LA DAME. Alors, bonsoir, monsieur. (*Elle s'enveloppe et s'appuie dans le coin de la porte.*)

ROLAND. Quoi ! vraiment, vous allez...

LA DAME, *comme s'endormant*. Bonsoir, monsieur.

ROLAND, *à part*. Pauvre petite femme ! il est certain qu'elle doit être épuisée de fatigues, d'émotions. (*Il la contemple.*) Enveloppons-la mieux que cela. Et maintenant veillons sur son sommeil. (*Pause.*) C'est égal, si elle dort comme cela longtemps, je vais m'ennuyer à périr, moi ! Etrange situation ! veiller dans la rue auprès d'une femme charmante... car elle est charmante... Pourvu qu'elle n'ait pas froid, mon Dieu !... (*Il pose son paletot sur les pieds de la dame.*) Elle a le pied de Cendrillon... la main... de Cendrillon aussi... Cendrillon devait avoir une très-jolie main... Eh ! eh ! si l'on ajoutait foi à la chiromancie, la délicate harmonie de cette main indiquerait un caractère angélique... Voyons donc sa ligne du cœur. (*Il avance la main pour prendre celle de la dame.*)

LA DAME, *se levant*. Eh bien, monsieur !

ROLAND, *à part*. Elle ne dormait pas ! elle trichait !

LA DAME. Ah ! c'est mal ! Sortez, monsieur !

ROLAND. Hein ! Mais je suis aussi sorti que possible.

LA DAME. Je ne plaisante pas.

ROLAND. Madame, j'examinais..

LA DAME, *vivement*. Si vous ne voulez vous retirer, c'est moi qui vous céderai la place. (*Elle va pour s'éloigner.*)

ROLAND. Arrêtez ! Mais vous ne pouvez pourtant demeurer seule.

LA DAME. J'y tiens, monsieur, absolument. (*Fausse sortie.*)

ROLAND. Je m'en vais, madame... voilà que je m'en vais... (*A part.*) Sapristi ! Mais elle est très-bien !

LA DAME. Eh bien ?

ROLAND. Je m'en vais, madame. (*A part.*) Elle est très-bien, très-bien ! (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

LA DAME, *seule*. Décidément, les hommes sont tous des êtres sans délicatesse. Ce jeune homme lui-même qui paraissait si docile, dont le dévouement me rassurait, et qui avait su, par sa joyeuse humeur, égayer notre mésaventure... le voilà, comme les autres, incapable de mener à fin une bonne action... C'est désespérant cela, et la vie est pleine de déceptions. (*Une voix se fait entendre dans la coulisse.*)

LA VOIX. C'est drôle, je manque toujours de tomber... du côté où je penche.

LA DAME. Encore une rencontre ! Mon Dieu, protégez moi.

SCÈNE V.

LA DAME, BALTHAZAR, un peu aviné.

BALTHAZAR, *achevant sa phrase*. Du côté où je penche... (*Apercevant la dame.*) Une femme ! Seule, la nuit, c'est pas prudent. Heureusement me voilà ! (*Il s'approche d'elle en trébuchant.*)

LA DAME. Mais il n'est pas dans son sang-froid.

BALTHAZAR. Madame, je vais vous protéger.

LA DAME. Laissez-moi !

BALTHAZAR. Non pas. Vous pourriez rencontrer des gens malintentionnés... ou des ivrognes... Allons, prenez mon bras.

LA DAME, *épouvantée*. Ciel ! Au secours ! (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE VI.

BALTHAZAR, *seul*. Partie ! Eh bien, elle a tort. Les rues sont peuplées d'ivrognes le lundi, et... Cristi ! que j'ai soif. J'ai un incendie dans la poitrine ! (*Ses regards tom-*

bent sur la maison de la dame.) Tiens ! c'est ma maison, je suis devant ma maison ! Comme le temps passe vite quand on rencontre beaucoup d'amis en route ! Je m'en vais me coucher. (*Il va pour sonner.*) La sonnette ne sonne plus. Mais, ce n'est pas une sonnette si elle ne sonne pas, c'est clair, ça ! Je ne peux pourtant point passer la nuit dehors, comme un homme sans conduite. (*Appelant.*) Père Jean ! (*Il écoute.*) Personne. (*Appelant de nouveau.*) Madame Jean !... Personne. Parbleu, je m'en vais les réveiller, moi ! (*Criant.*) Au feu ! au feu ! (*A part.*) Le fait est que j'ai un incendie dans la poitrine.

Une voix, *en dedans*. Qu'y a-t-il ? Où est le feu ?

Balthazar. C'est pour rire, madame Jean. Ouvrez, c'est moi, Balthazar. (*A part.*) Je savais bien que je les réveillerais.

La voix. Allons, c'est ouvert. Rentrez, et surtout refermez la porte.

Balthazar. Tiens ! Comme si je ne savais pas qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée... Quand on est machiniste au Théâtre-Français, on sait bien qu'il faut qu'une porte soit... (*Changeant de ton.*) Ah bien oui ! Mais, si je ferme, les autres ne pourront pas rentrer, puisqu'il n'y a plus de sonnette... Ce ne serait pas gentil de ma part de les enfermer... dehors... Laissons la porte tout contre... tout contre... Ils n'auront qu'à la pousser. (*Il entre. La porte reste entre-bâillée, mais de façon non apparente.*)

SCÈNE VII.

La dame, *entrant avec crainte et regardant de tous côtés.* Enfin, cet homme a disparu... Mon Dieu ! quelle nuit ! quelle nuit ! Elle ne finira pas... Il me semble pourtant que voilà un siècle qu'elle dure... Quelle heure est-il donc ? (*Elle regarde à sa montre.*) Trois heures... trois heures seulement. Et encore j'avance sur Paris. Hélas ! qu'une pauvre femme est parfois à plaindre de vivre seule, sans protecteur ! En vérité, il est des instants où l'on regretterait d'être veuve.

SCÈNE VIII.

LA DAME, ROLAND.

Roland. Pardon, madame.

La dame, *sévèrement.* C'est encore vous, monsieur ?

Roland. J'avais cru vous entendre crier au secours, et je suis revenu pour vous défendre.

La dame. Je vous remercie, le péril est passé.

Roland. Mais il peut renaître, madame, et j'ose implorer mon pardon d'abord, puis un rapprochement entre nous. Rassurez-vous, d'ailleurs, je vous protégerai à distance, à cinq pas, madame, cinq grands pas.

La dame. Allons, il faut passer par où vous voulez.

Roland, *avec enthousiasme et s'approchant d'elle.* Oh ! vous êtes grande et généreuse !

La dame. Eh bien, voilà comme vous tenez vos promesses.

Roland, *reculant d'un bond.* Oh ! j'oubliais. C'était la joie. (*Traçant une ligne imaginaire à cinq pas de la dame.*) Voilà ma frontière, madame, une frontière infranchissable, un rempart d'airain.

La dame, *à part.* Singulier garçon ! Il est un peu léger, mais il a du bon.

Roland. Pardon, madame. (*Il se place sur la limite de sa frontière et se dressant sur la pointe des pieds.*) Auriez-vous l'extrême obligeance de me donner mon cache-nez que j'ai laissé sur votre malle. Il bruine et je sens que je m'enrhume.

La dame, *placée sous la saillie de la porte cochère.* Voyons, monsieur, si vous me promettez de vous montrer désormais digne de ma confiance.

Roland. Oh ! madame, madame ! vous n'avez pas seulement la beauté extérieure qui passe...

La dame. Hein !

Roland. Qui passe à mes yeux pour avoir bien sa valeur ; mais vous possédez encore la beauté de l'âme, la perfection du cœur. Oh ! heureux, bien heureux, celui qui remplacera... l'autre...

La dame, *surprise.* Plaît-il ?

Roland. Le paralytique... quand vous convolerez en secondes noces.

La dame. Pardon, mais vous l'avez dit vous-même : on ne m'y reprendra pas... Une veuve qui se remarie n'était pas digne de l'être !

Roland. Oh ! ce sont là de ces paradoxes qui courent le monde et qu'on répète sans y ajouter foi.

La dame. Pourtant.

Roland, *à part.* Changeons la conversation : madame, après les terribles émotions de cette nuit, me permettez-vous de venir prendre de vos nouvelles, de vous rendre visite quelquefois... souvent, entre voisins.

La dame. Pardon, monsieur, mais je vis fort retirée, et je ne reçois guère qu'une ou deux tantes âgées.

Roland, *avec élan.* J'ai justement deux vieux oncles, j'emporterai... (*se reprenant*) j'emmènerai mes vieux oncles.

La dame. Je suis fâchée de contrarier vos projets, mais dans ma position vous devez comprendre que les visites d'un jeune homme me sont interdites.

Roland. Interdites ! Ainsi, je ne vous verrais plus !

La dame. Qui dit cela ? N'avons-nous pas, au contraire, vingt occasions de nous rencontrer ?

Roland, *avec désappointement.* Oui, dans l'escalier, n'est-ce pas, madame ? Se peut-il qu'après cette rencontre merveilleuse vous me proposiez tranquillement, gaiement même, de redevenir étrangers l'un à l'autre, de ne plus nous connaître que pour nous saluer froidement dans un escalier ?

La dame. Mais, monsieur.

Roland. Que le destin banal, qui, d'ordinaire, nous rapproche ou nous sépare les uns des autres, nous laisse le plus souvent indifférents, cela se conçoit ; mais il y a quelque chose de si particulier, de si providentiel dans l'aventure unique qui nous arrive...

La dame. Pardon. Combien avez-vous eu déjà de ces aventures... uniques, comme vous dites ?

Roland, *surpris.* Combien ? Jamais, madame, jamais... Je me rappelle bien une aventure de mon extrême jeunesse, et dont le gracieux souvenir est resté vivant, je dois le dire, dans ma mémoire ; mais elle n'aurait aucun intérêt pour vous...

La dame. Voulez-vous me la conter ?... Puisque nous devions nous raconter des histoires.

Roland. Soit, madame. J'achevais ma philosophie et j'étais interne au lycée... Dans une de nos promenades du jeudi... vous savez, sans doute, que le jeudi...

La dame. Je sais.

Roland. J'aperçus, non loin des tertres aujourd'hui disparus des Champs-Elysées, et dans le jardin d'un pensionnat de jeunes filles, j'aperçus une charmante enfant qui se promenait seule et triste au milieu de ses rieuses

compagnes. Je ne saurais vous rendre compte de l'émotion que je ressentis à la vue de cette pauvre enfant qui pleurait (car elle pleurait, madame). Je ne puis que vous attester le fait et vous dire que je fus pris de l'ardent désir de connaître le motif de son chagrin.

LA DAME. N'allez-vous pas escalader les murs du couvent?

ROLAND. Non, mais je pris ma balle d'écolier, j'écrivis sur son blanc contour ces mots au crayon : *Pourquoi pleurez-vous?* Et je lançai ma balle dans le jardin du couvent, en véritable gamin, j'en demeure d'accord avec vous.

LA DAME, *troublée*. Après?

ROLAND. La balle fut ramassée, et ma nouvelle amie me répondit sur-le-champ en me montrant sa robe de deuil.

LA DAME, *à part, très-émue*. O mon Dieu!

ROLAND. Elle était en deuil, oui, madame. Que vous dirai-je? je m'en revins tout songeur au lycée. Mais le jeudi suivant, — au collége, on n'a le droit de faire des romans que le jeudi et le dimanche, — le jeudi suivant, je revis ma petite pensionnaire. Cette fois elle ne pleurait plus; même elle jouait au volant avec ses compagnes... Tout à coup le volant saute par-dessus le mur et vient tomber à mes pieds... je le ramasse.

LA DAME, *vivement*. Et vous le gardez?

ROLAND. C'était un échange... Mais comment savez-vous?

LA DAME. Je devine.

ROLAND. Mais, hélas! ce volant fut le premier et le dernier chapitre de mon gentil roman. (*Soupirant.*) Il faut croire que je suis destiné aux romans inachevés. Les semaines, les mois se succédèrent et je ne revis plus mon inconnue. Sans doute elle avait quitté son couvent.

LA DAME, *rêveuse*. Elle l'avait quitté!

ROLAND. Eh bien, madame, vous rirez peut-être de mon enfantillage, mais j'ai gardé précieusement le doux souvenir de cette aventure de jeunesse. Bien souvent j'ai revu .. en rêve, ma blonde pensionnaire.— Elle était blonde... comme vous, madame, — et aujourd'hui encore, après dix années écoulées, si je la rencontrais...

LA DAME. Vous ne la reconnaîtriez pas.

ROLAND, *avec conviction*. Oh! si fait, madame, la mémoire du cœur est éternelle.

LA DAME, *insistant*. Vous ne la reconnaîtriez pas, vous dis-je, même après une heure de causerie intime avec elle.

ROLAND. Je ne vous comprends pas.

LA DAME, *timidement*. Monsieur Roland, qu'avez-vous fait du volant que vous m'avez dérobé?

ROLAND. Comment! C'était... grand Dieu! En effet, vous m'avez dit qu'orpheline... à quinze ans... dans un pensionnat des Champs-Elysées... Ah! madame!

LA DAME. Remettez-vous.

ROLAND, *très-exalté*. C'était vous! Eh bien! avais-je raison de soutenir que ce retour fortuit et simultané, à deux heures du matin, que cette rue déserte, cette sonnette brisée, votre effroi si touchant, cette malle... si lourde, que tout cela était l'œuvre du Ciel lui-même, qu'il y avait de l'aveuglement, à le méconnaître?

LA DAME. Il devient fou!

ROLAND. Non, madame, mais je deviens amoureux, ou plutôt je le suis depuis longtemps, depuis dix ans, et (*avec une solennité comique*) j'ai bien l'honneur de vous demander votre main.

LA DAME, *stupéfaite*. Ma main!... (*Riant.*) Et votre vœu de célibat, monsieur.

ROLAND. Je le romps, madame.

LA DAME. Mais...

ROLAND. Eh! madame, l'homme est plein de contradictions. D'ailleurs, vous connaissez le proverbe : Il ne faut pas dire : Fontaine... je ne me marierai pas.

LA DAME. Mais enfin, monsieur, je n'ai même pas l'honneur de vous connaître.

ROLAND. C'est juste : je m'appelle Delaunay, madame, ma famille est honorable ; vous pourrez prendre des informations.

LA DAME. Vous seriez M. Delaunay... ce jeune peintre déjà célèbre, et dont j'ai tant admiré, cet été, les ravissantes compositions!

ROLAND. Dont vous avez tant admiré, cet été, les ravissantes... non! Eh bien, ces compositions-là, madame, cesont les miennes!

LA DAME. Vous ne sauriez croire, monsieur Roland, combien votre talent m'est sympathique.

ROLAND. Je vous le disais, madame, la sympathie était préexistante entre nous; la Providence avait des vues arrêtées sur nous quand elle nous donnait la même patrie, quand elle nous réunissait dans la même ville, dans la même rue, sous le même toit, quand enfin elle nous réservait ce rendez-vous suprême, sur la même malle, en tenant à bon escient cette porte close pour nous. (*Sa main s'appuie sur la porte qui s'ouvre.*) Tiens! elle était ouverte!

LA DAME. Ouverte!

ROLAND. Voilà qui tient du miracle.

LA DAME. Comment, monsieur, cette porte était ouverte! nous pouvions rentrer chez nous! et nous avons gratuitement passé la nuit dans la rue, nous...

ROLAND. Arrêtez. Il me semble que vous allez blasphémer.

LA DAME. Je me tais, mais rentrons au moins.

ROLAND. Sans que vous m'ayez répondu!

LA DAME, *embarrassée*. Mais je ne puis... comme cela... de suite... (*Se rapprochant de la porte.*) On ne met pas ainsi les gens au pied du mur. D'ailleurs, j'étais décidée à ne jamais me remarier.

ROLAND, *avec désespoir*. Madame!

LA DAME. Voyons, ne vous désolez donc pas ainsi. Vous savez par expérience que les résolutions les plus arrêtées ressemblent parfois à cette porte...

ROLAND. Achevez.

LA DAME. Avec le temps, elles cèdent. (*Elle entre*)

FIN.

E. VERCONSIN (1).

(1) Cette petite comédie, — inédite pour le public, mais consacrée par les bravos dans quelques salons privilégiés, — se recommande d'elle-même à nos lecteurs par l'originalité des situations, la convenance des sentiments, et la gaieté des mots et des traits. Tous voudront et pourront la jouer en famille, comme ils ont joué les deux premiers proverbes du même auteur : *Infanterie et cavalerie* et *les Rêves de Marguerite. A la porte* aura partout, nous en sommes convaincu, le même succès que dans les heureux salons de Paris, où Mme Gaveaux-Sabatier et M. Biéval, ces gracieux maîtres du genre, ont fait applaudir avec tant d'éclat la comédie de M. Verconsin, rehaussée encore de la jolie musique de M. Aristide Hignard, le compositeur si mélodieux et si brillant du Théâtre-Lyrique et des Bouffes-Parisiens. Si le jeune maestro publie, comme nous l'espérons, les couplets et la partition de : *A la porte*, nous ne manquerons pas d'en informer nos lecteurs.

(*Note de la Rédaction.*)

VASE DE LEPAUTRE.

Vase de Lepautre. Dessin de Fellmann.

Ce vase de Lepautre, copié à la Bibliothèque, a une richesse et une ampleur très-rares. Ce n'est pas le dessin sévère, la *ligne* de l'antiquité ; mais c'est le faste du grand siècle de Louis XIV. Il est colossal quand on le compare à la taille de ces hommes qui ont raison de rester devant lui comme des points d'admiration. Peu de vases pareils se trouvent à l'Exposition de Londres. Autrefois, et surtout au temps des anciens et de Benvenuto Cellini, on faisait de plus beaux vases qu'à présent, parce qu'on s'en servait. Ils renfermaient dans leurs flancs précieux le falerne ou le malvoisie. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des ornements. On n'y met pas toujours des fleurs.

AOUT 1861.

Et puis Jean Lepautre ou Lepotre était un grand artiste. Il était frère d'Antoine Lepautre, premier architecte du roi, et de Monsieur, pour qui il construisit les deux ailes du château de Saint-Cloud. Jean Lepautre, né en 1617, avait appris chez un menuisier les premiers éléments de son art. Le catalogue de Mariette porte au chiffre de quatorze cent quarante pièces les dessins de son œuvre, pris par lui à l'eau-forte. En 1677, il fut reçu membre de l'Académie. Il mourut en 1682. Son neveu, Antoine Lepautre, est l'auteur du groupe d'*Enée et Anchise,* qui se trouve au jardin des Tuileries.

H. DE C.

LES PRISONS D'UN SERIN [1].

XII. — FÉVRIER 1848.

Albert rentra tard et désespéré. Moi-même, je ne chantai plus. Il déploya plusieurs journaux et chercha dans leur lecture une occupation forcée; malgré lui, cependant, son regard suivait bien souvent une petite lumière qui brillait derrière le rideau de Marie.

Un soir qu'il rêvait à sa fenêtre, dans l'obscurité, devinant, à travers la mousseline, l'élégant profil de Marie, il se prit à désirer passionnément que cette fenêtre s'ouvrît, et il concentra toute sa volonté dans l'ardeur de son désir. Attirée, sans doute, par cet irrésistible magnétisme, Marie parut en effet.

Elle était inquiète, agitée : elle sembla écouter les bruits de la rue. Bientôt un sentiment plus doux pénétra son âme. Elle s'appuya pensive, et, se croyant seule, regarda longtemps la fenêtre d'Albert.

Le vent murmurait dans les arbres du jardin qu'il dépouillait de leurs dernières feuilles; cette mélancolique harmonie accompagnait les rêves de la jeune fille. Tout à coup elle tressaillit : il lui sembla avoir entendu soupirer son nom !...

Une lueur subite, jaillissant du foyer de l'atelier, lui fit entrevoir la tête d'Albert penchée au dehors...

— Il était là ! pensa-t-elle, et, se retirant, elle ferma doucement la fenêtre.

Les mois qui suivirent augmentèrent de tristesse. L'hiver était venu. Ma cage, toujours renfermée dans l'atelier, me semblait bien étroite; mes graines aussi étaient bien insipides! Je regrettais la douce chaleur du soleil, la chambre de Marie, les sonates de Mozart et d'Haydn qu'elle jouait si bien, la gaieté de Rose et... les friandises !... Mais, comment me plaindre, en voyant l'ordinaire modeste de l'artiste dégénérer de jour en jour et même manquer quelquefois!

Un matin, j'entendis des bruits étranges : le tambour battait le rappel à chaque instant; tout le monde avait la figure bouleversée; on s'abordait sans se connaître. J'avais vu M. Bonnefoy sortir de chez lui en uniforme, cherchant à cacher des préoccupations visibles.

Ce vaillant citoyen, père avant tout, n'était pas sans inquiétude en laissant sa fille seule avec Rose; il lui avait dissimulé ses craintes sur l'issue de la journée.

Marie écoutait les bruits du dehors. Son regard suivait les méandres de la flamme. Elle prit et laissa vingt fois sa broderie. Elle comptait les heures trop lentes.

Soudain elle entendit des airs révolutionnaires plutôt vociférés que chantés par une foule qui s'arrêtait et frappait à la porte de l'hôtel. Bientôt les coups redoublent avec violence, ébranlent la porte et font résonner la voûte. Marie ouvre sa fenêtre et cherche,avec un effroi croissant, la cause de ce tumulte. La porte cède et une multitude sans nom se rue dans la cour en criant :

« Des armes ! !... »

Plusieurs forcenés, escortés de femmes coiffées du bonnet phrygien, les bras nus et armés, commencent à gravir les degrés de l'escalier de service.

Marie, folle de terreur, appelle Rose et s'enfuit avec elle par le grand escalier, espérant trouver un refuge dans la mansarde de Catherine. Les insurgés, tournant le couloir, ont été plus prompts qu'elle : déjà elle entend, dans les combles, des voix appelant la multitude.

Elle n'ose plus monter,.. elle ne peut descendre.,. elle est perdue !..,

Une porte s'ouvre devant elle,.. Albert lui apparaît radieux !

— Sauvez-moi, monsieur, sauvez-nous !

— Vous savez bien que ma vie est à vous, répond Albert, qui fait entrer Marie et Rose dans son atelier et les cache derrière une draperie.

— Ils cherchent des armes, mais ne sont pas hostiles ; ils vont partir, dit, en accourant, Paul, qui lui-même cherchait Rose pour la défendre.

Albert, le cœur palpitant, vint offrir la main à Marie :

— Mademoiselle, daignez accepter l'hospitalité d'un ami qui voudrait vous offrir un dévouement sans bornes !... Cet asile est un sanctuaire où j'évoque sans cesse un ange invisible ! Longtemps il m'apparut sous les traits adorés de ma sainte mère ! Aujourd'hui, transformé, il joint à ce caractère vénéré toutes les grâces de la jeunesse ! Il console ma solitude, il retrempe mon ardeur au travail ; par lui, tout me semble facile...

Une émotion profonde se lisait sur les traits de Marie rougissante... Elle fit, avec Albert, et sans quitter son bras, le tour de l'atelier, étudiant, avec un vif intérêt, les détails de cette vie d'artiste, austère et laborieuse...

Un beau fauteuil gothique, recouvert d'une superbe tapisserie de Beauvais, siége habituel du peintre, formait à sa jeune figure le cadre le plus poétique. Quelques souvenirs de famille, objets de prix religieusement conservés au milieu des privations, composaient toute la richesse d'Albert. De splendides paysages illuminaient l'atelier, car presque toutes les œuvres de l'artiste attendaient, hélas ! des temps plus heureux.

Le cœur épanoui, moi aussi, du bonheur de mes deux amis, j'appelai leur attention de mon côté, en sifflant mon air le plus tendre.

— Cher petit ! dit la jeune fille, il salue mon arrivée ! et elle soupira en pensant à notre séparation. Mais quels sont ces deux superbes portraits? ajouta-t-elle bientôt.

Dans un cadre ovale, un homme, jeune encore, semblait sourire avec bonté. Ses traits distingués étaient rehaussés par un costume dont la pourpre et l'hermine révélaient une position dans la magistrature.

Près de lui, une femme toute jeune, offrant au même degré ce cachet de grandeur morale, retint longtemps les yeux de Marie. Sa beauté avait le caractère artistique de celle du jeune homme et, comme le sien, son doux regard pénétrait le cœur.

— Mon père et ma mère, dit l'artiste avec une émotion profonde que Marie comprit et respecta.

Mais que devint-elle en apercevant au-dessous d'eux, et évidemment sous leur protection, son propre portrait dans une esquisse charmante, représentant la scène de mon arrivée chez elle par sa fenêtre encadrée de fleurs.

— Voici mon bon ange ! murmura Albert à l'oreille de Marie. . . . . .

A cet instant, Taloche, resté à la fenêtre avec Rose, s'avança vivement vers eux en disant :

— Les insurgés s'en vont en emportant les fusils qu'ils

(1) Voir les deux livraisons précédentes.

ont trouvés dans la maison. Leur chef promet que, désormais, l'hôtel sera respecté et il en donne pour preuve ces mots qu'il écrit sur la porte : *Armes données !*

— Et voici M. Bonnefoy qui rentre, dit Rose en s'approchant à son tour. Mon Dieu ! qu'il a l'air inquiet.

— Conduisez-moi à mon père, dit Marie au peintre : que je lui dise de joindre ses remercîments aux miens...

— Hélas ! mademoiselle, je ne le puis... M. Bonnefoy connaît mes sentiments et les repousse... Je ne puis que respecter sa volonté, attendre et espérer, si vous daignez le permettre, jusqu'à mon dernier soupir...

Des larmes, douces et amères en même temps, s'échappent des yeux de Marie. Tendant une main à Albert, qui la presse respectueusement dans les siennes.

— Espérez, monsieur ! dit-elle avec un sanglot.

Et saisissant vivement le bras de Rose, elle s'élance dans l'escalier...

— Mon Dieu ! dit Taloche, j'ai eu peur pour la première fois de ma vie, mais c'était pour Rose !. . . .

Le soir, Albert partit en uniforme et ne revint pas le lendemain. Les mêmes agitations se renouvelèrent dans la rue, les mêmes inquiétudes partout.

A la nuit, des lueurs sinistres rougissaient le ciel. Etaient-ce les feux des insurgés bivaquant sur les places publiques, ou des incendies allumés par la guerre civile ? Enfin, vers trois heures, Albert rentra harassé, se jeta sur son lit et s'endormit du sommeil de la jeunesse.

La matinée était déjà avancée quand un coup léger se fit entendre à la porte de l'atelier.

Albert se leva sans appeler le petit Pierre, ouvrit la porte, et s'inclina respectueusement en reconnaissant le marquis d'Herblay.

— Pardon, monsieur, dit celui-ci, d'une visite aussi matinale : dans les temps de révolution, les voisins doivent être des amis. Permettez-moi de vous prier de venir m'aider à garder quelques objets d'art que renferme mon appartement, et acceptez en même temps mon influence pour protéger vos œuvres, s'il en est besoin.

— Comment vous exprimer ma reconnaissance, monsieur le marquis, et mon admiration pour le sentiment qui vous dicte une pareille démarche près d'un pauvre artiste inconnu et malheureux !

— Acceptez ma main, jeune homme. Tous les partis n'abdiquent pas la noblesse des sentiments : il existe encore des minorités qui comprennent la gloire au milieu de la dévastation qu'on voit autour de nous ! Le respect de l'art s'en va avec le respect de l'autorité, et on ne peut s'empêcher de jeter un regard douloureux sur ces temps chevaleresques où la multitude, moins éclairée peut-être, était plus jalouse des monuments nationaux. Le peuple, dans ses plus ardentes convulsions, savait, à Florence, protéger les œuvres des maîtres. Les artistes alors étaient des rois ! leur génie, encouragé, dota leur république de chefs-d'œuvre inimitables ; dans les mêmes circonstances où nous autres, nous ne savons que détruire.

Le jeune homme, debout, l'écoutait avec respect. Le marquis se leva et, s'approchant du chevalet, considéra longtemps le dernier tableau d'Albert, sans que l'artiste, ému et surpris, osât rompre le silence. Enfin, le marquis, ébloui, et plus ému encore de rencontrer tant de talent chez un si jeune homme, lui dit :

— Je voudrais être Charles-Quint pour ramasser votre pinceau !... Je ne suis pas, hélas ! un si grand seigneur, mais si vous y consentez, ce superbe paysage sera le chef-d'œuvre de ma collection. Venez vous-même choisir sa place dans ma galerie.

Pendant la conversation d'Albert et du marquis, un orage violent éclata sur Paris : la foudre et le vent déchaînés semblaient prendre part à l'agitation populaire, ou menacer de la colère divine les démolisseurs.

Tout à coup un nouveau tumulte se produit devant la porte de l'hôtel. C'est Aristide, à la tête d'une... bande sans nom, qui vient chercher Michel pour lui confier le commandement en second. Le concierge parlemente longuement et refuse l'entrée. Aristide devenait menaçant, quand heureusement on voit arriver M. Bonnefoy, trempé de pluie et privé du belliqueux bonnet à poil que vient de lui enlever l'ouragan.

En voyant l'émeute assiéger la porte de l'hôtel, l'idée de sa fille restée seule le met à la torture. Il s'avance résolûment, et, profitant de l'ascendant que ses opinions lui ont donné depuis longtemps sur les ouvriers :

— Aristide, dit-il, si tu viens pour protéger ma fille, tu as bien mérité de la patrie !... mais à présent qu'elle retrouve son protecteur naturel, éloigne tes amis, voici ma bourse...

Aristide, séduit, fait entendre un formidable cri de : « Vive M. Bonnefoy ! vive notre député ! » Puis il entraîne, par son exemple, toute sa bande.

Un jeune apprenti cependant, qui n'avait pas d'armes, avise le fusil de M. Bonnefoy, s'en empare et lui dit : — Vous n'en avez plus besoin, citoyen ! armez-moi chevalier à mon tour. Et le dangereux gamin disparaît avec une pantomime railleuse bien connue.

Albert et le marquis, inquiets de la tournure que prenait cet incident, étaient sortis de l'atelier et arrivaient sur le palier du second comme l'infortuné Bonnefoy y arrivait à son tour, essoufflé d'une montée rapide et d'une colère trop dissimulée.

— Eh bien ! quelles nouvelles ? dit le marquis.

— Nous sommes joués, monsieur le marquis ! nous ne voulions que la réforme et nous avons la république ! Le roi est parti, les Tuileries sont envahies, on parle d'un gouvernement provisoire... Et le pauvre Bonnefoy se laissa tomber sur la banquette en tirant vivement le cordon de sa sonnette.

A l'instant la porte s'ouvrit, et Marie, plus belle que jamais, avec les yeux remplis de larmes, entoura le cou de son père en l'embrassant — Tu ne me quitteras plus, dit-elle... l'inquiétude me fait mourir !...

Albert se découvrit respectueusement devant la jeune fille, et le marquis, saluant avec la galanterie d'autrefois, dit au négociant :

— Voici l'arc-en-ciel après l'orage ! Vous êtes bien heureux, mon voisin, d'avoir chez vous l'espérance !

Un profond soupir suspendit sa phrase et, s'appuyant sur le bras d'Albert, il descendit avec l'artiste.

XIII. — MON AMI COQUENARD.

Les mois qui suivirent ces événements furent tous semés d'incidents pénibles, bien que quelques-uns d'entre eux semblent burlesques après vingt ans ! On ne se battait plus, mais on se menaçait toujours. La rue s'emplissait-elle de blouses le lendemain, la superbe garde nationale, avec un vrai courage cette fois, se levait en masse pour protéger l'Assemblée. Si une rue dormait tranquillement un soir, une bande arrivait en chantant :

« Des lampions ! des lampions ! !... »

Et une illumination, improvisée par la peur, surgissait au dehors, à l'aide de la lampe du foyer, des bougies d'un bal et même de la veilleuse d'un moribond.

Les artistes, sans commandes, réduits aux dernières

nécessités, se voyaient, pour la plupart, forcés de partager, avec la lie de la population, un travail dégradant par son inutilité trop visible.

Albert, chez qui M. d'Herblay avait reconnu la noblesse de ses propres sentiments, trouvait en celui-ci un appui chaleureux qui le sauvait de ces extrémités. Il travaillait avec ardeur à achever le tableau choisi par le marquis; mais celui-ci, non content de lui assurer l'avenir, en lui payant vingt mille francs ce premier chef-d'œuvre, lui allégeait le présent en le forçant d'accepter des à-compte et trouvait, en outre, mille ingénieux prétextes pour retenir mon maître chez lui.

Le commerce arrêté luttait partout contre la banqueroute. M. Bonnefoy passait les nuits et les journées à repasser péniblement des comptes. La ruine de tous menaçait d'atteindre le négociant. Une forte échéance, celle du 30 juin, paraissait pour lui presque impossible. Rien ne rentrait, malgré ses efforts, et il tremblait d'être forcé de suspendre ses payements.

Une nuit, dans sa détresse, les souvenirs de sa jeunesse se présentèrent en foule à son esprit; il revit son ami Coquenard en tablier bleu, à la porte d'une vieille boutique de la rue des Lombards, broyant, à force de bras, la cannelle de son patron, ou ficelant avec dextérité les paquets de chandelles qu'il remettait aux pratiques impatientes... Il le revit encore le jour où ce même Coquenard, ayant recueilli l'héritage de son père, s'établissait modestement dans un quartier éloigné, empruntant à la bourse de son ami Bonnefoy les petites économies que celui-ci fut heureux de lui confier, et qu'il retrouva au bout de l'année avec un intérêt de six pour cent que Coquenard avait su leur faire produire.

A ce dernier et attendrissant souvenir, M. Bonnefoy se frappe le front et s'écrie :

— J'ai fait injure à l'amitié en ne pensant pas plus vite à toi, cher Coquenard ! Tu dois être ma providence, toi qui as su, en restant garçon, éviter les charges et les dépenses d'un ménage. Tu ne méconnaîtras pas un vieil ami un peu gêné à son tour, et qui a besoin pour quelques mois d'une misérable avance de vingt mille francs ! La fortune colossale que tu as faite m'est un sûr garant de ta reconnaissance, puisqu'elle te permet aujourd'hui de considérer cette somme comme plus minime que les douze cents francs que je te prêtai en 1830.

Le pauvre Bonnefoy, un peu consolé par cette nouvelle espérance, fait une toilette printanière : pantalon de nankin, habit bleu barbot et cravate blanche; ainsi paré et rasé de frais, il vint embrasser sa fille, qui sourit joyeusement en voyant son père reprendre sa sérénité qu'elle ne lui connaissait plus ! et, détachant un petit bouton de rose entouré de quelques violettes, elle en décora sa boutonnière...

Le négociant prit l'omnibus, afin d'arriver, dans sa fraîcheur, rue de la Verrerie, où son ami Coquenard avait un entrepôt considérable et un somptueux appartement. Vis-à-vis la porte s'élevait un gigantesque peuplier, entouré de drapeaux et de devises égalitaires. La rue était silencieuse et presque déserte : beaucoup de boutiques s'étaient fermées.

— Monsieur Coquenard, demande Bonnefoy à une espèce de cerbère en bonnet rouge, qui chantait une chanson révolutionnaire.

— Montez, citoyen, dit le chanteur.

Toutes les portes étaient ouvertes; le négociant parcourut une antichambre et des salons décorés avec une richesse de mauvais goût et que semblaient sauvegarder les portraits de Robespierre et de Marat, placés là depuis peu de temps... à la place de ceux de la famille royale.

— Tiens ! pensa Bonnefoy, mon ami Coquenard m'a l'air enthousiaste comme un républicain du lendemain, ce doit être par peur. Profitons de cette découverte : il n'osera rien refuser à un républicain de la veille...

Quand je dis républicain, je ne l'étais pas même la veille; mais c'est un nom qu'on nous donne.

Poussant la porte du cabinet où Coquenard dépouillait sa correspondance étrangère, il l'aperçut. Celui-ci s'avança vivement vers le nouveau venu :

— Eh bien, mon ami, quelle catastrophe ! la banqueroute est imminente ! on ne voit plus d'argent nulle part. L'Europe va nous faire la guerre, je ne sais ce que nous deviendrons.... Des impôts... des manifestations... des discours... Je voudrais être avocat, il n'y en a que pour eux... Mais, pardon, mon ami, je devrais respecter tes opinions; c'est toi qui as tout préparé, je t'en félicite, puisque tu en recueilles le fruit.

— Mon ami, balbutia Bonnefoy, comment te portes-tu ?... Je suis très-heureux de cette circonstance qui nous réunit... mais je ne recueille rien, que...

— Ce cher Bonnefoy ! dans l'orgueil de son triomphe, ce souvenir de son ancien ami, c'est un trait superbe pour un républicain de la veille ! Je te demande ta protection... je ne suis pas fier, va !... Mais dis-moi donc pourquoi vous avez planté tant d'arbres de la liberté ?... Est-ce pour nous en donner l'ombre ?

— Ah ! c'est vrai, il y en a un à ta porte... Mais, au contraire, mon ami, c'est moi qui viens implorer ta...

— Oh ! j'en suis sûr, tu viens me proposer une petite partie d'autrefois ! On s'amuse beaucoup au Luxembourg ! Hé ! hé ! ce cher Bonnefoy... quel patriote accompli ! toujours sous les armes à la moindre manifestation, et, dans l'intimité, un petit air régence... Le scélérat ! un bouton de rose à la boutonnière, quand je croyais qu'il ne fleurissait plus que des cocardes !... Vas-tu chez le citoyen Caussidière ? pourrais-tu... là... en ami, veiller sur mes entrepôts, que, du reste, j'ai presque vidés par une opération avec l'Angleterre. Lui qui fait de l'ordre avec le désordre, il pourrait empêcher mon appartement d'être pillé en mon absence.

— Comment ! tu pars ?... Mais ce n'est pas prochain, j'espère.

— Tout à l'heure, mon ami; le chemin de fer n'attend pas... tout à l'heure !

— Mais moi aussi, objecta Bonnefoy au désespoir, j'ai quelque chose à te demander ?

— Comment va ta fille, la jolie Marie ?

Et Coquenard mettait des papiers, des billets de banque et des rouleaux d'or dans ses poches, et se dirigeait vers la porte. Enfin, tendant la main à son ami :

— Tu m'écriras ! cria-t-il. Et il disparut en se disant : — Oh ! la bonne visite ! Je parierais qu'il venait me demander de l'argent !

M. Bonnefoy, abasourdi du départ de son ami, veut le suivre, l'appeler... Ses genoux fléchissent, lui refusent le service. Les sentiments les plus poignants le torturent : tant d'ingratitude chez un ami, et dans un pareil moment ! Deux larmes, s'échappant enfin de son cœur brisé, sillonnent lentement son visage.

Le négociant sort, la tête basse, et marche au hasard sans savoir à quoi il doit se résoudre. Les cabinets de lecture étaient nombreux à cette époque : il entre dans l'un d'eux et parcourt machinalement les mille feuilles quotidiennes qui empoisonnaient alors Paris. Il lit sans

comprendre, car il entend comme un glas funèbre ces mots terribles : « Echéance du 30 juin ! » Il n'a trouvé aucun moyen d'y faire face. Que faire ? que devenir ?

Le malheureux Bonnefoy regagne péniblement son logis et s'enferme dans son cabinet pour éviter le regard de sa fille, à qui il n'ose avouer sa ruine imminente.

XIV. — JOURNÉES DE JUIN 1848.

Albert, toujours au corps de garde ou chez le marquis, me négligeait forcément ; je voyais Rose et Marie à leur fenêtre, inquiètes des jours que je passais dans l'oubli. Mon eau n'étant plus renouvelée, je ne pouvais plus me baigner ni boire ; mes graines s'épuisaient ; malgré le soleil, je ne chantais plus.

Un jour, le petit Pierre m'avait accroché à la fenêtre et m'y oublia. J'entendais le canon et la fusillade recommencer d'une manière terrible. Le soir, une lueur rougeâtre se fit voir dans la cour et éclaira ma cage, où j'étais frissonnant. Peu après, Rose, tremblante, entra sans bruit dans l'atelier et, me cachant sous son tablier, me monta dans la mansarde de sa tante.

Quand elle entra, Catherine et Taloche priaient et pleuraient. Michel était parti pour la bataille de la rue depuis midi. Rose s'unit à eux dans une fervente invocation à Marie ; puis, me donnant tout ce qui me manquait, me cacha en haut d'une armoire en disant à sa tante : — Ne crains rien, il ne chante plus !

La nuit fut affreuse jusque vers deux heures, où tous les bruits s'apaisèrent. Michel rentra, souillé de boue et noirci de poudre. Il se jeta sans parler sur le lit de sa femme, et s'endormit d'un sommeil agité.

De bonne heure la bataille recommença, plus furieuse et plus rapprochée. Rose vint voir si Michel était rentré. Celui-ci dormait encore ; on n'osait pas respirer.

Enfin il s'éveilla en maugréant, ouvrit la fenêtre et vit d'énormes barricades élevées comme par enchantement dans la rue même. Des ouvriers, armés d'une manière fantastique, les gardaient et étaient prêts à les défendre. Par instants, on entendait la musique des régiments de ligne. Bientôt le feu s'ouvrit ; la fusillade se rapprocha, envahit la rue, et la mêlée devint générale. Michel compte ce qui lui reste de cartouches, et dit à Catherine :

— Femme, prends le plomb de la gouttière et fonds des balles dans ton dé à coudre. Il fera chaud aujourd'hui, et les munitions pourraient manquer.

Catherine fait le signe de la croix et répond à Michel d'une voix douce, mais ferme :

— Michel, mon cher Michel, tu es bon au fond ; ne te laisse pas égarer par de mauvais conseils ; reste dans ta maison à garder ta femme et ta nièce ; je te conjure de ne plus te mêler à des malheureux qui vont tout détruire. Les soldats sont des enfants du peuple comme vous ; pensez à leurs mères et tendez-vous la main au lieu de vous égorger !

Et la pauvre femme, suspendue au cou de son mari, s'opposait à sa sortie de la mansarde. Rose, muette, mais à genoux entre lui et la porte, semblait lui dire : —Marchez sur moi, si vous l'osez !

Michel rugissait de rage ; sans s'inquiéter s'il blessait la pauvre Catherine, il se débarrassa rudement de son étreinte. Paul, bondissant comme un jeune lion, se précipite pour défendre sa mère, et dit à Michel d'un ton résolu :

— Père, croyez votre femme ; respectez ses supplications... restez avec nous !

— Toi aussi, tu oses parler !

Et l'insensé Michel, repoussant Paul d'un violent coup de poing lancé dans la poitrine, l'envoie tomber lourdement sur le rebord de la fenêtre, en ébranlant dans sa chute la caisse d'oranger, qui roule dans la rue.

Une clameur affreuse répond à cette chute ; elle est suivie presque immédiatement de plusieurs coups de fusil dirigés vers la mansarde, et dont les balles s'enfoncent dans le plafond.

L'une d'elles, faisant ricochet, atteint Michel à la jambe et le renverse évanoui. Au même instant, des voix menaçantes, des cliquetis d'armes retentissent dans l'escalier. La porte de la mansarde est enfoncée ; une troupe de soldats furieux l'envahit, criant : — Où est l'assassin ?

Paul faisait à sa mère un rempart de son corps.

— Allons, allons, marche devant nous et pas de façons, dit le sergent. Quant à l'autre, il a son affaire !

Catherine et Rose, suppliantes, se jettent à genoux.

— Il est innocent ! rendez-moi mon fils ! Grâce !

Tout fut inutile ; le brave et malheureux Paul fut emmené devant le conseil de guerre. . . . . .

L'hôtel avait été transformé en ambulance. Le marquis, à la tête de ses domestiques, transportait les blessés, à quelque parti qu'ils appartinssent, dans les salles du rez-de-chaussée, où ils recevaient les soins d'un chirurgien. Marie et les autres femmes de la maison coupaient du linge et faisaient de la charpie dans le salon, qui était la pièce la plus retirée de la maison. Cette triste et admirable occupation était accompagnée de larmes, de cris de terreur, mais n'était jamais suspendue.

Au moment de l'arrestation de Paul, les cris de Catherine, de Michel et de Rose furent entendus d'Albert, qui ne put empêcher le départ du jeune homme, mais parvint à arracher au sergent le nom de la prison où on le conduisait et le motif qui déterminait cette rigueur.

La caisse d'oranger, en tombant dans la rue, avait blessé des soldats, devenus déjà furieux par les coups de feu qu'ils recevaient des mansardes environnantes.

Le marquis d'Herblay survint peu après le départ de Paul. Il visita la blessure de Michel, jugea qu'elle offrait une certaine gravité, car il le fit descendre et installer dans son propre appartement. La balle fut extraite, et Catherine et Rose furent chargées de soigner le malade.

— C'est étonnant, se dit Michel, je croyais que ces riches ne pensaient qu'à eux ! et ce marquis, sans s'inquiéter de gâter ce beau tapis que je lui ai posé l'autre jour, me donne une si belle chambre et me visite avec intérêt... Me serais-je trompé ?

La rue de l'hôtel était l'une des artères nécessaires à la défense de l'insurrection ; après l'avoir perdue une première fois, elle fit des efforts surhumains pour la reprendre, et la porte du marquis fut de nouveau forcée par une bande de pillards qui, cette fois, ne dissimulaient plus leurs intentions. On courut appeler M. Bonnefoy, qui voulut s'interposer ; mais sa voix ne fut plus écoutée. Il fut rudoyé, hué et trop heureux de rentrer près de sa fille pour lui faire un rempart de son corps.

— Montez, montez, mes amis, hurlait Aristide ; Michel m'a dit bien des fois que des richesses sans nombre sont au premier étage.

Sur le seuil du marquis ils trouvent Albert, décidé à périr plutôt que de laisser saccager les collections de son bienfaiteur. Son attitude résolue arrête la foule un instant.

— Les arts, s'écrie-t-il, sont une propriété nationale ; ils représentent le génie d'un peuple et sont sa gloire

devant l'étranger. Les artistes sont presque tous des enfants du peuple ! Lequel d'entre vous serait assez lâche pour briser l'œuvre d'un frère !... Venez, venez, hommes qu'on égare, juger avec votre cœur le cœur du marquis d'Herblay. Voici Michel, votre camarade, Michel blessé ! Interrogez-le. . . . . .

Emus par les exhortations de Michel, les insurgés consentent enfin à s'éloigner, confirmés d'ailleurs dans leurs généreuses résolutions par le bruit des roulements de tambour se rapprochant et annonçant à tous que l'ordre avait enfin vaincu.

XV. — LA CHARITÉ DE L'AMOUR EST BIEN UN PEU INTÉRESSÉE, SI ELLE EST INTÉRESSANTE.

Le lendemain, le calme renaissait partout, excepté dans l'esprit de M. Bonnefoy. Rose avait vu pleurer la belle Marie à son réveil.

— Mon Dieu ! mademoiselle, qu'avez-vous donc ? Tout est tranquille, et nous allons respirer.

— Ah ! Rose, ce n'est pas la révolution qui me déchire le cœur, c'est l'attitude de mon père... Pauvre père ! il deviendra fou ! Il ne dort plus, ne mange plus... Que peut-il avoir ? Ses regards évitent les miens, il élude toutes mes questions.

Elle parlait encore, quand M. Bonnefoy entra. Ses yeux rougis témoignaient de ses insomnies, sa démarche hésitante, de sa faiblesse, le son de sa voix, d'une résolution désespérée.

— Chère enfant, dit-il en couvrant Marie de baisers, pardonne à ton père de n'avoir pas su prévoir les conséquences des agitations populaires. Notre fortune est compromise... Je suis ruiné et je t'entraîne avec moi ! C'est une terrible expiation !

Et les larmes du vieillard coulaient abondantes sur le cou et les cheveux de sa fille.

— Mon père, mon cher père, n'est-ce que cela ? Console-toi ; je suis jeune, je saurai m'habituer aux privations et au travail. Nous devons encore remercier Dieu de nous avoir conservés l'un à l'autre dans ces convulsions terribles qui ont fait tant d'orphelins et ravi tant d'enfants à leur famille !

— Ma pauvre fille, je ne puis faire face à mes engagements ; je n'ai trouvé de crédit nulle part ; mon ami Coquenard lui-même... Ah ! les hommes ! les hommes ! qu'ils sont affreux à connaître !

Pendant que Marie, par sa douceur, cherchait à mettre un baume dans le cœur de son père, Rose, essuyant ses larmes, prit le chemin de l'atelier ; elle me reportait à mon cher maître et je lui servis d'introducteur.

— Tu as du chagrin, Rose, dit l'artiste. Le pauvre Paul t'inquiète ; calme-toi, mon enfant, le bon marquis s'occupe de lui avec sollicitude, et tout fait espérer qu'il prouvera son innocence.

— Ah ! monsieur Albert, j'ai le cœur bien gros en pensant à Paul, c'est vrai ; mais ce n'est pas mon seul chagrin : M. Bonnefoy est ruiné, faute de vingt mille francs, et ma chère maîtresse est dans les larmes en voyant le désespoir de son père. J'ai pensé, monsieur Albert, qu'il était de mon devoir de vous annoncer cette catastrophe, et que peut-être vous pourriez venir en aide à notre demoiselle, que vous regardez avec des yeux...

—Ah ! merci, chère Rose, merci ! dit le jeune homme en rougissant de plaisir.

— Tiens ! c'est drôle, on dirait que vous êtes contents... Mais je n'ai pas besoin de comprendre ; ça doit être heureux, puisque vous souriez ainsi !

Albert rajusta sa toilette, ouvrit un curieux cabinet de la Renaissance et prit dans un tiroir secret un portefeuille de maroquin, qu'il mit dans sa poche. Un instant après, il sonnait en tremblant chez M. Bonnefoy et demandait à lui parler en particulier.

Le négociant ne put retenir un geste de surprise en voyant entrer l'artiste ; mais, se remettant aussitôt, il lui dit avec une douceur timide :

— Qui peut me procurer l'honneur d'une visite aussi matinale, mon courageux voisin ? J'admire encore votre belle conduite dans les crises que nous traversons.

— Difficiles est le mot, monsieur, dit Albert d'une voix mal assurée en saluant profondément. Pendant ces jours de bataille, j'ai éprouvé des embarras et des inquiétudes dont personne ne soupçonnerait l'origine.

Le commerçant répondit par un regard interrogateur.

— Il y a une chose si connue, monsieur, reprit l'artiste, qu'elle a l'air aujourd'hui d'une banalité ; c'est l'aveuglement de la fortune. J'avais vécu pauvre et heureux jusqu'au jour où je vis que les richesses sont enviables, car, dans notre société moderne, elles peuvent tout payer... même le bonheur ! Cette découverte me révolta d'abord : eh bien, monsieur, le jour même je vendis un de mes tableaux un prix si élevé, que la révolte de mon esprit dura peu. Je caressai cet argent, comme une espérance lointaine dans mon cœur brisé ; je le cachai à tous les yeux, et, comme l'avare, je ne songeai plus qu'à le multiplier par mon travail assidu... Vous pouvez peut-être comprendre, monsieur, ce que j'ai souffert pendant cette affreuse guerre civile, cachant mon trésor, tantôt sur mon cœur, tantôt dans les endroits les plus retirés de mon atelier, tremblant toujours qu'il devînt la proie des brigands.

— Oh ! dit Bonnefoy, si vous avez été malheureux, d'autres l'étaient bien plus de ne pouvoir, à cause de ces mêmes désordres populaires, faire face à des engagements antérieurs ! Avez-vous pensé, monsieur, aux malheureux pères de famille, menacés de la ruine, du déshonneur par des événements qu'ils n'avaient pu prévoir, ou dont ils n'étaient plus maîtres ?

Albert, voyant la pâleur du négociant, l'interrompit et reprit son assurance :

— Oui, monsieur, cette pensée salutaire m'est venue et c'est elle qui a dicté la démarche que je me permets en ce moment. Vous êtes en position, monsieur Bonnefoy, de connaître les embarras du commerce, vous pouvez prévoir et empêcher peut-être des malheurs que je ne soupçonne même pas ; acceptez ce portefeuille, je vous en prie, vous en ferez un noble usage, et vous me rendrez l'insouciance et le sommeil qui m'ont quitté...

Le sang de Bonnefoy reflua violemment du cœur à la face ; ses yeux se remplirent de larmes.

— Monsieur, je ne puis comprendre à quel titre j'ai mérité une si noble confiance... Vous ne connaissez pas ma position personnelle... je dois vous...

— Pardonnez, dit Albert, j'ai un rendez-vous impérieux avec le marquis d'Herblay : nous unissons nos efforts pour obtenir la mise en liberté du malheureux Paul, si injustement accusé ; le temps presse, la justice, sous l'état de siége, étant si prompte, que le moindre retard pourrait être irréparable. Pardonnez-moi, monsieur, de vous quitter précipitamment et agissez avec mes pleins pouvoirs... je serai toujours votre obligé.

Albert disparut, suivi de Bonnefoy courant après lui, avec mille gestes d'étonnement, de reconnaissance et

d'admiration accompagnés de sons inarticulés, mais bien éloquents pour le cœur d'Albert.

XVI. — LA REVANCHE DU MARQUIS.

Quelques jours après, le marquis d'Herblay rentrait de bonne heure à l'hôtel accompagné du jeune Paul, rayonnant de joie et de reconnaissance pour son bienfaiteur, qui l'avait arraché à la déportation par son noble témoignage... Michel avait pu se lever ce jour-là pour la première fois; il était dans un grand fauteuil à la fenêtre du jardin; Catherine l'entourait de soins intelligents et Marie, accompagnée de Rose, était venue l'encourager. Cet homme, si prévenu contre les riches autrefois, laissa tomber une larme d'attendrissement à la vue de la belle jeune fille.

— Oh! mademoiselle, dit-il en ôtant son bonnet, je ne mérite pas tant de bonté... pardonnez-moi de rester assis, je ne puis encore me soulever tout seul.

— Restez, restez, Michel, voilà un beau soleil pour vous réjouir, ne souffrez-vous plus autant?

— Oh! non, mademoiselle, monsieur le marquis est si bon, il m'a fait si bien soigner, que j'espère bientôt courir comme un jeune homme.

— Oh! dit Catherine, nous serions bien heureux si nous avions là notre pauvre Paul! M. le marquis répond de sa vie, mais on parle de déportation dans des pays perdus... Mon Dieu! faites que mon pauvre enfant ne soit pas confondu avec tant de malheureux qui ont bien mérité cette peine!...

Et la pauvre mère, joignant les mains, leva vers le ciel un regard suppliant... En même temps la porte s'ouvrit, et Paul, ivre de joie, se précipita au cou de sa mère, qu'il pressa sur son cœur! Puis, se découvrant devant Marie :

— Pardon, mademoiselle, dit-il, mais permettez-moi d'embrasser Rose.

— Et moi, dit Michel, viens m'embrasser aussi! Sans l'avouer à personne, je priais avec ta mère.

Paul embrassa son beau-père avec effusion. Il était dans un moment où la tendresse déborde assez du cœur, pour créer en un clin d'œil une affection nouvelle et durable.

Marie s'était éloignée un peu pour laisser plus de liberté à ces braves gens; elle trouva le marquis sur le seuil n'osant entrer et jouissant de son ouvrage.

— Monsieur le marquis, dit-elle, vous êtes la providence.

— Hélas! pensa le marquis, je ne l'ai jamais été pour moi-même; serai-je plus heureux pour cette jeune fille?

Le cœur épanoui du bonheur qui l'entourait, rêvant à parfaire encore ce bonheur, le marquis se promenait dans son jardin. Les roses, dans leur bel éclat, formaient des bouquets multicolores, ou s'élançaient en guirlandes odoriférantes jusqu'aux fenêtres élevées; les oiseaux revenaient à leurs nids commencés, que le bruit du canon leur avait fait abandonner, et chantaient de plaisir.

Moi-même, réchauffé par un beau soleil, je témoignais ma joie par mille tours et mille roulades; la vie, un instant suspendue par la terreur, semblait revenir aux créatures de Dieu, comme après une convulsion de la nature.

Tout à coup M. Bonnefoy apparaît au bout d'une allée, conduit par le vieux valet de chambre :

— M. le marquis est par ici, qui se repose au soleil; entrez, monsieur...

Le négociant, avec un air de bonheur dissimulé par l'embarras, s'avança en saluant à plusieurs reprises, toussant, hésitant.

— Monsieur le marquis, je suis bien heureux d'avoir l'avantage de vous voir!...

— Votre très-humble serviteur, monsieur Bonnefoy... Mademoiselle Marie se remet-elle un peu de ses terreurs? Moi-même, voyez, je reprends possession de mon jardin avec plaisir...

— Mille grâces, monsieur le marquis, ma fille est plus calme, mais encore un peu mélancolique; j'espère que cela ne durera pas; le commerce a tant souffert, qu'elle n'a pu s'empêcher de partager mes inquiétudes.

— Serait-il vrai, monsieur Bonnefoy, auriez-vous aussi des appréhensions fondées? dit le gentilhomme avec un vif intérêt.

— Je les ai eues, monsieur le marquis, j'ai passé bien des nuits sans sommeil, en pensant à l'avenir de ma pauvre enfant compromis par ces événements affreux : mes cheveux en ont blanchi... Je ne pouvais faire face à mes engagements, et aujourd'hui, comme par enchantement, mon crédit est relevé, mes correspondants m'honorent de leur plus grande confiance, et, si nous avons un peu de tranquillité, la maison Bonnefoy et C^ie va devenir célèbre dans les fastes du commerce... Mais, monsieur, cette prospérité a une source si extraordinaire, que je ne puis, sans votre généreuse entremise, m'acquitter jamais envers ce brave jeune homme...

Bonnefoy s'attendrissait d'une manière visible, et ce fut avec un embarras croissant qu'il raconta la démarche d'Albert près de lui et la remise du portefeuille.

— Brave cœur... répondit le marquis, que son désintéressement est touchant! Vous n'avez qu'un moyen de vous acquitter, monsieur, c'est de lui donner votre fille en mariage.

— En effet, monsieur le marquis, j'ai cru m'apercevoir que Marie... mais j'ai d'abord rudoyé ce pauvre jeune homme... je ne sais comment lui dire à présent...

— N'est-ce que cela? je m'en charge... Préparez seulement mademoiselle Marie à une petite promenade à ma campagne, demain matin; je vous emmène tous, et vous rendrai bien facile la reconnaissance, en forçant Albert à devenir votre débiteur.

XVII. — L'OUBLI DANS LE BONHEUR.

Conclusion.

Le lendemain, je vis Marie et son père, rayonnants de bonheur, monter dans la calèche du marquis d'Herblay. Albert, sur un beau cheval, caracolait à la portière. Rose, encore sur le siége, souriait à Paul qui conduisait une petite carriole, dans laquelle était Michel, étendu sur un matelas, à côté de Catherine.

Le bon marquis avait voulu accélérer sa convalescence en lui faisant respirer l'air pur de la campagne.

Tous partirent joyeux sans jeter un regard de mon côté. Je demeurai bien triste, me croyant abandonné.

Enfin, le petit Pierre entre, met de l'ordre dans l'atelier et ferme les fenêtres. Arrivé à celle où était ma cage, il la prend en disant :

— Allons, cher petit! notre maître t'a donné à moi. Je n'ai pas le moyen de te garder, hélas! mais je vais te mettre entre les mains du bon Dieu!

Nous traversons ensemble quelques rues et le petit Pierre frappe à la porte du sacristain de la paroisse.

— Monsieur, j'ai promis de souscrire pour l'œuvre de la Sainte-Enfance. Je n'ai pas d'argent. Voulez-vous m'acheter ce charmant oiseau pour me permettre de tenir mon engagement?

— Acceptez, dit le premier vicaire, qui se trouvait là. J'ai promis d'envoyer un serin à M. l'aumônier du marquis d'Herblay : l'occasion est heureuse. Il nous vient du paradis, apporté par un petit ange !... Entrez, mon enfant, je vais vous compter l'argent dont vous voulez faire un si noble emploi, et j'y ajouterai de belles images.

Peu de temps après, j'étais installé chez le digne aumônier, où je vis le bonheur de la terre en présence de celui du ciel.

Le premier m'apparut joyeux et brillant.

C'était un double mariage :

La belle Marie, conduite par son père à la chapelle du marquis, conduisant lui-même Albert dont il remplaçait la famille et qu'il adoptait pour son fils ;

Et, à côté d'eux, l'heureux Paul (jadis Taloche) épousant sa chère Rose.

Le bonheur du ciel m'apparut radieux sur la figure vénérable du prêtre appelant sur les jeunes gens les bénédictions d'en haut, et les laissant dans leur bonheur pour continuer sa mission près des malheureux !...

Près du château, au milieu d'un bouquet de châtaigniers, était une modeste maison, calme retraite d'où le bonheur de la terre était parti ! Une respectable mère et deux sœurs y entouraient une malade amaigrie par la souffrance et dont la vie semblait concentrée dans des yeux limpides et brillants.

XVIII. — MORT D'ANTOINETTE.

Le soir du mariage, M. le curé vint dans cette maison, apportant ma cage pour amuser la malade. Elle demanda qu'on me fît entrer dans celle où elle avait une petite femelle qui ne savait pas chanter : notre doux ramage devait la distraire.

Le départ pour la campagne. Dessin de Morin.

En effet, elle s'amusa quelque temps de nos gentillesses ; puis tout à coup, devenant sérieuse, elle dit au saint prêtre :

— Mon père, je sens que le bon Dieu m'appelle à lui ! Recevez mes remercîments pour les consolations divines que vous m'avez prodiguées, et continuez-les à ma mère et à mes sœurs ! !... Ne pleurez pas, mes bien-aimées : je n'ai pas connu le monde, il n'a pu corrompre mon cœur... Dieu est un père, il attend son enfant ! ! Il a préparé pour ses élus un séjour radieux ! c'est là que je vous attendrai...

Je le vois ! ! Ah ! que les anges sont admirables ! quelles douces clartés ! quels concerts harmonieux ! Voici Marie qui tend la main à sa fille... Qu'elle est belle ! quel ineffable sourire ! ! Quelle est cette vive lumière dont je ne puis supporter l'éclat : elle m'attire avec délices ! C'est un rayon de la charité divine ! Oh ! souvenez-vous que c'est là notre patrie et qu'ANTOINETTE vous y attend...

La figure de la malade resplendit d'un rayonnement de bonheur céleste. Ses traits, désormais immobiles, en gardèrent l'auguste empreinte. Un rayon du soleil couchant entourait son front comme d'une auréole...

— Elle est au ciel ! dit le prêtre en s'agenouillant devant elle, comme s'il eût prié la sainte, au lieu de prier pour la morte.

MAC-LÉNOR.

FIN.

L'IMITATION DES DAMES [1].

MADAME DE MAINTENON (LE CARACTÈRE).

Mme de Maintenon. Dessin de F. Lix.

Ce fut trop longtemps, parmi nous, une mode injuste et cruelle de maltraiter Mme de Maintenon. Le dix-huitième siècle lui avait été peu favorable, et l'on vous dira, encore aujourd'hui, que son tombeau fut, à deux reprises, le

(1) Cette série, ouverte avec tant de grâce par M. Emile Deschamps, sera continuée par les plus illustres et les plus dignes collaborateurs du *Musée des Familles*. Voici déjà M. Jules JANIN, le premier de tous, — le premier à tant de titres! car c'est lui qui posa la pierre angulaire de l'édifice de M. Emile de Girardin en écrivant la préface même de notre recueil en 1833, en traçant le plan si heureux que nous n'avons cessé d'exécuter, et en assurant, de son nom et de son talent, le suc-

jouet des esprits forts. Grâce à Dieu! nous appartenons à une nation qui revient très-volontiers aux anciens respects, aux gloires d'autrefois. C'est un orgueil parmi nous, mieux qu'un orgueil, un véritable honneur, de démentir les injustices, les impiétés, les scandales. Quelle fête, en effet, plus digne d'une âme honnête et d'un esprit de bonne volonté, remettre en lumière éclatante une gloire couverte de nuages injustes! La statue est couchée au milieu de la poussière; une guerre, une émeute, un tremblement de terre, ont renversé le beau marbre de son piédestal éternel, venez, mes fils, accourez, mes filles, et par nos efforts réunis, que cette image auguste soit replacée au milieu des louanges unanimes, sur les autels mérités par sa grâce et par ses vertus.

Mme de Maintenon, qui fut, avec Mme de Sévigné et peut-être aussi Mme de Lafayette, une des reines de la France au dix-septième siècle, appartenait à la race antique, « à la race guerrière », comme elle disait avec orgueil. Elle appartenait aussi à la race des poëtes; elle comptait dans sa famille un vrai poëte, qui fut en même temps un grand capitaine, appelé Théodore-Agrippa d'Aubigné, bon soldat et digne ami de Henri le Grand. Cet Agrippa d'Aubigné, dans un temps difficile, et tout rempli de l'ardeur sanglante des guerres civiles, lisait Platon dans sa langue; il savait par cœur les tragiques: Eschyle, Sophocle, Euripide, ces grands esprits nourris des reliefs du festin d'Homère. Il lisait Cicéron, Tite-Live et Tacite au bivouac. Dès l'âge le plus tendre, il s'était mêlé aux plus féroces batailles entre protestants et catholiques, et comme un jour il passait par Amboise, en croupe, à cheval avec son père, le père arrêta son cheval tout près de l'échafaud, où palpitaient encore les victimes de cette conjuration d'Amboise :

— Or çà, mon fils, lui dit-il, ayez courage et regardez ces malheureux compagnons que le bourreau a frappés; l'heure viendra de la vengeance, et si jamais vous y épargniez votre vie, à coup sûr je vous maudirais!

Si bien qu'Agrippa d'Aubigné n'eut pas d'enfance; à treize ans, il était au siége d'Orléans, où déjà il se fit remarquer par son courage; et deux ans plus tard, il était à Lyon, sous le prince de Condé, faisant de la propagande à coups d'épée, en l'honneur de la religion réformée. Ils ressemblaient quelque peu à des brigands de grand chemin, ces soldats d'aventure; ils signalaient leur passage par le meurtre et la ruine; ils renversaient les églises, ils pillaient les châteaux; à peine s'ils épargnaient la chaumière. En ces batailles de sauvages, protestants et catholiques ne valent guère mieux les uns que les autres, ils obéissent aux mêmes emportements, ils sont aveuglés de la même fureur.

Tel est frappé qui frappe, et meurt content s'il tue! Heureusement que cette guerre impie eut bientôt rencontré son maître, à savoir le jeune roi de Navarre, et celui-ci, qui sera bientôt Henri IV, eut bien vite adopté pour son poëte et son compagnon Théodore-Agrippa d'Aubigné. Ce fut à la cour de la reine mère, Catherine de Médicis, et de son fils, que ces jeunes gens, le roi et le soldat, firent entre eux cette grande amitié qui ne s'est jamais démentie. Ils avaient le même âge, ils étaient emportés par les mêmes passions; avec les mêmes ennemis, leur religion était la même. Ah! qu'ils étaient jeunes et pleins d'espoir! Comme ils se méfiaient du roi Henri de Valois! Comme ils haïssaient le duc de Guise! Et quand le jeune roi de Navarre échappa par la fuite à la servitude royale qui l'enveloppait de jour en jour, le premier qui aidait à sa fuite était Agrippa d'Aubigné.

On le rencontre à toutes les batailles pour le Béarnais et, la guerre achevée, on le retrouve à la cour de ce grand prince, assez mécontent de son maître. Il n'était guère reconnaissant, le roi Henri IV, et si par hasard il avait à accorder quelque faveur, il l'accordait plus volontiers à la conquête d'un nouvel ami de sa fortune qu'à la satisfaction d'un ami sur lequel il comptait. Ni les plaintes, ni les représentations de ses frères d'armes ne troublaient le Béarnais, et pour leurs gages, il leur permettait de se plaindre à haute voix. Une nuit même que messire Agrippa d'Aubigné était couché dans la garde-robe du roi avec le duc de La Force, il lui dit tout haut :

— Convenez avec moi, La Force, que notre maître est un ladre verd, et qu'il n'y eut jamais mortel plus ingrat sous la calotte du ciel?

A quoi M. de La Force, réveillé en sursaut, répondit à d'Aubigné :

— Qu'est-ce que tu dis là?

— Il te dit, s'écria le roi, que je suis un ladre verd, et le mortel le plus ingrat qu'il y ait jamais eu sous la calotte du ciel.

— Bon, bon, reprit Agrippa d'Aubigné, dormez, sire, et laissez-nous parler; nous en avons bien d'autres à dire!

Et le roi se rendormit, sans demander son reste.

Il laissa jusqu'à la fin son ami d'Aubigné sans récompense, ou peut-être il n'eut pas le temps de reconnaître en roi tant d'esprit, de mérite et de courage. Après cette mort funeste d'un si grand prince, dont il avait l'estime, Agrippa d'Aubigné pensa mourir de douleur, et quand il eut bien pleuré ce compagnon de sa jeunesse, il appela l'histoire et la poésie à son aide, et, chose étrange! il se trouva que cet homme était un grand écrivain. Il y a dans son *Histoire universelle* des pages dignes des plus grands maîtres; il y a dans ses tragédies des scènes qui font pressentir le grand Corneille. Et de même que, sans effort, il était terrible et pathétique, il était sans peine un bon plaisant, qui savait rire et se moquer avec une délicatesse extrême. Aujourd'hui encore, un homme de goût et bien élevé, un bon esprit ami des belles choses, vous récitera des chapitres entiers du *Baron de Fœneste*, un dialogue écrit à la Rabelais, une ironie, un persiflage, une gaieté, voisines de la Satire Ménippée.

Il est un maître, Agrippa d'Aubigné, un maître railleur, un esprit fertile, un poëte comique. Il se moquait des plus grands seigneurs, ses camarades; il racontait volontiers qu'il avait été condamné quatre fois à avoir la tête tranchée, « lesquelles condamnations m'ont fait honneur et plaisir! » disait-il. Il mourut à Genève, le 29 avril 1630, âgé de quatre-vingts ans, fier et superbe encore, et son nom devint tout de suite un nom populaire et glorieux. Que d'histoires on a faites sur son compte! Que de bons mots on répète encore du célèbre Agrippa d'Aubigné! Ses histoires, ses aventures, ses discours furent dans toutes les mémoires jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et les églises du désert invoquèrent Agrippa d'Aubigné comme un vengeur de sa petite-fille, Françoise d'Aubi-

cès qu'il vient confirmer et agrandir encore après vingt-huit ans. C'est plus qu'une bonne fortune, c'est une véritable fête pour nos lecteurs que ce retour aimable de M. Jules Janin à l'un des berceaux de sa gloire, toujours jeune et toujours nouvelle. On le verra bien en lisant *Madame de Maintenon*, — que nous seuls n'avons pas le droit d'appeler un modèle d'érudition et de critique, de goût et de style, de charme et d'intérêt, — de justice aussi et de courage, après les diffamations qui ont pesé soixante ans sur ce grand caractère et cette noble mémoire.

PITRE-CHEVALIER.

gné, marquise de Maintenon, que les protestants fugitifs ont chargée sans pitié de toutes leurs haines et de tous leurs désespoirs.

De ce vaillant capitaine et de ce grand poëte, exposé à des fortunes si diverses, Mme de Maintenon était sortie, étant fille du troisième fils d'Agrippa d'Aubigné, Constant d'Aubigné. Celui-là avait apporté, en venant au monde, la témérité de son père ; avec son amour pour la dépense, et son imprévoyance en toutes choses, il n'avait oublié que ses rares mérites, son courage et son talent. Les temps d'ailleurs étaient changés, et la guerre obéissait à des lois plus sévères que sous le roi Henri IV et le roi Louis XIII. A cette heure, il fallait obéir ; la guerre avait rarement ses hasards et ses pillages, et qui eût parlé au roi Louis XIV comme Agrippa d'Aubigné parlait à Henri IV, eût été perdu sans rémission.

Ce Constant d'Aubigné, que nous voulons ménager par respect pour Mme de Maintenon, ne méritait guère d'appartenir à cette illustre race. Il était né sans fidélité, sans probité, ajoutez sans pitié. Il avait tué sa première femme à coups de poignard, puis il avait pris la fuite, et mené dans le royaume, hors du royaume, une vie honteuse et misérable. Il fut condamné à mort plusieurs fois, puis exilé, puis emprisonné dans toutes les prisons du midi et du nord : la Rochelle, Angers, Paris, Bordeaux, une autre fois au château Trompette, sous la grave accusation d'un mauvais commerce avec les Anglais. Il était encore à la prison de Niort, où l'avait suivi sa seconde femme, Jeanne de Cardillac, lorsque vint au monde, sur le grabat des prisonniers, Françoise d'Aubigné, reine de France. Ah ! qui donc eût prévu les destinées auxquelles était réservée une enfant si misérable et si fière ?... Elle avait sept ans, sept ans de prison, lorsque la fille de son geôlier étalant devant elle une robe neuve :

— Oh ! bien, dit la petite Françoise, à la bonne heure ! et pavane-toi, je me console en pensant que je suis demoiselle.

Elle sentait déjà sa race ; au fond de ces abîmes, elle se souvenait qu'elle était de bon lieu.

Mais quoi ! ces grandes familles ne sont jamais tout à fait perdues ; ces antiques maisons, vous les croyez à jamais abattues, soudain elles se relèvent ! Il y a toujours quelqu'un, autour de ces précieux enfants, qui les reconnaît et qui les adopte. Ainsi accourut en aide à sa nièce, Françoise d'Aubigné, une des filles d'Agrippa d'Aubigné, Mme de Villette, et elle emmena l'enfant dans sa maison. Elle la fit élever avec son propre fils, et quand le cardinal de Richelieu fut mort, et que sa mort eut ouvert les portes de la prison à Constant d'Aubigné, Mme de Villette eut un vrai chagrin de rendre à ce père indigne cette aimable enfant qu'il emmenait avec lui dans les Antilles.

Les Antilles étaient la dernière ressource et le dernier espoir de ce malheureux ; c'est là que le gouvernement du roi envoyait tous les sujets dont il voulait se défaire. On était à peine à moitié chemin de la Martinique, où Constant d'Aubigné avait un emploi, que la petite Françoise, entre les bras de sa mère éplorée, expirait d'un mal sans nom. La voilà morte, encore un baiser de sa mère, encore un regard de son père, et la pauvre enfant aura l'Océan pour tombeau. Bonté divine ! ce petit cœur battait encore, et ce léger battement avertit la mère. Ainsi l'enfant fut sauvée. A peine arrivée à la Martinique et convalescente, un gros serpent, comme elle portait à ses lèvres une tasse de lait, plongea sa tête horrible au fond de la tasse, et d'une seule aspiration fit disparaître le doux breuvage.

— Oh bien ! madame, on ne revient pas de si loin pour peu de chose, disait à Mme de Maintenon le digne évêque de Metz, un jour que, devant le roi lui-même, elle racontait ces deux histoires. L'évêque avait raison, la Providence veillait sur cette enfant qui devait donner l'ordre au royaume. Ils vécurent tant bien que mal à la Martinique, et peut-être M. d'Aubigné se fût tiré d'affaire, s'il n'avait pas apporté dans le nouveau monde le cortége de tous ses vices. Le jeu le ruina, et le perdit une dernière fois. Les voilà de nouveau plongés dans la misère et dans le mépris des malheureux qui sont malheureux par leur faute. A ces coups de la fortune, Mme d'Aubigné, qui était vraiment la femme forte, appela tout son courage ; elle se roidit contre la pauvreté ; un instinct secret lui disait, quand elle regardait sa fille, que la force était là, toute la force et tout l'avenir de sa maison.

— Non, non, mon enfant, disait-elle à la jeune Françoise, il ne faut pas désespérer, quand on a l'honneur d'appartenir, comme vous, à ce grand homme appelé Agrippa d'Aubigné. Croyez en lui, ma fille ; il vous a laissé sa vie et son âme, et son exemple. En toute espèce de fortune, la plus haute et la plus malheureuse, il s'est montré supérieur à sa fortune.

En même temps, cette femme admirable apprenait à lire à son enfant, déjà pensive, dans la *Vie des hommes illustres* de Plutarque. Elle l'élevait à cette forte nourriture. Ainsi le précepteur d'Achille a nourri son divin élève avec la moelle des lions. A la fin, brisé par la peine et par le remords, honteux de lui-même et de sa vie à l'abandon, mauvais père après avoir été un mauvais fils, Constant d'Aubigné mourut de la fièvre, et disparut comme un mauvais comparse, après avoir joué, sous un grand nom, un rôle infime dans une infime tragédie.

Aussitôt qu'elle fut veuve et maîtresse absolue de ses actions, la veuve héroïque de ce malheureux se reprit à l'espérance. En quittant la France, elle avait laissé bien des droits en litige, et désormais tout son espoir c'était de revenir à Paris même avec ses enfants, et de redemander à la justice les biens d'Agrippa d'Aubigné. Mais elle était si pauvre, qu'elle fut forcée, ô misère ! de laisser en gage un de ses enfants, le plus précieux, Françoise, et elle partit seule avec son fils. Six mois après, les créanciers de cette mère au désespoir, voyant qu'il lui était impossible de dégager sa parole et de reprendre sa fille, se cotisèrent pour la lui envoyer à leurs frais. Elle revint seule, abandonnée à la charité des passagers et des matelots.

Elle avait déjà treize ans ; sa bonne et chère tante, Mme de Villette vint la reprendre et l'emporta triomphante en son hospitalière maison, où la petite orpheline rencontra les meilleures tendresses. Elle était déjà grande et forte et brave enfant : une véritable d'Aubigné. Comme son grand-père et sa tante, elle était huguenote, et les protestants français, charmés de ce nom de bon augure, d'Aubigné, disaient entre eux qu'elle ferait honneur *à la religion*. Vaine espérance ! Une parente des d'Aubigné, Mme de Neuillant, l'avarice même, au dire de Saint-Simon, obtint de la régente Anne d'Autriche ordre d'arracher Françoise d'Aubigné à sa tante la huguenote, et de la faire rentrer dans le sein de l'Eglise romaine. Ah ! que de larmes du côté de l'enfant, et du côté de la tante, une seconde mère ! Il fallut obéir, il fallut suivre en sa maison sordide cette cousine impitoyable, et celle-ci, après tant de promesses, fit de Mlle d'Aubigné une servante.

— Je commandais dans la basse-cour, disait Mme de Maintenon, plus tard, aux jeunes filles de son cher royaume

de Saint-Cyr, et c'est par ce gouvernement que mon règne a commencé.

S'il faut tout vous dire, Mme de Neuillant avait fait de cette héritière d'un si grand nom une gardeuse de dindons, et chaque matin, une gaule à sa main gantée, un loup sur le visage afin de préserver la blancheur de son teint des ardeurs du soleil, un chiffon de pain bis dans sa poche, et des sabots à ses pieds, la petite d'Aubigné allait par les champs, menant la troupe indocile et lisant, pour se former l'esprit et le cœur, les leçons d'une morale à demi rimée, intitulée *les Quatrains de Pibrac*.

On ferait une jolie image, avec cette enfant déjà belle et grande, au milieu de ces campagnes dévastées, et toute semblable à l'Apollon chez Admète. Un sincère ami des livres donnerait un gros prix de cet exemplaire des *Quatrains de Pibrac*, exhalant encore l'odeur printanière de la belle liseuse. Il arriva pourtant qu'un grand cri d'indignation se fit entendre autour de Mme de Neuillant, la marâtre, et que l'enfant fut arrachée à cette triste maison. Cette fois elle fut confiée aux bons soins de mesdames les Ursulines de la rue Saint-Jacques à Paris, et désormais entourée de tendresse et d'affection, de bons exemples et de sages conseils, heureuse avec toutes ces mères qui l'aimaient comme une enfant de leur adoption, elle sentit tomber son orgueil, elle écouta l'enseignement des docteurs catholiques, et quand elle eut bien discuté, la Bible en main, avec les prêtres qui la catéchisaient, elle finit par dire à son tour, comme la Pauline de *Polyeucte :* « Je crois, je vois! » Sa conversion fut fervente et sincère ; elle resta jusqu'à la fin une fidèle catholique, et l'on peut voir dans ses lettres, impérissable monument de modestie et de piété, qu'elle était vraiment, comme on l'appelait, *une mère de l'Eglise*. Elle l'était, à ces deux grands titres : la science et la charité!

Elle avait quatorze ans, lorsque les Ursulines la rendirent à sa mère, et maintenant, plus que jamais, cette enfant de la pauvreté et de l'abandon mènera une vie austère et triste. Hélas! tous les efforts de Mme Constant d'Aubigné pour retrouver quelques-uns des biens que son indigne mari avait dilapidés furent inutiles. Elle disputait à des parents tout-puissants une fortune indignement gaspillée ; elle s'adressait aux mêmes juges qui avaient condamné son mari au supplice des traîtres et des faussaires. A peine on la recevait dans ces grandes antichambres de messieurs du Parlement, et l'on disait que c'était pour elle, en effet, que M. Portal, premier président du Parlement de Paris, avait fait graver quatre fois la lettre *P* sur la muraille de son hôtel, à en croire la traduction des malheureux qui s'adressaient à sa justice : *Pauvres plaideurs, prenez patience.* Donc, la dame, à la fin, s'était avouée à jamais vaincue ; elle avait courbé la tête, et, résignée, elle vivait du travail de ses mains, dans un grenier de cette rue des Tournelles, que Mme de Sévigné remplira tantôt du bruit de sa fortune et de l'ineffable enchantement de son esprit.

Sous les toits, dans une chambre humide en janvier, fournaise en juillet, la future Mme de Maintenon vivait, calme et sérieuse, et soutenue par un orgueil qui tournait sur le dédaigneux. Qui donc maintenant va venir à son aide? Hélas! sa première protectrice, Mme de Villette, était morte, et sa mère était mourante. Pas un ami, pas même un protecteur! Un seul homme à Paris se montra bienveillant pour cette abandonnée, et cet homme, appelé le chevalier de Méré, comme s'il eût prévu que le plus grand monde, et même une existence souveraine, attendaient Mlle d'Aubigné, lui prodigua les leçons du bel esprit et, comme on disait en ce temps-là, de la belle galanterie.

On eût difficilement rencontré un précepteur mieux fait pour une pareille élève, que le chevalier de Méré ; il fut pour Mlle d'Aubigné ce que Ménage était, à la même heure, pour Mlle de Chantal. Ménage était l'ami de M. de Méré; Pascal ne dédaignait pas ses conseils; Balzac lui faisait l'honneur de le consulter; il était une espèce d'oracle dans le cercle des *précieuses*. Un mot du chevalier de Méré était une sentence chez Mme la duchesse de Lesdiguières et chez Mme la maréchale de Clérembault. Demi-pédant, demi-galant, ami sincère, il avait surnommé Mlle d'Aubigné la *Jeune Indienne*, et la recommandait de toutes ses forces : « C'est une admirable écolière, écrivait-il, je ne sais pas de plus charmante adolescente, un meilleur cœur, un esprit plus éclairé, une personne à la fois plus sérieuse et plus digne d'être aimée. » On voit même, en certains passages de ses lettres, que le chevalier de Méré eût offert volontiers sa fortune et sa main à Mlle d'Aubigné ; mais si son nom était ancien, sa fortune était peu de chose ; il était vieux, criblé de dettes ; il écrivait des livres que pas un ne voulait lire.

— Ah! le *chien* de style, disait Mme de Sévigné, et l'on n'a jamais rien dit de mieux de ce *précieux*, qui triait ses participes et vannait ses adverbes, même en écrivant à son procureur.

A l'heure où Mlle d'Aubigné perdit sa mère, au beau milieu du Marais, le rendez-vous des beaux esprits et des belles dames, et non loin de la rue des Tournelles, vivait un homme étrange, appelé Paul Scarron, un poëte, un bouffon, un romancier, un malade, un mendiant. Il était né riche, il venait de bon lieu; son père était conseiller au Parlement ; mais le père avait chassé son fils de sa maison, et le fils, livré à lui-même, avait accompli mille folies, plaisantes si l'on veut. Sa dernière folie avait été une mascarade, en plein carnaval; cette mascarade l'avait forcé de se cacher au milieu des roseaux de la Sarthe, où le froid le saisit et en fit l'homme le plus contrefait du royaume de France. Il perdit le même jour sa fortune et sa santé, son père étant tombé dans la disgrâce du cardinal de Richelieu. Le voilà donc malade et pauvre, et poëte, ce qui représente une assez grande quantité de misères sur une seule tête. On a conservé des plaidoiries de Scarron, pour *sa maison*, une requête en *style burlesque*, et plusieurs détails se rencontrent assez curieux dans ce *factum* : pour Paul Scarron, doyen des malades de France et malade de la reine. « Depuis onze ans, dit-il, ce malheureux Scarron est aussi pauvre que malade ; il n'a pas d'autre bien que son procès ; il est endetté par-dessus la tête, et Françoise Scarron, sa femme (Mme de Maintenon), n'ayant pas le moyen d'aller en chaise, gâte quantité de beaux souliers. » Le factum est joli, sans doute... il fit perdre à Scarron ce dernier procès, qui était tout son bien. Le voilà vivant du travail de sa plume et des gentillesses de son esprit.

Ne croyez pas cependant que cet écrivain, tombé si bas, de nos jours, dans le souci des lecteurs vulgaires, n'ait pas eu ses heures de popularité et ses jours de succès. Peu d'instants avant Molière, au moment où la comédie était si proche, on applaudissait à outrance les comédies de Scarron ; il régnait sur le théâtre avec *Jodelet, maître et valet ;* avec *Jodelet duelliste;* avec *l'Héritier ridicule* et *le Marquis ridicule*. Il était la ressource unique des comédiens et des tréteaux. Ses romans se lisaient à la ville, à la cour, dans tous les lieux où la langue française était déjà en honneur, en attendant

qu'elle fût partout victorieuse. Scarron est l'auteur de *Don Japhet d'Arménie*, un des grands succès qui aient précédé *le Cid* de Corneille. Encore aujourd'hui, *le Roman comique* occupe une place intéressante dans les bibliothèques bien composées. On doit à Scarron le premier Crispin, on lui doit *l'Ecolier de Salamanque* et *le Prince corsaire*. Il avait un grand mérite, et très-rare, il était gai ; sa bonne humeur coulait de source, et son beau rire était une des grâces de Paris avant que *les Précieuses ridicules*, *le Médecin malgré lui* et *l'Ecole des femmes* eussent enchanté la ville et la cour.

La Gigantomachie et le *Virgile travesti* de M. Scarron faisaient les délices du commandeur de Souvré, du duc de Sully, des Chasteau-Neuf et des Bassompierre. A la ville, à la cour, dans la rue, on chantait ses chansons, on répétait ses épigrammes. Les plus grands seigneurs

Scarron examinant son pourpoint. Dessin de F. Lix.

se disputaient ses dédicaces. Pour nous servir d'une expression vulgaire, et qui dit très-bien ce que nous voulons dire, ce brillant Scarron faisait pour vivre et pour s'amuser tout ce qui concernait sa profession de poëte : ode au prince d'Orange, à la duchesse d'Aiguillon ; ode à M. le chancelier. Il a fait des épîtres chagrines et des épîtres burlesques à la comtesse de Fiesque, à Mlle du Lude, à Mlle de Névillan. Que de chansons il improvisait, ce pauvre diable, à la jeunesse, à la bouteille, à M. l'abbé d'Espagny ! Que de sonnets ! dont plusieurs sont charmants ; celui-ci, par exemple, écrit sous les yeux de Mlle d'Aubigné :

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains,
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature !

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colisée, où souvent ces peuples inhumains
De s'entre-assassiner se donnaient tablature ;

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins, la plupart, vous êtes démolis !
Il n'est pas de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

Très-facilement on retrouverait tous les amis et tous les protecteurs de Paul Scarron dans ses œuvres. Les plus grands noms s'y montrent dès leur naissance : A Mme de Sévigné, à M. Corneille, au prince de Guéméné, à la duchesse de Rohan, au duc de Saint-Aignan, au président de Bellièvre, à Mme d'Hautefort. Ils y sont tous, les braves gens qui devaient ouvrir d'une main délicate et vaillante les portes du grand siècle. Avant de rendre les armes à Corneille, à Molière, à Racine, à La Fontaine, au roi Louis XIV, ils saluaient le cardinal de Mazarin, ils savaient par cœur les vers de Scarron, ils étaient aux pieds de la reine mère. N'oublions pas deux belles entre les belles, qui avaient leurs grandes entrées chez le cardinal duc de Richelieu : Marion de Lorme,

Félicité des yeux et supplice des âmes!

et Mlle de Lenclos,

La belle et charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra : Non!

Le duc d'Enghien, qui sera tantôt le grand Condé, fut aussi un des protecteurs du bonhomme, ainsi que le duc de Ventadour, à qui le duc d'Uzès cassa un bras en tombant sur lui dans un carrosse :

Dieu vous préserve de la tombe,
Et du duc d'Uzès quand il tombe,

s'écriait Scarron, tout chagrin du bras cassé du duc de Ventadour.

Ajoutons la grande Mademoiselle, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa royale beauté; Sarrazin le poëte, l'ami Voiture et le commandeur de Souvré. Tel était le fond de cette belle compagnie, assez voisine, on le voit, par les noms dont elle se composait, du célèbre hôtel de Rambouillet.

Ce fut dans le salon de Scarron que Mme de Maintenon vit pour la première fois le surintendant Fouquet, qui fut un instant le maître absolu de la France, et son digne ami Pellisson. Mignard aussi était de cette compagnie, où il fut présenté par Mlle de Scudéri. A ce compte, la maison du poëte était la réunion de la meilleure compagnie en hommes et en femmes. Sa correspondance indique également quantité d'amitiés illustres; il écrivait les meilleures tendresses à Mme de Villarceux, à la reine de Suède Christine, une reine errante et sans couronne, qui était pourtant la fille de Gustave-Adolphe, le héros protestant. Scarron est plus sérieux dans ses lettres que dans ses poésies; il parle à tous ces seigneurs comme un égal. Sa lettre au cardinal de Retz, le nouveau cardinal, est de bon style et de bon goût; ses lettres à la reine mère ont l'accent vrai. Il écrivait à la comtesse de Brionne : « Ah! madame, permettez-moi d'être amoureux de vous. » Au maréchal d'Albret, son constant protecteur, il écrivait ce touchant détail sur la pauvreté de sa femme : « Hélas! elle ne va que si ses amis la mènent, faute de carrosse. Elle ne peut se résoudre à vous écrire qu'elle n'ait vu auparavant quelqu'enjouement dans vos lettres... Elle est appelée au Brouage par Mlle de Mancini, cette incomparable Romaine, dont elle a conquis la bienveillance, et je ne saurais m'en séparer : elle est l'attrait de ma petite maison; chaque jour, nous sommes forcés de répondre aux princes, ducs et officiers de la couronne, que notre maison est trop petite, et nous fâchons beaucoup de gens de la cour et de la ville, tant est grande l'ambition d'être admis dans notre humble société. »

Rien n'était plus vrai! Grâce à cette exquise beauté, à ce bel esprit sérieux, à cette jeune femme attentive à toutes choses et rendant à chacun les respects et les devoirs mérités, la maison du poëte burlesque était devenue un rendez-vous de toutes les élégances et de toutes les naissantes grandeurs du grand siècle à peine commencé. Trop heureuse encore Mlle d'Aubigné, d'avoir rencontré ce bonhomme après la mort de sa mère! Il fut frappé tout d'abord de cette beauté suprême et de ce grand air d'innocence; il était pauvre et glorieux, il prit en grand respect cette pauvreté glorieuse, et tout de suite il proposait à cette belle personne de lui faire une dot, si elle voulait entrer en religion, ou de l'épouser? Peu de scènes plus touchantes ont été arrangées par les poëtes de profession.

Un jour que Mlle d'Aubigné, se tenant à l'écart, dans ce salon plein de causerie et de récits qui n'étaient pas toujours du meilleur monde, avait à peine obtenu une parole, un regard de tous ces hommes et de toutes ces femmes dont le meilleur et la plus belle n'allaient pas à sa ceinture, il advint que l'auteur du *Roman comique* et du *Virgile travesti*, prenant avec respect la belle main de Françoise d'Aubigné dans ses mains tremblantes d'une admiration naïve : « Ecoutez-moi, lui dit-il, madame, il faut à tout prix que vous sortiez d'une situation indigne de votre esprit, de vos beautés et du nom de mon frère le poëte, Agrippa d'Aubigné. Une demoiselle comme vous n'a que deux ressources : le mariage ou le couvent. Voulez-vous être religieuse? eh bien! je payerai votre dot; voulez-vous m'épouser? me voilà, tel que je suis, difforme et pauvre, à l'aumône de tant de gens que je flatte et que je n'estime pas toujours. »

Et quand Mlle d'Aubigné, rougissante et tremblante aussi de ce qu'elle allait répondre, eut répondu qu'elle acceptait la main qui lui était offerte, et qu'elle tiendrait compte à M. Scarron de son dévouement, de sa bonté, Scarron, tout joyeux, fait appeler le notaire et dresser le contrat.

— Quelle est la dot de madame? demandait le notaire au poëte.

— Ecrivez, répondit Scarron : Deux grands yeux brillants comme l'étoile du soir, la taille d'une reine et l'esprit d'un ange.

— Et, reprit le notaire insistant, quel douaire?

— Ecrivez, reprenait le fiancé : Un nom qui ne saurait périr.

Il ne croyait pas si bien dire... elle ne croyait pas si bien faire. Elle trouva dans ce galant homme un père, un ami, un ami de toutes les heures, bienveillant et souriant. Jusqu'à la fin de sa vie, il lui fut facile et tendre, avec mille complaisances, une tendresse infinie, une façon de l'aimer toute paternelle, une obéissance, un dévouement, une étude à lui plaire en toute chose. Or, voici justement dans les lettres mêmes de Scarron, que nous retrouvons, oubliée et négligée, une lettre adressée à Mlle d'Aubigné par Scarron lui-même, et nous nous demandons par quelle négligence un pareil document devait échapper jusqu'à ce jour aux meilleurs biographes de Mme de Maintenon?

Il n'y a rien de plus rare, et qui davantage explique

aux incrédules comment il se fit que Mlle d'Aubigné consentit si vite et si bien à devenir Mme Scarron :

« *A Mademoiselle d'Aubigné.*

« MADEMOISELLE,

« Je m'étais toujours bien douté que cette petite fille que je vis entrer il y a six mois dans ma chambre avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer, je ne sçai pas bien pourquoi, était aussi spirituelle qu'elle en avait la mine. La lettre que vous avez écrite à Mlle de Saint-Hermant est si pleine d'esprit, que je suis mal content du mien, de ne m'avoir pas fait connaître assez tôt le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'eusse jamais cru que dans les Isles de l'Amérique, ou chez les religieuses de Niort, on apprît à faire de belles lettres; et je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire de difficulté de m'écrire aussi bien qu'à Mlle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour faire voir une aussi bonne lettre que la vôtre, et vous aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aie autant d'esprit que vous; tel que je suis, je serai toute ma vie, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« SCARRON. »

Les jours qu'elle a passés chez l'étrange époux que lui avait donné sa pauvreté vaillante font le plus grand honneur à Mme Scarron. Elle accepta volontiers les devoirs les plus difficiles; elle se dit, tout d'abord, qu'elle serait la providence de son *pauvre estropié* (c'est ainsi qu'elle l'appelait) et qu'à son tour elle lui sera douce et bienveillante, indulgente aussi; car le bonhomme aimait à dompter ses douleurs par des railleries, des quolibets, des vantardises, toutes choses malséantes, que peu à peu réprimait cette aimable femme en le tançant doucement, si bien qu'en peu de temps disparut le burlesque, et l'on n'eut plus que l'agréable et le bon plaisant. Autour de cet homme, heureux dans son martyre, accouraient les meilleurs et les plus grands esprits, attirés dans ce pauvre logis un peu par l'esprit du mari, beaucoup par l'attitude et le calme ingénu de la femme. Au premier rang des assidus de cette maison étaient Turenne et Mignard, le duc de Vivonne et le marquis de Coligny, Mlle de La Sablière et Mme de Sévigné, Mlle de La Suze, toute la fleur du panier, et chaque jour, c'étaient des causeries, des rires et des improvisations à l'infini, chacun s'efforçant de faire oublier au bonhomme ses douleurs chaque jour grandissantes, et ses lecteurs devenant plus rares chaque jour.

« Mes amis, disait-il, c'en est fait de moi, *j'ai perdu mon marquisat de Quinet.* » Quinet était son libraire; son *marquisat* était ses droits d'auteur, qui n'étaient plus que peu de chose. « Hélas! disait Scarron, mon esprit meurt avant moi; voilà mes chefs-d'œuvre oubliés; que deviendra ma pauvre femme? » Et, la regardant d'un regard si tendre et si dévoué : « Vous êtes, lui disait-il, ma seule inquiétude. Et que ferez-vous sans votre malade? » En même temps il cherchait à gagner quelque argent, en levant un corps de troupes pour accompagner les diverses marchandises qui circulaient dans le royaume. Il disait aussi qu'il eût préféré manquer à la reine elle-même, que de manquer à sa femme. Il l'honorait de toutes les forces de son âme. Cependant l'homme allait chaque jour s'affaiblissant; il n'avait pas cinquante ans que déjà la mort était proche. Il la vit venir sans trembler, et ne regrettant que le peu de bien qu'il laissait à cette aimable compagne. « Hélas! disait-il, vous n'avez rien, voilà toute ma tristesse. » En ses derniers instants, il avait encore le mot pour rire, et ce qu'il appelait son testament fut encore une plaisanterie. « Je lègue aux deux Corneille, disait-il, cinq cents louis de patience; à Despréaux, une dose de bonne humeur; à ma chère femme, ici présente, la permission de prendre un mari noble, et riche et bien fait, non pas tel que je suis, un raccourci de la misère humaine, un gourmand, un paresseux, un malade... » Il ajoutait : « C'est pourtant assez facile, après tout, de se moquer de la mort. »

Scarron mourut le 14 octobre 1660, au plus beau moment de la jeunesse et du règne de Louis XIV. Sa veuve le pleura avec des larmes sincères; il avait été si bon pour elle! il l'avait entourée à plaisir de tant de respects, modérant, pour lui complaire, ses saillies un peu vives et ses mots trop salés pour une femme en sa vingt-cinquième année et de l'esprit le plus délicat du monde. Un portrait de Mme Scarron la représente en ce bel âge, où la douleur même a les apparences d'une certaine joie. Elle était grande et de belle taille; un teint fort uni et fort beau; de beaux cheveux d'un châtain clair accompagnaient dignement ce visage enjoué, modeste et de la plus parfaite beauté, tant il était admirablement éclairé par ses deux grands yeux, pleins d'éclat, d'esprit, d'intelligence et de passion. Ce visage était enchanteur par un mélange exquis de grâce et de naturel, d'une joie ineffable à la surface, et d'une mélancolie irrésistible aux heures sombres; un parler juste, un accent vrai, un esprit semblable à sa beauté, agréable et bien tourné, avec cela beaucoup d'orgueil, peu de vanité, une grande austérité dans sa vie, un charme infini dans la moindre action. *Elle plaisait infiniment*, disait M. de Saint-Simon, qui pourtant ne l'aimait guère.

Restée ici-bas seule encore une fois, plus que jamais elle appelait la prudence à son aide : A moi, prudence! et la prudence aussi, jusqu'à ce jour, l'avait sauvée. Elle vivait comme une recluse en cette maison du bonhomme Scarron, et se mêlait à la gaieté générale, afin de la maintenir dans de justes bornes. Un jour de réception, son valet lui vint dire à l'oreille : « Ah! madame, encore une histoire, et ces messieurs oublieront le rôti qui nous manque. » Dans les jours de carême, elle mangeait un hareng au bout de la table, et bientôt se retirait dans sa chambre; elle avait compris qu'une conduite moins exacte, à l'âge où elle était, pourrait nuire à sa réputation. En effet, c'était là son rêve : atteindre aux honneurs d'une bonne renommée, et n'en plus sortir. Elle n'avait pas d'autre ambition. « Je veux être estimée » était sa volonté suprême, et tant d'estime, en effet, l'entoura, que la reine mère, apprenant les grâces et les vertus de cette femme de la maison d'Aubigné, non-seulement lui continua les quinze cents livres de pension qu'elle faisait à Scarron, en qualité de son malade, mais elle augmenta la pension de cinq cents livres, « lesquelles cinq cents livres je destine aux pauvres gens! » écrivait-elle à Mme la maréchale d'Albret, son amie; et le mot n'est pas trop fort.

La maréchale d'Albret, difficile en fait d'amitié, y regardait à deux fois avant d'ouvrir sa porte à une jeune femme de vingt-cinq ans, et l'on peut dire que l'hôtel d'Albret était comme une forteresse, accessible à la bonne conduite, à l'honneur, à la vertu, à la probité. « Cela me faisait honneur, disait Mme de Maintenon, de m'en-

nuyre dans cette maison austère, et je préférais cet ennui honorable aux divertissements des plus belles compagnies. » En cet hôtel d'Albret se réunissaient, comme en un centre commun de modestie et de bel esprit, Mme de Coulanges, Mme de Lafayette, Mme de Sévigné, Mme de Thianges et Mme de Montespan, Mlle de Pons, la marquise de Sablé, le duc de Larochefoucauld (l'auteur des *Maximes*). Bref, toute la belle et bonne compagnie, et sans mélange. A l'hôtel de Richelieu, même fête et même accueil. On eût dit une succursale de la cour, cet hôtel de Richelieu, qui bientôt ne connut guère de plus rare ornement que cette belle veuve, en habit modeste et bien vêtue d'une honnête étamine de Lude, et bien chaussée, en beaux jupons (même on l'appelait *la dame aux beaux jupons*), digne habitante du couvent des Hospitalières de la place Royale.

« En ce temps-là, disait-elle, j'étais si contente et si riche avec mes deux mille livres de pension ! Je ne connaissais ni le chagrin, ni l'ennui, ni l'ambition ; les femmes venaient à moi, parce que j'étais douce et facile à vivre ;

Mme de Maintenon écrivant ses Mémoires. Dessin de F. Lix.

les hommes me suivaient pour les belles grâces de ma jeunesse, et de toutes parts j'entendais les honnêtes gens qui disaient du bien de moi. »

De son côté, un des hommes les plus habitués à la médisance, et qui la disait à merveille et n'épargnait personne, Bussy-Rabutin, s'inclinait devant l'honnêteté et la vertu de Mme Scarron, subjugué qu'il était par cette *glorieuse et irréfutable pauvreté*. « Je l'ai cent fois, disait M. de Basville (un Lamoignon, qui fut le tyran du Languedoc) ramenée en mon carrosse des hôtels d'Albret et de Richelieu dans la rue Saint-Jacques, où elle demeurait ; j'étais pénétré pour elle du même respect que j'aurais eu pour la reine. Son seul regard imprimait le respect, et nous étions tous surpris d'une si belle personne, alliant tant de vertu à tant de jeunesse, et tant de probité à tant de charme. »

Telle elle était. Son confesseur, l'abbé Gobelin, un vieux prêtre qui avait porté l'épée, un très-honnête homme, avait accepté la direction de cette âme élégante, et la trouvant sans péché, il s'en prenait à son esprit

pour la vaincre. « Il m'a commandé de me rendre ennuyeuse, afin de mortifier la passion de mon esprit, qui veut plaire. Il veut que je me retranche aussi sur ma toilette, et quand je lui dis : Voyez, mon père, je suis vêtue en petite bourgeoise; il n'y a rien à retrancher, pas un ruban, pas une dentelle, il me répond : Je ne sais ce qu'il y a, ma très-honorée dame, mais quand vous venez vous confesser, je vois tomber à mes pieds une quantité d'étoffe qui a trop bonne grâce et vous sied trop bien. » Le vénérable abbé Gobelin cherchait le mot de cette énigme; il n'y a qu'un mot qui serve : *élégance!* une suprême élégance de l'habit, de la personne et du maintien; cette élégance qui charmait, à leur insu, les dames les plus difficiles : Mme de Coulanges, la princesse des Ursins, la marquise de Montchevreuil, la princesse de Nemours, qui fut plus tard reine de Portugal,

La comédie à Saint-Cyr. Louis XIV distribuant les billets pour la comédie à Saint-Cyr. Dessin de F. Lix.

et qui voulait emmener Mme Scarron avec elle. Les unes et les autres, elles s'ingéniaient de la meilleure amitié du monde à trouver une position qui fût digne d'elle, à cette aimable femme, dont elles savaient la réserve et dont elles avaient fait leur confidente. Elles avaient même trouvé un homme de la cour, très-riche et d'un grand nom, qui l'eût épousée; elle refusa la main de cet homme uniquement, répondit-elle, parce qu'elle ne pouvait pas l'estimer.

Elle vivait ainsi depuis tantôt six années, à l'abri de l'envie et de la médisance, quand la mort de la reine mère la plongea encore une fois dans la pauvreté. La pension de la reine s'éteignait avec la reine, et l'on vit bientôt (la pauvreté est une contagion) s'éloigner de cette femme, abandonnée à elle-même, la foule qui naguère l'entourait. Seul, l'abbé Testu resta fidèle à cette amitié bienséante. Il écrivait des placets au roi pour sa protégée, et le roi, de mauvaise humeur, lisait ces placets

sans y répondre. Une fois même il s'écria, en froissant l'humble lettre : « Eh quoi! toujours la veuve Scarron ! — Oui, sire, reprit Mme de Montespan, et les honnêtes gens s'étonnent de ce que Votre Majesté n'ait pas encore exaucé la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, qui fut l'ami d'Henri le Grand, votre aïeul. » Sur quoi le roi, vaincu, rétablit la pension de la veuve Scarron, et quand elle vint pour lui témoigner sa reconnaissance et lui porter ses respects, le jeune roi, la trouvant au gré de son esprit et de ses regards, lui fit bon visage, et joignant la grâce au bienfait, il lui dit, avec son geste irrésistible et tout royal : « Madame, pardonnez-moi de vous avoir fait attendre; mais vous avez tant d'amis que je n'ai pas voulu perdre à vos yeux l'honneur de vous agréer. »

C'était l'heure, en ce Versailles splendide, où Mlle de La Vallière allait expier, dans les horreurs de la plus fervente pénitence, les égarements de sa jeunesse ; l'heure encore où Mme de Montespan, dans tout l'éclat de sa majesté viagère, voyait à ses pieds charmants le roi, la cour, tout le royaume. Il serait malséant de maltraiter Mme de Montespan et de lui faire expier, plus cruellement qu'elle ne l'a fait elle-même, une royauté qu'elle n'avait pas cherchée. Aussitôt qu'elle eut deviné le penchant du roi pour sa beauté, elle voulut fuir et rentrer dans sa maison ; sa maison lui fut fermée ; elle resta à la cour malgré elle, et dans ce comble inouï de puissance et d'autorité elle ne laissa pas un seul jour sans se repentir. C'était un mélange accompli de toutes les beautés, de tous les remords, de toutes les joies, de toutes les douleurs. Elle était tout ensemble altière, humble, impérieuse, affligée, et dans l'abîme et sur les nues. Elle passait sans cesse et sans fin du rire aux larmes, de l'espérance au désespoir, de la pourpre au cilice, et de la couronne aux plus violentes afflictions de l'âme humaine. Et jamais, entourée de toutes les splendeurs de la royauté, ou bien en pleine disgrâce, elle ne se défit de l'extérieur de reine qu'elle avait usurpé dans sa faveur, et qui la suivit dans sa retraite. Princes et princesses la venaient saluer avec un air de grand respect. Elle ne rendait sa visite à personne. Elle fut belle comme le jour jusqu'au dernier moment de sa vie, avec des grâces qui lui faisaient pardonner son incroyable orgueil. Vainement eussiez-vous cherché dans la cour la plus polie et dans la France du grand siècle une égale à Mme de Montespan dans toutes les choses de l'esprit, de la politesse, de l'éloquence et du savoir-vivre. Elle était un exemple; elle était l'accent même du beau langage qui se parlait à Versailles, et tant de ferveur, tant de piété, tant de pardons pour les scandales qu'elle avait donnés à tout ce royaume ; et des tendresses infinies pour ses enfants, dont elle fut si longtemps privée. Il ne faut pas l'accuser, il faut la plaindre. Elle a chèrement payé quelques journées de triomphe. Elle fut véritablement la protectrice la plus puissante de la veuve Scarron. Elle lui confia les secrets les plus chers de sa vie ; elle força le roi de lui commander d'avoir soin de cet enfant qui devait s'appeler le duc du Maine. En ce temps-là, le nom du roi renversait l'obstacle; il n'y avait pas d'objection à ces simples mots : « le roi le veut ». C'est parce que le roi l'a voulu, que la fille des d'Aubigné éleva les enfants du roi, et bientôt même elle en fut la vraie mère. Elle les entoura de toutes les veilles, de toutes les bontés maternelles, et quand il fallut quitter la retraite où elle les avait cachés, quand, pour récompense de *cette espèce d'honneur un peu singulier*, elle accompagna ces enfants mystérieux à Versailles, plus que jamais elle redoubla de prudence. Il fallait l'entendre elle-même racontant toutes les peines qu'elle s'était données !

« J'étais seule, et toute la tâche était pour moi. Je remplaçais les ouvriers, je surveillais les nourrices, je veillais toute la nuit, et chaque jour, après m'être habillée, je montais en carrosse pour aller à l'hôtel d'Albret ou de Richelieu, afin que ma société ordinaire ne sût pas que j'avais un secret à garder. » Elle croyait au secret... La ville et la cour le savaient aussi bien qu'elle-même. Un jour que la nourrice du duc du Maine fut rencontrée par le roi, le roi lui dit :

— A qui cet enfant?

— Sans doute, reprit la nourrice, à cette dame qui en prend tant de soin.

— Et le père?

— Oh! reprit la nourrice, c'est pour le moins quelque président au Parlement.

Voilà comment peu à peu le roi s'accoutumait à *la veuve Scarron*. Le roi se méfiait des femmes beaux esprits; il n'aimait pas qu'une femme en sût autant que lui-même en l'art d'interroger, d'écouter, de répondre. Il se méfiait de cette dame entourée de tant de louanges, pour sa *sublimité*. Mais enfin il se rendit à son tour à ce calme, à ce sang-froid, à cette modestie, à cette façon de supporter les violences et les colères de Mme de Montespan, lorsqu'enfin Mme de Montespan eut compris qu'elle était vaincue, et qu'entre elle et la veuve Scarron le roi ne serait pas longtemps indécis. C'en est fait, la modestie et la bonté l'emportent à jamais sur la violence et sur l'orgueil ; chaque jour ajoute à la défaite de Mme de Montespan, chaque jour ajoute au triomphe de Mme de Maintenon, c'est le nom que le roi lui avait donné en lui donnant le marquisat de Maintenon. Quels furent alors les regrets de Mme de Montespan ! Quelle douleur, quand il fallut renoncer, d'un renoncement si cruel, à l'autorité, à la majesté !

On était à la semaine sainte de l'année 1675, Mme de Montespan s'était retirée de la cour pour obéir aux jeûnes, aux aumônes, aux abstinences, à l'austérité du carême, et le roi, resté seul, dans cette cour attristée par tant de désordres, écouta, docile aux bons conseils, ces trois amis de sa gloire ici-bas, les garants de son pardon là-haut : Bossuet, le duc de Montausier et Mme de Maintenon. Pensez donc à leur joie en trouvant ce roi, jeune encore, si voisin du repentir.

— Je lui parlai, disait Mme de Maintenon, en chrétienne, et en véritable amie de Mme de Montespan ; je lui représentai le poids de ces chaînes qu'il n'osait pas briser.

Il s'agitait, il se repentait, il rappelait la femme absente, et sitôt qu'elle rentrait en grâce, alors recommençaient pour Mme de Maintenon les plus cruelles angoisses.

« Je ne saurais comprendre, écrivait-elle à l'abbé Gobelin, que la volonté de Dieu m'ait si cruellement livrée à Mme de Montespan. Elle me hait, il se passe, entre elle et moi, des choses terribles... »

Telle fut la dernière lutte entre ces deux femmes. La reine, une sainte, honorait Mme de Maintenon, qui l'entourait de respects. Elle mourut en la bénissant, le 30 juillet 1683. Le roi était veuf, il pleurait, il se lamentait de la mort de cette reine « qui ne lui avait donné que le chagrin de mourir. » Déjà Mme de Maintenon se retirait, quand le duc de Larochefoucauld, la poussant dans l'appartement du roi : « Madame, lui dit-il, ce n'est pas le temps de le quitter, il a besoin de vos consolations. » Les amis du roi l'emmenèrent à Fontainebleau, Mme de Main-

tenon fut du voyage. Le roi l'avait faite dame d'atours de Mme la Dauphine, et désormais délivré de Mme de Montespan, il trouva l'allégeance et le repos à cette ombre ingénieuse et clémente. On a gardé de Mme de Maintenon une lettre qui se termine ainsi : « Soyez, sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand roi. La reine a vécu, elle est morte comme une sainte ; elle est au ciel, et demande à Dieu le pardon de vos péchés et la grâce des justes. » A ces paroles consolantes, le roi fut attentif; le roi reconnut l'accent du devoir, le roi pensa qu'il pouvait tout sauver encore avec une vieillesse honorée et respectée. A quarante-cinq ans qu'elle avait à la mort de la reine, Mme de Maintenon était encore d'une grande beauté que son esprit faisait valoir. « C'était, au dire de Fénelon, la sagesse parlant par la bouche des Grâces. » Et plus le roi obéissait au charme, et plus la France entière applaudissait à cette conversion inespérée. « A l'âge où je suis arrivée, écrivait Mme de Maintenon à Mme de Frontinac, il n'est plus temps de plaire, mais la vertu est de tout âge... il n'y a que Dieu qui sache la vérité... Le roi me donne les plus belles espérances, je le renvoie toujours affligé et jamais désespéré. »

Voilà tout le secret : elle le consolait, elle écoutait sa plainte, elle acceptait ses espérances. A la fin, le roi, qui ne voulait ni garder le célibat, ni rentrer dans un état qui troublait sa conscience, offrit à Mme de Maintenon une union légitime et secrète. Il voulait une épouse, et sa propre majesté lui défendait d'en faire une reine de France. « O miracle ! disait un évêque de ce temps-là, la veuve de Scarron devenir l'épouse de Louis le Grand, et le captivant par sa piété, par sa vertu ! Le voilà donc fixé, le plus volage de tous les cœurs pendant plus de trente années consécutives, et songez que cette admirable épouse a captivé le grand roi par la douceur de son esprit, par le ménagement de sa gloire, en s'oubliant elle-même. » Ajoutez que les plus grands amis du roi, et M. de Louvois, son premier ministre, ayant appris le projet de ce mariage étrange, y résistèrent de toutes leurs forces; Louvois, se jetant aux pieds du roi son maître, et les mains jointes, le conjura de renoncer à ce projet, qu'il appelait une dégradation. Peu s'en fallut que ce ministre, indispensable aux projets de Louis XIV, ne perdît ce jour-là toute sa faveur. La cour, pendant vingt-quatre heures, parla de la disgrâce de M. de Louvois ; il était perdu sans Mme de Maintenon, et ce retour de Louvois fut une des bonnes actions de sa vie. Ainsi le mariage était irrévocable, et remarquez, pour détruire en passant, un de ces préjugés trop communs dans les faits principaux de notre histoire, qu'à l'heure de son mariage et de sa conversion, le roi Louis XIV était dans toute la force et tout l'éclat de sa majesté. Ses armes agrandissaient la France et reculaient nos frontières. Ses plus grands ennemis se taisaient, pleins de respect. Alger tombait, Alger, *ce nid de vautours*, au dire de Bossuet. Ce mariage du roi et de Mme de Maintenon n'a pas laissé de traces authentiques, et, cependant, pas un n'en doute. Au mois de juin 1684, dans un des cabinets du roi, à minuit, sept personnes se réunissaient en grand mystère, à savoir : l'archevêque de Paris, qui donna la bénédiction nuptiale ; le confesseur du roi, qui dit la messe, et Bontemps, le valet de chambre, qui la servit. Etaient témoins les marquis de Louvois et de Montchevreuil. Et ce mariage étant accompli, chacun des assistants poussa si loin le mystère et la probité, qu'on ne sait rien encore aujourd'hui, rien de légal et d'authentique. Elle-même, Mme de Maintenon, avant de mourir, prit grand soin de faire disparaître les moindres témoignages de cette union qui la glorifiait. Mais les respects de tout Versailles, les déférences du roi, les honneurs intimes dont cette dame était comblée, un appartement de plain-pied avec l'appartement de Louis XIV, et quand elle assistait aux offices de la chapelle, la tribune réservée à la reine, une autorité sans bornes et ce privilége royal, la libre entrée en tous les monastères de France... autant de témoignages irrécusables de ce *mariage de conscience*. Un jour même que Mme de Maintenon frappait à la grille des grandes Carmélites :

— Madame, lui dit la supérieure, vous savez nos usages, c'est à vous à décider.

— Ouvrez toujours, ma mère, ouvrez, répondit Mme de Maintenon.

Le roi l'appelait « Madame », et M. le Dauphin implorait sa bienveillance ; les Parlements, les provinces, les villes, les cardinaux, les évêques, tous les grands du royaume, et jusqu'au souverain pontife, imploraient la grâce et l'autorité de Mme de Maintenon. Jamais reine de France ne fut plus entourée, avec des respects plus unanimes; mais aussi quelle tâche elle avait acceptée ! Occuper dignement les loisirs d'un prince lassé de tout, plaire à cet homme accablé de louanges, changer en belle humeur ses tristesses profondes, passer sa vie à interroger un geste, un regard. Conseiller en tremblant, supporter tous les reproches, rendre au maître absolu tout l'honneur. Pas de trêve et pas de repos; toujours la patience, et toujours la résignation, telle était la tâche acceptée avec tant de courage, un si complet dévouement. A ces grandes vertus, cette *reine* ajoutait la vertu qui les vaut toutes : la charité.

Son premier soin, quand elle fut arrivée à ce comble auguste de la plus rare et de la plus complète dignité, ce fut de venir en aide aux demoiselles nobles et sans fortune ; elle se rappelait si cruellement ses journées de misère et d'abandon ! Elle commença par réunir autour de sa vigilance quelques orphelines sans asile, et bientôt, sa charité augmentant avec sa grandeur, elle en vint à rêver ce grand établissement de Saint-Cyr, qui est resté une des plus belles institutions du grand siècle. « Jamais reine de France, disait le roi, n'a rien entrepris de semblable. » Il hésitait encore ; elle lui rappela tant de services de tant de gentilshommes que la guerre avait ruinés, et le roi, vaincu par de si bonnes raisons, fonda la maison de Saint-Cyr.

Saint-Cyr est un village situé au bout du grand parc de Versailles, à une lieue du château. A ces limites verdoyantes commencent les plaines dorées de la Beauce. Louis XIV chargea Mansart d'élever en ce lieu une maison simple et de bon goût, qu'il dota de deux cent mille livres de rente, après l'avoir fournie abondamment de toutes choses : habits, linge, meubles, ornements d'église. Mme de Maintenon fit mieux encore, elle écrivit de sa main nette et ferme les *constitutions* de Saint-Cyr ; elle arrêta le costume de ses filles bien-aimées ; elle le voulut élégant, plein de grâce et de modestie à la fois. Elle-même, elle remplit l'une après l'autre presque toutes les charges de la maison, et comme elle voulait habituer de bonne heure ces aimables enfants, qui portaient si légitimement les plus grands noms de la France et les plus glorieux, à bien parler notre langue, un de nos plus rares honneurs, elle commandait à l'auteur d'*Andromaque*, d'*Iphigénie* et de *Bajazet* « une tragédie qui appartiendrait tout entière à Saint-Cyr et ne serait nullement connue du public. » A la voix de Mme de Maintenon, Racine

écrivit deux chefs-d'œuvre : *Esther*, *Athalie*, et la représentation d'*Esther* est restée un des grands souvenirs du grand siècle.

A ce propos, Mme de Sévigné écrivait une lettre adorable : « C'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait, si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès ; on est attentif, et l'on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. Cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirés des Psaumes ou de la *Sagesse* et mis dans le sujet, sont d'une grande beauté qu'on ne soutient pas sans larmes ; la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi, avec un air d'être chez lui qui lui donnait une douceur très-aimable, vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été con-« tente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je « suis charmée, ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes per-« sonnes en ont beaucoup aussi. »

Tels furent les grands jours de Saint-Cyr, les beaux jours de Mme de Maintenon. Cette aimable maison était un repos pour elle ; elle arrivait souvent à six heures du matin, pour être au lever des demoiselles, et suivre toute leur journée, en qualité de première maîtresse. Elle aidait à peigner et à habiller les petites ; elle était une institutrice, elle était une mère ; elle dînait avec ses enfants, elle s'inquiétait à les doter pour le jour de leur mariage. « Ayez soin du corps et de l'âme, disait-elle... Il faut qu'elles travaillent, qu'elles obéissent, qu'elles soient sobres, et savantes dans la science de Dieu. » Ainsi elle fit à ces enfants de son adoption une vie heureuse, en plein calme, en pleine sérénité : « N'épargnez rien pour leur santé et pour *leur taille*. » Elle les veut fortes, elle les veut belles, sérieuses, intelligentes, « ennemies des subtilités, et marchant droit leur chemin, sans emphase et simplement. » Si bien que l'esprit de Mme de Maintenon vivait à Saint-Cyr.

Elle conduisit à Saint-Cyr, à peine arrivée en cette cour de Versailles, qui devait porter son deuil éternel, la jeune duchesse de Bourgogne, cette dernière joie et le dernier espoir de Louis XIV vieillissant. Là elle fut élevée ; elle apprit aux écoles de Saint-Cyr à honorer *cette dame sérieuse*, comme elle l'appelait. Jusqu'à la fin de Saint-Cyr, le souvenir de la duchesse de Bourgogne a rempli ces saintes murailles ; tous parlaient avec des larmes mal contenues de sa gaieté, de sa jeunesse et de sa grâce, avec le roi, avec Mme de Maintenon, *sa tante*. Hélas ! cette fleur de la couronne de France, elle fut bien vite éteinte : « Avec elle s'éclipsèrent joies, amusements, plaisirs, et toute espèce de grâces. » A la mort de la duchesse de Bourgogne, tout devient sombre ; on n'entend plus parler que de ruine au dedans, de misère au dehors, et les échos de ces douleurs retentissaient dans les jeunes cœurs de Saint-Cyr. Ceci est toute une histoire ; elle n'est plus à faire, elle est faite, par un habile et savant homme, appelé M. Théophile Lavallée. Il vous dira toutes les révolutions de ce doux petit coin terre, où survécurent, même après la mort du roi Louis XIV, son génie et sa volonté dernière.

A soixante-dix-sept ans, dans une verte et très-intelligente vieillesse, expira le roi Louis XIV, n'ayant plus, à son lit de mort, que cette épouse et cette amie, attentive à ses suprêmes douleurs. Mme de Maintenon avait alors quatre-vingts ans, et malgré sa vieillesse et ses infirmités elle veilla plus d'une fois quatorze heures de suite au chevet de ce maître adoré de tant de gens, qui fut roi jusqu'à la dernière heure. Il contempla d'un regard calme et fier cette mort approchante ; il déclara ses dernières volontés à M. le Dauphin, au duc du Maine, à M. le duc d'Orléans ; puis, se tournant vers Mme de Maintenon, il lui dit : « Qu'allez-vous devenir, vous n'avez rien ? » *Vous n'avez rien!* est une grande louange adressée à cette reine. Après la mort du roi, elle se retira dans sa maison de Saint-Cyr. C'était le port après le naufrage, le repos après la fatigue. A peine si quelques bruits venus du dehors, la visite du czar Pierre Ier, par exemple, arrachèrent Mme de Maintenon à sa solitude. Au bout de quatre années, passées dans cette retraite profonde, où tout était pour elle prières, travail et bonnes œuvres, elle expira doucement, dans la piété la plus fervente, le 15 août 1719, à quatre heures du soir : « Elle fut près de trois heures à l'agonie, elle avait l'air d'une personne qui dort tranquillement, et son visage paraissait plus respectable et plus beau que jamais. » A peine si le monde, qu'elle avait rempli de son nom, apprit qu'elle était morte. Tout Saint-Cyr la pleura. Elle avait ordonné qu'on l'enterrât dans le cimetière avec les religieuses, mais un tombeau lui fut élevé dans le chœur de l'église. Hélas ! désormais Saint-Cyr était vide ; un règne allait venir, misérable et sans respect pour le passé, qui devait prendre en haine une si grande mémoire, et plus tard, quand le roi Louis XV aura parcouru ce cercle abominable de scandale et d'inepties, une révolution viendra, sauvage et sans pitié, qui s'en ira dans les caveaux de Saint-Denis pour souiller la cendre des rois. Dans les ruines de Saint-Cyr, la Révolution sans pitié devait arracher Mme de Maintenon à son cercueil. Quelle misère ! et quelle étrange profanation de cette royale maison de Saint-Cyr, qui devait jeter dans la France entière l'exemple des plus rares et des plus modestes vertus. C'est vrai pourtant ! La maison fut dévastée ; on vendit les meubles, les livres, les cercueils. Ils brisèrent le tombeau de Mme de Maintenon, et son cadavre étant dépouillé de ses habits, ils la traînèrent par une corde, au milieu des insultes et des risées, dans un grand trou où elle fut précipitée : « Ainsi jusqu'à la fin, elle fut traitée en reine. » C'est une belle parole de M. le duc de Noailles, un des héritiers de Mme de Maintenon.

Ce ne fut que bien plus tard, en 1836, sous le bon roi Louis-Philippe, que fut retrouvé, dans l'ancien caveau de Saint-Cyr, un cercueil de bois vermoulu, qui contenait encore les débris du linceul, une croix d'ébène, un soulier de femme et quelques lambeaux. Ces reliques précieuses furent déposées dans un mausolée en marbre noir, posé sur un socle en marbre blanc. Voilà tout ce qui reste aujourd'hui de Mme de Maintenon, la reine, et de cette antique maison de Saint-Cyr, où furent si dignement élevées, par une si admirable institutrice et mère, ces nobles filles, si françaises, qui se glorifiaient surtout d'appartenir à la race des soldats.

Jules JANIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

Palais de l'Exposition de Londres. Dessin de F. Thorigny.

PALAIS DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

Nous offrons à nos lecteurs une vue de ce fameux palais de Kensington, tant critiqué par tant de monde. Il avait un grand ennemi : c'est le Palais de cristal de 1861, qui était peut-être plus original avec son architecture essentiellement moderne et ses matériaux plus modernes encore, le verre et le fer. Le palais de sir Joseph Paxton était, en quelque sorte, le palais de l'avenir, et puis il était venu le premier, ce qui est un grand bonheur et d'un grand esprit dans les choses d'ici-bas.

Le palais de Kensington n'a point été dessiné par Bramante; mais il n'est pas aussi défectueux qu'on l'a dit: tout au plus laisse-t-il un peu filtrer la pluie ; mais il faut bien que la pluie soit représentée à l'Exposition de Londres, comme produit anglais.

L'Exposition internationale se continuera jusque dans le mois d'octobre; mais on n'a pas voulu prolonger jusqu'à ce terme les anxiétés des exposants sur une question qui a bien son intérêt pour eux et pour les nations qu'ils représentent : je veux dire la question des récompenses. Le jury les a décernées au milieu du mois de juillet.

Il y avait six cent quinze jurés. Tout considérable qu'est ce chiffre, il était bien petit devant douze mille récompenses à répartir sur un nombre incommensurable d'exposants. Douze mille élus ! Combien y avait-il d'exposants? Dieu seul le sait, et le livret. Les six cent quinze jurés ont accompli leur tâche à la satisfaction générale, ce qui est prodigieux. La France, pour commencer, a eu trois mille récompenses, presque une par tête d'exposant, c'est-à-dire à elle seule le quart des récompenses totales. Elle peut être fière, et elle ne s'en privera pas. Les récompenses se divisaient en médailles et en mentions : sept mille médailles et cinq mille mentions.

Par une heureuse idée, la médaille était unique; la mention aussi. La médaille est assez belle et assez bien gravée. La face représente la figure symbolique de la Grande-Bretagne, accompagnée du lion, assise sur un trône et couronnant d'un bras l'Agriculture, de l'autre l'Industrie, suivies de petits Génies. L'exergue porte ces mots : *Exhibition of the Works of industry of all nations. London*, 1862.

Il est bien entendu que la distribution des récompenses a donné lieu à une très-belle fête, dont les administrateurs ont su tirer parti au point de vue financier. L'entrée était, ce jour-là, de dix shillings par tête, c'est-à-dire de douze francs cinquante centimes. Cent cinq mille personnes sont venues. Les ressources ordinaires du buffet avaient été triplées. A cinq heures de l'après-midi, il ne restait plus un atome à manger ou à boire, et le peuple avait faim. On a calculé que, tout compté, cette fête avait produit un million et demi de francs.

Les estrades, — dans toute fête il y a des estrades, — étaient organisées sur l'aile du palais qui fait face aux serres de la Société royale d'horticulture.

Chaque nation avait son estrade avec ses écussons et ses drapeaux. Sur l'estrade française étaient rangés les membres de la Commission française, revêtus de leurs habits de cour, ornés de leurs décorations. Ils étaient flanqués par les sous-officiers des zouaves et gendarmes de la garde, qui étaient venus avec la musique de leurs régiments. Sur l'estrade principale était la *procession*, c'est-à-dire le duc de Cambridge, représentant la reine, éloignée de la fête à cause de son deuil; les Commissions royales, les députations, les magistrats de la cité de Londres et les ambassadeurs. Discours de lord Granville, président de la Commission royale, de son rapporteur et du duc de Cambridge.

La musique a joué. M. Stanhope remettait les récompenses aux commissaires respectifs des différentes nations. La musique a repris. Il y avait la musique de la garde, déjà nommée, la musique des guides belges, la musique orientale du vice-roi d'Egypte, — qui jouait peut-être un air de *Lalla-Roukh*, — et enfin, dit-on, la musique d'un vaisseau danois égaré dans les eaux de la Tamise.

Et puis chacun est rentré chez soi; car la morale de toutes les fêtes et solennités, gaies ou tristes, c'est qu'il faut rentrer chez soi.

Allons-nous-en, gens de la noce,
Allons-nous-en chacun chez nous.

Tenez, voici Amédée Achard qui vous dira comment on rentre des courses d'Epsom.

HECTOR DE CALLIAS.

CROQUIS ET PAYSAGES.

LES COURSES D'EPSOM (1) ET LES CURIOSITÉS DE LONDRES.

A M. Pitre-Chevalier, directeur du *Musée des Familles*.

Londres, juillet 1862.

Cependant on mangeait toujours. Les vainqueurs buvaient pour célébrer leur victoire, les vaincus buvaient pour se consoler de leur défaite. On vidait force bouteilles, on en cassait beaucoup.

Jacques traversait le champ de bataille avec quelque consternation dans l'âme. Il tire Richard par la manche de son habit.

— Manger, c'est bien... dit-il.

— Boire est encore mieux, a dit un sage.

— Mais encore faut-il revenir. Or, il y a dix-huit ou vingt milles d'Epsom à Londres... Comment tout ce monde reviendra-t-il?

— Et la Providence, malheureux ! Apprenez qu'un cocher anglais ne conduit jamais mieux que lorsqu'il est gris. Or, tous les Anglais sont cochers de naissance.

Déjà cependant la partie dilettante de la fashion venait de partir, comme partent les raffinés après la cavatine de la prima donna. Le Derby pour eux, c'est assez et c'est tout.

L'heure vint enfin où, comme l'eau bouillante s'échappe d'un vase trop plein, la fournaise d'Epsom vit la foule déborder de son enceinte. Quelle confusion alors et quelle fuite ! Une multitude faite de cent multitudes battait les pentes du vallon ou roulait en flots bruyants sur le plateau. L'écheveau des voitures se débrouillait, les attelages repus regagnaient leurs brancards, les jockeys rattrapaient leurs selles, les maîtres se hissaient à bord des mails en partance, les domestiques chancelants empaquetaient la vaisselle, les bohémiens se glissaient partout comme des anguilles, les saltimbanques se démenaient, les omnibus roulaient sur le gazon. On aurait dit un peuple en émigration. C'était un peuple en vacances.

Quant aux routes, on ne les voyait plus. Elles disparaissaient sous un tourbillon de roues. Aussi loin que le regard pouvait aller, on n'apercevait plus que voitures courant dans la même direction. Ce fleuve ambulant avait quinze bras, quinze lits, et il débordait.

— Ça va être un effondrement, dit Jacques.

(1) Voir le numéro de juillet.

Il n'y aura pas un choc, pas un accident, répondit Richard.

Et Richard avait raison. On n'aurait pas pu faire passer l'aile d'un oiseau-mouche entre les roues, et les roues ne se rencontraient pas. Elles se saluaient en passant les ornières. Les cochers se dodelinaient sur leurs siéges, les jockeys se balançaient sur leurs chevaux, mais les mains savaient encore tenir les brides.

On était arrivé au pas ; Jacques fit cette réflexion, qu'on s'en allait au petit pas.

— Hum! nous avons mis quatre heures pour venir, dit-il.

— Nous en mettrons cinq pour nous en retourner, repartit Richard.

Une pluie de noisettes coupa cet échange de réflexions philosophiques. Le feu partait d'un omnibus voisin, qui convoyait le break. Les amis de Jacques, ayant prévu cette attaque, s'étaient pourvus de projectiles sur le champ de course. Ils ripostèrent par une fusillade bien nourrie.

Un mail qui passait, un mail de haut bord, navigua dans les eaux du break et lui envoya une bordée d'oranges.

Cette grosse artillerie ne fit que rendre plus animé au combat l'équipage du break.

— Canonniers à vos poches! la mitraille partout! cria Richard.

Et, joignant l'exemple au précepte, il accabla son adversaire d'une grêle de poupées.

Ce fut alors comme un feu de file. Les poupées volaient, pirouettaient, tombaient partout. Les oranges et les noisettes faisaient rage. La bataille gagnait toute la ligne. Tous les combattants avaient leurs chapeaux tout garnis de poupées piquées dans la ganse, les bras en l'air et lançant des coups de pied dans l'espace.

Jacques, exalté, s'en fit une couronne.

D'une orange lancée d'une main sûre il venait de décoiffer le capitaine de l'omnibus ennemi.

Un hurrah accueillit ce beau fait d'armes.

Maintenant on ne donnait plus de penny aux barrières; on donnait des contre-marques délivrées au passage. Mais, par exemple, il n'était pas d'auberge ou de taverne devant laquelle on n'échouât. Et servantes d'accourir, et pintes de se vider.

— On appelle cela rafraîchir l'équipage, dit Richard.

Et, le long de la route, les deux haies de curieux qui n'avaient pas remué battaient des mains, agitaient leurs mouchoirs, et poussaient des hourras!

— Quels poumons! murmurait Jacques.

— Et quels estomacs! reprenait Richard.

Toujours marchant, toujours combattant, toujours buvant, cet immense boa, dont la queue se déroulait encore sur la pelouse d'Epsom et dont la tête atteignait la Tamise, perfora Londres d'outre en outre et se répandit comme un torrent dans les rues.

— On est blanc de poussière, rouge de fatigue, et si je ne craignais de commettre un calembour, j'ajouterais: gris d'alcool, dit Jacques.

— Osez! répondit Richard, le Derby autorise tout.

Jacques s'en aperçut une heure après.

Un bras du fleuve roulant s'engageait dans une rue qui ne conduisait ni dans le West-End ni dans la Cité. Jacques interrogea les maisons devant lesquelles il passait. Il n'en reconnaissait aucune.

— Où courons-nous? dit-il comme une tragédie.

— Nous courons vers Crémorn, répondit Richard.

Trois mille voitures marchant à la file leur en indiquaient le chemin. Des becs de gaz brillaient dans le lointain. Une rumeur vague et profonde sortait de la nuit.

— Qu'est-ce donc que Crémorn? demanda Jacques.

— Vous allez le savoir tout à l'heure, répondit Richard.

Bientôt après, Jacques le sut en effet.

Des arbres, des lumières, un jardin, un orchestre, des bosquets, des illuminations, des restaurants, des contre-danses, des curieux, des curieuses, du vin de Champagne, du porto, de la musique, des sandwichs, de l'ale, des cris, des polkas, des beefsteacks, du jambon, des éclats de rire, des inconnus qui s'embrassaient, des amis qui se séparaient, des lunchs après minuit : c'était Crémorn.

— Je comprends, dit Jacques, c'est le jardin Mabill multiplié par la Maison d'or.

Ce qui l'étonna le plus, c'est qu'on pût encore manger.

— Quelqu'un a-t-il calculé la quantité d'indigestions qu'on gagne à Epsom? dit Jacques.

— Impossible, murmura Richard.

A l'heure où la timide aurore apparaît sur l'horizon, la foule quitta les parages hospitaliers de Crémorn. La dernière voiture avait fui. Le cab lui-même, le cab, ami fidèle du voyageur, était une illusion.

Le cri tragique de Shakspeare revint à la mémoire de Jacques.

— Un cheval! un cheval! ma couronne pour un cheval! murmura-t-il.

— D'abord, mon ami, vous n'avez jamais eu de couronne, et puis il n'y a plus de cheval, repartit Richard.

— Pas de cheval, et nous sommes en Angleterre, et tout à l'heure il y en avait trente-sept mille huit cent vingt-neuf sur le macadam! Où sont-ils?

— Ils dorment. C'est l'heure où les rues de Londres ne sont émaillées que de policemen. Voyez : leurs chapeaux couronnés de toile cirée luisent dans l'ombre. Interrogez-les; ils vous diront que Long's hotel est dans New-Bored street, à cinq milles d'ici, et qu'il faut avoir le courage de nous y rendre à pied.

Jacques obéit; il comprenait vaguement que l'heure fatale, l'heure du quart d'heure de Rabelais, allait sonner. Elle sonna au premier rayon de soleil.

Ce rayon était représenté par la pluie qui tombait.

— On voit bien que le Derby est mort, dit Richard.

Cependant il se grattait l'oreille. Mauvais signe! Méfiez-vous d'un homme qui se gratte l'oreille.

— Jacques, reprit-il, le cas est grave, je supprime le monsieur. Il y a eu des traîtres qui nous ont abandonnés au moment du péril. Seuls nous avons combattu, seuls nous avons vaincu, mais c'est cher.

— Vous l'avez déjà dit.

— Alors je dis : c'est très-cher!

— Combien? dit Jacques.

— Il ne s'agit ni de quatre guinées, ni de cent cinquante francs... Les œufs de vanneaux sont hors de prix, et vous en avez croqué douze, imprudent!

— C'est triste, mais c'est vrai.

— Alors payez! Il s'agit de neuf louis, et souvenez-vous du Derby.

— Je m'en souviendrai cent quatre-vingts fois! dit Jacques.

Et il tira stoïquement cent quatre-vingts francs de sa poche.

Tout au fond il trouva cinq noisettes et deux poupées.

— Allons, pensa-t-il, je n'ai pas tout perdu.

AMÉDÉE ACHARD.

(A la prochaine livraison les *Curiosités de Londres*.)

MUSÉE NAPOLÉON III.

Nous avons déjà parlé du musée Napoléon III. Notre gravure en offre une sorte de synthèse. A propos du collier, probablement trouvé dans un tombeau, comme tous les objets précieux des habitants de l'Etrurie, et qui est un échantillon de l'art étrusque, un art indépendant, quoi qu'on ait dit de l'art grec, on lira volontiers quelques lignes extraites d'un mémoire présenté par M. Castellani, le célèbre artiste, à l'Académie des inscriptions.

« Les imperfections mêmes et les oublis volontaires conservent constamment au travail de la joaillerie chez les anciens cette physionomie artistique qu'on chercherait en vain dans la plus grande partie des bijoux modernes. Reproduits avec une uniformité fatigante, ces derniers prennent une apparence de banalité qui ôte à l'art du joaillier ce caractère intime dont l'attrait est si

Musée Napoléon III : 1, Collier étrusque en or et émeraude; 2, Casque avec tête de mort; 3, Vase en pâte noire de Cervetri; 4, Vase grec; 5, Plat en faïence du quinzième siècle; 6, Coupe de Chiusi. Dessin d'après nature, par Loutrel.

grand dans la bijouterie antique. Nous fîmes venir de Sant' Angelo in Vado quelques ouvriers auxquels nous enseignâmes l'art d'imiter les bijoux étrusques. Héritiers des procédés de patience qui leur avaient été légués par leurs pères, ces hommes réussirent mieux que tous ceux dont nous nous étions entouré jusqu'alors. Quant à la soudure, en la réduisant en limaille impalpable, en substituant au borax les arséniates comme fondants, nous obtînmes des résultats satisfaisants. Toutefois, nous sommes convaincu que les anciens ont eu quelque procédé chimique, que nous ignorons, pour fixer ces méandres de petites granulations qui courent en cordonnets sur la plupart des bijoux étrusques; en effet, malgré tous nos efforts, nous ne sommes pas arrivé à la reproduction de certaines œuvres d'une exquise finesse, à laquelle nous désespérons d'atteindre, à moins de nouvelles découvertes dans la science.»

H. DE C.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

L'HISTOIRE DES HIRONDELLES.

LÉGENDE (1).

Les hirondelles au départ et à l'arrivée. Dessin et composition de Fath.

Je tiens cette histoire d'un vieux saint ermite qui, à force d'innocence d'âme, était parvenu à comprendre le langage des plus innocentes créatures du bon Dieu, c'est-à-dire des oiseaux, des papillons et même des plantes,— qui ont tous, n'en soyez pas surpris, des langages aussi bien que nous.

Vous avez vu, n'est-ce pas, vers la fin du mois de septembre, le rassemblement des hirondelles qui sont à la veille de partir? Vous savez qu'elles se rendent toutes en quelque endroit élevé, par exemple, au clocher du village. Elles sont là posées en si grand nombre, et si près les unes des autres, qu'on dirait que la vieille tour a mis sur sa tête des cents annes de dentelles noires, comme pour prendre le deuil de la belle saison qui va finir.

Quand on est au pied de la tour et qu'on écoute, on entend, à de certains moments, un grand bruit pareil à celui que ferait une fine grêle battant les vitres... puis ce grand bruit s'achève, et alors on n'entend plus que la voix d'une seule hirondelle, qui parle pendant que les autres font un silence complet... puis, quelques instants après, le bruit recommence, et s'arrête encore; et l'hirondelle seule parle de nouveau... Ainsi à plusieurs reprises.

Enfin, toute la troupe s'envole; les hirondelles rôdent encore quelque temps dans le pays; et bientôt on n'en voit plus aucune; car elles sont parties toutes pour ne revenir qu'au nouvel avril.

Si alors vous demandez à ceux qui passent pour savants la cause de ce rassemblement, et l'endroit où vont les hirondelles, ils vous répondront qu'ils n'en savent rien.

Je le sais, moi, et je veux vous le dire :

Les hirondelles se rassemblent ainsi pour écouter une histoire que leur conte la plus vieille d'entre elles, — celle qu'on entend seule par moments.

Mais, comme il est donné aux oiseaux de ne parler qu'en chantant, il s'ensuit que l'histoire dite par la vieille hirondelle est une sorte de chanson, et à cette chanson il y a des refrains, que les autres hirondelles disent toutes ensemble pendant les repos que prend la conteuse.

Vous voilà instruit sur ce premier point; reste à vous dire où vont les hirondelles lorsqu'elles quittent la terre : sachez donc qu'elles vont au ciel, et si vous en doutez, écoutez l'histoire que conte la vieille hirondelle aux autres hirondelles rassemblées.

Je vais vous la répéter, cette histoire, telle que me l'a dite le vieux saint ermite qui comprenait le langage des oiseaux, des papillons, et même des plantes, et qui l'avait entendue maintes fois.

I

La vieille hirondelle parle, ou plutôt chante ainsi :

« Mes filles, vous me connaissez; je suis la plus vieille d'entre vous. Quand nous sommes parties du ciel, il y a une demi-année, c'est moi que le bon Dieu a chargée de vous conduire sur la terre, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il envoie un de ses anges m'avertir du retour. Or, ce matin, l'ange est venu à moi avec le premier rayon de soleil, et m'a dit :

« Le commandement du bon Dieu est que les hirondelles retournent au ciel. »

« J'ai donc envoyé mes filles les plus proches vous faire savoir à toutes de vous rendre ici pour convenir de l'heure du départ et aussi pour entendre, avant de partir, comme c'est la coutume, l'histoire que chaque hirondelle doit savoir.

« Vous qui êtes nées cette année, portez attention à cette histoire, que vous entendez pour la première fois, et qui vous apprend comment il arriva que le bon Dieu fit les hirondelles, et pourquoi les hirondelles vont, chaque année, de la terre au ciel, du ciel à la terre.

« Vous qui l'avez déjà entendue, écoutez-la encore par vénération pour nos premiers parents. »

Quand la vieille hirondelle a dit ces paroles, elle se repose un moment, et pendant ce temps toutes les autres disent ensemble :

« Ecoutons, mes sœurs, écoutons cette histoire qui nous apprendra comment il arriva que le bon Dieu fit les hirondelles, et pourquoi les hirondelles vont, chaque année, de la terre au ciel, du ciel à la terre; écoutons, mes sœurs, écoutons. »

II

Et la vieille hirondelle reprend :

« Il y a longtemps, bien longtemps, mes filles, que ces choses arrivèrent; il y a des mille ans.

« Le bon Dieu, ayant fait la terre, avait fait aussi le premier homme et la première femme.

« Et il leur avait donné pour domaine un jardin très-grand, très-beau, où la saison était toujours douce et belle; et dans ce jardin, ils vivaient heureux, sans douleur, sans souci du lendemain, sans travail imposé. Mais un jour ils manquèrent d'obéissance au bon Dieu, et le bon Dieu les mit hors du jardin.

« Ils furent dès lors réduits à s'en aller par le reste de la terre, où la saison était rude et laide. Et ils étaient obligés, pour se nourrir, de travailler la terre, qui ne produisait que de pauvres herbes et de maigres racines.

« Et ils avaient des maladies, et ils étaient tourmentés par le souci du lendemain.

« Il en fut ainsi pendant beaucoup d'années, parce que le bon Dieu, grandement irrité de leur désobéissance, ne songeait pas à leur pardonner.

« Pourtant, quand il vit que d'eux étaient nés des enfants, pères aussi d'autres enfants qui avaient même des enfants ayant des enfants et que tout ce nombre d'hommes et de femmes souffraient pour la faute de leurs premiers parents, il dit :

« J'ai pitié : je veux pardonner.

« Je ne remettrai pas les hommes dans le jardin d'où je les ai chassés, parce que je craindrais que le bien-être extrême ne les rendît encore oublieux et désobéissants; mais je leur donnerai dans d'autres pays de la terre des marques certaines de bonté et de bénédiction.

« Tout d'abord je leur rendrai la saison douce et belle qu'ils n'ont plus. La terre, qui ne produit maintenant que de pauvres herbes et de maigres racines, se couvrira de plantes fleuries et d'arbres qui porteront des fruits excellents.

« Le souci du lendemain ne tourmentera plus les hommes; ils n'auront besoin de travailler que pour chasser l'ennui. Ils seront délivrés des maladies; et pour être entièrement heureux, il leur suffira de vouloir m'aimer et me témoigner de la reconnaissance; car je ferai que cet amour et cette reconnaissance soient, pour le cœur qui en sera plein, la plus délicieuse félicité. »

« Cette résolution prise, le bon Dieu, pour les charger

(1) Cette gracieuse légende de M. E. Muller, l'auteur de *la Mionette*, des *Récits enfantins* et de *Madame Claude*, ne fait point double emploi avec *l'Histoire naturelle et anecdotique de l'hirondelle*, que nous a promise et que nous donnera M. J. Michelet, l'illustre auteur de *l'Insecte* et de *l'Oiseau*.

(*Note de la Rédaction.*)

de porter aux hommes son pardon et ses bénédictions, fit deux petits oiseaux, dont le plumage était aussi blanc que les pures robes des lis.

« Comme ces oiseaux blancs essayaient leurs ailes en voletant autour du divin trône, le bon Dieu tendit ses deux mains, et chacun des deux oiseaux se posa sur une des mains du bon Dieu, qui les baisa l'un et l'autre de ses lèvres saintes, et qui leur dit :

« Vous vous appellerez hirondelles ; vous serez, vous et vos enfants, les oiseaux de bénédiction. Vous irez sur la terre, où il y a maintenant la saison rude et laide, porter aux hommes la saison douce et belle, qui fera naître les fleurs et mûrir les fruits. Vous demeurerez parmi les hommes, pour qui la couleur blanche de votre plumage sera une marque de pardon. Vous mettrez vos nids aux toits de leurs maisons, et ces nids seront des signes de bénédiction. Allez, partez, hirondelles ! »

Et le bon Dieu baisa encore les deux petits oiseaux blancs, qui ouvrirent leurs ailes et se rendirent sur la terre, — en suivant un rayon de soleil.

« C'est ainsi, mes filles, que le bon Dieu fit les hirondelles.

« Ecoutez maintenant la suite de cette histoire, qui vous apprendra ce qui advint à nos premiers parents, après qu'ils eurent quitté le pays des anges pour le pays des hommes. »

Et la vieille hirondelle se taisant, toutes les autres disent ensemble :

« Ecoutons, mes sœurs, écoutons ce qui advint à nos premiers parents après qu'ils eurent quitté le pays des anges pour le pays des hommes. Ecoutons, mes sœurs, écoutons. »

III

Puis la vieille hirondelle reprend :

« Les deux petits oiseaux blancs partirent donc ; et aussitôt qu'ils furent arrivés sur la terre, la saison douce et belle y fut répandue : l'air s'attiédit, les champs verdirent et fleurirent, et les arbres promirent des fruits délicieux.

« Les deux petits oiseaux blancs mirent leurs nids aux toits des maisons des hommes, et aussitôt les hommes se trouvèrent délivrés des maladies, ne furent plus tourmentés par le souci du lendemain, et n'eurent plus besoin de travailler que pour chasser l'ennui.

« Et les hommes ravis de joie se dirent les uns aux autres :

« Aimons le bon Dieu, qui a envoyé vers nous les oiseaux de bénédiction, et soyons-lui reconnaissants. »

« Et, leur cœur étant plein d'amour et de reconnaissance pour le bon Dieu, ils possédaient par cela même la plus entière félicité.

« Il en fut ainsi pendant quelques années. Les hommes étaient heureux, et aussi les hirondelles ; car les hommes se gardaient de causer le moindre mal aux oiseaux qui leur avaient apporté le pardon et la bénédiction du bon Dieu.

« Les hirondelles avaient mis leurs nids aux toits des maisons des hommes, et elles avaient élevé paisiblement leurs enfants, car les hommes prenaient grand soin de ne pas détruire les nids des hirondelles.

« Mais l'époque vint où les hommes oublièrent d'aimer le bon Dieu et de lui être reconnaissants. Alors, dans leur cœur, — qui n'était plus rempli de la félicité que donne l'amour et la reconnaissance, — il y eut place pour la pensée du mal.

« Un jour donc, des hommes s'avisèrent, par jeu, d'abattre un nid que les hirondelles achevaient de construire, et, le voyant tomber, ils en rirent beaucoup.

« Alors les hirondelles, effrayées, se dirent les unes aux autres :

« Fuyons, mes sœurs, quittons la terre, où nous avons apporté le pardon et la bénédiction, et où les hommes rient du mal qu'ils nous ont causé. Partons, mes sœurs, retournons au ciel. »

« Et, sans plus tarder, elles se mirent toutes ensemble à voler vers le ciel.

« Mais à mesure que les hirondelles s'éloignaient de la terre, avec elles s'en éloignait aussi la saison douce et belle ; et la saison rude et laide s'y répandait.

« Alors les hommes qui avaient abattu les nids des hirondelles levèrent les mains, et crièrent d'une voix lamentable :

« O blancs oiseaux de pardon et de bénédiction, revenez, revenez ! ne nous abandonnez pas. Ne faites pas supporter à tous les hommes le châtiment de la faute que nous avons commise nous seuls, et que nous ne commettrons plus jamais. »

« Du haut des airs, les hirondelles entendirent ces paroles, et aussi celles des autres hommes qui disaient :

« Supporterons-nous tous le châtiment d'une faute commise par quelques-uns ? »

« Et les hirondelles redescendirent, ramenant avec elles sur la terre la saison douce et belle, au lieu de la saison rude et laide, qui fut encore dissipée.

« C'est ainsi, mes filles, que les hirondelles revinrent sur la terre, après avoir voulu la quitter pour échapper à la méchanceté des hommes. Mais écoutez la suite de cette histoire, qui vous apprendra comment les hommes tinrent compte de leur promesse. »

Et la vieille hirondelle se taisant, toutes les autres dirent ensemble :

« Ecoutons, mes sœurs, écoutons la suite de cette histoire, qui nous apprendra comment les hommes tinrent leur promesse. Ecoutons, mes sœurs, écoutons. »

IV

Et la vieille hirondelle reprend :

« Les hirondelles continuèrent donc en toute confiance d'habiter la terre, et de mettre leurs nids aux toits des maisons des hommes.

« Mais voilà qu'une nuit, pendant que les hirondelles dormaient dans leurs nids, quelques hommes les prirent toutes, et, les ayant prises, les enfermèrent dans une tour haute.

« Et comme les hirondelles enfermées poussaient des lamentations qui s'entendaient du dehors, un nombre d'hommes vinrent au pied de la tour, et crièrent à ceux qui avaient enfermé les hirondelles :

« Rendez la liberté aux blancs oiseaux de pardon et de bénédiction. »

« Mais alors, les hommes qui avaient enfermé les hirondelles dirent aux autres hommes :

« Êtes-vous donc si simples que de ne pas comprendre notre dessein ? Puisque ces oiseaux portent avec eux le pardon et la bénédiction, et que de leur séjour sur la terre dépend le séjour de la saison douce et belle, n'est-ce pas faire sagement que de leur ôter le moyen de nous quitter ? Supposez que, par hasard ou même par jeu, il arrive à quelque homme de causer une peine à ces oiseaux, ils s'envoleront encore loin de la terre, et la saison rude et laide sera sur nous. Puis encore, qui vous assure

qu'un jour ils n'auront pas le caprice de s'éloigner sans que nous leur ayons fait aucun mal ?

« En les laissant libres, voilà à quoi nous serions exposés; mais en les tenant soigneusement enfermés, nous n'avons plus rien à craindre de leur départ, et nous profiterons à toujours des bénédictions qu'ils portent avec eux. »

« Quand les hommes de la tour eurent ainsi parlé, les autres hommes tous ensemble trouvèrent sans doute que ce qui avait été fait était bon, puisqu'ils ne demandèrent plus que la liberté fût rendue aux hirondelles.

« Et comme, malgré ce manque de foi, la saison douce et belle continuait d'être sur la terre, les hommes se réjouirent à l'idée qu'ils s'étaient assuré pour toujours les bénédictions que les oiseaux blancs avaient apportées avec eux.

« Et, ne se croyant plus obligés à aucun amour ni à aucune reconnaissance, ils allèrent jusqu'à mépriser la bonté du bon Dieu, et jusqu'à rire de sa puissance.

« Ils tenaient donc les hirondelles soigneusement enfermées, et semblaient sourds aux lamentations qu'elles poussaient en réclamant leur liberté. Et ils étaient d'autant moins touchés de la plainte, et d'autant plus enorgueillis de leur action que la saison douce et belle continuait toujours d'être sur la terre.

« C'est ainsi, mes filles, que furent emprisonnées les premières hirondelles. Mais écoutez encore, écoutez la suite de cette histoire, qui vous apprendra et les souffrances de nos premiers parents et le châtiment que Dieu imposa aux hommes. »

Et la vieille hirondelle se taisant, toutes les autres disent ensemble :

« Ecoutons, mes sœurs, écoutons encore la suite de cette histoire, qui nous apprendra et les souffrances de nos premiers parents, et le châtiment que le bon Dieu imposa aux hommes. »

V

Et la vieille hirondelle reprend :

« Voilà qu'un des hommes qui avaient enfermé les hirondelles, le plus méchant de tous assurément, se prit à dire aux autres :

« Nous sommes maintenant maîtres des oiseaux blancs, et nous veillons attentivement à ce qu'ils ne nous échappent point; mais un jour peut venir où celui que nous chargerons de garder la prison manquera de vigilance; et alors les oiseaux blancs, s'échappant, s'enfuiront pour toujours, emportant avec eux la saison douce et belle.

« Croyez-m'en, frères, ce n'est pas une précaution suffisante que d'enfermer ces oiseaux : plus prudent serait de les mettre hors d'état de s'enfuir, alors même qu'ils parviendraient à sortir de la tour. Arrachons-leur les plumes des ailes, et nous pourrons, s'il nous plaît, laisser la tour ouverte, sans craindre qu'ils nous quittent pour retourner au ciel. »

« Et, sans même attendre l'avis des autres hommes sur le conseil qu'il venait de donner, cet homme entra dans la tour, suivi d'un autre, qui pensait comme lui ; et, chacun de ces deux hommes ayant pris une hirondelle dans ses mains, ils montèrent ensemble au sommet de la tour, et ils commencèrent d'arracher les plumes des ailes aux hirondelles, — jetant au vent ces plumes, à mesure qu'ils les arrachaient.

« Les autres hommes réunis au pied de la tour regardaient, et ne faisaient rien pour empêcher ce crime, approuvant ainsi l'idée du méchant qui avait conseillé cette action.

« Les hirondelles poussaient des cris lamentables dans leurs souffrances ; mais aucun des hommes n'avait pitié d'elles.

« Les deux hommes arrachaient toujours les plumes, qu'ils jetaient au vent, et qui s'éparpillaient.

« Mais tout à coup, comme les hommes d'en bas, regardant les plumes s'éparpiller, levaient les mains pour les recevoir, alors qu'elles tomberaient, il arriva qu'au lieu de recevoir dans leurs mains des plumes sèches et duveteuses, ils reçurent des flocons humides et froids, qui leur engourdissaient les mains tant ils étaient froids.

« Et l'air se trouva bientôt si plein de ces flocons froids, qu'on ne pouvait plus voir du bas au haut de la tour.

« Etonnés, effrayés, les hommes qui étaient au bas de la tour crièrent à ceux qui étaient dessus :

« N'arrachez plus ! n'arrachez plus les plumes des oiseaux blancs ! »

« Mais, bien que les hommes de la tour, effrayés aussi, se fussent interrompus, les flocons froids ne cessaient point de remplir l'air et de tomber sur la terre, qui ne tarda pas à en être couverte.

« En même temps, le ciel se voila d'un voile gris, l'herbe verte et les fleurs des champs disparurent, les feuilles et les fruits tombèrent des arbres. Un vent âpre souffla qui faisait trembler les hommes.

« Jamais plus rude saison n'avait été sur la terre.

« Pris d'une grande terreur, les hommes de la tour laissèrent tomber au dehors les deux hirondelles qu'ils tenaient, et qui se tuèrent dans la chute, — leurs ailes sans plumes ne pouvant plus les soutenir.

« Et les flocons froids remplissaient toujours l'air, et tombaient toujours sur la terre, qui en était de plus en plus couverte.

« Et comme les hommes, agenouillés autour des deux oiseaux morts, priaient, pleuraient, demandaient pardon, se frappaient le front et la poitrine, un rayon de soleil, perçant le ciel voilé, se posa sur la tour où les hirondelles étaient enfermées.

« Ce rayon de soleil fit une ouverture à la tour, à l'endroit où il la toucha. Au bord de cette ouverture les hirondelles parurent toutes.

« Alors une voix parla dans le rayon, qui dit :

« Oiseaux de bénédiction, revenez au ciel. »

« Aussitôt les hirondelles ouvrirent leurs ailes blanches, et, — après avoir volé en cercle, en poussant des cris plaintifs au-dessus du corps des hirondelles mortes, — elles prirent la route du ciel, en suivant le rayon, qui se retira derrière elles.

« Les hommes jetaient des cris de désolation et de repentance. Mais la terre resta couverte de flocons froids et livrée à la plus dure saison.

« Telle fut, mes filles, la méchanceté des hommes pour les hirondelles, et tel en fut le châtiment. Pleurez, mes filles, pleurez la mort cruelle de nos premiers parents. Puis écoutez ce qui advint après le retour des hirondelles au pays des anges. »

Et la vieille hirondelle se taisant, toutes les autres disent ensemble :

« Pleurons, mes sœurs, pleurons la mort cruelle de nos premiers parents !... pleurons, mes sœurs. Puis écoutons ce qui advint après le retour des hirondelles au pays des anges. Ecoutons, mes sœurs, écoutons. »

VI

Et la vieille hirondelle reprend :

« Quand les hirondelles eurent regagné le ciel, le bon Dieu, courroucé de la méchanceté des hommes, leur dit :

« Restez toujours au ciel, oiseaux de bénédiction ; ne retournez plus sur la terre, où l'on vous emprisonne, où l'on vous fait souffrir, où l'on vous tue. Les hommes demeureront livrés à la saison rude et laide : ils n'auront plus jamais la saison douce et belle. Ce sera le châtiment de l'oubli et de l'ingratitude de leur cœur. »

« Et le bon Dieu se tut.

« Mais les hirondelles, en quittant la terre, avaient entendu les cris de désolation et de repentance des hommes. Elles avaient aussi, avant de partir, vu combien la terre couverte de flocons froids était triste, et combien la rude saison faisait souffrir les hommes, et par le souvenir des souffrances qu'elles avaient endurées en prison, elles savaient combien les souffrances sont choses cruelles. Et l'âme des hirondelles était émue de pitié pour le sort des hommes. »

Alors les hirondelles parlèrent ainsi au bon Dieu :

« Faites miséricorde, divin père, faites miséricorde aux hommes ! S'ils ont été méchants envers nous, ils n'ont fait que céder aux conseils mauvais de quelques-uns d'entre eux. Ne les condamnez pas tous pour la faute de quelques-uns !... Ils auront, cette fois, souvenir du châtiment et ne négligeront plus de vous aimer, de vous être reconnaissants. Laissez les hirondelles reporter sur a terre la saison douce et belle. Faites miséricorde, divin père, faites miséricorde aux hommes ! »

« Le bon Dieu garda un instant le silence, puis il dit aux hirondelles :

« Oiseaux de bénédiction, oui, je ferai miséricorde aux hommes, mais non point miséricorde entière, car bien vite encore ils oublieraient et l'amour et la reconnaissance qu'ils me doivent.

« Vous retournerez sur la terre porter la saison douce et belle ; mais, en mémoire du deuil que la méchanceté des hommes vous a causé, la plus grande partie de votre plumage deviendra noire, et cette marque de deuil sera comme un avertissement disant aux hommes :

« Malheur à ceux qui causeront de la peine aux hirondelles, en détruisant leurs nids ou en tuant quelques-unes d'entre elles !

« Ils auront la saison douce et belle, mais seulement pendant une moitié de l'année ; car, chaque année, vous reviendrez passer six mois au pays des anges.

« Et après votre départ, la saison rude et laide sera sur la terre comme un souvenir toujours nouveau du châtiment éternel que j'aurais pu faire du crime.

« Et pendant les six mois de votre absence, il arrivera plus d'une fois que l'air s'emplira de flocons froids dont la terre sera couverte, comme au jour où les hommes arrachaient aux ailes de vos premiers parents les plumes qu'ils jetaient au vent.

« Pendant votre séjour sur la terre, vous mettrez vos nids aux toits des maisons des hommes, et les maisons que vous aurez choisies seront bénies. Toutefois, je laisserai aux hommes l'obligation de travailler pour se nourrir, et je leur laisserai aussi même les maladies.

« Par le travail, ils échapperont aux pensées du mal. Par les souffrances endurées pendant les maladies, ils apprendront à n'imposer aucune souffrance aux autres êtres que j'ai créés.

« Allez, hirondelles, retournez sur la terre pour y demeurer jusqu'à ce que j'envoie un de mes anges vous avertir du retour.

« Et chaque année, désormais, il en sera ainsi. Mais comme chaque année il y aura des hirondelles nouvellement nées, ignorant la cause du départ, chaque année, avant de quitter la terre, la plus vieille d'entre vous contera cette histoire devant toutes les hirondelles rassemblées, afin qu'aucune n'ignore pourquoi les hirondelles vont chaque année de la terre au ciel, du ciel à la terre. »

« Après que le bon Dieu eut parlé de la sorte, les hirondelles—dont le plumage était en deuil—retournèrent sur la terre, où elles demeurèrent avec la saison douce et belle, jusqu'à ce que l'ange vînt les avertir du retour.

« Et depuis, il en a été de même chaque année.

« Telle est, mes filles, l'histoire des hirondelles.

Les hirondelles sortant de la tour. Dessin de Morin.

« Et maintenant préparez-vous à partir, car l'ange est venu ce matin m'apporter l'ordre du bon Dieu. Il faut partir, mes filles, il faut partir. »

Et, ces paroles dites, la vieille hirondelle prend son vol, et toutes les autres s'envolent aussi en répétant :

« Il faut partir, mes sœurs, il faut partir ! Ce matin, l'ange est venu apporter l'ordre du bon Dieu ; il faut partir, mes sœurs, il faut partir !... »

Et bientôt après l'on ne voit plus d'hirondelles dans le pays ; car elles sont retournées au pays des anges, pour ne revenir qu'au nouvel avril, avec la saison douce et belle.

Et pendant leur absence, la saison rude et laide est sur nous : et plus d'une fois l'air s'emplit de flocons froids dont la terre est couverte, comme au jour où les hommes arrachaient aux ailes des premières hirondelles les plumes qu'ils jetaient au vent.

EUGÈNE MULLER.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE.

Mme de Rys était — j'espère qu'elle est encore — jeune et belle. Elle avait un mari excellent et très-présentable, deux qualités qui ne sont pas toujours réunies dans le même individu, ce qui constitue une des causes principales de nos malheurs sur cette terre. Mme de Rys avait un très-beau salon au premier étage, et cela n'est pas la chose la moins agréable et la moins utile à une femme du monde. Ce salon était blanc et or. Les peintres n'aiment pas les salons blanc et or, parce que les tableaux qu'on y accroche ne paraissent pas à leur avantage. Quoique j'aime beaucoup les peintres et les tableaux, j'adore les salons blanc et or, parce que après tout on peut les faire décorer par Boucher ou par Chaplin. Ces murs blancs, dorés sur tranche, limitent moins le regard que toute autre couleur, et font paraître la pièce plus grande; ils s'harmonisent mieux avec le parquet nu, de sorte qu'on peut y danser, et surtout y chanter.

Connaissant les précieuses qualités de son salon, — plus heureuse que les laboureurs de Virgile, — Mme de Rys avait résolu d'en faire profiter ses amies et amis. Elle donnait une soirée. Un soir de février, quelques jours avant le grand soir, Mme de Rys entra dans le cabinet de son mari. M. de Rys était occupé à écrire.

— Que faites-vous, mon ami? lui dit-elle.

— La cent quatre-vingt-quatorzième.

— La cent quatre-vingt-quatorzième quoi, mon Dieu?

— Invitation, ma chère. Le lithographe nous fait les cartes, mais il ne met pas d'adresse sur les enveloppes. Je n'ai pas de secrétaire, et je ne puis pas confier ce grand soin à Vincent; j'ai essayé, et, pour son coup de maître, il a commencé à tracer, en caractères fantastiques, au lieu de « M. l'amiral d'Aubet, quatre, rue Chauchat, » regardez : *Môsieut l'animale Baudet catru chaud chat.* Et puis, nous n'avons décidé qu'hier que nous ferions danser. Il faut que je l'ajoute à la main, à côté de *On fera de la musique.* Eh bien! vous ne riez pas? Ma parole d'honneur, on dirait que cela vous fait de la peine.

— Cela n'a rien de si gai.

— La cent quatre-vingt-quinzième.

— Vous savez, le bijoutier est en retard.

— Autrement il ne serait pas bijoutier. Que doit-il vous apporter?

— Mon diadème.

— Quel diadème ?

— Pour compléter ma parure.

— Votre parure de perles?

— Non ; ma parure de diamants.

— Ah ! c'est vrai.

— Vous êtes bien bon de vous en souvenir; mais il paraît que le bijoutier ne s'en souvient pas.

— La cent quatre-vingt-dix-septième. On dan-se-ra au pi-a-no. Depuis combien de temps vous la doit-il, cette parure ?

— Il me l'avait promise pour avant-hier. J'y suis passée hier avec la calèche; il a promis pour ce matin. Il est neuf heures du soir.

— On ne viendra plus.

— Vous croyez?

— Il est même probable que vous ne l'aurez pas pour le jour de la soirée. Quand les fournisseurs se mettent à faire attendre, il faut s'attendre — à attendre.

— C'est affreux!

— Vous mettrez la parure de perles.

— Oh non!

— Elle a un diadème.

— Je l'ai promenée partout; je ne peux plus me montrer avec.

— Ma chère amie, je suis à peu près dans le même cas. Allez-vous m'enfermer aussi au fond de quelque boîte dont la mignonne clef sera dans votre tiroir ?

— Mon cher ami, rien n'est bête comme un homme qui croit faire de l'esprit.

— C'était donc de l'esprit?

— Non ; mais vous l'avez cru.

— Enfin, la deux centième. Mme la baronne de Mansfeld.

— Vous envoyez une invitation à Mme de Mansfeld ?

— Comme vous voyez. Pourquoi pas?

— Vous tenez à cette invitation?

— J'y tiens, — comme aux autres.

— Moi, je n'y tiens pas du tout.

— Absolument comme moi. Cependant, pourquoi cet ostracisme ?

— C'est une langue pointue.

— Je ne dis pas non ; mais... si nous épluchions d'une manière bien serrée tous nos invités! Nous envoyons trois cents invitations, il viendra deux cent cinquante personnes. Mme de Mansfeld est une langue pointue, soit; mais, parmi les autres femmes, ne s'en trouvera-t-il pas quelques-unes qui auront des défauts plus graves? J'envoie, pour ne désigner personne, une invitation à X***, qui est un imbécile; mais il n'est pas bien sûr que Z*** ne soit pas banqueroutier.

— Voilà bien des *mais!*

— Dans la vie il y a toujours un *mais.*

— Enfin, persistez-vous à inviter Mme de Mansfeld?

— Non, puisque cela vous chagrine ; mais ce sera une impolitesse.

— Je la mettrai sur le compte d'un oubli.

— Oubli et impolitesse se touchent de bien près; et puis vous voilà obligée de mentir.

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Peste !... Aïe ! que je suis bête ! je ne devinais pas.

— Qu'avez-vous deviné?

— Parbleu! Mme de Mansfeld a une superbe parure de diamants, avec un diadème. Fameuse langue pointue!

— C'est une calomnie !

— Non, seulement une petite médisance de votre part.

— Vous ne me comprenez pas. C'est odieux ce que vous dites!

M. de Rys se leva.

— C'est abominable ! continua Mme de Rys.

— Vraiment, dit froidement le mari, à votre colère on dirait que j'ai deviné juste.

— C'est indigne ! dit la jeune femme; vous me calomniez et vous dites ensuite que je suis en colère.

Ceci était dit en frappant du pied. Quand il se livre à celui des péchés capitaux qui n'est beau qu'au théâtre, l'homme assène volontiers un coup de poing sur une ta-

ble, chargée ou non d'objets fragiles. La femme frappe du pied. Il faut prendre au sérieux la colère d'un homme lorsqu'il frappe du poing, non lorsqu'il frappe du pied.

Le coup de pied de Mme de Rys avait retenti dans l'appartement solitaire. Il avait ébranlé tout le corps de cette femme, ordinairement si gracieuse, avait dérangé sa coiffure et bouleversé ses traits. La colère fait de la tête de Junon la tête de Méduse, la plus laide des Gorgones, au dire de la mythologie. Junon ressemblait souvent à Méduse, parce qu'elle était colère. Des historiens dignes de foi assurent qu'elle se corrigea un peu après que Jupiter lui en eut fait l'observation. M. de Rys n'était pas un dieu païen, il n'était même pas païen du tout. Mais il lui vint une idée semblable à celle de Jupiter, et, prenant un air olympien, il saisit d'une main, sur son bureau, un flambeau à trois branches, de l'autre la main de sa femme, qu'il quitta seulement pour ouvrir la porte du salon.

— Je ne l'aurais jamais cru d'un galant homme, s'écria la malheureuse, vous me chassez de chez vous !

Le mari alluma tranquillement deux flambeaux sur la cheminée, puis mena sa femme devant la glace vis-à-vis.

Mme de Rys vit la tête de Méduse.

Et aussitôt, arrachant le flambeau à la main de M. de Rys, elle le jeta contre la glace. Les glaces sont de verre ; son image se brisa. Pour toute réponse, elle se sentit tournée vers la glace de la cheminée, où brillait une tête de Méduse plus affreuse encore que la première.

Cette fois ce fut un des flambeaux de la cheminée qui vola.

— Madame, votre robe a une tache de bougie, dit le mari, et il se retira. En rentrant dans sa chambre, il regarda avec mélancolie un suave portrait de Vidal.

Mme de Rys restait donc seule dans son salon blanc et or. Tout d'un coup elle entendit un tintement argentin. Elle tressaillit, pensant qu'un fragment de glace tombait à terre. On avait sonné à la porte. Elle se réfugia dans sa chambre. La bonne vint lui annoncer que quelqu'un voulait lui parler.

— Qui ?

— Je crois, madame, que c'est la petite demoiselle de chez le bijoutier.

— Quelle idée ! venir à cette heure-ci. Faites entrer.

C'était une jolie fille du peuple parisien. Quinze ans, un peu pâle, mise décemment, mais pauvrement.

— Je vous demande pardon, dit-elle avec embarras. J'ai fait attendre madame.

— Pourquoi ne vous a-t-on pas envoyée plus tôt ?

— C'est ma faute à moi, madame. Voici le diadème.

Mme de Rys posa l'écrin sur une table.

— Madame ne veut-elle pas essayer si le diadème lui va bien ?

Ce disant, la jeune fille approchait une bougie de l'armoire à glace. Son bras fut arrêté.

— Non, merci.

— Madame a l'air fâché ! dit l'enfant. Pourtant, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour arriver à temps. Mais je n'ai pas pu quitter grand'père.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre grand-père ?

— Rien, madame ; il est un peu blessé.

— Blessé ! par qui ?

— Ah ! madame, je ne veux pas vous raconter cela, parce que nous n'avons fait que ce que nous devions faire.

— Comment ? dit Mme de Rys commençant à s'intéresser.

— Mon Dieu ! madame, dit l'enfant, vous savez que j'ai au monde mon grand-père, et voilà tout. Le choléra a pris mon père, ma mère et un frère aîné que j'avais. Il a laissé, moi parce que j'étais trop jeune, et mon grand-père parce qu'il était trop vieux. Je travaille chez votre bijoutier. On m'avait donné à sertir les diamants de votre coiffure. Grand-père est menuisier. Un homme m'avait vue sortir de chez le patron. Il m'a suivie et m'a offert cent francs, cinq pièces d'or, si je voulais lui donner ce que je portais. C'était votre parure. J'ai couru. Il n'a pas osé courir après moi, parce qu'il avait mauvaise mine, et parce qu'il y avait des sergents de ville. Mais il m'a suivie de loin. Nous demeurons rue Vieille-du-Temple. J'ai dit cela à grand-père. Grand-père est boiteux, à cause d'un rabot qui lui est une fois tombé sur le pied. Le soir, je travaillais, et grand-père recollait un de ses outils, quand nous avons entendu du bruit dans la serrure, mais ce n'était pas une clef. Grand-père se leva d'un air inquiet, et prit sa béquille de la main droite. La porte s'ouvrit. C'était l'homme. Je dis à grand-père : C'est lui ! Grand-père frappa un grand coup et s'élança sur l'escalier. J'entendis un grand cri, puis plus rien. Je tremblais, mais je pris la chandelle, et j'allai voir. L'homme n'y était plus, mais grand-père était tombé dans l'escalier. Il est au lit en ce moment. J'ai passé la journée à côté de lui, à le soigner. Il avait la fièvre. Il voulait boire de l'eau froide, et je l'en empêchais. J'avais peur qu'il ne voulût s'en aller. Enfin il a dormi un peu plus tranquillement, et je suis venue.

C'en était trop pour les nerfs surexcités de Mme de Rys. Elle fondit en larmes en embrassant l'enfant. Celle-ci pleura aussi. Mais, après le premier moment d'abandon, elle se dégagea un peu confuse.

— C'est égal, dit-elle, je dirai que ce n'est pas vrai quand on dira que vous autres, belles dames, vous n'avez pas de cœur.

— Attendez-moi un instant, dit Mme de Rys.

Elle se dirigea vers le cabinet de son mari. Le salon était illuminé d'une manière féerique, et les glaces brisées produisaient de superbes effets de kaléidoscope. M. de Rys était assis sur un canapé et lisait l'histoire d'Angleterre, à la page où il est dit que Wellington ne remplaça jamais les glaces de son hôtel, brisées par le peuple de Londres, un jour qu'on avait oublié Waterloo. M. de Rys avait l'air un peu Wellington.

— Que faites-vous là, mon ami ? dit-elle.

— J'ai écrit la trois cent unième invitation. Je regarde l'effet que nous produirons demain.

Elle sourit, s'assit auprès de lui, et lui conta ce qu'elle venait d'entendre.

— Je comprends, dit-il à la fin, vous voulez que je fasse atteler. Mettez votre chapeau.

La petite ouvrière monta la première. Le cocher reçut effaré cette adresse : rue Vieille-du-Temple, n° ***.

Le cheval anglais acheté chez Drake les mena bon train jusqu'à la rue Vieille-du-Temple, à travers le boulevard, qui est tous les jours illuminé en fête. Le soir, on voit admirablement bien les boutiques du boulevard Italien, parce que la lumière du gaz fait pénétrer l'œil jusqu'au fond. Le jour, on ne voit que l'étalage, la superficie. A la montée qui se trouve vers la rue Louis-le-Grand, Mme de Rys jeta à la portière du coupé un coup d'œil inquiet. M. de Rys regarda aussitôt.

— Vous voulez arrêter ? demanda-t-il à sa femme.

— Si vous voulez, mon ami, répondit-elle doucement.

Les aristocratiques époux descendirent chez leur marchand de glaces. Mme de Rys acheta deux glaces magnifiques, et ordonna de les porter chez elle le lendemain à la première heure. On remonta en voiture, et on arriva à la maison où *restaient* le vieillard et sa petite-fille. On monta six étages et on s'arrêta, parce que plus haut n'existait pas. La petite fille ouvrit la porte, dont elle avait la clef, alluma à tâtons une chandelle, puis se retourna en mettant un doigt sur sa bouche :

— Il dort, dit-elle.

Mme de Rys contempla un instant la tête du vieux blessé.

— Venez demain matin chez moi, dit-elle, et n'y manquez pas.

Réinstallée avec son mari dans la voiture, elle songeait au cadeau qu'elle pourrait bien faire à ce vieillard et à cette enfant.

A minuit, M. de Rys était assis dans son cabinet avec

Le grand-père et la petite-fille. Composition de Salières.

Mme de Rys devant un grand feu où M. de Rys jetait une à une les invitations si laborieusement écrites. Mme de Rys comptait sur ses doigts effilés.

— Cela leur fera bien trois mille francs? demanda-t-elle.

— Vous deviez avoir des chanteurs et des pianistes toutes les fois?

— Oui.

— Mettez cinq mille. Comptez en billets de concert à dix francs.

— Oui, mais... les glaces du salon, dit-elle en recevant de la cheminée un reflet très-rouge.

— Je les paye. Il ne faut pas voler ces pauvres gens. A propos, demain, mardi, vous viendrez montrer votre diadème aux Italiens. On le verra là mieux que chez vous. Dans la journée, je prendrai cinq mille francs chez mon banquier, et, si vous voulez, nous les porterons rue Vieille du-Temple.

— Vous êtes bon!

— Non, je suis calme.

PITRE-CHEVALIER.

ANTIQUITÉ CHINOISE! PARADOXES, SOUVENIRS ET ANECDOTES.

Antiquité chinoise, d'après le *Voyage dans la Mongolie* du baron Bolom.

Antiquité chinoise! voilà un titre effrayant!

L'antiquité commence au quatrième siècle avec le moyen âge ; elle remonte ensuite et se perd dans la nuit des temps fabuleux, avec la civilisation, ou la barbarie inconnue, sous les assises de la tour de Babel et sous les eaux ténébreuses des lacs de Nicaragua.

On nous montre au Louvre trois statues âgées de cinq mille ans.

« Tout cela n'est rien! disent les Chinois. Nos mandarins affirment que la Chine existait dix mille ans avant la création du monde. »

Les mandarins de l'Académie de Ming-Tang, « la première Société savante de l'univers, » ajoutent-ils, ont prouvé, pièces en main, qu'après le chaos des premières races commence la dynastie des Jin-Hoang, les *empereurs des hommes*, dont les successeurs furent les Ty-Hoang, les *empereurs de la terre*. Arrivent ensuite les glorieux règnes des dynasties des cinq frères Loung et des soixante-quatre Chéty ; puis les règnes de Koung-San-Ché, de Tchen-Min, de Y-ti-ché et les règnes bien plus illustres encore de soixante et onze familles, tous cependant effacés par l'avénement de l'immortel empereur Ki, « le plus grand musicien du monde et l'inventeur de la politesse chinoise. » Telle est la Genèse du monde chinois!

Le mandarin, auteur de la première carte chinoise, nommée *Taï-Thsing-I-Thoung-Tcki*, le savant Tcheou, va beaucoup plus loin ; il prouve que le ciel autrefois n'était pas borgne et qu'il avait deux lunes ; l'autre, celle qui manque au firmament, tomba sur la terre et se fit Chine. Cette opinion du jeune prince Tcheou, surnommé le Prince de la Lumière, a paru un peu hasardée, au jugement des doctes Européens.

En examinant avec attention le genre humain chinois, on serait tenté d'admettre que son espèce n'appartient à aucune des races fondées par Sem, Cham et Japhet, et que ses molécules organiques, tombées de la lune et tamisées par notre atmosphère, ont germé sur notre sol en produisant des êtres dont le visage ressemble à une pleine lune. Cette théorie serait assez conforme aux idées émises par le savant M. Slider, dans son curieux ouvrage, *les Mystères de la création dévoilés*.

Le culte fervent dont les Chinois entourent les images de la lune ; le rôle considérable que joue cet astre stupide dans la théogonie chinoise, donneraient une certaine autorité à l'opinion du prince Tcheou. L'origine lunatique semble révélée dans les actes, les cérémonies, les fêtes et même les costumes des Chinois. La lune est partout. Le soleil brille chez eux par son absence, et, lorsqu'il y a une éclipse, c'est toujours pour la lune qu'ils tremblent et qu'ils appellent à son secours l'artillerie de leurs tambours et de leurs *gongs*.

Paris compte avec effort deux savants qui sont payés pour s'occuper de la Chine. Un jour, j'eus l'honneur de les consulter pour connaître leur opinion sur tous ces mystères apportés en Europe par Tavernier, lord Witmore, Maccartney et les missionnaires. Le plus fort de ces savants garda le silence et poussa un soupir. Le second prit un accent sibyllin et me dit : « La Chine est un lac immense où la sagesse croupit. »

Cela m'instruisit peu.

Un jour, voyageant à travers la Grande-Bretagne, je m'arrêtai à Oxford, à l'hôtel du Lion-Rouge, *Red-Lion*.

Oxford, ville universitaire, est peuplée de savants. Un Marseillais, nommé Lieutaud, y professait alors le chinois en public, et formait des diplomates. Je m'adressai à lui, et il me présenta le lendemain à deux sinophiles qui avaient habité trois mois le faubourg franc d'Hog-Lane à Kanton.

Ces deux savants sourirent... à l'anglaise, et ils me proposèrent une partie de short-whist, à une livre la fiche. Ils avaient entendu parler de mes *games* à Reform-Club, et ils me faisaient l'honneur de me regarder comme un commis voyageur en whist continuant sa tournée en Angleterre. J'acceptai.

J'avais pour moi la science du jeu, ils avaient pour eux les atouts. Je perdis toute ma fortune ; je me déposai en nantissement à l'auberge du *Red-Lion*. C'était en 1837. J'écrivis à M. Emile de Girardin, qui me dégagea, et je n'appris rien de nouveau sur la Chine, sur le ciel borgne, sur la chute de l'autre lune et sur le prince Tcheou.

A mon retour à Paris, M. Emile de Girardin, profitant de mon ignorance chinoise, me demanda un roman chinois pour *la Presse*, qui faisait de si glorieux débuts.

J'écrivis alors *Anglais et Chinois*, et le succès de ce roman faillit me faire passer mandarin. Je savais seul que j'étais fort ignorant ; mais je me gardai bien de le dire, pour ne pas arrêter l'affluence des abonnés.

Dans ce roman, j'eus la hardiesse de faire insurger les Chinois contre les Anglais. On cria au paradoxe, comme on cria plus tard, lorsque je fis insurger les Indiens, dans ma *Guerre du Nizam*, contre la métropole. J'étais habitué à ce cri : *Paradoxe!* depuis mon premier, qui datait du *Guillaume Tell* de Rossini ; j'avais soutenu, seul contre tous, dans un journal, que cet opéra était un chef-d'œuvre. Duprez n'était pas encore venu en chantant : *Suivez-moi!*

Quelques années après la publication de mon roman chinois, je fus honoré d'une visite dont le souvenir restera gravé dans mon cœur.

M. de Lagrené, ambassadeur de France en Grèce, arrivait d'Athènes et venait me serrer la main avec une affection qui m'étonna et me rendit heureux, car je croyais être un inconnu des plus obscurs pour lui.

Ce glorieux voyageur, qui a parlé de la France à la Chine, lorsque lord Elliot lui parlait de l'Angleterre, est mort le mois dernier, et ses notices biographiques ont été rares. Les services rendus en pays lointains s'oublient aisément chez nous.

— Monsieur, me dit-il, nous avons lu, à Athènes, ma femme et moi, votre roman chinois, dans la *Presse*, et cette lecture nous a inspiré le vif désir de connaître la Chine. L'occasion est on ne peut plus belle. J'ai sollicité l'ambassade du Céleste Empire, et M. Guizot a parfaitement accueilli ma demande et nommé mon successeur à Athènes : c'est M. Piscatory. Voyons maintenant, ne ménagez pas le service ; que voulez-vous que je vous rapporte de Chine ?

— Un morceau de la tour de porcelaine, répondis-je en riant, et une théorie quelconque sur l'antiquité fabuleuse de ce pays.

— Ce sera fait, me dit M. de Lagrené en me serrant la main, comme pour engager sa parole.

Quatre ans après cette entrevue, je reçus la lettre suivante, que je conserve comme une relique.

Doulens, le 26 juin 1846.

« Cher monsieur,

« Vous savez déjà que la tour de porcelaine est à votre « disposition. Vous l'auriez depuis longtemps si je savais « où vous prendre. Lundi, je serai à Paris, 57, rue Neuve-« Saint-Augustin ; veuillez, de grâce, m'y faire savoir

« l'adresse où je dois envoyer la preuve que votre sou-« venir ne nous a pas quittés pendant nos plus lointaines pérégrinations.

« Serez-vous assez bon pour déposer aux pieds de « Mme de Girardin mes plus respectueux hommages. J'es-« père être assez heureux pour les lui faire agréer moi-« même avant la fin du mois.

« Au revoir, cher monsieur ; vous ne doutez pas, j'en « suis sûr, de mon bien affectueux attachement.

« De Lagrené. »

A ma première rencontre avec l'illustre voyageur, je reçus une boîte en laque du meilleur goût chinois, que Mme de Lagrené avait eu l'extrême obligeance de commander au plus habile ouvrier d'Hog-Lane ; et dans cette boîte était incrusté le morceau de porcelaine conquis sur la tour, à ma demande. Une foule d'autres cadeaux entouraient cette relique, et le savant et spirituel docteur Yvan, le compagnon de M. de Lagrené dans l'expédition de Chine, voulut bien ajouter encore à ces richesses un service de thé, une collection de porcelaines et tout l'attirail d'une orgie d'opium.

Ce dernier cadeau du docteur Yvan était une allusion au rêve d'un fumeur d'opium, que j'ai décrit dans mon roman d'*Anglais et Chinois*, et qui, par un double hasard d'invention, a figuré dernièrement dans le drame de *Pékin*, au Cirque-Impérial.

Le lendemain, j'eus l'honneur de dîner chez Mme de Girardin avec M. de Lagrené. C'est là que nous causâmes Chine, et que j'appris de la bouche de l'ambassadeur les choses les plus curieuses sur ce pays. La théorie de Tcheou fut mise sur le tapis, ou, pour mieux dire, sur la nappe, et M. de Lagrené, avec son érudition nouvellement acquise, me confirma les assertions du père Voiseneau, qui avait parlé le premier des deux lunes et de l'origine lunatique des Chinois.

J'avais écrit déjà plusieurs volumes sur la Chine et les Chinois, et je croyais en avoir fini avec ce peuple fantastique et son pays inhumain, lorsque le dessin ci-joint, représentant *une Antiquité chinoise*, me tomba sous les yeux. Ce fut une surprise et une révélation. Il m'a fallu reprendre la plume et la tremper dans l'encre de Chine une dernière fois.

A quel âge de l'antiquité chinoise remonte cette peinture ? Appartient-elle à la dynastie des Jin-Hoang ou des Ty-Hoang ? Est-elle antérieure à l'ère adamique ? Sort-elle de l'atelier d'un artiste qui florissait sous le règne de l'immortel Ki, le César Auguste et le Léon X de la Chine ? C'est ce que personne ne saurait affirmer, à moins d'avoir la science infuse du premier mandarin de Ming-Tang. Contentons-nous d'admirer cette curiosité, qui amuse et enchante comme un rêve d'Orient matérialisé par le pinceau.

Cette antiquité nous reporte au temps heureux où la terre était servie par deux lunes. Il n'y avait pas de nuits obscures. Le service d'illumination était complet.

Deux esprits intermédiaires, deux anges, comme nous disons, planaient dans l'éther, et dirigeaient les deux lunes pour les empêcher de se heurter étourdiment, comme deux billes de billard. Tout allait bien, lorsqu'une comète vagabonde prit l'une de ces lunes au collet (voir à gauche) et la précipita sur la terre, avec un Chinois, une Chinoise et l'esprit créateur.

Un grand désert se fit dans la partie de la terre qui allait être chinoise, et la lune tombée laissa une longue traînée de brume entre les deux sommets d'un palais merveilleux, destiné à devenir le premier temple des Chinois. L'image de l'astre des nuits fut placée sur piédestal, avec tous ses attributs, son attitude calme, sa tunique nocturne et sa figure douce, qui se laisse regarder et n'a pas l'orgueil égoïste de la figure du soleil.

Deux jeunes Chinoises, en costume d'alcôve, se mettent à la fenêtre des deux côtés du palais et adorent la lune. Les prêtres lui apportent, comme présents, des vases de fleurs. On sacrifie même, si je ne me trompe, deux victimes humaines, pour apaiser probablement l'autre lune, furieuse d'avoir perdu sa sœur. Au bas du tableau, les plus belles filles de la flore chinoise, le *lavantera*, la *rosa sinensis*, le *yangs*, s'élèvent devant l'image de la lune, et deux paons, emblèmes de la beauté, décorent le piédestal. C'est l'apothéose de la lune ; c'est un rêve dicté à un mandarin par un grand poëte endormi.

Cette peinture manque à la riche tapisserie que M. de Lagrené a rapportée de sa glorieuse expédition. Comme elle compléterait admirablement ce travail ou ce poëme ! la tapisserie résume tout le rêve chinois, peint sur laque, sur émaux, sur papyrus jaune, sur crêpe nankin : les paysages sans perspectives entassant les kiosques, les pagodes, les miaos, les femmes accoudées aux balcons, les grappes de marsanas, avec leurs clochettes d'or, les touffes d'yangs, les tiges d'hibiscus et de spondias, servant de perchoirs à l'*avis splendida*, emplumé d'émeraudes ; les palanquins où rayonnent, à travers le rideau, deux yeux obliques et des visages frais et ronds ; les lacs émaillés de fleurs de nénufar ; les troupeaux de chèvres du Thibet grimpant sur des collines d'or ; de graves petits Chinois jouant avec des chats écarlates ; des femmes préparant le thé ; des mandarins ayant l'air de méditer au pied d'une tour de porcelaine ; des jardiniers inventant des fleurs pour narguer la nature ; des pleines lunes larmoyantes, étranglées par des dragons noirs ; un peuple de magots à face narquoise ; un congrès de savants muets, assis sur leurs talons ; des miniatures de pagodes aux tuiles d'or ; des balcons aux auvents anguleux, semés de clochettes ; des vases remplis de toutes les fleurs et de tous les fruits que la nature oublia de créer ; enfin un éblouissant chaos de toutes les folies adorables, filles d'un coup de soleil tropical, et matérialisées par des artistes tombés de la lune, comme des aérolithes vivants. Ajoutez à ces étrangetés sublimes le tableau de l'*Antiquité chinoise*, que le *Musée des Familles* reproduit avec tant de soins, et vous aurez toute la Chine sur un mur de salon, le poëme, sans lacune, de ce pays émouvant qui va devenir prosaïque, bourgeois et ennuyeux au premier jour, mais qui fera d'avantageux traités de commerce avec les Anglais.

Cette dernière réflexion me remet en mémoire des vers que j'envoyai à Théophile Gautier, en 1838, et dont la publicité me paraît aujourd'hui assez opportune.

ADIEU A LA CHINE.

Tout voile est déchiré, toute illusion morte,
Le bout de l'univers est devant notre porte ;
Plus de ces beaux pays, d'un lointain fabuleux !
Adieu le fleuve Jaune et tous les contes bleus !
Que vas-tu devenir, fabuleuse planète,
Toi, qu'un père Kircher vit avec sa lunette,
Petit monde, greffé sur le nôtre, dit-on,
Et dont le péristyle est au port de Kanton ?
On la nommait la Chine, et, pour nos rêveries,
Elle existait au moins sur les tapisseries ;
Fille du grand Soleil, elle nous consolait
L'hiver, quand nous prenions du thé noir dans du lait

Derrière un paravent, et que, la tasse pleine,
Nos doigts, avec respect, serraient la porcelaine,
Riant tableau d'émail, où, sur un palanquin,
Passait, au bord d'un lac, la femme de Nankin.
Dernier rêve de l'homme, illusion dernière!
Laissez au fer anglais finir sa double ornière,
Et nous allons apprendre, un jour, en nous levant,
Qu'il faut briser les dieux de notre paravent,
Que la chinoiserie était folle dépense,
Que la Chine n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
Et qu'après sa muraille on n'a rien découvert
Qu'un plat pays bourgeois, sans magots ni thé vert!

Qui m'eût dit, lorsque j'envoyais ces vers à Théophile Gautier, en 1838, qu'au mois de mai 1862 je lirais dans es journaux cette phrase : « L'empereur de la Chine va introduire le gouvernement représentatif, avec deux Chambres, dans le Céleste Empire? » Je le souhaite pour le bonheur de ce grand pays et de son malheureux peuple, mais les poëtes regretteront toujours l'ancienne Chine mystérieuse et inabordable, l'empire du Cathay, tombé de la lune, et fermant ses portes aux Européens railleurs. Encore un progrès, et un coup de pioche dans l'ithsme de Suez, tout le monde ressemblera à tout le monde; Paris dictera ses lois à sa province du globe; il y aura des vaudevilles français à Stamboul et à Pékin, et des crinolines dans tout l'univers. La reine des Ovas vient de faire une commande parisienne pour le laid sexe féminin de Madagascar.

MÉRY.

L'ABBAYE DE SAINT-VANDRILLE.

Abbaye de Saint-Vandrille (Normandie). Dessin de Pignoux.

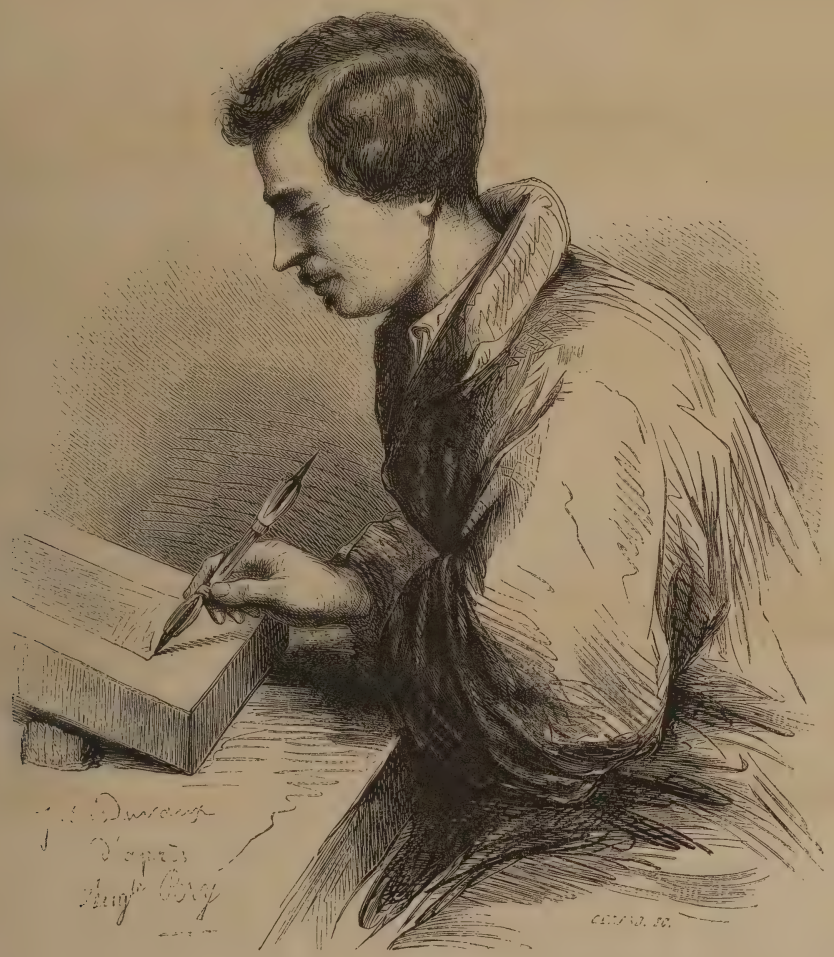
L'abbaye de Saint-Vandrille est certainement une des plus anciennes abbayes de Normandie. Elle a eu des sorts divers que nous raconterons dans une autre occasion. Mais l'histoire qui n'est pas la moins curieuse est celle de son fondateur, saint Vandrille ou Wandrille.

Vandrille n'était pas un de ces pauvres sublimes qui s'élevaient par la prière et la science jusqu'à la dignité de la robe monacale ou même aux splendeurs de l'épiscopal rochet, et que la vertu chrétienne conduisait à la canonisation. Vandrille était un courtisan de la cour de Dagobert Ier. Il vivait donc au septième siècle. Sa famille était noble et puissante, et sitôt qu'il fut en âge, on lui obtint une charge à la cour. Mais là n'était point son désir. C'était une curieuse époque que le septième siècle après Jésus-Christ. A une grande tempête avait succédé un repos comparatif, et les esprits cultivés, réfléchissant, étaient pris d'une immense et mystique mélancolie. Vandrille remplit sa charge. On le maria à une jeune fille dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Le premier jour de son mariage, il fit part à sa femme de son désir de quitter le siècle. La jeune femme était aussi une sainte. Elle se retira dans un cloître. Vandrille mit tant de précipitation à son départ, que Dagobert le fit d'abord rejoindre, puis le releva de sa charge; alors il erra de monastère en monastère, en Italie, sur le Jura, puis vint se fixer à Fontenelle, dans le pays de Caux. On pense que c'est la même terre d'où l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie, Le Boyer ou Le Bouvier de Fontenelle, tirait son nom. Il y existait déjà une abbaye; Vandrille en fit reconstruire les bâtiments, et elle a pris son nom. Il y mourut dans un âge fort avancé, après avoir dirigé pendant longtemps les affaires ecclésiastiques de Normandie.

H. DE C.

RAFFET, SA VIE, SES OUVRAGES ET SA MORT.

Il n'est pas trop tard pour venir entretenir nos lecteurs de l'artiste éminent que la France a perdu l'an dernier ; car son nom est de ceux qui, loin de vieillir et de s'effacer, prennent avec les années un éclat plus considérable et brillent d'une lumière plus vive. Nous avons connu personnellement l'homme dont nous allons parler. Nous ne dirons rien qui ne soit de la plus parfaite exactitude, mais nous aiderons et compléterons nos souvenirs de tous les renseignements que nous fournira l'ouvrage de M. Bry. — M. Bry a élevé à la mémoire de notre ami un monument



Portrait de Raffet. Dessin de J. Duvaux, sur un croquis d'après nature, d'Aug. Bry.

durable, et s'est entouré, avec un soin pieux, des documents les plus positifs pour mener à bonne fin cette œuvre de fraternelle affection (1).

Entrons donc en matière immédiatement, par la porte de la municipalité.

Denis-Auguste-Marie Raffet naquit à Paris, rue de Jouy, n° 18, le 1er mars 1804. Son père, Claude-Marie Raffet, servit d'abord dans le corps des volontaires de la garde nationale du bataillon de Saint-Roch, puis dans le 9e régiment de hussards, compagnie de Montmayeur, et fit les campagnes de Belgique. — Rentré dans la vie civile, il entreprit un petit commerce, d'abord rue des Orties, n° 262 (aujourd'hui n° 2) ; puis après il alla se fixer à Maffliers, près l'Isle-Adam (Seine-et-Oise), où, le 29 ventôse de l'an III, il épousait Marie-Charlotte Pourquet, fille d'honnêtes commerçants de cette commune. — Le frère aîné de son père, Nicolas Raffet, après avoir amassé en Amérique une assez belle fortune, revint en France à

(1) *Raffet, sa vie et ses œuvres*, par Aug. Bry, chez E. Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 19. Paris, 1861.

l'âge de trente ans, embrassa avec ardeur la cause de la révolution en 1789, devint, à l'élection, capitaine de la 3e compagnie des volontaires de la garde nationale parisienne, se distingua dans plusieurs rencontres, fut blessé, nommé adjudant général, chef de brigade, puis enfin général de brigade près les troupes de l'armée de l'intérieur et pour le service particulier de la garde nationale à Paris. — Le général Raffet, à la fin de l'an III, quitta le service et mourut à Paris à la fin de 1803, dans un état voisin de l'indigence ; car de malheureuses spéculations, la révolte de Saint-Domingue et la dépréciation des assignats avaient anéanti sa fortune.

Quant au père de notre artiste futur, on le trouva un jour assassiné dans le bois de Boulogne, et volé d'une petite somme d'argent qu'il venait de recevoir comme facteur de la poste aux lettres.

Jusqu'à cette époque, Raffet ne témoignait que des goûts militaires assez prononcés, mais qui ne faisaient rien présager pour l'avenir. Réunir des soldats de huit à dix ans, les diviser en deux camps, commencer la bataille en se réservant le commandement de l'armée française, courir à la victoire et rentrer couvert de gloire et de poussière, c'est beau sans doute, mais peu significatif. Aussi cet enfant de neuf ans fut-il brusquement et cruellement réveillé par l'affreux événement qui lui enleva son père, et c'est de cette époque que date sa lutte sérieuse avec la vie.

Raffet entra comme externe dans une modeste institution du voisinage, et, jusqu'à l'âge de treize ans, fut l'un des premiers pour ses devoirs, tout en subissant parfois des punitions provoquées par les premières effusions de son tempérament artistique. Ses cahiers se couvraient de croquis et de caricatures ; mais le maître ne soupçonnait pas le germe de son génie futur.

Bientôt cependant un amateur, M. Richer, devinant l'étoffe généreuse de cette jeune nature, engagea Mme Raffet à faire donner des leçons de dessin à son fils ; mais ce surcroît de dépense excéda bientôt les ressources de cette pauvre femme.

C'est alors que nous voyons Raffet se présenter courageusement chez un tourneur en bois du faubourg Saint-Antoine, et travailler, comme apprenti d'abord, puis comme habile ouvrier, pendant trois ans. Vers dix-huit ans, ses goûts artistiques se réveillèrent plus vivement que jamais. Il trouva moyen d'aller dans une petite école de dessin, et là, se liant avec un jeune élève peintre en porcelaine, il fit tant et si bien, qu'il devint lui-même *peintre, doreur et décorateur sur porcelaine*. Au bout de quelques mois, gagnant six francs par jour, prix des bons ouvriers de cette époque, il put aller dessiner d'après le modèle vivant, chez Suisse, et c'est là qu'il rencontra trois élèves de Charlet : Théodore Leblanc (depuis capitaine du génie, tué à l'assaut de Constantine), de Rudder, peintre d'histoire, et Juhel fils, mort en 1830.

Raffet brûlait du désir d'être présenté à Charlet. Ce fut de Rudder qui se chargea de la négociation et qui amena son nouvel ami près du maître. Là, Raffet travailla avec tant d'ardeur et de succès, qu'il fut admis à l'Ecole des beaux-arts après moins de six mois passés à l'atelier. Tout allait donc pour le mieux, moyennant quelques petites commandes de dessins à la sépia et quelques peintures sur porcelaine, lorsque la petite vérole vint arrêter pendant deux mois l'essor de notre artiste. Après avoir achevé sa convalescence, il voulut se mettre à faire de la lithographie ; mais il n'osait pas questionner Charlet sur les procédés à suivre. Enfin, avec les indications de son camarade de Rudder, novice encore lui-même, il fit sa première pierre. C'était l'*Attaque d'un village*. Ce premier dessin fut vendu *vingt francs*, à condition que l'on ferait un pendant. Raffet ne se sentait pas de joie. « Comment, un pendant? disait-il ; mais j'en ferai cinquante, si l'on veut ! » Pendant près de trois années il produisit un grand nombre de pierres ; puis enfin, pour se livrer à des études plus sérieuses que celles qu'il avait faites jusque-là, il entra chez le baron Gros, dont l'atelier était à l'Institut. Il travaillait sans relâche, de sept heures du matin à midi, et recevait parfois les encouragements de son illustre professeur, bien que ce dernier ignorât complétement son nom, comme le prouve l'anecdote suivante.

Au commencement de l'année 1830, Raffet fit paraître un album dans lequel on remarquait deux planches capitales : *la Moskowa* et surtout *Waterloo*. Un jour que notre grand peintre de batailles passait sur le quai, il s'arrête devant l'étalage d'un marchand d'estampes :

— Combien ce *Waterloo?*

— Un franc.

Puis, après l'avoir examiné attentivement :

— C'est beau, très-beau ! De qui est ce dessin ?

— D'un jeune élève de M. Gros, qu'on appelle Raffet.

— Vous êtes dans l'erreur ; M. Gros n'a pas d'élève de ce nom.

— Pardon, monsieur, mais c'est la vérité que je vous dis ; plusieurs de ces messieurs me sont connus, et c'est ainsi qu'ils appellent un de leurs camarades d'atelier.

— Vous n'avez pas sans doute la prétention d'être mieux renseigné que moi. Je ne connais pas ce Raffet et je suis le baron Gros.

Le marchand salua en ajoutant :

— Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, monsieur le baron ; mais je vous répète que je suis parfaitement sûr de ce que j'avance.

Arrivé à son atelier, M. Gros demande s'il y a parmi les élèves un nommé Raffet ; plusieurs de ses camarades répondent affirmativement, et notre ami se lève en disant à son maître :

— C'est moi.

— Ah ! c'est vous qui avez fait cela? lui demanda-t-il en lui montrant la lithographie qu'il venait d'acheter. Et d'après qui avez-vous fait cette planche ?

— Mais, d'après personne, répond timidement l'élève. J'ai lu les relations de cette grande bataille et j'ai composé mon sujet.

— Alors, que venez-vous faire ici ?

— Je viens apprendre ce que j'ignore.

— Soyez moins modeste, mon ami, vous n'ignorez pas grand'chose, lui dit le grand artiste en lui frappant familièrement sur l'épaule, et vous savez qu'en fait de batailles je m'y connais !...

Vers la fin de 1830, Raffet, cédant aux conseils de ses amis, et même du baron Gros, concourut pour le prix de Rome ; puis une seconde fois en 1832 ; mais toujours sans remporter la palme, bien que ses toiles aient mérité d'être distinguées. Nous ne pensons pas que ces échecs aient été regrettables pour l'art ; car, dès ce moment, sa réputation ne fit plus que grandir, et chacune de ses compositions, que la pierre et la gravure ont popularisées, devint un succès.

Raffet, voulant enfin voir de ses yeux des opérations militaires sérieuses, alla, dans les derniers mois de 1832, rejoindre l'armée française devant Anvers, et revint à Paris avec des portefeuilles pleins de croquis et de dessins, qu'il publia en vingt-quatre planches. Pendant plu-

sieurs années, en dehors de ses travaux d'illustration pour les éditeurs et pour le journal *l'Artiste*, Raffet donnait un album de lithographies, toujours vivement recherchées par les vrais amateurs, et dans lesquelles souvent il doublait la valeur pittoresque du dessin par des phrases caractéristiques et remplies d'entrain. Mais ce fut en 1837 que, dans le dernier de ses cahiers annuels, il donna cette magnifique pierre de la *Revue nocturne*, sublime conception qui assurerait à elle seule l'immortalité au nom de notre artiste. Tout le monde se rappelle le défilé tumultueux de ces vieux guerriers morts et se relevant une dernière fois pour paraître, *à l'heure de minuit, devant le César décédé!...* La réalité et le fantastique se donnent étroitement la main dans cet étrange poëme et en font une des plus saisissantes créations de l'art moderne! Enfin, à cette époque, Raffet donna les six magnifiques planches de la première expédition de Constantine, qui mirent le sceau à sa réputation; et cependant il n'avait pas vu l'Afrique.

Voici donc notre ami en possession d'une réputation glorieuse et incontestée, et nous allons le voir grandir encore. M. le comte Anatole Demidoff, dont le nom restera désormais attaché à celui de l'artiste, allait entreprendre un grand voyage scientifique dans la Russie méridionale et la Crimée. Aux ingénieurs et aux savants il fallait joindre un peintre dessinateur. Après des pourparlers assez nombreux (Raffet ne voulait pas laisser sa vieille mère et craignait les éventualités d'une pérégrination lointaine), les obstacles furent levés et le voyage commença. L'Autriche, la Hongrie, le cours du Danube, la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, Odessa, la zone méridionale de la Russie, la Crimée, le détroit de Kertsch et le pays de Taman, au pied du Caucase, furent successivement explorés. Au retour, la peste, qui venait d'éclater à Odessa, fit réembarquer les voyageurs sur un vaisseau qui appareillait pour Constantinople. Cet incident imprévu fut accepté avec transport par Raffet, qui, les Dardanelles franchies, mit pied à terre à Smyrne, à Malte, puis aborda enfin à Marseille.

Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Demidoff, la part qui revenait à notre artiste dans toutes ces excursions, et voir les superbes planches dont fut illustrée cette grande publication. Pour nous, nous nous rappellerons toujours un épisode que Raffet nous conta lui-même, avec ce sens pittoresque et ces gestes significatifs qui n'appartenaient qu'à lui.

« J'étais occupé à faire des croquis au camp de Vosnessonsk, nous dit-il, étudiant de mon mieux ces soldats si nouveaux pour moi. J'avais autour de moi un assez grand nombre d'officiers, lorsque tout à coup, en relevant les yeux, je me trouve seul, assis sur mon *pinchard;* mes admirateurs étaient à une distance respectueuse, et j'entends une voix qui me dit : « Bonjour, monsieur « Raffet!... » Je me retourne et je me trouve face à face avec un homme de haute taille, l'empereur de toutes les Russies!... Je porte vivement la main à ma casquette, et, fort interloqué dans le premier moment, je balbutiai une réponse assez confuse. L'empereur voulut voir mes dessins, me répéta mon nom plusieurs fois, et enfin me donna un officier d'état-major pour me piloter comme bon me semblerait. J'offris à Leurs Majestés un *Souvenir du camp* (aquarelle), et je reçus en échange deux joyaux enrichis de diamants. »

En 1841, S. A. R. le duc d'Orléans lui confia l'illustration de la partie militaire de son ouvrage intitulé : *Journal de l'expédition des Portes de fer*. Il y fit quatre-vingt-trois dessins. — En 1847, M. Demidoff entreprit une intéressante excursion sur le littoral de l'Espagne; Raffet fut du voyage et fit une ample récolte de vues, types, costumes, etc. A Grenade, il fut appréhendé par une sentinelle et prisonnier pendant deux heures. Voici pourquoi : l'artiste dessinait des grenadiers antiques, sculptés du temps de Philippe V pour le moins, sur la porte d'un grand édifice, qui n'était autre qu'une caserne d'artillerie. Or, l'officier du poste ne voulait pas relâcher le peintre, d'abord parce que Grenade est une ville forte, ensuite parce que la maison était un lieu essentiellement militaire, d'où le crayon était proscrit. Raffet recouvra sa liberté après une détention préventive de deux heures, « qui nous priva, dit M. Demidoff, de quatre croquis au moins, pleins de vie et de vérité, comme il savait les faire. »

L'année 1848 vit se terminer le voyage en Russie; puis, après la révolution, Raffet trouva une généreuse hospitalité dans le palais de San-Donato, près Florence, chez le prince Anatole Demidoff. De là il partit pour parcourir la Suisse, l'Italie, le champ de bataille de Novare, pour voir Rome délivrée par nos soldats, et recevoir enfin la croix de la Légion d'honneur, qu'il avait si bien méritée. En 1851, il visitait l'Exposition de Londres, appelé par le prince; puis San-Martino (l'île d'Elbe), où M. Demidoff fondait un musée napoléonien. De là il alla en Hollande, à Berlin, à Vienne, etc., en Ecosse; puis revint à Vienne, où il passa dix-huit mois, toujours ardent au travail, et ayant même ébauché deux grandes toiles pour San-Donato. C'est là qu'il fit presque toutes les compositions de son *Siége de Rome*. Enfin, le 13 janvier 1860, Raffet revenait à Paris, et le 9 février il reprenait le chemin de Florence.

Arrivé à Gênes, il se trouva tellement malade, qu'il fut obligé de s'arrêter. Hélas! le mal fit des progrès si rapides, qu'il succomba le 16 février. Son corps fut embaumé et ramené en France. Ses amis l'accompagnèrent au cimetière Montparnasse, où quelques paroles touchantes furent prononcées par son fidèle ami M. Bry.

Nous n'avons pu donner qu'un rapide aperçu des voyages et des travaux de Raffet. Il ressort de sa vie un enseignement suprême, à savoir : ce que peut une organisation d'élite fécondée par la volonté. Nous n'en donnerons qu'une preuve. Quand nous avons connu Raffet, il traduisait Tacite, seul, le soir, à la lueur de sa lampe. Il n'avait pas fait d'études classiques, et il avait assez de courage pour s'initier, à vingt-sept ans, dans ce monde inconnu qui promettait tant de jouissances choisies à son intelligence. Son naturel était gai, sympathique. Doué d'un grand bon sens, d'un esprit vif et d'un excellent cœur, il était volontiers causeur et vous surprenait par la variété de ses vues; mais il procédait toujours, si je puis m'exprimer en peintre, *par la masse*, et revenait ensuite au détail. Mais au milieu de toutes les choses nouvelles que lui offrirent ses nombreux voyages, on peut affirmer qu'il garda toujours l'instinct de l'enfant du faubourg Saint-Antoine et l'amour passionné du soldat. Il eut le rare bonheur d'être fort apprécié par ses confrères les artistes, et, de son côté, il rendait justice à ceux qui n'étaient pas dans sa voie.

Maintenant doit-on regretter qu'il n'ait pour ainsi dire pas fait de peinture à l'huile? Nous ne le pensons pas, et, sans nous appuyer sur les essais plus ou moins réussis que nous avons pu voir, nous dirons que sa pensée, claire et poétique, était de celles qui veulent être disséminées et répandues à un nombre considérable d'exemplaires.

Raffet restera grand, dans l'histoire de l'art, pour avoir exprimé, avec un crayon incisif, les mœurs militaires de plusieurs époques et admirablement pénétré dans la vie intime des pays qu'il lui a été donné de parcourir et d'étudier.

Eug. TOURNEUX.

PHYSIOLOGIE DU BONNET DE COTON.

1. Naïf.
2. Majestueux.
3. Conquérant.
4. Antisternutatoire.

Composition de Breton.

PAYSAGES ET CROQUIS[1].

CURIOSITÉS DE LONDRES.

L'audience du président Nicholson dans une taverne anglaise. Dessin de F. Lix.

Quand on a vu Epsom on a vu un coin de l'Angleterre, le coin le plus singulier, le plus étrange, celui où le pittoresque manque le moins ; quand on a vu Londres on en a vu le cœur.

Jacques, aguerri par le rude assaut du Derby, et toujours accompagné de son ami Richard, prit sa course à travers la grande ville.

D'ailleurs, le vent soufflait, et il se méfiait des caprices d'Amphitrite.

Tout le monde n'est pas le Juif errant, c'est pourquoi on ne visite pas Londres à pied. Jacques, qui s'en doutait, ayant avisé un cab, le héla.

(1) Voir la livraison d'août dernier.

— Je vous prends à l'heure, dit-il.

— *Oh yes,* répondit le cocher.

Richard n'avait soufflé mot.

— Deux shillings par heure, ce n'est pas trop, reprit Jacques encouragé par ce silence... Les cabs, dit-on, vont si vite !

Au bout de cinq minutes, il remarqua, non sans une stupéfaction profonde, que le cab marchait au pas.

— Un cheval paresseux, quel miracle ! dit-il.

— Dites plutôt un cocher intelligent, répondit Richard.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est fort clair ; les cochers pris à l'heure sont tenus de faire quatre milles à l'heure, rien de plus. Le tarif les y engage, et ils obéissent au tarif. Voyez.

Le cheval avait pris le trot un instant, par étourderie. Le cocher venait de le retenir et de lui infliger une correction.

— Que faire ? s'écria Jacques.

— Levez le judas que vous voyez là, au-dessus de votre tête, et criez seulement ces deux mots : Trois shillings !

Jacques obéit.

— *Oh yes,* dit le cocher.

Le cheval paresseux partit comme une flèche.

— Il n'y a rien de tel que de savoir l'anglais, l'anglais pratique, reprit Richard.

Une chose ne cessait pas d'étonner Jacques. C'était le mouvement silencieux de Londres. Deux coupés français font plus de bruit que vingt omnibus anglais. En revanche, ils vont moins vite. Tout le monde marchait, personne ne se promenait. Chacun avait l'air de s'occuper d'une affaire qui ne pouvait souffrir aucun retard. Quelquefois cependant un passant saluait un autre passant.

— Çà ! dit Jacques tout à coup, ces gens-là n'ont donc rien à dire ?

— Ils ont à faire, répliqua Richard ; la parole a été donnée aux Anglais pour se taire. S'ils pouvaient exprimer toutes leurs idées par un signe, ils deviendraient muets. Un de leurs économistes a dit : La conversation est du gaspillage.

— Ils ne causent donc jamais ?

— Non, ils discutent quelquefois. — Voyez les chiens. — D'abord vous en verrez fort peu ; — ils courent en personnes intelligentes qui connaissent le prix du temps : *Time is money*, dit le proverbe. Les chiens anglais ne flairent jamais et n'aboient que lorsqu'ils chassent. Les oiseaux ont l'air de courtiers ailés. Tout ce qui vit et respire marche à la vapeur.

Comme Richard pérorait, un cab lancé trop vite en accrocha un autre qui sortait d'une rue voisine. Les deux cochers descendirent silencieusement de leur siége, s'approchèrent silencieusement de leurs chevaux, remirent les choses en leur place silencieusement et repartirent sans échanger un mot.

— Quoi ! pas un cri, pas une injure ! dit Jacques, pas même un coup de fouet !

— Ami Jacques, repartit Richard, le fouet est un instrument de correction, point un instrument de bruit. A Londres il frappe et ne parle pas. Quant à se disputer, pourquoi ? une dispute est une perte de temps, c'est-à-dire de capital.

Soudain le cab qui emportait les deux amis s'arrêta. On était alors dans Piccadilly, à la hauteur de l'hôtel de lord Palmerston. Deux files de voitures s'allongeaient jusqu'à l'arc de triomphe qui couronne la statue de lord Wellington. Jacques pencha la tête hors du cab.

— Ah ! qu'on voit bien que vous n'êtes pas Anglais ! s'écria Richard.

— Pourquoi ?

— Regardez si personne autour de vous a remué ; cette vénérable lady dans son landau flanqué de valets de pied poudrés, ce marchand dans son hansome, cette jeune miss dans son coupé, tous ces passants dans cet omnibus, ce cockney dans son dog-car ! C'est que tous savent que si leurs véhicules ne marchent plus, c'est parce qu'il y a une raison.

— Mais encore peut-on bien chercher à la connaître ?

— Pourquoi faire ? Elle est, cela suffit.

Les files s'ébranlèrent devant Hyde Park, des policemen à pied maintenaient l'ordre. C'était l'heure où les jeunes Anglaises se promènent à cheval dans la longue avenue sablée. Il y en avait mille, il y en avait deux mille, il y en avait trois mille.

— J'avais vu des régiments de hussards et de dragons, je n'avais jamais vu des régiments d'amazones, dit Jacques.

— Elles n'ont plus de flèches, répondit Richard.

— Elles ont leurs yeux, répliqua Jacques d'un air galant.

Autour de lui on trottait et on galopait. Les sabots des chevaux seuls faisaient du bruit en frappant le sable. C'était un murmure continu, égayé par un léger gazouillement. Quelques misses causaient presque en se rencontrant. Point de mères, point de pères, quelques frères çà et là, et des laquais en livrée partout.

— Que me disiez-vous donc, que les Anglais ne se promenaient jamais ? reprit Jacques.

— Distinguons ! Il y a Anglais et Anglais : ceux qui produisent et ceux qui consomment. Vous avez ici une collection des derniers.

— Quelle injustice !

— Permettez ! Ceux qui consomment ne sont pas oisifs ; ils administrent, ils gouvernent, et ce n'est pas une mince affaire ! à eux appartient le royaume de la politique. Ces aristocrates, comme on dit chez nous, gardent les Indes, au besoin il les reconquièrent. Ils parlent à la Chambre des communes, ils parlent à la Chambre des lords. Ils sont le cerveau et le bras de l'Angleterre.

L'heure des amazones avait passé ; l'heure des équipages lui succédait. Ce fut une marée. Jacques eut un souvenir de pitié à l'adresse de l'avenue des Champs-Elysées et du bois de Boulogne. Chez nous, des fiacres par douzaines ; ici des landaus et des calèches par milliers. Des troupeaux de moutons paissaient tout auprès.

— Que font là ces moutons ? demanda Jacques ; un paysagiste les a-t-il placés là pour le plaisir des yeux ?

— Ces moutons s'engraissent, et vous conviendrez qu'ils ne sauraient rien faire de mieux. Ils payent, en honnêtes personnes qu'ils sont, une redevance au *ranger* du park.

— Vous avez dit ?

— Le *ranger*. C'est le lord qui a la charge ou la mission d'entretenir le park. C'est un honneur. Le prince Albert, que tout le monde pleure en Angleterre, était de son vivant *ranger* de Regent Park. L'aristocratie anglaise n'a pas pour seule fonction de forcer les renards.

Vers le soir, Jacques eut envie d'entendre la compagnie italienne qui chante à Covent-Garden : Tamberlick, Faure, Mme Miolan.

— Allons, dit Richard.

Cependant, chemin faisant, il hasarda un coup d'œil timide du côté de Jacques, qui avait arboré un habit noir

superbe, un gilet blanc tout neuf et un pantalon gris coquet; il semblait marcher à la conquête de la Toison d'or.

— Hum ! fit-il, voilà un pantalon gris qui m'épouvante !

— Mon pantalon ? Un pantalon qui a vu le jour rue Vivienne ! ce qu'il y a de plus délicat en fait de gris !

— On l'arrêtera au contrôle, votre pantalon; pour les Anglais qui veillent aux portes de Covent-Garden :

Rien n'est beau que le noir, le noir seul est aimable !

Richard parlait encore, que déjà on apercevait le péristyle de Covent-Garden.

Jacques, un peu inquiet, cambre sa taille et veut passer. Une voix l'arrête.

— Monsieur, lui dit cette voix, vous avez un pantalon gris...

— C'est vrai, mais j'ai un habit noir, un gilet blanc...

— Cela ne suffit pas. Le noir partout, le noir à perpétuité.

— Allez, dit Richard à Jacques, vous ne perdrez qu'un air, deux chœurs, un duo et un quatuor. Quant à vaincre l'obstination du contrôle, n'y comptez pas.

Jacques, un peu confus, partit et revint. Tout le West-End était à Covent-Garden. Les femmes étaient décolletées, en toilettes de bal, les hommes en grande tenue, gants paille, habits noirs, presque tous en cravates blanches. Pendant les entr'actes, ils se promenaient dans le foyer, nu-tête. C'était moins un théâtre qu'un salon. On voyait sur la porte de chaque loge, dans un cartouche, le nom du propriétaire. C'était comme l'armorial des Iles-Britanniques. Richard prit le bras de Jacques, émerveillé.

— Venez par ici, lui dit-il.

— Qu'est-ce encore ? dit Jacques.

Richard, sans répondre, le conduisit dans un coin du foyer. Il y avait là une machine électrique, et tout à côté, dans un cadre, des feuilles de papier où l'on pouvait suivre les débats du Parlement. Les dépêches arrivaient de quart d'heure en quart d'heure. On savait quel orateur avait la parole, et cela presque instantanément, quels arguments il faisait valoir, quelle motion était à l'ordre du jour, quelle attitude avait le ministère ou l'opposition, quel incident se produisait.

Cette petite machine introduisait la vie politique dans le théâtre. On avait tout à la fois le discours et la cavatine.

— Qu'en dites-vous ? demanda Richard à son ami Jacques.

— Il me semble que l'Angleterre est un pays... répondit Jacques.

— Je le crois.

Un soir, Jacques fut présenté dans un salon où il y avait nombreuse compagnie. Les jeunes misses allaient et venaient avec l'aisance et la grâce des colombes qui errent dans les forêts natales. Un monsieur entra. Il fit quelques pas, chercha des yeux le maître de la maison, le découvrit, s'approcha et lui tendit la main. Le maître prit cette main et la serra. Cela fait, le nouveau venu se dirigea vers un coin du salon où il y avait un groupe de femmes; il en traversa le cercle et salua la maîtresse de la maison, qui, à son tour, lui tendit la main.

— Depuis quand de retour ? lui dit-elle.

— Je suis arrivé il y a un quart d'heure, répondit l'inconnu.

Ce ne furent bientôt plus, de ci de là, que poignées de main.

— Voilà un garçon que tout le monde connaît ici, dit Jacques.

— Comment ne le connaîtrait-on pas ? C'est sir John B***, le fils de céans, répondit Richard.

— Ah ! il arrive sans doute de la campagne ?

— De la campagne ? C'est selon comment vous voulez prendre les choses. Il arrive des grandes Indes.

— De Calcutta ?

— Oui; et il y a sept ans qu'il a quitté l'Angleterre.

— Et c'est ainsi qu'on le reçoit au sein de sa propre famille ? Où sont les cris, la joie, les embrassements, l'émotion ?

— En dedans. On l'aime fort, ce garçon, mais on l'aime à l'anglaise. Dans ce pays, les hommes sont comme les oiseaux : aussitôt qu'ils sont grands, ils ouvrent leurs ailes et quittent le nid.

— Mais le père et la mère ?

— Ils se marient dans cette prévision. Tenez, vous voyez là-bas cette jeune femme blonde qui sourit. Elle a les yeux et le regard d'un jeune ange. Eh bien, hier, elle a bravement conduit son fils dans un collége voisin de Birmingham, à trente lieues d'ici. Elle le verra au moins trois fois l'an.

— Et quel âge a l'enfant ?

— Huit ans, tout au juste.

— Ah ! bon Dieu !

— Ami Jacques, ne vous effarouchez pas... Avec cette éducation on étouffe un peu la sensibilité, je n'en disconviens pas; mais on fait des hommes.

Le lendemain soir, Richard prit Jacques par le bras.

— Suivez-moi, dit-il, si tel est votre bon plaisir; je prétends vous faire voir aujourd'hui un petit coin des mœurs nocturnes de la grande ville.

Il y avait un grand mouvement dans les rues, ce grand mouvement qui commence tard et qui finit tard. Les grenadiers de la garde, en habits rouges et en bonnets à poils, se promenaient devant *Her Majesty's Theatre*. Des voitures, des policemen, des becs de gaz partout. On fumait presque comme sur le boulevard des Italiens. L'influence du continent a passé la Manche.

Richard s'arrêta devant une porte bâtarde illuminée par un réflecteur, tira quelque monnaie de sa poche, prit deux billets à un guichet, et, suivi de Jacques, s'engagea dans une allée sombre, étroite et d'aspect sinistre, qui le conduisit, par de bizarres détours, en face d'une porte grinchue et sordide. Richard la poussa, remit les *tickets* à un gardien qui sommeillait, et il pénétra dans une taverne.

Cinquante personnes buvaient de la bière ou du sherry autour de petites tables garnies de vilains bancs; la salle était irrégulière, basse, assez laide, maigrement éclairée et peu réjouissante à l'œil. Aucun bruit. Une toile glissa sur une tringle au fond de la salle, et on aperçut sur un plateau mobile un groupe de femmes vêtues en déesses, qui prenaient des attitudes mythologiques.

— Des tableaux vivants ! n'est-ce que cela ? cria Jacques.

— Attendez !

La toile se referma, le tableau disparut.

Bientôt après, on vit passer devant la rampe un homme en costume de juge, la robe au dos, le rabat au cou, la perruque en tête; un autre le suivait, deux avocats parurent, un greffier survint, un huissier se glissa entre les banquettes, le tribunal s'assit et le président appela la cause.

— Çà, où diable sommes-nous ? demanda Jacques, que

cet appareil dans une taverne ne laissait pas de surprendre un peu.

— Nous sommes chez le grand juge Nicholson.

— Un juge !

— Et les jurés sont là.

Le geste de Richard indiquait les buveurs.

Un des avocats prit la parole, le greffier saisit sa plume et le procès commença.

Les jurés écoutaient, buvaient et riaient.

Les débats semblaient fort vifs. Il y avait des interpellations, des répliques, des interruptions, des interrogations.

— Comprenez-vous? reprit Richard.

— Si je comprends, je ne comprends guère, répondit Jacques.

— Sachez donc que le grand juge Nicholson est quelque chose comme un directeur de théâtre; seulement, au lieu de jouer des pièces, vaudevilles ou mélodrames, il joue des procès. Les plus fameux sont les meilleurs. Il les reproduit en charge avec leurs incidents, et chacun des acteurs imite de son mieux le geste, l'accent, les habitudes oratoires des avocats qu'on met en scène. Ce jury de fantaisie que vous voyez là confirme ou casse le jugement des véritables juges. Quand un bon procès manque, on en improvise un autre qui brille par son extravagance, les lazzis pleuvent et les attorneys ne manquent pas de glisser dans leurs plaidoiries des allusions aux événements du jour. Tout contribue aux frais de leur éloquence, la politique, l'administration, les choses et les hommes. On touche à tout, sauf à la reine.

— C'est la caricature en action.

— Et personne parmi les plus écorchés ne s'avise de crier.

Une affiche portée à dos d'hommes par une procession de pauvres hères qui allaient à la file avait frappé Jacques dans la journée. Elle représentait un nègre qui raclait du violon.

— Bon ! je sais ce que c'est, dit Richard.

Le nègre au violon demeurait à *Oxford Hall*. Ici la décoration changeait. La salle était immense, splendidement éclairée, garnie de tables de marbre et couronnée d'une galerie. On payait à la porte et on consommait à l'intérieur force grogs qui auraient arraché des grimaces à la bouche de Belzébuth.

Il faisait dans la salle une température de vers à soie. Beaucoup d'hommes, quelques femmes, immensément de grogs. Un Américain assis à la galerie laissait pendre ses jambes par-dessus la balustrade.

Sur la scène — car il y avait une scène — sept ou huit chanteurs des deux sexes attaquaient, non, dépiéçaient vigoureusement un air quelconque. Un orchestre tapageur en étouffait les gémissements.

Point de nègres, si ce n'est sur l'affiche.

— Attendez, dit encore Richard.

Les grogs succédaient aux grogs. Chaque bouche était armée d'un chalumeau.

L'air expira au milieu des cris de l'orchestre, et après un intervalle de quelques minutes employées à remplir les verres vides et à vider les verres pleins, une négresse apparut en toilette d'Andalouse.

— Une Andalouse, murmura Jacques.

— Et qui diable voulez-vous qui danse une cachucha, si ce n'est une Espagnole ! répondit Richard.

La négresse, en effet, était armée de castagnettes.

A la négresse succéda un nègre, au fandango le violon. L'instrument était impossible, le jeu fantastique. Des grincements, des contorsions, des bondissements. L'artiste était en guenilles, il avait un chapeau qui n'était plus un chapeau.

L'archet, le violon, le chapeau, les guenilles, venaient de s'effacer derrière la coulisse, lorsqu'on apporta sur la scène une table. Un murmure de joie parcourut l'assemblée, il y eut redoublement de grogs ; l'Américain de la galerie fit passer sa jambe gauche sur sa jambe droite, et un nouveau nègre se montra à l'horizon.

Ce nègre était un orateur, il tenait un parapluie à la main. Ce parapluie phénoménal rappelait avantageusement le parapluie historique que portait Bertrand dans la fameuse épopée de *l'Auberge des Adrets*. Un grand trou porté par des baleines.

Comme autrefois Samson tirait sa force de ses cheveux, de même le nègre tirait son éloquence de son parapluie. Que de coups sur la table, quelle gesticulation, lorsque l'improvisation ne coulait pas avec assez d'abondance ! et quelle pantomime !

Quelquefois, cependant, l'orateur s'arrêtait court et se grattait la tête d'un air perplexe. L'idée le fuyait et il poursuivait l'idée à grand renfort de parapluie. Pour se tirer d'affaire, il interpellait le public, et c'étaient alors des trépignements de joie ! L'Américain en faisait voltiger ses jambes par-dessus son front.

La question que traitait le nègre effleurait tout ; il criblait son discours de noms célèbres. L'esclavage et le coton, le pape et Garibaldi y figuraient, l'Exposition y avait une place.

Cependant, le front de Jacques s'obscurcissait ; il avait le regard inquiet, le sourcil froncé et ses yeux consultaient un binocle qu'il venait de tirer de sa poche.

— Pourquoi cette attitude? lui demanda Richard.

— Regardez le bras... là au-dessus du poignet.

— Eh bien?

— Il est blanc !

— Mais alors, ce nègre n'est pas nègre?

— Sans doute.

— Et la négresse... Vous savez, l'Andalouse?

— C'est une Anglaise.

— Et moi qui riais !

— Riez toujours ! que voulez-vous? on n'a pas des orateurs nègres aussi facilement, et faute de nègres...

— On a pris des blancs !

L'orateur venait de tourner les talons subitement. C'était sa manière de terminer son discours.

On le rappela. Il revint, ouvrit la bouche, leva son parapluie et s'en alla.

Une certaine désillusion attristait l'âme de Jacques quand il sortit d'Oxford Hall, Richard le conduisit vers les parages bruyants de Leicester square. Là régnaient Carini et l'Alhambra.

The celebrated Nathalie illustrait l'Alhambra. Une affiche, deux affiches, dix affiches le proclamaient. La salle arabe était traversée de haut en bas, c'est-à-dire de la rampe aux cintres, par une corde roide. Nathalie pirouettait sur un parterre de grogs, de chopes et de cigares. L'enthousiasme était à son comble.

— Ne vous étonnez pas de cette exaltation, dit Richard. La voltige tient du sport, et, selon les Anglais, sans le sport point d'hommes.

Le père immobile attendait sur la scène, et quand la fille descendait, il l'embrassait tendrement.

Oh ! le bon père.

Ce baiser paternel imprimait un nouvel essor aux applaudissements.

— Mais j'ai vu *the celebrated Nathalie* au Cirque des Champs-Élysées ! dit Jacques subitement.

— Oui.

— Alors passons.

A Carini, la pirouette ne s'élevait pas à plus de deux pieds au-dessus du sol. On dansait. On buvait surtout. La polka n'exclut pas le grog. Quelques Anglaises, privées de familles apparemment, semblaient prendre des leçons de belles manières sous les auspices de jeunes Parisiennes portées par le vent du hasard sur les bords de la Tamise.

La bonne volonté y était, le résultat n'y était pas.

Cependant la foule, répandue dans Haymarket, dans le Quadrant, à Piccadilly, s'éclaircissait.

— Voulez-vous prendre une tasse de thé ? dit Richard.

Jacques fit un signe de tête affirmatif, et ils entrèrent dans un couloir. Richard cogna du doigt contre une porte, un gichet s'ouvrit, un visage parut dans l'ouverture et les regarda.

L'inspection terminée, une main tira le verrou.

— Il paraît que nous n'avons pas tout à fait la mine de brigands, dit Jacques d'un air bonace.

Ils se trouvaient alors dans une petite salle fort propre. Deux personnes considérables par leur embonpoint

La rencontre de deux cabs. Dessin de F. Lix.

se trouvaient derrière le comptoir. L'une d'elles prit un lorgnon et examina attentivement les deux Français. Le lorgnon leur fut favorable ; elle daigna sourire.

Ces deux dames avaient force pierreries autour du cou, force bagues aux doigts, force broches, force bijoux, les bras nus, les épaules nues ; elles rappelaient ces reines de comptoir qui faisaient la joie et l'admiration des lanciers en 1811.

Autour d'elles, un certain nombre d'individus étaient assis, buvant silencieusement du porto ou du sherry. Ces messieurs avaient pour la plupart des habits noirs et des cravates blanches.

On aurait pu se croire chez Tortoni après une représentation aux Italiens. Ces messieurs si bien mis n'étaient pas seuls. D'admirables compagnes leur tenaient tête vaillamment. Personne ne causait, personne ne riait. On n'entendait que le bruit des verres qu'on reposait sur le marbre des tables. C'était lugubre.

— Que font là ces gentlemen ? demanda Jacques.

— Ils s'amusent.

— Mon Dieu ! que feraient-ils donc s'ils s'ennuyaient !

Tant de plaisirs commençaient à répandre des flots de mélancolie dans l'âme de Jacques. Il lui semblait qu'i était entouré de fantômes méditant sur les distractions du purgatoire ; une tristesse noire l'envahissait.

— Si je m'amusais longtemps comme cela, j'en mourrais, dit-il.

Quand il sortit, les policemen qu'il rencontra lui produisaient l'effet de spectres ; les passants avaient des attitudes de goules. On voyait des formes vagues le long des murailles ; quelques-unes de ces formes chantonnaient d'une voix chevrotante, d'autres se blottissaient

dans les coins avec des affaissements spontanés et sinistres.

— Voici l'heure où le gin et le porter ont raison de ces soifs inextinguibles, dit Richard.

Londres s'emplissait de ténèbres, plus d'omnibus sur le macadam, plus de bateaux à vapeur sur la Tamise. Les clubs seuls resplendissaient de vie et de lumière. Ces clubs se couchaient tard pour se lever tard.

Chemin faisant, une chose avait frappé Jacques. C'était la quantité phénoménale de poissons qui s'étalent sur le marbre des boutiques. C'était un luxe surprenant de turbots et de saumons, une débauche de homards, une saturnale de soles et de maquereaux, des rassemblements de carpes et de truites, des fourmillères d'anguilles, et tout cela frais, blanc, rose, gras, dodu, appétissant. Pourquoi, en Angleterre, tant de homards à la carapace fine et lustrée, aux pinces énormes, lorsqu'on a tant de peine, en France, à trouver des langoustes à la croûte hérissée?

— Pour les homards, que cela ne vous étonne point, dit Richard, il y en a des établissements... des bancs de homards comme nous avons des bancs d'huîtres... on les élève et on les engraisse dans des parcs. Chaque matin, le chemin de fer en apporte à Londres ce qu'il en faut pour la consommation de Londres. Quant aux poissons, c'est une autre affaire. Les mêmes flots baignent les deux rivages. Pourquoi tant de pêches miraculeuses sur les côtes de l'Angleterre, pourquoi si peu de poissons à Paris? Ceux-ci prétendent que les bateaux anglais, plus nombreux et mieux outillés que les nôtres, vont pêcher sur les côtes de Normandie et de Bretagne; ceux-là affirment que, les côtes des Iles-Britanniques étant tournées du côté du midi, le poisson s'y plaît davantage et s'y multiplie plus abondamment.

— Moi, dit Jacques, j'ai toujours eu cette pensée, qu'il y avait quelque part, dans un endroit sauvage et secret, une manufacture de poissons que les Anglais fabriquent par des procédés inconnus. On est si fort en chimie aujourd'hui!

En sortant du Zoological-Garden, où Jacques avait assisté aux ébats de deux jeunes tigres jouant comme des chats, un hasard l'amena dans une galerie située en plein cœur du West-End, où des figures de cire honnêtement habillées attendaient la visite des passants.

— Si vous aimez les coquins, on en a mis partout, lui dit Richard. Il y avait là tout un congrès de scélérats de la pire espèce, les héros des Cours d'assises, les brigands légendaires, tous les aristocrates du crime, Papavoine, Lacenaire, Fieschi, Poulmann, et le dernier, le plus sinistre, Dumolard, un monstre, un phénomène, une abstraction!

L'assassin des servantes de Lyon portait ce méchant costume que la photographie a popularisé : la blouse, le gros gilet, le chapeau hideux. Auprès de lui, on voyait Mme Dumolard, la femelle de ce dogue. Mais ce n'était pas tout. Au fond de la galerie consacrée à ces annales du meurtre, un instrument horrible dressait ses ais sinistres, ses planches, ses portants. Le couteau glissait dans la rainure, le panier était rempli de son, la lunette ouvrait sa demi-lune, l'échelle s'appuyait contre la plateforme.

— Il ne manque rien que le bourreau! dit Jacques.

— Ne le demandez pas! on l'y mettrait.

On avait beaucoup parlé à Jacques de la désespérante longueur du dimanche à Londres, de la monotonie et du silence de ce jour solennel que tant de distractions accueillent à Paris. La fin de la semaine ramena le jour dominical. Le silence réveilla Jacques. Il descendit dans la rue. Personne. Çà et là quelques rares passants. Deux ou trois omnibus erraient d'un air contrit. Point de boutique ouverte. Jacques avait négligé de souper; il eut faim, et voulut entrer dans une taverne. Les portes étaient closes. La terreur le gagna et il pensa à Ugolin.

— Ne tremblez pas, lui dit Richard; il est avec le ciel des accommodements, même en Angleterre.

Un omnibus passait courant vers Richmond. On prit place à bord. Le chargement était complet. Deux douzaines d'insulaires se sauvaient subrepticement pour goûter un peu de repos, d'air frais et de beefsteak à la campagne.

Londres a des Saint-Germain, des Bougival, des Vincennes, des Saint-Cloud qui s'appellent Greenwich, Hampton Court, Windsor, Richmond; on s'y rend volontiers, et la règle, austère dans la ville, se fait bonne personne dans la banlieue. Le temps est venu où on donne à déjeuner, à Richmond, aux heures des offices! C'est l'abomination de la désolation. Jacques usa de précautions pour demander quelque chose à mettre sous la dent, il craignait, tant il avait été prévenu, de sentir sur son épaule s'appesantir la main d'un constable. Le garçon lui répondit par un sourire.

Un moment après, à midi, heure sacro-sainte, on servit quatre réchauds sur la nappe.

— Voici le dîner qui vient, murmura Jacques joyeusement.

— Tout s'en va! répondit Richard.

Et il attaqua un poulet fumant.

Un piano chantait non loin de là, et il était presque encore midi.

— Un piano, un déjeuner, tout cela le dimanche, à midi, reprit Richard. Les traditions sont mortes!

De la fenêtre au coin de laquelle ils se trouvaient, ils voyaient une flottille de yoles, de pirogues, de youyoux, de gigs, de péniches, de canots amarrés sur le rivage. Des canotiers passaient l'aviron sur l'épaule, portant la vareuse de laine et le petit chapeau de paille.

— Un reflet d'Asnières! dit Jacques.

— Avec moins de crinolines et plus d'arbres, ajouta Richard.

Le vaste paysage qui se déroulait jusqu'à l'horizon rappelait celui qu'on aperçoit du haut de la terrasse de Saint-Germain. Mais en place des taillis et des buissons qui ornent le bois du Vésinet, ce n'étaient que hautes futaies et massifs de grands chênes.

Jacques fit cette réflexion, que les arbres anglais sont tous séculaires de naissance. Ils ont vu presque tous la guerre des Roses. Si on les interrogeait, ils parleraient de Cromwell. Plusieurs ont connu Edouard le Confesseur.

— Les Anglais devraient bien nous en prêter quelques-uns pour ombrager le bois de Boulogne, dit Jacques.

Une locomotive qui sifflait par là le conduisit à Windsor.

La chapelle du château royal était ouverte; il crut voir un joyau de pierre; une voiture lui fit parcourir Virginia Water. Il fallut suivre une avenue d'ormes gigantesques pour en atteindre les profondeurs. Quatre kilomètres de titans branchus et verdoyants! Tout au bord, des troupeaux de bœufs fauves et blancs enfoncés dans l'herbe; plus loin, des bandes sans nombre de daims errant sur les pelouses. Au bout de cet enchantement, un bois inventé pour le plaisir des yeux. Des buissons épars de rhododendrons, des catalpas, des chênes, un gazon frais,

des lacs, des ruisseaux, des saules échevelés sur la rive, des faisans trottant parmi les herbes, des lapins filant d'un air espiègle, des ramiers voletant çà et là, et de lointaines perspectives s'ouvrant dans les futaies.

A l'horizon, le château de Windsor ferme sa ceinture de tours.

On dirait une vallée de Tempé couronnée par un château gothique.

Il n'y avait pas de nymphes, mais il y avait un restaurant. Les bosquets ne chômaient pas, les salons non plus.

Jacques finit par comprendre qu'à Londres le dimanche n'était pas si terrible qu'il en avait l'air. C'est un instrument dont il faut savoir se servir.

Ce qui ne laissait pas non plus d'exciter son attention, c'était l'énorme quantité de moustaches formidables et de barbes monstrueuses qu'il découvrait sur des visages anglais. Des favoris, bien, cela rentrait dans la tradition; qu'ils fussent ébouriffés, hérissés, et pareils à des chevaux de frise, il n'y voyait aucune trahison, mais tant de barbes que cela! Pourquoi et comment?

Cela intriguait fort notre ami Jacques, et il en toucha quelques mots à son voisin. Richard sourit et lui montra un omnibus qui filait grand train. Cet omnibus avait l'air d'un petit bataillon.

Il y avait en dehors six caporaux, deux sergents, quatre tambours, trois fifres et un officier. Un tas de simples grenadiers remplissaient l'intérieur. On en voyait un ou deux en équilibre sur le marchepied.

Tous avaient le sabre au côté et le fusil en main.

Un autre omnibus suivait ce premier omnibus, et un troisième accourait du fond de la Cité avec les mêmes gibernes et les mêmes baïonnettes.

— D'où vient cet appareil guerrier? s'écria Jacques; les vigies ont-elles signalé une invasion de Danois? Voit-on quelque part une flotte montée par d'autres Normands?

— Les omnibus sont une révolution, repartit Richard.

— Expliquez-vous.

— C'est fort simple; vous avez devant vous une compagnie de volontaires, et ces volontaires se rendent à l'exercice.

— Bon! une garde nationale! je sais ce que c'est, j'en fais partie!

— Non pas! Une milice qui ne relève pas du gouvernement, qui a payé son uniforme, qui l'a choisi, qui s'équipe à sa guise, nomme ses chefs à son gré, achète ses canons, ses fusils, ses tambours, et manœuvre comme elle l'entend. De là ces barbes et ces moustaches. La France n'en a plus le monopole.

Des volontaires en retard se rendaient à l'exercice en cabs. D'autres par files, conduits par un officier qui marchait l'épée nue, longeaient les trottoirs. Ceux-ci ne portaient pas le mousquet sur l'épaule, comme chez nous; ils le tenaient de la main gauche. Chaque compagnie avait un uniforme particulier; cela dépendait du quartier. Il y avait des chasseurs, des grenadiers, des montagnards, des tirailleurs. Les équipements étaient gris, noirs, marron, fauve, rouges, ou bruns.

— Il y a le bataillon des étudiants, des avocats, des marchands, des commis, des médecins, des courtiers, la cavalerie du Strand, les artilleurs de Portland-place, les fusiliers de la Cité, les dragons de Charing-cross, les rifflemen de Chelsea, les carabiniers de Pall-Mall.

Tandis que Richard parlait, il semblait à Jacques entendre le Tasse faisant le dénombrement de l'armée de Godefroid de Bouillon, avec cette différence, cependant, que les croisés de Godefroid allaient en guerre, tandis que les volontaires de Londres restaient chez eux.

C'était d'ailleurs le moment où Londres est le plus brillant; la saison où le Parlement discute, où l'aristocratie prend ses vacances mondaines, ses vacances en ville, dans le West-End, où les larges avenues de Hyde Park semblent trop étroites pour la foule de cavaliers qui les parcourt, la grande saison enfin. De plus, l'Exposition décennale ouvrait ses immenses galeries.

Les gentlemen avaient abandonné leurs châteaux, plus de lords dans leurs terres. Jacques ne pouvait passer à Grosvenor-square, à Hanover-square, à Belgrave-square, à Waterloo-Terrace, à Cavendish-square, à Portland-place, à Piccadilly, sans voir partout des laquais poudrés, des cochers poudrés, des valets de pied poudrés.

— Or, sachez qu'ici la vanité paye un impôt, dit Richard. Ne poudre pas ses gens qui veut. Passez d'abord chez le collecteur des impositions. Et l'œil de poudre est taxé fort cher.

Ces beaux messieurs poudrés se paraient d'un air magnifique et digne que n'ont pas leurs congénères de France. Ils avaient la mine calme, le geste sobre, l'attitude grave. Ils semblaient dire : Nous coûtons beaucoup d'argent, regardez-nous! Ils croyaient à leurs fonctions.

Jacques avait vu l'aristocratie à Hyde Park, à cheval à deux heures, en voiture à cinq; il voulut la voir à l'Exposition. Il s'y rendit donc un samedi.

Samedi est le seul jour de la semaine où l'entrée coûte une couronne, un peu plus de six francs de notre petite monnaie. C'est donc le samedi que la *gentry* a choisi pour ses promenades. Or, ce qui frappa le plus Jacques, ce ne furent d'abord ni les teints éclatants, ni la luxuriante beauté des cheveux emprisonnés dans des résilles, ni la fraîcheur vermeille des bouches taillées en cœur, ni la limpidité cristalline du regard, non, ce fut l'audace insolente des crinolines.

Ah! pauvres crinolines de Paris, modestes cages, que tant de lèvres masculines ont maudites, que vous êtes vengées! Quelle envergure en Angleterre, quel développement, quelle ambition! Il en passe deux, et une rue est obstruée.

Quelle peine n'eut-il pas, ce malheureux Jacques, pour se frayer un passage dans la galerie de peinture! Des escarpements de jupes, des promontoires de crinolines! Mais ce fut dans ces parages qu'il lui fut donné de faire connaissance avec une certaine école de paysagistes qui lui parurent avoir été mordus par la tarentule de l'arc-en-ciel. Jamais il n'avait eu le rêve d'un tel accès de couleurs. Des tourbillons de jaune et d'azur heurtant des valses de vermillon et de lilas, des courants de vert bruyant se mêlant à des vagues de cinabre en ébullition, une débauche de tons exaspérés, une fièvre d'empâtements multicolores! Cela criait, cela hurlait, cela sautait aux yeux et s'y cramponnait.

— Vous voilà tout ébahi, dit Richard à Jacques, qu'il surprit en arrêt devant un soleil couchant furibond, un pré livrant bataille à un lac. C'est là, cependant, les produits d'une école nouvelle qui a reçu le nom de raphaélesque.

— Pourquoi raphaélesque?

— On ne l'a jamais su.

Jacques proposa de donner à ces coloristes furieux des médailles de découragement. On pouvait craindre qu'ils n'eussent des petits.

— Ah! cela vous surprend, s'écria Richard, eh bien,

quittons pour une heure ces jolis escadrons de crinolines coiffés de petits casques empanachés, et suivez-moi au National Gallery, c'est là que vous verrez le prince de la fantaisie.

Jacques, émoustillé, suivit son guide à la galerie nationale et il vit face à face les toiles de Turner !

— Eh quoi ! se dit-il en parlant comme un monologue, un pays existe, où de telles danses macabres voltigent à l'œil nu, un pays possède ces fantasmagories que nulle palette n'a rêvées, et, dans ce pays, il y a des hommes que le spleen précipite dans la Tamise ! mais ils n'ont donc jamais vu Turner ! Quoi ! on peut à toute heure du jour s'arrêter devant ces délires encadrés, et on songe à mourir ! On est libre de voir ces brouillards et ces abîmes, ces locomotives et ces bateaux à vapeur, ces soleils et ces océans, ces ciels et ces brumes, et on ne rit pas éternellement, et une immense hilarité ne s'empare pas d'une foule qui voit ces Vénus bizarres chassant en compagnie d'Apollons vertigineux ! mais le rire a-t-il donc été donné à l'homme pour pleurer ? O Turner, toi seul as voulu sauver cette nation, et cette nation, au lieu de danser des sarabandes autour de tes tableaux et de se réjouir, t'admire et te prend au sérieux. Elle croit à ta peinture, cette nation intelligente, elle croit à ton génie, et cette erreur, où se mêle un grain de folie, lui fait méconnaître tes bienfaits ! O Turner, je te le jure, quand je serai atteint d'un accès de mélancolie, je traverserai la Manche et j'irai te rendre visite !

Ainsi parla Jacques, et il retourna à l'Exposition.

Là il fut doucement ému en voyant quel soin les commissaires de ce grand édifice de vilaines briques jaunes avaient apporté dans l'administration du déjeuner. Quatre kilomètres de salles, disposées en galeries au rez-de-chaussée et au premier étage, ont été réservés aux appétits cosmopolites. Le rez-de-chaussée appartient aux viandes froides, le premier étage aux repas chauds. Les tables sont en permanence.

D'autres réduits s'ouvrent pour les pâtisseries. On y voit des pyramides de sandwichs, des monticules de brioches, de tours de babas, des amoncellements de petits gâteaux. Tout est grignoté, savouré, dégusté.

— L'admiration creuse, a dit un sage.

Jacques remarqua avec attendrissement que, si l'Exposition réservait une large place à la porcelaine, aux dentelles, aux velours, aux satins, aux moires, aux faïences, aux bijoux, aux pierreries, aux broderies, elle donnait asile aux canons. Que de canons ! des canons de tous les pays, en bronze, en fer, en acier, et tous rayés, et tous envoyant des projectiles foudroyants. A la vue de ces engins destructeurs et de l'attention respectueuse qu'on leur accordait, il comprit que les idées de paix étaient en progrès.

Un ennemi déguisé en ami voulut entraîner Jacques du côté des instruments de musique. Il y en avait trois mille rangés en bataille ; Jacques prit la fuite. Vingt-quatre pianos parlaient à la fois.

La foule qui se pressait autour des perles de M. de D***, et celle qui s'étouffait autour du saphir de Mme la comtesse B*** indiquaient assez combien le mépris de la richesse s'était emparé des âmes.

Jacques avait vu les docks, où vingt mille vaisseaux versent les produits de toutes les latitudes ; la Tour de Londres, gardée par des hommes d'armes du temps de Henri VIII ; Saint-Paul, Westminster et ses tombeaux, le British Museum et ses collections ; pouvait-il quitter Londres sans avoir rendu visite à Sydenham ?

Et d'ailleurs il l'aurait voulu, qu'il ne l'aurait pas pu. Des affiches par milliers, des hommes-annonces par centaines, lui répétaient en lettres bleues, rouges, vertes, que Blondin, le fameux Blondin, le Blondin du Niagara, illustrait le palais de Cristal de sa présence !

Jacques partit donc. C'est alors qu'il put voir de quels rails sans nombre les environs de Londres sont sillonnés. Les chemins de fer passent les uns sur les autres ; viaducs et tunnels s'entre-croisent, se côtoient, se rencontrent, s'évitent, se poursuivent ; ce ne sont que rails sur rails, rails partout... un écheveau de locomotives et de tenders, et aussi loin que l'œil peut embrasser le paysage, des chemins de fer en construction !

Le soleil frappait le palais de Cristal et en faisait luire le dôme comme un phare.

Une longue galerie vitrée monte du débarcadère à Sydenham. Les annonces en peuplent le vide. C'est fort pratique et fort laid. Tout en haut commencent les merveilles. La vue saute par-dessus cinq ou six lieues de prairies et atteint Londres ; un océan de verdure fermé par un océan de maisons. Les jardins s'étagent par terrasses remplies d'arbres monstrueux.

Tout à l'extrémité de ces jardins, des formes étranges se dessinent au-dessus de la ligne de l'horizon, dans une île que tapisse une végétation exotique. On regarde, on approche, et, parmi les rochers chevelus, les buissons au long feuillage, on reconnaît une forme gigantesque d'animaux antédiluviens taillés dans la pierre.

Quels adversaires, si un souffle de vie venait à les animer tout à coup !

Une corde suspendue à une hauteur énorme, entre deux tours, démontrait la présence de Blondin. Une grande multitude était accourue. Une coup de vent se leva, la longue corde oscilla.

— Diable ! fit Jacques.

— Bah ! quand on a franchi le Niagara !

Blondin parut, son balancier à la main. Il était permis de croire qu'il allait s'envoler. Point. Il prit son élan et passa par-dessus l'abîme.

Il n'y avait plus à en douter, Blondin était une vérité.

— Blondin voulait traverser l'espace en poussant devant lui une brouette où sa femme eût été assise, dit alors Richard. Il avait essayé déjà ce petit tour de force au Niagara ; mais, au premier bruit de cette exhibition, la police est intervenue.

— Pourquoi ?

— On a fait remarquer à Blondin que, sa femme devant résider partout où il lui plairait de la conduire, il avait peut-être abusé de l'influence que lui accordait la loi pour la contraindre à résider dans une brouette. C'était un abus, une tyrannie. Donc on lui faisait défense de la promener en l'air au-dessus du sol anglais ; mais on ajouta que si un Anglais majeur et jouissant de toutes ses facultés se trouvait pour l'accompagner dans son trajet, l'Anglais était libre de s'asseoir dans la brouette.

L'ère des tavernes est en décroissance et l'ère des restaurants en progrès. Si Hampton Court, Richmond, Windsor ne l'avaient pas prouvé à Jacques, Sydenham le lui aurait démontré ; mais, au moment de passer une porte derrière laquelle il voyait des tables et des comestibles, Richard le tira par la manche de son habit.

— Ne dérogez pas, lui dit-il ; ceci est la salle réservée aux personnes munies de billets de seconde classe. Passez, je vous prie, à la salle des billets de première classe.

Et Richard disait vrai !

Le respect qu'il devait à son billet conduisit donc Jac-

ques vers une autre salle plus belle, plus vaste, mieux décorée, en meilleure exposition, où un bataillon de garçons en habit noir attendait les convives. Tel apparaît le pavillon de Henri IV aux yeux ravis des consommateurs.

Il est vrai que l'habit noir et la cravate blanche se payent; mais il faut respecter les mœurs des pays où l'on voyage.

Tout en payant, Jacques fit cette observation — et ce n'était pas la première fois — que le chef de l'établissement faisait sauter les pièces d'or et d'argent sur le marbre du comptoir, et tandis que le métal rebondissait, il en écoutait le tintement.

— Qu'est-ce à dire? exclama Jacques.

— Cela veut dire que ce pays est plein de fausse monnaie, dit Richard; on en fabrique que c'est une bénédiction. De là vient que tout marchand, avant de l'accepter, s'assure de la qualité de la pièce qu'on lui offre. On est homme de précaution en Angleterre. Voyez de quel air un cocher tourne dans sa main et pèse la monnaie qu'il reçoit. Ce n'est pas un soupçon... c'est une précaution.

Le nègre et son parapluie à Oxford Hall. Dessin de F. Lix.

En ce moment le garçon, qui tenait la carte entre le pouce et l'index, revint. Il présenta une couronne à Jacques.

— Monsieur, lui dit-il, cette pièce est fausse.

— Comment, fausse! c'est le chemin de fer qui me l'a donnée!

— Voyez, monsieur.

Ce garçon prit la couronne entre ses dents, serra les mâchoires, et deux marques vigoureuses s'imprimèrent dans le métal.

— Eh bien, pensez-vous qu'on ait tort? reprit Richard.

Jacques soupira et tira une guinée de sa poche, et quand on lui rendit la monnaie, il mordit toutes les pièces les unes après les autres.

— On m'a mordu, je mordrai, disait-il.

Mais le lendemain le vent tomba, et, jugeant que la mer lui serait propice, Jacques partit.

AMÉDÉE ACHARD.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS. COURRIER DE TROUVILLE.

Paris à Trouville. Les ânes et la princesse de Metternich; Mlle Dupont au chalet Cordier et à Villers-sur-Mer. Les merveilles de Deauville. Le préfet de police peint sans le savoir. Les fêtes de Dives. Guillaume et ses compagnons. L'Arcadie normande.

Trouville, septembre 1862.

Les deux grands centres de nouvelles sont, depuis deux mois, Bade et Trouville, — sans compter Londres, d'où notre ami Amédée Achard nous adresse le courrier spécial et charmant que vous venez de lire.

Jamais Paris n'avait été plus nombreux à Trouville que cette année. Tout le beau monde a voulu y contempler la princesse de Metternich, promenée dans un panier attelé d'ânes, montés en jockey par des gentilhommes de loisir. Quant à nous, qui avons négligé ce spectacle, nous avons eu la bonne fortune de retrouver, au chalet de M. Adolphe Cordier (1), l'ancienne comédie française et Molière en personne, ressuscités par l'incomparable Mlle Dupont. Elle a dit la grande scène de Frosine et de l'Avare avec cette largeur, cette franchise et ce style dont elle garde le secret. Les heureux privilégiés de cette fête ne l'oublieront pas.

Mlle Dupont gâte la Normandie. Elle a posé sa tente à Villers-sur-Mer, avec Mme Mainvielle-Fodor, Godefroid, Hermann, Lyon, Mlle Coche, Sarrazate, Decan, etc., toute une colonie d'artistes d'élite. Quand la pluie enferme les baigneurs au Casino, on demande une scène ou une fable à Mlle Dupont, et l'éclat de rire remplace le soleil de la canicule.

Heureux Villers! pendant ce temps-là, une belle route le met aux portes de Trouville, c'est-à-dire de Paris; Troyon et Belly, les rois du paysage, exposent, à Londres et au boulevard Italien, les merveilles de sa plage et de sa campagne; et Belly reçoit la croix de la Légion d'honneur pour ses *Vues du chaos de Villers*, qui sont des chefs-d'œuvre, parce qu'elles sont vraies, — tant cette nature est pittoresque et saisissante, sauvage et délicieuse!

En allant à Villers, — qui est leur bois de Boulogne, — les baigneurs de Trouville visitent les travaux du bassin, de la gare du chemin de fer, et la splendide création de Deauville, improvisée dans le désert par MM. de Morny, Donon, Olliffe, Charles Laffitte et Brenney. Un miracle de notre civilisation, que nous avons le droit de vous raconter, car nous l'avons prédit il y a huit ans, et que nous vous raconterons, l'été prochain, sous ce titre : *Comment on fonde les villes au dix-neuvième siècle!*

M. Boitelle, le préfet de police de l'Empire, fait bâtir une maison à Deauville. Après y avoir donné ses ordres, la semaine dernière, il alla, comme tout le monde, admirer le beau chalet de M. Cordier et la jolie maison normande du seizième siècle, que cet homme de goût par excellence a plantée sur la grève, au bas de ses féeriques jardins. (Nous la ferons certes dessiner quelque jour.) — Il y avait alors devant ce bijou architectural une petite charrette à bras, portant un appareil photographique sur une boîte fermée, grande comme une niche à chien. Comme M. Boitelle passait devant l'objectif, il fut saisi et portraité au vol, sans s'en douter. Puis l'habile photographe de la rue Vivienne, M. Franck, sortit de la boîte, et montra au préfet de police ébahi que le soleil était plus fin que tous ses limiers, puisqu'il l'avait croqué au passage à son insu. Et de rire, comme vous le pensez bien. M. Franck est un sorcier, qui n'en est pas à ce coup d'essai.

Les Parisiens de Trouville ont eu encore une belle fête à Dives, à la place même où Guillaume s'embarqua avec son armée pour la conquête de l'Angleterre. On y avait déjà inauguré, en 1861, une colonne commémorative, auprès du château de M. le comte Foucher de Careil, le conseiller général du pays, l'éloquent interprète de Leibnitz. Cette année, on inaugurait, dans la vieille église gothique, les noms des compagnons de Guillaume, qui forment encore l'aristocratie anglaise, et une partie de l'aristocratie normande, représentée au banquet par d'illustres descendants. Nous y avons applaudi l'excellent discours de M. de Caumont, l'organisateur de la journée, l'infatigable président de l'Association normande, de M. le comte Foucher de Careil, qui a parlé comme au Corps législatif; de M. le duc d'Harcourt, l'ex-ambassadeur, qui a eu un succès d'esprit; de MM. de Rossi, Hippeau, Challe, Travers, Amet, Renault, etc. L'église était pleine, la plage pavoisée, le festin confortable, la musique parfaite. Le soleil avait seul manqué au rendez-vous, et l'Angleterre n'était représentée que par... la pluie!

Nous n'en avons pas moins admiré la splendide résidence de M. Foucher de Careil, au sommet de la côte de Dives, entre l'immense vallée de ce nom, la mer de Normandie et la charmante coulée de Beuzeval à Villers, cette Arcadie de l'Ouest maritime. Devant le panorama de tant de merveilles, on ne comprend pas que Guillaume ait pu quitter le pays d'Auge pour l'Angleterre.

(1) Voyez la gravure de ce chalet, t. XXIV, p. 368.

BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE DES FAMILLES.

NOUVELLE PUBLICATION.

LA COMÉDIE DES ANIMAUX,

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION, par MÉRY (1).

En vente le 1er octobre.

Avons-nous besoin de recommander à nos lecteurs ce beau livre, tranchons le mot, ce CHEF-D'ŒUVRE de Méry, qui paraît demain aux bureaux du *Musée des Familles*? Ne savent-ils pas tous avec quelle supériorité d'exactitude, d'expérience, d'intérêt, de grâce, d'esprit et de style, notre illustre collaborateur sait traiter l'histoire naturelle? Ils l'ont vu par les fragments de l'ouvrage dont nous leur avons donné l'avant-goût : *le Savant et le Crocodile*, *le Rat*, *l'Abeille*, *le Tigre*, etc. Ces fragments ayant fait le tour du monde, et prouvé à tous que Méry est à la fois le vrai savant, le poëte, le voyageur, le romancier, le causeur unique et inimitable de l'histoire naturelle, nous lui avons dit : « Reprenez ces fragments, cher ami, revoyez-les, complétez-les, ajoutez-y des pages inédites, étincelantes, comme les pages d'*Héva*, de *la Floride*, de *la Guerre du Nizam*; et faites de tout cela un ensemble harmonieux, charmant et inconnu : *la Comédie des animaux*, l'histoire naturelle, véritable, amusante, dramatique, en action; c'est-à-dire un livre sans rival, qui ravira le père et l'enfant, la femme et le mari, le docteur et l'ignorant; qui sera le plus beau livre de bibliothèque et de famille, de prix et d'étrennes de l'année de grâce 1863, et qui restera pour la postérité, comme *la Divine Comédie* du Dante et *la Comédie humaine* de Balzac. »

Méry a fait cela. Morin et Gérard y ont joint des gravures splendides, et nous n'avons plus qu'à vous dire : *Tolle, lege.*

Un seul mot, qui est du critique le plus sévère de la presse, après avoir lu en épreuves *la Comédie des animaux* de Méry : « *Cet ouvrage est à la fois le plus solide et le plus amusant qui ait paru depuis le commencement du siècle.* »

PITRE-CHEVALIER.

(1) Un beau volume in-8° jésus, illustré de gravures hors texte. Prix, broché, 5 fr.; *franco*, 6 fr. (Voir l'annonce sur la couverture.)

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.

Bouquets bretons. Pitre-Chevalier. 7.
A. Félix Godefroid. Pitre-Chevalier. 8.
Bouquet d'un absent. Emile Deschamps. 64.
La Retraite. Emile Deschamps. 77.
Petite Violette. Emile Deschamps. 143.
Sur un tombeau. Legouvé. 144.
Fables-Proverbes. Berlot-Chapuit. 176.
Fables nouvelles. Viennet. 303.
Les Anges. Ed. Plouvier. 308.
Guerre de poulailler. Viennet. 322.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

Le Mariage chrétien. Pitre-Chevalier. 2.
Mort du R. P. Lacordaire. Pitre-Chevalier. 116.
Vie et Aventures d'un missionnaire. Mgr Viallet. 193, 225.
La Première communion. Louis Enault. 289.
Saint-Vandrille. H. de C. 364.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS.

Jean-Jacques Rousseau. De Lamartine. 3.
Rose Chéri. Pitre-Chevalier. 63.
Les Anecdotes de la guerre d'Amérique. Pitre-Chevalier. 94.
Alphonse Karr. Pitre-Chevalier. 106.
Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Pitre-Chevalier. 117.
Pedro V. Pitre-Chevalier. 118.
Adam Czartoryski. Pitre-Chevalier. 118.
M. de Cavour. Pitre-Chevalier. 119.
Le maréchal Bosquet. Pitre-Chevalier. 123.
Le Sultan Abd-ul-Azis. Pitre-Chevalier. 122.
Nécrologie de 1861. Pitre-Chevalier, 124.
L'impératrice de la Chine. Pitre-Chevalier. 124.
Le prince Albert. Anecdotes. Pitre-Chevalier. 155.
Visite à M. de Lamartine. Du Mérac. Pitre-Chevalier. 159.
Le baron Desnoyers, graveur. F. Halévy. 161.
Odette de Champdivers. Emile Deschamps. 172.
Mlle Emilia Julia. De Lamartine. 192.
Mort de F. Halévy. Pitre-Chevalier. 221.
Les Ambassadeurs japonais. Pitre-Chevalier. 254.
Jacotot. P.-C. 282.
Mœurs des Francks. Charguéraud. 283.
Incendie de Saint-Pétersbourg. De Callias. 314.
Etienne et Ballanche. De Callias. 315.
M. Ingres. De Callias. 315.
Mme de Maintenon. Jules Janin. 337.
Raffet. Tourneux. 365.

SCIENCES, INDUSTRIE, ACTUALITÉS.

Le Collier d'une reine. Pitre-Chevalier. 29.
Les Guêpes. P.-C. 32.
Histoire anecdotique de la vapeur. Tavernier (de la Nièvre). 33, 65.
Voyage scientifique. Préface. Pitre-Chevalier. 89.
Les Halles centrales. Pitre-Chevalier. 124.
La Comète de 1861. Pitre-Chevalier. 126.
Merrimac et Monitor. Pitre-Chevalier. 231.
Nouvelle machine de Marly. Pitre-Chevalier. 305.
Chemin de fer à patins. De Callias. 315.

BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.

Bijoux de M. Lemaire. Pitre-Chevalier. 127.
Le nouvel Opéra. Pitre-Chevalier. 153.
Progrès de la Photographie. M. Dagron. Mme Moriss. Pitre-Chevalier. 154.
Triptyque des dames de Lyon. De Callias. 222.
Le musée Napoléon III. De Callias. 270, 352.
Vase de Lepautre. H. de C. 329.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Oiseaux de Paris. Dechastelus. 98.
Le Loup-cervier. Pitre-Chevalier. 142.
Le Jardin d'acclimatation. Pitre-Chevalier. 218.
Le Renard. Méry. 267.
M. Drouyn de Lhuys et les poules. P.-C. 282.
La Légende de l'Oie. Pitre-Chevalier. 307.
Les Hirondelles. Eugène Muller. 353.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.

Promenade dans Florence. Méry. 133.
Pau. Des Essarts. 257.
La Saint-Nicolas en Hollande. Pitre-Chevalier. 281.
Aspinwall. Cortambert. 297.
Honfleur. Pitre-Chevalier. 34.
Les Touaregs. De Callias. 315.
Les Courses d'Epsom. Amédée Achard. 315, 350.
Antiquité chinoise. Méry. 361.
Curiosités de Londres. Amédée Achard. 369.

NOUVELLES, CONTES, MORALITÉS.

Les Héritages de Joseph. Ch. Deslys. 9, 52.
Le Menton de l'invalide. P.-C. 28.
Bouquet à la jeunesse. Alphonse Karr. 43.
L'Enchanteur Merlin. De La Villemarqué. 45, 78.
Le Billet dans les fleurs. P.-C. 88.
Le Livre mystérieux. Mangin. 91.
La Part du bon Dieu. Pitre-Chevalier. 97.
Les Amis. Alphonse Karr. 108.
La Fête de l'aïeul. Louis Enault. 129.
Boutades. Petit-Senn. 144.
Sur les Etrennes. Lady Jane. 144.
Les Femmes. Alphonse Karr. 145.
La mère Jeanne. De Ribberolles. 149.
Combien j'ai douce souvenance. Pitre-Chevalier. 169.
Le Poisson d'or. Paul Féval. 178, 202, 218, 233, 250.
Les Jeunes Filles. Alphonse Karr. 199.
Mariage et Charité. P.-C. 202.
Mères et Enfants. Alphonse Karr. 269.
Invitation sous Louis XV. James Clarence. 272.
Prisons d'un serin. Olympe Minel. 273, 290, 330.
Senor Vatran. Cortambert. 297.
Ma dernière pipe. Thomasson. 310.
Nous n'irons plus au bois. James Clarence. 321.
Les Diamants de la couronne. Pitre-Chevalier. 358.

COMÉDIES-PROVERBES.

Le Dernier des paladins. Ch. Wallut. 17.
Id. (Décision des jurys sur). Pitre-Chevalier. 287.
A la porte. Verconsin. 323.

CRITIQUE, BIBLIOGRAPHIE, THÉATRES, SALONS, ACTUALITÉS.

Troyon à Villers-sur-Mer. Pitre-Chevalier. 62.
La reine Victoria et Burger. Pitre-Chevalier. 62.
Gildas. Pitre-Chevalier. 63.
Compiègne. Pitre-Chevalier. 93.
Revue de l'année 1861. Pitre-Chevalier. 113.
Mlle Emilia Julia. Pitre-Chevalier. 190.
Concert de M. Chol. Pitre-Chevalier. 221.
Dick Moon. Pitre-Chevalier. 222.
Exposition de Londres. P.-C. 250, 282.
Le Miroir des sages et des fous. Pitre-Chevalier. 255.
Exposition de fleurs. P.-C. 282.
Brochure par un Conseiller d'Etat. P.-C. 288.
Fragments philosophiques. P.-C. 288.
Le Chemin de fer à Honfleur. Pitre-Chevalier. 312.
Fêtes de la canonisation à Rome. De Callias. 314.
Dîner du vice-roi d'Egypte. De Callias. 314.
Exposition de Londres. Distribution des récompenses. De Callias. 350.
Courrier de Trouville. Pitre-Chevalier. 378.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

Acier (L'). 192.
Amérique du Nord. Types. 197, 229.
Ane candidat (L'). 177.
Anges et Enfants. 399.
Antiquité chinoise. 361.
Argent (L'). 28.
Aspinwall. Types. 297, 300, 301.
Banquet ancien à Pau. 261.
Belle Jardinière (La), tableau de Raphael. 161.
Bénitier en argent. 128.
Billet dans les fleurs (Le), tableau de Toulmouche. 89.
Bohême. Types. Frontispice. 129.
Bonnet de coton (Physiologie du). 368.
Coffret nuptial. 128.
Combien j'ai douce souvenance ! Frontispice. 169.
Communion (La Première). Frontispice. 289.
Cuivre (Le). 77.
Duncan Grey, tableau de Wilkie. 320.
Ecrivain public (L'). 304.
Femmes (Les). 145.
Fer (Le). 232.
Florence. Types. 133, 136, 137, 141.
Gâteau des Rois (Le). 97.
Gaule. Types. 285.
Grand-père et Petite-fille. 360.
Guêpes (Les). 32.
Héritages de Joseph (Les). Gravures. 9, 13, 16, 53, 56, 57.
Hirondelles (L'histoire des). Gravures. 353, 357.
Hiver (Les Joies de l'). Frontispice. 113.
Hiver (Les Peines de l'). Frontispice. 201.
Invitation de bal. Par Cochin. 272.
Livre mystérieux (Le). 93.
Londres. Types. 369, 372, 377.
Machine de Marly (La nouvelle). 305.
Marché aux oiseaux (Le). 101.
Mariage (Le). 1.
Mère Jeanne (La). 149.
Merlin (L'Enchanteur). Gravures. 45, 48, 49, 80, 81, 85.
Métal d'Alger (Le). 64.
Monsieur (Un) et une Dame. 325.
Nous n'irons plus au bois. Frontispice. 321.
Objets d'art du Musée Napoléon III. 352.
Odette et Charles VI. 173.
Oiseaux libres (Les). 104.
Or (L'). 8.
Paladins (Le Dernier des). Gravures. 17, 21, 24, 25.
Parade. Par Cochin, 288.
Paysages. La Vigne et l'Ormeau. Dessin de Daubigny. 176.
Pêche (Plaisirs de la). 256.
Péchés capitaux (Les Sept). 105.
Plomb (Le). 200.
Poisson d'or (Le). Gravures. 181, 184, 185, 189, 205, 208, 209, 213, 216, 233, 237, 240, 241, 245, 248, 253, 336.
Portraits. Mme de Warens. 5. — Papin. 33. — Sainte Thérèse. 61. — Alphonse Karr. 112. — Le comte de Cavour. 117. — L'impératrice de la Chine. La duchesse d'Albe. L'ex-reine de Naples. 120. — Le roi des Pays-Bas. Le Sultan. Le prince Adam Czartoryski. 125. — Le prince Albert. 156. — Le baron Desnoyers. 165. — Mme de Maintenon. 337, 344. — Scarron. 341. — Louis XIV. 345. — Raffet. 365.
Prisons d'un serin (Les). Gravures. 273, 277, 295, 296.
Renard en maraude (Le), pastel de Chérelle.
Sainte Catherine, tableau de Raphaël.
Saint-Nicolas (La) en Hollande. 281.
Surtout impérial. 249.
Triptyque de Tahan. 217, 224.
Vapeur (Histoire anecdotique de la). Gravures. 37, 65, 69, 72, 73.
Vase de Lepautre. 329.
Vues : Du fort Pinchney à Charlestown. 96. — La Mare d'A. Karr. 109. — Les Halles centrales. 121. — L'Hôtel de la Paix et le nouvel Opéra. 153. — Sommeré. 157. Le Château de Monceaux. 160. Lorient. 184. Saint-Louis aux Etats-Unis. 193. — Rio-Grande City. 225. — Le Château de Pau. 257. — Jurançon. 264. — La vallée d'Ossan. 265. — Hébertot. 312. — Notre-Dame de Grâce. Honfleur. 313. — Palais de l'Exposition de Londres. 349. — L'Abbaye de Saint-Vandrille. 364.
Zinc (Le). 144.

LES MÉTAUX. SÉRIE PAR CHAM. L'ÉTAIN.

La casserole mal étamée : « Je suis enchanté. Voilà un magnifique cas d'empoisonnement ! »

EN VENTE, AU *MUSÉE DES FAMILLES*, LE 1er OCTOBRE 1862 :

LA COMÉDIE DES ANIMAUX, HISTOIRE NATURELLE EN ACTION, par MÉRY ; un beau volume in-8° jésus. Gravures hors texte, dessins de Morin. Prix, broché, 5 fr. ; *franco*, 7 fr. (Voir l'article ci-dessus et l'annonce sur la couverture.)

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musee* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1861-1862 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-neuvième volume.

La livraison d'octobre 1862, première du trentième volume (1862-1863), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1862-1863, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée* ; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées ; leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1862 *au* 25 *septembre* 1863 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la table générale, des volumes détachés de la *Bibliothèque* du *Musée des Familles*, etc.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. »

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

SPECIAL 91-S
PERIOD 66
AP
1
M8
V.29
1861-2

GETTY CENTER LIBRARY